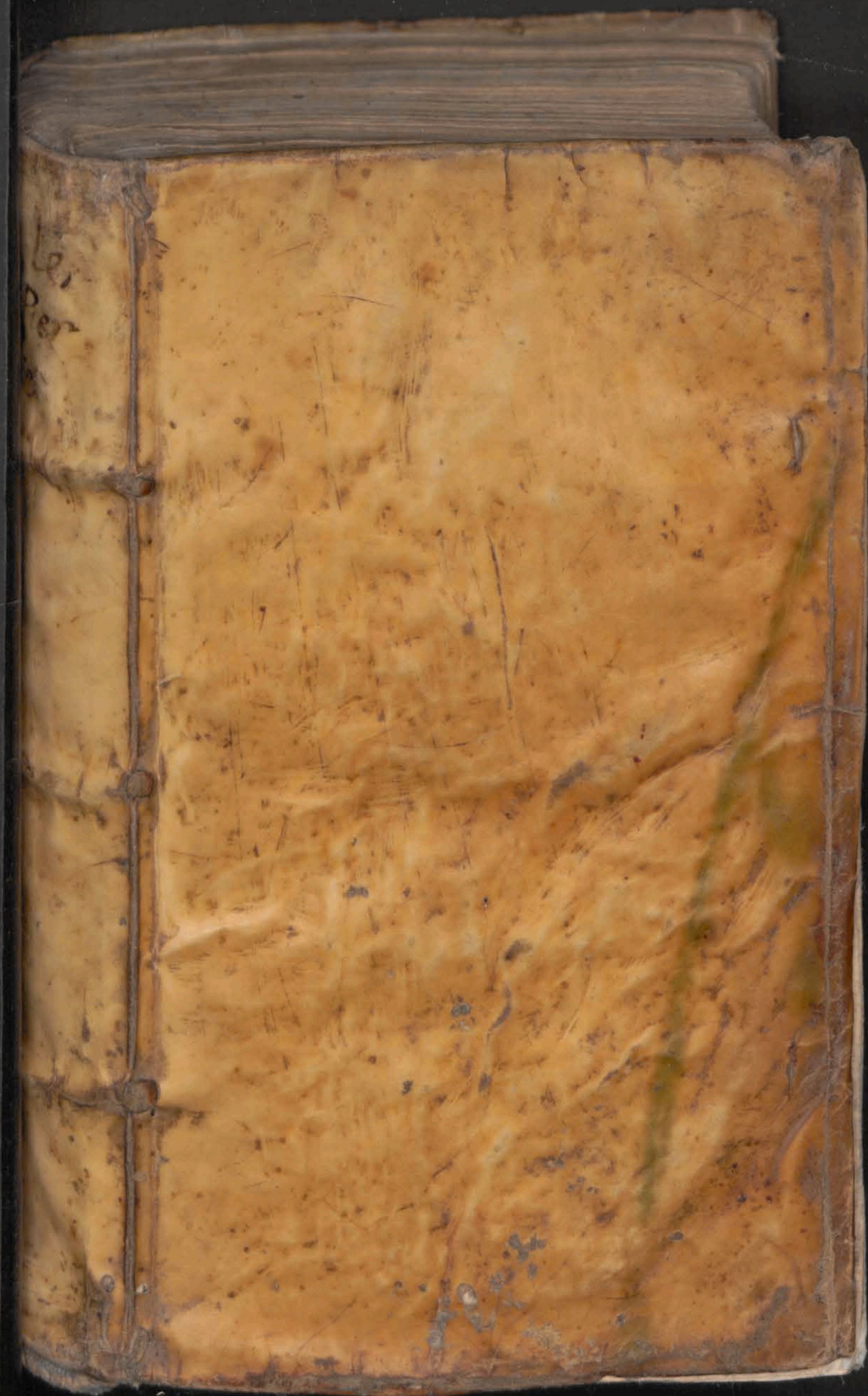


A Lanie Bracie

LES DIVERSES LECONS DE PIERRE MESSIE

Gentil-homme de Seuile.

Mises de Castillan en François, par Cl. Gruget Parisien: Auec sept Dialogues de l'Autheur, dont les quatre derniers ont esté de nouueau traduicts en ceste quatriesme edition.

Plus la suite de celles d'Antoine du Verdier: S. de Vaupriuaz, augmentée d'vn septiesme liure.

Ensemble quatre Tables, deux des Chapitres, & les autres des principales matieres y traictees.

Reueu de nouueau en ceste derniere edition.



A TOVRNON,
Par CLAVDE MICHEL,
Imprimeur de l'Vniuersité.

M. DCX.



A MONSEIGNEUR *François de Raconis Conseiller du Roy, & Thresorier extraordinaire de son artillerie, C.Gruget desire Salut.*

* *
*



PEINE respiroy-ie pour prendre haleine & me refraischir du labeur des Dialogues de Speron Sperone, quand il vous pleust (Monseigneur) me communiquer la forest (ou pour mieux dire) le recueil, ou amas de diuerses Leçons de Pierre Messie de Seuile en Espagne, en

la lecture desquelles vous preniez si grand plaisir, & m'en fistes tant bon recit (voire iusques à me dire que voudriez pour le bien public qu'elles fussent traduites en nostre langue) que deslors desir me print de les voir: & y trouuant à la verité si grande affluence des choses memorables, pleines de bonne doctrine, & erudition, ioint le bon vouloir qui me tenoit de long temps de faire chose qui vous fust agreable, ie ne voulu souffrir passer deuant mes yeux, vne si propre occasion, sans l'empoigner aux crains: car me sentant quelque peu de loisir, i'en entreprins la charge, auec telle affection, que ny l'impression mauuaise de l'vne, & l'autre langue Espagnole, & Italienne, ny la deprauation du texte en plusieurs endroits
impar

imparfait & corrompu, ne m'ont peu destourner du desir que i'auoys de vous complaire en cela, comme vous sçauez que ie suis prest en toutes autres choses. Et pource q̃ vous seul estes cause que i'y ay mis la main, c'est bien raison que vous ayez le premier fruict, duquel ie vous fay present, à fin que ceux qui apres vous le pourront gouster, recognoissent que vous leur auez valu ce bien, pour m'auoir induit à tant honorable exerccie. Ie di ce bien, pource que venant à conferer ma traduction sur son exemplaire en quelqu'vne des deux lãgues que ce soit, on trouuera que i'ay esclarcy des choses obscures, & corrigé plusieurs textes alleguez faux, & s'il est permis de le confesser, i'y ay dõné quelque peu du mien en des paf-

ſages,qui , ſelon mon iugement , le requeroyent. Peu du mien, dy-ie, pource que deux de mes amis m'y ont fauoriſé, l'vn deſquels eſt le ſeul de mes couſins, portant mon nom, & l'autre le ſeigneur Iean Pierre de meſmes , qui pour les mathematiques & poincts concernans l'Aſtrologie (eſquelles ſciences il fait profeſſion) m'a grandement ſecouru. Vray eſt que ſans les auoir entierement creus de l'ortographe , i'en ay tenu vne partie de mon opinion, me rengeant à ma deuiſe (*Fra gli dui*) car i'en ay laiſſé les deux extremitez , tant pour n'eſtre trop curieux innouateur, que trop ſuperſtitieux cõſeruateur de l'antique couſtume. Au demeurant ſi on trouue que ie n'aye totalement traduit en noſtre langue pluſieurs noms pro-

pres, ſoyent Latins où en Grecs, veu que i'en ay mis quelques-vns, & que ie n'en deuois faire à deux fois, i'ay à reſpondre que quelques noms ſont doux à traduire, & les autres non : comme ſeroyent Iupiter, Venus, Bacchus, ou vn Pomponius Mela, lequel ſi ie voulois traduire (i'entens en groſſerie) ie dirois Pompon ſucrin. Il y à aſſez d'autres noms propres, auſſi reueſches que ceſtuy-là, qu'il eſt beſoing pour la douce prononciation laiſſer en leur premiere forme, ſinon qu'il ſe trouuaſt quelqu'vn curieux de nouueleté qui y impoſaſt loy inuiolable, & lors ſi le commun l'acceptoit, ou qu'il y euſt iuſte cauſe, ie me rengerois à raiſon: mais iuſques à ce temps là, ie

me tiendray des plus forts, ſoubs voſtre bonne protection, eſperant que la debonnaireté dont vous auez accouſtumé d'vſer en mõ endroit ne me ſera point eſloignee, veu le temps qui le requiert.

Dieu vous maintienne en ſanté & proſperité.

* *
*



TABLE DES CHAPITRES.

Et premierement de la premiere partie.

nues

Table de la seconde partie.

Les

D'vne

Table de la troisiesme partie.

Que

Table de la quatriesme partie.

Table

Table de la cinquiesme partie.

TABLE

TABLE DES Dialogues.

Fin de la Table des Chapitres.



VNE DAMOISELLE PARISIENNE AVX LECTEVRS.

DANS *les forests aucuns ieunes chasseurs*
(Si foy nous faict l'histoire fabeuleuse)
Furent changez en bestes, ou en fleurs,
Tesmoin le fils de Myrrhe incestueuse,
Tesmoin l'amant de son ombre trompeuse,
Tesmoin celuy qui fut proye & curee
A son vautour par l'ire de Pheree:
Ceste forest de tels dangers est vuide:
Et pour monstrer qu'elle est bien asseurée,
Claude Gruget vous seruira de guide.

O QVELL'ENVIE I'AY.



LES DIVERSES LECONS DE PIERRE MESSIE, GENTIL-HOMME DE SEVILE.

PREMIERE PARTIE.

Pourquoy les hommes viuoyent iadis plus long temps qu'ils ne font en cest aage.

CHAP. I.

TOute personne studieuse des lettres diuines, doit auoir leu, que lors du premier aage, & auparauant que pour le peché le general deluge vint sur terre, la vie des hommes estoit plus longue qu'elle n'est pour le present. Il est certain qu'Adam à vescu 930. ans, Seth 912. Cainam neuf cens dix. Ainsi descendant de l'vn en l'autre, leur viure le plus brief estoit de sept cens ans. Et auiourd'huy nous en voyons peu attraindre octante, ou 90. & si quelqu'vn les passe, cela est rare & fort esmerueillable. Tellement que ne pouuons paruenir au 10 de la premiere vie. Les doctes soyẽt Theologiẽs, ou Philosophes naturels, qui ont discouru là dessus, oyãs que la Nature, qui nous produit, est celle mesme du temps passé, & que ces premiers hõmes viuoyent ainsi longuement, par nature & non miraculeusement: se sentens estonnez de cela, en ont curieusement cherché les causes & raisons. Si qu'a Marc Varrõ, & à nombre infini d'autres, telle chose s'est monstree tant difficile en nature, qu'ils ont pensé les ans du temps ancien, n'estre point tels que les modernes. Laquelle opi-

nion & creance, est folie & erreur trop grande & vaine, comme nous monstrerons par le chapitre suyuant, apres qu'aurons dit en cestuy, quelques causes & aduis pris de plusieurs autheurs. A la verité quand ie ly les œuures d'autruy, & que ie vien à mon opinion, il me semble la principale raison pour laquelle les hommes ne viuent ainsi longuement que iadis, estre que les anciens n'auoyent point en leur temps les causes qui engendrent en nous maintenant les maladies, & d'où nous viennent si tost vieillesse & mort. Donc nous faut il cõsiderer que les premiers peres de tout l'humain lignage, Adam & Eue furent creez de la main de Dieu, sans aucun autre moyen ny aide: partant est à presumer qu'il les crea de tresexcellente complexiõ, parfaicte sympathie, & proportion d'humeurs, cause qu'ils vesquirent sains si longues annees. Au moyen dequoy les enfans procreez de peres ainsi pleins de santé, & pareillement leurs nepueus, qui auoyent naturellement si longue vie, deuoyent ressembler leurs primogeniteurs en la mesme bonne & saine complexion, comme hommes descendus d'excellente matiere: iusques à ce que par la mutation des siecles (le propre desquels est changer & ruiner toute chose) L'humanité commença à s'affoiblir, & à rendre les iours des hommes plus briefs. Or de ce temps y auoit vne chose qui leur aydoit beaucoup à viure, & qui de present nous est fort nuisible & contraire. Ce fut la grande temperance du boire, tant en qualité que quantité & le peu de varieté des viandes: car ils n'en auoyẽt en tant de sortes que nous, ny auec tant d'inuentions. Il ne se trouue point qu'auparauant le deluge, les hommes sceussent que c'estoit de manger chair. Outre ce l'on tient par opinion commune, & pour certain, que les fruits, & les herbes d'alors estoyent de trop plus grande vertu, & substance, sans comparaison, que maintenant: pource qu'ils procedoyent de terre neufue, & non pas comme elle est auiourd'huy, debile, lasse, & en friche. Car le deluge fut cause de luy oster sa gresse: la rendant plus infertile & demeura salnitree & moins parfaicte, par l'inondation de la mer, qui flota par maintes semaines sur elle. Toutes ces raisons sont si grandes, que chacune d'elles est suffisante (com-

(combien donc plus y estãs toutes ensemble) pour prouuer; que ce ne fut chose esmerueillable, ains naturelle, que l'homme vescut plus alors, qu'en ce temps cy. D'auantage est à noter, que (comme nous le tenons pour certain)Adam sçauoit toutes les vertus des herbes, plãtes, & pierres; & ses enfans en apprindrent de luy, plus qu'homme n'en à peu entendre depuis. C'estoit en partie pour le salut, & support de la vie, & de la santé de l'homme & pour guerir les malades, si d'aduenture quelqu'vn l'estoit, en vsant des remedes simples & parfaicts, & laissant en arriere les compositions venimeuses du temps present: lesquelles au lieu de purger & nettoyer, affoyblissent & tuent le plus souuent, ceux qui le prennent. Qui plus est, en ces premiers ans, la vie, & la santé des hommes estoit fort soustenuë, & aydee du cours du Ciel, & des influences des estoilles, & planettes, plus beneuoles alors qu'elles ne sont maintenãt: pource qu'ils n'auoyent passé tant d'aspects, de conionctions, eclipses, & autres impressions celestes, d'où sont procedees ses alterations, variations, & changemens sur la terre, & parmy les elemens, principale occasion de la vie & de la santé de ce tẽps là: & au contraire, d'infirmité & de mort en cestuy-cy. Mais par dessus tout ce que nous auons dit & fondé sur raison naturelle, ie soustien la cause de la longue vie des hommes d'alors proceder de la prouidence de Dieu, qui voulut leur viure estre tel, & que ces occasions predites s'aydassent l'vne l'autre. Affin que de deux seuls hommes, en nasquissent plusieurs, que la terre fust habitee, & que l'humain lignage multipliast. Aussi nous voyons que n'ayans les hommes à viure autant apres le deluge, comme auparauant, Dieu permit qu'il entrast dedans l'Arche, & se sauuast plus d'hommes & de femmes, qu'il n'en auoit premierement cree, à fin que le monde fust habité plus facilement, S. Augustin parlant de ces choses, dit, que nos peres eurent aduantage sur nous non seulement en santé, & longue vie, mais aussi en la stature, comme il est euident en maints liures, sepulcres, & os qui ont esté trouuez soubs les grandes montagnes, tellement que l'on croit à la verité, iceux estre ces hommes viuans deuant le deluge. Le mesme sainct *Le 15. de la Cité de Dieu.*

Augustin afferme, que luy estant en Vtique, ville d'Afrique, il vit les os d'vn corps humain, qui auoit les machoüeres aussi grandes, & pesantes que celles de cent hommes de nostre aage. Et toutesfois encor'que nostre vie soit si briefue, si n'en deuons nous faire plainte, pource que l'applicant en mal, & au mespris de Dieu, le Seigneur nous fait misericorde de l'accourcir : car nous ne le recognoissons plus, & encor si nous le voulons seruir, si auons nous assez temps pour ce faire, d'autant que la bonté de Dieu est si grande, qu'il prend en payement le bon desir & humble volonté.

Que l'opinion de ceux qui pensent, les ans du temps passé auoir esté plus cours que ceux de maintenant, est fausse : quelle fut la premiere ville du monde, & que nos anciens peres ont eu plus d'enfans que ceux qui sont nommez en la saincte Escriture.

CHAP. II.

POurce qu'il à semble à aucuns que la vie de neuf cens ans aux premiers hommes estoit impossible, d'autant qu'ils ne pouuoyent comprẽdre ny receuoir les causes & raisons naturelles, que nous auons alleguées au premier chapitre, & qui estoyent occasion de ceste longue vie. Et qu'il n'ont osé nier le nombre de tels ans, certifiez clairement par l'Escriture, & ainsi specifiez, ils disent que les ans de ce temps là estoyent plus courts que ceux de maintenant : tellement que cest aduantage qu'on leur donne de longe vie par dessus nous, n'est point si grand qu'on le crie. Mais aucuns d'entr'eux ont voulu asseurer, qu'vn de nos ans dure autant que dix du temps passé. Plusieurs ont dit que chasque Lune fait vn an, & les ont nommez aus lunaires. Quelques autres ont eu opinion, trois de nos mois faire vn de leurs ans, & qu'a ce moyen quatre ans des leurs, n'esgaloyent qu'vn des nostres: pource qu'en ceste sorte des Calendes, & les Arcadiens partissoyent leurs annees, comme le recite Lactance. Marc Varron tres docte Romain, en beaucoup de choses, fors en ceste-cy, fut d'opinion que les ans lunai-

Liu. 2. des Diuines institutions Liure 7.

res se nombroyent de la conionction de l'vne à l'autre Lune:qui consiste en vingt-neuf iours, & quelques heures Pareillement Pline tient pour fable la longue vie des premiers hommes: & dit que ceux d'Arcadie faisoyent leurs ans de trois de nos mois. Il y à encor entre nous Chrestiens, vn liure des aages du monde, duquel est autheur Eliconiense, où il semble qu'il soit de cest aduis. Neantmoins c'est chose toute claire, que les ans qui sont cottez en la saincte Escriture, estoyent tels que ceux du iourd'huy: & qu'encor qu'il y eust quelque cas à dire ce n'estoit chose notable. Ce que Iosephe maintiét & prouue, aussi fait Lactance Firmian, & encore mieux, & plus distinctement S. Augustin: de l'authorité & raison desquels seront confondues toutes les fausses opinions, qui ont senti le contraire. Quant à la premiere qui est, que toute Lune faisoit lors vn an, à prédre d'vne conionction à l'autre, c'est vne erreur manifeste: parce que nous sçauons bien telle espace ne contenir trente iours entiers, en sorte que cent ans de maintenant, en monteroyent plus de douze cens de ceux d'alors. De la viendroit, contre l'opinion de tout le monde, que les hommes viuroyent plus à ceste heure, qu'ils ne faisoyent: d'autant qu'il ne se trouuoit lors homme qui vesquist douze cens ans, qui ne montent pas vn de nos siecles, & toutesfois il s'en trouue qui viuent cent, & cent douze ans: qui feroyent plus de treize cens ans, à cőter les ans par les Lunes. N'est ce pas aussi folie, à ceux qui afferment dix ans du passé, ne valoir qu'vn des presens; car si leur dire estoit vray, les hommes eussent eu lors puissance d'engendrer à sept, huict & dix ans, qui est contre toute naturelle philosophie. Qu'ainsi soit, nous lisons en Genese, que Seth, fils d'Adam, engendra Enoc en l'aage de cent cinq ans. Si donc les dix ans de lors, n'en eussent fait qu'vn de maintenant, il s'ensuyuroit, que les hommes du premier aage eussent engendré à dix ans & demi, du temps present: Ayant aussi Cainam engēdré à soixante dix ans il auroit à ce compte esté pere à sept ans de nostre aage: & toutesfois ce seroit beaucoup moins, si vn de nos ans en faisoit douze d'alors, ainsi que le disent aucuns. Plus clairement

Liu. 1. des Antiquitez.

Liu. 2. & 15. de la cité de Dieu.

Genese chapi. 15.

encore

core ſera mõſtree la fauſſeté de leurs opinions, par la deduction ſuiuante,& telle. Si l'an n'eſtoit que la dix, ou douzieſme partie du noſtre, il s'éſuyuroit l'an n'auoir eu douze mois, ou que le mois eſtoit de trois iours, qui eſt abuſer : pource que le meſme texte de l'Eſcriture dit que le deluge general commença le dixſeptieſme iour du ſecond mois: par ainſi lon cognoiſt euidemment, que les mois d'adonc eſtoyent pareils aux noſtres. Quant à l'autre opinion de ceux qui diſent, que le viel an faiſoit la quarte partie du moderne,&que l'an eſtoit de trois mois, la meſme Eſcriture l'a declairé pareillement fauſſe, d'autant qu'au meſme lieu il eſt dit que l'Arche de Noë voguoit ſur les eaux, & que le vingtſeptieſme iour du ſeptieſme mois, elle s'arreſta, pource que les eaux s'abbaiſſoyent, & ſe trouua arreſtee ſur les montagnes d'Armenie. Peu apres eſt eſcrit que l'eau diminuoit touſiours, iuſques au 10. mois, & que le premier iour de ce mois,les hauteurs & ſommitez des montagnes commencerent à ſe deſcouurir. Par ainſi appert l'opinion abuſiue de ceux qui diſent l'an n'eſtre que de trois mois, veu qu'il nomme le ſept & dixieſme. On peut donc voir l'an ancien auoir eu douze mois, puis qu'en nommant le dixieſme, il ne dit point le dernier. Et auſſi peu pourroit on dire, que les mois n'auoyent que trois iours : car le texte porte expreſſement, le vingt-ſeptieſme iour du mois: moins encor'peut-on dire, le iour n'auoit que deux, ou trois heures, pource que le meſme texte dit, qu'il plut, & que les vantailles du ciel furent ouuertes, par l'eſpace de 40. iours & quarante nuits. Ainſi eſt il tout notoire, que les iours eſtoyent naturels, de vingtquatre heures, & les mois, & les ans auſſi longs que maintenant, ou peu moins. Ie le di, pource que lon tenoit conte du cours du ciel comme nous faiſons, tellement que ceſt ordre à touſiours eſté tenu entre les gens doctes, tant Hebrieux qu'Egyptiens: entre leſquels fut nourri Moyſe, hiſtoriographe, & autheur des ſaincts liures, où ſont eſcrites ces longues vies. Et ores que nous vouluſſions accorder l'opinion de pluſieurs, qui tiennent que les Hebrieux meſuroyent les mois par les Lunes, & que l'an fut de douze mois lunaires, & que chacun mois auoit vingt neuf

Gen. 7. chap. 8.

iours

iours,& quatorze heures,peu plus,ou peu moins, & que partant l'an fust plus court de douze iours,que celuy que nous mesurons au cours du Soleil, qui est de trois cens soixante cinq iours & six heures. Si est-ce que ceste difference ne rendra point doubteuse, & incertaine la vie de nos vieux peres: car ce seroit peu de chose, qu'en neuf cens ou mil ans,il s'en falut vingt ou trente, pour n'estre le mois lumaire accompli de trente iours. Par ceste authorité donc nous sommes certains, que les neuf cens trente ans, qu'Adam vesquit, & les neuf cens des autres estoyent tels, que les cent septante cinq d'Abraham, & que les septante,ou octante, que viuent les hommes du iourd'huy. Qui croiroit autrement seroit en erreur & folie. Il y a semblablement vne autre consideration à noter, alleguée par S. Augustin à ce propos, c'est que posé le cas, que l'Escriture ne face mention qu'Adam & les siens eussent eu d'autres enfans, auparauant ceux qui y sont nommez, si est il à croire, que deuant & apres,ils en eurent plusieurs:de sorte qu'en plus grande ieunesse, que ne dit l'Escriture,ils auroyent eu enfans. Et pour en faire plus ample preuue, quand il est dit que Cain auoit edifié vne ville, la premiere qui fut au monde (de laquelle parle Iosephe, disant qu'il y auoit des tours, & qu'elle estoit enuironnee de murailles, & qu'il la nomma du nom de son fils Henoc,qui luy estoit nouuellement né:) il n'est vray semblable,qu'il n'y eust au monde que trois ou quatre hommes seulement, encor que l'Escriture ne face mention de dauantage: pource qu'à edifier vne ville, il estoit besoin de l'ayde de grande quantité d'hommes: & toutesfois le texte ne nomme que les principaux chefs qui l'edifierent: comme il appert, en disant que leurs fils, & leurs filles en engendrerent d'autres, qui ne sont point nommez. Nous voyons les saincts Euangelistes en auoir fait ainsi, en leur histoire Euangelique: car Sainct Matthieu traittant du lignage de Christ selon la chair, commence à Abrahã, & voulant nombrer iusques à Dauid, dit: Abraham engendra Isaac,taisant Ismaël, tost apres, Isaac engendra Iacob, ne parlant d'Esau, encor qu'ils fussent les premiers nez: pource qu'ayant intention de venir de degré en degré iusques à Dauid, qui n'estoit point de la lignee

Liu. 15 de la cité de Dieu.

Iosephe li. 1. des Antiquitez.

lignee d'Ismaël, il ne conte Ismaël, ny Esaü. Apres, Iacob engendra Iuda, & ses freres, n'estant Iuda le premier né. De sorte que traittant de la generation, il conte ceux, par lesquels il descend à Dauid: preuue suffisante pour inciter nos aduersaires à croire que Moyse en ait fait ainsi, en son histoire, & que nos premiers parents ont eu d'autres enfans que ceux qui sont nommez, & declarez en l'Escriture saincte.

Que le signe de la Croix estoit estimé, deuant que nostre Sauueur Iesus-Christ y fut crucifié.

Chap. III.

LOng temps auparauant que nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ souffrit en la Croix, ce signe de Croix fut estimé, & honoré, comme par signe prognostic & fatal: mesmement par les Egyptiens & Arabes. Les Egyptiens l'ont engrauee sur la poictrine de l'Idole Serapis, qu'ils adoroyent pour leur Dieu. Or pour mieux declarer comment ceste figure estoit ainsi veneree, il faut entendre que les anciens Arabes, tres sçauans en la cognoissance du Ciel, & en la force des estoilles, faisoyent pour plusieurs causes, des images & figures insculpees en pierres metaux, anneaux, & autres choses, en obseruans certains poincts, & certains iours, dont nous pourrons parler en autre lieu. Entre lesquels signes, cestuy de la Croix estoit par eux le plus estimé, luy attribuant plus de vertu, & d'efficace, qu'a nul de tous les autres, & le tenoyent reueremment en leurs maisons, & autres lieux priuez. Or laissans à part le respect que nous pourrions auoir en ce qu'en elle s'est faite nostre redemption (cõme le descrit Marsile Ficin) & considerans ceste figure de Croix, par soy-mesme, en contemplation de Geometrie, elle sera trouuee figure excellẽte, & parfaite, pource qu'elle contient esgale longueur & largeur. Elle est composee de deux lignes droites, & esgales, la ioincture desquelles, prise par son centre, forme par ses poincts & extremitez, vn rond parfait. Elle cõtient en soy quatre coins droits, &

par-

partãt en elle sont les plus grans effects des estoilles:pour ce qu'elles ont plus grãde force& vertu,lors qu'elles sont aux extremitez,& coins d'Orient,Occidẽt,Midi, & Septentrion:& ainsi assises,forment par la splendeur qu'elles donnent, la figure de la Croix, toutes lesquelles choses sont considerables. En outre il est bon de noter la raison pourquoy les Egyptiens l'estimoyent entre les autres marques & figures, & ce qu'ils signifioyent par icelles. Mais i'espere premieremẽt parler de quelquesvnes de ces images, & lettres hieroglyphiques d'Egypte, & leurs significations. Auant que les Egyptiens eussent lettres, ils escriuoyent leurs conceptions par figures, caracteres, & chiffres de diuerses choses, comme arbres oyseaux & bestes, ou par aucũs de leurs particuliers membres:en quoy ils s'estoyent tant rusez & habilitez,que desia ils auoyent appris à cognoistre que signifioit toute chose, par la grãde experience qu'ils en auoyent faite: ce qui s'aprenoit de pere au fils, & de succession en autre: comme le tesmoignẽt Corneille Tacite, Strabon, & Diodore Sicilien, desquels & de Pline en quelques endroits i'ay pris garde à vne partie de ces raisons. Premierement par la figure du Vautour,ils entendoyent Nature: pource(disent-ils) qu'en ceste espece d'oiseau ne se trouue point de masle, comme aussi l'escrit Amian Marcelin. Par l'esperuier, ou fauçon, il signifioyent la chose qui se fait en grande diligence: à cause de la promptitude, & legereté de ces oiseaux. La mouche à miel signifioit le Roy, pource que vn Roy doit auoir le miel, & l'esguillon. Par le Basilic Serpent qui tenoit sa queuë en la bouche, s'entendoit l'an reuolu, pource qu'il finit par où il commence. La teste du Loup monstroit le temps passé, pource que ceste beste n'a point de souuenance. La teste du Lyon,le temps present, pour sa force & pouuoir. Ils mettoyent la teste d'vn chien qui leche,& fait acueil,pour signifier le temps futur: car tousiours nous le caressons par esperance. Le Beuf signifioit la terre, pour le grand trauail de ceste beste. Iustice estoit signifiee par la Cigongne:pource qu'on dit cest oiseau soustenir & alimenter son pere en vieillesse, pour recognoissance d'auoir esté esleué par luy en son nid. Ils demonstroyent l'enuie par l'Anguille, pource qu'elle

Liu. 14.
Liu. 17.
Liu. 4.
Lettres hieroglifiques.

qu'elle ne s'accompagne des autres poissons. L'homme liberal estoit monstré par la main droite ouuerte : & au contraire l'auaricieux par la main gauche close. Le Crocodile, qui est vne beste fort mauuaise, signifioit l'homme malin. L'œil ouuert denotoit l'homme bien obseruant iustice. Par l'oreille ils entendoyent la memoire. Pour monstrer vn homme de grande memoire, ils peignoyent vn liure, ayant les oreilles ouuertes. Et ainsi discourant de toutes choses, ils pratiquoyent ces figures, comme si elles leur eussent esté lettres escrites. Or retournons à nostre propos de la Croix, c'est merueilles qu'entre tant de signes, c'estoit le plus euident & cogneu charactere, voire iusques à estre mis en la poictrine de leur Dieu, pour signifier l'esperance de l'heur qui en deuoit venir : & comme quasi prognostiquant le salut vniuersel, qui nous est succedé. Ainsi en à parlé Rufin en son histoire Ecclesiastique, Pierre Crinit le repete en son septiesme liure d'honneste discipline, & Marsile au lieu preallegué. Voila comment la Croix estoit en estime parmy ceste nation. Mais au contraire entre les Iuifs Romains, & autres peuples, la mort de la Croix estoit reputée ignominieuse. Et fut l'Empereur Constantin le premier, qui deffendit que les condamnez à mort ne fussent plus crucifiez, pour l'honneur de ceste saincte Croix: ains ordonna au contraire, qu'elle fut honnoree & reueree de tous : pource que Dieu luy auoit monstré miraculeusement vne Croix en l'air, auec promesse de victoire: tellement que soubs ce signe, & attente du promis, il combatit son ennemi Maxence, persecuteur des Chrestiens, & le vainquit. Ce qui est recité par Eusebe. Aussi l'Empereur Theodose ordonna (encor qu'il ne soit obserué auiourd'huy) que ce signe de la Croix ne fust insculpé en pierre, ou metail, pour estre apres mis en lieu, où il peut estre rompu & desbrisé, pource que tels corps sont subiets à rompre & il se vouloit perpetuer en nous.

Rufin li. 11.

Euseb. l. 9. de l'histoire Ecclesiastique.

De l'excellence du secret, & comme il se doit garder, auec aucuns bons exemples à ce propos.

CHAP. IIII.

L'Vne des principales parties qui fait cognoistre l'hōme sage, c'est qu'il sçache biē garder le secret qui luy a esté declaré par autruy, & tenir ses propres affaires couuertes. Ceux qui lirōt les histoires anciennes trouueront infinité de bonnes entreprinses n'auoir peu atteindre leur desiré but, fust en paix, ou en guerre, par faute de celer le secret, & s'en estre ensuyui vne infinité de maux. Mais entre tous les exemples nous en considerons vn notable sur tous, comme procedant de Dieu : lequel conserue si bien son secret, qu'il ne laisse sçauoir à aucū quelqu'il soit ce qui doit aduenir demain : ny ceux du temps passé ne sçeurent iamais cognoistre ce qui deuoit aduenir a ceste heure. Aussi à la verité il est aisé à voir que Dieu a fort aimé le secret : Car encor qu'il en ait declaré quelque chose, si est-ce qu'il n'a esté possible a aucun destourner sa volonté : Pour ceste cause les sages ont tousiours aimé faire leurs œuures secrettement. Nous lisons que Caton Censorin disoit souuent à ses amis, y auoir trois choses dont il se repentoit tousiours, s'il luy aduenoit de les faire : La premiere, quand il auoit manifesté son secret à quelqu'vn, & principalement à femme : La seconde d'auoir nauigé sur mer, ayant peu cheminer par terre : Et la troisiesme d'auoir passé vn iour ocieusement, & sans auoir fait quelque vertueux acte. Les deux dernieres meritent bien estre notees, & la premiere fait à nostre propos. Alexandre auoit reçeu de sa mere quelque lettre d'importance, & apres l'auoir leuë en la presence d'Ephestion, luy approcha de la bouche l'anneau du cachet de ses plus secrettes lettres, voulant monstrer par là que celuy à qui on se fie de son secret doit auoir la bouche close. Quand le Roy Lisimaque offrit au poëte Philippides tout ce qu'il luy demanderoit, le poëte luy respondit : le plus grand bien que vous me pourriez faire, est que ie n'aye point communication de vostre secret. Antoine Sabellicq escrit à ce propos, vn notable & mer-

Nota Caton.

ueilleux exemple : Du temps du Pape Eugene, dit-il, le Senat de Venise auoit vn capitaine nommé Carmignol, par la trahison duquel, & à son occasion l'armee fut desconfite. Au moyen dequoy ayans les Senateurs mis en termes ce qui estoit de faire sur ce poinct, aucuns furent d'opinion qu'il le falloit mander & prendre, puis en faire briefue iustice: autres opinerent au contraire. Finalement fut conclu que pour lors on feindroit ne rien sçauoir des fautes, attendant meilleure occasion, proposans neantmoins qu'on le deuoit executer. Ceste conclusion fut differee iusqu'à huict mois, voire si secrettement qu'il n'en fut aucune nouuelle pendant ce temps, chose fort esmerueillable, veu qu'il y auoit tant de Senateurs dont plusieurs estoyent grans amis de Carmignol, & grande partie d'eux pauures, qui eussent reçeu de luy grans dons & richesses pour l'en aduertir. Toutefois telle chose fut tousiours tenuë fort secrette, iusqu'à ce que les huict mois passez, fut ordonné qu'il iroit à Venise, où le Senat le reçeut auec grandes caresses & embrassemens, & le lendemain fut pris & condamné à estre decapité, ce qui fut fait. Telle chose deuroit bien seruir d'exemple à tous nos modernes Senateurs, iuges & conseillers, afin qu'il ne leur aduinst comme à aucuns qui descouurent incontinent le secret qu'ils deuroyent celer. A la confusion desquels ie veux faire vn plaisant discours recité par Aulugelle dedans ses nuicts Attiques, & par Macrobe en ses Saturnales, qui est tel. Les Senateurs de Rome quand ils entroyent au Senat, auoyent accoustumé de mener chacun vn de leurs enfans deslors qu'ils pouuoyent marcher : & auoyent les enfans des nobles ce priuilege iusqu'à l'aage de dixsept ans, afin qu'estans accoustumez à voir le bon ordre que leurs peres y tenoyent : puis apres venans en aage de gouuerner ils fussent mieux instruits aux affaires publiques : ces enfans neantmoins estoyent si bien enseignez, qu'ils gardoyent curieusement le secret des choses qui s'y traittoyent. Aduint vn iour qu'au Senat fut mis en conseil vn affaire de grande consequence, tellement qu'ils sortirent plus tard qu'ils n'auoyent accoustumé, encores falut-il que la deliberation en fust remise au lende

l'endemain, auec defenſe cependant d'en parler en aucune ſorte. Or entre autres enfans qui y furent ce iour menez, y eſtoit vn ieune enfant fils du Senateur Papirius, la famille duquel fut à Rome l'vne des plus illuſtres & fameuſes. L'enfant de retour au logis, ſa mere le prie luy dire quelle choſe auoit eſté traictee ce iour là au Senat, veu qu'ils auoyent tant arreſté: A quoy le ieune fils reſpondit, que ce n'eſtoit choſe qui ſe deuſt dire, & qu'il auoit eſté defendu d'en parler. Ceſte reſponſe ouïe (comme c'eſt la couſtume des femmes) la mere eut encor plus grand deſir de le ſçauoir, tellement que par douceur & promeſſes elle eſſaya premierement d'en tirer quelque choſe de luy, & finalement par menaces & coups, l'y voulut contraindre, pour leſquelles eſuiter, c'eſt enfant s'aduiſa d'vne bonne fineſſe, & luy dit que ce qui auoit eſté mis en deliberation, & qu'on deuoit determiner le iour enſuyuant eſtoit, qu'il ſembloit bon à pluſieurs des Senateurs tant pour le bien public que pour l'augmentation du peuple, que chacun homme euſt deux femmes, & qu'il y en auoit d'autres qui eſtoyent de contraire opinion, ſouſtenant que chacune femme deuoit pluſtoſt auoir deux maris, & que le lendemain il en ſeroit reſolu. Ce qu'entendu, elle y donna foy, & s'en eſmeut grandement, qui fut cauſe qu'elle en aduertit les autres dames Romaines, afin d'y pouruoir & empeſcher, que les hommes n'euſſent deux femmes, mais pluſtoſt les femmes deux maris. De fait le iour enſuyuant grand nombre des matronnes de Rome ſe trouuerent à la porte du Senat, prians & requerans affectueuſement les Senateurs de ne faire vne ſi iniuſte loy que de marier vn homme auec deux femmes, & qu'il ſeroit meilleur de faire le contraire. Les Senateurs qui ne ſçauoyent à quel propos ceſte femme diſoit telles choſes, eſtoyent tous esbahis de ſorte qu'entrans au Senat l'vn apres l'autre s'entredemandoyent d'où procedoit ceſte deshonneſte inciuilité de leurs femmes, mais nul d'eux n'en ſçachant rendre raiſon, en fin le petit Papirius les en tira de peine, recitant en plein conſeil ce qui luy eſtoit aduenu auec ſa mere, & que pour la crainte qu'elle luy auoit donné, il auoit eſté contraint d'vſer

enuers elle de ceste tromperie, le propos ouï par les Senateurs : ils loüerent grandement la constance de ce ieune enfant. Toutesfois ils conclurent que de là en auant les peres ne meneroyent plus leurs enfans au Senat, fors ce ieune Papirius qui seul y entreroit, afin que par ces moyens le secret du Senat ne fust descouuert. Certainement les vieillards de maintenant deuroyent prendre exemple sur ceste sage ieunesse, & considerer que si vn secret priué est digne d'estre gardé, plus encor l'est le public, & principalement entre gens d'aage & de iugement. M. Brutus Cassius, & tous ceux qui auoyent conspiré la mort de Iules Cesar, pource qu'il leur sembloit expedient pour le profit & liberté de la partie. ayant fait leur deliberation, n'en voulurent rien dire à Ciceron l'vn de leurs plus grands amis, & qui desiroit plus que nul autre de Rome l'aboliti on de la tyrannie, non pour desfiance qu'ils eussent de luy, mais pource qu'il n'estoit reputé bon secretaire. Secret certainement digne d'admiration, veu qu'ils estoyent tant de coniurez, & neantmoins ils le celerent si longuement à cestuy leur singulier amy, Fuluius declara vn grand secret à sa femme, qui luy auoit esté communiqué par l'Empereur Octauius, ce que descouuert par la femme, & paruenu aux oreilles du Prince, le Senateur fut asprement repris de legereté par son Seigneur : Dont desesperé, delibera se tuer : parquoy reprochant à sa femme le tort qu'elle luy faisoit, elle luy respondit, qu'il n'auoit raison de s'en courroucer à elle, veu que pendant le long temps qu'ils auoient vescu ensemble, il n'auoit sçeu cognoistre sa legere complexion, ou l'ayant cognuë auoit abusé de telle cognoissance, se confiant en elle. Parquoy, encore que son mary fut cause de la faute, si est-ce qu'elle se delibera d'en porter la premiere peine, & de fait se tua incontinent, aussi fit son mary aupres d'elle. Nous lisons en la vie de l'Empereur Neron, qu'estant faire dans Rome la conspiration de sa mort, celuy qui auoit la charge de faire le coup rencontra d'auanture quelqu'vn qu'on menoit prisonnier par l'ordonnance du tyran : & considerant en luy-mesme que la peruerse nature de l'Empereur estoit telle, qu'aucun qu'il

Papirius.

Fuluia.

Neron.

qu'il fist prendre n'eschappoit la mort, & que partant ce pauure prisonnier (qui pleuroit à grosses larmes) ne la pouuoit esuiter, s'approcha de luy, & ne se souuenant de quelle importance luy estoit vn bon celer, luy dit: prie Dieu qu'il te garde iusqu'à demain, car si tu passes aujourd'huy: ie t'asseure que Neron ne te pourra faire mourir: ce qu'entendu par le prisonnier qui soupçonna que la cause fust telle qu'elle estoit, cherchant le moyen de sauuer sa vie, declara le fait à Cesar, & luy dit qu'il se donnat de garde, au moyen dequoy Neron fit prendre incontinent celuy qui auoit conforté le prisonnier, & à force de tourmens luy fit confesser la coniuration, de sorte qu'il en perdit la vie: & tel dessain fut destourné. Pline raconte tout le contraire d'Anaxarcus, car estant pris pour semblable chose, il se trancha la langue auec les dents, afin de ne declarer le secret, & la cracha en la face du Tiran. Les Atheniens firent esleuer en bronze la statue d'vne Lyonne, en l'honneur d'vne femme publique, nommee Lyonne, pour memoire de la constance qu'elle eut à tenir secrette vne coniuration, & ceste statue n'auoit point de langue pour demonstrer le secret. Les seruiteurs & esclaues de Plancus, sont aussi fort estimez, de ce qu'il n'y eut tourmens suffisans pour leur faire confesser aux ennemis de leur maistre qui le cherchoyent & vouloyent tuer, en quel lieu il estoit caché. Le valet de Caton l'orateur, ayant veu faire à son maistre quelque faute, fut mis aussi au tourment pour en parler, & neantmoins il ne fut onc possible luy faire porter tel tesmoignage. Quinte Curse, raconte que les Perses tenoyent pour loy inuiolable de punir griefuement (& plus que pour nul autre delict) celuy qui reueloit quelque secret pour confirmation dequoy il dit qu'estant le Roy Daïre vaincu par Alexandre, & ne sçachant où fuir se cacha: mais il n'y eut torture qu'on baillast à ceux qui le sçauoyent, ny espoir de recompense, qui peut leur faire declarer à personne: & dit que les Perses auoyent opinion, qu'on ne se deuoit fier de chose de consequence à homme peu secret. Le secret donc est necessaire en toutes choses, & principalement en la guerre: ce que les excellens capitaines anciens obser-

lib.7.ch.23

Plancus *Valere li. 6.ch.8.*

liu.4.

uoyent fort bien. Philippe fils d'Antigone successeur d'Alexandre, demadoit à son pere, en la presence de quelques vns, quand l'armee marcheroit, auquel le Roy respondit par desdain: Es tu si sourd, que tu craignes n'ouïr la trompette comme les autres? voulant par cela luy donner à entendre, qu'il auoit failli par telle demande, qui ne meritoit response en presence de tesmoins. Il y eut vn Tribun de l'armee de Cecilius Metellus capitaine Romain, qui luy demanda ce qu'il auoit deliberé pour le fait de la guerre: auquel Metellus respondit: Si ie sçauoy que ma chemise sçeust ce que i'ay deliberé, ie la brusleroy maintenant. Horace entre les loix conuiuiales, veut que chacun tienne secret les choses qui s'y font & dient. Pour ceste cause les Atheniens auoyent accoustumé quand ils se trouuoyent en festin, que le plus ancien d'eux monstroit à tous les autres la porte, par où ils estoyent entrez, leur disant: Gardez que de ceans ne sorte vn seul mot de ce qui s'y fera. La premiere chose que Pythagoras enseignoit à ses disciples estoit le taire: pource les tenoit il quelque temps sans parler, afin pu'il apprinssent à conseruer le secret, & ne parler sinon quand il en seroit temps: qui est bien pour monstrer la vertu du secret estre la plus rare de toutes. Qu'il soit vray, quand Aristote fut enquis de la chose qui luy sembloit plus difficile, il respondit que c'estoit le taire A ce propos sainct Ambroise en ses offices, met entre les principaux fondemens de vertu, la patience du taire. Les Romains, entre les vanitez de leurs Dieux, auoyent vne deesse de silence, nommée Angeronne, qu'ils peignoyent le doigt en la bouche, en signe de silence. Et dit Pline qu'ils luy sacrifioyent le vingt-vnieme de Decembre: dequoy font mention Marc, Varron, Solin, & Macrobe. Le Dieu de silence estoit pareillement adoré par les Egyptiens, & le despeignoyent le doigt en la bouche. Catulle, & Ouide en ont pareillement escrit En cela cognoist-on en quelle reuerence il auoyent le secret, puis qu'ils l'adoroyent pour Dieu. Salomon en ses prouerbes dit qu'vn Roy ne deuroit point boire de vin, non pour autre raison, que la où est yurongnerie, ne se peut tenir le secret, estant à son aduis celuy indigne de regner, qui

Pli liu. 3. chap. 5.

ne

ne peut garder son secret. Dit encore d'auantage, que celuy qui descouure le secret, est traistre: & qui le cele est fidelle amy.

Combien est loüable le peu parler.

CHAP. V.

Le peu parler, & en ce peu, estre succint & brief, est chose tres-vertueuse, & fort loüee de tous hommes de sçauoir. Salomon dit le beaucoup parler ne pouuoit estre sans vice, & celuy qui refrenne sa langue, est prudét: & encore, qui garde sa langue & sa bouche, garde son ame: & au contraire, qui parle inconsiderément, se donne en proye à plusieurs maux. On y pourroit amener le tesmoignage de plusieurs doctes hommes: mais il nous suffira d'auoir le texte Euangelique, où il est dit: que nous serons tenus rendre conte de toute parolle oiseuse. Les Lacedemoniens, entre toutes les nations Grecques, se delectoyent le plus, à parler briefuement: en sorte que si quelqu'vn estoit succint en son parler, on disoit il parle Laconien. Le Roy Philippe, pere d'Alexandre leur manda qu'il vouloit passer par leur pays, auec son exercite, & qu'ils dissent, de quelle façon ils vouloyent qu'il y passast ou amy, ou ennemy: a quoy ils respondirent briefuement & sans longue suitte de parolles: Ny en l'vn, ny en l'autre. Artaxerxes Roy d'Asie leur manda semblablement qu'il vouloit les aller saccager & piller, ausqeelles menaces ils respondirent: Vien, & fay ce que tu voudras. Il m'est aduis qu'ils n'eussent peu auec beaucoup de paroles respondre plus grauement. Les Ambassadeurs des Samiens parlerent longuement en leur consistoire, tellement que les auditeurs ennuyez de si long propos leur dirent pour response: Nous auons oublié la premiere partie de ce que vous nous auez exposé, & quant au reste, nous ne l'auons sçeu entendre. Encores à d'autres Ambassadeurs des Abderites, pour auoir esté trop affectez en l'exposition de leur Ambassade, & demandans leur depesche pour s'en

retourner, leur fut respondu par Agis Roy des Lacedemoniens: Vous direz aux Abderites, que nous vous auons escoutés tout le long du temps qu'aues voulu parler. Quelquefois vn homme parloit à Aristote, & tenoit son propos si prolixe, que l'orateur mesme cognoissant son vice, fit sa conclusion par vne excuse, disant, qu'il luy pleust luy pardonner s'il auoit vsé de tant long propos, auec vn si sage philosophe: Aristote luy fit responsefort gracieuse, & telle: Mon frere, vous n'auez point occasion de me demander pardon de ce, car ie n'y pensois pas, ains à autre chose: en quoy Aristote donna bon payement, & response bien à propos. Nous auons vn autre exemple de trop parler, en ceux qui vollerent, & tuerent le Poëte Ibique: car ainsi qu'ils le saccagerẽt emmi les champs, esloignez de tous & sans pouuoir estre veus de personne, il veit passer par l'air des Grues, ausquelles il dit tout haut: O grues vous serez tesmoins de ce que ceux-cy me font. Apres sa mort on fut long temps sans sçauoir qui en estoit coulpable, & iusques à ce qu'vn iour il se faisoit vne solemnité aux champs, où se trouuerent les deux meurtriers, d'Ibique: adonc ils oüyrent des Grues faisans bruit en l'air, dequoy s'aperceüant l'vn deux, dit à son compagnon en riant (pensant n'estre ouï de personne:) Escoute compagnon, voila les tesmoins de la mort d'Ibique qui s'en vont: mais d'auanture quelqu'vn qui estoit aupres d'eux l'entendit, & ne pouuant considerer que c'estoit à dire, il y soupçonna mal: au moyen dequoy il aduertit les iuges de ce qu'il en auoit ouï. Pour abreger, les deux galans furent prins, & confesserent la verité: dont fut fait iustice procedant de leur trop parler sans esgard. A ceste cause l'homme doit bien regarder ce qu'il veut dire, auant que parler & considerer deuant qui, & en quel temps. Hecates orateur Grec, fut vne fois repris, de ce qu'estant en vn banquet il ne disoit mot: ce qu'entendu par Archimidas, il respondit pour luy: ne deuez vous pas sçauoir que ceux qui sçauent bien parler, cognoissent le temps de se taire? On pourroit alleguer infinité d'exemples de diuerses histoires recitees en diuers temps, des perils, ignominies, & morts, esquelles sont tombez les hommes par trop parler

Aristote.

Le Poëte Ibique.

Hecates.

Archimidas.

ler, Partant l'homme doit bien regarder auant qu'ouurir sa bouche, si ce qu'il dira luy pourra tourner à preiudice. Le grand Caton, nommé Censorin, dés son enfance fut naturellement sobre en parole, dequoy estant reprins de plusieurs, ausquels il estoit aduis qu'il tenoit trop extreme taciturnité, leur fit responce: Ie n'ay point desplaisir d'estre reprins de me taire, pourueu que lon n'ait point occasion de me reprendre de ma maniere de viure, car alors (& non plustost) ie rõpray mon silence, & sçauray dire ce que ie ne pourray taire. Isocrates au liure à Demonique, dit qu'il y a deux temps pour parler: l'vn quand c'est chose necessaire: & l'autre, quand l'homme parle de ce qu'il sçait. Plutarque compare ceux qui parlent, sans sçauoir dequoy, aux vaisseaux vuides, qui sonnent plus que ceux qui sont plains. Il nous est demonstré par le philosophe Zenon, que nature ne nous a donné deux oreilles, & vne seule langue, pour autre cause que pour ouïr beaucoup, & parler peu. Horace nous conseille fuyr ceux qui demandent beaucoup, pource qu'ils sont causeurs & babillards. Suetone raconte, en confirmant quelque autre, que la principale occasion qui esmeut Octauius à tãt fauoriser Mecenas, fut pource qu'il estoit taciturne, & peu parlant. Ciceron afferme Caton l'orateur, n'auoir iamais voulu rediger oraison par escrit, disant que s'il se repentoit de ce qu'il auoit dit, qu'il ne vouloit point que son escripture luy fust reprochee, car il ne la pourroit nier. Et à fin qu'en reprenant le trop parler, il ne semble que ie tombe en ceste mesme erreur, ie me tais auec le philosophe, concluant que ie me suis repenti maintefois d'auoir parlé, & non oncques de m'estre teu.

Caton Censorin. *Isocrates.* *Plutarque* *Zenon.* *Horace.* *Suetone.* *Octauian.* *Mecenas.* *Ciceron.*

Lettre notable de Plutarque, à Traian Empereur.

CHAP. VI.

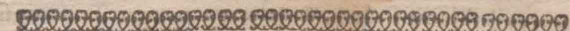
PLutarque fut l'vn des plus excellés philosophes moraux, & fort veritable historiographe. Il estoit pedagogue de ce bon Empereur de Rome Traian, natif d'Espaigne, au temps duquel l'Empire Romain fut plus

grand en terres & puiſſances qu'il n'a eſté deuant, ny apres. Si eſtoit c'eſt Empereur le plus iuſte de tous, & le meilleur, & qui eſcoutoit volontiers le conſeil de ſon maiſtre: lequel craignant que l'Empereur eſguillonné de quelque vice ne fiſt choſe indigne de la bonne diſcipline qu'il luy auoit donnee: vn iour entre les autres luy enuoya vne lettre ou eſtoit contenu ce qui s'enſuit: Ie ſçay bien que voſtre modeſtie & ſimplicité vous ont empeſché de deſirer l'Empire, encore que vous ayes touſiours pourchaſſé à le meriter, par la perfection de vos mœurs & duquel vous eſtes de tant plus eſtimé digne, quand moins vous auez cherché le moyē de l'acquerir: de ſorte que ie l'attribue à voſtre vertu, & bōne fortune: en quoy i'auray plus de contentement lors que ie vous verray bi ē adminiſtrer, ce que vous auez bien merité : pource que faiſant autrement, ie ne fay doute que vous n'en tombez en danger, & que ne donnez occaſiō de meſdire de moy. Le dāger de vous eſt que Rome ne peut ſouffrir vn Empereur qui ſoit mauuais & cruel: & quand à moy le peuple eſt fort couſtumier d'attribuer la faute des diſciples aux maiſtres. Nous en auons exemple en Senecque, contre lequel fut murmuré pour la meſchanceté de Neron: & à Quintilian fut donné la charge des excez & audaces de ſes diſciples. Ie ſçay bien ſi vous ne vous oubliez vous meſmes, & ſi vous ordonnes de vous premierement, referant toutes vos œuures à vertu, que vous ne feres rien, qui ne ſoit bon & parfaict. Les reigles que vous deuez obſeruer, afin que les mœurs de voſtre Empire s'amendent vous ſont enſeignees par mes liures, ſi vous les enſuiuez. Plutarque ſera auteur de voſtre vie: ſi au cōtraire, i'appelle ceſte mienne lettre en teſmoignage, que ce n'eſt par mon cōſeil & aduis qu'il ſe fera choſe au preiudice & dommage de la republique de l'Empire Romain: Dieu vous vueille garder. Ceſte lettre eut tant de puiſſance ſur Traian (aidé de ſa bonne inclination) qu'il deuint, fort excellent Prince. Vray eſt qu'auparauant qu'il fut appellé à l'Empire, il eſtoit homme de bonnes mœurs & vertus, tellement qu'encores que ceſte principauté n'euſt eſté iamais permiſe aux eſtrangers, ſi eſt-ce que Nerua ſon predeceſſeur, bien qu'il euſt en

Rome

Rome plusieurs parens,& que Traian fut Espagnol, l'esleut neantmoins pour succeder à son Empire: en quoy Nerua eut bonne & loüable opinion:car Traian s'y gouuerna si bien,& fut si vertueux personnage, qu'apres son decez quand on venoit à eslire,& instituer nouueau Empereur,le peuple requeroit Dieu qu'il luy donnast la bôté de Traian, & la fortune d'Octauius. Plutarque donc homme de rare, & grande vertu a rempli ses œuures de de bons exemples & doctrine si que tout homme, pour docte qu'il soit,en pourra tirer des reigles, & instructiôs pour conduire sa vie, bien & vertueusement. Il a fort grande grace en ses comparaisons, entre lesquelles sont celtes cy:Celuy qui s'aneãtit,& laisse la vertu pour quelque desplaisir qu'il luy en puisse venir, ressemble à l'enfant, lequel voyant qu'on luy a osté des mains quelque chose dont il se ioüoit, iette par despit ce qui luy reste, encores qu'il soit friand, & delicat à manger. Tout ainsi que celuy qui est amoureux d'vne femme, ne laisse de la trouuer belle,iaçoit qu'elle ait vne marque au visage qui la difforme : aussi celuy qui est amy de la vertu, encores qu'il voye les vertueux mal traittez ne doit trouuer le chemin de vertu ennuyeux. Ny plus ne moins que les vautours &courbeaux ne se fondẽt point sur corps vifs, ains empietent les morts:aussi celuy qui hait quelq'ũ ne regardera qu'a ses vices,sans se souuenir des bonnes œuures &vertus. Côme leau modere la chaleur & fureur du vin:aussi en vne republique les vieillards tẽperent les côseils & fureur des ieunes, Tout ainsi qu'vn esclaue est tresiouyeux quãd il sort des mains d'vnSeigneur aspre & furieux: aussi se doit le vieillard resioüir d'estre eschappé des affections & inclinations mauuaises, qui accompagnent la ieunesse. Et comme on voit qu'vn aueugle se courrouçant, appelle aueugle celuy qui sans y penser l'a rencontré & hurté: aussi nous nous plaignons de nostre infortune,encore qu'elle viẽne par nostre faute,& luy en donnons la coulpe. Tout ainsi que par faute d'esteindre vne estincelle, il s'allume vn grãd feu qui brusle la maison:aussi par faute de pouruoir à la sedition de quelques particuliers,aucunesfois les republiques en sont ruïnees. Dit outre-plus que celuy qui est subiet à seignee,purgations

tions & medecines, ressemble celuy qui bãnit de sa cité les hommes nez en icelle, pour y faire demeurer des estrangers. Celuy que demande cõseil & aduis sur sõ erreur, & ne s'en amẽde, est tel que celuy qui se fait ouurir vne apostume sãs vouloir endurer quelle luy soit medecinee ny purgee. Celuy qui enseigne la philosophie morale & politique, & ne sçait comme il en faut vser, est cõme celuy qui alume vne lãpe sans y remettre puis apres d'autre huile. Tout ainsi que le ver s'engendre au pied de l'arbre, & qu'il croit auec luy, & le destruit à la fin : aussi l'homme mauuais s'augmente par faueur du prince, & puis il luy est ingrat & traistre. Les nouuelles racontees par vn sot ou gaudisseur, sont comme le grain mis en vn vaisseau humide, dedans lequel il croist en grandeur competente, puis apres se corrompt en peu de temps.



De l'estrange opinion des Egyptiens touchant le temps de la vie de l'homme, la iugeans par la proportion du cœur.

CHAP. VII.

CE que ie veux dire semblera nouueau à quelques vns, & fabuleux à plusieurs: pource que cest chose difficile à prouuer: aussi ne preté ie m'obliger de la prouuer vraye: si est-ce qu'il me sẽble que l'authorité de ceux qui l'ont escrite la rendra veritable ou vray semblable, Pline & Marc Varron parlans du temps de la vie humaine, affermẽt les doctes Egyptiẽs auoir cogneu par experience, que l'homme ne peut selon l'ordre de nature viure plus de cent ans : & si quelqu'vn vid dauantage, c'est par particuliere influence & force des astres, chose esmerueillable en nature. De ce prenoyent leur fondemẽt sur le cœur de l'homme : dedans lequel par anatomie, plusieurs fois experimentee, ils ont entendu de merueilleux secrets : car ils disent que quand l'homme est en l'aage d'vn an, son cœur poise deux de leurs dragmes: quatre, quand il a deux ans, & qu'autant d'annees qu'il vid, d'autant se croist le cœur de coulpes de dragmes : en sorte que paruenu à cinquante ans son cœur poise cent dra-

dragmes:de la en auant il diminue son poix proportionnement chacun an des deux dragmes, selon qu'il auoit augmenté : tellement qu'à cent ans le cœur vient à s'aneantir, & par consequent l'homme meurt, si par autre accidentale occasion sa mort n'est aduancee:pource qu'il y a tant de telles causes qui peuuent & sont coustumieres de faire mourir, qu'il arriue peu d'hõmes à mi-chemin, pour en faire l'experience. Si ceste chose semble estrange à aucuns de nous, si est-ce que les Egyptiens l'ont tenuë pour certaine,selon que dient ces auteurs: & encores de nostre temps * Louïs Celie Rodigin alle- *Au 10. des leçons antiques.* gant Dioscoride en a parlé entre beaucoup d'autres choses notables : aussi a fait Pierre Crinit, en son liure d'hõneste discipline: Galiot de Narni au liure de l'homme,& Corneille Agrippa. I'ay voulu prẽdre tous ces tesmoins,pource que c'est chose forte à croire: que chacun donc y dõne telle foy que bon luy semblera. Et afin que parlant du cœur de l'hõme, & de tant d'excellence qu'il a,nous n'en traittions point vne seule,il faut entẽdre selon ce qu'en dit Aristote, que l'hõme seul a le cœur du costé gauche,&que tous les autres animaux l'ont au milieu de la poictrine:ce qu'il afferme en son premier liure de la nature des bestes. Aussi est la commune opinion des philosophes naturels, que la premiere partie qui se forme en l'homme c'est le cœur, cõme la racine de tous les mẽbres du corps humain, fontaine de chaleur naturelle, & dernier membre qui meurt en l'homme, & qui perd son mouuement. C'est vn membre si delicat & noble, qu'il ne peut estre touché que l'homme ne meure. Pline en recite vne autre merueille qui aduient quelquefois,disant qu'il s'est trouué homme auoir le cœur pelu, & que celuy qui l'a ainsi est vaillãt & fort dispos. Ce qui fut experimenté en Aristomenes, qui auoit fait mourir de sa main en la bataille, trois cens Lacedemoniens, lequel depuis ayant eschappé plusieurs perils par le moyẽ de sa grande force, & venant à mourir, fut ouuert, & trouua-on qu'il auoit le cœur pelu. Suetone Tranquille en la vie de Calligule, & le mesme Pline, dient que si vn homme meurt de venin,son cœur ne pourra brusler,encore qu'il soit ietté au feu:ce qui fut verifié au cœur de Ger-

Corn. Agri. liu. 2. de la secrette philosophie.

Pli.li. 11. chap. 37.

Aristomenes.

Germanicus. Germanicus pere Caligule : autant en aduient à ceux qui meurent de la cardiaque. Encore faut il sçauoir que parmy les pellicules du cœur est la place & demeure du ris,& a ce propos les antiques historiens escriuans des gladiateurs Romains,disent que ceux par les playes desquels estoyent sorties les toilles & pellicules du cœur, mouroyent en riant. Mais tout ainsi que le ris de ioye procede du cœur,aussi la melãcholie en deriue,& pareillement les bõnes & mauuaises pensees : les paroles s'engendrent en luy:& sont plusieurs d'opinion, que c'est le principal siege & residence de l'ame : ce qui semble estre confirmé par la sentence de Christ, disant : que les mauuaises & meschantes pensees sortent du cœur , & que ce qui entre par la bouche ne soüille point , pource que ce sont choses indifferentes. Aussi le venerable Beda en ses *Beda.* commentaires sur sainct Marc, dit le premier lieu de l'ame n'estre point le cerueau comme le soustient Platon, ains le cœur,comme le monstre Iesus Christ.

De l'origine de l'art militaire: qui furent ceux qui premiers occuperent les regnes d'autruy, & des inuenteurs de plusieurs sortes d'armes.mesme de l'artillerie.

CHAP. VIII.

C'Est chose assez manifeste que la guerre &discorde entre les hommes , a prins son estre du peché de nos premiers peres : & si nous est assez notoire que l'vn des premiers fils d'Adam tua l'autre : pource que perdant ceste iustice originelle , iamais depuis n'y a eu faute de discorde & debat parmy les hommes , tellement que l'inimitié & la guerre commencerent auec les premiers peres. Mais la science & art militaire,& la maniere de faire la guerre,ordonnee de plusieurs , contre plusieurs , pource que son origine vient de peché , & que son milieu , & bien souuent sa fin sont cruauté, sang, & impietez , & en telle reputation , que l'art, & les entendus en icelle, sont preferez par les hommes, sur toutes les autres industries & prudences , & les ont colloquez par dessus les plus haut degré de tous les autres degrez,

grez. Diodore Sicilien & autres auteurs diẽt, que Mars fut le premier maistre de cest art, & que pour ceste cause les Poëtes le nommerent fabuleusement le Dieu de la guerre ; Ciceron donne l'honneur de ceste inuention à la deesse Pallas, & dit qu'a ceste cause elle fut nommee Bellona. A l'opinion duquel s'accordent plusieurs poëtes. Pource contrarient ils à l'ancienne origine que luy attribue Iosephe, lequel asseure qu'au premier aage, & auant le deluge, Tubal fut le plus adextre de son temps, & que par le grand exercice qu'il faisoit, il s'instruisit en l'art militaire, à l'opposite ce que les autres en dient, est tost apres le deluge : il seroit par ainsi difficile à sçauoir qui en fut le particulier auteur: quel qu'il soit, toutesfois il semble qu'au commencement que les guerres & querelles s'esmeurent entre les Roys & Princes, elles naissoyent plus pour l'ambition & desir d'honneur, que pour oster les biẽs l'vn à l'autre. Iustin & Troge Pompee dient, que Ninus Roy des Assiriens fut le premier qui mit armee hors de son pays, pour l'auarice, & pour conquester le regne d'autruy. Fabien Preteur en certifie autant au commencement de ce peu que nous auons de son histoire: aussi faict sainct Augustin. Ce Roy Ninus se gouuerna si bien en ceste armee, qu'il subiugua plusieurs villes & pays, les laissant à ses successeurs: & dura ce regne en sa posterité, selon la computation de S. Augustin, d'Eusebe, & Diodore Sicilien, treize cens ans, descendant de pere en fils, sans que defaillissent heritiers par le cours de trente trois Roys, voire de trente-six, selon plusieurs autres auteurs : & iusques à ce que ce regne paruint en la puissance du lubrique Sardanapale, au temps duquel se perdit cest Empire, & entra és mains des Medes. Ce mesme Ninus fut le premier conquerant, selon ces auteurs, encore que nous lisons qu'il y auoit eu des guerres auparauant luy: mais comme nous auons dit, il semble que ce n'estoit pour conquerir le bien d'autruy, ains pour l'honneur & pour la gloire du monde, comme il est escrit de Vessor Roy d'Egypte, qui sortit de son Royaume contre Tanays Roy des Scites, lequel luy venant à l'encontre, demeura victorieux, sans toutesfois oster au veincu Roy d'Egypte, ne bien

Liu. 3. de la nature des dieux.

Liu. 1. des Antiq.

Liu. 4. de la cité de Dieu.

bien ne Seigneurie, comme fit le Roy Ninus. Partant il semble qu'il a esté le premier donnant loy sur les armes, & voulant que le veinqueur eust le bien du veincu. Quant aux armes desquelles ils se defendoyent, vengeoyent, & mettoyent à executiõ leur cholere, il est aisé à croire, qu'au commencement ils combattoyent auec esgales armes, & que (comme dit le poëte Lucrece) ils commencerent auec les ongles & les dents, & qu'apres ils vindrent aux bastons, & aux pierres, ainsi que font encore auiourd'huy aucunes nations barbares, n'ayant pas la haine & malice des hommes encore tiré le fer des entrailles de la terre, pour arracher celles de leur prochain. Pline escrit, qu'aux premieres guerres des Mores contre les Egyptiens, ils combattoyent seulement auec des hantes & baguettes, & puis peu à peu l'vsage est venu au point que nous le voyons, auec la multitude des grands appareils d'armes, que les hommes ont inuentez pour s'entre-tuer. Des inuenteurs desquelles choses l'opinion est diuerse. Les Poëtes & les fables dient, que Mars Dieu des armes en a esté inuenteur. Pline maintient que les Ætoliens ont esté les premiers qui ont porté lance en guerre, & là mesme il dit, les Lacedemoniens auoir inuenté l'armet, l'espee & la hache: mais Herodote attribue l'inuention de la Salade, & de l'escu aux Egyptiens: & la cotte & le halecret à vn nommé Midas de Misene: & à vn autre d'Etolie, les dards. Ils dient que Pantasilee Royne des Amazones fut la premiere qui combatit auec la hache & la masse: & que Scite fils de Iupiter trouua le dard & les sagettes: mais selon quelques autres ce fut Persee: Diodore maintient auoir esté Apollo. Les habitãs des isles Baleares (qui sont auiourd'huy la Maiorque & Minorque) selon Vegece en son art militaire, ont esté les inuenteurs des frondes. Par ainsi les hommes, selon le temps, le besoin, & la varieté des esprits, ont cherché diuerses armes, & si est aduenu maintefois (selon mon opinion) qu'en vn mesme temps & en diuers lieux mesme, les armes ont esté trouuees, sans que l'vn ait rien sceu de l'autre. Parquoy (afin de n'ennuyer le lecteur) ie laisse les variables opinions qui se pourroyent bien amener à ce propos, qui ont esté semblablement sur les inuenteurs

Liur. 7. cha. 16.

Midas

Pãtasilee.

Sagette.

des

des variables sortes d'instrumens & machines belliques, pour combattre les murs & forteresses. Eusebe escrit que Moyse a esté inuenteur de ces instrumens de guerre. Plutarque asseure Architas Tarentin, & Eudoxe auoir reduit & remis ces arts en leur profession, & qu'ils trouuerent plusieurs instrumens pour abatre murs & maisons. Les Beliers, selon Pline, furent de l'inuention d'Epee, au siege de Troye : & selon Vitruue, des Atheniens. Le Scorpion ou Arbaleste, iettans gros moles de pierre, selon l'aduis de Pline furent inuentez par ceux de Crete & Syrie. Ceux de Phenice s'aiderent premierement des rebuts & engins à lancer: mais toutes ces choses estoient inuentions legeres : car elles ont esté surmontees de cruauté, par l'inuention de la poudre à canon & artillerie, qu'on dit auoir esté trouuee par vn Allemand, duquel on ne sçait le nom, & meritoirement certes, comme indigne d'aucune memoire. A ce que disoyent Blond & Rafaël Volaterran, les premiers qui s'en aiderent furent les Venitiens contre les Geneuois, en l'an mille trois cens octante : combien qu'à mon iugement ceste inuention doit estre plus ancienne, à cause qu'en la Cronique d'Alfonse onziesme Roy de Castille, qui conquit Algazare, il se trouue qu'estant au siege d'icelle ville, en l'an mille trois cens quarante trois, les Mores assiegez tiroyent certains tonnerres, auec des mortiers de fer, & cela fut quarante ans deuant ce qu'en dit Blond: Encor long temps auparauant en la Chronique du Roy Alfonse qui conquit Tollette, le Seigneur Dom Petre Euesque de Leon escrit qu'en vne bataille de mer, qui fut entre le Roy de Tunes & le Roy More de Seuile, auquel le Roy Alfonse fauorisoit, les Tunigeois auoyent certains tonneaux de fer, ou bombardes, & qu'auec ce ils iettoyent force tonnerres de feu : ce qui deuoit estre artillerie, bien qu'elle ne fust en la perfection de maintenant, & ce fut y a quatre cens ans & plus.

Liure 9. de la preparation Euangelique.

De deux femmes lesquelles par grand artifice obtindrent deux grands Empires.

CHAP. IX.

LE moyen duquel Semiramis se seruit pour le rendre Dame & Princesse des Assyriens, est d'aussi grande merueille que les parterres penchans qu'elle dressa sur les tours,& bouleuarts de Babylone que pour leur rareté ou trouué place entre les sept miracles du monde, elle estoit de son estoc de son basse & vile condition, la nature toutesfois l'auoit doüee d'vne si grande beauté que Ninus Roy des Assyriens la prit en affection, laquelle, Semiramis sçeut si bien mesnager que dans peu de temps elle possêda tellement le credit & volonté du Roy, qu'elle impetroit facilement tout ce qu'elle desiroit, & rien ne luy estoit refusé: de sorte qu'vn iour trouuant le Roy en ses ioyeuses humeurs elle luy fit entendre d'estre extremement desireuse de pouuoir faire l'espace d'vn iour seulement ce que le Roy faisoit sçauoir est, d'estre assise en son throsne, rendre Iustice aux parties commander absoluëment à tous, & estre obeye en Royne; le Roy le soubsriant luy interine sa requeste, & ordonne par Edict public qu'au iour qui fut assigné Semiramis seroit recognue pour Royne en la place de Ninus, & que ses commandements seront effectuez sans aucune exception, Ce iour estant venu, elle s'habille à la royale,se met en la chaire de Ninus & pour faire preuue de son authorité, commande quelques choses de petite consequence,& voyant que l'on luy obeyssoit promptement, & sans difficulté, elle fait saisir au corps le Roy Ninus par ses propres gardes, faict commandement qu'il soit garrotté & occis ce qui est aussi tost executé, & ainsi de Royne d'vn iour se rendit Dame absolüe de tout le pays. Sabellicus Emeade premier liure premier sur la fin le raporte autrement

disant

disant qu'elle demanda cinq iours pour gouuerner en Royne, durant lesquels elle se monstra si accorte aux affaires & liberale enuers les Assyriens, qu'eux d'vn commun accord ayant emprisonné le Roy la choisirent & recogneurent pour leur Princesse. Diodorus Siculus liure 2. chap. 2. raconte qu'elle fut nourrie d'vne façon du tout extraordinaire & qui approche plus vne narration fabuleuse qu'à vne vraye histoire, sa mere, dit il, l'ayant conceuë hors de legitime mariage, honteuse de sa faute, ne la voulut pas nourrir, ains la ietta en certains lieux pierreus & deserts, l'exposant à la mercy des bestes plus piteuses que ceste mere inhumaine. Car certains oyseaux nommez des Syriens semyramides, la voyant la nourrirent l'espace d'vn an de caillé qu'ils alloient prendre aux prochains hameaux des bergers la couurans & eschaufans de leurs aisles, ce qu'estant en fin aperceu des Pasteurs ils enleuerent ceste petite creature & luy donnerent le nom de Semiramis tiré des oyseaux qui l'auoyent entretenue.

Sabellicus au lieu cy deuant preallegué raconte vn beau traict de ceste mesme femme, son fils estant demeuré Orphelin de son Pere, Semiramis se trouua en grande perplexité, car d'vn costé elle voyoit que son fils à cause de son bas aage n'estoit capable de tenir les regnes du gouuernement, d'autre elle n'osoit prendre la regence & maniement des affaires d'autant que les Assyriens hommes belliqueus & farouches ne ployroient iamais soubs le gouuernement d'vne femme, elle s'aduise d'vn expedient du tout admirable, le fils & la mere se raportoyent de visage & façons de faire comme deux gouttes d'eau, sur ceste semblance elle bastit son dessein, prenant les habits de son fils, & habillant son fils en femme, & sçeut si bien soubs ceste robe d'hõme couurir son sexe quelle trompa tous ses subiects & les gouuerna fort paisiblement quelques annees. A la verité sa prudẽce est esmerueillable, en ce mesmemẽt qu'en tant d'annees, & en tel estat elle sçeut si bien se couurir & maintenir. Mais ce que fit Theodosie Imperatrice de Cõstantinople n'est de moindre admiration : pource que l'esprit que l'vne monstra pour se feindre homme : l'autre le fit co-

gnoiſtre ſachant chacun qu'elle eſtoit femme:car vacant l'Empire par la mort de ſon frere Zoé, & de ſon mary Conſtantin, lors s'eſtant fait moyne elle ſçeut ſi bien s'employer aux affaires qu'elle deuint Imperatrice, & pour telle fut crainte & obeye, car ſans ayde de pere, de mary, ny frere, elle gouuerna l'Empire treſ-excellemmẽt en paix & proſperité, par l'eſpace de deux ans, & non plus: pource qu'elle ne veſquit pas dauantage & mourut au grand regret de tous ſes ſubiets, au temps du Pape Leõ neufuieſme, en l'an de noſtre Seigneur mille cinquante.

Du commencement des Amazones, & de plusieurs choses notables qu'elles ont miſes à execution.

CHAP. X.

ENcore que ie ne ſoye tenu garder l'ordre & la ſuitte de mon propos en ceſt œuure, ains eſcrire les choſes comme elles ſe preſentent ou bien comme il me plaiſt: ſi eſt-ce que par ce chapitre ie ne me delibere eſlongner du ſubiet dernier, auquel i'ay traitté de deux femmes fort hardies: & pour ceſte cauſe il me ſemble bon, ſuyuant ce propos, parler des Amazones, qui le furent plus que nulles autres du monde. Combien donc qu'il ſe trouue pluſieurs hommes qui prennent plaiſir d'abbaiſſer la perfection des femmes, les taxans de legereté, delicateſſe, & mainte autre imperfection: ſi eſt ce que les hommes encourent beaucoup plus en telles defectuoſitez: car à vray dire elles precedent les hommes en toutes ſortes de vertus, ou du moins elles ne leur cedent en rien, ſoit en amour, en loyauté, en charité, en deuotion, en pitié, douceur, temperance, miſericorde & toutes autres vertus qu'ils voudroyent alleguer. Et ſi entre elles s'en rencontrent quelques vnes qui ſoyent mauuaiſes & malicieuſes, il s'en trouuera beaucoup plus entre les hommes, choſe ſi euidente qu'il n'eſt beſoin d'en donner exemple prefix. D'vn ſeul cas (comme il me ſemble) les hommes ſe doyuent eſtimer par deſſus elles, c'eſt qu'ils ont

l'aduantage aux armes, & qu'elles ny sont pas propres: pource qu'à tel exercice est besoin d'auoir fierté, cruauté, & meintes autres meschancetez, dont elles ne veulent vser, aussi n'a il pas pleu à Dieu (s'il est licite de le croire) les y rendre promptes & adextres. Et toutesfois afin que les hommes puissent cognoistre qu'encores en cela(quand s'y voudroyent bien employer)elles se pourroyent esgaler à eux, voire peut estre les passer & surmonter. Il s'est trouué plusieurs femmes qui ont fait de singulieres choses en armes. Et pour autant que le reciter des histoires loüables d'icelles seroit discours trop long, il suffira parler des Amazones, qui furent femmes tres belliqueuses, & fort vaillantes: lesquelles (sans conseil d'aucun homme (veinquirent grosses & diuerses armees, conquirent grans pays, citez, & prouinces, & si durerent long temps en leur Seigneurie & puissance. Plusieurs hommes doctes, antiques, & modernes en ont approuué les histoires pour certaines, Diodore Sicilien les maintient auoir eu deux prouinces au monde, les vnes furent en la Scitie Asiatique, Prouince Septentrionale d'Asie, & qui est fort grande, & contient plusieurs Prouinces. Ptolomee l'a diuisee en deux par le mont Imaus, & est auiourd'huy (à mon aduis) la Thartarie, Scitie Asiatique, à la difference de Scitie qui est en Europe. Les autres furent en Lybie prouince d'Affrique. & dit on qu'elles estoyent auparauant celles de Scitie, Mais, pource que plus communément les autheurs parlans des Amazones, entendent celles d'Asie, c'est de celles la que ie delibere parler, & suyure principalement Iustin & Diodore, qui en ont escrit le plus distinctement. Les Scites furent hommes belliqueux, dont nous auons bons tesmoignages d'autres historiens: ils auoyent de leurs premiers ans deux Roys, ausquels ils prestoyent toute obeissance, & se gouuernoyent par eux. Toutesfois estant la proprieté de regner si superbe, qu'elle ne veut de compagnon. ou esgal, il s'esmeut entre ces deux Roys si grande controuerse & question, que despuis le tout fut reduit en guerre ciuile. En laquelle venant vne partie à demeurer victorieuse, deux hommes des plus

apparens de la faction contraire, dont l'vn estoit nommé Pline, & l'autre Scolopith, furent bannis auec vn grand nombre de leurs adherans, qui tous se retirerent aux limittes de Capadoce en Asiemineur: & la malgré les païsans de la contree, habiterent le long de la riuiere de Thermodon, qui entre en la mer Euxine, autremēt nommee Pont. Et s'estans faits Seigneurs du pays, & des lieux voysins y regnerent par quelques ans, iusques à ce que les paysans, & leurs confederez se sentans offensez, firēt conspiration contr'eux, & s'assemblerent secrettement, & en les abusant par leur finesse, en fin les tuerent tous. Les nouuelles de leur mort venuës aux oreilles de leurs femmes demeurees aux pays, leur causerent grande tristesse, & douleur extreme: tellement combien qu'elles fussent femmes, si est ce que d'vn viril courage delibererent pour venger la mort de leurs maris, mettre la main aux armes, auec lesquelles elles s'exercitoyent souuent. Et afin qu'en ceste fortune elles fussent toutes esgales, & la douleur commune, elles tuerent quelques maris, qui estoyent demeurez lorsque les autres auoyent esté bannis: puis estans toutes ensemble firent vn gros exercite, & laisserēt leur habitation, refusans mariage à beaucoup qui les auoyent requises: & arriuez aux terres de leurs ennemis (qui en faisoyent peu de cas, iaçoit qu'ils en eussent esté aduertis) les surprindrent despourueus, & mirent tous au fil de l'espee. Ce fait, ces femmes prindrēt la Seigneurie du pays, demeurans pour le commencement le long de la riuiere de Thermodōs, ou leurs maris auoyent esté tuez: dequoy portent tesmoignage Pomponius Mela, Properce, & Claudian au rauissement de Proserpine. Et combien que plusieurs autheurs soit differens en l'assiette du lieu où ces Amazones habitoyent, toutesfois la verité est que le commencement de leur regne & de leur habitation fut sur ceste riuiere: mais de ce que despuis elles surmonterent plusieurs prouinces, sont engendrees les diuerses opinions qui y sont mises par Strabon & autres. Or elles se fortifierent en ces lieux-là & gaignerent d'autres contrees prochaines, eslisans entre elles deux Roynes: l'vne nommee Martesie, l'autre Lampedon: Ces deux diuiserent l'exercite & gens darmerie

merie en deux parts auec grande concorde, chascune d'elles defendant par grande hardiesse les terres, qu'elles auoyent conquises. Et afin de se faire encores plus redouter (telle estoit la creance & vanité des hommes de ce temps là) elles feignirent estre filles de Mars, selon que recite Iustin & Seruius sur les Eneides, & Valere Flaque, en quelque lieu de son quatriesme des Argonautiques. Depuis ces merueilleuses femmes viuans en ceste sorte, auec paix & bonne iustice entr'elles s'aduiserent que par succession de temps, à faute de filles qui leur succedassent, la guerre & le temps les pourroit tost aneantir. A ceste cause elles traitterent mariage auec aucuns de leurs voisins, nommez Gargariens (comme le dit Pline) sous conditiõ qu'en vn certain temps, leurs maris s'assembleroyent en vn lieu arresté, & qu'ils demeureroyent auec elles quelques iours, iusques à ce qu'elles se sentiroyent enceintes: ce fait, qu'ils s'en retourneroyent en leurs maisons. Si elles enfantoyent des filles, elles les nourrissoyent & adextroyent aux armes, & autres virils exercices, comme à dompter cheuaux: leur apprenoyent aussi le vol & la chasse: mais si c'estoyent masles, elles les enuoyoient aux peres: & si d'aduenture en retenoyent quelques vns, Diodore dit qu'elles leur meurtrissoyent & tordoyent bras & iambes, en sorte qu'ils n'auoyent puissance de porter armes en aucune maniere: & ne s'en seruoyẽt qu'a filer & tisser, & faire autres œuures de seruice fœminin. Et pour autant que ces Amazones s'aidoyent fort en guerre d'arcs & de flesches, & qu'il leur sembloit qu'à cela & autres exercices des armes, les mãmelles leur faisoyent grand empeschement, elles brusloyent la mammelle dextre a leurs fillettes: cause pour laquelle elles furent nommees Amazones, qui signifie en langue Grecque, sans mammelles: combien que quelques vns donnent à ce nom vn autre ethimologie. Depuis croissans par le cours du temps en nombre & puissance firent grand appareil d'armes, & machines belliques: & laissans leur terre (qui leur sembloit petite) en la garde de quelques vnes d'elles, sortirent hors, conquetans & dominãs tout ce qu'elles trouuoyent rebelle: & ayans passé le fleuue Thanais entrerent en l'Europe, où

Liu. 6. c. 7.

elles subiuguerent quelques contrees, dressans leur chemin vers Thrace, d'où elles retournerent puis apres auec grandes proyes & victoires, & r'entrans en l'Asie, mirent plusieurs Prouinces d'icelle en leur subiection: & tant qu'Amian Marcelin dit qu'elles allerent iusques à la mer Caspie. Elles edifierent & peuplerent infinité de bonnes villes: entre lesquelles est comprinse (selon l'opinion de quelques vns) la tant celebree Ephese: pource qu'elle fut tousiours le chef de leur Empire, & principale ville des riues Thermodon. Elles s'aidoyent en guerre de certaines targues, qui (à ce qu'en dit Virgile) estoyent faites en demie Lune. Martian Capelle recite qu'elles entrans en bataille, vsoyent d'aucune sorte de fleutes, pour donner à leurs gens courage de Combattre, comme souloyent faire les Lacedemoniens. Aussi croissoit de plus en plus la renommee des femmes, & iusques au temps que Hercules, Thesee, & plusieurs autres vaillans hommes viuoyent en Grece: Auquel Hercules, le Roy Euristee d'Athenes, commenda (le pensant impossible) qu'il allast auec grande force de gens contre les Amazones, & qu'il luy apportast les armes de leurs deux Roynes, qui estoyent pour lors deux sœurs, sçauoir Antiope & Oritie. A ce commendement Hercules poussé du desir d'honneur, & de gloire, accompagné de Thesee, & de ses autres amis, monta sur mer, & nauigeant par la mer Pontique, print port dans la plus commode des riues de Thermodon, auquel il entra si à couuert, & en temps si propice, qu'Oritie l'vne des deux Roynes estoit allee hors du pays auec la plus grand' part de ses femmes, pour faire guerre & conquerir nouueaux pays, tellement qu'il trouua Antiope ne se doutant, ny sçachant le moindre bruit de sa venuë. Au moyen dequoy Hercules & ses gens prindrent les Amazones à l'improuiste, & combien qu'elles prinssent leurs armes, & se missent en defense, auec telle diligence que le temps leur administroit, si furent elles neantmoins veincuës, mises en route, beaucoup d'elles tuees, & le reste prins, entre lesquelles estoyent deux sœurs de la Royne, dont l'vne nommee Menalippe fut esclaue d'Hercules, & l'autre nõmee Hyppolite, de Thesee. Quelques historiens dient qu'el-

qu'elles furent veincuës à iour assigné, & en bataille rangee. Et que du depuis les deux sœurs furent cõquises au combat & dueil d'vn à vne: mais en cela ie tien l'opinion de Iustin & Diodore. Voyant donc la Royne Antiope ceste desfaite, & la prinse de ses sœurs, vint à composition auec Hercules, auquel elle bailla ses armes pour les porter à Euristee, à la charge qu'il luy rendroit sa sœur Menalippe, mais Thesee pour quelque offre qu'on luy fist, ne voulut bailler Hyppolite, de laquelle il s'estoit fort enamouré, qu'il l'emmena, & depuis la print à femme, & en eut vn fils nommé Hyppolite. Ayant dõc Hercules satisfait à son intention, s'en retourna ioyeux de la victoire auec sa compagnie. Ce que venu à la cognoissance d'Oritie absente du pays (comme nous auons dit) ne reçeut de ces nouuelles moins de honte que de douleur: en sorte que craignant vn plus grand dommage, retourna soudainement auec ses Amazones. La plus grand' part desquelles estans de son opinion, persuaderent à Antiope de se venger des Grecs. Pource firent-elles grãd appareil de guerre: & apres auoir assemblé le meilleur nombre d'Amazones qu'elles peurent, enuoyerent prier Sigile Roy des Scytes, de leur donner secours: lequel leur enuoya son fils Peasagoras, auec grand nombre de gens de cheual, à l'aide desquels les Amazones passerent en Europe: & paruenuës aux limites d'Athenes y firent de grands dommages, mais Peasagoras entra en querelle contre la Royne & ses femmes. Au moyen dequoy les Scytes ne voulurent combatre: ains se retirerent à part, qui fut cause que les Amazones ne pouuans supporter l'effort des Grecs, furent surmontees & veincuës: & la plus grande partie d'elles mises en pieces. Celles qui peurent eschapper, eurent recours au camp des Scytes, qui les defendirent. Puis retournees en leur Pays, y vesquirent moins fortes qu'auparauant. Apres, par le laps du temps, les Grecs estans passez en Asie, où ils firent la memorable conqueste de Troye, regnant Pantasilee sur elles & se souuenans de l'iniure receuë par les Grecs, allerent en grande compagnie au secours des Troyens, où la Royne fit armes & de grande memoire: mais estans les Troyens vaincus en plusieurs de leurs

saillies, où se trouuerent les Amazones, elles y moururent presque toutes. Pantasilee entre autres y demeura par la main d'Achilles : parquoy celles qui resterent, retournerent en leurs pays: auec si peu de puissance(au prix de ce qu'elles auoyent auparauant) qu'à peine peurent-elles soustenir & defendre leurs antiques possessions : & vesquirent ainsi iusques à ce qu'Alexandre le Grand alla en Asie, faire guerre aux Hircaniens, auquel temps vne de leurs Roynes, nōmee Talistris, accompagnee de grād nombre d'Amazones, sortit de son pays, auec desir de voir & cognoistre ce grand Seigneur. Et approchant du lieu où il estoit, elle enuoya vers luy son Ambassade, afin d'obtenir sauf-conduit pour aller voir, luy faisant entendre, combien la renōmmee d'vn si grand personnage auoit eschauffé son desir de le voir. Ce qu'entendu par Alexandre, luy ottroya le sauf-conduit. Au moyen dequoy apres qu'elle eut esleu quelques vnes des principales de ses Amazones, & laissé le reste en vn certain lieu, en fort bon equippage, elle s'en alla vers Alexandre, duquel elle fut gratieusement receuë, auec fort bon visage, luy fit offre de tout ce qui estoit en sa puissance, & la pria de luy dire si elle auoit desir de luy demander quelque chose, & que rien ne luy seroit refusé. Sa responsefut, qu'elle n'estoit venue pour luy demander terre, ne dominations, dont elle auoit à suffisance : ains pour cognoistre vn Roy tant renommé, duquel elle auoit ouy dire choses si merueilleuses, qu'elle venoit encore plustost pour le receuoir en lieu de mari, iusques à ce quæ elle fut enceinte, afin d'auoir heritiere de lignage d'vn si excellent Prince, luy donnant à entendre qu'elle estoit de lignee tant genereuse, & de si haute parenté qu'il ne deuoit desdaigner: luy promettant que si les dieux vouloyent qu'elle eust vne fille de luy, qu'elle la nourriroit aupres d'elle, & la feroit son heritiere vniuerselle, & si c'estoit vn fils, elle le luy enuoyeroit. Alexandre luy demanda si elle voudroit aller auec luy en guerre, & qu'il luy tiendroit bien bōne compagnie. mais elle s'excusant respondit qu'elle n'y pourroit aller sans grande honte, & danger de perdre son Royaume : parquoy le pria derechef d'obtemperer à son vouloir. Finalement elle tint

com-

compagnie à Alexandre par l'espace de treze iours, en pudique & secrete conuersation : lesquels expirez, & le congè prins, se retira en sa prouince. Mais comme c'est le propre du temps de consumer toutes choses : aussi le regne & la puissance de ces Amazones est venu depuis à se diminuer, en sorte que de rabais en decadence il a estè totalement ruïné. On tient pour vraye histoire ce que i'en dy, & pour telle ie la presente. Troge Pompee l'afferme, aussi font Iustin, Diodore, Orose, Marcian Cappelle, Quinte Curse, Herodote, Solin, Pomponius Mela, Seruius, & Amian Marcellin, auec plusieurs autres anciens autheurs, sans tous les modernes. Le seul Strabon apres auoir raconté ceste histoire semble de difficile creance. Mais quiconque aura leu l'histoire de Boëme, que le Pape Pie a escrit si au vray, & auec tant grande diligence, & veu comme les femmes ont Seigneurié par long temps le païs de Boëme, & fait les guerres necessaires, ceste histoire des Amazones ne luy semblera incroyable. Nous lisons aussi en la vie de l'Empereur Claude second, qui triompha de Gots, qu'en la bataille qu'il eut contr'eux, furent prins dix soldats combattans vaillammẽt, lesquels depuis despoüilles, furent trouuez estre femmes, & eut on opinion qu'elles estoyent descendues du lignage des Amazones. Qu'est-il de celle de France, que les François nommerent la Pucelle? Il n'y à celuy qui ne sçache quantes batailles elle à faites, ayant la charge de capitaine, & combien de fois elle à combattu comme font les plus vaillans hommes du monde. Ie pourrois bien nommer encores plusieurs autres femmes, dequoy ie me tais, pour obseruer la briefueté que i'ay promise.

Iust. liu. 2. Diodore li. 3. & 4. Orose 15. Marcian cappelle 9. Qu. Curse. Hero. 4. Solin 65. & 77. Pape Pie en l'histoire de Boëme. La Pucelle de Vaucouleur.

De l'antiquité de Constantinople, & comme elle fut conquise par les Turcs. CHAP. XI.

Entre toutes les fameuses villes de la terre habitable, n'y en à point eu depuis Rome, qui ait esté veuë en si grande force & honneur que Constantinople, tant celebree des Grecs & Latins. Strabon la nomme illustre,

Pline & Iustin la disent noble & situee en terre excellence & fertile, ennoblie de grands personnages, & somptueux edifices : elle à esté long temps le chef & le siege de l'Empire : en elle furent celebrez plusieurs conciles generaux & destruites & extirpees infinies heresies. Plusieurs cas notables luy sont aduenus en prosperité & des tribulations aussi: tellement qu'elle est tombee en la captiuité que nous sçauons, dont nous reciterons l'histoire briefuement. C'este ville est en Europe, assise au pays de Thrace, qui est fertil, grand, & fort puissant en armes: son assiette est sur le destroit de la mer d'entre l'Asie & Europe, à l'entree du Pont, ou mer Euxine, nommee la grand mer. A ceste cause Ouide l'appelle port de deux mers, pource qu'elle est au destroit. Constantinople, selon Ptolomee, contient quarante trois degrez de latitude: cest à dire pour ceux qui ne l'entendent, qu'elle est esloignee de l'equinoxe de quarantetrois degrez, là ou le Pole s'esleue : & au cinquantesixiesme degré de la longitude du Meridien, qui passe par l'Isle de Canarie. Les fondateurs de ceste ville (par l'opinion commune & des meilleurs auteurs) furent les Lacedemoniens. Orose dit, les Spartans, auec Pausanie leur capitaine & Roy: cõbien qu'Eustache, selon ce que recite Volaterran, dit qu'elle ait esté fondee par vn capitaine des Megariens, nommé Bizes, & du nom duquel elle fut appellee Bizãce: toutesfois Pline dit, qu'au commencement on l'a nommee Ligos, & non Bizance: Diodote & Polibe dient, qu'elle estoit appellee Bizance, du nom du capitaine ainsi nommé, qui la fonda. Mais qu'il soit vray que Pausanie l'ait fondee, Iustin le recite, aussi fait Orose, & tous les modernes, asseurans que la cause de la bastir, vint de ce que Pausanie estant auec ses gens vagabond par le monde, se consulta à l'oracle d'Apollo pour sçauoir ou ils feroyẽt leur demeure: à quoy fut respondu, qu'ils deuoyent s'arrester vis à vis des aueugles, ce qu'il entendit pour les Megariens, qui habitoyent Calcedonie, assise à l'opposite, en vn lieu sterile & mauuais, ayant laissé la coste de Constantinople fertile & bonne. Cela mesme est declaré par Strabon, encor qu'il ne nomme le fondateur. Or en quel temps ce fut, Eusebe l'exprime, disant qu'elle fut edifiee bien

Liu. 3. ch. 13.

Iustin liu. 9.

Pol. Or. 3.

Straonb, liu. 7. Eusebe, li. du temps.

pres du temps de la trentieme Olimpiade, lors que Tule Hoſtile regnoit en Rome: au commencement ce fut peu de choſe comme ont accouſtumé d'eſtre toutes autres nouuellement erigees, & pour certain elle fut quelque eſpace ſubiette aux Lacedemoniẽs, & autres, aux Atheniens, iuſques à ce que contendans ces deux republiques enſemble, & elle demeurant riche, & croiſſant en force & pouuoir, moyennant leur diſcorde, commença à s'agrādir. Depuis elle florit tellement auec la liberte qu'elle auoit, & la fertilité du pays, que Philippe Roy de Macedoine, pere de ce grand Alexandre, s'enamoura de ſa beauté & grande richeſſe, & ſe delibera la conqueſter, pour à quoy paruenir il y tint le ſiege long temps ſans la pouuoir prēdre. Vn iour Leõ Sophiſte luy en dit vn notable propos, qui fut depuis eſcrit par Philoſtrate en l'hiſtoire des Gimnoſophiſtes, car comme Philippe alloit en ceſte entreprinſe auec gros exercite de gens eſleus, Leon Sophiſte qui eſtoit habitāt de Bizance luy alla au deuāt, & luy dit ainſi: Or ça Philippe, dy moy, quelle iniure as-tu receuë de Bizance, veu que tu t'es meu à luy faire la guerre auec tāt de courroux? Ie n'ay reçeu de la ville (reſpōdit Philippe) aucune iniure qui m'ait prouoqué à luy contrarier, mais pource qu'elle me ſemble plus belle que nulle autre de Thrace, eſtant deuenu amoureux d'elle, ie la veux conqueſter: Les Roys amoureux, reſpondit Leõ, qui veulēt eſtre aymez de leurs amies, taſchent à les gaigner auec douce muſique, dõs & autres ſemblables choſes: & ne cherchent point de les endommager par force, auec les armes & la guerre. Auſſi en aduint il mal à ce Roy: car (comme nous auons dit) il ne peut iamais l'obtenir, ains la laiſſa en plus grand pouuoir & liberté que deuant. Depuis par ſucceſſion de temps quand les Romains commencerent à faire guerre en Grece, ils firent ligue & amitié auec les Bizançois, & par pluſieurs fois ſe fortifierent de leur aide & amitié, en beaucoup de guerres & batailles, proſperans touſiours de plus en plus en augmentation de richeſſes & baſtimens. Long temps apres, eſtant l'Empire Romain gouuerné par Empereurs, regnāt adonc Seuere, le tyrā Peſſennie ennemy de l'Empereur, s'empara de ceſte ville de Bizance. Au moyen

dequoy

dequoy Seuere y enuoya gros exercite pour l'aſſieger: mais n'ayant aſſez de force pour la prendre d'aſſaut, il la contraignit par famine a ſe rendre: & quand il l'eut entre ſes mains, la fit ruiner, & ietter par terre tous les murs & edifices : bref, il leur oſta leurs publiques & priuees poſſeſſions, leſquelles il bailla toutes aux Perintiens, ne demeurant autre choſe en eſtat, qu'vne pauure ville, où nul ne vouloit habiter. Les pieces des edifices & murs qui demeurerent de ces ruïnes, eſtoyent d'vne ſi excellente pierre, taillee & aſſemblee en tel edifice, qu'à peine voyoit-on les iointures. Ceſte calamité paſſee, & regnant à Rome l'Empereur Conſtantin, ſurnommé le Grand, fils de ſaincte Heleine, qui trouua la croix de noſtre Seigneur: il delibera de paſſer en Orient, eſtãt meu & pouſſé des augures d'vn aigle, qui luy porta (comme on dit) vne corde entre les ſerres, auec laquelle ceſt oyſeau meſuroit vne nouuelle habitation en autre contree: & de fait il conclud de faire reedifier Bizance, luy donner vn nouueau nom, & la faire chef du monde. Par ainſi elle fut reſtauree en ſa premiere forme, auec telle augmentation d'edifices & maiſons, qu'elle contendoit à Rome. Il y fit baſtir des ſomptueux palaix, Egliſes, & hautes tours, & y tranſporta l'Empire, auec ſa Cour, ſes Cõſuls, Senateurs, & tous autres Officiers, & Magiſtrats. Et combien qu'il l'amplifiaſt en telle forme & grandeur, qu'elle ſembloit vne nouuelle Rome, & qu'il euſt ordonné qu'elle fuſt ainſi nommee, ce neantmoins la voix du peuple eut tant de force, que le nom de l'Empereur luy fut donné, & fut nommee Conſtantinople. Les hiſtoriens qui vindrent toſt apres ce temps là, dient que la grandeur, & ſomptuoſité d'icelle eſtoit telle, qu'on ne le pourroit eſcrire ſans grande prolixité. L'Empereur Conſtãtin y veſcut maintes annees en grande proſperité : auſſi les autres Empereurs qui luy ſuccederent, y continuerent leur Empire, les vns par paix, les autres par guerre. Et iuſques à ce qu'apres grand nombre d'ans, par le peché que les citoyens commettoyent, au moyen de la proſperité & groſſe oyſiueté de ceſt Empire, & par la debilité & nonchalance des Empereurs, la grandeur & puiſſance vint à decliner : tellement qu'ayant ſouffert maintes infortu-

nes du feu, & de peſtilence, & de tremblemens de terre, dont l'hiſtoire ſeroit longue à reciter : & paſſez onze cens nonante ans, que les Chreſtiens l'auoyent tenuë, elle (qui ſouloit ſeigneurier tant de peuples, qui eſtoit riche d'or & d'argẽt,& honnoree de reliquaires approuuez, & Egliſes fort excellentes) par la permiſſion de Dieu au temps d'vn autre Empereur nommé Conſtantin, fils auſſi d'vne Heleine Imperatrice fut aſſiegee par Mahomet Roy des Turcs, Seigneur de la petite Aſie, & (de maintes autres regions, & prouinces) biſayeul de ce grand Soliman qui vit encores auiourd'huy. Les predeceſſeurs duquel Mahomet auoyent auparauant conquis la plus grande part de la Grece. Et fut le ſiege mis deuant ceſte ville auec ſi grande puiſſance & obſtination, qu'apres maintes cruelles batailles, & par le cours de pluſieurs mois que le ſiege auoit tenu, & encores apres la mort d'vne infinité de grands perſonnages tant d'vne part que d'autre, le Turc aſſigna le dernier iour de la bataille au vintneufuieſme de May, l'an mil quatre cens cinquante trois, aucuns dient cinquante deux, regnant pour lors à Rome l'Empereur Federic troiſieſme de ce nom, & leur donna la bataille au point du iour. En laquelle ne pouuans plus ceux de dedãs ſupporter l'impetuoſité & multitude des ennemis, finalement la ville fut emportee d'aſſaut: & diſent aucuns, que la prinſe aduint en ceſte maniere. Eſtant l'Empereur aduerti que le Turc auoit abandonné le pillage de la ville par l'eſpace de trois iours. Apres auoir fait pluſieurs oraiſons, tira hors des murs la plus grande partie de ſes gens, pour defendre les Barbacanes, qui eſtoyent quaſi auſſi hautes & fortes que les murs de la ville : & luy meſme y alla en perſonne, pour conſeiller & ordonner de ce qu'il y auroit à faire : puis fit fermer les portes de la ville, à fin d'oſter à ſes gens l'eſperance de fuyr. Adonc y euſt en ceſt endroit la plus fiere & cruelle bataille, qui euſt eſté veuë depuis l'inuention de combattre, auec toutes ſortes d'armes & inſtrumens de guerre, tant pour defendre qu'aſſaillir. Il ſembloit que les cieux ſe deuſſent rompre au cry & à la voix des combattans : & ſi eſtoit la terre toute couuerte du ſang des

des morts & des naurez. L'Empereur & le Turc, chacun de ſon coſté incitoyent le courage de leurs gens à virilement combattre, les aduançans & retirans ſelõ l'occaſion & le beſoin. Entre les plus vaillans genſdarmes qui fuſſent à la defence des Barbacanes, y auoit vn Geneuois nommé Iuſtinian, en la vertu & vaillance duquel, tous ceux de dedans mettoyent leur appuy, à cauſe de ſa grãde force: pource qu'aux precedentes batailles il auoit eſté la principale occaſion de la defence de la ville. Toutesfois, apres longue reſiſtance, eſtant nauré, & ſentant grande abondance de ſang ſortir de ſa playe, abandonna la place qu'il defendoit, pour s'en aller faire medicamenter en la ville. Quoy voyans ſes gens commencerent à s'affoiblir & perdre courage. Ce que venu à la cognoiſſance de l'Empereur, il courut apres en grande diligence, le priant vouloir retourner à la defence de ſon lieu, luy remonſtrant de quelle importance eſtoit ſa departie: mais pour aucune promeſſe ou condition que ce fut, ny voulut retourner: ſoit ou qu'il plaiſoit à Dieu, que le courage luy falliſt, ou biẽ qu'il n'en pouuoit plus pour la douleur de ſa playe, & qu'il penſoit retourner incontinent: & luy fut la porte ouuerte, afin qu'il entraſt dedans pour ſe faire penſer. Cependant, les ſiens qui defendoyent ſon quartier, ne l'ayans auec eux, commencerent a perdre place. Dequoy s'apperceuãs les Turcs, renforcerent leur aſſaut de plus grande impetuoſité, & au contraire, les Chreſtiens furent ſi affoiblis & debiles que ne pouuans plus reſiſter, ſe mirent en fuite, cherchãt chacun d'eux le moyen d'entrer en la porte, qui eſtoit ouuerte pour Iuſtinian. Parquoy les Turcs ayans gagné la muraille, ſe meſlerent parmy eux & entrerent en la ville, où ils firent merueilleux meurtre de Chreſtiens: l'Empereur (ſelon que dient aucuns) ayant changé d'habit, afin de n'eſtre cognu, fut tué par les ennemis. Autres diẽt (entre leſquels eſt Pape Pie ſecond) que voulant ſe retirer en la ville de peur qu'il auoit voyant ſes gens ployer, il fut ietté à terre par la multitude des fuyans, & qu'il mourut deuant la porte de la ville, entre les pieds de ſes propres hommes. Quoy qu'il en ſoit ſon corps fut recogneu des Turcs, qui luy trencherent la teſte, & la ficherent au bout

d'vne

d'vne lance : puis la porterent parmy le camp,& par dedans la ville. Et quant à Iuſtinian(la fuitte duquel fut la principale occaſion de ſi lamentable infortune)luy voyãt la ville prinſe s'enfuit par mer & mourut en vne petite Iſle, ou de la playe qu'il eut, ou de quelqu'autre maladie : ayant eſté en ſon chois de mourir honorablement au lieu où il auoit veſcu auec tant d'honneur. Les Turcs entrez en la ville,ne laiſſerent en arriere aucune eſpece de cruauté,dont homme ſe peuſt aduiſer. Toute la maiſon & lignee de l'Empereur,hommes & femmes, furent mis au fil de l'eſpee : autant quaſi en firent-ils à tout le demeurant du peuple,ſi qu'il n'eſchappa que ceux qu'ils retindrent pour les ſeruir. Encor ne ſe contentoyent ils pas d'exercer leur vengeance ſeulement ſur les hommes: car ces mal-heureux prindrent l'image de Chriſt, & la crucifierent en vne Croix toute fangeuſe & embrenee, repreſentans vne autre-fois la paſſion de noſtre Seigneur: & mettant ſur ſa teſte vn tiltre qui diſoit, Ceſtuy-cy eſt le Dieu des Chreſtiens, auec pluſieurs iniures & blaſphemes. En ceſte ſorte la noble Conſtantinople eſt tombee entre les mains des diſciples de Mahomet, ennemis de Ieſus Chriſt, qui y demeurent encores. Or plaiſe à Dieu que tout ainſi qu'il y a eu en elle beaucoup de mutation à ſon grand malheur, il s'en face à l'aduenir à ſon grand bien.

De quelle race, & nation fut Mahomet, & en quel temps ſa ſecte print ſon origine.

CHAP. XII.

IL y a entre les hiſtoriens quelque variation, à ſçauoir duquel lignage & de quel pays eſtoit ce faux prophete Mahomet. Platine dit qu'il eſtoit de noble lignee. Pomponius Letus auteur treſ-diligẽt,lequel ie veux ſuyure en ce chapitte & encor aſſez d'autres eſcriuent qu'il eſtoit de race ignoble, vile & obſcure : & ainſi le deuons nous croire, pource qu'vn homme ſi meſchant, n'ayant en luy rien digne de memoire, que ſa malice & iniquité, ne pouuoit eſtre iſſu de noble ſang. Aucuns diſent qu'il

Platine. Põponius Letus, en l'abregé de l'hiſtoire Romaine.

estoit Arabe, autres de Perse, mais cela est peu de chose, & peuuent tous deux auoir raison: d'autant qu'en ce temps là les Perses dominoyent l'Arabie. Quant au pere, soit qu'il fust noble ou vilain, si estoit il Gentil & idolatre, & non Chrestien, ny Iuif, au moins selon Platine, & tous les autres. Quant à sa mere, par la plus grande opinion, elle estoit descendue d'Abraham, par la lignee d'Ismaël son fils, qu'il auoit eu de sa chambriere Agar, par ainsi elle estoit Iuifue, & obseruoit la loy des Iuifs: car chacun pere se delecte d'endoctriner ses enfans en sa loy. Ce Mahomet auoit l'esprit vif, & apprenoit tout ce qu'on luy enseignoit: mais luy estant encores fort ieune, & demeuré orphelin, fut par cas d'aduenture pris esclaue des Scenites, qui estoyent lors en son pays, cõme auiourd'huy sont les Arabes en Afrique, pource qu'ils n'auoyẽt point de lieu ny de possession arrestee, ains viuoyent en commun sous tentes & fueilles, faisans plusieurs brigandages. Depuis fut vendu à vn riche marchand nommé Abdimoneple, lequel pour le plaisir qu'il auoit de le voir ainsi ieune, dispos & biẽ accompli ne le voulut traicter comme esclaue, ains comme son propre fils. Estant donc Mahomet ainsi recueilli, il manioit le train de son maistre en grand soin & diligence, & gagnoit fort par la trafique qu'il faisoit auec les Iuifs & Chrestiens, outre ce que par leur conuersation il apprint beaucoup de la loy de l'vn & de l'autre. Pendant ces choses, le marchand son maistre mourut sans enfans, laissant la vefue fort riche, aagee de cinquante ans, & qui selon ce que i'ay trouué és Chroniques de Constantinople estoit (par l'opinion de quelques vns) parente de Mahomet, & nommee Ladigue, laquelle ayant fait espreuue de la personne du galant & de sa suffisance, le print à mary, le faisant de pauure esclaue, riche Seigneur. D'auanture en ce tẽps là s'en alla en ces parties d'Arabie vn moine Chrestien defroqué nommé Sergie, homme de mauuaise nature, fort cauteleux, & qui pour son heresie estoit fugitif de Constantinople. Là paruenu il s'accointa, & eut l'amitié de Mahomet, qui desia commençoit comme rempli d'ambition à penser grandes choses, par voyes neantmoins obliques, car il auoit l'esprit aigu, plein d'art magique,

gique, tellement qu'auec l'aide & cõseil de Sergie, il delibera persuader aux Gentils qu'il estoit prophete, & à ceste fin leur faisoit des tours de Magie, dont sa femme & ceux de sa maison furent les premiers abusez. Or auoit-il vne maladie qui le faisoit tomber du mal caduque: dequoy sa femme toute estonnee, luy demanda que c'estoit & il luy respõdit que l'Ange de Dieu venoit souuẽt parler à luy, & que ne pouuant (cõme homme) soustenir la Diuine presence, il entroit en ceste agonie & alteration d'esprit, & que par telle visitation il sçauoit ce qu'il deuoit faire suyuant le vouloir diuin. Aussi estoit il si cauteleux & subtil, que par le moyen de sa femme qui luy prestoit foy, & qui en faisoit ses cõtes à ses voisines, & à quelques vns de ses parens, on commença petit à petit à croire en luy, de sorte qu'enuers les Gentils il paruint en grande reputation. Depuis sa femme mourut, tellemẽt qu'il demeura son heritier vniuersel en beaucoup de biens & grands deniers: au moyen dequoy il entra en plus grande audace qu'auparauant. Par ainsi auec l'ayde du moyne Sergie il se publia prophete à tous, disant qu'il estoit enuoyé de Dieu au monde pour donner la loy: & pource qu'il estoit fort docte en toutes les loix, il fut si industrieux qu'il s'acorda partie auec les Iuifs pour les attirer à soy, partie auec les Chrestiens, afin de ne les auoir pour ennemis. Encor fut-il d'accord en beaucoup de choses auec les heretiques qui regnoyent pour acquerir leur faueur. Il nioit la Trinité auec les Sabelliens. Auec Macedoine il nioit que le S. Esprit fust Dieu. Et approuuoit la multitude des femmes auec les Nicolaïtes. D'autre costé il confessoit que nostre Sauueur Iesus Christ estoit saint & Prophete, & qu'il auoit l'esprit de Dieu, & si confessoit que la vierge estoit saincte & l'exaltoit beaucoup. Il acceptoit auec les Iuifs la Circõcision & autres ceremonies. Et puis en general permettoit en sa fausse loy tous les vices de la chair, auec toute liberté. Ainsi s'estant fait fort & puissant il cõmença à faire garder par force sa loy nõmee d'Alcoran. Or pource qu'il se desfioit de son peu de droit, il defendit à tous generalement de disputer de sa loy sur peine de la vie, disant qu'il falloit plustost la faire obseruer par force d'armes par tout le monde.

Au commencemẽt de ces choses il estoit accosté du vulgaire, & des hommes grossiers abusez de ses fausses persuasions. Aussi s'accointerent de luy, & luy fauoriserent tous ces hommes charnels & vicieux, desquels estans lors en grand nombre parmy le monde, il fit vne grosse secte, & par leur moyen & ayde il assaillit les confins d'Arabie, & s'en fit Seigneur de beaucoup. Cela se faisoit en l'an de nostre Seigneur enuiron six cens vingt, estant lors Heraclie Empereur de Rome, & tenant son siege à Constantinople Et boniface cinquiesme, grand Euesque de Rome: Et depuis luy Honoré son successeur. Venant donc ces premiers mouuemens aux oreilles d'Heraclie, ainsi que tesmoigne Platine, il y prepara le remede, & le fit en partie, entretenant par promesses de solde les Scenites d'Arabie, gent belliqueuse & qui souloit fauoriser Mahomet, & les assit, cest Empereur en plusieurs endroits, de sorte que ceste nouuelle secte demeura pour quelque temps assopie: toutesfois il erra grandemẽt qu'il ne poursuyuit sa pointe, & qu'il ne chercha moyen de couper & arracher ceste mauuaise racine, qui produisoit si dangereuse semence. Car ne passant outre en son entreprise ce fut plus grand mal de l'auoir commencee, pource que par faute de tenir promesse aux Scenites & leur payer la solde accoustumee, ils se ioignirent par despit auec Mahomet, l'eslisant pour capitaine, à cause qu'il estoit en grande reputation, & tenu pour prophete de Dieu: puis assaillirent les gens & pays de l'Empire de Rome, & entrans en la Sirie, conquirent la noble cité de Damas, auec toute l'Egypte, la Iudee, & les terres circonuoisines, persuadans aux Sarrasins peuple d'Arabie, que la terre de promission leur appartenoit, comme legitimes successeurs d'Abraham. Voyant donc Mahomet que les choses luy venoyent en prosperité (quant au monde) il s'esmeut à faire guerre contre les Perses qui estoyent alors puissans, mais pour le commencement il y fit mal ses besongnes, pource que il fut vaincu, & disent quelques vns que ce fait dés sa premiere bataille. Depuis ayant restauré son armee & augmenté son exercite, il les subiugua & veinquit, & leur fit prẽdre sa secte. Et cõbiẽ que l'Empereur Heraclie en fust assez aduerti, si est-ce

eſt-ce qu'il ny mit la reſiſtance qu'il deuoit,encor qu'auparauant il euſt(choſe trop plus difficile)veincu Coſdroé treſ-puiſſant Roy de Perſe, luy oſtant la croix de noſtre Seigneur, qu'il auoit emportee de Ieruſalem en Perſe, mettant ſeulement remede qu'elle ne vinſt ez mains de Mahomet,& des Agariens ſes complices. Ie dy Agariens à cauſe que tous ceux qui ſuyuoient Mahomet, & tenoyent ſon parti, appelloyent les Chreſtiens Agariens par deriſion & mocquerie,diſant, que ny eux ny Mahomet n'auoyẽt point pris leur origine de la lignee de Sara, femme d'Abraham, pourquoy on les deuſt appeller Sarraſins, comme on les nommoit,ains qu'ils deuoyent eſtre appellez Agariens,comme prenans leur ſource d'Agar chambriere d'Abraham. Concluſion, apres que Mahomet eut fait de grandes & horribles choſes, il fut empoiſonné, & mouruſt en l'an quarantieſme de ſon aage: quelques vns diſent en l'aage de trente quatre ans,en l'an de noſtre Seigneur ſelon Sabellique,ſix cens trẽte deux. Et pource que ſouuẽt Mahomet diſoit qu'apres ſa mort il monteroit au Ciel ſes diſciples tindrent ſon corps ſur la terre, quelques iours apres ſon treſpas, & iuſqu'à ce que ſon corps puant & corrompu comme ſon ame, fut mis dedans vne caiſſe de fer, & le porterent dans la ville de la Meque en Perſe, où il eſt adoré de tous les peuples d'Orient,voyre de la plus grande part du mõde, & ce par nos pechez. Caliphe ſuccede à Mahomet en l'Empire, & Hali à Caliphe. Ces deux augmenterent fort la puiſſance & ſecte de Mahomet, & ainſi de temps en temps,par diuers moyens & ſucceſſions & principalement par les pechez,& coüardiſe des Empereurs Chreſtiens de ce tẽpslà,ceſte peſte s'eſt eſpandue par le monde i'uſqu à noſtre aage, que par le ſoing, & bonne diligence de Charle le quint Empereur, nous en auons eſté vne fois deliurez: lors que le grand Turc Soliman, vint auec vn exercite d'enuiron ſix cẽs mil-hõmes,pour entrer és païs d'Hongrie & Auſtriche,auec deſir de conqueſter toute la Chreſtienté: contre laquelle entrepriſe Charles ſe preſenta en perſonne, n'ayant auec luy la moitié tant de gens que le Turc, toutesfois bien eſleus,au moyen dequoy le Turc laiſſa ſon entreprinſe, auec perte de beaucoup de gens,

comme il fit pour la seconde fois l'an mil cinq cens trente sept, quād il vint par mer, & par terre contre l'Italie, & qu'il print quelque lieux du Royaume de Naples. Il y a aucuns autheurs qui escriuent l'origine de Mahomet beaucoup differente à celle que i'ay alleguee, & disent qu'il fut guetteur de chemins, & que par le moyen de ses volleries il se fit grand. Toutesfois la plus part, & les meilleurs s'accordent au premier. Platine en est l'vn en la vie des Papes. Blond, au liure du declin de l'Empire de Rome. Baptiste Ignace, en son abregé des Empereurs: Les Annales de Constantinople: Naucler, Antonin, & autres.

Platine en la vie des Papes. Blond au declin de l'Empire de Rome.

Le commencement de la Seigneurie du Turc & des Princes qui y ont regné. CHAP. XIII.

LE puissant regne des Turcs : qui est auiord'huy si grand & redouté : & le lignage & famille des Ottomans & Roys sont nouueaux & peu anciens, bien que la gent Turque soit de long temps, tellement que c'est chose esmerueillable, comme en si peu de temps elle est si augmentee: car il n'y à pas deux cens cinquante ans qu'on commence à les cognoistre & nommer. Voyla pourquoy il est à croire que ce soit vn fleau & permission de Dieu, pour chastier le peuple Chrestien: ainsi que Dieu enuoya iadis vn Antiochus, vn Nabuchodonosor, vn Cyrus & tels autres, qui opprimoyent & fouloyent son peuple esleu. Et pource que l'Eglise Chrestienne à reçeu par eux vne des plus memorables persecutions & pertes qu'elle ait iamais euë, il m'a semblé fort à propos mesmement pour auoir fait mention de l'origine de ceste secte, d'en toucher quelque chose, au moins briefuemēt. Ce que pareillement ont fait *Eneas Syluius, Raphaël Volaterran, & Nicolas Secondin plus distinctement, aussi François Filelfe en vne lettre qu'il escrit à Charles huictiesme Roy de France, & Antoine Sabelique en son histoire: desquels i'ay briefuement amassé ce que i'en diray suyuant principalemēt Paul Iouius en vn particulier traitté, qu'il à fait de ceste gent & nation Turque. Pline, & Pomponius Mela en la fin de son premier liure, dient que leur

** Eneas Syluius en sa cosmographie. Raphaël Volaterrā. Nicolas Secondin. François Filelfe. Antoine Sabeliq. Paul Iouius Plin. li. 6. Pom. Mela. li. 1.*

leur origine vient des Sarmates, qui sont ez confins de la Scytie, aux extremitez de l'entree de la mer Caspie, & qu'ils viuoyent sauuagement en campagne, & chassans pour leur viure. Desquels Sarmates ou Scytes est certain (toutes autres opinions laissees) que les Turcs de maintenant ont prins leur origine : & tous ceux qui dient ou pensent qu'ils sont descendus des Troyens, s'abusent : Il leur semblera que pource que les Turcs ont seigneurié Troye, & que les Troyens ont esté nommez Teucres, que les Turcs en ont prins leur source : mais somme toute ils sont issus des Sarmates, que les anciens nommoyent Scytes, & desquels le propre nom qu'ils auoyent iadis estoit Turaces. Pline & Pomponius Mela les nomment ainsi : depuis ils ont esté nommez Turcs, & si sont communement ainsi appellez par tout : lesquels (selon ce qu'afferme l'archeuesque Otto en son histoire) enuiron huict cens ans apres la natiuité de nostre Seigneur (encor que d'autres escriuent que ça esté auparauant (descendirent de la Scytie en l'Asie mineur : qui est pour le iourd'huy à cause de leur nom appellee Turquie, là où ils pillerent & conquirent quelques prouinces (& encor comme gens barbares & sans foy) ils receurent la malheureuse secte de Mahomet, comme la premiere qui se presenta deuant eux, & qui leur sembla plus conforme à leurs meschantes coustumes. Ainsi ceste gent, à cause de sa grande multitude & fierté, espouuanta fort le monde, si qu'ils prindrent en peu de temps beaucoup de villes. Les vns soustiennent qu'ils vindrent sur la Perse, Armenie & mede. mais en quelque sorte que ce soit, il est euident entre autres choses qu'ils habiterent la petite Asie, non par le moyen du Roy, ou autre chef notable qu'ils eussent, ains par compagnie qui se couplerent ensemble, se soustenans les vns les autres par longs iours en ce pays : aucuns desquels des plus apparens, auec quelques gens qu'ils appellerent auec eux, prindrent & occuperent certaines villes & contrees. Or parmy eux vn nommé Soliman s'estoit emparé du Royaume de Cilicie, & de partie de ses limites, au temps que le Duc Godefroy de Bouillō accompagné d'autres Princes Chrestiens passa la mer

Origine des Turcs.

Pline liur. 6. chap. 7.

Godefroy de Bouillon.

auec le plus de gens qu'ils auoyent peu assembler, pour conquester la terre saincte: contre lesquels se presenta le Turc Soliman, auec les siens, qui furent tous veincus, rompus, & mis en pieces: au moyen dequoy les Turcs se trouuerent assez longue espace de temps sans auoir capitaine de nom entr'eux, & partant peu craints & redoutez, iusques en l'an mil trois cens, qu'vn d'entreux nommé Ottoman (homme de bas lignage) commença peu à peu à gaigner reputation entr'eux, comme homme fort vaillant qu'il estoit, de grande force de corps, bien fortuné en guerre, & de vif & de subtil esprit Cestuy cy print l'occasion de s'aduancer pour les discords qui estoyent entr'eux mesmes, puis faisans amas de fort grand nombre de Turcs, se mit à conquerir & se faire Seigneur de plusieurs contrees, tant des siens que des voisins, & s'estant fait en ceste sorte grand & puissant, il laissa à ses successeurs le regne & la domination qui dure encor auiourd'huy, par ligne masculine entre les Turcs. Lequel apres auoir regné vingt huict ans, mourut en l'an mil trois cẽs huict, au temps de Benoist onziesme, Pape de Rome. Par la mort duquel Ottoman, succeda vn sien fils nommé Orcan, non moins vaillant & fort que son pere, & encor plus industrieux & aduisé en ses conquestes. Outre ce, il fut grand inuenteur d'instrumens de guerre, magnanime & liberal à tous A ceste cause il augmenta tellement le regne de son predecesseur, & le nombre des gens de guerre, que, outre le pays que son pere seigneurioit en Asie, il vsurpa la Bythinie sur le regne de Cõstantinople, & en la petite Asie il subiugua Hircanie, Frigie, Carie, & autres terres. Puis ayant regné vingtdeux ans en assaillant vne ville il y fut nauré, dont il mourut en l'an mil trois cens cinquante, au temps du pontificat de Clement sixiesme. Il eut pour son successeur Amurat fils d'vne Chrestienne qu'il auoit espousee, & qui estoit fille du Roy de Cilicie, maintenant nommee Caramanie. C'est Amurat fut fort different à son ayeul & pere: car il estoit moqueur, homme double & faux: debile de sa personne & de mauuaise inclination, ambitieux, & fort desireux d'augmenter son Em pire: dequoy il eut belle occasion, lors que l'Empereur de Constantinople estoit en querelle

Soliman Roy des Turcs.

Ottoman.

Orcan. 1.

Amurat 9.

relle auec aucuns Princes ses subiets, ausquels fauorisoit le Seigneur de Bulgarie, qui est portion de l'anciẽne Misie la basse, là où l'Empereur fut si contraint qu'il luy fallut demander secours à cest Amurat Roy des Turcs, qui luy enuoya quinze mil'hommes d'eslite, par le secours desquels l'Empereur veinquit ses ennemis. Et laissant partie de ces quinze mil Turcs en ses terres, & renuoyãt le reste. Amurat fut aduerti de la disposition du pays, à cause dequoy il determina d'aller en Grece, sous couleur à la verité de vouloir ayder à l'Empereur contre ses ennemis. Et de fait il passa soixante mil hommes de pied, & grand nombre de cheuaux, auec lesquels il le fit Seigneur de la ville de Galipoli, que ie nommerois plus proprement ville Gauloise, pour auoir esté bastie par les Gaulois & d'autres forteresses estans aux enuirons : pareillement de la ville d'Andronople. D'autre costé ce grand maistre de Bulgarie, nommé Marc, apres auoir mis sur le plus gros exercite qu'il peut, auec l'aide de Lazare Despot de Seruie, qui est vne prouince sur les limites de Thrace, anciennement nommee Misie la haute, & encore aidez d'aucuns Princes d'Albanie, allerent contre le Turc, où il y eut grande bataille, mais en fin les Chrestiens furent veincus & desconfits, & y moururent quasi tous. Ainsi Amurat malgré l'Empereur demeura Seigneur de grande portion de Thrace, & de Grece. Et ayãt vescu vingt & trois ans, vn esclaue, qui estoit seruiteur de Lazare, Seigneur de Seruie, le tua traistrement en l'an 1373. Il laissa deux enfans, l'vn nommé Soliman, & l'autre Baiazet, qui tua son frere Solimam, & demeura Seigneur & Prince de singuliere prudence, & hautain courage. Il estoit tres-diligent & de grand conseil en fait de guerre, & si prest de mettre à effect ce que luy-mesme commandoit, que pour ceste cause il fust nommé Roy du Soleil. Aussi tost que ce Baiazet commença son regne, il determina de faire la guerre aux Chrestiens, pour venger la mort de son pere, & auec incredibile diligence assembla vn tres-gros exercite qu'il passa en Grece: & s'attacha à Marc Seigneur de Bulgaire, cõtre lequel venu à la bataille il le rompit & tua, auec la plus grande part de la noblesse de Bulgarie & de Seruie. Trois ans

apres telle victoire, il retourna de nouueau sur les Chrestiens, & fist tres-cruelle guerre en Hongrie, mais premierement en Albanie, puis en Valachie qui est vn grand pays anciennement nommé Dace, lequel s'estend depuis Thrace iusques en Hongrie, d'où il emmena en Turquie vn grand nombre de Chrestiens esclaues. Et s'estant ensaisiné de la plus grand'part de la Grece, sçauoir est l'ancien pays d'Athenes: de Beotie, & d'Harcanie, il mit le siege deuant la grande ville de Constantinople: qui fut cause que l'Empereur en personne vint prier les Princes Occidentaux de luy donner secours, & aide, pour à quoy obtemperer le Roy Charles septiesme, le secourut de deux mille lances, entre lesquels y auoit deux gentils hommes François de grande apparence, qui se ioignirent auec Sigismond Roy d'Hongrie, qui depuis fut Empereur: & lequel auoit aussi leué grande armee pour la mesme entreprise: auec eux s'assemblerent le Despot de Seruie, le grand maistre de Rhodes, & fort grand nombre d'autres Princes Chrestiens. Parquoy Baiazet laissant l'entreprinse de Constantinople, marcha soudainement auec trois cens mil hommes sur les Chrestiens, qui estoyent enuiron cent mille, dont y auoit vingt mille de cheual: & venus à la iournee ils eurent vne merueilleuse & sanguinolente bataille, en laquelle les Chrestiens furent vaincus, & y en mourut vne grand partie: parquoy le Roy Hongre, & le grand maistre de Rhodes s'enfuirent, quant aux François ils y furent tous que morts que prins, & fut faite ceste bataille en l'an 1395. la vigile de sainct Michel. Apres laquelle victoire Baiazet retourna encore à son premier siege de Constantinople, laquelle il reduisit en telle extremité qu'il l'eust prinse sans doute, mais nouuelles luy vindrent que le grand Tamburlam estoit entré auec vn merueilleux exercite en son pays d'Asie & de Turquie, & que desia il luy auoit pris plusieurs bonnes villes, citez, & prouinces: Parquoy troussant son bagage il passa en Asie, & mettant aux champs le plus grand appareil qu'il peut, s'en alla trouuer son ennemy. Adonc les deux plus puissans Princes du monde prindrent iournee, où Baiazet fut vaincu & prins, & y endura la plus vile & dure

Calamité de Baiazet desconfit par Tãburlam.

& dure prison qui iamais fut entenduë: car Tãburlam le conduisoit auec son armee en vne grande cage de fer, & toutes les fois qu'il voulut monter sur son cheual, il luy mettoit le pied sur l'espaule. Outre plus quand il prenoit son repas, il le faisoit mettre dessous la table, afin qu'il mangeast seulement ce qu'il luy plairoit ietter, cõme si c'eust esté vn chien, & en ceste sorte finist sa vie ce prince, qui auoit esté le plus aduãtureux plus redouté, & le plus craint, que nul autre qui fut de son temps. Tamburlam print Pont, Galacie, & Capadoce, auec plusieurs autres pais de la domination & Seigneurie du Turc:& de là s'en alla faire la guerre au Soudan d'Egypte. Les enfans de Baiazet, qui estoyent eschappez de la bataille, où leur pere auoit esté pris, en fuyant vers la partie qu'ils tenoyent de la Grece, furent pris sur la mer par quelques galleres Chrestiennes, mais si on leur eust tenu la rigeur qu'on deuoit faire, peut estre qu'on eust esuité le mal qui depuis en est aduenu : pource qu'estant Calapin l'vn d'eux deliuré, & se nommant Seigneur dedans l'Empire de son pere, il se fit fort vaillant, & commença à r'assembler ses gẽs & à fortifier ce qu'il tenoit en Grece&Thrace:ce que voulant empescher l'Empereur Sigismõd, afin qu'il ne se renforçast, aussi pour se venger sur luy de la bataille qu'il auoit perdu cõtre le pere, fit grand amas de gens de guerre, & s'envint contre luy. Calapin venãnt auec les siens pour luy resister, & prenant iournee, Sigismond fut derechef vaincu & s'eschappa fuyant de la bataille. Ce qui auoit trois ans apres la premiere desfaite. Depuis ayant Calapin beaucoup endommagé le pais de Seruie, il se retira en ses terres, ou regna six ans, & mourut au temps du Pape Alexandre V. Il laissa deux fils, le plus grand nommé Orcan, & l'autre Mahomet : Orcan fut tué par vn sien oncle, afin de se faire Seigneur : mais Mahomet se gouuerna si bien qu'il tua le meurtrier de son frere, & se fist maistre de l'Empire, Apres il mena forte guerre aux Chrestiens en la Valachie, & de là passa en Turquie, ou petite Asie, où il reconquit les terres & prouinces gaignees par Tamburlam sur son ayeul, en laquelle conqueste il consomma bien quatorze ans de son regne, & mourut en l'an 1420. durant le pontificat

Calap. 5.

Mahomet 6.

pontificat du Pape Martin cinquiesme. A Mahomet succeda vn sien fils nommé Amurat, qui fut vn Prince bien fortuné, car luy estant à la mort de son pere en Asie, il assembla grand nombre de soldats, & en despit de l'Empereur de Constantinople, qui luy vouloit resister, entra fort auant en la terre des Chrestiens, print aucunes villes en Seruie conquit le païs d'Epire, auiourd'huy nommé Romanie, & fit plusieurs courses en Hongrie, puis en Albanie, qui est portion de l'ancienne Macedoine. Esquelles entreprinses, bien qu'il y receut quelque dommage, si est-ce qu'il y demeura tousiours victorieux, & en tira grands profits, & force cheuaux. Il assiegea pareillement la ville de Belgrade en Hongrie sur le Danube: toutesfois il ne la peut prendre, ains leua le siege auec grande perte de ses gens. Depuis Ladislas Roy de Pologne & de Hongrie, vint auec bonne trouppe cõtre luy: quoy voyant, il enuoya au deuant vn de ses plus excellens capitaines, auec tres grandes forces, & s'estans les deux armees iointes ensemble, Ladislas apres forte resistẽce demeura victorieux par grande occisiõ des Turcs: au moyen dequoy, & pource que Amurat fut aduerty que le Roy de Caramie luy faisoit guerre en Asie, fut cõtraint faire paix auec Ladislas, laquelle (pendant qu'Amurat faisoit resistance en Turquie) il rompit, à la persuasion de l'Empereur de Constantinople, du Pape Eugene, des Venitiens, & de Philippes Duc de Bourgõgne: lesquels vnanimement s'obligerẽt de garder & defendre tellement le destroit de la mer d'entre l'Europe & l'Asie, qu'Amurat n'y pourroit passer auec ses gens, pour secourir ses terres: pourtant Ladislas auroit tout loisir de les conquerir, & s'en faire Seigneur. Esmeu donc de ce desir, il le mist en effect: mais Amurat fait certain de telle entreprinse retourna court, & malgré l'armée des Chrestiens passa le destroit, puis vint presenter la bataille à Ladislas, où l'aduenture fut si douteuse pour Amurat, qu'il se vid en propos de fuir: toutesfois vn de ses Bachas le retint, dont en fin il eust victoire, & Ladislas y perdit la vie le iour sainct Martin 1440. Apres ceste victoire, & grand dommage par luy fait en Hongrie, il vint sur la Moree, anciennemẽt nommé Peloponnese, où sou-

Desfaite des Turcs par Ladislas Roy de Pologne.

souloiēt estre les antiques villes de Lacedemonie & Corinthe, & ayant fait rompre le mur qui est à l'entree de la prouince contenant six mil, entre la mer Ionique, & la mer Egee, il la conquit toute, excepté quelques lieux maritimes: cela fait ayant regné trente & vn an, mourut l'an mil quatre cens cinquante. Ce fut luy qui premier ordonna la bande de Ianissaires Chrestiens reniez, qui est la principale force de Turquie. Par sa mort son fils Mahomet vint à succeder à l'Empire, aucuns dient que le pere y renonça de son viuant, se sentant vieil & caduque. Ce Mahomet fut excellent en toutes choses, fors qu'il fut cruel. Au commencement de son regne, afin de faire entreprinse conforme à son grand cœur, il conclud de conquerir premierement la ville de Constantinople, & pour ce faire assembla fort gros nombre d'hommes, tant par mer que par terre, & l'assiegea, & print ainsi que nous l'auons cy deuant raconté, & aussi toutes les places subietes à cest Empire. Ce fait, vint sur la ville de Belgrade, qui fut defendue par le moyen, & force d'vn excellent capitaine Hongre, nommé Iean Vaiuode, qui en plusieurs batailles veinquit quelques capitaines Turcs, tellement qu'il fut contraint leuer le siege auec grande honte & playes, & si luy fut force d'y laisser son artillerie. Apres ses choses il enuoya vn sien Bachas pour ruïner la Moree, qui luy estoit rebelle, par la faueur des Venitiens, & pour ruïner encor l'Isle de Negropont, anciennement nommee Euboee, aussi Mitilene, & Lemne, Isle de l'Archipelague, qui est en la mer Egee, Puis il entra en la prouince de Bossine, qui est partie de lancienne Misie la haute, comme Seruie, & en print le Roy, auquel il fit trancher la teste. Ayant obtenu ces victoires sur les Chrestiens, il passa en Asie contre Vsancasan tres-puissant Roy de Perse, auec lequel il eut deux batailles, en la premiere desquelles il fut vaincu, & victorieux en la seconde. Cela expedié, delibera d'aller sur l'Empereur de Trebisonde, qui est en l'vne des costes de l'anciēne Capadoce, en la riue de Pont, ou mer Euxine, où il occupa toutes les places & pays de l'Empire, & vainquit & tua l'Empereur: ainsi finit la Seigneurie que les Chrestiens auoyent en ce pays là. Il enuoya semblable-

Origine des Ianissaires.

Mahomet 8.

I. Vaiuode.

Euboee.

blablement vne grosse armee auec vn vaillant capitaine en Italie qui passa en Carintie, & Istrie, iusques aux terres des Venitiens, qui enuoyerent à l'encontre vne autre grosse puissance : mais au conflit les Chrestiens furent desconfits & tuez. & y mourut grande noblesse d'Italie. Il enuoya encore depuis vne autre armee contre l'Isle de Rhodes, mais n'y pouuant rien faire, la fit retirer, & enuoya au Royaume de Naples vn autre gros exercite, conduit par vn sien Bachas, nommé Aconiat, qui print la ville d'Ottrante, laquelle fut occupee plus d'vn an par les Turcs au grand scandale & dommage de toute l'Italie. Puis auec vn armee de trois cens mil hommes par terre, & deux cens galeres accompagnees de trois cens nauires armees, se mit en voye pour aller faire guerre au grand Soudan d'Egypte, mais il fut preuenu de mort par les chemins : au moyen dequoy son entreprinse fut incontinent destournee : & ayant regné trente deux ans, mourut de la douleur d'vne colique, en l'an mil quatre cens octante & vn, par la mort duquel la ville d'Ottrante fust reconquise, & fut la Poüille desliuree des Turcs, qui donna vne bonne relasche à l'Italie de la peur & extremité où elle se trouuoit qui fut telle, que le Pape Sixte, au temps duquel ces choses aduindrent, estoit deliberé de se retirer au Royaume de France, ancien recours de l'Eglise Romaine, & n'ayant nulle esperance de pouuoir defendre Rome. Et dit-on qu'aux guerres que ce malheureux Mahomet à faites, qu'il y est mort (tant par fer qu'autres violences qui se sont commises & executees à cesdites guerres) plus de trois cens mil hommes. Deux fils demeurerent heritiers de ce Mahomet, l'vn estoit nommé Baiazet, & l'autre Zizim, pource que leur frere aisné estoit mort auparauant le pere. Chacun de ses deux enfans chercha le moyen & le pouuoir de se saisir du Royaume : Zizim estoit aydé du Soudan & de quelques Bachas: aussi vne autre partie des Bachas, & les Iannissaires fauorisoyét Baiazet, & d'autre
Baiazet. 7. costé l'vn des fils de ce Baiazet, nommé Corcut, fut crée grand Seigneur en Constantinople: pour ceste cause Baiazet y courut en toute diligence, & auec grande force, où il besongna si bien que son fils luy quitta l'Empire qui

qui fut cause qu'il retourna derechef en Turquie contre son frere, auquel ayant bataille le fit fuir, & venir en la puissance des Chrestiens, & finalement mourut au pays d'Italie, demeurãt Baiazet seul Seigneur: lequel trois ans de là vint par terre auec grosse armee le lõg du Danube, où ayant fait de grands dommages se retira, & enuoya vn puissant exercite sur le Soudan d'Egypte, contre lequel il estoit grandement courroucé, pour la faueur qu'il auoit portee à son frere Zizim: le Soudan pareillement enuoya au deuant vne armee qui n'estoit moindre en nombre que celle du Turc, sur lequel il eut victoire, faisant de ses gens grande destruction. Ce que voyãt Baiazet fit trefues auec le Soudan, pour mener guerre aux Chrestiens, sur lesquels il print la ville de Duras en Albanie, & celle de Valone, qui est en la coste & au front de la Poüille. Il enuoya grand nombre de gens en Hongrie, contre lesquels les Princes d'enuiron s'esleuerent, mais ils furent vaincus à leur grande perte & dommage. En ce mesme temps il fit de grands maux en autres terres des Chrestiens: & luy estant demandé secours par Louys Duc de Milan, qui faisoit guerre aux Venitiens qui s'estoyent ioints auec Louys Roy de France, il luy enuoya vn capitaine accompagné de dix mil cheuaux, lesquels passans par le Friol sans resistance, prindrent, bruslerent, & mirent le pays en proye iusques aux montagnes qui sont vis à vis de Venise. L'annee ensuiuant, il conquit en personne la ville de Modon, en Moree, auec autres lieux maritimes, que tenoyent les Venitiens, & cherchãt le moyen de les ruiner du tout, son intention fut empeschee par le Duc de Sesse, capitaine Espagnol lequel par l'aide de bonne compagnie d'Espagnols luy donna iournee, & le veinquit: & conquit pour les Venitiens l'Isle de Cefalonie: au moyen dequoy le Turc leur accorda trefues & paix, qui ont duré iusques à nostre temps. Et en cest endroit cessa la furie de ce Baiazet: car il delaissa les guerres se voyant vieil, à fin de se reposer & estudier. En son temps commença en Perse l'Empire du Sophy, qui est aux Turcs vn frein & vn empeschement de faire tel dommage aux Chrestiẽs, qu'ils eussent bien peu faire: car ces deux puissans princes sont tousiours

ſiours ennemis l'vn de l'autre. Ce qui aduint par vn hõme appellé Iſmaël, qui ſe diſoit prophete publiant vne nouuelle guiſe d'Alcoran, contraire à celle de Mahomet, & par ce moyen il aſſembla pluſieurs gens, auec leſquels il veinquit quelques Bachas, que Baiazet auoit enuoyé contre luy, & ſe mit en poſſeſſion de la Perſe, & autres Prouinces, & touſiours deſpuis eſt allé en augmentant. Retournant à noſtre propos, ce Baiazet auoit trois fils, le premier nommé Acomat, le ſecond Corcut, lequel (comme nous auons dit cy deuant) auoit renõcé à l'Empire, le troiſieſme nõmé Selim, pere du Turc, qui vit encores pour le iourd'huy: & bien que ce Selim fuſt plus ieune que les deux autres, ſi eſtoit-il le plus vaillant. Ceſtui-cy voyant ſon pere ja vieil & decrepit, delibera de luy oſter l'Empire pour s'ẽ faire Seigneur: & pour y paruenir plus aiſément s'accointa du grand Tartare, prenãt ſa fille à femme. Ce qu'entendu par ſes deux autres freres, chacun d'entre eux voulut faire le ſemblable. Il ſembloit biẽ à Acomat que pource qu'il eſtoit l'aiſné, la ſucceſſion luy deuoit venir par raiſon: d'autre coſté Corcut alleguoit qu'il auoit baillé l'Empire entre les mains de ſon pere, & que deſpuis qu'il eſtoit inhabile à le gouuerner, il luy deuoit reſtituer. Voyãt le vieillard ces altercations, il ſe trouua en bien grande perplexité: principalement pour la deſobeiſſance de ſes enfans. Pendant ces entrefaites il y eut entre eux vn grand murmure & tumulte, qui fut cauſe de la mort de pluſieurs de leurs adherans d'vne part & d'autre Et toutesfois la partie de Selim (encores qu'il fuſt plus ieune que les autres) fut la plus forte: pource que ſous couleur de chercher pardon enuers ſon pere, & de le defendre contre Acomat ſon fils aiſné, qui luy faiſoit la guerre, ſe retira vers luy, & fit ſi bien en peu de temps qu'il gaigna le cœur des Ianiſſaires & autres gens de guerre, par le ſecours deſquels il oſta la Seigneurie à ſon pere, luy faiſant renõcer par force, puis le bannit de Conſtantinople, & à la fin eſtant encore en ſon exil, le fit empriſonner. Ainſi mourut Baiazet en l'an 1512. En ceſte ſorte vint l'Empire des Turcs entre les mains de Selim traiſtre & parricide. Il ſe fiſt couronner en grande ſolennité, le meſme iour que fut

Selim 10. Selim.

faite

faire en Italie la cruelle & ſanguinolente iournee de Rauenne. Si toſt qu'il ſe veit paruenu à ſon entente, il commença à diſtribuer les richeſſes & ioyaux de ſon pere aux Ianniſſaires & gens de guerre, au moyen dequoy il en fut encor mieux venu, & en deuint plus puiſſant. Toſt apres il paſſa en Turquie contre ſes freres, où il tua premierement quelques enfans de ſes freres decedez auparauant ſon voyage, & pourſuiuit ſon frere Corcut iuſqu'à ce qu'il l'eut entre ſes mains, & le tua. Acomat l'aiſné s'eſtant accointé du Sophy, & du Soudan, auoit par leurs ſecours aſſemblé groſſe armee, auec laquelle il preſenta la bataille à ſon frere, qu'il vainquit, & print, & depuis le fit eſtrangler. Ayant donc ce meſchant tué tous ceux de ſon ſang, demeura ſeul ſans ialouſie de ſon Empire. Et pource qu'il auoit le Sophy, & le Soudan, en deſdain, fit paix auec Ladiſlas lors Roy d'Hongrie, & confirma la paix auec les Venitiens, puis auec gros exercite & bon nombre d'artillerie s'en alla contre le Sophy. lequel ſe confiant en ſon heur & proſperité, luy fit teſte auec vne armee treſ-puiſſante, & gens bien equippez. Toutesfois venus à la bataille, qui fut aſpre & fort grande, le Sophy fut en fin vaincu & nauré: à ceſte cauſe ſe retira fuyant: ce qui augmenta merueilleuſement l'honneur & la reputation que le Turc auoit gagnee. Et fut ceſte deſconfiture le vingtquatrieſme d'Aouſt, mille cinq cens quatorze. L'annee enſuyuant il ſe diſpoſa du tout de faire la guerre à vn autre grand Seigneur, qui ſeigneuroit en la montagne de Taurus, lequel bien qu'il fut treſ puiſſant Prince, fut neantmoins pourſuyui, de ſorte que finalement le Turc l'eut entre ſes mains, & le fit mourir, ſe mettant en la poſſeſſion de tout ſon pays. Ce fait determina encore faire le ſemblable contre le Soudan, & approchant ſon armee ſur la coſte de Surie, faiſoit courir le bruit qu'il vouloit derechef mener guerre contre le Sophy, mais le Soudan qui n'eſtoit point ſans quelque ſoupçon, tenoit vne puiſſante garde toute preſte, meſmement pour aller ſur vn fort grand Seigneur, qui ſe vouloit rebeller en Surie. En fin venãs ces deux puiſſans Seigneurs à s'accoſter, & s'affrontans pres de la ville de Damas en Surie, apres maintes eſcarmouches faites d'vne part & d'autre, ſe

Parricide pour paruenir à l'Empire.

baillerent iournee le vingtquatriesme d'Aoust, l'an mil-cinq cens & seize, à pareil iour que le Sophy auoit esté vaincu deux ans auparauant. Ceste bataille fut par vn long temps vaillamment soustenuë de part & d'autre, en fin de laquelle les Turcs emporterent la victoire, par le moyen de la grande destruction que fit l'artillerie parmi les gens du Soudan, & encore pource qu'vn capitaine gouuerneur d'Alep se ioignit à la partie aduerse, & ne combattit point ne luy ne ses gens. Et en ceste bataille le Soudan fut trouué mort sans aucune playe, ains seulement de la foule des cheuaux, ayant attaint l'aage de septante six ans: Le Turc s'ensaisina de toute la Surie, aussi la Palestine & la Iudee, & tirant vers Egypte en la poursuite de sa victoire, il reposa quelques iours dans Ierusalem, visitant le sainct Sepulchre. Puis passant outre, fit faire grande prouision de peaux de cheures pleines d'eau, pour passer le desert. Or s'estoyent retirez en Egypte les Mammelus & autres gens de guerre, qui auoyent peu eschapper de la bataille, & auoyent esleu pour Soudan vn gouuerneur d'Alexandrie, nommé Tamonuey, qui se presenta contre les Turcs auec bon nombre d'hômes, & entrerent en bataille rangee, laquelle (comme on dit) fut l'vne des plus cruelles & dangereuses qui fut iamais: toutesfois à la fin à cause de la grande puissance & multitude des Turcs, Tamonuey fut vaincu, & se retirant au grand Caire fut cõbatu par deux iours & deux nuicts sans repos, tellement que perdant la ville il s'enfuit & passa le Nil. Depuis cherchant moyen de se renforcer & leuer gens, fut par quelques traistres mis en la puissance du Turc, qui le fit tuer. Apres la mort de Tamonuey, le Turc print possession en peu de temps de ce tres-ancien & puissant Royaume d'Egypte, où il laissa, & pareillement en Surie, tel ordre qu'il y conuenoit. Puis se retira en grand triomphe à Constantinople où se tenoit son fils qui regne maintenant, & là mourut d'vne apostume, au moys de Septembre mil-cinq cens vingt, ayant regné huict ans, & vescu quarante six. Et fut tyran de si grand cœur, que iamais on ne cognut en luy crainte d'aucune chose. Il ne demeura de ce Selim autre fils que celuy qui regne auiourd'huy: qui fut couronné le

mesme

mesme iour & an que Charles le Quint fut couronné Empereur à Aix la Chapelle. Or incontinent que la mort de Selim fut sçeuë en Surie, vn grand personnage nommé Gazelle, qui estoit gouuerneur, se rebella, & se fit Seigneur de Tripoli & Barut, auec autres villes prochaines, attirant plusieurs Mammelus & autres nations à sa faction. Contre lequel Soliman enuoya vn Bachas nommé Ferat, qui vainquit Gazelle, & le fit mourir reduisant la Surie, & pareillement l'Egypte qui commẽçoit à se rebeller. L'annee ensuyuant, Soliman vint en personne faire la guerre aux Chrestiens & mit le siege deuãt la ville de Belgrade, porte & defense du Royaume d'Hongrie, qui parauant auoit esté tentee en vain par ses predecesseurs, mais estant le Roy Loys fort ieune, & gouuerné par les Princes de son pays, ne pensa point à se defendre, en sorte que par force d'armes la ville fut prise par le Turc, encor que ce fust auec grand perte & dommage de ses gens. Et s'estant retiré de ceste entreprise, il alla en personne (contre l'opinion de ses Bachas) mettre le Siege deuant Rhodes, auec vne innumerable quantité d'hommes & d'artilleries par mer & par terre, & ayant conquis l'Isle, mit le camp deuant la ville, en l'an mille cinq cens vingt-deux, à la fin du moys de Iuin : pendant lequel siege y fut acheué de si nobles & notables faits d'armes, qu'il seroit impossible de l'abbreger, & de loüer suffisamment les vaillances que les assiegez executerent vertueusement : mais finalement au bout de six moys le grand maistre de Rhodes nommé Philippe de Villiers de l'Isle-Adam de nation Françoise, fut contraint la rendre au Turc, ne la pouuant plus aucunement defendre. Lequel Turc retourné en Constantinople, glorieux de si grande entreprise, trois ans apres qui fut cinq cens vingt-six, entra en Hongrie auec merueilleuse armee, contre lequel le Roy Loys mal conseillé, se presenta entre Bude & Belgrade, auquel lieu auec peu de gens, & se trop fians en soy mesme, il presenta la bataille en laquelle il fut vaincu, & trouué mort, noyé dans vn fossé. La bataille fut en ceste mesme annee le vingthuictiesme d'Aoust, & passa le Turc plus auant prenant Bude, & autres places voysines, puis retourna victorieux. Encor

deſpuis ces choſes il reuint en Hongrie où Charles le Quint Empereur luy fit reſiſtance.

Pourquoy l'homme va droit, pourquoy il peſe plus à ieun qu'apres auoir pris ſon repas, & la cauſe pour laquelle il peſe plus mort que vif, auec autres belles diſputes.

CHAP. XIIII.

LEs choſes contemplatiues de la compoſition de l'homme ſont infinies. Lactance Firmian en fait vn liure à part, auſſi ont fait d'autres doctes hommes. A la verité il y a vne choſe outre beaucoup d'autres, qui merite particuliere conſideration en ſa cognoiſſance. C'eſt pourquoy Dieu à fait que tous les autres animans, fors l'homme, naiſſent le chef enclin, dont les yeux de la plus part regardent en terre, & non ſeulement les animans ſenſitifs, mais auſſi les vegetatifs, comme nous voyons des arbres qui ont la teſte & leur fondement en terre, & leurs rameaux & bras en haut. Quant à l'homme il l'a creé ſeul les yeux vers le ciel, la face haute & le corps droit & eſleué. Et combien que pour toute raiſon de ces choſes il ſuffiroit alleguer la volonté de Dieu : ſi eſt-ce qu'il ſemble que cela ſoit fait par myſtere, & partant digne d'eſtre contemplé. Auſſi à la verité noſtre diſpoſition nous monſtre par ſigne manifeſte, que ne ſommes nez pour la terre : ains creez pour imiter & contempler les choſes hautes & celeſtes, qui ne ſont point communiquees aux autres animans, non capables d'icelles : & n'y a que le ſeul homme qui ſoit digne. Dieu à creé toutes beſtes la teſte baſſe, pour demonſtrer que l'homme meſme cõmande deſſus. L'vne de ces raiſons eſt elegamment notee par Lactance Firmian, diſant que Dieu ayant determiné de faire l'homme pour le ciel, & les autres animans pour la terre, fit l'animant raiſonnable, droit & eſleué, diſpos à la contemplation celeſte, afin qu'il en admiraſt les effets, & euſt en reuerence le lieu de ſon origine, & le pays de ſa natiuité, faiſant les autres animans bas & courbes vers la terre, pource qu'ils n'ont aucune participation au ciel. Ariſtote qui n'auoit point de lumiere de la foy, dit que ſeulement l'homme entre

Lactance liu. 8. de l'ouurage de Dieu.

Ariſtote liu. 2. des beſtes.

autres creatures va droit, d'autant que sa substance & sa partie sont celestielles, & non terrestres, & que l'office des diuins esprits est d'entendre & sçauoir: en quoy l'hõme n'eust sçeu bõnement s'exercer s'il eust esté de corps grossier & pesant, pource que la charge & pesanteur corporelle rend le sentimẽt paresseux. Le docte sainct Thomas n'ayant oublié aucune chose à discuter & examiner, ne laissa pas ceste question sans estre determinee, car en l'exposition du liure d'Aristote de la ieunesse & de la vieillesse, il dit que pour deux causes l'homme a esté formé droit vers le ciel: L'vne pour estre le plus parfait de tous les animaux, & celuy qui plus participe & approche de la qualité du ciel. L'autre pource qu'en la proportion de son cors il est plus chaud que nulle autre beste, & que le naturel du chaud est de se dresser. Les autres animaux tiennent le moyen, comme moins participans de la qualité celeste, & moins ayant de ceste chaleur qui s'esleue: pour ceste cause ils ne sont de la taille & disposition de l'homme. Il semble qu'en cela sainct Thomas ait voulu suyure l'opiniõ des Platoniciens, soustenans que le chaud & les espris de l'homme (en quoy il abonde plus que nulle autre chose animee, eu esgard à la proportion du corps) sont cause que l'homme marche droit & leué, cõme il fait, pource qu'auec la force & vigueur des esprits & du sang il se leue & dresse, à quoy il est encor aidé par la composition & armonie des elemens, desquels l'homme est composé auec telle esgalité & pesanteur, qu'il se peut dresser & esleuer. Or quelque chose qu'il en soit, puis que par la partie de l'ame, & par celle du corqs les hommes sont poussez à l'amour & cõtéplation du ciel, ils deuroyent donc ouurer & penser choses hautes, spirituelles, & bonnes, & au contraire despriser & fuyr les basses & terrestres: & toutesfois nous nous laissons tellement surmonter de la vie terrestre en consideration, que le plus du temps nous tenons les yeux au ciel, mais lesprit est en la terre. A propos de la proprieté des esprits de l'homme dont nous auons parlé, Pline en allegue vn autre chose, laquelle bien qu'elle ne soit de telle importance que les autres, si est ce qu'elle ne laissera de donner goust à qui ne la sçait, ou qui n'y aura pensé, encor

que l'experience nous la manifeste par chacun iour. Il dit, que l'homme mort poise plus que le vif, qu'il en est autant de toutes especes d'animaux, & que celuy qui à repeu poise moins que celuy qui est à ieun. Erasme en vn sien probleme en dit autant, auec d'autres choses notables, ayant mesmes raisons qu'a Pline, lesquelles sont fondees en l'essence des esprits & lair qui les soulage, comme nous l'auons desia dit, aussi semblablement l'homme à ieun poise plus que celuy qui à mangé encor qu'il semble qu'il doyue moins poiser, d'autant que le refectionné à plus grande charge. Et toutesfois il est ainsi, & si ne s'en doit esmerueiller, car le boire & manger augmente les esprits qui soulagent l'homme, faisant croistre & multiplier la chaleur naturelle. De là vient que quand vn homme essaye d'enleuer vn autre, si l'enleué veut, il se rendra plus pesant, en poussant son air interieur dehors: retenant lequel il se fait plus legier: aussi vn qui court ne respire point, afin d'estre plus viste, pour ce que l'air estant element fort leger desire s'esleuer en haut, ou est sa naturelle demeure, comme nous voyons qu'vne peau de cheure iettee en l'eau va au fond: mais si elle est emplie d'air, elle vague sur l'eau. Au mesme lieu Pline, dit qu'vn corps mort en l'eau venant dessus, si c'est vn homme, il aura la face vers le ciel: mais si c'est vne femme elle viendra le visage dessous: à quoy a esté pourueu par la sage nature, afin de couurir les parties honteuses de la femme. Encore y à il vne autre raison naturelle: c'est que la femme en la partie deuant poise plus à cause des mammelles, & l'homme par derriere, a cause des espaules.

Erasme.

De l'excellence du chef entre les autres membres. Qu'il est mauuais d'auoir petite teste, & poitrine estroite, & pourquoy c'est courtoysie & honneur de leuer le bonnet en saluant.

CHAP. XV.

SI c'est excellente chose que l'homme entre les autres creatures ait le corps droit & la face esleuee, vrayement

ment le chef qui est le plus loüable, & le plus haut entre tous les autres membres, doit auoir par raison aduantage & preeminence sur tous les autres : aussi à la verité tous le gardēt & luy obeyssent, en sorte que si tost qu'il aduiēt quelque mal ou peril à la teste, incontinent le pied, la main, le bras, & tous les autres membres cherchent naturellement à l'aider & defendre : car en elle consiste la seureté d'eux tous: pource que si la teste est malade, tous les membres s'en sentent. Sainct Ambroise donne souueraine loüange à la teste, disant que la facture & composition du corps est quasi vn exemple du monde, & que comme le ciel est plus eminent & principal, & que l'air & les autres elemens sont inferieurs : aussi la teste de l'homme est superieure aux autres membres, & dame & maistresse : tout ainsi qu'vn chasteau & citadelle estant au dessus d'vne roche au milieu de la ville : Car en elle sont logees l'industrie & la sapience qui gouuernent le reste du corps : d'elle deriue & la puissance, & la prudence : & comme dit Salomon, les yeux du sage sont en sa teste. Lactance Firmian dit, que le Seigneur à ainsi colloqué la teste de l'homme, afin qu'en elle fust l'Empire & gouuernement des bestes. Galien luy donne la principauté sur tous les membres de l'homme. Et Platon en son Timee la nomme tout le corps. Estant donc de si grande importance, & l'arrest de tous leurs sentimens & puissances, il est necessaire que sa grandeur & forme soit conuenable & proportionnee. De là vient que Paul Egi-nete en son premier liure de medecine, dit la fort petite teste de l'homme estre signe qu'il est de peu de iugemēt, & auoir faute de bon cerueau. Ceste mesme raison est alleguee par Iean Alexandrin, disant la petite teste estre aussi mal saine que la poictrine estroitte & serree, pource que comme la poictrine est le logis du Cœur, & du poulmon, qui ne peuuent (sans dōmage) souffrir estre estroitement logez, d'autant que le cœur estant en lieu serré, ne se peut conuenablement mouuoir, ains se pert, & diminue la chaleur naturelle, & encore affoiblit la digestion: aussi en pareil cas il faut que la teste où demeurent les organes de tant de sentimens & puissances, soit de proportion competente. Galien afferme le semblable, &

Lactance liure de l'ouurage de Dieu.

Galien li. 1. des agues maladies.

Platon en son Timee

Paul Eginete liu. 1.

Iean Alexandrin au cōmentaire sur les pestilēces de Hippocrates.

maintient que la petite teste est signe de peu d'intelligence, & de cerueau peu ferme:tellement que la teste de bonne grosseur signifie bon entendement. Les philosophes naturels dient que l'homme ayant la teste trenchee ne peut marcher ne mouuoir, encor qu'il n'ait point faute de respiration, pource qu'on luy a couppé tous les nerfs qui sont les instrumens & voyes de toutes les motions des animaux: Et toutesfois Auerrois dit auoir veu vn pauure patient,leqnel ayant la teste trenchee, & hors de dessus les espaules, alloit çà & là. Il est aussi escrit de sainct Denis Areopagite ,que despuis qu'on luy eut coupé la teste, il chemina encore quelques pas, mais ce fut vrayement miracle, & non pas chose naturelle. Entre toutes les creatures animees, selon que dit Pline,l'homme seul & le cheual deuiennent chanus: & l'homme qui à le test plus esleué, solide & moins porreux est de plus seure & forte teste:au contraire, qui l'a plus porreux est de petite complexion. Quelques vaillans hommes ont esté si sains & forts de la teste, qu'ils la portoyent quasi tousiours descouuerte:comme entre autres, Iules Cesar, Annibal de Carthage,& Massinisse Roy de Numidie,qui iamais ne se couurit pour vieillesse qu'il eust, pour eau, pour neige,pour vents,ou pour Soleil. Nous lisons quasi le semblable des Empereurs Adrian, & Seuere, & de plusieurs autres. Or puis que nous auons tant parlé du chef,il sera bon de sçauoir pour qu'elle raison, & d'où vient cela, qu'on repute courtoisie quand vn homme oste son bonnet deuant l'autre, en signe de reuerence, & qu'il se descouure la teste: ce que nous ne laisserons de traicter,encore qu'il soit de peu de consequence. Plutarque dit en ses problemes, qu'à son aduis cela vient de ce qu'anciennement celuy qui sacrifioit aux dieux auoit le bonnet en la teste,& qu'il sembla aux Princes & grãds Seigneurs, que pour vser de courtoisie & faire honneur à ce sacrificateur,ils se descouuriroyent deuant luy, afin qu'il ne semblast point qu'ils voulussent s'equiparer à luy à cause de sa dignité, ny aussi s'esgaler aux dieux en ne faisant honneur à leurs sacrificateur. Encore dit que c'estoit l'vsage, que quand vn homme rencontroit son ennemy,ou autre qu'il haysoit,il se couuroit la teste,par

Auerrois sur le 7. de la Physique.

Plin.li. 11.

Plutarque en ses problemes.

ainsi c'estoit chose conuenable que deuant son Prince & son amy on la descouurist. Marc Varrõ, selon Pline dit & maintient que ce ne fut poinct au commencement pour reuerence qu'on se descouuroit deuãt les Magistrats, ains pour se faire sains & robustes, & afin de se monstrer tels on se tenoit descouuert. Caliot de Narni est d'opinion que descouurir sa teste pour faire honneur, est donner à entendre que descouurant la principale partie & le plus digne membre de l'homme, on s'offre & met on au pouuoir de celuy qu'on saluë, se disant & cõfessant son inferieur. Celie Rhodigin allegue & donne quasi la mesme raison, disant, que comme ainsi soit que le chef est le principal de tous les autres membres, & auquel ils obeissent, & seruent pour sa defense : aussi est-ce signe d'honneur & reuerence, quand il est descouuert & humilié. Et toutesfois laquelle que ce soit de ses causes, c'est à la verié grande peine de leuer le bonnet deuant plusieurs gens : & seroit meilleur qu'on fist les reuerences & salutations auec paroles seulement.

Pline liu. 28.

Caliot de Narni au liu. de l'homme.

Loys Celie. liu. 11.

D'vn different qui fut entre le maistre & le disciple, si subtil, que les iuges ne le peurent decider.

CHAP. XVI.

IL y a d'autres choses escrites, lesquelles (encor qu'elles semblent de peu d'importance) sont ingenieuses, & viandes des bons esprits, partant meritent estre racontees, afin que les hommes s'y exercent : entre lesquelles y en à vne que ie veux reciter escrite par Aulugelle: Apulee la raconte pareillement. En Athenes estoit vn ieune homme nommé Euatole, lequel desireux d'estre orateur & aduocat plaidant, afin de postuler en la maniere pour lors accoustumee en Athenes, accorda de prix auec vn orateur bien renommé appellé Protagoras, qui luy en deuoit enseigner l'art pour le prix conuenu entr'eux, sous condition que l'escholier aduãceroit la moitié de l'argent au maistre, & payeroit le reste lors qu'il seroit deuenu bon aduocat, & si bien instruit qu'a la premiere cause qu'il plaideroit, il obtiendroit sentence à son profit: mais que si la sentence estoit donnee contre

Aulugelle és nuits Attiques.

Euatole.

Protagoras.

luy, il ne feroit tenu de luy payer le reste du prix conue-nu. Suyuant cest accord le maistre monstre auec toute diligence tout ce qu'il sçauoit en c'est art, & le disciple apprend & retient en grande promptitude : de sorte que Protagoras ne sçachant, ny pouuant plus rien luy moustrer, le disciple delibera n'aduocasser iamais, pour frustrer le maistre du reste de son payement. Protagoras considerant la finesse de son disciple, le fit conuenir deuant le iuge, pour luy faire raison, où comparans ensemblement, le maistre dit ainsi. Euatole, tu dois bien sçauoir la conuention qui est entre nous deux, c'est que apres t'auoir enseigné comme i'ay fait qu'à la premiere cause que tu plaiderois si tu auois sentence en ta faueur tu paracheuerois de me payer, & maintenant pour fuyr la satisfaction, encore que tu cognoisses bien que ie t'ay suffisamment enseigné, tu ne veux prendre la charge de aucune cause:mais ie te fais sçauoir que ta pensee en sera vaine,& que tu es dans les rets,desquels tu n'eschapperas que premier par l'vn, ou par l'autre moyen tu ne me payes. Car si le iuge suyuant ma demande, te condamne à me payer, tu y seras contraint veuilles ou non : & si d'auanture la sentence est en ta faueur, tu seras semblablement tenu de me payer suyuant la conuention, veu que tu es obligé de me payer à la premiere cause que tu auras, si tu obtiens sentence. Fais donc tant que tu voudras, si seras tu en toutes sortes pressé de me payer. Il sembla bien à tous les assistans que Protagoras auoit raison : toutesfois Euatole, auec face haut esleuee, luy respondit ainsi: Maistre,il te semble que ie suis conueincu, mais attends vn peu, & tu te verras fort loing de ce que tu penses, pource que ie te confondray de ton mesme argument : mais si i'en suis absoubs par Messieurs les Iuges & qu'ils me tiennent quitte,leur iugement me seruira de quitance, & me rendra seur de ta demande. Tu m'as mis en procez, & toutesfois quand le contraire aduiendra, & que tu auras sentence à ton profit,si est ce que par la paction,qui est entre nous deux i'en seray rendu quitte,pource que venant à perdre le premier procez ce que nous auons conuenu, ne sera point accompli : car il te faudroit pour te payer que ie gagnasse: en sorte que

par quelque moyen que ce soit,ie seray tousiours absous de ta demande. Apres le plaidoyé les iuges peserent tellement les argumens & de l'vn & de l'autre, & leur sembla la cause si douteuse,que n'y sçachans donner sentence furent contraints de pendre le procez au croc. Le mesme Aulugelle raconte vne autre semblable question, la referant à Pline pour l'auoit premier recitee.Il y auoit vne loy en vne ville, que quiconque feroit en armes vn certain acte vertueux y declaré, il luy seroit concedé la chose qu'il demanderoit telle qu'elle peust estre. Aduint que quelqu'vn fit cest acte vertueux,& requist qu'on luy dōnast la femme d'vn homme qu'il aymoit fort, laquelle luy fut deliuree par la force & vertu de la loy:mais depuis ayāt le mari (à qui la femme auoit esté ostee)fait ce mesme acte,& demandant que sa femme luy fust rendue, disoit à celuy qui l'auoit:Si tu te veux tenir à la loy,il est force que tu me rendes ma femme, & si la loy ne te semble bonne, encore me la dois tu rendre comme mienne. L'autre luy respondit au semblable:Si tu te tiens à la loy ceste dame est mienne,car ie l'ay gagnee par la loy,&si tu ne l'approuue, tu n'as aucun droit à la demander estant maintenant mienne.

Aulugelle li. 9. dernier.

Que la mort se doit iuger bonne ou mauuaise, selon l'estat auquel on meurt, auec exemple de la mort de plusieurs.

CHAP. XVII.

LE mourir vne fois est chose à tous commune, mais sçauoir quand ou cōment, ny de quelque maniere de mort,il n'est nullemēt reuelé a aucun:& en consiste le tout d'estre trouué en bon ou mauuais estat de maniere que la mort ne se doit nommer infortunee, sinon celle qui ne trouue l'homme en tel estat qu'il deuroit estre. Elle se tient le plus souuēt cachee aux lieux & maisons, où on s'en doute le moins : pour ceste cause on ne deuroit viure sans la considerer tousiours. A ce propos les exemples de la mort sont infinis, & toutesfois i'en ameneray quelques vns notables,cōsiderant les effects d'icelle peu admirables, d'autant qu'ils aduiennent de iour en iour. Aulugelle escrit, & Valere le Grand le recite : apres luy,

Aulugelle Valere le Grand.

luy, qu'il y à en Italie vne ville nommee Crotone en là Calabre, de laquelle estoit vn nommé Milon, qu fut si puissant & adextre qu'en tous ieux, festes, & luittes publiques, iamais ne trouua son pareil, & le plus souuent en raportoit la victoire: de sorte qu'il fut en estime & commune reputatiou d'estre plus fort & vaillant que nul autre qui de ce temps là se trouuast. Cestuy-cy d'auanture cheminant la coste d'vne montagne & s'estant retiré hors du grand chemin pour se refraischir, vid entre plusieurs arbres vn Chesne ayant deux grandes brauchez qu'on auoit accommencé à ouurir quelque peu à force, auec des coings qu'õ y auoit laissé, dont luy desireux d'en acheuer l'ouuerture, mit les mains au deux branches à l'endroit de l'ouuerure, & tira tant qu'il les ouurit quelque peu plus, tellement que les coingts tomberent par terre, mais ou pource que (peut estre) les forces luy defaillirent, ou qu'il ne pensoit pas que ces branches eussent si grande puissance, il cessa quelque peu de tirer, au moyen de quoy l'arbre se resioignit en telle soudaineté, que ses deux mains demeurerent prinses dedans en façon que ne se pouuant eschapper, & ne passant aucun par là pour luy ayder, il y mourut de douleur & de faim, par la plus miserable & malheureuse mort que iamais fut imaginee, car il fut fait proye aux bestes sauuages, par ainsi ses propres forces le tuerent. Si la mort de Milon fut estrange, celle d'Eschilus le poëte ne le fut pas moins: car vn iour il sortit hors d'vne ville de Sicile où il demeuroit, pour aller par les chãps prendre vn peu de chaleur du Soleil, pource qu'il faisoit lors froid. Et luy qui estoit vieil & chauue, & à qui la teste blanchissoit, s'assit sur vn lieu haut où le Soleil battoit, & luy ayant la teste nuë, vne Aigle voloit d'auanture par dessus luy en l'air, tenant de serres vne Tourtue, & voyant la teste blanche d'Eschilus luy fut aduis que c'estoit vne pierre, parquoy la laissa tomber de bien fort haut, afin que la Tortue se rompit contre, & qu'elle en peust apres manger la chair de dedans, ainsi cheut ceste Tortue sur le chef du Poëte, & le luy fendit par le milieu, dont il mourut incontinent, chose fort esmerueillable, veu qu'il s'estoit assis si haut & à descouuert, qu'il sembloit impossible

poſſible que choſe quelconque luy peuſt tomber d'enhaut deſſus la teſte. Baptiſte Fulgoſe en vn moult beau liure qu'il à fait des exẽples, recite la mort infortunee d'ũ Roy de Nauarre, nommé Charles Ce prince eſtoit vieil & fort malade, ſentant douleur en tous ſes nerfs : A laquelle maladie ne trouuant par le conſeil des excellens medecins autre remede qu'vn, ils le firẽt enuelopper dedans du linge, tout baigné en eau de vie, & coudre le linge de tous coſtez : & voulant celuy qui l'auoit couſu coupper le reſte du filet, n'ayãt rien pres de luy pour ce faire, en approcha vne chãdelle ardante, dont la flamme ſe print à l'eau auec telle ſoudaineté qu'auparauant que ce Roy peuſt eſtre ſecouru, il fut bruſlé parmy ces flammes: ainſi il fut guery de la douleur qu'il auoit aux nerfs, & pareillement de tous ſes autres maux. La mort auſſi de Philemon fut fort facecieuſe, pource que luy voyant vn aſne s'approcher d'vne table, & manger des figues qui eſtoyent deſſus, s'en print ſi fort à rire que la fin de ſon ris fut accompagné à celle de ſa vie. Or voyons donc quãd c'eſt qu'on peut eſtre aſſeuré de la mort, ſi en riant les hommes meurent. On raconte encore, que Philiſtion poëte Comique mourut en riãt. Auſſi s'eſt il trouué pluſieurs hommes mort de ioye, du nombre deſquels ſont Denis tyran de Sicile, Diagoras, & la dame Romaine, voyant ſon fils reuenu, qu'elle penſoit eſtre mort à la bataille. L'aduenture du paſteur Cratis fut pareillemẽt fort eſtrange: car luy eſtant endormi en la montagne parmi ſes cheures, vn bouc le tua par ialouſie qu'il auoit d'vne chieure, auec laquelle Cratis peruertiſſoit abominablement l'ordre de nature. Loys Celie Rhodigin & Volateran le racontent, alleguãs quelques autheurs Grecs. Ie laiſſe derriere pluſieurs autres ſortes de morts, comme du Pape Boniface qui mourut de rage affamee en priſon: de Richard le ſecond, Roy d'Angleterre : de l'archeueſque de Magonce qui fut tué, & mãgé d'vne grande multitude de rats : de Decius Empereur, duquel Emilie Victor eſcrit, qu'eſtant victorieux il fut trouué mort & noyé dedans vn lac. En ceſte ſorte eſt mort de noſtre temps Loys Roy d'Hongrie : & Sforce, pere de ce bon Capitaine le Duc François Sforce, ſe noya pẽſant ſecourir vn

rir vn de ses pages. André Roy de Prouence, mourut par la main de sa femme, qui aidee de quelques autres femmes, le pendit & estrangla. L'Empereur Tibere fut aussi empoisonné par sa femme Agrippine. Par ainsi les Rois, Princes, & grands Seigneurs sont aussi bien subiets aux infortunes & malheureuses morts, comme sont les paures & petits: encore que quelquesfois ils y pensent, & en vain.

De l'estrange nature de Tymon Athenien, ennemy de l'humain lignage.

CHAP. XVIII.

TOutes les bestes du monde s'accommodent aux autres de leur espece, & conuersent auec elles, fors le seul Tymon Athenien, de l'estrange nature duquel Plutarque s'estonne en la vie de Marc Antoine: Platon & Aristofanes racõtent sa merueilleuse nature pource qu'il n'estoit homme que de la figure, au demeurant ennemy capital de tous les humains, ce qu'il confessoit libremẽt & clairement, & les haysoit tous. Il demeuroit seul en vne maisonnette aux champs separé de tous voisins & compagnie, & iamais n'alloit à la ville ny en autre lieu habité s'il n'y estoit contraint, ny ne pouuoit souffrir cõuersation de personne. Il ne se trouue point que iamais il ait visité aucun, & si ne vouloit que personne entrast en sa loge. En ce mesme temps y auoit en Athenes vn autre homme nommé Apemat, qui estoit quasi de ceste mesme nature, aspre & inhumain, & logé pareillement ammi les champs. Vn iour estans eux deux seuls ensemble à vn disner, Apemat luy dit: O Tymõ, que ce cõuiue est doux, & ceste cõuersation sauoureuse, puis qu'il n'y à que nous deux icy. A quoy Tymon luy respõdit, il seroit doux à la verité s'il n'y auoit que moy: en cela se monstroit-il vrayement fort estrange, quand il ne pouuoit souffrir nonpas vn autre, mais seulement celuy qui estoit de nature pareille. Le peu qu'il alloit en Athenes estoit pour parler à Alcibiades, qui despuis fut excellent capitaine, dont plusieurs s'esmerueilloyẽt. Au moyen dequoy Apemat luy demãda pourquoy il ne parloit qu'à Alcibiades: ie par-

Plutarque.
Platon.
Aristofanes.

ie parle (dit-il) quelquefois à Alcibiades, preuoyant que par son occasion les Atheniens auroyent grand mal, & beaucoup à souffrir, & encore bien souuent le disoit-il à luy mesme. Il auoit vn iardin prochain de sa maison aux champs, où estoyent plantees vnes fourches, ausquelles plusieurs desesperez alloyent ordinairement se pendre. Aduint que pour faire vn bastiment au lieu où estoit ce gibet, il luy estoit force de le faire coupper : pour ceste cause, il s'en alla à Athenes où estant en lieu public cõme place de marché, il se mit à conuoquer & appeller le peuple, disant, qu'il leur vouloit dire quelque nouuelle. Quand le monde entendit que cestuy-là qui n'estoit coustumier de parler à personne, vouloit faire quelque discours au peuple, chacun en fut esmerueillé, & y coururent de toutes parts les habitans, ausquels il dit qu'il auoit deliberé, coupper ses fourches pour vn edifice qu'il vouloit faire, afin que si quelqu'vn d'entreux auoit volonté de s'y pendre, qu'il s'en depeschast auant qu'elles fussent abbatues. Ayant fait ceste charité, il s'en retourna en son logis, où il vescut quelque temps apres, sans muer de nature, & tant s'en faut qu'il l'a changeast non seulement en la vie, que la mort ne le peut faire varier : car il semble qu'il eut desir de l'exercer à son pouuoir apres sa mort, en sorte que afin que mort il ne fust entre les hommes : il se fit enseuelir & enterrer sur la riue de la mer, pour estre tousiours couuert des vagues qui la battoient, & s'il eust peu se faire ensepulir au profond de la mer, il l'eust fait, non content de ce, il fit escrire sur son sepulchre ceste Epitaphe. Plutarque en a escrit vn autre, que Callimach luy auoit fait quasi semblable.

EPITAPHE DE TYMON ATHENIEN.

Apres ma miserable vie,
Ie suis enterré sous ceste onde:
De sçauoir mon nom n'aye enuie,
(O Lecteur) que Dieu te confonde.

Combien

Combien il y à eu de Papes despuis sainct Pierre, & pourquoy on muë le nom des Papes, & aussi par qui ils souloyent estre esleus.

CHAP. XIX.

VNe des plus excellentes histoires, & que les Chrestiens doyuẽt plustost sçauoir, est la vie des souuerains Euesques successeurs de sainct Pierre, & Vicaires des Romains. Ce sont ceux qui ont esté Euesques de Rome, despuis que le premier Vicaire sainct Pierre y mit le siege & la marque pour ses successeurs, auquel lieu elle à tousiours esté iusques è ce iourd'huy. Et posé le cas que quelquefois aucũs de ses souuerains Euesques ait esté absent du siege & de la ville, si est ce que Rome ne laissoit d'estre l'Euesché & principal siege de tel Euesque absent : car sainct Pierre l'a fit premiere de tous, cõme tousiours despuis a esté. Mais retournans à nostre propos, il y a eu en Rome deux cens vingt & vn Euesques, & Papes vniuersels, comme i'ay peu recueillir iusques auiourd'huy, qu'en icelle preside Iules troisiesme de ce nom : entre lesquels il y en à plusieurs martyrs, tres excellens, saincts, & grãds docteurs. Et toutesfois ce n'est sans grande merueille, & n'est sans cõsideratiõ de grand mystere, que nul d'eux n'a point regné si lõg temps que sainct Pierre y a vescu: car il a pleu à Dieu que comme il a precedé tous les autres en saincteté, aussi en la longue possession de ceste dignité il les passa tous, car il a vescu vingtcinq ans apres la mort de Christ, les sept premiers desquels il demeura en Antioche, & les dixhuict ensuyuans à Rome, où il a mis le siege. Encores est on d'opinion que nul de ses successeurs pour l'aduenir n'y paruiendra non plus que ceux qui ont par cy deuant passé. Il y a aussi vne autre chose, dequoy ie me suis aduisé en lisant les vies des Papes, c'est que despuis luy iusques à maintenant, ne s'en est trouué vn seul qui au changement de son nom ait esté appellé Pierre, ne qui l'ait eu auparauant changé, tellement qu'il semble que Dieu voulut mettre ce nom de Pierre pour fondement de l'Eglise, & non ailleurs.

Nota qu'il y a icy de l'addition par traducteur.

Enco-

Encores eſt il bon de ſçauoir d'où procede ceſte mutation des noms, Sçachez qu'eſtant mort le Pape Gregoire quatrieſme en l'an huict cens quarante deux, on eſleut pour Eueſque de Rome vn Romain de noble ſang & de bonnes mœurs, qui ſe nommoit Viz de porc, & pource que ce nom luy ſembla ſale, & mal conforme à telle dignité, & ſe ſouuenant que le Seigneur auoit mué le nom à S. Pierre, voulut auſſi changer le ſien, & ſe fit nommer Sergius, qui eſtoit le nom de ſon pere: De là fut prins l'vſage, obſerué encore auiourd'huy que celuy qui eſt eſleu Pape peut choiſir à ſa volonté tel nom qu'il luy plaira le mieux, & encore toutesfois qu'ils ont mué de nom, ils ont eu ceſte couſtume de prendre le nom d'vn de leurs predeceſſeurs. De ces choſes ſont autheurs Platine, Mathieu Palmier, & autres. Or faut-il entendre, que iuſqu'au temps de Conſtantin le grand (qui donna tant de biens & de priuileges à l'Egliſe Romaine) pource que les ſouuerains Eueſques tous preſques auoyent eſté martyriſez, il n'y auoit point de brigue à qui le ſeroit, & nul ne deſiroit à l'eſtre: au contraire par force ou par priere on les contraignoit d'accepter la charge, par ainſi iuſqu'à ce temps là, ils eſtoyent eſleus à ceſte dignité, ſeulement par les Preſtres qui eſtoyent en l'Egliſe Romaine, mais depuis que les Empereurs furent Chreſtiens, & pareillement beaucoup de citoyens de Rome, on les eſleut par le Clergé, auec la voix & conſentement du peuple. Ce fait on enuoyoit par deuers les Empereurs, qui lors ſe tenoyent à Conſtantinople, en demander la confirmation, & ſemble que ce fut pour leur complaire, ou pource qu'ils le vouloyent ainſi: quelquesfois ceſte confirmation eſtoit faite par le gouuerneur qu'ils auoyent à Rome, qu'on nommoit Hiparque, & qui auoit l'authorité de l'Empire. Or eſtoit ceſte couſtume de confirmer par les Empereurs les ſouuerains Eueſques ſi ferme & ſtable, où fuſt par leur tyrannie ou permiſſion de l'Egliſe, qu'apres la mort de Benoiſt premier, Pelagius ſecond fut eſleu: mais pource qu'en ce temps là Rome eſtoit aſſiegee des Lomgobards, deſquels ſont deſcendus les

Ie ne ſçay en quel lieu l'autheur a prins ceſte derniere opinion: car il s'en trouuera ſept (pour le moins) qui auparauant eſtoyent nõmez Pierre: Qui Innocent cinquieſme, Ican vingt-deuxieſme, Gregoire onzieſme, Boniface neufuieſme, & Alexandre cinquieſme ſans y comprendre vn Antipape.

Lombards, & auſſi qu'il plut ſi abondamment que les fleuues & riuieres en eſtoyent toutes desbordees, en ſorte que(comme dit Platine) il y eut infinité de perſonnes noyees & peries, & tenoit-on pour certain que c'eſtoit vn deluge general. Ce Pelagius fut le premier qui adminiſtra le Pontificat ſans le faire ſçauoir à l'Empereur: Ce neantmoins craignant que Maurice Empereur de Conſtantinople ſe faſchaſt de cela, il luy enuoya ſon Ambaſſadeur pour l'excuſer, & donner les raiſons que nous auons dit. Depuis ayant paſſé quelques annees que ceſte couſtume eſtoit obſeruee ſans diſcontinuer, & venant Benoiſt ſecond à eſtre cree ſouuerain Eueſque, l'Empereur Conſtantin quatrieſme de ce nom, aduerty de ſa ſinguliere ſainɛteté & doɛtrine eu eſgard à ſon authorité, enuoya à ce Pape vne charte & lettre patente, par laquelle il renonçoit pour ſoy & pour ſes ſucceſſeurs à toutes les cauſes & raiſons qu'il pourroit pretendre en la confirmation de l'eleɛtion Papale, que de là en auant ſi toſt que le clergé & le peuple Romain auroit eſleu vn ſouuerain Eueſque qu'il fuſt tenu pour Vicaire de Dieu, ſans autre confirmation ou ampliation. Cela fut obſerué pour quelque temps: mais depuis venant l'Egliſe Romaine à eſtre affligee, & ſon patrimoine moleſté par les Lombards qui regnoyent en ce pays-là, & eſtant ſecouru par Charles Martel du temps de Gregoire troiſieſme, & par Pepin ſon fils du temps d'Eſtienne ſecond, & encores par quelques autres ſans auoir peu trouuer ſecours és Empereurs de Conſtantinople. Finalement le Pape Leon troiſieſme de ce nom, apres grands diſcours & cauſes, conſideré le ſecours & grande aide qu'il auoit eu de Charlemagne Roy de France, le fit & nomma Empereur, & repaſſa le ſiege de l'Empire aux parties Occidentales où il a demeuré iuſqu'à maintenant. Au moyen dequoy on peut cognoiſtre que ou par priuilege ſpecial, ou par vſurpation des ſucceſſeurs de Charlemagne à l'Empire, on commença à remettre ſus la confirmation du Pape en confirmant par les Empereurs, & approuuant l'eleɛtion qui ſe faiſoit des ſouuerains Eueſques, leſquels recognoiſſoyent pour Empereurs les Occidentaux, ayans recours à eux en leurs neceſſitez & affaires. Par ſuc-

ſucceſſion de temps apres, & en l'an huict cens dix-ſept, Paſcal premier fut eſleu, par la mort d'Eſtienne quatrieſme, & obey ſans attendre la confirmation de l'Empereur Loys fils de Charles le grand: parquoy il enuoya ſon Ambaſſadeur vers l'Empereur pour l'excuſer, & dit qu'il auoit eſté contraint par le peuple à n'attendre ſa confirmation. L'Empereur Loys accepta ceſte excuſe, & neantmoins manda qu'il vouloit que les anciennes couſtumes fuſſent entretenues & gardees. Long temps apres, & pendant lequel la malice des hommes croiſſoit, il ſe trouua pluſieurs ſcandales & diſcords és elections, pour à quoy remedier, le Pape Nicolas ſecond de ce nom, en l'an mille ſeptante neuf eſtant en public Concile fit vn decret qui commence: *In nomine domini*, en la diſtinction vingt troiſieſme: par laquelle id donne l'authorité d'eſlire ſeulement aux Eueſques, Preſtres & Cardinaux. Suyuant laquelle ordonnance, encores auiourd'huy ſe fait l'election condignement & canonicalement, ſans chercher ny attendre la confirmation Imperiale, car ce priuilege ne procede tant de raiſon que de la grace & permiſſion de l'Egliſe & du Pape: auquel tous Empereurs & autres Roys ſe ſouſmettent & humilient comme au ſuperieur & chef de tous, Vicaire & Lieutenant de Chriſt, duquel ceſſant la volonté & permiſſion, ceſſe pareillement aux Roys & Empereurs l'vſage & la raiſon s'ils en auoyent quelqu'vne.

Platine dit.59.

La cauſe des iours Caniculaires, & pourquoy ils ſont nommez, auec pluſieurs choſes notables à ce propos.

CHAP. XX.

IL n'eſt perſonne qui ne parle à tous coups des iours Caniculaires, & ce pour la grande chaleur qui eſt durant ce temps, & toutesfois tous ne ſçauent pas la raiſon pourquoy ils ſont ainſi nommez: Et encore que parauanture il y en ait peu qui ne le ſçachent, nous en dirons à ce peu, la raiſon manifeſte, ſelon la doctrine des Aſtro-

logues anciens & modernes. Or est il vray qu'entre plusieurs autre constellations & images que les anciens astronomes cogneurẽt & marquerent parmy les estoilles fixes, il y en a deux nommees les chienes: l'vne la grande chiene, l'autre la petite: la petite à deux estoilles, l'vne de la premiere grandeur, l'autre de la quarte, & sont de la nature de Mercure, & vn peu de Mars. Ceste constellation de la Canicule estoit du temps de Ptolomee au signe des Iumeaux: & en ce temps du iourd'huy (à cause du mouuement de la huictiesme Sphere) l'vne de ces deux estoilles se trouue au quinziesme degré, & l'autre au dix-neufuiesme & demy, du signe du Cancer. De ceste constellation parlant Pline, Iules Firmique, Manile, Egine & Ptolomee. Et pource que ceste-cy n'est point l'occasion de nos iours Caniculaires, venons à l'autre nommee la grande chiene, qui est vne image celeste ayant dix-huict estoilles, que Ptolomee met aussi lors de son temps au signe des Iumeaux, fors vne, à cause du mouuement qui se fait par la huictiesme Sphere d'Occident en Orient: & se trouuent toutes auiourd'huy au signe du Cancer, excepté vne ou deux qui ne sont pas encore sorties du signe des Iumeaux, entre lesquelles y en a vne qu'on dit estre en la gueule de ladite chiene, que les Arabes nomment Alsabor, & les Grecs Seirios: elle est de la premiere grandeur & la plus luisante & claire que nulle autre des estoilles fixes, laquelle du temps de Ptolomee (comme appert par ses tables) estoit à dix-huict degrez & dix minutes des Iumeaux. Depuis, Alphonse Roy de Castille verifia lesdites tables, & trouua ladite estoille au quatriesme degré quarãtehuictminutes du Cancer: & auiourd'huy nous la trouuons au huctiesme degré de mesme signe du Cancer: sa latitude est Meridionale (selon les anciens) de seize degrez & dix minutes, & est inuariable, nonobstant l'opinion des modernes touchant le mouuement de trepidation: car encor qu'elle soit certaine, si est-ce que la mutation de ladite estoille n'est point notable. Sa declination est meridionale de quinze degrez cinquante minutes. Et combien que toute la constellation de ceste image celeste ait grande force & grande influence, si ne parlerons nous princi

Pline liure 16.
Iules Firmi. liur. 6.
Manile liure 5.
Egine li. 2.
Ptolomee en son Almegeste.

principalement que de la plus grosse estoille, pource que tous les autres anciens & modernes en font grand estime, & à son occasion sont nommez les iours Caniculaires. Elle est de telle efficace & force que pendant le temps qu'elle & le Soleil sortent ensemble d'Orient, les vapeurs & rais du Soleil, s'eschauffent tellement auec la force de sa proprieté, qu'elle cause vne esmerueillable alteration & chaleur en terre, en mer, & en toutes autres choses: Ce que Pline note entierement, aussi fait Auicenne. Hypocrat en ses Aphorismes defend par expres, que pendant que le Soleil va en ceste constellation nul homme prenne medecine pour estre le temps pestiferé & de dangereux effets: lesquels sont si euidens & certains que tout le monde les cognoist, & en ont les anciens autheurs fort parlé, specialement Pline, disant que pendant ce temps le vin se trouble & gaste: en quelques endroits de la mer on voit les poissons morts sur l'eau, & que les chiens viennent à enrager. Pareillement Columelle, conseille aux pasteurs de faire paistre leurs brebis pendant ces iours Caniculaires, depuis le matin iusques à midy, en les conduisant tousiours de l'Orient en Occident, afin qu'elles ayent le Soleil aux espaules, & depuis midy vers le soir les remenāt de l'Occident en Orient, afin qu'elles n'ayent iamais le Soleil sur les yeux: Car il dit que tels iours sont fort dommageables, & causent aux hommes des grands inconueniens. Encores Iules Firmique est d'opinion que ceux qui neissent pendant ceste saison Caniculaires doyuent estre hommes de mauuaise inclination, fort prōpts à faire de grands maux, superbes, cruels, furieux, & dangereux, plains de vantance, seditieux, & redoutez: Ce que Marc Manile afferme. Ciceron pareillement dit, que les habitans de l'Isle de Cee voisine de Negrepont, voyant la cognoissance de ceste estoille, iugeoyent de tout le reste de l'annee, & si la saison deuoit estre saine ou malediue, car si elle sortoit hors obscure ou nebuleuse, ils iugeoyent l'air deuoir estre humide, gros & mauuais, & que telle seroit toute l'annee, & si elle naissoit claire, illustre, & reluisante, elle signifioit l'air pur sain & net, & de là prognostiquoyent salut aux hom-

Pline li. 2. *Auicenne li. 6. Hyp. 5.* *Colum. li. 7. de l'agriculture.* *Iules Fir.* *Marc Manile.* *Ciceron. li. 1. de diuination.*

mes. Ces choses sont escrites par Ciceron, encore que tel iugement ne soit suffisant pource qu'vne seule estoille ne suffit à prognostiquer de toute l'ãnee. Vray est, que quelquefois en ses iours caniculaires, il fait froid, & le temps est pluuieux, ce qui vient de la conionction du Soleil auec Saturne, ou de quelque autre estoille froide, dequoy parle sainct Thomas d'Aquin. Encore pourroit Saturne estre cause de ceste indisposition du tẽps, estant opposite au Soleil ou en quart aspect auec ledit Soleil. Voila les effects de ceste estoille & de sa constellatiõ qui durent quelques iours qui commencent lors que le Soleil monte auec elle sur l'orison, ce qui merite bien estre noté, pour sçauoir en quel temps de l'annee c'est. Et pour l'entendre, il faut sçauoir que chacune estoille est dite saillant ou naissant, & aussi qu'elles se mettent en plusieurs sortes, les aucunes ayans respect à l'orison, les autres au Soleil qui parfois s'eslongne d'elles, & par fois s'approche: mais nous parlerons de celles qui sont à nostre propos, lesquelles vne fois l'an montent auec le Soleil sur l'orison, ainsi qu'en ont escrit, cogneu & senty ceux qui en ont traitté, & lors commencent les iours Caniculaires. Or ce mouement de naissance, n'est pas commun en tous lieux ny en tout temps, pource que le mouuement (comme nous auons dit) qui se fait selon la succession des signes, ceste estoille sortit iadis en vn certain temps de l'an, & maintenant en vn autre: car estant l'estoille en moindre degré de longueur, ainsi comme le Soleil va selon l'ordre des signes, il venoit plustost au point du Zodiaque qui sortoit quand & luy vers Orient, en quelque part que nous le vueillons considerer. Par ainsi en vn mesme lieu, & vn mesme orison, l'apparition de ceste estoille estoit plus auancee au temps passé qu'elle n'est maintenant, & aussi par la diuersité des finiteurs ou bornes de la veuë, elle commençoit plustost à sortir en aucuns lieux qu'aux autres, & partant les iours Caniculaires commençoyent plustost aux prochains de l'equinoxe qu'aux plus Septentrionaux, selon l'assiete des orisons plus obliques: ainsi fait-il à noter, qu'encore que ceste estoille soit au huictiesme degré du Cancer, si est-ce qu'elle montera ou naistra d'vne seule paralelle

Thomas d'Aquin li. 6. de sa Metaf.

ralelle

ralelle en ce mesme degré: mais à tous les autres diuersement plus ou moins, selon qu'elle s'esloignera de l'equinoxe, elle sera plus tardiue. Dont nous prendrons pour exemple Seuile, qui est à la fin du quatriesme climat en trente sept degrez de largeur. Du temps d'Auicenne, selon qu'il en a escrit, qui fut il y a enuiron quatre cens ans, les iours Caniculaires y commençoyent le quinziesme Iuin, & toutesfois en ce temps-cy quand le Soleil aura fait deux degrez & vingtcinq minutes du signe du Lyon, ceste estoille sortira de l'orison quand & le Soleil. Ce que i'ay esgalé par la direction de Iean de Mont-royal, grand Astrologue & Mathematicien, & se peut voir & cognoistre par l'astrolabe. Ce qui aduiét ordinairement le dixseptiesme iour de Iuillet, & lors commenceront veritablement les iours Caniculaires en nostre ville de Seuile, tellement que c'est erreur de dire qu'ils commencent communement le dixiesme iour de Iuillet, bien qu'il fust veritable en quelque temps, & que pareillement il soit à croire que par quelques iours en aucuns de ces effects se monstrent à la terre auparauant que le Soleil soit parfaictement esleué en l'orison auec leur estoille. A ceux qui se tiendront en lieu plus eslógné de la ligne equinoxiale, & qui seront plus prochains du Septentrion, les iours Caniculaires commenceront plus tard, pource qu'il montera auec plus de degrez du signe du Lyon, & partant plus de iours de Iuillet seront passez. Aussi au paralelle de quarăte & vn degré ou sont Rome, Tolete, & autres lieux, ceste estoille mőtera auec le Soleil, lors qu'il arriuera au sixiesme degré du Lyő, qui sera le vingt & vniesme de Iuillet, & lors leur commenceront les iours Caniculaires. Et à ceux qui seront sous le quarătesept, quarătehuict, ou quaranteneufuiesme degré, cőme sont Paris, Strasbourg, & Vienne en Austriche auec autres villes ceste estoille mőtera sur l'orison auec le Soleil, lors qu'il entrera au douze, onze, & dixiesme degré du Lyő, qui sera le vingtquatriesme ou vingtcinquiesme iour de Iuillet. De là faut cőclure que les iours Caniculaires ne cőmencent pas tousiours en tous lieux & en toutes annees en vn mesme tẽps de l'an. C'est donc erreur de dire qu'ils ont leur commencement par tout le dixiesme

de Iuillet. Car ceux qui font fous le dixfeptiefme degré declinant, l'ont ce iour là, & ceux qui font fous le vingtneuf & trentiefme, l'ont le dixfeptiefme dudit mois, pource que (comme nous auons dit) cefte diuerfité procede de la differente efleuation en diuers orifons ou limites d'œil. A cefte caufe tout hõme qui lira les poëtes & hiftoriens doit eftre aduerti, que quand il trouue en diuers autheurs diuerfe naiffance de cefte eftoille, & diuers commencemens de ces iours Caniculaires, il luy faut confiderer en quel temps, & en quel climat l'auteur a efcrit ces chofes, afin de confronter la verité, autrement il luy fera fouuent aduis qu'ils fe cõtrediront. La longueur du temps des iours Caniculaires, qui eft le temps que le Soleil tarde paffer cefte conftellation (felon l'opinion des medecins (eft de quarãte iours, defquels les vns font plus dangereux que les autres, felon les afpects qui font en cefte eftoille, & le Soleil auec les autres planettes, pource que fi tels afpects font bons, les bonnes planettes tempe-rent en partie & corrigent fa malice, mais les mauuaifes plannettes font le contraire. Or il me femble qu'en tant que touche les iours Caniculiers, nous en auons, felon mon aduis, affez donné de cognoiffance; & cõbien qu'on en peut dire d'auantage : fi eft-ce que n'eftant matiere pour tous, ie fuis d'aduis de m'en taire. Plufieurs autres ont affez efcrit des forces & des effects de cefte eftoille, comme Pline *, Ptolomee, & prefque toute l'efchole des poëtes. A fçauoir, Perfe (qui la nomme chiene enragee, & dit qu'elle brufle les femences) Ouide, Virgile, Macrobe Iules Firmique, Marc Manile, & plufieurs autres auteurs, tant vieux que modernes que ie ne nomme point.

** Pline. Ptolomee. Perfe. Oui. de 4. des feftes. Virgile en fa premiere Georg. Macrobe fonge de Scipion. Iules Firmique. 8. Marc Manile. 5.*

De l'art admirable de nager d'vn homme, & l'origine de la fable du poiffon Colas, auec quelques hiftoires.

CHAP. XXI.

PLufieurs de bon iugement, dient que les hommes ne doyuent s'arrefter à efcrire chofes efmerueillables, pource qu'on fait doute de croire la plus grande part d'icelles. Toutesfois quand de ce qu'on allegue, on don-

ne tesmoingts d'authorité, l'homme le peut asseurer frãchement il me souuient que des mon enfance i'oyois parler aux vieilles, du poisson surnommé Colas, qui auoit vraye proportion & figure d'homme, & alloit nageant par la mer, duquel on recitoit maintes merueilles fabuleuses, que i'ay tousiours iugees telles, iusques à tant que par la lecture de plusieurs liures, i'ay trouué par escrit des choses aussi pleines d'ambition, de sorte que si ie les eusse apprises d'hommes de peu d'authorité, ie les eusse tenues pour vaines & mensongeres. Quant à ce que les vieilles & le vulgaire en content fabuleusement, ie pense que ce soit ce qu'en dient deux excellens hommes de nõ moindre authorité que doctrine : l'vn est Põtan grand humaniste, orateur & poëte : & l'autre est Alexandre d'Alexandrie Iurisconsulte, excellent & biẽ consommé aux lettres humaines, qui en parle en son liure nommé, Des iours geniaux. Tous deux escriuent que de leur temps en Catanie ville de Sicile, y auoit vn homme que chacun nommoit le poisson Colas, lequel des son enfance fut si enclin à s'aller baigner en la mer, qu'il n'auoit nul plus grand plaisir, fut de iour ou de nuict : ceste coustume creut en luy de petit en beaucoup, & depuis en telle extremité, que quand il estoit vn iour sans estre la plus grande partie d'iceluy en l'eau, il disoit souffrir tant de mal & passion en l'estomach, qu'il pensoit mourir. Continuant donc en cest exercice, & paruenu à l'aage viril, sa force & dexterité fut telle en l'eau, qu'ẽcore quil y eust grande tempeste sur la mer, si la transnoüoit-il sans crainte ou peril aucun, & si racontent ces deux autheurs, qu'vne fois il luy conuint nager par force, bien cinq cens stades, sans trouer terre, ny pouuoir se reposer, lesquelles stades montent seize ou dixsept lieuës : & quelquefois il s'en alloit noüant par la mer vn iour ou deux ainsi qu'vn poisson, vagant d'vne part & d'autre par la coste de la mer : où il estoit rencontré le plus souent des nauires, criant à ceux qui estoyent aux vaisseaux : lesquels le tiroyent à mont, & apres qu'ils s'estoyent enquis de son voyage, luy donnoyent à manger & à boire : ainsi se tenoit quelque peu de temps auec eux en soulas & plaisir : puis ressautoit en la mer pour retourner d'où il

Pontan.
Alexand. d'Alexandri au li. des iours geniaux.

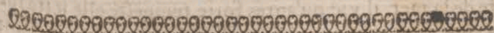
estoit venu tellement que par ce moyen il portoit souuent aux villes prochaines des nouuelles de ceux qu'il auoit rencontré en la mer. En c'este façon vesquit cest homme long temps sain & dispos, iusques à ce qu'a vne feste & solemnité que le Roy Alfonse de Naples faisoit à Messine (notable port de mer en Sicile) lequel pour esprouuer le nager de tel homme & d'autres aussi (qui se vantoyent d'estre bien experimentez nageurs) fit ietter en la mer vne couppe d'or d'assez grande valeur, la donnant en prix à celuy, qui plustost la trouueroit, pensant bien y ietter encore d'autres choses apres qu'on l'auroit retiree. Il y auoit en l'assemblee plusieurs excellens nageurs pour s'esprouuer, entre lesquels estoit ce Colas, qui auec les autres se coulans au fond de la mer, en l'endroit où la couppe estoit tombee, mais onc puis il ne fut veu, ny ne fut oüy nouuelles de luy: lon pése que par son desastre il entra en quelque fosse, qui (peut estre) estoit au fond de la mer, & que ne pouuant en sortir il y mourut. Ceste histoire recitee par deux autheurs, si approuuez, me fait croire que c'estoit là mesme chose que les vieilles racontent pour fable du poisson Colas. Le mesme Alexãdre en ce mesme chapitre, dit auoir cogneu vn autre homme qui estoit pauure marinier, & ne viuoit quasi que de pescherie. Cestui-cy, comme il dit, estoit, si bon nageur qu'en vn iour il alloit & retournoit d'vne isle, qui estoit vis à vis de Naples, nommee Ænarie iusques à Prochite, qui est en terre ferme, & y a de l'vn à l'autre distance de 50. stades, & qu'vn iour aduint d'auãture qu'ainsi qu'il se iettoit en mer pour faire son voyage, il y auoit d'autres hommes qui estoyent en vn basteau pour passer aussi iusques là, mais il ne leur fut possible (encore qu'ils eussent de bons rameurs) d'atteindre cest homme nageant. Telles choses sont veritablement merueilleuses, & dient les Astrologues, que cela procede de l'influence des estoilles en la naissance des hommes, & que ceux qui ont le signe des Poissons en ascendant, sont fort bons nageurs. Les philosophes naturels soustiennent que l'homme qui aura les bras fort petits sera bien adroit & agile à nager. L'habilité d'aller sous l'eau est fort esmerueillable en quelques hommes des

Aenarie.

Indes

Indes Occidentales d'où viennent les perles, car on dit qu'ils vont au fond dela mer,& y demeurerẽt si long tẽps qu'il semble chose impossible. Les anciens ont nommé ces gens là Vrinateurs,& maintenant sont nommez Gusans. Tous les historiens racontent choses merueilleuses d'vn nommé Delie, tellement que cest vn commun prouerbe de dire, le nageur Delie. Et combien qu'a la verité le nager ne soit vertu, & que l'homme n'est point obligé à l'apprẽdre, si est ce que le sçauoir faire n'est vituperable. Aussi les anciens Romains, comme le descrit Vegece, les gens noueaux à la guerre que lon nommoit Tritons, ils les efforçoyent d'apprendre à nager. Il y auoit aussi vne coustume en Rome, que les ieunes enfans apprenoyent à nager en vn certain lieu situé à la riue du Tybre, pres du champ appellé Martius, & là s'exercitoyent iugeans le nager aggreable passetemps, & necessaire pour des cas qui peuuent suruenir en guerre, tant pour passer des riuieres & des lacs, que pour resister aux infortunes de la mer.

Vegece li.i: de l'art militaire.



Des hommes marins, & d'aucunes choses notables.

CHAP. XXII.

C'Est vne chose merueilleuse, & qui tire l'homme en grande contẽplation des faits de Dieu, que la grande diuersité des poissons de la mer, & pareillement des animaux terestres. Pline Albert le Grand, Aristote & plusieurs autres philosophes naturels en traitent beaucoup. Ie sçay bien que l'homme raisonnable ne se trouue que sur la terre,& les hommes n'habitent point en l'eau: toutesfois selon que i'ay leu, il y à des poissõs en la mer, qui ont forme d'homme: entre lesquels y a masle & femelle & la femelle à la mesme forme de femme, & sont nommees Nereides, & les masles Tritons: dequoy ie ne reciteray plusieurs choses qu'en dient grand nombre d'hommes legers & de peu d'authorité, desquels i'ay oüy à ce propos dire choses fort estranges & variables: ce neantmoins ie diray ce qu'en escriuẽt plusieurs autheurs graues & dignes de foy. Entre lesquels Pline disoit que du tẽps de l'Empereur Tibere, les habitans de Lisbonne

Pline, Albert le grand. Aristote.

ville

ville de Portugal, lors fameuse, & encore à present, enuoyerent ambassadeurs à l'Empereur, pour le certifier qu'ils auoyent veu vn de ces Tritons, ou hommes marins, se retirer & cacher quelquefois en vne cauerne pres la mer, & que là il chantoit auec vne coquille de mer. Et dit Pline encor dauantage qu'Octauian Auguste fut certifié qu'on auoit veu en la coste de France plusieurs Nereides, ou femmes marines, lesquelles neantmoins estoyẽt mortes au riuage de la mer: & aussi à Neron, que entre plusieurs poissons que la mer auoit ietté sur la greue, il y fut trouué des Nereides, & autres speces de bestes marines, à la semblance de plusieurs bestes terrestres. Elian en escrit tout autant. Et outre que les anciens recitent ces choses & beaucoup d'autres semblables, les modernes en dient d'aussi merueilleuses: comme entre autres Theodore Gaze, homme fort docte en diuerses sciences, & qui estoit du temps de nos peres, duquel quelques vns ont escrit, & par special Alexandre d'Alexandrie, qui dit, qu'estant Theodore en Grece sur la coste de la mer, il vid qu'apres forte tempeste elle ietta sur la riue grande quantité de poissons, entre lesquels estoit vne Nereide, ou poisson de face parfaitement humaine & de femme fort belle iusques à la ceinture, & quand au reste par bas estoit forme de poisson, finissant en queuë comme vne anguille, & tout en la sorte, que nous voyõs depeindre celle qu'on nõme Serene de mer, & que ceste Nereide estoit sur l'arene, monstrant à son geste qu'elle estoit en grande peine & tristesse. Dit plus Alexandre, que ce Theodore Gaze la print, & au mieux qu'il peut la mist en l'eau, ou n'estant quasi entree, elle commeça à nager fort gentiment se disparoissant de luy, en sorte qu'onques puis ne la vid. George Trapesonse, homme de non moindre doctrine & authorité, afferme pareillement auoir veu en passant sur la riue de la mer vn poisson s'esleuer sur l'eau, que tout ce qu'on en voyoit depuis le milieu en amont estoit vne femme fort belle. dequoy il demeure non moins espouuanté qu'esmerueillé, & ainsi se cach oit & descouuroit iusques à ce qu'elle s'apperceut qu'on la voyoit, au moyen dequoy elle se remit en l'eau, & onques puis ne fut veuë. Tout cela est esmerueillable:

Plin. liu. 6.

Elian liure des bestes.

George Trapezonce.

ueillable:& toutesfois qui est ce qui ne croiroit tels hõmes, estans encore fortifiez de ce que i'en diray: Alexandre d'Alexãdrie dit, que de son temps il a esté aduerty de certaine asseurance, qu'en Epire maintenant nommee la Romanie, y à vne fontaine pres la mer, en laquelle les enfans alloyent querir de l'eau, & que de là aupres sortoit vn Triton, qui se cachoit dedans vne cauerne, s'y tenant en aguet iusques à ce qu'il vist quelque fillette seule, laquelle il prenoit & emportoit quant & luy en la mer, ce qu'il fit plusieurs fois: dequoy aduertis les habitãs, ils mirent des espies en telle sorte qu'il fut prins & conduit deuant la iustice du lieu, où lon le trouua en tous ses membres semblable à l'homme:& pour ceste cause ils essayerent de le garder, luy donnant à manger, mais il ne gousta de chose quelconque qui luy fut presentee: parquoy il mourut, tant de faim, que pour estre par trop de iours en eslement à luy estrange, du tout diuers, & contraire à son propre naturel. Ceste histoire est aussi racontee par Pierre Glie autheur moderne, és liures qu'il à fait des bestes, & dit plus, que demeurant à Marseille, il ouyt dire à vn vieil pescheur, homme fort veritable, que son pere luy auoit affermé pour verité, qu'il auoit veu homme Marin pareil à ceux que nous auons dit, qui fut presenté au Roy René de Prouence. Par ainsi donc vne chose approuuee de tant d'autheurs, & que le monde tient pour certaine, ne doit estre reputee mensonge, ains tenuë pour veritable.

Alexãdre d'Alexandrie, liu. 3. des iours geniaux. chap. 8.

Pierre Glie.

En quelle sorte on parloit au commencement du monde, & la diuision des langues.

CHAP. XXII.

LOrs du premier aage du monde, & auparauant le deluge, & encor quelque temps apres, les hommes generalemẽt parloyent vne seule langue, car il n'y auoit point diuersité de langage, ny homme qui n'entendist l'autre, quand il parloit. La diuersité & cõfusion des langues, qui à fait tant de dommage, cause tant de trauaux, & qui les allecte continuellement, par les pechez des hom-

hommes leur a esté enuoyee de Dieu. Ce que Moyse recite en l'histoire de Genese, & raconte, que croissant la malice & presomption des hommes, nasquit Nembrot arriere nefueu de Noé par la ligne de Cam & assez d'autres audacieux de la mesme nature, lequel determina faire vne tour qui ioindroit au ciel, & cela faisoit-il pour la souuenance du deluge: car il auoit ouy dire, que Dieu l'auoit enuoyé en terre, par ainsi il pensoit resister au vouloir de Dieu. Iosephe en parle aussi disant qu'il trouua tant de gens qui luy ayderent à bastir ce merueilleux edifice, que l'œuure creut haut & superbe, & si escrit Iosephe, qu'il en firent les fondemens si profonds & si larges, qu'encore qu'elle fust de ceste incredible hauteur (dont font mention les lettres) si est ce qu'elle sembloit plus large que haute. Mais Dieu voulant chastier ceste outrageuse entreprinse, non toutesfois auec la peine meritee, leur donna incontinent tant de maniere de parler, & tant de langues confuses, que ceux qui premierement s'entẽdoyent en vne seule lãgue, furent diuisez en septante deux: au moyen dequoy, tel discord s'esmeut entr'eux, par defaut de s'entendre, que non seulement l'œuure encommencé demeura imparfait, mais chacun se tirant auec ceux qui les entendoyent s'en allerent habiter en diuerses contrees: & pour ceste cause fut nommee tour Babel, c'est à dire confusion. Isidore dit, qu'elle estoit haute de cinq mil, cent soixante & quatre pas, toute faite de pierre de brique, liee auec argille, au lieu de ciment: de laquelle argille y à de beaucoup de sortes en ce pays là. En ce lieu là mesme où fut bastie la tour selon Iosephe, Isidore, Sainct Augustin, & Orose, fut aussi edifiee la tres fameuse cité de laquelle sont racontees tant de grandes choses, nommee Babylone, sur la riuiere d'Eufrates, de laquelle prindrent leurs noms, les terres, & contrees circonuoisines, comme Caldee, & Mesopotamie. L'Escriture saincte mesme en est d'accord, disant que le cõmencement du regne de Nembrot fut en Babilone, parquoy il faut estre de mesme opiniõ auec ces autheurs, que Nembrot edifia ceste renommee cité de Babilone, laquelle fut depuis emmuraillee & fort ennoblie par Semiramis, & Ni-

Iosephe li. 1 des Antiquitez.

Isidore liu. 15. des Etimologies.

Iosephe 1. August. Orose.

Genes. 7.

& Ninus : Or pour retourner au propos des langues, la question est digne d'estre mise en dispute, à sçauoir laquelle estoit celle que tous les hommes parloyent auparauant la confusion & diuision d'icelles. Sainct Augustin meut l'argument, & determine que la premiere langue estoit l'Hebrayque, & celle mesme que les Iuifs tiennent encore, laquelle selon ce qu'on peut tirer de la Bible, & que Sainct Augustin en iuge fut conseruee en Eber, de qui vint Abrahã & les Hebrieux: pource que luy ny pas vn seul de son lignage ne se voulut trouuer à l'edification de ceste tour : au moyen dequoy sa famille qui n'auoit voulu consentir à tel peché ne sentit point de la peine: partant est à presumer qu'en Eber, & en sa famille demeura saine & entiere l'ancienne & premiere langue nullement confuse, & qu'elle demeura ferme en ceste maisonnette, estant perdue en tous les autres : de là vint que d'Eber fut depuis nommee la langue Hebraïque. Plusieurs Hebrieux ses successeurs l'afferment: tellement que ceste langue est celle que parloit Adam & ceux du premier aage, conseruee en Eber, & ses successeurs Abraham & Iacob, & cellle-la mesme en laquelle escriuoit Moyse. Telle est l'opinion de S. Augustin & d'Isidore, qu'on doit plustost croire que ceux qui dient la Caldayque estre la premiere, & lesquels neantmoins peuuent estre excusez, pource que ces deux langues sont fort voisines & conioinctes, ayant grande conformité aux caracteres de leurs lettres, & en beaucoup d'autres choses. Encores est-on en doute, si deux enfans, ou plus grand nombre venans de naistre estoyent nourris & esleuez en lieu où personne ne parlast, quelle langue ils parleroyent, les vns dient que ce seroit en Hebrieu, autres, que ce seroit en Caldeen : mais Herodote dit que l'experience en a esté faicte sur la contention aduenue entre les Egyptiens & les Frigiens : pource que chacune nation se pretendoit premiere, & plus antique que l'autre, & estre les premiers qui habiterent les villes. Pour vuider lequel different, ils accordent qu'on nourriroit deux enfans en la sorte cy dessus declaree, & en lieu, où ils n'ouyssent aucunement parler, & que la langue en laquelle ils commenceroyent à proferer natu-
relle-

rellement fust reputee la premiere : & par consequent ceux qui là parloyent les plus anciens: il dit apres, qu'vn Roy d'Egypte leur fit nourrir deux enfans en desert, ausquels nul homme ne parla en quelque sorte que ce fust : & paruenus à l'aage de quatre ans, il les fit amener deuant luy, & ils dirent en sa presence par plusieurs fois ce mot Ber, qui signifie pain, en lãgue Frigiẽne: pour ceste cause, ceux de Frigie furent de tous appellez les plus anciens. Herodote l'escrit, & plusieurs autres l'approuuẽt & recitent: toutesfois si la chose est tenüe pour veritable, il peut estre que ce seroit, que par accident ces deux enfans auroyent entendu, & ouy la voix de quelques brebis ou autre beste par les champs ainsi beslant & prononçant, & qu'ils l'auroyẽt appris de là. Mais quãt à moy, ie suis d'aduis, que quãd deux enfans seroyẽt ainsi nourris, qu'ils parleroyent la premiere langue du monde, qui est l'Hebraïque: encore oseroy ie bien dire qu'ils feroyent naturellement, & d'eux mesmes, vn langage nouueau, & donneroyent noms estranges aux choses, comme nous voyons que les enfans de leur propre nature l'imposent à ce qu'ils demãdent: en sorte qu'il semble, que leur naturel les enseigne à former vn langage tout neuf, auparauant que d'apprendre celuy de leurs peres : par ce moyen l'experience nous pourroit bien tirer de doute, si quelque homme trop curieux le vouloit faire. Non pourtant, chacun se peut arrester à l'opinion qui luy semble meilleure, puis que cela n'importe.

La diuision des aages du monde, & choses notables aduenuës en iceux. Et aussi du commencement des regnes.

CHAP. XXIIII.

COmbien que chacũ prenne plaisir à parler des aages du monde, & des choses aduenues en l'vn, & de ce qui a esté veu en l'autre : si est-ce qu'il y en à beaucoup qui ne sçauent pas commẽt s'en fait la diuision, ny quels ans se donnent à chacun d'iceux. L'aage & la vie du monde iusques auiourd'huy est diuisee par la plus grande partie des autheurs en six parts ou aages : encore que quel-

quelques vns se persuadent qu'il y en ait sept, qui est la diuision qu'en ont fait les Hebrieux. Mais ie suyuray Eusebe, & la commune opinion de tous les historiens qui en mettent six. En apres sur la diuision de ces aages, il y a encore si grande confusion & difference entr'eux, qu'on ne s'y peut asseurément resoudre. Il semble principalement que les autheurs les diuisent en deux parts, l'vne desquelles suit la computation des septante-deux interpretes qui ont traduit le vieil Testament de la langue Hebrayque en la Grecque, les autres suyuent les Hebrieux, & le texte commun de la Bible. De tous lesquels ie reciteray les opinions. Le premier aage du monde se conte par l'opinion commune, depuis que Dieu le crea iusqu'au Deluge vniuersel, qui fut l'enfance du monde, lequel aage dura long temps : & si est à croire que pendant ce temps il est aduenu entre les hommes beaucoup de choses notables, encores que n'en ayons histoire ne memoire aucune, sinon en ce que l'Escriture saincte dit, qu'apres que Dieu eut creé Adam & Eue, & auparauant luy, toute autre chose, & qu'il luy eut donné la Seigneurie de tous les animaux de la terre, & Poissons de la mer, Adam engendra deux enfans qui furent Cain & Abel, lesquels mirent sur terre plusieurs autres enfans, dont sortirent grands peuples. Moyse escrit apres que Cain edifia en Orient vne ville qu'il nomma Henoc, comme vn fils qu'il auoit portant ce nom. En ce temps Lameth fut le premier bigame, & qui eut la hardiesse de prendre deux femmes, de l'vne desquelles il eut vn fils nommé Tubal, qui trouua la musique des voix, des Violes, & des Orgues. Cain trouua l'art de forger & d'engrauer. Pendant cest aage furent les Geans, desquels plusieurs autheurs escriuent, & dient qu'ils estoyent de merueilleuse grandeur & force, malins & robustes outre la puissance humaine : & finalement pour le peché des hommes, vint le general Deluge sur la terre, par lequel tout humain lignage fut noyé, excepté Noé, & ceux qu'il reserua quant & luy en l'arche. Et dura cest aage, selon les Hebrieux, mille six cens cinquante six ans, à quoy s'accordent Philon, Beda, sainct Hierosme, & le

Le premier aage du monde.

Edificatiõ de la premiere ville du monde, & son nõ.

Contrarieté d'opinions sur la lõgueur du temps du premier aage.

commun texte de la Bible:selon les septante interpretes, Eusebe,& autres historiens,il dura deux mille deux cens quarante deux : S. Augustin dit deux mille cent septante deux:& Alfonse Roy d'Espagne deux mille huict cens octante deux. Le second aage commença en Noë apres qu'il fut sorti hors de l'Arche,& dura iusqu'à la naissance d'Abraham qui eut de duree selon les interpretes, Eusebe,Isidore,& la plus grande partie des Chroniques, neuf cens quarante deux ans : mais les Hebrieux en dient beaucoup moins, & ne le font que de deux cens nonante deux ans : de laquelle opinion sont Philon & Iosephe: sainct Augustin le fait de mille septante deux ans. Il nous est pareillement demeuré bien peu de certitude des choses aduenues en ce temps, & ne s'en trouuent point d'histoire particuliere, ains seulement d'aucunes choses en general,touchant le commencement des regnes, & des habitateurs des Prouinces. Noë sortit de l'Arche & planta la vigne,& luy aduint ce que chacun sçait: il engendra, & ses enfans aussi, plusieurs autres hommes,de sorte que le monde commença fort à se peupler, Cham second fils de Noë engendra Cus, duquel sont descendus les Ethyopiens : il engendra aussi Mesrain, duquel sont venus les Egyptiens : & Canaan d'où sont venus les Chananeens. L'autre fils nommé Iaphet engendra Gomer & Magog, desquels sont descendus autres peuples, ce qui seroit long à reciter. La tour de Babel fut en ce temps edifiee,& aduint la confusion des langues, par le moyen de laquelle est aduenu (selon Iosephe *) que les hommes se separerent en diuerses Prouinces & isles pour y demeurer, Durant cest aage, Tubal fils de Iaphet vint habiter en Espagne,qu'il erigea en Royaume,& y commença son regne : quelques vns disent qu'il auoit nom Subal, ou Tubal fils de Falec nepueu d'Eber. Le regne des Scites commença aussi en ce temps-là és parties Septentrionales , & ont tousiours pretendu leur regne preceder tous autres en antiquité, ainsi que recite Troge Pompee & Iustin:tellement qu'entr'eux & les Egyptiens il y eut pour raison de ce, fort grande controuerse. Dés lors fut trouué l'art magique & les enchantemens par Cham qui encores fut nommé Zoroastres. Sur la fin de

L'aage second.

** liure 2. des antiquitez.*

Commencement du regne des Scites.

Troge Pompee, Iustin

Cham surnommé Zoroastres.

ceſt aage, & peu auparauant la naiſſance d'Abraham ſe ſelon Euſebe & Beda, le treſ puiſſant regne des Aſſiriens ſe commençoit à eſleuer, ayans pour le premier Roy Bellus, qu'aucuns dient eſtre Iupiter: & le ſecond Ninus, au temps duquel naſquit Abraham, & lequel Ninus conquit grande quantité de villes & prouinces. Encor y auoit-il en Egypte vne autre ſorte de regne nommé Dinaſtie, où le premier regnant fut nommé Veyor ou Vezor, ſelon Euſebe, lequel met pareillement ſur la fin de ceſt aage le regne des Sicions en Pelopponeſe, maintenant appellee la Moree, d'où Ageſilaus fut le premier Roy. En ce meſme temps commença l'idolatrie & Gentilité. Voyla ce que nous pouuons confuſément ſçauoir du ſecond aage, en la fin duquel la treſ renommee cité de Niniue fut edifiee en admirable grandeur: car ſelon l'Eſcriture elle auoit trois iournees de circuit. Incontinent apres commença le troiſieſme aage en la naiſſance d'Abraham, continuant iuſques à Dauid, & dura ſans contrarieté d'autheurs neuf cens quarãte deux ans, auſquels le ſeul Iſidore en adiouſte deux, lequel aage nous pouuons bien nommer l'adoleſcence du monde, pource qu'en iceluy toutes choſes alloyent en grande augmentation. Au commencement ſe faiſoyent les memorables actes de Semiramis, femme de Ninus, laquelle ſe feignant eſtre le ieune Ninus ſon fils, & ayant mué ſon habit feminin regna long temps, & conquit auec les armes grandes terres & prouinces, elle reedifia & enuironna de murs la fameuſe cite de Babilone. En ce meſme temps fut la peregrination d'Abraham par le commandement de Dieu, & la victoire qu'il eut ſur quatre Roys, pour ſauuer Loth qu'ils emmenoyent priſonnier. On met auſſi en ce temps là le commencement des Amazones. Et pareillement floriſſoyent en Egypte les Roys appellez Faraons. Auſſi furent deſtruites Sodome & Gomorre. Au temps d'Iſaac commença le regne des Argiues en Theſſalie, & du temps de ſes enfans Iacob & Eſau commencerent à regner les Roys de Celſe, dont le premier ſe nommoit Acie. En apres Ioſeph fut vendu aux Egyptiens, ainſi l'hiſtoire le recite: & pareillement, cõme ſon pere & ſes freres, & leurs enfans allerent en Egypte,

Noſtres inuenteur de l'art magique.

Le regne des Aſſiriens.

Edificatiõ de Niniue.

Le tiers aage.

Semiramis.

Commencement des Amazones.

où le peuple d'Israel qui estoit descendu d'eux, vescut quatre cens trente ans selon Beda, & * Sainct Augustin durant cest aage, Hercules de Libie passa aux Espagnes, ou il regna, apres que Iuer Brige, Taga, Beto, Gerion & autres y eurent regné, desquels Berose & autres autheurs font mention. En ce temps fut fondee la ville de Seuile qui n'en recognoist au monde vne seule plus ancienne, selon ce qu'on peut recueillir de Berose, & autres. Premierement elle estoit nommee Ispalis, du nom d'Ispale fils ou nepueu d'Hercules, qui regna en icelle, & lequel comme on dit, la fit edifier, cõbien que Isidore die qu'elle fut nommee Ispalis, pour auoir esté bastie en lieu marescageux, & que pour l'edifier il falut faire des palis: quoy qu'il en soit toutesfois ceste ville d'Ispalis fut depuis nommee Espagne, ainsi le certifient Troge Pompee, Iustin & plusieurs autres. Vray est que depuis Iules Cesar la nomma Seuile, & l'ennoblit grandement, & si fut faite Colonie, & demeure des Romains: ce neantmoins, elle estoit auparauant grande & noble. Mais pour reuenir à nostre propos, par succession de temps Moyse vint à naistre, sous la conduite duquel les Hebrieux sortirent d'Egypte. En ce temps fut aussi Iob le iuste: puis apres vint le deluge de Thessalie, & commencement à croistre beaucoup de regnes en diuerses prouinces. En Ethyopie regna premierement Ethyope: en Sicile, Sicule: en Boecie Boece, ainsi les contrees receurent les noms de leur Princes: vn autre nommé Sarde, se fit Seigneur de Sardagne. Lors florissoit la ville de Troye, & fit Iason la conqueste de la toyson d'or, d'où procede l'histoire de Medee. Les Amazones estoyent lors en leur grande force: & commençoit le regne des Latins en Italie. En ce mesme aage Paris rauit Helene, qui fut cause de la guerre & destruction de Troye, & de la venue d'Enee en Italie, auec plusieurs autres choses qui ne peuuent supporter briefueté, & adonc faillit le tiers aage, qui ceda au quatriesme, entrant au commencement du regne de Dauid, second Roy des Hebrieux: Lequel quatriesme aage dura iusqu'à la transmigration & perigrination des Iuifs en Babilone, & fut de quatre cens octante-cinq ans: Beda dit quatre cens septante-quatre.

** S. Aug. és liures de la Cité de Dieu.*

Le deluge de Thessalie.

Les quatre aages.

C'eſt aage ſe peut nommer la ieuneſſe du monde, pendant laquelle ſont aduenues infinité de choſes, dont les hiſtoires ſont pleines. Là eurent leur origine les victoires du bon Roy Dauid : Il veinquit les Philiſtins : Il ſe vengea des Amoniens pour l'iniure qu'il firent à ſes ambaſſadeurs, & ſi tua le capitaine des Aſſyriens. Apres luy ſucceda au regne le ſage Roy Salomon, qui edifia le riche temple de Ieruſalem : luy mort ſon regne fut diuiſé, & ſucceda Ieroboam à dix familles, & Roboam ſon fils à deux. Depuis l'Empire des Aſſyriens, qui auoit duré plus de douze cens ans, fut ruiné par la mort de Sardanaple, qui en eſtoit Seigneur, & le plus puiſſant Roy du monde, lequel fut tué par Arbaces, & vint l'Empire aux Medes. En ce meſme aage entrerent en regne les puiſſans Roys de Macedoyne, & cõmencerent les Grecs à conter leurs ans par Olympiades, qui eſtoyent feſtes, & luites, leſquelles ſe faiſoyent de cinq en cinq ans, auec certains prix, pour le mieux faiſans. Auſſi fut edifié par Didon la puiſſante cité de Cartage, & peu apres Rome par Romulus & ſon frere Remus, où commencerent les Roys à regner. La grande ville de Bizance fut auſſi edifiee en ce temps là, qui depuis a eſté nommee Cõſtantinople. Encore aduint il de grandes guerres & mutations de Seigneuries en pluſieurs parties du monde, dequoy les hiſtoires ſont pleines, & principalement en la fin de ceſt aage. Nabuchodonozor Roy des Medes & de Babylone, alla ſur Ieruſalem qu'il deſtruiſit & le tẽple pareillemẽt, puis emmena le peuple de Iudee, priſonnier auec luy : & de là eſt nommee la tranſmigration de Babilone. A laquelle commence le cinquieſme aage du monde, qui va iuſqu'à la Natiuité de Ieſus Chriſt, Dieu & homme, noſtre Sauueur & Redempteur : & dura tel aage cinq cens octante neuf ans, par la computation de tous. Durant ce temps y eut des puiſſans Roys & grandes Republiques au monde, en ſorte que c'eſt merueille de lire & contempler les choſes grandes qui y ſont aduenues, les mutations, les ruïnes des eſtats, les ordres des groſſes armees, bref il eſt meilleur s'en taire que les tant abbreger. Quaſi à la venue de ceſt aage commença la monarchie des Perſes, deſquels le regne fut lors le plus puiſſant de

Nota de bien entẽdre ce mot Iuuentus.

Les 5. aages.

La monarchie des Perſes.

tous, par le moyen des victoires de ce grand Cirus, qui regna trente ans, pendant lesquels il veinquit & desconfit le riche Roy Cresus de Lidie, puis fut desconfit & mis à mort par Tomiris Royne des Scites. Septente ans accomplis de cest aage, les Hebrieux sortirent de leur captiuité & fut fait & reedifié le temple, qui auoit esté destruit. En l'Europe les Romains chasserent leur Rois, & se gouuernerent par consuls : dont le premier fut, L. Iun. Brut. & puis L. Colatin. En Grece aussi florissoyẽt les armes & les lettres, qui amenerent tant de Philosophes & d'excellẽs capitaines. Xerxes y vint auec vn exercite innumerable, mais il fut contraint se retirer auec grande perte & vergongne. Depuis vint à florir en Macedone le Roy Philippe, qui subiuga la Grece, mere des lettres & des armes : & laquelle en ce temps-là produisoit les Demostenes, les Temistocles, les Epaminondas, les Agisilas, les Zenons, les Platons, les Aristotes, & autres semblables. Apres la mort de Philippe, son fils Alexandre sortit hors de Grece & entra en Asie, qu'il conquesta, destruisant l'empire de Perse, & par la victoire qu'il eut sur le Roy Darïe, il demeura le reste de sa vie monarque de tout le monde : mais luy mort, ses Capitaines diuiserent entre eux les Seigneuries: en quoy faisant discord s'y mesla, qui suscita des guerres & batailles par toute l'Asie, & en grande partie de l'Europe. Semblablement creut outre mesure la puissance des Romains & des Cartaginiẽs, car chacun d'eux contendoit & pretendoit commander à tout le monde, & s'attribuer l'Empire. Ces deux forces combattirent par plusieurs fois l'vne contre l'autre : en sorte que chacune de ces deux villes produit des Capitaines fort excellens en armes. Cartage mit en auant asdrubal, Hannon, Hannibal : Rome les Fabiens, les Scipions, les Marcels, les Emiles, & tels autres. Finalement apres grande quantité de sang respandu, Rome demeura victorieuse & Cartage desolee, destruite, & l'Afrique tributaire. Ceste victoire obtenuë, les Romains superbes & enuieux de la Grecque prosperité, cercherent occasion de guerre, en laquelle la Grece fut prinse & faite tributaire. Non contens de ce, leur auarice les fit passer en Asie, où ils veinquirent Antiochus, puis Mitridates, se

Tomiris Royne des Scites. Rome gouuernee par Cõsuls.

Les armes & les lettres en Grece. Philippe de Macedone.

Les plus excellens hommes de Grece.

tes, se faisans Seigneurs de toute l'Asie mineur, comme aussi ils firent de Syrie, de la Palestine, & d'Egypte: & du costé de deça, de France, d'Espagne, d'Angleterre, & de la plus grande partie d'Alemagne. Desquelles conquestes estãs ministres Metellus, Sylla, Marius, Luculle, Pompee, Cesar, & maints autres semblables, il aduint que les enuieuses ambitions leur enflerent les cœurs dont s'esmeurent les guerres ciuiles, voulant chacun d'eux commander aux autres: mais à la fin l'Empire demeura à Cesar: auquel apres maintes fortunes aduenues succeda son nepueu ou fils adotif. Octauian, qui apres auoir vaincu tous ses ennemis; en ioüit pacifiquement, de maniere que se voyant en paix & concorde auec tous les Roys & republiques du monde, il se fit serrer les portes de son Dieu Ianus, qui iamais ne furent fermees en temps de guerre. Puis venant l'accomplissement du temps, finit le cinquiesme aage du monde: & nasquit le Sauueur & Redempteur Iesus-Christ, vray Dieu, & vray homme, en l'an de la creation du monde selon les Hebrieux, trois mil neuf cens cinquante deux ans, & selon les septante interpretes, Eusebe, & la plus grande partie des historiens, cinq mil cent nonante neuf, selon Orose cinq mil vingt ans, selon Isidore vn peu moins: & selon Alfonse six mil neuf cens octante quatre, qui est beaucoup plus que nul des autres. A ceste naissance du Seigneur est cõmencé le sixiesme aage, qui a duré iusques auiourd'huy, & durera iusques à la fin du monde. Et pendant lequel grande partie des hommes s'est gouuernee par vn seul homme Empereur des Romains. Ces Empereurs se sont maintenus en prosperité par quelque temps de succession en autre, mais depuis sont venus les Goths & autres nations, & encor Mahomet, qui ont donné tant de trauerse à cest Empire qu'il est beaucoup diminué, en sorte qu'il s'en est fait en maints endroits des Royaumes & seigneuries particulieres: par lesquelles discordes & refroidissement de foy, les ennemis de l'Eglise de Christ, ont eu moyen de molester les fideles Chrestiens, leur ostant plusieurs de leurs terres & prouinces. Ces computations du temps des aages, que i'ay recitees sont prinses des autheurs alleguez, sainct Augustin, Isidore,

Les 6. aages.

Beda, Eusebe, Philon, Orose, singuliers historiés, Vicent Historial: & pour modernes Pierre d'Aliaque, & par dessus tous Iean Driedon sur les escriptures ecclesiastiques. Les poëtes donnent au monde quatre aages & non plus: Le premier d'or: le second d'argent: le tiers, d'airain: & le quart de fer: monstrant par là, que venant la malice des hommes à croistre, se diminuoit aussi l'excellence des metaux, ausquels ils comparoyent le monde: & ainsi en parle Ouide au premier de ses Metamorphoses.

De l'estrange vie de Diogenes le Cinique, & de ses sententieuses proportions & responses.

CHAP. XXV.

IL y a eu cinq Diogenes, qui tous ont merité, qu'on fit mention d'eux: toutesfois nous parlerons seulement de Diogenes le Cinique, qui fut excellét en vie & doctrine, les mœurs & conditions duquel, furent estranges, & neantmoins estoiét fondees en vertu & bonté. Il vesquit tousiours en pauureté volontaire, exposant son corps en toute peine & trauail. En Esté il se couchoit sur la sable à la veuë du Soleil, pour se rendre patient à supporter le chaud: & en hyuer il embrassoit les statues de neige, pour s'accoustumer au froid: il mangeoit grosses viandes & mauuaises, afin de n'auoir iamais faute de viures: il n'auoit point de lieu arresté pour sa demeure, en quelque lieu que ce fust, il beuuoit, mangeoit, & dormoit: il ne parloit qu'il n'en fut besoin: & ne vestoit le iour que la mesme robe, dont il se couuroit la nuict: il auoit vne poche où il mettoit sa viande telle quelle, & vn baston qui luy seruoit de cheual: quand il estoit malade, il auoit vne escuelle de bois en laquelle il beuuoit allant par les champs: mais il la rompit voyant vn enfant boire en sa main, & la mettant en pieces dit: il n'estoit besoin cercher instrument pour boire, puis que nature m'en auoit donné vn: autant en fit il d'vn tailloüer de bois, voyant qu'vn autre en auoit fait vn de son pain. Ce Philosophe passa la plus grande part de sa vie en Athenes, où il s'estoit retiré pour auoir esté banni de son pays. Pour logis, il eut par longue espace de téps vn tonneau desfonsé, il

se, il ne se prisoit de chose quelconque, fors de la vertu, & de n'auoir commis peché : tout le reste des honneurs & richesses ne luy estoyent rien, il les desprisoit, & aussi ceux qui les possedoyent : il estoit coustumier de dire qu'il s'esmerueilloit fort de ce que les hommes querelloyent & se tuoyent l'vn l'autre pour l'hõneur d'vn saut, & d'vn pas, mais de contendre à qui seroit plus vertueux il n'en estoit aucune memoire. Il comparoit le riche ignorant à la brebis d'or: & quand il demandoit quelque chose qui luy estoit necessaire, il disoit qu'il ne demandoit pas, mais repetoit, donnant à entendre, que ce qu'a le riche procede du pauure. Il faisoit vne autre chose laquelle pour apparence qu'elle eut de folie, si auoit elle en soy quelque mistere. Car maintesfois il alloit aux images de pierre leur demander l'ausmone, comme si elles eussent esté persõnes viues: & disoit faire telle chose pour s'accoustumer à patience, lors que les hommes luy refuseroyent. Et quand il demandoit l'ausmone en quelque sorte que ce fust, il vsoit de ces termes, si tu es coustumier de donner aux pauures, baille moy quelque chose, car ie suis le plus necessiteux de tous, & si tu n'as encores donné à personne, commence me faire present. Vn iour il entra au logis d'vn hõme qui autresfois auoit esté fort riche & prodigue, & neautmoins estoit deuenu pauure, si qu'alors il ne se souppoit que de laictues ameres, au moyen dequoy luy dit si tu eusse tousiours ainsi mangé, tu ne soupperois pas maintenant de telle sorte : voulant luy donner à entendre, que le trop qu'il auoit fait auparauant, l'auoit reduit à ce peu. Vne autrefois quelqu'vn demanda quelle morsure de beste estoit la plus dangereuse, & il luy respondit : Quant aux bestes furieuses, celle du mesdisant : & quant aux douces, celle de l'adulateur. On luy demãda encore pour quoy l'or estoit iaune (ou pour mieux dire pasle) pource, dit il, que chacun l'assaut, & tient en aguet. Quelqu'vn l'enquit, deuisant auec luy : s'il auoit point de seruiteur, il dit que non : & l'autre luy repliqua, qui l'enseueliroit apres sa mort, celuy, dit-il, qui voudra demeurer en ma maison. Interrogué d'aucun quand on se deuoit marier. Le ieune, dit il, se mariera bien tout à temps : quand au

vieil, il n'en est plus de besoin. Par la vouloit-il inferer qu'il estoit bon ne se point marier : toutesfois on pensoit qu'il le dit, plus par mocquerie, que pour opinion qu'il en eust. Or tout ainsi que Diogenes estoit libre de sa vie, aussi l'estoit-il en paroles : car passant vn iour par vne rue, où estoit vn fort beau logis appartenant à vn Seigneur de mauuaise vie, & mal renommé, & voyant en escrit sur le portal ces mots : Que rien de meschant n'entre par ceste porte: il se retourna par deuers plusieurs personnes là presens : ausquels il demanda : Par où est-ce que le maistre de leans entre en son logis ? Allant vn iour par les champs, il arriua en vne fort petite ville, & moins peuplee, les portes de laquelle estoyent fort grandes : au moyen dequoy il se print à escrier, en disant : Citoyens fermez les portes de peur que la ville ne sorte hors. Il voyoit vn iour des arbaletiers qui tiroyent à vne butte, entre lesquels il y en auoit vn qui tiroit tres-mal, & donnoit tousiours fort loin du blanc, venant le tour duquel Diogenes se mit contre la butte à l'endroit du but, dont chascun s'esbahyssoit, & il dit, ie me mets icy afin que cestuy là ne me frappe, pource qu'il tire si loing du lieu où vous visez, que ie ne sçay où me tenir plus seurement qu'à l'endroit mesme de la butte. A vn ieune fils qui estoit beau & bien dispos, mais malin & deshonneste, il demanda pourquoy il pourtoit vne si meschante espee en vne si belle gaine. Quelques vns loüoyent vn homme de ce qu'il auoit fait vn certain don à Diogenes, & Diogenes leur dit : mais que ne me loüez vous plustost moy qui ay merité de l'auoir, voulant ce sage philosophe monstrer par sa response qu'il est meilleur meriter le benefice que le faire. Vne fois il demandoit contre la coustume (car il ne requeroit iamais argent en don) à vn qui estoit fort prodigue, vne ausmone de grand prix : parquoy l'autre s'enquit pourquoy il demandoit à luy seulement vne si grande somme: C'est, dit-il, pource que des autres i'en pourray auoir plusieurs fois, mais de toy ie n'en auray iamais plus : taxant par là sa despense desmesuree. Estant vn iour enquis d'où procedoit que les hommes donnoyent plustost aux boiteux, borgnes, bossus, gouteux, & stropiats,

qu'aux philosophes & hommes de sçauoir, il fit responſe fort ardue, & de vif eſprit, diſant: Ils le font pource qu'ils craignent de venir pluſtoſt boiteux, & maleficiez, que philoſophes, & ſçauans: & partant ils ſecourent pluſtoſt ceux qui ſont en l'eſtat ou ils penſent quelques-fois eſtre. Les ſentences & ſages reſponſes de ce philoſophe ſont infinies, leſquelles nous tairons pour eſtre aſſez vulgaires. Il eſtoit fort ſage & docte en toutes ſciences: il fut diſciple d'Antiſtenes, du temps de Platon & d'Ariſtote: Il deſpriſoit les arts & ſciences qui eſtoyẽt ſans profit, & ceux qui eſtudioyent plus pour ſcauoir, que pour exercer la vertu. Il reprenoit les aſtrologues qui ſe trauailloyent à contempler le ciel, & cependant ne regardoyent à ce qu'ils auoyent entre les mains. Il diſoit au muſiciens qu'ils ſçauoyent bien moderer les inſtrumens, & non pas les affections & inclinations mauuaiſes. A vn Aſtrologue qui parloit fort aſſeurement du cours des eſtoilles, il demanda combien y auoit de temps qu'il eſtoit reuenu du ciel. A vn logicien, qui auec ſes Sophiſtiques argumens vouloit prouuer qu'il n'y auoit aucun mouuement, il ne fit autre reſponſe en commençant à cheminer: Cela te ſemble il point mouuement: Or eſtoit la renommee de ce philoſophe deſia tant eſpandue par le monde, que venant Alexandre le Grand en Athenes, il voulut le voir & viſiter, & deuiſa auec luy de quelques points concernans la vertu, puis Alexandre luy dit. Ie voy bien, Diogenes, que tu es pauure, & as beſoin de beaucoup de choſes, pource demande ce que tu voudras, ie le te donneray. Auquel Diogenes reſpondit: lequel te ſemble de nous auoir le plus de neceſſité, ou moy qui ne deſire que ma taſſe de bois auec vn petit de pain: ou toy qui eſtant Roy de Macedoine, t'expoſes à tant de perils pour eſtandre ton Royaume, tant qu'à peine le mõde ſuffit à ton auarice. Diogenes fut vne fois prins de certains courſaires Atheniens, toutesfois il ne perdit iamais le cœur ny la parole en la priſon, & eſtant conduit en la place pour eſtre vendu au plus offrant, quelqu'vn ſe trouuant là, demanda au trompette qui auoit charge de vendre, quelle authorité il auoit de l'expoſer & mettre en vente, & s'il eſtoit ſerf ou non.

Dioge-

Diogenes dit adonc au trompette, respons-luy que tu vens vn seruiteur qui sçait commander aux maistres & les gouuerner. Aulugelle & Macrobe dient qu'il donna ceste responce à Geniades, qui fut celuy qui l'acheta, & le fit pedagogue de ses enfans. Le iour qu'il acheta, en le menant en son hostel, Diogenes luy disoit (comme s'il eust esté l'achepteur:) Regarde Geniades, il faut que tu m'obeisses en tout ce que te conseilleray & commanderay. A quoy luy respondit Geniades, ce seroit contre droit & raison que le seruiteur commandast au maistre: & Diogenes luy dit, ne te semble il point si vn malade achetoit vn docte medecin, qu'il feroit bien de luy obeir & suyure son cõseil: & tout en pareil cas vn marinier s'il achetoit vn pilote? Si donc cela est veritable pour la maladie & infirmité corporelle, combien plus celuy qui à besoin de doctrine & de conseil pour l'ame, doit il obeir au philosophe & sçauãt. Toutes ses choses obserua Geniades: car il prenoit l'aduis de Diogenes sõ seruiteur en toutes ses affaires, & le fit maistre de ses enfans, lesquels despuis il instruisit & enseigna. En ceste sorte & auec ces exercices Diogenes vescut nonante ans. Quelques vns dient qu'il mourut par la morsure d'vn chien: autres dient que ce voyant vieil & caduque, sans force & annuyé de viure auec ceste mesme constance qu'il auoit vescu, il se causa la mort le mesme iour que mourut Alexandre le Grand. Vn peu deuant qu'il rendist l'ame, ses disciples le voyans fort vieil & pres de son trespas, luy demanderent par la bouche de l'vn d'eux, ou il vouloit estre enseueli: ausquels il respondit, qu'il vouloit qu'on le laissat sur la terre: dequoy eux tous esmerueillez, luy dirent qu'il estoit mal conseillé, pource que le laissant ainsi, les oiseaux & les bestes le mangeroyent: & il leur fit responce, que pour empescher que les oiseaux & les bestes ne s'approchassẽt, on mit sõ baston aupres de luy. De laquelle responce ils se prindrent tous à rire, luy disant que c'estoit folie de faire telle chose, car les morts ne voyent ny ne sentent: & si n'ont ne vuë ny sentiment: dit encore, que me chaut il si plustost les oiseaux me bequetent, & les bestes, me mangent, que d'estre deuoré des vers de la terre? Diogenes n'auoit point desir d'employer,

ployer son thresor en sepulchre, cōme font auiourd'huy les hommes aueuglez.

Des variables natures des hommes, outre les naturelles inclinations, & d'ou procede la cause.

CHAP. XXIV.

LA diuersité des cōplexions & inclinations des hommes est chose esmerueillable, & moult à considerer, car entre tant qu'il y en a, il ne s'en voit point, ou bien peu, qui soyent conformes de nature l'vn a l'autre. On trouuera vn homme qui aura en horreur vne sorte de viande, & les autres diront n'y en auoir point de plus sauoureuse. Les vns dient ne pouuoir manger qu'en compagnie, & les autres n'auoir plaisir en leur repas, s'ils ne sont seuls. Toutes lesquelles choses rendent tesmoignage de la grande puissance de Dieu, & de son infini sçauoir, qui à sçeu & voulu donner tant de variables complexions entre tant de multitude. Pareillement on cognoit combien grande est la force des estoilles & corps celestes,, comme secondes causes sur l'inclination des hommes. Car posé le cas que l'homme ait tousiours son liberal arbitre, si est-ce, que les diuerses dispositions & actions, les variables promptitudes, complexions, & cōditions sont causees, apres la volonté de Dieu, par l'influence des estoilles & planettes, comme causes secondes & instrumens, auec lesquels Dieu est seruy, parce qu'ils operent és corps inferieurs. Et pource qu'en ceste infinie multitude il y a des choses plus notables & apparentes que les communes, nous traitterons d'aucunes choses tirees d'autheurs bien approuuez. Seneque escrit d'vn nommé Senecé, qui estoit riche, mais de cōplexion fort estrange: car tout se qu'il vouloit pour son seruice, il le cherchoit excessiuement grand, & n'en vouloit point autrement. Les tasses en quoy il beuuoit, il les achetoit si grandes, qu'a peine le pouuoit-il soustenir à deux mains: il cherchoit cheuaux de monstreuse grandeur, & ce qui estoit encore plus ridicule, c'est qu'il chaussoit des souliers plus grands quatre ou cinq points que ses pieds. Il alloit à grand pas, & sur le bout des pieds, pour sembler plus

plus grand qu'il n'estoit. Il auoit en horreur les petites femmes, aymoit & cherchoit celles qui estoyent de hauteur desmesuree. Il ne mangeoit iamais de figues, oliues, pois, chiches, & semblables autres petits fruits: il auoit ceste mesme fantasie en toutes autres choses. Il portoit ses robes si lõgues, qu'elles trainoyẽt en terre: le semblable faisoit-il en lits & en tables: en sorte qu'il estoit surnommé Senece le grãd. Pline escrit de Marc Crasse ayeul de l'autre Marc Crasse Triumuir, qui fut occis par les Parthes, & le nõme Agelaste, pource qu'il ne fut iamais veu riant: Nous trouuons de Socrates, que iamais on ne le vid ny ioyeux, ny melancolique, plus à vne fois qu'a l'autre. Et de Pomponius le poëte, que iamais il ne rota. De Marc Antoine, qu'il ne cracha onques. C'est aussi chose contre toute cõmune nature, ce que de soy-mesme dit le docte Pontan, qu'il ne sentit onques aucune pointure, ou douleur en son corps: & quelquefois il se laissoit choir tout expres, & neantmoins n'en sentoit rien. Au mesme lieu, qui est dans le liure des choses celestes, il recite auoir esté vn homme, qui ne but iamais ny vin ny eau: & qu'vne fois le Roy Ladislas de Naples luy en fit boire, mais il sentit bien que cela luy faisoit grand mal. Ie ne sçay s'il est plus esmerueillable, que ce que Theofraste escrit d'vn nommé Penin, que tout le temps de sa vie ne mangea, ny ne beut autre chose que de l'eau. Aristote escrit d'vne fille, laquelle ayãt esté en enfance nourrie de venin, s'en nourrit tout le reste de sa vie, comme nous de viandes naturelles. Albert le grand asseure auoir veu à Cologne en Alemagne vne ieune fille, qui s'accoustuma de tirer les areignees des murailles, & les mãgea, tellement que le reste de sa vie elle en vescut. C'est aussi chose digne de grande merueille que S. Augustin escrit, auoir veu en son temps vn hõme qui remuoit ses oreilles ainsi qu'vn cheual, maintenãt l'vne, tantost l'autre, & ores toutes deux ensemble, combien qu'Aristote maintienne l'homme seul entre tous les animans ne pouuoir remuer l'oreille. Il dit encore plus que sans remuer la teste, & sans y toucher des mains, il sousleuoit tous ses cheueux, & les iettoit sur sa face, puis les releuoit & retournoit derriere son chef: chose certainement estrange, &

de merueilleuse dexterité. Raconte d'auantage, qu'il y auoit des hommes qui contrefaisoyent le chant des oyseaux, auec telle perfection que les mesmes oyseaux estoyent trompez, tesmoin le Viscontin moderne. Aussi recitoit il encore estrãge dexterité, assez sale toutesfois, d'vn homme, qui auec le vent inferieur, & sortant des parties basses de l'homme, faisoit tel son qu'il vouloit, & auec telle mesure, qu'il sembloit qu'il chantast. Bref, on lit vne infinité de choses contre le commun vsage, soit ou au sens de l'ouïe, de la veuë, ou en legereté de course. Solin & Pline escriuent d'vn qui estoit nommé Strabon, lequel (du temps de la guerre Punique) voyoit d'vn des promõtoires de Sicile partir les nauires du port de Cartage en Afrique, & les contoit toutes, encor qu'il y eust plus de cinquante cinq lieuës de distance. Et de Anistis Lacedemonië luy estãt opposé Philonide nourri & esleué d'Alexandre le Grand, ils coururent mil deux cẽs stades, qui sont plus de cent soixante mil pas. Ils racontent encore d'vn laquais de l'aage de neuf ans, qui du temps de Pline auoit couru depuis midy iusques à la nuit, la distance de septãte cinq mil pas. Quinte Curse en l'histoire d'Alexandre, escrit d'vn nommé Philippe, qui estoit frere de Lisimaque, lequel estant armé suiuit sans repos Alexandre qui cheuauchoit à grãde haste iusques à deux cens stades, qui sont vingtquatre mil pas en Geometrie. Platon escrit de Socrates, que homme viuant ne pouuoit supporter tant de peine que luy, ny iamais ne se reposoit, encore qu'il le peut faire : au contraire il supportoit sans peine la faim & la soif qui tuoyent les autres, & quelquefois alloit à la guerre sans se trouuer las ny debile, & quand il auoit abondance de viande il ne mangeoit point plus que les autres. Au tẽps des grãdes froidures & gelees que nul n'osoit sortir hors des tentes & des loges sans estre bien fourré, Socrates sortoit seulement vestu de la mesme robbe qu'il portoit en Esté, & si marchoit sur la neige à pieds nuds, sans souffrir plus que ceux qui estoyent bien chaussez: Aucunesfois il se tenoit tout vn iour debout sur pieds sans bouger de la place, ny se remuer, & passoit puis apres toute la nuict ensuiuant sans faire vn seul semblant de sommeil. Pline

fait

fait mention d'vn homme ayant la veuë si excellente, & la main si subtile, qu'il escriuit toutes les Iliades d'Homere en vne carte si petite & desliee qu'on l'enfermoit entierement dedans vne coque de noix. Le mesme Pline & Solin dient d'vn nommé Calicrates, qu'il estoit si bon graueur & sculpteur qu'il faisoit en Yuoire des mouches & des formis entieres & parfaites, & si petites, qu'il falloit auoir la veuë bien subtile pour le voir. C'est encore chose fort esmerueillable de la proprieté & qualité de plusieurs hommes, soit en biẽ, soit en mal. Car il est tout notoire qu'il y a des hommes & des femmes en certains endroits qui ont les yeux venimeux: & que seulement en regardant ententiuement quelque chose, moyennant l'acuité de la veuë la rendent infecte, & y font dommage manifeste, ce qui s'appelle ensorcellement pour le regard des enfans. Aussi Solin & Pline dient qu'il y à eu en Afrique vne famille qui auoit ce priuilege que regardant vn pré par courroux, il se sechoit incontinent, & pareillement les arbres, & si faisoyent mourir les enfans. Il y auoit aussi en Scitie des femmes de ceste mesme qualité. Les medecins antiques affermẽt y auoir des hommes au monde qui sont venimeux, non seulement de la veuë, mais aussi de la saliue. Et que le sang d'vn homme rousseau, s'il est tiré luy estant en courroux, c'est venin: & au contraire, Dieu à donné priuilege à quelques hommes de guarir la morsure d'vn chien enragé. Ces proprietez se cognoistrõt encore en cas de moindre efficace: car cest chose certaine, que telle personne tuera vne piece de volaille, qui viendra soudain à si grande putrefaction qu'on n'en pourra manger: encore sera-il telle heure, que telle personne salera de la chair qui ne prendra sel, ains se corrompra incontinent: ce qui n'aduiendra pas à d'autres. Le mesme Pline asseure que de son temps il y auoit pres de Rome vne lignee, dont les hommes passoyent par dedans le feu sans brusler, & vne autre famille qui estoit nommee Marses, qui guerissoit les morsures des Serpẽs auec le seul toucher de la main: dequoy sont d'accord plusieurs autheurs Et si est chose asseuree, que quãd Pline afferme quelque chose pour certaine, que chacun luy preste foy, encore qu'il die maintefois des choses qui meri-

Excellence du sculpteur Calicrates.

Pli. liu. 7. chap. 2.

Bon tesmoignage de Pline.

meritent peu de creance:mais si faut il noter que iamais il n'afferme ce qu'il a ouy dire à autruy, ains seulement ce qu'il a veu & experimẽté. C'est aussi chose esmerueillable ce que Suetone escrit de Tybere Empereur:il dit, que quand il se leuoit de nuict,bien qu'il fust en lieu obscur & sans lumiere, il voyoit clair par longue espace de temps,comme s'il y eust eu vne chandelle allumee, puis apres il perdoit la veuë entierement. Quinte Curse & plusieurs autres dient que quand Alexandre le grand suoit, la sueur rendoit vne odeur douce & suaue. Beaucoup d'autres escriuent de plusieurs autres hommes qui furent ainsi priuilegez en aucunes choses: mais pource que i'ay tousiours protesté d'estre bref,ie m'en tais, presupposant que pour monstrer la diuerse proprieté des hommes il suffira des exemples alleguez qui sont vrais, & tesmoignez par anciens historiens dignes de foy: & non par Poëtes,dont ie ne fais cõte, pour en tirer verité, car ils ne recitent que choses trop merueilleuses:comme Virgile escrit de la legere promptitude de Camille Royne des Volsque: Catule,d'Achile,Ouide, d'Atlante:& ce qu'escrit Stace de Fidin: Et Sidonie, d'Olfet marinier d'Alexandre, Igine,d'Orion fils de Neptune,Claudian de Licaste,& plusieurs semblables de maints autres.

De la grandeur de l'Empire Romain, & comme, & en quel temps il commença à decliner.

Chap. XXVII.

IL ne semble point qu'il y ait consideration qui donne cognoissãce plus certaine & entiere de l'instabilité des choses mondaines, que celle de la grandeur en laquelle estoit iadis l'Empire de Rome,l'accomparãt à ce que les Empereurs Romains en possedent maintenant. Car anciennement la plus part de ce qui est cõtenu & habité en Europe & Afrique,estoit subiect à l'Empire Romain, & pareillement grande partie de l'Asie. Ils auoyent sousmis à eux,France,Espagne, Angleterre, Allemagne, auec toutes les Prouinces d'Italie,& isles Mediterranees, toute la Grece, Thrace, Macedone, Hongrie, Poulongne,

Dace, & comme nous auons dit, la plus grande part de l'Afrique, Mauritanie, Numidie, Carthage, Libie, & beaucoup d'autres Royaumes, & Prouinces, Egypte, & tous ses confins : En Asie, l'Arabie, Syrie, Iudee, la Palestine, Mesopotamie : & si passerent & estendirent leur Seigneurie iusqu'aux renommez fleuues de Tygris & Eufrates: ce qui fut au temps de l'Empereur Traian, qui estendit ses limites iusqu'aux Indes Orientales, ayant subiugué les villes de Seleucie, Cresiphonte & Babilone, & reduit en Prouinces l'Armenie, & l'Albanie. Auparauant ils auoyent toute l'Asie mineur, le Pont, Pamphilie, Cicilie, Galacie, Bitinie, Cappadoce, & plusieurs autres regions. Toute laquelle longueur & largeur d'Empire s'est restrainte (par la pusillanimité de quelques Empereurs) en vne seule & petite partie d'Allemagne & d'Italie, dont nous dirons comme, en quelle sorte, & quand s'est commencé à diminuer l'Empire. La principale donc & plus notable playe qu'ait receu l'Empire de Rome, & le commencement de sa ruïne proceda des Goths gens fort renommez en armes, descendus de la Scitie Septentrionale pour destruire & ruïner tout le reste du monde : & pour en dire la forme, ie retourneray quelque peu en arriere pour reciter briefuemẽt l'histoire: car vouloir amplemẽt escrire combien de fois les Goths ont molesté & affrõté cest Empire, quãtes Prouinces ils ont destruites, & par quantesfois ils ont esté repoussez, quelles victoires ils ont euës, & aussi qu'ils ont esté vaincus par les Empereurs & Capitaines Romains, le discours en seroit trop long: parquoy suffira d'atteindre seulemẽt l'endroit qui nous enseignera la fin de nostre propos commencé. Ie laisseray aussi (pour fuyr la confusion des opinions) à disputer, de quelle part de la Scitie ils descendirent, & pareillement à declarer lesquels furent qui se nommoyent Ostrogots, & quels les Visigots, pource qu'en cela n'y a autre difference, fors que les Ostrogots tirent plus vers Orient. Conclusion ils estoyent tous Goths, & ainsi les nommeray-ie sans faire difference entr'eux. Or laissant donc plusieurs choses sans en faire mention, Corneille Tacite escrit que du temps de l'Empereur Domitian les Goths prindrent l'audace de

mener

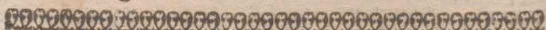
mener guerre à l'Empire Romain, contre lesquels fut vne fois enuoyé Oppie, Sabin, & apres luy fut enuoyé Corneille Fusan : qui tous deux vainquirent les Goths, & les chasserent de toutes les terres de l'Empire. Et quelque peu de temps apres, l'Empereur Traian leur accorda la paix, ayant premierement reçeu asseurance d'eux, auec promesses qu'ils se tiendroyent en leur pays en repos : ainsi demeurerent nonante ans. Mais ce terme expiré, recommencerent à s'esmouuoir, & entrerent derechef és terres de l'Empire, à quoy s'opposa l'Empereur Antonin, & les vainquit. Vingt ans apres ils s'esmeurent encore, essayans passer le Danube, ce qui fut empesché par l'Empereur Gordian. Dix ans passez aduertis de sa mort, & au temps de l'Empereur Philippe ils leuerent vn exercite de trois cens mille hommes, & subiuguerent le pays de Thrace & de Misie, sans qu'on peust leur faire resistance. Enorgueillis de ceste victoire, & long temps apres la mort de Philippe renouuellerent la guerre lors du regne de Decius son successeur: & entrans par le pays de Rome, Decius alla au deuāt en bon equippage, & leur donna bataille, en laquelle (apres cruelle effusion de sang) les Romains perdirent : & y demeura Decius, qui onques puis ne fut veu, ny vif ny mort, & y mourut pareillement son fils. Depuis quasi tous les successeurs de ce Decius se sont tousiours foiblement portez és guerres qu'ils ont euës contre eux: en sorte que du temps de l'Empereur Valerian, qui fut vaincu de Sapor Roy de Perse, les Goths conquirent la Thrace & Macedone, & pareillement en Asie la Bitinie & Nicomedie. Depuis ils furent vaillamment combatus & desconfits en Achaïe par Macrin. Apres ces choses, vint à succeder à l'Empire Claude second de ce nom, qui leur presenta bataille, voire l'vne des plus cruelles & mortelles dont les histoires facent mention: car on tient pour certain qu'il y mourut trois cēs mille Goths, du reste desquels l'Empereur fut victorieux : & les chassa hors de tous les pays qu'ils auoyent gaigné auparauant: outre ce qu'il print si grāde quantité d'eux qu'il n'y auoit maison en l'Empire où il n'y eust vn Goth esclaue. Ce qu'ils se sont tant de fois restaurez & assemblez en guerre,

apres tant de desfaites receuës par plusieurs Empereurs, est vn clair argument & tesmoignage de leur grande multitude & puissance : car tousiours apres leur destruction on les voyoit retourner les armes en main, tout ainsi que s'ils n'eussent eu aucune aduersité. Aduint quelque temps apres que l'Empereur Emilian se presenta contre eux en bataille, où fut tué Canobie leur Roy auec cinquante mille Goths, qui auoyent voulu commencer la guerre, tellement qu'ils furent quasi du tout ruinez: mais s'estans commencez à repeupler par la reuolution de trente annees, ils recommencerent à refaire nouueaux amas de gens, pour se venger des ruines passees, & sleuans grand nombre de combatans occuperent la Sarmacie. Au moyen dequoy l'Empereur Constantin le grand, qui estoit passé en Constantinople pour y tenir son siege Imperial, chemina contre eux, les vainquit, & desfit, en sorte que les Goths las de vaincre & d'estre vaincus, demanderent à Constantin la trefue, puis la paix, & le vindrent seruir en la guerre contre Licinie, ainsi qu'ils auoyent fait auparauant auec Maximian Empereur contre les Parthes : & ainsi par plusieurs fois comme confederez & amis des Romains, ils en receurent solde, pource qu'ils estoyent reputez hommes vaillans & aguerris. Depuis ceste derniere route ils se reposerent plus de soixante ans en la Scitie, dont ils estoyent premierement partis, & ne les craignoit on plus à cause qu'ils estoyent encores rompus des trauaux passez: parquoy ils viuoyent là en paix & repos. A la fin duquel temps, aduint que quelques autres peuples nommez Huns, qui estoyẽt pareillement de la Scitie, & plus prochains des monts Rifees que les Goths, ayans guerre & haine contr'eux, pour ce qu'ils estoyẽt voisins en furent finalement victorieux, & comme les plus forts chasserent les Goths de leurs terres, lesquels se voyans chassez & en grande multitude, contrains par necessité, enuoyerent leurs Ambassadeurs vers l'Empereur Valens, le prier qu'il leur voulust donner quelque pays où ils peussent habiter, & comme ses vassaux luy faire obeyssance. Ce que l'Empereur leur accorda, & leur faisant passer le Danube leur laissa le pays de Misie, ainsi que l'escrit Orose, où ils se tindrent en

paix,

paix, iuſqu'à ce que deux capitaines de l'Empereur Valens, nõmez Maxime, & Licinie, qui leur auoyẽt diuiſé & party les lieux où ils deuoyent demeurer, & qui eſtoyent là pour la garde du pays, les traitterent mal, les pillans tyranniquement, & les faiſans ſouffrir, par leur extreme auarice vne faim intolerable. Pour ceſte cauſe furent-ils contraints prendre les armes pour occuper par force ce qui leur eſtoit denié par amour. Et paſſant plus outre que ne s'eſtendoit leur demeure, ils entrerent par la Thrace, deſtruiſans le pays, & s'accageans les bourgs & les villes. Contre laquelle impetuoſité l'Empereur Valẽs s'oppoſa, leur preſentans bataille, en laquelle il fut veincu, & eſtant frappé d'vn dard, ſe mit en fuitte, & ſe cacha en vne maiſon de village, où les Goths victorieux l'attaignirent, & le bruſlerent là dedans. Puis ſuyuans leur victoire aſſiegerent la ville de Cõſtantinople, qui fut vaillamment defendue par l'Emperiere Dominique, femme de Valens. A ceſt Empire ſucceda ſon nepueu Gratiã, pendãt le regne duquel les Goths glorieux d'vne telle victoire aſſaillirent l'Empire Romain, & y firent la guerre en tant de lieux, qu'il fut en grand danger d'eſtre perdu. Ce que voyant Gratian, & cognoiſſant le danger & la peine où il eſtoit, aduerti de la renommee de Theodoſe natif d'Eſpagne, qui eſtoit treſ-vaillant homme, en paix, & en guerre: l'eſleut pour compagnon en l'adminiſtration de l'Empire, & le fit capitaine contre la furie & fierté des Goths. Et comme l'Empereur Nerua ſucceſſeur de Domician, ſe voyant vieil, & l'Empire aller en decadence, auoit iadis appellé pour ſucceder apres luy, le bon Traiã natif de la meſme ville d'Eſpagne, lequel auec ſa prudence & valeur, non ſeulement defendit l'Empire, mais l'augmenta en grandeur de terres & de richeſſes, plus que nul autre. En ceſte ſorte Gratian eſleut Theodoſe, que pluſieurs eſtimoyent eſtre du lignage de Traian, & lequel deuint ſi excellent capitaine, & depuis ſi ſage Empereur, qu'il eut maintes victoires ſur les Goths, deſquels il fit mourir ſi grand nombre qu'il les contraignit à demander paix, & les rendit tributaires à l'Empire, en leur oſtãt tout ce qu'ils auoyent vſurpé, & tellemẽt les abbatit, que tout le temps de ſa vie ils luy furent paiſiblemẽt ſubiets,

& prenoyent ſolde de luy pour le ſeruir en ſes guerres, & ſi n'eurent pendant ce temps Roy ou capitaine qui ne leur fuſt donné par luy. Ainſi demeura l'Empire de Rome en paix, qui fut reſtauré par luy en ſa premiere authorité, bien que ce ne fuſt ſans peril de ſa perſonne, & ſans grans trauaux. Mais apres la mort de Theodoſe, telle Seigneurie retomba, encore qu'elle ſe fuſt touſiours augmentee depuis onze cens ans, & depuis ce temps vint en telle decadence qu'onques puis elle n'a peu ce releuer : ains par la nouuelle recheute qu'elle à euë par Mahomet elle eſt quaſi retournee en celle pauureté, en laquelle ſa grandeur print ſon origine.



L'aſſaut & prinſe de Rome par les Goths.

CHAP. XXVIII.

THeodoſe mourant laiſſa deux fils, l'vn nommé Honorius, & l'autre Archadius, auec vne fille appellee Placide: entre leſquels il diuiſa l'Empire : & pource qu'ils eſtoyent encore fort ieunes & incapables de regner, il leur laiſſa deux notables tuteurs, l'vn nommé Rufin, & l'autre Stilicon : Rufin pour la partie d'Orient, & Stilicon en Italie & Occident: Ce Stilicon eſtoit fort bon capitaine & ſage, & l'autre pareillement treſ-vaillant, & homme de grande entreprinſe. Au moyen dequoy l'ambition & enuie de dominer ſe mit entre eux, leſquels voyans les enfans trop petits determinerent chacũ d'eux de pratiquer l'Empire: Rufin pour ſoy-meſme: & Stilicõ pour ſon fils: Et pourtant que cela ne ſe pouuoit faire facilement, & à cauſe que ceux de l'Empire portoyent affection aux enfans de Theodoſe, ſe ſouuenans de la vertu & bonté du pere, chacun d'eux le plus couuertemẽt qu'il pouuoit, deſiroit & cherchoit le moyen que l'Empire fut en guerre & neceſſité, afin qu'eux eſtant hommes de grand fait peuſſent touſiours cõmander, & auoir authorite ſur tous ; & que par l'election qu'on feroit d'eux, comme autrefois on auoit fait de conſuls & capitaines, ils peuſſent (venant l'occaſion) s'immiſcer en la domination de l'Empire Le premier d'eux qui ſe deſcouurit, fut Rufin: car ayãt par quelque moyen ſuſcité les eſtrangers

à faire guerre,&estãt esleu capitaine, essaya se faire nommer Empereur, à quoy il faillit: & pour ceste cause fut mis à mort par l'ordõnance d'Honorius, qui estoit desiá grandelet. Stilicon qui estoit plus accord, sçeut mieux prendre le temps, mariant Archadius auec vne de ses filles, ce qui deuoit estre occasiõ de luy oster ce mauuais propos. Ce neantmoins cherchant par tous moyens de mettre son entreprise à fin, sollicita secrettement les Goths, les Vvandales, les Huns, & autres gens barbares, à s'esmouuoir contre l'Empire, en les assaillant luy mesme quelquefois, & prouoquant à guerre: & encore leur enuoyant des gens, qui leur donnoyent esperance de pouuoir conquester quelque pays sur l'Empire. Ce qu'il faisoit sous espoir d'estre esleu capitaine se sentant le plus excellent en armes qui fust en ce temps-là: car encore qu'Honorius & Archadius fussent desia adolescens, si est-ce qu'ils n'estoyent gueres ententifs au gouuernement de l'Empire. Or venans les Goths à main armee, & estant Stilicon esleu capitaine contr'eux, il eut quelques victoires, mais c'estoit en telle sorte qu'elles n'estoyent generales, afin que la guerre ne fust si tost finie: en quoy faisant il s'acquit telle reputatiõ, que tout ce qu'il faisoit estoit approuué. Cependant les Goths esleurent Alaric pour leur Roy, qui auec grosse armee vint en Italie, contre lequel se presenta Stilicon en grande puissance, & bien qu'il eust beaucoup endommagé le Roy des Goths, si est ce que lon voyoit appertement, qu'il eust peu leur faire beaucoup plus de dommage. Au moyen dequoy Alaric homme de bon entendement & bien preuoyant, s'apperceut que Stilicon ne vouloit du tout finir la guerre pour ne perdre le moyen de commander, disant que pour vaincre du tout il n'attendoit que la descente de quelques autres nations Barbares, nommez Vvandales qu'il disoit, pour certain venir contre l'Empire, du lignage toutesfois desquels il estoit descendu, tellement qu'il esperoit par leur faueur & secours s'emparer facilement de l'Empire, & y mettre son fils. Par ainsi estant Alaric deüement certifié des menees de Stilicon il en aduertit Honorius, le priant de luy accorder la paix, pource qu'il ne cherchoit qu'vn petit de pays pour y

demeurer auec ſes gens, offrant luy faire fidele ſeruice, l'Empereur aduerti de ceſte entreprinſe & de pluſieurs autres menees, auec les ſoupçons qui luy ſuruindrent à propos, cõmença à cognoiſtre clairement l'intention de Stilicon, toutesfois il fit ſemblant de ne s'en eſtre apperçeu pour l'heure, accordant la demande d'Alaric, auquel il permit d'habiter en vne portion de la Gaule. Durant que ces choſes ſe faſoyent ſe paſſerent pluſieurs iours, eſquels fut deliberé & conclu contre l'intention de Stilicon. Et combien qui ſuyuant l'accord, Alaric ſe fuſt remué auec ſon armee, pour aller prendre poſſeſſion du lieu qui luy eſtoit aſſigné pour ſa demeure. Ce neantmoins Stilicon prattiqua ſecrettement auec vn capitaine de ſa genſd'armerie qui eſtoit Iuif, nommé Saul, lequel feignant auoir quelque particuliere querelle contre les Goths trouua moyen qu'vn iour de Paſques auquel les Goths (comme Chreſtiens qu'ils eſtoyent) celebroyẽt la feſte, il les print au deſpourueu, les aſſaillit, & en tua ce qu'il peut, penſant que par ce moyen la guerre renouuelleroit, & qu'il ſeroit de nouueau remis en ſon office & dignité, qui finiſſoit en temps de paix. De fait le Iuif en aſſouuit ſon deſir, & aſſaillant les Goths en fit grãd boucherie, mais à la fin il en paya l'amande, par la perte qu'il y fit de ſa vie, car s'eſtans les Goths aſſemblez ſe ruerent ſur luy & ſes gens, & le tuerent auec la plus grand part des ſiens. De laquelle tromperie Alaric fort animé ramena ſes bandes contre celles de Stilicon, qui fit ſemblant d'en auoir peur, & ne vouloit en quelque ſorte que ce fut, prendre iournee: partant depeſcha vne trompette pour demander plus grand ſecours à l'Empereur: lequel aduerti des façons de faire de Stilicon, & ayant crainte de luy enuoya au camp, auec groſſe armee telle gens qui le tuerent. & ſon fils auſſi, oubliant par tout la raiſon de ſa mort, & la trahiſon qu'il auoit deliberee. Et combien que Honorus eut bien pourueu à ce ſcandale & danger, ſi ne peut il mettre bon ordre à la creation d'vn nouueau capitaine aſſez excellent, & digne de ſon camp: tellemẽt qu'Alaric penſant, peut eſtre, que cela fut aduenu par la propre volonté de l'Empereur, ou pluſtoſt pour auoir cogneu le tẽps luy eſtre propice auec oportunité,

s'en

s'en alla droit vers Rome sans trouuer aucun empeschement, & mettant à feu, & à sang tous les pais par ou il passoit, mit le siege deuant la ville, en l'an de sa fondatiō, onze cens soixante quatre ans: mais ayant trouué au premier assaut que par la bonne defence des Romains il ne l'auoit peu prendre, il assiegea de toutes parts fort estroitemēt &, ydura ce siege deux ans entiers. Plusieurs autheurs ont ainsi escrit de l'assaut & prinse de Rome par Alaric,& toutesfois ils ont si briefuemēt descrit les actes & armes qu'on y fit, qu'il ne s'en trouue quasi rien. Ceux qui en ont escrit, sont, Paul Orose au septiesme liure, & Paul Diacre en l'histoire d'Honorius. Iornandes en l'histoire des Goths, sainct Augustin au premier, & septiesme liure de la cité de Dieu, sainct Hierosme au commencement de son epistre,comme chose aduenue de son temps: Isidore aussi en parle en l'histoire des Gohts,auec autres modernes, lesquelles s'accordans ensemble dient qu'il aduint ainsi. Encore dit on, que cōme Alaric alloit marchant contre Rome, ainsi que Chrestien bien que furieux & cruel, au deuant de luy vint vn moyne de grāde authorité, & saincte vie, toutesfois n'a esté possible de sçauoir de quel lieu il estoit, qui ayant audiance d'Alaric, l'admonesta & conseilla de laisser ce mauuais propos, luy disant qu'il se souuinst d'estre Chrestien. que pour l'amour de Dieu il moderast son ire : aussi qu'il ne deuoit prendre plaisir à voir espandre tant de sang Chrestien, veu que Rome ne l'auoit en rien offensé. Auquel Alaric respondit : Tu dois sçauoir homme de Dieu, que ce n'est point de ma propre volonté que i'ay contre Rome : au contraire t'asseure que chacun iour il me vient vn homme au deuant qui m'y contraint & m'en importune, me disant aduance toy, va cōtre Rome, destruis là toute entierement, & la mets en desolation. Dequoy le religieux estonné ne luy osa plus repliquer:par ainsi ce Roy suiuit sō entreprise. I'ay trouué cela escrit aux Annales de Constantinople : de sorte qu'il semble que ceste aduersité de Rome soit vne speciale verge de Dieu. Paul Orose l'afferme aussi disant que tout ainsi que Dieu tira Loth de Sodome, qu'il auoit deliberé d'abismer : aussi deliura il le Pape Innocent I.

qui quelques iours auparauant le ſiege, eſtoit ſorti dehors pour aller voir l'Empereur Honorius qui eſtoit à Rauenne : toutesfois Platine dit que ceſte aduerſité aduint à Rome au temps du Pape Zozime, mais il peut eſtre qu'elle commença durant la Papauté de l'vn, & ſe finit au temps de l'autre. Sainct Hieroſme eſtoit auſſi en ces ans là hors de Rome, & faiſoit penitence és deſerts d'Egypte. Eſtant donc Rome aſſiegee, ou les Goths & Romains firẽt de grands exploits d'armes : Les Romains tindrent ſi bien que la famine les aſſaillit en ſorte que ſainct Hieroſme dit, que quand la ville fut prinſe, il s'y trouua peu de priſonniers, pource que la famine enragee les auoit conſommez & fait mourir quaſi tous, iuſques à leur faire manger des viandes infectes, & que l'vn mangeoit l'autre : la mere ne pardonnoit pas à l'enfant qu'elle nourriſſoit, car la faim la contraignoit de le remettre en ſon ventre, d'où il eſtoit ſorti peu auparauant. Il y a entre les autheurs varieté, en quelle ſorte Rome fut prinſe Procopie Grec, dit, que voyant Alaric ſes forces ne ſuffire à la prendre, ſe determina de l'auoir par tromperie, parquoy faignant vouloir leuer le ſiege, fit vne certaine maniere de trefües, & enuoya dans Rome trois cens priſonniers de la ville, qu'il auoit prattiqué pendant leur priſon, & auſquels il ſe confioit, leur ayant donné l'inſtruction de ce qu'ils auoyent à faire par le moyen de leur promiſe liberté, auec grandes promeſſes : & venu le temps deſigné, les priſonniers qui eſtoyent en liberté en la ville, en nombre de trois cens, prindrent l'vne des portes malgré les gardes d'icelle, & y entra dedans Alaric auec ſes gens en grande impetuoſité. Autres dient, que par le commandement & induſtrie d'vne grande Dame de Rome, ceſte porte fut miſe entre les maints des Goths, & que ce qu'elle en fit procedoit de la pitié qu'elle auoit, de voir ſouffrir extremes maux aux pauures gens : iugeant en ſoy-meſme que les ennemis ne pourroyent tant faire de mal en la ville, que faiſoyent les meſmes Romains. Il y en a d'autres qui dient qu'elle fut prinſe à force d'armes, ne pouuant plus ceux de dedans reſiſter contre les Goths. Mais quoy qu'il en ſoit, ils ſont tous d'accord qu'auparauãt que perſonne y entraſt,

le

le Roy Alaric fit crier sur peine de la mort, que nul de ses gens fut si hardi de toucher à creature viuante de ceux qui s'en seroyent fuis à sauueté dans les Eglises, principalement de celles de sainct Pierre, & sainct Paul, ce qui fut obserué, tout le reste de la ville fut saccagé & pillé: & y mourut plusieurs milliers de personnes, & beaucoup qui furent prins prisonniers: entre lesquels fut la sœur de l'Empereur nommee Placide, laquelle fut prinse en la puissance d'Attaulfe vn des principaux de l'armee, & parent bien prochain d'Alaric lequel Attaulfe quelque temps apres, la print à femme. Le iour ensuyuant, ils se firent entierement Seigneurs de la ville: & pour faire plus d'ignominie à l'Empire, & pour leur passetemps, les soldats firent Empereur vn nommé Attale, & le menerent par la ville en habit d'Empereur, & le lendemain, le firent seruir en esclaue. Ainsi demeurerent les Goths trois ou quatre iours dans Rome: puis ayãt mis le feu en certains endroits de la ville, en sortirent d'autre costé. Et l'Empereur Honorius, auec ces piteuses nouuelles estoit à Rauẽne, sãs se soucier de la misere en laquelle estoit la ville, dõt il portoit le tiltre d'Empereur. C'est la premiere fois que Rome depuis quelle fut en sa force, a esté sousmise au pouuoir des estrangers, car de ce que les François y entrerent du tẽps de Brenne, ie n'en fais point de conte, pource que ce fut au temps que Rome ne faisoit que cõmencer, & qu'elle n'estoit pas si forte qu'elle a depuis esté. Mais apres ce temps des Goths, la ville & Empire ont tousiours tourné en decadence, & maintes autresfois depuis, elle a esté destruite, & assubiettie, dont nous en conterons biefuement les plus notables succez. afin que le lecteur cognoisse la fragilité des regnes, & puissances mondaines, & comme Rome iadis Dame des nations vniuerselles, a esté faicte serue, & subiette de toute maniere de gens. Peu de iours apres qu'Alaric fut sorty de Rome, il voulut faire voile vers Sicile, mais fortune le repoussa en Italie, & mourut à Consence ville de Calabre: par la mort duquel les Goths esleurẽt pour leur Roy cest Attaulfe, qui auoit prins à femme Placide fille de l'Empereur Theodose: lequel se voyãt Roy, retourna à Rome, en intention de l'acheuer de ruiner iusques aux

fondemens, luy oſter ſon nom, & la depeupler entierement: ce qu'il euſt fait, ſi les larmes de ſa femme ne s'y fuſſent entremeſlees par interceſſion. Ces choſes executees auec maintes autres, les Goths ſortirent d'Italie, mais quarante ans apres les Vvandales, qui ſont auſſi peuples Septentrionaux y ſuruindrent, ſous la conduite de leur Roy, nommé Genſeric, & entrerent en Italie, auec force gens d'Afrique, ſur leſquels ils auoyent dominé: & venans à Rome, y entrerent ſans aucune reſiſtance, pource que la plus grãde partie des habitans s'en eſtoit fuye: La dedans demeurerent les Vvandales, & leur Roy Genſeric par l'eſpace de quatre iours, pendant lequel temps, ils la pillerent & s'accagerent, puis mirẽt le feu dedans en plusieurs endroits. Vingtſept ans enſuyuans la prinſe faite par les Vvandales, qui fut en tout ſeptãtedeux ans, apres que les Goths eſtoyent entrés ſous Alaric, le Roy des Erules & des Toringues nõmé Odoacre, vint auec grande puiſſance contre la ville de Rome: quoy voyans les citoyens, & qu'il ne pouuoyent reſiſter à ſi grande force ſortirent dehors, & le receurent amiablement, & en paix: ſi que, ſe faiſant nommer Roy de Rome, il y regna par quatorze ans. Deſpuis venant Zenon à ſucceder à l'Empire, enuoya de Conſtantinople, où il demeuroit, Theodoric Roy des Goths, qui en ce temps eſtoyent amis de l'Empire Romain, & vint Theodoric contre Odoacre auec groſſe armee pour recouurer Rome: ce qu'il fit, & ayant victoire contre Odoacre, le chaſſa non ſeulement de Rome, mais auſſi de toute l'Italie: & print pour luy le nom & le Royaume, & s'en fit Seigneur par l'eſpace de trente ans en paix, & ſans contredit: luy mort, ſon fils Alaric y regna encore huict ou dix ans auec ſa femme Amalaſonte. Depuis & apres quelques trauaux de guerre, ayant Iuſtiniã ſuccedé à l'Empire, les Goths retournerẽt derechef en Italie, ſous l'enſeigne de leur treſ-cruel Roy Totile, eſtans Belliſaire & Narſes hommes treſ-excellens, & de ſupreme valeur en armes, & capitaines en Italie pour l'Empereur Iuſtinian, leſquels veinquirent les Goths par diuerſes fois, en l'an de noſtre Seigneur, cinq cens octante. Ce Totile apres auoir par pluſieurs fois aſſiegé Rome: & en maintes cruelles batailles, finalement

par la trahison de quelques vns qui estoyent dedans, il l'obtint: estant Pelage souuerain Euesque, qui fut trouué dedans: par les larmes & prieres duquel, fut esmeu Totile à faire moderer l'occision & cruauté dont ses gens vsoyent enuers le peuple. Cela fait, le cruel Roy enuoya ses ambassadeurs demander paix à Iustinian, & pource qu'il ne luy accorda liberalemēt, ains le remettoit à Bellisaire; qui lors estoit capitaine general en Italie contre luy, en fut grandement despité, à cause dequoy il executa ce qu'il auoit mandé à l'Empereur, qui luy refusoit sa demande: car il destruisit quasi entierement la ville, & ne resta pas seulement la tierce partie des murs: il fit brusler le Capitole & la plus grande partie de la ville, voire tout ce qu'il peut, commandant aux habitans de vuider dehors. De fait, apres les auoir diuisez en plusieurs villes circonuoisines, il emmena quand & luy plusieurs des Senateurs, & des plus apparens de Rome, laissant la ville du tout inhabitee: & les plus beaux & somptueux edifices, entierement desolez: & en fut telle la ruine & destruction, qu'onque puis on ne la peut remettre en sa premiere forme: encore que Bellisaire (apres y auoir entré) reparast grande partie des murs & des logis, & donnast aide aux Princes Romains, fortifiant leur ville au mieux qu'il pouuoit, & faisant retourner en Italie les habitans dispersez aux lieux voysins pour y demeurer de nouueau: aussi fut Rome tellemēt reparee, qu'elle estoit forte assez pour resister à la seconde fois, que Totile y retourna mettre le siege: Mais pource qu'au partir que Bellisaire fit d'Italie, il auoit emporté quād & luy le courage, par lequel ils estoyent efforcez de se defendre, y suruenant Totile pour la seconde fois, il la print, vsant neantmoins d'effets contraires aux premiers: car au lieu de la destruire, il se trauailla de la restaurer en ce qu'il l'auoit ruïnee, & y fit retourner les citoyēs, qui s'en estoyēt fuis, ausquels il fit grand chere, & bien venuë. Quelques autheurs dient, que la cause de ceste mutatiō proceda de ce qu'il auoit enuoyé en France demander en mariage vne des filles du Roy, qui luy fit responce qu'il ne la luy vouloit point donner pour ne le recognoistre Roy d'Italie: car s'il en eust esté Roy, il ne l'eust pas destruite, ains

se fust

ſe fut efforcé de la maintenir en ſes droits. Autres afferment que ſe repentant de ſa cruauté paſſee, il auoit voüé à Sainct Pierre & S. Paul de reſtaurer Rome : mais quoy qu'il en ſoit, il en aduint ainſi, & fuſt ceſte la derniere fois que les Goths entrerent en Rome : laquelle ils perdirent bien toſt apres, eſtans veincus par l'excellent Narſes, capitaine de l'Empereur Iuſtinian, qui les ietta totalement d'Italie, où onques puis ils ne r'entrerent. Toutesfois ils monſtrerent aux autres nations, que Rome pouuoit eſtre veincuë & priſe: Car peu apres les Longobards ſuruindrent en Italie leſquels ſe faiſans Seigneurs de la Gaule Ciſalpine, qui à leur occaſion eſt maintenant nommee Lombardie, trois ans apres la ruyne de Totile vindrent ſous le Roy Clouis, & tindrent le ſiege deuant Rome, faiſans de grands dommages aux lieux circonuoyſins, encore qu'il ne prinſſent la ville. Quelque temps apres, & viuant le Pape Gregoire troiſieſme, Liutfrande leur Roy l'aſſiegea pareillement, & eſtant pres de la prendre, il en laiſſa l'entreprinſe, à la priere de Charles Martel. Depuis lequel & en l'an ſept cens cinquante deux vn autre Roy de ces Longobards, nommé Attaulfe, l'aſſiegea encore, au temps du Pape Eſtiẽne ſecond : & combien qu'il n'entraſt en la ville, ſi fit-il aux enuirons la plus cruelle enuahie qui euſt eſté depuis le temps de Totile, ne que luy meſme euſt faite. Et ſi Pepin Roy de France, & pere du grand Charlemagne, n'y fuſt allé au ſecours, certainement ils fuſſent entrez dedans, & l'euſſent entierement deſtruite, ainſi qu'ils auoyent deſia commencé par dehors. Ceſte calamité paſſee, Rome eut quelque reſpir par la faueur de Charlemagne, & auſſi pource que l'Empire paſſa en Occident. Toutefois par ſucceſſion de temps, & en l'an de noſtre Seigneur 833. eſtant Pape, Gregoire quatrieſme, & Empereur, Louys, les Mores, Sarrazins, diſciples de Mahomet, auec gros exercite deſcendirent en Italie, & ayans deſtruit Cencelles (à preſent nommee vieille-ville) allerent contre Rome qu'ils aſſiegerent, & la prindrent, profanans le temple de ſainct Pierre: puis ayans fait maintes ignominies, & bruſlé tout ce qu'ils peurent, retournerẽt en leurs nauires, chargez de pluſieurs priſon-

niers, proyes, & despoüilles. Rome ayant enduré toutes ces infortunes, Gregoire septiesme vint à succeder au pôtificat, qui eut de grandes guerres contre Henry Empereur d'Allemagne: lequel poursuyuant sa haine amena ses gẽs deuant Rome, en laquelle il assiegea le Pape: mais les Romains se defendirent courageusement, & luy resisterent, auec telle obstination, que le siege dura long temps. Toutesfois en vne bataille qui se fit, il print la ville, au moyen dequoy le Pape se retira au chasteau de S. Ange, auquel lieu estant assiegé, il eut pour secours grãd nombre de Normans, & voyant l'Empereur qu'il ne les pouuoit bonnement atteindre, il dstruisit premierement plusieurs edifices de Rome, puis s'en partit laissant en la ville la plus grand' part de son armee, pour la defendre auec quelques Romains, qui estoyent de sa faction. Estans donc les Normans arriuez auec quelques autres du parti du Pape, ils entrerent en la ville, où les deux armees combattirent ensemble par plusieurs fois: & en fut tel le dommage que la ville receuoit de chacun costé, que la plus grande part en fut bruslee: car par special tout ce que les Normans pouuoyẽt attraper de leurs ennemis, fussent maisons ou autres choses, il estoit bruslé, abbatu, & mis par terre. Le Capitole, mesme, qui auoit esté refait de nouueau, & où les gens de l'Empereur Henry s'estoyent fortifiez, fut derechef bruslé. Finalemẽt les Normans, & la partie du Pape, furent victorieux, estant Rome tellement ruynee & desolee, qu'onques depuis elle ne fut restauree, ny ne sera iamais en son premier estat. Ceux qui en ont escrit afferment que Totile, ny iamais aucune autre nation, ny firent onque si grand dommage, qui soit à comparer à celuy qu'elle reçeut pour lors. Qu'il soit vray, on y voit pour le iourd'huy des vignes, des iardins, & autres places vuides, où il y auoit en ce temps là des Eglises, & autres choses fort notables, la grande ruïne desquelles, est aduenue en l'an mil octante deux. Partant quiconque considerera bien ces infortunes, trouuera qu'il n'y à quasi nation au monde, ayant iadis esté subiecte à Rome, qui ne soit venue en diuers temps la saccager. Et pour dernier exemple en nostre temps, à cause de nos pechez, & particulierement

de

de ceux qui habitoyent leans, l'exercite Imperial, qui estoit des Espagnols,&Allemans par secret iugement de Dieu, s'en alla deuãt ceste ville qui fut prise & saccagee: &pource qu'au premier assaut, feu Charles, Duc de Bourbon, prince François,& l'vn des plus braues hommes de son tẽps, qui pour lors estoit capitaine general de l'Empereur, y fut tué: estans les soldats en liberté, ils firent, des cruautez enormes: voire toutes celles qu'on pouuoit penser, excepté de mettre le feu aux Eglises. Ce qui proceda (comme il est à presumer) par la iustice de Dieu, encore que les executeurs d'icelle ne fussent sans grand peché: car il est besoin qu'il vienne scandale, mais malheur à qui le commettra.

L'excellence & les loüanges du trauail, & dommage qu'engendre oysiueté.

CHAP. XXIX.

NOus auons par la loy & commandement de Dieu, qu'il faut trauailler en ce mõde: car le premier hõme, ayant enfraint le commandement de Dieu, fut chassé de Paradis terrestre, & la terre luy fut baillee pour en iouyr, à la charge neantmoins de la labourer en continuel trauail, qui ne luy fut point limité à temps, ains tãt qu'il viuroit: & encore non seulement au premier homme, mais aussi à toute sa posterité. Et toutesfois encore que par la saincte Escripture ce trauail soit donné à l'hõme pour penitence, si est-il propre medecine pour remedier au mal passé: pource que par son trauail on viẽt à regagner ce qui a esté perdu en mangeant: & de tant plus (bien que ce fust pour chastiment) que Dieu n'a point commandé chose qui ne fust bonne de soy, tellemẽt qu'il a donné à l'homme le trauail pour iouyr de la terre: Iob dit que l'homme est né pour trauailler. Voyez nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ, qui à l'exemple de nous tous, a trauaillé continuellement en penible exercice iusques à la mort. En vne de ses paraboles il reprent & blasme les vierges qui dorment, & sont oysiues parmi la place, & fauorise celles qui trauaillent,

lent, disant en vn autre passage : Venez vous qui estes chargez, & ie vous soulageray : Si nous nous mettons à lire, nous trouuerons que les anciens Saincts ont tousiours employé le temps en continuels exercices & labeurs. Qui plus est, le trauail est non seulement salutaire à l'ame, mais sain aussi au corps, car il le rend agile, dispos, & fort : il accroist les bons esprits, & consume les mauuaises humeurs. Et quand à l'ame, il luy oste l'occasion de mal faire, la destournant des mauuaises pensees. Cela est certain que iamais de chose de grande consequence ne sortit bon effect sans peine : & si les aises qu'on obtient moyennant la peine en semblent meilleurs. Qui prend le trauail, prend aussi le repos, pource qu'à l'homme las, toutes choses sont douces & agreables : le manger luy est sauoureux, le dormir luy est facile, & si reçoit tous autres plaisirs en bonne affection. A celuy qui ne se trauaille & ne se lasse, le repos ne peut donner parfaict contentement. Or le trauail rend l'homme discret, esueillé, bien aduisé & sage, toutes bonnes choses en procedent. C'est trauail qui rend habille l'homme, luy fait des logis pour demeurer, voyes pour cheminer, nauires pour nauiger, armes pour se defendre : bref, les biens qui en viennent sont innumerables. Par trauail, les terres steriles sont faites fructueuses & abondantes : à celles qui sont seches, il donne de l'eau, ouurant le ventre de la terre par où passe l'humeur : il hausse la terre où il en est besoin & abaisse les montagnes qui nous empeschent : il fait contourner les fleuues droits, & couler par terres seiches & sans eau, & si à puissance d'orner & farder nature, & la contraint quelquesfois d'engendrer ce qu'elle ne feroit de sa propre volonté : il appriuoyse les bestes furieuses: il rend les esprits des hommes prompts & subtils, & pareillement les autres sentimens & puissances de l'homme : chascun qui s'employe sçait quel grand guerdon s'obtient par trauail. Dieu n'a voulu que les siens paruinssent au ciel sans peine. Si les somptueux edifices, les grands palais, & les villes peuplees te semblent grandes choses, sçache que c'est du labeur, & de la sueur de tes predecesseurs. Si pareillement les arts & sciences &c

contentent, souuiéne toy que c'est le spirituel trauail des doctes hommes du temps passé, quand tu verras de beaux champs, iardins delectables, & vignes accoustrees, sois seur cela proceder de l'œuure du trauail: pource qu'oysiueté ne fait rien faire, ains plustost desfait les choses faites. Par trauail les hommes atteignent à ceste grrande & notable renommee. C'est ce qui a fait sages, Platon, Aristote, Pitagoras, & le reste de tous les hommes doctes, qui ne cesserent onques de trauailler leurs corps & leurs esprits, estudians, escriuans, enseignans, disputans, ne se soucians de dormir, de manger, ny de vestir leurs corps: & encore quand ils en prenoyét, il leur estoit de beaucoup plus sauoureux qu'aux oysifs & paresseux gloutons. Qui est-ce qui fit Hercules tant illustre & renommé, sinon ses douze trauaux? Qui est-ce qui a rendu tant fameux Alexandre le Grand, Iules Cesar, & tous ces excellens Roys & Capitaines, sinon l'exercice & le trauail? Et au contraire Sardanapale & autres semblables Princes lascifs & ocieux, ont esté ruïnez & oppressez, & sont morts infames. Par là on peut aisemét cognoistre que si le trauail estoit osté du monde, tout seroit aneanti: les offices tomberoyent en decadence: les arts mecaniques, les lettres, les estudes, les biens, les souuenances, la iustice, les loix, la paix, ne pourroyent estre soustenues sans le trauail. Toutes les vertus se tiennent par son moyen, & sans luy ne se peuuent exercer: pource que celuy qui veut administrer iustice, doit trauailler. Pour conclusion, nulle vertu ne se peut mettre en œuure sás trauail. C'est pourquoy Hesiode dit qu'il faut acquerir la vertu par sueur. Si nous voulons exactement contempler toutes les choses que Dieu a creé, nous trouuerons que de tant plus elles sont parfaites en vn certain moyen, tant plus pouuons nous dire qu'il leur a donné grand trauail. Voyons pour les superieurs: le Soleil se meut continuellement: la Lune n'est iamais arrestee: les cieux & les planettes ont esté, sont & seront tousiours en continuel mouuement: le feu ne se peut tenir sans faire quelque operation: l'air va tousiours d'vne part ou d'autre. Des parties basses, l'eau, les fontaines, les riuieres fluent incessamment, & la mer se meut sans cesse. De

la terre, bien qu'elle soit immobile, car il le faut & est necessaire, afin que les hommes puissent aller & venir sur elle & s'y reposer) toutesfois elle n'est iamais en repos: ains produit continuellement herbes, arbres & plantes, comme celle qui est tenuē de maintenir & nourrir tant d'hommes & de bestes. Par ainsi donc, si nous mettons toutes ces choses en consideration, nous trouuerons que nature n'est ententiue à autre chose qu'au continuel trauail, pour creér, former, faire, desfaire, produire, corrompre, alterer, organizer & besongner, sans s'arrester ny reposer en quelque sorte que ce soit. Que ce que ie dy soit vray, les sages Philosophes du temps passé le donnerent à entendre, quand iamais ils n'ont esté las de loüer le trauail & exercice corporel. Virgile dit que le labeur cōtinuel surmonte toute choses. Horace en ses Satyres, dit que Dieu n'a rien donné aux hommes sinon auec peine & labeur. Euripide dit que le trauail est pere de renommee: que Dieu ayde à celuy qui trauaille: que le voyage de vertu se fait par le trauail: & que sans iceluy il n'y a renommee, loüange, ny bonne aduāture. Menandre escrit, & sagement, que l'homme sain qui est oysif, est de pire condition que celuy qui a la fieure. La sentence de Democrite me semble fort spirituelle: quand il disoit, le labeur volontairement prins ne donne point de peine aux forces. Hermicon enquis de qui il auoit apris la science qu'il auoit, respondit de trauail & d'experience. C'estoit la sentence du grand Pitagoras, que l'homme deuoit eslire bonne vie, & l'executer en trauail, qui rend la coustume douce & aisee. Salomon dit aussi que le paresseux doit prendre exemple aux formis. S'il me faloit raconter les exemples de tous ceux qui ont trauaillé, ie n'aurois iamais fait. Il suffira donc de dire qu'onques homme ne fut illustre par armes, par lettres, par exemple de bonne vie, ny encores par autres arts, sans se trauailler grandement, & qu'à la verité iamais gens ocieux ne furent grands, ny cognus, & si d'aduanture quelqu'vn estant né grand, a vescu oysif, il est certain que par oysiueté son estat a esté ruïné, où il a perdu son renom, sa vie, ou son repos, estant la perte le vray fruit de paresse, par laquelle les vices se multiplient, con-

me le tesmoigne l'Ecclesiastique, disãt oysiueté enseigne beaucoup de malices. Aussi Ouide afferme que Cupido n'a de force sinon sur les oysifs, & à bon droit: car en oysiueté se songent les malices, s'inuentent les trahisons, & s'executent les pechez. Ezechiel nombre oysiueté entre les iniquitez, pour lesqueles Sodome fut destruite. Quãt à moy ie ne sçay chose quelcõque qui ne soit ruïnee par oysiueté quand elle s'y fourre. Nous voyons du feu s'il n'est entretenu, qu'incontinent il s'esteint: l'air pareillement veut estre tousiours mouuant: & s'il est enfermé & retenu il se corrompt: l'eau retenue en lieu où elle ne puisse courir se gaste & putrefie. Si la terre n'est labouree & ouuerte, elle ne peut produire que ronces, espines, chardons & autres herbes inutiles. Nous voyons euidément que l'or n'estant mis en œuure: ny esclarci, ne monstre sa beauté, & le fer & autres metaux s'enroüillent, si on ne les fait seruir. Les Prouinces & terres non habitees ny labourees, sont pestilentieuses & steriles: de maniere qu'il semble que l'vsage les purge & guerisse. Les maisons & logis s'ils ne sont habitez se gastent & ruïnẽt. Les chemins non vsitez se referment & reserrent: au moyen dequoy on peut cognoistre que les choses qui ne sõt employees & mises en labeur se desfont & perdent: voire iusqu'aux esprits des hommes, s'ils ne s'exercent ils deuiennent paresseux, & l'ame & le cœur se consument: les forces du corps s'en affoiblissent, & s'en trouuẽt flaques. N'ay-ie pas dit par cy deuant que le trauail rend l'homme agile & dispos, & maintenant ie dy que par le cõtraire, oysiueté gaste la complexion, corrompt les bõnes humeurs & les mauuaises viennent à maistriser. Galien dit qu'il est impossible que l'homme se puisse tenir sain s'il ne trauaille. Auicenne tient la mesme opinion, auec Corneille Celse, & autres excellens medecins. Les cheuaux & telles manieres de bestes, en les tenant oysifs deuiennent inutiles. Les nauires qu'on tient arrestees aux ports & hayres se pourrissent, & en nauigeant se conseruent. Les gens de guerre s'aneantissent quand on les tient en repos. Encore dit-on que l'oysiueté d'Annibal en Capuë fut cause, que les Romains eurent victoire sur luy. Il est aduis aux paresseux que toutes choses donnent

peine

peine. Celuy qui marche le mieux en guerre, combat à plus grande seureté, mais à celuy qui s'arreste en vn lieu aduient plus d'inconuenient, & le Soleil le brusle d'auantage. Aussi nous voyons que l'archer ne tire à l'oyseau volant, comme à l'arresté. Lon voit encore ordinairement que les voix & les instrumens qui ne sont mis en œuure, se diminuent, & deuiennent enroüez & discordans: & au contraire, l'vsage les affine, accorde, & adoucit. Il y à quelque sorte de vins qui veulent estre remuez & maniez pour les conseruer & rendre meilleurs. Les pierres precieuses si elles ne sont poulies & fardees ne monstrent point leur beau lustre, mais accoustrees & mises en œuure on void leur perfection: voire iusques au fer mesme, que plus il est employé, plus est resplendissant & clair. Entre les bestes brutes, celles qui plus portent de peine sont plus estimees des hommes. Lon pourroit en cest endroit amener tãt d'authoritez de poëtes & philosophes qui blasment oysiueté, que par le moyen d'icelles on pourroit accomplir ce qui defaut à rendre parfait ceste remonstrance. Les Saincts la maudissent, les philosophes la condamnent, Ouide, Platon, Horace, Claudian, Virgile, & tous les autres poëtes chantent contre elle: toutes les histoires sont pleines des maux qui en deriuent. Platon & Aristote condannans oysiueté, exaltent fort l'art qui se nomme Gimnastice, par lequel toutes les choses necessaires à la guerre sont enseignees. L'Empereur Adrian auoit esleué & nourri vn nommé Turbe tres diligent & labourieux negociateur: vn iour l'Empereur voyant qu'à son aduis ce Turbe trauailloit trop, il luy dit qu'il ne se tuast pas & qu'il eust plus de soin de sa santé: auquel Turbe respondit, mõ Seigneur, l'homme nourir, esleué, & fauorisé d'vn Empereur, doit mourir sur les pieds en trauaillãt. Quinte Curse recite que les maladies d'oysiueté, se guerissent par trauail. Les Romains auoyent accoustumé commencer le iour à minuit, afin qu'à l'apparitiõ & sortie du Soleil ils commençassent tous à trauailler, & qu'il leur fust aduis que desia la moitié du iour fust passee sans auoir rien fait. Vn Romain persuadoit au Senat qu'on ne destruisist point Carthage, afin que les Romains deue-

nans asseurez par la defectuosité d'icelle, ne deuinssent oyseux. A ce propos Scipion Nasique, voyant que quelques vns disoyent Rome estre en seureté, puis que Carthage estoit desolee, & Grece saccagee : il leur dit, mais au contraire, nous sommes maintenant en plus grand peril, d'autant que nous ne doutons plus personne. Par là cest excellent homme vouloit inferer oysiueté estre cause de plus grand peril que la guerre, ny les voisins ennemis: & que la peur asseure d'auantage, que d'estre sans pensement: auquel propos de Scipion, nous auons le cõmun prouerbe : Il vaut mieux perdre que chommer. Apulee dit, que rien ne luy sembloit plus loüable que les escrimeurs, qui auoyent oysiueté en telle abomination, que les maistres ne donnoyent iamais à manger à leurs disciples, qu'ils n'eussent premierement fait quelque vertueux exercice. A ce mesme propos Ciceron recite, que les hommes estoyent veritablement nez à bonnes operations: dequoy nostre ame nous est argument suffisant, car iamais n'est arrestee: Le renommé Draco legislateur d'Athenes, entre les plus notables loix qu'il donna, & dignes de plus grande loüange, c'est qu'il punissoit de mort ceux qui estoyent trouuez oysifs, ou qui s'en alloyent à leur plaisir, & passe-temps. Il est biẽ à presupposer, combien le trauail estoit en estime enuers les Gentils : veu qu'il en auoyent trois Idoles, l'vne nommee Strenua, c'est à dire dexterité : la seconde Agenoria, qui signifie verilité : la terre Stimula, qui vaut autant qu'esguillon d'honneur, ou de vertu: ainsi leur estoit le trauail si recõmandé qu'ils en formoyent des Idees en l'eternité. Mais afin de ne trop nous arrester à l'opinion des Gentils, venons à la sainte Escriture, qui ne nous oblige moins au trauail, que de nous defendre des choses profanes. Salomon en ses prouerbes entre les autres lieux par lesquels il blasme tant oysiueté, dit : que le paresseux qui delaisse de labourer en Hyuer, sera mendiant. Sainct Paul ne se glorifie de rien plus que de n'estre point oyseux, & par tout il louë le trauail. Il escrit aux Thessaloniciens qu'ils sçauent bien, qu'ils le doyuent imiter : car il ne fut onques oysif parmy eux, & ne prenoit son repas qu'il ne l'eust gagné: il trauailloit iour & nuict, pour ne les incommodet

moder, ains pour leur dõner exemple : & si disoit, que celuy qui ne veut trauailler ne doit manger. Il fait le semblable aux Corinthiens, leur racontant ses trauaux pour leur donner exemple. & autant en fait-il maints autres lieux. Employons donc d'oresnauant le temps en bons & honnestes exercices, & fuyons oysiueté, qui iamais ne sçeut faire chose qui vaille. Si ne faut-il pourtant exposer ces choses auec telle rigueur que d'en laisser le boire, manger, dormir, & prendre hõnestement son repos. car l'hõneste repos & recreation est quelquefois licite. Pour ceste cause Ciceron exalte & prise Scipion qui disoit n'estre iamais moins en repos que quand il se reposoit : & dit Ciceron, que ceste parole estoit notable, pource que par icelle il monstroit qu'en son oysiueté il pensoit à ses affaires : & que lors de sa solitude il se conseilloit auec soy-mesme. Le moral Seneque allegue, qu'oysiueté sans lettres ou estude, est la mort ou sepulture de l'homme : & que ceux là seulement qui s'exercent en sapience, sont ceux qui sçauent & ont sa vraye oysiueté. Plutarque veut que le sage despense son temps en l'exercice de science & prudence. Que les hommes donc considerent bien comme ils font employ de leur tẽps, qui va si viste, veu qu'ils rendront conte iusquà vne seule parole oysiue. Caton tout Payen qu'il estoit, disoit que les hommes grands & illustres, sont aussi bien tenus de rendre conte de leur temps perdu, que celuy qu'ils ont bien employé. Pour conclusion nous deuons faire si bonne mise de nostre temps en honnestes exercices, que nous en ayons le fruict, & nous soit aloüé au Royaume des cieux, qui est apresté à ceux qui sõt appellez en la vigne du Seigneur pour traiuailler : car apres ils seront payez de leurs salaires. Aussi à ce propos sainct Iean dit : Bien heureux sont ceux qui meurent au Seigneur, pource que leurs esprits se reposent de leurs labeurs, & emportent quant & eux leurs œuures & leurs trauaux. Ceste authorité preuue bien que le trauail est la marchandise de ce monde qui se vend, s'achete, & liure au ciel : comme S. Paul mesme l'approuue, disant que chacun receura son salaire, & payement selon qu'il aura trauaillé icy bas.

Pourquoy la Palme est attribuee aux victorieux, & le Laurier signe de victoire.

CHAP. XXX.

C'Est chose asseuree, qu'anciennement les Romains donnoyent la Palme aux victorieux en signe de triomphe: & cela est si vray qu'escriuant en Latin ce mot Palme, il est entendu pour victoire: & comme dit Plutarque au traicté des cõputations, a chacune sorte de victoire estoit designee vn espece de couronne, auec lesquelles estoyent couronnez ceux qui les obtenoyent, les vnes faites de Rameaux d'Oliuier, autres de Laurier, de Chesnes & autres arbres, entre lesquels la Palme estoit le signe general de victoire: Et dient les anciens que la cause de luy auoir attribué ceste signification plus qu'aux autres, procede de la merueilleuse proprieté de ce bois: laquelle sans estre autrement esprouuee, & rendue certaine par l'authorité de ceux qui en escriuent: comme font Pline, Aristote, Theophraste, Aulugelle, & Plutarque: tous lesquels afferment que tant plus ce bois de Palme ou l'vne de ses branches est chargee de grand fardeau, de tant plus il resiste à la pesanteur: & qu'au lieu que tous les autres bois ployent sous la charge, & sont surmontez du fais, ceste Palme au contraire resiste: pource que plus la charge est grande, & plus elle se dresse contremont. Pour ceste cause dient Plutarque & Aulugelle, que celuy qui vient à veincre vn autre ne le laisse surmonter de peur du peril: ny s'affoiblit, mais plustost en trauaillant, & resistant poursuit sa victoire: & pourtant vn tel homme est accomparé à cest arbre qui à la mesme nature de veincre & resister au fardeau, c'est pourquoy il est donné en signe de victoire. Autres dient que ceste chose a esté pratiquee par les Gentils, pource que la Palme fut consacree à Phœbus premierement que le Laurier, & qu'elle est tres ancien signe de Victoire, aussi Pline & Theophraste en escriuẽt maintes autres proprietez desquelles ie ne tairay ceste cy affermee de tous: c'est que comme la Palme à contraires effects à tous les autres arbres, aussi y en a-il des masles & de femelles: & que les femelles

Plin. li. 6. Aristote en ses problemes. Theo. li. 5. Aulu. li. 3. Plutarque en ses simposes.

femelles sont celles qui produisent les Dattes, & les masles seulement fleurissent:ou bien quandil aduient,qu'ils portent fruict, il est petit & sans goust, ny profit. Et si faut noter que les femelles en quelque lieu qu'elles soyent, s'elles n'ont des masles aupres, ne portent aucun fruict,& si d'auanture le masle est couppé ou esbráché,la femelle (comme vefue) ne portera de là auant aucun fruict. Or laissant à part la Palme, il faut noter qu'aux triomphes de Rome, les triomphateurs estoyent couronnez de Laurier, & le capitaine qui triomphoit, en portoit en la main vne branche. Ainsi est descrit le triomphe de Scipion l'Afriquain par Appion Alexandrin, & de plusieurs autres: dont Pline en donne quelques raisons, & dit que le Laurier est consacré à Apollon ou Phœbus: pource que sur le mont de Parnasse il y en à grande abondance, & qu'il croit que pour ceste raison les triomphateurs se couronnent de Laurier: encore dit-il vne autre raison de la merueilleuse proprieté: c'est qu'il est naturellement ennemy du feu,& que les foudres & tonnerres ne le peuuent toucher: & que pour ceste cause,si tost que l'Empereur Tybere oyoit tonner,il prenoit vne fueille de Laurier qu'il mettoit sur sa teste, iugeant par ce moyen estre hors du danger de la foudre, ainsi que l'escrit Suetone en sa vie. Les Prestres diuinateurs de Rome se couronnoyent pareillement de Laurier,puis en le faisant brusler, deuinoyent par le son qu'il faisoit,ce qui estoit à venir:c'est pourquoy Claudian appelle cest arbre diuinateur des choses futures. Pline & Suetone au commencemẽt de la vie de l'Empereur Galba, racontent vne chose fort estrange, disans que Liue Drusille, qui depuis fut mariee auec l'Empereur Auguste,allant de Rome en vn lieu hors la ville nommee Vejetan,s'assit sous vn Laurier, où tost apres vn Aigle volant par l'air laissa tomber en son giron à trauers les branches de l'arbre,vne poule blanche comme neige,qui portoit en son bec vne branche verte de Laurier:dequoy Liuie fort estonnee fit nourrir la poule, qui depuis en fit tant d'autres, que pour ceste cause la grange où elle fut nourrie fut nommee Gallina. Elle fit pareillement planter le rameau qui deuint si beau,& produisit si bien, que

ce fut chose esmerueillable à voir les arbres qui en sortirent tellement que tousiours depuis Octauius. Aug. & ses successeurs par vne certaine coustume & superstitieuse religion, quand ils vouloyent triompher en coupoyent des rameaux qu'ils portoyent en leurs mains, puis apres le triomphe passé, les faisoyent replanter aupres de ceux, d'où ils auoyent esté coupez, & tous croissoyent comme les autres. Voila ce qu'en escriuent ces deux autheurs: aussi fait Suetone, de qui l'authorité est en grande reputation: & si il adiouste encore vn autre chose qui m'estonne: C'est que toutes les fois qu'il se mouroit vn Empereur, se sechoit aussi la plante, & les branches qui estoyent sorties de ce rameau qui auoit esté planté lors de son triomphe. Et quand Neron mourut qui estoit le dernier du lignage des Cesars, se secherent tous les Lauriers qui auoyent esté produits du premier apporté au bec de la poule, & plâté par Liuie, & aussi moururent toutes les poules qui estoyent venues de la premiere branche: & qu'au palais imperial cheurent quelques tonnerres qui firent tomber les testes des statues des Empereurs, qu'on auoit là mises: & pareillement tomba par terre le sceptre qu'Auguste Cesar portoit en la main. Il y auoit continuellement vne courõne de ces Lauriers sur la cornisse des maisons des Empereurs. Ouide entre les autres dit en ses Metamophorses, que les Romains tenoyent le Laurier pour vn arbre sacré, & ne s'en aidoyent en choses viles, sales & prophanes, ains le tenoyent pour signe de paix, le nommant Laurier pacifique. Pline dit que le Laurier approprieté contre la peste, & contre les serpens venimeux. Ouide recite que Daphné fut cõuertie en cest arbre, & que pour ceste cause il fut consacré à Phœbus, lequel (entre les autres vanitez) estoit de ces vieux Romains adoré pour Dieu.

Combien est detestable le vice de cruauté auec plusieurs exemples à ce propos.

CHAP. XXXI.

ENtre tous les vices qui plus repugnent à l'humanité & qui plus rendent les hommes mõstrueux & abbomina-

minables, il me semble que cruauté est le souerain: veu que l'homme qui est animal noble, fait à l'image & similitude de Dieu, & né pour faire douceur, est rendu par cruauté, ainsi qu'vne beste brute, terrible, furieux, mal voulu, & ennemy de Dieu, qui est souueraine clemence: & encore tel homme se resioüit du mal d'autruy. Aristote dit que cruauté, fierté & inhumanité, est vice de beste sauuage & furieuse. Senecque au second liure de Clemence la nomme felonnie de l'ame, & de là il conclud, qu'elle est contraire & opposite à la vertu de clemence. Cruauté est grande ennemie de iustice & de raison: & est ce vice beaucoup pire qu'orgueil & ire: pour ce qu'il semble que le courroux procede d'vn desplaisir de voir faire mal à autruy. Mais des cruels, nous en trouuons beaucoup, qui en riant, & sans aucun desdain, ains seulement de pure malice & cruauté donnent tourment aux hommes, & les font mourir: par ainsi elle est ennemie capitale de iustice, qui deffend & ne permet qu'aucun reçoyue dommage, ou mal sans coulpe: & si veus qu'aux coulpables on donne temperee & douce correction. Seneque au liure des mœurs dit que si on nomme bourreaux ceux qui ont la correctiõ des vices n'ont mesure: que doit-on dire de ceux qui oppriment & tuent les innocens: Les exemples des cruels sont infinis: entre lesquels fut Herodes Roy des Iuifs, regnant au temps de la naissance de nostre Seigneur Iesus Christ. Car apres la mort de tant d'Innocens, pensant tuer, parmy eux, celuy qui estoit venu pour nostre redemptiõ, voulut monstrer sa cruauté, non seulement pẽdant sa vie, mais aussi en sa mort: & pource se sentant prochain d'icelle, il appella tous les principaux de Hierusalẽ: lesquels venus il fit prendre, & enfermer en vn lieu où il estoit donnant charge à sa sœur qu'au poinct qu'il rendroit l'ame, elle les fist tous mourir: à quoy il faillit, car Dieu y pourueut au contraire. Or faisoit il ces choses (ainsi qu'il le confessa lors de son trespas) pource qu'il sçauoit bien que le peuple de Hierusalem seroit fort ioyeux de sa mort: & afin qu'il succedast au peuple autrement qu'il n'esperoit, luy esmeu de vouloir malin, pour faire que chacun receust tristesse en ce iour la, deliberoit de faire

se faire ceste occision & horrible meurtre. Les cruautez d'Abimelech fils du Grand Gedeon furẽt aussi fort merueilleuses, car pour auoir seul le Royaume, il fit mourir soixãte de ses freres, & n'en eschappa qu'vn seul nommé Ionathas, qui s'enfuit par volõté de Dieu, pour faire que le traistre ne fut iamais sans soupçon Mais ie ne sçay si à ceste-cy, l'autre suyuãte fut plus grãde ou moindre qu'il exerça contre les Sichimites, en vengeance de ce qu'ils l'auoyent chassé de leur ville: en laquelle estant r'entré par force & de nuict, il tua tous ceux qui y estoiẽt, hommes & femmes, & grãds & petits, & pource que quelques vns s'en estoient fuys aux temples, il les fit enuironner de tant de bois, qu'y ayant mis le feu, la chaleur fut si grande auec la fumee, qu'ils en moururent tous, destruisant la ville, puis apres y mettant la charruë la fit semer de sel. Fort grãde aussi fut la cruauté des Carthaginiens enuers Attile Regule, lequel estant prisonnier, l'enuoyerent sur sa parole par deuers les Romains, pour moyenner paix, sous la permutation des captifs & prisonniers: & à son retour vers eux (où il se rendit de sa propre volonté pour conseruer sa foy) le mirent dedans vn tonneau, qui estoit enuironné de cloux de fer fort agus, tellement que ne se pouuant aucunement appuyer ny reposer en aucun endroit, le firent ainsi mourir miserablement. Tous les tyrans sont coustumiers d'estre cruels de nature, mais dessus tous est execrable le sanguinaire Phalaris tyran de Sicile: qui tua infinité d'hommes, sans aucune coulpe, & si estoit plus cruel (à bien le considerer) en affection, qu'en effet: pource qu'il auoit vn toureau de bronze, que Perillus luy auoit fait, dedans lequel estãt celuy qu'il vouloit mourir, & allumé le feu à l'enuiron, le patient prononçoit sa voix par dedans, comme si ce fut le mugissement d'vn toureau: & cela ce faisoit afin que par le cry de la voix humaine il ne fust esmeu à compassion. Vne seule chose a esté faicte bonne par luy: c'est que Perillus, inuẽteur de ce supplice, y fut mis le premier. Si ne sçay-ie toutesfois auec quelle autre cruauté se pourroit esgaler à celle de Tullie fille de Tarquin Roy de Rome, qui fit tuer son propre pere, afin d'heriter le Royaume, que luy mesme de bonne volonté luy eust donné, si elle eust quelque

peu

peu attendu,&ce qui eſt encore plus à noter de ſa cruauté,c'eſt que giſant le pere mort en terre, elle eſtant montee ſur ſon chariot, paſſa par deſſus : & combien que les cheuaux qui la menoyent eſpouuantez de la perſonne morte,refuſaſſent de paſſer, & que le cocher qui les conduiſoit, ſentant l'eguillon de pitié, vouluſt les faire tourner de l'autre part, afin que le Roy mort ne fut deſpecé, ſi print elle plaiſir en ſa cruelle affection, ce que les beſtes meuës de pitié fuyoyent de faire : car en deſpit des cheuaux elle les fit dreſſer à ſon vouloir; & paſſer par deſſus le corps de ſon pere. Les Scites, gens furieux & vaillans en guerre ſont auſſi notez par les hiſtoriens pour fort cruels, mais entre leurs cruautez admirables, ceſte cy en eſt l'vne. Ils tuoyent les beſtes grandes, comme cheuaux & toureaux, & mettoyent dedans les hommes qu'ils vouloyent tourmenter: & les lioyent en telle ſorte qu'ils ne pouuoyent remuer ny ſortir hors, & là leur donnoyent à manger, à fin qu'eux viuans, la chair de ces beſtes mortes ſe corrompiſt, & les vers ſortans d'icelle mangeaſſent les hommes vifs,&qu'ils mouruſſent en ce cruel tourment. Nous liſons que Maximin Empereur de Rome en fit autant; ayant penſé la plus horrible cruauté que cœur d'homme peuſt deuiner: il faiſoit lier les hommes vifs, auec les corps des morts, & les laiſſoit ainſi, iuſques à ce que le mort euſt tué le vif. Virgile en eſcrit autant de Mazence. Nous liſons auſſi des cruautez fort eſtranges d'Alexandre Phereen qui faiſoit enſepuelir les hommes vifs, liez face à face l'vn contre l'autre. Il en faiſoit veſtir d'autres de peaux d'Ours, & autres beſtes ſauuages: puis les iettoit emmy les champs, parmy les maſtins,afin qu'ils les deſchiraſſent &mangeaſſent. Ie ne ſçay ſi on pourra ouyr la cruauté d'Aſtiages Roy des Medes enuers Harpale l'vn des principaux & plus grands amis de ſon Royaume, ſans en eſtre grandement esbahi. Ceſt Aſtiages ordonna qu'on fit mourir vn ſien petit fils, à cauſe d'vn ſonge qu'il auoit fait, & qui ſeroit fort long à raconter,& en donna la charge à Harpale, lequel, meu de la pitié que luy faiſoit ceſt enfant innocent (qui depuis fut nommé Cyrus le grand)&auſſi pour la crain-

te de la mere de Cirus, qui estoit fille d'Astiages ne le voulut point tuer, ains fit diligence qu'il fust bien nourri. Long temps apres Astiages fut aduerty que l'enfant n'estoit pas mort, pourquoy sans en faire mauuais visage le retira auec luy : toutesfois en payement de la pitié qu'Arpale auoit exercee en la salutation de la vie de Cyrus, le Roy fit secrettement tuer vn sien enfant: & le iour ensuyuant le conuia à disner, auquel entre autres viandes luy fit seruir la chair de son propre enfant, dont le pere mangea de bon appetit, n'ayãt en horreur sa propre chair, & ce pour autant qu'il n'en sçauoit rien. Astiages encore non content de si cruelle tromperie, fit vn autre tres-cruel acte : car au lieu du dernier fruit il fit mettre en plats la teste, les pieds, & les mains de l'enfant, & presenter deuant le pere, afin qu'il sçeust que tel dessert procedoit du corps de son fils. Entre ces deux capitaines Marius & Silla capitaux ennemis, fut fait tant de tyrannie, qu'il sembloit qu'ils ne pensassent autre chose qu'à regarder, lequel des deux la feroit plus grande. Silla fit tuer en vn iour quatre legions de soldats. Aussi les Prenestins, peuple d'Italie, qui luy demandoyent misericorde, de ce qu'ils auoient reçeu le capitaine Marius à sauueté, ne furent pourtant exempts de sa tyrannie : Car il les fit tous tuer, & ietter aux champs, pour estre viande aux Vautours, & Corbeaux. Autãt en fit Marius: par ainsi furent tous deux esgaux en cruauté. Ie ne sçay s'ils s'en trouuera vn au monde, qui se puisse esgaler à l'Empereur Tybere, successeur d'Octauius. Car apres sa feinte clemence, au commencement de son regne, il ne laissa passer iour qu'il ne respandist le sang humain des innocens. Dauantage, il imagina vne sorte de cruauté, dont iamais n'auoit esté ouy parler, il deffendit sur peine de mort, que nul fust si hardi de plorer, ny faire semblant d'auoir douleur de ceux, qu'il faisoit innocemment mourir. Cruauté veritablement estrange : car ie ne pense point qu'il y ait plus grande peine, que celle qui empesche le cœur affligé, d'adoucir & descharger sa douleur par larmes. Ce qu'il faisoit apres aux filles, est pour faire clorre les oreilles à chacun, afin de ne l'entendre : Auparauant que les faire mourir, il les faisoit desflorer & violer par

les

les bourreaux, afin qu'auec la mort elles perdissent l'hõneur & la Palme de victoire. Il estoit si affectiõné à faire mourir, que sçachant qu'vn qu'il auoit condamné à mort, s'estoit tué soy mesme, il souspira à haute voix, disant: O comme ce Cornulie m'est eschappé (ainsi se nommoit le condamné:) car il faut entendre qu'il tourmentoit les patiens en sorte, auparauant que les faire mourir, qu'ils reputoyent la mort leur estre vne grande grace. Il n'y a personne qui ne s'esbahisse de l'inuention qu'il auoit des tourmẽs & des morts. Il faisoit beaucoup boire ceux qu'il vouloit faire mourir, puis incontinent apres qu'ils auoyent bien beu, leur faisoit fort estroitement lier les conduits de l'vrine, en sorte qu'ils ne pouuoyent pisser, & les laissoit ainsi iusques à tant qu'ils mouroyent d'excessiue douleur. Encore pour son plaisir seulement, d'vne haute riue, qui estoit en vne isle, nommee Capraire pres Naples, il faisoit ietter les hommes en la mer, & pource qu'il luy sembloit que mourir en l'eau estoit vne mort douce & agreable, il faisoit descendre & mettre en bas des mariniers & autres qui auoyent des piques & autres armes, auec lesquelles ces pauures hommes ainsi iettez estoyent rompus, & mis par pieces, auparauant qu'ils fussent tombez en l'eau. Apres la mort de ce Tybere, telle qu'il la meritoit, Caius Caligula eust l'Empire, lequel suyuit ses predecesseurs, voire les auança en affection. Il souhaitoit que tout le peuple de Rome n'eust qu'vne teste, afin que d'vn seul coup il le peust tuer. Il sentoit infortuné, & se plaignoit de la felicité de son temps, & de ce que pendant ses iours il n'y auoit de famine, de pestilence, de deluges, de ruynes, & subuersions de pays, & autres grãdes malheuretez. Quelqu'vn se presenta deuant luy, qui auoit esté banni par Tybere, auquel il demanda, qu'il faisoit pendãt son ban: l'autre luy respondit par adulation qu'il prioit Dieu sans cesse, que Tybere mourust, afin qu'il succedast à l'Empire: quoy entendu par Caligula, & d'autant que tant de milliers d'hommes qu'il auoit bannis & releguez n'en fissent autant de luy, commanda qu'on les cherchast tous, & fussent mis à mort. Il vouloit que ceux qu'il condamnoit mourussent petit à petit, & qu'on

commençast par petites playes, afin que la peine durast plus lõg tẽps:& si auoit accoustumé de dire à ses bourreaux, faites en sorte qu'ils se sentẽt mourir:Il disoit aussi, ce que les autres estoyent coustumiers de dire, les gẽs me veulent mal, pource qu'ils me craignent. A ce Caligula succeda Neron à l'Empire, & nõ moins en la cruauté & fierté pource qu'il en fit vne: en laquelle seroyent encloses les autres, que tous les hommes pourroyent imaginer: Car sans auoir esgard aux choses sacrees, ny aux personnes, fussent priuees ou publiques, il fit mettre le feu en la ville de Rome, auec defense à tous de l'esteindre, & si ne permit à aucun de sauuer son bien: ainsi demeura le feu sept iours & sept nuicts bruslant la ville: & luy estant en vne haute tour quelque peu loin de là s'esiouyssoit du spectacle de telle inhumanité: il tua sa propre mere, & fit mourir les maris d'Octauie & Sabine, auec lesquelles il se maria, puis apres leur fit semblablemẽt perdre la vie. A la verité, ce fut celuy qui paruint au plus haut degré de cruauté: car il fut le premier qui persecuta les Chrestiens, & de son temps fut la premiere, & plus grãde persecution de l'Eglise, il mõstra bien qu'il passoit tous autres en meschãceté, & qu'il estoit Prince de toute brutalité furieuse, veu qu'oyant prononcer vn vers Grec qui disoit ainsi: Apres ma mort le ciel & la terre puissent confondre ensemble: Et moy, dit il, ie voudrois plustost que telle chose aduint pendant ma vie. Ie serois bien content de prendre les exemples des peuples Barbares, sans plus toucher les Empereurs Romains: mais les successeurs de ceux cy, & qui les imiterent ne me permettrent, pource qu'ils furent tels en tyrannie qu'il n'est besoin d'en chercher ailleurs, & neantmoins ie laisseray celles de Domician, Vitellius, Commodus, Maximinus, & autres semblables: mais celles que Diocletian vsoit contre les Chrestiens, & lesquelles sont recitees par Eusebe en son histoire Ecclesiastique, ie ne me puis garder d'en dire quelques vnes: afin que les blasphemateurs & mauuais Catholiques de maintenant, voyent ce que les Chrestiens de la premiere Eglise souffroyent, pour ne nier le nom de Christ. Ce meschant en faisoit trainer quelques vns par les rues aux queuës

queuës des cheuaux, puis ainsi rompus & brisez, ordonnoit qu'ils fussent remis en prison dessus des licts faicts de pots cassez, & autres vaisseaux de terre rompus, afin que le repos leur fust plus cruel que le martyre. Autresfois il faisoit abbaisser à grand' force les brāches des arbres: & à l'vne lier vne iambe, & l'autre iambe à l'autre branche: puis au lascher & à l'impetuosité des arbres qui retournoyent en leur naturel, estoyent les bien heureux martyrs mis en quartiers. En la ville d'Alexandre il fit à plusieurs coupper les oreilles, le nez, les leures, les mains, & arteils des pieds, leur laissant seulement les yeux pour leur faire endurer plus de peine. Il faisoit menuiser des eschardes de bois, & leur mettre entre la chair & les ongles. Il faisoit encore fondre du plond ou de l'estain, & ainsi ardant qu'il estoit leur faisoit ietter sur le dos nud, & sur les parties honteuses: & aux femmes il faisoit mettre des fers ardans tout le long du dos: & par ce moyen en affligeant & destruisant les corps, sans sçauoir ce qu'il faisoit, il enuoyoit au ciel grande quantité d'ames, saintes & belles enuers Dieu, qui bien souuent prend le meschans pour luy seruir d'instrumens à glorifier les bons, & les rēdre parfaits. Toutes ces cruautez sont escrites par fideles autheurs, dont nous auons la plus grande part en la saincte Escriture, le reste est recité par Iosephe en ses Antiquitez, en la guerre Iudaïque, & par Suetone Tranquil, Plutarque, Tite Liue, Iustin, Valere le Grand, Eusebe Paul Orose, Iules Capitolin, & autres de non moindre authorité.

Comme souuent les Roys mauuais & tyrans sont ministres de Dieu, & que neantmoins ils font tousiours mauuaise fin.

Chap. XXXI.

Ceux qui ont esté & sont subiects à ces tyrās malheureux, doyuent considerer pour leur cōsolation, que bien souuent encore qu'ils soyent tres-meschans, ils sont neātmoins ministres de Dieu. En plusieurs lieux l'Escriture les nomme seruiteurs de Dieu, pource que par eux Dieu chastie les mauuais, & approuue & rend parfaits

les bons. Les Hebrieux ayans esté gouuernez par iuges & anciens, & Samuel deuenu vieil, aussi croissant au peuple les malices & le mespris de Dieu, il leur fut donné des Roys, & fut le peuple mesme qui demanda le chastiment qu'il meritoit, requerant vn Roy, qui luy fut dóné: & fut Saül bon du commencement, mais depuis tyran & cruel, car il leur ostoit leurs biens & leurs liberté, & combien qu'il fut entaché de si meschans vices, si est-ce qu'il estoit nommé l'Oingt du Seigneur, par le moyen duquel Dieu les mit tous en esbahissement & crainte: mais laissons à part cestuy-cy, & les autres qui ont vescu dessous la Loy de Dieu, & le cogneurent: & venons aux idolatres, lesquels sont aussi nommez par la saincte Escriture Ministres de Dieu: ainsi dit le Seigneur par la bouche de Esaye: *Que les Capitaines entrent par la porte de Babilone: i'ay commandé à mes sanctifiez, i'ay appellé mes hommes forts & dispos en mon ire, afin qu'ils se glorifient en ma gloire.* Le Prophete disoit ces mots pour le Roy Cirus, & pour le Roy Daire. Voyez donc comme il appelle les Medes & les Perses ses sanctifiez, qui neantmoins n'estoyent ne saincts ne iustes, ains seulement executeurs de la volonté de Dieu, pour chastier Babilone. Et en autre lieu par Ezechiel: *Ie meneray mon seruiteur Nabuchodonozor, & pource qu'il m'a bien seruy pres de Tyr, ie luy donneray aussi Egypte.* Si n'estoyent-ils pourtant seruiteurs de Dieu, puis qu'ils ne le cogneurent ny le seruirent, ny creurent en luy: & toutesfois ils estoyent executeurs de sa iustice, & auec ceste intelligence furent nommez seruiteurs. Le cruel Totila Roy des Goths, estoit nommé fleau de Dieu, & pour tel reputé. Le grand Tamburlam, qui regnoit au temps de nos ayeuls, tres-puissant & cruel Capitaine, & qui vainquit & subiugua tant de Prouinces: enquis pourquoy il estoit si furieux & inhumain enuers les hommes qu'il vainquoit, respondit en grãde cholere: Pensez vous que ie sois autre chose que l'ire de Dieu? De là faut cõclure que bien souuẽt les cruels & mauuais sont instrumẽs, auec lesquels Dieu chastie les pechez, & approuue les vertus: & toutesfois ils ne delaissent pour cela d'estre meschans & dignes de punition de ce qu'ils font: pource que selon la parole de nostre Seigneur il est necessaire qu'il
vienne

vienne scandale, mais malheur à ceux par l'occasion desquels il vient. Aussi est ce chose asseuree que iamais Dieu ne les laisse impunis en ce monde, outre la punition perpetuelle de l'autre vie, & ne s'est point veu qu'vn cruel soit mort autrement que cruellement. Phalaris tyran de Sicile mourut malheureusement dans le taureau où luymesme faisoit mourir ses subiects, rendant à sa mort ceste mesme harmonie qu'il auoit prins plaisir d'ouyr par la mort des defuncts. Plutarque recite que Sylla fut vilainement mangé des poux, qu'il ne fut possible d'y remedier en nulle maniere: & encore Pline dit qu'il mourut en se rōgeant & mordant, & s'arrachant luy mesme sa chair. Marius son capital ennemy, & aussi cruel, inhumain & mauuais que luy, fut reduit en tel desespoir, s'enfuyant pour se cacher, qu'il alla mettre sa teste entre les mains de Ponce Teselin, afin qu'il la luy coupast. L'Empereur Tibere, suffoqué auec vn oreiller, mourut entre les siens. Suetone dit toutesfois que sa mort fut causee du venin. Caligula ayāt reçeu trente playes par les mains de Cherea, Corneille Sabin, & de plusieurs autres leurs cōiurez, perdit finalement la vie. Le cruel Neron auant que mourir se vid priué de l'Empire, & iugé ennemy de Rome, & s'estant caché en des cauernes toutes infectes d'excremens humains, se tua soy-mesme: encore luy defailloyent les forces à executer ceste volonté, & eut besoin d'aide, & là faisans de tres-vilains gestes de visage, selon ce qu'en dit Suetone, rendit l'ame à tous les diables. Diocletian ayant aussi laissé l'Empire mourut du venin que luy mesme s'estoit donné. Domitian aussi mourut ayant reçeu sept playes par Estienne, Saturne, Maxime, & autres. Tullie dont nous auons parlé estant banny de Rome mourut pauure miserable. Astiages ayeul de Cirus qu'il auoit voulu faire mourir par l'aide d'Arpale, auquel il fit māger son propre fils, fut despouillé de son Royaume par Cirus. Herode aussi & tant d'autres semblables, dont le recit seroit trop long, moururent de pareilles morts. Que ceux donc qui commandent au monde fuyent cruauté, & embrassent la clemence, afin qu'ils soyent bien aimez de leurs vassaux: car la plus grande asseurance d'vn Roy est d'auoir l'amitié des siens.

De l'estrange cas aduenu à vn des fils de Cresus Roy de Lybie, & à l'Enfant d'vn autre Roy. Parmy lesquels il y a vn discours, à sçauoir si le parler est chose naturelle à l'homme, & si l'homme seul à la parole.

CHAP. XXXIII.

HErodote escrit vn merueilleux cas aduenu à vn fils du Roy Cresus de Lybie, & pour tel est aussi repeté par Aulugelle. Ce Cresus fut vn riche Roy, que Cyrus destruisit, lequel cependant qu'il viuoit prosperement en son pays, eut d'vne sienne femme legitime vn fils beau, sain & accompli de tous ses membres & sentimens, lequel paruint à l'aage conuenable de pouuoir former la voix & parler: toutesfois par le moyen de quelque incogneu lien ou empeschement de la langue, il ne parloit point ny long temps apres, encores qu'il fust ja grand, & dispos à toute bonne entreprise: au moyen dequoy on le reputa muet & empesché de sa langue, combien qu'il ouyst & cognust ce qui est contre l'ordre de nature: car iamais on ne vid muet qui ne fust sourd. Or aduint que Cresus fut vaincu, & la ville de Sardes prise des ennemis, tellement que les soldats allerent iusqu'au palais, dedans lequel estant cest enfant muet, caché auec son pere en vn coing, & retrouuez d'vn soldat qui ne les cognoissoit, le soldat tira l'espee, & s'approcha de Cresus pour le tuer: dont le fils espouuanté de tel spectacle, print si forte passion en soy, & fut l'efficace qu'il mit à parler si grande, que moyenant l'extreme Seigneurie que l'ame eut sur le corps, incontinent les organes corporels obeirent à la forte determination de la volonté: en sorte que rompant les liens qui tenoyent la langue, il prononça vne forte voix, & parla, disant, Hé ne le tuez pas, regardez, c'est le Roy Cresus mon pere. Quoy entẽdu par le soldat retira son coup & ne frappa le Roy, qui pour l'heure eschappa la mort, & de là en auant parla tousiours cest enfant comme si tout le precedent de sa vie il eust parlé. Ce qui est chose esmerueillable, & si ne sçay quelle raison naturelle y pourroit estre suffisamment donnee: Aristote dit que tous les hommes naissent communement sourds & muets,

& muets, pource qu'ils ne sortent point auec telle dispo-sition de ces deux sentimens, ny en telle perfection qu'il est besoin : & qu'apres en croissant ils se disposent & efforcent à commencer premierement à ouyr, & apres qu'ils ont ouy plusieurs iours ils commencent à parler. Pline dit aussi que celuy qui naistra & demeurera sourd, il est force qu'il soit muet : car c'est chose certaine, que si le sourd oyoit, il apprendroit à parler, & qu'il est impossible d'enseigner celuy qui est entierement sourd. Dit aussi Aristote, qu'il peut bien aduenir que quelque enfant prononce quelque parole auparauant le temps ordinaire, & toutefois il recommencera à perdre ceste parole, iusques à ce que le temps concedé aux enfans pour parler soit venu, & auquel communement ils parlent. A ce propos Pline raconte de cest enfant de Cresus, & dit qu'à cinq mois il prononça quelques paroles, qui furent reputees prognostication de la ruine du pere : & s'il semble que de tel prognostic soit sorti effet, car il ne parla onques depuis, sinon aduenant les cas que nous auons allegué. Il me souuient de vne autre aduenture en pareil cas, recitee par Al-ben Ragel en son iudiciare, auquel il parle comme tesmoin d'auoir veu qu'vn Roy, en la cour duquel il demeuroit, eut vn enfant qui dedans les vingtquatre heures de sa naissance commença à parler parfaittement, & à remuer les mains; dequoy tous les assistans esmerueillez entendirent qu'il dit à haute voix : Ie suis né malheureux, veu que ie viens annoncer que le Roy mon pere doit perdre son sceptre, & que son Royaume doit estre destruit. A la fin desquelles paroles il eut aussi fin de sa vie, telle chose fut espouuantable, & toutefois il me semble plus tost que ce fust vn aduertissement enuoyé de Dieu, que œuure merueilleuse de la nature. Les Astrologues certifient que celuy qui à sa naissance aura Mercure ascendant & Oriental, parlera plustost que les autres, qui ne parlent que selon le cours ordinaire de nature. Il me souuient encore d'vne autre chose conforme à ce que nous auons dit : c'est qu'il y en à eu quelques vns d'opinion, que le parler n'estoit chose naturelle en l'homme, ains acquise & aprinse comme les autres arts & sciences,

Plin. li. 1.

Pli. li. 15.

Autres dient que ce que nous parlons naturellement, n'est chose propre & particuliere a l'homme seulement. Les premiers qui eurent opinion que le parler n'estoit point chose naturelle, s'efforçoyent de la prouuer, en disant que c'est force que ce qui conuient naturellement à vne espece, soit conuenable à tous ceux de ceste espece: tout ainsi cõme nous voyons l'abayer à tous les chiens, le bugler aux taureaux, & aussi en pareil cas à toutes les autres especes des bestes: & neantmoins nous voyons aux hommes les vns parler d'vne maniere, autres d'vne autre, en sorte qu'ils ne s'entendent point naturellement: partant il semble que la parole viẽne plustost d'art que de nature. Encore solon Pline s'est trouué des peuples qui ne parloyent point, ains estoit leur parler plustost vne forme de hurlement que de parole: ce qui ne fust pas aduenu, si tous parloyent par don de nature, car si ainsi estoit, ils eussent tous parlé d'vne mesme sorte. Quant à l'opinion des autres qui dient que la parole n'est particulierement propre à l'homme, ils se sont fondez sur ce que dit Lactance Firmian, que nous auons aucunes parties, qui nous semblent propres seulement en l'homme, & neantmoins nous les trouuons és autres animaux, comme la diuersité des voix aux oiseaux: par le chant desquels nous discernerons l'vn de l'autre, & si voyons qu'ils s'entre-entendent, tellement qu'il semble que ce ne soit qu'vne mesme forme de ramage. Encore prẽnent ils leur argument sur ce qu'ils voyent plusieurs oiseaux parlans, comme Papegais, Pies, & autres semblables. Mais la verité de ceste chose est (bien que leurs opinions ayent quelque apparence de vray) que la parole a esté donnee de Dieu à l'homme, non pas qu'il se l'acquiere par art, & qu'elle luy est propre & puculiere, & non point a autre animal. Vray est que les autres animaux ont voix, & toutesfois il n'ont pas parole, & telle en est l'opinion de Quintilien, & pareillement d'Aristote. Aussi auons nous bonnes responses aux raisons contraires: quand au premier argument, lon respondra qu'vne chose peut estre naturelle vniuersellement, mais en particulier elle se peut exercer à la volonté. C'est naturellement mal fait, & celuy-là meriter peine, qui tue vn

autre

autre, ou luy desrober son bien: & neantmoins luy donner plustost vne peine qu'vne autre, procede de la volonté des iuges. Partant combien que les hommes parlent diuerses langues, si n'est-ce pas à dire que la parole ne leur vienne de nature. & de tant plus en est fort l'argument, que telle diuersité & confusion des langues, a esté pour les peines de l'orgueil de ceux qui edifierent la tour de Babel: car il n'y auoit qu'vn langage au monde qui encore estoit naturel. Et quant aux Troglodites qui ne parloyent quasi point, on dit que cela procedoit de ce qu'ils auoyent la langue trop barbare & imparfaicte, & ne sentoyent quasi rien d'humanité, & neantmoins c'estoit vne langue par laquelle ils s'entendoyent l'vn l'autre. Et à ce que lon dit encore, qu'il y a quelques oyseaux qui parlẽt, comme le Papegay, que recite Louys Celie, qui estoit au Cardinal Ascanio, lequel en sa presence prononça mot apres autre tout le Credo en Latin sans faillir d'vne seule syllabe. On respondra que cela n'est parler, car ils ne sçauẽt qu'ils dient, ains est vne certaine coustume enseignee par beaucoup de iours pour former telles voix: & puis la vraye parole auparauant que d'estre prononcee, se conçoit en l'ame, dequoy les oyseaux ont defaut. Et aussi à cest argument qui dit, que nous cognoissons les animaux par la diuersité de leurs voix, & qu'ils s'entendent, & s'appellent l'vn l'autre entr'eux: si n'est-ce pas à dire que telle voix soit parole formee, car comme dit Aristote, la voix se pert: aussi pouuons nous sans parole former, signifier & donner à entendre la ioye ou le desplaisir, & toutes autres vniuerselles passions: comme nous voyons par la voix qui se fait en riant, & auec plaisir, & par les gemissemens & cris, qui se font par les douleurs. Et pour le respect des bestes brutes qui ont difference, ou en leur chant ou en la voix, on cognoit quand elles sont mal cõtentes ou allaigres par vn remuëment d'aisles, ou par voler haut, ou elles font quelque autre signe selon l'effect. Par ainsi le parler & la parole, par lesquels on monstre particulierement le proffitable, le necessaire, le dommage, la malice, le iuste, l'iniuste, l'honnesteté, le bon, & par lesquels encore on raconte le passé, & preuoit lon au

futur par raisons & paroles qui le declairent: & se font les autres choses dont s'ensuyuent les profits de la parolle, ils sont donnes seulement à l'homme, & si les à de sa propre nature.

D'vne femme qui fut mariee beaucoup de fois: & d'vn homme qui auoit eu plusieurs femmes, lesquels à la fin se marierent ensemble: & de l'incontinence d'vne autre femme.

CHAP. XXXIIII.

IL semble que communement on taxe l'honneur des vefues, qui se remarient deux ou trois fois. Et cõbien qu'il semble exterieurement, que ceux qui ainsi les blasment ayent raison: si est ce pourtant que nul doit iuger de la secrette conscience d'autruy. Le mariage est sacrement de l'Eglise, saint & permis de droit: & partant il ne doit, ny peut iamais estre reprins: encore que lon ne puisse nier que la chasté, & non suiette au mariage, est plus parfaite, & qu'on la deuroit estre comme la meilleure: toutesfois sa bonté ne diminue en rien celle de l'autre, qui n'est si bonne. Si donc la vefue se marie elle n'offence point Dieu en cela: & encore, quant au monde, lon peut dire que c'est la moindre faute qu'elle pourroit faire. Et afin que le lecteur ne s'esbahisse de ce que ie veux amener à ce propos, ie ne diray d'vne vefue que ce que S. Hierosme en recite, & auquel nous deuons prester foy, à cause de sa grande saincteté, & religion. Il dit, qu'au tẽps du Pape Damase, il vid & cognut à Rome vne femme qui auoit esté legitimement mariee auec vingtdeux hommes: & qu'elle estant vefue du vingtdeuxiesme il se trouua vn homme qui auoit aussi eu vingt femmes, & estoit lors veuf de la derniere: & ainsi se trouuans tous deux libres, estans esgaux en estat & de basse condition ils contracterent mariage ensemble, qui fut chose fort notable, & qui rendit vn chacun de Rome tres desireux de voir lequel des deux mourroit le premier: ce qui aduint finalement a la femme: aux obseques de laquelle, tout le peuple Romain courut, & pour congratuler le mary, comme victorieux d'vne grãde bataille, luy mirẽt vne couronne de Laurier sur la teste, le faisant aller apres le

le corps de la femme, tenant vne Palme en la main, en signe de sa victoire, & vne infinité de peuple l'accompagna en son triomphe. Ce bien heureux Sainct, raconte encore vne autre chose notable, qu'il disoit luy auoit esté recitee pour vraye, par personnes dignes de foy: C'est qu'vne femme pour faire aufmone, print vn petit enfant de ceux que l'on expose à l'hospital, qu'elle nourrit comme son propre fils, le faisant manger à sa table, & coucher en son lict: lequel paruenu à l'aage de dix ans, elle fut si incontinente, qu'elle se conioignit à luy, tellement qu'au bout de six mois elle deuint enceinte, contre l'ordre & reigle de nature, qui ne permet que l'homme puisse engendrer à dix ans: ce qui sembla auoir esté permis de Dieu, afin que la turpitude & deshonnesteté de ceste femme fut descouuerte. En sorte que combien que l'autre femme eust esté mariee vingttrois fois, si peut-il estre qu'elle n'y pecha point: au moyen dequoy il eust esté meilleur à ceste autre femme de faire ainsi, que de commettre vn si desordonné peché: car comme dit S. Paul, il vaut mieux se marier que brusler.

D'vn grand cas qui aduint à deux princes de castille.

CHAP. XXXV.

CHacun sçait qu'vn soudain desplaisir, peut faire soudainement mourir l'homme. A ce propos, ayant regné en Castille Dom Alfonso onzieme qui fut pere du Roy Dom Petro: ce Dom Petro demeura Roy fort ieune: au moyen dequoy le Royaume fut gouuerné par deux princes du pays, oncles du Roy l'vn nommé Dom Petro, & l'autre Dom Iean, & aussi de la Royne *Marie* son ayeule. En l'an mil trois cens seize: ces deux princes qui estoyent oncle & nepueu, ayans par plusieurs fois comme vaillans hommes mené guerre aux Mores pour exalter la foy: & rapporté plusieurs victoires, auec maintes espreuues de notables capitaines, delibererent ensemble mener guerre au Royaume de Grenade, & faire courses & dommages aux pays des Mores, ayans auec eux Alcantar & Galatrane grands maistres de sainct Iaques en Galice, & l'Archeuesque de Tolete. Venus donc à l'effect

auec grande quantité de gens de cheual & pied, commencerent à enuahir le pays, & firent si bien qu'auec bonne execution ils paruindrent deuant Grenade, combatans & prenans aucuns chasteaux, entre lesquel ils eurent Eliore:& venu le temps qu'il estoit bon se retirer retournerent en arriere par la terre des Chrestiẽs, & cheminans en bon ordre, Dom Petro estoit en l'auantgarde, & le Seigneur Iean en l'arrieregarde, où il fut chargé de telle multitude de Mores qui s'estoyent assemblez de toutes parts, que force luy fut de mander à Dom Petro qu'il retournast en arriere pour le secourir : ce que voulant faire Dom Petro, & marchant auec grand courage, trouua ses gens tant aneantis qu'il ne luy fut possible de les faire retourner:au moyen dequoy il entra en telle alteration & desplaisir, que voulant de nouueau essayer à faire marcher, tant ceux de pied que de cheual, & ne pouuant en auoir raison, tira son espee pour en frapper quelques vns, afin d'intimider le reste, & que la crainte les rendist obeissans : mais son troublement & desplaisir fut si excessif, voyãt qu'il ne pouuoit secourir son oncle, que sans pouuoir manier l'espee, il perdit tout soudain la parole, & aussi tout le sentiment, & cheut de son cheual mort en terre, sans se remuer ne parler à personne. Ceste pauure aduanture fut soudainement rapportee par quelques vns de ses gens au prince Iean qui combattoit fort vaillamment contre les Mores:lequel cognoissant l'occasion de telle mort si soudaine, print en soy vn si grand desplaisir, & en reçeut si grande alteration, qu'il cheut tout incontinent, perdant la force de ses membres, ny onques puis ne peut parler : parquoy il fut prins de ses gens, & ainsi tenu depuis midy quasi iusqu'au soir. Pendant lequel temps, voyans les Mores que les Chrestiens estoyent ainsi r'assemblez, n'en sçachans l'occasion, commencerent à craindre, pensans qu'ils se fussent ainsi reünis pour les assaillir de nouueau, & peu apres qu'ils eurent recommencé à marcher en bataille, & que le corps de Dom Petro fut mis sur le trauers d'vn cheual, le Seigneur Iean donna le dernier souspir : chose dont iamais n'auoit esté oüy parler, & fort notable pour monstrer que l'homme peut mourir de desplaisir.

De

Des estranges & diuerses complexions de deux philosophes, dont l'vn pleuroit & l'autre rioit de l'estat & gouuernement du monde.

CHAP. XXXVI.

AV recit que fait Diogenes Laercien sur la vie & diuersité des philosophes, il raconte particulierement de deux, l'vn nommé Heraclite, & l'autre Democrite, pource que chacun d'eux eut la cōplection & nature fort estrange. Heraclite auoit accoustumé de pleurer toutes les fois qu'il sortoit pour aller parmi les rues, & incessamment respandoit larmes, pour la compassion, qu'il auoit de l'humaine nature: car il luy estoit aduis que toute nostre vie ne cōsistoit qu'en misere, & tous les trauaux à quoy les hommes s'exerçoyent, luy sembloyent dignes de compassion, tant pour les peines que pour les pechez par eux cōmis. Ce qui est mieux & plus amplement certifié par vne lettre qu'il enuoya au Roy Daire, comme le recite le susdit Diogenes, ou il dit ces mots. Tous les hommes qui vont sur la terre, sont fort esloignez de iustice: ils seruent tous auarice & vaine gloire, auec trop de cupidité & paresse perdue: & moy ie n'ay iamais pensé chose mauuaise, & afin d'euiter la peine que ie sens en voyant & cognoissant ces choses, ie voudrois me tenir en lieu ou ie ne visse les hommes, veu aussi que ie me contente de ce qui m'est necessaire seulement. Nous lisons de ce philosophe chose toute conforme à c'est aduis: c'est qu'il viuoit la plus grande partie du temps en solitude, & par les champs, se nourrissant d'herbes & de viandes de peu de substance: cependant qu'il estoit ieune enfant, il disoit ne riē sçauoir, & depuis qu'il fut grād il disoit sçauoir tout, & que nulle autre chose ne l'auoit enseigné que la contemplation. La complexion de Democrite ne fust pas moins estrange que ceste cy: toutesfois qu'il sortoit de son logis, & qu'il frequentoit les hommes, il se rioit desmesurément de toutes les œuures & actions humaines: disant la vie des hommes estre vanité & folie, & que tous appetits & desirs estoyent fols vrais subiets, & matiere de risee. Et fut telle l'imagination de ce philosophe, que c'estoit assez pour le faire aller riant par les

rues,

rues comme l'autre alloit pleurant. Et considerant les peines & trauaux des hommes il sembloit que chacun d'eux eut raison suffisante de faire ce qu'ils faisoyẽt. Seneque au liure de la tranquillité de la vie, parle de ces deux philosophes, approuuant plus l'opinion de ce Democrite riant,& si conseille d'imiter plustost son ris, que le pleur d'Heraclite. Il semble que Iuuenal soit de ceste mesme opinion, quand il parle de ces deux, disant qu'il s'esbahit d'où, & commẽt cest Heraclite peut auoir pris tant d'humeur,pour satisfaire à tant de l'armes. Aussi à la verité de ces deux folies(car ie iuge ces deux cõplexions estre telles) Democrite s'est le mieux trouué,pource que, comme homme, qui ne prenoit desplaisir de chose quelconque, il à vescu cent neuf ans. Ie trouue de luy, qu'il mangeoit fort souuent du miel, & qu'vn iour estant enquis quelle chose estoit bonne pour conseruer l'homme en santé, il respondit, le miel dedans, & l'uile dehors: donnant à entendre par cela, qu'il estoit bon manger de miel,& s'oindre d'huile. Laërcien racõte plusieurs choses de luy, par lesquelles est demonstré combien son sçauoir estoit grand en la cognoissance des choses naturelles. Il dit qu'vn iour entre les autres,on luy porta du laict,& apres qu'il l'eut regardé,dit le laict est de cheure qui à fait ses petits, & si est la premiere portee, & la verité estoit telle. Vne autrefois rencontra vne ieune fille en son chemin,à laquelle(en luy faisant la reuerence) il dit Dieu te gard fillette & l'autre iour ensuyuant la rencontrant encore,il luy dit : Dieu te gard fẽme. Dequoy esmerueillez ceux qui auoyent oüy l'vne & l'autre salutation,sçeurent que ceste nuict elle auoit eu compagnie d'homme, ce queDemocrité cogneut au visage de la dame seulement. Tertulien dit aussi de ce Democrite qu'il se creua les yeux, afin de n'estre tenté des concupiscences charnelles, qui sont ordinairement causées par la veuë des femmes : & Aulugelle dit que ce fut pour mieux s'addonner à la contemplation des choses naturelles, pour lesquelles ce philosophe fut fort recommandé des doctes. Ciceron escrit de luy, aussi fait Pline, & beaucoup d'autres : Pline dit en plusieurs endroits, qu'il estoit grand astrologue & magicien & que pour en apprendre tous

les arts,& les pratiquer auec les sçauans, il chemina par toute l'Asie, l'Arabie, & l'Egypte, & beaucoup d'autres Prouinces. Et fait Solin mention de ses disputes contre les magiciens. Quant à moy auec vne merueilleuse chose, ie mettray fin a parler d'vn tel homme, qui par le seul moyẽ de la lumiere naturelle, cercha & creut l'immortalité de l'ame, & la resurrection de tous les morts, en laquelle cõtemplation, & assez d'autres semblables il despensa la longue vie que nous auons dite. Mais Heraclite, par sa complexion mauuaise, & pour ne manger que des herbes, & autres viandes, qui tousiours le tenoyent affamé, mourut ethique & tout plein de goutes, estant enueloppé en vne peau de bœuf, où il s'estoit fait mettre pour se medeciner. &disent aucuns qu'estant ainsi enueloppé, il fut mangé des chiens, qui ne le cognoissoyent pour homme: il fit neantmoins des liures de grande doctrine, esquels il se rendit si obscur, que peu de gens le peurent entendre: qui est vn vice, où plusieurs grands personnages ont failly par presomption & arrogance.

Solin en son Polistor.

D'aucunes choses notables, qui sont aduenues en vne mesme sorte, plustost en vn lieu, qu'en vn autre.

CHAP. XXXVII.

CE que nous auons dit au chapitre precedent donna grande merueille en la consideration des hommes desquels les conditions & opinions sont si extremement alienees les vnes des autres, que la mesme chose qui incessamment faisoit plorer l'vn, faisoit rire l'autre sans cesse. Mais c'est aussi chose digne de contemplation, de voir, qu'en telle varieté des choses humaines, & entre tãt de difference, il s'en trouue aucunes qui semblent estre forcees: & qu'il faille de necessité qu'en aucuns endroits les aduentures aduiennẽt particulieremẽt, comme nous verrons par le propos suyuant. Premierement c'est chose esmerueillable ce que nous auons dit de la ville de Constantinople, que le premier Empereur qui l'edifia, & y fit sa demeure, se nommoit Constantin, & sa mere Helene: & si est aduenu depuis que le dernier qui y à regné, & pẽdant le temps duquel la ville a esté perdue, se nommoit

auſſi Conſtantin, & ſa mere eſtoit pareillement nommee Helene. C'eſt auſſi choſe digne d'admiration, qu'il y ait eu deux hommes treſ-vaillans, Hercules, & Sanſon: & que tous deux encommencerent leurs grands faits d'armes par la victoire que chacun d'eux fit d'vn Lyon, & que tous deux furent trompez & ſurmontez par femmes, comme ſi l'vn eſtoit obligé d'auoir fortune pareille à l'autre. C'eſt encore choſe notable, qu'en l'Arabie heureuſe, Cam fils de Noé, & ſes ſucceſſeurs abandonnerent l'adoration du vray Dieu, pour prendre l'idolatrie des hommes, & que de la meſme prouince, apres grandes & longues reuolutions d'annees eſt né & ſorti Mahomet, perſecuteur de la vraye foy, & doctrine donnee par Ieſus Chriſt, Dieu & homme. La ville de Carthage tres-puiſſante Republique eut tant de forces en armes que nul Roy, ny capitaine luy pouuāt reſiſter, ce nonobſtāt par deux fois elle a eſté ſuppeditee par deux capitaines Romains, portant vn meſme nom, & appellez Scipions: tellement qu'il ſemble qu'en ce nom conſiſtoit la puiſſance de la vaincre. Il eſt pareillement noté en l'hiſtoire des ſouuerains Eueſques, que quaſi tous les Papes nommez Alexandre ont eu des Antipapes, & qu'en leur temps il y à eu des ſchiſmes, comme du temps d'Alexandre ſecond, troiſieſme, cinquieſme, & ſixieſme. Vne autre choſe eſmerueillable a eſté veuë en Eſpagne, que communément tous les Roys nommez Ferdinans, ou Alfonſes, ont eſté Roys bons & excellens. Ceſar & Pompee furent deux capitaines de Rome fort fameux & treſ puiſſans, grands ennemis & competiteurs l'vn de l'autre: or eſt-il aduenu que tous deux moururent à pareil iour de leur naiſſance, de mort violente & par armes. Ce furent auſſi d'excellens capitaines qu'Annibal de Carthage, le Roy Philippe, pere d'Alexādre, le Roy Antigone, pere de Demetrie, Sertorie Romain, Viriat Eſpagnol, & de noſtre temps Federic Duc d'Vrbin, & quelques autres, leſquels ſe ſont reſſemblez aux façons de faire, & gouuernement de guerre: mais en vne choſe ils ont voulu eſtre tous egaux, car ils furent tous boyteux, & ſi perdirent tous chacun vn œil par infortune. L'Empereur Charles cinquieſme naſquit le iour ſainct Matthias Apoſtre: & à

pareil iour fut en bataille le Roy François prins par ses gens: eut la victoire de la Bicoque: fut esleu & couronné Empereur de Rome,& luy sont aduenuës plusieurs bonnes fortunes. Ie ne laisse pourtãt de reprendre ceux qui en leurs œuures prẽnent garde à ces iours & à ces noms, pour commencer leurs besongnes, toutesfois puis que celles choses se lisent & considerent, ie ne m'en estonne point tant. Nous voyons que plusieurs nations tiennent quelques iours pour infortunez, & que pour rien du monde ils ne s'y mettoyent au combat, pource qu'à tels iours il leur est coustumierement suruenu quelque infortune: se reputant heureux en quelques autres, pource que iamais il ne leur y aduint perte, ny aucũ malheur. Toutes ces choses nous donnent esbahissement, d'autant que nous n'en sçauons pas la cause, si est-ce pourtãt qu'il y en à reigle & raison: mais Dieu le sçait, & en ordõne. Des choses qui sont aduenues,& des faits notables succedez par mesme moyen aux Romains,& aux Grecs, Plutarque a fait vn traicté appellé Parallele, où il met infinité de beaux exemples, que les curieux d'histoires pourront voir.

Que beaucoup d'hommes se sont tellement ressemblez, que bien souuent l'vn a esté prins pour l'autre.

Chap. XXXVIII.

L'Occasion s'offre à faire mention de quelques vns qui en la figure & aux gestes ont esté fort ressemblans les vns aux autres. Or est ce vn des grands secrets & merueille de nature, de voir en telle infinité d'hõmes, la varieté de leurs gestes,& que tous n'õt qu'vne mesme forme,& neantmoins l'vn ne ressemble à l'autre, toutesfois il semble que ce soit encore cas plus estrange quand en telle varieté il s'en trouue deux qui se ressemblent bien: desquelles deux choses nous dirons les causes naturelles, apres auoir amené pour exemple quelques vns qui se sont bien fort ressemblez. Et pour le premier, nous parlerons d'vn nommé Artemia, qui estoit en la court du Roy Antiochus de Syrie, lequel selon Pline &

ne & Solin, estoit de basse condition, combien que Valere le grand dit qu'il estoit parent du Roy, auquel il ressembloit si fort, que la Royne ayant fait mourir Anthiochus, cela sa meschanceté par le moyen de cest Artemie, qu'elle auoit accointé par quelques iours : puis le mit coucher au lict du Roy, disant estre son mary qui estoit malade : & pour tel fut visité de tous les princes de son Royaume, cõme si vrayemẽt c'eust il esté: Ainsi sous l'effigie, & figure du Roy il fist son testamẽt, nõmant pour son heritier au Royaume celuy que la Royne voulut, en quoy il fut obey, car chacun pẽsoit obeyr à son Roy naturel, qui fut vn cas fort estrange. Mais à ce propos, l'auanture de la Royne Semiramis d'Assirie est bien plus estrãge, & de laquelle tant de loüables autheurs ont escrit de si grãds faits. Iustin & plusieurs autres dient que son fils Ninus luy ressembloit si bien, tant en paroles & aux gestes, qu'à la disposition du corps, qu'apres la mort du Roy son mary, elle se vestit en habit d'hõme: & representant la personne de son fils, tint & gouuerna le Royaume par l'espace de quarante ans, auec croyãce de tous qu'elle estoit Ninus son fils, pource qu'ils se ressembloyẽt eux deux, en sorte que chacun y fut abusé. Du temps de Põpee il y auoit à Rome deux hommes, l'vn nommé Biblie & l'autre Publicie, qui ressembloyent tant à Pompee, que s'il n'y eust eu autre difference que de la figure, il eust esté fort difficile (comme le recite Pline) de pouuoir cognoistre, lequel d'eux eust esté Pompee : & si iugeoit chacun ceste ressemblance venir de pere en fils par succession. Et du temps du pere de Pompee, il y auoit aussi à Rome vn cuisinier nommé Menogenes qui luy ressembloit en sorte, que pour ceste cause le peuple imposa le nõ de l'vn à l'autre: ce qui est asseuré pour vray par Pline & Solin. Il y eust aussi vn nõmé Turannie, qui mena dãs Rome deux enfans esclaues d'vn mesme aage, qui en gestes, & en toutes autres choses estoyent semblables si bien que chacun les alloit voir par grandes merueilles: aussi Turãnie disoit qu'ils estoyẽt freres bessons, ce qui estoit faux, car l'vn estoit d'Asie, & l'autre d'Allemagne. Et pource qu'ils auoyent telle ressemblance, Marc Antoine, cousin du grand Octauius les achepta : mais apres

qu'il fut aduerti de la tromperie,& qu'ils n'estoyent freres,il manda le vendeur,& luy dit qu'il rendist le prix de l'achet,qui estoit vne grande somme, d'autant qu'il l'auoit trompé, luy faisant à croire que ces esclaues estoyẽt freres:dequoy Turannie se desueloppa subtilement, disant,que pour ceste cause il deuoit les acheter dauantage, veu que c'estoit plus grande merueille, que ces deux enfans nez en diuerses nations fussent ressemblans,que s'ils estoyent nez en vn mesme iour, & d'vne mesme mere: laquelle defense fut acceptee de Marc Antoine, luy semblant la raison estre bonne, & s'en tint pour content. Il aduint aussi à l'Empereur Octauius vne petite gaudisserie, sur ce propos de ressemblance: car d'auanture alla demeurer dans Rome vn ieune fils qui auoit les traits de la face, & le corps si semblable à Octauius, qu'aucun Romain ny trouuoit rien de difference: ceste chose venuë à la notice de l'Empereur,il le manda,& lors fut encore mieux cogneu le pourtraict de l'vn à l'autre. Ce que voyant l'Empereur qui estoit fort recreatif & affable, & qui volontiers disoit le petit mot pour rire, dit au ieune homme:dy moy frere, ta mere vint-elle iamais à Rome? voulant par là inferer que son pere la pourroit auoir cogneuë:dequoy le ieune homme s'aperceuant & cognoissant l'industrie & facecie de l'Empereur, luy respondit aussi facecieusement: De ma mere,Seigneur,elle ne vint iamais à Rome, mais mon pere y est venu maintesfois. Pline escrit d'vn nommé Surra Proconsul de Sylla, qui estoit de Sicile de la semblance duquel vn pescheur approchoit en façons de faire, & en paroles, car tous deux estoyent fort begues, & encore en toutes autres choses, en maniere, que s'ils se fussent vestus d'vne mesme sorte, il n'eust esté possible en faire aucune distinction, & n'eust-on sçeu dire lequel eust esté pescheur, ou le Proconsul, qui est chose merueilleuse. Si est ce que celle que Albert le grand escrit en son liure des bestes, l'est encore plus. Il dit auoir veu & cogneu en Allemagne deux enfans iumeaux, qui se ressembloyent en sorte, que quand ils estoyent separez on ne pouuoit discerner l'vn de l'autre:& encore outre les gestes & actions,ils auoyent telle conformité au demeurant, qu'ils ne pouuoyent viure

l'vn sans l'autre : tellement que s'ils se venoient quelquesfois à separer, ils en enduroyent merueilleuse peine ; ils parloyent d'vne mesme maniere, & quand l'vn estoit malade, aussi l'estoit l'autre : par ainsi il sembloit que ce fussent deux corps en vne mesme nature & complexion. Quant à moy, ie dy que cela doit proceder de ce qu'ils auoyent esté engendrez en vn mesme instant, & d'vne mesme matiere estant fort disposee : & que touttes parties estoyent esgalement & parfaictemẽt conditionnees. Sainct Augustin au liure de la cité de Dieu en recite vn de mesme. Et combien que ces choses semblent merueilleuses, si ne doit on laisser de les croire, consideré la puissance de nature, & l'authorité de ceux qui l'afferment. Encore pouuons nous reciter, ce qui est aduenu de nostre temps. En Espagne le Seigneur Cõte Iean Giron, ressembloit en telle maniere à son frere, le grand maistre de Galatrane, lequel fut tué par les Mores, que bien souuent leurs mesmes parens & domestiques prenoyent l'vn pour l'autre. Il me souuient auoir leu en l'histoire des Ducs de Milan, que François Sforce auoit en sa gendarmerie vn gentilhomme de la compagnie des cheuaux legers, qui luy ressembloit si fort que pour ceste cause il estoit nommé Duc. Ie pourrois amener assez d'autres exemples, que ie laisse pour n'ennuyer le lecteur. Seulement ie diray l'occasion de ceste ressemblance, dont y en a trois principales. La premiere, que nature se pene & force tousiours de faire le mieux qu'il luy est possible, & ceste raison est l'opinion de tous les Philosophes naturels. De là vient que quand elle essaye faire plustost masle que femelle, & la rendre plus semblable au pere qu'à la mere, à la similitude du peintre, qui pourtrait vne chose sur le naturel de l'autre : & si quelquesfois nature est veuë defaillir en cela, ou en partie, c'est tousiours par le defaut & debilité de la matiere : car quand l'homme n'a en soy sa perfection necessaire à engendrer, il forme vne femelle. Aussi aux gestes & en la figure, quand la vertu qui fait la forme (que les Philosophes appellent vertu informatiue) est plus forte & puissante en la partie de l'homme, l'enfant ressemble plus au
pere

pere qu'à la mere, mais quand en ceste vertu il a quelque indisposition & defaillance de force, & que la vertu & partie de la femme est plus forte, les enfans luy ressemblent. Il y a encore d'autres causes comme nous dirons cy-apres: & principalement en cela sert beaucoup la bonne ou mauuaise disposition de la matiere des deux parties generatiues. En premier lieu il faut que la femme soit comme la partie souffrant, & l'homme comme l'agent, qui fait l'œuure: pource que selon la disposition nature besongne en la similitude:& n'ont seulement la vertu de la partie paternelle ou maternelle, en la similitude des gestes, & des membres: mais aussi en la complexion & la disposition & force, & encore en aucunes passions, maladies & autres choses, comme souuent nous voyons que les enfans des hommes chauues, deuiennent chauues: & des sourds sourds. Et bien souuent (ainsi que dit Galen) les enfans sont heritiers des maladies des peres, comme de podagre, de goutte arthritique: Auicenne y adiouste aussi la lepre, & la pthisique. Et qui est encore plus esmerueillable, nature en se trompant soy-mesme, baille quelquesfois aux enfans les marques des playes, que les peres ont euës, qui est pour monstrer que tousiours elle essaye de faire son semblable. Columelle soustient aussi ceste mesme chose: & pareillement Pline le ieune, en vne epistre qu'il a fait, parlant de la femme de Corneille, dit qu'elle mourut des gouttes, qui estoit la maladie de son pere & de sa lignee: & dit cest autheur que les infirmitez descendent de pere en fils, & bien souuent aux enfans des enfans, comme il aduint à Nicee le poëte, natif de Constantinople, duquel Pline escrit, que ses pere & mere estant blancs, il nasquit noir, pource que son ayeul de par sa mere estoit noir. Nous voyons ces choses par espreuue en cheuaux & autres animaux, qui ressemblent le plus souuent à leurs peres, tant en couleur qu'en grandeur & disposition. C'est la raison d'Aristote & d'Empedocles. En ceste sorte se forme la varieté des gestes des hommes: & la disposition & taille des membres, selon celle du pere & de la mere, lors de l'action generatiue. La seconde raison est pareillement prise d'A-

Columelle, liure 8. des choses rustiques.

Pline le ieune, liu. 1.

Pline liure 7. chap. 12.

Aristote au liu. de l'air & de l'eau. Aristote & de Pline : qui dient que c'est l'imagination des peres en cest instant : & aussi l'affection ou passion qu'ils ont en l'ame : car la veuë ou imagination presente, importe beaucoup en cela : & est tres-forte occasion estant iointe à la premiere, pource que le pere ou la mere pensant à quelque beauté est grande occasion d'engendrer beaux enfans, & les rendre semblables au subiect imaginé. Et pource que bien souuent il aduient que les peres ont diuerses imaginations, aussi engendrent ils diuersité & difference de gestes : tellement que l'enfant ressemble à diuerses personnes. Et est ceste chose reputee de telle importance, qu'Empedocles dit qu'il s'est trouué des femmes qui ont conçeu & fait des enfans qui ressembloyent à des statues & figures qu'elles tenoyent dedans lurs chambres, lors de la conception. Que ceste chose aduienne aux bestes, il est assez probable par l'histoire de Iacob, qui mettoit les verges pelees estans blanches & verdes, au lieu où les brebis conceuoyent, dont il naissoit des agneaux bigarrez. Et si est encore à noter, que non seulement ceste imagination à force és membres corporels, mais aussi en l'ame des enfans. Pour ceste cause les Philosophes naturels ont conseillé que quand vn homme est en courroux, ou melancholique, ou yure, il n'habite auec la femme : pource que communement les enfans sont de la complexion en laquelle estoit le pere, lors de l'action generatiue : en sorte que bien souuent vn pere ioyeux & deliberé de nature, engendrera vn enfant melancholique. Sur ce propos Alexandre Afrodisee dit vne chose fort notable : que quelquesfois les enfans bastards & adulterins sont mauuais & vicieux, à cause de la mauuaise imagination, & crainte qu'auoyent leurs peres lors qu'ils engendroyent. Et de ceste mesme raison sera prise la responce de la suyuante demande : d'où vient qu'entre les hommes seulement y a tant de difference en la figure ce qui n'est pas aux bestes : La dessus dit Aristote, que c'est pource que les bestes n'ont soucy, pensement ou imagination, fors seulement en leur action presente : & pourautant que les hommes ont leurs pensees en plusieurs lieux & plusieurs choses, aduient que les enfans qui naissent ne ressemblent à pere ny mere. Le mesme

Empedocles declaré par Plutarque au liure, De placitis ph.

Albert liu. 18. des bestes.

Aristote donne quasi ceste responce à telle question, pourquoy c'est que de peres sages naissent enfans fols: Il dit que les hommes qui sçauent peu (comme nous auons parlé des bestes) sont fort ententifs en cest acte generatif, par ainsi estant la matiere disposee & sans alteration aucune, les enfans en naissent parfaits, d'autant que nature n'est en ce mesme instant occupee à autres choses: mais aux gens doctes il n'aduiēt pas tousiours ainsi: pour ce qu'ayans communément l'esprit plus subtil & penetratif, ils l'ont la plus part du temps occupé en plus de pensees, qui les empesche de se pouuoir totalement employer à telle œuure. De là vient que n'estant la matiere parfaictement disposee, nature ne peut parfaictement besongner. La troisiesme raison qui se baille pour respōdre à ce doubte, est d'Astrologie, causee de l'influēce des estoilles selon l'opinion que dit Ptolomee : car par la disposition du Ciel, & limage ou signe qui monte, & les aspects qu'ont les planettes, lors de la conception & naissance de l'homme, les mœurs s'influent: se rendans semblables ou differens au pere, selon la proportion & conformité du pere ou de l'enfant au temps de la generation. Nous pourrions icy reciter les influences de ces planettes par leurs proprietez, mais ce seroit vne grande longueur : & puis Ptolomee en parle emplement, aussi font Iules Firmique, Aliben Raselle, Guy, Bonat & autres : & puis raison est si forte qu'elle ne peut estre niee, voyant & sçachant l'influxion, & puissance que les corps superieurs ont sur les inferieurs auec leurs effects. Or puis que cela procede du mouuement, qui est cause de la generation & corruption, & est celuy qui premier dispose la matiere, & puis la forme, il s'ensuit que cōme le mouuement des temps n'a iamais cessé, & qu'il y a diuers temps & diuers mouuemens, & qu'encore (comme nous auons dit) ils ont diuerses natures, aussi la matiere se dispose diuersement, & se causent variables faicts & dispositions és creatures, quelquefois ressemblans l'vne à l'autre, selon la conformité qui est au ciel, en vn temps, & en vn autre. Aussi quelquefois, ces causes & occasions sont toutes ensemble occurrentes : aucunesfois vne ou deux, & bien souuent l'vne est contraire à l'autre : d'où

Ptolomee en son Cētiloque.

Ptolomee en son quadripartit.

procedent ces diuers effects qui se voyent. Par ces mesmes occasions nous voyons d'où viennent les beaux enfans aux peres laids, & semblablement le contraire: & pareillement qu'elle est la bonne ou mauuaise disposition de la matiere, & l'imagination de ceux qui engendrent, & l'influence celeste en cest instant, tout cela nous l'auōs demonstré comme les autres choses doubteuses.

D'vn estrange cas aduenu en vne mesme sorte & en diuers temps, à deux cheualiers Romains.

Chap. XXXIX.

Les principaux chefs des conspirateurs de la mort de Iules Cesar (selon Plutarque & autres qui ont escrit) furent Brutus, Cassius: lesquel depuis auec leurs adherans furent persecutez & declarez ennemis du peuple de Rome, par Octauius, Lepidus, & Marc Antoine, qui s'estoyent emparez de la ville. Entre les complices de Brutus, & Cassius estoit Marc Varron, l'vn des principaux lequel se trouuant en bataille qu'Octauius & Marc Antoine eurent contre les coniurez: & ou fut Octauius victorieux, luy pour se sauuer la vie, changea d'habit, afin de n'estre prins que pour soldat: & feignant estre vn des prisonniers, se mit parmi eux, & fut vendu auec les autres ainsi confusement, en sorte que d'auanture il fut acheté par vn autre cheualier Romain nommé Barbulas: qui quelque peu de temps apres, voyant sa bonne nourriture, & façon de faire, soupçonna qu'il estoit Romain, encore qu'il ne le cogneust point. Vn iour estant en ce doubte, il le retira à part, & le pria tres-instamment qu'il luy dist, quel il estoit, luy promettant de poursuyure son pardon, enuers Octauius & Marc Antoine: mais Marc Varron ne se voulut aucunement manifester, ains se dissimula: tellement que Barbulas se persuada le contraire de sa premiere opinion; disant en soy-mesme, qu'il n'estoit point Romain comme il auoit pensé. Peu apres Octauius & Marc Antoine retournerent à Rome, & Barbulas aussi auec son esclaue, qui (peut estre) estoit plus que

luy mesme: Aduint vne autre iournee que Marc Varron estãt à la porte du cõsul, attendant son Seigneur qui estoit leans pour quelques affaires, fut recogneu d'vn Romain, qui en aduertit incontinent Barbulas, lequel (sans faire semblãt d'en rien sçauoir, & sans luy en dire vn seul mot) fit tant enuers Octauius (qui dominoit dans Rome) qu'il obtint son pardon: au moyen dequoy il le mit en liberté, & le mena vers Octauius, qui le reçeut benignement, & de là en auant, le tint du nombre de ses amis. Quelque temps apres Octauius & Marc Antoine, furent en discord ensemble, qui fut cause que Barbulas se tira du parti de Marc Antoine, lequel estant vaincu, & Barbulas d'outant Octauius, eut recours au mesme remede, dont auoit vsé Marc Varron, c'est à sçauoir changer d'habit, & se feindre vn autre: Marc Varron qui ne le recognoissoit, tant à cause du long temps qu'ils ne s'estoyent veus, que principalement pour le changement d'habit, l'acheta. Mais quelque temps apres venant à le recognoistre, il fit si biẽ enuers Octauius, qui luy pardonna l'offence, le remettant en liberté: tellement qu'en satisfaisant à ce qu'il estoit tenu, & payant le bien qu'il auoit reçeu, il nous laisserent exemple de l'inconstance des estats de ceste vie auec doctrine & reigle à tout homme, que pour quelque prosperité en quoy on se voye, on ne doit laisser de craindre la cheute, ny en aduersité, pour grande qu'elle soit, ne desesperer du remede.

De la distinction de l'aage de l'homme, selon la doctrine des Astrologues.

Chap. XL.

Par la commune diuision des Astrologues Arabes, Caldees, Grecs & Latins: & particulierement de Procle autheur Grec, Ptolomee, & Aliben Raselle, la vie humaine est diuisee en sept aages, sur chacun desquelles, regne & domine vn des sept planettes. Le premier aage se nomme Enfance, contenant l'espace de quatre ans, durant lesquels maistrise le plus prochain planette de la

teare, qui est la Lune: parce que les qualitez d'Enfance, les contraignent dire, que l'influence de ceste planette est du tout conforme à cest aage, duquel le corps est humide, delicat, tendre, foible, mobile, & du tout semblable à la Lune: car pour peu de chose il s'altere: ses membres pour vn bien petit de trauail s'affoiblissent: & croissent leurs corps en peu de temps & à veuë d'œil. Ces choses aduiennent en general en toutes personnes, à cause du gouuernement de la Lune: toutesfois plus aux vns qu'aux autres, & non esgalement: pour autant que les autres qualitez particulieres, qui ne tiennent rien de la Lune, se doyuent prendre ainsi que l'enfant vient au monde, selon l'estat & disposition des autres planettes. Le second aage dure dix ans, en sorte qu'il vient iusques à quatorze, lequel les Latins ont nommé *Pueritia*, qui donne fin à l'enfence, commencement à l'adolescence. En cest aage regne vn autre planette nommé Mercure, assis au secōd ciel, cestuy en vn corps celeste, aisé à changer, estant bō, auec les bons, & mauuais en l'aspect des mauuais. Pendant ce temps donc nature se compose à la qualité de ce planette: Car lors les ieunes enfans font quelque principe de la monstre de leurs esprits, soit en lisant, escriuant, ou chantant: & sont lors traictables & dociles, toutesfois legers en leurs propos, inconstans & muables. Le tiers aage est de huict ans, nommé par les anciēs, Adolescence, & se continue depuis quatorze iusques à vingt deux accomplis, durant lesquels domine le tiers planette nommé Venus. Car l'homme alors commence à estre prompt par la nature, habile, & puissant pour engendrer: estant enclin à l'amour & aux dames, adonné à la musique, au ieu, aux voluptez, banquets, & plaisirs mōdains. Et cecy se doit entendre, si le naturel prouocque l'homme à ce faire: car on doit croire que l'homme retiēt tousiours son liberal arbitre, pour laisser ou prendre telles inclinations & influences: & entendez, que ny la force des planettes, ny la puissance des estoilles n'ont que mordre sur telle liberté encor qu'elles enclinent l'appetit sensitif, & les membres, & organes du corps humain. Le quatriesme aage se poursuit iusques à ce que l'homme

Lune.

Mercure.

Venus.

me ait quarãte deux ans accomplis, & s'appelle Ieuneſſe, le cours de laquelle dure dixneuf ans : & à pour ſon gouuerneur & maiſtre le Soleil : qui eſt au quatrieſme ciel, nommé par les plus anciens Aſtrologues, la fontaine de lumiere, lœil principal de tout l'vniuers : Roy des planettes, & cœur de tout le monde. Semblablement ceſt aage eſt le prince de tous les autres, & fleur de la vie, durant laquelle les ſentimens & puiſſances du corps & de l'eſprit tiennent, & acquierent leur entiere force : & lors eſtant l'homme bien entendu, & hardi, ſçait cognoiſtre & eſlire le bien : il deſire & pourchaſſe richeſſes, d'eſtre excellent & renommé, touſiours enclin à bien faire : bref en toutes choſes generales il monſtre euidemment que le Soleil regne ſur luy. Le cinquieſme aagé nommé Viril, a quinze ans de duree : par ainſi va ſa pourſuitte iuſques à lan cinquanteſixieſme, ſuiect au planette de Mars : qui eſt de ſoy-meſme mauuais, dangereux, & chaut, inclinant les hommes à l'auarice, & les rendant coleres, maladifs, temperez au boire & manger, & conſtans en leurs faits. Puis en adiouſtant douze à cinquanteſix, vous trouuerez ſoixantehuict ans, qui ſont la fin du ſixieſme aage, nommé Vieilleſſe, dont Iupiter eſt le grand gouuerneur : qui eſt vn planette noble, ſignificateur d'equité, religion, pieté, temperance, & chaſteté prouoquant les hommes à fuyr toute peine, & tous hazards, & à chercher repos. Les hommes en ce temps ſont toutes œuures ſainctes ayment la temperance & la charité, appetent l'honneur accompagné de loüange : ſont honneſtes, & craignans honte & deshonneur. Le ſeptieſme & dernier des ſept aages, a eſté limité depuis ſoixantehuict, iuſques à quatre vintgs & huict, & peu de gens ſe treuuent qui y paruiennent, Il ſe nomme Caduc & decrepit, à cauſe dequoy Saturne commande ſur luy, comme le plus tardif, & plus haut planette, & qui enuironne tous les autres ſuſdicts : ſa complection eſt froide, ſeiche & melancholique, faſcheuſe, & ennuyeuſe : Par ce moyen il attire les vieilles gens à ſolitude, cholere, chagrain, deſdain, & deſpit. Il affoiblit leur memoire & leur force, puis les charge d'ennuis, longues triſteſſes, mala-

Soleil. *Mars.* *Iupiter.* *Saturne.*

dies langoureuses, pensees profondes, & d'vn grand desir d'entreprendre choses secretes & cachees: & qui plus est, ils veulent estre tousiours maistres, superieurs, & obeys. Et si quelqu'vn se trouue, qui paruienne au dessus de cest aage (dequoy on se doit esbahir auiourd'huy) vous cognoistrez qu'il deuiendra & retournera comme en enfance, & aura encore vn coup la Lune pour planette, qui fut le gouuerneur de ses premiers ans: à cause dequoy ces bonnes gens font le semblable que vous voyez faire aux petits enfans, ensuyuans leurs conditions & inclinations. I'ay allegué cy dessus, telle diuision d'aages estoit de l'inuention des astrologues, mais vn chacun en croist ce qui luy plaist. Or venons à la diuision des philosophes, medecins, & poëtes, qui sont de diuerses opinions: & pource qu'en ce discours, il ya des choses notables, nous en traitterons quelques vnes, afin que les esprits s'y puissent exercer. Le grand philosophe Pitagoras pour longue que soit la vie de l'homme, n'en fait que quatre parts, la comparant aux quatre temps de l'annee: disant que l'enfance est le Ptintemps, auquel toutes choses sont en fleur, commence à croistre & à s'augmenter: la ieunesse s'accompare à l'Esté par l'ardeur & force que les hommes ont en ceste aage: l'aage viril à l'Automne, pource quen ce temps l'homme à l'experience, est meur de bon conseil, auec cognoissance certaine de toutes choses. Et se presente la viellesse par l'Hyuer, temps sans fruict, ennuyeux, & qui n'a le bien d'aucuns fruicts, sinon qu'ils soyent procedez des autres temps. Marc Varron, homme fort docte entre les Romains, diuise la vie de l'homme en cinq parties, attribuant à chacune d'icelles l'espace de quinze ans: en sorte qu'il nomme les quinze premiers. Puerilité: les seconds, Adolescence, c'est à dire accroissement, pource qu'en ce temps les hommes croissent: les autres quinze vont iusques à quarante cinq ans, & se nomme Ieunesse, qui vient de ce verbe Latin (*iuuare*) pour signifier temps d'aide, pource qu'en tel on se sert des hommes en fait de guerre & affaires de republique, & est cest aage la fermeté de la vie. Depuis quarante cinq iusques à soixante se nomme l'aage d'homme meur, pour

Pource qu'en Latin tels hommes sont nommez (*Seniores*) c'est à dire viellissans au respect des autres precedens, pource qu'en ce temps les hommes vont en declinant, & cheminent vers la vieillesse, qui accomplit tout le reste de la vie, apres les soixante ans. Voila comme Varron diuise la vie humaine selon que recite Censorin. Hipocrates l'a diuisee en sept aages: Le premier & le second de chacun sept, qui sont quatorze: le troisiesme de quatorze, & va iusques à vingthuict: les autres deux de chacun sept, & vont iusques à quarantedeux: le sixieme de quatorze ans iusques à cinquantesix: & le demeurant de la vie, il l'attribue au septieme aage. Le philosophe Solon, selon le mesme Censorin, met ces sept parties en dix, diuisant la trois, la six & la septiesme par le milieu, en sorte que chacune de dix parties dure sept ans. Et là est la description faite par les philosophes. Mais Isidore l'a distinguee en six aages, s'accordant des deux premieres auec Hipocrates, faisant chacun de sept, & nommant le premier, Enfance, & le second Puerilité, depuis le quatorze iusques à vingthuict, il met l'adolescence, ou aage croissant de vingthuict à quarante, il se nomme Ieunesse, qui est le quatrieme en ordre, le cinquiesme qu'il appelle declin, & commencement de vieillesse il se faict de vingt ans, & sont en tout soixante: le reste de la vie il l'attribue à viellesse, la nommant le sixieme aage. Horace poëte excellent diuise aussi laage de l'homme, mais c'est en quatre parties seulement, comme aussi faict Pitagoras: Sçauoir est puerilité, ieunesse, aage viril, & vieillesse, lesquels il descrit elegamment en son art poëtique, auec ses conditions qu'ont les hommes en chacun de ce temps. Et toutesfois, selon la reigle de philosophie naturelle, la vie de l'homme ne se deuuroit diuiser qu'en trois aages: le premier de cognoissance: le second, auquel l'homme se tient en vn estat, le tiers de dimunition: pource que selon Aristote toute chose qui s'engendre, à augmentation retenue d'essence & diminution: ainsi se deuoit donner à l'homme trois aages, les medecins Arabes ont esté de ceste opinion. Ce neantmoins Auicenne homme fort docte, distingue nostre vie en quatre

Hipocrates au liu. du iour de la natiuité.

Isidore li. 11. des Etimologies.

Horace en l'art poëtique.

Aristote liu. 3. de l'ame.

Auicenne en la premiere partie du 1. cha. des cõplectiõs.

tre aages ou parties principales: la premiere est qui dure trente ans, il la nomme adolescence, pource que pendant ce temps toutes choses vont en croissant, la seconde depuis trente iusques à quarante cinq, & se nomme aage arresté ou de beauté, car en ce temps l'homme est en perfection: de là en aduant & iusqu'à soixante ans, il la nomme secrette diminution & chemin de vieillisse: & ce que l'homme vit par apres, il le nomme claire & descouuerte vieillesse, & aage caduc. Si faut-il toutesfois noter qu'encore qu'il face ainsi ceste principale diuision, il ne laisse pourtant de diuiser la premiere de ces quatre qui est de trente ans, & fait trois pars: tellement que nous pouuons dire qu'il se conforme à ceux qui l'ont diuisé en six. Or apres auoir consideré ces variables opinions, ie ne sçay à laquelle me prẽdre pour la plus vraye, aussi à la verité on ne sçauroit donner reigle asseurée ny certain but, tant pour les diuerses complexions & dispositions des hommes, que pour habiter diuerses terres & prouinces, & se nourir de bõnes, ou mauuaises viandes: par le moyen desquelles choses les hommes arriuent plustost ou plus tard à la vieillesse. Pour ceste cause disoit Galien, qu'on ne peut donner temps limité aux aages: ce que bien consideré, fera que toutes ces discordances de plusieurs autheurs ne sembleront tant estranges, veu que chacun y à eu diuerse consideration. Ainsi qu'eut Seruie Tulle, Roy de Rome, lequel (selon Aulugelle) n'auoit esgard qu'au bien commun, lors qu'il diuisa le peuple Romain en cinq estats. Et ne separa la vie de l'homme qu'en trois parts, nommant l'aage premier de dixsept ans, Puerilité, & puis iusques à quarantesix il declaroit les hommes habiles à la guerre, & les faisoit mettre en escrit: & apres les quarante six, il les nommoit hommes mœurs, & gens de conseil. Ceste diuision ne contrarie aux autres, pource qu'elle est vniuerselle, & enclost en soy les moindres & particulieres: & semble qu'il se conforme aux communes diuisions, qui ont accoustumé de separer l'aage verd, & le meur, & le vieil. Le verd, deslors que nous naissons, iusques à la fin de ieunesse, qui va iusques à quarantecinq ans, peu plus ou peu moins: aussi Virgile dit: *Viridisque iuuentus*, qui est à dire,

Galen. li. 6. du regime de la santé.

à dire, verde ieunesse : L'aage meur ensuyuant iusques à soixante ans, lequel Seruius attribue aux hommes sages & de bon conseil : & le reste est dit decrepitee vieillesse: lesquelles trois parties se peuuent diuiser en moindres, & par ce moyen conformer la varieté, qui semble estre entre les autheurs.

D'aucunes certaines annees de la vie humaine, que les anciens iugerent les plus dangereuses, & pour quelle cause.

CHAP. XLI.

LEs anciens philosophes & astrologues ont prins garde, que certaines annees de nostre vie mortelle, estoyent moult perilleuses, lesquelles ils nommerent Climateriques, à cause de la diction Grecque, Climas, c'est à dire eschelle, ou degré : pour denoter que telles annees sont limitees en façon de degrez, mais difficiles à passer, durant le cours de la vie humaine : car tout ainsi qu'ils soustenoyent les iours septiesme, neufuiesme, & quatorziesme estre dangereux durant les maladies & infirmitez des hommes : au cas pareil ils prindrent garde que tel nombre limité auoit lieu és annees de la vie humaine, à cause de la force des nombres, desquels ont faict si grād cas Pithagoras, Temistius, Boëce, Auerrois, & plusieurs autres : & aussi pour le regard des influences & dominatiōs des mauuais planettes, comme ie puis dire de Saturne, qui regne en diuerses saisons, & diuers aages : en sorte qu'ils sentoyent (ainsi que tesmoignent Marsil Ficin, Censorin, & Aulugelle) que toutes les annees septenaires portoyent grand changement : & iugeoyent estre quasi impossible passer tels termes sans grand hazard, ou alteration de vie, d'estat, santé, ou complexions. Et à ceste occasion l'an septiesme, quatorziesme, vingt vniesme, vingthuictiesme, trentecinquiesme, quaranteneufuiesme, & ainsi chasque septiesme annee estoit à craindre. Et pource qu'ils maintiennent le nombre ternaire, estre semblablement de grande

efficace,

efficace ils disoyent que trois fois sept, qui est vingt & vn, estoit de grande importance. Autant en disoyent-ils de l'annee quaranteneufuiesme, parce qu'elle est composee de sept fois sept, mais la plus à craindre de toutes estoit l'annee soixante troisiesme: car tout ainsi que le nombre vingt & vn prouient de trois fois sept: tout ainsi le nombre soixante troisiesme s'engendre de trois fois vingt & vn, ou de neuf fois sept, ou de sept fois neuf, qui sont nombres celebrez & recommandez des plus sages. Et quand vn homme venoit à l'entree de cest aage de soixante trois ans, il estoit soigneux de garder sa santé & sa vie, attendant de iour en iour le changement d'icelle, & ce qui en pourroit aduenir, ainsi que Iules Firmique l'afferme en ses liures d'Astrologie. Aulugelle à ce propos fait mention d'vne missiue de l'Empereur Octauius, par laquelle il signifioit à son nepueu Cassius (estant eschappé de celle annee dangereuse) le grand aise qu'il auoit d'estre entré en l'annee soixante quatriesme, & d'auoir euité la soixantetroisiesme: de sorte qu'il auoit bonne intention de celebrer sa seconde natiuité. Par ces raisons les anciens redoutoyent ceste annee soixantetroisiesme, voyans que plusieurs mouroyent à l'arriuee d'icelle, durant laquelle mourut Aristote, & autres notables personnages. Et comme i'ay dit cy dessus, le nombre neufuiesme estoit fort à craindre: & pourtant ils disoyent que celuy qui franchissoit les soixante trois ans, ne passeroit point les bornes de quatre vingts & vn, parce que tel aage estoit composé de neuf fois neuf: auquel mourut le diuin Platon, le grand Geographe Eratostene, Zenocrate Platonicien Prince de l'antique Academie, Diogenes le Cinique, & autres excellens personnages. I'ay voulu escrire ces choses, Messieurs, plus par curiosité & exercice que pour foy que i'aye adiousté, encore qu'elles ne soyent du tout impertinentes, n'y hors de raison naturelle: car, comme nous voyons que la maladie & les humeurs prennent fin à l'homme, & qu'ez animaux les dents se changent, les barbes croissent, les voix s'augmētent, & que nature faict autres effects & notables chāgemens sur les complexions qui sont cognuës aux termes des ans: pourquoy ne croirons nous que par mesme moyen

moyen tels temps limitez ne facent autres changemens & impressions? Pourquoy ne croirons nous que le corps humain n'ait communication auec les celestes influences, comme auec les humeurs, par quelque moyen qui nous est caché, encore que l'homme soit subiect à la volonté & gouuernement de Dieu? lequel, combien qu'il ait formé toutes choses miraculeusement & surnaturellement, veut toutesfois, que ses œuures soyent naturelles, excepté celles qui ont esté par luy formees contre les loix de nature, selon ses secrets, & ineffables iugemens.

Fin de la premiere partie.



SECONDE PARTIE DES CHOSES MEMORABLES.

Par combien de diuers moyens François Sforce, & Nicolas Picchinin ont acquis la renommee des plus ſçauans en l'art militaire, qui ayent eſté de leur temps.

CHAP. I.



IL ſemble, ſelon la raiſon naturelle, que celuy qui a acquis aucun degré en quelque art ou faculté que ce ſoit, s'y doit du tout accommoder ſuyuant ſon commencement, pour y acquerir reputation: toutesfois nous voyons ordinairement, que par diuers moyens, les hommes paruiennent à vne meſme fin: nous en auons infinité d'exemples differens: entre leſquels me conuient nommer François Sforce, qui depuis fut Duc de Milan: & Nicolas Picchinin Italien, fort excellens en armes, qui furent du temps du Roy Alfonce d'Aragon, & de Naples: & de Louys Marie Duc de Milan. Ces deux capitaines furent fort contraires & enuieux l'vn de l'autre, pource que chacun d'eux pretendoit auoir l'honneur des armes par deſſus ſon competiteur. Pour ceſte cauſe tous deux monſtrerent tellement leur eſprit & dexterité, que par long temps on fut en doute, lequel eſtoit à preferer: & iuſques à ce qu'apres longues annees & pluſieurs batailles, Picchinin y demeura veincu: au moyen dequoy Sforce ayant de ſon coſté le droit tout euident, eut le pire, & fut Duc de Milan, demeurant maiſtre, ou du moins mieux fortuné. Ces deux cy (comme i'ay dit) paruindrent par diuerſes manieres en grand eſtime & reputation: Nicolas Picchinin eſtoit ſi petit de corps, que pour ceſte cauſe

seul il estoit nomé Picchinin : mais cõme il auoit petite stature, aussi estoit-il au contraire de grand cœur, & vaillant : il auoit peu de paroles, & encore mal ordonnees, toutesfois il comprenoit en icelles beaucoup de grandes choses: il estoit auec les soldats fort recreatif, & à ses amis liberal, mais aspre & furieux à ses ennemis: en guerre il estoit fort desireux de venir aux armes: aussi toutes les fois que l'occasion se presentoit, il donnoit bataille, en laquelle il estoit de fort bon conseil, & prudent à s'exposer au peril: il ne pouuoit se tenir en repos, & si estoit si prõpt que bien souuent il prenoit ses ennemis à despourueu: il desiroit tousiours faire eschauguettes & embusches, & s'aidoit plus en guerre de gens de cheual, que de pied, & vouloit que ses gens fussent vaillans, aspres de nature, & terribles. Ce Capitaine fut de si grand cœur, que iamais il ne s'esbahit, ny monstra signe de peur, encore que ses ennemis fussent en plus grand nombre : il auoit singuliere grace & dexterité à faire marcher ses gens, & conduire à sauueté : pour conclusion il obtint plusieurs excellentes victoires en diuerses parties d'Italie, auec renommee d'vn tres bon Capitaine. Et quant à François Sforce son competiteur, il auoit ses conditions & façons de faire toutes contraires à celles de Picchinin: il estoit grãd de corps, bien proportionné, & fort de ses membres, de gentille cõtenance, les yeux esueillez, chauue, fort beau, copieux & bien orné en paroles, vif d'esprit, & bien aduisé, desireux de paruenir à grandes choses, patient en aduersité: il fuyoit tousiours le moyen de rompre la guerre: il s'efforçoit plustost de vaincre tenant siege, ou temporisant, que combattant, iamais il ne donnoit bataille s'il n'y estoit forcé, ou qu'il ne se vist en grande aduanture: il vouloit que ses gens marchassent en bõ ordre, & par bon moyen: qu'ils fussent vaillans, & toutesfois gracieux, & si faisoit plus de cas de l'infanterie que de la gendarmerie: & la mettoit plustost en œuure, cõme celle qu'il estimoit le plus : il estoit ferme & constant en ses entreprises, vif & sage à tromper l'ennemy, & à descouurir les fallaces algarades qu'on luy faisoit ou vouloit faire : & quant aux inuentions nouuelles, il estoit tousiours sur ses gardes : encor estoit-il homme de bon conseil en toutes

choses. Auec lesquelles regles (bien qu'elles fussent fort differentes de celles de l'autre) il fut en estime de tresbon Capitaine : & si paruint par plusieurs & diuers moyens à la Duché de Milan, & à estre l'vn des premiers hommes de son temps. De ces deux si notables hommes plusieurs modernes historiens ont escrit, principalement Eneas Syluius depuis Pape en sa Cosmographie, & Antoine Sabellic en ses Eneades, où les lecteurs pourront voir de braues gestes de ces deux hommes.

Que le Lyon a peur du Coq, auec maintes autres choses notables de la bonté, & douceur du Lyon.

Chap. II.

Dieu n'a point fait de creature si puissante au monde, qu'il ne luy ait laissé cause de crainte, & quelque chose qui luy puisse nuire: aussi n'y a-il rien au monde de ferme & asseuré, car vne chose est destruicte par l'autre, laquelle apres est pareillement ruinee par vne autre: tellement que ne sçauons dequoy nous garder, ny quelle chose conserue ou gaste. De la vient, que bien souuent nous fuyons ce qui nous peut nuire, & encourons par autre voye, au peril que ne cognoissõs. Outre ce, il y a entre les animaux & autres choses creées certaine amitié, ou haine naturelle, par vne secrette proprieté : au moyen dequoy les vnes se cerchent & suyuent, & les autres se fuyent. Quel animal est plus fort que le Lyon Prince des des bestes? nul: & pour ceste cause à ce nom, d'autant que (selon aucuns) Lyon en Grec, signifie Roy: ou bien, selon quelques autres, voir: & que pour auoir la veuë fort bonne il est ainsi nommé. Mais quoy qu'il en soit, ceste puissante beste que chacun craint, dés qu'il void le Coq il s'enfuit de peur, & ce par vne secrette proprieté de nature, ainsi que le lieure fuit le chien, & non seulement le fuit en le voyant, mais aussi en le sentant de loin, ou l'oyant chanter il en a merueilleuse crainte. Encore ne fuit-il pas seulement cest animal, mais aussi le bruit d'vn chariot allant par les chemins : & pareillement il fuit sans aucun arrest dés qu'il void vn homme portant lumiere en sa

main : ce qui ſemble eſtre incredible, & que ceſte beſte furieuſe ſoit eſpouuantee pour ſi peu de choſe:toutesfois on l'a veu par experience,outre ce qu'en eſcrit Plutarque en ſon liure de la difference de haine, & d'enuie, & Pline, & S.Ambroiſe: Albert le Grand le tient auſſi, & dit que ſi le Coq eſt blanc,il donne dauantage de frayeur à ceſte beſte. Si ne peut-on de cela donner raiſon aſſeuree, pource que telle choſe prouient (comme i'ay dit) d'vne ſecrette proprieté de nature. Toutesfois Lucrece ancien Poëte dit que le Coq & ſon pennage ont certaine proprieté ou qualité, que le Lyon le voyant en reçoit grande douleur,& ne la pouuant ſupporter il fuit. Quelques autres attribuent ceſte peur aux cauſes ſupremes & celeſtes influences, & non aux ſentimens & à la matiere: pource,diſent ils que ces deux beſtes ſont ſuiettes au Soleil,la vertu duquel,touche plus le Coq que le Lyon : & de la vient que l'inferieur & moins vertueux en ceſte partie (bien que maieur en grandeur & force) craint & obeyt au ſuperieur : & diſent encore que pour eſtre le Coq de la nature du Soleil,il ſe reſiouyt & chante du matin à la venuë & leuee d'iceluy. En quelque ſorte que ce ſoit, le Lyon eſt le plus fort, & de plus grand cœur que toutes les autres beſtes:& combien qu'il ſoit ainſi fier & cruel contre les furieux & terribles, ſi eſt-ce que de luy nous auons infinité d'exemples, manifeſtans ſa douceur & clemence:de partie deſquels & meſmes des plus apparens,ie vous feray quelque recit.Apion Grec eſcrit(ſelon que recite Aulugelle) cõme de choſe qu'il a veuë,ce que pareillement eſt affermé par Elian au liure des animaux, qu'en certaines feſtes qui ſe faiſoyent à Rome fort ſolennelles,ou auoit accouſtumé qu'au grand Theatre,auquel eſtoyent miſes pluſieurs ſortes de beſtes ſauuages & cruelles,comme Lyons, Leopards & autres, on y iettoit les hommes condamnez à mort, pour combattre ces beſtes, afin d'eſtre ou deuorez par elles, ou qu'ils s'en defendiſſent vaillamment, ſpectacle à la verité fort cruel. Or aduint vn iour, qu'entre les autres criminels qui y furent mis,on y expoſa vn nommé Androde, ſerf d'vn Senateur de Rome : & entre les autres beſtes qui eſtoyent en ce Theatre, y auoit vn Lyon de grandeur &

Plutarque. Plin.liu.8. S. Ambr. liure 9. de ſon examer. Albert le Grand au liure des beſtes. Lucrece Poëte. Elian liu. des animaux.

puissance insigne, & tres-cruel, lequel auoit esté amené d'Afrique, & sur iceluy chacun arrestoit sa veuë: ce Lyon regardant la part où auoit esté ietté Androde, & l'ayant vn peu consideré & recogneu, s'en alla incontinent vers luy pas à pas & tout doucement, donnant neantmoins opinion à tous, qu'il l'alloit mettre en pieces, mais il aduint au cõtraire: car le Lyon auec le chef enclin, s'approcha gracieusement d'Androde, qui tout tremblant attendoit la mort: toutesfois le Lyon, en le costoyant amiablement, se mit à luy faire grandes caresses, baisant & leschant ses mains & genoux, tout ainsi que les chiens sont coustumiers de faire festes à leurs maistres qu'ils n'ont veus de long temps: Androde voyant la douceur & priuauté du Lyon, reprint courage, & festoya le Lyon, luy planissant le poil, & en le regardant ententiuement le recogneut, & luy monstra grand signes de ioye: dont le peuple estonné voyant cest estrange cas, se print à bruire en voix publiques, & en parloit chascun à sa fantasie. Au moyen dequoy l'Empereur fit tirer Androde hors de là, & l'amener deuant luy, pour enquerir & sçauoir la cause de telle cognoissance & priuauté, & en quel lieu il auoit premierement veu ce Lyon: à quoy il respondit que luy estant en Afrique, du temps que son maistre estoit Lieutenant general & grand Gouuerneur de ceste Prouince, pour les grands outrages & exces que luy faisoit sondit maistre, fut contraint se rendre fugitif: & n'ayant lieu de seur accez pour se retirer, se mit en vne grande forest, & entra dans vne cauerne qu'il y trouua, où tost apres arriua vn Lyon, qui non seulement ne luy fit aucun mal, ains en s'approchant luy monstra vne de ses pattes qui estoit blessee & sanglante, comme s'il luy eust voulu demander remede & guerison: dont luy s'aduisant print la iambe, & voyant qu'il auoit vne espine fichee en la patte, l'arracha le plus doucement qu'il peut, & luy estancha le sang, tellement que la douleur s'appaisa. Ce fait, le Lyon se mit à reposer & dormir en son giron, & de là en aduãt, par chascun iour, le Lyon luy apportoit la meilleure partie du gibier & proye qu'il prenoit à la chasse, & la luy faisoit cuire au Soleil de midy par faute de feu, puis la mangeoit: mais apres auoir esté en ceste sorte,

l'espace

l'espace de trois ans continuellement auec le Lyon, il s'ennuya de ceste maniere de viure: & voyant vn iour que le Lyon estoit allé à ses pourchas ordinaires, s'en partit pour cercher son aduanture: or ne fut il guere loin hors du bois qu'il fut rencontré par aucuns qui le recō-gneurent, & le renuoyerent à Rome vers son maistre, qui incontinent le iugea digne de mort, comme serf fugitif, & le fit mettre auec les autres criminels pour estre exposé aux bestes en plein Theatre, où il fut recogneu par le Lyon, comme vn chacun auoit peu voir. Ces choses entendues par l'Empereur, & à la clameur du peuple, Androde fut deliuré & mis en liberté, ensemble le Lyon, duquel il auoit reçeu ceste grace: lequel deslors & long temps apres alloit par les rues de Rome en la compagnie d'Androde, sans faire mal à personne: qui fut cause que plusieurs citoyens de Rome l'aimoyent, & luy faisoyent presens, le nommant le medecin du Lyon: & le Lyon, l'hoste d'Androde. Ceste infortune aduint au Lyō d'auoir l'espine dans la patte: & Dieu, par instinct naturel, luy donna cognoissance de recourir à l'homme pour sa santé. Cela semble bien veritable, pource que nous en trouuons assez d'autres exemples, escrits par plusieurs autheurs dignes de foy. Pline au lieu preallegué raconte d'vn Siracusain nommé Mutor, lequel estant en Syrie, rencontra vn Lyon qui se presenta deuant luy, & se couchant par terre, faisoit plusieurs signes de supplication dont le Siracusain estonné de peur se mit en fuite: mais le Lyon tousiours le suyuoit & deuançoit, le flatant & leschant: en fin le Siracusain aduisa que le Lyon estoit blessé au pied, & le print, & luy en osta vn escot de bois qui estoit dedans, & ainsi le Lyon fut gueri. Ceste histoire depeinte par le mesme Mutor en vn tableau qui est en Siracuse, en fait le tesmoignage. Le mesme autheur recite pareillement d'vn nommé Elpis, natif de Samos, lequel s'estant desembarqué en Afrique, vid assez pres du port venir vers luy vn Lyon rugissant, & se plaignant merueilleusement, dont il eut si grand peur qu'il se sauua sur vn arbre, au pied duquel le Lyon, faissant plusieurs cris & plaintes, se renuersa par terre, haussant & luy monstrant sa patte toute sanglante, comme voulant

esmouuoir l'homme à commiseratiō: dequoy s'aduisant Elpis, en s'asseurant descendit de l'arbre, & tira l'espine du pied du Lyon: lequel en recognoissance de ce bienfait, tout le temps que ceste barque fut à bord, il y portoit la chair de sa chasse, qu'il faisoit en la forest, de laquelle Elpis, & ses compagnons furent long temps alimentés. Ceste chose est rendue plus croyable, par le semblable cas aduenu à sainct Hierosme, par vn autre Lyō, qui fut gueri d'vne pareille playe, lequel puis apres recogneut le biēfait, car il accompagnoit l'asne chargé de bois, iusques à ce qu'il fust en l'hermitage. Nous lisons encores que Godefroy de Boüillon, apres auoir conquis la terre saincte, & allant vn iour à la chasse parmy la Iudee, trouua vn Lyon combattant auec vn serpent, qui le tenoit estroittement lié & ceint, auec sa queuë en grand peril de mort: & ayant le serpent esté tué par Godefroy, le Lyon en remuneration de ce benefice, le suyuit & acompagna tousiours, sans partir de sa garde: & quand il alloit à la chasse, il luy seruoit de leurier. Aduint depuis qu'en vne nauigation que fit Godefroy, estant le Lyon demeuré à terre, & ne voulant son maistre retourner pour le mettre en sa nauire, le Lyon afin de le suyure se ietta en l'eau, ou il fut noyé auant qu'on le peust secourir. Quant est des Lyōs qui ne firent en Babilone aucun mal à Daniel, ny des autres, qui du temps de Diocletian, & Numeriā Empereurs de Rome, ne faisoyent mal aux Chrestiens, qui leur estoyent iettez pour viande & pasture, ie ne les mets pour exemple du naturel des Lyons, d'autant que telle chose procedoit par miracle de Dieu. Entre les choses notables de la noblesse de ceste beste, on dit qu'il ne fait mal aux hōmes, s'il n'y est contraint par grande necessité de faim: & s'il rencontre l'hōme & la femme ensemble, il s'adresse plustost à l'homme qu'à la femme: & iamais, ou peu souuent ne fait mal aux enfans. Il semble que le Lyon à l'imitation de l'homme, ait quelque audace ez choses qui touchent l'honneur, auec vne crainte d'y deroger: car s'il se sent poursuyui & sçait estre veu, il fuit d'vn pas lent & tardif, pour ne mōstrer faute de courage en sa fuite: mais s'il sçait estre à couuert parmy les bois, & qu'on ne le voye, il fuit tant qu'il peut. Et disent plus ceux, qui en ont escrit,

escrit, que quand il va ainsi fuyant il ne regarde iamais derriere luy, pour monstrer le mespris qu'il fait de ceux qui le suyuent. Le Lyon par vn instinct naturel, est de si grande cognoissance, que si quelqu'vn le blesse de quelque sorte d'armes, encore qu'il soit entre plusieurs hommes, si est ce que le laps du temps n'empesche qu'il ne le recognoisse & en prenne vengeance s'il peut. A ce propos Elian recite d'vn ieune enfant, nourri & esleué par Iuba Roy de Mauritanie: lequel vn iour allant à la chasse auec le Roy, frappa vn Lyon d'vne lance: mais le Lyõ quelque temps apres guerit, & passant le Roy par celle mõtaigne accompagné de plusieurs ieunes hommes, ce Lyon recogneut celuy qui l'auoit auparauant blessé: parquoy d'vne grande fureur, se mesla impetueusement parmy eux: en sorte que sans que le pauure ieune hõme peust estre defendu, il le mit en pieces. Les mesmes autheurs disent encore vne autre grande merueille, que si la Lyonne a eu compagnie d'vn autre Lyon, son masle le cognoit à l'odeur, & l'en chastie & l'a bat griefuement: & quand le Lyõ est si vieil, qu'il ne peut plus combattre, ny chasser aux autres bestes, les ieunes Lyons plus forts, & puissans aident à pourchasser sa proye: laquelle ils tuent, puis le cõduisent, ou elle est, pour en manger. De toutes ces choses sont autheurs Pline, Aristote, & Albert le grand, & si en escriuent beaucoup d'autres choses que ie ne di point. I'ay voulu seulement raconter ces exemples, en la confusion des hommes ingrats & cruels, leur monstrant que mesme ez bestes brutes se trouue clemence, & recognoissance de bien-faict.

Qui fut le premier qui appriuoisa le Lyon: & ce que Lisimaque capitaine d'Alexandrie fit à vn.

Chap. III.

CEste puissante beste, dont nous auons parlé au chapitre precedent, combien qu'elle soit furieuse & cruelle, peut neantmoins estre appriuoisee par la dexterité & diligence des hommes. Le premier qui y paruint, fut vn Carthaginien nommé Hannon: mais la remune-

ration qu'il en eut, fust d'estre banni du pays : car ils disoyent, que cest acte de dompter le Lyon, estoit vn indice de se vouloir faire Seigneur du pays : & Pline dit que les Carthaginois le bannirent, pource qu'ayant dompté le Lyon il pourroit aisemēt persuader, & faire ce qu'il voudroit des citoyens de la ville. Il raconte semblablement de Marc Antoine, cousin d'Octauius, qui fit tellement appriuoiser les Lyons, & reduire à telle douceur, qu'il les mettoit sous le ioug, & faisoit tirer son char par tout où il alloit. Il se trouue que le semblable a esté fait par l'Empereur Eliogabale. Le Roy Iean de Castille, second du nom, auoit vn Lyon si domestique & priué, que toutes les fois qu'il tenoit son siege, il le vouloit auoir aupres de luy. Messire Iaques de Desse, Archeuesque de Seuile, en auoit vn semblable. Louys Celie escrit auoir leu en vn autheur approuué, qu'vne brebis cōçeut, & façōna vn Lyon, chose fort monstrueuse en nature. Encore lisons nous de plusieurs hommes, qui auec leurs propres mains ont tué des Lyons, comme Samson, Hercules, & Dauid. Et si me souuient auoir leu, que Lysimaque, vn des Capitaines d'Alexandre le Grand, tua vn Lyon en la sorte que s'ensuit. Alexandre auoit en sa compagnie le philosophe Calisthene, lequel comme homme libre, & sage, faisoit quelquefois des remonstrances, & reprehensions à Alexandre: au moyen dequoy il en fut par luy mal traicté: en sorte que quelquefois il se faisoit mettre en vne cage auec les chiens (vergongne & ignominie, certes impossible à porter, à l'esprit libre & vertueux de Calisthene, qui aima mieux la mort volontaire) à quoy il fut secouru par le venin de Lisimaque son disciple, qui estoit fort dolent de telle chose: dequoy aduerti Alexandre, il le fit ietter par grand despit à vn Lyon pour le deuorer: mais Lysimaque, homme courageux s'arma secrettement le bras droit & la main : puis estant exposé au Lyon, & voyant que la beste venoit à luy pour le deuorer, luy d'vn grand cœur luy mit le bras armé dedans la gueule, sans receuoir aucun mal de ses dents, & luy print la racine de la langue auec la main: de telle sorte que (encore que le Lyon l'esgrafinast cruellement auec ses ongles, dont depuis fut en danger de mort) il ne laissa iamais sa prinse,
iuf

iuſques à tant que le lyon fuſt ſuffoqué à force de luy tenir le poing ſerré dedãs la gorge. Quoy entendu par Alexandre, il ſe deſiſta du deſdain & courroux qu'il auoit contre luy, & le fit diligemment mediciner, le tenant deſlors, pour l'vn de ſes plus fauoris: tellement qu'apres la mort d'Alexandre, il fut au nombre de ſes ſucceſſeurs, & Roy treſpuiſſant. Les autheurs de ces choſes ſont Iuſtin, & Plutarque en la vie de Demetrie. *Iuſt.liu. 5. Plutarque*

De l'ordre & cheualerie des Templiers, combien ils ont duré.

CHAP. IIII.

EN l'an de noſtre Seigneur, mil nonante ſix, aucuns princes Chreſtiens de diuerſes nations firent vne Congregation, par le conſeil d'vn hermite nõmé Pierre homme honneſte, & de ſaincte vie: où fut determiné d'aller en conqueſte de la terre ſaincte, qui eſtoit entre les mains des infideles, il y auoit 490. entre ceux qui y furent, eſtoit Godefroy de Bouillon, Duc de Lorraine, le plus apparent de tous, & celuy qui mieux s'y porta. Or pleuſt à Dieu, qu'apres pluſieurs batailles, qui durerent par l'eſpace de trois ans, la cité de Hieruſalem, & pluſieurs autres de la Syrie & Iudee fuſſent conquiſes, auec pluſieurs prouinces voiſines: puis ayans tous ces princes Chreſtiens regard à la vertu & grands merites de Godefroy, l'eſleurent Roy de Hieruſalem: auſſi fut Arnulphe, Archeueſque de Piſe, creé Patiarche, par le Pape Calixte ſecond. Demeurant donc Godefroy de Boüillon Roy de Hieruſalé, demeurerent auſſi en ſa cõpagnie, pluſieurs grands perſonnages Chreſtiens, qui faiſoyent continuellement cruelle guerre ſur les infideles, tant és enuirons de Hieruſalem, qu'autres contrees circonuoiſines. Ce qu'entendu par les fideles Chreſtiens des parties Occidentales, & en quel eſtat eſtoyent les affaires d'outre mer: il y alloit continuellement grand nombre de gens, les vns pour les ſecourir auec grand zele de ſeruir Dieu, & regagner les terres vſurpees, les autres en voyage, à viſiter le Sainct Sepulchre. Or vn an apres ſon couronnement, Godefroy de Boüillon mourut

& fut Roy en son lieu, son frere Baudouin homme esgal aux merites du defunct: pendant le regne duquel, entre les autres qui passerent par delà, furent neuf gentils-hommes, fort grands compagnons & amis: desquels il ne se treuue que deux nommez (qui peut estre) estoyent les principaux, l'vn Hugues de Paganis, l'autre Gadefréde sainct Adelman: lesquels arriuez en Hierusalem, & ayans bien contemplé le païs & tous les lieux voisins, ils trouuerent qu'au port de Iaphe, & autres endroits de leur voyage, il y auoit plusieurs guetteurs de chemins, qui chacun iour tuoyent & voloyent les passans: au moyen dequoy, apres meure deliberation, conclurent auec l'aide de plusieurs autres (car il est à premsumer que ils s'allierent auec autres gens de leur vouloir) firent vœu (pour faire agreable seruice à Dieu) d'employer toute leur vie, à rendre le chemin seur & facile, ou mourir en ceste entreprinse, pendant que les autres Chrestiens estoyent empeschez en autres lieux à combatre les infideles. Et perseuerans en ce sainct exercice ils prindrent pour leur retraite, & lieu assigné vne Eglise nommee, Le sainct temple, par la permission de l'abbé du lieu: & pour ceste cause furent appellez Templiers, comme tousiours ils ont esté depuis. Ce que voyant le Roy, & le Patriarche de Hierusalem, & telle chose estre saincte & loüable, ils leur administrerent toutes choses necessaires: & en ceste sorte vesquirent dedans ce temple religieusement, en grande chasteté: & qui plus est multiplioyent & s'augmentoyent de iour en iour. Toutesfois encore qu'ils fussent en grand nōbre, si n'auoyent ils habits ne reigle designee, ains viuoyent ainsi en commun, obseruans leur vœu, par l'espace de neuf ans: pendant lequel temps, pour le grand seruice qu'ils faisoyent à la Chrestienté, leur credit, & bonne renommee s'auançoit grandemēt, auec le moyen de leur bon exemple. Ils creurent semblablement en grand nombre: qui fut cause, que le Pape Honoré second, à la priere & conseil d'Estienne Patriarche de Hierusalem, leur fit depuis vne reigle, & ordre de viure, & ordōna qu'ils seroyent vestus de blanc. Depuis le Pape Eugene troisiesme, leur adiousta vne croix rouge en l'estomach: ce qu'ils promirent par vœu solem

solemnel d'obseruer,comme font les autres religieux, & leur fust distribuee, & baillee par la main de S. Bernard, tressainct docteur: qu'ils esleurent incontinent pour chef & maistre de leur ordre, ainsi que sont les autres religieux cheualiers. En bref temps apres,ils creurent en si grand nombre, & firent de si hauts faits d'armes, que non seulement ils gardoyēt les chemins du sainct voyage: contre les larrons & brigans, mais aussi par mer & par terre, ils faisoyent de grandes incursions, & fortes guerres sur les infidelles: dont la bonne renommee en fut si bien esparse par toute la Chrestienté,que les Roys & Princes de plusieurs parts leur ordonnerent de grandes rentes qu'ils employoyent en ces guerres, comme vrais cheualiers de Iesus Christ. Et par succession de tēps accreurent tellement d'heure à autre, en puissance & richesse que par toutes cōtrees & prouinces, ils auoyent de grādes villes & lieux forts,auec force subiects,principalement en la terre saincte,ou residoit ordinairement le grand Maistre de l'ordre, auec la plus grande part d'eux, tenant continuellement armee, tant là qu'aux autres lieux,ou il leur sēbloit le plus necessaire. Depuis aduint, par les pechez des hommes, par le discord meu entre les Chrestiens, & par la negligence des Princes, que la ville de Hierusalem & autres lieux ainsi acquis furent reconquis par les infidelles, nonante ans apres la conqueste de Godefroy de Boüillon: Ce neantmoins, c'est ordre de cheualiers Templiers ne delaissa ce sainct labeur: ains chassez de là, se vindrent ranger en d'autres lieux, faisans de grandes guerres aux ennemis de nostre foy: & durerent encore six vingts ans, apres la perte de Hierusalem, gardans ce qu'il leur estoit demeuré en Orient: & iusques en l'an mil deux cens dix, ou enuiron, que tel ordre de Templiers qui auoit duré enuiron deux cens ans fut entierement destruit par le Pape Clement cinquiesme, qui lors tenoit sa cour en la ville de Poyctiers, qui est du pays de France:& ce(comme quelques vns dient) à la poursuitte du Roy Philippe le Bel.Ce qui aduint,ou pour la prosperité & grandes richesses qu'ils auoyent, par le moyen desquelles ils deuindrent meschans & se ruinerent eux-mesmes, ou,

peut

peut eſtre,que Philippe Roy de Frãce lors regnãt,ayant eſté ſeduit par faux rapports, ou encore, parauanture, pour auoir les biens de ceſte religion, perſuada au Pape de faire telle choſe. En cela ſon fort variables les opinions de ceux qui ont eſcrit : toutesfois c'eſt aſſez de dire qu'ils furent condamnez, & les biens de ceſte religion confiſquez. Pour à quoy paruenir (pource qu'ils eſtoyent fort puiſſans) fut contre eux faite vne ſecrette inquiſition (fut fauſſe ou vraye) apres laquelle, le Roy mit tel ordre en toutes les parties de ſon Royaume, que en vn certain iour aſſigné, tous les Tẽpliers qui peurent eſtre trouuez, furent prins & leurs bien ſaiſis, & mis en la main de Iuſtice:ce fait, lon beſongna à leur procez, & en fut le iugement executé tel que nous le dirons. Quãt aux crimes qu'on leur mit ſus, furent ceux-cy : que leurs predeceſſeurs auoyent eſté cauſe de perdre la terre ſaincte : qu'ils eſliſoyent leur grand Maiſtre en ſecret: qu'ils auoyent de mauuaiſes ſuperſtitiõs : qu'ils tenoyent quelques propoſitions heretiques : qu'ils faiſoyent leur profeſſion deuant vne ſtatue, ou image veſtue d'vne peau d'homme, qu'ils beuuoyent ſang humain : qu'en ſecret ils iuroyent de s'aider l'vn à l'autre, leur attribuant, par ce moyen l'abominable peché contre nature, & qu'ils en eſtoyent tous coulpables. A ces cauſes, fut fait le procez contre le grand Maiſtre nommé Frere Iaques, natif de Bourgongne,homme yſſu de grande maiſon: & apres par conſequent,contre tout le reſte des Religieux. Finalement le Pape par ſentence difinitiue, les condamna au feu : pluſieurs deſquels furent executez, & leurs biens confiſquez: dont grande partie fut appliquee à l'ordre des cheualiers de ſainct Iean de Hieruſalem qui enuiron ce temps, ou vn peu auparauant, auoyent conquis l'iſle de Rhodes deſſus les infidelles. autre partie de ces biens fut ordonnee à d'autres ordres:l'autre partie(par permiſſion du Pape, ou autrement) demeura entre les mains des Princes,qui s'en eſtoyent ſaiſis & emparez lors de ladite prinſe. C'eſte ſentence fut publiee par toute la Chreſtienté, & ſi eſt approuuee bonne & iuſte par les croniques de France & par Platine en la vie du Pape Clement V. & auſſi par Raphael Volaterã,& Polidore Virgile. Toutesfois

tesfois quelques autres soustiennent, que ceste sentence fut iniuste, & donnee sur faux tesmoins, chargeans principalement de ceste faute le Roy Philippe: disans que pour desir d'auoir leurs biens, il pourchassa leur destruction: & disent encore qu'au temps qu'ils furẽt iusticiez, le commun peuple les tenoit pour saincts, & martyrs, reseruans des pieces de leurs habillemens pour reliques. De ceste derniere opinion ont esté sainct Iaques de Magonce, Naucles, & Antoine Sabellic en leurs histoires, & Ican Bocace au liure de la ruyne des Princes: & dit l'auoir entendu de son pere, qui se trouua present à l'execution de la sentence. Il semble aussi que sainct Antonin Archeuesque de Florẽce soit de ceste opinion, & recite la chose estre aduenue ainsi qu'il s'ensuit. Estãt le Pape Clement, & la Cour Romaine en France, où elle residoit: & se voyant fort stimulé de Philippe Roy de France, de tenir la promesse qu'il luy auoit faite, en le faisant eslire souuerain Euesque: qui estoit de condãner le Pape Boniface, & faire brusler ses os, ce que le Pape delaissoit à faire pour luy sembler fort difficile: aduint qu'vn cheualier de l'ordre des Templiers, Prieur d'vne des Commanderies nommé Monfaucon, fut prins en la ville de Toulouse, & mené prisonnier à Paris, par l'ordonnance du grãd Maistre, à cause de quelques crimes par luy commis, & encore (comme quelques vns dient) pour heresie. En ce mesme temps fut aussi mis en la mesme prison, vn autre natif de Florẽce, Cheualier de ce mesme ordre, par le commandement de leur grand Maistre, à cause de plusieurs autres delits. Ces deux ensemble, cognoissans que pour leurs malefices il n'y auoit aucun espoir de sortir, delibererent, pour se deliurer de prison, & pour se venger (comme meschans qu'ils estoyent) de leur grãd Maistre, d'accuser la religion, des crimes que nous auons dit cy dessus: & pour ce faire appelerent auec eux en ce cõseil, & practique quelques officiers du Roy, accusans de ces choses le grand Maistre, & les autres cheualiers, disans qu'ils estoyent dignes de mort, & que le Roy, comme homme de bien, & de bonne iustice, y deuoit pouruoir: consideré mesme le grand proffit qui luy en viendroit, sçachant les biens d'icelle maison. Quoy entendu par le

Antonin en la 3. partie de son histoire.

Roy

Roy,il y presta l'oreille,ordonnant qu'on en parlast plus amplement à ces deux prisonniers : puis le fit incontinent à sçauoir au Pape, luy remonstrãt que tel ordre deuoit estre ruyné & mis à sac : le Pape apres auoir ouy les prisonniers, ou bien la relation qui luy en fut faicte par d'autres, ou plustost pour se deliurer de l'importune requeste que luy faisoit le Roy contre le Pape Boniface, sans en faire plus ample inquisition ny procez contre eux : ains seulement auec ces indices, escriuit secrettement par toute la Chrestienté, qu'en vn certain iour deputé,tous ces cheualiers Templiers fussent prins,& tous leurs biens sequestrez:& à pareil iour,que ces lettres furent expediees,le grand Maistre(qui pour lors se tenoit à Paris)fut prins, auec soixante cheualiers des principaux: lesquels apres les preuues faictes,& venans aux confrontations, nierent fermement & par grande asseurance auoir fait telles offenses, non pas seulement pensees, & qu'ils estoyent bons Chrestiens. Ce nonobstant fut le procez conclud contre eux: & tous soixante(hors mis le grand Maistre, & quatre autres, qu'on reserua pour vne autre fois) furent tirez hors de Paris, & mis sur vn grãd eschaufaut faict expres: sur lequel ils estoyent iettez à la veuë du peuple, l'vn apres l'autre dans le feu : afin que si quelqu'vn d'eux confessoit les fautes, ou partie d'icelles,dont ils estoyent accusez, on leur peust sauuer la vie. Mais combien qu'ils fussent par leurs perens & amis exhortez à confesser le faict,encores qu'ils ne fussent coulpables,afin au moins de sauuer leur vie, si est-ce qu'ils le nierent tousiours, appellãs Dieu en tesmoignage de leur innocence : & furent ainsi bruslez sans iamais rien confesser. Cela fait, le grand Maistre, & vn autre nommé Frere Daufin,& Frere Hugues,& les autres qui auoyent esté officiers en la Cour du Roy,furẽt menez où demeuroyent l'Empereur & le Pape:par lesquels il leur fut faict grands promesses, afin qu'ils confessassent ces pechez, dõt ils estoyent accusez: desquels ils recogneurẽt partie, par le moyen de tant d'importunitez & autres choses: apres laquelle confession furent menez au supplice, où leur procez fut leu premierement, & la sentence, par laquelle le Pape condamnoit le grand Maistre,& tous les

Cheua

Cheualiers de son ordre. Cependant qu'ils estoyent en ces entrefaites, le grand Maistre se leua sur ses pieds, disant qu'il deuoit estre ouy: puis dit, que veritablement il auoit merité la mort pour tãt d'offences qu'il auoit faites enuers Dieu: toutesfois que de ces crimes dont luy & ses cheualiers estoyent accusez en ce procez, ils estoyent innocens: & que s'ils en auoyent confessé quelque chose, ce auoit esté par crainte, & à la suscitation & priere du Pape, & que ce qu'il disoit alors estoit veritable: autant en dit Frere Daufin, & voulans dire d'auantage, ils furent exposez au feu, & bruslez, appellans incessamment Dieu, auec vne grande constance & deuotion: mais Frere Hugues, auec son compagnon pour sauuer la vie, confesserent encore ce qu'ils auoyent confessé par le proces: lesquels neantmoins vesquirent peu de temps apres, & moururent miserablement: comme aussi firent les deux autres Cheualiers prisonniers accusateurs, l'vn desquels fut pendu & estranglé, & l'autre fut tué: ce qui sembla au peuple vn grand mystere de Dieu. Au moyen dequoy plusieurs grands personnages & de grãd sçauoir tenoyent pour certain, que telle sentence estoit iniustement donnee, & mal executee contre les Templiers, & qu'ils estoyent condamnez pour auoir seulement leurs biens. Toutes ces choses sont recitees par sainct Antonin au lieu preallegué, euec les autres autheurs: qui est la raison pour laquelle ie ne feray point de resolution la dessus, pource qu'il semble fort à croire, que le Pape ait failli en chose de telle importance. D'autre costé il n'est pas croyable que tout vn ordre, où il y auoit tant & si grande diuersité de Cheualiers, fust entierement si meschant. Or ce secret & beaucoup d'autres, qui nous sont cachez maintenant, nous seront descouuers au iour du Iugement: car toutes les coulpes de chacun seront cogneuës.

Par

Par quel moyen le siege du Pape fut transferé en France, combien il y fut, & comme il retourna dans Rome.

CHAP. V.

PVis que nous auons raconté l'histoire des Templiers, il semble venir bien à propos de faire métion pour quelle cause du temps de ce mesme Pape Clement cinquiesme, le siege Papal a esté transporté en France. Et faut entédre que mort le Pape Benoist onziesme, qui fut excellent Pontife, & duquel le corps fit plusieurs miracles apres sa mort, comme on dit, l'Eglise de Rome fut treize mois sans souuerain Euesque, au moyé du schisme & discord qui estoit entre les Cardinaux electeurs : qui pendant ce temps ne bougerent du conclaue, sans iamais se pouuoir accorder en l'election : parce qu'entreux il y auoit deux factions & brigues, l'vne tenoit la voix de la nation Françoise, & se trauailloit d'eslire vn homme qui fust à l'appetit de leur Roy : l'autre faction estoit de Cardinaux Italiens, qui essayoient faire vn Pape de leur nation : & pour autant que l'vne & l'autre partie estoit esgale en force & en nombre, demeurerent ainsi par lóg temps suspens, sans qu'aucuns d'eux peussent paruenir à leur intention. Quoy voyant les Cardinaux François, s'aduiserent d'vne finesse, auec laquelle ils deceurent les autres : car ils leur firent vn parti, c'est à sçauoir, qu'ils nommeroyent trois Italiens, l'vn desquels seroit esleu par les Italiens pour estre Pape : & s'ils ne vouloyent ce parti, eux mesmes nommassent trois François tels que bon leur sembleroit, l'vn desquels seroit esleu par les François à leur volonté. Or les Italiens (pensans estre en leur puissance d'eslire trois François si ennemis de la couronne, qu'encore que le moindre d'eux fust Pape, il seroit neantmoins à leur intention) accepterent le parti de les nommer : par ainsi en nommerent trois, fort ennemis du Roy, lequel pour lors estoit mal estimé de l'Eglise Romaine, à cause des grands differens qui auoyent esté entre luy, & le Pape Boniface, predecesseur de Benoist onziesme. L'vn de ces trois fut l'Archeuesque de Bourdeaux, nommé Bertrand. De ceste nomination les Cardinaux François aduertirent le Roy, afin qu'il trouuast

uast le moyen de se reconcilier auec l'vn d'eux,& ce fait, qu'ils les en aduertist en toute diligence:parquoy le Roy enuoya tresaffectueusement prier l'Archeuesque de Bordeaux, de se trouuer incontinent en vn certain lieu deputé, pour chose de grande importance, touchant son honneur & profit, l'asseurant du grand desir qu'il auoit de se tenir auec luy en amitie:à ceste cause l'Archeuesque sans arrester, se retira au lieu designé par le Roy: où assemblez, le Roy luy dit qu'il le vouloit faire Pape, sous la condition de quelques promesses qu'il vouloit:ce que entendu par l'Archeuesque,il ne fit difficulté de promettre ce que le Roy luy demandoit,pourueu qu'il paruinst à vne si grande dignité. Finalement par le moyen de plusieurs promesses signees & seellees de iuremens solennels faits entr'eux, le Roy luy promit l'eslire par dessus les deux autres nommez: puis auec la plus grande diligence qu'il fut possible de faire,il escriuit aux Cardinaux qui fauorisoyent & tenoyent son parti,qu'ils nommassent cest Archeuesque de Bordeaux: tellement qu'en son absence,il fut esleu souuerain & grand Euesque, en l'an de nostre Seigneur selon Platine, 1205.& se fit nommer Clement; lequel ayant nouuelle de son election & à la priere, & requeste du Roy s'en alla en la ville de Lyon,où il fit venir les Cardinaux, & toute la Cour de Rome, qui estoit vne des promesses qu'il auoit faite au Roy. Au moyen dequoy les Cardinaux Italiens, se cogneurent deceus & trompez, & encore contrains,contre leur volonté, de venir en France, pour satisfaire au vouloir du Pape:par ainsi la cour de Rome s'arresta en France,& y fut continuee auec son grand honneur, & dommage de toute l'Italie. En ceste mesme ville fut fait le sacré & couronnement du Pape Clement, en grande solennité: mais comme ils estoyent embesongnez, & tout le mõde attẽtif à y voir faire les ceremonies accoustumees,il cheut vn pan de mur du lieu où telles choses se faisoyẽt, qui tua plus de mille hommes:entre lesquels mourut le Duc de Bretagne, & autres grands personnages,& si aduint que la foule du peuple qui fuyoit, fit tõber le Pape de son cheual à terre, où il fut en danger de perdre la vie: pareillement le Roy se trouua en grande

Note de voir Platine pour accorder ce passage de temps auec celuy du chap. precedent.

peine, qui sortit de la presse nauré, & mal mené. Ces choses executees, le Pape fit plusieurs Cardinaux nouueaux, qui tous estoyent du party de France : & enuoya trois Cardinaux à Rome pour gouuerner l'estat de l'Italie, se deliberant de mourir en France, où il tint siege huict ans onze mois. Et luy succeda le Pape Iean vingttroisiesme du nom, qui vescut aussi en France, mettant sa cour en Auignon, pays de Prouence, & dit-on qu'elle appartient à l'Eglise, pour auoir esté acheptee par le Pape Clement sixiesme, de madame Ieanne Royne de Naples, & Contesse de Prouence. Il y eut six Papes qui y demeurerent l'vn apres l'autre : le siege desquels dura soixante ans : d'où prindrent occasion quelques Italiens de le nõmer, la transmigration de Babilone, & dura iusqu'au tẽps de Gregoire onziesme comme docte. Or fut le siege remis en ceste maniere : car passant par deuant luy vn Euesque de sa cour, luy demãda pourquoy il n'alloit gouuerner son Euesché, & que ce n'estoit point chose conuenable, de voir les brebis viure sans pasteur, & l'Euesque luy respondit, mais vous Pere sainct, à quelle fin me dites vous cela ? veu que vous mesme, qui nous deuez donner exemple, n'allez pas resider en vostre Euesché, qui est si long temps delaissee de son pasteur. Au moyen desquelles paroles ce Pape esmeu, & cognoissant combiẽ de maux estoyent suruenus en Italie, pour l'absence du Pontificat, & encore, comme quelques vns dient, suscité par les lettres & admonitions de saincte Catherine de Sienes, il determina s'en aller à Rome : pour à quoy paruenir, il fit faire secrettement vingt & vne galere, feignãt les vouloir employer à quelques autres affaires, & les fit mettre sur le Rosne, & fournir de tout ce qui estoit necessaire, puis vn iour entra dedans & paruenus à la mer, quelques iours apres il arriua à Genes, & de Genes à Cornette, où prenant terre il tira droit à Rome, en l'an 1364. où il fut reçeu en grãde magnificence & incroyable plaisir, ainsi qu'vn pere fort desiré de ses enfans : lequel peu apres, comme bon pasteur, reedifia les temples & edifices de Rome, qui estoyent tombez en ruïne, par vieillesse & negligence des hommes : esquelles œuures & autres saincts exercices il despensa le reste de sa vie,
laquelle

laquelle il finit en l'an mille trois cens soixante & huict: puis fut enseueli auec autant de plaintes & larmes, qu'autre qui eust esté auparauant luy. Apres le trespas duquel, ny pour schismes, ou autres discords qui soyent suruenus en l'Eglise, ses successeurs n'ont point laissé de demeurer quasi tousiours à Rome. De ces choses sont autheurs Platine & Martin en la vie des Papes, Sabelic, Volateran, Antonin, & Naucler en leurs histoires.

Quel danger il y a de murmurer contre les Princes, auec les los de leur clemence.

Chap. VI.

Il y a vne sentence prise és prouerbes des anciens, qui dit, les Roys auoir les mains & les oreilles fort longues, inferant par la, que les Roys & puissans hommes, peuuent de loin prendre vengeance, de ceux qui les offensent: & aussi qu'ils entendent tout ce qu'on dit d'eux en secret. Car il y a tant de gens qui cerchant de se faire aimer par ceux qui commandent, que rien ne leur est caché. Pour ceste cause les sages conseillent, qu'on ne die rien de son Roy en secret, d'autant qu'en ce cas les murailles oyent & parlent: & Plutarque dit, que les oyseaux portent les paroles par l'air Si donc nous voyons que pour leur dire verité & parler librement, l'homme tombe en grand peril, que iugerons nous de celuy qui murmure contre les grands; Les exemples qu'on pourroit amener à ce propos sont infinis; entre lesquels on lit és histoires Grecques & Latines, qu'Antigonus vn des Capitaines & successeurs d'Alexandre le Grand, estant son armee à la campagne, & luy couché en son pauillon, vne nuict, ouyt au dehors quelques vns de ses soldats qui murmuroyent contre luy, ne pensans pas estre entendus: toutesfois il n'en fit autre semblant, sinon qu'en faignant sa voix, comme si ce fust vn autre, leur dit tout bas, que pour tenir tels propos ils se deuoiét retirer plus loin de la tente du Roy, afin qu'il ne les entédist. Vne autre fois cest Antigonus faisant cheminer de

nuict son armee par vn chemin fort fangeux, ses gens qui se sentoyent las, s'en alloyent murmurans, & disans beaucoup de mal de luy, pensans qu'il fust loin derriere, & qu'il n'en ouyst rien : & neantmoins luy qui estoit present, & qui auoit entendu beaucoup de leurs paroles iniurieuses, sans qu'il fust cogneu, à cause de la nuict, apres auoir aidé à releuer, de tout son pouuoir, partie de ceux-mesme qui disoyent mal de luy, leur dit, en changeant sa voix, dites contre le Roy ce qu'il vous plaira, pour vous auoir conduit en ce lieu fangeux : mais si est il raisonnable que vous me benissiez & aimiez, puis que ie vous ay aydé à en sortir. La patience de Pyrrus Roy des Albanois ne fut pas moindre : car alors qu'il faisoit la guerre contre les Romains, en Italie, estant logé luy & ses gens en la ville de Tarente, il y eut quelques vns de ses ieunes soldats, apres auoir soupé ensemble, qui commencerent à parler mal de luy à table : dequoy aduerty, & les ayant mandez deuant luy : leur demanda s'il estoit vray qu'ils eussent dit telles paroles: auquel l'vn deux respondit hardiment : Ouy, Sire, nous auons dit tout ce que vous dites, & soyez certain, que si le vin ne nous eust failli à table, nous en eussions beaucoup dit dauantage : voulant par la monstrer en s'excusant que le vin les auoit induicts à mesdire de luy : desquelles choses Pyrrus non seulement ne se fascha, mais au contraire, s'en prit à rire, les renuoyant en leur logis sans autrement les reprendre. L'Empereur Tybere, encore qu'il fust grand tyran, entre autres choses nous a laissé à ce propos de notables exemples: car sçachant que on auoit fait contre luy vn libelle difamatoire, & que tant de gens murmuroyent de ses cruautez, estant persuadé à en faire iustice & correction respondit magnanimement que les langues deuoyent estre libres en la ville encore estant incité par quelques vns du Senat de faire enquerir qui estoit l'inuenteur de ce libelle, ne le voulut pas: disãt qu'il n'estoit point si hors d'affaires, qu'il se deust empescher à cela. La grande douceur de Denis tyran de Sicile (bien qu'il fust tres-cruel) fut merueilleuse enuers vne vieille : car estant aduerty que ceste vieille prioit deuotement les dieux pour sa santé & prosperité, l'enuoya

l'enuoya querir & l'a fit amener deuant luy:puis l'enquit pour quelle cause elle prioit ainsi pour luy, veu que tout le reste du peuple, vniuersellement desiroit sa mort: à quoy la vieille fit response: Sçachez Sire, que quand i'estois ieune, nous auions en ce pays vn tyran tref-cruel, parquoy ie priay deuotement les dieux pour sa mort; & mon desir fut accompli: à cestuy-là succeda vn autre, qui tyrannisa ce Royaume encore plus cruellement que le premier, & ie desiray pareillement sa mort: tellement qu'en grandes prieres & requestes ie requerois tref-instamment les dieux, que comme ils m'auoyent exaucee du premier, aussi fissent du second, ce qui aduint, & mourut:au lieu duquel tu es apres venu, encore pire que les deux autres: & pource que ie crains qu'apres toy il en vienne vn autre, qui soit pire que tous les trois, ie prie continuellement les dieux qu'ils te maintiennent en vie longuement. Telle libre & audacieuse responce de la vieille, ne despleut pourtant, ny indigna celuy qui desdaignoit tous les autres: ains la laissa s'en aller ioyeusement & librement. Quand Platon, Prince des Philosophes, qui auoit long temps demeuré auec ce tyran Denis, luy demanda congé pour s'en retourner en Athenes, & il l'eut impetré. Denis en le conuoyant, luy demanda qu'il diroit de luy en l'Academie de tant de philosophes en Athenes: auquel Platon en grande audace & liberté respondit: ceux qui sont en Athenes ne sont point tant oisifs, qu'ils ayēt le loisir de parler de toy ny de tes faicts: Denis entendit bien qu'il le reprenoit de sa mauuaise vie & neantmoins il le supporta patiemment. Il me souuient de deux autres vieilles, qui auec non moins de liberté parlerent à leurs Roys, ce qu'ils supporterent en patience: l'vne fuyt de Macedone, au Roy Demetrius fils d'Antigonus dessus nommé: & l'autre Romaine, à l'empereur Adrian; ausquels, toutes deux firent pareille responce, quand en demandant iustice leur estre administree, fut respondu par Demetrius & Adrian qu'ils n'y pouuoyent entendre: elles dirent, que s'ils n'y pouuoyent entendre, qu'ils delaissassent donc l'Empire: & toutesfois nul de ces deux ne se fascha de la responce, ains les ouyrent, & leur firent bonne iustice. Philippe Roy de

Macedone disant adieu aux Ambassadeurs des Atheniẽs & leur faisant de belles offres, comme on à de coustume faire en tel cas, leur demanda, s'ils vouloyent qu'il fist autre chose pour eux : à quoy l'vn d'eux nommé Democrates, sçachant bien que Philippe auoit les Atheniens fort en haine, & ne pouuant celer son desir, respondit: Nous voudrions que tu te pendisses par la gorge. De laquelle response tous ses compagnons furent troublez, & aussi ceux qui estoyent la presens, pour crainte qu'ils auoyent que le Roy ne leur en fit quelque mal: mais auec sa naturelle clemence, ou peut estre simulee, n'en fit autre semblant, fors que se retournant vers les autres Ambassadeurs, leur dit, Vous direz aux Atheniens, que celuy qui supporte telles paroles est beaucoup plus modeste, que les sages d'Athenes, qui n'ont eu la discretion de se taire. Demarate Corinthien alla voir ce Roy Philippe du temps qu'il estoit en courroux auec sa femme & son fils Alexandre:& entr'autres propos le Roy Philippe luy demanda, s'il y auoit paix & vnion entre les villes de Grece: & Demarate, qui cognoissoit biẽ que le Roy prenoit plaisir à voir ses republiques en discord, luy respondit, a la verité trop librement, consideré comme il conuient respondre à vn tel Prince. Certainement Roy, pour ce que tu es en discord en ta maison, tu demandes quelles sont les dissensiõs de nos villes : mais si tu estois en paix auec les tiens, il te seroit plus loüable, que de t'enquerir des aduersitez d'autruy. Et toutesfois le Roy ne s'en fascha point:ains cõsiderant qu'a bon droit il estoit taxé, pourchassa la paix auec sa femme & son fils. Quant est de la liberté & audace, auec laquelle Diogenes parla à Alexãdre, & en quelle modestie il le supporta, il en est faict ample mentiõ au chapitre de la vie de Diogenes. Et si nous voulons exẽple des Chrestiens: celuy du Pape Sixte quatriesme, qui estoit religieux de l'ordre S François, viẽdra bien à propos. Luy estant paruenu à la Papauté, vn de ses freres religieux fort ancien, l'alla voir auec son habit de cordelier : auquel le Pape ayant monstré quelques bagues & ioyaux qu'il auoit bien riches, luy dit: Frater ie ne puis pas maintenant dire comme sainct Pierre : Ie n'ay or ny argent. Il est vray, respondit franchement le fre-

le frere : mais aussi ne pouuez-vous dire comme luy aux impotens & paralitiques, leue sus & marche: luy donnant à entendre par là, que les souuerains Euesques estoyent desia plus ententifs à deuenir riches que saincts: & le Pape qui cogneut bien le frere auoir raison, le supporta patiemment. Il aduint quasi le semblable a vn Archeuesque du Colongne, auec vn laboureur des champs. Car vn iour que ce bon laboureur estoit aux chāps a trauailler, l'Archeuesque passa au pres de luy, ayant suitte de Satellites armez à la coustume d'Allemagne: & le rustique, au passer de l'Archeuesque, se print fort à rire: dequoy il s'apperceut, & luy demanda qui le mouuoit à rire, le villageois luy dit : Ie me ris de sainct Pierre Prince des Prelats, qui a vescu & est mort en grande pauureté, pour laisser ses successeurs riches : l'Archeuesque qui se sentoit picqué, pour se iustifier luy dit. Mon amy, ie vois ainsi à belle compagnie, pource que ie suis Duc aussi bien qu'Archeuesque : ce qu'entendu par le laboureur, il se print à rire plus que deuant, & luy demandant encore l'occasion de plus grands ris, il respondit fort ardiment. Ie voudrois bien, Seigneur, que me dissiez, si ce Duc, que vous dites estre, estoit en enfer, ou pensez-vous que seroit lors l'Archeuesque? voulant inferer par là, que deux professions ne peuuent estre en vn homme, car pechant par l'vne, il ne se peut iustifier par l'autre : à laquelle responsе l'Archeuesque baissant la teste sans respondre, & sans faire aucune iniure ou desplaisir au laboureur, s'en alla tout confus son chemin. Pour parler des Gentils, Artaxerces Roy de Perse sceut qu'vn capitaine nommé Aclides, qu'il auoit nourri de ieunesse, murmuroit fort contre luy : dequoy il ne le chastia point autrement que par luy mander, qu'il pouuoit dire de son Roy ce qu'il luy plaisoit, pource que le Roy pouuoit aussi luy dire, & faire tout ce qu'il voudroit. Philippe pere d'Alexandre, ayant entendu que Nicanor disoit publiquement mal de luy, fut conseillé par quelques vns de le mander pour faire son procez : ausquels ils respondit que Nicanor n'estoit point le pire hōme de son Royaume, qu'il vouloit sçauoir s'il auoit besoin de quelque chose, pource qu'il se sentoit tenu de l'en aider : parquoy estant aduerti que Nicanor

soufroit grãde pauureté, au lieu de le chastier du despris qu'il auoit fait, luy fit vn riche present, cela fait, celuy qui l'auoit accusé, dit au Roy, que Nicanor s'en alloit par les rues disant beaucoup de biẽ du Roy, auquel dit: Or voyie bien Simice (ainsi se nommoit l'accusateur) qu'il est en ma puissance de faire biẽ, ou mal dire de moy par les hõmes. Ce Philippe fut encore conseillé de bannir de ses terres vn homme fort mesdisant, & qui le scandalisoit beaucoup: à quoy il respondit, qu'il ne vouloit aucunement que telle chose se fist, pource que puis qu'il l'auoit vituperé en son propre pays, il ne vouloit pas qu'il en allast faire autant aux autres contrees estranges: donnant à entendre, que ce qu'il faisoit par clemence & magnanimité, procedoit de prudence: ce Prince là fut en ces choses, & plusieurs autres assez excellent. Il disoit estre fort tenu de rendre graces aux gouuerneurs & principaux d'Athenes; pource que par le moyen qu'ils disoyent continuellement mal de luy & de ses faicts, afin de les faire menteurs, il auoit tousiours de bien en mieux, amendé & corrigé son gouuernement. Il ne vouloit iamais chastier ceux qui disoyẽt mal de luy, mais bien leur en oster l'occasiõ. Lesquelles reigles estans de nous bien obseruees nous feroyent deux grands proffits: l'vn l'amandement de nostre vie: l'autre qu'il n'y auroit pas tant de detracteurs. C'est veritablement grande vertu, ne faire cas de mal que lon sçait estre dit de soy en absence: toutesfois c'est plus grande temperence, ne s'esmouuoir ou aigrir par l'iniure qui nous est inferee en presence.

Que l'imagination est vne des principales puissances interieures, prouuee par vrais exemples, & notables histoires.

CHAP. VII.

TOut ainsi que les sens exterieurs sont cinq en nombre, comme chacun sçait: sçauoir est, l'ouyr, le voir, & les autres: aussi y a il cinq sens & puissances interieures en l'homme: & encore quelques vns les reduisent en quatre: toutesfois la premiere est l'opinion vulgaire, sçauoir est, le sens commun, l'imagination (dequoy nous voulons maintenant parler) le iugement, la fantasie, & la memoi-

memoire. De l'office & vertu desquels sens nous n'auons pas entreprins traitter maintenant, ains parlerons sans plus de l'imagination, la proprieté & charge de laquelle est retenir les images & figures que le sens commun reçoit premierement des sens exterieurs, & puis elle les enuoye au iugement, d'où elles vont apres à la fantasie, & de là en la caisse & coffre, qui est la memoire. Et si peus l'imagination s'alterer & esmouuoir auec ceste representation, quoy que les choses representees soyent absentes: ce que ne peut faire le sens commun, sinon les ayant en presence, en quoy est demonstree la grandeur & merueilleuse force de l'imagination. Nous voyons aussi que l'homme en dormant, & reposant ses sens, son imagination ne laisse de trauailler, & representer choses toutes, comme si elles estoyent presentes, & l'homme bien esueillé. L'imagination est suffisante à esmouuoir les passions & affections de l'ame: & si peut diuersement prouoquer le corps, & muer les accidens, tourner les esprits le dessus dessous, & mettre le dedans dehors, & pareillement produire diuerses qualitez aux membres. L'imagination peut faire vn hõme malade, ou le guerir, & ainsi voit-on des autres effects. Quand l'imagination conçoit quelque chose de plaisir, la ioye iette les esprits dehors & si c'est de peur, La crainte les retire au dedans: La ioye fait esuanouyr le cœur, & tristesse le reserre: l'imagination de peur, engendre froid, fait fremir le cœur, chasse la chaleur, & fait trembler la parole: la misericorde causee & poussee de l'imagination de voir souffrir autruy, fait bien souuent plus esmouuoir, & changer l'imaginatif, que le patiẽt: ains qu'on cognoit en ceux qui aucune fois se pasment plus, en voyant saigner autruy, ou penser, & medicamenter les playes, que ne fait le patient mesme. La forte imagination à encore vertu de transmuer les choses: qu'il soit vray, quãd nous oyons, ou voyons quelqu'vn qui mange choses aspres ou aigres, cela nous fait sentir ie ne sçay quelle aigreur en la bouche, & voyans manger choses douces & sauoureuses, il semble que le regardant sente en sa bouche ie ne sçay quoy de doux: autant en aduient il des choses ameres. Si nous voulons des exemples d'estranges imaginations, nous en pour-

Au liu. 4. de la cité de Dieu.

rons ouyr beaucoup. Sainct Augustin dit, auoir cogneu vn homme, qui toutes les fois qui vouloit, suoit fort abondamment, esmouuant par imagination la vertu expulsiue. Il recite au mesme lieu, d'vn autre, qui au son d'vne chanson ou voix douloureuse qu'il eut entêdue (comme si vn homme ploroit-il commençoit à imaginer, puis s'esuanoüyssoit en telle sorte qu'il demeuroit arresté sâs aucun sentiment : & pour quelque chose qu'on luy fist, voire l'eust-on bruslé, il n'en eut rien senti, toutesfois il se reuenoit quand on chantoit aupres de luy quelque chanson ioyeuse, comme s'il l'eust entendue de loin. Pline raconte quasi le semblable, d'vn nommé Hermotim, lequel quand il se mettoit en imagination, il s'alienoit de soy en sorte que l'esprit s'en alloit hors du corps, &puis luy reuenu en son premier estat, il recitoit ce qu'il auoit veu. Guillaume de Paris dit auoir cogneu vn homme lequel en voyant seulement vne medecine, sans la gouter ou flerer, prenant sans plus, la similitude d'icelle par son imaginatiõ s'en purgeoit, tout ainsi qu'vn autre qui l'eust prinse. Il en est ainsi de ceux qui songêt: car posé que ce soit l'imagination qui fait cest œuure, si estce que s'ils songent qu'ils se bruslent, ils en sentent peine & tourmêt, encore qu'il n'y ait point de feu qui brule. La forte imagination peut, auec telle force, esmouuoir les especes ou genres qu'elle imprime en soy la figure des choses imaginees, puis elles la mettent en œuure en leur sang:& est ceste chose de telle force, que mesme elle s'estend aux membres de tierces personnes : comme l'on void en la femme grosse, laquelle par le moyen de la puissante imagination qu'elle a sur la chose dont elle desire manger, elle imprime sur son enfant plusieurs signes: voire &quelquesfois l'enfant en meurt. Telle fois aduiêt que celuy qui est mordu d'vn chien enragé, par l'imagination qu'il a de ce chien il imprime en son vrine vne figure de chien. Quelques vns escriuent d'vn nommé Cypus qui fut Roy, lequel ayant par grande attention veu combattre deux taureaux, il se mit vn iour à dormir, ayant ceste imagination au deuant, mais au resueil, il se trouua des cornes de taureau, qui luy estoyêt venues en la teste. Si cela est vray, il doit proceder de ce qu'estât

la ver-

la vertu vegetatiue aidee & poussee de l'imagination, elle porta en la teste les humeurs propres à engendrer cornes, & les produit. Et selon ce que nous auons dit, la vertu imaginatiue a telle force sur le corps des tierces personnes que Marc Damascene recite, que sur les confins de Pise, en vn lieu nommé Pierre saincte, vne femme accoucha d'vne fille sauuage ayant la peau de la forme & semblance de celle du Chameau : ce qu'il aduint pour ce que lors de la conception de c'est enfant: la mere contemploit l'image sainct Iean Baptiste qu'elle auoit en sa chambre : par ainsi, l'imagination à telle puissance quelle peut faire ressembler les enfans aux personnes imaginees per les peres, Auicenne est aussi d'auis, que l'imagination peut estre si forte, qu'elle rend vn homme (quand il luy plaist) perclus de ses membres & le prosterne par terre, le tourmentant, comme s'il estoit enragé. Encore dit il, que lésorcellemẽt qui se fait par les yeux, trauerse vne personne en autre par l'imagination de celuy qui fait le sort, Aussi S. Thomas, parlant apres Auicẽne, dit : Qu'est ce qui peut plus tuer le propre corps, ou l'imagination me lancolique, ou l'agreable response ; la violence de l'vn ou de l'autre : car la ioye chasse dehors tous les esprits & laisse l'homme sans vie : l'autre les resserre si fort dedans, qu'il en suruient vne violence suffocation. Lon vid en Seuile, Iaques Orose, qui fut prins du Roy Catholique, lequel Orose par la forte imagination de la peur qu'il eut, deuint tout vieil & chenu en vne seule nuit, estant le iour precedent bien fort ieune. Encore voit-on bien souuent, que l'imagination faict deuenir les hommes fors, & telle fois si fort malades que c'est grande merueille de ses effects.

S. Thomas li. 3. du sõmaire cõtre le Gentils.

De quel pais fut Pilate comme il mourust: du Lac nommé le Lac de Pilate: de sa proprieté: aussi de la Cauerne de Dalmacie.

CHAP. VIII.

Pilate, le plus meschant & inique iuge qui iamais fut & sera estoit selõ l'opinion commune, natif de Lyon en

en France:toutesfois quelques vns de ceste natiõ, n'ayãs telle chose aggreable,dient que ce nõ Ponce, vient d'vne maison d'Italie,& de Ponce Thelesin capitaine des Samnites,qui veinquit les Romains aux fourches Caudines. Quoy qu'il en soit,ce Pilate (ou fut pour le respect de sa personne,ou de sa parenté) paruint à estre des plus apparens de Rome: & estãt cognu de Tybere successeur d'Octauius, selon Iosephe & Eusebe, fut enuoyé par luy, en l'an douziesme de son Empire,pour gouuerner Hierusalem, & se nommoit en sa dignité procureur de l'Empire. Ainsi donc Pilate gouuerna la saincte cité,&toute la prouince de Iudee, qui se nommoit Palestine, & dura son office par dix ans : au septiesme desquels qui fut le dixhuictiesme de l'Empire de Tibere selonEusebe,&Beda,il donna la sentence de mort contre le Sauueur & Redempteur de toute humaine generation, nostre Seigneur Iesus Christ Dieu & homme: auquel temps aduindrent les choses,que les saincts Euangelistes recitent en sa mort & passion: la resurrection duquel fut si euidente & publique en Hierusalem, encore qu'on s'essayast grandement de la cacher, qu'il fut aduis à Pilate (bien qu'il fut meschant) que telle resurrection & miracles de Christ n'estoyent point de puissance humaine, ains de Dieu. Pour ceste cause, selon que le recitent Paul, Orose , Eusebe, & Tertulian en vne Apologie,il en aduertit l'Empereur Tibere, car c'estoit la coustume que les consuls & proconsuls mandassent à l'Empereur, ou au Senat,les choses qui suruenoyent en leurs prouinces. Ces nouuelles esmerueillerent grandement l'Empereur, qui les fit referer au Senat, & mettre au conseil, à sçauoir s'il sembloit bon que ce Prophete fust adoré pour Dieu : ce qu'il faisoit, pource que sans l'authorité du Senat, il ne pouuoit faire adorer à Rome aucun Dieu nouueau, outre & par dessus la vanité de leurs dieux. Mais comme la diuinité n'a aucun besoin, & ne se peut confirmer par la probation des hommes seulement: Dieu permit que les Senateurs n'en voulurent rien faire: au contraire ils furent mal contens de ce que Pilate ne leur en auoit aussi bien escrit qu'à Tibere: ce neantmoins Tibere defendit la persecution des Chrestiens. Apres ces choses demeurant Pilate

Iosephe en ses Antiquitez.
Eusebe li. 2. de sõ histoire Ecc.
Eusebe li 1. des tẽps.
Beda en son liure des temps.

à Rome, & confirmé par le diable pour son loyal seruiteur, il ne fit onques puis en son office que choses iniustes & iniques. Dequoy estant accusé deuant Caius Caligula, successeur de Tibere, & aussi d'auoir profané le temple, y mettant des statues & images : & encore d'auoir desrobé les deniers communs, & autres grands crimes & malefices, il fut banni en la ville de Lyon : autres disent à Vienne en Dauphiné : & pource que ce lieu luy fut assigné pour exil, quelques vns dient que c'estoit le lieu de sa naissance, ou il fut tellement traitté que luymesme se tua de sa propre main:ce qui aduint par la permission de Dieu, afin qu'il mourust par la main du plus meschant homme du monde. Ceux qui en ont escrit sont les autheurs alleguez: & Bede au liure des temps,& l'histoire ecclesiastique sur les Actes des Apostres. Et dit Eusebe que telle mort aduint huit ans apres la mort de nostre Seigneur : de laquelle ce malheureux Pilate ne voulut tirer aucun profit, d'autant qu'il mourut comme desesperé : car la bonté de Dieu est si grande, que combien qu'il eust condamné son fils à mort, si est-ce que s'il se fust repenti de son peché, celuy mesme qu'il auoit condamné à mourir, luy eust donné la vie eternelle. A propos de Pilate, il me souuient de parler d'vn Lac ainsi nommé:ce Lac est en Suisse pres d'vne ville nommee Lucerne : en vne plaine enuironnee de fort hautes montagnes,du plus haut desquelles (comme disent aucuns)il se ietta en l'eau:& si est la commune voix, que tous les ans il se monstre là en habit de iudicature, mais que celuy, soit homme ou femme,qui d'auanture le voit,meurt dedans l'an. Outre ce,& par dessus la commune renómee, ie vous amene en ieu pour tesmoin Ioachin Vadiã homme docte, qui à commenté Pomponius Mela : lequel escrit aussi vne autre notable chose de ce Lac, bien certaine,& merueilleuse,disant qu'il à telle proprieté, que si quelqu'vn iette dedans ou pierre, ou bois, ou quelque chose que ce soit, ce Lac s'enfle & croist en telle impetuosité & tempeste,qu'il sort de ses limites en grande furie,tellement qu'il noye beaucoup de ce pays, d'où procedent grandes pertes, tant sur les semences, que sur les arbres & les bestes : & toutesfois si ces choses n'y sont

iettes,

iettees tout expres, il ne s'enfle aucunement Et dit encore ce Ioachin, qui est natif de Suisse, qu'il y a des ordonnances qui defendent, sur la vie, à tous de ietter aucune chose dans ce Lac, & que plusieurs qui ont passé par dessus les defences en ont esté iusticiez. Que cela procede naturellement, ou de miracle, ie n'en sçay rien: combiē que les eaux ont de merueilleuses proprietez, de partie desquelles on peut rendre raison, des autres non. Pline recite vne chose semblable à ceste cy: & dit, qu'en Dalmacie il y a vne fort profonde fosse, de laquelle si on iette vne pierre, ou quelque autre chose pesante, il sort vn air si furieux, qu'il engendre aux circonuoisins de là vne dangereuse tempeste. Il pourroit bien estre (ce que ie n'asseure pourtant) que le corps de Pilate fut la ietté, & que le diable par permission diuine execute tels effets en ce lieu là.

Plin. li. 2. des choses naturelles.

De l'inuention & vsage des Cloches, quel proffit il en vient: & quel fut le premier qui coniura les diables.

CHAP. IX.

COmbien qu'il semble que ce soit vn bas subiet, que de parler de chose si cōmune que les cloches: si est-ce qu'en considerant qu'elles sont necessaires au seruice diuin, & conuocation du peuple Chrestien, auec autres effets que nous dirons, il est à presumer que l'inuention & vsage d'icelles en l'Eglise de Dieu, n'est point sans quelque bonne raison. Au vieil Testament le Seigneur commanda qu'on fist des trompettes de metail, desquelles les Prestres sonnoyent afin d'appeller le peuple aux sacrifices diuins. Et nostre Seigneur parlant de sa venue au iour du iugement, dit entre autres choses, qu'il enuoyera les Anges auec des trompettes pour assembler les esleus. Or suyuant cest exemple, venant le peuple Chrestien à s'augmenter en sorte, que pour assembler si grand nombre en vn mesme temps, pour faire les oraisons & autres sacrifices aux temples, les trompettes qui auoyent esté sainctement instituees à cest affaire, ny les voix des hommes n'estoyent suffisantes: il fut necessaire d'inuenter

uenter vne ſorte d'inſtrument, par le moyen duquel on les peut aiſément aſſembler. Et pour ce faire, entre tous ceux que les hommes peurent ſonger, l'vſage de la cloche fut trouué le meilleur & plus propre, comme le plus fort ſonnant, & qui ſe pouuoit ouyr de plus loin. Ceſte inuention donc fut veritablement merueilleuſe, & digne d'vn tant excellent perſonnage, comme fut Paulin Eueſque de Nole, viuant du temps de Sainct Auguſtin, & de S. Hieroſme, leſquels luy eſcriuirent plusieurs lettres, qu'on lit encore auiourd'huy. Ceſtuy dõc fut le premier qui introduiſit en ſon Egliſe & Eueſché l'vſage des cloches, lequel depuis a eſté continué par toute la Chreſtienté, comme choſe fort neceſſaire, & de là vient que Nola en Latin, ſignifie cloche. Et ſi eſt à noter qu'elles ſont non ſeulement pour cela bonnes, car elles ont vn autre merueilleux effect: c'eſt que les diables qui võt par l'air fuyent tel ſon, & l'ont en horreur, comme choſe inſtituee pour appeller les hommes à ſeruir Dieu: pource que, comme ils ſe delectent en la Muſique, qui prouoque les hommes à mal, tout ainſi fuyent-ils le ſon des clocles, qui leur fait nuiſance: & au contraire, il eſmeut le Chreſtien à reſueiller ſon eſprit, comme choſe qui ramentoit Dieu, & le temps eſquels les hommes luy font des ſacrifices & oraiſons: car d'autant qu'elles ſont à cela dediees, elles eſmeuuent l'homme interieurement, & ſi eſleuent ſon ame à oraiſon. Elles ont encore vn autre proprieté fort proffitable: c'eſt que le ſon d'icelles fend l'air, & chaſſe les nuës, departiſſant les tõnerres, & reſiſtant euidemment aux tempeſtes: pource que par la force & promptitude de tels ſons, les nuees tempeſtueuſes ſe viennent à fendre & ſeparer: & par ce moyen ceſſe ceſte fureur & force, comme nous voyons chacun iour par experience, que quand il ſe fait quelque grand vent & tempeſte, en ſonnant multitude de cloches, telle tormente commence à ceſſer. Ie ne nie pas pourtant que les deuotes oraiſons que les fidelles Chreſtiens font alors, ne ſoyent de plus grande efficace & vertu: & toutesfois ce que i'ay dit eſt certain, & choſe bien naturelle, dont nous auons quelque apparence en vne grand trouppe de gens allans par les champs, car iceux

ſe met

ſe mettans à crier, petit à petit l'air ſe depart, en ſorte que ſi d'auanture quelque oyſeau voloit par deſſus eux, il tomberoit à terre par faute d'air pour le ſouſtenir: ce qui aduient, pource qu'à la verité les voix & les ſons qui ſe forment, vont penetrans & ſeparans l'air iuſques au lieu où eſt leur but, & qu'elles finiſſent leur force. Or pource que quelques vns pourroyent trouuer eſtrange ce que i'ay dit, que les diables fuyent le ſon des cloches, d'autant qu'ils n'ont ny ſentimẽt pour ouyr, & eſtre touchez, & qu'ils ont ſimplement intelligence incorporee: à cela ie reſpons, que les choſes qu'ils ne peuuent comprendre auec ſens corporel, qui leur defaut, ils comprennent par cognoiſſance intellectiue: & voila comme les eſprits malins ſont tormentez par feu. Auſſi nous liſons que ſainct Paul commandoit aux femmes, qu'eſtans aux temples, elles ſe tinſſent honneſtement, & voilees par la teſte, pour la preſence & reuerence des Anges, encore qu'ils n'ayent ny yeux, ny oreilles. Auſſi eſt-ce choſe tres-certaine que l'Ange Raphaël dit à Tobie, qu'il offrit à Dieu les oraiſons qu'il faiſoit: & que Dauid auec ſa muſique chaſſa le diable, qui tourmentoit Saül. A ceſt exemple il eſt eſcrit au ſixieſme chapitre de Tobie, que l'Ange Raphaël allant auec le ieune Tobie, apres qu'il eut tué le poiſſon du fleuue de Tygris, il luy en fit garder le foye, diſant qu'en le iettant dedans le feu, la fumee qui en ſortiroit, auroit pouuoir & vertu de chaſſer le diable, du lieu qui en ſeroit parfumé, & que iamais apres il n'y pourroit retourner. Et depuis au huictieſme chapitre nous liſons, qu'il ietta ce foye ſur de la braiſe ardente, & auec le parfun qui en ſortoit, il chaſſa le diable qui auoit fait mourir les ſept maris de Sarra, dont luy fut deliuré. De chaſſer auſſi les diables, & les coniurer par paroles ſainctes, & autres choſes, comme on fait auiourd'huy, eſt choſe tant ancienne, que Ioſephe eſcrit en ſes Antiquitez, que Salomon en fut inuenteur, & le premier qui auec les paroles chaſſoit les diables, eſtant pour ce faire illuminé de Dieu. Il certifie auſſi auoir veu vn Hebrieu, nommé Eleazar, qui en la preſence de l'Empereur Veſpaſian, & de toute ſa gendarmerie, gueriſſoit les demoniacles: & pour ce faire, leur mettoit contre le nez

nez vn anneau,où estoit attachee la racine d'vne certaine herbe, qu'il disoit auoir esté enseignee par Salomon, & que moyennant l'odeur de ceste herbe, ou l'herbe mesme baillee au patient, le diable s'enfuyoit incontinent de luy. Retournons donc aux cloches: tous afferment que le son d'icelles afflige, tourmente & chasse les mauuais esprits: & pour ceste cause, en despit de luy & à sa confusion, il ne se trouue secte ny religion de foy ou de loy quelconque, qui se serue des cloches, fors la Chrestienne & Catholique Eglise.

D'vn combat qui fut entre deux Cheualiers de Castille, auquel aduint vn cas notable.

CHAP. X.

IL est quelquefois suruenu de grandes aduantures en des duels & combats singuliers, dequoy on pourroit par raison faire speciale memoire: toutesfois pour estre chose manifeste, ie n'en parleray point, sinõ d'vne, pource que le cas est fort notable. Au temps du Roy Alfonse de Castille, qui fut pere du Roy Dom Petro, s'engendra vne querelle entre deux Cheualiers de sa cour, l'vn nommé Ruypaez de Viedme, & l'autre Pay Rodiguez d'Auuile. La querelle vint de ce que Ruypaez dit en la presence du Roy, estant lors à Valdoly, que Pay estoit traistre, pource que luy estant né de Castille, & vassal du Roy, il estoit venu auec l'armee de Portugal, au preiudice de Castille, & contre son propre Roy, sans qu'il se fust tiré hors de son vasselage, ce qu'il luy offroit prouuer par tesmoins & par armes, & quelque autre maniere de preuue à quoy il pourroit estre obligé, & sur ce le desfia. Pay Rodiguez qui pour lors estoit absent, quãd il en fut aduerti, escriuit au Roy, qu'il n'estoit point tenu de respondre, pource que Ruypaez estoit traistre, & qu'il auoit voulu tuer son propre Roy Alfonse, dont il feroit preuue par les armes, & que sur cela il les desfioit. Et pource que la preuue qu'il entendoit faire, estoit sur crime de leze majesté, beaucoup plus grand que ce qui luy estoit imputé, pleust au Roy luy dõner sauf conduit, moyennant lequel il se peust presenter seurement à la cour, pour faire sa

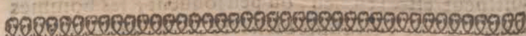
preuue par combat. Ce qu'entendu par le Roy, & estant en doute, lequel des deux estoit aggresseur ou defenseur, considerant que l'vn auoit premier accusé, & que l'autre estoit plus agraué, eut sur ce conseil & fut resolu de donner le sauf-conduit à l'accusateur de leze majesté: au moyē dequoy il vint en cour, & fit son accusation en la presence du Roy, dont l'accusé le dementit. A ceste cause le camp fut assigné par le Roy: venu le terme duquel il fut prolongé de nonante iours, pource que Ruypaez demeura malade. Au iour escheu furent menez au camp, & apres les solennitez accoustumees, cōmencerent à combatre, où s'estans faits quelques playes, la nuict suruinst qui les separa sans victoire l'vn de l'autre. Le iour ensuyuant furent remis au camp, auquel comme bons cheualiers, chacun d'eux s'efforça de vaincre: & combien qu'ils y missent tout leur pouuoir, & se fissent plusieurs playes, si est-ce qu'à nul d'eux ne defaillit, ny force ny valeur, ains consumerent tout ce iour sans qu'on peust discerner lequel d'eux auoit auantage: parquoy ils furent sous egale victoire tirez encore vne autre fois du camp, auec grande merueille & cōpassion de voir deux si vaillans cheualiers en peril de mort. Reuenu l'autre iour ils furent encore mis au camp, auec ce mesme cœur qu'ils auoyent auparauant, bien qu'ils n'eussent plus leurs premieres forces, & là venus, continuerent iusqu'à l'heure de vespre sans aucun auantage. Quoy voyant le Roy, & luy semblant grand dommage de perdre deux si vaillans gensdarmes, delibera les separer, considerant mesmemēt, qu'il en auroit besoin en sa guerre contre les Mores, qui fut cause qu'il les fit cesser & oster les armes: disant par son iugement que puis que Pay Rodiguez auoit fait tout ce qu'il auoit peu, pour tuer Ruypaez, sans le pouuoir vaincre, il croyoit que l'accusé n'auoit point machiné sa mort, & le iugeoit homme de bien & loyal cheualier: & au semblable il absoluoit Pay Rodiguez de la coulpe que l'autre luy attribuoit, pource qu'à son aduis en trois iours qu'auoit duré la bataille, Dieu auoit monstré l'innocence de l'vn & de l'autre en toutes les deux quereles, les iugeant bons & loyaux cheualiers. Ainsi furent tirez du camp en grand honneur.

De plusieurs choſes eſmerueillables.

CHAP. XI.

ENcores que les œuures de nature ſoyent merueilleuſes, & argument de l'infinie puiſſance du Createur des choſes : ſi eſt ce que celles qui ſont deſia ordinaires, & que les ſçauans ont entendues, me donnent plus d'admiration:comme font les naiſſances des hommes,des beſtes,& des plantes,& la productiō de leurs fruicts,& toutes autres ſemblables choſes ordinaires. Il y en a encore d'autres,non tant vulgaires, qui neantmoins ne nous eſbahiſſent point par leur nature : combien que ſoyons eſmerueillez de les voir repugner à la commune eſſence & ordre des choſes, comme ſont celles que les hommes de grande authorité afferment. Pontan, homme treſ-docte dit que luy & d'autres ont veu en vne haute montagne ſur la mer pres de Naples, vne grande piece de pierre ou caillou,qui eſtoit tombé par fortune:dedans lequel caillou eſtoit vn grand arbre ſi bien lié & conioint à la pierre, qu'il ſēbloit que nature l'euſt faict croiſtre ainſi auec la pierre : voire que ce n'eſtoit qu'vn meſme corps, combien qu'il fuſt vrayemēt bois. Ce qui ſemble ne proceder d'ailleurs que de la terre, ou de l'eau meſlee qui eſtoit contre l'arbre,& laquelle ſe vint à conuertir en pierre, en le ſerrant de toutes parts : ce neantmoins, pource qu'il eſtoit (peut-eſtre) en lieu, où peu ſouuent, les hommes hantent, & que c'eſt choſe bien rare, cela ſemble difficile à comprendre. Vne autre choſe eſt recitee par Alexandre d'Alexādrie,auſſi fort eſmerueillable, qui eſt aduenu à Naples,où il eſtoit demeurant : c'eſt qu'en taillant vne pierre de marbre, pour certain edifiee, & la ſciant par le milieu,il fut trouué dedans vn diamant de grand valeur, qui eſtoit tout poly & accouſtré de main d'homme. Le meſme Alexādre recite qu'en accouſtrāt encore vn autre marbre,& le voulāt partir par le milieu il fut trouué fort dur, tellement qu'il le falut rompre auec des pics, & y trouua-on au milieu grande quantité d'huile enfermee, cōme ſi c'euſt eſté en vne bouteille ou autre vaſe, & que

cest huile estoit claire, belle, & de bien bonne odeur. Baptiste Fulgose, au premier liure de son recueil, dit auoir veu, qu'en vne mõtagne assez loin de la mer, fut trouuee en la profondeur de cent brasses en terre, vne nauire terrassee, desia cõsommee de la terre, nõ toutesfois tãt qu'on ne cogneust bien sa forme, où il trouua pareillement les ancres de fer & ses masts & antennes, bien que rompus & consumez: & ce qui est plus esmerueillable, c'est qu'on y trouua les os & restes de quarante personnes, & fust ceste chose veuë en l'an 460. Quelques vns qui la virent, iugerent, qu'elle auoit esté couuerte de terre, dés le temps du deluge vniuersel (si auparauant il y auoit des nauires & qu'on nauigeast) ce qui est facile à croire, d'autant qu'auparauant le deluge, quasi tous les arts auoyent esté trouuez. D'autres furẽt d'opinion que ce pouuoit estre quelque nauire, qui auoit esté submergee en la mer, & que par l'interieure concauité de la terre, l'eau la poussa iusques là, où depuis par la mutation des temps, la terre est demeuree seiche, par ainsi elle s'arresta là plantee: mais quoy qu'il en soit, l'auanture en est admirable. Ce mesme autheur recite encore, qu'estant vne pierre partie par le milieu, on trouua dedans vn ver tout vif, auquel estoit impossible tirer nourriture d'ailleurs que de la pierre. On presenta aussi au Pape Martin cinquiesme vn serpent au milieu d'vne autre pierre, & sembloit que nature l'eust creé là dedans, & que sans autre nourriture il prinst substance de la seule vertu & proprieté de la pierre.



Les variables opinions des Philosophes touchant l'humain lignage: & du mariage auec son origine.

CHAP. XXII.

DIeu crea l'homme, apres auoir creé toutes autres choses, dont il le fit Seigneur: cela est veritable & le deuons tenir pour article de foy: mais ceste verité & lumiere estoit incogneue aux anciens Philosophes, quand ils imaginoyent, & cherchoyent l'origine du monde, & de toutes choses quelconques, Diodore Sicilien recite les opinions qui ont esté à ce propos, & dit que

Diodore liure II. liu. II.

que les vns furent d'aduis que le monde & les hommes ont eu commencement : autres de plus vaines fantasies, disoyent que toute chose estoit eternelle, & que rien n'auoit eu commencement. Or entre les premiers de ces deux opinions, il y eut grande difference. Epicure & quelques vns de sa secte (qui par ignorance moyent la prouidence diuine) affermoyent les hommes auoir esté creez casuellement, leur donnant commencement par les Atomes, ausquels il estoit coustumier d'attribuer l'origine de toute chose. Le poëte Lucrece suyuit aussi ceste vanité, de laquelle Lactance Firmian se moque elegamment. Anaximandre trouua vne chose fort digne de risee : c'est que de l'eau & de la terre auec la chaleur du Soleil l'homme a esté produit, comme si ce n'estoit de l'homme non plus que d'vne mousche. Empedocles a quasi esté de ceste mesme opinion, meslant la matiere de l'homme en eau & feu, & dit que chacun membre s'estoit creé premierement par soy-mesme lesquels se conioignans d'auanture emsemble formerent & organizerent le corps de l'homme. Democrite les ensuyuoit aussi, disant que l'homme fut fait d'eau & du limon de la terre. Les Stoyques ont eu iugement plus sain car ils confesserent que toutes choses se faisoyent par prouidence diuine. Ils tenoyent que Dieu auoit creé les hommes, & pareillement les autres animaux. Lactance en parle aussi. Le diuin Platon fut de ceste opinion, & de luy, selon Lactance, les Stoyciens l'ont apris, & plus clairement Ciceron au 1. liur. des loix: car en loüant l'homme, il dit que cest animant plein de raison & conseil entre les autres, fut creé du Seigneur Dieu son maistre, en plus grande perfection que nulle chose animee. De l'autre & seconde opinion, sçauoir est que les hommes sont eternels, & qu'ils dureront eternellement, fut Aristote, duquel Lactance dit en son liure que pour se tirer des autres opinions il prit ceste là, qui fut aussi tenue par la secte des Peripateticiens, desquels il fut le Prince, Pline fut de ceste mesme opinion, laquelle Lactance Firmian reprend comme fausse : aussi fait bien doctement sainct Thomas au sommaire contre les Gentils. Mais en laissant les opinions des hommes sans foy, il faut croire

Epicure.

Atome.

Lactance au liur. de l'ouurage de Dieu li. 7. des institutions.

Anaximandre.

Empedocles. Democrite Lactance liu. 2. & 7.

Platon.

Stoyques

Ciceron au 1. liur. des Loix. Aristote prince des Peripateticiens.

Lactance li. 2. Pline li. 2. ch. 2.

Lactance liu. 2.

S. Thomas au Sommaire contre les Gentils.

pour verité, que l'homme fut formé de Dieu createur de toutes choses, & que pour multiplier ceste humaine generation, il fut conuenable de creer la femme, ce qu'il fit de la coste du premier homme : & afin qu'il ne se conioignist indiscrettement à elle, comme font les autres bestes ensemblement, il institua le mariage entre eux, leur disant : *Croissez, multipliez, & remplissez la terre, & la possedez.* Cecy est tesmoigné par moyse en Genese, & par Iosephe en son premier liure des Antiquitez. Toutesfois les Gentils, priuez de ceste sainte sacree histoire, en attribuent l'inuention à d'autres : entre grand nombre desquels, Troge Pompee dit que Crecrops, Roy d'Athenes, inuenta le mariage. Finalement le Redempteur de tout le monde est venu, & l'a approuué, l'honnorant de sa presence, & reprouuant la repudiation permise aux Iuifs, pour oster la rigueur de leurs courages: comme sainct Matthieu le recite au dixneufuiesme chapitre & aussi sainct Marc & sainct Paul. Le mariage fut donc institué, conioignant vn homme à vne femme, & non auec plusieurs : ny vne femme à plusieurs hommes: ce qui est bien fait, pource que le contraire contredit totalement à la raison naturelle, outre que telle chose est par ordonnance & loy diuine. D'auantage qu'elle chose peut estre plus conforme à la reigle naturelle (encore que ny la loy ny la foy ne le commandassent) que d'auoir vne seule compagnie, & non la confusion de deux ou plusieurs femmes ? en laquelle confusion quand on ne veut, on doit demeurer auec son mari, les autres se retirent: ce qui est contre la loy de nature, qui defend faire a autruy, ce qu'on ne voudroit estre fait à soymesme : & puis l'amitié consiste en certaine partie de personnes. Comment est ce donc que l'amour & l'amitié pourra estre parfaicte, où il y a tant d'inegalité? & que l'homme ait liberté auec plusieurs femmes, & qu'elles soyent astraintes & subiettes à vn seul homme ? Il n'est possible que la vraye & parfaite amitié se puisse ainsi departir & estendre d'vn à plusieurs, comme le prouue bien Aristote. Ce seroit plustost vne espece de seruitude, ainsi qu'on le voit entre les Barbares, qui ont plusieurs femmes, desquelles s'aident plustost par forme de seruantes que

ſtüe de compagnes ou amies : & puis la multitude des femmes, empeſche le bon ordre qui ſe doit tenir és affaires domeſtiques. Encore voyons nous naturellement qu'en toutes eſpeces de beſtes,les peres ont quelque ſolicitude & reſpect à leurs petits,tant a les eſleuer que nourrir, & ſont touſiours,ou le plus communément apariez, car le maſle n'a point plus d'vne femelle,comme on voit en tous oyſeaux, & en beaucoup de beſtes à quatre pieds. Par la cognoit on combien les hommes portent ou doiuent porter d'amour à leurs enfans, & que nul homme ne doit auoir plus d'vne femme : puis donc qu'il en eſt ainſi de la part des hommes, par les meſmes raiſons ſe preuue., que la femme ne doit auoir plus d'vn mari: d'autant que ſi elle en auoit d'auantage, il en ſuruiendroit de tels inconueniens, voire plus grands : pource que les enfans qui naiſtroyent de ceſte femme mariee à pluſieurs, ne pourroyent auoir pere certain : au moyen dequoy, le ſoin d'eſleuer les enfans ſe periroit, auec l'amour & reuerence paternelle : outre ce, la difference du lignage, & parentee ne ſeroit diſcernee, partant s'enſuiuroyent les damnables & illicites copulations. Le premier homme, qui oſa contre la loy de nature, auoir deux femmes, fut Lameth ſeptieſme homme, à conter d'Adam en deſcendant par la ligne du peruers & mal-heureux Cain, comme il ſe trouue au cinquieſme de Geneſe : à l'exemple duquel Lameth, pluſieurs Iuifs & autres nations Barbares & beſtiales, s'accouſtumerent à tenir pluſieurs femmes, en quoy ils faillirent & pecherent grandement. Iacob & Dauid, & pluſieurs autres ſaincts de la loy, eurent plus d'vne femme pour quelques occaſions : mais les autres Iuifs qui en eurent de leur particuliere diſpenſe, ils pecherent : & auec eux auſſi ont failly pluſieurs nations Barbares, comme conformes à leurs brutales inclinations. Entre leſquels furent les Numidiens, les Egyptiens, les Indiens, les Perſes, les Parthes, les Tharſiens, & quelques autres qui tenoyent autant de femmes, qu'ils en pouuoyent nourrir. Auſſi le mal heureux Mahomet en ſa fauſſe loy le permet, afin d'attirer à ſoy les Iuifs & tous ces autres charnels. Mais les Romains & Grecs, & autres natiõs

qui ont eu meilleures loix & coustumes n'eurent plus d'vne femme, ny vne vefue plus d'vn seul mari.

De quel estat, & à quel aage se doyuent marier l'homme & la femme.

CHAP. XIII.

LEs anciens philosophes moraux eurent diuerses opinions sur l'aage, auquel l'homme & la femme se doiuent marier: afin que l'aage, de l'vn soit proportioné à l'autre. Aristote prenãt (peut estre) son argument sur ce que naturellement les femmes conçoyuent & enfantent iusques à cinquante ans, & que les hommes peuuent engendrer iusques à septante, dit qu'ils se doyuent marier ensemble en tel aage, qu'en vn mesme temps ils delaissent tous deux d'engendrer & conceuoir: en sorte que par la reigle d'Aristote, le mari doit auoir vingt ans ou enuiron plus que la femme. Hesiode poëte Grec, & Xenophon Philosophe, leur donnent vn peu moins, disans que quand ils se marient, la femme doit auoir quatorze ans, & le mari trente ans. Lycurgue legislateur de Lacedemone. se conforme quasi auec Aristote: car par ses loix il defendoit que nul homme se mariast plustost qu'à trente sept ans & la femme à dix sept ans. Ceste loy de Lycurgue à esté approuuee de quelquesvns, afin que plus facilement la femme s'accoustume aux mœurs du mari, venant en sa puissance dés lors de son bas aage: car comme dit Aristote en son Economie, la diuersité des mœurs & conditions, empesche l'amitié & vraye amour toutesfois ie n'approuue point ceste loy d'Aristote qui donne à l'homme vingt ans plus qu'à la femme, & ma raison est, pource que nous voyons, que quand l'homme paruint à soixante ans, encore qu'il puisse engendrer, si est-ce que le plus souuent, s'il passe outre, le reste des iours est auec tant de maladies & passions, que si la femme demeure alors en l'aage de 40 ans, il luy est plustost vne grande charge & peine que mari, & consolation: parquoy quand il y a moins de difference en leur aage, leurs affectiõs se morti-

mortifient quasi vn mesme temps, & sont leurs vouloirs & intentions plus conformes, que quand il y a si grande inegalité en l'aage. Ie ne di pas que l'homme ne doiue estre plus vieil, mais il suffiroit que ce fust de huict ou dix ans, sçauoir est, que l'homme fust de vingtcinq ans & la fille de seize ou dixsept au plus ayant esgard aux aages, & vies de nostre temps. Or que l'homme doiue prendre femme ieune, & peu fine & encore fille, plustost qu'aagee & vefue, ia imbue des complexions d'autruy, ie le soustien: pource que certainement en la tendre ieunesse on imprime mieux & plus facilement les mœurs & conditions que l'on veut, la rendant suiette & obeyssante. A ce propos nous aurõs pour exemple, Timothee l'excellent ioüeur de fleutes, & qui pour l'argent en monstroit à ieunes gens. Il auoit ceste coustume auant que de prendre vn disciple, de sçauoir s'il auoit quelque commencement de ieu: car il en prenoit plus grand prix la moytié, que de ceux qui ne sçauroyent rien: la raison est, pource qu'il auoit plus de peine à oster le mauuais de ses disciples, que d'enseigner le bon à ceux qui n'y entendoyent rien. C'est exemple est pour les vefues qui ont esté enseignees par d'autres, & partant mal aisees à changer les complexions estranges du premier mari. Pour ceste cause, ie prefere le mariage des filles à celuy des vefues, outre ce que coustumierement ses femmes ont singulier amour & memoire de ceux, auec lesquels elles ont leur premiere accointance. Quant à la parenté, & aux richesses de la femme, il se trouue qu'vn ieune homme Grec s'adressa vn iour à Pitaque, l'vn des sept sages de Grece, & luy demanda conseil de son mariage: disant, on me presente deux femmes, l'vne egale à moy en biens & parenté: l'autre me passe de beaucoup: à laquelle me prendray-ie? Pitaque luy respondit, voila des enfans qui veulent ioüer à l'escrime, va vers eux, ils te conseillerõt, ce qu'il fit: & comme il approchoit, ils commençoient à se mettre teste à teste pour ioüer: parquoy eux voyans venir ce ieune homme qui les passoit en force & grandeur, pensans qu'il voulut ioüer auec eux, luy dirent, chacun se prenne à son pareil: Au moyen dequoy il cognut qu'il se deuoit marier à sa pareille. Plutarque au

traicté de la nourriture des enfans, dit que l'homme ne doit marier sõ fils à femme plus riche que luy, ny de plus grãd estat: disant, que celuy qui s'alie à ceux qui sont plus riches que soy, au lieu d'acquerir des parens, il acquiert des maistres: & que si la femme riche se marie auec vn homme pauure, iamais orgueil ne luy sortira de la teste, & si est le plus du temps indomptable & incõpatible, par le mespris qu'elle fait de son mari. Le Philosophe Menãdre disoit, le pauure qui se marie auec femme riche, se donne en mariage à la femme qu'il espouse, & non pas la femme à luy. Lycurgue ordonna par loy aux Lacedemoniens qu'ils mariassent leurs filles sans leur faire aucũ doüaire, afin que chacune d'elles trauaillast à se doüer de vertu, & que par ce moyen elles fussent requises en mariage. Encore que ceste loy semble rigoureuse à quelques, vns si ne l'est elle pourtant guiere: pource que si elle estoit gardee en vne personne, elle le seroit en l'autre: car si le pere n'auoit eu le mariage de sa femme en argent, ou autres biens, il seroit moins tenu d'en dõner à sa fille: & par là peut on cognoistre que l'homme qui se marie, ne doit auoir esgard aux richesses. Mais quoy? ce seroit temps perdu le penser persuader, veu que les hommes sont si accoustumez à c'est abus, que le mariage (pour le iourd'huy) ne se procure pour autre chose. Si di-ie neantmoins que quand l'homme riche se marie il ne deuroit point regarder aux biens, ains à femme vertueuse & noble: prenant l'exemple d'Alexandre le grand, lequel (bien qu'il fust si grand Roy que lon sçait) print pour femme Barsine fille d'Arbasse, sans biens, mais ieune, vertueuse & de royale lignee, & toutesfois celuy qui est plus riche, cherche plus ceste vtilité. De là vient le mescontentement: car en tirant à part les deniers qui couuroyent les vices, tels vices demeurent nuds, & manifestes, & lesquels on ne voyoit point par l'aueuglement d'auarice: ou bien faisoit on semblant de ne les voir. Ie ne desprise pas aussi, qu'en pareille noblesse, l'hõme cherche la meilleure, pour le regard de quelque chose tout ainsi que ie blasme celuy qui est content de prendre femme vile, pour les biens. Il n'est besoin de beaucoup me trauailler en cela, car la terre nous l'enseigne: pource que

que semant en terre aspre, & non labouree, il en sortira fruict sans goust n'y saueur, encore qu'il procedast de lieu bien delicat: & au contraire: en semant vn fruict peu sauoureux en bonne terre, ce qui en prouient est bon & doux. Si pareillement nous faisons eslite de bonne race, pour auoir de bons cheuaux, combien plus deuons nous auoir esgard aux enfans & successeurs? A la verité l'homme tiendra peu de conte de soy, & satisfera fort mal à l'obligation, pour laquelle il est né, s'il ne laisse à ses enfans vn aussi noble lignage, que celuy dont il a herité de son pere, ce qu'il ne fait pas, leur donnant mere de pire condition qu'iceluy. Et d'auantage s'il a l'honneur en reputation, il accroistra a ses enfans plus de biens & dignitez, qu'il n'a eu de son pere. Combien plus donc est grande sa debte à leur laisser vn bon lignage & bon sang? voire plus grand qu'il ne luy à esté delaissé, afin de ne donner occasion à ses enfans de se plaindre de luy. Paul Emile recite, que Manesteas d'Athenes, fils d'Isicrates excellent capitaine, & duquel la mere estoit de basse condition & pauure lignee, laquelle neantmoins Isicrates auoit prinse à femme, fut enquis, qu'il aimoit le mieux, ou son pere, ou sa mere, il respondit, ma mere: dequoy ceux qui l'interroguoyent esmerueillez, luy demanderent, pourquoy? Pource (dit-il) que mon pere pour son regard me fit natif de Thrace, & fils de pauure mere: mais elle m'a fait naistre Athenien & fils d'vn excellent capitaine. Quant à la beauté, en laissant derniere les opinions de ceux qui dient, qu'on ne la doit prendre ny belle ny l'aide, ains le moyen des deux: ie di qu'on doit tousiours aux mieux que l'on peut, eslire la belle, pourueu qu'elle soit vertueuse, comme nous auons dit, car autrement ie conseillerois plustost prendre la laide vertueuse, que la belle de mauuaise nature: & la raison pourquoy on doit plustost prendre la belle, est à cause de la generation & posterité, & afin que les enfans soyent beaux. Virgile racõte, que la deesse Iuno voulant faire grande promesse à Eolus, dit qu'elle luy donneroit vne des plus belles Nimphes qu'elle auoit, afin qu'elle luy fist de beaux enfans. Nous lisons aussi que Archidame Roy d'Athenes fut condamné en amẽde pecuniaire,

pource qu'il estoit marié à vne femme de petite stature disans les iuges, qu'il laisseroit race de Roy, petite de corporance. Ce que i'en di ne sera prins pour commandement, ains pour conseil, qui se peut prendre & faire sans conception de personnes, car le mariage qui se fait auec la laide, est aussi sainct cõme celuy d'auec la belle, & auec la riche, comme auec la pauure, auec la vefue, qu'auec la fille : pource que par tout où est vertu & charité, toutes les choses differentes prennent egalité.

De la cordiale amitié de mariage, auec aucuns exemples de l'amour des mariez.

CHAP. XIIII.

L'Amour & la charité qui est entre deux conioints, doit bien estre loüable, puis que le mariage est chose excellente, tant pour le respect de celuy qui la institué, qui est Dieu, & le lieu de l'institution, qui est Paradis, que pour ce qui en procede, qui est la propagation & perpetuité de la generation humaine, auec remede contre les malignes concupiscences. Toutes les autres amitiez de ceste vie humaine, auec quelques hommes que ce soyent, sont amours impropres : mais ceste amitié est diuine : & à la verité c'est celle qui vnit & les corps & les esprits, aussi est elle seellee & confirmee par la force du Sacrement, & n'y a aucune chose qui entre deux conioints soit particulieremẽt propre, d'autant que le cœur & le corps sont cõmuns entre les bons & loyaux maries : ce qui n'est pas aux autres amitiez, car il faut peu de chose pour les destruire, & petites occasions les separent : & qui pis est, la plus longue dure peu de temps. Qu'ainsi soit, il s'en est veu peu qui ayent duré iusques à la mort, que la volonté humaine est si muable, que bien souuent on voit vn nouuel ami priuer le premier de son lieu : mais le vray amour d'entre le mari, & la fẽme ne peut estre separé ny par infirmité, pauureté, infortune, ou desfaueur, estant par la mort seule separé : & si semble encore qu'elle dure apres la mort, comme l'on voit quelquesfois aux personnes vefues, dont les exẽples sont infinis : entre lesquels sera par dessus tous consideré l'a

l'amour d'Adam & Eue: veu que leur estãt le fruit de vie defendu sur peine de la mort, Adam neantmoins pour complaire à la femme s'exposa & submit à tout peril. Quand Pauline, femme du sage & docte Seneque de Cordouë, sçeut que Neron le cruel, auoit fait mourir son mari, & qu'il auoit esleu sa mort: se faisant inciser les veines, ne voulut pas seulement l'accompagner par mort, mais encores auec la mesme maniere de mourir, & pour se faire, se fit fendre les veines, cõme on auoit fait à Seneque: dequoy aduerti Nerõ, & cognoissant que telle chose procedoit d'amour notable: la fit en grande diligence sauuer du peril de la mort: car estãt quasi à la fin il luy fit lier les veines & garder qu'elle ne se fit mourir: au moyẽ dequoy la bõne dame vescut le reste de sa vie fort affligee, & sans couleur, en signe de l'amitié & loyauté qu'elle auoit à son mari. On trouue en la vie des Empereurs, que Lucius Vitelle frere de l'Empereur Vitelle, estant de nuict en perilleuse bataille, sa femme, nommee Triate, l'aimoit d'amour si grand' qu'elle se mit entre les soldats pour accompagner son mari, & luy aider en la mort & en la vie, combattant comme le plus vaillant de tous: par ainsi son grand amour luy fit oublier sa debilité feminine, sa vie, & son propre salut. Quinte Curse recite, que le Roy Daire estant veincu par Alexandre: & priué d'vne grãd part de son Royaume, supporta tout patiemment & d'vn grand cœur, sans se troubler ou monstrer aucun signe de tristesse: mais quãd on luy rapporta que sa femme estoit morte, luy pour monstrer qu'il l'aimoit plus que sa dignité royale, ne se peut contenir de plorer amerement. Ouide, Iuuenal, Marcial, & autres, parlans de l'excellente femme du Roy Admetus, disent qu'elle, pour donner la vie à son mari malade, se tua, ayant ouy la responce de l'oracle qui disoit, qu'il seroit sauué si vn des plus grands amis mouroit pour luy: toutesfois, à cause du peu de creance qu'on donne aux Poëtes, ie m'en fusse teu, si S. Hyerosme n'en eust faict mention. Le ieune Pline en vne sienne lettre, escrit qu'vn pescheur estoit malade d'vne griefuë & incurable infirmité, de laquelle chacun iour il enduroit grandes peines: dequoy sa femme esmeuë à grãde compassion, & l'aimant sincerement,
voyant

voyant l'esperance de guerison perdue, bien qu'elle l'eust cherchee par tous les moyens à elle possibles, conseilla son mari de ne plus viure en telle peine: luy disant, que puis qu'aussi bien il luy falloit mourir, que par sa mort il finit sa douleur: & à ce cōseil s'accorda la mort: parquoy estans montez sur vn haut rocher, la femme se lia bien estroittement auec luy, puis se ietterent du haut en bas, & se briserent en pieces. Baptiste Fulgose recite d'vn laboureur du pays de Naples, lequel cheminoit auec sa femme le long de la mer, & elle s'esloigna vn peu de luy, pour quelque sien affaire, cependant arriua d'auanture aupres d'elle vne fuste de Mores, qui la prindrent, parquoy le mari ne la voyant plus, ains seulement la fuste, qui s'esloignoit du bord de la mer, cogneut bien que sa femme estoit prinse: dont il se mit fort à plorer & à nager par la mer apres la fuste, escriant à ceux de dedans que puis qu'ils auoyent prins sa femme, ils voulussent aussi le receuoir auec elle, ainsi fut reçeu au nauire, non sans grand esbahissement aux Mores & forces larmes de sa femme: puis furent menez tous deux par deuers le Roy de Thunes, à qui estoit le vaisseau, & luy reciterent le fait: dequoy meu à compassion, les deliura tous deux. Pour aussi tesmoigner l'amour qu'Artemise portoit à son mari Mausole, il ne faut considerer que le sepulchre qu'elle luy fit bastir, & nommer de son nom Mausolee, l'artifice duquel est mis au nombre des sept merueilles. L'amour que Tiberius Graccus portoit à sa femme, estoit aussi fort merueilleux: & encore que l'exemple en soit assez commun, recité par Valere le grand, si en dirons nous quelque chose: luy ayant trouué deux serpens en la chambre où il dormoit, en demanda l'augure: à quoy luy fut respondu, qu'il falloit tuer l'vn de ces deux serpens, & que s'il tuoit le masle, il mourroit premier que sa femme, mais si la femelle estoit tuee, sa femme mourroit, & il demeureroit vif: luy donc qui aimoit mieux sa femme que soy-mesme, le monstra biē par effect, quand il choisit plustost la mort, que voir mourir sa femme, car il mourut, tuāt le masle, & elle demeura veufue: mais on est en doute à sçauoir si elle fut plus heureuse ayant vn tel mari, qu'infortunee en la perte d'iceluy. Ie ne

ne sçaurois de moy mesme iuger, lequel des deux actes suyuans, est argument de plus grand amour: sçauoir est, qu'vne femme se tue soy-mesme, pour le desplaisir & tristesse qu'elle a de la mort de son mari: ou bien s'en contrister, en sorte que le seul desplaisir la tue. Quát au premier point, nous en auons desia parlé: du second il y en a notable exemple en Iulie, fille de Iules Cesar, & femme de Pompee, à laquelle estant portee vne robbe de son mari, toute sanglante, & pensant que ce fust son mari qui eust esté tué: elle (auparauant qu'en pouuoir entendre la cause) en receut telle alteration & desplaisir, qu'elle perdit le sentiment, & enfanta vne creature dont elle estoit enceinte, puis mourut incontinent, par la mort de laquelle finit la paix du monde, qui par son moyen se maintenoit en la parenté d'entre Iules Cesar pere, & Pompee son mari. La loyauté de Lucrece enuers son espoux est tãt notoire, qu'il n'est ia besoin d'en faire mention: car pour n'estre diffamee, elle se laissa forcer par l'adultere, puis se tua à cause de telle force. L'amour de la femme du Conte Fernard Gonçales est encore fort notable, & pareillement le moyen par lequel elle deçeut le Roy: car elle demeurant prisonniere en habit d'homme, le mari s'enfuit & se sauua estant vestu des habits de sa femme. Il y a sur ce propos infinité d'exemples, lesquels (encore qu'en nostre loy ne se permette de se tuer) sont neantmoins dignes d'estre bien considerez, attendu qu'ils ont esté executez par Payens & Gentils, n'ayant aucunement la lumiere de nostre foy.

De diuerses coustumes que tenoyent les anciens aux mariages.

CHAP. XV.

LE mariage se contracte auec le seul consentement de l'homme & de la femme: mais afin que ce consentement soit mieux authorisé, est requis de le mõstrer par paroles & signes exterieurs, pource que le Seigneur Dieu seul cognoit & penetre les cœurs. De là vient que

que les hommes ont inſtitué pluſieurs ceremonies, & paroles ſolennelles. Quant à celles des Chreſtiens, elles ſont aſſez notoires, parquoy ie traicteray ſeulement de quelques couſtumes que les nations Barbares, & les Romains auoyent en leurs mariages, dont (peut eſtre) la diuerſité pourra donner plaiſir. Les anciens Romains, ſelon Ciceron, ſe marioyent en deux ſortes, auſſi auoyent-ils deux manieres de femmes, ſelon les diuerſes ceremonies des mariages: l'vne eſtoit plus commune, & ſe nommoit Matrone: l'autre ſe nommoit Mere de famille. De celle cy, il ſemble qu'elles ſe marioyent quaſi comme font maintenant les Chreſtiens: car le mari demandoit à la femme, ſi elle vouloit eſtre mere & dame de ſa famille, & elle reſpondoit, ouy: elle en pareil cas demandoit au mari, s'il vouloit eſtre ſon pere de famille, & il reſpódoit qu'ouy: adonc ils ſe prenoyent & touchoyent dans les mains, & eſtoit ceſte forme de mariage tenue pour la plus excellente: par ainſi ceſte femme gagnoit en la maiſon & famille du mari vn tel lieu, qu'elle euſt eu, s'elle euſt eſté la fille de la maiſon, pource qu'elle eſtoit miſe au nombre du propre liguage, & comme fille, venoit à ſucceder à l'heritage du mari. Boëce en parle amplemét, eſcriuant ſur le ſecond des Topiques de Ciceron: l'autre ceremonie eſtoit commune, & par paroles ordinaires, & ne ſe prenoyét point pour meres de familles, ores qu'elles fuſſent appellees Matrones. Les Romains auoyét encore ceſte couſtume, que menant l'eſpouſee au logis du mari, elle s'arreſtoit à la porte, & n'y entroit iuſques à tant qu'elle y fut tiree par force, donnans à cognoiſtre par là, qu'elles alloyent par contrainte au lieu où ſe deuoit perdre leur virginité: puis quand ils donnoyent la femme en la puiſſance du mari, ils la faiſoyent ſoir au giron de ſa mere, où le mari la deuoit prendre par force, & la fille ſe tenir fort à la mere, & l'embraſſer eſtroittemét: & cela ſe faiſoit en memoire de ce, qu'anciennemét les filles Sabines auoyent eſté prinſes de force par les Romains: au moyen de laquelle force, eſtoit ſuccedé bien & accroiſſement à ce peuple. Toutesfois auparauát que venir à ces choſes, il falloit que la mariee touchaſt le feu, & l'eau, ce qu'ils faiſoyent, ſelon Plutarque, & La

Ciceron en ſes topiques.

& Lactance, pour signifier la generation par ces deux elemens, pource que ce sont les deux principales causes generatiues de toutes choses: autres disent que c'estoit afin de monstrer à la femme la sincerité du cœur, & loyauté qu'elle deuoit garder:pource que l'eau laue & nettoye les immondices, & que par le feu se purgent les mauuaises mixtions, & s'affinent les metaux. Ils tiennent pour mauuais augure les mariages qui se faisoyent au moys de May, & ce, pour quelques vanitez & superstitions qu'ils auoyent entr'eux: ces choses sont certifiees par Ouide,& Plutarque. Ils auoyent outre par coustume, que quād l'espousee entroit par la porte du logis de l'espoux, iceluy disoit à haute voix, Caia Cecilia,& elle Caio Cecilio: & cela se faisoit pource que Tarquin Prisque, septiesme Roy des Romains, auoit vne femme tres-chaste, sage & doüee de beaucoup de vertus, qui se nommoit Caie Cecilie, & auparauant qu'elle vinst à Rome s'appelloit Tanaquile: parquoy le mary prononçoit ces mots, pour donner souuenance à la femme de l'ensuyure. On portoit aussi vne quenoüille chargee de laine, auec le fuseau au deuant de la mariee en allant au logis de l'espoux, pour luy ramenteuoir qu'elle se deuoit exercer à filer: de ces choses parle Pline. Ces Romains auoyent encore vne autre coustume, que quand vn hōme se marioit à vne vefue, les nopces se faisoyent vn iour de feste: mais quant aux filles, elles se faisoyent à vn iour ouurier: Macrobe & Plutarque en sont les autheurs:& dit Plutarque, que la celebration des nopces qui se faisoit le iour de feste, estoit expres, afin qu'estant tout le peuple occupé à plaisir & recreation, les espousailles des vefues fussent moins veuës,& au cōtraire, on celebroit les nopces des filles aux iours d'œuures, afin d'estre veuës de tous: mais Macrobe dit, que les filles n'estoyent mariees en iour de feste, pource que se faisoit la ceremonie de la prendre par force au giron de sa mere, ce qui ne se pouuoit faire vn iour de feste. Ie laisse à dire encore d'autres ceremonies des Romains, pour venir à celles des Babiloniens: desquels la forme de marier leurs filles estoit, qu'en vn certain iour de l'annee ils mettoyent en lieu public les filles de la ville, & la plus belle de toutes estoit

Plutarque en ses Problemes.
Lactance liure 2. des institutiōs diuines.
Ouide en ses fastes.
Plutarque en ses Problemes.
Plin. li. 8. chap. 40.

mariee, non pas pour doüaire qu'elle donnast, car elle estoit liuree à celuy qui plus bailloit d'argent pour l'auoir : & le mesme ordre se tenoit des moins belles en moins belles, & de degré en degré, iusqu'à ce qu'on venoit aux laides : lesquelles apres ils marioyent auec argent à celuy qui moins en prenoit : & ce doüaire procedoit des deniers baillez par ceux qui auoyent achepté les belles : & par ce moyen, les laides estoyent aussi bien mariees que les belles, sans bailler argent. Marc Antoine Sabelique dit que c'estoit anciennement aussi la coustume des Venitiens:toutesfois il faut entendre que celles qui estoyent de moyenne beauté,ne bailloyent point de doüaire,ne ceux qui les prenoyent, ne les achetoyent point. Les anciens Gaulois afin que leurs filles ne se plaiguissent d'estre mariees outre leur gré, auoyent accoustumé le iour qu'ils les vouloyent marier, de conuier grand nombre de ieunes hommes, de la qualité toutesfois de ceux qui leur sembloyent conuenables à leur estat : auquel conuiue ils permettoyent à leurs filles d'eslire vn mary, entre tous ces conuiez : pour monstrer par signe celuy qui plus luy estoit agreable, elle luy bailloit l'eau à lauer les mains. En vne ville d'Afrique, nommee Leptine, estoit la coustume que le premier iour que la femme entroit au logis de son mary, elle enuoyoit emprunter vn pot de terre à sa belle mere, laquelle faisoit responsе de ne luy vouloir prester : ce qui se faisoit, afin qu'elle s'accoustumast dés le premier iour à suporter sa belle mere, & qu'auec la mauuaise responce faite, elle apprinst à endurer la vraye. Les Massagetes prenoyent chacun vne femme en mariage, & toutesfois vne femme estoit commune à tous, & toutes les femmes communes à vn. Eusebe dit que les anciens Bretons auoyent toute telle coustume. Les Arabes de l'Arabie heureuse, auoyent anciennement accoustumé, que la femme qui se marioit estoit commune à tous les parens du mary:& selon Strabon, quand quelqu'vn alloit vers elle, il laissoit à l'entree de la porte vne baguette, afin que si quelque autre venoit, il cogneust que la place estoit prinse, & qu'il n'y entrast point:car ils auoyent ce respect entr'eux : & si estoit puny de mort celuy qui entroit auec vne femme, s'il n'estoit

Eusebe li. 6. de la preparatiõ euangelique.

stoit de la parenté. Or il aduint qu'vne femme fort belle, estoit pour ceste cause souuent visitee des parens du mary, au moyen dequoy importunee de la si frequente visitation, elle mit à sa porte vne baguette, afin que quiconque d'eux viendroit, pensast qu'il y en eust vn autre: & dura ceste tromperie par plusieurs iours, que nul homme n'y entra, iusqu'à ce qu'vn iour estans tous les parens du mary auec luy en certain lieu, l'vn d'entre eux delibera de la visiter, & trouuant le signe à la porte, & se souuenant d'auoir laissé tous ses parens ensemble; pensa que quelque adultere y fust: parquoy il en alla incontinent aduertir les autres, & mesme le mary, lesquels là arriuez la trouuerent seule, qui leur confessa la cause pourquoy elle auoit fait telle chose: ce que consideré, & estre son intention fondee sur vertu, afin de fuyr la conuersation deshonneste de la grande quantité des parens de son mary: & encore pour viure en plus grande temperance & chasteté, qui estoit contre la brutale coustume du pays, & ayant selon leur opinion iuste raison, elle en fut plustost loüee que blasmee.

De l'excellence de la peinture.

CHAP. XVI.

IL y a eu entre les Romains & les Grecs, des hommes fort excellens en l'art de peinture. Et combien qu'en nostre temps il y en ait de singuliers en cest art, si ne croy ie point qu'ils se puissent comparer aux anciens: veu l'excellence que nous lisons auoir esté en leurs œuures: comme de deux tableaux faits par Aristides, peintre bien renommé, lesquels furent, selon Pline, achetez par Iules Cesar, octante talens, pour les dedier à la deesse Venus: car encore que Cesar fust Prince tres puissant, si est-ce que tel prix estoit excessif, attendu que le talent selon l'opinion de Budee, & quelques autres curieux, valoit six cens escus d'or de maintenant: par ainsi Cesar acheta ces deux tableaux quarante huict mille escus. Il est aussi escrit par le mesme Pline, que le Roy

Attale bailla cent talens, qui valoyent soixante mille escus pour vn tableau peint de la main de cest Aristides. Il est donc à presumer, que par la croissance ou diminution de prix, croissent aussi ou diminuent les arts & les sciences. Bref en ce temps là fut la peinture tant honnoree, qu'elle merita estre au nombre des sept arts liberaux: car Pline le dit, & qu'elle fut mise en telle reputation, qu'en Grece il n'estoit permis aux seruiteurs de l'apprendre: seulement les enfans des nobles & grands Seigneurs s'exerçoyent à peindre & pourtraire, tant estoit cest exercice reputé vertueux & singulier: & non sans cause, veu qu'il est besoin que celuy qui veut estre parfait, cognoisse beaucoup d'autres choses: car la Geometrie luy est necessaire, pour entendre la Perspectiue: & si faut qu'il ait diuersité de sciences, afin qu'il puisse obseruer parfaictement la peinture, les raisons & proportions deuës, auec le naturel de chacune chose: tellement qu'il luy est besoin, comme au bon Poëte, d'auoir cognoissance de toutes choses: car la peinture est nommee morte poësie. Dauantage il faut que les figures pourtraites soyent parfaites, que la veuë se trompe soy-mesme à cognoistre la difference du certain, ou representé: comme nous lisons estre aduenu à Zeuzis & Parrasie excellens peintres, sur le different de leur preference: pour lequel vuider, determinerent que chacun d'eux feroit la plus parfaite peinture qu'il pourroit: & que celuy qui feroit le mieux, seroit reputé le plus excellent. Zeuzis presenta vn tableau, dans lequel estoyent peintes deux grapes de raisin, si bien au naturel, que volans au deuant d'icelles quelques passereaux, ils s'arresterent dessus pour les becqueter, pensans que ce fussent vrays raisins: ce qui fut iugé merueilleux & singulier. Parasie au contraire presenta vn tableau, ou estoit peinte vne courtine ou rideau, auec telle perfection; qu'estant mis en presence de Zeuzis, lors espris de vaine gloire d'auoir trompé les oyseaux, il creut veritablement que c'estoit vn rideau là mis pour couurir la besongne, & qu'il y eust dessous quelques peintures. Au moyen dequoy il dit assez brusquement, que l'on tirast le rideau, & luy

luy mesme se mit en effet pour tirer : mais apres se cognoissant estre deçeu, donna soy-mesme le iugement, disant que Parrasie estoit à preferer à luy ; d'autant que par son ouurage, il auoit trompé celuy qui estoit maistre en cest art, & que c'estoit beaucoup plus, que d'auoir trompé des oyseaux. Vne autrefois ce Zeuzis peignit en vn autre tableau vn enfant, qui portoit en vn plat certains raisins si parfaitement bien faits, que les oyseaux s'y trompoyent aussi, descendans de l'air pour les becqueter, comme vrais raisins : dequoy le peintre fort indigné, & mal content, dit que s'il eust aussi parfaitement peint l'enfant que les raisins, les oyseaux n'eussent eu la hardiesse de descendre en bas pour les becqueter. Pline qui raconte ces choses, dit que Zeuzis estoit fort riche homme, pource que ce qu'il faisoit estoit tel, qu'il le vendoit à prix excessif : & si tenoit ses œuures en telle reputation, que s'il ne les pouuoit bien vendre, il les donnoit plustost que d'en prendre petit prix : & disoit qu'il n'y auoit argent, qui peust payer ce qu'ils valoyent. Ce Zeuzis peignit vne Penelope en si grande perfection, que luy-mesme s'en contenta : en sorte qu'il escrit au dessous vn vers fort estimé de tous, qui disoit ainsi : *Il sera plus facile à celuy qui verra cecy, d'en auoir enuie, que de l'imiter.* Il fit d'auantage plusieurs autres grandes choses excellentes, & qui furent tant estimees, que pline dit que iusques à son temps il y auoit vne Helene à Rome, & autres choses peintes de sa main, soigneusement gardee, & neantmoins, selon que dit Eusebe, il y auoit depuis le temps de sa mort iusques alors que Pline escriuit ces choses, cinq cens huit ans. Les Agrigentins luy voulurent faire faire vn pourtrait pour l'offrir à leur Deesse Iuno, mais il n'en voulut rien faire, iusques à tant qu'il eust veu vne grande quantité de filles nues : entre lesquelles il en esleut cinq qui luy semblerent les plus belles & les mieux formees de tous membres : & tirant de chacune d'elles la partie qui luy sembloit la plus belle, il en forma ceste excellente peinture. Nous trouuons aussi que Parrasie son competiteur fit des œuures merueilleuses : Strabon dit qu'entre autres cho-

ses il peignit:en l'isle de Rodes vn Satire, pres d'vne colomne, sur laquelle estoit vne perdris:mais combien que la colomne & le Satire fussent parfaictement bien fait, si est ce que la perdrix les passoit en perfection, pource qu'au iugement de tous elle sembloit viue, tellement que sans auoir esgard à tout le reste du tableau chacun s'amusoit seulement à la perdrix:& si fut la perfection de la peinture de cest oyseau si accomply, que y mettant des perdrix priuees(comme auiourd'huy on en peut nourrir en des cages) elle la reclamoit en debatant des aisles, & chantoit en la voyant ainsi peinte: au moyen dequoy Parrasie, pria les magristrats de Rhodes qu'ils luy permissent l'effacer & oster de la, pource qu'elle abatardissoit l'autre peinture, qui estoit tant excellente. Pline en escrit aussi de merueilleuses choses, & dit qu'il y auoit encore quelqu'vn de ses œuures dans Rome: & si dit plus, que parmi ses perfections, il auoit vne si subtile maniere de faire en ses peintures, que outre la perfection d'icelle, il donnoit beaucoup d'autres choses à entendre comme lon dit de l'idole des Atheniens, qu'il depeignit en sorte, qu'en la seule peinture se cognoissoyent les conditions, mœurs, & coustumes de ces Atheniens: car s'il estoit excellent en son art, aussi estoit-il en autres choses de singulier esprit, & n'auoit en ses traicts moins de hardiesse, que douceur & gayete:c'est pourquoy il disoit, que la peinture l'auoit accomply en sçauoir. Or puis que nous sommes tombez en ce propos il ne sera mauuais que nous facions mention de l'excellent Apelles, Prince des peintres:& de Protogenes pareillement, singulier en cest art.

De l'excellent peintre Apelles:& de Protogenes autre peintre de son temps.

CHAP. XVII.

CE que ie fais deux chapitres en vn mesme subiet, est pour deux causes: l'vne, pource que la longueur ennuye

ennuye bien souuent les lecteurs, & fait oublier le commencement pour la fin: l'autre pour la dignité de celuy dont nous voulons parler, que merite bien auoir son chapitre à part, afin de demeurer mieux imprimé en l'esprit des lecteurs: cestuy-là est Apelles, qui en cest art de peinture fut Prince de tous: il apprint sous vn grand personnage en ceste science, nommé Pamphile, si excellent, qu'il ne prenoit disciple à moindre pris que d'vn talent Antique par an, valent six cens escus de maintenant. Du temps de cest Apelles il y auoit vn autre tres fameux peintre, nommé Protogenes, si docte en cest art, que lon ne cognoissoit point l'excellence de l'vn à l'autre: au moyen dequoy Apelles aduerti de sa bonne renommee, determina de l'aller voir: & pour ceste cause fit voile à Rhodes, ou demeuroit Protogenes, là arriué, delibera de se dissimuler, & estre là venu par cas fortuit: venant donc à la porte du logis, d'auanture Protogenes n'y estoit point: si le demanda à vne vieille qui là estoit: puis voulant partir, la vieille luy dit: qui diray-ie qui l'a demandé? lors Apelles print vn pinceau qu'il trouua sur vne table, Puis dit à la vieille tu diras à Protogenes, mais qu'il vienne, que celuy qui à fait cela en ce tableau, l'est venu chercher: & disant ces mots peignit vne ligne droite si bien elaboree, qu'elle n'eust peu estre faite d'autre main que d'vn excellent ouurier. Estant Protogenes retourné à son logis, & aduerti par la vieille de ce qu'elle estoit chargee, il considera la perfection de ceste ligne, puis dit: Apelles à fait cecy, autre ne le pourroit faire: adonc print vn autre pinceau, & sur la ligne de Apelles, il en fit vne d'autre couleur si desliee, & bien proportiõnee, qu'autre que luy ne l'eust peu faire, & commanda à la vieille, que si Apelles retournoit, elle luy monstrast, & qu'elle luy dit que c'estoit de la façon de celuy qu'il cherchoit: peu apres Apelles retourna au logis ou n'estoit lors Protogenes, & la vieille luy monstra ce que son maistre luy auoit commandé. Apelles tout honteux de voir tel aduantage dessus luy print le pinceau, & sur la subtilité de la ligne que Protogenes auoit faicte sur la sienne, combien qu'elle semblast inuisible à l'œil, tant estoit dextrement tiree, toutesfois par la grãde dexterité

de sa main d'vne troisiesme couleur, il en fit vne autre si subtile, qu'elle diuisoit les deux premieres par le milieu, & si fut faite en telle extreme perfection, qu'il ne laissa aucun espace pour en faire d'autre. Protogenes reuenu au logis, & voyant ceste chose, se confessa vaincu, & s'en court soudainement au port pour trouuer Apelles, afin de luy faire honneur, & le loger chez luy. Depuis ce tableau auec les lignes seulement, fut reputé miracle, & par long temps gardé à Rome, où lon l'auoit apporté,& ce,iusques au temps de Cesar,qu'il fut bruslé par inconuenient de feu. Apelles auoit ceste coustume quand il acheuoit vne œuure, de le mettre à la porte de son logis en la veuë des passans, & luy se cachoit derriere, pour sçauoir si quelqu'vn auec raison y reprendroit quelque chose, & afin d'entendre le iugement du peuple: dont vne fois aduint qu'il fut reprins par vn cordonnier d'auoir mal peint les courroyes d'vn escarpin. Il mettoit dessous ses tableaux ces mots notables: *Apelles faisoit cecy, & ne l'a parfait*, donnant à entendre, qu'il ne les tenoit pas pour parfaits. Or aduint que cest excellent homme florissoit du temps d'Alexandre, le plus grand Roy qui fust, duquel il furent telle estime, qu'il defendit par edit public: que nul autre que Appelles fist son pourtrait, encore n'estoit-il point honteux d'aller souuent le voir en sa boutique: qui est vn bien grand argument, que cest art estoit en grande reputation en cetemps là, & qu'Apelles estoit tres excellent. Encore mõstra bien l'auãtage Alexandre de quel amour il l'aymoit, car Appelles ayant par son commandement tiré sur le vif & à nud vne des fauorites d'iceluy nommee Campaspe, il la trouua belle en telle perfection qu'il s'en enamoura: ce que venu à la cognoissance de Alexandre, conclud de se l'oster à soy mesme,ce qu'il fit, & la donna pour femme à Apelles: & si n'est point cest acte indigne d'estre mis au nombre de ses plus grandes victoires. veu que veinquant sa propre affection, (qui est la plus digne victoire) il se priua de s'amie pour la donner à autruy. Quelques vns dient, que depuis Apelles peignit sur ce pourtrait de Campaspe, la figure de la Deesse Venus. Il estoit si excellent aux pourtraits du naturel

qu'vn

qu'vn iour Ptolomee Roy d'Egypte, & l'vn des succes-
seurs d'Alexandre, dés le temps duquel, ce Ptolomee luy
vouloit mal) fit vn, festin auquel, Appelles fut par trõpe-
rie, inuité au nõ du Roy, & s'y trouua, dequoy Ptolomee
fasché, luy demanda qui estoit celuy qui l'auoit semond
à ses conuiues: quoy entẽdu par Apelles, il print vn char-
bon dans le brasier du feu qui estoit là, & sans dire autre
chose peignit tout soudain vn visage, qui fut inconti-
nent recogneu estre d'vn nommé Pline: maintes autres
choses merueilleuses ont esté peintes par luy, qui seroyẽt
trop longues à raconter. Les histoires recitent qu'il de-
peignoit les choses, qui ne se pouuoyent peindre, com-
me les rayons du Soleil, les foudres, les tonnerres, &
autres choses semblables. Ses œuures estoyent tant sin-
gulieres, qu'vn tableau où estoit peinte Venus sortãt de
la mer, & qui fut mis par Octauius au temple de Iules
Cesar fut depuis gasté en quelque endroit: mais il ne se
trouua iamais homme qui eust la hardiesse de racoustrer
ce qui estoit gasté: cognoissant n'auoir le moyẽ de le cõ-
former à sa perfection premiere Sur la fin de sa vie, il cõ-
mença à faire vn autre portrait de Venus, tant belle &
tant bien proportionnee, que mourant sans l'acheuer, ne
se trouua homme qui l'osast parfaire, pour la rendre
conforme à son commencement. Vne autre fois il auoit
peint vn cheual, apres le vif duquel aucuns peintres en
ayans peints d'autres voulans faire experience du plus
parfait, on fit tirer des cheuaux vifs hors de l'estable, puis
mettre deuant eux les cheuaux peints des autres pein-
tres: mais quãd ce vint à presenter celuy qu'Apelles auoit
fait, les vifs commencerent à s'esmouuoir & hennir, ce
qu'ils n'auoyent fait pour la presence d'aucuns des autres
à quoy fut iugé le grand aduantage de l'œuure de cest
excellent Apelles. Toutesfois son bon esprit ne fut pas
cogneu seulemẽt en la peinture, ains aussi en ses notables
propos: car Protogenes le loüant fort de ce qu'il passoit
tous les autres en peinture, respondit: vous mesmes estes
aussi bons maistres que moy en cest art: mais vous auez
vn seul defaut, c'est que vous ne cessez iamais de pein-
dre: monstrant par là, que la trop grande diligence &
continuel labeur surpassant le deuoir, est nuisible: pource

que l'esprit se gaste & est confus, quand on se tient tant sur vn œuure, & que de se diuertir à autres choses pour quelque temps, soulage beaucoup le principal exercice. Vn peintre luy monstroit vn de ses tableaux, & se vantoit qu'il l'auoit fait en grande diligence : auquel respondit Apelles : ie le voy bien à la peinture, sans que tu le me die. Nous pourrons bien aussi parler de Protogenes,& de ses forts louables œuures & sentences, combien qu'il suffiroit assez à sa gloire seuleme nt que fit Demetrius,estant au siege deuant Rhodes : car vn iour il eust peu facilement entrer en la ville, s'il eust fait mettre le feu en vn certain endroit : toutesfois il ne le voulut aucunement permettre, estant bien asseuré qu'en ce mesme endroit y auoit vn tableau peint de la main de Protogenes, & ayma mieux faillir à prendre la ville, que brusler ce tableau, tant il l'auoit en estime & grand prix. Le iour que la ville fut assiegee, Protogenes estoit en vn iardin au dehors, ou le trouuerent les gens de Demetrius : car encore qu'il sçeust leur venue en armes, si ne voulut-il pourtant laisser sa besongne encommencee: estant donc amené deuant Demetrius, ce Roy luy demãda pour quelle asseurance il estoit ainsi demeuré hors la ville: ie m'asseurois (dit-il) que tu auois la guerre seulement contre les Rhodiens, & non contre les arts : ce fait Demetrius le bailla incontinent en garde à quelques vns de ses soldats, afin qu'on ne luy fist aucun desplaisir en parfaisant son œuure, & souuentesfois l'alloit voir besongner. Il y a eu en c'est art de souuerains & excellens ouuriers, & tant qu'il seroit impossible les nommer tous : Aristides en fut, Asclepiodore, Nicomache, Panee frere de Fidias, & maints autres dont Pline traicte de son 35 liure Et afin que les hommes seuls ne prennent ceste chose à leur aduantage, il y a eu aussi des femmes fort singulieres en c'est art, qui ont fait des œuures merueilleuses : Thimarette fille de Miconis peignit Diane, en vn tableau qui fust long temps conserué en Ephese. Il y a eu vne Irene, vne Calipse, & vne vierge nommee Lala Cizicena, & semblablement Olympia, & autres. Vray est qu'en nostre temps il y a des hommes fort excellens : mais ie m'en tais

tais en cest endroit afin que parlant d'vn où de deux, ie ne tourne aux autres.

Quelle forme doit auoir l'homme, pour estre bien proportionné.

Chap. XVIII.

PVis qu'aux chapitres precedens, nous auons parlé en beaucoup de sortes de peintres tres-excellens: il me semble venir maintenant bien à propos, de parler de ce grand peintre, Createur de toutes choses, qui à voulu garder la reigle & art en la composition de l'homme, Entre lés autres merueilles que nous auons à considerer en la composition de l'homme, faut sçauoir qu'il est cõposé d'vne mesure si parfaite, & chacune partie si bien compassee auec le tout (comme nous monstrerons presentement) que les anciens architectes & edificateurs, ayans esgard à la proportion gardee par Dieu en sa creation de l'homme, en ont tiré leur composition & mesure, pour edifier leurs maisons, eglises, chasteaux, tours nauires, & instruments de guerre, & de là ont prins leurs proportions. Et en bien considerant les mesures de la stature, & membres apres, autres, ils ont trouué tel compas, qu'il en ont basti leur labeur, & de merueilleux edifices: ce que confessent tant les modernes, que les antiques qui en ont parlé: & principalement Vitruue, encore que l'experience le nous enseigne. Or partie de ceste proportion par eux trouuee & consideree, est que, que combien qu'en la stature de l'homme, il n'y ait mesure certaine ni arrestee, pource que les vns sont plus grands que les autres: toutesfois les anciens iugerent, que pour former l'hõme de parfaite grãdeur, il doit auoir six pieds de lõg, ou du moins, qu'il ne passe point sept: & que ceux qui ont passé ceste mesure estoyent faits contre la reigle naturelle. Aussi Vegece parlant de quelle stature se doyuent eslire les hommers pour aller à la guerre, dit que le consul Marius eslisoit les nouueaux soldats, de six pieds de hauteur, ou du moins de cinq pieds & dix pouces, qui sont les dix parts des douze portions d'vn pied.

Et pour confirmer ces choses, Vitruue dit aussi au lieu allegué que le pied de l'homme fait la sixiesme partie de sa longueur: toutesfois ceste regle prinse par le pied commun, est incertaine: car i'ay veu des hommes & des femmes plus grands que ne portoit sept fois la longueur de leurs pieds. Pour accorder donc Vitruue & Vegece ensemble, il faut sçauoir que Vitruue entẽdoit des pieds de Geometrie, qui estoyent de quatre paumes de main, chacune paume de quatre doigts, & chacun doigt de quatre grains d'orge: car tous les autheurs anciẽs & modernes, qui en ont escrit asseurent que le pied de mesure vient a la grandeur de douze points que nous appellons, pouces. De ces pieds là, l'homme en doit auoir six, pour estre de bonne hauteur: & celuy qui vient à sept est fort grand, & quiconque le passe doit estre nommé geant & monstrueux, selon la regle du tressage Marc Varron, recitee par Aulugelle, à quoy s'accorde Suetone en la vie d'Octauius parlant de la forme ou il dit, qu'il estoit de petite stature, non tant toutesfois qu'on s'en apperceust, a cause de l'egale proportion de ses membres, sinon quand il estoit aupres de quelqu'vn, qui fust plus grand que luy: & dit que sa mesure estoit de cinq pieds & neuf pouces, & pour ceste cause le defaut de six pieds le faisoit nommer petit: Venons donc à la proportion des membres, & combien les vns auec les autres doyuent auoir de longueur. Or en premier lieu, les anciens philosophes ont trouué que la figure ronde & circulaire (comme la plus parfaite de toutes les autres) est parfaitement en l'homme: car l'homme se couchant sur terre, la face vers le ciel, & estendant les bras & les mains aux mieux qu'il peut, & pareillement les iambes & es pieds, pour ouurir vn compas de six pieds, & en mettre l'vne des pointes droit au nombril; comme en vn centre, & tourner le compas à l'entour par les extremitez, il fera vn rond & cercle parfait, à prendre par les bouts des pieds & mains. Cela est vne regle certaine commune en tous hommes, d'vne bonne & bien commensuree proportion. Vitruue le dit au lieu preallegué, que aussi font plusieurs autres autheurs. Pline escrit, que la figure de l'homme est angulaire & quadrangle, pource qu'en

qu'en ouurant les bras,& estendant les doigts, ceste largeur, se trouuera selon la mesure de la longueur de l'homme: de là vient, que tenant les pieds ioints, & les bras ainsi estendus, il est quadrangle de quatre lignes egales, car vne luy passe par la cime de la teste, l'autre par les plantes des pieds, la troisiesme par l'vne des mains, & la quatriesme par l'autre. Mais venant à la proportion des membres ensemblement, & de tout le corps auec iceux, il y à quelque differéce entre les anciens autheurs & les modernes, Vitruue dit, que la face de l'homme, à prendre du bas du menton iusques à la premiere racine des cheueux vers le front, doit auoir de longueur, vne dixiesme partie de tout le corps: & que la longueur de la main, à prendre depuis la iointure iusqu'au bout du grand doigt, a pareillement la dixiesme partie de l'homme: & depuis le bout du front iusqu'au commencement de la poictrine c'est la sixiesme partie, & de la cime du chef, iusques à ce mesme commencement de la poictrine, en est la quarte partie. Ils diuisent aussi la face en trois egales portions: l'vne à prendre depuis le bout du menton en montant iusques aux narines: depuis là iusques au sourcil: l'autre & la troisiesme est du sourcil à la racine des cheueux: le pied comme nous auons dit, doit estre la sixiesme partie de tout le corps, le coude la quarte partie, & pareillement la poictrine vne autre quarte partie: voila donc ce que les anciens ont eu pour regle, qu'ils ont tiree de Vitruue selon la terre. Or ceste regle doit estre en l'homme, pour auoir bonne proportion & disposition en tous ses membres. Ie le di, pource qu'il n'y a si grande regle qui n'ait quelque exception, parquoy ceste cy ne se trouue pas en tous les hommes, mais bien en la plus grande partie d'eux, tellement que celuy qui sera le plus conforme à ceste regle, aura la meilleure disposition. Il y a plusieurs autres proportions entre les membres de l'homme,& de l'vn à l'autre, toutes lesquelles choses seroyent lõgues à raconter (toutesfois i'en diray quelques vnes poursuy uant ma coustume) estre bref entre lesquelles est ceste cy, que la plus grande iointure du gros doigt nommé le pouce, est la mesure de la hauteur de la bouche, quand elle est amplement ouuerte, &

encore

encore ceste mesme iointure, est la mesure parfaite du bout du menton, iusques à la baleure quand la bouche est serree, l'autre iointure plus petite de ce poulce, c'est à dire celle ou est l'ongle, est la distance qui est de la leure iusques au bout du nez. La grande iointure de l'autre doigt prochain, que les Latins nomment *Index*, est de la longueur du front à prendre depuis le haut des sourcils iusques à la premiere racine des cheueux: ce qui reste de ce doigt nommé *Index*, iusques au bout de l'ongle, qui sont les deux autres iointures, est la vraye longueur du nez, depuis le bout iusqu'aux sourcils. La grande iointure du grand doigt, qui est celuy du milieu, est la distance du bout du menton iusqu'au commencement du nez: & toute la main entiere est egale à la grandeur de la face. Toutesfois les petites iointures des doigts, ont telle mesure, que la grandeur de l'ongle, qui est la moitié de toute ceste petite iointure: parquoy c'est chose merueilleuse des proportions qui sont en l'homme, & des raisons d'icelle. D'auantage, la hauteur du front, la longueur du nez, & des leures, doiuent tousiours estre egales. La distance qui est entre le talon & le col du pied, doit estre egale à celle qui est depuis le col iusqu'au bout des arteils. Nous auons desia dit, que la face doit estre la dixiesme partie du corps, en sorte que toute la stature se doit diuiser en dix parties, ou faces, car les anciens en ont ainsi fait: car du sommet de la teste iusqu'aux narines, est vne dixiesme partie, & du bout du nez au haut de la poictrine, est vn autre partie: de là, à la bouche de l'estomach vne autre: de l'estomach au nombril, la quarte partie: du nombril aux parties honteuses, la cinquiesme: là est la moitié de la grandeur de l'homme: & depuis cest endroit iusques à la plante des pieds, y a cinq autres parties: l'vne se commence au lieu du gros de la cuisse: l'autre descend iusques contre le haut du genouil, le reste en descendant se diuise en trois autres parties. La grosseur de l'homme à le ceindre dessous les esselles, doit estre la moitié de sa longueur, toutesfois encore que ceste proportion ne se trouue iuste en tout, si est-ce que celuy en qui elle sera trouuee la plus iuste, sera le mieux accõpli. En sorte que les anciens sculpteurs, ima-

gers, & autres de pareils arts, confiderans ces reigles, faifoyent des ftatues de plufieurs pieces de diuerfes portions qu'ils conioignoyent enfemble, les rendans auffi conformes, comme fi elles euffent efté d'vne piece. Les modernes de noftre temps ont prins vne autre reigle en cefte diuifion de l'homme : car ils l'ont diuifé en neuf parts, ou faces : & le tiers d'vne face. Le principal de ceux cy eft Philippe de Bourgongne fingulier fculpteur, qui fait fa diuifion ainfi : Du fommet de la tefte iufques au front, il fait vne tierce partie de face : & l'autre tiers, du commencement du front iufques au bout du menton: de là iufques au haut de la poictrine, vn autre tiers: de la poictrine, iufques à l'eftomach vn autre: de l'eftomach au nombril vn autre : & autant du nombril aux parties honteufes : de la longueur de la cuiffe deux autres: vn autre en la iointure du genoüil: deux autres en la iambe, depuis le bas de la iambe iufques à la partie du pied, vn tiers, qui font en tout neuf face, & vn tiers. Icy eft à voir, & bien confiderer à la verité, pour fatisfaire à ceux qui defirent en auoir quelque contentement, que cefte eft la reigle que tiennent & obferuent encore auiourd'huy les modernes: Derechef foit plus confideré qu'en la compofition & quantité d'iceux membres, fe garde vne fort conuenable & bien feante proportion, auec vne armonie tref-merueilleufe. Pline dit que iufques à vingt & vn an l'homme communément croift en hauteur, & de là en auant engroffit, & ne fe hauffe plus : encore dit, que quand l'enfant a trois ans, il a prins la parfaite croiffance de la moitié de ce qu'il peut plus croiftre. Il dit auffi que les humeurs du corps bien fain, & bien proportionné, doyuent auoir le poids qui s'enfuit. Le fang doit pefer huit parties egales en poids, le flegme en doit pefer quatre, la colere deux, & la melancolie vne, & non plus : & par ainfi il femble que l'vn fe double fur l'autre, du moindre iufques au plus grand. Conclufion, ceft artifice admirable, en fe contemplant luy-mefme, doit bien efmouuoir l'homme à aymer & louër l'ouurier, qui eft Dieu, & que puis que nous auons fi belle proportion en la ftructure corporelle, c'eft bien raifon que nous rengions nos mœurs

à la perfection de nostre ame, afin qu'elle soit belle, & parfaite en corps beau,& bien proportionné.

D'vne notable maniere d'exil vsitee en Athenes, par laquelle les principaux estoyent quelquefois bannis sans offense.

CHAP. XIX.

LA republique & seigneurie d'Athenes (comme chacun sçait) fut vne des plus illustres & puissantes du monde: car depuis qu'il n'y eut plus de Rois, & fut reduite en liberté, elle produisit grand nombre d'hommes excellens en lettres, & en armes, dont les histoires sont pleines. Or entre toutes les autres loix & louables coustumes qu'ils auoyent, pour la conseruation, & entretien de leur bon gouuernement & liberté, il y en auoit vne fort estrange, qui leur sembloit propre & necessaire, pour reprimer & chastier l'ambition de quelques vns de leurs principaux, qui se faisoyent si grands, que les peres ne s'en pouuoyent defendre, & estoit telle. En vn certain temps, le peuple, auquel tous les estats de la ville estoyent comprins, auoit puissance de bannir (encore que ce fust sans cause) par l'espace de dix ans, vn de ses plus grands personnages, tel qu'il leur plaisoit, ou, que plus ils craignoyent se vouloir emparer de la seigneurie, & faire tiran de ceste republique, ou contre lequel ils auoyent quelque haine commune, & ce, se faisoit en ceste sorte. Les Magistrats ausquels estoit donné la commission de ce negoce, en conuoquant le peuple, bailloyent à chacun vne pierrette blanche, ou petit tuileau, & de ceux qu'ils vouloyent estre bannis, chacun escriuoit son nom sur les tuileaux, & les bailloyent aux Magistrats, lesquelles pierrettes ou tuileaux, estoyét par les Grecs nommez *Ostraci*, & de là print son nom cest exil appeellé *Ostracisme*: estans ces pierrettes rassemblees auec les inscriptions de chacun, ils les mettoyent ensemble & les contoyent toutes, & si d'auenture il n'y en auoit iusques au nombre de six mil (car en telles assemblees, personne n'estoit obligé de donner son buletin, s'il ne luy plaisoit) ils ne faisoyent aucun bannissement pour ceste annee là: mais s'il y en auoit six mil, ou plus, ils faisoyent

soyent conter à part les noms de ceux qui estoyēt escrits dans les pierres,& celuy qui auoit le plus de voix,encore que ce fust le plus homme de bien, & le plus riche de la ville, estoit incontinent banny pour dix ans sans aucune remissiō,toutesfois on ne luy faisoit point de tort en son bien, & ses gens le pouuoyent gouuerner, & en ordonner à sa fantasie. Et combien que cela ne fust introduit pour corriger, & chastier les vicieux, ains pour appaiser l'enuie du commun populaire à l'encontre des plus puissans, & oster toute ambition, si peut il estre aduenu,que ce peuple iouyssant de ce priuilege,& authorité,ait bāny tel dont il est sorty profit, & vtilité à la Republique, & quelquesfois dommage, en commettant le vice d'ingratitude. Qu'il soit vray, par ce mesme moyen fut banny Temistocles,excellent Capitaine,par le conseil & diligēce duquel Xerxes fut vaincu, chassé de Grece, & son armee desfaite en pleine mer: & non seulement Athenes fut par luy mise en liberté, mais aussi toute la Grece. De ce mesme salaire fut remuneré Simon Athenien, qui estoit de ce mesme temps, lequel tant de fois auoit combatu pour la liberté du pays: & mesmement ayant fait acte tant vertueux, que parauanture iamais homme ne peut atteindre,c'est qu'il gaigna par mer la bataille cōtre les Perses, où il print deux cens galeres, puis le mesme iour n'ayant à peine obtenu ceste victoire, fit descendre son armee en terre: laquelle estant en bon ordre, il presenta contre le reste des Perses, qui auoyent auparauant prins terre en grand nombre, & neantmoins les vainquit & rompit, demeurant victorieux, & sur mer & sur terre. Outre lesquelles choses vertueuses,il estoit fort liberal de ses biens, en quoy fortune l'auoit grandement enrichy:car il faisoit ouurir ses iardins & mestairies, afin que chacun peust librement prendre des biens qui y estoyent, & si faisoit donner secrettement de grandes aumosnes aux pauures de la ville. Il auoit encore expressément ordonné à tous ses seruiteurs, que si en leur chemin ils rencontroyent quelqu'vn plus vieil qu'eux, mal vestu, ils se despouillassent de leurs habits neufs, & les changeassent aux autres: Dauantage il faisoit tous les iours le festin aux pauures mendians de la ville, en quoy

il despendoit toutes les richesses que luy auoit laissé son pere Miltiades. Toutesfois ses liberalitez ne le peurent deffendre & sauuer de cest exil & ingratitude de sa patrie, comme le tesmoigne Cratin le Comique, & Gorgias Leontin. Aussi fut iniustement banny Aristides fils de Lisimac, lequel pour ses vertus & saincte vie estoit de tous nommé le Iuste: & neantmoins il ne peut viure sans estre craint & soupçonné du peuple. Aduenãt lequel cas, il en aduint vn autre digne & notable : car au tẽps que le peuple donnoit son opinion pour faire le bannissement accoustumé, vn des citoyens qui ne sçauoit escrire, & ne cognoissoit Aristides, sinon par renommee, s'adressa à luy-mesme, afin qu'il luy escriuit sur sa pierre le mesme Aristides, pource qu'il vouloit par sa voix le bannir. Aristides esmerueillé de telle chose (car il ne l'eust iamais pensé) luy dit : Viença bon homme, Aristides t'a il fait quelque desplaisir? Non, dit l'autre, toutesfois il me desplaist de ce que ie l'oy par tout nommer Aristides le Iuste. Plutarque le recite ainsi, mais Paul Emile dit que le citoyen luy fit responsе: ie ne cognois Aristides, nõ, pourtant il me semble que c'est son desauantage de ce qu'en telle diligence il a pourchassé l'honneur d'estre nommé Iuste. Et neantmoins Aristides ne luy fit aucune response, ains escriuit son nom en la pierre. Depuis estant ainsi relegué, il ne s'en courrouça point contre sa patrie, au contraire il en sortit volontairement, disant : Ie prie aux dieux que les Atheniens ne viennent à telle necessité, que ils puissent auoir besoin d'Aristides. Aussi monstroyent bien les Atheniens, qu'ils cognoissoyent la faute qu'ils auoyent faite de le bannir, car auant que les dix ans du bannissement fussent expirez, mesmes dedans les six ans, par le consentement & vouloir du peuple, il fut reuoqué de cest exil: depuis lequel il fit de notables faits d'armes, se trouuant en bataille sur mer pres Salamine, où Xerxes fut vaincu, & aussi en telle place, où fut surmonté Mardonie. Par ainsi, comme i'ay dit, c'est exil aduenoit tousiours aux meilleurs & plus apparens hommes. Toutesfois encore que le dommage en fust grand, si portoit-il quant & soy vne certaine maniere de dignité & honneur, à cause de la crainte & enuie qu'on auoit qu'ils ne se

ſe fiſſent tyrans,comme auoit fait Piſiſtrate. Plutarque recite que floriſſant Athene en puiſſance, richeſſe, & exercice militaire, il y auoit deux grans perſonnages, l'vn nómé Nicias, & l'autre Alcibiades: qui eſtoyent en toutes choſes curieux & ambitieux de gloire à l'enuie l'vn de l'autre: & approchant le temps de l'Oſtraciſme, cy deſſus mentionné, ſe deuoit faire, chacun d'eux craignoit pour ſoy-meſme, & mettoyent chacun de ſon coſté toutes les peines qu'il eſtoit poſſible, pour empeſcher de tomber en ceſt inconuenient. En ce meſme temps il y auoit en Athenes vn nommé Hiperbole de baſſe condition, toutesfois fort ſuperbe, & encore plus ſeditieux: Luy voyant ceſte inuentiõ de Nicias & Alcibiades, eſſaya par tous moyens de ſemer grans diſcords, eſperãt par cela s'acquerir quelque reputation, preſuppoſant auſſi, qu'eſtans (comme il croyoit) ces deux cy ennemis, l'vn d'eux ſeroit banny par l'Oſtraciſme, aduenant lequel cas il gagneroit la place de ſa grandeur, & ſeroit fait vn des principaux de la ville: mais ceſte brigue venue à la notice de ces deux, & ayans honte qu'vn homme de ſi baſſe condition ſe vouluſt egaler à eux, ſe pacifierent ſecrettement, & deuindrent amis, aimans mieux depoſer leur rancune que de ſouffrir telle honte. Ce fait chacun d'eux briga de ſon coſté à faire bannir Hiperbole par l'Oſtraciſme, en quoy ils s'employerent ſi biẽ qu'ils le firent, luy procurãt ce qu'il auoit pourchaſſé aux autres. Dont depuis il y eut grande riſee parmy tout le peuple, voyant vn homme ſi vil eſtre paſſé par là où les excellens & plus braues hommes paſſoyent. Mais en fin, ces ris ſe conuertirent en courroux, en telle ſorte qu'onques puis la loy de l'Oſtraciſme n'eut lieu.

De pluſieurs excellens hommes qui furent bannis par l'ingratitude de leur patrie.

CHAP. XX.

LEs hiſtoires ſont toutes pleines des ingratitudes, deſquelles ont vſé les anciennes bonnes villes & fameuſes citez, a lencontre de ceux qui les auoyent honorablement ſeruies & ſecouruës en la neceſſité. Nous

n'en dirons donc gueres d'exemples pour eſtre ceſte matiere aſſez commune aux ſtudieux amateurs d'hiſtoires. Le grand pere de la langue Latine, & ſouuerain orateur en icelle, qui auoit deliuré Rome de la perilleuſe coniuration de Catilina, fut neantmoins banny au pourchas & inſtance de ſon ennemy Clodius. Lequel exil fut tant ploré à Rome, qui s'y trouua vingt mille perſonnes qui muerent d'habits & ſe veſtirent en dueil, qui fut cauſe de le reſtituer en ſa premiere liberté en grande ioye, & à ſon grand honneur. Demoſthene pareillement Prince de l'eloquence Grecque, defenſeur de ſon pays d'Athenes fut banny par les Atheniens, & encore qu'ils en euſſent eu occaſiõ, ſi n'eſtoit-elle ſuffiſante, pour ſe priuer eux meſmes de la preſence d'vn tel homme. Il fut exceſſiuement dolent de ſe voir banny du pays, tellement qu'il s'en partit en grande melancolie, & rencontrant à la ſortie quelques Atheniens ſes capitaux ennemis, il ſe douta fort d'eux, mais ils ne luy firent aucun mal, au contraire, le conſolerent, & luy aiderent à leur pouuoir de ce qui luy eſtoit neceſſaire: Ce que conſideré par luy, & ſe voyant repris de ce qu'il plaignoit fort le partement de ſon pays il dit à ceux qui luy faiſoyent ces remonſtrances: Comment, voulez vous que ie ne pleure point, me cognoiſſant banny de mon pays, où les ennemis ſont tels, que l'homme ſeroit bien heureux, qui trouueroit en autre part les amis pareils à eux? Metelle nommé Numidique, pour recompenſe de la victoire qu'il eut contre Iugurte Roy de Numidie, fut banny de Rome, pource qu'il ne voulut pas accorder vne loy qu'on vouloit faire. Annibal apres auoir executé tout ce qu'vn bon citoyen peut conuenablement faire pour ſa partie, combien qu'il fuſt le plus excellent Capitaine de ſon temps, ſi ne luy fut-il permis de viure ſeurement en ſon pays, car eſtant banny d'iceluy, fut contraint d'aller vagabond par le monde. Le renommé Camille eſtoit iniuſtement banny de la ville de Rome, lors que les Gaulois la prindrent, & qu'ils auoyent aſſiegé le Capitole: parquoy cependant qu'il eſtoit en exil, il fut fait Dictateur, & ſouuerain Capitaine de ſon pays, où retourné il deliura de priſon ceux meſmes qui l'auoyent banny. Seruilius Hala, apres auoir conſerué

conserué la liberté de Rome, de l'ambition de Spurius Emilius, maistre des cheualiers, qui se vouloit faire Roy (lequel il tua & fit mourir) pour recompence fut banni, & enuoyé en exil. Ie ne sçay point de Republique plus tenue à homme que Lacedemonie, estoit à Licurgue, pour les loix qu'il leur auoit baillees, sur leur forme de bien viure. Et cõbien qu'il fust homme de saincte vie & loüables mœurs, & duquel pour ses vertus, selon valere le grand, l'oracle d'Apollo Pithien, respondit ne sçauoir s'il le deuoit mettre au nombre des hommes ou des Dieux: neantmoins il fut maintesfois poursuyui par ses citoyens à coups de pierre, & chassé hors de leur ville: & finalement ayant vn œil creué fut chassé du pays. Le mesme salaire fut donné par les Atheniens à Solon, qui leur auoit institué tant de bonnes & saintes loix: & desquelles s'il eussent voulu tousiours vser, leur empire eust (peut-estre) duré perpetuellement, ce neantmoins pour leur auoir conquis & recouuré la ville de Salamine, & semblablement les auoir aduertis de l'entreprinse de Pisistrate, qui se vouloit faire leur Roy & tyran, luy en sa caduque vieillesse fut banni, & ne peut tant impetrer enuers eux que de luy ottroyer vn certain lieu en leurs terres pour finir le reste de ses iours, ains pour toute remuneration l'exilerent en l'isle de Cypre. Scipion Nasica, qui fut esleu pour le plus homme de bien de Rome, qui ne meritoit pas moins d'honneurs en l'administration & gouuernement de la Republique, que les autres Scipions auec leurs armes en campagne. Ce neantmoins apres qu'il eut deliuré Rome de la subiectiõ & tyrannie des Grecs, cognoissant les enuies d'aucuns citoyens, & mauuaise opinion qu'ils auoyent de ses vertus, feignant d'aller en ambassade, se retira volõtairement en Pergame, ou sans aucune mauuaise affection à son ingrate patrie, il paracheua le reste de ses iours. En semblable Publius Lentulus, apres auoir vertueusement defendu la Republique, & reprimé les furieuses entreprinses des Grecs pour recompense fut banni de Rome, mais auant que de s'en aller demeurer en Sicile, pria les dieux en presence de tous qu'il ne peust iamais retourner à vn peuple si ingrat. Boëce Seuerin homme illustre & fort vertueux fut banni par Theodo-

ric qui auoit occupé Rome, & ce pour le soupçon qu'il auoit que Boëce pourchassast la liberté de la patrie. Pour ceste mesme cause le tyran Denis bannit Dion Siracusain excellent capitaine, qui par le moyen de son exil deuint depuis si puissant, qu'il remit le pays en sa pristine liberté: bannissant Denis de sa seigneurie & l'en priuant totalement. Il en aduint ainsi à Trasibule capitaine Athenié, lequel estant banni d'Athenes par la puissance de trente tyrans qui la tenoyent en subiection, ramassa plusieurs autres bannis, puis auec l'aide de Lisandre capitaine Lacedemonien, vint contre Athenes qu'il deliura de la seruitude ou elle estoit. Pub. Rutilie consul de Rome estant banni par ceux qui tenoyent le parti de Sylla, encore depuis qu'il fut r'appellé de son exil si n'en voulut-il point iouïr: disant qu'il aimoit mieux faire honte au pays de l'auoir banni sans cause, que d'estre tenu à eux pour l'auoir tiré de l'exil. Tarquin le superbe, bien que ce ne fut par ingratitude, ains pour meschancetéz, fut banni de Rome, & perdit son Royaume, à cause de la force, dont vn sien fils auoit vsé enuers Lucrece Romaine. Milon Patrice Romain à cause de la mort de Clodius, bien qu'il fut defendu de Ciceron, fut neantmoins relegué en Marseille. Clistenes fut le premier qui fit la loy du bannissement en Athenes, & si fut le premier qui en fut banni. Pareillement Eustache Pamphilie prelat d'Antioche, fut banni pource qu'il contredisoit aux heretiques Arriens, au temps de Constantin le grand. Paul Diacre grand historiographe, & de grande authorité, dit que le Pape Benoist cinquiesme fut banni de Rome par l'Empereur Otton, contre la loy diuine & humaine. Ce mesme Otton ayant veincu l'Empereur Berenger, & son fils Albert, les enuoya en perpetuel exil. Ainsi ont esté bannis infinité de grands personnages. Et si estoit à Rome estimé l'exil vne si grande peine, que nul ne pouuoit estre banni, que premierement il n'en eust esté consulté auec tout le peuple. Aussi à la verité l'amour que lon porte à sa nation, est si grande, que lon ne peut en estre chassé sans grande & extreme douleur: pour la consolation desquels bannis. Plutarque fait vn singulier traicté: & Erasme en escrit vne notable epistre. Seneque aussi au liure de la

Falaris en ses epistres.

Plutarque
Erasme.
Seneque.

de la consolation, adressé à Pauline, escrit vne notable sentence sur cela.

De deux grands personnages qui furent prins pour homicides, & lesquels furent faits Roys par le mesme moyen qu'il pensoyent perdre la vie.

Chap. xxi.

Les moyens par lesquels Dieu ordonne toutes choses sont si secrets au hommes, que quand ils pensent perdre quelque chose par vn moyen, c'est lors que perdue elle se trouue recouurée. En sorte qu'en quelque grand estat que ce soit, l'homme ne se doit tenir asseuré, ny aussi se deffier en aduersité pour grande qu'elle soit. Dequoy suffira pour exemple ce que nous dirons maintenant. Du temps qu'en Hongrie & Boheme regnoit le Roy Ladislas fils du Roy Albert, ieune & nouuellement venu au gouuernement du Royaume: & à ceste cause, cõtraint se gouuerner par l'opinion d'aucuns ses principaux Barons, il se meut entr'eux quelques discords, & particulierement entre les enfans du seigneur Ieán Vniades Vvayuode, qui estoit mort, peu auparauant tuteur du Roy, & qui auoit eu le plus de puissance au gouuernement du Royaume d'vne part: & Henry Comte de Celie proche parent du Roy, d'autre part. Cest inimitié fut si grande, qu'estant vn iour le Comte Celie en vne Eglise d'vne des villes d'Hongrie, il fut tué par les mains des enfans de ce seigneur Iean Vniades Vvayuode, qui est vn nom de grande dignité en ce Royaume là. Pour ce iour, le Roy ne fit semblant de s'en mescontenter, pource qu'il luy sembla n'estre à l'heure assez puissant pour chastier telle presomption: mais depuis estant retourné en la ville de Bude, fit prendre les enfans de ce Vvayuode, & au plus grand nommé Ladislas, fit trancher la teste, & quant à l'autre nommé Matthias, pource qu'il estoit encore petit, il n'en voulut pour lors faire iustice: toutesfois le fit mettre en prison, sous bõne & seure garde au Royaume de Boheme. Estant ainsi ce ieune enfant prisonnier sans esperance de vie, ny de voir la fin de sa prison: aduint qu'en ceste mesme ville (où il estoit detenu) nommee

Praga en Boheme, le Roy Ladiflas mourut: au moyen dequoy le peuple de Boheme esleut vn Roy, nõmé George Pog brachio. Les Longres d'autre costé, estans aduertis de la mort de leur Roy, & meus, à pitié de ce Matthias à cause principalement de l'authorité, que iadis auoit eu son pere en ce Royaume, declarerent Matthias, Roy de Hõgrie: lequel estant en la puissance de George nouueau Roy de Boheme, qui fut aduerty de l'election des Hongres fut par luy deliuré, & luy fit de beaux partis, luy dõnant sa fille en mariage: par ainsi de pauure & desesperé, se vid en vn instant Roy tres puissant: & neantmoins s'il n'eust esté en telle aduersité, il ne fut iamais paruenu à ceste grandeur d'estat, pource qu'on y eust esleu vn autre que luy: ou son frere Ladislas l'eust precedé, ou le Conte Celie, qui auoit esté tué l'eust empesché: & n'eust on point eu en son endroit le respect de pitié, & misericorde s'il n'eust esté prisonnier. Ainsi donc il paruint à la Couronne par le moyen que la perdent ceux qui l'ont: & depuis fut cestuy vn des plus excellens Roys de son temps, & qui obtint de plus grandes victoires, & fit de plus excellens faits d'armes, principalement contre les Turcs. Vn pareil cas aduint à Iaques de Lusignen, Oncle de Pierre, Roy de Cypre: car en la feste & solemnité qui se faisoit au couronnement du Roy, y eut controuerse entre les Geneuois, & les Venitiens là estans, pour la preference, car chacun d'eux vouloit auoir le premier lieu: & fut ceste chose si obstinément debatuë d'vne part & d'autre, que Iaques de Lusignen, qui fauorisoit les Venitiens, fit tuer quelques Geneuois: dequoy aduertis les autres, qui estoyent demeurez à Gennes en furent si courroucez, que pour en prendre vengeance, leuerent vne grosse armee sous la charge d'vn capitaine, nommé Pierre Fregose, fort excellent en guerre maritime, lequel s'y porta en telle sorte, que paruenu en l'Isle, il print la ville par force d'armes, en laquelle estoit Iaques de Lusignen, qui fut prins & mené à Gennes: là ou par ordonnance du Senat fut mis en vne tour, en intention de luy faire finir sa vie, & y demeura neuf ans sans espoir de liberté ny bien aucun: mais en fin, fortune tourna sa rouë: car au bout de ce temps, le Roy Pierre mourut sans hoirs, au moyen dequoy

dequoy ceux de l'isle, dolés de la lõgue detention & prison de ce *Iaques*, ayans esgard qu'il estoit parent de leur feu Seigneur l'esleurent pour leur Roy, cõbien qu'il fut prisonnier: sans le moyen de laquelle prison, peut estre ne fust-il paruenu à ceste dignité encore q'il l'eust pourchassee luy estant en liberté. Telles sont les inclinations & volontez humaines. Apres laquelle election les Cypriens enuoyerent des ambassadeurs à Gennes, afin qu'auec les meilleures conditions qu'il seroit possible, ils obtinssent la liberté de leur Roy: lesquels venus à cõposition, & ayans payé sa rançon, le tirerent de captiuité en grande pompe & feste, puis le menerent & conduisirent magnifiquement dans les nauires, où entré & les voyles leuez, fut conduit en Cypre, & la reçeu pour Roy, bien obey, & y regna quelque temps.

D'vne estrange aduenture aduenue à vn prisonnier, & comme il en fut mis hors.

CHAP. XXII.

LEs choses admirables se deuoyent raconter legerement: si n'en ay-ie toutesfois escrit aucune qui ne soit certifiee par fidelle autheur, comme ceste-cy que ie veux dire, recitee par Alexandre d'Alexandrie, homme bien meslé en sciences, comme i'ay dit cy deuant, & si l'a descrit comme chose bien certaine. Il dit qu'en vn certain lieu d'Italie (dont il ne veut nommer le nom) auoit esté mis pour gouuerneur vn homme, (que pareillement il ne vouloit point declarer) fort tyrã & cruel. Aduint qu'vn de ses vassaux, homme de basse condition, luy tua d'auanture vn leurier qu'il estimoit beaucoup, à cause dequoy ce tyran fut si courroucé qu'il le fit mettre en vne forte & cruelle prison, fermee à plusieurs clefs & dessous bonne & seure garde. Quelques iours apres, celuy qui auoit la charge de le gouuerner, en luy portant vn iour à manger, comme il auoit accoustumé, trouua les portes tout ainsi closes & fermees, qu'il les auoit auparauant laissees: & quand il vint au lieu ou le prisonnier estoit coustumier de se seoir, il ne le trouua point: mais bien trouua les fers esquels il auoit esté enserré, tous entiers

& sans aucune rompure. Ce qu'estant reputé, miracle, fut raporté au Seigneur de la ville, qui à plus grande diligence qu'il fut possible, le fit chercher par tout, & de maison en maison, & si n'en peut oüir ne vent ne voix. Et fut le cas trouué encore plus estrange, de ce que les fers où il auoit esté enserré, furent trouuez en la prison sans estre aucunement rompus ne brisez, & les portes de la tour fermees. Trois iours apres estans les portes closes, tout ainsi que quand le prisonnier y estoit & n'y pensans plus les gardiens, ils oüirent crier au mesme lieu ou le prisonnier souloit estre: & quand ils y coururent pour voir qui crioit là, trouuerent que c'estoit le prisonnier qui demandoit à mãger, & fut trouué emprisonné comme il estoit auparauant, la face espouuantable, decouloree & fletrie, les yeux enfoncez, & ternis & esgarez, & ayant face mieux ressemblante à hõme mort que vif. Les Concierges espouuantez de cela, luy demanderent où il auoist esté, mais il ne voulut rien dire sinon qu'on le menast incontinent deuers le seigneur de la ville &, pource qu'il auoit beaucoup de choses à luy dire & de grande importance pour luy : ce qu'entendu par le seigneur de là, le fit venir en la presence de plusieurs, deuant lesquels vouloit dire sa charge : puis se mit à conter choses merueilleuses ; luy disant que c'estant trouué en si obscure prisõn, il estoit entré en tel desespoir, qu'il auoit appellé le diable à son secours, afin qu'il l'emportast hors de là où il voudroit, pour esuiter ceste misere & que le diable estoit venu à luy en figure fort laide & espouuantable, auec lequel il fit complot de le tirer hors de prison, à quoy il n'eust pas à peine si tost condescendu, qu'il se vid porter en l'air sans sçauoir comment, ny par quelle maniere, & qu'à l'instant il estoit descendu par certains lieux horribles, tempestueux, obscurs, & tenebreux, & s'y auoit veu plusieurs millions de millions de personnes, qui souffroyent de griefs tourmens, tant par feu qu'autrement, & qu'ils estoyent tourmentez par infinité de diables, & que-là il auoit veu de toutes sortes de gens, comme Rois, Papes, Ducs, Prelats, & mesmement plusieurs gens de sa cognoissance : & si fit particulierement entendre à ce tyran, qu'il auoit veu là bas vn de ses grãds amis

& compagnõs, qui luy auoit demandé nouuelles de luy, de sa vie, & de ses mœurs, & s'il estoit encores aussi cruel tyran qu'il souloit: & que luy prisonnier luy auoit respõdu, que le Roy n'auoit laissé ses anciennes coustumes: au moyen dequoy cest amy luy pria que quand il le reuerroit, il aduertist d'amender sa vie, sans tant opprimer & vexer son peule de tributs & dexces, pource que luy qui parloit, sçauoit bien que sa place estoit preparee en enfer, où il seroit griefuement tourmẽté s'il ne s'amendoit autrement: & afin qu'il fust creu de ce qu'il disoit, c'est amy du Tyran dõna enseignes au prisonnier, luy disant: di luy qu'il se souuienne que quand nous estions ensemble en guerre nous auions tel mot de guet: ce que le prisonnier recita amplement. Toutes lesquelles choses oüyes, ce Seigneur s'espouuanta merueilleusement, car il estoit bien certain que Dieu seul, son amy, & luy sçauoyent ce mot de guet: puis demanda à ce pauure homme, en quel habit & en qu'elle forme il auoit trouué ce gentil homme en ce lieu là: l'autre luy respondit, tout ainsi qu'il estoit en ce mõde vestu de satin cramoisi: toutesfois que c'est habit qui sẽbloit estre tel, estoit vn feu terrible qui le brusloit: qu'il soit vray (dit il) ainsi que ie pensois le toucher à sa robe, ie me suis brusle la main: & en ce disant la monstra toute bruslee. Il recita encore maintes autres choses grandes & espouuantables. Quoy voyant ce Seigneur, le laissa aller en liberté en sa maison: & dict aucuns qu'il estoit si pasle & si laid, que à peine sa femme le pouuoit recognoistre, ny ses parens aussi, & qu'il vescut peu de iours apres tout troublé de ses sens, debile & fort denué: & neantmoins tout ce qui'l luy resta de vie, il le dispensa au salut de son ame, à l'ordre & disposition de ses biens & en continuelle penitence de ses pechez

Mais dequoy seruit cest aduertissement à ce Seigneur, Alexandre n'en parle point: ains seulement afferme ceste histoire veritable.

* *
*

Que le sang du taureau fait mourir ceux qui en boyuent, & qui fut celuy qui premier dompta les taureaux.

CHAP. XXIII.

VEu que le taureau est si domestique animal, que nous mangeons ordinairement de sa chair : & de ce qu'il engendre les hommes sont plus alimentez, soustenus & nourris que de nulle autre viande, il semble que ce soit contre nature que son sang separé de la chair beu tout chaud ait puissance de faire mourir les hômes. Dioscoride toutesfois & Pline dient que le sang frais du taureau est venimeux, & qu'il tue celuy qui en boit. Plutarque escriuant de Midas (celuy duquel tant dh'istoires & tant de fables font mention) dit qu'estât malade de quelques imaginations espouuâtables, & allant de pis en pis, sans trouuer amandement, termina de boire du sang d'vn taureau suffoqué dont il mourut incontinêt. Il escrit encore, que Themistocles Athenien, excellent capitaine, qui auoit defendu la Grece des inuasions de Xerces, estant banni de son pays, s'en alla à la cour du Roy Artaxerxes, auquel (par le courroux & indignation qu'il auoit à sa patrie fit promesse de luy donner le moyen de surmonter toute la Grece : mais quand le Roy se somma d'y satisfaire il aima mieux mourir : car en feignât sacrifier à la Deesse Diane, il beut le sang du taureau qu'il auoit sacrifié dont il mourut incontinent, ce qui est certifié par Plutarque. La raison naturelle que l'on peut dôner pourquoy le sâg chaud d'vn taureau fait mourir celuy qui en boit, est deduite par Aristote Pline & Dioscoride disent que c'est pource que le sang du taureau se caille & endurcit incontinent, voire beaucoup plustost que le sang de nulle autre beste : tellement que paruenu en quantité dans l'estomach, il se congele & cause euanouissement & suffocation, estoupant les voyes aspiratiues & sensitiues, dont soudainement s'ensuit la mort. Pline dit que les choux cuits en sang de taureau, guarissent de l'opinion : par ainsi ce sang seul est de soy mesme venimeux, mais mis en composition auec autre chose il porte medecine. L'homme (auquel Dieu à sousmis toutes choses) tire grande vtilité & seruice du taureau, & de son

Dioscoride liu. 6. Pli. l. 28. Plutarq. au li. de superstitio n.

Plutarq. en la vie de Temistocles. Ari. liu. 3. des bestes. Pline l. 11. Dioscoride l. 6. Pli. li. 22.

son espece: pour ceste cause Columelle le prefere à tous autres animaux. Aussi estoit-ce iadis vn grand crime de tuer vn taureau,& recite Pline d'vn homme qui fut banni pour en auoir tué vn. Le premier qui dompta les taureaux & s'en seruit au ioug, fut selon Diodore,vn nommé Denys,ou Dionysius fils de Iupiter, & de Proserpine: & selon Pline au septiesme liure, ce fut vn nommé Briges, natif d'Athenes:autres dient que ce fut Triptoleme, duquel il semble que parle Virgile, disant: l'enfant maistre & inuenteur de la courbe charruë. Seruie dit,que cela se doit entendre de Triptoleme, ou d'Osiris. Ie pense moy que Virgile voulut couurir le nom de l'inuẽteur de chose si vtile & necessaire: pource qu'à la verité ce ne deuoit point estre l'inuention d'vn seul,au cõtraire, que l'esprit & l'humaine necessité l'ont trouuee, en sorte que quelques vns en inuenterent vne partie,& quelques autres le reste. Aussi Troge Pompee dit, qu'Auidis Roy d'Espagne fut le premier qui dompta les taureaux, & qui les mit au labeur:mais qui qu'en soit l'inuenteur, telle chose est fort necessaire & profitable à la vie de l'homme. Ceste beste paist l'herbe autrement que les autres,pource qu'il recule tousiours en paissant, & les autres vont tousiours en auant. Aristote parle de certains taureaux qui sont en Frigie, desquels les cornes ne tiennent point aux os, ains seulement à la peau, & se peuuent manier comme leurs oreilles:Elian en dit autant.Le premier qui courut les taureaux à Rome & les tua, fut Iules Cesar, dequoy Pline fait tesmoignage. C'est animal a encore vn autre naturel,car il cognoit & pronostique quand il doit plouuoir, & le monstre en haussant le mufle, & flairant l'air, & si se met plus à couuert que de coustume.

Columelle en son agriculture.

Diodore li. 4. &c.

Virgile en ses Georgiques.

Aristote liu. 3. des bestes.

Combien l'eau est necessaire à la vie humaine, & l'excellence de cest element, auec le moyen de cognoistre la bonne.

CHAP. XXIIII.

IL semble qu'il n'y ait chose plus necessaire à la vie humaine que l'eau,pource que si quelquesfois le pain defaut, l'homme se peut nourrir de chair, & autres viandes, & si le feu defailloit, il se trouue tant d'autres cho-

ses

ses bonnes à manger crues,& pourroit-on viure quelque temps sans feu : mais par faute d'eau, ny l'hôme ny autre animant ne pourroit viure. Il n'y a herbe ny aucune sorte de plante, qui peust produire semence ny fruict sans elle:toutes choses ont besoin d'eau, & d'humidité. Cela est tant veritable, que Thales Milesien, & Hesiode, ont pensé que l'eau fust le commencement de toutes choses, & le plus ancien de tous les elemens, & encore le plus puissant ; car comme dit Pline, & pareillement Isidore, l'eau ruine & humilie les montagnes, & seigneurie la terre,esteint le feu, & se conuertit en vapeurs, surpasse la region de l'air,dont apres elle descend,pour engendrer & produire toutes choses en la terre. Aussi Dieu a tât estimé l'eau, qu'ayant conclu de regenerer les hommes par baptesme,il a voulu que ç'ait esté moyênant cest elemẽt. Et si quand il diuisa l'eau au commencement du monde,il l'eut en telle estime, que le texte dit, qu'il laissa & mit les eaux au dessus du ciel, sans en ce comprendre celle qui circuit la terre. La plus grande peine que donnoyent les Romains aux condamnez, estoit qu'il leur interdisoyent l'eau & le feu, mettans l'eau deuant le feu pour dignité. Puis donc que l'eau est tant necessaire à la vie humaine, on doit auec soigneuse cure chercher la meilleure,dont à ce propos ie noteray quelques proprietez alleguees tant par Vitruue,qu'Aristote,Pline,& Dioscoride ,& autres parlans de l'election des eaux. Le premier enseignement est,que si l'homme va en pays estrâges, & il veut cognoistre si les eaux y sont bonnes pour s'en aider là, ou en faire transporter ailleurs selon la necessité, qu'il regarde & considere les lieux circonuoisins du fleuue, ou de la fontaine, qu'elle est la vie & disposition des hommes habitans là autour. S'ils sont sains,robustes & bien coulorez en face, sans estre maleficiez des yeux & des iambes, tels hommes portét tesmoignage de la bonté de l'eau si le contraire se trouue, qu'elle est mauuaise: mais si l'eau est trouuee de nouueau tellement que ceste experiẽce faille,il y a d'autres espreuues: Il faut prendre vn bassin d'airain bien net & poli,& iettter dessus des gouttes de l'eau, dont on veut faire experience,& si apres que l'eau sera sechee, le vaisseau n'est point taché

Isidore li. 3. des Etimologies.

Vitruue en son li. d'architecture. Arist. en ses problemes.

taché de ces goutes, c'est signe que telle eau est bonne. C'est encore vne autre bonne espreuue, la faire boüillir en ce mesme vaisseau, puis la laisser refroidir & reposer, & apres la vuider: si au fons il n'y demeure point d'arene, ou de limon, c'est à dire qu'elle est fort bonne, & de deux eaux celle qui en aura le moins sera la meilleure. Si en ces vaisseaux ou autres on fait cuire des grains à faire potages, cõme poids, febues, & autres legumages, la meilleure eau sera celle qui les fera plustost cuire. On doit considerer pour faire iugement certain des eaux, en quel lieu elles prennent leur source, si c'est terre sabloneuse, nette & claire, ou si elle est bourbouse, trouble, & orde, & qu'il n'y croisse point de ioncs, & autres herbes pestiferes & mauuaises: mais pour meilleur remede & plus grande seureté de boire vne eau incertaine, ou qui n'est point reputee bonne, est de la faire cuire à petit feu, & puis la laisser refroidir. Pline dit que l'Empereur Neron la faisoit ainsi boüillir & refroidir dans la neige, & se glorifioit d'auoir trouué ceste inuẽtion. La raison pourquoy l'eau boüillie est plus saine, est pource que cest eau que nous beuuons n'est point simple en sa propre nature, ains est fort meslee auec la terre & l'air: mais par le feu la partie venteuse s'exhale, & resout en vapeur: la terrestre par la nature du feu (qui est d'affiner & separer les diuerses natures) descẽd en la partie inferieure, & là s'arreste, par ce moyen l'eau cuite demeure moins enflant, parce que la partie venteuse qu'elle auoit au commencement s'est esuaporee. Elle est aussi plus subtile & legere, pour estre purifiee de la partie terrestre, & partãt plus facile à garder & conseruer, tellement qu'elle refroidit & moüille competemment, sans tant opiler ny alterer. Et par là cognoit on que l'eau des puits n'est pas si bõne que les autres, pource qu'elle participe plus de la terre, & n'est point purifiee par la chaude visitation du Soleil, aussi est-elle plus aisee à corrompre. Toutesfois quand plus on tire de l'eau d'vn puits, tant moins elle est mauuaise: pource que ce continuel mouuement empesche la corruption coustumiere de s'attacher aux eaux enfermees, & qui n'ont point de cours, & puis nature enuoye nouuelle & fresche eau à mesure qu'on tire celle

qu'elle

qu'elle y auoit mise. Pour ceste cause l'eau des lacz, & des estãgs, est la pire de toutes: car par faute de s'escouler elle se corrompt, & engendre des choses mauuaises, & bien souuent infecte l'air, qui cause des maladies aux enuirõs. Il faut encore cõsiderer que les eaux qui ont leurs cours vers le midy, ne sont pas si bonnes que celles qui vont vers le Septentrion: pource qu'en la partie du midy, l'air est plus meslé de vapeurs, & humiditez, qui gastent l'eau & luy font dommage: & du costé de Septentrion l'air est plus subtil, & moins humide, par ainsi il n'enfle point l'eau, ny ne l'agraue. A ceste cause là, l'eau qui est la plus claire, la plus legere, la plus subtile, & plus purifiee, est la meilleure, pource que, comme nous auons dit, elle est moins meslee des autres elemens, & encore estant approchee du feu, elle s'eschauffe plustost que les autres. Aussi est ce vne singuliere espreuue de deux eaux, de regarder à celle qui sera plustost chaude par vn mesme feu & en mesme espace de temps, & voir aussi laquelle des deux sera plustost refroidie, car ce sont deux argumens de plus subtile & penetratiue substance, & pour autant que le meslange de terre parmy ceste eau, l'arguë de pesanteur, il est bon d'eslire l'eau plus legere, laquelle se pourra experimenter en ceste sorte: il faut prendre deux pieces de toille d'vne mesme pesanteur, & mettre l'vne en l'vne des eaux: & l'autre en l'autre, tant qu'elles en soyent abbreuees, puis les en tirer, & les estendre à l'air ou le Soleil ne donne point, & apres qu'elles seront seches les repeser, car la piece qui pesera le plus, monstrera que son eau est la plus pesante. D'autres les pesent en vaisseaux bien nets, & qui sont d'vne mesme pesanteur. Aristote & Pline dient, que la plus grande cause qui diuersifie la qualité des eaux, vient de la substance de la terre, des pierres, des arbres, & des minieres, & metaux par où passent les fontaines, & riuieres, & pour ceste cause elles deuiennent les vnes chaudes, les autres froides, les vnes douces, & les autres salees: parquoy c'est vne regle certaine, que l'eau qui n'a point de saueur ny d'odeur, est cogneuë pour la meilleure. Tous ceux qui en ont escrit maintiennent, que celle qui passe par les mines d'or est meilleure: qu'il soit ainsi, les fleuues les plus

plus notables & excellens du monde, sont ceux qui engendrent & conseruent l'or en leurs deliees areines: mais pource que nous deuons traicter particulierement de la proprieté d'aucuns fleuues & autres eaux, ie n'en donneray point d'exemple. Puis donc que nous auons parlé des eaux des fontaines & riuieres, c'est bien raison que nous parlions quelque peu de l'eau de la pluye, laquelle est prisee d'aucuns, & blasmee par autres. Vitruue, Columelle, & quelques Medecins, donnent beaucoup de loüange à l'eau de la pluye, quand elle tombe claire & nette: pource, disent-ils, qu'elle est legere & non mixtionnee, d'autant qu'elle prouient de la vapeur, qui par sa grande subtilité est montee en la region de l'air, & qu'il est à croire que le pesant & terrestre soit demeuré en terre. Et combien que quelques vns dient, que l'eau descendant du Ciel se corrompt incontinent, comme nous voyons aux estangs, qui engendrent mille ordures, si n'est-ce pas à dire que celà procede du defaut de ceste eau, ains pour estre arrestee en lieu où s'assemblent bourbiers, infections & autres immondices, & encore par le moyen de l'ordure qu'elle emmeine quant & soy, lauant la terre par où elle passe, lors qu'il pleut en abondance: parquoy la cause de la soudaine corruption, procede de ce qu'elle est subtile & delicate: & par le moyẽ de la chaleur du Soleil, & humidité de l'eau, auec la mixtion de plusieurs ordures: toutesfois si ceste eau ainsi subtile, purgee & claire, estoit recueillie tombant de dessus les couuertures bien nettes des maisons: ou bien lors qu'elle tombe du Ciel, passant par l'air sans toucher à aucune chose: & si elle estoit receuë en des vaisseaux bien nets, elle seroit meilleure que les autres: & se conserueroit plus long temps. Il y a quelques autres autheurs qui tiennent l'opinion contraire, mesmement Pline, & dit qu'elle est si mal saine qu'on n'en deuroit point boire: pource que les vapeurs d'où elle prouient, procedent de plusieurs choses, & diuers endroits: dont elle reçoit beaucoup de qualitez differentes, & aussi bien de mauuaises que de bonnes. Et en monstrant encores d'autres raisons, il respond à celles que nous auons alleguees: & dit que l'espreuue n'est suffisante pour la dire bõne, de monstrer qu'elle est plus le-

Pline liure 37. ch. 3.

gere pour estre tiree en la region de l'air: car telle euaporation est attraite en haut par vne secrette violence du Soleil: & qu'à semblable raison, c'est aussi vapeur cela dequoy la dureté pierreuse de la gresle est formee en l'air, laquelle eau est pestiferee, & pareillement celle de la neige. Il dit encore qu'outre ceste defectuosité, telle eau de pluye s'infecte par la vapeur & chaleur de la terre lors qu'il pleut: & pour argument de son impurité, ne faut que voir cõbien tost elle se gaste & corrompt: dõt se fait vraye experience sur la mer, ou telle eau ne peut estre cõseruee. pour ceste cause sont reprouuez les puits & les cisternes. Sur toutes ses opinions chacun dõnera la sienne, ainsi que bon luy semblera: mais quant à moy ie loue moins l'eau de pluye que l'autre, encore qu'elle soit plus necessaire: & que Pline, qui la blasme die que les poissons s'en engraissent dans les estangs, lacs, & riuieres, & que quand il pleut, ils deuiennent meilleurs, & qu'ils ont besoin de l'eau du Ciel. Theophraste dit que les herbes iardinieres, & toutes autres, pour abondance d'eau dont on les puisse arrouser, ne croissent point tant comme pour la pluye. Tout en pareil cas parle Pline des cannes, qui pour croistre ont besoin de l'eau du Ciel, Aristote pareillement sur l'abondance & croissance des poissons.

Par quel moyen on peut tirer quantité d'eau douce de la mer, & pourquoy l'eau froide fait plus de bruit en tombant que la chaude, & si vne nauire porte plus pesant sur l'eau salee que sur la douce. CHAP. XXV.

ARistote & Pline disent qu'il faut faire plusieurs vaisseaux de cire, creux par dedãs, & les lier le plus fort qu'il sera possible, & qu'il n'y ait point de trou, ny aucun vent: puis les mettre en des rets, ou autres choses semblables bien liez à des longues cordes, & les tenir en la mer l'espace d'vn iour entier: ce fait, les retirer, & on trouuera en chacun de ses vaisseaux quand on l'ouurira, quelque quantité d'eau douce comme celle de fontaine. La raison pourquoy l'eau salee deuient douce entrant en vaisseaux de cire, est donnee par Aristote, & dit que la cire estant douce, & poreuse, l'eau la peut penetrer,

trer,& que la partie ſubtile de l'eau de la mer paſſe par à trauers, & s'adoucit, laiſſant la partie terreſtre qu'elle auoit en la ſuperficie de la cire. A la verité ſi ceſte choſe eſt vraye(ie dy ſi elle eſt vraye, pource que ie n'en ay fait eſpreuue) elle pourroit beaucoup ſeruir en maintes neceſſitez qui s'offrent ordinairemẽt toutesfois:il me ſemble que ſi l'eau ſalee deuient douce pour entrer en des vaiſſeaux de cire, elle deuroit auſſi s'adoucir eſtant coulee dans la cire,de laquelle on feroit des vaiſſeaux pareils à ceux qu'on fait maintenant de quelques pierres, pour couler & deſſaler l'eau: car par meſme raiſon ces choſes tendroyẽt à vn meſme effect,encore qu'il ſemble qu'il y ait quelque difference à entrer en vaiſſeaux vuides, ou ſortir de vaiſſeaux pleins,d'autant qu'il y a apparence de plus grande force & violence au ſortir du vaiſſeau plein: neantmoins l'hõme curieux pourra experimenter l'vn & l'autre. Encore pour l'amour de ceux qui ſont curieux de telles experiences & ſingularitez,ie veux dire vne autre choſe qu'on ſera ioyeux de ſçauoir: c'eſt qu'empliſſant deux bouteilles de meſme meſure, & d'ouuerture egale, pleines d'eau,l'vne boüillãte & l'autre froide puis les re-vuider toutes deux enſemble,l'eau froide ſortira pluſtoſt que la chaude, & ſi fera en tombant plus grand bruit & plus aigu: au contraire, la chaude le fera plus ſourd & moindre: la raiſon, c'eſt que l'eau chaude eſt plus legere que la froide, pource qu'auec la chaleur du feu, elle eſt plus euaporee: ainſi au commencement que l'eau froide ſort du vaiſſeau, celle qui eſt dedans va deuant, en ſorte que la peſanteur eſt cauſe que l'eau froide tõbe pluſtoſt que la chaude,& au cheoir fait plus grand bruit. C'eſt la raiſon qu'en donne Ariſtote, lequel ſemblablement dit vne autre choſe que nous voyons iournellement: c'eſt qu'vne nauire porte plus grande charge ſur la mer, que ſur l'eau douce:pource que l'eau de la mer eſt plus groſſe & eſpaiſſe,& ſouſtient ſur ſes eſchines quelque choſe que ce ſoit, en plus grand poix que ne fait l'eau douce qui eſt plus ſubtile: qu'il ſoit ainſi, l'experience demonſtre chacun iour:car ſi on iette vn œuf ſur l'eau douce,incontinent il va au fond,mais ſi on le iette ſur l'eau ſalee, il ſe ſouſtient deſſus,& n'enfondre point.

La raison pourquoy tous animaux ont autant de pieds d'vn costé que d'autre : & de quel costé ils commencent à marcher, & pour quelle raison.

CHAP. XXVI.

QViconque aura diligemment consideré le marcher de toutes les especes d'animaux, il aura trouué que ils ont nombre de pieds en pair, tant ceux de deux, que de quatre, & plus : & si est encore à noter qu'ils leur sont en telle sorte compartis, que la moitié en est d'vn costé, & l'autre moitié de l'autre, & si ne sont iamais nompair: dont la raison semble proceder du secret de la nature, dequoy ie parleray selon l'opinion des plus spirituels & curieux Philosophes : entre tous lesquels sera Aristote au traicté de leur commune maniere de marcher : encore met il ceste dispute en ses Problemes. Et pour l'entendre faut presupposer que le mouuement des animaux est composé de repos & trauail : car pour mouuoir vne partie, l'autre partie doit estre ferme & en repos, puis elle s'esmeut, en maniere que pour le mouuement du marcher, il semble qu'vn pied se repose & l'autre voise. Et cela est vne reigle certaine & necessaire, excepté le saut qui se forme de tout le corps, sans cercher ce maniement des pieds l'vn apres l'autre. Ainsi donc necessairement quand vne partie des pieds s'arreste & repose, l'autre se meut, puis se met en repos, tandis que la premiere partie s'auance de marcher : & par ce moyen les pieds s'esmeuuent ainsi alternatiuement. Pour donc faire icelles œuures, il fut besoin qu'il y eust plus d'vn pied, & encore qu'ils fussent pareils en nombre, c'est à dire, ou deux, ou quatre, ou dauantage, pource qu'ayant trois pieds la chose n'eust pas esté bien ordonnee ny egale : car quand les deux se fussent meus, il eust fallu que le tiers eust porté tout le fardeau : & pour ceste mesme raison tous animaux quelque quantité de pieds qu'ils ayẽt, sont de deux ou de quatre, ou plus, tousiours en nõbre pair: ils en ont la moitié d'vn costé, & l'autre moitié de l'autre, afin que plus ordonnément toutes les deux parties se puissent mouuoir en nombre egal, & en parties de trauail, comme on void deux abeilles, aux mousches & scarbots qui ont

ont six pieds,& encore en d'autres vermines, qui en ont quarante, & cent, que sont esgalement partis par moitié de chacun costé: & combien qu'en ces bestes ayans tant de pieds, il sẽble que l'inegalité fut supportable, ce neãtmoins nature y a voulu mettre la plus grande perfectiõ. C'est encore vne chose notable, ce que le mesme Aristote determine par ces mesmes liures, cy dessus alleguez: il dit que les hommes, & toutes sortes de bestes, commencent tousiours leur mouuement par la dextre partie, dõt nous auons bien euidente experience en tout ce que nous faisons. Celuy qui veut partir pour courir, met tousiours le pied gauche deuant, afin de commencer apres, la cource auec le droit: & si quelqu'vn porte quelque chose pesante, ordinairement il l'a porte du bras gauche, ou sur la partie senestre, afin d'auoir la partie dextre à deliure, pour aller plus legerement. Par la nous voyons que l'hõme quand il veut s'esmouuoir à faire quelque chose, si n'est pour aucune cause expresse, ou pour quelque empechement ou inconuenient, la premiere partie qu'il mettra en auant sera la gauche, Aussi voyons nous, quand aucun veut aller à l'entour de quelque chose, il la tournoye tousiours à gauche, afin d'auoir le bras droit en liberté, encore quand on veut monter à cheual, ou sur quelque autre chose là ou il est besoin de soustenement de la main (bien que la partie dextre soit la plus preste, pour l'œuure manuelle, & pour se mouuoir ou monter) l'homme met tousiours le pied & main gauche pour se ietter en selle: de sorte que le premier mouuement est en la main gauche, & la main dextre est celle qui en est conductrice.

Du tres puissant Roy le grand Tamburlam, des Royaumes & Prouinces qu'il à conquises: & de sa discipline militaire.

CHAP. XXVII.

IL y a eu de fort excellens capitaines entre les Grecs Romains, Carthaginiens & autres nations, lesquels comme ils furent sages & biens fortunez en guerre, aussi furent ils heureux à auoir des historiens, qui escriuirent amplement leurs actes genereux. Mais en nostre temps s'est trouué vn notable homme que lon pourroit meri-

toirement egaler à tous les autres, tant soyent-ils excellens, neantmoins infortuné en ce qu'il ne se trouue aucũ qui ait descrit ses faits: tellement que moy qui veux parler de luy ay esté contraint le mendier enuers plusieurs autres, & encore n'en puis ie dire que bien peu & confusement. Cestuy fut le grand Tamburlam: lequel de son cõmencement estoit vn laboureur des champs, ou (comme dient quelques vns) pauure soldat, & neantmoins il paruint en si grandes seigneuries & victoires, qu'il ne fut moindre qu'Alexandre, ou s'il le fut, c'estoit bien peu: & regnoit cest hõme excellent, enuiron l'an mille trois cẽs nonante. Quelques vns dient qu'il estoit descendu des Parthes, peuple tant redoubté, du temps des Romains: & neantmoins peu renommé. Ses pere & mere estoyent pauures: toutesfois il fut de bonne & gaillarde conditiõ, bien composé des membres, fort & dispos, homme vif & soudain: d'esprit aigu, & de bon & resolu iugement, & si auoit tousiours ses pensees à choses hautes, tant durant le temps de sa pauureté, que despuis estre paruenu à richesses: il auoit le courage grand, tellement que dez son enfance il estoit naturellement enclin à la guerre, & s'y adonna par telle solicitude, & desir d'apprendre l'art militaire, qu'à peine pourroit on iuger en quoy il estoit plus heureux, ou en la dexterité & vaillance, ou en la prudence & bon esprit: auec lesquelles vertus & promptitudes, & encore auec celles que nous dirons cy apres, il acquit en peu de temps la plus grande reputation que iamais homme peut acquerir. Son commencement, selon que recite Baptiste Fulgose, fut que luy estãt fils d'vn pauure homme gardant le bestail aux champs, & se nourrissant auec les autres enfans de son mesme exercice, aduint vn iour que ses compagnons en se iouant l'esleurent pour leur Roy: & combien qu'ils eussent fait ceste election par ieu, si est ce qu'en iouant & gaudissant, luy qui auoit l'esprit appliqué à grandes choses, leur fit iurer qu'ils feroyent tout ce qu'il leur commenderoit, & luy obeyroyent en tout comme à leur Roy. Apres tel serment fait leur commanda que chacun d'eux vendist son bestail, qu'ils laissassent ce pauure estat pour suyure le traint des armes & le retinssent pour leur capitaine: ce qu'ils firent & en peu de

peu de iours assembla cinq cens pasteurs & laboureurs, auec lesquels le premier acte qu'il fit, fut de piller les marchands qui passoyent par là, puis il departit le butin si iustement entre ses compagnons, que puis apres il le seruirent tous en grand amour & fidelité: & fut cela occasion que plusieurs autres lé seruirent encore de nouueau. Ces choses entendues par le Roy de Perse, il enuoya à vn de ses Capitaines auec mille cheuaux pour le prendre : à la venue duquel il sçeut si bien faire, que d'ennemy qu'il estoit, il le fit son compagnon & coadiuteur : tellement qu'ils ioignirent leurs deux compagnies ensemble, & commencerent à faire de plus grandes entreprinses que auparauant. Pendant ces choses, aduint quelque discord entre le Roy de Perse & vn sien frere : au moyen dequoy le Tamburlam se mit du costé du frere du Roy, & par son industrie besongna si bien, qu'il luy fit obtenir la victoire, & en le faisant Roy destruisit l'autre : puis estant par ce nouueau Roy cree Capitaine de la plus grãde part de son armee, il fit semblãt de luy vouloir acquerir nouuelles terres, & pour ce faire assembla encore d'auantage de gens, qu'il trouua moyen de faire reuolter, & les rendre rebelles à leur nouueau Roy, contre lequel il alla tout à l'instant, & luy osta le Royaume qu'il auoit aidé à conquerir, & se fit Roy de Perse: ce qui ne se peut faire sans grands & notables faits d'armes & tresgrande industrie. Ce fait, il mit en liberté sa patrie qui auoit long temps esté serue des Sarrazins & Roys de Perse, & les tirant de ceste seruitude se fit leur Roy. Depuis se voyant auoir belle & grosse armee suscita les rebellions des Prouinces, & par ce moyen conquit par succession de temps la Sirie, l'Armenie, Babilone, Mesopotamie, la Scytie Asiatique, l'Albanie, la Mede, & autres Prouinces, auec grãdes & tres-fortes villes & citez. Et combien qu'il ne se troue rien par escrit des batailles & guerres qui se firent en l'acquisition de ces terres & Prouinces, si est il à presupposer que l'õ y executa de merueilleux faits d'armes, & de grandes inuentions: pource que tous ceux qui en ont escrit disent de grandes choses de cest excellent personnage, & qu'il estoit si biẽ duit à gouuerner son armee qu'il ne fut oncques sçeu qu'il y eust aucune mutinerie.

Il estoit fort loyal, liberal, & vendant l'honneur à ceux qui le suiuoyent, a chacun selon son merite, & partant craint & aimé : il conduisoit & instruisoit ses gens par si bonne adresse, qu'en vn mesme instant quand il en estoit temps, par vn signe qui se faisoit, chacun sçauoit ce qu'il auoit à faire, & se mettoit en son lieu : & si menoit vn exercite si grand, qu'il n'est point nouuelle que iamais homme en menast tãt. Bref son camp ressembloit à l'vne des meilleures villes du mõde, car tous les offices y estoyent par ordre, & s'y voyoit grand nombre de marchãds bien fournis de toutes choses necessaires pour vn camp. Il ne souffroit point de pilleries, larcins, forces, ny violences: ains chastioit rigoureusement ceux qui en estoyẽt coulpables: par ce moyen il conduisoit son camp aussi biẽ pourueu de toutes choses, que la meilleure ville de la terre au temps de la plus seure paix qu'il est possible souhaiter. Il vouloit que ses soldats se glorifiassent de leurs faits valeureux, vertus & prudence. Il les payoit fort bien les honnoroit, prisoit, & caressoit, & neantmoins il les tenoit fort subiets. Estant ainsi Roy & Empereur de plusieurs Royaumes & Prouinces en Asie, il y eut infinité de peuples de toutes parts qui s'y retirerent, sans ceux qui tenoyent de luy, & ce pour la bõne renommee de sa vertu : en sorte qu'il menoit plus gros camp que ne firent le Roy Daire ou Xerces: car ceux qui parlent de luy, disent qu'il auoit quatre cens mil hommes à cheual, & six cens mil hommes de pied. auec lesquels il alla en la conqueste de l'Asie mineur: dequoy aduerty le grand Turc, nommé Baiazet, qui en estoit seigneur, & qui tenoit le siege deuãt Constantinople, & lequel auoit auparauant conquis plusieurs Prouinces de la Grece, & lieux circonuoisins, se rendant le plus riche Roy, & le plus craint de la terre, il fut contraint leuer incontinent le siege, & passer en Asie auec toutes ses gens, & si en assembla encore tãt qu'il en peut recouurer : & disoit-on qu'il auoit autant de gens de cheual que le Tamburlam, & grand nombre à pied, tous bien experimẽtez, principalement à cause des guerres qu'ils auoyent tousiours euës des long temps auparauant contre les Chrestiens. Ainsi ce Baiazet comme bon Capitaine, voyant qu'il ne pouuoit par autre voye
resister

resister à ce puissant Empereur, delibera d'aller à l'encontre luy presenter la bataille pour la confiance qu'il auoit en la grãde vertu des siens. Parquoy s'estans approchez sur les confins d'Armenie, & ayans chacun d'eux comme excellens Capitaines ordõné de leurs gens, commencerent au poinct du iour la plus braue & cruelle bataille qui iamais fut, comme ie croys consideré le grand nombre du peuple, auec l'experience que chacun d'eux auoit au fait de la guerre soustenue par la valeur & dexterité de leurs Capitaines: tellement qu'ils combatirent cruellement quasi tout le iour, se tuans sans se pouuoir vaincre l'vn l'autre, ny cognoistre de quel costé la victoire balãçoit, iusques sur la fin que ceux du Turc furent vaincus & deffaits, plus de la multitude que de la force: car il y mourut la plus grande partie d'eux: & dit on qu'il y demeura deux cens mille hommes de sa part, le reste fut desconfit, & tourna l'espaule. Ce que voyant *Baiazet* pour donner cœur à ses gens-d'armes, & les retenir, resistoit d'vn fort grand courage à l'impetuosité de ses ennemis. Toutesfois il fut tant chargé de coups, qu'on le rua sus de cheual & par faute de secours fut prins, & mené deuant le grand Tamburlam, qui le fit enfermer dedans vne cage de fer, le faisant conduire par où il alloit, & nourrir des miettes de pain qui tomboyent de sa table, & des mourceaux qu'il luy iettoit, ainsi que s'il eust esté vn chien, (comme nous l'auons declaré en la vie de Baiazet) en quoy nous deuons prendre grand exemple, afin de ne nous glorifier aux blandissantes richesses de ce monde: veu que celuy, qui dominoit hier sur tous les hommes, est auiourd'huy reduit à ceste extremité de viure comme les chiens, & en leur compagnie: & cela luy est aduenu par la main d'vn homme qu'auparauant estoit pauure berger, ou selon plusieurs autres pauure soldat paruenu à telle grandeur que de son temps il n'a point trouué qui s'osast ny peust esgaler à luy, & l'autre qui estiot né en si grande hautesse & magnificẽce est en vn iour si abiectement oppressé. Ces choses sont suffisantes, pour faire entierement retirer les hommes de ces desirs mondains, pour seulement aymer & suyure Dieu. Or ayant le grand Tamburlam surmonté toute

l'Asie mineur, auparauāt subiecte au Turc, il tourna vers l'Egypte & rauagea toute la Sirie, la Phenice, & la Palestine, auec tous leurs voisinages, prenant par force d'armes plusieurs fameuses & notables villes & entr'autres Smirpe, Antioche, Tripoly, Sebaste, & Damas, Puis paruenu en Egypte, le Soudā & le Roy d'Arabie, auec maintes autres Prouinces s'assemblerent contre luy : mais venu à la bataille, ils furent mis en route, saccagez & vaincus, au moyen dequoy le Soudan se sauua par la fuite: toutesfois le victorieux luy eust facilement osté l'Egypte, n'eust esté qu'il trouuoit tres-difficile chose de conduire par ses aspres deserts vne si puissante armee : pour ceste cause il differa de poursuyure d'auantage, & neantmoins subiuga le reste des parties limitrophes. L'on dit qu'il estoit tres-aise quand il trouuoit grande resistance en son ennemy, afin d'auoir occasiō de mettre son industrie en œuure, cōme il luy aduint en la ville de Damas: car apres l'auoir prinse par force, les principaux, & plus vaillans hommes de leans se retirerent en vne forteresse si forte, que l'on la iugeroit imprenable à toute puissance humaine : puis voulurent venir à composition auec luy, à quoy il ne voulut les receuoir, ains les contraindre à combatre, ou bien se rendre à sa mercy : & voyant que l'assiete en estoit si bonne & haute, qu'il estoit impossible de la combatre, il fit en peu de iours en edifier tout aupres vne autre, plus haute, & plus forte, & y besogna de tel esprit, qu'il ne fut possible aux ennemis de luy empecher son dessein & entreprinse, tellement que l'ayant enleuee, autant ou plus haute que l'autre, il fit commencer la batterie, qui ne cessa de nuict ny de iour, sans donner repos iusques à ce qu'il l'eust prise. L'on dit qu'en ses assaux, il estoit coustumier de faire tendre vne tente blanche, qui signifioit (cōme desia vn chacun l'entendoit) que si dans ce iour ceux de dedans se rendoyent, il leur donnoit la vie & leurs bien sauues : le second iour il en faisoit tendre vne de couleur rouge, signifioit par là, que s'ils se rendoyent, il vouloit pour sauuer les autres, que les maistres & chefs de maison mourussent: & le troisiesme iour, la faisoit tendre de noir, pour monstrer qu'il auoit lors fermé la porte à clemence tellement que ceux

qui

qui en ce iour,& autres ensuyuans seroyent prins, mourroyent tous sans auoir egard à homme ny à femme, grans ny petits,& que la ville seroit saccagee & puis bruslee: par ainsi ne se peut nier que cest homme ne fust fort cruel, encore qu'il fust doüé de plusieurs excellences,& vertus:Et partant cest à croire queDieu l'auoit suscité pour chastier ces Roys & peuples superbes: qu'il soit ainsi, le Pape Pie 2. qui estoit de son temps, au moins huict ou dix ans apres, en a escrit disant, que luy, ayant assiegé vne forte ville,qui ne s'estoit voulu rendre le premier, ny second iour, qui estoyēt ordonnez,pour obtenir misericorde, & venu le troisiesme, ceux de dedans se confians à vn incertain espoir d'impetrer de luy pardon & clemence ouurirent les portes, & mirent au deuant les femmes & enfans, tous vestus de blanc, & portans chacun deux en la main la branche d'Oliuier, crians à haute voix,& demandans misericorde en sorte qu'il ne se fust trouué autre que luy qui n'en eust eu pitié: ce neātmoins le Tamburlam qui les vid venir en ceste equipage, ne monstra aucun signe de douceur: au contraire, il appella vn squadron de ses gens de cheual,& leur commanda d'aller contre eux, & les fouler tous aux pieds de leurs cheuaux, sans en laisser pas vn en vie: puis fit ruiner & desmolir la ville iusques aux fondemens. Adonc estoit en son camp vn marchant Geneuois bien son familier,& qui parloit souuent à luy, & pource que cest acte luy sembla fort cruel,il s'enhardit de luy demander, pourquoy il vsoit de telle cruauté,enuers ceux qui se rēdoyent & demandoyent misericorde auquel marchant il fit response,en la plus grande cholere qu'il est possible de penser,ayant le visage rouge,enflammé, & les yeux si ardans qu'il sembloit que le feu luy saillist de toutes parts, & luy dit, il te semble que ie suis hōme, mais tu t'abuses trop,car ie ne suis autre chose que l'ire de Dieu, & la destruction du monde: à ceste cause garde toy bien de te trouuer iamais en ma presence, si tu ne veux que ie te chastie selon le merite de ton audace: quoy entendu par le marchant, il se retira tout soudain, & onques puis ne fut veu en ce camp. Ces choses accomplies, & ayant ce grand personnage conquis de grands pays, vaincu,

& mis

& mis à mort plusieurs Roys, grãds seigneurs, ne trouuãt aucune resistance en toute l'Asie, se retira en son pays chargé d'infinies richesses, & de la cõpagnie des principaux de tous les pays par luy suppeditez, lesquels apportoyent quant & eux la meilleure part de leurs biens, & là fit edifier vne fort magnifique ville, & habiter par ceux, que (cõme nous auons dit) il auoit là conduits, des terres & pays estranges, par luy rangez en son obeissance: lesquelles compagnies de diuerses nations, estans grands personnages, & fort opulens en richesses, firent en brief tẽps auec l'aide de Tamburlam la plus somptueuse ville du monde, & laquelle à cause de tant de gens, fut ample, & de grand circuit, la rendant, abondante & plaine de toutes richesses. Mais en fin ce grand Tamburlam, combien qu'il maintinst son estat en c'este grãde authorité, si est ce que comme homme, il paya le deuoir de nature, & finit ses iours laissant deux fils, non toutesfois tels que leur pere comme il apparut depuis par signes euidens: car tant à cause du discord qu'ils eurent ensemble, que pour leur incapacité, ne sçeurent maintenir, & garder l'Empire cõquis par leur pere pource que les enfãs de Baiazet, qu'ils tenoyent prisonnier, aduertis de telle dissention passerent en Asie, où auec leur grand cœur, & diligence moyénant le peuple qu'ils trouuerent de bonne voulonté, recouurerẽt leurs biens, & possessions perdues: autant en firent les autres Roys & Princes, que le Tamburlam auoit despouillez par succession de temps cest Empire à tellement decliné, que de nostre temps il ne se fait aucune mention de luy, ny de son lignage. Vray est que Baptiste Egnace grãd Inquisiteur des antiquitez, dit qu'il laissa deux fils possedans le pays & Prouinces que le pere auoit conquises aux enuirõs d'Euphrates, & que leurs successeurs en heriterent iusques au Roy Vsuncasan contre lequel Turc Mahomet eut bataille. Et que des heretiers de c'est Vsuncasan, selon l'opinion de plusieurs, s'est esleué le premier Sofi, d'ou est deriué l'Empire du Sofi, qui se maintient encore pour le iourd'huy fort grand ennemy du Turc. Quoy qu'il en soit, il est aisé à presupposer que l'histoire de ce grand personnage (si elle est redigee par escrit) doit estre assez belle, pource qu'on

qu'on y peut voir de grandes choses: mais quant à moy, ie n'en ay veu nulle autre chose que ce que ie vous en di: & si ne pense pas qu'il y en ait d'auantage de redigé par escrit. Vne seule chose est asseuree, par tous les autheurs qui en ont escrit, que iamais il ne vid les espaules de Fortune, iamais ne fut aucunement vaincu: iamais ne fit entreprinse dont il ne vinst à effect, & ne luy defaillirent onques le courage, & l'industrie, pour la mener à fin. Au moyen dequoy nous le pourrons raisonnablement egaler auec quelque autre que ce soit des plus renommez du temps passé. Ce que ie vous di, ie l'ay tiré de Baptiste Fulgose, de Pape Pie, de Platine en la vie de Boniface neufuiesme, de Matthieu Palmier, & d'André Cambin Florentin, en l'histoire des Turcs.

Baptiste Fulgose en son recueil.

Pape Pie en la 2. partie de la description de la terre.

Des estranges vices d'Eliogabale, Empereur de Rome.

Chap. XXVIII.

Nous auons traicté d'vn vaillant homme, qui par le moyen de ses grãdes prouësses, aspira & paruint au plus haut degré de fortune: mais maintenant i'ay desir de parler d'vn Empereur le plus voluptueux & impertinẽt qui iamais ait esté. Cestuy fut nõmé Eliogabale Empereur de Rome, contre tout droit & raison. Ie veux parler de luy, afin qu'estant ces deux cõtraires mis au Parangõ l'vn de l'autre, on cognoisse plus clairement la force & prudence de l'vn, & la pusillanimité de l'autre. Si est-ce pourtant que le desordre, & les vices d'Eliogabale, & de plusieurs autres ses semblables, & vicieux comme luy, sont en si grand nombre, qu'il ne me seroit pas possible les conter par ordre: outre ce que i'ay estimé bon de taire, & de laisser derriere telle infamie, pour la conseruation de la commune honnesteté. Car à la verité il y a eu aucuns Roys, & Empereurs si vicieux & meschans, qu'il semble bon n'en parler, pour ne disperser ne diuulguer la memoire d'eux: & encore afin que les peuples n'en soyent abreuez: & aussi que leurs successeurs n'entendissent point que telle meschanceté ait esté supportee, & toleree par les hommes, ne si enormes & vicieux actes commis, & toutesfois ie suis contraint d'escrire de cestuy

stuy-cy, qui en toutes especes d'iniquité a passé tous ses predecesseurs, & duquel on ne sçauroit faire comparaison à aucun autre qui le suyue, pour meschant & peruers qu'il puisse estre. Parquoy ie dy que le philosophe naturel, qui descrit la nature des herbes, ne fait pas moins de bien & profit, en declarant celles qui sont venimeuses, afin de nous en garder, que fait celuy qui en monstre les vertus pour en vser& s'en seruir: car le Prince qui vit maintenant, & celuy qui apres viendra, en voyant combien cestuy fut detestable en la memoire des hommes, fuira l'occasion de luy ressembler: & aussi vn peuple qui aura vn Roy bon & sage, cognoissant combien d'ennuis & afflictions souffroyent iadis les peuples pour estre regis & gouuernez par mauuais Princes, rendra graces à Dieu, de l'heureux rencontre d'vn tant bon & notable Prince: Par ainsi prians pour la santé de tel Seigneur, ils le seruiront auec plus d'amour & loyauté: & encore le peuple qui aura le Prince moyennemét mauuais, le supportera en patience, sçachant qu'il y en a eu de plus meschans. D'auantage le lecteur, en lisant les actes de ces mauuais Princes, considerera quelle malheureuse fin ils ont euë, & la briefueté de temps qu'ils ont duré en leur regne. Reuenons donc à nostre Eliogabale fils d'Antonin Caracale, quasi aussi meschant que son fils, pour la desobeissance qu'il fit à son pere: car il fit tuer son frere, & se maria auec sa marastre mere du frere qu'il auoit fait mourir. Si tost que cest Antonin Caracale pere fut tué par ces propres seruiteurs domestiques, les soldats & gensd'armes du camp esleurent pour leur Empereur vn nommé Opile Macrin, qui estoit grand preuost de l'hostel, lequel au bout d'vn an de son Empire fut tué en Bitinie, auec son fils, par le commandement d'Antonin Eliogabale, qui adioignant auec soy la plus grande part de l'armee Romaine, s'estant acquis reputation en ceste armee, pour s'estre vendiqué ce nom d'Antonin tant celebré à Rome, il fut incontinent apres la mort de Macrin esleu Empereur par la gend'armerie, ce qu'il accepta, & enuoya ses lettres à Rome, où il fut aussi confirmé Empereur par le Senat, sous esperance qu'il seroit bon Prince. Depuis retourné en la ville, & s'y voyant

voyant bien reçeu & obey, ne tarda guieres à descouurir sa vicieuse vie : & pource que ie ne me veux arrester à son histoire, ie viens à ses mœurs par lesquelles il estoit cogneu tant impudique, & deprauê en ses concupiscẽces charnelles, lubriques affections enuers les femmes & autres abominations en luxure, que ie ne pense pas qu'il se peust trouuer homme si copieux en paroles, qui les sçeuſt toutes reciter. Semblablement il fut si prodigue & grād despensier en superfluitez de bouche, en delices, & autres folies, que ie crains n'estre pas creu de ce que i'ay à dire, encore que telles choses soyent certifiees par Autheurs approuuez. Outre, il fut si pusillanime & subiet aux femmes, que la premiere fois qu'il entra au Senat, il mena sa mere auec luy pour faire son entree, & si voulut qu'on luy demandast son opinion & iugement sur le different des choses occurrentes, & qu'elle fust tousiours presente à toutes determinations, & statuts du Senat: ce que iamais n'auoit esté veu ny entendu, qu'onques femme eust voix au Senat Romain. Non content de ces choses, il erigea vn Senat, & congregation de femmes, pour iuger & decider de l'estat, & choses concernans leur loix & coustumes feminines : auquel Senat les seules femmes presidoyent. Outre ces choses, il auoit en son Palais, au lieu des Pages & braues Escuyers, vne compagnie de femmes impudiques & communes, en la conuersation desquelles il prenoit tant de plaisir, qu'il fit venir dans Rome, de toutes parts de son Empire, toutes les femmes qui estoyent de ceste qualité, & en fit vn chapitre public, où il entra en habit de femme, & leur fit (comme vn vaillant Capitaine parmy ses gens d'armes) vne longue harangue, les nommant ses compagnons d'armes, qui sont les propres termes des excellens Capitaines, quand ils veulent congratuler leur soldats. Ce qu'il consulta, & mit en deliberation en ce Senat de paillardes furent nouuelles & inusitees façons de choses impudiques, & actes veneriens. Il fit apres ce Senat & capitole vn receptacle & college de maquereaux & maquerelles, & de ces meschans & impudiques enfans qui se prostituoyent publiquement: pour la prouision & aliment desquels, il ordonna certaine

grande

grande quantité d'argent. Ceſt impertinent & malheureux hõme, fut ſi copieux en toute ſorte de vilenie, que combien qu'il fuſt beau perſonnage, ſi eſt-ce qu'il ſe fardoit comme les femmes, & ſe mõſtra tellemẽt effeminé & deſireux d'eſtre femme, que pour y paruenir, il fit faire vne aſſemblee des plus excellens Medecins, & Chirurgiens de ſon temps, auſquels il s'expoſa, & permit de faire en ſon corps telles playes & ouuertures qu'ils voudroyent, pourueu qu'ils le rendiſſent habile à ſe pouuoir ioindre à l'hõme, tout ainſi qu'vne femme: en ſorte que penſant y paruenir il ſe fit à la fin couper tout ce qu'il auoit d'homme: & d'autant qu'il ſe nommoit Baſſian ſe fit nommer Baſſianne: mais le chetif demeura moqué & trompé, pource qu'en fin il ne fut ny l'vn ny l'autre. Les plus meſchans & abominables en ceſte infamie de lubricité eſtoyent ſes plus grands amis & fauoris: & leur bailla durant ſon regne l'adminiſtration de l'Empire, & ſe gouuernoit par leur conſeil, & ſi banniſſoit tous les doctes & prudens perſonnages: entre leſquels furent deſchaſſez ces deux tant fameux & renommez Iuriſconſultes, Sabin, & Vlpian. Il fut fort curieux de trouuer nouuelles inuentions laſciues, & moyens de paillardiſe, qui iamais auparauant n'euſſent eſté excogitees. Il ſe faiſoit trainer en ſon chariot par de grands & forts chiens, quelque autre-fois par des Lyons priuez, mais c'eſtoit peu: car le plus ſouuent luy eſtant nud, ſeant ſur ſon char, ſe faiſoit tirer & mener parmi la ville, par quatre des plus belles & ieunes femmes, que ſemblablemẽt il faiſoit deſpoüiller toutes nues, en manifeſtant publiquement ſon exceſſiue turpitude. Sa derniere intention & principale fin, eſtoit de s'accouſtrer, polir, & cõpoſer, en ſorte qu'il peut inciter ſes ſemblables à ſuyure ſes meſchancetez. Encore viola-il vne des Nonnains, & vierges Veſtales, leſquelles en la vaine religion des Romains, eſtoyent tenuës pour les plus ſacrees, & dont la chaſteté eſtoit ſur toutes choſes recommandable: & en tels & ſemblables exercices & combats, ce venerable Empereur diſpenſoit ſa vie. Auſſi n'employoit-il point ſes richeſſes & reuenus aux guerres, ny en publics edifices, ains à rechercher & inuenter tous les moyens pour inciter & prouoquer les

person

personnes à ceste insatiable luxure, voluptueuse lubricité, & autres vices que nous dirons cy apres : mesmement les dissipoit en delicates & delicieuses viandes, rares, & peu vsitees. Iamais ne se seoit sinon entre les fleurs & choses odoriferantes, musc, & ambre, & autres singulieres, & excellentes odeurs. Iamais ne mangeoit viande quelconque qui ne coustast fort cher, disant qu'il n'y auoit aucune si bonne sauce ny appetit, que de cherté: il se vestoit de robbe d'or & de pourpre, enrichies de perles & autres pierres precieuses : il n'estoit pas iusqu'à ses souliers où n'y eust des pierreries d'inestimable valeur: car en icelles estoyēt taillees & insculpees des medailles & autres sculptures d'admirable artifice & valeur: & en ces choses despendoit le reuenu qu'auiourd'huy tiennent tous les Princes, tant Chrestiens que Payens, encore n'y suffisoit il pas: la chaire sur quoy il se seoit estoit paree & ornee d'or & de soye, les chambres & garderobes couuertes de roses, & autres fleurs, & depuis ses chambres iusqu'au lieu où il montoit à cheual, ou dessus son char, tout estoit orné de tapisserie, à grosse perles, & riches pierres precieuses. Quand il vouloit monter à cheual, il faisoit couurir la terre de limailles d'or & d'argent où il deuoit asseoir ses pieds, pource qu'il ne daignoit fouler ne presser la terre, comme les autres hommes. Ses chambres salles, & autres lieux de delectation, estoyent tousiours couuertes de roses, violettes, & lis. Il ne vestoit iamais vne chemise deux fois, ny ne couchoit en draps de lin qui eussent esté lauez. Il ne vestoit point vn habit ny vnes chausses ou souliers deux fois : & les anneaux qu'il auoit vne fois tirez des doigts, il ne les remettoit iamais : aussi ne beuuoit-il iamais deux fois en vn vase, fust d'or ou d'argent, ains demeuroit ce vaisseau à celuy qui auoit la charge ce iour la de le seruir. Les licts & matelaz sur quoy il couchoit n'estoyent point de coton ou plume: comme ceux des autres hommes, ains les faisoit faire de peaux de lieures, & des plumes du ventre de perdris. Les tables, les couches, les coffres, les sieges, & toutes autres choses de seruice : propre à sa chambre & cuisine, & de toute sa maison, estoyēt de fin or, voire iusqu'au vaisseau employé au plus vil seruice de l'hōme. Au lieu de mettre de l'huile dans les lam-

pes, il y faisoit mettre du baume fort excellent qu'il faisoit apporter de Iudee & d'Arabie. Il n'estoit pas, iusques aux vrinaux, qui ne fussent faits de riches pierres precieuses. Quand il alloit par les champs, il menoit six cens chars & litieres, conduits par impudiques filles & garçons, auec les maquereaux & maquerelles : il estoit tant plein de lubricité, qu'il n'auoit iamais deux fois cognoissance à vne femme. Ses viandes, comme nous auons dit, estoyent de grand frais, car il ne faisoit repas qui ne coustast soixante marcs d'or, qui selon la computation commune valent deux mille cinq cens ducats de maintenãt, & telle fois il en fit qui coustoyent plus de soixante mille : il cherchoit tous moyens, non iamais trouuez, pour faire extremes despences : & pour ce faire, il promettoit quelquesfois à peine de deux mille marcs d'or, de faire manger d'vn Fenix, qu'on dit estre seul au monde, & à faute de ce faire, il les payoit. En plain esté il faisoit conduire des montaignes de neige en son Palais. Quand il alloit sur la riue de la mer, il ne mãgeoit point de poisson, ains des oiseaux, & autres especes de chair, qui estoiẽt apportees de bien loin : & quand il estoit fort esloigné de la mer, il vouloit manger des poissons qu'il faisoit porter vifs par la poste, afin qu'ils coustassent plus cher, & qu'il fust quasi impossible de ce faire, autrement il ne prenoit de goust à la viande. Il mangeoit des choses à quoy on n'auoit iamais pensé. Il faisoit faire des pastez de diuerses choses, comme de crestes de coq, de langues de Paõs & de Rossignols, prenant excuse sur ce, qu'il disoit que cela estoit propre contre l'epilepsie. Il faisoit manger à tous ceux de sa maison des viandes fort delicates, cõme des foyes de Paons, des œufs de Perdris, des testes de Papegais, Faisans, & Paons. Il auoit grand nombre de leuriers & autres chiens, qu'il ne nourrissoit d'autres choses que de chair d'Oyes. Les Lyons qu'il tenoit appriuoisez, il les faisoit nourrir de chair de Papegais, & de Faisans. Par là on peut voir que tout son soin estoit à faire despences incroyables. En passant par la place de Rome, & n'y voyant que choses ordinaires, il disoit qu'il auoit compassion de la publique pauureté. Les desordres de cest Empereur estoyent tels, & en si grand nombre, que

que ie ne les peux mettre par ordre, tant sont confusément recitez. Il ordonna aussi pour le bon gouuernement de Rome, & pour nouuelle maniere de vice vne chose, dequoy le diable mesme ne se seroit pas aduisé: car il commanda que les œuures qui se faisoyent ordinairemẽt de iour, se fissent de nuict, & celles de nuict se fissent de iour: aussi se leuoit il quand le Soleil se couchoit, & luy donnoit-on le bon soir, alors qu'on souhaittoit aux autres le bon iour: par ainsi donc il sembloit que le monde allast tout au rebours. Il estoit extreme en toutes choses: les bains, en quoy il se baignoit, estoyent tous pleins de precieux onguens: & seulement pour ceste cause, il en faisoit faire plusieurs en diuers lieux, pource qu'il ne se baignoit iamais qu'vn coup en l'vn des bains, puis le faisoit rompre pour en refaire vn autre neuf. S'il se trouuoit quelquesfois en vn port de mer, il y faisoit enfondrer les nauires, auec toutes les marchandises dont elles estoient chargees. Puis estant repris par vn sien amy pourquoy il faisoit tant de despense, qui seroit assez pour le faire tomber en pauureté: il respondit, qu'elle chose pourroit estre meilleure que se faire heritier de soy mesme, & de sa femme? Il disoit aussi qu'il ne desiroit point d'enfans, afin qu'ils ne conspirassent contre luy quelque chose: car si Dieu luy en donnoit, il luy bailleroit parauanture tel qui luy feroit le semblable qu'il faisoit aux autres. Il auoit des farceurs & boufons, sur lesquels par ieu & pour son plaisir, il faisoit aucunesfois ietter tant de roses & autres fleurs que quelques vns d'entr'eux en estoyẽt estouffez. Vne fois il leur faisoit seruir au disner, tous tels mets qu'à luy mesme, lesquels mets estoyent en grand nombre & despense excessiue: autresfois il leur faisoit mettre ce mesme seruice deuant eux, mais c'estoit viande contrefaite de marbre ou de bois, en sorte qu'il les faisoit là tenir sans manger: puis leur faisoit lauer les mains, comme s'ils eussent mangé, & parmy ces viandes on leur presentoit à boire, & si vouloit qu'ils beussent. Autresfois il les faisoit conuier honorablement, tous les vaisseaux de seruice estoyent de verre, dedans lesquels estoit la viande contrefaite de pareille estoffe. Vne autre fois leur seruice n'estoit que de bois peint & figuré,

en sorte qu'au lieu de les rassasier il les affamoit dauantage. Biẽ souuent il faisoit des festins où estoyent semons huict hõmes chauues, autres huict bossus & boiteux, autres huict gouteux, huict sourds, huict noirs, huict fort gras, huict fort petits, & autres huict fort grands, afin que ces diuersitez esmeussent vn chacun à rire: puis au sortir du repas il dõnoit aux cõuiez tout l'or & l'argẽt en quoy ils auoyent esté seruis. Il auoit de fort excellẽs cuisiniers, ausquels il donnoit de grands gages, & si faisoit de grands presens à ceux qui trouuoyent nouuelles inuentions de friandise, & viandes inusitees. Et si quelqu'vn faisoit quelque nouuelle cuisine, que luy-mesme prisast, & qui neãtmoins ne fust agreable à l'Empereur, celuy qui l'auoit dressee ne mangeoit autre viande que cela, iusqu'à tant qu'il en vint vn autre, qui par nouuelleté le contentast. Depuis qu'il auoit conuié quelques siens amis à disner, & qu'il les auoit fait enyurer, il faisoit fermer les portes des lieux où ils estoyent demeurez endormis, & mettre leans des Ours, & des Lyons, sans dents & sans ongles: par le moyen desquelles bestes, il s'en trouuoit aucunesfois quelques vns qui y mouroyent de peur. Il faisoit excessiue despence à nourrir à Rome de furieuses bestes, de toutes sortes, amenees de tous pays estrãges, & lointains. Voila les beaux exercices de ce bon Empereur. Mais estant lassé de parler d'vn si meschant homme, ie veux dire qu'elle fut sa fin, bien qu'il eust determiné de se donner la mort, autrement qu'elle ne luy aduint: pource qu'il s'estoit appareillé de precieux instrumẽs auec lesquels il se peust faire mourir, lors qu'il se trouueroit en necessité de le faire: car il disoit que comme sa vie estoit extreme, aussi vouloit-il que sa mort le fust, afin qu'on peust dire que iamais homme n'estoit mort ainsi. Il auoit premierement fait faire des cheuestres ou licols de soye, pour se pendre quãd il en seroit besoin, d'autant que les meschãs sont tousiours en crainte. Il auoit aussi fait apprester vn venin pour se faire mourir, & le tenoit enclos en des fioles faites d'esmeraudes & de iacintes, par grãde excellence. Encore auoit-il fait faire vne tour fort haute, toute couuerte & enuironee de fueilles & plaques d'or & d'argent: & leans auoit fait accoustrer des pointes de riches & inesti-

inestimables pierres precieuses, pour se precipiter du plus haut si d'auanture il estoit reduit à ceste extremité : & toutesfois ces choses ne luy seruirent de rien, pource qu'estant de longue main faite coniuration contre luy: apres que les soldats de sa garde mesme eurent tué tous ses adherans par le palais, ils le trouuerent caché en vne petite & sale couche, là où, sans luy dőner le loisir d'eslire sa mort, le tuerent puis l'ayant trainé, comme vn chien par les rues, & carrefours & autres places de Rome, ils luy attacherent de grosses pierres au col, & le ietterent dans le Tibre, afin que son corps ne fut iamais depuis troué, & demeurast sans sepulture: ce qui fut fait du consentement de tout le peuple. Et quant au Senat, il commanda qu'on luy ostast ce nom Antonin, qu'il s'estoit attribué: & que quand on voudroit parler de luy, on le nommast le Tiberin, ou le trainé, pource que tels noms feroyent memoire de sa mort, vrayement digne & conforme à sa vie: car l'homme qui la considerera, sera satisfait & consolé, approuuant les iugemens de Dieu. Ces choses sont racontees en la vie de cest Empereur, par plusieurs & diuers autheurs entre lesquels sont particulierement, & à la plus grande seureté. Elie Lampride aussi, en parlent quelque peu Iules Capitolin en la vie de Macrin. Spartian en la vie de Septime Seuere, & encore Sexte Aurelie Victor, & Eutrope aussi. Et pource que ce que i'en ay dit, est de difficile creance, il m'a semblé bon vous alleguer ces autheurs pour tesmoignage & foy.

La continence d'Alexandre & de Scipion : & lequel des deux est à preferer pour icelle vertu.

CHAP. XXIX.

APres auoir leu les abominables faits & vices de ce mauuais Eliogabale, il est bon de raconter quelques vertueux actes d'aucuns Princes, afin de nous oster ce mauuais goust, qui nous reste encore de ses ordes & sales œuures. Entre lesquels seront mis Alexandre & Scipion, desquels Aulugelle fait vn Probleme, à sça-

uoir lequel des deux fit plus vertueusement. Estant Scipiō entré par forces d'armes en la nouuelle ville de Carthage, entre autres captifs & prisonniers, qui y furent prins, y auoit vne damoiselle ieune, & de fort grād' beauté, qui luy fut presentee : mais luy estant en sa fleur de ieunesse, fut vainqueur de ses propres affections, & ne voulut faire acte deshōneste à la pucelle: ains apres auoir esté informé qu'elle estoit de grand lieu, & noble maison, & fiancee à vn grand Seigneur d'Espagne, il enuoya querir ses parens & son fiancé, ausquels il la rendit entiere, luy donnant pour doüaire ce que le pere auoit apporté d'argent pour sa rançon, acte certainement de grande continence, en vn capitaine victorieux enuers sa captiue. On lit aussi pareillement d'Alexandre le Grand: qu'ayant vaincu en bataille le Roy Daïre, ses gens prindrent la femme, & la mere de ce puissant Roy fuitif: laquelle femme estoit de si grand' beauté, qu'en toute l'Asie n'y auoit point sa semblable, elle estoit fort ieune & de gracieuse contenance, & luy qui estoit de l'aage de la dame, n'ayant superieur à luy auquel il fust tenu rendre conte de soy-mesme: & encor combien qu'il fust assez aduerti par tous ses gens de sa grand beauté, si n'eut il neantmoins enuers elle aucune mauuaise pensee, ains l'enuoya consoler par vn sien fauori nommé Leonnat : & afin de fuyr tout soupçon & occasion, il ne la voulut voir, ny souffrir, qu'elle fust menee deuant luy, ains la fit seruir auec non moindre honneur & reuerence que si elle eust esté sa propre sœur. Ephestion autheur Grec l'escrit ainsi, Aulugelle le recite, & Plutarque le confirme. Et toutesfois Aulugelle laisse en doute, lequel des deux à vsé de plusgrāde continence. Lon peut bien dire qu'ils furent tous deux esgaux, puis que tous deux determinerent de se contenir, estans les occasions esgales, mais ie veux ouurir le chemin de la dispute, sur ceste question : & me semble que celuy qui voudra defendre la faueur de Scipion, pourra dire qu'il s'asseuroit plus de sa continence, & auoit plus grand iugement, veu qu'il osa faire amener & conduire en sa presence celle tant belle & ieune damoiselle : par la veuë de laquelle il ne se laissa tant gaigner par desordonné appetit, qu'il muast en rien son premier propos: ce que ne fit

ne fit Alexandre, qui craignit de la voir, & ne sçait-on qu'il eust fait, s'il eust veuë. D'autre part on pourroit alleguer en faueur d'Alexandre, qu'en cela il meritoit plus que Scipion, le passant d'vn point; c'est ne la point voir, afin de ne pecher mesmement en la pensee: & qu'en sa vertu il a eu plus grande fantasie de conseruer la continence, veu que luy cognoissant la fragilité humaine, en voulut fuyr l'occasion, qui l'eust, peut estre, conduit en peril de tomber: en quoy nous pouuons dire, qu'il à esgalé Scipion en la continence, voire, & l'auoir precedé en la pensee, & diligence de la conseruer. I'ay touché ces deux points, afin que chacun puisse iuger, selon qu'il en pense: vray est toutesfois que Quinte Curse & Diodore Sicilien, escriuent en la vie d'Alexandre qu'il vid, & salüa la femme, & la mere du Roy Daïre le iour ensuyuant sa victoire, & que lors il profera vne parole de bonne & vraye amitié: car ainsi qu'il entroit au lieu ou elles estoyent pour les voir, il estoit accompagné de son singulier amy Ephestion, qui luy ressembloit fort en aage, & en habits: parquoy la mere de Darïe, qui pensoit de luy que ce fut Alexandre, luy fit telle reuerence, qu'il appartient faire par vne prisonniere à son victorieux: mais depuis se cognoissant trompee, elle en eut honte, tellement que voulant s'excuser, Alexandre qui s'en apperceut, luy dit: Mere, ne te fasche de ce que tu as fait, il n'y a point d'erreur: car cestuy-cy est Alexandre comme moy: voulant dire par ce propos, mon amy est vn autre, moy mesme. Il semble que ceste visitation contredit à ce que disent les autres, qu'il ne voulut point voir ces femmes, toutesfois les deux opinions se peuuẽt defendre: car ceux qui disent qu'il ne voulut point voir la femme du Roy Daïre, veulent dire, qu'il ne la voulut voir incontinent qu'elle fut prinse, ains l'enuoya visiter par Leonnat, & qu'apres que son grand dueil fut appaisé, il l'alla voir & honnorer. Quoy qu'il en soit ce fut vn acte de grande honnesteté: & si elle n'est plus grande que celle de Scipion, si est elle neantmoins esgale.

De plusieurs Lacs & Fontaines, dont les eaux ont de grandes proprietez.

CHAP. XXX.

EN ce chapitre ou nous auons parlé des eaux, nous auōs promis traicter de la proprieté & effect d'aucunes eaux particulieres: dont la premiere sera celle du Lac de Iudee, nommé Asfaltide, & qui depuis à esté nommé la Mer morte. De ceste eau se racontent choses merueilleuses, par Pline & Columelle, & par Diodore Sicilien. Premierement, on recite qu'il ne s'y engendre aucun poisson ny oyseau, ny aucune autre chose viuante, & que nulle chose viue n'enfonce: tellement que si on y iette vn homme, ou quelque autre animal, il ne s'y peut noyer, encore qu'il fut lié en sorte qu'il ne peut se mouuoir, & nager: ces choses sont recitees par Pline. Et Aristote, pour donner raison naturelle de ceste effect, dit que l'eau de ce Lac est grosse, fort salee, & espesse. Corneille Tacite y adiouste ceste proprieté, que pour quelque grand vent qu'il y fasse dessus, elle ne s'en esmeut, ny fait vagues aucunes. Ces mesmes autheurs, & aussi Solin en son Polihistor, disent, qu'en certain temps il se cōcroist en ce Lac vne maniere de lie ou escume, qui est vn tres-fort ciment ou colle plus forte que nulle poix qui soit: & qui est nōmee par Diodore Sicilien, Bitume & Asfalte: tellement qu'il semble que ce vocable Asfalte, est deriué de ce Lac, nommé Asfaltide. Nous lisons encores d'autres Lacs qui portent de ces cimens, comme il y en a vn pres Babilone, du ciment duquel Semiramis fit ioindre les pierres des grands & renommez murs de Babilone. Dedans ce Lac de Iudee descend le fleuue Iordain, dont l'eau est excellente: mais en tombant là dedans, ceste bonne eau pert sa grande vertu par l'incommodité du Lac. L'on dit que Domician y enuoya pour en faire l'experience, qui fut trouuee telle. Pline en escrit d'vn autre en Italie nommé Auerne, pres la mer ou golfe de Bayas: & est ce Lac de telle proprieté, qu'il ne passe aucū oyseau par dessus, qui ne chee mort en l'eau, & dit on que le pareil cas aduient à Pozzuolo. Le Poëte Lucrece en donne raison naturelle, disant, que pour l'espesseur des arbres qui y sont, & à cause de

Plin. liu. 5. Arist. li. 2. en sa Meteore.

ſe de la grande ombre, il en ſort vne vapeur ſi groſſe & infecte, qu'elle eſtouffe les oyſeaux: il dit encore, que cela procede à cauſe des minieres de ſouffre qui ſont là. Theophraſte & Pline recitent d'vne fontaine nōmee Licos qui eſt en Iudee, & d'vne autre en Ethiopie, dont les eaux ont pareille efficace, & ſont de la proprieté de l'huile, pource que miſes en lampes elles bruſlent. Pomponius Mela, & Solin eſcriuans d'Ethiopie, diſent qu'il y a vn Lac, dont l'eau eſt fort douce & claire, toutesfois ſi quelqu'vn s'y baigne, il en ſort auſſi oingt, que s'il ſortoit d'vn bain plain d'huile. Autant en racōte Vitruue & ſi dit d'auantage, qu'il y a en Cicile vn fleuue, & pres de Charthage, vne fontaine, qui ont ces propietez. Solin, Theophraſte, & Iſidore, parlēt de deux fōtaines, de l'vne deſquelles, ſi vne femme en beuuoit, elle deuenoit ſterile, au contraire, ſi vne ſterile beuuoit de l'autre, elle la rendoit feconde. Ils eſcriuent encore d'vne autre en Arcadie qui faiſoit mourir incontinent ceux qui en beuuoyent. Ariſtote en ſes queſtions naturelles, parle d'vne qui eſt en Trace, ayant pareil effect, & d'vne autre en Samarie. Pareillement, Herodote dit en ſa quatrieſme Muſe, & Pline, & Solin l'afferment, que le fleuue Hypenis, qui eſt grand, & qui deſcend de la Scitie, a ſon eau fort douce & bonne: & neantmoins il y a vne petite fontaine qui entre dedans, mais deſlors qu'elle y eſt, l'amertume de l'eau de ceſte fontaine rend le reſte du fleuue ſi amer, qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire. Ces autheurs meſmes, & auſſi Iſidore eſcriuent de deux autres fontaines qui ſont en Boëtie, dont l'vne fait totalemēt perdre la memoire, & l'autre la conforte: & fait que ceux qui en boiuent ſe ſouuiennent de tout ce qu'ils auoyent oublié. Et d'vne qui tempere les aiguillons de la chair, & d'vne autre qui les prouoque. Il y en a vne en Sicile, nommee Aretuze, de laquelle (outre ce que l'on eſcrit quelle auoit infinité de poiſſons, & qu'il ſembloit que ce fuſt peché d'en manger) ils eſcriuent vne merueilleuſe choſe, c'eſt que dedans ceſte fontaine on y a maintesfois trouué des choſes notables, qui auoyent eſté iettees dans le fleuue Alfee, qui eſt en Achaye contree de Grece. A ceſte cauſe ils maintiennent tous que l'eau de ce fleuue va par les

entrailles de la terre en ceste fontaine, par dessous la mer, qui est entre la Sicile & Achaye. Les autheurs qui en traictét sont si grāds personnages, & dignes de foy, qu'ils donnent hardiesse à l'homme de l'escrire & certifier : Seneque l'afferme, Pline & Pomponius, Mela, Strabon, & Seruie sur la dixiesme Eclogue de Virgile. Solin & Isidore racontent d'vne fontaine, sur laquelle mettant la main celuy qu'on faisoit iurer, & faire le serment, s'il affermoit par icelle chose contre verité, les yeux du pariuré se desseichoyent & amortissoyent. Et Pline dit en pareil cas, d'vn fleuue qui brusloit la main du pariure, qui auoit iuré par luy, en mettant la main dans son eau. Philostrate en son secōd liure de la vie d'Apollonie, Tianee dit, qu'il y auoit vn fleuue, auquel lauant ses pieds & ses mains dedans, si celuy qui iuroit estoit faux & pariure, il estoit incontinent couuert de lepre. Diodore Sicilien en dit autant d'vn autre fleuue : & s'il sembloit à quelqu'vn que telles choses fussent difficiles à croire, il doit sçauoir que Isidore homme sainct, & tres-docte, & qui en a traicté, suit en beaucoup d'endroits les autheurs alleguez, & en parle de maintes autres, cōme de la fontaine de Iacob en Idumee, disant que quatre fois en l'an elle mue de couleur, & que de trois mois en trois mois elle se trouble, enorgueillit, rougit, verdit, puis deuient claire: & d'vn lac qui est parmy les Trogiodites, lequel trois fois le iour, & de nuict, change sa saueur douce en amere, & l'amertume en douceur. Et encore d'vn autre ruisseau en Iudee : qui tous les iours de Sabath deuenoit sec: ce qui est affermé par Pline escriuant encore d'vne autre fontaine, qui est en la contree de Garamantes, laquelle de iour est douce, & si froide qu'il est impossible d'en boire, & de nuict si chaude que, quiconque y met la main se brusle : & fut nōmee la fontaine du Soleil. De ceste fontaine ont escrit pour chose vraye, Adrian, Diodore Sicilien, & Quinte Curse en l'histoire d'Alexandre le Grand, aussi fait Solin: Lucree poëte naturel en donne la raison. C'est encore chose esmerueillable de la fontaine Eleusine, qui est fort claire & reposee : & neantmoins si on donne quelque instrument si pres d'elle, que l'eau en puisse vraysemblablement oüir le son, elle se mettra si fort à boüillir, que l'eau

l'eau sortira iusques par dessus ses bords, comme si elle se resiouissoit du son de la Musique : cela est certifié par Aristote en son liure des merueilles de nature : par Solin & par le vieil poëte Ennie. Vitruue parle aussi du fleuue nommé Chimere, duquel l'eau est fort douce, & neantmoins se partissant en deux ruisseaux, l'vn est doux, & l'autre amer: parquoy il est à presupposer qu'il tire ceste amertume de la terre par ou il passe, & partant cela ne semble point esmerueillable: encore qu'il soit aisé à croire, que les diuerses proprietez des autres eaux, dont nous auons parlé, ne nous esbahiroyent point dauantage, quand nous en sçaurions les occasions. Les mesmes autheurs font encore mention d'vn fleuue nommé Siler qui conuertit en pierre quelque branche ou baguette qui est mise dedans. En l'Illirique y a vne fõtaine d'eau douce, qui brusle tout ce qu'on met dedans, comme si c'estoit feu. Il y a en Epire vne autre fontaine en laquelle mettant vne torche ardente, elle s'esteint, & si on l'y met esteinte, elle s'allume, tousiours à midy elle se seiche, puis venant le iour à decliner, elle commence à croistre: tellement qu'a minuit elle deuient si pleine, qu'elle regorge par dessus. Ils dient qu'en Perse y a vne fontaine, qui fait tomber les dents à ceux qui en boyuent. Il y a en Arcadie certaines fontaines qui coulent & degoutent de quelques monts, dont l'eau est si froide, qu'il n'y a aucun vaisseau, soit d'or ou d'argent ou d'autre metail, qui la puisse endurer : car à mesure qu'ils s'emplissent ils se rompent en pieces, & ne se peut tenir en autres vaisseaux, qu'en ceux qui sont faits de la corne d'vn pied de mule. Nous ne croirons pas que des riuieres (encore qu'elles soyent grandes) il s'en trouue quelques vnes qui se cachent incontinent en terre, puis vont sortir bien loin de la, si nous en voyons les exemples, mesmes de Vadiane en Espaigne: Tigris le fait aussi en Armenie, qui est en Mesopotamie, & Licus en Asie: Il y a aussi des fontaines d'eau douce, qui entrans en la mer vont sur l'eau salee : du nombre desquelles est vne entre Sicile, & vne isle nommee Enarie, sur la coste de Naples. Nous sçauons bien qu'en Egypte il ne pleut point, mais que naturellement le fleuue du Nil se desborde, & arrouse

toute

toute la terre la laissant humide &propre à porter fruict. Il y a deux riuieres en Boetie, l'vne desquelles est cause que tous les brebis qui en sont abreuees portent laine noire, l'autre leur fait porter toute blanche. En Arabie il y a vne fontaine, qui fait deuenir vermeille la laine des bestes qui en boyuent, de toutes lesquelles eaux, qui ont ceste proprieté, Aristote en parle assez copieusement. Le fleuue Lincestis a ceste proprieté, qu'il enyure celuy qui en boit tout ainsi que le vin. En l'isle Cea, selon Pline, y auoit vne fontaine, que celuy qui en beuuoit demeuroit tout hebeté de sens. Il y a vn lac en Trace qui fait mourir celuy qui en boit ou s'y baigne. Il y a aussi en Ponte vn autre fleuue, qui produit vne espece de pierres qui bruslent, & quand il fait vent elles s'allument, & tant plus sont en l'eau tant plus bruslent. Ils ont encore escrit, de diuerses eaux qui guarissent de plusieurs maladies, dōt il y en a vne en Italie nōmee Zize, qui guarissoit du mal des yeux: vne autre en Achaye que si les femmes grosses en beuuoyēt ne faisoyent point mauuaise couche. Plusieurs autres aussi guarissent d'autres infirmitez: comme de la pierre de la lepre, de la fieure tierce & quarte, dont parlent Theofraste, Pline, & Vitruue. Il y a en Mesopotamie vn autre fleuue, dont l'eau iette fort bonne odeur. Baptiste Fulgose en son recueil recite que de nostre temps il y auoit vne fontaine en Angleterre, en laquelle iettant du bois il deuenoit pierre en l'espace d'vn an. Luy mesme testifie ce dequoy parle Albert le Grand d'vne fontaine qui est en haute Allemagne: & dit Albert que luy mesme mit de sa propre main dedans ceste eau vne bouëtte qui deuint vrayement pierre, le reste qui n'entra point dedās demeura bois en son vray naturel. Le mesme Fulgose raconte vne autre proprieté d'vne fontaine fort estrange: car si vn homme se promeine à l'entour, en se mirant dedans sans dire mot, il la trouue claire & coye, mais s'il parle tant soit peu quand il est aupres, ou s'il se'n retourne, l'eau se trouble, & commence à bouïllonner; & si en porte tesmoignage pour l'auoir veu, & en auoir fait luy mesme l'experience: pource que regardant la fontaine ententiuement, & sans mot dire, il la vit belle & claire, mais quand il parla, l'eau se troubla & s'esmeut,

meut, comme si on l'eust troublee, en foüillant dedans auec quelque chose. Il escrit encore qu'en France y en a vne tresfroide, & neantmoins bien souuent on voit qu'il sort de flammes de feu de l'endroit de son cours. Pline dit que plusieurs feroyent conscience d'adiouster foy à telles choses, mais si se peuuent ils biẽ persuader, que les grands effets de nature se demõstrent plus euidemment en ce seul element d'eau, qu'en tous les autres. Et en sont les merueilles en grand nombre, qu'on n'en doit reputer aucune chose impossible : & mesmement celles qui sont certifiees par tels autheurs, que ceux que ie vous ay alleguez. Encore sõmes nous assez certifiez par tesmoignage de ceux qui l'ont veu de nostre temps, qu'en vne des Isles de Canarie, nommee Ferre, il y a vn lieu fort habité de gens, duquel, & assez loin ez enuirons, les habitans ne se seruent d'autre eau, que de celles qu'ils puissent en vn timbre ou bassin auquel elle distille, & decoule abondamment de la sueur d'vn arbre, qui est au milieu de ceste Isle, au pied duquel arbre, n'y à l'entour d'iceluy ny a fontaine ny ruisseau, & neantmoins l'arbre est tousiours si humide, que de ses fueilles, branches, & rameaux, incessamment l'eau degoute, & coule dedans ce bassin en si grande abondance, que nuict & iour on en reçoit assez pour subuenir aux necessitez, seruice, & vsage des habitans de ceste *Isle*. Ce que difficilement nous croirions, si tant seulemẽt le trouuions par escrit. Partant nul ne doit trouuer estrange, ce que nous auons recité : car cest element d'eau est si puissant, & necessaire, que ses forces & qualitez ne sont iamais incogneuës. Quant à la mer, ils dient qu'elle est plus chaude en hyuer qu'en Esté, & plus salee en Automne qu'en autre temps. C'est encore chose de plus grand esbahissement, qu'en iettant de l'huile en la mer, sa tourmente & furie s'appaise. Encore sçauons nous pour certain, que iamais il ne neige aux endroits de la mer qui sont fort esloignez de terre ferme. De toutes ces choses plusieurs donnent maintes raisons, dont la plus grande partie est attribuee à la proprieté & qualité de la terre, & minieres ou croissent fontaines, & courẽt les eaux des riuieres. Qu'il soit vray, il se preuue parce que nous voyons iournellement que les vins & autres fruits

de la

de la terre, sont meilleurs en vn endroit qu'en l'autre: pource que les vns sont doux, les autres aigres & aspres: les vns bons & bien profitables,& les autres dommageables & mortiferes. L'air mesme se corrompt & deuient pestilentieux en passant par vn mauuais pays. Quelle merueille est-ce donques, si l'eau qui laue & penetre la terre,les pierres, les metaux,les herbes,& racines des arbres,en prend les bonnes ou mauuaises conditions,pour estranges qu'elles soyent, & par especial estant aidee de la force des planettes,& des estoilles.

En quel iour de l'annee fut l'incarnation, natiuité & mort de nostre Seigneur Iesus Christ: & en quel aage il mourut: des heures anciennes, & de l'erreur qui est maintenant ez communes annees:

Chap. XXXI.

NOus auons parlé au traité des aages du monde,cõbien il y a de temps depuis la creatiõ d'iceluy, iusqu'au temps que nostre Seigneur Iesus Christ, Dieu & homme, voulut prendre chair humaine, & naistre de la trespure,saincte,& immaculee Vierge.Parquoy il me sẽble bon & profitable, de monstrer & certifier en quel iour de l'annee, & à quelle heure fut faite ceste saincte natiuité, & pareillement sa tressaincte Incarnation, & sa mort, selon les saincts,vrais & approuuez historiens qui en parlent.Faut dõc sçauoir que regnãt à Rome l'Empereur Octauius Auguste, le premier qui proprement se pouuoit nõmer Monarque,&Empereur de tout le mõde, pource que son oncle Iules Cesar fut seulement dictateur,&encore peu de temps:& ayant ce Monarque fermé les portes du temple de Ianus, & mis la paix vniuerselle par tout le monde,dedans le 42. an de son empire, & au 741. de la fondation de Rome, selon Paul Orose, & autres autheurs,le 25.de Decembre nasquit nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ. S.Augustin l'atteste, suyuãt l'histoire Ecclesiastique,& autres historiens,& si faut entendre que ce iour estoit le plus court de toute l'annee, pource que le Solstice de l'Hyuer estoit lors le 25. Decembre

S. Aug. li. 15. 18. & 21. des sermons de la natiuité. Leon Pape en la dist. 75. chap. Quod dic. Sap. c. 1. 8.

cembre. Le mesme S. Augustin en parle encore en ses Sermons de la natiuité, & neantmoins nous dirons cy apres à quels iours de Decembre nous auons le Solstice en nostre temps. Les Saincts escriuent pareillemēt, que le iour que nostre Seigneur nasquit, il estoit Dimanche: ainsi le certifie Leon Pape, & Vincent historial en ses histoires, & l'heure qu'il nasquit, fut minuit, ce que l'Eglise nous donne à entendre en chantant ceste authorité de la sapience. *Dum quietum silentium tenerent omnia, & nox in suo cursu medium iter haberet, sermo tuus Domine à regalibus sedibus venit.* La pluspart des historiēs tiennent, qu'à la minuit aussi la salutation de l'Ange fut faicte à la vierge Marie, & qu'elle conçeut vn Vendredy en l'equinoxe de Mars. Vray est, que quelques vns maintiēnent, que ceste conception fut le soir, au commencement de la nuict: & que de là est venue ceste loüable coustume obseruee en l'Eglise Catholique, de dire au soir apres Vespres la salutation Angelique vulgairement appellee le Salut: en sorte que nous cōclurons qu'il nasquit le Dimanche à minuit, & fut incarné & conçeu le Vendredy, & selon la plus commune opinion, à pareille heure la natiuité en Decembre, & l'Incarnation en Mars: la mort & Passion de nostre Seigneur, selon que tous sont d'accord, fut à pareil iour de l'Incarnation, ayant accomply les ans qu'il luy auoit pleu de demeurer en terre auec les hommes, & que ce fut le 25. Mars. S. Augustin le dit aux lieux prealleguez, aussi font Tertulien, S. Chrysostome, sainct Cyrille, S. Hierosme, & autres saincts Docteurs: & fut en l'equinoxe du Printemps, selon le mesme sainct Augustin aux liures de la Trinité, & des Sermons alleguez: pareillement Paul Orose dit, qu'il venoit au vingt & cinquiesme de Mars, & que ceste esgalité de iours & nuicts, nommee Equinoxe, estoit lors en ces iours que nous disons. Les profanes historiens le disent aussi, mesme Macrobe en son premier liure, & autres. A ce propos il y a vne chose à noter, en laquelle peu de gens ont prins garde, & si ne croy pas que chacun l'entende: c'est qu'à bien considerer le vray cours du Soleil, & de l'an, & le iour que nostre Seigneur vint à naistre, ce iour là ne vient point maintenant au vingt & cinquiesme de Decembre, ny

Paul Orose liure 7.
Macrobe liu. 1.

ny sa Passion & mort le 25. iour de Mars, pource que le Solstice d'Hyuer s'est aduãcé, & est maintenãt l'onziesme de Decembre, & l'Equinoxe du Printemps est l'onziesme de Mars, peu plus ou moins, comme pourra cognoistre celuy qui aura quelque commencement de cognoissance en l'Astrologie, tellement que pour le iourd'huy l'annee de la naissance de nostre Seigneur s'accõplit parfaictement l'onziesme de Decembre: & les ans de l'Incarnatiõ & Passion: l'onziesme de Mars: pource qu'à present le Soleil fait à ces 11. iours ce qu'il souloit faire les 25. Et combien que ce soit chose longue à faire, de declarer la cause de ceste variation, si m'est-il aduis qu'il est bon de la monstre, pour satisfaire aux hommes de bon esprit. Or cela prouient de ce que l'an accoustumé, auec lequel on conte ordinairement, & lequel fut ainsi ordonné par Iules Cesar, ne se conforme parfaictement auec le vray an Solaire, qui contient en soy le vray cours, & reuolution du Soleil: pource que l'an commun (comme les faiseurs d'Almanacs, & autres computeurs des Calandes demonstrent) est presupposé auoir trois cens 65. iours & six heures, les 4. annees font vn iour par dessus l'an, qui se nomme Bissexte: toutesfois en ceste obseruance, y a erreur generale: pource qu'à la verité, le vray an & cours du Soleil, a trois cens 65. iours, cinq heures quarante neuf minutes & six secondes au plus, qui sont cinq sixiesmes d'vne heure, ou quelque peu moins. Par ainsi n'estans pas les six heures parfaictes, ains s'en faut vne sixiesme partie, les quatre ans ne peuuent faire vn iour entier de vingt-quatre heures, y defaillans deux tiers d'heure, & quelque peu plus. Vray est que cestuy erreur est petit larrecin, destrobant en quatre ans seulement deux tiers d'heure, & quelque peu plus sur mil cinq cens & tant d'ans: & neantmoins en ceste espace de temps, ce sont quatorze ou qinze iours: partant ces iours si notables, viennent aux onziesmes iours de Decembre, & de Mars, qui souloyent estre le vingt-cinquiesme. C'est erreur n'est pourtant procedé des Astrologues: car ils font leur conte parfait de l'an, par le vray cours du Soleil: toutesfois les Calandaires, & computeurs tiennent l'an cõmun, le faisant de trois cens soixante cinq iours & six

heures,

heures, combien que la quantité soit moindre, comme nous auons dit:par ce moyen il aduient souuent que Pasques & les autres festes mobiles sont solennisees à autres iours qu'on ne les doit celebrer,à cause des reigles & ordre que les anciens ont tenues en faisant les Calendriers & Almanachs, où ils ont presupposé q̃ l'equinoxe estoit ferme : ce neantmoins considerant que cela n'importoit en rien au salut des ames, on n'en a point fait de cas:si seroit-il bon toutesfois de le corriger,& si croy qu'au premier Concile general on corrigea ceste reigle , & y sera pourueu comme il appartient:il se trouue que beaucoup d'hommes notables en ont escrit plusieurs traictez cõme sont Stoefler,Albert, Poge,Iean Fernel, & maints autres. Or pour reuenir au precedent propos, à sçauoir de quel aage estoit nostre Redempteur quand il mourut, la plus grãd part des saincts Docteurs qui en parlẽt, disent qu'il estoit en l'aage de trente trois ans & plus, d'autant qu'il y a du iour de la natiuité vingt cinquiesme de Decẽbre, iusqu'à pareil iour du mois de Mars qu'il souffrit:autres croyent qu'il mourut à trente deux ans & trois mois : & par chascune de ces deux opinions y a des raisons biẽ apparentes:toutesfois ie ne veux point ennuyer le lecteur à les reciter. La Passion de nostre Seigneur fut en l'an dixhuictiesme de l'Empire deTibere,successeur d'Octauius, selon que recitẽt Eusebe & Beda,au liure des tẽps Quant à ceux qui escriuent qu'il souffrit la quinziesme annee, comme sont Eutrope, Lactance, & autres, il me semble qu'ils ont failly, pource qu'eux mesmes disent qu'il nasquit au quarãtedeuxiesme an de l'Empire d'octauius, en sorte qu'en regardant que cest Empereur regna encore quinze ans apres, & conferant le temps à l'aage de Iesus Christ,on cognoistra euidẽment que Tibere auoit regné dixhuit ans quãd nostreSeigneur souffrit. Outre ces choses il me souuient d'en escrire vne autre plus hautement recherchee & notee par Albert le Grand en son liure des choses vniuerselles, & qui à mon iugement est notable. C'est qu'estant chose certaine, comme il est prouué par l'authorité des saincts Docteurs, q̃ nostre Seigneur nasquit,estant le Soleil au premier degrẽ du signe de Capricorne,& iustemẽt à minuict,en ce mesme instant mõtoit

en l'orizon de le partie Orientale, le signe de la Vierge: par ainsi les estoiles monstroyent que celuy qui naissoit de la Vierge, auoit pour ascendant le signe de la Vierge. Et aussi que quād le Soleil de iustice mourut,& fut exalté en l'arbre de la croix,qui fut à midy,comme disent les Euāgelistes,la Planette du Soleil estoit au signe du Mouton,où se fait l'equinoxe, & là où est son exaltation, & est ce signe accōpaigné de treize estoiles, qui peut signifier Christ,& ses douze Apostres Si ne descriuēt-ils pourtant ces discours, que pour monstrer que toute chose obeyssoit, & se rangeoit à la volonté de son Createur, ce qui est plus amplement descrit par Albert le Grād. Qu'il soit vray que nostre Seigneur souffrit à midy, ie l'espere prouuer plus amplement. Les saincts Euangelistes escriuent qu'il fut crucifié à l'heure de sexte, & qu'il mourut à nōne:& faut entendre que l'heure de sexte estoit iustement à midy, car les Iuifs & autres nations diuisoyent anciennement tous les iours de l'an,pour grāds ou petits qu'ils fussent,& pareillemēt les nuicts en douze portions esgales,qu'ils nommoyent heures planetaires, tellement que les heures des iours d'Hyuer estoyent petites, & celles d'Esté grandes, & les heures de la nuict à l'opposite. Les heures du iour commençoyent au leuer du Soleil, & celles de la nuict à son coucher:par ce moyen à six heures il estoit midy,& à neuf heures il estoit trois heures apres midy : pource que le iour que le Seigneur souffrit,estoit esgal à la nuict,cōme nous auons dit : & partant les heures de ce iour là estoyent esgales aux nostres. A ceste cause il faut entendre que ces heures d'alors doiuent estre entendues pour celles dont le Seigneur parle, en disant: N'y a-il pas douze heures au iour? de ces mesmes heures est parlé en l'Euangile de la vigne,disant, que le pere de famille estant sorty dehors à onze heures, pour prendre les ouuriers, il les paya tout ainsi que les autres qui estoyent à la besongne dés le commencement du iour, au moyen dequoy les premiers se plaignoyent,disans : ceux cy n'ōt besongné q̃ vne heure,les veux-tu esgaler à nous? Par là on peut voir clairement,que d'onze iusqu'à douze heures estoit la fin du iour,ainsi disoyēt ils, ceux-là n'ōt besongné qu'vne heure:car si les onze heures eussent esté

comme

cõme maintenant,il y eust eu menterie. Puis S. Luc Euãgeliste dit en l'ẽdroit de la Passion que le Soleil s'obscurcit depuis l'heure de sexte iusqu'à nonne : ainsi donc on cognoist encor par là, que l'heure de sexte estoit l'heure de midy,&dura l'obscurité iusqu'à nonne,qui est à nous, trois heures apres midy:car s'il eust entendu aux six heures du iourd'huy, c'eust esté chose naturelle que le Soleil se fust couché, & obscurci à six heures du soir en Mars: parquoy estans les six heures d'alors, le midy de maintenant,ce fut vn grand merueilleux miracle.

De plusieurs choses aduenues à la naissance & mort de nostre Seigneur, recitees par plusieurs historiens, outre ce qu'ont dit les Euangelistes. CHAP. XXXII.

ENcore que les choses certifiees par les Euangelistes estre par grãdes merueilles apparues,lors de la naissance & mort de Christ, soyent les plus certaines & dignes de foy : si est-ce qu'il me semble conuenable de faire quelque mention des autres choses esmerueillables qui furent veuës par autres personnes qui l'escriuent. Paul Orose & Eutrope escriuans d'Octauius, & pareillement Eusebe disent,qu'au temps que Iesus Christ nasquit sur terre,aduint à Rome, que dans vne tauerne publique se descouurit & saillit vne fontaine de pur & excellent huile, qui par l'espace d'vn iour entier incessamment issoit & decouloit en grand abondance. Et semble que telle source d'huile voulust signifier l'aduenement de Christ, c'est à dire oingt, par lequel tous Chrestiens le sont:& la tauerne publique,en laquelle tous indifferemment sont receus & logez,signifie la vraye Eglise,la grãde hostelerie des Chrestiens : de laquelle doyuent issir & proceder incessamment toutes gens de bien & Catholiques. Eutrope y adiouste encor, qu'à Rome & lieux circonuoisins, en plein iour, clair & serain, fut veu vn cercle à l'entour du Soleil, aussi luysant & resplendissant que le Soleil mesme, qui rendoit autant ou plus de clairté. Paul Orose escrit aussi qu'en ce mesme temps, le Senat & peuple de Rome offrit à Octauius Auguste de le nommer seigneur, ce qu'il refusa, & ne

le voulut accepter, prognosticãt sans y penser qu'vn plus grand Seigneur q̃ luy estoit sur terre, à qui ce tiltre appartenoit. Cõmestor en sõ histoire scolastique, afferme qu'ẽ ce mesme iour, dedans Rome, le temple dedié par les Romains à la deesse Paix, tomba par terre en ruïne : & dit que dés le temps qu'il auoit esté edifié par les Romains ils cõsulterent l'oracle d'Apollo pour sçauoir combien de temps il dureroit, lequel fit responce, iusqu'à ce qu'vne vierge ait enfanté : ce qu'il iugerent impossible, & par ce moyen que leur temple dureroit eternellement : toutesfois à l'enfantement de la vierge, mere du Roy des cieux, il cheut par terre. Dont Lucas de Tuy, en la Chronique d'Espagne, escrit qu'il a trouué aux anciennes histoires du pays (ayant conferé & computé les temps) que la mesme nuict en laquelle nostre Seigneur nasquit, il apparut en Espagne, sur l'heure de minuict, vne nuee qui donna si grande clarté qu'il sembloit qu'on fust en plein iour de midy. Il me souuiẽt aussi auoir leu en S. Ierosme, que lors que la vierge s'ẽfuit auec son fils en Egypte, toutes les idoles & images des dieux qui y estoyent, cheurẽt par terre de dessus leurs autels, & que les oracles que ces dieux, ou pour mieux dire ces diables leur faisoyent, cesserent & onques puis ne leur dõnerẽt responce. Ce miracle allegué par S. Ierosme, semble estre approuué par Plutarque excellent hõme, bien qu'il fust Payen, lequel sans croire ces choses, ny sçauoir pourquoy elles estoiẽt aduenues, à fait vn particulier traité du defaut des oracles: car desia de son temps, qui estoit peu apres la mort de Christ, les hommes s'apperceurent que tels oracles leur manquoyent: & ne peut en ce traicté alleguer autre raison, sinon qu'il mourut quelques demons: mais il le disoit cõme homme sans foy, pource qu'il n'entendoit pas les esprits estre immortels. Toutesfois ceste chose est esmerueillable, & vrayement digne de grande cõsideration, de voir si apparemment que le diable se demonstra incontinent abatu & desconfit, & qu'apres la mort de nostre Seigneur il resta tellement vaincu qu'onques puis il ne peut donner responce: & que les gentils, sans entendre la cause, eurẽt cognoissance de ce defaut: au moyen dequoy Plutarque fit ce traicté, dedans lequel il escriuit ces mots
(dont

(dont Eusebe faict mention escriuant à Theodore cõme de chose notable:) il me souuiẽt, dit-il, auoir ouy dire sur la mort des demons à Emilian, orateur, hõme prudent, & humble, & cogneu de quelques vns de vous, que son pere venãt vne fois par mer vers Italie, & passant & costoyant de nuit vne isle inhabitee, nõmee, Paraxix, ainsi que tous ceux du nauire estoyent en silence & repos, ils ouyrent vne grande & espouuãtable voix, qui venoit de ceste isle, laquelle voix appelloit Ataman ainsi se nõmoit le pilote du nauire, qui estoit natif d'Egypte:) & combien que ceste voix fut entendue vne fois, ou deux par cest Ataman & autres si n'eut-il onc la hardiesse de respõdre iusqu'à la tierce fois, qu'il respondit: qui est là? qui est ce qui m'appelle? que voulez vous? adonc la voix prononça encore plus haut, & luy dit: Ataman, ie veux que quand tu passeras par aupres le golfe, nõmé Laguna, il te souuiẽne de crier, & luy faire entendre que le grand Dieu Pan est mort. Quoy entendu, ceux du nauire, eurent grand peur, & conseillerent tous que le patron du nauire ne se souciast point d'ẽ dire mot, ny s'arrester à ce golfe, au moins si le temps estoit propre à passer outre, ains entendre à parfaire leur voyage, mais venant à ioindre à l'endroit du lieu que la voix luy auoit dit, & designé, le nauire s'arresta, & la mer fut calme, & sans vent, tellement qu'il ne pouuoit plus voguer: au moyen dequoy il determinerent tous qu'Ataman feroit son ambassade: & pource faire, il se mit à la poupe du nauire, & cria ce Nocher le plus hautement qu'il peut, disant: Ie vous fay à sçauoir que le grãd Dieu Pã est mort: mais si tost qu'il eut dit ces mots, ils entẽdirẽt tant de voix crier & se plaindre, que toute la mer en retentissoit, & dura ceste plainte longue espace: dont ceux du nauire estonnez, & ayans vent prospere, suyuirent leur chemin: puis arriuez à Rome reciterent leur aduanture. Ce que venu aux oreilles de l'Empereur Tibere: il voulut en estre informé, & trouua que c'estoit verité. Pourquoy il est euidẽt, que de toutes parts les diables se plaignoyent de la Natiuité du Seigneur, pource que c'estoit leur destruction: car par la supputation des temps, on trouua que ses choses aduindrẽt au temps qu'il souffrit pour nous, ou peu deuant, lors qu'il les chassoit

& bannissoit du monde. Il est à presupposer que ce grand Pan(a l'imitation du grand Pan Dieu des bergers)qu'ils disoyent estre mort, estoit quelque maistre diable,qui alors perdit son Empire & force comme les autres. Outre ces choses Iosephe Iuif escrit,qu'en ces mesmes iours,fut ouy dans le temple de Ierusalem vne voix(bien qu'il n'y eust creature viuante leans) qui disoit : Abandonnons & vuidons ce pays vistement:c'estoit à dire,qu'il s'aperceurent de la persecution qu'ils auoyent à souffrir,& qui les pressoit de pres , par la mort que receuoit le donneur de la vie.En l'Euangile des Nazariens se trouue,que le iour de la passion, cheut la porte du temple,qui estoit si somptueuse & de perpetuelle structure. Voila comme on trouue les choses admirables qui aduindrẽt en ce temps-là, encore que les Euãgelistes n'en facent point de mention, cõme de chose non necessaire. Si faut-il entendre que se grand eclipse du Soleil, qui dura trois heures,auãt que Christ fust en la croix , n'estoit pas naturel , comme celuy que nous voyons quelque fois par la conionction du Soleil,& de la Lune,ains fut miraculeux,& cõtre tout ordre & cours naturel. Ceux qui ne sçauent pas cõme se fait l'eclipse du Soleil,doyuent sçauoir qu'il ne peut estre sinon par la conionction du Soleil & de la Lune,estant la Lune interposee entre le Soleil&la terre,&toutesfois l'eclipse qui aduint lors de la Passion,fut en oppositiõ estãt la Lune en son plein , & distant du Soleil de cent octante degrez,en l'autre hemisphere inferieur à la ville de Ierusalẽ:pour mõstrer que cela est vray,outre ce qu'en escriuent plusieurs historiens , le texte de la saincte Escriture le prouue: car cela est certain que iamais on ne sacrifioit l'agneau,sinon le 14.de la Lune,lequel agneau fut mãgé par Iesus Christ,& ses disciples, le iour precedãt sa mort, ainsi qu'il estoit commandé en Exode 12.chap.& Leuitique 23. Et le l'endemain , qui estoit la solennité des Azimes, Christ(l'agneau inmaculé (fut crucifié,la Lune estant par necessité en son plein & opposite du Soleil,sans le pouuoir faire esclipser,ce que ne pouuoit non plus faire aucun des autres planettes : partant donc il fut miraculeux , contre l'ordre de nature , & en la puissance du seul Dieu , qui priua le Soleil de sa lumiere par cest espa-

ce de

ce de temps. Au moyen dequoy ce grand personnage S. Denis Areopagite,estant ce iour là en Athenes,& voyāt ainsi obscurcir le Soleil,& aussi cognoissant, cōme homme bien docte en Astrologie,& cours celestes,tel Eclipse estre contre la reigle de nature, dit à haute voix: ou le mōde veut finir,ou le Dieu de nature souffre. Pour ceste cause dit-on, que les sages d'Athenes estonnez de cela, firent edifier incontinent vn Autel au Dieu incogneu:ou depuis arriuant S. Paul, leur declara qui estoit ce Dieu incogneu,que c'estoit le Christ nostre Redēpteur, Dieu & hōme,qui lors auoit souffert:au moyē dequoy il conuertit beaucoup de personnes à la foy. Quelques gens ont esté en doute, asçauoir si cest Eclipse & obscurité du Soleil fut vniuerselle par tout le mōde,& fondoyent leur argument sur ce qu'ils disoyent,que quand l'Euangeliste dit par toute la terre, c'est à dire, par maniere de parler, tout le pays d'enuiron, & fut Origene de ceste opinion: mais quoy? nous voyons qu'en Grece, mesmement en Athenes,ceste tenebrosité fut veuë,qui me fait croire que tel Eclipse estoit vniuersel par tout nostre hemisphere,& par tout où le Soleil pouuoit estre veu. Ie dis ainsi pource qu'ē tout l'autre hemisphere,où il estoit lors nuict l'ō n'en pourroit rien voir,ny estant point pour lors la veuë du Soleil:car il ne peut illuminer en vn instāt que la moitié de la terre, à cause de l'ōbre qu'elle se fait à soy mesme:toutesfois nous deuōs sçauoir,qu'estant lors la Lune en son plein, & n'ayāt lueur que celle qu'elle prend de la splēdeur du Soleil,&encore astāt en l'hemisphere,qui est sous nous,elle viēt à estre violentement eclipsee & obscurcie, à cause seulement du defaut de la lueur du Soleil: par ainsi l'obscurité fut vniuerselle par tout le monde, pource que la Lune & les Estoilles ne peuuent dōner lumiere que premierement elles ne la reçoiuent du Soleil.

De plusieurs passages cottez par maints autheurs qui ont fait mention de Christ & de sa vie.

CHAP. XXXIII.

I'Ay maintesfois ouy plusieurs gens doctes & curieux, qui demandoyent raison pourquoy,& d'où procedoit que les Gentils & Ethniques, ont par leurs escrits si peu

fait de mention de la vie de Iesus Christ,& ses miracles, qui furent en si grand nombre,& tant publiez, &manifestez, mesmement par ses disciples:veu que ces Ethniques ont bien fait mention en leurs liures d'autres choses particulieres aduenues en leurs temps,& neãtmoins qui n'estoyẽt de si grande importãce,à quoy ie respons premierement,que c'est contre verité, de dire que les historiens profanes n'en ayent point parlé:car il y en a infinité: desquels i'ameneray quelques exẽples pour ceux qui n'ont pas grãde cognoissance des anciẽnes histoires:ma seconde raison c'est qu'il faut considerer sur ce passage , que la saincte Foy & Loy de grace dõnee par Christ, cõmençãt par luy,& les Apostres à se publier par le mõde,fut acceptee par quelques vns qui delibererẽt de viure & mourir en icelle:autres obstinez en leurs vices & pechez,nõ seulement la refuserent: mais la persecuterẽt.Il y en eut encore quelques vns qui tenoyent le milieu:car biẽ qu'elle leur semblast bõne,si est- ce que pour crainte des tirãs, & persecuteurs,& autres humaines cõsiderations, que ceste saincte professiõ veut estre desprisee,ils nevoulurẽt l'embrasser ny accepter. Estant donc le monde ainsi party en trois opinions , ceux qui confesserent Christ firẽt choses notables & merueilleuses, dont plusieurs portent grand tesmoignage de verité:du nombre desquels furent sainct Denis Areopagite,Tertulien,Lactance,Firmian, Eusebe Paul Orose,& maints autres, qui seroyẽt longs à reciter. Les autres mauuais, qui la persecuterent , comme chose estrãge &abhorree de leur loy,pourchasserẽt totalement de la ruiner: & cacher les miracles , la vie , & la doctrine de Christ: pour ceste cause ils n'en parlerent point , ou ceux d'entr'eux qui en parlerent aucunement , le firent afin de la cõtemner & obscurcir ,cõme firent les malheureux Porphire,Iulien,Vincent,Celie,Africain.Lucian,& autres tels hõmes diaboliques: cõtre lesquels ont doctemẽt escrit S.Cyprian,Origene,S.Augustin & autres. Les autres qui par crainte, ou considerations mondaines ont delaissé à estre Chrestiẽs, & à aimer & cognoistre la verité,pour ces mesmes occasiõs delaisserent à en parler: & si aucũs en ont touché quelque chose,ç'à esté auec bourdes & menteries,encore assez sommairement. *Et neantmoins*

moins,tout ainsi que quand on veut cacher la verité sous le voile d'aucunes coulourees mẽsonges. Il aduient souuent la verité certaine occulte proprieté de la verité,que celuy qui la veut cacher,la deguise,& paslie en telle sorte que par son mesme propos se descouurent les menteries, & se cognoit la verité apparẽte&manifeste: aussi en est-il aduenu en ceste sorte,à ces deux manieres de gens:car encore qu'il s'efforçassent d'exterminer & destruire les miracles de Christ & sa doctrine,si est-ce que toutes les fois qu'ils en parloyent ils disoyẽt quelque chose par laquelle on cognoissoit leur malice & la bõté de ceste doctrine. Ie pourrois bien dire beaucoup de choses,que les Sibilles en ont dit & escrit,mais pource que ce qu'elles en dirent ne procedoit de leur propre iugement: ains par esprit de prophetie,& selon que Dieu leur en auoit communiqué, bien qu'elles fussent infideles, ie m'en tairay pour venir aux autres authoritez Le premier est plus euidẽt tesmoignage, combien que ce soit le plus commun, est celuy de nos plus grands ennemis du nombre desquels est Iosephe Iuif de lignee,& de nation &aussi pour la vie,& pour la profession, il dit ces mots:En ces mesmes temps viuoit Iesus homme fort sage, s'il est licite de le nommer homme, pource qu'à la verité il fit des choses merueilleuses, & fut maistre & docteur de ceux qui aimoyent & cherchoyẽt la verité il assembla &fut suiuy de grãdes troupes de Iuifs & Gentils,& estoit le Christ,& combien que par apres il fust accusé par les Principaux de nostre foy, & crucifié, si ne fut il abandonné de ceux qui l'auoyent auparauant suiuy,ains trois iours apres sa mort il s'apparut vif à eux selon que les Prophetes inspirez deDieu auoyẽt predit & prophetisé de luy. & encore de nostre temps, la doctrine & le nõ des Chrestiens,perseuere par le monde. Voila les paroles de Iosephe, lequel a escrit de la destruction de Ierusalem comme tesmoin de l'auoir veu, ce qui aduint quarante ans apres la passion de Christ. Pilate pareillement qui auoit donné la sentence de mort, cõme luy porta neantmoins tesmoignage de ses grands miracles,les mãdãt par lettres à l'Empereur Tibere tellement qu'il fut mis en cõseil au Senat,à sçauoir s'ils receuroyẽt Iesus Christ pour Dieu: & combien qu'ils n'y donnassent

Iosephe li. 2.des anti.

consentement, Tibere deffendit neãtmoins de persecuter les Chrestiẽs. Quant est du tremblement de terre, & obscurcissement du Soleil, pendant le temps que le Christ souffroit en croix, nous en auõs aussi des tesmoings Ethniques. Flegon historien Grec, natif d'Asie, duquel Suidas fait speciale mẽtion, dit pour chose esmerueillable, qu'au quatriesme an la deux cẽs dixiesme Olimpiade, qui ioindra en bien contant, à l'an dix-huictiesme de l'Empire de Tibere, qui fut lors que le Seigneur souffrit, il y eut Eclipse de Soleil le plus grand que iamais fut veu, ne qui se trouua par escrit, & qu'il auoit duré depuis sexte iusqu'à nõne: & que pendant ceste Eclipse, le trẽblement de terre fut si grand en Asie, & en Bytinie, qu'il y eut infinité d'edifices qui tomberent par terre. Il semble qu'outre ce Flegon, qui estoit du temps mesme qu'il escrit, que Pline ait senti & escrit la mesme chose, car il dit que du temps de l'Empereur Tibere, le tremblement de terre fut plus grand que iamais n'auoit esté, & dit-on que par iceluy furent tombees & ruinees douze villes en Asie, sans vne infinité d'autres edifices, en sorte que les historiens qui furent Gentils, bien qu'ils ne sçeussent la chause, n'ont point laissé d'escrire les miracles de Christ. L'autre miracle du voile du temple qui se rompit, Iosephe le recite pareillement. De la cruelle mort des Innocens, que Herode fit mourir, en est faite mention par vn autre Iuif, nommé Philon, historien de grande authorité, en son abbregé des temps, où il dit qu'Herode fit tuer certains enfans, & auec eux son propre fils, pource qu'il auoit ouy dire que le Christ, Roy promis aux Hebrieux, estoit né: & fut cest autheur du tẽps de l'autre Herode nõmé Tetrarque comme luy mesme le dit. Ceste histoire des Innocens est encore plus amplement recitee par Macrobe, historiẽ Ethnique & Latin fort ancien lequel en racontant quelques mots ioyeux & facetieux de l'Empereur Octauius (au temps duquel nasquit nostre Seigneur) dit qu'ayant l'Empereur ouy parler de la cruauté d'Herode enuers son fils, & les autres enfans il dit qu'il estoit meilleur estre en la maison d'Herode son porc, que son enfant: & cela disoit il, pource que les Iuifs ne tuent point les porcs: laquelle facetie est aussi alleguee par Dion

Plin. li. 2.

Grec

Grec,en la vie de ce mesme Empereur:tellement qu'il y à beaucoup de miracles, dont les Iuifs & les Gentils, sans y pẽser portẽt tesmoignage d'auoir esté faicts par Christ, outre ceux qu'escriuent les Chrestiens: Que dirons nous plus,de ce que les anciens Empereurs ont senti de nostre foy,& de ce qu'ils ont fait à l'encontre des fidelles? En premier lieu S.Pierre, & semblablement S. Paul moururent par le commandement de Neron Empereur,36.ans apres la mort de nostre Seigneur: & alors fut grande persecution de l'Eglise, de la quelle les Gentils ne laissoyent de faire mention, & particulierement Suetone Tranquille, & Corneille Tacite, qui furent de ce temps, & de grande authorité. Suetone en la vie de Nerõ,parlant de quelques vnes de ses ordonnances, dit,qu'il tourmentoit & affligeoit auec grandes peines, & diuers tourmens,vne espece de gens qui se nommoyent Chrestiens, & suyuoyent vne certaine creance & nouuelle religion. Et Corneille traitant des faicts de ce mesme Neron dit, qu'il persecutoit, & chastioit auec des terribles tourmẽs vne maniere de gens,que le vulgaire appelloit Chrestiens, & que l'autheur de ce nõ,estoit Christ de Ierusalem,que Pilate gouuerneur de Iudee auoit fait crucifier, & que par le moyẽ de sa mort, & sa doctrine auoit commencé s'esleuer. Or voyons maintenant,ce qu'en escriuent les autres Gentils, qui ne sont point de moindre authorité. Pline neueu, par quelques vnes de ses elegantes Epistres, demandoit à l'Empereur Traian,duquel il estoit proconsul en Asie, comment il vouloit que fussent chastiez les Chrestiens, qui estoyent accusez & menez deuant luy,& afin de bien informer son Seigneur de ce qu'il trouuoit contre eux il disoit entre autres choses,que ces Chrestiens se leuoyẽt à certaines heures de la nuict & s'assẽbloyent pour chãter des Hymnes & loüanges à Iesus Christ, qu'ils adoroyent pour Dieu:estans ensemble en congregation, ils faisoyẽt des vœus, nõ pour faire mal ny dommage à autruy, ains promettoyent de ne rien desrober:de n'estre adulteres:de ne point faillir à promesses ou serment, & de ne nier ce qui leur auoit esté presté ou baillé en garde, & dit outre ce Pline qu'ils mangeoyent tous ensemble sans posseder aucune chose en propre. Par là peut on cognoistre quels

Corneille Tacite.

estoyent lors les exercices des Chrestiens, & pour quelle chose le monde les abhorroit & persecutoit : ces choses sont escrites par vn infidelle & idolatre, 60. ans apres la Passion de Iesus Christ. Ausquelles lettres l'Empereur fit respõse: que puis qu'ils n'estoyẽt accusez d'aucuns excez ou malices, qu'il ne se souciast point de les chastier, ny de faire aucune inquisition contre eux: toutesfois quand ils seroyẽt accusez deuant luy, qu'il cherchast le moyẽ de leur faire laisser ceste religion : mais encore qu'ils ne la vousissent laisser qu'il ne leur en fit portant aucune chose. Vray est neantmoins qu'auparauãt, cest Empereur Traian comme infidelle, & trompé par les accusateurs, auoit persecuté les Chrestiens. A l'empire duquel vint à succeder Adrian son nepueu duquel Ælie Lampride historiographe, escrit qu'il commença à honorer les Chrestiẽs, leur permettãt viure en leur loy, & luy mesme adoroit Christ, & fit bastir les temples, mais depuis il changea ce propos, & deuint odieux & cruel enuers les Chrestiens estant deceu & abusé par les maistres de ces fausses ceremonies, & par les Euesques de ses faux dieux, luy disans que s'il fauorissoit aux Chrestiens tout le monde seroit conuerti en ceste loy, par ainsi se perdroit la religion de leurs Dieux. Cela mesme est certifié par Pierre Crinit. Il se trouue en la vie de Saturnin qu'à ce mesme Adrian fut enuoyee vne lettre par Seuerin Consul, ou il manda qu'il y auoit en Egypte plusieurs Chrestiens, entre lesquels aucuns se nommoyent Euesques & que nul d'eux n'estoit oysif, ains que tous trauailloyent & s'employent à quel ques exercices, & qu'il n'estoit pas iusqu'aux aueugles & gouteux qui ne vesquissent du labeur de leurs mains, que tous adoroyent vn seul Dieu, lequel estoit aussi adoré des Iuifs. Nous lisons semblablement aux histoires qu'ayant c'est Empereur recõmẽcé à mal traiter les Chrestiens, à la persuasion de ses faux Pontifes, il y eut vn sien ambassadeur nommé Serene Eramie, Ethnique comme luy, qui luy escriuit vne lettre, par laquelle il luy mandoit qu'à son aduis c'estoit cruauté de consentir à l'oppression des Chrestiens, n'estans accusez d'autre chose sinon que d'obseruer leur religion, veu mesmement qu'ils ne se trouuoyent charges d'autres crimes

crimes ou coulpe: au moyen de laquelle lettre l'Empereur Adrian defendit à Minus Fondan Proconsul en Asie, de condãner aucun Chrestien s'il n'estoit conuaincu d'autre crime, que de celuy de la religiõ Chrestienne.

Quelles opinions les anciens Empereurs ont euës de la personne de Christ, par le tesmoignage qu'en rendent les historiens Ethniques.

CHAP. XXXIIII.

A Cest Empereur Adrian (duquel nous auons parlé par le dernier chap.) succeda Antonin le debonnaire, lequel encore qu'il eust ce nom, estoit peruers & meschant. Il sentit mal de la foy de Christ, & persecuta les Chrestiens, mais son successeur Marc Aurele fut en cela plus modeste, car au lieu de les persecuter, il les conduisoit auec soy en son armee: par l'oraison desquels elle fut deliuree du danger en quoy elle estoit, par faute d'eau que les ennemis leur auoyent couppee: pource que Dieu luy en enuoya, & à ses ennemis foudre & tonnerres. De ces choses est faite mention en l'vne de ses lettres: & Iules Capitolin en parle aussi, encore qu'il ne l'attribue pas du tout aux Chrestiens. Ces choses aduindrent enuiron 145. ans apres la mort & passion de nostre Seigneur. La 15. ou 20. annee ensuyuant estant Seuere esleu Empereur, Elie Spartien Ethnique comme luy, escrit, qu'il fit vne loy, par laquelle il deffendit sur grandes peines, que aucun ne se conuertit Chrestien, ny Iuif. Apres lequel Seuere, fut Empereur Antonin Eliogabale, duquel nous auons descrit la vie & dissolution: & recite Lãpride, (qui a escrit sa vie) qu'il fit faire à Rome vn tẽple dedié à son Dieu seul, & qu'il vouloit que les Chrestiens y entrassent pour sacrifier, toutesfois les Chrestiens n'en voulurent rien faire. A cest Eliogabale succeda l'Empereur Alexandre Seuere, en l'an de nostre Seigneur, 192. & fut en grãd bransle de se faire Chrestien. Aussi nous trouuons, qu'il auoit bonne opinion de nostre foy, & qu'il honnoroit fort les Chrestiens, & leur dõna lieux & assietes à Rome, pour faire faire des temples, & lieux d'oraison. Il tenoit l'image de Christ en son oratoire: cecy est escrit par Elie

Lampride, outre ce qu'en escriuent les Chrestiens, & si dit que plusieurs tauerniers & patissiers s'en allerent vers l'Empereur, se plaindre des Chrestiens, disans qu'ils leur auoyent osté leurs logis & maisons, pour faire leurs bigotages, & qu'ils obseruoyent vne religion contraire à celle des Romains. A laquelle complainte l'Empereur fit responce, qu'il valoit mieux que Dieu y fust adoré, que d'employer tels lieux aux affaires de leurs vacatiõs. Ce Seuere mort, luy succeda Maximin, ennemy & persecuteur des Chrestiens, mais il vesquit peu, & finit de male mort. Depuis lequel & encor deux autres qui durerent peu, l'Empire vint entre les mains de Philippe, qui fust baptisé, comme dient quelques vns, & le premier qui receut les Chrestiens, Eusebe l'afferme: toutesfois les historiens Gentils n'en escriuent rien. Chacun iour Dieu illuminoit de plus en plus les cœurs des hõmes & grand nombre s'en conuertissoit à nostre Foy, malgré l'Empereur Decius, & Diocletiã, & autres semblables, & iusqu'à ce que lassez de les persecuter, ils les dissimulerẽt & souffrirent quelque temps, comme ils les dissimulerent par vne lettre de Maximin Empereur, cõpagnon de Diocletian qui fut deux cens tant d'ans apres nostre redẽption: laquelle lettre dit en nostre langue ce qui s'ensuit: Cesar Maximin inuincible, grand pontife de Germanie, d'Egypte, de Thebes, de Sarmacie, de Perse, d'Armenie, de Carpi, & encore victorieux des Medes, & pour ses victoires nommé dixneuf fois Empereur, & huict fois cõsul, & pere de la patrie: au cõmencement de nostre Empire, entre autres choses que nous determinasmes faire pour le bien public, ordonnasmes que l'ordre qui se tiendroit en toutes choses, fut cõforme aux anciennes loix, & la publique discipline de Rome conseruee: & par ce mesme moyen commandasmes que ces hommes qui se nõment Chrestiẽs, & qui ont laissé nostre antique religiõ fussent pressez, contraints, & forcez de laisser la nouuelle, qu'ils auoyent prinse, & qu'ils obseruassent la nostre anciẽne, establie par nos predecesseurs: mais estant venu à nostre cognoissance, que nonobstant ce commandement, & rigueur vsee contre eux pour leur faire obseruer ils n'ont point delaissé de suyure leur vouloir, & qu'ils sont si fer-
mes

mes &constãs en leurs propos,qu'il n'y a force ny peines si griefues qui les puissent retirer de leur religion,& leur faire garder la nostre : ains ont plus aimé s'exposer à grief tourmẽt, & mort, & qu'ils sont encor auiourd'huy en ceste mesme cõstance, sans vouloir reuerer ny hõnorer aucũs des dieux de Rome. Nous memoratifs de nostre accoustumee clemẽce & pitié,deliberons en vser enuers les Chrestiens : A ceste cause nous permettons que d'huy en auant toute personne se puisse faire & nommer Chrestiẽ,auoir lieux pour faire assemblees, & edifier tẽples, où ils puissent prier & sacrifier : laquelle licence & faculté nous leur concedons,par condition, qu'ils ne feront aucune chose contre nostre republique & religion, & qu'en autre chose ils obserueront nos loix & constitutions : & encor que pour recognoissance de ceste permission, ils seront tenus de prier leur Dieu pour nostre vie & santé: & pareillement pour l'estat de la republique de Rome, afin qu'estant la ville prospere & entiere, ils puissent eux-mesmes viure de leur labeur en repos & seureté. O veritablement infortuné Empereur, si tu eusses forcé les Chrestiẽs de laisser & renoncer leur foy, cõme mauuaise, comment eusses-tu voulu les faire prier pour toy, & les forcer à faire memoire de toy en leurs oraisons ? A tout le moins ceste lettre nous seruira en ce que toy-mesme tu tesmoignes de la constance, vertu, & esprit qu'auoyẽt les martyrs Chrestiens,en souffrant patiemment les tourmẽs & supplices qui leur estoyẽt donnez pour l'amour de Christ. Or quelque tẽps apres Maximin vint à succeder à l'Empereur Constantin, qui fut surnõmé le Grand,fils de ceste bõne Dame Heleine, qui trouua la vraye croix: qui fut enuiron 292. ans apres la redemption de l'humain lignage:il fut bon Chrestien,& fit tãt de biens en l'hõneur de Dieu,& de la saincte Eglise, & aux ministres d'icelle que ce seroit chose longue à reciter.Il permit à tous indifferẽment d'estre Chrestiẽs, pour lesquels il fit bastir de somptueux temples, & ceux qui premierement estoyent dediez aux idoles, il les dedia au seruice de Christ, & des siẽs. Depuis ce tẽps,combien que l'Eglise de Dieu ait souffert des scandales, & persecutions, comme furent celles de Iulian l'Apostat,

& autres, si est-ce que tousiours & en plusieurs parties du monde, Christ a esté publiquement adoré. Et de là en auāt toutes les histoires sont pleines des actes des Saincts: encore la plus grande part de subsequens Empereurs ont esté fidelles & Catholiques, comme furent Theodose, Iustinian, & autres semblables. Ie pourrois bien amener plusieurs autres authoritez d'historiens Ethniques, qui ont parlé de Christ, mais ie me suis voulu aider de ce petit nombre seulement, pource qu'ils sont fameux & de grande authorité.

Que les hommes venus de basse condition, ne doyuent laisser d'essayer à se faire illustres, & de plusieurs exemples à ce propos.

CHAP. XXXV.

ON voit que naturellement les hōmes descendus de haute & genereuse lignee, deuiennēt le plus souuēt grands & excellens personnages, imitās la naifue noblesse, & ancienne vertu de leurs ancestres: toutesfois pource qu'il n'y a loy, ny reigle si certaine qui n'ait quelque exceptiō, ceste cy se trouue du nombre: car quelquefois les peres qui sont gens de bien, doctes, & sçauans engendrēt des enfans oiseux, abiets, & inutils: & neātmoins posé le cas, que ceste reigle fut encore plus certaine, & absoluë qu'elle n'est, si est-ce que ceux qui descēdent de basse race, & aussi de pauures parens, ne doyuēt delaisser à mettre toute peine de se rendre vertueux & bien loüables: pource que les maisons, qui le iourd'huy sont tenues & reputees anciennes & nobles, ont prins leur origine de vertu, & ont rendu nobles leurs successeurs. Parquoy afin d'esmouuoir & donner cœur aux hommes d'aspirer à choses hautes, ie me delibere reciter les exemples de quelques vns nais de pauures parens, qui toutesfois sont deuenus grāds personnages, & excellens en vertu, & noblesse. Pour le premier nous mettōs en auant Tiriat Portugalois, tant estimé par les historiens, & mesme par les Romains, au sang desquels il a tant de fois baigné son espee. Cestuy estoit fils d'vn berger, & de son ieune âge aidoit à son pere à garder les brebis: mais ayant le cœur enclin à plus grandes choses, delaissa la garde des bestes

domestiques & priuees, pour s'adonner à la poursuite des sauuages, & deuint grãd chasseur. Depuis venant les Romains à mener guerre en Espagne, il assembla plusieurs de ses compagnons, auec lesquels il escarmouchoit bien souuent ses ennemis, & aucunesfois ses amis: & fut si vaillant & adextre aux armes, qu'en peu de iours il assembla des gens en nombre suffisant pour dresser vne armee, & tenir camp: auec lequel il cõmença à faire la guerre aux Romains, pour la deffence de son pays, ce qui dura 14. ans: pendant lequel temps il obtint contr'eux plusieurs grãdes victoires. Et a esté tãt qu'il a vescu puissant, craint & redouté de ses ennemis: mais à la fin il fut malheureusement occis en trahison, au grãd regret de toute sa gendarmerie, par laquelle il fut noblement mis en sepulture. Arsaces Roy des Parthes, fut de si basse & infime lignee, qu'il ne s'est trouué aucun qui ait entendu quels furent ses parẽs apres qu'il se fut retiré de la subiection & obeissance d'Alexandre le Grãd, il fut le premier qui constitua Royaume entre les Parthes, peuple tant renõmé & craint par les Romains, & au moyen de ses grandes proüesses & vaillãces, les Roys ses successeurs, pour memoire & reuerẽce de son nom, encore qu'ils n'eussent le Royaume par heredité & succession, furent à cause de luy nommez Arsacides, comme les Empereurs Romains ont pris le nom de Cesar, à cause du grãd Cesar Octauius Auguste. L'excellent Capitaine Agatocles qui pour son sçauoir & grãd cœur fut Roy de Sicile, & fit cruelle guerre aux Cartaginiens, estoit de si basse parenté, qu'il me semble auoir leu qu'il estoit fils d'vn potier de terre: & que depuis qu'il fut paruenu à cest honneur & dignité de Roy, toutes les fois qu'il faisoit festin, il vouloit que parmy les vases d'or & d'argent, auec lesquels il estoit seruy, on entremeslast des vases de terre, pour demonstrer qu'il se souuenoit du bas lieu de son origine. C'est encore vn autre grand exemple celuy de Ptolomee, vn des meilleurs Capitaines d'Alexãdre, apres la mort duquel il fut Roy d'Egypte & de Syrie: & tel qu'à cause de son nom ses successeurs Roys d'Egypte furent nommez Ptolomees. Ce Ptolomee estoit fils d'vn escuyer nõmé Lac, qui iamais ne seruit d'autre chose que d'escuyer en l'armee d'Alexandre. Isicrates Athe-

nien fut en l'art & ſcience militaire fort illuſtre, car il vainquit les Lacedemoniens en bataille rangee, & reſiſta vaillamment à l'impetuoſité d'Epaminondas de Thebes Capitaine excellent : & fut celuy qu'Artaxerxes Roy de Perſe, eſleut Lieutenant general de ſon armee, quand il voulut faire guerre aux Egyptiens:Si ſçauons nous pourtant(ſelon ce que tous en eſcriuent) qu'il fut fils d'vn ſauetier.Ie m'eſtois oublié d'Eumenes, l'vn des plus excellens Capitaines qu'euſt Alexandre en vaillãce,ſçauoir,& bon conſeil:la vie duquel & ſes grands faits d'armes ſont deſcrits par Plutarque & Paul Emile, lequel encore qu'il ne fuſt fauoriſé és biens & ſuccez de Fortune, comme les autres,ſi ne laiſſoit-il pourtant marcher aucun deuant luy:quant à l'art militaire,&ſi acquit ſes vertus & gloires de luy meſme,ſans eſtre aduancé,que par ſon labeur, luy eſtant fils d'vn homme de baſſe condition, qui ſelon aucuns eſtoit chartier. Entre les humaines ſeigneuries & dominations,il n'y en a point eu de ſi grande & puiſſante que l'Empire Romain, lequel a eſté regi & gouuerné par tant de grands perſonnages excellens en mœurs, & vertus, & neantmoins pluſieurs ont aſpiré & atteint ce ſouuerain degré de gouuernement, qui eſtoyent de baſſe & infime parentee. Elie Pertinus Empereur de Rome, fut fils d'vn artiſan,ſon ayeul,auoit eſté Libertin (c'eſt à dire qu'il auoit autrefois eſté de ſeruile condition,& depuis auoit acquis liberté)ce neãtmoins à cauſe de ſa vertu & valeur, il paruint à l'Empire, puis afin de donner exemple aux autres de bas eſtat,& les inciter à vertu,il fit couurir de marbre bien elabouré, toute la boutique où ſon pere ſouloit beſongner de ſon meſtier. C'eſt Empereur Elie ne fut pas ſeul de bas lieu : qui paruint à l'Empire : car Diocletian qui tant illuſtra Rome de triõphantes victoires, eſtoit ſeulement fils d'vn Scribe:aucuns diſent que ſon pere eſtoit Libraire, & luy meſme eſclaue. Valentinian auſſi acquit l'Empire,bien qu'il fuſt fils d'vn cordier. L'Empereur Probus eſtoit fils d'vn iardinier. Aurelian,de qui la renommee & vertu fut ſi grãde, eſtoit de ſi baſſe lignee,que les autheurs ne ſont pas ſeulement d'accord du lieu de ſa naiſſance. Marc Iules Licinie, & auſſi Bonoſe gouuernerent l'Empire de Rome, dont le

premier

premier estoit fils d'vn villageois de Dace : l'autre fils d'vn maistre d'eschole. Assez d'autres Empereurs de ce calibre furent à Rome, lesquels pour briefueté ie laisse arriere : cõme Maurice, Iustin, predecesseur de Iustinian, & Galere qui fut berger premier qu'estre Empereur. De ceste haute & supreme dignité, venons au Pontificat & S. Siege Apostolique, auquel sont aussi paruenus des hõmes de basse condition. Le Pape Iean XXII. fut fils d'vn cordonnier natif de France, lequel pour sa vertu & sçauoir vint à ce degré, & augmenta le patrimoine & seigneurie de l'Eglise. Le Pape Nicolas V. auparauant nommé Thomas, estoit fils de pauures parens, qui alloyent vendre par les rues de poules & des œufs. Le Pape Sixte IIII. premierement nommé François, & Cordelier, estoit fils d'vn marinier. I'en pourrois nommer assez d'autres, que tout expres ie laisse en arriere, pource que ceste dignité ne se doit acquerir par noblesse de sang, ains par vertu. Iesus Christ nous en fait exemple : car le meilleur qui se soit assis en la chaire, & que luy-mesme y mit, fut S. Pierre qui souloit estre pescheur de poisson, mais il le fit pescheur des hommes. Et descendant encore aux Roys & Princes, les Romains esleurent pour leur Roy Tarquin Prisque fils d'vn marchand de Corinthe, & encore banny de son pays : lequel estant Roy augmenta les confins de son Royaume, & le nombre des Senateurs, & de la cheualerie : il institua de nouueaux estats pour le seruice & ceremonies de leurs dieux : tellement que le peuple ne se repentoit point d'auoir esleu pour leur Roy vn estranger. Seruie Tulle qui fut pareillement Roy de Rome, regna par long temps auec grandes victoires, & qui triompha par trois fois, & en la fin regna Roy fort excellent, estoit reputé de plusieurs fils d'vne pauure seruante, dont il a tousiours retenu le nom de Seruie. Les Roys des Lõbards, s'ils ne furent aussi anciens que les Roys de Rome, au moins furent-ils pour leur regard aussi puissans : le troisiesme desquels, nommé Lamusie, estoit fils d'vne pauure fẽme publique, qui en accoucha auec deux autres fils tout en vn coup, laquelle, comme peruerse & mauuaise mere, les ietta dans vn grãd fossé, où il y auoit quelque peu d'eau : d'auanture le Roy Agelmond passant par là,

vid cest enfant en l'eau, & le toucha tout doucement du bout de la lance qu'il tenoit en ses mains, afin de sçauoir que c'estoit, mais l'enfant tout ieune qu'il estoit, se sentát touché empoigna le fust de la lance auec la main, sans le laisser: ce que voyant le Roy fort esmerueillé qu'vne si petite creature eust monstré telle force, le fit tirer dehors & nourrir auec grand cure & soin: & pource que le lieu où il l'auoit trouué estoit surnommé Lama, il le fit nommer Lamusie: lequel deuint tel, & eut fortune si fauorable qu'il fut Roy des Lombards, & dura sa succession iusqu'au Roy Albouïn, en la personne duquel elle fut perdue. Vn autre cas non moindre que cestuy cy aduint au Royaume de Boëme: car vn nommé Primislas fils d'vn paysan, fut esleu pēdant qu'il labouroit la terre emmy les champs: pource qu'estant les Boëmiens en doute quel ils deuoyent eslire Roy, mirent aux champs vn cheual sans bride, ny sans frein, & le laisserent aller à son vouloir, ayāt ferme propos d'eslire pour leur Roy celuy auquel le cheual s'arresteroit: si aduint d'auāture que ce cheual s'arresta tout droit deuant Primislas, qui alors tiroit & labouroit la charrue aux chāps: parquoy ils l'esleurēt pour leur Roy, où il se gouuerna excellemment & sagement. Il fit plusieurs loix, & entourna de murailles la ville de Prague, auec plusieurs autres notables choses. Le grand Tāburlā, duquel nous auons recité les merueilleux faits, estoit pasteur de son commencement. Le vertueux & vaillant Capitaine, pere de François Sforce, les enfans & successeurs duquel furent iusqu'à nostre tēps Ducs de Milan, estoit natif d'vn village nōmé Cotignol, & fils d'vn pauure laboureur: mais estant naturellement enclin aux armes, auec le bon cœur qu'il auoit, laissa la vacation de son pere pour suyure vne troupe de soldats qui passoyent par sa contree, & deuint tresloüable Capitaine. C. Marius Consul Romain, issu de basse race, né d'vn pauure village nōmé Arpinas, fut en son temps tel, & si vaillāt capitaine de guerre que chacun sçait: mesme a esté Cōsul de Rome par sept fois, pendant lequel temps il obtint de grandes victoires, & eut dedans Rome deux magnifiques triomphes. Marc Tule Ciceron Prince de l'eloquēce Latine, & tresdocte en toutes disciplines, fut Cōsul à Rome, & proconsul

conſul en Aſie : & neantmoins ſon origine n'eſtoit que de ce pauure Tuguriole d'Arpinas , & ſi n'eſtoit point de lignage plus apparent. Ventidie fils d'vn homme fort abiect, eſtoit muletier: mais il laiſſa ceſte vacation, & vint à eſtre cogneu en la guerre de Ceſar: moyennant la faueur duquel il obtint par ſa vertu & vaillance, qu'il fut chef de bande, puis Marechal de Camp, & en apres fut pontife, & depuis conſul de Rome: & combatant contre les Parthes, les vainquit, & triompha d'eux, & fut le premier qui en rapporta la victoire apparente & notable. Ce ſeroit choſe fort longue de vouloir amener pour exemple, tous les deſcendus de bas lieu, qui par leurs ſciences & lettres ſont paruenus à grands eſtats & renommee. Virgile eſtoit fils d'vn potier, & neantmoins il fut le meilleur poëte des Latins. Quinte Horace, qui à mon aduis n'eut ſon pareil en poëſie. Euſtache & Pepin furent enfans d'eſclaues affrãchis: l'excellẽt Philoſophe Theoprhaſte eſtoit fils d'vn repetaſſeur d'habillemẽs: le Philoſophe Menedeme, pour la doctrine duquel les Atheniens luy dreſſerent vne ſtatue, eſtoit fils d'vn homme mecanique: il y en a encore vne infinité d'autres, dont ie ne parle point. Par ces exẽples lon peut cognoiſtre que l'homme de quelque eſtat qu'il naiſſe, peut, s'il veut pourchaſſer, deuenir grand, pourueu qu'il prenne le chemin de vertu, qui s'aquiert par trauail & peine, ſans toutesfois s'eſgarer du chemin du Ciel: pource que faiſant autrement, que luy vaudroit l'acquiſition de tout le monde, quand ſon ame ſouffriroit perpetuel tourment.

De diuerſes choſes aduenues à l'Empereur Iuſtinian, & maints autres de ſon temps, & celles de Louys Sforce.

CHAP. XXXVI.

EN l'an de noſtre Seigneur 686. eſtant reduit l'Empire en Conſtantinople, Iuſtinian ſecond fut Empereur, qui par aucuns a eſté nommé Iuſtin : il fut mauuais Chreſtien, & ſubiet à treſmeſchãtes inclinations. Au cõmencement, ſes Affaires luy ſuccederent aſſez bien pource que les Sarrazins qui auoyent vſurpé l'Afrique, firent paix auec ſes capitaines: mais à cauſe de ſa cruauté, il fut mal voulu, tellement qu'ils reçeut la punition meritee:

car en l'an dixieſme de ſon Empire, fut coniuré cõtre luy par Leonce Senateur, Cõſtantinopolitain, & Galenie patriache, voire au tẽps, qu'il penſoit eſtre en ſa plus grãde proſperité. Ce Leonce, auec la faueur du peuple, & autres principaux en l'Empire, vint au palais, ou ſans trouuer aucune reſiſtence, print Iuſtiniã, & luy coppa le nez: quelques vns dient auſſi la langue: & ſe nommant Empereur, il le relegua en la ville de Cherſonne ſur la mer de Pont, ou ſe trouua Iuſtinian ſeul, pauure, & ſans nez. Eſtãt dõc Leonce paruenu à ſon intention & ſe voyant Empereur pacifique, enuoya vn de ſes capitaines nommé Iean, en Afrique contre les Sarrazins, qui encore la poſſedoyent, deſquels ayant eu la victoire, & laiſſant là ſon armee au meilleur equippage, & bon ordre qu'il peut, s'en alla vers Leonce pour luy rendre conte de ſa charge. Cependant s'eſleua en ſon armee vn nõmé Aſimare, qui depuis par les Soldats fut appellé Tibere: lequel ſe faiſant Empereur du conſentement de tous, la choſe luy ſucceda ſi heureuſement, qu'en toute diligence il vint en Conſtantinople, où il print Leonce, qui auoit eſté Empereur trois ans, & luy fit couper le nez, comme il auoit fait à Iuſtinian: & le mit priſonnier en vn monaſtere, pour luy donner plus de torment, & puis la mort. Semblablement fit releguer & bannir en Cefalonne, vn nommé Philippique, pource qu'il auoit ſongé qu'vn aigle s'eſtoit miſe ſur ſa teſte, ce qu'il luy ſembloit preſager que l'Empire luy deuoit venir entre ſes mains. Par ce moyẽ demeura Tibere Empereur pacifique, & regna ſix ou ſept ans ſans crainte de perſonne: pendant lequel temps, le diable regna tellemẽt en luy, qu'il delibera faire mourir Iuſtinian, doutant qu'il euſt machiné aucune choſe contre luy: dequoy aduerti Iuſtinian, s'enfuit à recours en la maiſon d'vn Prince de Barbarie, duquel il fut bien reçeu: luy promettant ſa fille en mariage, & autres grandes choſes. Ainſi eſtant là, en quelque eſperance, & luy ſemblãt n'auoir plus cauſe de crainte, fut aduerti que ſon nouueau beau pere le vouloit prẽdre, & l'enuoyer pour de l'argent à Tibere. parquoy il s'ẽfuit, & ſe retira vers le Roy de Bulgarie, nommé Vuelle, par l'aide duquel (luy ayant promis de prendre ſa ſœur en mariage) il aſſembla vne armee qu'il mena contre Tibere

& le,

& le vainquit en bataille: ce qu'il n'eust iamais peu faire, si Tibere l'eust laissé en repos, sans le molester en son exil, en ceste sorte recouura Iustinian, son Empire, bien qu'il n'eust plus de nez, & qu'il eust fait experience du pouuoir de fortune, qui s'estoit lors retiree en arriere. Luy arriué en Cõstantinople, il trouua en prison ce Leõce qui luy auoit osté l'Empire & le nez, lequel apres plusieurs tourmens, il fit mourir auec Tibere: & toutes les fois qu'il songeoit à son nez coupé, il faisoit mourir vn de ceux qui auoyẽt coniuré contre luy. Quãd il fut reintegré en sa dignité, il pensa faire vne chose, qui fut cause que derechef il perdit son Empire: & delibera de faire mourir ce Philippique, dont nous auons parlé, qui fut bãni à cause du songe de l'aigle, & qui estoit en son exil sans penser ny machiner aucune chose: & pareillement il querella contre les habitãs de Chersonne, disant qu'ils l'auoyent mal traicté pẽdant son exil, & leua gens pour cest effect: ce neantmoins il fut tres-instamment prié d'auoir pitié du pauure banni, dõt il ne voulut rien faire. Au moyẽ dequoy voyãt ce Philippique, que l'Empereur alloit cõtre Chersonne, luy cõme tout desesperé, print par contrainte cœur de se deffẽdre, & n'ayãt autre remede, se mit auec si peu de gẽs qu'il peut assẽbler, & se presenta contre Iustiniã qu'il vainquit, & luy fit trẽcher la teste, & aussi à son fils: ce fait, bãni qu'il estoit, demeura Empereur. Et en ceste sorte se ioüa Fortune auec Iustinian, iusques à ce qu'elle luy eust fait perdre la vie, & l'Empire. Le semblable aduint à Philippique: car au bout de six mois, vn nõmé Anastase s'esleua contre luy: & apres luy auoir creuẽ les yeux, luy osta l'Empire, le retenãt pour soy, par l'espace d'vn an seulemẽt, pource que au bout de l'an, vn autre nõmé Theodose, se bãda cõtre luy, & le fit faire Moine, en le priuãt de son Empire. Voila cõmẽt Fortune se main tenoit sur les affaires de Iustiniã, & des autres, en faisant Empereurs les exilez, & exilant les Empereur: rebaillant aux depossedez puis qu'ils n'auoyẽt auparauãt, afin de les despoüiller d'auantage: & si fut en fin cruelle cõtre tous, ne faisant aucũ biẽ aux vns, pour mal que souffrissent les autres: car à aucũs elle osta ce qu'elle donna aux autres, pour à la fin leur oster tout. Dés le cõmẽcement elle leur

eust bien peu dõner fin, lors qu'ils n'estoyent en si grands estats mais elle les vouloit hausser pour les abaisser d'auantage:& leur dõna beaucoup, afin de ne leur oster peu. Elle n'en fit mourir aucun en sa prosperité, ains se virent depossedez auparauant que de mourir. Et combien que ceste histoire soit certaine, &qu'elle deust seruir d'exemple, si se trouue-il tousiours quelqu'vn qui pourchasse & souhaite l'Empire:les autheurs de ces choses sont Blond, Platine, Antonin, & autres. I'ay recité ce que la Fortune fit à plusieurs, maintenant ie veux conter ce qu'elle a fait à vn seul, qui fut Duc de Milan, nõmé Louïs, frere de Galeas Sforce Duc de Milan, qu'vn nõmé Iean André, qu'il auoit nourry & esleué, tua en l'Eglise S. Estiēne de Milã, oyant la Messe. Ils furent tous deux enfans de cest Illustre Capitaine Frãçois Sforce. Ce Louys fut nourry auec ses autres freres en grand estat, & puissance, cõme enfans d'vn des plus apparens Princes de son temps, & qui fut pareillement Capitaine fort excellent. Par la mort de Galeas, demeura pour successeur vn sien fils en grãd ieunesse nommé Iean, en la tutelle & gouuernement de Bonne sa mere, & d'vn nõmé Chico natif de Calabre, qui auoit esté bien fauorisé du pere & de l'ayeul: lequel Chico bãnit incõtinent les freres du Duc mort: au moyen dequoy ce Louïs l'vn d'iceux, allãt fuitif par le païs aprint à gouster les mutations de Fortune, ou pour mieux dire, du monde: & à la verité sa douleur estoit grande, voyant en vn mesme temps, à l'entree de sa ieunesse, son frere mort par trahison, & le biē de son nepueu, que par raison il deuoit administrer, estre mis en main d'vn estrãger de basse condition, & à l'occasion duquel il ne tenoit point sa vie asseuree: toutesfois ceste rouë se tourna, &luy cõme sage & d'vn grand cœur, chercha le moyen de faueur & secours, & le trouua car il entra par force dãs Milan, & dechassa Bonne & Chico: parquoy il demeura pacifique gouuerneur de tout le bien paternel. Sõ nepueu estoit si debile, &luy si vaillãt, qu'il gouuerna tout plus de 20 ans pendant lesquels moyēnant son grand cœur & sçauoir, il augmenta ses biens en paix & guerre, estãt riche craint, & bien voulu par toute l'Italie, & luy particulieremēt aimé. Il acquit grãd hõneur en paix, &encore plus en guerre prin

re principalemẽt en celle que les Florentins auoyent lors contre le Pape Sixte quatriesme, & contre le Roy Ferrand de Naples : en laquelle guerre les Florentins furent en danger d'estre destruits & ruinez : mais l'authorité de ce Louïs leur fut remede propice, & les mit en paix & seureté. Ayant aussi ce Roy Ferrand perdu quelques places aux guerres qu'il auoit euës contre le Turc en Calabre, il luy donna secours d'hommes & d'argent pour les recõquester il defendit par ames le Duc de Ferrare contre la puissance des Venitiens, qui l'auoyẽt reduit à telle extremité, qu'il ne se pouuoit plus deffendre: depuis ayans les Venitiens esmeu guerre contre luy, il se defendit en sorte qu'il entra iusques dedans leurs terres, & fut en son pouuoir de leur accorder paix quand il luy fut aggreable, & non plustost. Vne autrefois au Roy de Naples, estant fort empesché pour aucũs des principaux de son pays qui luy estoyent rebelles, il donna tel aide & support, qu'il se conserua en son Royaume, & en ses estats. Gennes qui luy fut rebelle, auec Bonne sa belle sœur, il reduisit de nouueau en son obeissance : il donna telle aide au Duc de Sauoye, les vassaux duquel ne luy vouloyent obtẽperer, qu'il les rendit tous obeyssans. Cognoissant aussi que le Pape Alexandre sixiesme, si tost qu'il fust esleu, cheut en grand necessité, il le secourut gracieusement auec grande somme d'argent. Il maria le Duc son nepueu auec la fille du Roy de Naples, & donna sa niepce pour femme à Maximilian Roy des Romains. Il remit le Marquis de Saluces en ses biens & estats. Apres toutes ses prosperitez, mourut son nepueu Ieã, laissant vn enfant fort petit: parquoy luy cõme seigneur absolu, par la permission de l'Empereur Maximilian, se nomma Duc de Milan. Alors il estoit ia vieil & se tenoit au dessus de toutes ses prosperitez & honneurs quand Fortune luy tourna le dos, & luy furent les Venitiens ennemis, en faueur de Louys douziesme, Roy de France, qui disoit la Duché de Milan luy appartenir à cause de sa mere. A ceste cause, il eut guerre des deux costez: & combien qu'il fut fort puissant Prince : toutesfois ou pource qu'il se defioit de ses gens, ou pource qu'il luy sembloit n'estre assez fort pour resister à ceste impetuosité, sans les espaules & secours d'aucuns des Princes, qui

auoyent receu de luy tant de biēs faits & aides, il conclud de ne point attendre le choc; ains en mettant par tout le meilleur ordre qu'il peut, abandonna son estat, qui en moins d'vn mois fut tout perdu. Il n'arresta gueres apres que Fortune recommēça son esperāce car estant fuitif en Alemagne, il y trouua faueur & secours, tellement qu'au bout de cinq mois il retourna auec gros exercite, & luy succeda son entree assez biē: car il print plusieurs lieux, & villes de son territoire & si estoit en esperance de reconquerir le tout: mais estāt prest de cōbattre, non seulement les Suisses refuserent la bataille, mais aussi le prindrent & liurerent entre les mains des François qui le menerent en France, où finalemēt il mourut prisonnier au chasteau de Loches en Touraine: & ne luy seruit aucunement d'auoir esté puissant & riche: pource que Fortune luy donna tous ces biens pour luy dōner en fin plus grāde aduersité. Mais quoy? ce sont des trauerses qui fait faire le monde. Parquoy ie dy que celuy qui moins a & moins desire auoir, est le plus contēt & asseuré. Que les hommes donc soyent contens de leurs biens, & qu'ils viēnt & se seruent en paix de ce que Dieu leur donne: car i'ay leu de plusieurs qui ont desiré maintes choses, lesquelles apres qu'il les ont euës, ont esté cause de leur faire perdre la vie: & Dieu sçait où vont leurs ames apres ces entrefaites.

De l'opinion que les Romains & autres anciens auoyent de Fortune qu'ils mettoyent au nombre des dieux: en quelle forme & figure ils la peignoyent: & qu'il n'y a point de Fortune entre les Chrestiens, pource que tout se doit referer à Dieu.

CHAP. XXXVIII.

PVis que nous auōs mōstré l'instabilité du monde, par les exemples de tant d'hommes (ce que chacun attribue faussement à Fortune) c'est bien raison que maintenant nous parlions quelque peu de ce que les Ethniques & Gentils ont senti de ceste vanité, puis conclure auec les Chrestiens. Entre les autres erreurs, que ces sages Philosophes ont euës en la sapience humaine, estans priuez de la vraye & diuine, fut ceste cy la principale occasiō que ne cognoissāt les causes d'où procedoyēt les effets, & ne sça-

chans qui les faisoit & ordonnoit, plusieurs d'entr'eux nommerent œuures de Fortune, tous soudains euenemens & choses non esperees:& toutesfois ne s'arresterent pas seulement là ains n'estāt Fortune autre chose qu'vne imagination sans essence, plusieurs l'ont creuë estre vne diuinité,& particuliere deesse : à laquelle ils attribuerent tous accidens humains, fut en prosperité, ou aduersité ils la reputerent gouuernante, & administratrice de tous biens, & de tous maux : & est ceste folie venue iusqu'à tel poinct, que Virgile la nomme Toute puissante:& Ciceron en ses Offices a osé dire ces paroles. Qui est celuy qui ne sçait que le pouuoir de Fortune est tresgrand egalement en bien & en mal, pource que si elle nous aide de son vent prospere, nous paruenons au but de nos desirs: si au contraire,nous sommes affligéz iusqu'à l'extremité. Saluste historiographe dit que fortune est maistresse sur toutes choses. Iuuenal s'accorde auec eux disant: si Fortune veut, de simple aduocat tu seras fait consul:mais si au contraire tu deuiendras de consul simple aduocaceau : en sorte qu'ils attribuoyēt toute puissāce à Fortune. Et toutesfois c'est chose esmerueillable, qu'estant en cest opinion ils blasphemoyent si fort contre elle, qu'ils luy imposoyent des noms, & epithetes abominables, hors de toute reuerence & honneur. Pline dit : Certainement en tous lieux à toutes heures,& par toutes personnes, la seule Fortune est inuoquee, elle est seule appellee, seule accusee, & poursuyuie: en elle seule on pense, seule louee, seule blasmee auec iniures & reproches, seule honnoree, estimee,& reputee muable, & d'aucuns aueugle, instable inconstante, incertaine, variable,& aux indignes fauorable à elle seule on refere toutes mises & receptes, en tous les contes & raisons des hommes mortels elle tient l'vne & l'autre page du liure: de sorte que nous sommes de su iette condition, que ceste Fortune est par nous reputee Dieu,& par ce moyen nous approuuons Dieu estre incertain voila les mots de Pline. Ces antiques luy faisoyent aussi des statues de diuerses formes, selon les effets qu'ils se persuadoyent estre en elle : quand ils luy vouloyent attribuer victoire, ils la peignoyent forte, & virile, aussi auoyent ils vn temple particulier dedie à la forte

Fortune

Fortune, lequel selon Tite Liue (fut edifié par Camille consul, de la proye & butin des Getrusques : & long téps apres fut ordonné, que sa feste seroit celebree le vingt cinquiesme iour de Iuin, pource qu'à tel iour Asdrubal vaincu,& desfait, & que le Roy Massinisse amy des Romains, auoit ce mesme iour vaincu le Roy Sifax. Outre ce les Romains luy firent vn autre temple, à deux petites lieuës pres de Rome, où elle fut depeinte en figure de femme, pource qu'en ce lieu Coriolan venant en armes contre sa patrie,auoit executé la priere de sa mere,& s'en estoit tourné pardonnant à Rome, sur laquelle il venoit de propos deliberé pour la saccager&destruire de fons en comble. Et en ceste forme de femme enleuee en statue le diable s'y estant mis,rendit responce par plusieurs fois,& la tenoyēt pour oracle. Ils auoyēt aussi vne autre temple particulier dedié à male Fortune : & estoyent en ceste aueuglee deuotion qu'ils croyoent que celuy qui estoit fort deuotieux enuers ceste Fortune, toutes choses luy succedoyēt en bien: & à celuy qui ne l'estoit point,toutes choses luy tournoyēt en malheur. Et de toute ceste trōperie estoit autheur le diable afin qu'il y creussent d'auātage: cōme il aduint à Galba, auquel pour auoir osté vn colier d'or à ceste statue de Fortuue,pour le dedier à Venus selō que dient les historiens,Fortune s'apparust à luy la nuict ensuyuant, le menaça, dont tost apres s'en ensuyuit la mort. La vanité de ce peuple estoit si grāde qu'il auoyent aussi vne statue de Fortune barbue,& pensoyent que les iouuenceaux qui l'auroyent en deuotion, porteroyēt belle barbe & bien disposee,& ceux qui la mespriseroyent, l'auroyent aussi tout au contraire. Toutes ces choses ils faisoyent pour la diuersité des respects & cōsiderations : & neantmoins pour signifier tout le pouuoir, que selon leur opinion,elle auoit, & la diuersité de sa nature, ils la figuroyent en diuerses sortes. Le Philosophe Cebes la depeignoit en figure de femme,comme furieuse, aueugle, & sans sentiment, ayant les pieds sur vne pierre ronde, pour signifier son instabilité, Vupal fut le premier en Grece qui fit statue à Fortune en la ville de Smirne; elle auoit le Ciel sur sa teste,& en l'vne de ses mains vne corne d'abondance. Les Scites la peignoyent en femme

ſans pieds,ayãt toutesfois des mains & des aiſles. Autres la peignoyent auec vn timon ou gouuernail de nauire en l'vne de ſes mains, & en l'autre la corne d'abondance: voulans inferer qu'elle gouuernoit tout, & cõcedoit les biens au monde. D'autres la faiſoyent de verre, pource qu'elle eſt fragile,& ſe rõpt en moins de rien. Quelques autres la peignoyent tournant vne roüe, ſur le haut de laquelle aucuns eſtoyent aſſis, autres vouloyẽt monter, & les autres en tresbuchoyent. L'vn diſoit qu'elle eſtoit cõme vne comedie, en laquelle les vns entrent quelquefois comme Roys, & grands Seigneurs, & tantoſt apres changeans de veſtement, entrent cõme eſclaues & ſerfs: pource que ceſte vie humaine eſt ainſi gouuernee,y eſtãt auiourd'huy vn riche qui demain ſera pauure. Socrates l'accõparoit à vne place publique, ou theatre ſans ordre, là ou le plus ſouuẽt aduiẽt que les meilleurs ſont au pire lieu. Les anciens la peignoyent aueugle: & à ce propos Apulee en ſon aſne doré,dit ces mots: Non ſans cauſe les hommes de la vieille doctrine, ont peint Fortune aueugle, veu que touſiours elle donne ſes richeſſes aux peruers,& indignes d'icelles,& ne fait iamais bõne election entre les hommes,ains le plus communémẽt fauoriſe & ſe communique aux meſchans, & ſi elle auoit des yeux, elle fuyroit. Il y a infinité d'authoritez qu'on pourroit amener ſus les noms bons & mauuais,qui ont eſté attribuez à ceſte Fortune,Valere & Claudian l'appellerẽt enuieuſe: Ouide en ſes Faſtes la nomme forte & douteuſe, & en ſes epiſtres,meſchante:Iuuenal en ſes Satires,mauuaiſe & peruerſe:Luciã,traiſtreſſe & pariure: Silius Italicus,cauteleuſe:Virgile en vn endroit la nõme toute puiſſante,& ailleurs la nõme inconſtãte, infidele,& deſloyale:Ciceron,de qui nous auons parlé,& qui luy attribuoit tant de puiſſance,qu'il l'appelloit la guide & cõduite des hommes à bien viure, dit qu'il n'y a rien ſi contraire à raiſon,& cõſtance que la Fortune:& toutesfois la vanité des anciens Romains eſtoit ſi grande, qu'ils adoroyent celle qu'ils cognoiſſent aueugle,fauſſe, & inconſtante,& luy faiſoyẽt des temples & ſi curieuſemẽt s'employoient à ſes ſuperſtitiõs,que les Empereurs de Rome tenoyent la ſtatue de Fortune en la meſme chambre, ou ils dormoyent

moyent

moyent:& quand l'vn d'eux mouroit,elle estoit trãsportee en la chambre de son successeur. Le premier qui luy fit edifier temple à Rome(selon que recite Tite Liue)fut Seruie Tulle sixiesme Roy des Romains. Et Plutarque au liure de la Fortune des Romains, dit de la Fortune virile,que bien que Marcius quatriesme Roy,fut le premier qui luy edifia tẽple, si est-ce que ce Seruie Tulle,luy imposa plusieurs noms: pour chacun desquels il fit faire vn temple,l'vn à Fortune virile,à la petite Fortune,à la prospere,à la mauuaise,& autres tels noms. Le temple de la Fortune virile estoit basti aupres du Tibre, & selõ quelques vns pres d'vn lac: auquel temple les filles qui estoyent en aage nubile, s'en alloyent presenter en grande deuotion, & se despoüilloyent en chemise en la presence de ceste statue de Fortune:& puis luy descouuroyẽt tout leur defaut, s'aucunes en auoyent sur elles, croyans que Fortune le tiẽdroit occulte & caché,y besongnãt en sorte que ceux qui les prendroyẽt à femme ne s'en apperceuroyent point:ce que tesmoigne Ouide en ses Fastes. Et quand la puissance des Romains vint à croistre,& s'augmenter,de tant plus creut ceste religion de Fortune, luy faisant edifier des tẽples selõ la diuersité des noms qu'ils luy imposoyent,& non pas seulemẽt à Rome,mais aussi en autres contrees d'Italie. Si faut-il croire que toutes ces vanitez,& maintes autres qui se pourroyent descourir à ce propos estoyent vne vraye deception, & tromperie d'hommes cheminans sans lumiere, & qui se confioyent seulement en leur sçauoir: car suyuant la verité, toutes choses qui se font en tout l'vniuersel,soyent elles en la terre, ou au Ciel, ou aux enfers, procedent & prouiennent de l'inscrutable prouidence, & souueraine sapience de Dieu: ce n'est ny fortune, ny cas d'auanture, pource que toutes choses ont en soy cause & ordre esmerueillable. Et plus (soit qu'entre nous hommes bien souuent ne l'entendions,ny cognoissions) aucunes causes en engendrent d'autres,qui ne viennent de cas fortuit,& en fin toutes se vont arrester à la premiere cause, qui est Dieu,motif,facteur,& gouuerneur de tout: c'est la verité que doit croire, cognoistre, & tenir tout fidele & vray Chrestien. Lactance Firmian, se moque sagement de ceux

ceux qui attribuent les aduentures du monde à Fortune. Et S. Augustin en ses retractions, se desdit de ce que par la cõmune maniere de parler, il auoit attribué à Fortune, le bon heur d'vn hõme, & loüe en ce mesme endroit Dauid, de ce qu'il attribue toutes ses tribulations au iugement de Dieu : ainsi donc le Chrestien doit croire que tout prouient de Dieu. Or outre ce que plusieurs anciens ont cogneu ceste verité. Saluste dit, que chacũ est la principale cause, & motif de sa Fortune : & en son Poëme de la guerre de Iugurta, dit, que les paresseux & negligés se pleignẽt de Fortune sans occasion : Iuuenal en la dixiesme Satire, dit plus clairement, que là où est prudẽce, Fortune n'a force ny dignité, cõbiẽ q̃ nous la fassiõs Deesse, & la mettions iusqu'au Ciel. Il y a eu d'autres Philosophes, lesquels encore qu'ils disent, que Fortune de sa propre vertu & puissance, ne pouuoit rien faire, croyoiẽt qu'elle fust ministre & instrument de la diuine prouidence, comme si Dieu auoit besoin qu'vn autre besongnast pour luy, qui n'est pas moindre vanité que celles que nous auons recitees, & autres que ie laisse en arriere pource qu'il me semble que ie suis prolixe : ce neantmoins ie l'ay voulu dire, afin que le simple peuple Chrestien, trop ignorant, perde ceste mauuaise coustume, qu'ils ont de se pleindre de Fortune, quand quelque chose leur vient au contraire de ce qu'ils pensent : car il faut croire qu'il n'y a rien qui dispose que Dieu seul, auquel il faut auoir recours pour les necessitez humaines.

Qu'outre les proprietez des choses elementaires, il y a beaucoup d'autres proprietez occultes & merueilleuses, qui ne sont des elemens.

Chap. XXXVII.

AYans quelques vns des anciẽs Philosophes descouuert par leur science infinies proprietez & vertus des herbes, des planettes, & des pierres, ie dy de celles que l'esprit & industrie des hommes a peu atteindre outre ce que la necessité & le tẽps, auec l'experience en ont monstré, & d'où tant de remedes & biens sont venus, & aussi pource que l'intelligence humaine n'a aucun repos, & ne

& ne luy est iamais aduis qu'elle sçache parfaictemẽt les choses, iusqu'à ce qu'elle cognoisse les causes & raisons, & en voye les qualitez & effets:ils se sont mis à perscruter & sonder l'origine d'où prouiennent telles forces & vertus: & ont trouué en ceste cõtéplatiõ maintes occasions certaines qui se pouuoyent entendre & cognoistre, ayans mesmemẽt aucuns principes naturels, & cognoissance de la qualité des elemens, desquels sont composees toutes choses inferieures, ainsi que sõt les causes & proprietez des choses qu'on nomme elementaires: comme eschauffer, refroidir, humecter, & desseicher, qui se nommẽt qualitez principales, ou premieres. Ces Philosophes ont cogneu que cela procedoit des quatre elemens, eau, terre, air, & feu: dont les qualitez sont, froideur, & secheresse, humidité, & chaleur. Il y a encore d'autres qualitez ez choses qu'ils ont cogneu deriuer semblablement des elemens, & par la mixtion d'iceux, & les ont nõmez qualitez secondes: comme vne chose auoir proprieté d'adoucir, vne autre de mollifier, ou affermir, de conseruer, estre doux, ou amer: lesquelles proprietez ou forces, se trouuent ez choses cõposees de quatre elemens, encore que cela ne se cognoisse point aux quatre elemens simples: pource que la meslãge d'iceux cause telles proprietez. Par ainsi ces hõmes là qui entendent d'où procedent ces causes, les tiénent pour claires & certaines: toutesfois il y a d'autres proprietez & vertus ez choses qui se nommẽt occultes & merueilleuses, pource qu'on ne sçait d'ou elles viennent, & n'en est point la raison entendue: combiẽ qu'on cognoisse clairement, que cela ne se deriue des qualitez elemẽtaires: & de ces choses cy, nous parlerons cõme des choses les plus desirees, & les moins entẽdues. Nous voyons que la pierre d'aimant autrement nommee Calamite, esleue de terre les pieces d'acier & de fer, qui pesent le quart de son poids, & si l'occasion n'en est point manifeste, encore qu'on cognoisse bien que ceste qualité ne procede des elemens: ce n'est point la chaleur du feu, qui la cause, ny la secheresse de la terre: ains est vne autre vertu secrette & cachee. Encore ceste pierre de Calamite n'a pas seulemẽt ceste proprieté en soy, ains la communique aux autres choses: qu'il soit vray, si on en frotte

frotte la pointe d'vn cousteau, ceste pointe reçoit & participe tant de ceste vertu, qu'elle esleuera vn clou ou vne esguille, ou quelque autre petite piece de fer ou d'acier, sans y toucher du cousteau. Encore l'acier ainsi touché, prend aussi vne autre proprieté merueilleuse de la mesme piece : car estant mis en liberté, il se dresse & tourne vers le pole artique: & à ceste occasion les Mariniers ont inuẽté l'vsage de la bonzole, & si ne sçauõs pourquoy ny commẽt. On sçait aussi pour chose certaine d'vn poisson fort petit, nommé en Grec Echeneis, & en Latin Remora, s'il s'attache à vne Nauire, encore qu'elle voise à voile ouuert, il la retient, & ne la laisse aller : si void on bien qu'il est impossible que cela se face par sa force, estant si petit, ains par quelque proprieté, & occulte vertu. L'agaric purge le flegme, la Rubarbe desseiche & purge la cholere, l'herbe nommee Epitimie, nettoye la melãcolie, sans qu'on sçache d'où leur vient ceste proprieté. Si quelqu'vn dit, c'est pource que ces drogues sont chaudes, il s'ensuyuroit que l'Orpigment qui est chaud feroit semblable effect: & toutesfois nous voyons que de sa nature il eschauffe, & restreint. L'autruche mange & consomme le fer, & ce par secrette proprieté, & non pour estre fort chaud: car le Lyon l'est d'auantage, & si ne le fait pas. Les cailles mangent de l'helebore sans qu'il leur face mal, & si les autres oyseaux en mangent ils en meurent incontinent. Le feu brusle & consume toutes choses, & neantmoins quelques vns disent que la Salamandre, & vn papillon nommé par les Grecs Pirausta, par vn secret de nature s'y nourrissent. On dit que si vn homme ayant vne chiẽne auec soy, frappe vne fois vne coleuure, elle meurt, & s'il la frappe deux fois, elle sera guerie: le Iaspe & quelques autres pierres estanchent le sang, l'Escarboucle illumine & reluit de nuict & en tenebres : la Iacinte selon aucuns est bonne contre la foudre: la Turquoise est bonne pour garder l'homme d'vne cheute casuelle, car en se brisant dans le chaton l'homme est sauué du mal: le Diamant est bon aux femmes grosses, & si on demande d'où viennent ces proprietez, peu d'hommes le sçauront dire. En ces proprietez & forces ainsi secrettes & merueilleuses, y a vne autre chose digne de cõsideration: c'est qu'au-

cunes de ces choses ont telles proprietez en toute la mesme chose, & non en partie : comme nous auons parlé du poisson Echeneis, qui est suffisant à retenir le cours d'vne nauire : ce qui n'est propre en vne seule partie de ce poisson, ains en tout le corps : aussi l'ombre de la Hiene fait les chiens rauques, & enroüez : mais il faut entendre que c'est l'ombre de tout le corps, & non partie d'iceluy. Il y a d'autres choses qui ont la proprieté en leur tout seulement, & non en partie, comme l'herbe Celidoine nommee Esclere en François, qui est bonne pour la veuë en tout, & en partie, aussi bien les racines comme les fueilles, & la semence. D'autres y a qui ont de secrettes vertus seulement en partie de soy, comme on dit des yeux du loup, que s'il void l'homme premier, que l'homme l'ait veu, cest homme deuiendra enroüé. La mesme Hiene à particuliere proprieté aux yeux, car si elle regarde quelque beste arrestee en vne place, elle l'endort, & fait deuenir si estourdie qu'elle ne se peut mouuoir. Le Basilic à seulemét le venin aux yeux, & tue auec le regard. On dit que les formis fuyent le cœur de la hupe, & non pas les pieds ny la teste. Aucuns disent que le cœur du chien a telle proprieté que celuy qui le portera sur soy, fera fuyr de luy les chiens; & que le fiel de chieure mis en vn vaisseau d'airain, en lieu où il y ait des grenoüilles, elles s'assembleront toutes a l'entour. Encor est à sçauoir que quelques vnes de ces choses, & mesmement les bestes n'ont ceste proprieté, que pendant qu'elles sont en vie, & les perdent par la mort : autres durent apres la mort comme l'Aigle, laquelle comme pendant sa vie est victorieuse de tous les oiseaux, aussi apres sa mort, sa plume mise auec les autres, les deuore & consume. La peau d'vn Lyon gaste les peaux des autres animaux: & celle du Loup, mange & consume celle de l'agneau. Nous voyons pareillement aux herbes, que depuis qu'elles sont seiches, elles ne laissent pas d'auoir, & conseruer leur proprieté. Ces vertus, & quelques autres ont esté veuës, & cognues par la curiosité de l'homme qui ne les a nommees secrettes & occultes, pource qu'elles ne sont tenues pour bien certaines : encores qu'elles ayent esté experimentees : & qu'on ne sçache la cause d'où telle vertu prouiét. Alexandre

dre Afrodise au commencement de ses Problemes les appelle incognuës, & dit que seulement Dieu autheur de tous les cognoist: aussi y a il eu quelques autheurs qui ont escrit de la proprieté des choses, faisans les causes d'icelles, comme chose estant hors de leur cognoissance: & en ceste sorte sont passez Theophraste, Dioscoride, Isaac Iuif, & plusieurs autres. Toutesfois il y en a eu d'autres, qui ne voulans confesser leur ignorance en cela, en ont donné quelque origine, mais ils sont differens en leurs opinions. Platon & les Academiques attribuent l'origine de ceste vertu immediatement aux Idees de toutes choses, qu'ils mettent en Dieu, comme origine, principe & premiere cause. Autres Philosophes naturels attribuẽt les causes de ces operations aux esprits celestes, ou aages. Albert le Grand le dit prouenir de la speciale forme & substance de chascune chose: à quoy se conforme Leonard Camille au second liure du miroir des pierres. Hermes & maints autres Astrologues, auec lesquels s'accorde Marcile Ficin, en attribuent le tout aux estoiles & figures celestes: & ceste-cy est la plus commune opinion que nous suyuons maintenant, encore qu'il semble que ils soyent d'vne opinion par conformité de suiect, s'arrestans tous en Dieu, qui est la premiere cause, & createur de tout. Mais reuenons à nos estoiles & planettes, qui sont les instrumens & gouuerneurs de ce bas monde: car ces secrettes & particulieres proprietez dont nous parlons, en deriuent. Et si faut entendre que ces forces secrettes des choses, sont aussi variables & diuerses, comme elles sont suiectes à diuerses & variables estoiles & images celestes: pource que des diuerses natures & forces de l'influction qu'ont les estoiles auec leur lumiere (moyẽnant le mouuement celeste és choses inferieures qui particulierement leurs sont suiectes) se causent les excellences particulieres d'aucunes choses: & si aduient encore, qu'vne chose peut auoir deux vertus & proprietez secrettes, par l'influence de diuerses estoiles. Et ces forces ainsi singulieres, sont de plus grand effect & efficace, quand les qualitez elementaires de la chose ne sont contraires & repugnantes. Et pource que les exemples rendront les choses plus claires, nous en donnerons

quelques vns : & quiconque en voudra voir dauantage, lise Porfire, Sinese, Marsile Ficin au liure de la triple vie, Leonard Camille au miroir des pierres, Corneille Agrippa, Albert le Grand & autres.

Plusieurs proprietez merueilleuses d'aucunes choses, & à quelles estoilles & planettes elles sont suiettes.

CHAP. XXXIX.

PRemierement le Safran à la force de resueiller les esprits, & la vertu va incontinent iusqu'au cœur, prouoquãt risee & allegresse: & dit-on que telles proprietez luy procedent par influence particuliere du Soleil, à qui il est suiet: à quoy il est encores aidé par sa nature subtile, luisante & aromatique. Le Myrrhe, l'Encens, le Baume, le bois d'Aloës, l'espy de Narde, sont aussi suiets au Soleil. On dit encore que l'or pour estre de la nature du Soleil, à la vertu de cõforter & resiouyr le cœur & d'estre reluisant. Le mesme Soleil dõne à l'escarboucle la vertu de reluire de nuict, & d'estre propre cõtre le venin. La proprieté qu'à la Iacinte contre la foudre, ils disent qu'elle vient de l'influence du planette Iupiter, & que pour ceste cause il est bon que l'hõme la porte sur soy. La pierre du nid de l'Aigle, entre les autres vertus, est merueilleusement propre à l'enfantement des femmes, quand elles en sont touchees, ce qui vient par la vertu de Venus, & de la Lune: Rasis afferme l'auoir experimenté. Si on se touche de l'herbe nommee Piuoine, mesmement du masle, la personne touchee sera defendue du mal caduc, ce qui aduient par l'influence du Soleil, auquel ceste herbe est suiecte. Le Coral & la Calcidoine sõt de mesme efficace par particuliere influence de Iupiter & Venus. Par la vertu que le Soleil communique au Gingembre, s'il est prins auec les viandes, il est propre contre la debilité, & desuoyement d'estomach. Iupiter dõne vertu à la Sauge contre la Paralisie. Les animaux qui sont suiets au Soleil, & qui de luy reçoyuent l'influence, sont vaillans & courageux, aimans les Seigneuries, & à dominer les autres : entre lesquels sont le Lyon plus que tous les autres, le Crocodile & le Taureau: & selon qu'vne planette ou vne estoile in-

fluent dauãtage qu'vne autre sur vne beste ou autre chose,aussi a ceste chose,receuant influxion, plus d'excellẽce entre les autres choses,ou animaux subiets à ce planette: & voila comment il aduint au Lyon,duquel nous auons dit qu'il craint & fuit le coq,pour estre tous deux subiets au Soleil,&que le coq est superieur en cest ordre.La force & vertu de l'aimant est infuse de l'image celeste,nommee Ourse mineur, qui contient vingtsept estoilles. Et pource que l'acier est suiet à ces mesmes estoilles,& que la pierre est plus qualifiee,& en plus grand degré,elle est suffisante à l'esmouuoir & attirer à soy,& encore luy cõmuniquer ceste vertu.Aucuns dient l'aigle est subiette au Soleil,autres dient à Iupiter, & de Iupiter luy aduint ceste proprieté,de ne pouuoir estre frappee de foudre. Et à cause de l'influence du Soleil,elle a vne autre merueilleuse proprieté, qui est d'estre dame, & se faire craindre des autres oyseaux, & auoir la veuë plus forte que nul des autres:& encor que ses plumes mangent & consomment celles des autres oyseaux,si elles sont mises ensemble. La Lune communique tant de vertu à la pierre nommee Selenites,qui se trouue en Arabie, & de laquelle parle Pline que dans le corps de ceste pierre se monstre la Lune, & croist & descroist cõme le cours du Ciel.Les chats ont vne proprieté par la domination de la Lune,que les paupieres des yeux leur croissent&descroissent chacun iour, selon le cours diurnal de la Lune & ses aspects : ce que pourra voir celuy qui en voudra faire experiẽce par chacun iour.Entre les plus renõmees pierres du Soleil, celle qui a le plus de force,est la pierre nommee Pantaure,que lon dit auoir esté trouuee par Apollon Tianee, & à laquelle le Soleil donne tant de puissance, qu'elle tire à soy toutes les autres pierres.comme l'aimant tire l'acier:& à celuy qui la porte, nulle poison ne peut faire mal:& si dit on d'auantage, que ceste pierre seule a en soy toutes les proprietez des autres pierres.Pline & autres dient,que la pierre Acates pour la domination de Mercure, aide à la veuë de celuy qui la porte,fait bien parler & libremẽt,& si osteencore tout venin Le mesme Mercure,par l'influxion qu'il donne à quelques bestes qui luy sont suiettes: cõme chiens , singes,renards, & autres telles bestes, leur

leur dõne engin & aduis merueilleux. La palme & le Laurier sont pareillement subiets au Soleil, & de luy ont leurs particulieres proprietez contre le foudre, tẽpeste & orage, & contre toute poison & venin. Pour ceste mesme occasion le Lierre, le Cedre, & le Fresne, sont propres cõtre le venin, & sont verds tout le lõg de l'an. Pareillement la pierre, nommee Heliotrope, de laquelle Pline & plusieurs autres disent choses merueilleuses, c'est qu'elle prolonge la vie, & qu'elle fait les hõmes constans & bien voulus: & encore, qu'elle peut rẽdre l'homme inuisible, pour la proprieté que le Soleil luy influe. La pierre Iacinte, par la communication du Soleil, à qui elle est particulierement subiette, & semblablement de Iupiter, si l'homme la porte sur soy, & quelle touche à la chair tant soit peu, elle le preserue & defend contre tout venin, & aussi contre toutes les mauuaises vapeurs & air corrompu: elle resiouit & cõforte le cœur & l'esprit: & dit on encore plus, qu'elle rend les hommes fort aimables & bien voulus. Il y a aussi vne autre sorte de Iacinte nõmee Crisolite, qui tire sur la couleur de vergay, & participe de la vertu du Soleil, elle est propre & fort bonne contre la frenaisie, & humeur melancholique, contre les fantosmes & mauuaises visions. Le Scarabee qu'en Françoys nous nommons fouille merde, petit & vil animal est si merueillesemẽt subiet à la Lune, qu'il se trouue par escrit, & par experiẽce, qu'il fait & amasse des pelottes d'excremens humains & y enferme ses petits œufs, lesquelles pelottes il tient cachees vingthuit iours pẽdant lesquels la Lune, fait son cours: & le vingtneufuiesme il les tire hors puis les recache sous terre: & cepẽdant que la Lune est conioincte auec le Soleil, ce que nous disons communement nouuelle Lune, ils sortent dehors tous vifs & esleuez. La Lune a pareillement Seigneurie & domination sur beaucoup de choses, & particulierement sur les blanches & sur les verdes & sur l'argent entre tous les metaux Pour ceste cause tous les arbres en la croissance & decours de la Lune, estendent ou resserrẽt leur humeur & force: aussi luy sont subiets tous oyseaux, qui hantent, qui viuent ez riuieres, & les marins, & semblablement le Cameleon, qui d'elle prend la proprieté de changer & muer selon la couleur qui

qui luy est approchee. Les proprietez des Mirobalãs sont infinis, ils preseruent la vie de tous ceux qui en mangent bien souuent, prolongent la ieunesse, & fortifient les sentimens, auec les esprits de l'homme, & la bonne memoire & confortent l'estomach, & reiouyssent le cœur. Tous ces dons & vertus prouiennent des planettes Iupiter & Mercure, selon que le certifient plusieurs doctes personnages. Le Iaspe, par l'influence du planette Saturne, a la force & puissance de mitiguer & esmouuoir les esguillons de la chair, & arreste le sang qui descoule par le nez, ou par la playe. Nous pourrions dire & reciter beaucoup d'autres proprietez, & qui sont meaueilleuses & grãdes, & des excellentes qualitez des pierres & autres choses, que les sept planettes, & principales estoilles estans ez orbes des cieux influent ez choses qui sont inferieures: mais ce que nous en auons peu dire nous suffira: & dirõs seulement des vertus de certaines choses, qui prouiẽnent des estoilles fixes du huictiesme Ciel lesquelles ont grãde domination & force sur les choses qui participent ez qualitez, que les autres planettes influẽt. L'estoille nommee teste de Meduse donne vertu & force au Diamant, & l'Armoise nõmee herbe de S. Iean, donne hardiesse & cœur à celuy qui la porte: & est ceste estoille de la nature de Iupiter, & de Saturne. Les estoilles Pleyades ont puissance sur le Christal, & sur la greine de Fenoil: de la vient qu'elles conforte la veuë, pource que, telles estoilles sont lunaires & martiales. L'Armoisie, la Mandragore, la Mẽte, le Safir, le Rubis, reçoyuent vertu des estoilles Bouines, & dient que celuy qui les porte est rendu aimable. La vertu que nous auons dite est pareillement en la pierre Agate, & dient qu'elle prouient d'vne autre image celeste nommee la petite Chienne, la vertu de l'Esmeraude & de la Sauge, leur est communiquee par l'estoille nommee l'Espi de la Vierge. La vertu de la Celidoine & du Mastic, pour reprimer l'humeur melancolique, prouient de l'estoille nõmee cœur de Lyõ, ou l'estoille royale, qui est de la nature de Iupiter & de Mars. Le Iaspe reçoit la vertu de restraindre le sang, de l'estoille Ariamech, ou Bootes en Grec. La Topace & la Trefle, qui ont la proprieté de chasteté, & de reprimer la chair, & de don-

ner allegresse à qui les porte, reçoyuent cestevertu de l'estoille nommee Alphera, ou Coronne septentrionale, de la nature & de Venus, & de Mars : l'Amatiste & l'herbe nommee Aristolochie, ou la Sarrazine, & aussi le Saffran font beau teint, & lesprit vif à qui la porte: & encore chassent les malins esprits, & leur est ceste vertu communiquee par l'estoille appellee cœur de Scorpion, de la nuture de Iupiter, & de Mars. Par ainsi donc ces secrettes proprietez des choses, qui ne prouiennent des elemens, ains de l'influence des estoilles, doiuent estre fort estimees non pas desprisées, mesmement estant escrittes par si grãs personnages, & par experiences approuuees. Puis nous lisons au troisiesme liure des Roys, & 8. de Sapience, que Salomon cogneut l'occasion des choses, la nature des animaux, & les forces des herbes, Iosephe (afin que ie ne sois si long) escrit en son liure de la guerre Iudaique d'vne racine nommee Barharas, qui croisoit pres d'vn lieu nommé Mecherante, & dit qu'elle reluisoit de nuict comme feu, & qu'elle auoit vertu de guerir les demoniacles, & autres bonnes proprietez: mais il y auoit tant de peine à la cueillir, que personne ne la pouuoit arracher: pource que combien qu'elle se vid de bien loin, toutesfois quãd on s'en approchoit, nul ne la pouuoit prendre ny toucher iusques à tant que (faisant experience de ce que le diable ou plustost l'ange descouurit) lon cogneust qu'en se baignant en l'vrine de femme qui eust ses fleurs, on la pouuoit prendre & cueillir: toutesfois celuy qui l'arrachoit en mouroit, sinon qu'il portast vne autre pareille racine quant & luy: ou que pour plus grande seureté, quand on voyoit la racine apres s'estre baigné comme i'ay dit, ils fouyssoyent la terre d'alentour: puis faisoyent vn lacs d'vne forte corde à la racine, & à l'autre bout de la corde ils lioyent estroittement vn chien, lequel se voyant lié tiroit si fort, qu'il arrachoit ceste racine, & puis mouroit incontinent: ce fait chacun la pouuoit prendre qui vouloit seurement, & s'en seruir. Les autheurs de ces choses sont ceux que i'ay alleguez au chapitre precedent, & encores plusieurs autres que ie laisse pour abbreger.

Que

Que les bestes brutes ont enseigné aux hõmes plusieurs medecines, & la proprieté de beaucoup d'autres choses.

CHAP. XL.

CEn'est point de merueille, si les hommes ont en cognoissance la proprieté, des choses, veu que les bestes par vn instinct naturel en cognoissent beaucoup, desquelles se seruent à se mediciner, & si pouuons dire d'auantage, que les bestes ont monstré la medecine aux hõmes, voyans que plusieurs d'elles se guarissent, & cherchent leurs remedes sans medecins : & toutesfois les hommes ne sçauent point d'autres cures, que celles dont ils oyẽt parler, & qu'ils apprenent par autruy. Au moyen dequoy à bonne cause Pline dict que les hommes doiuent rendre graces aux bestes de plusieurs medecines, & remedes qu'ils ont aprinses d'elles. Les Cerfs nous monstrent que l'herbe nommee Dictame, est bonne pour tirer le trait, ou les pieces de flesche, de celuy qui en est feru, puis que les mesmes Cerfs, quand sont naurez, vsent de ce remede. Aristote dit que les Cheures sauuages de Candie, font le semblable. Les Cerfs, quand ils sont piquez d'vne espece d'araignees venimeuses, nommees Falages, se guarissent en mangeant des escriuisses. La proprieté de l'herbe Celidoine, autrement nommee Esclere, nous a este enseignee par les arondelles, & quelle estoit propre pour la veuë, voyans qu'elle en vsoyent pour les yeux de leurs petits: La tortue en mangeant la marjolene sauuage, se defend des serpens : & de là est cognue la proprieté de ceste herbe contre la poison. La bellete mange la rue pour combattre rats. Les porcs sangliers se guarissent de leurs maladies, en mangeant du lierre ou bien des escreuisses, mesmement celles que la mer pousse au riuage. La couleuure, pour despouiller sa peau gastee de s'estre tenue l'hiuer en terre prend du ius de fenoüil, & pour se nettoyer la vuë quelle auoit gastee & esblouye. estant si long tẽps sous terre en tenebres, elle se frotte les yeux de fenoüil, q̃ les Grecs appellent *Maratrum*, qui luy restaure, & refraichit les yeux, & par la peut on cognoistre la vertu de ceste herbe. Les Ours enuenimez du fruict d'vne herbe, nommee

mandragore, se purgent en mangeant des formis. Nulle herbe pour venimeuse qu'elle soit ne peut nuire au Cerf qui à mangé d'vne espece de chardon que Pline nomme Cynara. Le dragon en mangeant des laitues sauuages, se purge & cure. Nous voyons tous les iours, que les chiens en mengeant vne herbe que Pline dit ne pouuoir estre cognue, se prouoquent à vomissement pour nettoyer l'estomach. Les ramiers, les iais, les merles, les perdrix, vsent des fueilles de Laurier pour leur purgation. Les autres, pigeons, torterelles, & poulailles, pour se purger, prennent de la Paritoire, que Pline appelle Helxine, c'est vne herbe qui vient sur les murailles, les canars, les oyes, & autres oyseaux de riuieres, se seruent aussi pour leur santé de l'herbe nommee Siderité, ou espargoute. Les grues, & oyseaux semblables vsent de ionc de marais. L'oyseau nommé Ybis, quand il sent auoir besoin, de son propre bec se purge auec de l'eau, par la partie inferieure: & dit Pline que de cest oyseau les hommes ont trouué le remede de clisteres: les chiens ne reçoyuent aucune playe, qu'ils ne se guarissent eux mesmes, s'il y peuuent atteindre de la langue pour la lescher. Quand à la Panthere qu'Auicenne nomme Leopard, à mangé d'vne herbe venimeuse, nommee Pardalianche, elle se guarit en mangeant de la fiente, & excrement de l'homme: ce que cogneu par les chasseurs, il en mettent dans vn vaisseau qu'ils pendent à vne haute branche d'arbre, là où la Panthere s'arreste, & amuse sous esperance de l'auoir: tellement que les chasseurs ont le moyen, & loysir de la tuer. Aristote l'escrit, & Pline plus amplement que luy, & Albert le Grand. Et encore Pline, que par le bon aduis des bestes, les hommes pourroyent euiter plusieurs perils, & quelquesfois la mort: Pource dit-il, que quand aucun edifice est en danger de tomber, les rats & souris sortent & s'enfuyent, & l'abandonnent, monstrans aux hommes qu'ils doyuent faire le semblable: & que les araignees cheent toutes des murs estans en ruine, prest à tomber. Encore escrit il que les arondelles ne se reposent iamais, ny ne font leur nid en lieu qui soit prest à tomber.

Aristote des animaux. Pline li.8. Albert le Grand des bestes.

Que plusieurs bestes, par instinct naturel, ont cognoissance des choses à venir: & de plusieurs pays que petites bestes ont rendus inhabitables.

CHAP. XLI.

NOn seulement l'instinct naturel d'aucunes bestes, à esté suffisãt pour nous dõner à cognoistre la naifue proprieté de quelques choses, & à quoy elles nous pourroyẽt seruir, fust par medecine, ou autrement: mais encor plusieurs d'icelles tant terrestres, que volatilles ont cognoissance de la mutation des temps, s'il doit faire vents, pluyes, tẽpestes ou beau temps: & en donnent certains signes aux hõmes: Cõme nous voyons que les moutons en sautant çà & là, se resiouyssans, pronostiquent pluyes. Le pareil nous est demõstré par le bœuf, quand il se leche à cõtre poil, & hausse le musle vers le Ciel: & encore quãd il mugit & fleure la terre, & s'efforce de manger vistemẽt & plus que son ordinaire. Ce que fait pareillement la brebis, quãd elle gratte la terre auec les pieds: & aussi les cheures, quand elles dormẽt fort pres l'vne de l'autre; & quãd les formis marchẽt plus dru, & en plus grand trouppe q̃ de coustume, se renconstrans l'vne l'autre comme estourdies, elles denotent la pluye. Si les Lyons vont habiter d'vn pays en autre, c'est certain signe que l'annee doit estre seiche. Ælian escrit des cheures de Libie, qu'elles cognoissẽt la venue des iours caniculaires: & sẽtẽt & monstrẽt quand il doit pleuuoir. Quand on voit que les loups entrẽt aux maisons, & aux terres labourables, & s'approchent des gens, on dit qu'ils fuyent la grande tempeste prochaine. Les poissons ont aussi vne merueilleuse proprieté à sentir la mutation des temps. Quand les Dauphins sautent, & se descouurent sur l'eau, c'est à dire qu'il viendra grands vẽts du costé dont ils sortẽt, & quand ils troublent l'eau, & se debattent en icelle, c'est signe de serenité, & beau temps. Quand la Grenouille chante plus haut, & plus fort que de coustume, c'est signe de pluye & de tẽpeste. Les oyseaux ne sont frustrez de ce priuilege: car nous pourrons autant ou plus parler d'eux à ce propos que de toutes les autres bestes. Quand les oyseaux aquatiques sortent de la mer, & viennẽt assez auant sur la

terre,c'eſt ſigne de pluye & de tempeſte. Si les grues volēt en l'air ſans faire bruit,c'eſt ſigne de beau tēps, & ſi elles crient & vont ſans ordre, c'eſt ſigne contraire. Quand la corneille va droit vers la mer, c'eſt pronoſtication de pluye & pareillement quand elle ſe tient ſur le bord de la mer en melancholie,& que ſon chant eſt triſte. Si la Cheueſche, chante beaucoup en temps de pluye : cela denote que le temps ſe veut eſclaircir, & ſi au contraire elle chāte en beau temps c'eſt ſigne de pluye, Plutarque dit que quand le corbeau, chante en voix enroüee, & qu'il ſe bat des aiſles, c'eſt ſigne de vents & tempeſte. Ceſte meſme choſe nous eſt par eux deſcouuerte ſi eſtant le Soleil bas en Occident, ces corbeaux, corneilles, & pies ſe mettent à chanter & ſauter, en voletant vers le Ciel, puis ſe laiſſer tomber en bas, & recommencer cōme deuant : car par ces mines ils menaſſent le froid & la pluye. La congregation de pluſieurs oyſeaux blācs, ſe fait ordinairement en precedant grandes tempeſtes. Quand les poules,& autres oiſeaux domeſtiques ſe battēt des aiſles, & ſautent en chantant,& ſe reſiouyſſant,c'eſt ſigne qu'ils ſentent venir le vent & la pluye. Quād l'alouette chante fort la matinee, & les cannars ſe baignent volontiers, & ſe peignent eſpeluchent, & dreſſent leur plumes auec le bec, c'eſt ſigne de vent & tempeſtes. Si lon voit que les arondelles volent ſi pres de l'eau qu'il ſemble qu'elles frapent cōtre, cela denote qu'il pleurra bien toſt. Ælian dit que l'oyſeau nommé Ybis cognoit le croiſſant & decours de la Lune. Mais ô mes amis,ie crains d'eſtre importun auec d'exemples que iay alleguez : parquoy nous parlerons d'aucunes beſtes qui ont chaſſé les peuples & habitans de pluſieurs contrees:& non pas ſeulemēt grandes beſtes,mais des plus petites. A ce propos Ælian eſcrit d'aucūs lieux en Italie, ou grande multitude de rats, par la deſtructiō qu'ils firēt és racines des arbres & des herbes, ſans qu'on y peuſt mettre remede,cauſerent telle famine que les habitans furent contraints abandonner la contree. Marc Varron, dit qu'en Eſpagne y eut vn gros bourg ſitué en pays ſablōneux, qui fut tellement fouy & caué par les cōnils,que finalemēt il fut ruiné. Et non ſeulement telles choſes ſon aduenues en terre ferme : mais

auſſi

aussi en des isles enuirõnees de mer, les rats & souris ont eu ceste audace, & malignité, qu'ils ont dechassé les habitãs du lieu: dont porte tesmoignage l'vne des isles Ciclades, nommee Gyare, qui par le moyẽ de telles bestes demeura inhabitee. Ces mesmes autheurs dient, qu'il y a eu en Frãce vne ville rẽdue inhabitable, à cause de la multitude des grenoüilles, en Afrique pareil cas aduint par des locustes & sautereaux. Theofraste escrit d'vn autre pays les chenilles firẽt des habiter. Vne autre prouince en Libie fort fertile, fut abãdõnee par les hõmes dechassez des Lyons: toutesfois ce ne fut point grãde vergõgne aux hõmes d'estre surmontez des Lyons: mais la debilité humaine est bien declaree, parce que Pline recite, d'vne prouince sur les limites d'Ethiopie, ou les formis, scorpions, & autre petite vermine, en exilerent les hommes qui l'habitoyent. Les mousches firẽt fuir de leur contree les Megarensiens en Grece: & les Guespes, les Ephesiens. Antenor escriuant de l'isle de Crete, selon qu'en parle Elian, dit qu'vne quantité d'abeilles chassa d'vne ville tous les habitans d'icelle, & de leurs maisons ils en firent des ruches. Maintes autres telles choses sont aduenues au monde, qui se peuuent voir ez histoires anciennes.

D'vne subtile inuentiõ que trouua Archimedes pour cognoistre combien vn orfeure auoit meslé d'argent en vne courõne d'or sãs que pour le cognoistre, la courõne fust brisee ny endõmagee.

Chap. XLII.

IAmais les historiẽs ne se trouuerẽt las, ny ennuyez de reciter les subtiles inuẽtions, l'esprit, & la sciẽce d'Archimedes de Siracuse, & principalemẽt en Astrologie & Geometrie. Entre lesquelles ie veux reciter vn subtil moyẽ fort notable, dõt il s'aduisa, & que Vitruue racõte. Ce philosophe viuoit en Siracuse ville de Sicile, du tẽps qu'Hierõ y regnoit, Roy fort riche, & bien amy des Romains. En la secõde guerre de Carthage, ce Roy fit faire par vn sien orfeure, excellent ouurier, vne courõne d'or qu'il auoit promise à ses dieux, & pour ce faire, apres auoir cõuenu du prix de la façon, qui coustoit beaucoup, le Roy fit deliurer à l'orfeure, l'or au poids, selon la pesan-

ſanteur que deuoit auoir la couronne, qui fut faite fort ingenieuſement,& de grand artifice,& du meſme or qui pource faire auoit eſté baillé: toutesfois l'orfeure cõme laron ſubtil la falſifia, y meſlant quelque quãtité d'argẽt parmy l'or. La courõne acheuee, on l'apporta deuant le Roy, qui la fit peſer & trouuant ſon poids en fut treſcõtent,& ſatisfit entierement l'ouurier de ſa façon. Mais en fin ayant eſté certifié, qu'il y auoit meſle de l'argent, le Roy eut deſir d'en ſçauoir la quãtité ſans desfaire la couronne. Et pource qu'Archimedes eſtoit en grande reputation au pays, il fut preſenté au Roy pour ce faire, qui luy en donna la charge. Or ainſi qu'il en ſongeoit le moyẽ, aduint qu'il ſe mit en vn bain pour ſe lauer & nettoyer, & s'eſtant mis dans la cuue pleine d'eau, il conſidera qu'il ſortoit de ceſte cuue autant d'eau que ſõ corps occupoit de place, & tellement y mit ſon entendement qu'il en ſortit fort ioyeux, diſant auoir trouué leans ce qu'il cerchoit. Puis fit faire deux lingots de meſme poids, l'vn d'or, l'autre d'argent: & eſtoit la peſanteur de chacun lingot pareille à celle de la couronne. Apres il fit faire vn vaiſſeau aſſez grand, fort bien fait, & l'emplit d'eau,& là dedans y mit le linge d'argent, adonc ſortoit du vaiſſeau autant d'eau que le lingot tenoit de place: & pour ſçauoir combien d'eau s'eſtoit reſpandue, fit ſubtilement tirer hors le lingot, & auec vn autre vaſe de meſure, fit par conte remplir d'eau le vaiſſeau, & auec ce conte & meſure (car il ſçauoit bien le poids du lingot) il cognoiſſoit combien le marc ou la liure d'argent, iettoit d'eau dehors, par le moyen de ce qui reſtoit d'eau dans le vaiſſeau,& par le poids du lingot. Quand il eut fait ce conte, diſant en ſoy meſme, le marc ou la liure d'argent tient place de tant de meſure d'eau, il vouloit auſſi ſçauoir en pareil cas de l'or, qui eſtoit de ſemblable poids que celuy d'argent: mais il ne ſortoit pas tant d'eau qu'il auoit fait, quand on y auoit mis le premier lingot d'argent, combien qu'ils fuſſent egaux en poids, pource que (comme chacun ſçait) le pareil poids de l'or ne tient pas tant de lieu que celuy de l'argẽt par ainſi reſpẽdit moins d'eau. Apres ayant recité l'or, il fit remplir par meſure le vaiſſeau, comme on auoit fait au poids de l'argent, & en

contant

contant les vaisseaux qu'on y versoit, il fit conter combien chacũ marc ou liure d'or, auoit peu ietter d'eau dehors. Cela fait, en retenant biẽ ces deux mesures il print la courõne que l'orfeure auoit faite du mesme poids que chacun de ces deux lingots, d'or & d'argent, la mit dans le vaisseau, & l'eau se respandit selon la grandeur, & retirant la couronne dehors, il mesura l'eau, qui ne suffisoit pas pour emplir le vaisseau, & se trouua qu'elle auoit ietté plus d'eau dehors que n'auoit fait le lingot d'or, & moins que celuy d'argent, & sçachant desia combien de poids s'en failloit, pour correspondre à chacune mesure, il fit son conte en ceste sorte: Ceste couronne iette tant de vases d'eau dehors, plus que ne fait le lingot d'or: consequemment il y a autant d'argent meslé parmy l'or en la couronne, comme elle iette dehors plus d'eau que le lingot d'or: ce qui est facile a entẽdre: car si la couronne eust esté toute entierement d'or, elle n'eust ietté plus grande quãtité d'eau hors du vaisseau, que le lingot d'or: mais pource qu'elle en auoit ietté plus, ce plus donna à cognoistre ce qu'elle auoit en soy d'argent meslé: car on sçait bien que deux lingots d'vn mesme poids, & d'vn mesme metail, doiuent necessairement estre d'vn mesme corps, & quantité: par ainsi mis en vn vase plein d'eau, ils doiuent ietter pareille quantité d'eau dehors, d'autant que deux corps ne peuuent estre en vn mesme lieu, ains en mettant le corps de l'or ou de l'argent dedans l'eau, il faut que l'eau sorte, & leur face place: & tant plus le corps est grand, tant plus fait vuider d'eau. De là vient que la courõne ietta plus d'eau dehors, que le lingot d'or pource que la couronne occupa le lieu, auec poids esgal. A la verité ceste inuention d'Archimedes fut ingenieuse & subtile, encores que d'autres choses de plus grande importance ayent esté trouuees par l'esprit & industrie de cest hõme. Et qui voudra voir de luy choses merueilleuses, lise Plutarque en la vie de Marc Marcel, & Tite Liue, au quatriesme & cinquiesme de la troisiesme Decade: ou lon trouuera, que seulement les machines, & engins faits de l'inuention de c'est Archimedes, furent suffisans pour defendre par long temps Siracuse, contre les Romains: & entre autres choses se recite, que n'ayant peu toutes

les forces humaines tirer vn gros nauire hors de l'eau, auec infinité d'inftrumens, Archimedes feul la tira par terre, comme fi elle fuft allee vogant par la mer. Pendant que les Romains tenoyent Siracufe affiegee, il fit de telles machines, que iettant de deffus les murs de grands crocs de fer attachez à de puiffantes chaines, & faifant le contrepoix dedans la ville, il enleuoit en l'air vne Galere, de laquelle il faifoit tomber, & perir tous les hommes dans la mer: car il la laiffoit tomber à plomb, en forte qu'elle fe rompoit par pieces, & auec d'autres inftrumẽs, & agraffes, il enferroit les galeres & nauires de telle force, & les tiroit de telle impetuofité cõtre vn roc, qu'il les brifoit en pieces. Encore baftiffoit-il de pareils engins fur terre, auec lefquels il faifoit ordinairement mourir plufieurs des ennemis. Et fut telle la refiftãce que faifoit Archimedes dãs Siracufe, que Marc Marcel excellent capitaine des Romains, fut contraint changer de forme de faire, pour affaillir la ville: auquel fiege il fe vid en grand peril & confufion: car Archimedes auoit mis en telle crainte les foldats Romains, que quand ils voyoyent defcendre des murs de la ville quelque chaine, ou feulemẽt vne fimple perche, ils fe retiroyent & fuyoyent au loin, craignant les inuentions & machines de ceft excellent ouurier. Ciceron attribue auffi à ce Philofophe, d'auoir inuenté & fait la fphere materielle, en laquelle fe voyoit à l'œil le mouuement de toutes les planettes, auec leurs cours, paffions, & afpects: & Claudian dit, qu'il en fit vne de criftal: ce qui femble auoir efté confeffé par Ouide. Il n'eftoit pas moins ftudieux & contemplatif, que docte, & fçauãt. Et venãt Siracufe à eftre prinfe par force, apres toutesfois auoir efté par luy feul deffendue long temps, Marcel deffendit q̃ nul fuft fi hardi de tuer Archimedes, fur peine de la mort, encore qu'il euft tãt fait mourir de Romains. Toutesfois, d'auenture vn foldat le rencontra fans le cognoiftre, faifant vne figure en terre, & luy demãdãt le foldat qu'il eftoit (autres dient qu'il luy cõmãda d'aller parler a Marcel) Archimedes ne luy refpondit mot, ou ne vouloit faire, tãt il eftoit entẽtif à fon cercle, dequoy le foldat courroucé le tua: ce qui defpleut grãdement a Marcel, & luy fit faire hõnorable fepulture. Cecy eft

Cicerõ au 1. liu. des Tufculanes.

Ouid. 6. des Faftes.

eſt eſcrit par Pline, Valere, Tite Liue, & Plutarque. Ciceron ſe gloirifia d'auoir trouué ſa ſepulture, & en fit vn grand cas : auſſi l'eſprit, & l'induſtrie d'vn docte homme peut beaucoup plus que la force de mille milliers d'hommes ignorans Par l'induſtrie des ſages hommes, les beſtes fieres, & terribles ont eſté appriuoiſees, les choſes fortes ont eſté rendues debiles, & les debiles fortes : par eux le petit nombre eſt demeuré victorieux du grand, pource qu'vne multitude deſordonnee, & ſans induſtrie, ſe rompt, & ruïne ſoy-meſme.

La maniere par laquelle Socrates perſuade à Alcibiades de deuenir Orateur.

CHAP. XLII.

L'Vne des plus grandes hardieſſes, à mon aduis, & audace que puiſſe auoir l'homme en ſoy, c'eſt de parler en ſorte, qu'il donne occaſion à tous d'eſcouter ce qu'il dit. Pour ceſte cauſe eſtoyent anciennement loüez les orateurs qui oroyent en public : mais combien plus le deuroyent eſtre les bons Predicateurs de ce temps cy? Ce que conſideré par Alcibiades Athenien, ſe voyant ieune n'oſoit aucunement orer, combien que ce fuſt choſe vſitee, & neceſſaire aux principaux hommes de la ville, du nombre deſquels il eſtoit. Dequoy s'aperceuant ce grand Philoſophe Socrates, & luy voulant donner courage, & perſuader de deuenir orateur, practiqua vne façon & ſubtil moyen, auec lequel il luy fit abandonner ceſte crainte & trop curieuſe cõſideration qu'il auoit. Car le trouuant vn iour en vn endroit où il y auoit grande multitude de peuple de toutes ſortes, il luy dit: dy moy Alcibiades craindrois-tu point de parler deuant ce ſauetier: à quoy il reſpondit, nõ vrayement Socrates, & il luy repliqua, craindrois tu point d'auantage deuãt vn trompette? aurois tu crainte deuãt luy? Alcibiades dit que nõ, & qu'il ne craindroit de parler deuant telles gens Socrates luy nomma encore pluſieurs gens de meſtier & de baſſe condition, puis il nomma les hommes de grãde qualité, & touſiours il reſpondit que deuant chacun de ceux-là, il oſeroit

parler sans crainte. Or luy dit lors Socrates:le peuple est composé de tous ceux que ie t'ay nommez & non d'autres, & de tous ceux se fait l'auditoire des Atheniens, là où tu dois orer: en sorte que ceste crainte que tu n'as point de parler vn à vn, te doit moins espouuanter pour parler à eux tous ensemble: car ceux-là qui sont ainsi à part sont tous vnis. Par ceste raison Alcibiades fut vaincu: & en la bien considerant, il perdit la fausse peur qu'il auoit,& en practiquant ceste exhortation, de la en auant deuint orateur fort excellent.Par là se cognoist combien vaut vn bon conseil donné en temps & en saison.

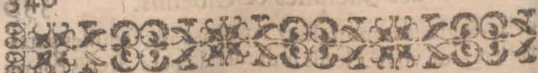
Le commencement & les causes de la faction des Guelphes, & des Gibelins.

CHAP. XLIIII.

AV temps de l'Empereur Federic second de ce nom, & de Gregoire neufuiesme, entre lesquels il y eut grand discord,y auoit en la ville de Pistoye deux factiõs, l'vne nõmee les Panciatiques, & l'autre les Chanceliers. Or aduint d'auanture que deux freres,l'vn nomméGuelphe, l'autre Gibelin, eurent diuerses opinions en ceste ville: l'vn suiuoit vn party, l'autre suiuoit l'autre. De là vient qu'à cause de ces deux hommes fort notables, vne partie commença à se nommer Guelphes, & l'autre Gibelins: l'vne desquelles parties qui furent les Guelphes, chassa les Gibelins hors de la ville. Et pourtant que c'estoit chose notable voir deux freres si contraires, chacune des deux factions, s'acquist la faueur de plusieurs de leurs voisins:en sorte que comme vne peste contagieuse, ce diuorce se dilata petit à petit par toute l'Italie: sans cause, & se diuiserent toutes les controuerses en Guelphes & Gibelins. Aussi ce feu s'alluma tellement, que l'Empereur Federic qui estoit capital ennemy du Pape, estant lors dans la ville de Pise,en l'an 1340. & ne sçachãt quelle faction estoit de son party, & quelle du party du Pape, dit & declara qu'il prenoit le nom & la partie des Gibelins. Cela fait,il mena cruelle guerre aux Guelphes: & à cause de ceste declaration, toute l'Italie se diuisa en ces deux noms:parquoy en chascune ville naissoyēt scan-

dales,& grandes mortalitez : mesmes aux familles particulieres, on voyoit le fils se diuiser du pere, freres contre freres, & ce seulemẽt pour s'affectionner l'vne partie aux Guelphes, l'autre partie aux Gibelins: voire iusqu'à chasser l'vne partie l'autre. Encore voyoit-on que les plus forts ruinoyent & mettoyent les maisons des deschassez par terre & en destruction, & si estoit ceste querelle si grande qu'elle n'eust sçeu causer dauantage de cruauté, entre les infidelles & les Chrestiens. Antonin Archeuesque de Florence escrit que pour ces factions il y eut en ceste ville de Florence, trentecinq maisons des plus apparentes mises bas à rez terre : & que ces mesmes contentions estoyent par toute l'Italie. Plusieurs peuples prindrent le party de l'Empereur, chassans dehors les Guelphes, & les autres aussi faisoyent le contraire. Desia la plus grande part de Rome estoit en voye de prendre le party de l'Empereur. Ce que voyant le Pape, il fit faire vne solennelle procession, où furent portees les clefs de S. Pierre & S. Paul, suppliãt Dieu qu'il luy pleust tirer ceste cruauté hors du cœur des hommes. Et apres la procession, il fit vne oraison publique au peuple, ou pour mieux dire vn sermon, remonstrant qu'elle folie c'estoit de persecuter & tuer ainsi les hommes, pour la faueur seulement de ces deux noms que le diable auoit mis aux champs, pour la persecution publique de l'Italie. Outre ce, il remonstra plusieurs autres choses, de si grande efficace, qu'il prouoqua le peuple à misericorde, & a laisser son opinion: au moyen dequoy ils s'accorderent à defendre le souuerain Pontife contre l'Empereur Federic, qui pensoit ruïner & destruire la partie des Guelphes. Ceste playe par le peché des hommes dura long temps en Italie, par laquelle en moururent plusieurs milliers d'hommes, & y eut grand nombre de bannis & destruits, plusieurs edifices ruïnez, & maintes maisons bruslees. De ces choses sont autheurs, Platine en la vie du Pape Gregoire neufuiesme, & Antoine Sabellic en la troisiesme partie de ses histoires, & plusieurs autres hommes de grand sçauoir.

Fin de la seconde partie.



TROISIEESME PARTIE DES DIVERSES LECONS de Pierre de Messie, gentilhomme de Seuile.

Combien fut profitable l'inuention des lettres: qui les a trouuees: & comme les caracteres Hebraïques, ont signification: ce que n'ont pas les autres.

CHAP. I.



I l'on doit estimer loüables & dignes de grandes graces, ceux qui ont esté inuenteurs des arts liberaux & mecaniques, & pareillement ceux qui ont trouué diuerses choses & doctrines, tant celles qui appartiennent à la culture & reigle de l'ame & de l'esprit comme à l'exercice & vsage corporel: combien plus cest honneur est il deu à celuy qui a inuenté les lettres, lesquelles sont conseruatrices & garde certaine de toutes les autres inuentions? car sans icelles nulle inuention ne se peut conseruer : veu encore outre cela, que les lettres rend nt les hõmes quasi immortels. Elles font que les choses passees il y a mille ans nous sont presentes, en nous les cõmuniquant, tout ainsi que si le temps ne nous en eussent separez par icelles on fait & apprend toutes les disciplines: elles font sçauoir aux hommes d'auiourd'huy ce que ceux de iadis sçeurẽt & apprindrẽt, pour nous l'auoir laissé par escrit: & ce que les hommes de maintenant trouuent ou inuenterent, est conserué par les lettres aux hommes à venir: Elles monstrent & representent ce qui a vne fois esté fait: en sorte qu'il semble qu'il a tousiours depuis duré, ce qui ne fust aduenu si ce n'eust esté les lettres. Platõ ny Aristote, ny grãd nõbre d'autres sages Philosophes, ne fussent en la reputation que nous les tenõs pour conclusion, il n'en faut dire autre chose, sinon que la plus grande

grande & meilleure des inuẽtions humaines:est celle des lettres qui ne les voudra croire, considere & regarde ce qui en est escrit,afin de cognoistre que tout cela seroit perdu, & n'en seroit point des nouuelles sans les lettres. Puis donc qu'elles sont cause d'vn si grand bien,c'est raison que nous sçachions de qui elles furẽt trouuees. Toutesfois il y a grãde difficulté à le biẽ certifier, pourceque les opinions en sont fort diuerses. Les Gentils discordent en cela aux Chrestiens, & les Chrestiens n'en sont point ensemble conformes. Pline met plusieurs opinions & y donne la siẽne, qui à mon iugement approche plus de la verité que les autres. Premierement il dit que les lettres furent trouuees par les Assyriens en Assyrie,& que d'autres dient que Mercure les trouua en Egypte. Autres diẽt que les Pelagiens les porterent en Italie, & qu'elles furent portees en Grece par les Pheniciens, auec Cadmus leur capitaine qui n'en porta que seize: & qu'en la guerre de Troye, Palamedes y en adiousta quatre: mais apres que Pline à donné plusieurs opinions, il conclud que selon son opinion les lettres furent eternelles,qui est quasi à dire quelles cõmencerent auec le monde. Que les lettres ayent esté portees en Grece par les Pheniciens, Herodote& maincts autres l'afferment:les Egyptiens aussi se veulẽt glorifier de l'inuẽtion des lettres & des arts. Diodore Sicilien tiẽt que Mercure les a trouuees en Egypte, cõbien que le mesme Diodore en son 4. liu dit que quelques vns ont opinion que les Ethiopiens out eu premierement les lettres, & que les Egyptiens les ont apprises d'eux: par ainsi nous ne pourrons tirer de ces autheurs la verité que nous cherchons. A ce propos il y en a d'autres tant Iuifs que Chrestiens, qui affermenẽt Moyse le premier qui trouua les lettres au monde: car il fut plus ancien qu'aucunes autres lettres, ny escritures des Gentils: pource que Cadmus, duquel nous auons parlé, estoit du tẽps d'Ochoniel, Duc & capitaine d'Israel, qui regna 47. ans apres que les loix escrites furent baillees à Moyse. Ceux qui sont de ceste opiniõ, entre lesquels sont Eupoleme & Artaban historiens Ethniques, afferment que les Egyptiẽs ont appris les lettres de Moyse,& qu'ils les dõnerent à ceux de Phenice, d'où depuis Cadmus les trans-

Plin. liu. 7.

Cadmus.

Herodo.

porta en Grece. Ceſt Artaban ſouſtient que ce Mercure, que tous dient auoir enſeigné les lettres en Egypte, eſtoit Moyſe, nõmé Mercure par les Egyptiẽs. Philõ Hebrieu, hõme de grãde authorite, fait les lettres plus anciẽnes: car il dit qu'elles furẽt trouuees par Abrahã: mais à la verité elles furẽt inuentees par Adã, ou du moins par ſes fils, ou arriere fils au premier aage du mõde, auparauãt le deluge, & furent cõſeruees par Noé & ſes ſucceſſeurs, iuſques à venir à Abraham, & puis à Moyſe. En voila le iugemẽt & opinion de S. Auguſtin. Ce qui eſt encore plus verifié par l'authorité de Ioſephe diſant, que les neueux d'Adam fils de Seth, firẽt deux colonnes l'vne de pierre, & l'autre d'argile, dãs leſquelles ils eſcriuirent & inſculperent tous les arts: & ſi afferme auoir veu l'vne de ces colõnes en Sirie. Nous trouuons auſſi que S. Iude, allegue en vne ſiẽne epiſtre, le liure d'Enoc, qui fut auparauant le deluge. Tellemẽt qu'il ne faut point doubter qu'Adam & ſes enfans n'ayent eſté les inuenteurs des lettres: & que Noé qui eſtoit docte & lettré les ſauua en l'Arche: cõbien que depuis en la confuſion des langues, aduenue en l'edificatiõ de la tour de Babel, il peut eſtre que la plus grãd part du monde perdit la cognoiſſance d'icelles lettres qui demeura en la ſeule famille d'Eberi, de qui ſont depuis deſcendus les Hebrieux, leſquels comme nous auons dit, ne perdirent leur premiere langue. S. Auguſtin le certifie au liure preallegué, auſſi fait Euſebe au liure 1. de la preparation Euãgelique, & pareillement la plus grande part des doctes de noſtre tẽps. Parquoy Philõ, & ceux qui ont penſé que Moyſe auoit trouué les lettres, ont eu de grãdes occaſiõs pour s'abuſer en ce qu'ils en penſoyẽt, pource que c'eſt choſe notoire que les liures, & hiſtoires eſcrites par Moyſe, ſont premieres que nulle autre qui ſoit ny que la philoſophie & ſageſſe des Grecs: cõme le preuue ſuffiſammẽt. S. Auguſtin au meſme lieu, & Ioſephe cõtre le grammairien Appion. & ſemblablement Euſebe & Iuſtin martirs. Il faut dõc conclure que les lettres eſtoyẽt auant que Moyſe, pource que nous trouuons par eſcrit, que Moyſe apprint en Egypte tous les arts & ſciences des Egyptiens: ſi ne ſcay ie comme il l'euſt peu faire, ſi auparauant ils n'euſſent eu des lettres, encore que nous ſça-

sçachions qu'ils auoyẽt des figures appellees lettres hieroglifiques, par lesquelles comme nous auons dit, ils s'ẽtr'entendoyent. Nous conclurons donc que les lettres estoyent dés le temps d'Adam. & depuis Abraham en eut cognoissance en Sirie. De là vient que Pline à varié à tenir l'opinion, dont nous auons parlé. Il n'est point toutesfois besoin de chercher l'origine & cause des caracteres des lettres, pource qu'ils peuuent estre faicts à la volonté, cõme nous voyõs auiourd'huy, que chacun fait des chifres à sa volõté, & des signes au lieu des lettres: cõme S. Ierosme au prologue des liures des Loix dit, que quand Esdras grãd scribe & docteur de la Loy, la rescriuit & restitua, il trouua de nouueaux caracteres des lettres, dont les Iuifs se seruoyent encore au temps de S. Ierosme, cõme ils font encore auiourd'huy, lesquelles lettres Hebraiques ont vne proprieté, qui n'est point en nulle des autres natiõs: car la voix & nom de chacune d'elles donne signification de quelque chose. La premiere qui est nommee Aleph, signifie discipine: la secõde Beth, signifie maison: Gimel, qui est vne autre lettre, signifie remplissement & abõdance: & Daleth, tabletes ou liures, les autres lettres signifient d'autres choses, que ie laisse pour n'ennuyer. Le curieux les pourra trouuer en Eusebe, liure premier de la preparation Euangelique.

En quoy les anciens escriuoyent auparauant l'inuention du Papier, & auec quel instrument: comme le Papier & le parchemin furent trouuez: qui a inuenté l'Imprimerie, & de quel profit elle est: & encore par quel moyen les aueugles peuuent escrire.

Chap. 11.

Nous auons aucunement parlé de l'inuention des lettres, au chap. precedent, maintenant il nous reste voir en quoy les anciens escriuoyent: & bien que ne puissions bonnement dire en quoy escriuoyent les premiers peres, au premier aage precedent le deluge, pour estre la chose doubteuse, à sçauoir si deslors ils auoyent lettres, encore que nous l'ayons prouué par l'authorité de Iosephe, aidé de quelques raisons, si est ce que selon ce

que tous en disent les premiers escriuains n'auoyent point de papier, ains escriuoyent en fueilles de palme, de là viẽt qu'auiourd'huy on dit le fueillets du liure. Depuis ils escriuirent en escorces d'arbres, & principalemẽt de celles qui plus aisement se separoyent de l'arbre comme le Bouleau, le Platan, le Fresne, & l'Orme, dõt ils prenoyent l'escorce interieure entre le bois & la grosse escorce noire: desquelles desliees escorces tirees subtilement, ils faisoyent des liures, les conioignans artificiellemẽt l'vne auec l'autre: & pource que telle escorce estoit anciẽnement nõmee par les Latins, *Liber*, de là ont prins leurs nõs les liures, encore que maintenant ils ne facent plus de telles choses. Depuis on trouua encore moyen d'scrire en lames de plomb fort subtiles, desquellles aucunes curieuses & particulieres personnes faisoyent des colonnes & liures, ou s'escriuoyent tous les actes publics. Les anciens trouuerent encore la maniere d'escrire sur des drapeaux de lin, licez & polis auec vne certaine sorte de couleur. Et si faut entẽdre qu'ils n'escriuoyẽt point auec des plumes, ains auec vne petite canne que nous appellons en Latin *Calamus*, dõt quelques vns s'aident encore auiourd'huy. Apres on trouua vne autre sorte de carte à escrire, qui se faisoit de certains petits arbrisseaux nommez Papiers, qui est vne espece de ioncs, qui s'engendrent & croissent dans les marais du Nil: & dit Pline qu'il y en a encore en la Syrie pres du fleuue d'Euphrates, nommez Papiers, qui ont certaines petites fueilles, ou toilles entre l'escorce & le bois, lesquelles estans subtilemẽt tirees auec la pointe d'vne esguille, & accoustrees auec vne certaine colle faicte de farine bien passee, & destrempee en eau boüillie & en vinaigre, on en faisoit du papier, & escriuoit-on dessus, & que de la plus prochaine du bois se faisoit la meilleure & plus deliee: par ainsi selon la sorte & difference on les nommoit diuersement.
Pli. li. 13. cha. 11. 12. Pline l'escrit amplemẽt. Et pource que tel iõc ou erbuste est nommé Papier, ce nõ est demeuré au papier, sur quoy l'on escrit maintenãt qui est fait de lãbeaux & drapeaux de toile de lin vsee. Marc Varron dit que la premiere inuention de faire fueilles de ces papiers & ioncs fut trouuee du temps d'Alexandre le Grend, lors qu'Alexandrie

fut

fut fondee : toutesfois Pline la preuue plus ancienne par les liures que Cn. Terence trouua en faisant foüiller dãs vn de ses heritages, lesquels liures auoyent esté à Numa Pompilius Roy de Rome, & furent trouuez en vne tombe où il auoit esté inhumé, & en estoyent les fueillets de ceste escorce de papier. Or nous tenons certainement que Numa auoit esté long temps auparauant. Alexandre encore que Tite Liue recite de ceste tõbe autrement disant qu'il y auoit deux qui furẽt trouuees par L. Patilius. Auec ce Tite Liue, s'accordent Lactance & Plutarque en la vie de Numa, ce neantmoins l'intention de Pline est approuuee. Quelques vns disent que ce nom de Carte a prins son origine d'vne ville assise prés de Tyr, nõmee Carta, d'où print Dido son nom, & la nomma Carthage. Les anciens escriuoyent encore en tablettes cirees & biẽ lissees, & formoyent leurs lettres auec das poinçons fort agus qu'ils nommoyent stils : de là vient par vsage que celuy qui escrit bien, on dit, il a bon stile d'escrire, prenant le nõ de l'instrument. Encore faut il noter qu'auparauant qne le papier sur quoy nous escriuons fut trouué, c'estoit de coustume anciẽne que sãs chercher tous ces remedes, on escriuoit en parchemin faict de peaux de moutons, dont parle Herodote, laquelle inuentiõ est attribuee par Varron, à ceux de Pergame ayans pour leur Roy Eumenes que de là il est appellé en Latin *Pergamenũ*, que nous disons en François parchemin. Et encore qu'en Latin quelques vns le nomment *Membrana*, si print il le nom de l'inuẽteur. Toutesfois à mõ iugemẽt l'on escriuoit en peaux, beaucoup auparauãt le temps y assigné par Varron & referé apres luy par Pline pource que Iosephe dit, que les liures des Hebrieux, qui precedoyent de long temps. Eumenes & plusieurs autres liures, estoyẽt escrits en peaux. Aussi quãd il recite qu'Eleasar Prince des Prestres enuoya les liures de la S. Escriture à Ptolomee auec les septante deux Interpretes afin de les luy traduire de langue Hebrayque en la Grecque, il dit que le Roy Ptolomee Philadelphe s'estonna & s'esmerueilla fort de la subtilité & cõionction de ces peaux en parchemin. Parlà cognoit on que l'escriture qui se faisoit en parchemin, estoit plus facile & de longue duree, que l'autre des escorces & des

fueilles, encore qu'elle fust plus antique. Au moyen dequoy cest vsage de parchemin, ne s'est iamais perdu: & puis le papier dont auiourd'huy nous vsons, est si facile à faire, & de telle abondance, que cela aide à promouuoir aux lettres vne infinité d'hommes. Mais sur toutes choses nous faut librement confesser, que l'Imprimerie par le moyẽ de laquelle on Imprime tant soudainement vne si grande quantité de liures, fut & est auiourd'huy la meilleure inuention du mõde, de laquelle on dit estre autheur vn Alemã de la ville de Magõce, nõme Iean Fauste (cõbien que Polidore le nomme Pierre) & que là fut faite la premiere Impression de liures, en l'an 1453. Et quelque tẽps apres vn autre Alemã nõmé Cõrad, apporta cest art en Italie. Volaterran neantmoins dit, que c'estoyent deux freres Allemans qui allerent en Italie, & que l'an 1465. ils imprimerẽt à Rome, & que les premiers liures d'impression furent les liures de la Cité de Dieu, & les diuines institutions de Lactãce Firmian. Depuis il y a eu en cest art des excellens personnages, tãt en Allemaigne & en France qu'en Italie, lesquels outre leurs impressions estoyent fort doctes, comme furent Alde Manuce, Balde, Colinet, & Frobene trés-diligens en la correction & verité de la lettre, & plusieurs autres desquels ie laisse les noms pour briefueté. Au moyen dequoy tant de liures qui estoyent perdus & cachez, sont venus en lumiere, au grand profit & vtilité des hõmes, auec l'aide desquels se sont faicts tant de gens doctes, que l'on voit par toute la Chrestienté: & auparauant pour paruenir à tel degré on auoit beaucoup de peine: posé le cas que ce n'en soit point la cause principale, si croy-ie que s'en est la plus grande pource qu'à moindre peine on recouure les liures qui sont plus corrects, & voit-on dedans de diuerses causes & matieres qui estoyent corrompues & gastees par la faute de l'escriture, & s'il s'en trouuoit de corrects, ils estoyent si difficiles a auoir que les estudes ne se trouuoyent tant vniuerselles que de present. Vray est que depuis l'on à prins ceste licence desmesuree d'Imprimer les liures de fables & de peu de fruict, en sorte qu'il seroit meilleur, que pour tels liures il n'y eust point d'Impression pource qu'ils destruisent & aneantissent les esprits, principalement des ieunes

gens

gens, & les abastardissent des bonnes & sainctes estudes & leçons. Laissant donc à parler de l'impression, & venant à l'escriture manuelle, ie peux dire qu'elle est pour le iourd'huy en plus grande perfection quelle ne fut onc selon mon iugement. Pour en prendre la perfection, Quintilien donne quelques reigles qu'on y peut tenir, aussi fait le docte Erasme, au liure qu'il à fait de la prononciation : & de celte la seulement ie parleray auec laquelle Erasme dit, que quelques aueugles ont apprins à fort bien escrire. Ils faisoyent faire vne table du Porfire ou d'or ou metail, & dans icelles engrauer toutes les lettres a,b,c. Puis l'aueugle prenoit vn poinçõ, dont la pointe estoit si fort aiguë & subtile qu'il pouuoit librement la mener par toutes les lettres engrauees en la table, estant sa main conduite par quelqu'vn : & cela faisoit-il tant de fois, qu'il sentoit à tastons la forme de chacune lettre, & s'y accoustumoit, tant que petit à petit auec grande attẽtion, il s'imprima si bien en la memoire l'image de chacune de ces lettres, que puis apres il s'aprint à les faire sur autre chose que sur ceste table : tellement que quelquesfois il failloit & quelquesfois en faisoit bien: finalement il apprenoit, en sorte qu'auec vne plume il escriuoit ce qu'il se representoit en l'esprit.

De la premiere librairie du monde, & de maintes autres notables: & comme en icelles on mettoit l'image & portrait des hommes doctes. CHAP. III.

IL est a croire que les premiers Liures & librairies qui ont esté au monde, estoyent entre les mains du peuple Hebrieu : car cõme il est certain que là estoyẽt premieremẽt les lettres & l'vsage d'icelles, aussi est il à presumer qu'il auoyent soin de conseruer ce qu'ils escriuoyent. Et cela se verifie par l'autorité de Iosephe cy dessus allegué, & aussi parceque nous lisons de la saincte escriture. Isidore recite qu'apres que les Caldeens eurent bruslé la librairie Hebraique auec tous les liures de loix, estans les Hebrieux retournez en Ierusalem, le prophete Esdras illuminé du sainct Esprit reparera la faute, escriuant de nouueau ses liures : & qu'il les reduisit au nõbre de vingt

deux liures qui estoit le nombre de lettres de l'Alphabet. Lō void par là, q̄ puis que Moyse eut escrit, les Hebrieux eurent librairie pour la conseruation des liures de la Loy, tant ceux que nous voyons maintenant du vieil Testament, comme des autres, desquels nous auons desia fait mention : entre lesquels est le liure d'Enoc, allegué par S. Iude, Apostre, en son epistre, delaquelle auons n'agueres parlé, & le liure d s guerres, du Seigneur, duquel est fait mention au 21. chap. des Nombres, & le liure des Iustes du Seigneur, allegué au 2. liure des Roys 1. chap. & le liure de Samuel le Prophete, allegué au dernier chap. du liure Paralipomenon, au liure de Natan le Prophete, & maints autres qui sembler̄t auoir esté tous troubiez & perdus. Par ainsi lon peut voir que les Iuifs auoyent librairies, & que toutes celles des Gentils sont posterieures & plus recētes. Tous les Grecs dient que le premier, qui fit publique librairie, fut Pisistrate tyran d'Athenes, qui depuis fut augmentee par les Atheniens : & que venant Xerxes en Athenes, il fit enleuer tous les liures & transporter en Perse, mais que depuis & long temps apres, le Roy Seleuque nommé Nicanor les rachepta, & fit raporter en Athenes. Ces choses sont certifiees par Aulugelle & Isidore, disans que ceste librairie fut depuis bien fort augmentee. Toutesfois celles d'Alexādrie en Egypte que fit le Roy Ptolomee Philadelphe, fut à la verité la plus excellente de toutes les autres du monde, pource qu'en icelle estoit l'ancien Testament, & toute la Saincte Escriture des septante deux interpretes, & aussi pour la grande multitude des autres liures qui estoyent. Pline dit, neantmoins, que le Roy Eumenes en fit vn autre en la ville de Pergame à l'enuy de Ptolomee. Aulugelle & Ammian Marcelin dient, qu'en la librairie d'Alexandrie en Egypte, y auoit sept cens mil liures: Seneque est quasi d'accord du nombre : & combien qu'il semble excessif, si est-ce que celuy qui aura leu les despenses & grands frais des Roys d'Egypte pour faire faire des obelisques, pyramides, temples, edifices, nefs & autres choses d'inestimable coust, de partie desquelles choses parlent Budee aux annotations des Pandectes, & Lazare de Bayf de l'art nauale, ceste librairie ne semblera à son iugement impossible.

ſible. On y auoit apporté des liures de toutes les nations du monde,& en toutes langues, & ceux qui en auoyēt la charge eſtoyent gens tresdoctes. Les vn pour les liures de poëſie,les autres pour les hiſtoires & en toutes les facultez & ſciēces: mais tout cela fut bruſlé par les ſoldats de Iules Ceſar quād il ſuyuit Pompee iuſques là, & qu'il cōbatit les gens de Ptolomee frere de Cleopatra. Quand à l'autre librairie qui eſtoit à Eumenes en Pergame, Plutarque en la vie de Marc Antoine,dit qu'il y auoit deux cens mille volumes. De la Biblioteque de Grece, Strabon dit qu'Ariſtote fut le premier qui fit librairie, & aſſembla liures en la ville d'Athenes : ce qui contredit aux autres hiſtoriens, qui dient que ce fut Piſiſtrate, lequel eſtoit long temps auparauant Ariſtote: parquoy il faut entendre que Strabon vouloit parler d'vn homme particulier,qui n'eſtoit Roy ny Prince,encor qu'il fut aiſé à croire qu'en cela Ariſtote eut eſté fauoriſé & ſecouru par Alexandre. Les librairies & dernieres lettres, furent en la ville de Rome, & le premier qui y fit publique librairie fut Aſinius Pollio, duquel Pline dit qu'il fit de l'eſprit des hommes vne choſe publique. Le premier qui y conduiſit grande quantité de liures fut Paul Emilie, ayāt vaincu Perſeus: & depuis luy, L. Luculle de la proye de Ponte. Iules Ceſar augmenta & enrichit fort les librairies qu'il mit en la garde de Marc Varron: toutes leſquelles eſtans à Rome furent depuis quaſi bruſlees & miſes à neant par les frequentes armes, & ſaccagemens qui ſe faiſoyent en ceſte ville: mais ce dommage fut reparé par l'Empereur Domician, car il fit chercher force liures par tous pays,& manda en Egypte que la Biblioteque qui y eſtoit fuſt tranſportee à Rome, qui dōne aſſez à cognoiſtre,que les liures de Ptolomee n'auoiēt pas eſté tous bruſlez comme nous l'auons dit, ou bien qu'apres en auoit eſté recouuré grande partie. Or Paul Oroſe me fait croire que tout ne fut pas bruſlé,quād il dit qu'il fut bruſlé quatre cēs mil liures,car par le recit des autres hiſtoriens nous trouuons qu'il y en auoit ſept cēs mil,partant il ſemble qu'il en fut ſauué trois cens mil,& toutefois il ſemble que les hiſtoriens veulent inferer que tout a eſté bruſlé. Or pour reuenir à la librairie de Rome, le

meſme

mesme Paul Orose dit, que du temps de l'Empereur Commode, elle fut vne autre fois bruslee, & que depuis Gordian assembla septante & deux mil volumes, & ce qui est plus notable il en herita par le testamēt de Seran Samonique, auquel ils estoyent, selon que dit Iules Capitolin. Il y eut assez d'autres grandes & belles librairies entre les anciens, tant aux personnes priuees qu'aux Princes. Le premier d'entre les Chrestiens qui fit librairie, fut selon Isidore, Pamphile martyr, la vie duquel est escrite par Eusebe, & auoit en sa librairie trente mil volumes. Vne notable coustume que les anciens auoyent en leur librairies, c'est qu'ils tenoyent en icelles les portraits ou statue d'hommes, qui auoyent esté fort excellens és lettres. Pline dit, que Marc Varron, estant encor viuant, merita par sa doctrine que sa statue fut mise en la librairie d'Asinie Polion. Ciceron escrit à Fabien Gaulois qu'il achete des statues pour mettre en sa Bibliote-que. Le ieune Pline escriuāt à Iules Seuere, dit qu'Erenie Seuere, hōme docte, vouloit mettre en sa librairie, entre autres images celle de Corneille, & de Titus Arius: nous auons assez de tesmoignage de ces choses. Or ces librairies & celles de plusieurs autres doctes hommes, & des Princes qui sont depuis ensuyuis ont esté destruites & desfaites par les Gots, Alains, & Vandales, & iusques à ce que par la bonté de Dieu, de nostre temps & de ceux de nos peres, il s'est trouué plusieurs hommes studieux & doctes, qui en ont encor fait des amas, bien que ie croye que ce n'en soit pas la dixiesme partie de ceux que les anciens ont laissé par escrit. Et encor ceux qui ont esté trouuez sont fort incorrects, corrompus & mal escrits, en sorte que sans la grande diligence qu'y ont mise quelques grands personnages, à peine eussent ils esté reduits à bonne correction.

De l'amitié & inimitié qui par secrette propriété sont entre plusieurs choses. CHAP. IIII.

L'Anciē philosophe Heraclite, & plusieurs autres depuis luy, ont eu opinion que toute chose estoit causée par concorde & discorde, & que par la paix & inimitié

tié (qui eſt en toutes choſes humaines) prouient la generation & corruption d'icelles, de laquelle Philoſophie ie ne traicteray pour le preſent, tant pource que la matiere ſeroit difficile pour moy, que pource que le lecteur en receuroit peu de plaiſir. Toutesfois nous parlerons de l'amitié & inimitié qui eſt entre pluſieurs choſes, ſans que perſonne ſçache vrayement d'où procede la cauſe : qui à la verité eſt choſe fort merueilleuſe. Comme celle qui eſt entre le Chien & le Chat, entre l'huile & la poix, le Cerf & la Coleuure, & tels ſemblables, dont nous parlerons, qui ſe hayent naturellement, ſans que telle inimitié procede des elemens: car la cõtrarieté, & inimitié qui eſt entre les choſes qui en ſont compoſees, eſt toute claire: comme nous voyons que l'eau eſt ennemie du feu, pource que le feu eſt chaud & ſec, & l'eau eſt froide & humide, en ſorte que ces deux elemens ſont totalement contraires. L'eau & la terre ſont amis: entant qu'ils ſont tous deux froids: mais ils ont contrarieté, entãt que l'eau eſt humide, & la terre ſeiche. Entre le feu & la terre y a conformité à cauſe de la ſeichereſſe d'eux deux, & difference pour la chaleur du feu, & froideur de la terre. Par ainſi entre les elemens y a contrarieté, & neantmoins en partie d'eux, il y a quelque conformité. Eſtans donc toutes choſes cõpoſees des elemẽs, c'eſt de neceſſité, qu'entre elles ſoyent ces cõtradictions & conformitez qu'ont ces elemens, deſquels elles ſont compoſees. Parquoy la choſe en quoy domine plus la qualité elementaire, prẽd le nom de la qualité, & la nommons chaude ou froide, humide ou ſeiche, les aucunes en plus haut degré que les autres, ſelon que plus eſt qualifiee la choſe d'vne de ces quatre premieres qualitez, & voila comme vne choſe eſt contraire à l'autre faiſant diuers effects: laquelle contradiction eſt fort manifeſte, & ſi ſçauons bien que nous en venons de rendre la raiſon. Mais ceſte autre inimitié qui ne vient point des elemens, ains de proprieté occulte & ſecrette, ou d'influence ſuperieure, requiert bien qu'on contemple, & recherche d'où en procede la cauſe. Le Chien & le Chat (comme nous auons dit) ſe veulent mal, & ſi ne ſçauons pourquoy. Nous voyons auſſi d'autres choſes qui s'entr'aiment, & ſi ceſt amour

ne deriue point des elemens dont ils sont composez. Les Asnes desirent, & trouuēt bonne vne herbe nommee Ferule, qui est venimeuse aux autres bestes cheualines. Les Renards sont amis des Couleuures, qui sont ennemies de toutes les autres bestes. Cecy n'est pas de moindre consideration entre les hommes qu'entre les bestes : veu que sans sçauoir pourquoy ny comment, vn homme qui en verra vn autre de prime face, sans iamais l'auoir veu l'aura en desdain, & en haine, vn autre luy sera aggreable: & quelquesfois si tost qu'il en verra vn qu'il ne cognoistra point, il luy portera affectiō, & l'aura en reuerence, & hōneur encore qu'il soit moindre de luy: autres seront desprisez, bien qu'ils soyent grands personnages, & grands Seigneurs. Il s'en trouue d'autres qui semblent estre nez pour endoctriner. Encore voit on deux hōmes dōt l'vn se laisse gouuerner par l'autre, & en cela bien souuent le Seigneur par le seruiteur: en sorte qu'il semble que naturellement il luy soit subiet, sans en sçauoir dōner raison. Tout en pareil cas voit-on aduenir aux bestes telles suiettiōs & inimitiez cōme lon voit entre l'Aigle & le Cigne, entre le Corbeau & le Milā & bien souuent voit-on que le Milā, arrache la proye des grifes du Corbeau. Il y a pareillemēt haine entre le Millan, & la Chouëtte, l'Aigle hait l'Oye, tellement que si on met vne plume d'Aigle auec celles d'vne Oye, elle les consomme toutes. Le Cerf persecute les Couleuures, car auec forte respiration qu'il fait à l'entree du trou de la Couleuure, il la tire hors par son halaine & la māge: qu'il soit vray qu'ētr'eux y ait telle inimitié, il se prouue en faisāt brusler de la corne du Cerf car toutes les Couleuures enfuyent la fumee. Il y a aussi grāde haine entre le Corbeau, & les Asnes, & Taureaux, pource que le Corbeau tasche tousiours de les frapper de son bec, & leur creuer les yeux: L'Aigle plus grand de tous les oyseaux persecute la Poule d'eau: la Poule d'eau veut mal à l'Aloüete, & luy casse se œufs. L'oyseau nōmé Flore contrefait le hannissement du Cheual, l'espouuante & estonne pareillement le cheual luy. Les plus grands ennemis du Loup, sont le Renard, l'Asne & le Taureau. Il y a aussi tousiours querelle naturelle entre le Vautour, & l'Anguille. Le Lion crain & fuit le Coq, il fuit le feu, & le

bruit du charroy:la Pantere à la Hienne pour ennemie,le Scorpion veut mal mortel à la Tarentule, que les Latins appellent Falanges, de laquelle la morsure (cõme on dit) ne se peut guerir que par musique : & y a si grande haine entre ces deux bestes, que celuy qui sera mordu du Scorpion, guerira auec de l'huile où les Tarentules auront esté suffoquees. L'Elephant qui est vne puissante beste, craint & fuit la Coleuure, & a peur du mouton, & encore s'estonne du grongnement d'vn porc. Les Cheuaux, Asnes, & Mules fuyent les Belettes & s'en espouuantent: les Francolins & les Coqs se portent grande inimitié. Il y a vne espece de Faucon qu'Aristote nomme Tico, qui a vne grãde guerre & debat contre les Renards, & toutes les fois qu'il peut il les bat & persecute. Ælian certifie qu'il y a grande inimitié entre le Corbeau & vne espece de Faucon qui se nomme Pelagre:& encore entre le Corbeau & la Tourterelle. Haine naturelle est entre le Hiboux & la Cigongne, & entre la perdrix & la Tortue. Le Pelican persecute la caille sur tous autres oyseaux : & le Cheual a plus peur du Chameau que de nulle autre beste. Il y a aussi entre les poissons grand discord & inimitié: l'Escreuice de mer fuit la Pulpe:les Dauphins sont ennemis des Balenes:le Congre est naturellement ennemy de la Lamproye, des Pulpes & des Anguilles. La Pulpe a telle domination sur l'Anguille, & l'Anguille a telle peur de la Pulpe, qu'elle meurt en la voyant. Il y a grande guerre entre le Loup marin & vn poisson nommé Mongille ou Mugre. Si la Coleuure void l'homme vestu, elle luy veut mal, & a bien la hardiesse de l'offencer, & si elle le void nud, elle s'enfuit. Les Rats & les Coleuures sont grands ennemis, quand elles couuẽt leurs œufs l'hyuer, & qu'elles ne sortent point dehors, il les persecutent & leur font la guerre:& elles, qui par instinct naturel cognoissent cela, font en leurs nids prouision de viures pour les Rats qui s'amusent à manger, & les laissent. Le Rat a si grand peur de la Fouïne, que si on n'auoit mis tant soit peu de mouene de Fouïne dans le caillé dont on fait le fromage, iamais apres le Rat n'en mangeroit. La haine du Loup & des brebis est si naturelle que si on faisoit vn tabourin de la peau d'vn Loup, les brebis fuiroyent le son, tout

ainsi que si le Loup estoit encore viuant pres du troupeau. Plus, il y a aussi quelques autheurs qui dient, que si on faisoit les cordes de violes des boyaux d'vn Loup, & d'vne Brebis, il ne seroit possible de les accorder ensemble, ny d'en faire bonne harmonie. Si la peau d'vn Loup est pendue en l'estable, ou au lieu où les Brebis doiuent manger, la peur qu'elles en auront leur fera cesser la pasture. La Guenon fuit merueilleusement la Tortue. Les Rats par secrette proprieté sont si cõtraires au Scorpion, que la morsure du Scorpion se guarit quand dessus on y met vn Rat. La Coleuure & la Vipere craignent naturellement le Cancre, qui a sur ceste espece si grande puissance, que si le Porc est mors de la Vipere, il se guerit en mangeant du Cancre. Et ce qui est encore plus esmerueillable, quand le Soleil est au siege de Cancre, les serpens souffrent douleur. Le Scorpion poisson, & le Crocodile se guerroyent continuellement, & se tuent l'vn l'autre. La Pantere craint l'Once, en sorte qu'on dit qu'elle se laisse tuer sans se deffendre: & si la peau de la Pantere est pendue aupres celle de l'Once, celle de la Pãtere se pellera toute & consumera. L'inimitié de la Corneille auec la Chouëtte est si grande, qu'Aristote dit, qu'elles se desrobent les œufs les vnes aux autres. Les mousches Guespes ont ordinairement la guerre contre les Araignes, aussi ont les Poules d'eau, & Canards, auec les Rats, & se tuent & entre-mangent leurs petits. Le Milan & le Renard se hayent pareillement. Il y a vne sorte d'oyseaux de proye fort petits, que Pline nomme Esalõs, qui veulent si grand mal aux Corbeaux qu'ils en cerchẽt les nids: & leur cassent les œufs. Les Porcs hayent naturellement les Belettes. Les Loups seruiers & les Lyons se hayent mortellement, & en sorte que le sang de l'vn ne se peut mesler auec l'autre. Les Taupes ont les Formis en telle horreur, qu'elles fuyent l'arbre où il y en a. L'Araigne a guerre auecques la Couleuure, & dit Pline, qu'elle l'a fait mourir ainsi: quand l'Araigne void que la Couleuure dort sous l'arbre où elle demeure, elle se laisse descendre par le fil qu'elle fait, puis entre au cerueau de la Coleuure, où elle la mord & s'y attache en sorte qu'elle ne la laisse iusqu'à tant qu'elle l'ait fait mourir de son

venin. Il y a encore entre les autres choses inanimees naturelle contradiction & inimitié : car l'huile est ennemie de la poix, pource que mettant de l'huile en vaisseau poissé par dedans, la poix consume toute l'huile : l'huile est encore ennemie de l'eau, aussi l'est la chaux, mais l'huile & la chaux se ioignent ensemble, & s'aiment naturellement. L'oliue à naturelle proprieté contre les charnels & luxurieux, & telle qu'il se trouue par escrit que si vne femme impudique la plante, elle meurt & ne prend aucune racine. Les choux ne profitent point s'ils sont aupres de l'herbe nommee Mariolaine d'Angleterre. L'eau salee deuient douce si elle est meslee auec de la fleur de farine, en sorte que dans deux heures apres, on la peut boire. Nous pourrions amener tant d'exemples de ces naturelles haines qui sont entre les choses animees & non animees, que ce seroit grande longueur: & pareillement des choses qui s'entr'aiment, comme les Paons aiment fort la compagnie des pigeons, les Tourterelles auec les Papegais, & les Merles auec les Griues. Aristote dit qu'il y a tant d'amitié entre vne sorte de Passereaux, & les Crocodiles, que ceste grande beste ouure sa bouche, afin que ces petits oyseaux luy voisent curer & nettoyer les dents & genciues auec leur bec, & que ces Passereaux se nourrissent de cela. Ils disent aussi qu'il y a bien grande amitié entre le Renard & le Corbeau, entre la Corneille & la poule d'Inde, & semblablement entre l'Aloüette & vn oyseau qu'on appelle Ionc : le Renard n'est point disconuenable auec les Couleuures: les oüailles aussi ne sont point en danger auec les Couleuures: les Pigeons & Tourterelles conuiennent bien ensemble, & les Perdrix auec les Pigeons Ramiers. La Taupe marine est tant amie de la balene, que Pline dit qu'elle va noüant au deuant d'elle, & l'auertit des fosses & profonditez. Voila des œuures merueilleuses de nature, dispersees par l'ordre & volonté de Dieu, par l'influence des estoiles & planettes: & dequoy sont autheurs Pline, Aristote, Albert le Grand, Ælian, & le Poëte Marbodee au liu. des pierres, auec maints autres autheurs anciens & modernes qui ont escrit de la nature des bestes & d'autres choses.

Par quel moyen les amitiez & inimitiez procedent des influences celestes, & pourquoy vn homme aime, ou haït vn autre.

CHAP. V.

COmme nous auons dit au chapitre des chose occultes & cachees : il y a quelques planettes & estoiles qui ont dominatiõ particuliere sur certaines choses plus que sur les autres, & influent de particulieres proprietez, qui ne sont causees par la qualité des elemens : & toutesfois on ne peut proprement dire que les planettes, estoiles & signes du Ciel, ayent quelque inimitié entr'eux. Ce neantmoins les anciens Philosophes & Astrologues, considerans les diuers & contraires effects des influences que les estoiles & planettes causent és choses par leur mouuement & lueur, leur ont attribué diuerses qualitez, & pareillement des inimitiez entr'eux selon Guido Bonat, Schonner, & maints autres. Mars & Venus sont ennemis du planette Saturne. Iupiter & Mercure sont ennemis aussi, le Soleil & la Lune & tous les planettes sont amis de Iupiter, excepté Mars qui est ennemy de tous, fors de Venus. Iupiter & Venus aiment le Soleil, & les contraires sont Mars, Mercure, & la Lune : Venus est amie de tous, excepté de Saturne. Ainsi donc il y a entre eux telle amitié inimitié que ie les laisseray à dire pour brieueté. Or estant ainsi, les choses qui sont sous l'ordre & gouuernement d'vn planette, seront par naturelle inclination amies ou ennemies de celle qui sera obeyssante à vn autre planette, signe, ou constellation, selon la conformité ou diuersité, qui sera entre ces estoiles dominantes les choses : & si est ceste inimitié plus grande & de plus d'efficace, quand entre les natures & qualitez des planettes à qui elles sont subiectes, il y a plus de repuguance : & au contraire l'amitié sera trop plus viue, quand plus la conformité sera grande entre ces planettes. Et s'entend aussi bien cela sur les hommes que sur les bestes : toutesfois les hommes estans de franche & libre volonté, encore qu'ils sentent ceste repugnance ou inclination, ils y peuuent resister par grace : mais les bestes qui sont priuees & hors de ce priuilege, se laissent gouuerner selon leur naturelle inclination, & la mettent

tent en effet le plus qu'ils peuuent : aussi font les herbes & les plantes. Quand est de l'amour d'entre les hommes, les astrologues disent, mesme leur Prince Ptolomee, que les hommes qui à leur naissance auront vn mesme signe pour ascendant, ils s'entraimeront volontiers, & pareillement ceux qui auront le Soleil & la Lune en vn mesme signe : encore disent ils qu'à ceux qui ont vn mesme signe pour dominateur en leur natiuité, cela engendre & infuse naturellement amour & conformité de nature: & encore que ce ne fust vn mesme planette, il suffit que les deux planettes soyent amis, & non ennemis, ou qu'ils se regardent de bon œil: ce qui se pourra cognoistre en faisant les figures de la natiuité de l'vn & de l'autre : & qui aide encore bien fort à leur cõformité, c'est auoir la partie de Fortune en vn mesme signe ou maison, & que la maisõ ou signe où sera la Lune à la naissance de l'vn soit en bon respect vers l'autre : car selon que plus ou moins ils auront de ces conditions, aussi sera plus ou moindre l'amour naturelle. De là vient que deux hommes ayãs à faire vne mesme chose, cest homme prendra plus estroitte & particuliere amitié à l'vn, & au contraire il portera haine & mal-vueillance à l'autre, sans qu'il ait en riẽ offencé : ce qui pourroit aduenir à deux personnes qui auroyent leurs signes ascendans contraires en leur qualité, & de cõtraire triplicité, & les planettes Seigneurs de leur natiuité ennemis & contraires: cõme le Soleil & la Lune en oppositiõ & signes diuers, & que ceux d'vne naissance regardent de mauuais œil ceux de l'autre : car ces choses & autres que nous pouuons dire, sont cause qu'vn homme en voyant l'autre, à plaisir ou deplaisir interieur (cõme il est apparent en voyant deux hommes iouer ensemble, disputer ou combattre) pource que lors sans estre obligé à l'vn ny à l'autre, ny cognoistre quels ils sont, celuy qui les regarde est plus affectiõné à l'vne partie qu'à l'autre, & luy desire la victoire. Touchant l'autre, dont nous auons parlé, qu'il semble qu'vn homme sans aucune occasion craint vn autre, & se laisse gouuerner par luy, bien qu'il soit plus grand & son superieur, nous le voyons aduenir souuent. De ces choses le mesme Ptolomee dõne raison, disant que celuy qui à sa naissance aura vn

ſigne aſcendant, comme par grace d'exemple l'vn en Orient,& l'autre ſur le Midy,ceſtuy-là aura naturellement vne maniere de ſubiection & ſeigneurie. Le pareil aduiẽt en celuy qui à ſa naiſſance a le ſigne dominant, & l'autre l'a obeyſſant. Et ſi deux ont vn meſme ſigne pour aſcendant,ou pour ſeigneur vn meſme planette:celuy qui en ſa force & ordre de ce planette,ſera ſuperieur(comme nous auons dit des beſtes) aura la naturelle domination ſur l'autre. Or quãd ceſt auantage vient en celuy qui eſt amy & fauori de l'autre, il en a tant de faueur qu'elle le gouuerne:& ſi c'eſt en l'endroit d'vn ſeruiteur il eſt ſeruiteur fidelle,loyal & bien obeyſſant: ſi ceſte choſe aduient entre deux amis eſgaux en biens,& qualité (cõme on void ſouuent) ils ſe trouuent fort grands amis, & ſemble que l'vn gouuerne la plus grande part de l'autre.

D'où viẽt qu'vn chemin de pareille longueur plus eſt court & vni,moins il ennuye,& s'il eſt fort long & vni,plus il faſche & pourquoy le marcher en tournant fait tomber.

CHAP. VI.

ENcore que ce chapitre ne ſoit de telle importãce que le precedẽt,ſi ne doit on deſpriſer le doute qui y eſt debatu, puis qu'Ariſtote n'a deſdaigné de le determiner. Nous voyons ſouuentefois que celuy qui va par vn chemin qui eſt court,comme vous diriez de demy lieuë, peu plus ou moins,ſi le chemin eſt vni ſans mõtaignes ou valees,on ne s'en ennuye pas tant que s'il eſtoit boſſu:mais ſi le chemin eſtoit long, cõme de huit ou dix lieuës, peu plus ou moins,&tout vni,à la verité il ennuyeroit dauãtage que s'il y auoit quelques mõtaignes& vallees à paſſer:la raiſon c'eſt qu'on ſe laſſe pour deux cauſes: la premiere pour eſtre le trauail fort long & durable encore qu'il ne ſoit point fort aſpre, & l'autre pour eſtre aſpre, bien qu'il dure peu. Pour le premier poinct dont nous auons parlé,qui eſt que voyage court,mõtueux & coſtier, laſſe plus que celuy qui eſt plain & vny de la meſme longueur. Il faut entendre que ce fatigue bien qu'il ſoit petit eſt plus aſpre que ſi on alloit par plaine, pource que c'eſt choſe plus repugnante à noſtre nature, d'aller ſautant &

grimpant, que d'aller vniment nostre chemin. Mais que le voyage long & plein doiue plus lasser que l'autre qui a quelques mõtaignes ou vallees, la raison vient d'vn lõg & semblable chemin, pource que les membres võt tousiours d'vne façon sans muer d'allure, qui ordinairement donne quelque repos, en sorte qu'encore que le monter semble aucunement plus penible que d'aller par le chemin vny, si est-ce que ceste mutatiõ donne repos & soulagemẽt, pource que les mẽbres prẽnent nouuelle forme & est leur mouuement d'autre maniere : comme nous voyõs qu'il aduient quelquefois à ceux qui vont à cheual, lesquels (bien qu'il soit plus penible d'aller à pied) descendent neãtmoins, & marchent quelque temps pour se reposer. Il aduient donc par ce moyen au chemin vny & en pleine, que les mẽbres n'õt qu'vn esgal mouuement d'vne mesme sorte, sans estendre ny retirer les membres, plus vne fois qu'à l'autre: & partant quãd le voyage dure long temps, il est plus ennuyeux: & combien que le mõter & descendre durast plus que la planeure, si est-ce que le chemin plat qui seroit parmy, ameneroit auec soy vne mutation, par laquelle les membres reçoiuent quelque soulagemẽt & repos: dont nous pourrons prendre exemple sur ce qu'on se lasse d'estre long tẽps assis & en repos sans cheminer : tellement que quelquefois on estend ses membres, puis on les retire & resserre. Voila les opinions d'Alexandre Afrodise en ses problemes, de Macrobe au liu. I. du songe de Scipion, & de Platõ en son Timee. Et si font encore ceste demande, pourquoy l'hõme en tournoyãt, ou estant mené d'vn autre, cela luy est si nuysible qu'il tõbe esblouy. A quoy tous deux respondent, & principalement Macrobe, que les mouuemens de toutes les choses corporelles sont sept en nombre, dõt l'vn est pour le mouuement du bas au haut, & l'autre pour du haut au bas: & qu'il y a mouuement pour vn lieu en auant, & vn autre pour vn lieu en arriere sans mõter ne descendre, vn autre pour le costé dextre, l'autre pour le senestre, & le dernier est de tourner à l'entour, qui n'est ny par haut ny par bas, ny à gauche, ny à droit, ains en rõd & circuit: ce qui est le propre mouuement du ciel, la proprieté duquel est de tourner ainsi, & n'est point commun ny ordi-

naire à l'homme, comme les autres six ou chacun d'eux. De là vient, que pour n'auoir iamais esté veu, ny fait par l'homme, quand il s'y esmeut par luy, ou par autre, il s'en espouuante & trouble, & luy en aduient vn accident, & mutation notable, pource qu'il trouble au cerueau tous les esprits, & altere les humeurs de la teste, en telle sorte que les organes des sentimens ne peuuent receuoir la vertu & puissance animale. Ainsi la charge & pesanteur corporelle, n'estant soustenue de l'ame, chet en terre, sans force, sans veuë, & sans le pouuoir soustenir. Mais si l'homme faisoit le mouuement petit à petit, nature ne s'en fascheroit, ains sans aucun dommage, il le pourroit bien faire.

Combien la memoire est excellente, & pourquoy ceux qui ont l'esprit aigu, ont la retention debile: & encore pourquoy les hommes ont si bonne souuenance de leur ieunesse.

CHAP. VII.

ENtre les sentimens interieurs de l'hôme, la memoire est la plus excellente, & est le thresorier & garde de tous les autres. Le bien que Dieu a fait aux hommes, en leur donnant memoire, est si grãd que seulemẽt les loüãges d'icelle, & le recit des biens qui aduiẽnent à l'homme par ce moyen, pourroyent cõsommer grand temps à l'escrire & reciter, & y faudroit beaucoup de papier. Cicerõ dit que la memoire est l'argumẽt de l'immortalité de l'ame, & diuinité de l'homme. Pline l'appelle bien extrememẽt necessaire à la vie: & Plutarque Antistrophe de diuinité, c'est à dire, equiualent ou semblable à la diuinité, veu que du passé elle en fait le present: pource que le tẽps passé ressemble à celuy qui porte de l'eau courante, mais la memoire le retient. & semble qu'elle y dõne resistance auec essence à ce qui n'est point. Autres appellent la memoire, le thresor de science. De là vient que sapience est fille de la memoire & l'experiẽce, d'autãt que la memoire est vn coffre, ou cabinet de tout ce que nous apprenõs, entendõs, & voyõs. Le Sauueur & redempteur de tout le monde l'a beaucoup estimee, veu que quãd il nous laissa le S. Sacrement de son corps, il dit que nous le deuions receuoir en memoire de luy. L'Eglise chante, & dit que

les iustes seront en la memoire eternelle. Il faut donc dire que le lieu du bien de ceste memoire est fort grand. Memoire des biés que nous auōs receus: memoire des maux que nous auons faits pour nous desplaire nous feront auoir ceste memoire eternelle. Mais venant aux lettres humaines nos orateurs la mettent pour vne des principales parties d'oraison. Nous sommes enseignez en vain (dit Quintiliã) si nous oubliōs ce que nous auōs apprins: parquoy luy mesme cōmãde, que ceste puissáce soit souuent exercee, pource que l'vsage & exercice l'augmente. C'est chose merueilleuse que la mettãt en œuure, & l'ayãt en recōmandation, elle se souuiẽt du passé : celuy qui l'aploye d'affection, est moins capable d'apprendre: & celuy qui en cela s'est donné le plus de peine, pour retrouuer le passé, se rend plus habile pour l'aduenir. Or ceste vertu a deux moyens. Vn homme qui a la memoire & preste & prompte à receuoir l'ẽseignemẽt qui luy est donné, ne le garde pas long tẽps, & l'autre qui est de longue apprehẽsion la conserue biẽ. Surquoy Aristote nous donne la raison naturelle, disant que les hommes qui ont l'esprit vif & aigu sont de prime face faciles à enseigner, & debiles à la retẽtion au contraire, les lourds & rudes d'esprit, apprennent & conseruent par grande difficulté: mais ils retiennẽt mieux. Plutarque dit que ces choses aduiennent aux hōmes ainsi, qu'il faict aux vaisseaux qui ont bouche & entree petite, & partant difficiles à emplir : mais aussi ils ne sont pas en si grand danger de se repandre, ne si tost: & dit que les vaisseaux representent les hommes de rude entendement, & que ceux qui ont l'esprit si prompt, sont comme les vaisseaux qui ont grande ouuerture d'entree, lesquels plus facilement on emplit : aussi plus facilement respandent ce qu'ils cōtiennent. S. Thomas qui n'a rien laissé (ou bien peu qu'il nait fort doctemẽt espluché ou examiné) dit à ce propos, que par les diuerses dispositions corporelles paruiennent les diuerses promptitudes & operations de l'ame : car comme nous voyons que les choses où on fait quelques impressions & caracteres à peine & difficulté, comme sont les metaux ou la pierre, conseruent plus ces impressions, que ne sont les autres choses, esquelles on imprime plus facilement, comme est

la cire, & autres choses molles, aussi la memoire (qui est gardiēne de ce que l'on apprēd) estant au chef d'vn homme de dur entendement, quand elle reçoit quelque chose bien imprimee, elle est mieux conseruee en ceste dureté qui l'a receuë auec peine & difficulté: mais quant à ceux qui sont vifs & prompts, & qui reçoiuēt ces choses à moindre trauail, ils les laissent aussi tomber de tāt plustost. Il y a vne autre chose en la memoire, qui est sēblablement digne de noter, c'est que nous voyons que ce qui s'imprime en ce tēdre esprit d'enfance nous ne l'oublions point deuenans hommes. Auicēne li. 6 des choses naturelles dit q̄ cela viēt de ce que ceux qui ont l'entendement à repos & sans charge de grands pēsemēs, ont memoire plus certaine & pour ceste cause ce que les enfans apprēnent en leur grande ieunesse, ils le retiennent par long tēps, car ils ne sont point molestez de pensees & trauaux. Toutesfois S. Thomas dōne encore vne autre raison, selon mon aduis, plus valable: c'est que la chose qui est occasiō de plus notable mouuement en l'homme demeure plus ferme en sa memoire, comme sont choses fort nouuelles & merueilleuses : par ainsicōme aux enfans toutes choses sont fort nouuelles, & semblent grādes, aussi est-ce la cause quelles s'impriment fermement en leur memoire. Mais laissons l'enfance, & reuenons aux hommes, desquels il s'en trouue de tāt capable & singulier entēndemēt, qu'il semble estre chose trop merueilleuse: Pline. Solin, & Quintilian en donnant plusieurs exemples. Nous lisons de Cirus qu'il cognoissoit tous ceux de son armee, qui estoit fort grāde, & les nommoit par nō & surnom, chose veritablement esmerueillable. Solin en escrit autant de Lucius Scipion, & toutesfois, bien que cela soit merueilleux, il semble que par la conseruatiō frequēte & continuee par long tēps, il se peut faire. Mais ce que l'on dit de Cinas Ambassadeur du Roy Pirrhus vers les Romains, dōne plus d'esbahissemēt, pource qu'estāt arriué de deux iours seulemēt à Rome, il sçauoit tous les noms des Senateurs, bien qu'ils fussent grand nombre il sçauoit encore tous les noms des Gentils hōmes & principaux de la ville, & les cognoissoit de veuë, & si parloit d'eux par leurs nōs. Sparciā en la vie d'Adrian louë fort sa memoire, disant que si on lisoit vn liure

Plin li. 7. Solin, li. 1. Quintiliā li. 1.

liure en sa presence (encore qu'il ne l'eust iamais veu ny ouy) apres que la lecture estoit acheuee, il recitoit de mot à mot tout le contenu du liure sans en rien faillir, & si recognoissoit à iamais ceux qui parloyent vne fois à luy. I'ay leu quelques fois, qu'ū iour vn hōme qui estoit vieil, & auoit la barbe & les cheueux blācs le requit de quelque chose dont il fut refusé: au moyē dequoy cest hōme apres s'estre fait tōdre & auoir prins vne fausse perruque & raser sa barbe (il semble par là que ce n'est pas du iourd'huy que telles gaillardises & deguisemens sont en regne) il retourna de nouueau vers l'Empereur & luy demanda cela mesme qu'il auoit desia requis: lequel estant recogneu de l'Empereur Adriā, afin de le gaudir de ce qu'il s'estoit fait tōdre les cheueux, luy dit que volōtiers il luy eust accordé sa requeste, si n'estoit que puis peu de iours, sō pere mesme luy auoit demandee, & luy en ayant fait refus il ne luy sēbloit pas raisōnable, d'accorder au fils ce dequoy le pere auoit esté refusé : parquoy le beau mignon de ieune fils contrefait, s'ē alla tout confus chargé de l'expeditiō qu'il meritoit. Nous lisons de Mitridates Roy de Pōt, qu'il auoit sous sō sceptre 22. lāgues, & qu'il escoutoit toutes ces nations sās interpretes, & respondoit à chacū en sa langue. *Valere l. 8.* La memoire de Themistocles fut pareillement bien grāde: Ciceron parlāt de luy dit qu'il apprenoit tout ce qu'il vouloit, & qu'il desiroit oublier mainteschoses des moins bonnes qu'il auoit apprinses, mais il ne pouuoit. Simonides luy demanda vn iour, s'il vouloit vne recepte pour auoir bonne memoire, & il respondit qu'il voudroit bien trouuer la maniere d'oublier quelque chose, mais pour auoir memoire, il n'en auoit point de besoin. Quintilian recite de P. Crassus, qu'en vn instant il escoutoit parler en 5. sortes de langues vsitees en Grece, & qu'à chacū il respondit selon icelles. Seneque en la preface de ses declamations, dit que Portius Latro (qui tant illustra les escolles du docte Rodolphe Agricola) auoit par nature, & art, telle memoire, qu'elle sembloit incroyable, pource que tout ce qu'il apprenoit, il le retenoit fidellemēt, & qu'estāt deuenu orateur, toutes les harangues qu'il auoit faites il les recitoit par cœur mot à mot sans faillir. Il disoit que c'estoit vn trauail inutile que l'escriture, pource qu'il escriuoit

escriuoit en sa memoire toutes ses inuentions. Ciceron escrit sẽblablement d'Hortẽsius grand orateur,& dit que tout ainsi qu'il dressoit son oraison il l'escriuoit, puis la prononçoit par cœur sans faillir. Seneque au lieu mesme preallegue dit que ce mesme Hortensius estant vn iour à voir vendre les bien d'vn inuentaire, laquelle vente dura le iour tout entier,apres que tout fut fait recita par ordre toutes les choses qui auoyent esté vẽdues, disant les nõs de ceux qui auoyẽt acheté, & tout le prix des choses vẽdues,sans aucunement faillir de l'ordre qu'on y auoit tenu. De soy mesme comme bon tesmoin, escrit Seneque qu'en sa ieunesse il auoit telle memoire que si on luy eust dit deux mil noms de choses,il les reduisoit toutes par le mesme ordre qu'ils eussent esté nõmez, sans y faire faute aucune.Il dit encore d'auãtage que du temps qu'il apprenoit telles fois deux cẽs disciples alloyẽt deuãt son maistre, reciter chacun vn vers different, & tout aussi tost qu'ils auoyent acheué de reciter, ils recommençoit à les repeter vn à vn sans y faillir d'vn seul mot. Entre les exẽples de grande capacité,se peut nõmer celuy de Iules Cesar qui en vn mesme temps escriuoit à quatre personnes choses differentes,auec quatre secretaires. Pline escrit de luy qu'en vn mesme tẽps il nõmoit vne lettre à vn secretaire, & lisoit en vn liure,& oyoit parler vn autre. Sparcian en escrit quasi autãt de l'Empereur Adriã. A ce propos il me souuient d'vne subtile response de Scipion Africain le petit, qui contendoit auec Apius Claudius pour l'office de contreroleur de Rome, lequel Claudius pour attirer le peuple à soy nommoit chacun Romain par son nõ disãt que c'estoit bien signe qu'il les aimoit tous, veu qu'il auoit memoire de les nommer tous,& que Scipion n'en cognoissoit pas vn,&si ne sçauoit point de leurs nõs: à quoy Scipiõ respõdit: Vray estClaude,que ie n'ay point pourchassé d'en cognoistre, mais i'ay tasché de faire en sorte qu'il n'y eust hõme de la ville qui n'eust cognoissãce de moy. Ie vous pourrois encore donner beaucoup d'autres exẽples de la grande memoire des hommes, mais le curieux lecteur les pourra voir aux Tusculanes de Ciceron & en Quintilian, & semblablement dans les historiens cotez par Iean Camers sur le 7.chap.de Solin.

Que

Que la memoire se peut maculer, & si peut estre fortifiee par art.

CHAP. VIII.

TOut ainsi que la memoire est excellente, aussi est-elle delicate, & plusieurs choses la peuuent corrompre & empescher: comme font les maladies, les playes & naureures, en la teste, la vieillesse, soudaine peur, & cheute de haut. Toutes telles choses troublent la memoire, pource qu'elles endommagent le lieu, les organes, & instrumens d'icelle. Ceci est encor à noter, qu'aucuns par la debilité de leur memoire s'oublient en toutes choses: aucuns en vne seule la sentent esgaree: cõme Pline escrit de Messale Coruin, qui à cause d'vne maladie, demeura en telle sorte, que iamais ne se souuenoit de son propre nom, mesme quand il en estoit enquis. Valere parlãt des merueilles, recite d'vn hõme docte, q d'vn coup de pierre qu'il eut en la teste, oublia tout ce qu'il auoit apprins des lettres & sciences, neantmoins il auoit bonne memoire en toutes autres choses: vn autre homme, à cause d'vne cheute perdit la cognoissance de sa mere, & de ses parens. I'ay leu & ouy dire à plusieurs, que Frãçois Barbare hõme de nostre tẽps, fort docte, mesmement ez lettres Grecques, par vne certaine maladie qu'il eut, oublia particulierement tout ce qu'il sçauoit en Grec, demeurãt au reste comme auparauant: chose à la verité fort merueilleuse. On dit que George Trapesonce homme fort docte, & qui fut du temps de nos peres, oublia en sa vieillesse tout ce qu'il auoit peu apprendre. Or comme il se trouue que particulierement la memoire se destruit par quelque occasiõ, aussi s'est-il trouué des hommes qui de leur nature l'auoyent fort debile. L'Empereur Claude estoit de memoire si labile, que Suetone escrit en sa vie, que quelquefois ayant sa femme couchee aupres de luy, apres auoir parlé à elle, il ne s'en souuenoit plus, & en la demandant, vouloit qu'on dist la cause pourquoy elle ne s'en alloit coucher: vne fois il auoit fait mourir vn homme, & le iour ensuyuant il le demanda pour aller au conseil. Herodote le Sophiste eut vn fils de si pauure memoire & entendement, qu'il ne pouuoit en aucune maniere

Plin. li. 7. chap. 24.

apprendre ne retenir les lettres de l'alphabet, & le pere eut tel desir qu'il apprint, que pour luy en donner moyé, il faisoit nourrir auec luy 24. enfans de son aage, & à chacun d'eux il imposa vn nom de chacune des lettres de l'alphabet, afin qu'en les nommant & cognoissant il apprint ces lettres là. I'ay dit par cy deuant que la soudaine peur ou alteration est coustumiere d'empescher la memoire: aussi est il vray que bien que telle peur ne destruise du tout la memoire : si est ce que pour quelque temps elle fait oublier à l'homme ce qu'il auoit bien arresté & fiché en la memoire:comme il aduint à Demosthene orateur tres-illustre, lequel estant allé en ambassade par deuers le Roy Philippe de Macedone, il entra en telle alteration se voyant en la presence d'vn tel Roy, qu'ayant encommencé son oraison qu'il auoit composee & retenue en sa memoire, il demeura court & l'oublia totalement sans pouuoir dire mot. Nous en lisons tout autant de Theofraste, qui vouloit orer en la presence du conseil des Areopagites, & pareillement d'Herodes Athenien estant en la presence de l'Empereur Marc Antoine, & d'Eraclides Licie en la presence de Seuere Empereur, selõ que recite Philostrate. Quasi de nostre temps Barthelemy Socin natif de Siene, biẽ docte en loix estant ambassadeur de sa patrie par deuers le Pape Alexandre, commença son oraison qu'il auoit fort bien estudiee: mais il s'altera tellement de la presence des Princes là estans, qu'il l'oublia du tout, & ne peut prononcer vne seule parole. Moy-mesme traducteur de ce liure, porte tesmoignage, que telle alteration que celle de Demosthene (non que ie me cõpare à luy) m'est aduenue en presence de gens de iudicature, & ce pour la grãde affection que i'auois à la iustice de mon oraison, qui m'altera en sorte qu'il ne me fut possible de continuer le peu de mon commencement, bien que i'eusse assez estudié mon ordre. Or que la memoire puisse estre aidee & conseruee par artifice, c'est chose toute certaine, & se trouue plusieurs autheurs qui en ont escrit. Solin en son Polihistor en traite, & Quintilian plus au long. Seneque moral, au lieu allegué, fait cest art si facile, qu'il dit qu'en peu de temps vn homme le pourroit faire. Et se trouue par

escrit

escrit que Cineas Ambassadeur de Pirrhus l'auoit practiquee, Pline & Quintilian disent q̃ Simonides fut inuenteur de l'art memoratiue, combien que le mesme Pline die, que Metrodore la mit à perfectiō, & qu'il s'en aidoit merueilleusement bien. Ciceron en son liure de l'Orateur: & Quintilian, & Valere en ses merueilles aussi, dict qu'estant Simonides conuié en vn festin, auec plusieurs autres, la sale où ils banquetoyent cheut, & y moururēt tous, fors Simonides, qui auoit esté en l'instāt appellé par quelqu'vn, & estoit sorti dehors sans auoir sçeu qui l'auoit appellé, & par ce moyen sauua sa vie. Et disent ces historiens, qu'en recherchant les morts qui auoyent estē conuiez, & qui estoyent en grand nombre, Simonides les marqua tous, declarant en quel ordre ils estoyent assis à table quand la sale cheut. Vne autre chose est à noter, c'est que les Philosophes naturels, & principalement Aristote, font difference entre la memoire & le souuenir: pource disent-ils que la memoire peut aussi bien estre aux bestes comme aux hommes, bien que ce soit imparfaitement: mais le souuenir est en l'homme seulement, qui est se recorder auec discours, & pēser la chose, comme en contemplation, discourant du general au particulier, de la circonstance, & du temps, auec consideration & intelligence: pource que les bestes se souuiennent du lieu où elles sont vne fois cheutes: vn cheual du lieu où luy aura esté fait mal, & autres bestes pareillement plus ou moins en diuers degrez. Mais comme nous auons dit, le souuenir de l'homme est plus parfait, auec discours & intelligence, en courant d'vne chose en autre. Par ainsi, selon Aristote, celuy des hommes qui a l'entendement plus vif, a plus de souuenance, encore que l'autre ait plus de memoire: pource que le souuenir est vne maniere d'inuestiguer, qui esueille la memoire à quelque chose pour faire recorder: parquoy le meilleur & plus vif entendement fait donner meilleur moyen, & pour ceste cause il y a meilleure souuenance. Les Grecs entre autres vanitez de leurs Dieux auoyent vne Deesse de Memoire, en sorte que ce sentiment memorial a tousiours esté en grande estime. Voila pourquoy les hommes doiuent bien rendre graces à Dieu, de ce qu'il leur

a donné

a donné & si le doiuent bien garder. Marsile Ficin au liure qu'il a fait de la triple vie, donne de grandes receptes & enseignemens pour conseruer la memoire.

Combien les Philosophes & autres hommes de sçauoir, en quelconque science que ce fust, estoyent aucunement prisez, & estimez des Empereurs & Roys. CHAP. IX.

NOus ne nous deuons plaindre que de nostre tēps il n'y ait des excellēs esprits en toutes sortes de sciēces & arts, mais ie voy bien souuent les lettres se plaindre qu'ils ne sont en telle estime ne si bien recompensez des Princes du iourd'huy que les doctes hōmes de iadis le furent par les Empereurs, Roys, & grands Seigneurs de leur temps. De vous dire & conclure s'ils ont raison, ie m'en passe legeremēt: & au lieu d'en parler, i'en rameneray en memoire aucunes histoires & exemples des Rois anciens, qui aiderent & fauoriserent les Philosophes, les doctes, & lettrez, afin que faisant comparaison de tels actes à ceux de cest aage, on cognoisse s'ils ont raison de se plaindre. Et pour le premier ie mettray en ieu l'excellent capitaine Pompee, duquel nous lisons qu'apres qu'il eut vaincu le puissant Roy Mitridates, & obtenu plusieurs autres victoires & aduātures d'armes, estāt paruenu en Athenes auec son appareil, que les Consuls & Capitaines Romains auoyēt accoustumé faire porter & cōduire deuāt eux, fut aduerti que le Philosophe Possidonie gisoit au lict malade, & le voulāt aller voir, n'eut pas desir de l'honnorer seulement de visitation personnelle, car approchāt de la porte de sa maison ne voulut q̄ les estendars & enseignes Imperiales qu'il auoit quāt & luy, fussent portees là dedans: pource qu'à son aduis tous regnes & Empires, deuoyent obeyr à la vertu & aux sciēces: ainsi fit il à ce Philosophe, ce qu'il n'auoit fait à nul de tous les Rois. Denis le tyran Roy de Siracuse, ayant pourchassé que Platon l'excellent diuin Philosophe le vinst voir en Sicile, & sçachāt qu'il venoit, alla au deuāt de luy, & le fit mettre en son chariot tiré de cheuaux blancs, au plus grand triomphe & solennité qu'il luy fut possible, pour la grande reputation qu'auoyent en ce temps là les sa-

ges & sçauans. Alexandre le Grand voulant destruire & ruiner la ville de Thebes, commanda premierement que la maison du Poëte Pindare demeurast en son entier. De vous dire combien Virgile estoit prisé & honnoré par Octauius Auguste, c'est chose cogneuë & notoire à tous, sans que ie le die, veu que ce peuple de Rome l'auoit en ceste reputation, que selon Pline, liure septiesme, quand il entroit au Theatre pour prononcer ses vers, tout le peuple se leuoit en pied, luy faisant toute telle reuerence qu'à l'Empereur mesme: qui plus est, Syluius Italicus Poëte Espagnol, celebroit chascun an le iour de sa natiuité, voire plus deuotement que le sien propre. Les dons & presens que luy faisoyent Octauius & Mecenas, & plusieurs autres, furent si grands, selō que dit Seruius, qui a escrit de luy, que son bien valut en peu de temps six mille sesterces, qui montoyent deux cens cinquante mille escus: & si auoit en Rome vn fort honnorable Palais: au moyen dequoy Iuuenal Satire 7. le met au nōbre d'vn des riches de ce temps-là. Vn iour Virgile en la presence d'Octauius & de Liuie sa femme mere de Marcel, prononça quelques vers de ses liures des Eneides, mais venant à la fin du 6. où tant elegamment il parle de ce Marcel, qui desia estoit mort, le cœur de la mere s'esmeut si fort, que perdant sentiment, elle cheut esuanouïe, sans pouuoir ouyr le reste: & depuis qu'elle fut reuenue à soy, commanda, que pour chacun vers qu'elle auoit perdu à ouyr, on donnast à Virgile dix sesterces: parquoy y ayant de reste 21. vers, ce don monta la valeur de cinq mille ducats du present. Il se trouua par escrit, que les Siracusains auoyent quelques prisonniers Atheniens, qui sçauoyent par cœur certains vers d'Euripide Poëte Grec, & les prononcerent: pour laquelle occasion seule en l'honneur de ce Poëte, ils les deliurerent & laisserent aller librement en leur pays. Scipion l'African durant sa vie auoit tousiours en ses guerres la statue d'Ennius, puis en mourant ordonna qu'elle fust mise en son propre sepulchre. L'Empereur Domitian fut trois fois Consul de Rome. Siluius Italicus, diligent Poëte natif d'Espaigne, comme tesmoigne Marcial en vn Epigramme qui commence, *Augusto pia thura*. Mais quoy? de nostre temps ie ne sçay quel

honneur les Princes modernes ont fait à vn Politian, à vn Pontan, à vn Saunazar: & autres excellens Poëtes: mais ils sont encore dedans le temps d'y paruenir, pource qu'ils sont ieunes d'aage, & vieux de sçauoir & intelligence, tous lesquels se pourroyent esgaler à plusieurs des anciens. Le Roy Mitridates (pour parler des anciens) eut Platon & sa doctrine en telle reputation, que voulant auoir sa statuë, il fist chercher vn homme Silan pour la faire, pource qu'il estoit fort excellent ouurier: car c'estoit en ce temps le grand honneur d'auoir aux lieux publics vne statuë: & ne s'y en permettoit mettre, si elles n'estoyent d'homme qui eust fait quelque acte de vertu notoire, & pour grande doctrine & dignité. Pour ceste cause ceux d'Athenes en eurét vne de Demosthene, auec vn tiltre de plus grand hõneur qui iamais eust esté donné à d'autres: & disoit ce tiltre, que si la force & puissance de Demosthene eust esté esgale à son esprit & sçauoir, le Roy de Macedoine n'eust point surmonté les Grecs. Iosephe le Iuif estant du nombre des captifs de Ierusalem, fut conduit prisonnier à Rome, & toutesfois à cause des liures qu'il auoit faits de l'antiquité des Iuifs il merita d'y auoir statuë. Les Atheniens considerans la doctrine & prudence de Faleric, disciple de Theophraste, firent mettre sa statue en trente parts de la ville. Or si ceux-la estoyent grandement hõnorez, ils s'estoyent moins salariez, car Athenee escrit au liure 9. des Gimnosophistes, qu'Aristote pour son liure des animaux, reçeut d'Alexandre huit cens talens, lesquels à la monnoye qui court maintenant en France, valoyent quatre cens octante mille escus: ce qui est verifié par Pline liure huictiesme, disant qu'Alexandre desiroit si fort que ce liure fust faict par Aristote, qu'il enuoya plusieurs milliers d'hommes par toute la Grece & l'Asie, auec lettres & commandemens expres, qu'ils fussent obeys en tout ce qu'ils voudroyent, touchant le fait de la chasse du vol, & de la pesche, & autres semblables exercices, afin qu'ils peussent entendre & sçauoir les proprietez & natures de toutes sortes de bestes, oyseaux & poissons, pour en aduertir Aristote. Si Homere le meilleur de tous les Poëtes Grecs, eust esté du temps d'Alexandre, il est à presumer

mer qu'il y eust fait de pareils biens & benefices qu'à Aristote : pource que luy estant presenté vn coffre, dans lequel le Roy Daire tenoit ses plus precieux onguens, luy estant ce coffre fort agreable, il dit : Ie feray que ce coffre sera conseruateur d'vn autre plus precieux thresor & là dedans fit mettre les œuures d'Homere, ausquelles il prennoit plaisir les lisant continuellement. L'Empereur Traian à cause des lettres seulement, honnora tant le Philosophe Dion, que quand il alloit par les champs, il le faisoit seoir tout au plus pres de luy en son propre chariot, & ainsi le conduisit dans Rome y faisant son entree triomphale. En la guerre que l'Empereur Octauius fit en Egypte contre Marc Antoine, il disoit qu'il auoit laissé de destruire Alexandrie, ayant respect à ce qu'Alexandre l'auoit edifiee, & encore pour l'amour du Philosophe Arrian. Ce mesme Empereur fit Cornelius Gallus Tribun du peuple, pour ce seulement, qu'il estoit Poëte elegant. Suetone en la vie de Vespasien, monstre quels gages on donnoit anciennement aux lettrez : car il dit, combien que Vespasien fust noté d'auarice, il fauorisoit neantmoins les exercices & les arts, & donnoit pour pensions à chacun maistre d'icelles, telles quantité desepeces d'or, que les reduisant à nostre monnoye, selon Beroalde & Budee, leurs gages valoyent deux mille cinq cens ducats. Par le tesmoignage de Pline en son septiesme liure escriuant d'Isocrates Orateur Grec, on cognoist en quelle estime furent les lettres: car il dit que cest Isocrates ayant fait vne oraison pour vn homme, il luy vendit vingt talens, qui valoyent selon la computation presente douze mille escus. Il se trouue aussi par escrit en la vie de l'Empereur Antonin fils de Seuere, qu'il fit donner à Oppian autant de ducats d'or qu'il y auoit de vers en vne grande œuure qu'il auoit faite, touchant la nature & proprieté des poissons. L'Empereur Gratian sçachant qu'Ausone composoit bien en vers, luy donna pour ceste occasion le Consulat, qui estoit la plus grande dignité apres celle de l'Empereur. Domician, bien qu'il fust tresmeschant, fit de grands honneurs & presens au Poëte Eustathie, & en vn solennel festin le fit seoir à sa ta-

ble,& couronner de Laurier,qui eſt ce dequoy anciennement les Poëtes ſe couronnoyent. Seleye Baſe Poëte Lirique, fut careſſé par l'Empereur Veſpaſien auec paroles honnorables, non moins que ceſt autre, auec preſens de grandes ſommes de deniers. Arrien pour l'hiſtoire qu'il auoit faite en Grec des faits d'Alexandre le Grand, & auſſi pource qu'il eſtoit homme lettré, il fut fait Conſul de Rome par Adrien & Antonin. Encore ne furent ces hommes doctes honnorez pendant leur vie ſeulement, mais auſſi apres qu'ils furent morts, comme on void de Ptolomee qui eſtoit Roy d'Egypte,qui fit faire à Homere vn temple & ſtatue comme à ſes autres dieux : de Virgile auſſi fut faite la ſtatue dans Mantouë long temps apres ſa mort. L'excellent Poëte Horace, encore que ne ſoyons certains s'il fut fort riche,eut neantmoins par Octauius de grandes dignitez à Rome. Ie pourrois amener beaucoup d'exemples à ce propos, que ie delaiſſe pour n'eſtre importum. Et ſi quelqu'vn me veut alleguer que le ſage Seneque mourut par le commandement de Neron:ie vous reſpons que ce fuſt le treſ cruel Neron qui fit cela, & qu'auparauant ſa mort il obtint en Rome de grands biens & dignitez, par le moyen de ſes lettres. C'eſt vn prouerbe veritable que les honneurs & les preſens, font les arts & augmentent les ſciences : auſſi trouuons nous que du temps que les Roys & Empereurs fauoriſoyent les ſtudieux & lettrez,il ſe trouuoit des hommes bien fort doctes, comme du temps d'Octauius, de Claude,d'Adrian, & de Veſpaſien,& d'Antonin : & pour modernes,de l'Empereur Sigiſmond, de Robert Roy de Sicile,de Nicolas cinquieſme ſouuerain Eueſque du Roy Alfonſe de Naples,de Matthias Roy d'Hongrie:comme auſſi on fait en Florence ceux de la maiſon de Medicis: la fleur de laquelle, pourtant pour le iourd'huy la couronne de la France ſur ſon chef,en porte encore bon teſmoignage en ce Royaume,ayant retenu l'exemple de ſes predeceſſeurs, & par ſpecial du bon Roy François : du temps duquel la France c'eſt tant enrichie de doctes hommes, qu'elle ſe peut nommer vne autre Grece.

Que les lettres sont fort necessaires aux Princes, & semblablement aux capitaines qui suyuent l'exercice & art militaire.

CHAP. X.

IE pourrois alleguer plusieurs histoires, outre les vrayes & bonnes raisons que les anciens Princes cogneurent, que pour bien gouuerner, les lettres sont necessaires mais pour estre maintenant telles choses notoires, i'en parleray seulement vn peu. Nous lisons que le Roy Philippe voyant Alexandre luy estre né, & sçachant aristote estre en Athenes, il luy enuoya vne lettre fort notable recitee par Plutarque & par Aulugelle, au liure 15. chap. 4. par laquelle il remercioit Dieu, non tant pour auoir eu ce fils pource qu'il estoit né au temps d'Aristote: Par là veritablement on voit en peu de parolles, combien ce Roy estimoit la doctrine & le sçauoir pour son fils, afin qu'il deuint tel capitaine & Roy qu'il fut depuis: aussi tout incontinent qu'il deuint grãdelet il luy donna pour maistre, Aristote, & luy fit de grands presens: & pour l'amour de son fils il reedifia vne ville qu'il auoit destruite & luy fit bastir vne escole d'vne merueilleuse sorte & sculpture, là où le Philosophe Aristote y pouuoit enseigner. Le Roy Antigone de Macedone, sachant combien la doctrine estoit necessaire pour se bien gouuerner, & stimulé de la renommee de Zenon singulier Philosophe, & Prince des Stoiciens, il desira fort de l'auoir auec luy, & tascha de le pratiquer par lettres & autres ambassadeurs: desquelles lettres, Diogenes Laercien en recite vne en ceste sorte: Antigone Roy, à Zenon Philosophe salut. Ie cognois bien que ie te passe en biens & faueurs de fortune, & en la reputation de telles choses: toutesfois ie cognois aussi que tu as beaucoup par dessus moy, en la vraye felicité, en la science & dicipline ez estudes & arts liberaux. A ceste cause i'ay desiré que tu fusses auec moy: ce que ie te prie m'accorder, afin que ie puisse iouyr de ta conuersation & compagnie: en quoy faisant, sois certain que tu ne seras seulement maistre de moy, ains enseigneras aussi tous les Macedoniens pource que celuy qui instruit le Roy, & le rend vertueux, il enseigne force &

bonté à tous ses subiets. qu'il soit vray, on void communément que tel le Roy, tels les vassaux, & tel le capitaine, tels les soldats. Ces lettres receuës par ce venerable philosophe, il ne luy fut possible, à cause de sa grande vieillesse, condescendre aux prieres de ce Roy, mais bien luy enuoya deux de ses disciples des plus sçauans & doctes qu'il eust: par lesquels il fut fort bien appris & enseigné. La doctrine d'Aristote, sous lequel Alexandre apprit cinq ans continuels, eut telle efficace enuers le disciple, qu'il deuint si excellent Roy, qu'il n'y en a point eu au monde qui ait esté plus grand que luy. Estant au milieu des armees, il ne delaissoit iamais l'estude: ains faisoit tousiours mettre auec son espee au cheuet de son lict, les Iliades d'Homere, & autres liures: & si semble qu'il estima tant les lettres & la philosophie, qu'il les apprenoit aussi bien, comme il conqueroit les Royaumes. Et dient Plutarque, Aulugelle & Temistocles: qu'estant Alexandre en la conqueste d'Asie, il fut aduerti qu'Aristote auoit publié certains liures de philosophie naturelle, desquels il auoit esté auditeur sous Aristote: au moyen dequoy il luy escriuit vne lettre, disant ces mots: Veritablement, Aristote tu as mal fait d'auoir publié ces liures de philosophie speculatiue par toy composez: car à ton aduis en quoy pourray ie passer les autres hommes, si ceste science que tu m'as apprinse, vient à estre commune à tous: sçaches que ie voudrois plustost preceder tous hommes en science & doctrine, qu'en richesses & dominations. Quoy entendu par Aristote, il falut que pour le consoler, luy mandast que ses liures mis en lumiere, estoyent si obscurs, qu'il n'estoit possible les entendre sinon par l'interpretation de luy-mesme. Pirrhus excellent capitaine & Roy des Epirotes qui eut grandes guerres contre les Romains, & quelquesfois les veinquit, s'exerçoit, non seulement en la lecture des sciences, mais composoit des liures, entre lesquels estoyent les preceptes de la guerre. Que dirons nous de Iules Cesar premier Empereur, & sans comparaison le meilleur capitaine de tous ceux qui ont mené guerre? nous pouuons dire à la verité, qu'il estoit aussi enclin aux lettres comme aux armes, car il

se fit

se fit lettré auparauant que soldat : & depuis toutes les fois qu'il auoit loisir, il s'en alloit aux Academies des Poëtes, & en cheminant il lisoit & escriuoit. Vne fois estant en Alexandrie d'Egypte pour se sauuer d'vn grand peril, il se mit à nager en l'eau portant en l'vne de ses mains les liures qu'il auoit escrits : monstrant par là qu'il les tenoit aussi chers que sa propre vie, puis qu'il mettoit aussi grande diligence : à sauuer l'vn que l'autre: & pour sçauoir quelle estoit sa doctrine, ses Commentaires qu'il à laissé par escrit le demonstrent. Non seulement Cesar, mais tous les autres Romains portent tesmoignage de ce que nous disons, lesquels à mon opinion sont tenus & reputez bons Capitaines & Gouuerneurs : en la premiere chose qu'ils faisoyent à leurs enfans, c'estoit de les endoctriner, leur donnant de bons Precepteurs qu'ils faisoyent venir de Grece. Chacun sçait combien les deux Catons furent excellens en lettres & en guerre. Le grand Censorin fut extremement adonné aux lettres. il à laissé des liures qui en font foy : il fut grand orateur, historien, & plein de beaucoup de doctrine : sur la fin de son aage, il apprint la langue Grecque. L'autre Caton Vticense, encore qu'il n'eust l'esprit bien adroit pour apprendre les sciences, chercha neantmoins d'excellens precepteurs : entre lesquels estoit le Philosophe Antipater, & s'adonna tellement à l'estude, que Ciceron dit en son liure des Fins, qu'il ne faisoit autre chose que lire : que mesme dans le Senat il auoit tousiours quelque liure sur luy, pour lire quand il pouuoit. Scipion Afriquain victorieux d'Annibal aimoit souuerainement les lettres, & si auoit tousiours le Poëte Ennius auec luy : apres toutes ses victoires il se remettoit de nouueau aux lettres, & à la lecture. Annibal son competiteur, bien qu'il fust d'Affrique, auoit des liures en ses tentes & pauillons, ny pour le temps de guerre ne delaissoit les lettres ; ains en quelque lieu, & pour quelque temps que ce fust, il auoit tousiours Silan & Sasilas Lacedemoniens : si estoit fort bien instruit en la langue Grecque. Nous auons leu par cy deuant : que Denis tyran de Sicile, eut Platon pour maistre, & qu'en sa compagnie estoyent tousiours de doctes hommes: de-

puis estant chassé de son Royaume, quelqu'vn en se moquant luy demanda, que luy seruoit la Philosophie qu'il auoit apprinse de Platon: auquel il respondit, elle me sert à supporter en patience la presente aduersité. Themistocles capitaine excellent ne monstroit moins de diligence aux lettres qu'aux armes: son maistre fut Anaxagoras Milesien. Epaminondas, & les autres Capitaines de Grece, furent tous studieux, & grands orateurs. Mitridates en la guerre qu'il eust contre les Romains, par lespace de quarante ans, pour la fureur des armes ne desista d'estudier & menoit quant & luy des precepteurs & Philosophes. Octauius Auguste auoit des heures certaines au iour pour son estude: & ne laissoit iamais l'estude en tẽps de guerre, ayant pour ceste occasion des maistres excellens, comme Apollodore de Pergame, le Philosophe Asperatee, Asinius Pollio, Valere, Messale, Virgile, Ouide, & maints autres. Il y auoit auparauant cest Empereur vn excellent Capitaine nommé Lucius Lucullus, qui pẽdant la guerre s'adonnoit à l'estude: les guerres cessees il mettoit grande diligence à entretenir & caresser les hommes lettrez. Paul Emile victorieux du Roy Persee, outre ce qu'il estoit fort docte, mit peine de faire que ces enfans le fussent aussi, tellement qu'à son instante requeste, les Atheniens luy donnerent Metrodore pour les endoctriner. Pourquoy pren ie peine d'en nommer tant l'vn apres l'autre? Pompee, Quinte, Fabien le grand, Marc Brute, Traian, Adrian, Marc Antoine, furent tous doctes & composerent liures & oraisons & lettres de grande doctrine. Somme, si ie ne faux grandement, il me semble qu'il se trouue peu de Capitaines anciens, qui ayent esté excellens sans lettres. Il y en a deux desquels on ne trouue point par escrit qu'ils fussent lettrez, l'vn nõmé Caius Marius, l'autre Marc Marcel: toutesfois on lit, que Marcel aima & fauorisa fort les hommes de sçauoir, tellemẽt qu'il est a croire qu'il fut aussi lettré, encore qu'on n'en escriue rien: & le demonstra par la deffence qu'il fit (comme nous auons dit) en la prinse de Siracuse qu'Archimedes ne fust tué: toutesfois nonobstant ses deffences il le fut, non sans estre bien regretté dudit Marcel. Or donc que les Capitaines de maintenant dient tant qu'ils vou-

dront, que les lettres ne leur sont necessaires (ie dyde ceux qui le maintiennent) cherchans auec leur opinion, voire obstination couurir leur lourdise & ignorance. Nous voyons bien que les anciens estimoyent autant les lettres & les liures, comme la vaillance & la force d'vne infinité de Capitaines, qui furent affectionnez aux lettres, comme est faicte mention en vn liure de la guerre faict par Robert Valturin.

D'aucunes proprietez de la Vipere, & comme seurement l'on peut manger sa chair. CHAP. XI.

LA Vipere est vne espece de serpent assez cognuë de plusieurs : & combien qu'elle soit petite, est neantmoins fort venimeuse, car d'vne petite pointure elle tuë l'homme. Mais comme le Seigneur Dieu n'a rien faict sans profit, aussi ceste beste auec tout son venin, sert aux hommes pour quelques medecines & maladies, & principalement pour la douleur de la gorge, c'est chose fort bonne par secrette proprieté porter de la teste de la vipere, en sorte que viue elle tuë & morte elle guarit. Le Theriaque est propre contre le venin : & faut qu'en faisant la confiture, il y ait de ceste beste, à fin qu'elle soit plus parfaite, & de plus grād efficace : & est ainsi nommé Theriaque, pource que Thirion en Grec signifie Vipere, ou beste venimeuse : vray est que quelques vns donnent vne autre ethimologie & raison à ce nom. Mais auāt que nous disions les profits qui viennent de la Vipere, il est bon reciter ce qu'en dient Pline, Isidore, & Ælian. Ils dient que quand ceste beste conçoit, le masle met sa teste en la bouche de la femelle, dont elle reçoit telle delectation, qu'auec ses dens aiguës elle estreint & troncit la teste du masle : parquoy elle demeure vefue & emprainte, & que ce qu'elle conçoit sont des œufs, qui se forment dans son corps comme aux poissons : desquels œufs sortent Viperes a son temps conuenable de faire ses petits, & en vuide chacun iour vn, iusques à vingt : & pource qu'ils sont beaucoup, ceux qui demeurent dedans ne pouuans plus attendre la sortie, creuent le ventre de leur mere, tellement que par sa mort ils naissent & viuent : s'il est ainsi

Pli. liu. 2. chap. 62. Isi. liu. 11. des etimologies Aeliā liu. des animaux.

la chose est bien esmerueillable, car il semble que les enfans vengent la mort de leur pere. Auec ceste opinion de Pline, s'accordent plusieurs autres, comme Plutarque au traicté qu'il a fait contre les gaudisseurs. Toutesfois il y en à beaucoup qui contrarient à cela, & nient que la Vipere meure en son faonnement : à laquelle opinion ie me arreste: pource que l'autre ne me semble naturelle, & que ie n'en ay point veu l'experience, & si ny a personne qui die l'auoir veuë: aussi Philostrate y contrarie en la vie de Aporlonius Tianeen, introduisant Apollon, qui recite auoir veu vne Vipere, qui apres auoir acheué de faonner leschoit ses petits, & estoit saine. On en peut autant recueillir des paroles d'Aristote, qui dit ainsi: la Vipere seule entre les serpẽs fait ses petits, pource que premieremẽt se forment en son corps des œufs, comme ceux des poissons : puis les ayant formes, ils demeurent trois iours enuelopez en vne tendre pellicule, qui rompt au bout du temps, & restent les petits en liberté. (à cause dequoy Apulee en son Apologie les appelle Ouiperes, & non Viperes, c'est à dire, enfantans des œufs) & bien souuent aduient que ceste toile se rompant au ventre de la mere, sortent chacun iour vn, iusques au nombre de plus de vingt : voila les mots d'Aristote. En vn autre lieu liure troisiesme des bestes, il dit en parlant du faonnement des serpens: la Vipere auparauant qu'elle face ses petits, forme les œufs au dedans. Et ie pense que de là procede ceste opinion de dire que les petits rompent le ventre de la Vipere : car il a semblé à ceux qui le soustiennent, que quand Aristote parloit de ce premier fondement, il vouloit dire qu'ils rompoyent & creuoyent le ventre de leur mere. Or en laissant ce propos, ie dy que la Vipere pour mauuaise qu'elle soit, donne secours à l'homme. Dioscoride dit, que la chair de Vipere cuite, se peut manger seurement, & qu'elle est fort medicinale pour les nerfs & pour la veuë: & que pour la mãger il faut luy oster la teste, la queuë, puis escorchee & bien appareillee, la faire cuire en vin & en huile auec force anis. Il dit aussi que de ceste chair ce fait vne maniere de sallé ou saupoudré, qui donne grand appetit: & s'appareille de ceste sorte : il faut prendre vn pot de terre tout neuf & mettre dedans la

Aristote liu. 5. des bestes.

Dioscor. li. 2. ch. 2.

Vipere, acoustree ainsi que ie l'ay dit, puis y mettre du sel & des figues pilees auec quantité competente de miel: & le pot estant bien couuert, la mettre cuire, & rostir par lōg temps en vn four, & apres la piler & reduire en poudre &, quiconque en voudra par apres vser auec les autres viandes, la trouuera fort profitable & sauoreuse. Paul Eginete dit aussi, que la chair de Vipere est fort singuliere contre la lepre & ladrerie: & pour ceste cause il estime fort ce saupoudré dont ie viens de parler: & dit Pline que certaine nation des Indes mangent la chair de Vipere. Dioscoride dit aussi que quelques vns qui souloyent manger de ceste chair, vesquirent long temps, & fort sains. Contre la morsure de c'est animal, il y a beaucoup de remedes, mais Theophraste en met vn, disant, qu'à celuy qui en est mors, le son & chant melodieux aide beaucoup: pource que la musique est fort medecinale, comme nons dirons. Galen dit que ceste beste ne mange point tout le long de l'Hiuer: quelle se tient comme morte cachee en terre: & qui la trouueroit lors & la toucheroit & manieroit, elle ne mordroit point, & que venant l'Esté, elle reprend ses forces. Autant en raconte Pline des Lesars, Couleuures, & toutes autres sortes de reptiles. Aristote dit qu'elles se tiennēt ainsi trois ou quatre mois cachees sans manger. Ælian dit que les Viperes qui croissent en la prouince d'Arabie, encore qu'elles mordēt, leur morsure n'est venimeuse, pource qu'elles mangent du bausme, & se couschent dessous son ombre Et dit Aristote qu'elles sont fort desireuses de boire vin, & que plusieurs gens les prennent en mettant des vaisseaux de vin au lieu où elles sont, d'autant quelles s'enyurent, puis on les prēd en dormant. Il y a encore assez d'autres choses à dire de la qualité & proprieté de la Vipere, que ie laisse pour estre bref.

Pli. li. 7. chap. 2.

Pli. liu. 8. chap. 38.

Ari. liu. 3. des bestes.

De l'admirable proprieté d'vne petite beste, la morsure de laquelle se guarit par le son de la Musique, & aussi de quelques autres infirmitez qui se guarissent par ceste mesme medecine.

CHAP. XII.

CE qu'au chapitre precedent nous auons dit par l'authorité de Theophraste, que la morsure de la Vipere se

re se peut guarir auec musique, rendra plus croyable ce que nous dirons maintenant. Alexandre d'Alexandrie en son liure des iours geniaux, & Pierre Gilie autheur moderne afferment & dient qu'en la Pouylle, contree d'Italie, y a vne espece d'Araignees que ceux du pays nommét Tarantule: (L. Cel. Rhodigin la nomme Phalange) qui sont au commencement de l'Esté si venimeuses, que quiconque en est mordu, s'il n'est bien soudainement secouru, il perd les sentimens & meurt & si quelqu'vn eschappe de la mort, il demeure insensé & totalement hors de soy auquel mal l'experience à trouué vn remede, qui est la musique. Ce que les autheurs dient est comme de tesmoins de l'auoir veu disans que si tost que quelqu'vn en est mordu on fait venir le plustost qu'on peut deuant luy des gens qui ioüent de violes, de fleutes & autres instrumens, dont ils sonnent & chantent diuerses chansons: laquelle musique entendue par le nauré, il commence à baller en faisant diuerses muances, & cadances, comme si tout le temps de sa vie il auoit esté accoustumé au bal: en laquelle furie & force de baller, il continue, iusques à ce que ce venin se dissipe. Et dit cest Alexandre auoir veu qu'vn nauré de ceste beste, ballant ainsi, les ioüeurs se trouuans las, cesserent, & le pauure balleur cheut en terre comme mort, ayant perdu ses forces: mais si tost qu'ils recommencerent à sonner, il vid le pauure malade se releuer de nouueau, & recommencer à baller auec telle force qu'auparauant, iusques à ce que la playe fust entierement guerie. Encore dit-il plus, qu'il est aduenu que quelqu'vn qui n'auoit pas esté bien guari auec ceste musique, aucun temps apres oyant sonner instrumens, commençoit à demener les pieds, & estoit force qu'il allast iusques à plaine guarison: ce qui est veritablement esmerueillable en nature. Asclepiades escrit, que le chanter, & sonner doucement en musique, aide beaucoup aux frenetiques. Nous lisons aussi qu'Ismenias le Tebain, a guari plusieurs maladies & douleurs en sonnant doucement des flutes. Theophraste & Aulugelle dient que la musique appaise la douleur de la Sciatique & de la goutte. Encore trouuons nous en l'escriture saincte, que Dauid auec la musique, ostoit à Saul la passion que le mauuais

L. Cel. Rhodigin l. 6. chap. 16.

esprit luy donnoit, tant est grande ceste proprieté qui procede à cause de la grande amitié que la nature de l'homme porte à la musique. Et si on vient à bien considerer, on ne trouue point estrange, que plusieurs infirmitez soyent gueries par ce moyen de musique, veu que nous voyons qu'il y a des bestes qui tuent en riant, autres en plorant, & autres en dormant, comme Plutarque escrit de Cleopatre.

D'vne medecine estrange, auec laquelle Faustine fut guerie de l'infirmité d'amour deshonneste, & de plusieurs autres remedes contre ceste passion.

CHAP. XIII.

QVe l'affection & prison de la voloté qu'on nomme ordinairement amour, soit vne forte passion & de grand effect en l'ame, qu'on en demande iugement aux hommes qui par experience l'ont cogneu, & desquels les exemples sont tous notoires: mesmement és fort excellens personnages qui se sont laissé transporter de la volonté iusques là, que quelques vns en sont morts. Iules Capitolin, entr'autres exéples, recite ce qui aduint à Faustine fille d'Antonin, & femme de l'Empereur Marc Aurelle: laquelle s'en-amoura d'vn Gladiateur, en sorte que pour le desir qu'elle auoit de se trouuer auec luy, elle en fut en danger de mort, tant elle se consommoit: quoy entendu par Marc Aurele, incontinent il assembla grand nombre d'astrologues & medecins, pour trouuer là dessus conseil & remede: finalement il fut conclu qu'on feroit mourir le Gladiateur, & que de son sang on en bailleroit secrettement à boire à Faustine, & qu'apres qu'elle l'auroit beu, l'Empereur son mary se couchast aupres d'elle. Ce remede fut merueilleux, car il luy osta ceste affection, en sorte qu'onques puis elle ne se souuint de luy: & dit l'histoire que de ceste copulation que l'Empereur eut alors auec elle, fut engendré Antonin Commode, qui deuint si sanguinaire & cruel qu'il ressembloit plus au Gladiateur, du sang duquel la mere auoit beu lors de sa conception qu'à Marc Aurele, duquel il estoit fils: à cause dequoy ledit Commode estoit ordinairemẽt auec

les Gladiateurs, tesmoin Eutrope en la vie dudit Commode. Les medecins Grecs, & les Arabes mettent ceste maladie d'amour entre les griefues infirmitez du corps humain, & sur cela donnent plusieurs remedes. Cadmus Milesien, comme recite Suidas en ces collectes, en escrit vn liure, traittant des remedes particuliers : pour chasser dehors cest amour. Ouide aussi en dit assez en son liure. Donques entre les autres remedes que les medecins donnent sur ceste maladie, c'est qu'à vn passionné d'amour, on luy mette en main de grans affaires, importans son honneur & profit, afin que l'esprit occupé à diuerses choses, se retire de l'imagination qui luy donne peine : si dient encore, qu'il luy faut laisser faire caresses & conuersations auec d'autres femmes. Pline dit que contre cest ardeur il est fort bon prendre de la poudre sur laquelle vne mule se sera veautree, en ietter sur l'amoureux, & l'empoudrer, ou bien de la sueur d'vne mule eschauffee, comme afferme Cardan en son liure de la subtilité. Les medecins enseignent aussi, à quoy on peut cognoistre, quel personnage est aimé de l'amoureux, & est là mesme reigle par laquelle Erasistrate medecin du Roy Seleuque, cogneut l'amour qu'Antiochus portoit à la Roine Stratonique, sa maratre : car luy estant malade à l'extremité, & mieux aimant mourir que descouurir la cause de sa maladie, procedant de l'amour qu'il portoit à la femme de son pere, elle entrá dedans sa chambre lors que le medecin tenoit le poux de son patient, qui s'esmeut si fort voyãt entrer la Roine, qu'Erasistrate cogneut qu'il estoit amoureux d'elle, & q̃ c'estoit la cause de son mal : parquoy il trouua façõ de le faire entẽdre au Roy par si bon moyen qu'il seroit long à reciter, & aussi que l'histoire en est assez commune, ce qu'experimenté par le mesme pere, & le voyant en danger s'il n'y pouruoyoit, trouua bon (bien que ce fut contre l'intẽtion du fils, qui choisissoit plustost la mort, que de guerir auec la perte de son pere) de se priuer soy-mesme de la Roine, pour la donner à son fils malade, aussi à la verité, l'aage, la beauté de la dame, & pareillement le mariage, estoyent trop plus conformes auec le fils, qu'auec le pere, & cela fut cause qu'Antiochus vescut sain, & gaillard

lard par longues annees, auec sa bien aimee Stratonique l'histoire en est fort belle, & recitee par Plutarque en la vie de Demetrie. Voila pourquoy les Medecins dient qu'il faut taster le poux de l'amoureux, & luy nõmer plusieurs noms, entre lesquels sera le nom de celle qu'il aime, car lors qu'il l'entendra nommer, le poux luy battra dru & fort, par ce moyen on cognoistra celle qu'il aime. Par assez d'autres signes on peut cognoistre quand quelqu'vn est amoureux, & de qui: lesquels signes les laisse à dire pour estre assez cogneus à tous.

De l'estrange & furieuse amour d'vn ieune Athenien, & du ridicule amour du Roy Xerxes, & comme les bestes ont maintesfois aimé les hommes & les femmes.

CHAP. XIII.

DE voir l'homme affectionné à la femme, & la femme à l'homme est chose naturelle & digne d'estre creuë, mais l'aueuglissement en est venu à tel but, que ce que ie me delibere de dire, semble impossible & incroyable. Les Historiographes escriuãt pour chose vraye qu'en la ville d'Athenes il y auoit vn ieune homme yssu d'honneste maison, riche competemment, & qui estoit fort cogneu: lequel ayant curieusemẽt regardé vne statuë de marbre fort excellemment elaboree, qui estoit en vn lieu public d'Athenes, il s'enamoura tellement, qu'il ne pouuoit s'esloigner du lieu où elle estoit assise, ains l'embrassoit moult doucement, & tout le temps qu'il n'estoit aupres d'elle, il se trouuoit mal content & esploré. Si vint ceste passion à telle extremité qu'il recourut au Senat d'Athenes, où faisant offre de grands deniers, il supplia qu'on luy fist grace de la pouuoir emporter chez luy: il ne sembla point au Senat, que de son authorité il peust permettre cela, ny vendre vne statuë publique: tellement que celle requeste luy fut refusee: dont il reçeut en son cœur vne merueilleuse tristesse, & s'en alla vers la statuë qu'il enrichit d'vne couronne d'or, luy donnant vestemens & ioyaux de grandes richesses, puis l'adoroit, & contemploit, & auec ceste folie perseuera

par plusieurs iours, iusques à ce que luy estant telles choses deffendues par le Senat, il se tua soy mesme de courroux. Ceste chose fut vrayement merueilleuse : mais s'il est vray ce qui se trouue par escrit du Roy Xerxes, & affermé par tant d'autheurs à la verité, il excede en folie tous les hommes du monde. On dit qu'il s'enamoura d'vn Platan, arbre bien cogneu, & qu'il l'aimoit & caressoit, tout ainsi que si c'eust esté vne belle femme. Puis donc que ces choses sont aduenues entre les hommes raisonnables, nous croirons ce qui est escrit des bestes brutes, qui ont aimé quelques hommes & femmes, mesmement quand on le trouue certifié par les grands & fameux historiens : comme nous trouuons de Glauque tant aimé d'vn mouton que iamais il ne le laissoit : chacun tient que les Dauphins s'enamourent des hommes. Elian recite au liure des bestes vn cas digne d'estre leu: il dit qu'vn Dauphin voyant sur vn riuage de la mer, ou se ioüoyent les enfans, vn entr'autres, qui luy sembloit fort beau, il s'enamoura tellement, que toutes les fois que ce Dauphin le voyoit, il s'approchoit du bord de l'eau, & se monstroit : du commencement l'enfant estonné, s'enfuyoit de luy, mais depuis par la perseuerance que le Dauphin fit ce iour & autres ensuiuans, à monstrer signe d'amour à cest enfant, il s'asseura, & sur les caresses du poisson, il s'enhardit d'aller noüant par l'eau vers luy, & iusques à monter sur son eschine, & le Dauphin le portoit par grande espace de temps au fond de l'eau, & iusques à ce que l'enfant luy faisoit signe de retourner : en ce soulas & passetemps, ils consommerent plusieurs iours : pendant lesquels le Dauphin se venoit tousiours presenter à la riue: mais vne fois l'enfant allant nud sur la mer, & n'estant pas bien aduisé, en se voulant bien tenir, il se mit dans le ventre vne de ces espines aiguës que les Dauphins ont à leurs aisles, dont la playe fut telle, qu'incontinent l'enfant mourut en l'eau : dequoy s'apperceuant le Dauphin, voyant le sang, & l'enfant mort sur son eschine, il retourna tout soudain vers la terre : & comme s'il eust voulu se corriger de la faute, en nageant par grand fureur, il sortoit hors de l'eau portant au mieux qu'il pouuoit l'enfant mort, qu'il aimoit

tant,& luy pareillement demeura mort. Ceſte meſme aduanture eſt auſſi recitee par Pline, qui raconte d'autres exemples de Dauphins, qui ont encore porté amour & amitié aux hommes : & ſignammment il dit, que du temps de l'Empereur Octauius, vn autre Dauphin tout en la meſme ſorte, print amitié à vn enfant ſur le bord de la mer, qui eſt pres de Puſſol: & que toutes les fois que ceſt enfant appelloit Simon (on dit que ces poiſſons accourent à ce nom) il venoit incontinent à la riue, & l'enfant montoit deſſus ſon dos, puis eſtoit porté par la mer, tant & ſi peu qu'il vouloit & raporté à terre ſeurement. Il dit auſſi qu'eſtant ceſt enfant mort par maladie, & venant ce Dauphin par pluſieurs iours au lieu accouſtumé, n'y trouuant l'enfant mourut de douleur. Pline le ſecond, nepueu du grand Pline, recite auſſi merueilles d'vn Dauphin, au liure neufuieſme de ſes Epiſtres, en vne Epiſtre qui commence : *Incidi in materiam veram.*

D'vn qui en receuant vne playe de ſon ennemy, fut ſauué d'vn mal qu'il auoit, auec ſemblables exemples.

CHAP. XV.

ON ne tiendra point incroyable ce que nous auons dit par cy deuant, que par le moyen de la muſique on guerit de quelques maux, veu que nous trouuons que par autres modes eſtranges il ſe fait des gueriſons. Plutarque en vn traicté notable qu'il a fait, pour monſtrer comme les hõmes peuuent tirer profit de leurs ennemis, racõte d'vn qui auoit vn ennemy nommé Prometee, qui le haiſſoit en ſorte qu'il cherchoit le moyen de le tuer. Si aduint vn iour qu'il le trouua, & luy fit beaucoup de playes, & entre les autres le frappa en vne cicatrice qu'il auoit fort grande, & de laquelle il n'auoit iamais peu receuoir gueriſon, & toutesfois ceſte playe fut cauſe qu'il en receut ſanté: ainſi donc celuy qui le penſoit tuer & luy dõner la mort, luy dõna la vie, à tout le moins ſanté. Valere recitãt le meſme fait entre ſes merueilles, dit q̃ l'hõme qui fut guery de ſa playe, par la playe, eſtoit nõmé Iaſon Pheree. Pline eſcrit d'vn autre qui ſe nõmoit Falerce, qui auoit vne maladie incurable d'vn flux de ſang continuel par la bouche, à cauſe d'vne veine rõpue, & ſe trou-

uant desesperé de guerison, se mit en vne bataille, & s'y presenta sans armes, afin que les ennemis le tuassent pour sortir de ceste douleur: or aduint qu'il fut nauré en la poitrine, & de la playe sortit grãde abondance de sang, cessant le flux de la bouche: depuis les Medecins en guerissant sa playe, consoliderent la veine rompuë, & demeura sain & guery de toutes les deux playes. Il escrit encore que Quintus Fabius, qui auoit eu la fieure quarte par longues annees: vn iour en donnant la bataille aux Allobroges, maintenant nommez Sauoisiens, la grande ardeur qu'il auoit de combatre, chassa la fieure dehors, & onc puis ne l'eut. Moy-mesme ie tesmoigne auoir veu & cogneu vn homme qui d'vne playe qu'il auoit eu à la cuisse, estoit demeuré boiteux, sans qu'on y peust trouuer remede: depuis se trouuant en vne autre querelle il reçeut vn coup au mesme lieu où il auoit esté blecé, & se faisant medeciner, les nerfs qui auoyent premierement esté couppez, se commencerent à estendre & restaurer en telle sorte, qu'estant guery de la seconde playe, sa iambe luy demeura droite. Ainsi en aduint-il à vn des fils d'Hercules nommé Telefe Roy de Misie, qui fut blecé en son pays par Achilles: & huict ans apres il en fut guery par le mesme Achilles, qui au mesme endroit le bleça deuant Troye lors assiegee.

Qui fut le premier qui planta la vigne, & qui commença à mettre de l'eau dans le vin, & à qui, & comme les Romains le deffendirent auec maintes autres choses notables.

CHAP. XVI.

De tous les fruicts que la terre produit (i'entens de eux desquels on faict liqueur) il n'y en a point à mõ aduis de plus profitable que le bon vin, pourueu qu'il soit temperément beu: pour ceste cause disoit Anacarsis, que la vigne produisoit trois grapes: la premiere de plaisir: la seconde d'yurongnerie, & la tierce de pleurs, & de tristesse: tellement que celuy qui passe le premier coup, c'est à dire peu & temperé, il prend honte & dommage. Les autheurs prophanes, nõ sçachãs l'histoire de la saincte Escriture, donnent diuers inuenteurs du vin: Diodore Sicilien en son quatriesme liure, attribue l'inuention du vin

vin & de planter la vigne à Denis fils de Iupiter, nommé Bacchus, & pere Liber, qui fut ainsi nômé pour la liberté du vin : & pour ceste inuention luy firent à Rome vn temple au dessous du Capitole, où se celebroyét les festes appellees les Dionisiaques ou Bacchanales fort deshonnestes & de grande lubricité. Que ceste inuention fust de ce Denis, Virgile l'asseure à l'entree de son 2. liure des Georgiques, encore que Marcian Capelle dit, que Denis enseigna seulement aux Grecs la maniere de faire le vin: autres dient que ce fut Icare pere d'Erigone, qui donna l'industrie de faire vin aux Atheniens, & que s'estant depuis enyuré, le peuple le tua. Ils dient qu'en Italie Saturne fut le premier sommelier, y portant les marcotes de l'isle de Candie. Plutarque escrit qu'Arrus Etrusque porta les vignes en France : Mais la vraye histoire, c'est que le premier inuenteur du vin fut Noé, & le premier qui s'en enyura: dequoy sôt autheurs (outre ce qui se trouue par escrit au 9. ch. de Genese.) Lactance Firmian, & Iosephe : lequel Noé, à la sortie de l'Arche, planta la vigne de sa main propre, & beut du ius du raisin, dont il s'enyura: & en dormant se descouurit, dont il luy aduint par ses enfans ce qui est escrit en Genese. Depuis les hommes cognoissans la saueur du vin, le beuuoyent au commencement tout pur & sans eau : car selon que dit Pline, vn nommé Stasie, fut le premier qui mit de l'eau dedans le vin pour le temperer: par le moyen duquel aduis il est aduenu grand bien & santé au monde, pource que le vin ainsi temperé à des effects tres excellens: aussi Platon referé par Macrobe liure second, dit que le vin moderement pris, fortifie l'entendement de l'homme, augmente la force & vigueur, rend le cœur deliberé, & oste les ennuis, & pensemens fascheux. Pline dit que l'vsage du vin temperé, multiplie les forces, le sang & couleur de la face, les nerfs sont fortifiez par le vin, la veuë en est fortifiee, l'estomach en prend vigueur, l'appetit s'en resueille, il prouoque l'vrine, il atteint le sommeil, il empesche le vomissement, il chasse la melancholie, il rend le cœur gay, & si sert à maintes autres bonnes choses. Le medecin Asclepiade a fait vn liure à part de la vertu du vin. S. Paul escriuant à Timothee, luy conseille de boire vn

Lactance liure 2. des institutiôs diuines.

Iosephe liure 1. des Antiq.

Plin. li. 7. chap. 56.

Plin. li. 23. chap. 1.

peu de vin temperé pour luy fortifier l'estomac. Les medecins s'aident du vin en beaucoup de medecines, pource que le vin restaure toutes les humeurs, renforce le sang qui defaut, resiouyt le melancolique, dissipe & desseche le flegme, humecte, & aide à purger la colere. Platon introduisant Socrates, loüe le vin disant, ainsi que la pluye moderee fait croistre les herbes, & que les tempestes & inondations d'eaux les arrachent & destruisent, aussi le vin resiouyt l'esprit & fortifie la vertu. & au contraire le trop & intemperé, destruit tout. Il n'est pas, iusques à l'odeur du vin qui ne soit fort loüee entre les autres odeurs par les Philosophes naturels, pource qu'elle est confortatiue, donne grande vigueur aux esprits, & est fort viue & penetrante : mais quoy qu'il en soit, la vertu du vin est tousiours entendue quand il est temperé. Les anciens Romains osterent entierement l'vsage du vin aux femmes & aux enfans, comme dit Valere parlant des coustumes & loix Romaines: tellement que Pline dit qu'au temps que Romule regnoit à Rome, vn mari tua sa femme pource qu'elle auoit beu du vin, & d'autant que ce meurtre estoit ensuiuy à ceste occasion, Romule luy pardonna: ils estimoyent cela si vicieux de voir boire du vin aux femmes, que Fabius Pictor escrit que pource qu'vne femme Romaine auoit desrobé la clef d'vn celier pour boire du vin qu'y estoit, ses parens la firent mourir de faim : pour ceste cause : les hommes auoyent accoustumé de baiser leurs parentes en la bouche pour sentir si elles auoyent beu du vin. Il est escrit que N. Domicius, estant iuge de Rome, priua vne femme de son doüaire, pource qu'elle auoit beu dauantage de vin qu'il ne luy en auoit ordonné pour sa santé. Nous trouuons que Salomon en ses Prouerbes, deffend le vin aux Roys, & leur conseille de n'en boire, pource, dit-il, que le secret ne se peut tenir auec yurongnerie, & aussi afin que par le troublement qu'on reçoit du vin, la cause des pauures ne tombe en mauuais iugement. Nous lisons aussi, qu'il fut permis aux Roys d'Egypte de boire vin moderé & par certaine mesure. Vne fois Romule le Roy de Rome estant conuié, ne voulut boire vin qu'vn bien peu, disant, que le lendemain il auoit à determiner

Valere liure 2.

Pline liure 14.

terminer vn affaire d'importance. Auicenne dit qu'en donnant du vin à boire aux enfans, c'est mettre feu auec du feu. Aristote defend le vin aux enfans & pareillement aux nourrices qui les alaitent. Platon par les loix qu'il a faites au liure de la Republique, encore qu'il semble qu'au premier il permette le vin, si est-ce qu'au second il dit que l'homme en doit boire peu & bien temperé: & que ce soit depuis 18. ans seulement, iusqu'à 40. en la presence des vieillards, afin qu'il soit reprins s'il excede. Depuis les 40. en auant, il permet qu'on luy en baille vn peu plus s'il en demande, pour rendre la froideur & melãcolie de cest aage plus temperee: toutesfois il veut que ce soit par mesure: il veut plus que les serfs ne boyuent vin, ny aussi les Iuges & magistrats, ny ceux qui ont charges publiques: & aux ieunes qui estudient, il donne conseil de n'en boire: quãt à son opinion touchant les esclaues, elle estoit obseruee dans Rome. Auicenne met les loix de Platon pour reigle de medecine, auquel Galen se conforme. Alexandre Afrodisee, dit en ses Problemes que celuy qui ne boit que de l'eau, a la veuë & les autres sens plus vifs que celuy qui boit du vin. Or en la maniere & façõ de tremper le vin, y à diuerses reigles & diuerses opinions. Hesiode poëte Grec, dit qu'en vn quart de vin, il en faut trois d'eau: Athenee dit que les anciẽs Grecs mettoyẽt en deux parts de vin les cinq parts d'eau, & biẽ souuent trois parts d'eau sur vne de vin, qui est la reigle d'Hesiode. Et si est à noter que les Grecs ne mettoyent l'eau en leur vin, ains mettoyẽt leur vin en l'eau: & Theophraste asseure que par ce moyen l'vn & l'autre se mesloit mieux. Encore ces hommes anciens non seulement moderoyent ainsi le vin, mais tout trempé qu'il estoit, ils en beuuoyent peu. Eubole poëte Grec le tesmoigne, introduisant Bacchus qui dit aux sages. Ie ne donneray point le vin plus de trois fois: la premiere, pour la santé: la secõde, pour la saueur: & la troisiesme, pour dormir: le reste est desordre & yurongnerie. Apulee Paniasis qui escrit des viandes, donne pareil iugement, attribuant toute la premiere fois qu'on boit aux Graces: la seconde, à Venus & la tierce, à la honte & dommage. Iules Cesar fut fort tẽperé au vin, ce que certifie Suetone par le tesmoignage

de Catõ, ennemy mesme de Cesar. Demosthene excellẽt orateur en faisoit autant. Et Appollonius Tianeius, dont tant de choses sont escrites, ne beuuoit point de vin, ny ne mangeoit point de chair. En nostre religiõ Chrestiẽne la temperance du boire est fort loüee. S. Iaques le mineur ne beuuoit iamais vin ny ceruoise, & ne mangeoit point de chair, imitant S. Iean Baptiste. Nous en trouuons autant de S. Fulgẽce Euesque, & d'Emeri fils de S. Estienne Roy de Pologne. Iosephe, des antiquitez, en loüant la saincteté des Essees, qui tenoyẽt l'vne des trois sectes des Iuifs, dont les deux autres estoyent Pharisees & Saducees dit que ces Essees ne beuuoyent point de vin. En vne epitre, S. Ierosme reprend les prestres addonnes au vin, disant que S. Paul le defend, & qu'en la loy ancienne ceux qui seruoyent au temple, ne beuuoyent ny vin ny autre breuuage qui peust enyurer. Les bons beuueurs diẽt que le bon vin doit auoir quatre proprietez, & satisfaire à quatre sentimens du corps, au goust par saueur, au fleurer par la bonne odeur, à la veuë par la couleur nette & claire, & à l'ouye par la bonne renommee de pays, ou il est creu. De ce bõ vin, il se fait du vinaigre qui a plusieurs proprietés: & incommodités aussi, desquelles ie me tais, pource que c'est chose trop commune & vulgaire.

Iosephe li. 8. des Antiquitez.

De plusieurs dommages que fait le vin intemperé, & quels medecins ont dit que c'est chose saine de s'enyurer aucunes fois.

CHAP. XVII.

Encore que la liqueur du vin soit propre à aucunes maladies, si est ce qu'il en prouient tant de maux & de dommages, quand il n'est temperément pris, que les maux abondent des biens, tellement qu'il semble qu'il eust esté meilleur ne le cognoistre, ains se contenter de l'eau que Dieu nous auoit donnee à boire: veu qu'il ne se peut imaginer chose meilleure, & aussi que tous les autres animaux s'en contentent: consideré mesmement que le vin a esté cause que plusieurs ont perdu le sens, autres la vie, & les autres l'ame mesme, & leur propre salu. Et combien que le dommage que le vin fait aux hommes

se cognoisse euidemment, si est ce que tant s'en faut que les hõmes le fuyent, que mesmes ils cherchẽt les occasiõs & appetis de boire, & en bon François les vns appellent tels appetis, esguillon de vin, les autres le compulsoire à vin: & tels se trouuent qui d'vn osselet de iambon, feront droite relique: en sorte qu'il se passera peu d'heures au iour qu'il ne le baisent, auec bonne deuotion d'en boire cinq ou six bons coups d'auantage. Encore Pline dit, qu'il s'en trouue aucuns qui le boiuent sans soif: & que le vin seul a ceste proprieté entre les autres breuuages, qu'il se laisse boire sans qu'on en ait besoin. Mais aussi il traicte ceux qui boiuent en la sorte qu'ils meritent: car il leur donne incontinent la peine du peché pource que la vapeur monte au cerueau, & leur oste tout sentiment, en maniere qu'ils demeurent là comme insensez: puis apres qu'il s'est bien ioüé d'eux, il fait cõme le chat de la souris, il les tuë, ou pour le moins il leur engendre plusieurs maux & infirmitez, pires que la mort mesme: cõme sont goutes, trẽblemẽt de pieds & de mains, fait les yeux bordez d'escarlate, brusle le foye, & illumine le visage, auec autres belles & hõnestes proprietés, & de fort bõne grace. Caton disoit qu'yurongnerie estoit vne folie volontaire. Pline dit qu'elle hebete la memoire, & prouoque des songes espouuentables. Seneque escriuãt à Luculle, dit qu'il rend impotens les bras & les iãbes, & fait deuenir les hõmes luxurieux. S. Denis Areopagite allegue Platon auoir dit, yurõgnerie estre vn galãd luiteur & biẽ adroit, pource que dés le commencement il fait faillir les iambes, en baillant (ce que nous disons en France) le croc en iãbe: & si me semble qu'il nous enseigne à le faire, en regardant la contenance de ces soldats qui chacun iour sont yures. S. Paul Apostre escrit aux Ephesiens, qu'il ayent à fuyr le vin, pource qu'en iceluy est la luxure. Autant en dit Salomon, qu'entre les imperfections du vin, celuy qui en boit excessiuemẽt, ne peut fidellement garder vn secret. A ceste cause l'õ disoit pour prouerbe anciẽ, que le vin va sans souliers, c'est à dire secrettement, doucement, & en cachetes: pource qu'on ne s'en apperçoit point, & qu'il descouure toutes les parties secretes & vicieuses. A ce propos le Poëte Eschile disoit, que le miroir fait cognoistre

les gestes du corps, & le vin est le miroir de l'ame & volonté de l'homme. Platon aussi disoit : que principalement le vin demonstre apertement les mœurs & conditions de chacun. Nous en auons exemple en Noé, & en Loth: car le premier estât yure descouurit ses parties hôteuses, dôt il fut mocqué & raillé: & côtre Loth Sodome n'eust aucun pouuoir, ce que depuis eut le vin, le faisant coucher auec sa propre fille : voila les œuures que le vin fait faire. Entre les loix que Solon, vn des sept sages de Grece, dôna aux Atheniens, il estoit ordôné que le Prince qui s'enyuroit fust tué. Pittaque vn autre des sept sages, ordonna que les yurongnes faisans quelque delit ou malefice fussent doublement punis vne fois pour le delit & l'autre pour l'yurongnerie qui en seroit cause. Aristote en ses Problemes, donne la raison pourquoy les adonnez au vin sont inhabiles à engendrer: & là mesme, d'où vient que des yurongnes, les vns sont plaisans, les autres terribles, autres tristes, & les autres ioyeux. Il y a toutesfois quelques Medecins, entre lesquels sont Auicenne & Rasis, qui dient, que c'est chose saine de s'enyurer quelquefois: mais les raisons qu'ils donnent ne me contentêt aucunement, ie n'approuue point leur opinion. A la verité, il y à eu de grands personnages subiets au vin, mais si est ce que s'ils en eussent esté excepts, leur gloire & leur renommee en eust esté plus grande. Alexandre le Grand fut taxé de ce vice, en sorte que les historiens dient, qu'estant en ceste fureur il tua quelques vns de ses amis, & qu'apres venant à recognoistre sa faute il se vouloit tuer soy-mesme, encore est il croyable, qu'à cause de ses homicides il fut empoisonné. Marc Antoine, qui estoit l'vn des trois chefs de l'Empire de Rome, & marié auec la sœur d'Octauius l'Empereur, estant adonné au vin, & par consequent à l'accointetez auec Cleopatre Roine d'Egypte, à la fin perdit l'estat & la vie, & fut vaincu par Octauius, pource qu'il s'estoit laissé veincre au vin. L'Empereur Tibere fut defectueux en plusieurs choses: mais ce qu'il estoit grâd beuueur, fut cause de la plus grâde partie des autres: & qu'au lieu de son nô Tiberius fut quelquefois appellé Biberius, & fina malheureusement. Denis le plus ieune, tiran de Sicile, fut tât adonné au vin, qu'il

qu'il luy diminuoit la vuë, tellement qu'il deuint quasi aueugle. Cleomedes Roy des Spartians, voulant imiter & ensuiure les Scites à boire beaucoup de vin, à la fin deuint fol demeurãt insensé & sans iugemẽt. L'on dit q̃ le Philosophe Archesilas mourut de grãde yurongnerie. Le Poëte Anacreon fut grãd beuueur, & en beuuant s'estrãgla d'vn pepin de raisin sec qui luy entra dedãs la gorge. L'Euesque Flauie historiẽ digne de foy, escrit q̃ l'Empereur Bonose estoit si adõné au vin, qu'Aureliã dit de luy, qu'il n'estoit point né pour viure : mais pour boire, & si auoit en cela vne proprieté merueilleuse: car pour grãde quãtité de vin qu'il beust il n'estoit iamais yure: ie pense que telle chose procedoit de ce qu'il vuidoit par la verge tout ce qu'il beuuoit: toutesfois il receust en fin ce qu'il meritoit, pour ce qu'estant vaincu de Probus Empereur, il fut pendu & estranglé. L'on dit que le Roy Antiochus, qui fut vaincu par les Romains, beuuoit tant qu'il dormoit la plus grãd part du temps : pour ceste cause il donna la plus part du gouuernement de son Empire, à deux de ses plus fauoris: & pour autant qu'il s'estoit adonné aux banquets, & aux amourettes d'vne ieune Damoiselle, quand ce vint à cõbattre auec les Romains, son armee fut rompue & luy vaincu. Athenee escrit, que Eschile Poëte Grec s'éyuroit, parquoy Sophocles luy disoit : Eschile ce que tu deuines & fais, est cas d'auanture : & non par cognoissance que tu en ayes, ou que tu l'entendes. On a voulu faire telle experience du vin, que Pline dit, que pour planter & faire croistre les plantes, il y faut verser du vin à la racine.

Aucuns enseignemens pour faire hayr le vin : & pourquoy deux choses semblent trois aux yurongnes.

CHAP. XVIII.

QVelques vns dient, qu'il y a des receptes, ie ne sçay si elles sont certaines, par lesquelles le vin, en quelque sorte & grande quantité qu'il soit beu, n'a point ces fascheux effets recitez par le precedent chapitre. Pline & Solin dient, qu'il ya vne pierre noire ayant des veines vermeilles nõmee Dionise qui a proprieté, que si elle est mise en l'eau, elle donne parfaicte saueur de vin, & que celuy qui boira de ceste eau tant qu'il voudra, ne se pour-

ra enyurer. Les Medecins dient que pour ne s'enyurer, il faut auant que boire manger du miel, ou autres choses douces : & à celuy qui est yure, qu'on le face vomir, puis mãger vne soupe trẽpee en miel, & qu'il sera incontinent guari, pource que le miel empesche que les vapeurs mõtent au cerueau. Drusus fils de l'Empereur Tibere, auoit vn medecin, la medecine duquel fut merueilleuse, pour le garder d'enyurer, encore qu'il beut plus de vin qu'hõme qu'il fust de son temps: car il resistoit contre tous: sans iamais s'enyurer ny perdre le iugement : dequoy chacun estoit esmerueillé. Mais en fin l'on sçeust qu'il estoit coustumier auparauant qu'ẽtrer en ses beuueries, de manger de cinq ou six amandres ameres, la force & proprieté desquelles, empeschoit que le vin luy alienast les esprits: dõt l'experience fut depuis cognuë, car en luy ostant le moyẽ de mãger de ces amẽdres ameres, & le faisant boire comme auparauant, il s'enyuroit comme les autres. Que les amẽdres ayent ceste proprieté, Pline l'afferme, & dit ainsi, que mãger raues auparauãt le boire empesche l'yurongnerie. Il dit aussi que les choux mãgez auant le past gardẽt d'enyurer & manger aprés ils desenyurent, & pareillement le Safrã prins tout de mesme. Plusieurs autres remedes s'y trouuent, que ie laisse, & en diray vn seulement recité par Pline : il dit que prenãt quãtité de vin meslé en des œufs Chucas, puis en faire boire par deux ou trois iours, celuy qui en boira, hayra tellement le vin q̃ iamais il n'en voudra boire. Il dit encore qu'il faut prendre l'Arondelle, & la brusler tãt qu'elle soit en cendre, puis la piler & mesler auec du mirrhe en du vin, & celuy qui en boira ne s'enyurera point: ce remede fut experimenté par Horus Roy des Assiriens. Aristote en la tierce partie de ses Problemes, & Auicenne au 6 des bestes, donnent là raison pourquoy à vn yurogne quand il regarde vne chose, il est aduis qu'il en void deux: & combien que tous deux donnent plusieurs raisons, si n'en ameneray ie q̃ vne de chacũ la premiere sera d'Aristote, qui dit que par l'excessiue chaleur des vapeurs du vin qui mõtẽt au cerueau, les petits nerfs, nommez Optiques, qui vont aux yeux, se meuuẽt & agitent de telle sorte, que la vertu visiue, & les esprits visifs s'en esmeuuent & alterẽt, cause que ce que les

les yurongnes voyent leur semble se mouuoir bien fort, pourceque l'organe de la veuë se meut ainsi, & fait que le sens cōmun reçoit les images des choses multipliees à la vuë : car tel mouuement fait sembler vne chose estre double, pour le moins à cause que ceste emotion est si soudaine & insensible qu'elle fait apparoir à la veuë deux choses pour vne: comme le pourra experimenter tout hōme qui en mettant son doigt sur la paupiere de l'œil & la remuant, il luy semblera que ce soit cela qu'il regarde qui se remue. Auicenne dōne vne autre raison, disant que les vapeurs du vin qui montent au cerueau de celuy qui est yure, sont humides, & par tant ces petits nerfs & muscles qui tendent aux yeux, sẽgrossissent par ceste humidité & plus l'vn que l'autre, s'esleuant l'vn plus haut, l'autre plus bas : de là vient que les rais visibles, ne partent pas egalemẽt droit de tous les deux yeux, ny par vne droite ligne, qui est cause que les images des choses visibles vont à chacun œil à part soy : par ainsi la chose simple semble double, receuant le sens commun deux images pour vne seule: & pour le soustenement de son opinion il donne le mesme exemple qu'auoit donné Aristote.

En qu'elle sorte se peut sçauoir & mesurer la rotondité de toute le la terre: & combien elle à de tour. CHAP. XIX.

IE sçay bien que le suiet de ce chapitre ne sera pas delectable à tous d'autant que pour bien l'entendre, il est besoin d'auoir aucuns des principes de Mathematique. toutesfois i'en ay voulu parler, pour le contentement de ceux qui sont enclins en la sçience dont il traite. Or donc pour le propos de maintenant, il est necessaire de presupposer les premiers elemẽs de telles sçiences, lesquels pour ce qu'ils sont communs, ne sera besoin prouuer. Le premier est, que ce que nous auons dit de la grandeur de la terre, emporte auec soy la terre & la mer, pource que Dieu les a ainsi disposez, quand il a dit qu'elle apparoisse seiche : car des deux vnis ensemble se fait vn corps parfaitement rond. Aussi faut-il entendre qu'en toutes actiōs que on donne à la terre, est aussi comprinse la mer : car quand on dit, la terre à tant de degrez en rotondité, ou il y à tant de degrez de tel lieu en tel autre, il s'entend de la

mer aussi bien que la terre : & tout ainsi se considerent les eclipses, les hauteurs & largeurs, & si ont vne pareille certitude:si est-ce toutesfois qu'en ceste rotondité, ne sont cõprinses les mõtagnes & valees,ny semblablement les bois, ny les forets que la terre contient en soy:pource que telles choses ne sont dignes de conte aupres de la grandeur de ce merueilleux corps. Ceste rotondité d'eau & de terre, est assise au milieu du circuit du Ciel,de sorte que le poinct & centre de ce corps rond fait de terre & mer, est pareillement le centre & nombre de tout le monde,tant du Ciel que des elemens. Outre ceste definition,il y a vne autre vraye & absolüe, cest que la terre & l'eau(eu esgard au Ciel estoillé,que nous appellons firmamẽt)sont si petits que le tour de ces deux elemens luy sert de centre,& est ainsi qu'vn petit poinct au respect de sa circonference, tellement qu'en quelque part d'icelle, que l'homme se voudra aider d'vn Quadran, ou de l'Astrolabe, son labeur sort à tel effet, cõme s'il se faisoit au vray centre de la terre, car en quelque lieu que nous soyons de la terre (porueu que ce ne soit en luy profond & creux) nous descouurons lamoitié du Ciel:ce qui procede à cause de l'incomprehensible distance, qu'il y a d'yci bas iusques au firmament, auec son incomparable grandeur. Qu'il soit vray, la moindre estoille que nous voyons au Ciel,est plus grãde que toute la terre,& neantmoins elle ne nous semble, qu'vn petit poinct au respect de tout le Ciel:de la moindre desquelles choses, lõ pourroit faire preuue par suffisante demõstratiõ, mais il suffit que l'experience le monstre. Ptolomee le preuue au 20. chap. du 1. liu. de sa Geographie :Alphangan en la 4. difference:Cleomedes liu. *1*. Geber. liu. 2. & *Iean* de Sacrobosco,cõme aussi font tous ceux qui ont escrit sur la Sphere. Cela donc presupposé imaginons en nostre esprit, que l'eau & la terre facent vn cercle rond, & que le Ciel en soit vn autre fort grand,comme aussi est-il. que ces deux cercles n'ont qu'vn centre commun dedans : lequel ainsi imaginé on mettra deux lignes, d'esgale grandeur, qui sortiront communes aux circonferẽces de tous les deux cercles comme l'enseigne Euclides, coupant & partissant par egales portions ces deux cercles, chacune portion

tion egalee au respect de chacun d'iceux : c'est à dire que si ces deux lignes ainsi sortans droit, font huict parts du grand cercle, elles en feront autãt du petit : i'entens chacune huictiesme partie à l'esgard de chacune grãdeur. Or les anciens pour mesurer le monde aduiserent de diuiser le Ciel en trois cẽs soixãte parts egales, que nous appellons degrez, & par consequent la rotondité de la terre, en autant de parts par imaginations de lignes, partans du centre, & faisans la diuision, de sorte que pareille quãtité qu'a chacũ de ces degrez, au respect du tour du Ciel, toute pareille sera celle de chacun des degrez de la terre, eu esgard à la rotondité & circuit d'icelle. Et comme ces portiõs, ou degrez, sont entr'eux egaux, qui sçaura ce q̃ l'vn contient de lieuës, sçaura en multipliant ce que contiẽnent tous les autres. Pour dõc en sçauoir l'vn degré, ils firent en ceste sorte : Le Pole est vn poinct fiché au Ciel, dessus lequel le Ciel fait son mouuement, & luy demeure ferme & stable. Parquoy auec vn Astrolabe, ou autre instrument propre à cela, estans en vn lieu descouuert, ils prenoyẽt la hauteur q̃ le Pole auoit par dessus l'horison, en la borne de la veuë mesme, & notant le lieu qui estoit cõuenable à l'eleuatiõ où hauteur dudit Pole, ils cheminoyẽt droit vers iceluy sans extrauaguer au Meridiẽ, iusques à ce qu'auec ce mesme instrumẽt, ils le trouuoyent en vn degré plus haut qu'au premier lieu : & par là cognoissoyẽt qu'ils auoyent cheminé vn degré de la terre, depuis le lieu d'où ils estoyent partis, iusques au lieu où ils estoyẽt arriuez, veu qu'ils auoyẽt cheminé par le respect du Ciel, eu esgard aux reigles susdites des deux cercles: Puis ils mesuroyẽt ce que cõtenoit ce degré par stades ou miliers: cela cogneu par eux, ils firẽt ainsi leur cõte: si vn degré contient tant de lieuës, toute la rotondité de la terre en cõtiendra tant, puis qu'en icelle il y a 360. degrez, tels & aussi grands que cestuy-cy. Voila la forme & maniere qu'ils tenoyẽt, & se peut encore chacun iour tenir pour mesurer la terre, cõme la plus certaine. Il faut neantmoins sçauoir, cõbien est grand chacun degré de la terre, & par consequent ce qu'elle contient de rotondité, la mesurant par sa grosseur de tout, selon l'experiẽce des anciens & modernes qui s'y sont estudiez. La plus com-
mune

mune opinion qui soit, est que chacun degré ou portion de trois cens soixante contient cinq cens stades de chemin, & chacune stade est de six vingts cinq pas geometriques, & chacun pas est autant que deux de nos communs : de sorte que le degré contient soixante deux milliers & demi, qui valent soixante deux mil cinq cens pas geometriques: Ptolomee le dit, & pareillement Marcien Capelle, & la plus grand partie des sages Cosmographes anciens, encore est-ce l'opinion cõmune de la plus part des modernes. Oronce Finee le tient ainsi, & dit se pouuoir experimenter en allant de Paris à Tholouse. Glarean, & Antoine de Nebrisse hommes doctes diligens & curieux, dient auoir fait semblable experience: tenant donques cela pour certain, bien qu'Erastotene & autres Grecs eussent opinion que tous degrez auoyẽt 700. stades, en quoy ils se sont abusez, peut estre, pour auoir mesuré leurs pas trop petits: ie dy donc qu'estant chacun degré d'iceux, des trois cens soixante, long de cinq cens stades, tous les 360. contiennent ensemble, vingt deux mil cinq cens miliers, qui sont 180. mil stades. Par ainsi la rotondité de toute la terre, comprins en icelle toute la machine de l'eau, estant reduite a mille pas, contiendra vingt deux millions & cinq cens mil pas. Et si voulez sçauoir combiẽ tout le tour de la terre cõtient de lieuës Françoises, il faut dõner à chacune lieuë deux mil d'Italie: parquoy si vous diuisez 22. mil 500. pas en deux, vous trouuerez que le circuit de la terre contient onze mil deux cens cinquante lieuës Frãcoises : & si le diuisez par quatre, tout l'enuiron de la terre contiendra cinq mil six cens vingt cinq lieuës d'Allemagne : car les quatre mil d'Italie ne font qu'vne lieuë d'Allemagne. Et voila quãt à la dimention de la terre selon la commune opinion.

Pourquoy c'est que la neige couuerte de paille se cõserue en sa froideur, & l'eau chaude en sa chaleur, veu que ce sont deux contraires effets par vne mesme chose, auec quelques autres secrets. CHAP. XX.

AVx hommes d'esprit, & amis de la contẽplatiõ des œuures de nature, ne se presẽtera chose si legere, ny de si peu de valeur, où ne se trouue quelque chose notable

ble,& qui ne rende leurs esprits contens, apres qu'ils en ont cognoissance. On trouuera plusieurs personnages, ausquels si on demandoit pour qu'elle cause la neige couuerte de paille se conserue long tẽps en sa froideur sans se fondre, ils ne sçauroyent que dire. A cela respond Alexandre Afrodisee excellent Peripateticien, que la paille n'a point de qualité manifeste & cogneuë, elle n'est ny chaude ny froide, en sorte que quelques vns l'ont nõmee sans qualité: pour ceste cause estant ainsi singulierement tẽperee & delicate, iusques à estre quasi à ce degré de la pouuoir dire, ny chaude ny froide, elle se cõuertit facilemẽt en la qualité de la chose qu'on luy adioint: tellemẽt que mettãt en icelle de la neige qui est froide, ceste paille en prend la froide qualité; & par le moyen d'icelle est aidee & soustenuë la froidure de la neige, comme vne chose d'vne qualité aide l'autre, sans luy donner aucune chaleur, pource qu'elle ne l'a pas: ainsi la neige estant accompagnee de froideur, & deffendue cõtre la chaleur, que la paille engarde d'entrer, se conserue en son estre assez plus long temps que si elle n'estoit point couuerte de paille. Pour ceste mesme raison aduient effect contraire en l'eau chaude, pource qu'estant couuerte de paille, ceste paille reçoit incontinent la qualité de la chaleur de l'eau, & estant ainsi incontinent eschauffee, elle aide & cõserue l'eau en sa chaleur, & deffend de l'air qui la refroidiroit. Par ceste raison nous pourrõs donc entẽdre d'autres difficultez & doutes, que personnes curieuses nous ameneroyent comme ceste-cy. Nous sçauõs bien qu'outre nostre chaleur naturelle & interieure, ce q nous cause chaleur en Esté, c'est l'air, qui en ceste saison est beaucoup plus chaud qu'en autre temps de l'annee, de sorte que plus l'air est chaud & plus nous sentons de chaleur: si donc il est ainsi, comment est-ce que nous sentons plus de frescheur, & moins de chaud, en vous donnant air en Esté, & en nous esmouuans pour l'auoir, veu que selon Aristote, le mouuement cause plus grande chaleur, tellement que l'air par ceste agitation, se deuroit eschauffer, & donner plus de chaleur que s'il estoit en repos: la cause prouient, de ce que nous auons plus de chaleur en nostre corps qu'il n'y a en l'air, tant à cause de nostre naturel,

que de ce que l'air a operé en nous:car venant l'air fraischemēt (ce di ie pource qu'il est plus temperé que nous mesmes) il nous tempere aucunement, mais demeurant en repos pres nous, il s'eschauffe en nostre chaleur : tout ainsi que nous auons dit de la paille,il nous cõserue voire augmente ceste chaleur:toutesfois s'il est agité,& souuent renouuellé,en venant plus tẽperé que nous ne sommes,ceste temperature & difference que nous sentons de moindre chaud,nous modere le nostre mesme. C'est la responce qu'Alexandre,& mesmement Aristote, donnẽt à ceste question:il faut neãtmoins noter,que s'il se trouuoit vn air plus chaud que celuy que nous habitõs,l'agitation de tel air ne seroit pas si bonne, pource que nous sentirions plus grande chaleur,cõme il aduient bien souuent. Ainsi voyons nous aduenir en l'eau chaude, que si nous mettons la main dedãs,à peine l'y pouuõs nous tenir,& toutefois si nous y tenõs la main ferme, elle donne moins de passion,que si nous la remuons : pource que du moins l'eau qui enuironne la main froide,se tempere quelque peu à l'entour d'icelle,mais en la remuãt parmi ceste eau,elle se renouuelle en chaleur, & s'approprie à chasque fois nouuelle force : ainsi le plus puissant opere de nouueau enuers le plus debile. On demande encor pour quelle cause il fait plus chaud à la fin du mois de Iuin,& le lõg du mois de Iuillet,estãt le Soleil plus esloigné de nous, qu'il ne fait au cõmencement de Iuin, veu que lors nous sommes au solstice du Soleil,&frappe plus droit auec ses raiz: à quoy respond Aristote au second de ses Meteores,que le chaud du Soleil n'est point cause,ny ne sent point d'auantage pour estre le Soleil plus pres de nous, ains quand plus il y a de temps qu'il est sur nous: pource qu'en Iuin & Iuillet il a esté plus long temps à s'approcher de nous,aussi en declinant il cause plus grande chaleur, car il reschauffe en deualant la partie & la trace de l'air,qu'il auoit desia en montant eschauffee.

D'aucuns grands personnages qui sont morts estans appellez par quelques vns de ceux qu'ils auoyent fait mourir iniustemẽt, & si moururent au tẽps qui leur fut assigné auec vne histoire notable d'vn Archeuesque de Magonce. CHAP.

CHAP. XXI.

QVand le secours des hõmes a cessé à ceux à qui on faisoit tort, si la verité est iamais celuy de Dieu ne leur a failly,& cõbien qu'il n'arriue point si tost ne si visiblement cõme on voudroit bien, si est ce que Dieu sçait quand & comment il doit venger les iniures qu'on faict aux innocẽs,& si permet aucunesfois qu'on cognoisse en public le tort qu'on faict à aucuns, & les faux iugemens cõtre eux. Dequoy nous pourrons amener plusieurs exẽples : entre lesquels nous lisons qu'vn Cheualier de ces Tẽpliers (desquels nous auons parlé en la seconde partie des Diuerses Leçons) estant selon l'opinion de quelques vns conduit à mort iniuste:ceCheualier qui estoit Italiẽ, natif de Naples, voyant à vne fenestre le Pape Clement cinquiesme,qui l'auoit condamné à mort, & pres de luy Philippe le Bel Roy de France, il dit à haute voix:Tres-cruel Clement, puis qu'il n'y a point de Iuge au monde, par deuant qui l'hõme puisse appeller de l'iniuste sentẽce que tu as contre moy donnee,i'appelle de toy,comme de Iuge iniuste,par deuant le iuste Iuge Iesus Christ,deuant lequel ie t'adiourne, & pareillement le Roy Philippe à la poursuite duquel tu as donné iugement de mort contre moy,& ce dans vn an à comparoir deuant le Tribunal de Dieu,pour estre à droit auec moy,& là ie proposeray ma cause,qui se determinera sans auarice ou passion aucune, cõme vous auez fait. Or leur en aduint il ainsi qu'il auoit demandé.car au bout du temps, le Pape estant passionné d'vne douleur d'estomach mourut.aussi fit le Roy Philippe : quoy qu'il en soit, il semble que cela procedoit d'vn iugement de Dieu. Le pareil cas,aduint à Ferdinand quatriesme Roy de Castile:lequel faisant mourir deux Cheualiers,plus par courroux que par iustice,& ausquels ny l armes,ny supplications ne peurent en rien aider, ils citerent le Roy deuant le Tribunal de Christ, à cõparoir dãs trente iours, au dernier desquels il mourut precisément. Il en aduint autant d vn Capitaine de Galeres deGennes, duquel Baptiste Fulgose escrit, qu'en faisant vne course sur mer,il prit vne fuste de Catelõgne,en laquelle y auoit vn Capitaine,qui iamais n'auoit faict tort auxGeneuois: ce neantmoins pour l'inimitié que ce Geneuois portoit

aux Catelans, il commanda que ce Capitaine prisonnier fust pendu, lequel en respandant plusieurs larmes, requeroit qu'on ne le fist mourir à tort, veu que iamais il n'auoit offencé, ny sa nation aussi : mais en fin ne trouuant aucune misericorde en luy, recourut à la iustice diuine, disant à ce Capitaine cruel, puis qu'il vouloit executer cõtre luy ceste iniuste sentence, qu'il en appelloit deuant Dieu, qui chastie les iniustes : & de fait l'adiourna, pour cõparoir à vn iour dit, afin de rendre conte deuant Dieu, du tort qu'il luy faisoit : auquel iour le Capitaine Geneuois ne fit pas faute, car il mourut, & alla rendre conte à celuy qui en deuoit faire raison: ie pourrois bien amener plusieurs autres tels cas, mais pour le plus estrãge de tous, ie veux dire celuy qui aduint à Magonce en Allemagne, qui generalement cousta si cher à toute la ville, selon que briefuement le recite Gontier Poëte renommé, qu'il a escrit les faits de l'Empereur Federic premier de ce nom: l'Euesque Conrad le raconte pareillemẽt en son histoire de plusieurs choses qui aduindrent du temps de ce Federic, & d'Henry sixiesme son fils: & en voicy le fait: En ceste ville de Magonce, en l'an mil cent cinquante, ou vn peu plus, il y auoit vn Archeuesque nommé Henry hõme singulier en toutes vertus. C'est Archeuesque comme bon Pasteur qu'il estoit, chastioit seuerement les pechez publics, & ayant fort grand soin de ses brebis, estoit fort ialoux de l'honneur de Dieu, & de l'amour du prochain: au moyen dequoy les meschans luy porterent telle haine & enuie que par fausses informations, il fut accusé deuãt le Pape à Rome, comme inhabile de ceste dignité, luy mettant sus plusieurs crimes & delits. Quoy entendu par le Pape, qui le reputoit iuste & sainct, & ne pouuãt neantmoins denier audience à qui luy demãdoit iustice, il l'aduertit de l'accusatiõ. A ceste cause pour purger son innocence, il esleut entre ses amis, celuy que plus il aimoit, & auquel il auoit faict plus de bien qu'à tous les autres, c'estoit vn Prestre nommé Arnaud, qu'il auoit fort esleué en dignité : or estoit cest Arnaud riche d'esprit d'eloquence & de deniers: parquoy luy arriué dans Rome, instiué & poussé du diable, pensa faire priuer son Seigneur de ceste dignité, & se l'appliquer à soy-mesme: pour

pour à quoy paruenir il suborna, moyennant grande sōme de deniers, deux malins Cardinaux: puis au lieu de parler en la faueur de son maistre il parla cōtre luy, disāt estre plus obligé à Dieu, & à la verité, qu'aux hōmes, & que de vray l'Archeuesque estoit coulpable de ce qui luy estoit mis sus: au moyen dequoy le Pape imbu & abusé du rapport, delibera d'y enuoyer deux de ses Prestres pour en faire information, & y enuoya les deux Cardinaux confederez d'Arnaud, pour parfaire le proces, lesquels arriuez en Allemagne firent venir l'Archeuesque deuant eux, & fut ouy en sorte qu'on donna sentence contre luy, par laquelle il fut priué de son siege & dignité, & en son lieu fut mis Arnaud, qui l'auoit vendu cōme Iudas vendit nostre Seigneur: en prononçant lequel iugement, l'Archeuesque Henry present, dit ces mots: Dieu sçait que ie suis iniustement condamné, toutesfois ie me soucie peu d'apeller icy de vostre sentence, pource que vous serez plustost creus en mēsonge, que moy en verité: pour ceste cause ie reçoy ce iugement en la remission de mes pechez: toutesfois i'appelle de vostre sentēce deuant le iuste Iuge eternel, qui est le Christ, deuant lequel ie vous adiourne: Ce qu'entendu par les Iuges, s'en prindrēt à rire, disans que s'il alloit deuant, ils le suiuroyent: ceste sentence fut dōnee en l'an 1156. que l'Archeuesque priué supporta en grande patience, & s'estāt retiré en vn monastere, il y obserua l'ordre de la vie sans toutesfois prendre l'habit. Conclusion, Dieu ne voulut souffrir ceste meschanceté sans punition, afin que l'innocence du iuste fut cogneue: Vn an & demy apres Henry mourut en son monastere en grande saincteté: & cōme il est à penser il mōta en la gloire tant desiree. La nouuelle de ceste mort venue à Rome, les deux Cardinaux y estans vn iour se gaudissoyent ensemble, disans qui leur falloit aller trouuer l'Archeuesque Henry: mais peu de iours apres l'vn des deux estāt accoudé sur l'espaule d'vn de ses gēs fut si pressé de mal, que les tripes & boyaux luy saillirent par le fondemēt & mourut: l'autre en grinçāt les dents, se rōpit & mangea les mains, & mourut enragé. Quant est d'Arnaud pour ses cruautez, & les seditions qu'il entretenoit parmy le peuple, il fut tant hay de tous qu'vn iour estant

assiegé en vn monastere, il y fut tué, puis laissé trois iours dans les fossez de la ville, où tout le peuple, hommes & femmes exerçoyent sur son corps toutes les cruautez possibles de songer à hommes.

De deux Cheualiers qui s'estoyent persuadez par imagination qu'ils deuoyent estre pendus : & en quelle sorte ils furent destournez de ce pensement. CHAP. XXII.

SI les contes couchez sous fictions poëtiques, & inuentez, donnent quelque plaisir aux lecteurs, par consequent les veritables, & qui ne sont pas moins estranges meritent bien estre contez. En la prouince d'Estirie, ainsi nommee de tout téps, qui est aux fins & limites d'Austrie & Pannonie, y auoit vn Gétilhomme fort honorable, lequel, par forte tentation du diable, prit vne diabolique imagination, telle qu'il se persuadoit se deuoir pendre, & auec ceste apprehension fut par plusieurs fois en danger de le faire : toutesfois secouru du bon ange il descouurit ceste intention à vn Religieux, lequel apres l'auoir fort bien consolé, luy cõseilla d'auoir tousiours vn prestre en sa compagnie, & que tous les iours il ouyst messe: car par ce moyen Dieu y mettroit remede, par le conseil de ce moyne, le Gentilhõme se retira en vn chasteau qu'il auoit aux champs, où il demeura l'espace d'vn an entier, oyant tous les iours Messe, par ainsi ceste imaginatiõ luy cessa. Vn iour aduint que ce Prestre luy demãda congé d'aller à vn petit lieu prochain, pour aider à vn autre Prestre son amy, à faire vn office solennel, ce que luy accorda le Gentilhomme, en intention de le suyure incontinent, pour y ouyr la Messe : mais ayant esté retardé de le suyure, pour aucuns negoces qu'il auoit à faire, il estoit quasi midy quand il partit de sa maison, bien ennuyé de ce qu'il ne pouuoit arriuer à temps pour ouyr Messe: tellement que son vieil pensement de se pendre luy remit les premiers aguets & persuasions en auant. Or en cheminant, il rencontra vn vilageois qui venoit de là où il alloit, duquel il sçeut que la Messe estoit dite & le seruice fait, dont il receut grand desplaisir, se nõmant malheureux de n'auoir peu ce iour-là ouyr Messe: ce que voyãt le laboureur, luy dit qu'il ne s'en deuoit fascher : & que s'il vouloit, il luy vendroit

vendroit le merite qu'il auoit acquis en oyant ceste Messe: à quoy s'accorda le gentil-hôme, & pour cest achept, luy bailla vne robbe qu'il portoit: puis arriuant à l'Eglise fit deuotement son oraison à Dieu: ce fait, en retournant en son logis, & se trouuant vn peu plus auant que l'endroit où il auoit troué le laboureur, il leua les yeux en haut, & le vid pendu à vn arbre: il est donc à presupposer que ce fut par la permission de Dieu, pource que ce villageois auoit vendu son merite, en vendant lequel il auoit acheté le droit de la pẽderie du gentil homme. De là en auant le gẽtil homme vesquit tousiours sain & dehet, ayant retiré de son esprit ceste mauuaise pensee. Ces choses sont escrites par le Pape Pie second en sa Cosmographie de la description d'Europe, & par M. A. Sabellique au troisiesme liure de sa dixiesme Decade. En vne ville d'Espagne y eut semblablement vn homme, qui fut en pareille fantasie de se pendre, & disoit auoir vne certaine reuelation qu'il deuoit aller en enfer sans pouuoir estre sauué: tellement que par plusieurs fois il delibera de se pendre, & s'en mit en effort. Au moyen dequoy ses parens luy baillerent des gardes, essayans par toutes voyes luy oster ceste diabolique pensee, tant par prieres & oraisons, que par admonnestemens & remonstrances de plusieurs religieux: & toutesfois il n'estoit possible de l'en diuertir. Aduint vn iour qu'il fut visité d'vn religieux de l'ordre de sainct Dominique, homme bien lettré & de saincte vie, lequel apres auoir essayé par tous moyens de le remettre en son bon sens, & voyant n'y pouuoir aduenir, il s'aduisa d'vne finesse: & luy dit qu'il estoit vray que ceste reuelation luy auoit esté donnee, toutesfois qu'il sembloit estre vne grande folie, de ne pas tascher à prolonger son chemin, afin de n'aller si tost en enfer, & qu'il deuoit prier Dieu qu'il luy prolongeast sa vie, afin que pendant le temps qu'il viuoit, il fust exempt de ces peines infernales: encore de tant plus deuoit-il prier Dieu, à qui rien n'est impossible, afin qu'il luy pleust reuoquer ce iugement. Ceste raison entendue du gentil homme tormenté, luy fut agreable, & delibera de se trauailler au plus qu'il pourroit, pour y aller le plus tard que il luy seroit possible: ainsi viuant en ceste

opinion, il perdit en peu de temps ceste imagination terrible, & si vesquit depuis, & mourut en bonne disposition auec l'aide de Dieu.

De la cruauté qu'Alboüin Roy des Lombards exerça contre sa femme Rosemonde, & par quel moyen elle se vengea de luy.

CHAP. XXIII.

ENtre les peuples belliqueux qui sont sortis d'Allemagne, & de ces parties Septentrionales pour descendre en Italie, sont nommez les Longobards, qui occuperent par l'espace de 200. ans & plus, tout ce qui est pour le iourd'huy nommé Lombardie, & iusques à ce que Charlemagne les en chassa, dont l'histoire est amplement declaree par Paul Diacre, en son particulier liure qu'il en à faict: car il dit que quand ils laisserent l'Hongrie (où ils auoyent habité quelque temps) pour venir en Italie, ils auoyent pour leur Roy vn nommé Alboüin, homme de grãd esprit, & vaillãt au faict de la guerre: car il veinquit en bataille Cunimõd Roy des Gitpides: puis luy ayãt fait trancher la teste, fit faire de son test vne tasse, en laquelle il beuuoit pour triomphe de sa victoire. Et tenãt encore prisonniere la fille de ce Roy nommee Rosemonde, il la print à fẽme, puis vint cõquerir l'Italie ayãt ceste femme auec luy, en l'an 862. Et apres auoir prins plusieurs villes & citez, paruint finalement en la ville de Pauie: où depuis ses successeurs Roys ont faict leur siege & cõtinuelle residence, comme la principale ville de leur Royaume. Or ayant regné trois ans & trois mois, & se trouuant à Verone, il ordonna vn solennel festin, auquel il fit boire la Roine dãs la tasse faite du test du chef de son pere: dõt elle print tant de honte & de desplaisir, que toute l'amour qu'elle luy auoit porté auparauant fut conuertie en vne haine mortelle, concluant de le tuer, pour vẽger la mort de son pere, & pour ce faire s'en conseilla auec vn iouuẽceau nõmé Helmechild, qui luy dit qu'à telle execution elle deuoit appeller vn puissant cheualier nõmé Peredee: ce qu'elle fit, mais il n'y voulut cõsentir, luy semblant ceste chose estre trop grande trahison: toutesfois elle pour paruenir à son entreprise, postposa toute honesteté: car estãt aduertie que ce Peredee aimoit vne de ses damoysel

les

les, elle se mit vne nuict secrettement, au lieu ou Peredee & la Damoiselle se deuoyent rencontrer : où arriué, il fut lōg tēps auec la Roine, pensant que ce fut la Damoiselle. Parquoy la Royne qui n'auoit point encore parlé, voyāt à son aduis l'heure propre, luy dit: sçais tu bien auec qui tu es maintenāt Peredee? A laquelle respondit, vous estes vne telle, & nōma le nō de s'amie. Adōc la Roine luy dit: tu faux, Peredee, ie suis la Roine Rosemonde, & non pas celle que tu penses: tu as fait chose, pour laquelle il te cōuiēt mourir de la main d'Alboüin, ou toy mesme le tueras, & pourtāt aduise lequel tu aimeras le mieux. Quand Peredee cōsidera les termes où il estoit, il cōclud de tuer le Roy, & pour ce faire, luy, la Roine, & Helmechild ensemblement aduiserent le moyen qui fut tel: que le Roy sentāt la grāde chaleur du iour, voulut dormir, & la Roine faisant semblāt de le laisser reposer plus à son aise, cōmāda que chacū se retirast de la chābre, puis print l'espee du Roy, qu'elle lia en sorte, que quand il s'en fust voulu aider, il n'eust peu: ce fait, Peredee & Helmechild, qui n'attendoyent que l'heure, entrerent en la chābre : toutesfois ne sçeurēt marcher si doucemēt, que le Roy ne les ouyt, & se leua, mais aussi tost qu'il vid en sa chābre venir deux hōmes à l'improuiste & si d'aguet, il eut par grand fureur recours à son espee, pour le soupçon qu'il auoit de la verité: toutesfois ne pouuāt s'en aider, les deux qui estoyēt armez cōmencerent à le frapper de toutes parts, parquoy il print vn scabeau auec lequel il se defendit quelque peu: neantmoins il fut en fin tué par eux, sans qu'aucun s'en apperceust: au moyē de laquelle mort Helmechild s'empara du Palais, pensant se faire Roy en prenant la Roine à femme: comme il fit incontinent. Mais quād les Lōbards entendirent la forme de la mort de leur Roy, ils empescherent leur dessein. A ceste cause, apres auoir fait vn paquet des plus riches bagues & ioyaux du thresor Royal, furent contraints s'ē fuyr en menans auec eux Aluicinde fille d'Alboüin, & de sa premiere femme : & pour seureté se retirerent à Rauenne, où lors estoit vn Lieutenant de L'empire, nommé Longin, qui tenoit le lieu pour Tibere fils de Constantin Empereur de Constantinople, lequel Lieutenant les reçeut courtoisement: mais quelque

temps apres, vouloir luy print de se marier auec Rosemonde, & ayant accordé auec elle, luy conseilla de faire mourir Helmechild, & puis qu'il l'espouseroit. Elle qui auoit perdu l'amour de Dieu & la honte des hômes desirant se voir Dame de Rauenne, luy donna au sortir d'vn bain vn breuuage empoisonné, luy disant qu'il estoit fort bon pour la santé, à la persuasion de laquelle il print le breuuage, duquel se trouuant peu apres trauaillé dans le corps, il se cogneut estre empoisonné: parquoy tirant son espee de grâd cholere, contraignit Rosemonde a boire le demeurant: par ainsi en vn mesme temps ils payerét tous deux l'offence de la mort d'Alboüin. Quoy entendu par Longin, il fit prendre Aluisinde la fille, qu'il enuoya vers l'Empereur Tibere, auec son thresor en Constantinople, & fut pareillement conduit Peredee, qui y vescut, & finit miserablement sa vie, apres y auoir eu les yeux creuez.

D'vne belle tromperie qu'vne Royne fit à son mary, & comme fut engendré le Roy Iames d'Arragon, ensemble de sa naissance & de sa mort.

CHAP. XXIIII.

IL me souuient d'auoir leu en la chronique des Roys d'Arragô, qui Dom Petre, Comte de Barcelone, qui fut septiesme Roy d'Arragon, eut en mariage Dame Marie fille du Côte de Mont Pellier, nepueu de l'empereur de Constantinople, assez belle & honneste. Ce neantmoins le Roy s'estoit fort adôné aux autres femmes, & n'aimoit gueres la Roine, ny luy faisoit telle côpagnie, qu'il estoit tenu faire: dont elle se contristoit fort, pource que le Roy n'auoit aucun enfant à luy succeder au Royaume. Parquoy auec l'aide d'vn sien chambellan, qui (peut estre) en telles affaires l'auoit autresfois seruie, trouua moyen que sous le nom d'vne des fauorites, il l'introduisit à coucher vne nuict auec le Roy, où estant secrettement conioincte & sentât le Roy que le iour approchoit, il voulut pour son honneur la faire retirer: mais elle luy dit, Monseigneur & mari, je ne suis pas celle que vous pêsez: ains sçachez que vous auez eu ceste nuict vostre femme aupres de vous faictes moy endurer tel mal qu'il vous plaira, si

ra, si est ce que ie ne bougeray d'icy de vostre presence, iusqu'à ce que quelque homme digne de foy, soit tesmoin que ceste nuit i'aye couché auec vous, afin q̃ si Dieu me fait la grace que i'aye de vous le fruict que ie desire le monde sçache qu'il est vostre. Le Roy voyant l'honneste trõperie de sa femme, fut contant, & fit venir deux de ses Gẽtils hommes pour tesmoins de ceste verité. Si pleut à Dieu qu'à tẽps conuenable la Roine se sentit grosse, & au bout du terme enfanta vn fils le premier iour de Feurier l'an 1196. lequel si tost qu'il fust né, la mere le fit porter à l'Eglise, & (qui fut digne de memoire) tout ainsi que ceux qui le portoyent, entrerent en l'Eglise, les Prestres qui estoyẽt dedans commencerent à chanter, *Te Deum laumus* Et de là estant porté en vne autre Eglise, ainsi q̃ ceux qui le portoyent entrerent dedans, les Prestres commencerent ce Psal. *Benedictus dominus Deus Israel*, qui estoit grande pronostication & bonne esperance de la grande bõté qu'il deuoit regner en luy. Et ne sçachans le pere ne la mere quel nom ils luy deuoyent donner, firẽt allumer douze torches esgales, portant chacun le nom d'vn Apostre auec deliberation que le nom de la torche qui premiere faudroit, seroit donné à l'enfant: la premiere qui faillit, fut celle de Sainct Iaques. Par ainsi on le nomma Iames pource que cest le nom que les Arragonnois donnent à cest Apostre. Il fut Prince excellent, & de bon gouuernement en paix & en guerre: il fit cruelle inuasion sur les Mores: il estoit fort liberal aux soldats: & entre autres choses notables, il leua vne grosse armee, qu'il mena en l'Isle Maiorque, qui lors estoit en la puissãce des Mores, où il eut de grandes batailles: mais apres auoir longuement tenu le siege deuant la ville, à la fin il gaigna, & pareillement les autres Isles voisines: puis venant sur son Royaume des Mores, & mesmement en la ville de Carthage, il eut plusieurs enfans, tant fils que filles, ausquels pendant sa vie il donna grands biens & estats. Dom Petro, qui depuis fut Roy d'Arragon, estoit son fils, aussi l'estoit Dom Iaques Roy de Maiorque & Minorque: vn autre qui fut Archeuesque de Tollete, Dame Yollant qui fut Royne de Castille, & Dame Isabeau qui fut Royne de Frãce, & Dame Vitaque qui fut mariee auec Dõ Emanuel

Prince de Caſtille,& Dõ Petre qui eſpouſa la fille du Roy de Nauarre. Il veſquit 72. ans,& mourut catholiquemẽt & à ſa mort print l'habit de Moine,renonçant au ſceptre Royal auec propos deliberé, s'il eſchappoit de ceſte maladie,d'employer le reſte de ſon aage au ſeruice de Dieu: mais rẽforçãt sõ mal d'heure à autre,il mourut en la ville de Valence en l'an mil deux cens ſoixante ſix, au cõmencement du mois d'Aouſt.

D'vne ancienne & gracieuſe couſtume obſeruee par les habitans de la Prouince de Carinthie, au couronnement de leur Prince, & comme ils chaſtient cruellement les larrons.

CHAP. XXV.

LE Pape Pie ſecond de ce nom, qui fut de grande doctrine, & diligẽt inquiſiteur des hiſtoires veritables, comme nous l'auons par pluſieurs fois par cy deuant allegué, dit en ſa deſcription du monde, que la Prouince de Carinthie, eſt encloſe au territoire, & ſous la Seigneurie d'Auſtrie:& ſi recite vne couſtume que les habitans de ceſte Prouince tiennent au couronnement de leur Prince, qui eſt merueilleuſement eſtrange, & neantmoins fort gracieuſe: laquelle couſtume eſt pareillement declaree par A.Sabellique en la ſixieſme Decade, & par Sebaſtien Mõſter en ſa nouuelle Coſmographie. En ceſte Prouince de Carinthie,il y a en vne grãde plaine,des vieux edifices ruïnez,qui repreſentent les veſtiges de quelque ancienne ville. En ce lieu là y a auſſi vne grande pierre, & quand on doit donner obeyſſance à la nouuelle creation d'vn Seigneur, il y a vn iour deputé, auquel on met ſur ceſte pierre vn Laboureur,qui a ceſte preeminence, à cauſe de ſon lignage, & tient en la main droite, pres de la pierre, vne vache qui a veſlé, & a main gauche vne iument fort maigre & debile,& tout à l'entour y a infinité de Laboureurs:& autres villageois:en ce lieu là vient encore comparoir celuy qui doit eſtre Prince,auec grand nombre de gens à cheual,fort bien en ordre, ayans douze bannieres deuant eux,entre leſquels y en a vne, plus grande & plus apparente que les autres, qui eſt portee par vn Comte, par ſpecial priuilege:& l'Archeduc ou Seigneur, veſtu d'habit de Berger, vient à la pierre où eſt ce Laboureur, lequel en

le

le voyãt approcher, s'escrie à haute voix & demande, qui est cestuy-la qui vient auec telle gloire & felicité? à quoy ceux qui sont là respondent, cestuy-la qui vient est Prince de ce pays. Adonc comme le son d'vn tonnerre, ce vilain crie, est il iuste Iuge? gardera-il bien la Iustice? pourchassera-il bien le salut & la defence du pays? est-il franc & libre de lignage? est il vaillant & digne d'honneur & reuerence? est-il Chrestien? est-il defendeur de la foy de Iesus Christ? & toute la compagnie luy respond, il l'est, & le sera, puis il recommence encore de nouueau à demander: quel droit & raison a-il de me venir oster de ce lieu où ie suis maintenant? à laquelle demande, le conte qui porte l'estandart, respond: pour quitter ce lieu on te donnera soixante ducats d'or: & ceste vache, & ceste iument seront à toy, & la riche robe que nostre Roy à dernierement despouillee, sera tienne: & encore toy & ta famille serez libre de tout tribut. Apres ces mots, le Prince s'approche de la pierre, & le laboureur luy donne gracieusement vn soufflet sur la ioüe, l'aduertissant d'estre bon iusticier: puis en descendant de la pierre, il prend la iument & la vache, & s'en va: & le Prince apres estre descendu à pied, monte sur ceste pierre & desgaine son espee, de laquelle il fait quelque tours, & vireuouste de tous costez, promettãt à tous à haute voix, estre bõ Iuge & bõ Prince, & ce fait, on luy apporte dás vn bõnet pastoral, vn peu d'eau à boire, puis il descend de la pierre, remonte à cheual & s'en va auec sa compagnie ouyr la messe en vne Eglise. Cela fait, il change ses habits des champs & de laboureur en habits Royaux, & apres le repas royalement prins auec la compagnie, il retourne en la campagne, où il escoute toutes gens de iustice, ainsi voila les ceremonies obseruees à la creation de ce Prince. Vne autre coustume est obseruee à ce peuple en la punitiõ des larcins, laquelle est iniuste & trop cruelle, principalement entre les Chrestiens: car ayant seulement des indices qu'vn hõme soit larrõ, ils le font mourir sans luy faire son proces, & trois iours apres qu'il est mort, ils examine les tesmoins en grande diligence, & si par telles inquisitions il est prouué coulpable, ils le laissent au gibet iusques à ce qu'il tombe par pieces: mais s'il est trouué innocent, ils

l'ostent

l'ostent de là, & luy font honorables obseques & funerailles, auec plusieurs oraisons & aumosnes pour le salut de son ame. Ceux-ci chastiēt les larrons auec telle seuerité: & toutesfois il y a d'autres nations qui les ont grandement supportez, cōme les Egyptiēs, desquels escrit Aulugelle en ses nuicts Attiques: & pareillement des Lacedemoniens qui permettoyēt aux enfans destre larrons, d'apprēdre à sauter, afin qu'ils fussent plus hardis & adroits en la guerre. Toutesfois Dracon, celuy qui dōna les loix aux Atheniens, en fit vne, où il cōmanda que toute espece de larrecin fust punie de peine de mort. Au moyen dequoy Solon disoit qu'il auoit escrit la loy auec du sāg laquelle il mitigua & adoucit depuis la coustume qu'on tient maintenant de pendre les Larrons, fut premierement ordonnee par l'Empereur Federic troisiesme, selon que l'escrit ce docte hōme en tous arts & sciences, Loys Viues au septieme liures de ses disciplines.

En qu'elle part du Zodiaque se trouuerent le Soleil & la Lune, & aussi les autres planettes quand ils furent faits. & quel fut le commencement des ans & des temps.

Chap. XXVI.

Comme dit le philosophe, les hommes sont naturellemēt curieux de sçauoir: & encor en ce cas est telle leur cupidité, & l'auidite de leur humain entendement, qu'ils ne se contentent pas seulemēt, de sçauoir les choses qui se peuuēt cōprendre auec repos: mais en outre ils cerchent & taschent par grande presomption de sçauoir & cognoistre les impossibles ou fort ardues: Si est ce pourtant que ce penible desir n'a point esté totalement vain, encore qu'il ait par plusieurs fois failli: pource que la cōtemplation & continuel estude, ont trouué des choses qui semblent impossibles & surnaturelles pour venir à la cognoissance des hommes, comme sont les mouuemens des cieux, le cours des planettes & des estoiles: l'influence & la force d'icelles, & semblables choses: entre lesquelles est comprins ce que ie veux maintenant traiter qui est de sçauoir en quel temps de l'annee, & à quel iour le monde commença, ou, pour mieux dire, quand & en quelle saison Dieu crea le monde: quand cōmencerent

les temps & l'an : & où estoit le Soleil, ou Dieu le mit premierement lors qu'il commẽça son cours, & semblablemẽt la Lune, &autres planettes. Aristote se soucia peu de ces questions, cõme aussi firent infinité d'autres philosophes, qui, par faute de la lumiere de foy, croyent que le monde fust eternel & sans commencement : mais ceux qui n'ont pas ignoré ces choses, ains ont creu ce commencement des temps, se sont quasi diuisez en deux opinions. Quelques vns d'entr'eux dient, qu'en cest instant que le mõde fut creé, le Soleil se trouua au premier point du Moutõ, qui est en l'equinoxe de l'Esté, venant en ce tẽps cy à l'onziesme iour du mois de Mars. Autres dient que le monde commença, estant le Soleil au premier poinct des Balances, qui est l'autre equinoxe de l'Hiuer, communémẽt venant en ce temps cy, au 13. ou 14. de Septembre. De ceste opinion furent aucuns Egyptiens, & Arabes, & semblablement des Grecs, selon que le recite Linconiense, en vn traitté qu'il a fait au Pape Clement, & Vincent en son miroir historial. Ceux qui suyuent ceste opinion alleguent vne raison, mais à la fin ie monstreray combiẽ elle est foible & debile: car (dient-ils) alors les principaux fruits de la terre estoyent meurs & assaisonnez: aussi qu'il estoit raisõnable que la terre se presentast au commencement parfaite: & à ce propos alleguent l'authorité du Deuteronome, où il est dit que Dieu fit toutes choses parfaites & accõplies. Il y en a eu d'autres qui ont dit, que l'entree des temps & des ans: fut au plus grand iour de tous les autres, qui est lors que le Soleil entre au signe de Cancer, l'onze ou douziesme de Iuin. Iules Firmique autheur anciẽ, & de grãde authorité en Astrologie, dit à l'entree de son tiers liure, qu'au commencement du monde le Soleil estoit au 15. degré du signe du Lion, qui est le signe auquel il y a plus de seigneurie, pource qu'il est nommé la maison du Soleil, ainsi dit-il en discourãt des autres planettes. Mais le plus raisonnable de tous tels aduis, & le plus cõforme à verité, c'est que quand le temps & les cieux commencerent à se mouuoir, le Soleil estoit au 1. poinct du Mouton, qui est à nous en Mars, auquel est quasi l'entree de l'Esté : Ce qui est affermé outre les raisons que nous dirons, par la plus

Deuter. chap. 3. 2.

plus grãde partie des historiẽs, tant Chrestiẽs qu'Ethniques: entre lesquels sont S. Ierosme, S. Ambroise, S. Basile, & autres qui tous mettent le commẽcement du monde, & de l'an en l'equinoxe de nostre esté, & combien qu'il semble qu'il y ait quelque differẽce entr'eux, pource que l'vn veut que ce commencement soit en Mars, & l'autre le veut en Auril, cela se peut supporter: car ils sont tous d'accord que ce fut en l'equinoxe qui maintenant est en Mars, toutesfois cõme nous auons desia dit par cy deuãt, l'equinoxe n'est pas ferme, car Iesus Christ souffrit le vingtcinquiesme de Mars, qui tenoit lors l'equinoxe, & maintenant il est en l'onsiesme: partant il est à presupposer qu'auparauant il estoit en Auril. Pour ceste cause quelques vns ont mis Auril pour le premier mois, & les autres Mars: & neantmoins veulent tous dire, que quãd le Soleil entre au 1. poinct du Mouton, c'est l'equinoxe, & en est l'opinion fondee sur l'Escripture saincte, & signamment au 12. chap. d'Exode où il est dit que le mois Nisan (qui est Mars à nous) est l'entree de leur an. Aussi Vincent au commencement de son miroir historial dit, que les Hebrieux commençoyẽt leur an en Mars, pource qu'à tel mois est l'equinoxe, par où le monde commença. Ceste opinion est pareillemẽt tenue de quelques Gentils, comme Elpaco en son traité d'Astrologie, où il dit que les Chaldees, fort grãds Astrologues, croyẽt aussi que le 1. iour auquel le monde fut creé, le Soleil entroit au 1. poinct du signe du Mouton, ce qu'est aussi soustenu par la plus part des Astrologues, tant anciens que modernes. Quand donc le Soleil se ioignit là, ce fut le commencemẽt de l'annee, & de là vient le principe où 1. iour: car c'est chose toute claire, que le premier iour qui a esté au monde fut faict le premier iour de l'an, veu qu'auparauant il n'y auoit ny temps ny ans. Pour ceste cause le signe du Mouton est de tous côté premier en l'ordre des douze signes. Et comme pour iuger de la reuolution des ans & des choses aduenir, il est besoin d'egaler les figures par ce commencement du monde: aussi est-il aisé à prouuer, que Dieu mit le Soleil au premier poinct de ce signe, lors du commencement du mõde, & de la creation d'iceluy: ce qui est encore de facile cõiecture, pource que nous

nous auons prouué au chapitre du tẽps & du iour que le Seigneur souffrit, que le Soleil estoit au mesme point de la creation, lors que le grand Soleil fit la regeneratiõ du monde, souffrant mort & passion en chair humaine. ce qui aduint, cõme nous auons dit, en cest equinoxe d'Esté qui est argument & presupposition, qu'il le mit ainsi lors qu'il le crea. Il semble encor croyable que cela ait esté fait ainsi, pource que ceux qui cognoissent quelque chose en Astrologie, & en la Sphere, verront biẽ que le Soleil entrant au degré de ce signe, & faisant sa reuolution par l'espace d'vn iour entier, il n'y a partie au monde qu'il ne voye & illumine de sa clarté, ce qu'il ne faict point en aucun autre endroit du Zodiaque, pource qu'en quelque autre partie qu'il soit, il y a quelque endroit de la terre où il n'est point veu: mais estãt à ce premier point, cõme nous auons dit, il n'y a lieu où il n'esclaire en faisant son tour iournal. Or estoit-il cõuenable que le premier iour que le Soleil tourna, il commençast en endroit, duquel auec ses rais il peust visiter toutes les parties du monde: & que ce soit plustost au signe du Moutõ qu'en celuy des Balãces, il en appert par cela q̃ nous auons dit, qu'au iour de la Passion du Seigneur, le Soleil estoit en ce mesme lieu, aussi y a-il en ce signe particuliere puissance. Tenãt donc ceste opinion pour la plus certaine, ie dy que la raison alleguee, par ceux qui diẽt le cõmencement du monde auoir esté en l'equinoxe de Septẽbre, est debile, & ne leur sert de dire que tous les fruicts estoyent meurs & assaisonnez, pource que cela n'est point reigle vniuerselle: car quand les fruicts sont meurs vers la latitude Septentrionale, ils ne le sont pas en l'Australe, ains sont tout au cõtraire: & pour ceste cause, ie ne me suis voulu aider de la raison de ceux qui dient que l'equinoxe de Mars, que i'approuue, est le commencemẽt du Printẽps, & des fleurs par toute la terre, & que toutes choses se procreent: car si à nous il est commẽcement de Printẽps, il est Hiuer aux parties Australes: suffisent donc nos raisons, & l'authorité de si grands personnages, & que nul ne soit plus en doute, voyãt que l'an Romain qui est en vsage semble commencer le premier iour de Ianuier : car telle chose est aduenuë pour la superstition & deuotion, que les Gẽtils

auoyent

auoyent à leur Dieu Ianus:& voulurēt que leur an commençast par son nom, cōme les Chrestiens cōmencerent le leur à la natiuité de Iesus Christ, encore que de là ne commence l'annee. Aussi les Romains cōmençoyent l'an en Mars, cōme l'escrit Marc Varron & Macrobe en son premier liure: Ouide en ses Fastes, & maints autres. Aussi Dieu monstra son immense bōté, en mettāt les premiers hommes, Adam, & Eue, en ces parties Septentrionales de la terre, lors qu'il les bānit du Paradis terrestre, & la premiere saison qu'ils virent au monde fut le Printemps, auquel ils trouuerent la terre verde, & fleurie, & l'air doux & temperé, & ce pour la consolation de leur misere & nudité, ce qu'ils n'eussēt troué si ce n'eust esté au Printemps. Or estant ceste chose assez prouuee sçachōs qu'il est de mesme des autres Planettes, & premierement de la Lune, cōme l'vn des principaux, laquelle, aucūs dient, que le premier iour qu'elle fut creée, Dieu la mit en conionction auec le Soleil: autres diēt q̃ ce fut en opposition, & qu'elle estoit au plein. S. Augustin recite toutes ces deux opinions, sur Genese, 5. cha. & dit que ceux qui maintiénent qu'elle estoit en opposition & pleine, dient pour leur raison, qu'il n'estoit pas conuenable que lors de son commencement Dieu la creast defectueuse en aucune chose. Les autres diēt au contraire, qu'il est plus croyable qu'elle fut creée en son premier iour estant pleine qu'autrement: mais pour abbreger, ie dy selon mon opinion, q̃ Dieu lors qu'il la crea, la fit entierement pleine & en opposition du Soleil: & si semble que ceste opinion soit la plus receuë. S. Augustin au lieu allegué, & Raban sur le 12. chap. d'Exode le dient, & semble qu'il se conforment à la saincte Escripture, où il est dit que Dieu fit deux luminaires, vn grand qui esclaire le iour, & vn moindre qui esclaire la nuict. Or en l'instāt mesme que le Soleil commença sa lumiere, il illumina la moitié du monde: par ainsi en la moitié du monde il faisoit iour: mais l'autre moitié ne pouuoit auoir lumiere du Soleil, à cause de l'ōbre de la terre: toutesfois il semble raisonnable, qu'ē l'autre moitié de la terre où il estoit nuict, la Lune fit son office de luire, pource que tout ainsi qu'ils furēt tous deux crées en vn mesme instant, aussi firent-ils tous deux, leur office

office en vn mesme instant, & l'vn preside sur le iour, & l'autre sur la nuict, cõme dict le texte: car alors estoit verifiee la parole de la saincte Escriture, & fut le monde illuminé par tout : & au contraire si la Lune eust esté en cõionction, cela n'eust peu estre q̃ quinze iours apres, & se fussent passez trois ou quatre iours auparauãt qu'elle eust donné lumiere à la terre, encore c'eust esté bien peu, cõme nous voyons quãd elle est de quatre ou cinq iours: parquoy il est conuenable que ces deux luminaires illuminassent la terre en vn mesme instant, ie dy encore, que si la Lune eust esté en opposition du Soleil, par necessité elle se fust trouuée de l'autre costé au signe de la Balãce: estãt donc ainsi, elle fit ce iour là le mesme effect q̃ le Soleil, esclairãt par tout le mõde à mesure qu'elle faisoit sõ tout ceste iournee là, ce qu'elle n'eust sçeu faire si elle eut esté en autre endroit: au moyẽ dequoy ceste opiniõ semble plus vray semblable, encore q̃ Iules Firmique vueille dire que la Lune, lors qu'elle fut creée, eut sa premiere assiete au quinziesme degré du signe du Cancer, où elle s'aime le plus : de laquelle opinion est Macrobe en son 1. liu. du songe de Scipion. Quant aux autres Planettes, il seroit plus difficile de le certifier, & moins vtile à le sçauoir, pour ceste cause, ie ne suis pas d'aduis d'y employer beaucoup de tẽps. Toutesfois Iules Firmique au 2. liu. allegué, a bien eu la hardiesse de nommer les lieux, esquels chascun d'eux estoit, disant que Saturne estoit au signe de la Cheure, Iupiter au signe du Sagittaire, Mars au signe du Scorpion, Venus en la Balance, & Mercure en la Vierge, qui sont les signes esquels ils ont plus de force: aussi sont ils les signes designez de ces Planettes. Espaque en dit tout autant, selon qu'en recite Iean Agrican en sa somme, nommée Agricane. Macrobe au liure allegué du songe de Scipion, s'y accorde auec Iul. Firmique, & nõme signamment ces mesmes signes: & si il y en a d'autres qui ont pensé qu'en cest instant toute les Planettes se trouuerent en conionction auec le Soleil. Le Moine Gautier le dit en son liure des aages du monde, disant, que les antiques Indiens tenoyent fermement ceste opinion. Et quant à moy, ie suis d'aduis q̃ Dieu mit lors les Planettes en tels lieux distans l'vn de l'autre, & mesmement du

Soleil, que ce iour là chacun d'eux pouuoit auec ses rais illuminer la terre, ce qui ne pouuoit estre, estans en conionction auec le Soleil: pource que sa presence en certaine espace & proportion empesche que leurs rais & lumiere ne peuuent estre veus de la terre. Toutesfois ayans esté creés à la volonté de Dieu, il suffit (comme dit S. Augustin) qu'ils furent faicts en estat parfait de la main de Dieu, les œuures duquel en quelque sorte que ce soit sont parfaictes.

Que les hommes peuuent prendre exemple des oyseaux, & autres animaux pour vertueusement viure.

CHAP. XXVII.

EN vn autre endroit nous auons monstré q̃ les bestes & oyseaux ont enseigné aux hommes, grande partie de la proprieté des medecines, pour se purger & preseruer de mal: maintenãt ie veux briefuement traicter, cõme leur exemple nous peut estre profitable au corps & à l'ame. Et à la verité quiconque considerera & cõtéplera la nature & la proprieté des bestes, nõ seulemẽt il y en tirera des enseignemẽs pour la vie & pour le salut du corps humain: mais reigle & exemples pour les vertus & bonnes mœurs. Pourquoy est-ce que les hõmes ne pourchasserõt paix auec leurs prochains, voyans la concorde & amitié d'entre les bestes de toutes sortes, & cõme ils s'accompagnẽt, s'vnissent ensemble de chacune espece, & se deffendent des autres? Comme n'aura-il honte d'estre paresseux & negligent, voyant & notãt le pensemẽt & la solicitude de la formis, & la maniere & façon qu'elle tient faisant sa prouisiõ en Esté pour l'Hyuer? Quels sont les vassaux & subiets qui ne seruirõt & honoreront leur bon Prince, voyãs en quelle obeyssance & amour les guespes & abeilles seruẽt & honnorent leur Roy, & ce qu'elles font pour luy, pour quelle cause les republiques qui n'ont point de Prince, ains sont en commũ, ne prendront-elles exemple de viure en paix & cõcorde, à l'imitatiõ des mesmes formis, qui sont en si grande multitude: & neantmoins ont paix & ordre de iustice & d'amour entr'elles? Et les Princes considereront-ils point la mansuetude & clemẽce à laquelle ils sont obligez, quand ils verront que le mesme

Roy des abeilles ne les offence point,& ne fait desplaisir à aucunes d'elles? Les grands seigneurs & autres pourrõt prendre exemple d'humilité sur le Chameau, qui se baisse quand on le veut charger. Les bons & loyaux mariez, aurõt pour exẽple la bonne coustume d'aucuns oyseaux, & principalement de la Colõbe & de la Tourterelle, lesquelles tãt au masle qu'en la femelle,si ce n'est par mort, ne laisseront iamais la compagnie, auec laquelle ils se serõt premieremẽt conioints:Encore escrit on de la Tourterelle, que mourant l'vne, l'autre qui est demeuree vesue,acheue le reste de sa vie en viduité. S. Ambroise escrit que les femmes vefues doyuent apprẽdre des Tourterelles à estre chastes. Touchant la continence,quasi toutes les bestes nous en donnent exemple : car iamais depuis que la femelle à conçeu,elle ne cerche ny appete le masle, iusques à vn autre long temps determiné:ils sont pareillement exemples de temperance en tous vices, pource qu'ils ne mangent point plus que ce qu'il suffit à maintenir leur vie, ny ne dorment plus que leur necessité le requiert pour apprendre à se tenir proprement & bien ordonnément, la diligence du Paon nous le monstre. Pour deffendre & maintenir sa maison,& estre liberal auec les siens,le Coq nous en donne exemple:car il oste la viande de son bec pour la dõner aux gelines, & si a le soin de les caresser & garder, & encore s'exposer à tout peril pour elles. L'obligation grãde des enfans enuers leurs peres, & comme ils leur doyuent seruir & subuenir, la Cigongne nous le demonstre en nourrissant ses peres vieux dãs leur nids,cõme elle a esté subuenue & substantee en sa ieunesse. Pourquoy l'hõme n'a il honte & vergongne de commettre fragilité & peché par crainte, cognoissant le courage inuincible du Liõ?La foy,l'amitié,la recognoissance du bien fait, nous sont notãment enseignees par la feauté des chiens,qui iamais ne mescognoissent les maistres qu'ils ont eus,& tousiours les aymẽt,ny iamais ne cessent de leur rendre graces du pain qu'ils ont mãgé. L'homme pour cognoistre la maniere de s'aider des choses d'ũ amy sans l'endõmager,prẽdra l'exẽple de la mousche, qui tire miel des fleurs sans gaster le fruict. La maniere que doit tenir l'homme à la conseruation de sa vie,nous est ensei-

gnee non par vne seule beste, ains par plusieurs qui ont cognoissance des viandes qui leur peuuent nuire, & de se tirer d'vn lieu en autre, selon la mutation des temps: & encore à s'habituer és lieux conformes à leurs complexions & natures, surpassans les hommes en cela, aussi biẽ qu'en toutes autres choses. Pourquoy les hommes ne seront-ils dociles: & pourquoy ne voudront-ils apprendre ce qu'ils ne sçauent pas, puis qu'ils ont entendement & ouye, veu qu'vn Elephant apprẽd ce qu'on luy mõstre? & qui n'en aura veu l'experience, considere ce qu'on fait apprẽdre à vn chien, & qu'on apprend aux oyseaux à parler. Celuy qui oyt le chant du Roisignol, & d'autres semblables oyseaux, pourquoy ne desirera-il sçauoir chanter en musique? Pourquoy l'homme ne sçaura il edifier, voyant le bastimẽt que faict l'arondelle pour se loger, & comme auec diuerses matieres elle se fortifie & compose? Quelle meilleure geometrie que celle de l'araignee? Quelle meilleure Astrologie que celle des Formis, & d'vn poisson (selon Galen) qui se nomme Vranoscope? pource qu'il a ordinairement la veuë dressee vers le Ciel. Pourquoy donc les hommes ne donnent-ils iugement & enseignement de ces arts? Quan és autres industries & sagesses sont és bestes, desquelles les hommes ont apprins ou peuuent apprendre? Le cõseil de faire des caues ou cauernes en terre, & cognoistre qu'õ y peut habiter, nous a esté donné par les renards. Certains petits vers, nommez Serez en Latin nous monstrent l'industrie & la maniere de filer & faire la soye, & par là se peut apprẽdre à filer autre chose. Apres, l'araignee nous apprẽd à filer la toile, & par mesme moyen à pourchasser & prendre les oyseaux. De nager en l'eau, les bestes nous l'ont pareillement aprins: car il n'y en a vne seule qui ne le sçache faire, ce que ne peuuent les hõmes s'ils ne l'apprenent. Des medecines qu'ils nous ont enseignees, nous en auons parlé en autre endroit: & des choses qu'elles ont faites aux changemẽs de tẽps: Et toutesfois nous en faisons nos biens & prouoyãces de nos corps, en telle sorte que ie ne sçay que nous ferions si ce n'estoit les bestes. Nos vestemens sont faits des leurs, nous mangeons leur chair. Elles nous apportẽt des pays loingtains tout ce qui nous est necessaire, & no⁹ y portent

y portent pour le chercher. Elles labourent, & entament la terre, dou nous procede le pain, & la pluspart des autres fruicts : tellement qu'elles sont le principal soutiē de nostre vie, & cōbien qu'elles soyent trauaillees, persecutees & mal traitees des hommes, iamais ne delaissent à luy obeyr, le cognoistre & suyure. En la bataille elles meurent & combatent pour nous, & en la paix elles nous seruēt & substantent. Or venons aux exemples de l'ame, comme chose de plus grande importance. De qui pourroit-on tirer meilleur exemple pour les vertus & bonnes mœurs des hommes, que des bestes ? Toutes les vertus que les philosophes naturels nous persuadent, sont fondées sur les similitudes & paraboles des bestes, d'elles se seruent les orateurs, & tous ceux qui ont bien & elegamment escrit & parlé. Dieu & les saincts nous ont le plus souuent, en la saincte Escriture enseigné, & persuadé par la proprieté & condition des bestes, la perfection de nostre vie : & les reigles de la vertu & bonnes mœurs, disant que nous deuons estre prudens comme Serpens, simples comme Colombes, doux comme Aigneaux, forts & constans comme Lyons. Ainsi doncques par exemples des bestes brutes, & sans aucune raison, nous sommes enseignez à estre hōmes raisonnables & spirituels. Aussi trouuons nous plusieurs des offices & estats de l'Eglise, appliquez & figurez par les bestes selon leur proprieté. Par les Bœufs (selon S. Augustin sur le second chapitre de S. Iean) sont signifiez ceux qui publient & dispensent la saincte escriture : & en ceste opinion il dit que les Prophetes & les Apostres estoyent Bœufs, qui cultiuoyēt & labouroyent nos ames, semans en icelles la parole de Dieu. S. Paul & Salomon en ces Prouerbes dient : Tu ne lieras point la bouche d'vn Bœuf qui laboure. Les Saincts docteurs & predicateurs de l'Eglise, qui auec leurs loix & doctrine la gouuernent & deffendent, sont nommez chiēs. Sainct Gregoire le dit sur ces parolles de Iob : *Quorum non dignabar partes ponere cum canibus gregis mei.* Le mesme S. Gregoire inuite l'homme à contemplation par l'imitation des cheures, qui vont tousiours aux lieux hauts, & nomme la vie contemplatiue par la Cheure, en declarant ces mots du Leuitique : Du troupeau soit offer-

S. Gregoi. liu. 23 des Moraux.

te la Cheure: & si dit que les mesmes predicateurs imitent les Coqs, se fondant sur la Parole de Iob, lequel dit: Qui a donné intelligence au Coq? disant que (comme le Coq) ils annoncent parmy les tenebres de ceste vie la lumiere future & nous esueillent auec leurs voix, nous tirant du sommeil, & disans comme S. Paul: La nuict est passee, & le iour vient & l'autre encore: Il est heure de nous leuer du sommeil, voyez iustes & ne pechez point. L'Eglise mesme pure, saincte, & sans macule, est comparee à la Colombe, Salomon le monstre en ses Cantiques disant: O que tu es belle, tes yeux sont de Colombe, & encore: O mamie, O ma Colombe. Nous voyons aussi que des quatre Euangelistes, les trois sons figurez par trois bestes. Si ievoulois mõstrer toutes telles authoritez i'aurois beaucoup à discourir: Mais sur toutes, celles de nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ est notable, lequel voulut estre figuré en vne beste, comme S. Iean dit en son Apocalypse: Le Lyon de la lignee de Iuda à esté victorieux, & Dauid aux Psalmes, dit, Resuscité comme vn Lyon: & en plusieurs autres lieux qui seroyent long à dire, & luy mesme en S. Matthieu se nomme poulle disant: O Ierusalem, combien de fois ay-ie voulu assembler & cõgreger tes enfans, ainsi que la geline amasse ses poussins sous ses aisles, & tu ne l'as pas voulu. Ainsi donc, puis que le Christ compare ses œuures aux proprietez des bestes, les hommes feront bien de prendre enseignement d'icelles, à bien & sainctement viure. Au contraire ce nous est grande confusion & vergongne, de voir & cognoistre que toutes les bestes suyuent parfaitement leurs naturels, & l'homme seul raisonnable, vse si mal du sien bon: car luy seul qui plus deuroit honnorer Dieu, l'offence d'auantage que tous animaux, peruertissant, & adulterant ses œuures, tellement qu'il y a quelques bestes, à qui les hommes doyuent plustost prendre exemple qu'à quelques vns des autres hommes: car elles ont plus de cognoissance que les hommes mesmes. Et pource dit Dieu, par Esaye: Le Bœuf cognoit son seigneur & l'Asne sa creche, & Israël ne le cognoist, ny mon peuple ne l'entend point.

Pourquoy

Pourquoy se concedoyent à Rome les triomphes & combien y a de triomphateurs.

CHAP. XXVIII.

POur parler humainement & moralement, il y a principalement deux cas qui esmeuuẽt les hõmes à faire grandes choses, en la paix & en la guerre. La premiere est l'honneur & la renommee: La seconde est le profit & vtilité. Les cœurs nobles & magnanimes desirẽt principalemẽt la premiere: & les bas & nõ nobles, cherchẽt l'auarice & les salaires. Cicerõ dit en vne oraison qu'il a faite pour le Poëte Archias, que nous sommes tous attitez du desir de loüange, & que le meilleur & plus grand est le plus poussé de renommee, & ne demande autre payement ou guerdon de sa vertu, que la gloire. Le mesme Ciceron en vne autre oraison deffendant Milon dit, que les forts & sages hommes ne se trauaillent point tant d'exercer la vertu pour en receuoir salaire, cõme pour l'honneur qui s'ensuit. Ce cõsideré par les Romains ils ont cherché plus que toutes autres nations, d'honnorer outre le salaire, & illustrer ceux qui s'efforçoyẽt faire notables & vertueux faicts: tellement que de là en auant il se trouua à Rome, plus qu'en nul autre lieu, si grande abondance d'hommes excellens en armes & gouuernement, que par là il s'en acquirent l'Empire de tout le monde. Au moyen dequoy pour l'exemple & enseignemẽt du temps present, & aussi pour les curieux des antiquitez il m'a semblé bon en cest endroit declarer la maniere que les Romains tenoyent pour honnorer & donner renommee aux hommes, qui auoyent obtenu les victoires. Et pource qu'entre tous les honneurs le triõphe estoit le plus grand, nous en traicterons: & dirons q̃ le triomphe estoit vne forme, d'entree & biẽ venuë, qui se faisoit à Rome aux Capitaines generaux, auec la plus grãde pompe & solemnité qui se peust faire aux hõmes: & combien que les triõphes fussent fort vsitez entre les Romains, si n'en furent-ils pourtãt les inuenteurs, pource que Diodore Siciliẽ, & Pline, dient que Denis anciẽnemẽt appellé Dionyse, & nõmé Pere Libre, fut le premier qui triõpha au monde. Il semble aussi que les Carthaginiens vserent de triõphe: car Iustin dit entre

Diodore liu. 6. Pli. liu. 2.

les grandeurs d'Asdrubal Capitaine de Carthage, qu'il auoit quatre fois triomphé. Nous lisons pareillemẽt des triomphes des Rois d'Egypte, & principalement du Roy Sosestris. Toutesfois à vray dire iamais le triomphe n'a tant esté solennisé des autres nations, comme des Romains : car le iour que quelque Capitaine triomphoit, le peuple de Rome cessoit de toutes œuures, & n'estoit permis de faire aucune chose de profit. Les habitans de tous les lieux circonuoisins y accouroyẽt pour le voir: & toute la ville, temples, ruës, portes, & fenestres estoyent tendues & enrichies de draps d'or, d'argent, de soye, de fueilles, de fleurs, de bonnes senteurs, & de toutes autres mignardises, & magnificences, qui donnoyent signe de ioye. Le Senat, & tous les Prestres, auec toute la noblesse de Rome, & generalement la meilleure & plus saine partie du peuple, sortoyent aux chãps honnorablement accoustrez, pour receuoir le Triomphant, qui entroit à Rome vestu de pourpre, & couronné de Laurier, monté sur vn chariot d'or, tiré par quatre cheuaux blancs. Tous les prisonniers marchoyent au deuant de luy en habit de serfs, ayans les testes rases: & le Capitaine ou Roy de ces prisonniers, qu'il amenoit vaincu, alloit plus prochain du chariot que nul des autres. Les gens de son armee entroyent par ordre tenans Lauriers en leur mains. On conduisoit aussi deuant luy vn chariot plein de toutes les armes, qu'il auoit ostees aux ennemis, & pareillement les vases d'or & d'argent, & la monnoye, & tous autres ioyaux despoüilles & trophees, auec les dons & presens qu'il auoit receus des Roys, & des amis & alliez de Rome. On portoit encore des chasteaux, des tours, & autres machines de bois, faictes par grand artifice, qui representoyent les villes & forteresses qu'il auoit debellees : & en marchant faisoyent aucunes representations des batailles qui estoyent aduenues en celle guerre, representee si au vif, qu'elles espouuantoyent ceux qui regardoyent ces choses: & si estoyẽt en si grand nombre, & tant diuerses, que le triomphe se diuisoit bien souuent en trois iours, afin que toutes ces representations se peussent faire amplement. En chacun triõphe on faisoit diuerses inuentions, & beaucoup de choses qui seroyent

longues

longues à raconter. Si n'estoit pas pourtant le triomphe permis & accordé à tous Capitaines, n'y pour toutes victoires, ains y auoit loix & occasiõs notables, qui estoyẽt pour obtenir. Le Capitaine qui le vouloit demander, n'entroit point à Rome, ains le Senat luy respondoit au Vatican s'il luy deuoit estre permis, ou non. Premierement nul chef d'armee ne pouuoit triompher sans estre Cõsul, Proconsul, ou Dictateur : car le triomphe ne se donnoit à hõme de moindre office, & par faute de cela, Marc Marcel ne triõpha point pour la victoire de Siracuse, ne Scipion pour auoir surmonté l'Espagne: & falloit que la bataille eust esté grãde & notable contre l'ennemy, & qu'il y fut mort plus de 5000. hõmes. De ces choses est autheur Valere le grand. Aussi lisons nous que Caton & L. Marius estans tribuns, firent vne loy, par laquelle ils ordonnerent grãde punitiõ au Capitaine qui auroit rapporté faux nombre des morts. Encores n'estoit ce point assez qu'il eust vaincu & gaigné la bataille, pour cruelle & douteuse qu'elle fust: car il falloit qu'il subiugast la Prouince, la laissant pacifique à sõ successeur, & ramener auec luy son exercite victorieux. Pour ceste cause, Tite Liue dit, que le triomphe fut nié, à Titus Manlius encore qu'il eust eu grãdes victoires en Espagne, pource qu'il falloit que l'acquisition fut de terre nefue, ou de nouuelle guerre, & non pas pour deffendre ce qui estoit acquis. A ceste mesme occasion le grand Quintus Fabius ne triompha point pour auoir vaincu ceux de Campagne, comme l'escrit Valere le Grand. C'estoit aussi vne coustume, que le iour du triomphe le Triomphateur cõuioit les Consuls à souper auec luy, ce qu'ils refusoyent faire, a fin qu'a ce festin ne se trouuast personne, a qui l'on doit faire autant ou plus d'honneur qu'a luy. La fin du triomphe se faisoit au temple de Iupiter, dans le Capitole, ou s'offroit toute sa proye conquise sur les ennemis, la se faisoit public & solennel conui. Et a fin que ce Capitaine ne se glorifiast de la faueur & honneur qu'il receuoit, quelqu'vns dient que l'õ faisoit asseoir aupres de luy vn seruiteur, qui auoit permission de le gaudir le long du iour, de telles iniures que bon luy sembloit : dont nous auons plusieurs exemples aux historiens. Or pour faire que plus amplement

Valere le Grãd li. 2.

ces triomphes s'ẽtẽdẽt, nous en reciterons quelques vns, & premierement celuy de Paul Emile excellẽt capitaine de Rome qui l'obtint pour auoir vaincu & prins le puissant Persee Roy de Macedone, conquerans & ruinant son Royaume: & fit son triõphe comme le recite Plutarque en ceste sorte. En premier lieu on voyoit tout le peuple de Rome & des lieux circonuoisins, fort richemẽt accoustrez chacun taschãt à prẽdre place en quelque lieu ou fenestre pour voir aisemẽt ce triomphe. Tous les tẽples de Rome estoyẽt ouuerts, tendus & accoustrez de riches draps, & de verde ramee auec bonnes senteurs & parfums, & pareillemẽt les rues. Et pour autãt qu'en la ville y auoit infinité de peuple, qui estoit venu de dehors pour voir, il y auoit des hommes deputez auec des bastons qui auoyent charge de faire cheminer les triomphãs, & serrer le peuple & furẽt les choses du triõphe en si grãde quãtite, q̃ ce fut force de le partir en trois iours. Le premier desquels à peine fut suffisant pour l'ẽtree des bãnieres, estendues & enseignes des vaincus, & pour faire passer les Statues, Colosses tableaux & images: car tout estoit conduit sur chariots peints & bien accoustrez. Au secõd furẽt conduits en la ville, les armes du Roy vaincu, & de tous les macedoniens, lesquelles armes riches & luisantes, estoyent bien propremẽt agẽcees, sur les chariots, à cela propres & deputez. Apres ces chariots, entrerent trois mil hõmes, qui portoyent l'argent monnoyé à descouuert, dedãs grands plats & vases aussi d'argent, pesant chacun trois talẽs: desquels vaisseaux y auoit trois cẽs cinquante en nombre, & quatre hõmes à porter chacune piece. Les autres qui faisoyẽt le reste de trois mil hõmes portoyẽt des fõtaines fort richement elabourees, & autres sortes de vases d'argẽt grãds & magnifiques: & dura tant ceste cõpagnie à passer, q̃ tout le second iour y fut employé, & à les faire marcher d'ordre. Venuë la troisieme iournee, iustemẽt, à l'aube du iour en la premiere bãde, cõmẽcemẽt du triomphe entrerẽt fifres, tabourins, naqueres & trompettes sonnans non point delicatemẽt ny doucemẽt, ains en sõ terrible & vigoureux comme s'ils vouloyent entrer en bataille & derriere suiuoyent six vingts vaches blãches, ayãs les cornes dorees, & couuertes de certains voiles, qu'ils tenoyent

comme

cõme sacrees, auec des guirlãdes & chapeaux de fleurs, cõduites par les iouuēceaux dispos & bien accoustrez pour faire le sacrifice d'icelles: & les suyuoyent apres des enfãs portant de grand plats d'or & d'argent pour le sacrifice. Apres les vaches, suyuoyēt ceux qui portoyēt les deniers d'or en vases d'or: & estoyent en nombre septãte sept: & les suyuoyēt derriere ceux qui portoyent la grande tasse, ou coupe d'or, pesant dix talēs, laquelle Paul Emile auoit fait faire, & enrichir de plusieurs pierres precieuses: & ceux qui portoyent les vases d'or, estoyent aucuns de ceux qui soloyent estre aux Roy Antigone, Seleuque, & autres Roys de Macedone, & du mesme Persee. Apres suyuoit le chariot du Roy vaincu, auec les armes de sa propre personne le diademe & la couronne, auec le sceptre royal mis sur les armes. Derriere le chariot, marchoyent prisonniers les enfans de ce pauure Roy, auec grand nombre de ses officiers cõme les maistres d'hostel, secretaires & autres sẽblables de sa famille, tous plorãs & mõstrans douleur si grãde, pour se voir reduits à telle seruitude, qu'ils esmouuoyent à pitié tous ceux qui les regardoyent. Des enfans de ce Roy, y en auoit des masles & vne femelle de si petit aage, qu'ils n'estoyent encore capables de cognoistre leur infortune: en quoy le peuple estoit d'auantage esmeu à compassion, & luy faisoit mal de les voir en tel estat. En ce triõphe le pere suyuoit les enfans, vestu à l'vsage de sõ pays, de couleur noire, & marchoit fort craintif & troublé comme il estoit raisonnable, veu le cas present, &, ce qui estoit passé. Apres le Roy, suiuoyent ses amis & fauoris, auec grand nõbre de ces familiers, qui tous regardoyent leur Roy, en plorant amerement, & en si tristes semblans, qu'ils forcerent plusieurs Romains à plorer leur malheur. On portoit apres les courõnes d'or que les villes anciẽnes de Grece auoyent presentees à Paul Emile, lequel venoit apres triomphamment monté sur vn grand chariot, & vestu de pourpre tissu d'or, portant vn rameau de Laurier en sa main, auec vne couronnne de mesme sur sa teste: & derriere luy suyuoyent ses gens de pied & de cheual, armez en tel ordre, ayans les rameaux de Laurier, & les palmes aux mains, auec leurs bannieres & squadrons ordinaires chantans en l'honneur de leur capitaine triomphant de

ses

ses victoires auec autres choses delectables. Voila l'ordre auec lequel Paul fit son triomphe à Rome. Les autres pareillement le faisoyent ainsi, en y adioustāt toutesfois, ou diminuant quelque chose. Puis ils alloyēt offrir leur despouilles au temple de Iupiter dans le Capitole, & là en la forme & maniere que le requeroit leur vaine & aueuglee religion, rēdoyent graces a leur Dieu de la victoire obtenue. Et neantmoins qu'en ceste maniere se fissent & obseruassent coustumierement les triōphes, si est ce qu'il y auoit loy selon laquelle on donnoit le triomphe par le merite, faisant distinction de portes & des rues par où deuoyent entrer & passer: les temps mesmes estoyent ordonnez : mais quād aux autres choses comme ieux & festes de diuerses manieres, il estoit permis a chacun d'augmēter & enrichir son triōphe, & du chariot pareillement car il se trouue par escrit, que c'estoit la coustume de les faire tirer par 4. cheuaux blancs : & toutesfois quelques vns les firent tirer par deux Taureaux. Le grand Pompee quand il triompha de l'Afrique, entra dans vn chariot trainé par des Elephās. Suetone dit que Iules Cesar, quād il fit son entree en triōphe, son chariot estoit conduit de 40. Elephans. Auec pareilles bestes, triompha l'Empereur Gordiā. Et Flauie escrit de l'Empereur Aureliā qui estoit Roy des Gots, qui triompha en vn chariot trainé par des Cerfs. Nous lisōs aussi de Marc Antoine, qui en son triōphe fit mener son chariot par des Lyons. Ces capitaines Romains auoyent encore accoustumé quād ils triōphoyent, de mettre dans leur chariot vn enfant ou plusieurs fort ieunes : dequoy Ciceron fait mention en l'oraison pour Murene. Autres faisoyent mener en leur triomphe vn infiny nombre de bestes estranges & sauuages, comme Lyons, Onces, Ours, Tigres, Rinocerots, Pantheres, Dromadaires, & autres especes de bestes, comme firent Tite & Vespasiē ainsi que le recite Iosephe : Il y en auoit d'autres qui entroyent auec diuersité de musique, tant en instrumens comme en voix, auec infinité d'autres semblables delectations: entre lesquels triomphes, quelques vns furent plus singuliers què les autres, cōme ceux de Pompee & de Cesar, des deux Scipions freres, & aussi des Empereurs: dont parle Blōd au liure de Rome triomphante

& se

& selon que dit Paul Orose il y eut 320. triomphateurs à Rome, le dernier desquels fut l'Empereur Probus, du têps duquel desia l'Empire alloit en decadence. Il y auoit encore à Rome, vne autre maniere de solemnelle reception & bien venue, qui estoit vn peu moindre que le triomphe, & se nommoit Ouation, qui se donnoit pour les victoires, selon ce que dit Aulugelle, quand quelque cause defailloit des conditions necessaires pour aquerir le triomphe: cõme pour exemple, si le Capitaine n'estoit Consul ou Proconsul, ou auoit faict guerre sans trouuer grande resistance, ou pour auoir esté la bataille peu sanguinaire, ou pour auoir vaincu des gens de peu d'estime, ou que la guerre eust esté faite sãs expresse authorité du Senat & semblables conditions: alors au lieu du triõphe, ou luy donnoit ceste Ouation, qui se faisoit comme s'ensuit. Le Capitaine entroit à Rome sur vn cheual en lieu de chariot: quelques vns au temps ancien entroyent à pied, couronnez d'herbes, qui estoyent offertes à Venus, pource que tel triõphe n'estoit point Marcial, mais quasi Veneriẽ selon que le dit Aulugelle. Les gẽs de tel Capitaine n'estoyẽt point armez, on n'y sonnoit point de trõpettes ny de tabourins, ou autres instrumens de guerre, ains flutes & doux instrumens de musique legere & delicate: toutesfois ils entroyẽt en ordre auec leur butin, & le Senat sortoit hors la ville au deuant de luy pour le receuoir, luy faisant grãde feste, en le prisant & loüãt grandement: & si se trouue que plusieurs excellẽs Capitaines, ont requis & accepté cest honneur: le premier desquels fust Posthumus Libertus, ayãt vaincu les Sabins, & Marc Marcel pour la victoire de Siracuse. Suetone escrit, qu'Octauius Cesar y entra aussi apres les batailles Philipiques, & la guerre de Sicile. Pline pareillement escrit de plusieurs Capitaines ausquels le triõphe fut denié, & obtindrent l'Ouatiõ. La cause pourquoy ce petit triõphe estoit ainsi nõmé, c'est pource que le sacrifice que le Capitaine, faisoit ce iour-là, estoit d'vne Oueille, qui en ceste lãgue Latine se nommoit *Ouis*, & les triõphateurs offroyẽt vn Taureau: par ainsi de ceste *Ouis*, fut nommé Ouatiõ, ceste reception & bien venue qu'on leur faisoit. Autres dient qu'elle a prins son nom, de ceste voix du peuple, Oe ou bien

bien Oue:mais pource que cela est de peu d'importance, il suffit dire que telle chose se nommoit Ouation, soit qu'elle vienne de l'Oueille,ou de ceste voix Oe ou Oue. Il estoit aussi permis aux triomphateurs, mettre leurs statues aux temples, & places communes, & edifier & faire des arcs & colomnes, qui se nommoyent triomphes, basties de pierre de marbre,& en icelle faire insculper excellemment leurs batailles & victoires en leurs perpetuelles memoires: les vestiges en sont encor pour le iourd'huy dans Rome, & se faisoyent ces choses à l'imitation des trophees, vsitez anciennemẽt par les Grecs dont ils s'aidoyent comme s'ensuit: Au lieu mesme où le capitaine auoit obtenu quelque victoire, on dressoit vn grand arbre, le plus grand qui se trouuoit aux enuirons, auquel on coupoit toutes les branches,puis on attachoit au tronc, toutes les armes du veincu, en la memoire & honneur du victorieux, & se nommoit Trophee, de ce mot Grec τροπὴ,qui signifie conuersion,fuite,ou retraitte,pource qu'il auoit en ce lieu là fait fuir l'ennemy: depuis les Romains se sont aidez de ceste maniere de faire. Car Saluste escrit que Pompee ayant surmonté les Espagnols planta ses trophees au sommet des mõts Pyrenees, lequel vsage fut par cours de temps en tel estime qu'on les fit de pierre: mais ceste chose se monstre encore plus ancienne,& que d'autres nations s'en sont aidees,pource que nous lisons au quinziesme chapitre du premier liure des Roys, que Saül ayant veincu Agag Roy des Amalechites,& paruenu au mõt Carmel,il edifia vn arc triomphal en memoire de ses victoires. Somme l'honneur du triomphe estoit estimé & desiré,plus que nul autre honneur de Rome: tellement que pour l'obtenir,les capitaines s'exposoyent à tout peril & trauail. Encore paruenoyent ces triomphateurs en grandes richesses, des despoüilles des veincus, & par les presens des amis. Ce que i'ay recité ces choses, est afin que les Princes prennent exemple à honnorer & remunerer leurs capitaines & gẽs de guerre selon leur merite:car pour le iourd'huy,les paresseux & faits-neant sont aussi bien & mieux venus,que ceux qui s'employent corps & biens pour le seruice de leur Prince & profit de la patrie.

Des noms que les Capitaines Romains gaignoyent par leurs victoires. Chap. xxx.

Les Capitaines Romains estoyent encore honnorez outre leurs triõphes, par noms & surnoms à eux imposez des peuples & Prouinces qu'ils auoyent vaincu & conquis: qui fut à la verité notable maniere de les hõnorer: encore acqueroyẽt-ils d'autres nõs pour les glorieux & vaillans faits d'armes, d'où est aduenu qu'à Rome se sont faictes des familles fort illustres. En premier lieu, nous pouuons prendre pour exemple les trois Metelles: dont l'vn selon que dit Saluste & quelques autres pour auoir vaincu le Roy Iugurte, & conquis ses terres, & son Royaume de Numidie, fut nommé Numidique: l'autre Quintus Metellus pour la victoire obtenuë contre le Roy de Macedone, fut surnommé Macedonique, & le 3. Cretique, à cause de l'Isle de Crete. Plus anciens que cestuy-cy, furẽt Martius Coriolanus, & Sergius Fidenas: le premier fut nõmé Coriolanus, pour vne ville qu'il conquit & subiugua nommee Coriolis, & l'autre pour vne nommee Fidene en Italie. Finalement vn autre Metellus fut nommé Balearique, pour auoir conquis à l'Empire Romain les Isles Baleares, maintenãt nõmees Maiorque & Minorque, & leurs circõuoisines. L. Mũmius fut nommé Achaïque, pour auoir subiugué Achaye & Corinthe, l'autre Brut, pource qu'il sous-mit les Gaules, fut nõmé Gaulois. Les deux freres Scipions, furent honnorez des noms de deux peuples qu'ils vainquirẽt, l'vn Affrique, & Carthage, & l'autre Asiatique, pour cela qu'il vainquit en Antioche, & en Asie, & si fut le premier qui mit les enseignes Romaines en Asie. Depuis l'autre Scipion, le fils de Paul Emile du triomphe duquel nous auons parlé, & nepueu adoptif du grãd Scipion, fut aussi nommé Africain, pource qu'il assaillit & gaigna la grande & puissante ville de Carthage: ce neantmoins il reçeut bien pour grand guerdon le nom de Numantin, & s'en fit grãd honneur, pource qu'ẽ Espagne il destruisit Numãce, & vainquit les Numãtins. Il se trouua que mesmes les Empereurs attribuoyẽt les noms des lieux conquis, & en leurs lettres & instrumens: mesme Seuere, & depuis luy ses successeurs: comme

comme pour Arabie,Parthe,Armenie,Germanie, & autres Prouinces qu'ils subiuguerent,ils se nommoyẽt l'vn Arabique,l'autre Parthique,Armenien, Germanique, & Asiatique,chacun selon les victoires qu'il auoit obtenues se magnifioit. Encore pour d'autres choses & raisons, les Capitaines Romains estoyẽt illustres par des nõs grãds, afin de les magnifier & aggrandir : comme on void de Marc Manlie, lequel pour auoir deffendu le capitole de la force des François, fut nommé Capitolin : La famille des Torquats print ce nõ pour auoir tiré du col d'vn ennemy vn collier qui en Latin se nomme *Torquis*. Quintus Fabius le grand, pource qu'auec longueurs & dissimulations,il entretenoit Annibal à la guerre, pour la deffence de Rome,fut surnommé Cunctateur,c'est à dire temporisant:& pour ceste mesme raison estoit il encore nõmé le Pauois de Rome, ce qui tournoit à son aduantage & honneur. Et Marc Marcel,qui fut de ce mesme tẽps,pour sa grande force & vaillance, & pour les continuelles batailles, que sans cesse il practiquoit sur l'ennemy fut nõmé le cousteau d'Annibal,& cest excellẽt Capitaine Sylla, bien que cruel, fut nommé Heureux; à cause de ses prosperitez & victoires,Pompee pour ses tãt renommees victoires fut nommé le Grand,ie ne sçay quel nom l'eust plus esleué ny contenté:& tellement s'estendoit la grandeur de ces noms enuers les Capitaines vertueux,que les conducteurs & Capitaines generaux, estoyent nommez Empereurs, qui pour le iourd'huy est nom de supreme dignité, & lequel ne se pouuoit dõner sinon à Capitaine, Preteur,Cõsul,ou Proconsul, qui eust esté victorieux en quelque notable bataille, & eust desolé la Prouince ennemie,auec la mort d'vn grãd nombre d'ennemis : comme si deux mil des siens estoyent morts:il falloit qu'il en fust demeuré de morts dix mil des ennemis,& nõ autrement. De ce tant heureux nom fut iouyssant Iules Cesar pere de Iules Cesar, pour la victoire qu'il eut contre les Samnites & Lucans du temps de Sylla. Pompee fut aussi appellé Empereur,pour la memorable victoire qu'il obtint en Affrique cõtre Domitius. M.T. Cicerõ estãt Procõsul en la guerre cõtre les Parthes,fut par ceux de sõ armee nõmé Empereur, pour la victoire qu'il obtint. Iules

Aulugelle li. 6. ch. 6. des nuicts Attiques.

Cesar aussi, auant que d'estre appellé à l'Empire, fut nõmé Empereur à cause de ses victoires: mais si ce Capitaine n'auoit eu grande resistance en ses batailles, il n'estoit digne de ce nom: & toutesfois il en fut repris, tellemẽt que Marc Antoine en murmura: & pource qu'il auoit pris vne grande ville de l'autre costé du fleuue d'Euphrates, il se voulut faire nõmer Empereur. Depuis, Iules Cesar & ses successeurs, se voulans inuestir de la seigneurie de Rome, & sçachans combien ce nõ de Roy estoit en horreur, & detestation enuers le peuple, se voulurẽt nommer Empereurs, lequel nom a duré iusqu'auiourd'huy, qui est le plus grand de tous. Si est-ce que pour tels honneurs, les Romains ne laisserent d'honnorer & gratifier aussi bien leurs amis estrãgers estans à leur soulde, comme les propres enfans de Rome: pource que tout ainsi qu'ils furent forts & rigoureux en combattãt contre les ennemis, aussi estoyent-ils fort gracieux & liberaux, à ceux qui leur aidoyent, en sorte que par ce mesme benefice, ils donnerent au Roy Attale la Prouince d'Asie, auec tiltre de Roy, dõt depuis il ne fut ingrat, car par son testament, il en fit lez au profit de Rome. A Eumenes freres de cest Attale, pource qu'il auoit bien aidé & seruy les Romains en la guerre contre Antiochus, le Senat luy dõna toutes les villes, qui auoyent esté conquises sur Antiochus en Asie au Roy Deiotare de Galacie pour auoir aidé à Põpee en la guerre contre Mitridates, les Romains luy dõnerent la Prouince de la petite Armenie. En pareil cas fut guerdonné le Roy Massisse de Numdye, ayant esté reçeu par Scipion, pour compagnõ & amy du peuple Romain, car il luy fut donné tout ce qui auoit esté conquis du Royaume de Siphax: qui auoit aidé les Cartaginiens: encore ne faisoyent ils point ces dons & presens seulement aux Capitaines & gens apparens, mais aussi à gens de bas estat, ils faisoyent des presens, prerogatiues & honneurs. Le Consul Marius, cognoissant le deuoir q̃ deux cõpagnies auoyẽt fait à cõbatre vaillãmẽt cõtre les Cimbres peuples d'Allemagne, qui estoyent descendus en Italie, les reçeut pour citoyens de Rome: dequoy estant repris pour auoir fait telle chose contre leurs loix, il fit responce qu'au retentissement & cliquetis des armes, il n'auoit point ouy la voix de la loy.

Des couronnes & autres recompenses & salaires que les Romains donnoyent aux soldats: & la punition des coulpables, comprenant en cela vn fort bon ordre de guerre, & gouuernement de Republique.

CHAP. XXXI.

LEs Romains ne penserent pas seulement d'honnorer & gratifier leurs Capitaines par la soulde ordinaire, mais en leur faisant encore infinité de graces & presens les honnoroyẽt de plusieurs & diuerses manieres de couronnes & ioyaux,& les tenoyẽt en particuliere estime & reputation, selon le merite de leurs faits d'armes: & se faisoit ainsi:Quand vn Capitaine auoit eu victoire d'vne bataille notable, fust sur mer ou sur terre, ou qu'il eust pris quelque ville par force, ou fait quelque singuliere entreprise,il auoit accoustumé tout incontinent apres de faire diligẽte inquisition des prouesses des particulieres bandes & squadrons: puis montoit sur vn Theatre, où apres auoir rendu graces, aux dieux de la victoire obtenuë,il loüoit en general toute son armee,& signamment il collaudoit les sqadrõs ou bandes qui auoyẽt plus vaillamment cõbatu:puis en nõmant les particulieres de celle compagnie par leurs noms, publiquement les loüoit de leur vertu & valeur selõ le merite,les nõmant amis de la patrie:& disant que laRepublique leur estoit fort obligee.Cela fait il leur faisoyent dons d'or,d'argent,de couronnes,de ceintures, de bracelets, de ioyaux, & harnois de cheuaux fort excellens,& faits de tel artifice, & auec telles prohibitiõs & deffenses qu'il n'estoit permis à personne d'en porter de semblables sans auoir merité de les receuoir en ceste sorte. Les histoires sont toutes pleines de ces choses, & particulierement Tite Liue raconte du Consul Papirius le Censeur,qui donna des bracelets d'or à quatorze Cẽturions:puis à vn squadron il donna ie ne sçay quels autres ornemens:il en dit autãt de Scipiõ estãt en Espaigne, & autres lieux.Les courõnes qu'on dõnoit, auoyent diuers nõs selon les degrez & merites,Il y auoit la couronne Obsidionale,la courõne Triõphale, la couronne Ouale, la Ciuique, la Morale,la Nauale,& la Castrense: Pline en parle & Aulugelle: la plus excellente &

plus

plus prisee de toutes estoit l'Obsidionale, qui vient du cercle ou siege de camp, & se donnoit seulement pour auoir deliuré quelque exercite, assiegé en ville close; ou en cãp estroittement enuironné: en sorte que par tel fait d'armes la patrie ou gendarmerie se reputast deliuree de mort ou de prison : car pour nulle autre espreuue que ce fust, on ne donnoit point tel honneur & prix. Ceste couronne estoit d'herbe, & ne se soucioyent pas de la faire d'or ny d'autre metail, ains de l'herbe mesme du camp d'où les ennemis auoyent esté chassez: de ceste couronne fut couronné le grand Quintus Fabius, pource qu'estant Annibal contre Rome, il la defendit & deliura de ce siege: Æmilius Scipio en fut aussi courõné en Afrique, pour auoir deliuré le Consul Manlius auec certaines bãdes: Calphurnius l'obtint aussi en Sicile: & pareillemẽt le vaillant Romain L. Cincinius Dentatus, & quelques autres. La couronne Cinique, ou Citoyenne, estoit de fueilles de rameaux de Chesne auec le fruict, & se dõnoit à celuy qui tiroit d'extreme peril quelque citoyen Romain, tuant l'ennemy, & descendant le lieu où ceste chose aduenoit. Ceste courõne estoit tant estimee, que quelque fois il se trouua homme ayant sauué vn citoyen Romain lequel a ceste deliurance tua deux de ses ennemis: mais pource qu'il ne peut defendre & soustenir le lieu comme il estoit tenu, on fut en doute s'il auoit merité ceste couronne Cinique, toutesfois il fut cõclu qu'il seroit dispensé, & luy fut accordée, veu qu'il auoit deliuré le citoyẽ, & tué deux de ses ennemis, en lieu tant perilleux, qu'il n'estoit en sa puissance le garder: ce neantmoins la loy estoit telle. Et combien qu'on eust deliuré vn Roy, ou vn Capitaine des confederez & amis; ceste couronne n'estoit pourtant donnee, sinon qu'on deliurast vn Romain. Ie trouue que Pline dit que ceste mesme courõne se dõnoit à celuy qui tueroit le premier des ennemis qui monteroyent sur les murs de quelque ville ou forteresse defendue par les Romains. Or ceste couronne Cinique, estoit la plus excellente apres l'obsidionale, & se pouuoit porter tousiours & en tout temps: & si celuy qui auoit merité ceste couronne, estoit en telle estime, qu'en festes ou Theatres il auoit tousiours son lieu au plus pres

du Senat:& quãd il entroit le Senat se leuoit sus en pieds pour luy faire honneur: il estoit aussi exempt & libre de quelque office ou charge que ce fust, s'il ne luy plaisoit l'accepter, & encore à cause de luy en estoyent exempts, ses pere & ayeuls s'ils viuoyẽt. Plusieurs Romains obtindrent ceste couronne, & par special le tres-vaillant Cincinius Dẽtatus, cy deuãt nõmé, en obtint quatorze. L'autre, surnommé Capitolinus en eut six, & à Ciceron par particuliere dispense, en fut concedee vne pour auoir defendu Rome de la coniuration de Catilina: Ces courõnes dõt nous auõs parlé, bien qu'elles ne fussent que d'herbes & de fueilles, que plus proprement on pourroit nommer guirlãdes, ou selon les Frãçois chapeaux de fleurs, estoyẽt neantmoins plus estimees que si elles eussent esté d'or. Quãt à la Murale, elle estoit d'or, & se dõnoit à celuy qui à l'assaut du mur de ville, ou chasteau, mõtoit premier en l'eschelle & franchissoit le mur, & la faisoit-on en guise de mur. Le premier, selon Pline, qui l'obtint fut Manlius Capitolinus. Scipion aussi la dõna à Quintus Trebellius, & Sextus Digitus, pource qu'eux deux ensemble gagnerẽt premiers le mur des ennemis que les autres. La courõne Castrense se donnoit à celuy, qui au combat entroit le premier dãs les barrieres des ennemis: elle estoit aussi d'or faite à la semblance de bastions & rãpats de cãps de guerre. De pareil metail estoit la courõne Nauale, qui se donnoit au premier qui en guerre Nauale se iettoit dans les vaisseaux des ennemis: & estoit faite en forme de proüe ou pointe de nauire. Marc Varron ne desdaigna ceste courõne, quãd elle luy fut offerte par le grãd Pompee en la guerre des Corsaires: Octauius la presenta pareillemẽt à Marc Agrippe & a Sylla: plusieurs autres aussi l'ont acquise dont ie me tais: & quãd quelque soldat Romain, fust noble ou ignoble, auoit fait quelque autre espreuue de son corps, fust à course de lãce ou en dueil, les Capitaines Romains, selon Pline & Suetone, estoyẽt coustumiers de leur dõner des coliers d'or & d'argent, ou des bracelets ou ceintures, cõme nous auõs dit, auec d'autres priuileges & preeminences: & de ce prix, il s'en pouuoit donner aux amis qui auoyẽt aidé à la guerre, mais quant aux couronnes, elles estoyẽt reseruees seulemẽt pour les

Romains

Romains. De toutes lesquelles choses, nous trouuons notables exemples es histoires Romaines. Suetone escrit, qu'Octauius permit à Marc Agrippe, qu'il peust porter banniere d'azur, à cause d'vne victoire obtenue en mer contre Sexte Põpee: Et si dit que ce fut luy qui diuisa des coliers, des iaserans, & autres dons, qui estoyent particulierement deputez pour cest affaire, ce seroit chose lõgue à reciter tout. Toutesfois est a noter, que les Romains furent si vaillans que quelques vns ont acquis toutes ces choses, ou la plus grãde partie: car Pline & Solin en nõment quelques vns: entre autres, que Marcus Sergius en obtint la plus grande part, & qu'en la guerre de Trasimenõ, & Greuie, ou les Romains furẽt vaincus par Annibal, il y acquit la courõne Ciuique, & pareillement en la desfaite de Cannes. Cestuy-cy fut si vaillant hõme, qu'ayant perdu la main droite à la bataille, il s'adestrit si bien de la gauche, & auec vne main de fer qu'il s'estoit fait faire au lieu de la perdue, qu'vn iour il desfia quatre hommes en chãp de bataille, l'vn apres l'autre, & les veinquit: auquel dueil & autres batailles, il receut au corps par deuant seulemẽt vingtrois playes. Et toutesfois ce Marcus Sergius ny aucũs autres n'õt point merité ny tant acquis, que Lucius Cincinius Dẽtatus Tribũ du pleuple, dõt nous auõs parlé cy deuant, duquel escriuent Pline Solin, Valere le Grand, & Aulugelle: & dient qu'en ioyaux & presens de prix, les vns plus grand que les autres, il en obtint par grãds faits d'armes trois cens vingt, & plus, & qu'il entra auec neuf capitaines, en faisant leurs triõphes, & ausquels il auoit aidé en leurs victoires. Il eut grande quantité de simples lãces, ou hãtes de lãces, ou piques sans fer, qui se dõnoyent par grãd hõneur: il eut 18 coliers d'or, octante trois d'argent: de harnois & accoustremens de cheuaux à cela particulierement deputez, il en eut vintgcinq, cent quarãte bracelets, quatorze courõnes Ciuiques, huit Castrẽses, trois Murales, vne Obsidionale: & ie ne sçay combien de Nauales. Il auoit esté naurẽ en ces batailles de quarantecinq playes toutes au deuãt du corps, & par vne seule au derriere: il auoit gar trẽtequatrefois desarmé & despoüillé l'ẽnemy, & s'estoit trouué en six vingts batailles rangees: Il fut si vaillãt & fortuné aux armes, qu'on le

nommoit l'Achilles Romain:& cōbien que ces faits s'ēblent incroyables, ce neantmoins la multitude & cōformité des histoires les verifient. Les Romains pour les grāds faits d'armes cōcedoyent encore d'autres hōneurs & preeminences, cōme de pouuoir aux iugemens publics se soir en la chaire Curule, qui estoit le siege des Ediles & Preteurs, ce qui fut permis à Scipion: & quelquesfois ils accordoyēt aux soldats des plus grādes authorités, selon ce qu'il estoit permis au peuple de faire: qui estoit vn degré ou estat sousmis à la liberté des Patriotes, & du peuple. Ils permettoyent aux Capitaines d'esleuer statues triōphales, & de se vestir & accoustrer tout ainsi que s'ils estoyent consuls. Le Senat permettoit par forme de salaire & congratulation qu'ils peussent mettre aux temples les armes & despouilles des ennemis par eux vaincus en bataille, & se nommoyent ces choses Manubies, c'est à dire, Butin de l'ennemy. Les Romains auoyēt encore vne loüable coustume, de donner aux enfans de ceux qui auoyēt esté tuez en la guerre, pareille solde que lō dōnoit à leurs peres lors qu'ils viuoyēt: & aux vieux soldats, qui auoyent long tēps suiuy la guerre, on leur donnoit tāt de terre en fonds, qu'ils en pouuoyent aisement viure: & les souffroyēt habiter es villes & prouinces veincues & conquises, telles qu'ils leur plaisoit eslire. En ceste sorte la ville de Seuile fut faite par Cesar, Colonie Romaine lesquelles Colonies nous pourrons promptement nommer selon nostre diction Françoise, nouuelle habitation, ou trāsmigratiō des peuples. Cordoue fut aussi faite Colonie par ce moyē, & vne infinité d'autres en diuerses prouinces. Sōme, les Romains ne laisserēt iamais vn bien fait irremuneré, & sans grand priuilege: pour ceste cause il c'est trouué entr'eux des plus vaillās hōmes, qui ayēt esté en toutes autres nations: car chacun d'eux taschoit d'acquerir ces degrez auec la vertu. I'ay delaissé plusieurs sortes de salaires, que les Romains faisoyēt à cause des armes, ce que ie fais pour en auoir assez dit: toutesfois c'est chose certaine, que s'ils ont passé toutes autres nations à recognoistre & salarier les biēs faicts, aussi n'y en a-il point qui en doctrine & correctiō les ait surmōtez. Car si quelcū n'estoit poussé de l'honneur & de la vertu, ou de la ne-

cessité

cessité & du gain, si estoit il forcé à ne faire chose vile, fust par vergongne, ou par la crainte de punition: pource que les peines estoyēt grādes & rigoureuses, contre ceux qui monstroyēt lascheté: car où ils perdoyent l'hōneur, auquel ils estoyēt appellez, ou l'on les flagelloit iusqu'au sang: les aucuns on mettoit aux fers comme esclaues: & s'ils fuyoyent à l'abandon, laissant leurs Capitaines en la bataille, on les empaloit ou crucifioit: ainsi selon le delict leur estoit donné la peine. Tite Liue escrit, que les gens d'vn esgadron d'Appius Claudius, auquel auoit esté donné vn lieu en garde, l'abandonnerent & perdirent: dequoy les voulant punir, & neantmoins vser de misericorde, luy fut permis les mettre par dizaines, puis ietter au sort: & que ceux sur qui le sort tomberoit, fussent punis par mort pour tous les autres. Iules Frontin dit que Marc Antoine en fit autant à vne bande qui n'auoit pas bien defendu les rempars, ausquels les ennemis auoyent mis le feu. Ils vsoyent encore de plusieurs autres punitiōs aux soldats desobeyssans, qui seroyent longues à dire: parquoy ie diray seulement que comme en ce temps cy il y a defaut à remunerer en honneurs les biens faits, aussi y a il defaut de la punition des malfaits.

Quelles furent les sept merueilles du monde.

CHAP. XXXII.

CEux qui ont leu les Historiens, Orateurs & Poëtes antiques, auront trouué qu'ils font mention en plusieurs de leurs liures des sept merueilles du monde, qui furent en diuers endroit. Tous ceux qui en ont escrit s'accordent de six, mais de la septiesme il y a des opiniōs variables, & pareillement differentes à les mettre les vnes deuant les autres: toutesfois ie me delibere parler premierement des murs de Babylone, qui sont mis au nōbre de ces merueilles, & à bonne cause, pource que la grādeur du lieu & sō assiete semble incroyable: nous en auons parlé suffisamment au chapitre de la diuersité des langues, & dit qu'elle a esté fondee au lieu, ou Nembrot edifia la tour de Babel, de laquelle, la ville print le nom. Les murs desquels nous parlons selon la plus saine opinion,

Iust. li. 1. des histoires abregees. mesme selon Trogue Pompee, & cõme dit Iustin, ont esté fondez par la fameuse Roine Semiramis, mere de Ninus. Diodore Sicilien, Amiã Marcelin, & Paul Orose le maintiennent, auec la plus grande partie des autheurs Gentils: *Diodore liu. 3.* *Amian. Marcelin liu. 23.* *Paul Orose liu. 2.* *S. Aug. li. 1. de la cité de Dieu.* *Iosephe, li. 6 des Antiquitez.* *Pli. liu. 6. chap. 26.* & neantmoins S. Augustin & Iosephe, en ses Antiquitez, dient qu'elle a esté edifiee par Nembrot, aidé de ses Gens superbes: toutesfois soit ou fondation ou reparation que fit Semiramis, il suffit qu'elle fut grandement ennoblie par elle. L'assiette de ceste ville est en vne pleine d'vn costé, & de l'autre passe le fleuue Euphrates. Le plan & figure de ceste ville estoit en quadrangle, & les murs merueilleusement hauts, & eslaborez d'vn merueillable artifice: la matiere estoit de pierre iointe auec chaux viue, & ciment, qui croist és minieres de ce pays là par especial dãs le grand lac de Iudee, ou furent iadis Sodome & Gomorrhe, nommé Asphaltide, qui iette vn limon, tenant comme poix ou glus, la plus forte qui se puisse trouuer. Les historiens sont discordans de la hauteur & largeur de ce circuit, ce qui peut aduenir pour estre diuerse la mesure qu'ils en font. Pline dit que le circuit de ces murs estoit de 60. mil pas, tellement qu'vn des quarrez estoit de 15. mil: Il dit aussi qu'ils estoient de deux cens pieds de haut, lesquels pieds excedoyent de trois doigts la mesure des pieds Romains, & d'espesseur cinquãte pieds de la mesme mesure, qui est à la verité chose admirable. *Diodore, liu 3.* Diodore Sicilien dit, que les murs de ceste ville auoient en tout 360. stades, & qu'ils estoyent si larges, que l'on y pouuoit trainer de front six chariots, sans qu'ils nuysissent l'vn à l'autre. Les ponts, les roches, les tours, & les iardins, Semiramis les fit faire, ce qui estoit de grand esbahissement. Il se trouue par escrit qu'elle tenoit à cest ouurage, trois cens mil hommes, de tous les Royaumes qui luy estoient subiets. Quinte Curse y adiouste encore huict stades de longeur, & les fait de cent coudees de haut: mais Paul Orose dit, qu'ils estoient long de 480. stades qui montent (à prendre six vingts cinq pas pour stade) les soixãte mil pas que dit Pline. *Orose li. 3. Strabon, liu. 16.* Strabon dit & afferme, qu'ils contenoyent trois cens octante cinq stades, & qu'ils estoyent si larges, que les chariots pouuoyẽt aller dessus, sans se heurter, ny empescher le chemin. Encores dient ces autheurs choses

esmeir-

esmerueillables, des iardins faits sur les arches & tours, où il y auoit des arbres de demesuree hauteur : Iules Solin en la lettre se conforme auec Pline. Quelques vns de ces autheurs dient, qu'au dehors ils estoyẽt enuirõnez de fossez pleins d'eau, aussi larges & profonds qu'vne mediocre riuiere. En ceste ville y auoit cent portes de metail fort merueilleuses: & pour conclusion tout ce qui s'escrit de la grandeur & hauteur de ses murs se peut croire, pour ce qu'à la verité ceste ville fut la plus superbe du monde: & eut lõg tẽps la monarchie vniuerselle, qui est vn grãd argument de sa grandeur escrite par Aristote au troisiesme de ses Politiques : en disant, qu'estant vne fois prinse des ennemis, ceux qui demeuroyent à l'autre bout de la ville n'en furent aduertis que trois iours apres. Le second lieu de ces merueilles du mõde, nous le dõnerons au Colosse du Soleil qui fut à Rhodes: c'estoit vne statue ou figure d'homme, offerte par les Gentils, dediee au Soleil, aucuns dient à Iupiter. Elle estoit faicte de metail, d'vne incroyable grandeur, & hauteur, ainsi comme vne grande tour, de sorte qu'on ne peut imaginer cõment on l'auoit peu hausser & fabriquer. Pline qui traicte de toutes choses dit, qu'elle auoit septante coudees de haut, & combien que pour la faire ils fussent plusieurs bõs ouuriers continuellemẽt besoignãs, si furent-ils douze ans à la parfaire, & cousta trois cens talẽs. L'ẽtrepreneur d'icelle fut Cares Indien disciple de Lysippe. Ceste statuë estoit si desmesurément grande, qu'il sembloit que la terre ne la peust soustenir long tẽps, pource q̃ selon Pline & Paul Orose, elle ne fut q̃ 56. ans debout, à la fin duquel tẽps elle cheut par vn grand tremblement de terre : apres laquelle cheute, & du temps mesme de Pline, plusieurs l'alloyent voir pour chose merueilleuse : pource dit-il, q̃ peu d'hommes se trouuerent, qui peussent embrasser le gros doigt de ceste statuë : tellement que le moindre de ses doigts estoit plus grãd qu'aucune autre statuë pour grãde qu'elle fust. Si parle-il toutesfois de cent autres Colosses de moindre grandeur qui estoyent à Rhodes : mais cela ne fait à nostre propos, selon que quelques vns ont voulu dire, qu'à cause de ce grand & des autres moindres, les Rhodiens souloyent estre nommez Colossenses: mais telle opinion

n'est approuuee par Erasme:car il dit que ces Colossenses à qui S.Paul escriuoit,estoyent peuples d'vne ville de Phrygie nommee Colossas. Retournons donc à ce merueilleux Colosse: ie dy qu'il demeura là ruiné en terre fort long temps iusques au Pape Martin premier qui fut en l'an six cens,que les infidelles, & Soudan d'Egypte leur Capitaine,vindrent sur les Rhodiens: & selon ce qu'en escrit Platine en la vie de ce Pape Martin, & Antoine Sabellique en la troisiesme partie de son liure, ils emporterent ce qu'ils trouuerent des reliques de ce Colosse: & s'en trouua neuf cens chameaux chargez de metail:Des autres Colosses qui estoyent à Rhodes:& autres lieux,non si grands, nous n'en parlerõs point pource qu'ẽ cest endroit nous ne traittons que des sept merueilles du monde:la troisiesme desquelles sont les Pyramydes d'Egypte,&à la verité,ce que les historiens en dient est vray, ceste chose est fort admirable. Les pyramydes estoyent certains edifices, qui commençoyent en quadrangle, & alloyent ainsi iusques au sommet en amenuissant,à la forme d'vne pointe de Diamãt: & toutesfois elles estoyent de telle grandeur & hauteur,& de tant & telles pierres,& en telle perfection,qu'il seroit fort dicffile de l'escrire:& aussi que tous ne le voudroyent croire: ce neantmoins ces choses sont tãt authorisees par autheurs Chrestiẽs, & Gẽtils bien approuuez, que l'on ne peut en nier la creance. Ces pyramides donc sont tours fort hautes, qui finissent en pointe fort aiguë. L'etymologie de ce nom vient de πῦρ en Grec, c'est à dire feu, pource qu'il semble que le sommet vient à faillir comme flambeau de feu Entre toutes les autres pyramides,les historiẽs font particuliere mention de 3.qui estoyent en Egypte, entre la ville de Memphis,qui est auiourd'huy le Caire,& l'isle que fait le Nil,nommee Delta, l'vne desquelles est mise au nombre des sept merueilles: car on dit qu'à la faire il y auoit continuellement trois cens soixante mil hommes, qui y furent 20.ans entiers. Plusieurs l'obseruent,& particulierement Pline en parle amplement, & allegue douze autheurs pour seureté.Diodore,Strabon,Pomponius,Mela, Herodote,Amian,& maints autres:les vns disoyent que le fondement & le plã de ceste pyramide empeschoit & cou-

Pli. li. 37. chap. 12. Dio. liu. Strab. li. dernier, Pompo. Mela. li. Herodo. li. 2. Amiã.l.2.

uroit huict iournaux de terre,qui sont enuiron 40.arpēs: autres de 7.iournaux, & plusieurs autres de six,& autant ou peu plus de hauteur. Pline dit que chacun quadrangle auoit 883.pieds.Les pierres estoyent de marbre, aportees d'Arabie:& dit Pomponius Mela,que la plus grande part d'icelles auoyent trēte pieds de largeur : par ainsi on peut cognoistre que tāt de miliers d'hommes y estoyent occupez les vns à porter les pierres , les autres à les tailler , & les autres à les asseoir sans la multitude qui besongnoit aux ferremens& autres choses necessaires. Des autres pyramides on en parle ainsi au moins des deux autres allegues,vne desquelles se faisoit par la vanité desRoys d'Egypte qui furent les plus riches du mōde, tāt pour la fertilité de la terre,que pource qu'en ce pays là,nulle persōne possedoit aucune chose en propre , fors le Roy:&ce depuis que Ioseph fils de Iacob,conseilla à Pharao de cōseruer les bleds és 7. annees abondantes pour le temps de la famine,pendant lequel par le moyē de ce bled,il eut toutes les terres de ses vassaux.Voila comment ces Roys estoyent riches,& se faisoyent seruir par leurs subiets cōme s'ils fussent serfs. Et dient les historiens,que les Roys faisoyent fabriquer ces pyramides,pour dōner à māger à leur peuple qui trauailloit : & aussi pour ne laisser leurs thresors à leurs successeurs : car ils aymoyent mieux les dispenser ainsi entre leurs gens,que dōner occasiō à leurs heritiers d'auancer leurs trespas pour heriterà leurs biens & deniers. Il se trouue par escrit que ces pyramides seruoyent de sepulchres aux Rois:&bien considera la multitude du peuple Hebrieu qui seruoit en Egypte,& par lesquels Rois faisoyent edifier villes & forteresses,il ne s'en esbahira point,veu q̄ cest chose certaine que six cens mil hommes de pied,sans grande multitude de fēmes &petits enfans sortirent de ceste seruitude , & qui tous estoyent employez, & seruoyent à ces œuures merueilleuses, ainsi ce n'est point de merueille,que ces edifices peussent estre faits : car ils dient qu'en raues, aulx, & ciboules pour sustanter ceste multitude d'ouuriers,il fut dispensé 1800 talens qui valoyent au prix du iourd'huy. 108000.mil escus.Diodore dit qu'à l'entour d'icelle, & bien loin à l'enuiron,il n'y auoit pas vne seule petite pierre, ny apparēce

qu'vne

qu'vne seule personne y eust esté, ny signe d'aucũ fondement fors l'arene menue comme sel: tellement qu'il sembloit que ceste pyramide eust esté là mise par la main de Dieu, & qu'elle y fust naturellement creuë, & sembloit que sa hauteur touchast au Ciel. Si nous laissons les anciẽs liures derriere, nous trouuerons des tesmoins de nostre temps. Pierre Martyr Milannois, hõme docte qui fut ambassadeur pour les Roys Catholiques, Dõ Ferdinand, & dame Isabel, vers le Soudan d'Egypte, en l'an 1501. a fait vn liure de ce qu'il vid, & en fit son ambassade: la dedãs il recite, comme aussi a il fait de bouche, auoir veu de ces pyramides: & se cõforme auec ce que les autheurs anciẽs ont escrit: & particulierement il parle de deux qu'il a veuës qui estoyẽt d'incroyable hauteur, & dit qu'il mesura les quarres d'vne, & qu'ils estoyẽt chacun de 315. pas & quasi 1300. de circuit: & qu'ẽ chacũ costé il y a de fort grandes pierres assemblees pour autres edifices: Et si dit plus, que quelques vns de sa compagnie monterent en l'vne d'icelles à bien grande peine, & par lõgue espace de tẽps, & qu'ils luy reciterent qu'au plus haut il y auoit vne pierre toute vnie, si grande que trente hommes se fussent aisement tenus dessus: & quãd ils furent en bas, ils dient qu'il leur estoit aduis qu'ils auoyent esté en nuee tant ils estoyent haut: & qu'il leur sembloit qu'ilz perdoyẽt la veuë, & que le cerueau se broüilloit & tornant le dessus dessous. Tellement qu'il dit qu'il ne faut point douter du grand nombre de gens, ny de la despẽce que lon dit auoit esté faite en ces choses. Le 4. miracle estoit le Mausol.

Aulugelle liu. 10. de ses nuits attiques.

Artemise fut femme d'vn nommé Mausol, Roy de Carie prouince d'Asie la grande, Ceste femme (selon Aulugelle & autres historiens) ayma tellement son mary, que tous la mettent pour exemple fort notable. Le Roy mourut le premier, pour laquelle mort elle fit des pleurs & des plaintes extremes, & autres que de coustume: & si voulut luy faire faire vn sepulchre, conforme à la grande amour qu'elle luy portoit, & fut tel qu'il a esté mis au nõbre des sept merueilles du monde. La pierre de tout cest edifice estoit d'vn marbre excellent, qui faisoit tour & circuit de 411. pieds, & 25. coudees de hauteur, il y auoit à l'entour 36. colonnes de pierre merueilleuse, & d'admirable scul-

prure. L'edifice estoit couuert de tous costez, auec des arcs de 73 pieds de large, & fut basty par la main des plus excellens ouuriers qui se trouuassent lors. La partie d'Orient fut faite & insculpee par Scopas: celle du septentrion par Briax: le Midy par Timothee: & celle d'Occident par Leocrates. La perfectiō de cest œuure fut telle, & l'edifice si somptueux & beau que pour ce il fut nommé Mausole, à cause du Roy pour lequel il fut fait tellement que tous les autres sepulchres, que iusques auiourd'huy on bastit, s'ils sont d'excellente manufacture, on les nomme Mausoles. De ces choses font mention Pline, Pomponius Mela, Herodote, Strabon, Aulugelle, & plusieurs autres Historiens. Il se trouue qu'Artemise apres la mort de son mary, vesquit en cōtinuelles pleurs & tristesse, & qu'elle mourut auant que son bastimēt fust acheué, ayant beu en poudre les os de son mary, qu'elle fit brusler pour l'ensevelir, & luy faire vn sepulchre de son corps. Le cinquiesme edifice de ces merueilles, fut le temple de Diane, que la folie des Gentils adoroit pour Deesse, & fut basti dans la ville d'Ephese en Asie, en la prouince de Ionie. Pline dit que les Amazones le firent edifier. De ce temple fut faicte grande mention par tout le monde, tellement qu'vn nommé Democrite, en fit vn particulier liure. Pline escriuant de ce temple dit qu'il contenoit quatre cens vingtcinq pieds de longueur, & deux cens vingt de largeur. L'œuure estoit de si merueilleux artifice, qu'on fut 220. ans à le parfaire, & fut basti en lac pour euiter le peril du tremblement de terre, & dit on qu'au fondement fut mis force poudre de charbon, & dessus de la laine pour affermir le lieu humide & marescageux. Il y auoit 125. colomnes de marbre excellent de soixante dix pieds de hauteur, & chacune d'icelles auoit esté faite faire par tous les Roys d'Asie. Les trēte sept estoyent de singuliere sculpture & artifice, & les autres de marbre esleu. Le principal maistre de cest œuure, selon Pline, fut Cresiphon, & selon Strabon ce fut Archiphron. Toutesfois ceste diuersité d'opinions est supportable, considerant par combien de temps il fut necessaire d'y besongner: & partant y auoit plus d'vn maistre, mesmemēt pour auoir esté raccoustré par plusieurs fois

Pli. li. 35. chap. 5. Pomp. Mela au 1. li. Herodot. Strab. l. 7.

Pli. li. 16. chap. 34.

fois & en diuers temps. Solin & Pomponius Mela dient que les Amazones edifierent & dedierent ce tẽple, & dit encore Solin, que quand le puissant Roy Xerxes alloit à la conqueste de Grece, & qu'il brusloit tous les temples, il reserua cestuy-là seul. Tous les historiẽs dient d'vn accord que les colomnes de ce temple supportoyent le plãcher de bois le plus excellemment elabouré qu'il estoit possible faire, & estoit ceste couuerture de Cedre, selon Pline, & les portes & les lambriz de Cypres: Depuis vn meschant voyant ce solemnel & souuerain edifice, eut volonté de le brusler, ce qu'il fit, & estant pris pour ce delict: confessa ne l'auoir fait pour autre chose, q̃ pour laisser renommee de luy au monde, & dit Valere le grand au tiltre du desir de renommee, & Aulugelle, qu'il fut defendu sur grande & griefue peine que nul escriuit son nom, afin qu'il perdit ce bruit & renommee qu'il desiroit. Mais cela seruit peu: car Solin & Strabon dient qu'il se nommoit Erostrate, & que de luy vint le prouerbe, que quand quelqu'vn se vouloit rendre fameux par vn vicieux acte, on disoit, c'est la renommee d'Erostrate: Encor peut-on dire pour chose notable, que le mesme iour que ce tẽple fut bruslé nasquit Alexãdre le Grand, qui subiugua toute l'Asie: de ce sont autheurs Plutarque en la vie d'Alexãdre, & Ciceron au second liure de la nature des dieux le dit en deux endroits, & pareillement au liure de Diuination, & si dit que pendant que ce temple brusloit, les sages pronostiquerent la destruction de toute l'Asie, comme aussi depuis elle fut surmontee par Alexandre. Quelques vns diẽt que ce tẽple fut reedifié beaucoup plus grand & excellẽt qu'auparauant, & que le maistre de l'œuure se nõmoit Democrates. La 6. merueille, fut le simulacre ou image de Iupiter Olympique, qui estoit en son tẽple en Achaye, entre les villes d'Elide & Pise, le lieu estoit nommé Olympie, & pareillement le tẽple, à cause de Iupiter Olympique, duquel Strabon escrit, & Põpo. Mela, & diẽt que ceste statue ou image qui estoit en ce temple fut renõmee, tant pour l'artifice de sa perfection & œuure admirable, que pour sa grãdeur. Elle estoit faite de Porphyre, aucũs diẽt d'Iuoire, par la main de Phidias, le plus excellent sculpteur & imagier qui fut iamais: Pline en fait

Solin cha. 14. Põponius Mela liu. 1.

Pli. l. 6. ch. 46.

Aulugelle, liu. 2.

Stra. li. 8. Põponius Mela li. 2. Pli. li. 34. & 36.

mention,aussi sont plusieurs autres. Strabõ dit que l'excellẽce d'icelle estoit en la grãdeur, & qu'encore la rendoit plus admirable, c'est qu'elle estoit de Porphyre : assemblé en infinité de fort petites pieces. Ils diẽt que Phidias fut taxé d'vne seule imperfection,c'est qu'il n'auoit pas bien cõpassé la proportiõ de l'image auec le temple, pource qu'il la fit assise,& si grãde,que quand on consideroit qu'elle eut esté sa hauteur, si elle eust esté debout & sur pieds, on trouuoit qu'elle n'eust aucunement peu se tenir dedans le temple. Toutesfois la renommee de ceste image,illustra beaucoup d'auantage,& fit ce temple plus cogneu qu'il n'estoit,encor qu'il fut auparauant en grãd' estime, pource qu'en ce mesme lieu se faisoyent les ieux ou luites nõmees Olympiques. De là vint qu'on contoit les ans par Olympiades, qui se faisoyent de 5. en 5. ans, lesquels ieux furent premierement instituez par Hercules:depuis estant delaissé cest vsage,ils furent restituez & restablis par Emonies,& selon quelques autres,par Sphiron 4. ou 5. ans apres la destruction de Troye,mesme selon Eusebe,& là cõmença l'an de la premiere Olympiade. Quant à la 7. merueille, aucũs dient que ce fut la tour qui estoit en l'isle de Pharos,pres la ville d'Alexandrie en Egypte. Pharos estoit vne petite Isle,longue, & estroitte, assise en la coste d'Egypte : vis à vis des bouches du Nil, laquelle au temps iadis, selon Põponius Mela, & Pline, estoit quasi toute enclose de terre ferme : & depuis au temps de ces mesmes autheurs elle embrassoit la terre ferme,moyennant vn pont pour lequel on alloit de l'vne en autre. En ceste terre ferme est la grande ville d'Alexãdrie,edifiee par Alexandre le grand, laquelle ville fut depuis Colonie de Iules Cesar. En ceste Isle (ainsi nommee Pharos,à cause du nõ d'vn grand Pilote qui estoit à Menelas,& lequel y fut enterré) les Roys d'Egypte firent edifier vne tour de marbre merueilleuse en hauteur,& artifice, sur vne montagne enuironnee d'eau : l'artifice de laquelle estoit tel, qu'elle cousta 800. talens, qui valent 48000. escus à la computation de Budee, & si ne fut edifiee pour autre chose, que pour allumer de nuict du feu dessus,afin de guider & dresser les nauires qui venoyent y prendre port : laquelle selon la plus grande opinion.

Põponius Mela, li. 2. Pli. liu. 5.

fut

fut construite par le Roy Ptolomee Philadelphe, & le maistre Architecteur qui la fit, se nommoit Sistrate, ce q nous est certifié par Pline. Cesar en ses Commẽtaires prise fort la hauteur & l'œuure de ceste tour, & dit qu'elle fut nommee Pharos, prenant le nom de l'Isle. Autant en dit Amian Marcelin, traictant de l'histoire de ceste tour, & Solin en son Polysthor à la fin du chap. 34. dit, que toutes les tours qui depuis furent faictes, pour pareille occasion furent nommees Phares du nom de ceste cy, comme fut le Pharos, ou Phar de Messine, & autres lieux: encore ie croy que les feux qu'on porte ordinairement dans les nauires pour garder de nuict les autres, à ceste occasion sont nommez Phares: ainsi ceste tour est la derniere des sept merueilles, encor que de plusieurs elle ne soit mise au nombre d'icelles, ains en son lieu y mettẽt les iardins pẽsiles de Babylone, dont nous auons parlé. Lactãce Firmian le dit, & que ces iardins estoyent sur des arches, & tours, en sorte que dessous on se logeoit, & au dessus estoyẽt les arbres admirables en grandeur: auec grande abõdãce de fontaines: la forme de cest edifice est amplement escrit par Diodore Sicilien. Celie Rodigin traictãt des sept merueilles, ne met point pour la septiesme ceste tour de Pharo, ny ces iardins pẽsiles, ains l'Obelisque de Semiramis, qui estoit de mesme structure & façon q̃ les pyramides: car il commẽçoit ainsi en quadrangle, & finissoit en pointe, & n'y auoit aucune difference entre la pyramide & l'Obelisque, sinon que l'Obelisque estoit d'vne piece, pour cela non gueres moins haute que les pyramides, & se trouue par escrit, q̃ quelques vnes estoyẽt grandes comme tours, & de fort belle pierre: il y en a pour le iourd'huy vne à Rome nommee l'Esguille, q fut apportee d'Egypte, & est chose esmerueillable de voir sa grandeur, & à considerer la maniere cõme elle y fut conduite. De l'Obelisque de Semiramis que Celie, comme i'ay dit, met au nombre des sept merueilles, il se trouua par escrit qu'elle auoit 50. pieds de haut, & 24. pieds de grosseur en quadrangle: par ainsi tout son circuit estoit de nonante six pieds, & fut ceste pierre ainsi entiere, tiree des montagnes d'Armenie, & par le commandement de Semiramis cõduite en Babylone Caldeïque: mais à la verité

Plin, li. 35.

Amian Marcel, liu. 1.

quād on cōſidereroit cōment on la peut tirer, hauſſer, & cōduire, cela ſemble incroyable, ſi l'antiquité n'auoit eu des choſes autant ou plus eſtranges, qui nous ſont certifiees vrayes par autheurs dignes de foy & autres fort grands Obeliſques que firēt faire les Roys d'Egypte. Pline dit la maniere de les tirer entiers hors de ces carrieres & minieres de pierre. De ces Pyramides, Obeliſques, Statues, & Coloſſes fait mention le docte autheur du Polyphile au commencement de ſon Hypnerotomachie. *Pline liu. 6. chap. 6. & 9.*

Quelles furent les Sibylles, & de leurs propheties, & principalement de ce qu'elles ont dit de la religion Chreſtienne.

CHAP. XXXIII.

L'Hiſtoire des Sibylles eſt generalement tenuë pour certaine, pource que chacun ſçait qu'elles ont prophetiſé pluſieurs choſes: toutesfois de ſçauoir particulierement, quand & quelles elles furent, ce qu'elles ont fait, & en quel tēps elles ont eſcrit & prophetiſé, celuy ſeul le ſçait qui a leu les liures antiques. Parquoy i'ay voulu recueillir icy leur hiſtoire, d'autāt que c'eſt choſe eſmerueillable de contempler le don de Prophetie, que Dieu a donné à ces femmes en pluſieurs manieres, & particulierement à prophetiſer l'aduenement du Chriſt, & ſa vie, & paſſiō, & autres grāds myſteres de noſtre ſaincte foy: dequoy nous traicterōs en partie, afin que l'Ethnique Payē ne ſe puiſſe aucunement excuſer, encores qu'il ne vouluſt lire que ſes propres liures ſeulement, non plus que le Iuif a d'excuſe en liſant les ſiens, & ne voulāt croire ny accepter noſtre foy, ie le dy pource que d'vn cōmun conſentement, tels liures furent receus de toute la Gentilité, & ces Sibylles creuës, par ſpecial des Romains, qui en toutes leurs affaires & neceſſitez auoyent recours aux liures Sibyllins, & ſe conſeilloyent ſur iceux. Tant d'hiſtoriens Grecs & Latins eſcriuent d'elles, que ce ſera le meilleur d'en eſlire les principaux, pour n'en aſſembler vne ſi grāde abōdance. Diodore Sicilien, Pline, Solin, Seruie, Marcian Capelle, Lactance Firmian, Ælian, Suidas, Strabon, Marc Varron, Virgile, auec la plus ſaine partie des Poëtes, S. Auguſtin, Euſebe, Oroſe, & la plus grand part de nos hiſtoriens eſcriuēt & traictent d'icelles. Diodore dit,

que Sibylle vaut autāt à dire,cōme femme Propheteſſe,& pleine de Dieu:Seruius ſur le quatrieſme des Eneides, & Lactance en ſon premier liure des Inſtitutions diuines, les nomment conſeil de Dieu:Suidas la nomme Propheteſſe:Les autheurs ne ſont point d'accord, combien il y a eu de ces femmes, & encore moins,& en quel tēps,pource que les vns en mettent plus, les autres moins. Marcian Capelle ne faict mention que de deux, autres en mettent quatre, comme faict Ælian en ſes diuerſes hiſtoires, Marc Varron en met dix, leſquelles Lactance Firmian raconte en ſon premier, que i'entens ſuiure. La premiere fut de Perſe nommee Samberte, de laquelle fait grande mention Nicanor,qui a deſcrit les faits d'Alexandre le Grand,autres dient qu'elle eſtoit de Chaldee, & d'autres qu'elle eſtoit Iuifue nee d'vne ville aſſiſe pres la mer rouge,nommee Noé, le pere de laquelle ſe nommoit Beroſe,& la mere Erimante:elle compoſa 24. liures en vers, eſquels elle conta de merueilleuſes choſes touchant l'aduenement de Chriſt, & ſes miracles, & ſa vie: bien que ce fuſt ſoubs couuerture,& auec artifice obſcur comme myſtere reuelé, qui n'eſtoit pour eſtre entēdu de tous:à quoy toutes les autres Sibylles ſe cōformerent en ſorte que Lactance Firmian au quatrieſme liure & autres lieux, ſans particulariſer aucunes d'elles, deſcrit leurs particulieres Propheties de Chriſt. S. Auguſtin faict vn ſommaire d'aucunes choſes que ceſte-cy, & les autres ont dit de Chriſt, & entre autres choſes ces paroles. *Puis il ſera prins par les iniques mains des infidelles, & luy donnerent des ioüees en la face, auec leurs ſacrileges mains, & cracherent ſur luy auec leurs ſales & maudites bouches, & il leur donnera ſes eſpaules, permettant d'eſtre en icelles flagellé, & ſi ſe taira ſans dire aucun mot, par ainſi on ne cognoiſtra point d'où procedera ſa parole: il ſera pareillement couronné d'eſpines, ils luy donneront du fiel à manger, & du vinaigre à boire. Voila le feſtin qu'ils luy feront: tellement que toy gent ignorante & aueuglee, tu ne cognoiſtras point ton Dieu conuerſant entre les hommes, ains le couronneras d'eſpines, mettant pour luy fiel & vinaigre. Apres, le voile du temple ſe fendra, & de plein iour à midy il ſera nuict obſcure par l'eſpace de trois heures, ainſi mourra le Iuſte, & ſa mort & dormir*

dormie dureront trois iours : & quand il aura esté aux enfers, il retournera en vie & ressuscitera. Ces mots sont si preignans, que ce sont les propres termes des Euangelistes escriuans de Christ, & ce que les Prophetes en ont Prophetisé & principalement Esaye. Et sont ces Propheties des Sibylles tirees de Lactance Firmian, de Sainct Augustin & de Ciceron, de Marc Varron & autres Autheurs Gentils, qui sont morts auparauãt la naissance de nostre Seigneur, comme le prouue Lactance : qui dit encore d'elles mesmes, qu'elles disoyent : il ressuscitera les morts, les estropiats & impotens iront & courront gaillamment, les sourds ouyront, les aueugles verront, les muets parleront librement : Et vn peu plus deuant : De cinq pains & de deux poissons il nourrira dans les desers cinq mille hommes, & ce qui demeurera sera pour satisfaire à l'esperance de plusieurs. La seconde, ils dient 2
qu'estoit de Libye, & en est faite mention par Euripide au Prologue de Lamie. La troisiesme se nommoit Themis surnommee Delphique, pource qu'elle estoit natiue 3
de Delphos, & d'icelle parle Chrysique au liure de deuination : à ceste-cy, selon Pline, les Romains firent vne statue, elle estoit auparauant la destruction de Troye tellement qu'Homere adioignit en ces œuures plusieurs des vers d'icelle. Diodore Sicilien dit que c'estoit Daphné fille de Tiresias, & que les Argiues ayans subiugué Thebes, l'enuoyerent en Delphos, où depuis elle se fit Prophetesse en l'oracle d'Apollo : en sorte que de là (selon luy) elle fut nommee Delphique. La quatriesme se nommoit Cumee, ou Italienne, & non Cumane Amal- 4
thee, de laquelle nous parlerons bien tost. Elle estoit natiue de Cimerie, ville de Campagne pres Cumas : les Propheties de laquelle sont escrites par Neuius, aux liures Puniques, & par Pison en ses Annales, & referees par Lactance & par Virgile en son Eglogue qui commence *Sicelides musæ*. La cinquiesme est ceste tant ramentue Erythree, qui a Prophetisé la plus grande part de 5
nostre religion : parquoy, comme dit Lactance, au temps iadis ces Gentils deuoyent reputer à folie & defaut de cerueau les vers de ces Sibylles, d'autant qu'ils n'entendoyent point comment il se pouuoit faire qu'vne vier-

ge enfantast, & autres choses supernaturelles qu'elles dirent, recitees és liures des historiens & anciens Poëtes. Apollodore escrit de ceste Sibylle, qu'allãs les Grecs assieger Troye, elle leur prophetisa que Troye seroit destruite, c'est pourquoy tous ceux qui en parlent là font plus ancienne que la destruction de Troye. Eusebe la fait fort nouuelle, car il la fait viure du temps que Romule viuoit à Rome. Strabon dit qu'elle estoit du temps d'Alexandre le Grand. De ceste Erytree sont les vers recitez par Eusebe, les premieres lettres desquels estans traduites en François, dient ces mots : Iesus Christ fils de Dieu saluateur : qui est chose admirable à penser. La sentence d'iceux vers est mise par Sainct Augustin au 18. liure de la cité de Dieu, & sont traduits en vers Latins, disans ces mots : *La terre suera, signe du iugement, du ciel viendra vn Roy, qui sera Roy tousiours, sçauoir est, en chair humaine, afin que par sa presence il iuge le monde, par ainsi l'incredule aussi bien que le fidele verra Dieu de ses yeux, esleué parmy ses Saincts : & en la fin de ce siecle apparoistront les ames des hommes en leur propre chair, & les iugera luy mesme quand la rotondité de la terre inculte sera pleine de mottes de terre & d'herbe. Les hommes ietteront au loin les idoles & simulachres, & tous les ioyaux & richesses : il penetrera les parties inferieures, & rompra les portes du tenebreux enfer. Alors, à la chair des Saincts sera donnee la lumiere libre & claire, & la flamme du feu eternel bruslera les meschans. Tous secrets seront descouuerts : chacun sçaura celuy de son compagnon, & Dieu descouurira la conscience & les cœurs de tous : là seront pleurs & grincement de dents, & le Soleil & les estoilles s'obscurciront, les cieux se rompront, la Lune perdra sa lumiere, les montaignes s'humilieront, & les valees se feront esgales aux monts il n'y aura riẽ au mõde qui soit plus haut ou bas l'vn que l'autre. les montagnes & valees seront en plan, & toutes choses finiront : la terre sera desséchee & mise en poudre, les fontaines & les riuieres brusleront, & de ce mesme feu seront bruslees, la terre, la mer, & l'air aussi : Adonc du ciel sonnera vne trompette d'vn son espouuantable & horrible, & la terre en s'ouurant descouurira l'obscurité & confusion d'enfer, & les tourmens & peines des miserables condamnez.* Ces choses & plusieurs autres ont esté dittes par ceste Sibylle

bylle en ces vers: monstrant clairement Christ Dieu incarné, auec le dernier iugement, la resurrection des morts. Or ces choses, auparauant qu'elles fussent aduenues n'estoyent point intelligibles: c'est pourquoy les Ethniques & Gentils les pouuoyent tenir pour folies & moqueries: aussi ceste Sibylle Erytree, cognoissant bien ce qu'en estoit à aduenir, dit de soy-mesme ces mots. Ils me reputeront propheresse aueuglee & moqueresse: toutesfois quand ces choses que ie dy seront accõplies & verifiees, ils se souuiendront de moy, & ne m'appelleront plus mensongere: ains propheresse du grand Dieu. Les Romains auoyẽt beaucoup de vers de ceste Sibylle Erytree, dont parle Fenestelle en ses quinze Forces: & dit qu'ils enuoyerent par ordonnance du Senat, des ambassadeurs vers elle, à cause de ses propheties, & qu'ils en rapporterent des vers en grande quantité, qui furent mis au Capitole, auec ceux qu'ils auoyent eu auparauant. Elle estoit d'Erytree ville d'Ionie, prouince en Asie la mineur, & contingué de Carie, ie le dy pource qu'il se trouue plusieurs autres villes auoir esté de ce nom, comme vne en Libye, en Boëotie, en Locres, & en l'isle de Cypre: mais que ceste soit de ceste Erytree en Ionie, Strabon en est autheur, & dit qu'il y a vn port de mer pres d'vne montaigne. Vn autre sixiesme Sibylle natiue d'vn lieu nommé Phiton en l'isle de Samos, qui est dans la mer Egee pres la Thrace, ou bien de l'autre isle de Samos en la mesme mer vis à vis d'Ephese, pour ceste cause fut nommee Sibylle Sammienne: de laquelle escrit Eratosthenes. La vij. en ordre, est la Sibylle Cumane nommee Amathee, autres la nomment Demosile, Suidas la nommoit Hierophile: on la nommoit Cumane, pource qu'elle demeuroit & prophetisoit en la ville de Cumes en Italie, prouince de Campagne, pres Baies: ce ceste cy escriuent Denis de Halicarnas, Solin, Aulugelle & Seruie: Elle porta vendre à Tarquin le superbe Roy de Rome, neuf liures, toutesfois Suidas dit que ce fut à Tarquin le Prisque, pour lesquels liures elle demanda trois cens pieces d'or, monnoye d'alors: mais pource que ce prix sembloit excessif au Roy, il ne les voulut acheter: au moyen dequoy elle en brusla trois en

Strabon, lib. 2.

6

7

sa presence, & si ne laissa point de demander le mesme prix pour les six qui luy estoyent demeurez, dont le Roy qui trouua ceste demande encore plus impertinente que la premiere, se moqua d'elle: parquoy des six elle en brusla encore trois: puis luy dit, qu'il n'auroit point ces autres qui luy estoyent demeurez, s'il ne luy bailloit ce qu'elle auoit demandé pour les neuf: le Roy esbahy de ceste determination & confiance de soy, & iugeant, à son aduis, qu'ils deuoyent cõtenir quelque grãd mystere, acheta les trois seuls, le prix qu'elle auoit demãdé pour tous: & furẽt ces trois liures mis au Capitole, ou ils furẽt tousiours tenus en souueraine reuerẽce & veneratiõ. Pline dit qu'elle n'auoit que trois liures en tout, & qu'elle en brusla les deux & neãtmoins qu'elle eut du seul autãt qu'elle auoit voulu auoir des trois: mais il suffit que ces liures furent cõseruez en grãde reputatiõ, auec ceux que les Romains peuuẽt auoir des autres Sibylles: car cõme dit Marc Varron, recité par Lactance, les Romains mirent toutes peines & diligences d'auoir de toutes les villes d'Italie, de Grece, & d'Asie, & faire porter à Rome, tous les vers & propheties que lõ pouuoit recouuer des Sibylles, & particulierement d'Eritree: pour la cure & soin desquels liures, il y auoit quinze hommes deputez, & n'y auoit nul autre qu'eux qui y touchast. Fenestelle dit que quand le Capitole fut bruslé, le Senat rẽuoya de nouueau prier Erytree leur aider de ses liures: à ceste cause il est a presumer qu'il n'y auoit pas à Rome seulement les liures de la Sibylle Cumane, mais aussi de toutes les autres: & que la Sibylle de laquelle Virgile fait mentiõ au cõmencement du 6 des Eneides, qui se tenoit en Cumes, où il dit qu'Eneas s'embarqua, deuoit estre l'autre Cumee, dont nous auõs ia parlé, & nõ ceste septiesme car il n'est point vray semblable que Virgile ait suppose vne Sibylle du temps qu'Eneas entra en Italie, ny qu'elle vesquit iusqu'au tẽps du 5 Roy de Rome. Aussi Seruie interprete ce passage, disãt: ou biẽ il faut que ceste cy qui vẽdit les liures estoit nõmee Cumane, encore que ce ne fut sõ nõ: & neãtmoins elle mourut en ceste isle là. On dit que la 8. estoit natiue du territoire de Troye, en vn lieu nommé Marmise, & est ceste-cy fort antique: car Heraclides Põtique dit, qu'elle

estoit du temps de Solon le Philosophe, & du grand Roy 9
Cyrus. La 9. Sibylle, ils dict qu'elle estoit du pays de Phry-
gie, & qu'elle prophetisoit en la ville d'Ancyre. La 10. se 10
nommoit Albunee natiue de Tibur, qui est onze mil loin
de Rome: de là fut nommee Tiburtine. Or toutes ces Si-
bylles laisserent plusieurs liures & vers, esquels elles pro-
phetiserent ce qui estoit à venir, & principalement des
fortunes de Rome, fussent bonnes ou mauuaises : telle-
mẽt qu'aux affaires d'importance, les Romains faisoyent
diligemment reuisiter les liures Sibyllins, & se gouuer-
noyent par iceux : & tout ainsi que quand nous voulons
estre creus, nous disons, c'est Euãgile, aussi eux disoyent,
ses paroles de la Sibylle, tant elles auoyent de credit en-
uers eux. Et pour ceste cause disoit Iuuenal: *Credite me vo-
bis folium recitare Sibyllæ.* Pource que l'on dit que ces Si-
bylles dõnoyent leurs respõces en fueilles d'arbres, escri-
tes, comme le tesmoigne Virgile en la 6. Eneide. Ciceron
parle de ces Sibylles en grande reuerence, au second liure
de la diuination, où il dit: comme nous auons desia faict
que des lettres capitales de leurs vers, on tiroit de grãdes
sentences & bons mots. Entre plusieurs autres choses el-
les ont parlé de nostre religiõ Chrestienne, de la naissan-
ce; de la vie & mort de Iesus Christ, comme nous auons
dit par cy deuant, & mesme la Sibylle Delphique dit : Le
Prophete naistra d'vne Vierge sans copulation charnelle:
& vne autre, celuy qui est à venir viendra, & regnera en
pauureté, cassant sa seigneurie, & sortira du ventre virgi-
nal. Et Iosephe (bien que Iuif de race & de professiõ) par-
lant de la tour de Babylone, dit ceste chose: la Sibylle s'en
souuient, disant: lors que les hõmes n'auoyent qu'vn seul
langage, aucuns d'eux edifierent vne tour fort haute, cõ-
me si par icelle ils eussent voulu mõter au ciel. mais Dieu
y enuoya grands vents qui la ruinerent, & diuerses lan-
gues se mirent parmi les ouuriers, & pource fut la tour
nõmee Babylon. Ces choses & autres semblables sont es-
crites des Sibylles, par Chrestiẽs, Iuifs, & Gentils, ce q̃ les
Gentils par leurs pechez n'ont peu entendre : mais si fi-
rent bien depuis les Chrestiens, entre les mains desquels
vindrẽt ces liures, cõme Lactance Firmian, Eusebe, S. Au-
gustin & autres: la cognoissãce desq̃ls liures, ou du moins

de ces propheties, edifie grandemẽt le Chrestien, & confond le Payen & Gentil. Il y en a eu encore quelques autres, qui furent nommees Sibylles, pource qu'elles furent reputees deuineresses & propheteresses, comme Cassandre fille de Priam, & Campusie Celophonie fille de Calcas, & Mante Thessalique fille de Ciresias le Thebain: mais les historiens parlent seulement de ces dix.

Pourquoy le sommeil fut donné à l'homme, & comme le trop dormir est dommageable & vicieux.

Chap. XXXIIII.

LE dormir fut naturellement donné à l'homme pour sa conseruation, pource qu'il n'y a œuure naturelle qui n'ait besoin de repos. Aristote dit, que tout animant qui a sang dort, & là il preuue par raison & par experiẽce que les poissons dormẽt. Le sommeil est vn repos de tous les sentimens, & procede des euaporations & fumees, qui à cause des viandes, vont de l'estomach au cerueau, pour la froidure duquel ces vapeurs chaudes la tẽperent & endorment les mouuemens & sentimens exterieurs: alors se retirant l'esprit vital au cœur, tous les membres s'endorment & reposent leur trauail, iusqu'à ce qu'ayant cest esprit vital (qui est l'instrument par lequel l'ame fait ses operations, gouuerne & commande à tout le corps) recouure nouuelles forces, & que cessans ou diminuans ces vapeurs, l'hõme vient à se resueiller: & lors les sentimẽs & puissances retournẽt de nouueau auec plus grãde force à faire leurs operatiõs. De ces occasions de sommeil, Aristote traicte longuement au liure du Sõmeil, & du veiller. & Plutarque recite diuerses opinions des Philosophes, auec plusieurs autres naturelles. Mais combien qu'il soit repos & salut au corps, si est-ce qu'il le faut prẽdre moderément, pource que le lõg dormir selon Aristote, affoiblit les esprits corporels & animaux, tout ainsi q̃ la moderation d'iceluy leur donne vigueur: car plusieurs choses sont necessaires, qui neãtmoins sont dommageables, si on en prend excessiuement, le manger est necessaire & sauoureux, & toutesfois s'il passe la mesure, il nuit,

Aristote au 4. liur. des Animaux.

& n'a point de goust aussi, le trauail moderé est salutaire, au contraire il fait dommage: pareillement le dormir ne doit estre prins sinon par necessité, pour la recreation & repos des sentimens, & des esprits, & aussi des membres: Or le trop dormir (outre ce que les mẽbres & sentimens s'en appesantissent, & deuiennẽt paresseux, & s'affoiblissent par oisiueté) engẽdre tant d'humidités au corps, qu'il le rẽd malade & le tue: pource qu'en dormant, toutes les humiditez du corps se retirent auec la chaleur naturelle, aux parties exterieures, & ne se fait aucune euacuation des superfluitez & humiditez d'iceluy. Aussi non seulement le dormir, outre le debuoir est deffendu par les Medecins & philosophes naturels, mais encore est bien fort reprins des sages & bien nez. Aristote dit, que pendant que l'on dort, il n'y a aucune difference entre le sage & le fol, & a la verité encores que le sage n'eust point d'autre occasiõ pour le faire dormir peu, sinõ afin qu'il ne s'egalast à celuy qui ne l'est point, si le deuroit-il fuyr (biẽ que le dormir substante la vie, & soit fort salutaire) en considerant que celuy qui dort n'est point viuant. Et comme dit Plutarque au liure de la contention du feu & l'eau: Celuy qui dort, n'a nõ plus de force, ny de sçauoir en dormant, que s'il estoit mort. Pline est de ceste opinion, disant que le sommeil nous oste la moitié de la vie: veu que quand nous dormons nous ne sçauons, ny sentons si nous viuons. Ouide auec d'autres Poëtes & hommes doctes, appelle le sommeil similitude de mort. Et en la saincte Escriture le sommeil est figuré à la mort. S. Paul dit, Freres nous ne voulons point que vous ignorez de ceux qui sõt endormis: en disant ces paroles il parle des morts & vn peu au dessus, Dieu tirera auec luy ceux qui auront dormi en Iesus Christ. Le dormir est pareillement la figure de negligence & paresse: le mesme sainct Paul le demonstre, disant, mes freres, il est maintenant temps de se resueiller du sommeil. Il signifie aussi le peché, & la coulpe selon S. Gregoire qui dit, que le dormir est se tenir & perseuerer en ses pechez. Si le dormir n'eust esté entendu pour le peché, sainct Paul n'eust point dit tant de fois. Veilles iustes, & ne veuillez plus pecher. Que celuy là donc ait honte de despenser la plus part de sa vie dans le

Pli. li. 36.

S. Paul, ch. 4. de la 1. aux Thesal.

S. Gregoire au 8. des morales.

lict a dormir : car il ne peche pas moins, que celuy qui tout le iour est assis à la table & mange: veu que ces choses se doiuét prendre pour le soustenemét de la vie, & non pour le dommage d'icelle, & de l'ame pareillement : ainsi le dormir ne doit estre prins que pour le soustenir, & non pour volupté. Puis donc qu'on le doit employer au seul salut du corps, sçachons maintenant en quelle sorte l'hôme se doit mettre dans le lict pour dormir, afin qu'il luy sont profitable. L'on dit, que le plus profitable sommeil pour la personne bien disposée, est de se trouuer au 1. dormir sur le costé droit, & puis la plus grande partie de la nuict sur le gauche, & à la fin du sommeil, se retourner vn petit sur le droit: la raison est, pource que l'estomach de l'hômé est situé en sorte, que la bouche est vn peu plus vers le costé droit, que vers le gauche, & le fond & creux d'iceluy decline vn peu vers la partie senestre : ainsi en se mettãt à dormir sur le costé droit vne heure ou deux, l'estomach s'estend & auale sur le foye : & de cela viennent deux vtilitez, l'vne que l'estomach se dresse, & en se dressant la viande descend plus aisement en bas : la seconde, que l'humidité de la viande, rafraischit le foye, & auec ce rafraichissement la chaleur naturelle prend force en l'estomach, pour cõmencer à faire digestion. Apres que ces deux bons effets s'en sont ensuiuy, c'est bien faict se retourner de l'autre costé, pource qu'estant ainsi tourné, le foye vient à couurir l'estomach, & l'embrasse auec ses aisles tellement que la viande retiét plus du foye & ainsi se parfait la digestion, toutesfois il est bon sur la fin du sommeil, de se retourner encore sur le costé droit, afin q̃ l'estomach se commence à redresser & descharger du foye & à deschasser l'air où superfluité de la digestion passee. Ceste reigle est bonne, & se cognoit bien par iceluy qui a le foye temperé, & l'estomach non froid & duquel ces deux membres sont sains & temperez : mais à celuy qui a le foye trop chaud, & l'estomach froid : comme souuent il aduiét, il ne luy est pas bon de dormir dessus le costé dro it pource que tombant l'estomach dessus le foye, & l'estreignãt de toutes parts, il s'en eschauffe & enflamme excessiuement, & demeure l'estomachdeescouuret de la partie superieure, & se refroidit d'auantage, auec ce, la plus grãde chaleur

chaleur du foye emporte & prend pour soy ce peu qui est en l'esthomach: de là vient la mauuaise digestion, & consequemment la disposition mauuaise: Parquoy à celuy qui aura l'Estomach froid & le foye chaud, il luy est sain de dormir tousiours sur le costé gauche, pource que l'estomach estant de toutes parts couuert du foye, il fait sa digestion: & quand au foye estant ainsi en la partie superieure, il est découuert & deschargé, & par ce moyen il se rafraichit, & ne s'enflamme point. Il y en a aussi quelques vns qui s'accoustument a dormir le ventre dessous, ce qui aide & conforte la digestion, pource qu'il assemble & retient la chaleur naturelle à la partie stomachale, qui est en meilleure disposition d'euacuer les superfluitez: le cõtraire dequoy aduient à ceux qui dorment sur le dos, ayans la face au descouuert, pource que la chaleur naturelle s'estend: & par ce moyen elle debilite la digestion, & les superfluitez ne peuuent courir iusques à la bouche, ny par les conduits ordinaires, ains s'arrestent en la poictrine & en la gorge, ce qui cause bien souuent dez estouffemens, des epilepsiez & autres infirmitez. Les sages conseillent encore, qu'on ne dorme point fort estendu dans le lict: pource que la digestion en est plus debile car selon les philosophes quand les vertus & forces sont vnies ensemble, l'operation en est meilleure: & puis estant ainsi mediocrement entassé, la carnosité qui couure l'estomach se ioint mieux à luy, & l'eschaufe & fortifie d'auantage. Ces reigles que ie dy sont necessaires à ceux qui sont delicats & debiles: car au sain & gaillard, la meilleure reigle qu'on luy peut donner, c'est qu'il obserue & tienne la coustume qu'il a prinse.

D'où vient l'origine qu'õ auoit accoustumé en Espagne, de conter depuis la Here de Cesar: & quelle chose est Here: & pourquoy & quand cest vsage fut deslaissé.

Chap. XXXI.

ON auoit anciennemẽt accoustumé en Castille, quãd on vouloit dater des instrumens & escritures, descrire la Here de Cesar, en la sorte qu'auiourd'huy en France

France on met l'an de grace : & s'obseruoit ce mesme stil és chroniques & histoires, comme peut auoir veu celuy qui les a leuës : & combien que ceste chose soit veuë & traitee de tous peu de gens ont voulu sçauoir l'occasiō & origine de cest vsage, & comme & pourquoy a esté dit ce mot Here, en cecy, selon mon aduis, se peuuēt tenir deux opinons : la premiere, que ce mot Here, s'escrit auec aspiration, & ainsi l'ay-ie trouué en l'histoire d'Espagne en quelque lieu, encore qu'en quelques autres elle n'y soit point. Or estant ainsi, nous dirons qu'il vient de ce mot Latin *Herus*, qui veut dire seigneur : & partant il s'ensuyuroit que Mere se peut entendre pour seigneurie, & monarchie, ou regne, & que Here de Cesar veut dire monarchie de Cesar, c'est à dire, commencement de monarchie, qui s'entend d'Octauian. De ceste mesme opinion a esté Antoine Nebricense: car en son vocabulaire de la langue Espagnole il dit Here de Cesar, sçauoir est, monarchie de Cesar. Les Astrologues en leur conte, & par especial le Roy Alphonse en ses tablettes, nomme le commencemēt des regnes, Here comme celuy de Philippe, celuy d'Alexandre, celuy de Nabucodonosor, & celuy de Cesar & maints autres. Et toutesfois encore que ceste chose sēble toute claire, i'y ay pourtant vne difficulté, à laquelle il est besoin de satisfaire : c'est que comme Eusebe, Paul Orose, & maints autres escriuent, Christ nasquit en l'an 42. de l'Empire d'Octauius; estāt ainsi donc il semble que Here deuroit anticiper de 42. ans la natiuité de Christ, veu qu'il a respect au commencement de l'Empire de Cesar, selon ce que nous auons consideré: ce neantmoins, il n'anticipe que de 38. ainsi le met le Roy Alfonse, ce qui se voit clairement par toutes les Chroniques d'Espagne: parquoy le texte n'auroit pas failly, car tousiours la Here de Cesar precede la naissance de Christ de trente huit ans. Ce que i'en sens, vient de ce qu'Eusebe, Orose, & tous ceux qui mettent la naissance de Christ à la quarantedeuxiesme annee de l'Empire d'Octauius : commencent le conte de son empire dés le premier iour qu'il entra dans Rome, tost apres la mort de son Oncle Iules Cesar : où luy arriué, fut fait capitaine auec les consuls Hircius & Pausa, contre Marc Antoine: car faisant le conte des

dés ce temps-là, & non autrement, la naissance de Christ vient iustement en la 42. annee de son Empire: ce neantmoins ceux qui faisoyent ce conte de Here, laisserent les quatre premiers ans de ce commencement. Et semble qu'ils auoyent raison, pource qu'en ces quatre premiers ans, Octauius ne commanda point à Rome, & ne tint le gouuernement sans resistance, ains de l'entree de ces quatre ans il eust guerre contre Marc Antoine: depuis allant à Rome auec gens de guerre, il eut le consulat par force au lieu de Hircie qui estoit mort, apres ces choses, il fit vn accord & conuention auec Marc Antoine, & Lepide, par lequel ils deuoyent tous trois l'vn apres l'autre gouuerner par certain temps, & firent la cruelle proscription, en laquelle ils firent mourir beaucoup des principaux de Rome: & encore, luy & Marc Antoine passerent en Grece à la poursuitte des meurtriers de Cesar, où ils eurent bataille contre Brutus & Cassius: apres la desconfiture & mort desquels, il laissa Marc Antoine és parties Orientales, & luy retourna en Italie, où il s'esleua contre Lucie Antoine, frere de Marc Antoine, & l'assiegea en Peruse, le contraignant se rendre à luy. Ainsi ayant veincu & chassé tous ses ennemis, il vint sans contredit à Rome pour gouuerner Italie, France, Espagne, & Allemagne: car Lepide estoit en Afrique, & Marc Antoine en Asie, partant son entree & seigneurie, fut quatre ans apres sa venue de Grece. Au moyen dequoy le le conte de Here & seigneurie, commença à bonne cause de là, qui est trentehuict ans auparauant la naissance de Christ: tellement qu'Eusebe, Orose, & tous les autres qui mettent la naissance au 42. an de l'Empire d'Octauius, commencerent à conter du iour que Iules Cesar son oncle fut tué: ce qui se prouue clairement, pource qu'il appert par toutes les histoires, que Iules Cesar fut tué en l'an sept cens & dix, de la fondation de Rome, & nostre Seigneur nasquit en l'an sept cens cinquante deux, par ainsi il y a distãce de quarantedeux ans, tous lesquels sont donnez à l'Empire d'Octauius. Pareillement selon Eusebe, Iules Cesar fut tué en l'an de la creation du monde, cinq mil cent cinquantesept, & le Seigneur, selon le mesme Eusebe, nasquit en l'an cinq mil cens nonante

neuf, qui fait difference de l'vn à l'autre des mesmes 42. ans, & en contant par Olympiades, Iules Cesar fut tué au second an de la 184. Olympiade, & Christ nasquit au 3. an de la 194. inclusiuement, qui est encore en la mesme difference des 32. Par ce moyẽ ils mettoyent l'Empire d'Octauius quarante deux ans auãt la natiuité: combien que son vray Empire commençast quatre ans apres le temps que commença sa Here, & 38. ans auant la natiuité: car pendant les quatre ans, il ne fut pas seigneur, comme toutes les histoires Romaines le demonstrent. Plutarque, Appian, Dion, Suetone, & plus que tous les autres. Tite Liue, ou pour mieux dire, Lucius Florus, en son Epitome dit, qu'Octauius venant à Rome, quand son oncle fut tué, n'auoit que 18. ans, & fut cõsul au 19. puis estant les guerres passees, & tous ses ennemis vaincus & surmontez, il retourna victorieux à Rome, & seigneur, en l'an 23. de son aage: de sorte qu'à ce conte, & pareillement au conte de Tite Liue, l'Empire d'Octauius commença 4. ans apres la mort de son oncle Iules Cesar: ce qui vient auec le conte de la Here 38. ans auant la natiuité. On peut prẽdre encore vne autre opinion ou consideration sur ceste Here, qui sera en l'escriuant auec vne diphtongue Æ sans aspiration, qui se dit de ce mot Latin, *Aera*, pour pecune, *ex Aere conflata*, & qu'elle a eu son origine du commencement du cens, ou tribut, qui se payoit à Octauius, & se nommoit Ære, ou tribut de Cesar, & non l'empire de Cesar, & qu'il se dit, *Aera, Aera*. Et comme on dit, c'estoit le nom du coin qu'on mettoit en la mõnoye d'vne certaine valeur, & que du temps que ce tribut fut aquis & imposé, se nombra & conta la Ære. Isidore est de cest aduis: car au cinquiesme liure de ses Etimologies au chapitre trentesixiesme, il dit ces mots: *Aera singulorum annorum constituta est à Cæsare Augusto, quando primo censu excogitato Romanorum orbem descripsit. Dicta autem Aera, quod omnis orbis æs reddere professus est reipublicæ.* Partant il appert clairement que ceste maniere de conter vient & a prins son nom de ceste monnoye & cens qu'on payoit: autant en dit au chapitre subsequent, en parlãt des annees quinquẽnales, ou il dit, *Adhuc enim Consules, adhuc Aera non erat.* Semblablement il semble qu'Am-

qu'Ambroise Calepin en son dictionnaire, donne à ceste dictiõ telle origine, disant : *Astrologi quoque initium à quo supputationes incipiunt, Aëram vocant: dicta Aëra ex eo, quod omnis orbis æs reddere professus est reipublicæ.* Frere Alphonse de l'ordre de sainct Dominique suit ces autheurs en son Enchiridion des temps, où il dit ces mots : Autres commencemens à conter de la Ære de ce mesme Octauius, lequel ayant tout le monde en sa main, voulut sçauoir quelles gens il auoit sous son Empire, & commanda par edict, que chacun se fist enregistrer en la ville de sa naissance, afin qu'il leur donnast en signe de seigneurie, vne espece de monnoye, & pource que ceste monnoye estoit de metail, telle description fut nommee *Aëra*: tellement que selon ces autheurs ceste maniere de nombrer les ans par Heres vient du tribut qui se payoit, & s'escriuoit ainsi en Latin *Aëra*. Toutesfois il reste vne autre difficulté de non petite importance, c'est qu'il semble que l'Edict de Cesar ne commença si long temps auparauant la natiuité, comme ils dient des trente huict ans que se conte la Here. Aussi semble il par le deuxiesme chapitre de sainct Luc, qu'il commença en l'an que nostre Seigneur nasquit : car il dit : *Exiit edictum à Cesare.* Par ainsi ce commencement ne s'accorde point auec celuy de la Here. A quoy selon mon aduis, on peut respondre, que deça és parties Occidentales, sçauoir est d'Italie, de France, & d'Espagne : c'est Edict pouuoit estre commencé par le commandement d'Octauius, deslors qu'il se fit seigneur & Empereur paisible de Rome, qui fut 38. ans auparauant que Iesus Christ nasquit, & qu'en Assyrie & Iudee, cest Edict ne se fit, pource que ces prouinces demeurerent soubs le gouuernemẽt de Marc Antoine, iusqu'à ce qu'il paruint sous la monarchie de Cesar, & ne se trouue point de contradiction, que 38. ans auparauant il ne seigneuriast France & Espagne, & qu'à mesure qu'il s'empatronisoit des Prouinces, il faisoit publier la Here: parquoy il peut estre, que la premiere qui fut faicte en ces pays, fur celle dont parle sainct Luc, & neantmoins il y auoit d'autres Prouinces ou ceste Here auoit prins son commencement. Ce que monstre clairement Beda sur le mesme chapitre de sainct Luc, exposant

la

la parole, *vt describeretur vniuersus orbis*, où il dit : *Signanto hanc descriptionem, vel primam esse harum, quæ totum orbem concluserint, quia pleraque iam parte terrarum legentur fuisse descripta.* C'est à dire,& semble ceste description, estre la premiere qui fut vniuerselle à tout le monde, pource qu'auparauant icelle, il se trouue plusieurs villes particulieres auoir esté descrites. S. Ambroise, en dit autant sur ce chap. de S. Luc, disant qu'il se trouue maintes autres terres & prouinces, auoir esté enregistrees, Lucius Florus en l'abbreuiatiõ des liures de Tite Liue, escrit que Cesar peu apres qu'il eut vaincu Marc Antoine, mit tribut à toute la France, qui fut peu moins de trente ans parauãt que le Christ nasquit. Mais ou soit à cause de la premiere raison, ou de la derniere qu'on disoit Here, il suffit qu'on commença de conter par Heres, 38. ans auparauãt la natiuité. Ceste coustume est fort antique, mesmement en Espaigne, & aussi entre les Arabes & Sarrazins, & si ie pense que depuis que les Goths en vserent, elle ne fut point delaissee, tant que le regne des Romains dura. Isidore escriuant de ces Goths,& de ceste Here, en parle comme de chose fort antique. Et combien que ie ne puis dire quand on cõmença à s'en aider, si sçay-ie bien qu'elle a esté vsitee par long temps, comme on peut voir par les Chroniques d'Espaigne,&iusqu'à ce que le Roy Iean premier d'Espagne, qui perdit la bataille d'Aliubarate en l'an cinquiesme de son regne, commanda que de là en auant on ne mist plus, ny en instrumens, ny en histoires, de la Here de Cesar, ains de la naissance de Christ : ce qui fut fait en l'an mil trois cens octante trois, & en la Here de Cesar mil quatre cens vingt & vn.

Fin de la troisiesme partie.

QVA-

QVATRIESME PARTIE DES DIVERSES LECONS de Pierre Meſſie, gentil-homme de Seuile.

Trois notables doutes que les anciens Philoſophes n'ont oncques ſceu reſoudre, & pourquoy.

Chap. I.



LES Anciens Philoſophes illuminez par le don de Dieu, ont curieuſement cherché les cauſes de toutes les choſes de nature, & ont verifié toutes leurs propoſitions, ſans contradiction ou repugnance, d'autres propoſitions naturelles. Toutesfois ils ne ſceurent oncques reſouldre trois choſes douteuſes & d'importance, ny cognoiſtre les cauſes de leur naiſſance. La premiere eſt, qu'ils cognoiſſoyent eſtre donné à l'homme par la nature, vn deſir de ne vouloir iamais mourir, ny ſentir douleur, ou auoir faſcherie aucune, ains viure heureuſement à plaiſir en ce monde, ſans auoir faute de choſe qui ſoit: & neantmoins ne pouuoyent obtenir la fin d'iceluy. Et d'autre part, ayans propoſition que Dieu, & la nature ne font rien en vain, & que ceſt appetit prouiét d'icelle, penſant en trouuer la cauſe: & attendu qu'en tous autres effects naturels ceſte propoſitiõ ſe verifie, ils ſe cõfondoyent, & n'en ſceurent oncques venir à bout. La ſeconde fut, qu'ils diſoyent que naturellement chacun ſentoit en ſoy vne peruerſe inclinatiõ en la chair, & vne ſenſualité toute contraire à l'appetit ſuſdit, de ne vouloir iamais mourir: comme en l'appetit charnel qui fait encourir l'homme en diuerſes maladies, qui luy abregét ſa vie, voire iuſques à la mort, & le ſemblable fait la gueule: ou-

tre ce plusieurs desirans paruenir à richesses & pompes,se mettent à faire guerre, là où le plus souuent ils meurent, ou bien en rapportent troublement d'esprit, ou quelque autre grand malheur, qui est vne fin contraire à leur appetit. La troisiesme est qu'en l'ordre de nature toutes les choses inferieures sont gouuernees par les superieures, comme on void les elemens obeyr aux corps celestes, & les cieux aux intelligences mouuantes, & toutes les intelligences à la premiere,qui est Dieu aimé & desiré:seulement par l'homme est peruerty cest ordre, car estant composé d'ame & de corps, nous voyons que la chair qui est la partie plus vile, est repugnante à la raison, & à l'ame partie plus noble,& qui pis est l'attire à son vouloir,& pource disoit l'Apostre,sentir en ses membres vne loy repugnante à la loy de sa pensee, & l'attirer à peché. Les Philosophes qui ont esté auant l'aduenement de Iesus Christ, n'ont oncques sceu trouuer l'occasiõ de ce desordre:le voulans plus curieusement chercher, sont tombez en plusieurs & diuerses erreurs. Pourtant disoit Anaxagoras, ceste monstruosité estre aduenuë au commencement du monde,& lors que toutes choses estoyent cõfuses en l'antique Chaos:car separant cest intellect par la discorde, & le reioignant par la concorde, il crea toute chose bonne & bien ordonnee en son espece,fors l'homme, duquel il vnit la chair mal disposee & discordante auec l'ame raisonnable. Et pourtant, ainsi comme en ce Chaos ces deux choses estoyent discordantes, ainsi depuis elles sont tousiours demeurees repugnantes contre la reigle,& ordre de toutes les autres choses du monde: en ceste maniere ce pauure Philosophe donnoit la coulpe du tout au diuin intellect, qui est Dieu mesme. Autres disoyent cela proceder des celestes constellations, soubs lesquelles l'homme est engendré: & à pris naissance. Aristote n'eust iamais la hardiesse de vouloir apertement resoudre ceste difficulté, ains semble qu'il se cõtredit aucunesfois, disant la sensualité estre naturellemẽt inclinee au mal; combien qu'auec grande difficulté, elle se puisse dompter quelquefois, auec les vertus morales. Et en autre endroit il dit que la felicité qui s'acquiert par les vertus morales, est don de Dieu : par consequent doncques
ces

ces vertus morales en l'opperation deſquelles conſiſte la felicité de l'homme ſeroyent don de Dieu, & non pas naturelles. D'autre coſté les Manicheens voyans rendre raiſon de ce peruers deſordre, diſoyent qu'en l'homme y auoit deux ames, l'vne bonne, faite de la ſubſtance du Prince de la lumiere, & l'autre mauuaiſe, faicte de la ſubſtance du Prince des tenebres, cauſe qu'en l'homme eſtoit ce continuel debat. Origene a dit apres, que deuant la creation du monde toutes les ames eſtoient conſeruees au Ciel, qui pecherẽt cõtre Dieu: pourquoy pour punition, furent colloquees en corps mal complexionnez, & que de là naiſt ceſte controuerſe en l'hõme. Toutes ces deteſtables opinions ſont confutees par S. Auguſtin, cõtre les Manicheens, au liure de *Duab. anim.* & au liure de *Natur. bonit.* Car auec longues raiſons, il preuue que la cauſe pourquoy ils n'ont ſçeu entendre l'occaſion de la ſubuerſion de ceſt ordre: & pource qu'ils n'auoyent cognoiſſance de la ſaincte Eſcriture, par laquelle nous eſt declaree la reſolution de ces doutes, & voit-on par icelle, que ces deux propoſitions ſont bonnes & vrayes toutes deux en l'ordre de Nature, à ſçauoir, que Dieu & Nature ne font rien hors de propos, & qu'il eſt conuenable que l'homme ait de la nature ce deſir de ne vouloir mourir, & de mener vie heureuſe, ſans toutesfois le pouuoir obtenir: non pourtãt, qu'il luy ait donné ce deſir en vain, car il eſt veritablement naturel, mais n'obtenir la fin & effect d'iceluy, eſt choſe accidentale à l'homme, & non naturelle: car Dieu crea l'homme immortel, de ſorte qu'effectuellement, ſelon la plus ſaine opinion des Theologiens, il ne fuſt point mort ny ſubmis à miſere aucune, obſeruant ſon commandement: mais l'ayant tranſgreſſé, il doit ſouffrir la mort, & les miſeres du monde: pource donc qu'il n'a obey à ſon commandement, il eſt encouru à la mort, & aux afflictions. Tellement que par le peché d'inobedience (comme dit l'Apoſtre) la mort fut introduite au monde. Par ce appert doncques la mort n'auoir eſté naturellemẽt en noſtre premier pere, ny ſucceſſiuement en nous, mais accidẽt: car ce n'eſtoit pas l'intention de Dieu. Ainſi donc vient à eſtre reſolu ce doute: que le deſir de ne mourir iamais, ny endurer peine, nous

est donné par la nature, & non en vain, d'autant que le pouuoir nous estoit dóné d'en obtenir l'effet: mais pource que ne fusmes obeyssans, nous est demeuré le desir, & le pouuoir nous en est osté. Auec la mesme raison, est resolu le second doute, car nous-mesmes par paillardise & gourmandise nous pourchassons la mort, prouenante de ce mesme desordre. Pareillement le troisiesme est resolu par le peché commis par Adam, pour lequel il vint à perdre la iustice originelle que Dieu auoit donnee, qui luy seruoit de bride pour moderer soy-mesme par ieusne ordre: parquoy ceste harmonie se trouua en confusion: car l'ame qui deuoit gouuerner le corps, comme chose excellente & noble, est puis venue a estre gouuernee par le sens, & par le corps. Pource void-on clairement que ceste submersion n'est point naturelle, mais accidentale. Par ce moyen donc demeure ferme & vraye la propositió, que la chose plus digne & plus noble, doit gouuerner la chose plus basse & moins noble, & cela ne faut point, ny peut faillir, comme bien voyons és corps celestes: & si en l'homme se fait autrement, c'est par l'accident de la coulpe, qui meritoit cela & pis, & non par nature.

Les ceremonies que les Romains vsoyent, deuant qu'esmou-mouuoir guerre.

CHAP. II.

CEux qui lirót les sainctes ceremonies & religieuses obseruations qu'vsoyent les Anciens Romains, tát aux choses de paix comme aux entreprises de guerre, ne s'esmerueilleront point des grandes victoires qu'ils ont obtenues cótre tant de furieux peuples, & trespuissantes prouinces: & au cótraire ne s'estonneront point de la decadence de cest Empire, laquelle commença quand eux commencerent à les mespriser: car on voit par exemples infinis d'histoires, que d'autant qu'ils estoyent plus obseruateurs de la religion, tant mieux prosperoyent ces republiques, & plus heureusement succedoyent les entreprises des Capitaines d'alors: comme on void des succez de Pompee, de Brenne, & autres infinis, lesquels bien qu'ils fussent idolatres & ne cogneussent le vray Dieu, il

sembloit neantmoins que par certain moyen auec vne terrestre retribution, Dieu fauorisast ceux qui estoyent religieux, & ce, peut estre, à celle fin que tout ainsi que ces gens estoyent ialoux de celle religion, de laquelle ils n'auoyent fondement de parfaite creance, ils seroyent par plus forte raison bons obseruateurs de sa vraye foy, si elle leur eust esté reuelee comme à nous. Tát y a donc qu'on voit par les effects, qu'il ne les a voulu laisser sans quelque peu de proprieté, auec ces heureux succez tépotels. Les ceremonies que les anciés Romains obseruoyét en téps de paix, sont plusieurs & diuerses, desquelles ie me tais, pource que les recitant toutes, seroit chose trop longue, & seroit mal d'en raconter vne partie seulement. Pourtant mon intention est d'en raconter cinq seulemét qu'ils obseruoyent auant que s'esmouuoir à faire guerre côtre aucune prouince: afin que les Princes modernes voyent, côbien ils errent à intenter la guerre inconsiderément & sans se consulter à Dieu, & qu'ils iugent que ce n'est pour autre occasion qu'il leur en vient mal, & de côbien ils sont de religion inferieurs aux Ethniques & idolatres. Quand on apportoit nouuelle à Rome à la rebellió de quelque prouince, ou de trouble, que quelque Prince barbare eust donné à leur propre pays, ou à leurs côfederez, ils luy enuoyoyent des ambassadeurs par lesquels le Senat luy faisoit remonstrer par bon moyen de vouloir reparer le dommage passé, & s'abstenir de tels assaux pour l'aduenir, & s'il estoit obstiné en son entreprinse, la guerre luy estoit intimee. Le Senat apres auoir creé le capitaine pour ceste expeditió, faisoit appeller ses sacrificateurs, ausquels estoit commandé de faire oraison aux dieux: car iamais les Romains ne sortoyent pour l'effusió du sang de leurs ennemis, que premierement les prestres n'eussent ploré, & fait oraison aux téples. En apres le Senat s'assembloit & s'en alloit au téple de Iupiter, ou auec tressolénel serment tous iuroyent que toutes les fois que l'ennemy (côtre lequel la guerre estoit publiee) voudroit nouuelle côfederation auec eux, ou demáderoit pardon de l'iniure passee, que la clemence ne luy seroit point deniee. Cela fait, le côsul esleu à telle entreprise, s'en alloit au Capitole, & la faisoit vn vœu solénel à cil des dieux,

auquel il auoit eu plus de foy de luy offrir vne chose singuliere qu'il auoit s'il retournoit victorieux de son entreprise. Et combien que l'offrande fust de grande valeur, le peuple neantmoins estoit tenu de le payer. En apres on tiroit dehors au camp de Mars, la banniere de l'Aigle: qui estoit l'enseigne anciẽne des Romains, & cela se faisoit pour faire entendre au peuple, que dedans Rome on ne pouuoit celebrer festes ou spectacles, pẽdant que leurs citoyens & parens estoyent à la guerre: & finalement vn Preteur montoit sur la porte Salarie, & là faisoit sonner vne trompete pour soudoyer les gens de guerre, & mettoit-on les enseignes hors pour les bailler aux capitaines. Par cela peut on cognoistre qu'ils ne mouuoyent leur exercites, qu'il n'eussent premierement appaisé & honorer leurs dieux & discourir, que Dieu faisoit prosperer ces capitaines, à cause de la vertu qu'ils vsoyent a la conqueste de leurs ennemis. Car si les consuls qui estoyent ordonnez à vne guerre, auoyent la puissance de subiuguer vne prouince, ou vne cité par autre moyẽ, que par la vertu, ils ne l'eussent point fait, car ce faisant eussent esté griefuement punis par le Senat. De ce y a plusieurs exemples, mais i'en reciteray deux seulement, l'vn de la vertu qu'ils vsoyent, & l'autre du chastiment que receuoit celuy, qui pour estre victorieux faisoit œuure vicieuse. Fabrique estant cãpé auec l'armee des Romains deuant la ville Fidene, vn maistre d'eschole de la ville sortit dehors auec les enfans d'aucuns citoyens principaux, lesquels (pensant luy gratifier) il luy presenta. Le Cõsul (combiẽ que les retenãt, il eust peu se faire seigneur de la ville) nõ seulement ne les accepta, mais ayãt fait lier le maistre, & donnant les verges entre les mains de ses enfans, pour le foiietter, les renuoya en ce poinct à leurs peres. Ceste benignité eut tãt de puissance au cœur de ces citoyẽs, qu'ils se donnerent en la puissance des Romains. D'autre costé l'an de la fondatiõ de Rome 318 la guerre fut deliberee par les consuls cõtre les Sarmates, & autres peuples habitans le mont Caucase, lequel (selon les Cosmographes) diuisant l'Asie par le milieu, termine d'vn costé la Scytie, & de l'autre finit en Inde, où par l'extreme froid, n'y croist point de vin. Lucius Pius fut cree consul pour aller à ceste

expe

expedition, & là ayant meu cruelle guerre contre eux, il eut quelquefois la fortune fauorable, & quelquefois contraire aussi. Mais durāt vne trefue entr'eux accordee, Lucius caressa fort les capitaines de Sarmates: & apres les auoir souuentesfois conuiez à banqueter auec luy voyāt qu'ils estoyent si friands du vin, pour la rareté qu'ils en ont, finalement leur fit vn festin, où il leur donna à boire en si grande abondance, qu'eux se contentant fort de luy disposerent toute la Prouince tributaire du peuple Romain. Ceste guerre finie, & le consul retourné à Rome, il demanda le triomphe, qui luy fut non seulement denié par le Senat, mais aussi ceste forme de victoire tāt abhorree, qu'ils le firent mourir publiquement, & pour plus grand vitupere, fut mis vn Epitaphe sur sa tombe, qui disoit: Cy gist Lucius Pius Consul, lequel non par armes en campagne, mais auec viandes à table, ny aussi auec la lāce mais auec le bon vin, vainquit les Sarmates. Le Senat nō content encore de cela, fit crier publiquement dedās Rome, que tout ce que Lucius auoit fait au nom du peuple Romain, estoit declaré nul: & outre ce, fut escrit aux Sarmates, que l'on les remettoit en leur ancienne liberté.

Qu'il profite assez à vn Prince, d'estre de venerable aspect.

CHAP. III.

VNe des parties qui me semble rendre la maiesté du Prince plus venerable (parlant des graces exterieures) est la beauté du corps que nous voyons accōpagnee d'vne singuliere grauité, qui donne argument de prudence & sçauoir: Et combiē qu'on voye souuent faillir la reigle de Pithagoras, qui dit, qu'en corps tortu ne reside ame droite (d'autant qu'on voit souuēt en corps mal proportionné regner grāde vertu) si est ce que le plus frequent est de ne voir point le contraire. Et quand l'honorable aspect, ou representation ne seruiroit d'autre chose à vn prince, si luy fait il accroistre son authorité & reuerence: mesmement s'il est accompagné, & qu'on y apperçoyue quelque signe de vertu & bonté: ainsi cōme au contraire se peut diminuer par la laideur: car comme dit Ciceron,

l'habitude de vertu est de telle efficace, qu'elle nous fait aymer celuy que nous sçauons la posseder. Ainsi, la maiesté de la persone d'vn prince a vne veneratiõ en soy qui attire les cœurs de ses vassaux à l'aimer, poussez, possible d'vne fantasie non expresse, que le prince doit estre vertueux & conformer ses œuures à la beauté de son corps. Ceste raison, peut estre, a induit plusieurs peuples Barbares à iurer, qu'il n'y auoit homme capable de son esprit, pour conduire à fin les grandes entreprinses, sinon ceux qui estoyent doüez par nature de belle proportion de corps & honorable prestance. Macrobe recite, qu'en l'isle de Meroe sur le Nil, les habitãs (que lõ dit viure la moitié plus que nous) eslisent pour leur prince: celuy qu'ils cognoissent estre le plus fort, & de plus belle presence q̃ nul autre. Il n'y a celuy qui ne iuge que le prince laid, & vertueux, est à preferer à vn beau qui est vicieux: mais estans esgaux, nostre affection plustost se rãgera au beau, qu'au contrefait. Demetrie fils d'Antigone, fut de si belle & honorable representatiõ, qu'il n'y eust peintre ny sculpteur, qui osast entreprendre de le pourtraire: car il auoit en soy vne venusté, & terreur ensẽble, conioînte auec vne mãsuetude & grauité, qu'il sembloit estre né pour se faire aimer & reuerer en vn mesme instãt. On lit de Marius qui rapporta tãt de triomphes, qu'il estoit de si venerable presence, qu'estant prisonnier de son ennemy Sylla, luy fut enuoyé vn Frãçois pour le tuer: lequel entré en la prison auec son espee toute nue, & voyant vn si graue & furieux aspect fut tellemẽt espouuãté, que s'en retournant arriere, il laissa la prison ouuerte, & par ce moyẽ fut cause qu'il se sauua la vie. Alexandre Macedonien pour estre de petite stature, & non trop beau de visage, se promenãt auec son bõ ami Ephistion, la mere du Roy Dayre voulãt saluer Alexãdre, s'adressa à Ephestion, & luy fit reuerẽce, car le voyant homme de si belle & honorable representation, elle iugea que cestoit Alexãdre. Les histoires recitent qu'Alcibiade, Scipion, & plusieurs autres honorerent & agrãdirent beaucoup la dignité de leur office, par leur belle apparence, laquelle conioînte à leurs vertus, profita beaucoup à leurs republiques. D'autre costé nous trouuons que plusieurs princes & capitaines, tant anciẽs

que

que modernes, ont esté mesprisez par leur basse stature, & d'autres à faute d'honnorable presence, encourir peril de la vie: desquels i'ameneray deux seulement, pour exẽple, l'vn ancien, l'autre moderne, combiẽ qu'on en pourroit raconter d'autres infinis. Philopœmen Duc des Acheyens, tant renommé, fut de petite stature, laid de visage & de regard difforme, tellement que quand il se vestoit d'habits mechaniques, (cõme il auoit de coustume bien souuent) il sembloit plustost estre de vil & vulgaire lieu, que digne du gouuernement du peuple. Il aimoit fort la chasse, & pource alloit bien souuent à Megare. Et vn iour la grande auidité de la chasse, le transporta plus loin qu'il n'eust possible voulu: tellement qu'il arriua en la maison d'vn citoyen de ce lieu, l'vn de ses singuliers amis, & lequel s'estoit nouuellement marié: & n'auoit qu'vn seruiteur auec soy, pource qu'il auoit enuoyé les autres en autres lieux: quand il fut arriué à la porte du logis de sondit amy, il heurta à la porte, lors la femme se mit à la fenestre, & leur demandant qu'ils cherchoyẽt son seruiteur respondit, que c'estoit Philopœmen Duc des Acheyẽs qui venoit pour loger leans. La femme lors estõnee, qu'vn tel hõme si à l'improuiste deuoit estre son hoste: pensant que tous deux fussent seruiteurs du Duc, qui les vinssent aduertir de sa venuë, mesmes les voyans tous seuls sans dire autre chose leur alla ouurir la porte: puis quãd ils furẽt venus en la salle, elle comanda à vn de ses seruiteurs qui allast en diligence en aduertir son mary, qui estoit pour lors en vn village: & puis dit à Philopœmen & à l'autre, qu'ils s'assissent pẽdant qu'elle apprestetoit le souper, & alors cõmença auec sa chambriere à tracasser par la maison, biẽ empeschee & cõfuse tout ensemble, commençant vne chose & vn autre, & rien ne parachevoit: & peu apres, cuidant n'auoir iamais fait à temps, regardant Philopœmen, que c'estoit enueloppé en son manteau, & qui peut estre, auoit plus de froid qu'il n eust voulu, & auec plus de risee, qu'il n'esperoit, de sa lourdise: elle luy dit qu'il despouillast son manteau, & qu'il luy aidast à faire le feu, en attendant que son seruiteur seroit de retour afin q̃ le souper fut prest à temps pour son seigneur: lors il print vne cognee, & commença à fendre du

bois ayant aduerty son seruiteur de ne faire semblant de rien, à ce que la dame ne s'aperçeust de sa propre tromperie. Et pendant qu'il estoit attentif à sa besongne, le maistre du logis suruint, qui recognoissant Philopœmen, l'embrassa auec grande reuerence, & luy demanda : Que faites vous monseigneur de ceste cognee? Auquel il respondit tout en riant : Mon ami laissez moy faire, car ie paye la peine de ma laideur. De nostre temps Ferdinand Roy d'Espagne, qui eut titré de Catholique, prince fort sage & discret, mais de stature plustost petite que mediocre: cōbien qu'il eust face royale, & fut homme de grand gouuernement, si ne sembloit-il point q̃ les autres membres fussent correspondans : & ioint qu'il auoit accoustumé de se vestir tousiours de drap, tellement que qui ne l'eut point cogneu, l'eust plustost prins pour quelque citadin, que pour vn Roy tant estimé. Ce Roy vn iour allāt à Naples auec la Royne Isabelle, où il estoit attendu auec grande deuotion, arriua par mer vne matinee, & à l'impourueuë à Pozzuol, auec sa seule gallere (estans les autres moins preparees, demeurees derriere (& là descendu & receu des habitans honnorablement selon leur puissance : cependant que le manger s'apprestoit, & qu'on ordonnoit le palais, il se promenoit tout seul dans vne salle, en laquelle arriua vn pescheur du lieu, qui auoit tout alors prins vn fort beau poisson, lequel il auoit intention de presenter au Roy : ce pescheur lors ne le cognoissant luy demāda ou estoit le Roy, auquel il respondit que c'estoit-il luy mesme: le pescheur se print à rire pensant qu'il se moquoit: il le pria derechef luy vouloir dire où le Roy estoit, lequel luy afferma que c'estoit luy mesme: mais ne semblant au pescheur qu'il en eust la semblance ne voyāt en luy la prestance qu'il s'estoit imaginee, s'en retourne auec son poisson ; dont le Roy se print fort à rire, & lors entrerent quelques vns de ses fauoris, qui apres luy auoir fait la reuerence accoustumee, le Roy leur dit en riant: Seigneurs, si vous ne faites foy à cest homme que ie suis le Roy, nous perdrons ce poisson pour ce matin : dont à l'instant retourna le pescheur, & voyant qu'il estoit si grandement honnoré des siens, comprint que veritablement c'estoit le Roy, & se mettant à genoux à ses pieds,

luy

luy presenta le poisson : mais ce tour fut fort plaisant au prix d'vn autre, qui luy aduint, pour la mesme occasion. Car en autre tẽps estant ce mesme Roy à *Barcelone*,&allant auec sa cour accompagner le S. Sacrement,le iour de la solénité d'iceluy, il fut assailly par vn Espagnol à l'impourueu,qui luy donna si grand coup d'vne grande dague à trauers du col, que n'eust esté vne grosse chaine d'or qu'il portoit qui soustint le coup, il luy eust osté la teste de dessus les espaules:l'Espagnol fut prins & doutãt qu'il eust des complices, fut mis a la torture pour le luy faire confesser; mais pour tourment qu'on luy donnast, il ne confessa iamais autre chose, sinon qu'il estoit meu de sa propre fantasie a ce faire, pour la haine qu'il portoit au Roy Puis interrogé pourquoy il le hayoit ainsi,il respondit que non pour autre chose, sinon que sa physionomie ne luy plaisoit,point& qu'il n'estoit pas en sa grace,ioint qu'il ne luy desplaisoit tant,que quand on le deliureroit, qu'il le tueroit, quoy qu'il en fust. Veritablement voila d'estranges cas, que n'estans formez au gré d'vn homme, nous deuions encourir danger de mort.

D'vn estrange accident aduenu de nuict en vne armee.

CHAP. IIII.

QVi aura leu les histoires anciẽnes, il ne s'esmerueillera point des choses qu'il void aduenir de son tẽps ou orra reciter a ceux qui les ont veuës : car on trouue qu'autresfois les mesmes cas ou en partie semblables, sont aduenus en quelque autre lieu. Entre les merueilleux accidẽs que i'ay leu aux anciennes & modernes histoires ie trouue fort singulier,& digne d'estre noté,celuy qui aduint a Agathocles tyran de Sicile en Afrique. Cest Agathocles,qui estoit hõme fort vertueux aux armes,par lesq̃lles estãt de bas estat, a sçauoir fils d'vn potier de terre, il se fit seigneur de toute l'isle de Sicile : & ayant grand guerre contre les Carthaginois,& se voyant assiegé, tant par mer que par terre dedans Syracuse, par Amilcar qui auoit grosse armee deLybiẽs il futde si grãd cœur,q̃laissãt la ville à la garde de son frere Attandre, & ayant preparé quelques nauires, il sortit par vn beau stratageme, auec enuiron sept mille hommes de pied,& quelque petit

nombre de cheuaux, & alla prendre terre au riuage d'Afrique: là ou il affonda encore enuirõ six mille Grecs puis essiegea Carthage, laquelle il mit en telle terreur, que les Senateurs de la ville, ne sçauoyent quel party prendre. Là furent donnees plusieurs batailles, esquelles Agathocles demeura quasi tousiours victorieux, pource qu'il auoit attiré à soy plusieurs gens de cheual, auec le temps. Les Carthaginois (outre les citoyens, & plusieurs soldats mercenaires qu'ils auoyent à la garde de la ville en si grand nombre, que leur caualerie se pouuoit egaler à celle d'Agathocles) firent encore venir de Lybie vn de leurs capitaines, auec vne autre bonne armee qui se mit en campagne, pour donner la iournee a Agathocles. Or aduint qu'apres plusieurs escarmouches, vn iour Agathocles assaillit le camp de l'ennemy (car ses gens qui n'auoyent de viures ne demandoyent que de venir au fait des armes) mais les ennemis qui se trouuoyent en lieu fort, ne vouloyent point sortir, s'ils n'estoyent assaillis en leur fort, qui leur estoit grand aduantage, sçachans la necessité d'Agathocles, & le desespoir des siens. Agathocles ne cessant de les assaillir a son desauantage porta la peine de son audace: car les ennemis le repousserent auec grande perte de ses soldats, desquels fut tué vne partie, & l'autre vint en la puissance des ennemis. La nuict ensuyuant apres ceste bataille, aduint vn cas que ie vous diray, de merueilleux exemple, c'est que les Carthaginois apres ceste victoire sacrifierent a leurs dieux pour les graces de la victoire, & auec vne cruelle superstition, vne grande quantité de ces prisonniers Italiens & Grecs: & mirent si grande quantité de bois pour brusler ces corps, que le feu deuint si tres impetueux, qui brusla non seulement la tente du sacrifice, mais aussi le pauillon de leur capitaine, & vne infinité d'autres auec cruel spectacle d'vn chacun: par ce fait il se leua vn grand tumulte entre eux, tellement qu'il y en mourut grand nombre, les vns voulans esteindre le feu tomboyent dedans, les autres en voulant fuir hurtoyent entre les armes, les vns des autres. A ceste ruine la nuit en adiousta vne bien plus grãde pource qu'au camp d'Agathocles il se trouuoit bien enuirõ cinq mille Lybiẽs, ausquels il ne se fioit beaucoup, lesquels

quels delibererẽt celle nuict de s'enfuir & de s'aller ioindre auec les Carthaginois,parquoy à l'obscurité d'icelle se mirẽt en chemin, & estans ouys des gardes & sentinelles du camp Carthaginois,qui pẽsans que ce fust l'armee d'Agathoclesqui vint pour les assaillir,les cuidãt trouuer desordonnez (comme ils estoyent par l'exces du feu) leuerẽt vn tel bruit,que tout leur cãp se mit en fuite,& fut rompu:de sorte que nul ne se trouua qui fist teste,les vns fuyans par les champs, & les autres deuers la ville. Les citoyens oyans le bruit de leurs gens qui venoyent pour se sauuer dans la ville, & cuidans que ce fussent les ennemis qui les venoyẽt assaillir,estimans que leur cãp fut ja defait, entrerent en telle peur, que laissant la defence, se mirent en tel desordre,que si Agathocles en eust eu quelque indice,& y fut allé leur dõner vn assaut,il se fust fait celle nuict seigneur de Carthage,& du Royaume. La fortune ne s'arresta point encor là,car les cinq mille Lybiẽs retournãs au camp d'Agathocles (voyãs ce q̃ leur estoit aduenu)mirẽt en telle route &desordre le cãp d'Agathocles qui pensoit que c'estoyent les ennemis qui les venoyent assaillir,que fuyãs les vns deça, les autres delà,s'entrehurtoyent l'vn l'autre, pensans que leurs gens propres qu'ils rẽcontroyẽt fussent Carthaginois,& ainsi se tuoyẽt l'vn l'autre par grãde cruauté,ne leurs permettãt la nuict de voir l'erreur où ils estoyẽt,tellemẽt que par inaduertance,moururẽt cinq mil Grecs,& autant auparauant de Carthaginois, en fuyant & s'entretuant par vne mesme cõfusion. De maniere que cinq mil hommes sans armes rompirent (cõtre leur vouloir) trois exercites,auec merueilleux exemple du pouuoir de fortune en la guerre.

De la tonsure des cheueux des Prestes, & a quelle occasion, auec autres choses notables. CHAP. V.

C'Estoit anciennement vne grande moquerie &derision,de raser la teste à vn hõme,&possible que pour ceste occasiõ Dieu deffendit en la loy anciẽne,qu'vn Prestre ne se deuoit raser,ny la teste,ny la barbe,& moins la laisser croistre,mais bien de la tondre, & se faisoit parauanture,pour mettre difference entre ces Prestres,&ceux d'Egypte

d'Egypte, leſquels commencerẽt à prendre couſtume de ſe raſer les cheueux, à la mort d'Apis, qui fut adoré en Egypte pour Dieu, & depuis ils s'acouſtumerent encore à ſe raſer tout le corps, afin qu'auec la mondicité qu'ils vſoyent pour ſacrifier à leurs Dieux, ils n'euſſent ſur eux aucune ordure. Nous voyons au vieil Teſtament en pluſieurs endroits, que la tõſure des cheueux eſtoit vn grãd ſigne de moquerie, & choſe ignominieuſe, & meſmemẽt au Paralipomenon, où on lit que Dauid enuoya aucuns de ſes ambaſſadeurs à Hannon, Roy des enfans d'Amon, pour le conſoler de la mort de ſon pere, & Hannon ſoupçonnãt qu'ils fuſſent là venus pour eſpier la ſituation & gouuernemẽt de ſon Royaume, pour le luy vſurper, les fit prendre, & leur fit rõgner leurs veſtemens iuſqu'aux feſſes, pareillement leur fit raſer les cheueux, en ſigne de moquerie & vitupere, dõt en apres ſe ſuſciterent grandes guerres entr'eux. En l'hiſtoire des Lõbards on lit ſemblablemẽt, que quand Archpert eut prins le Royaume, il fit raſer la teſte à Rotaire, lequel auoit donné faueur à Limpert. On void auſſi dedans quelques liures, que quand S. Pierre preſchoit en Antioche, quelques meſchans pour luy faire grãd vergõgne, luy firẽt la courõne ſur la teſte. Ce ſeroit choſe de bõne conſideration, que quãd on voudroit conſacrer quelq̃ Preſtre en l'Egliſe Chreſtiẽne, qu'il pleuſt aux Prelats de leur raſer la teſte: afin que cõme la croix, qui eſtoit tant ignominieuſe, fut rẽdue digne de ſi grande gloire, apres que le Redẽpteur du mõde eut ſouffert en icelle, auſſi la tõſure des cheueux, qui eſtoit ſigne de vitupere, fut reueree par les Chreſtiens, puis que S. Pierre, ſucceſſeur de Ieſus Chriſt en terre, a eſté moqué & vituperé en icelle. Outre, que (cõme dit Beda *in hiſtor. Eccleſiaſt. Anglorum*) par la raſure des cheueux de la teſte eſt demõſtree la renõciation que le Preſtre doit faire des biens tẽporels qui luy ſont ſuperflus, n'eſtãs les cheueux que ſuperfluité du corps. S. Ieroſme dit pareillemẽt, que la raſure des cheueux d'vn Preſtre, eſt faite en ſigne qu'il doit reſequer de ſoy les richeſſes terriẽnes ſuperflues, & que la reſte des cheueux qui luy demeurent, ſignifie la partie que d'icelles il doit retenir pour le ſubſtantement de ſa vie: autres y adiouſtent, que celle forme de courõne qu'on

qu'on leur laisse, denote la couronne & le guerdon qu'il aura de Dieu, si cõbatant vaillamment cõtre le mõde, il en rapporte la victoire. S. Paul, outre l'anciẽne loy, deffend aux Prestres de nourrir leurs perruques. Il est sẽblablemẽt prohibé par Anaclet, premier Pape Romain, lequel a institué que les Prestres fussent cõsacrez par trois Euesques, & que le Pape qui estoit Euesque de Rome, fut aussi sousmis à ceste loy, & qu'il deuoit estre consacré de ces trois Euesques, à sçauoir d'Ostie, de Port, & de Velitene. Anastase premier, fut celuy qui ordõna qu'on n'acceptast au nombre des Prestres, aucun estropié, ny mutilé de mẽbres, ayant extrait ceste constitution de la loy ancienne. Car en ce tẽps, apres que les Prestres furẽt ainsi consacrez, il sembla bon aux peres de la primitiue Eglise, que les offices concernant le seruice diuin, & la cure des ames fussent entr'eux diuisez, afin qu'ẽ l'exercice d'iceux, ne vint à naistre confusion, ne sçachant chacun d'eux, iusques où se deuroit estendre son authorité: Euariste donc fut premier celuy qui diuisa les tiltres aux Prestres de Rome, & institua les sept Diacres, à l'imitation de l'institution des Apostres. Depuis, & enuiron l'an de nostre salut, 267. Denis diuisa les parroisses, tant aux Prestres de Rome, qu'à ceux d'autres lieux. Ce nom de parroisse, selon Polydore Virgile, semble estre tiré du nom d'vn Magistrat des anciens Romains, qu'ils nommoyent Parrochien, lesquels auoyẽt le soin de pouruoir & fournir aux Legats publics, du bois pour faire le feu, & du sel, parce que sans feu, & sans sel, les Hebrieux ne pouuoyent faire sacrifice, dont les Chrestiens en ont prins plusieurs ceremonies: de là vient que les Prestres qui doiuent administrer à leurs subiets, les choses necessaires à salut, qui sont les Sacremens, furẽt nommés en Latin Parroissiens (nous les appellons Curez) & ceux qui sont sous leur cure & charge, Parroissiẽs. Ie sçay qu'il y aura plusieurs Prestres qui seront bien aises d'entẽdre: d'où est deriué ceste coustume de raser les cheueux: mais possible aussi qu'il y en aura bien peu qui se mettent à obseruer la signification du signe, qui est de renoncer au desir des richesses temporelles, retenans pour eux seulement, ce qui leur est si necessaire pour sobrieté.

Horrible

Horrible tyrannie, & subiect de tragedie d'Aristotime.

CHAP. VI.

ARistotime, sous les faueurs & force du Roy Antigone, auoit tyrãniquemẽt occupé la seigneurie des Eleuliens, en laquelle il exerçoit sa puissance si intemperément, qu'il ne laissoit sorte de cruauté ou d'iniure, par laquelle il n'affligeast ces miserables citoyẽs: car il estoit de sa nature, le plus inhumain & cruel qu'homme de son temps. Il adioustoit à sa cruauté le conseil d'hommes barbares & bestiaux, ausquels il auoit donné non seulement l'administration du Royaume, mais aussi la garde de sa propre personne. Entre les autres grandes cruautez qu'il commit, est digne d'estre recitee pour exẽple, celle qu'il exerça cõtre Philotime citoyẽ assez hõnorable. Ce Philotime auoit vne fille d'excellente beauté, & merueilleuse grace, nõmee Micca, de laquelle estoit ardemment amoureux vn soldat fauori du tyran appellé Lucius: lequel manda au pere de la fille qu'il l'a luy deust enuoyer: Philotime troublé d'vne si malheureuse requeste, & cognoissant le pouuoir qu'il auoit enuers le tyran, craignãt q̃ pis n'ẽ aduint, luy & sa mere exortoyẽt la fille d'y aller: mais la ieune fille, qui plus que sa vie aimoit sa pudicité, cõme celle qui auoit esté noblemẽt nourrie, se iettant à genoux deuãt son pere, & l'ẽbrassant estroittemẽt, le supplia ne vouloir permettre, qu'elle s'exposast à tel deshõneur, & qu'il deuoit plustost desirer la voir morte deuãt soy, que si vituperablement deshõnoree: le pere esmeu de ses larmes en grãde cõpassion, cõmença à plorer chaudement, aussi fit la mere. Et ayant quelque temps demeuré sans resolution, Lucius impatiẽt de son immoderee paillardise, & ebrieté, ne la voyãt point venir, alla luy mesme tout indigné en sa maison: où la trouuãt à terre embrassant les genoux de son pere, par grandes menaces luy cõmanda qu'elle se leuast sur ses pieds, & le suyuist incõtinẽt: lors elle recõmençant sa plainte retardant & refusant de se leuer, ce cruel hõme, luy mettant ses habillemẽs par pieces, la despoüilla toute nuë, & la batit tref cruellemẽt: mais elle supportoit les batures auec telle constance de courage, que non seulement ne ietta vn moindre souspir, mais

mais ſe monſtroit encore preparee à en receuoir d'auantage. Le pere & la mere meuz à compaſſion de ſi horrible ſpectacle, auec grãds cris & larmes continuelles, ſe mirẽt à genoux deuant luy, le priant vouloir prendre pitié d'elle, & d'eux: mais voyãs qu'ils ne pouuoyent rien obtenir de ce cruel Barbare, commencerent à inuoquer l'aide des dieux & des hommes, dequoy plus indigné ce Barbare, tira ſon glaiue, & tua la vierge embraſſant les genoux de ſon pere. De laquelle horrible cruauté non ſeulement ne s'eſmeut le tyran, mais des citoyens qui blaſmoyent ceſt acte, les vns il faiſoit mourir, & les autres bãniſſoit: tellemẽt que plus de huict cẽs s'enfuyrent en Etolie: leſquels depuis eſcriuirent au tyran, le priant d'eſtre content de laiſſer retirer leurs femmes & enfans par deuers eux: ce qu'ils ne peurent aucunement obtenir. Quelques iours apres il fit cauteleuſement publier par vn trõpette, qu'il eſtoit content que les femmes des bannis peuſſent librement ſe retirer auec leurs biẽs & leurs enfans par deuers leurs maris: dequoy les femmes toutes reſiouyes, cõmencerẽt à faire leurs fardeaux, & à cercher les vnes des chariots, les autres des cheuaux, pour emporter leurs biens & leurs enfans: mais au iour determiné, eſtans toutes à la porte par où elles deuoyent ſortir, auec leurs chariots chargez de leurs biens & de leurs petits enfans, & comme elles vouloyent s'acheminer, ſuruindrent les Satellites du tyran, qui auec horribles menaces leur crierent de loin qu'elles s'arreſtaſſent, & arriuans à elles leur commãderent retourner arriere: puis furieuſement renuerſerent leurs chariots par terre, auec leurs biens & leurs enfans. Les miſerables, par la grande preſſe ne pouuoyent tourner arriere, ny ſeurement demeurer en ce tumulte, & ce qui eſtoit de plus grande cõpaſſion, eſtoit qu'elles voyoyent leurs petits enfans mourir tous briſez ſous les chariots, ſans leur pouuoir donner ſecours quelconque. En apres, ces ſoldats ayans aſſemblé les femmes, auec les enfans qui eſtoyent eſchappez, les firent cheminer, cõme vn parc de brebis, auec des baſtons, vers le Palais du tyran: lequel apres leur auoir oſté tous leurs biens, les fit toutes empriſonner auec leurs enfans. Ceſte grande cruauté deſpleut grandement aux citoyens, leſquels ne

ſçachans cõme mieux eſmouuoir le tyran à prendre pitié de ces femmes, prindrent les ſeize Veſtales conſacrees à Denis,& les firent veſtir d'habits ſacerdotaux,& prendre les choſes ſacrees du temple:& en ordre de proceſſion les acheminerent deuers le tyran, qui eſtoit pour lors en la place,à fin de luy demãder miſericorde pour ces femmes & enfans, les ſoldats qui eſtoyent à la garde du tyran eſmeus de la reuerence de ces religieuſes, leur firent vne aiſle,à ce qu'elles peuſſent paruenir iuſqu'à ſa preſence: Ariſtotime s'arreſta lors pour entendre que ces Dames luy vouloyent dire,mais ayant cõpris par le commencement de leur harangue ce qu'elles demandoyent, il ſe tourna tout deſdaigné à ſes ſoldats, & les reprint rigoureuſement de les auoir laiſſé approcher de luy; parquoy ces ſoldats n'ayant eſgard au ſexe,ny à la religiõ,auec des haſtes qu'ils auoyent leur donnerent des grãds coups de baſtonnades: & par ce moyen furent dechaſſees de deuant luy,& ſi furent condamnees de ce qu'elles auoyent fait,chacune à deux talens d'amende. Il y auoit vn noble citoyen en la ville nõmé Ellanique,auquel le tyran auoit fait mourir deux enfans,& neãtmoins à cauſe de ſa vieilleſſe ne le tenoit aucunement ſuſpect:ceſt hõme ne pouuant plus ſupporter l'outrage & cruauté faite à ſa patrie, determina trouuer occaſion de la venger par la mort du tyran:cepẽdant les citoyens qui s'en eſtoyent fuys(cõme nous auons dit) en Etolie, ayans fait vne aſſemblee de quelques gens vindrent en armes au pays des Eleuſiens, & occuperent quelques cõfins qu'ils fortifierẽt,& là s'arreſterent,deliberans de ces lieux eſmouuoir guerre cõtre Ariſtotime:& auec eux ſe ioignirent pluſieurs autres citoyens,qui eſtoyent ſortis hors de la ville,tãt qu'ils auoyent deſia forme d'armee. Ces choſes donnerent ſi grande crainte au tyran, qu'il s'en alla vers les femmes de ces citoyens qu'il tenoit priſonnieres: & pource qu'il eſtoit de courage felon & cruel, il penſa plustoſt pouuoir obtenir d'elles par menaces, que par douces paroles ce qu'il leur demãderoit,pource leur cõmãda par paroles rigoureuſes qu'elles reſcriuiſſent à leurs maris par Ambaſſadeurs qu'ils ſe deſiſtaſſent de leur entrepriſe, autrement qu'il feroit mourir leurs enfans, & foüetter leurs femmes

mes par toute la ville:à ses paroles les dames ne respõdirent riẽ:parquoy auec grãde cholere s'escria qu'elles luy dõnassent resolutiõ de ce qu'elles en vouloyẽt faire:lors aucune d'elles n'eut la hardiesse de respondre vne parolle,mais sans dire mot se regardoyẽt l'vne l'autre,demonstrans ne faire grande estime de ses menaces. Or entre les autres y estoit Megestene femme de Timoleon, laquelle tant par la noblesse de son mary, que pour sa propre vertu,estoit cõme principale,honnoree de toutes les autres:ceste cy à la venuë du tyran,ne se voulut leuer,& ne voulut permettre que nulle des autres se leuast, mais quand elle eut ouy les propos de ce tyran, sans soy leuer de terre,&sans aucũ autre signe de reuerẽce luy respõdit: Si en toy Aristotime, regnoit quelque prudẽce,tu ne t'adresserois aux femmes pour leur faire escrire à leurs maris ce qu'ils doyuent faire : mais bien les deuois renuoyer à eux, vsant de meilleurs propos, & auec meilleure consideratiõ que tu n'as fait,quand te moquant de nous, tu nous as ainsi trompees:& maintenant que tu vois que tu ne peux faire autre choses,tu presumes par nostre moyen deceuoir nos maris par paroles, comme tu nous as trõpees:de fait,tu t'abuses toy-mesme, car nous ne souffrirons estre par toy derechef trompees:& ne pense point qu'ils soyẽt si fols, que pour remedier à la mort de leurs enfans, & au dommage de leurs femmes, ils delaissent à faire ce en quoy ils sont tenus, pour la liberté de leur pays : car la perte de nous & de leurs enfans ne leur est point si griefue, qu'ils seront satisfaits,s'ils peuuent deliurer leur patrie & leurs citoyẽs de la cruauté,Megestene vouloit encore suyure plus outre,quand le tyran ne pouuant plus refrener son ire,commãda qu'on luy aportast l'enfant de la dame,& qu'il le vouloit occir en sa presence:mais tandis que les ministres le cerchoyent parmy les autres enfans prisonniers,la mere auec grande constance l'appella par son nom,& luy dit : Viença vers moy, mon fils,afin que tu meures plustost par mes mains que d'esprouuer la cruauté du tyran. Ces paroles esmeurent Aristotime à plus grand desdain,lequel mit la main à l'espee pour la vouloir tuer:mais se trouuãt pres de luy vn de ses grands familiers nõmé Cilon,il l'embrassa,& le garda de

si cruellement appaiser son ire: ce Cilon estoit vn de ceux qui pourchassoit auec Ellanique la mort de ce tyran, ne pouuant plus supporter ses meschancetez : ce fait, il appaisa tellement Aristotime, qu'il luy fit remettre son espee en son fourreau, luy remonstrant que c'estoit chose vilaine & indigne d'vn Prince, de se souiller les mains du sang d'vne femme. Peu de tẽps apres aduint vn grãd prodige de la mort du tyran, car estant au lict couché auec sa femme, pẽdant que les cuisiniers appareilloyẽt à mãger, fut veuë vne Aigle voler impetueusement sur le couuert du Palais, qui laissa tomber vne pierre droictement sur le toict de sa chãbre, & à l'endroit où il dormoit: puis iettãt vn grãdcry, disparut de la veuë de ceux qui la regardoyẽt. Le tyran lors s'esueilla par le bruit de ces gens qui auoyẽt veu ce cas, & tout espouuanté de ce prodige qui luy fut raconté, fit venir a soy vn deuinateur, auquel il se fioit grandemẽt, pour sçauoir que cela signifioit: lequel luy fit response qu'il eust courage, que cela denotoit que Iupiter auoit soin de luy, & le fauorisoit: mais il disoit bien le contraire aux citoyẽs, ausquels il se pouuoit biẽ fier pour la haine qu'ils portoyent à Aristotime, car il leur disoit que pour le seur, la vie du tyran estoit menacee du plus grand peril qui fut iamais. Pour ceste cause Ellanique & ses cõiurez penserent qu'il n'estoit plus temps d'attẽdre, & fut entr'eux resolu de le tuer le lendemain. La nuict ensuiuant Ellanique dormant, luy sembla en songe voir deuant luy l'vn de ses enfans qui auoit esté mis à mort par ce tyran, qui s'escriãt luy disoit. Mon pere pourquoy dormez vous? que tardez vous? auez vous doute de n'estre pas demain Prince de la cité? Ellanique dõc confirmé par ceste vision, alla le lendemain de grãd matin trouuer ses compagnons, qu'il exhorta dõner execution au fait designé. En ce mesme tẽps Aristotime eut des nouuelles que Cratere venoit à son secours auec force gens, & qu'ils estoyent desia logez à Olympie: dõt il fut tresioyeux, que luy sẽblant n'auoir plus occasiõ de crainte, sortit hors du palais accõpagné seulement de Cilon, & n'attendit point les autres qui venoyẽt vn à vn: quoy voyant Ellanique, & iugeant lors auoir bonne occasion de mettre l'entreprise à execution, sans donner le signe qu'il auoit ordonné à ses

ses cōiurez, leua les mains aux cieux, disant à hautevoix: Qu'attendez vous vaillans hommes, que ne faites vn beau spectacle au milieu de vostre cité? Alors Cilon mettant le premier la main à l'espee, tua l'vn de ceux qui estoyent ia sortis du palais pour accompagner le tyran: d'autre costé Aristotime voyant Thrasibule & Lampide esmeus contre luy, cuidant euiter leur furie, se retira au temple de Iupiter, ou il fut occis par ses persecuteurs: puis estant son corps tiré dehors publiquemét, fut criee la liberté au peuple: là s'assembloit la tourbe, mais peu de gēs y arriuerent deuant que les femmes, lesquelles de prime face, iouyeusement congratulerent à ceux qui par la mort du tyran auoyent rendu le païs libre. Cependant le monde courut vers le palais, la femme d'Aristotime auoit entendu la mort de son mari, & se doutant de ce qui luy seroit aduenu, s'enferma dans vne chambre, où de soy mesme s'estrangla. Ce tyran auoit deux fort belles filles prestes à marier, lesquelles ayās sçeu la mort de leur pere, s'enfermerent toutes deux en vne chambre, d'où elles furent tirees par force par le peuple, dont quelques vns les vouloyent tuer: mais Megestene auec autres dames deliurees, s'y opposerent, disans que ce seroit chose mal faite & digne de blasme, attendu que les cruels tyrans n'auoyent eu le courage de ce faire à elles mesmes: aux prieres de ces dames vn chacun s'arresta, & fut prinse resolution qu'elles mesmes se feroyēt mourir de leurs propres mains: eslisant telle mort que chacune voudroit. Lors elles furent mises en vne chambre, dont la plus grāde ne monstrant de visage, ny de fait aucun signe d'estre espouuantee de mort, s'osta sa ceinture, & l'attacha à vne piece de bois pour s'y pendre, exhortant sa sœur auec viril courage de faire le semblable: mais la plus ieune prenant sa sœur par la main, la pria qu'elle la voulust laisser mourir la premiere, & elle respondit: Tout ainsi comme cependant qu'il nous a esté permis de viure cōme sœurs, ie ne t'ay iamais rien refusé, aussi suis-ie cōtente de t'accorder, ce que tu me demandes en ceste derniere fin qui est que ie suruiue à toy, combien que ce qui m'afflige le plus, soit de te voir mourir. Apres ces propos, la ieune print sa ceinture, est l'autre l'admonestoit de la biē accou

ſtrer pres de l'os, afin qu'elle mouruſt pluſtoſt & plus facilement. Quand elle fut morte, l'autre deſpendit ſon corps & le couurit du mieux qu'elle peut. Puis ſe tournant deuers Megeſtene, la pria qu'apres ſa mort, elle ne permiſt ſon corps demeurer ſur la terre tout nud, & cela fait, elle ſe pendit auſſi du meſme laqs.

Pourquoy les hommes ne peuuent cognoiſtre la verité des choſes pendant qu'ils viuent.

CHAP. VII.

IL y a cinq cauſes principales pourquoy l'homme ne peut ſçauoir la verité des choſes pendant qu'il eſt en ce monde, & s'il les ſçauoit, il pourroit ſe reputer vrayement eſtre ſçauant. La premiere eſt l'ignorance de ſa fin: c'eſt à dire, ne ſçauoir à qu'elle fin il eſt creé, car c'eſt choſe certaine que s'il le ſçauoit, qu'il ne ſe trauailleroit pas moins pour y paruenir, qu'il fait pour acquerir dignités & richeſſes, eſquelles (parce que luy repreſēte ſon appetit) il luy ſemble que doyue conſiſter tout ſon bien. Mais il luy aduint en cela, cōme au fils d'vn Roy en ſon enfance, car qui luy demāderoit, qu'il aime le mieux ou la ſucceſſion d'vn royaume, ou vne pomme, ou des ceriſes, qui lors on luy mōſtreroit. Il n'y a point de doute qu'il choyſiroit pluſtoſt la pomme ou les ceriſes que le royaume, d'autant qu'il les trouue meilleures, parce qu'il en a veu & experimenté: Ainſi en aduiēt à l'hōme, auquel ſi on demandoit, lequel il aime le mieux ou richeſſe, ou ſciēce, il eſliroit pluſtoſt eſtre riche & puiſſant: ignorant que le ſeul ſçauant eſt riche: & qu'il eſt neceſſaire que le ſage ordōne & gouuerne, & que ſans la ſcience, le pouuoir n'eſt puiſſant, mais impuiſſant, & priué de puiſſance, & auſſi que la richeſſe ſans ſçauoir, eſt poſſeſſion de beſtiſe, abōdance de preſomption & accompliſſement de lourdiſe, mais le ſçauant ſuffit touſiours à ſoy meſme, & à d'autres, ayant en luy vn threſor abondāt qui iamais ne peut faillir: or tout cela procede à l'homme pour ne ſçauoir q̃lle eſt ſa fin. La ſeconde cauſe eſt de l'vſage des delectations corporelles, volontaires & ſenſibles, leſquels ſubmergent & couurent les ſentimens, non ſeulement du corps, mais auſſi ceux de l'eſprit & de l'intellect: tellement que ceſt

homme ainsi enueloppée en la fange de ce monde, est semblable à vne belle fille de Roy, à laquelle doit appartenir le Royaume du pere, & pour auoir commis adultere auec vn esclaue laid & noir, vient à perdre la succession. La 3. cause prouient de l'indisposition de la matiere, qui rend l'homme bien souuent incapable des sciences: & ce aduient quelquefois à cause des lieux & regions de sa naissance, par lesquels il vient à receuoir mauuaise complexion: comme en quelques parties Orientales & d'Affrique, ou les hommes naissent si bestiaux, à cause de la trop grande chaleur, qu'ils ne sont capables d'aucune raison: & au contraire, ez parties Septentrionales en aucuns lieux, pour l'extréme froid, & s'engendrent hommes aussi furieux que sont les Goths & Ostrogots, desquels aucuns mangent chair humaine. Et ces gens là se peuuent comparer à vne Aigle, au pied de laquelle on ait lié vne pierre qui la garde de s'enuoler par la violence qu'elle fait à la nature de cest oyseau, qui est de voler par dessus les nuës. La quatriesme est la difficulté des sciēces, car encore que l'homme voye que le desir de son ame, est de chercher ententiuement, & sçauoir la verité des choses hautes & profondes: toutesfois trouuant tant de difficulté à les entendre, il en abandonne l'entreprise, & se rend semblable à l'œil, qui se ferme ententiuement à regarder le Soleil, duquel sort vne esplendeur si penetrante, qu'elle esclipse, & le trouble tellement qu'il ne la peut regarder. La derniere & plus forte de toutes, est vne affection que l'homme a prinse en sa ieunesse, ez choses esquelles il a esté instruit, & mesmement quand il a esté long temps en ce desir: car lors la coustume se conuertit en nature. & pource est causee en l'ame de cest homme vne tresferme foy, & vn amour singulier à ces choses, hayant ce qui leur est contraire: & tout le monde est presque enseuely en cest erreur. Ne voyons nous pas les enfans des Turcs, qui deuant qu'ils ayent aage de raison, abhorrissent nostre foy & semblablement font les Iuifs. Nous voyons pareillement que les paysans, pour estre accoustumez aux lieux champestres, viuans grossierement, abhorrent la conuersatiō des gens de cour, & des villes: & de là est venu le prouerbe qui dit: que malheureux est l'oyseau qui est né

en mauuaise vallee, car par l'vsage & couersation d'icelle il ne s'en peut partir, encor qu'il en voye de meilleures. Non seulement en cela se cognoit la force de ceste habitude, car nous mesmes hayons ceux d'vn autre pays sans les auoir veus ou hantez, mais seulement pour en auoir eu mauuaise relation. Cest erreur est penetré iusques aux femmes, ausquelles est tant à gré ce qu'elles ont accoustumé, que combien qu'il soit mauuais, elles ont en horreur le contraire, encore qu'il soit meilleur. Finalement cest amour de l'vsage, & l'abhorrissement de ce qu'on ne sçait, s'estend quasi en toutes les choses d'electiõ. Pource est de besoin chasser de nos cœurs ces empeschemens, afin que puissions cognoistre (s'il est possible) la verité des choses: car en la cognoissance d'icelles, gist tout cõtentement en ce monde, & la voye d'auoir felicité en l'autre, imitans le bon laboureur, qui voulant bien cultiuer vn champ, en oste premierement les espines & mauuaises herbes, puis seme son grain. Aussi quand le Medecin veut donner santé à vn malade, il luy purge premierement l'estomach des humeurs corrompues, parce qu'en matiere mal disposee, la forme ne se peut introduire. Nous nous deuons donc efforcer en toutes sortes, car l'homme raisonnable qui ne veut consentir à la raison, mais seulement adherer à son appetit, est comme qui voudroit nauiger par les montaignes, & bastir en la mer: car lors l'effect de l'vn & l'autre seroit priué de sa propre fin.

Des choses monstrueuses qui seruoyent d'augures au temps passé.

CHAP. VIII.

AV temps passé, quãd par la permissiõ du vray Dieu, les oracles (qui estoyent faux esprits cachez en ces simulachres) dõnoyent responce aux idolatres, on voyoit plusieurs prodiges en l'air & en la terre. Et pource que, de nostre temps, que sommes en la vraye foy, nous n'en voyons point, il nous est difficile à croire ceux là que les autheurs recitẽt estre aduenus en leur tẽps. Et me semble que nous y deuõs adiouster foy: car puis qu'ils ont escrit les histoires des guerres & autres choses aduenuës de leur temps, y estant inseree la memoire de ces prodiges, nous ne

ne deuons point les croire en partie, ains estimer que si comme ils ont fidellement traité d'vne chose, qu'ils ayent par la mesme fidelité traité des autres, mesmemẽt quand elles sont confirmees par plusieurs autheurs. Entre les autres prodiges du temps des Romains, le plus notable fut celuy du Modenois, sous le Consulat de Lucius Marius & de Iulius Sextius consuls: Que deux montagnes se leuerent de leurs propres lieux, & se rencontrerent de telle impetuosité, que laissant grande flãme & fumee par l'air, par leur heurt furieux, & leur retour en arriere, non seulement destruisirent les villages qui estoyent entredeux, mais aussi exterminerent les bestes en la presence des voyageurs, & d'vne compagnie de cheualiers Romains. Pline raconte au mesme lieu, & dit que de son temps, & soubs l'Empire de Nerõ, Vessus Marcellus cheualier Romain, q̃ l'Empereur auoit mis pour luy au Royaume de Naples auoit au territoire Marrucin, quelques champs, l'vn deça, l'autre de là du grand chemin, l'vn estãt vn pré, & l'autre plein d'Oliuiers: aduint par vne esmerueillable vertu que ces deux champs changerent de place: car les Oliuiers se transporterent là ou estoit le pré, & le pré au cas pareil fut veu se trãsporter là ou estoyẽt les Oliuiers, qui fut iugé proceder par force de tremblement de terre, Cela n'est pas seulement recité par Pline, mais est aussi raconté aux Chroniques de plusieurs hommes de sçauoir & en vn liure de la guerre de ces deux montagnes. Combien aussi que Pline ne croye pas que les hommes soyent transmuez en Loups, il recite neantmoins, qu'Euante, autheur de non mediocre authorité entre les Grecs, raconte que ceux d'Arcadie ont escrit, qu'en Arcadie y auoit vn estang, auquel les hommes estoyent pour certain temps conduits par sort à le trauerser, & qu'ils se veautroyent en l'arene d'iceluy: se trãsformans en figure de Loups, & qu'ayans demeuré en c'est estat l'espace de 9 ans, ils reprenoyent leur forme ancienne, selon que le recite Fabius: lequel adiouste ainsi que Copas, qui a escrit l'Olimpiade, raconte, qu'vn appellé Demarque, auoit mangé les entrailles d'vn ieune fils, que ceux d'Arcadie auoyent sacrifié à Iupiter Lycee, & qu'il s'estoit transmué en Loup, & qu'il demeura en ceste forme 10 ans, & qu'apres

estre retourné homme, il auoit obtenu la victoire de la luite, au mont Olympe S. Augustin au quatorzieme liure de la cité de Dieu dit, que Varton recite le semblable. *Ie* ne puis croire que ce soyent faictes ces transformations, mais plustost qu'elles sembloyent telles par art diabolique On se deuroit esmerueiller des choses merueilleuses que dit Pline, car il escrit plusieurs choses reputees impossibles comme de transformatiõ de femme en homme, & toutesfois il ne le veut pas croire des choses semblables, ou moins impossibles, & qui sont apparues comme i'ay ia dit. Neantmoins qui considerera bien les escritures, possible ne s'esmerueillera point de ces transformations realement aduenues & non faintemẽt. Car nous sçauons qu'il est contenu en Genese, que les verges des Magyciens furent non, en apparence, mais en effect par voyes secrettes, muees en serpens. Or qu'elle chose est la plus facile muer vne verge en serpent: ou en vray corps d'vn homme (ie ne dy pas l'esprit) transformer en beste? L'opinion de sainct Augustin est valable, parce qu'il dit, qu'il sembloit à vn certain homme que sa fille fut muee en vne ieune iument, & l'ayant menee à sainct Hilarion l'ayant iceluy sainct regardee, il dit qu'il voyoit vne femme, & non vne iument: pource il fit son oraison, laquelle finie, le pere reuid sa fille en son premier estre: Parquoy lon peut iuger que telle chose se monstre à l'homme, qui n'est pas, & que telle chose est apparente, & nõ point existente. Mais retournons aux augures. On a veu par plusieursfois, qu'à l'ouuerture d'vne beste, on ne luy trouuoit point de cœur, comme il aduint la premiere fois que Cesar dictateur s'assit en la chaire doree, & lors fut disputé entre les Aruspices, s'il se pouuoit trouuer vn animal sans cœur. Pline recite & Cicer. de Diuin. que Caius Marius immolãt en Vrique, il ne fut point, au cas pareil, trouué de cœur en la beste: mais on peut bien presumer q̃ cela ne venoit point de la nature, ains de ce q̃ ces faux esprits trõpoyẽt ainsi les gens, ostãt le cœur des bestes lors qu'on ne sacrifioit, sçachans biẽ ce qui en deuoit aduenir. Il s'est aussi maintesfois trouué deux cœurs en vne beste car nous lisons qu'au sacrifice que fit Marc Marcel, auant qu'il mourut en la bataille, qu'il eut cõtre Annibal, le premiers

mier iour il ne fut point trouué de cœur aux bestes qu'ils sacrifierent,& le iour suyuant en l'autre sacrifice, il en fut trouué deux. Pline recite au lieu preallegué qu'en Paphagonie les perdrix ont deux cœurs, ce que pareillement dit Tehophraste, entre les philosophes tres-experts aux choses naturelles, comme recite Aulugelle en son sixieme liure, quinzieme chapitre. Theopompe dit, qu'en Bisaltrie, le lieure à deux foyes: & en aucuns lieux les brebis n'ont point de fiel, comme au pays d'Eubœe. En Nasse elles sont tout au contraire, car elles l'ont tres-grand, & double:& les grenouilles qu'on appelle Rubetes, ont deux foyes, l'vn venimeux, & l'autre medecinal, & quand elles meurent les formis y accourent, & mangent le medecinal. On dit que le iour que mourut Pirrhus, on vid en sacrifiant les testes des bestes mortes, qui leschoyent par terre leur propre sang. L'an qu'Annibal fut veincu des Romains, sous Publius Ælius, & Cneius Cornelius consuls, on vid les fromens naistre sur les arbres: & Aristandre Grec, recite en son liure des prodiges, (& est confermé par C. Epide Romain, en ses Commentaires) que quelques arbres ont esté muez en autre espece d'arbres. Nous lisons pareillement, qu'en la guerre des Cimbres, fut ouy en l'air vn bruit d'armes, & son de trõpettes: aussi la troisieme annee du consulat de Marius, furent vuës deux armees au Ciel qui s'alloyent rencontrer d'Orient en Occident, & plusieurs semblables prodiges, desquels fait mention sainct Augustin, en son liure de la cité de Dieu.

Combien est grande l'erreur des Princes Chrestiens de permettre le duel.

Chap. IX.

TOut ainsi comme l'abus est venu, quasi en toutes les choses du monde, par la froide charité qui est és hommes: & par leur malice tant augmentee, ainsi est aduenu du duel, lequel estant par les grand Princes, lors qu'ils s'exercitoyent aux armes, tant honnorablement admis en certains cas, & differens de tres-grande importance, qui ne se pouuoyent terminer autrement: est venu à esté

a esté tellement corrompu, que tout simple & priué soldat, pour petite occasiō presume luy estre licite de le tenter. Et ce qui me rend plus estōné, est de voir que les Princes Chrestiēs seulement le permettent combien qu'à eux plus qu'à nuls autres par loy expresse il soit defendu : & est augmenté tellemēt cest abus, que si Dieu ny pouruoit ie crains de voir vn iour, que les prelats d'Eglise le permettent aussi. Ce duel & combat est prohibé au Chrestiē qui le fait: à celuy qui le permet, & à celuy qui le void par raison diuine & humaine, tant Canonique que Ciuile. Il est defendu par raison diuine par cest argument. Tout acte par lequel Dieu peut estre tenté, est prohibé au Chrestien par le commandement de Dieu: car il est escrit: Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu: que Dieu soit tenté par lequel on le prouue en ceste sorte. Faire preuue des choses qui ne se peuuent conduire à fin, par voye naturelle, mais seulement par œuure diuine, les tentant, est tenter Dieu: comme il aduient aux choses de purgatiō, où il est tout notoire, que par voye naturelle le plus adextre, & puissant veincra le foible & moins adextre: & le contraire (qui est, que le plus fort soit veincu du plus foible) ne peut aduenir sinon miraculeusement, mettant dōc ces personnes en vn camp si dissemblables, lon cherche la victoire en celuy qui a la raison, afin que la verité soit manifestee : ainsi donc lon tente Dieu en voulant qu'il face miracle, ce qui aduiendroit si le foible estoit victorieux du fort, ce que seroit contre nature. On le preuue encore estre defendu par raison diuine, par cest autre argument: Quād vne loy defend vne chose, elle defend aussi de faire ce pourquoy on peut faire la chose defendue, estant donc defendu par la loy diuine de tuer personne: le duel est pareillement defendu, veu que par iceluy peut aduenir homicide. Il se preuue encore par c'est autre: Le diuin commandement defend toute action qui s'esloigne de la fontaine de charité, laquelle est guide de toutes vertus, & dechassans tout vice: L'acte du duel est aliené de charité: vni au vice. pource que charité n'est autre chose qu'aymer Dieu & son prochain, & venant au combat on cerche de tuer son prochain, en desobeissant à Dieu. Il est pareillemēt prohibé, par la loy canonique, d'autāt qu'elle

suit

fuit tousiours la Diuine, & par la raison que l'vne le defend, est defendu par l'autre. Le duel est aussi defendu par la loy des hommes, & la preuue est, que tout ce qui repugne & contredit à l'equité naturelle, est prohibé par la raison des hommes, car ceste raison est fondee sur l'equité naturelle: l'equité de la raison des hômes, veut que celuy qui commet crime, soit puny, & que l'innocent soit absous: toutesfois par ce duel aduient bien souuent le contraire. Il se preuue encore par cest autre argument: l'equité naturelle sur laquelle (comme nous auons dit) est fondee la raison des hommes, est entieremẽt pour la conseruation & augmẽtation d'iceux. L'action donc qui tourne en la destruction & diminution des gens, est defendue: or que ce soit le duel, il se prouue, pource que par iceluy les hommes s'entretuent, lesquels sont de plus grand prix que chose qui soit au monde. On le preuue encore par l'argument suyuant tout acte qui repugne aux preceptes de l'equité naturelle. est prohibé par la raison des hommes, car elle est fondee sur icelle cõme nous auons dit. L'vn de ces preceptes est, que nul n'aquiere honneur ny profit, au dommage d'autruy: l'autre que nul ne desire à autruy, ce qu'il ne voudroit pour soy-mesme: or cest acte de duel contredit à l'vn & l'autre, parce que celuy qui s'y conduit, cerche sa gloire, par le vitupere & dommage de celuy contre lequel il combat, qui est son prochain, & desire à autruy ce qu'il ne voudroit pour soy mesme, à sçauoir le veincre & tuer. Il est defendu encore de raison Ciuile, par ceste reigle: Le droit Ciuil defend tout acte par lequel la iustice soit deniee aux parties, ou faire iniure: or en ce combat aduiẽt le plus souuẽt le cõtraire, c'est que l'innocent meurt, & le coulpable reste en vie, tellemẽt que par ce moyẽ, la iustice n'a point de lieu.

Des merueilleuses proprietez de l'Asne. CHAP. X.

ENtre toutes les proprietez des bestes, celle de l'Asne est esmerueillable, car il est si domestic, qu'Isidore dit que son nom est prouenu de ce mot, Asseoir, d'autant qu'anciennement les hommes montoyent dessus: ou biẽ de la dictiõ Grecque *Asinos*, cõposee de A, qui est diction

Grecque

Grecque priuatiue, qui signifie Sans: & νοῦς, qui signifie Sens : tellement que ces deux dictions assemblees signifient, sans, sens, aussi dit-on qu'il a peur de passer sur vn põt, sous lequel on peut voir passer l'eau, pource qu'ayãt le cerueau debile, il a peur par instinct naturel de tõber dedans: il craint aussi pareillement d'entrer en l'eau pour basse qu'elle soit, craignant que par le cours d'icelle, son cerueau ne se trouble, & qu'il ne se noye, ce qui procede de la cognoissance qu'il a de son imperfection. Cest animal est paresseux, & melãcolique, pource qu'il est froid, sec, sans memoire, laborieux, & propre à porter faix : par sa grande fragilité, il ne peut viure és regions froides, & s'il y vid d'auanture, il n'aime point l'action generatiue, & ne peut engendrer. Il porte mieux sur les reins que sur le dos ny sur les espaules: car estant melancolique, il a les os de derriere plus forts & plus secs, car là est le signe de la melancolie, & pource il a la peau si dure & espesse en cest endroit, que combiẽ qu'on le frappe de gros bastõs, on ne le peut faire mourir sinon qu'à grand peine : aussi parce qu'il est ainsi de terrestre nature il est peu disciplinable, & s'engraisse mal aisément. Albert le Grand dit, que pour ceste mesme cause, il endure grand mal de teste, & meurt souuẽt tresbuchãt la teste d'vn costé, & que par la pesanteur de sa teste, il luy tõbe souuẽt sus le poulmõ, vne humeur espaisse & visqueuse, qui luy cause difficulté d'haleine, & le fait tomber en pasmaison. Il mange peu, & tãt plus s'enuieillit, d'autãt plus boit qu'autre animal. Sa grãde froideur & siccité, ne le permet esmouuoir à engendrer au tẽps des autres animaux, à sçauoir, auant l'equinoxe hyemal, ou bien sous l'equinoxe: ains au mois de May, quãd le Soleil mõte, quasi à l'angle droit de l'equinoxe, & lors sa grosse humidité estant dispersee, & diminuee, il s'esmeut à cest acte par telle furie, qu'il semble deuenir fol, & mesmemẽt quand il est ieune. La grosseur de son cuir prouient, comme nous auons dit, de ses grosses humeurs, & celuy qui fera semeler ses souliers du cuir sur lequel l'Asne aura long tẽps porté la charge, il ne les consumera point, les portast il long tẽps, par lõg voyage & chemin pierreux, & à la parfin s'endurcirõt en sorte que les pieds ne les pourront endurer. Albert le grand

le ra

Ie raconte par preuue. De ceste siccité vient que le laict d'Asnesse est si subtil qu'il n'a en soy point de caillé, & pource on en baille aux ethiques, ou Phtysiques: encore dit-on que la blãcheur de ce laict, sert de beaucoup pour faire belle chair, & pour la nettoyer: pource racõte Pline, que Poppee concubine de Neron, se baignoit souuent au laict chaud d'Asnesse. C'est animal a par coustume d'vriner au lieu où il sent qu'vn autre Asne aura vriné. Il est fort hay des petits oyseaux, pource qu'il rõge les espines des buissons, où ils font leur nid, & auec son horrible voix les iette par terre, & les fait fuïr, s'ils sont dedãs. Le Corbeau est son ennemy naturel, tellemẽt que s'il a quelque escorcheure sur l'eschine, il vole dessus, & l'y picque auec son bec, & par ce mesme moyẽ les petits oyseaux aussi se vengẽt de luy: mais le Corbeau, sur tous les autres, tasche à luy creuer les yeux auec son bec, contre leq̃l luy sert de deffence la cõcauité d'iceux, la durté de sa peau, & la propre agitation de ses oreilles: car en fermãt les yeux, il les chasse de ses oreilles. L'ours est aussi son ennemy, lequel le cherche souuẽt pour le tuer, desirant mãger de sa chair cruë. Il ne veut boire qu'aux fontaines où il est accoustumé, & où il peut passer sans se moüiller, & ce qui est esmerueillable, est, q̃ si on luy trouble l'eau, encore qu'il ait grand soif, à grand peine voudra il boire, si on ne luy baille eau semblable à ceste là; & dit Pline, qu'à fin qu'il boiue il le faut descharger de sõ fardeau, si on ne l'y peut contraindre autrement L'asne aime son Asnon de si grãde amour, que pour craintiue qu'elle soit de nature, ne craindra pourtãt de passer à trauers d'vn feu pour l'aller trouuer. Aristote dit q̃ l'Asnesse demeurera autãt de tẽps à conceuoir qu'on luy baillera à mãger de grains d'orge baignez en sãg de Mulet, & qu'à la generatiõ des Mules, on ne doit prẽdre Iument qui ait moins de 4. ans, ny plus de dix. Et pource que naturellement nulle beste n'habite auec autre que de son espece, les Pasteurs q̃ veulent faire engendrer vn Mulet, par vn Asne, & vne Iument, vsent de cest artifice, c'est qu'ils nourrissent l'Asnon de ieunesse auec laict de Iumẽt en lieu obscur, afin qu'il le prẽne. Par ce moyẽ paruenu en aage, cõme adultere, viẽt à aimer les Iumens, & par mesme moyẽ nourrissent les poulains des

Pli. liu. 8. chap. 43.

Arist. li. 2. de la generation des bestes ch. 6

Iumens auec laict d'Asnesse, puis apres habitent volontairement auec les Asnesses, & s'il aduient que la Iument soit prinse, & que l'Asne vse encore auec elle, incontinét sa grossesse se corrópra, par la grande froideur de l'Asne: ainsi en aduient-il à l'Asnesse si le Cheual se ioint à elle & par la mesme raison. Le Mulet qui naist de l'Asne & de la Iument ne peut engédrer: la cause selon Aristote, est que estát (comme nous auons dit) la semence de l'Asne froide & à icelle se ioignant la semence de la Iumét, laquelle (à respect du sexe feminin) est aussi de complexion froide, par tant ce qui est engédré est si froid, qu'il ne peut estre propre à generation. Et combien que Pline dit, qu'elles ont souuent pouliné, ce n'est pas pourtát naturellement, ains plustost comme chose prodigieuse. Aristote cócede aussi qu'ils engendrent: mais que le fruict ne se peut esleuer: Theophraste dit qu'en Cappadoce ils engendrent & poulinent. Aristote recite, que l'Asne s'engraisse plus en beuuant de l'eau trouble, que de la claire, & qu'il l'aime mieux, au cótraire de la vache. Le poulin de l'Asnesse est de si courte memoire, qu'allát apres sa mere, si elle s'esloigne de luy de cinq pas, il ne la suit plus, mais s'arreste là. On dit que l'Asnesse a par coustume quád elle veut pouliner, de se retirer en lieu obscur: & l'opinion d'Albert le Grand est qu'elle le fait pour la debilité des yeux de son petit. C'est chose experimentee (selon le mesme autheur) que prenant son foye, & le faisant boüillir, pour rostir en vn mesme iour, qu'il profite aux malades du mal caduc, moyénant qu'ils en vsent: & leur fait la mesme operatió ses ongles bruslees, en beuuát en poudre le pois de trois ducats, & tous les iours vne once: l'éplastre qui sera faite de ces ongles dissoudra les escroüelles, & guerit les fentes qui viénent aux mains en Hyuer, à cause du froid. Ses ongles pilees & mis en poudre, puis appliquez sur vne apostume percee, seruét beaucoup. Só vrine est fort profitable à la douleur des reins, causee par grosse humidité, & sa fiéte bruslee ou nó, si on en fait emplastre restreint le flux de sang, & si on fait de la fumee en vne maisó auec le poulmon d'vn Asne, les vers s'enfuiront. Derechef sa fiente baignee en vinaigre, & appliquee au nez en vn drapeau par plusieurs fois, restreint le flux de sang qui en vient

Aristote vt supra.

Pli. li. 8. chap. 44. Arist. ch. 3. des bestes.

viendroit,& mettant vn emplastre au front de la mesme matiere, fait le mesme effect. Et dit Pline que son laict, & son sang seruent contre la morsure du Scorpion. Son vrine auec du nard,augmente & conserue les cheueux:& ses os pilez,& beus,deliurent l'homme de venin. Aristote, Albert le grand, & Pline recitent infinité d'autres vertus, qui sont en cest animal tant mesprisé, qui seroyent trop longues à raconter.

La grande constance d'Aretaphile Cyrenee.

CHAP. XI.

LA constance de la noble Aretaphile de Cyrenee, est digne d'estre mētiōnee par tous les siecles:elle estoit fille d'Eglator, & femme de Fedin,qui estoit par noblesse,& richesse,vn des premiers de celle ville:elle fut de son temps nō moins de beauté doüee,que de prudence,&eloquence en son parler. Aduint que Nicocrat ayant occupé la tyrannie,& condamné plusieurs citoyens à mort,entre les autres cruautez qu'il commit,il tua Melampe Prestre d'Apollo, pour encore vsurper cest office sacerdotal. En apres ayāt par tromperie fait mourir Phedin, mary d'Aretaphile,print à femme Aretaphile,par force,& cōtre sa volonté:& ne cessant de iour en iour,à s'enorgueillir enuers les citoyens,vsant & augmentāt sa cruauté,en fit par vne furie siēne mourir grād nōbre:& pource qu'il les falloit enseuelir hors de la ville:& estant aduerty qu'aucuns feignoyent estre au nombre des morts,&se faisoyēt porter dehors pour eschapper sa cruauté, il fit demeurer ses soldats à la porte de la ville,lesquels auec dagues, & grās poinçons de fer, tous rouges de feu perçoyent ces corps, pour s'asseurer s'ils estoiēt vifs ou morts.Ces choses desplaisoyēt merueilleusemēt àAretaphile sa femme,laquelle meuë à grande cōpassion de sa patrie, outre la grande haine qu'elle luy portoit,pour l'assassinement qu'il auoit vsé enuers son bien aimé Phedin, determina hazarder sa vie pour luy faire perdre la sienne.Et combien que Nicocrat l'aimast tres-ardēment, & que pour luy cōplaire luy fist infinité de graces,non pourtāt osta de son esprit ceste magnanime deliberation : & quand par la puissance du

tyran tous les citoyens perdoyent l'espoir de la deliurance de ceste tyrannie, elle seule se confermoit tousiours en plus grande esperance, de trouuer l'occasion de le faire mourir. Elle adioustoit à sa deliberation la memoire de la Thebaine Pheree, tant renommee au monde, & en desiroit fort l'imitatiō: mais pource qu'elle n'auoit la commodité des compagnes comme eut Pheree, delibera pour mettre à fin son entreprinse, de faire mourir le tyran par venin: par lequel moyen elle encourut de grands dangers (cōme nous dirons) d'autant qu'elle faillit par plusieurs fois à son dessein, & finablement y estant surprinse, ne fut suffisante sa dissimulation, laquelle fut conuaincuë auec tres-certains argumens. Alors Caluie mere du tyran qui grandement la hayoit comme femme de fier courage, persuadoit qu'on la fist mourir de grief supplice: mais la grande amour que Nicocrat luy portoit, & le grād cœur qu'elle monstroit, respondāt à ses accusateurs, furent cause qu'on ne diligenta sa mort: toutesfois apres grāde cōtrainte, estant par clairs indices conuaincuë, & ne pouuāt plus s'excuser, qu'elle n'eust preparé ce venin pour luy, en la presence des iuges courageusement luy dit: Ie confesse, mō mary, que ce breuuage a esté par moy apresté, pour te le dōner, non toutesfois que i'aye iamais pensé, ny aucunement sçeu que ce fut venin, ains vn breuuage amoureux: car me voyāt enuiee de plusieurs Dames, à cause de l'amour qu'elles cognoissent que tu me portes: & d'autāt que ie suis esleuee en gloire & richesses par dessus elles, doutant qu'elles ne procurent par tous moyens, de te attraire à les aimer, i'ay fait ceste liqueur afin q̄ tu m'aimasses plus fermemēt: parquoy si i'ay failly en cela, ie ne dois point estre punie, veu qu'à ce m'a incité l'amour que ie te porte, & nō point par haine: & neantmoins si ie dois estre punie, ie ne merite point la mort cōme empoisonneuse, mais bien comme femme qui ay voulu practiquer des enchantemens & breuuages par trop aimer mon mary, & pour rendre son amitié correspondāte à la mienne. Se deffendāt la Dame auec ceste constance, l'excuse sembla au tyran aucunemēt vray-semblable, pource ne voulut qu'on la fist mourir, mais il permit biē qu'on la tourmentast par gehenne, pour luy faire confesser la verité.

Caluie,ayant fait appareiller les tourmens,luy en fit tant donner,& tant elle-mesme luy en donna, qu'elle en fust lassee,toutesfois Aretaphile ne confessa aucune chose;au moyen dequoy elle fut deliuree,& iugee incoulpable par Nicocrat,lequel se repẽtit fort d'auoir permis qu'elle fust tourmentee : bien peu apres vaincu de grãde amour s'efforçoit auec plusieurs dons de la reconcilier en son amitié. Elle comme prudẽte & sage,dissimuloit de l'aimer au possible, mais retenant en son esprit le souuenir de tant d'offenses receuës,attendoit le lieu & temps de s'en venger : & pendant qu'elle resoluoit en son esprit le moyen qu'elle pourroit tenir,se presenta à elle ceste occasion:Elle auoit de Phedim vne ieune fille, de grande beauté & vertueuses coustumes,& ayãt Nicocrat vn frere, nommé Leandre, ieune fort dissolu, & adõné à l'amour des femmes,elle tascha de l'attirer en l'amour de sa fille, en sorte que par enchantemens & breuuages amoureux, qui luy auoyent esté enseignez, facilemẽt l'attira à l'aimer principalemẽt pource que la fille estoit instruite par la mere de luy monstrer signe d'amour. Apres cela,elle fit tãt que Leandre pria son frere, de luy donner pour femme, ce qu'il obtint par le cõsentemẽt d'Aretaphile. Apres les noces,Leãdre qui aimoit fort la ieune dame, ne se pouuoit saouler de luy faire caresses, & luy donner contentemẽt: parquoy vne nuict par le cõseil de sa mere,elle l'exhorta par bon moyen de vouloir procurer la mort de son frere, & faire cest acte genereux de vouloir deliurer son pays de si grande tyrãnie,& qu'il se tinst tout asseuré que pour recompense de ce bien,il seroit esleu par les citoyẽs pour Roy legitime:ioint que s'il ne le faisoit, & que son frere vint à estre tué,ce qu'il ne pouuoit aucunemẽt eschaper, sa vie mesme ne seroit pas trop seure,luy remõstrant par diuers exemples la cruauté de son frere, qui nõ seulemẽt vouloit tenir les citoyẽs soubs le dur ioug,mais aussi luy mesme qui estoit son frere:& qu'il soit vray, disoit elle, regarde qu'il n'estoit pas en ta liberté de prendre femme sans l'en prier. Leandre à la persuasiõ de sa femme fut induit à l'instant à conspirer cõtre son frere, & mesmemẽt oyant que cela estoit agreable à Aretaphile. Parquoy cõmuniquant son entreprinse à Dannides, son familier &

feal amy, auec l'aide d'iceluy, vn iour le tua, & se fit Seigneur du royaume, par la possessiõ duquel il se fit si puissant, que mesprisant Aretaphile & ses exhortatiõs, il fit par effect cognoistre au mõde, qu'il estoit plustost homicide de son frere, que conspirateur de la mort du tyran : parce qu'il gouuernoit le royaume, auec iniustice, & imprudẽce encore qu'en apres il commençast quelque peu à auoir sa belle mere en aucune reuerence. Au moyen dequoy elle voyant n'auoir encore deliuré ses citoyens de tyrannie, delibera de le faire mourir aussi: parquoy secrettemẽt elle suscita Anabe, homme fort belliqueux, natif de Lybie, de faire la guerre à Leandre : ce qu'il fit, lequel s'estant approché auec son armee, elle appella Leãdre, & luy dit que ces Capitaines n'estoyẽt esgaux ny en prudẽce ny en force à l'ennemy, & que ce n'estoit point son aduantage d'auoir noise à personne, iusques à ce que par puissance il n'eust bien asseuré son pied dans ce royaume: pourtant le cõseilloit de tascher par tous moyẽs à pacifier auec Anabe : luy promettant de trouuer moyen elle mesme, qu'il pourroit parler & communiquer facilement auec Anabe: Leandre trouua bon le conseil de sa belle mere, & l'accepta, lors elle commença à pratiquer l'assemblemẽt d'eux deux: mais deuãt le temps designé, elle enuoya quelques fiés messagers fiables pour prier Anabe, que quand Leandre sortiroit, il le tuast, ou fist prisonnier, luy promettant pour ce faire, grande somme d'argent. A quoy le Lybien prestant l'oreille, le promit faire. Leandre craintif de nature (comme sont coustumierement les tyrans) differoit tousiours ce parlement: mais pour la hõte que luy faisoit sa belle mere, q̃ l'accusoit d'estre coüard & peu resolu, & voyant qu'elle s'offroit luy faire compagnie, finalement se mit en chemin, & sortant hors tout desarmé, & voyant approcher Anabe auec les siens, il cõmença fort à craindre, & s'arresta, disãt ne vouloir aller plus outre, ains attẽdre là ceux de sa garde: Aretaphile ores par remõstrances, & ores par paroles ignominieuses, blasmant sa coüardise, taschoit tousiours le pousser auant, & finalement le prenant par le bras, tant pour luy donner courage, que pour l'y pousser par force, tant fit qu'elle le conduisit deuant Anabe, & le liura prisonnier entre ses mains, lequel le fit

le fit curieusement garder, attendant que la somme d'argent qu'on luy auoit promise luy fust enuoyee: Elle alors s'en retourna en la ville, ou elle manifesta tout le succes, & ce qu'elle auoit fait pour deliurer la patrie des mains du tyran, adonc fut amassé l'argent promis, & enuoyé à Anabe, lequel liura Leãdre entre les mains d'Aretaphile, laquelle le mit en la puissance du magistrat, qui le fit coudre en vn sac, & ietter dedãs la mer, & sa mere Caluie fut bruslee. Adonc tous les citoyens accouroient vers Aretaphile, & se mettoyẽt à genoux deuant elle, & la celebroyẽt digne de grandissime louange, pour auoir auec si grand danger de sa personne, sauué sa patrie, & la forcerent de prendre auec le magistrat la charge de les gouuerner: ce qu'elle fit, & s'occupa en ce gouuernement iusques à ce qu'elle l'eust reduit en estat pacifique: & depuis ayant remis son office entre les mains du Senat, se mit en vn monastere des vierges sacrees, ou elle vesquit priuément & paisiblement tout le reste de sa vie.

Vne lettre escrite par le Senat d'Athenes aux Lacedemoniens. CHAP. XII.

ENtre les Atheniens, & les Lacedemoniens, fut suscité vne tresceruelle guerre, sur le different de quelques cousins, pource estans venus en bataille campee, les Lacedemoniens furent rompus & desconfits par les Atheniens: les vaincus demanderent trefue aux victorieux, & pour plus facilemẽt les y disposer, y enuoyerẽt pour ambassadeur le renommé philosophe Euxin: lequel auec si eloquent stil parla à ce Senat en la louange de la paix, & auec si belles & doctes raisons fit sa remonstrance, q̃ non seulement la trefue leur fut concedee par les Atheniens, mais aussi leur remirent pardon les cousins qu'ils pretẽdoyent leur appartenir, tant eut de puissance la harangue d'Euxin: par lequel le Senat d'Athenes leur rescriuit ceste lettre. Le Senat & peuple d'Athenes, mande salut & paix aux Lacedemoniens. Nous appellõs les dieux en tesmoignage, qu'en la bataille passee nous auõs eu plus de desplaisir pour vous veoir ainsi sanguineusement vaincus

qu: n'auons eu de plaisir de nous voir victorieux : parce qu'à la fin les effets de la guerre sont tels, qu'aux victorieux le dommage est certain ; & aux vaincus l'vtilité est doubteuse. Nous eussiós bien voulu que ce q̃ maintenãt nous demãdez, eussiez demãdé auparauãt: mais qui peut on faire si le sort est tombé sur vous & sur nous, & que vouz ayez beaucoup perdu en ceste guerre, & no⁹ n'ayõs eu aucune vtilité de vostre perte? Puis q̃ la reigle est certaine, que tout ce que les dieux ont ordonné, ne se peut sçauoir par humain iugement, ny empescher par humaine puissance : vous nous demandez la trefue pour trois mois, afin que durant ce temps, accord soit traité entre nous: Nous vous respondons que le Senat d'Athenes n'a point accoustumé de faire trefue, pour en apres recommencer la guerre: ains à pour loy tres-ancienne, qu'il accepte librement guerre cruelle, ou bien il accorde librement la paix perpetuelle. Nous nous efforçons en temps de paix d'attirer en nos Academies des hommes sages, pour nous valoir de leur conseil en temps de guerre : & iceux nous conseillent maintenant de ne faire point trefue soubs condition suspecte, & nous semble qu'il nous conseillent bien: car vne paix feinte est beaucoup plus dãgereuse, qu'vne guerre ouuerte. Le philosophe Euxin vostre ambassedeur a si eloquemmẽt parlé en ce Senat, que se seroit chose irraisonnable luy desnier chose qu'il ait demandee : aussi est ce chose plus honneste conceder la paix à celuy qui la requiert par paroles, que à celuy qui la demandé auec la lance: Or nous disons, & vous faisons à sçauoir maintenant, que nostre Senat accorde de bon cœur à vous Lacedemoniens loyale paix, vous deliurant du soupsçon de la guerre: & se faisons afin que le monde sçache que les Atheniens sont de si grand cœur cõtre les audacieux, & si grãs amis des sages, qu'ils sçauent chastier les fols capitaines, & se laissent commender par les sages philosophes. Vous sçauez bien que tout nostre different est yssu par possession des villes assises sur le riuage du fleuue Milin: Par ceste lettre dont nous vous disons, & iurons par les dieux immortels, que nous vous renonçõs, tout le droit que nous y pretendons, à la charge que à l'écontre, vous nous donnerez Euxin vostre ambassadeur,

car l'heureuse Athenes aime mieux vn Philosophe en son Academie, que toute vne prouince pour sa republique. Et vous Lacedemoniens, ne reputez acte de legereté, d'auoir changé l'Empire & seigneurie de plusieurs, pour nous laisser commender par vn seul homme : car ce Philosophe nous enseignera à bien viure, là ou nous donniõs en ce pays là, occasion de mal mourir. Et puis que de si anciens ennemis, nous nous declarons vos si vrais amis: nous voulons non seulement vous deliurer de la guerre, & vous enuoyer la paix: mais vous voulons encores dõner conseil pour la conseruer : car la medecine qui conserue la santé, est de plus grande excellence: que n'est celle qui dechasse les maladies: Or voicy le remede. Tout ainsi que vous souhaittez que vos iouuenceaux s'exercent aux armes, ainsi soyez diligẽs que vos enfans apprẽnent les lettres, au temps: car tout ainsi qu'on fait la guerre auec les cruelles lances, aussi auec douces paroles se obtient la paix. Ne pensez pas Lacedemoniens, que nous vous persuadions cecy sans cause, car en delaissant le cõseil des sages, & laissant croistre oysiueté parmy le peuple, cela engendre les seditions, & guerres ciuiles, pour se faire mourir l'vn l'autre. Et ne voulons point pourtant que vous pensiez, que nous soyons amis des grands parleurs: car nostre pere ancien Socrates ordõna que la premiere leçon qu'on liroit au disciple en l'Academie, fust que pour l'espace de deux ans, il n'osat aucunement parler: car il est impossible qu'aucun soit prudent en parler, s'il n'est fort patient à se taire. Plaise vous donc que Euxin reste auec nous: & imaginez que si nous esperons vtilité de sa presence, vous pouuez estre asseurez, que des consuls qu'il nous donnera, ne receurez aucun dommage: car c'est vne loy fort ancienne en Athenes, que le Senat ne peut faire en reprinse de guerre, que premieremẽt les Philosophes n'ayent examiné, si elle est iuste. Nous ne vous dirons autre chose, fors que nous prions les Dieux immortels vostres, & nostres, qu'ils soyent garde de vous & de nous, & leur plaise nous conseruer perpetuellement en ceste paix: car cela seulemement est perpetuel, qui est confirmé par la volonté des Dieux.

Comme Dieu à ordonné le gouuernement de la republique des Abeilles pour l'exemple des hommes.

CHAP. XIII.

LA republique des Mouches à miel, me semble si propre & conforme à la republique des hommes, qu'on ne peut en presumer autre chose, sinon que Dieu leur a donné cest instinct naturel, pour l'instruction de nostre gouuernement. Ces petites bestes sont nommees des Latins, *Apis*: qui signifie sans pieds, non pas qu'elles n'en ayent, mais pource qu'elles les retirent & ioignent si bië contre elles, qu'elles semblent n'en auoir point. Plusieurs ont escrit de leurs qualitez & proprietez, mesmes Aristote, Pline, & plusieurs autres: & se trouue qu'au siecle ancien Hilisque Thasie voulant noter la proprieté de ces bestes, & en rendre bonne raison, auec tres grande diligence se mit à la considerer par les forests, & lieux solitaires. On dit pareillement qu'Aristomaque, par l'espace de quarante ans sans faire autre chose, s'exposa à ceste mesme peine, & tous deux en ont escrit des liures qui ont esté fort aggreables à la posterité. La premiere & plus notable chose qui en doit estre escrite, & qu'il a esté apperçeu par hommes modernes & diligens en ce petit animal, vne merueilleuse religion: car auant qu'elles sortent de leurs ruches, elles croisent leurs iambes en telle sorte, qu'elles en font vne forme de croix, laquelle faisant, se baissent au deuant, comme si elles se mettoyent à genoux: qui nous demonstre, qu'elles ont vn instinct de nature, de ne cõmencer aucune chose, sans premierement auoir honnoré Dieu: ce qui peut seruir d'exemple à l'homme qui ne doit sortir le matin de sa maison sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu afin que ses œuures soyent commencees à son nom. Elles sont fort soigneuses auec le nourrissement qu'elles prennent des fleurs, à produire le miel, au benefice de nous, & d'elles mesmes, pour demonstrer que l'homme par œuures vertueuses doit tascher de produire bõ fruict durant qu'il est en vie, tant pour luy que pour autruy: veu que c'est le propre de l'homme, n'estre point né seulement pour soy, mais aussi pour son pays, & pour ses amis.

amis. Elles s'arreſtent en leur propre demeure, & aucune ne va prendre ſon viure en la maiſon d'vne autre, ce qui nous enſeigne pour la paix de la Republique, que chacun ſe doit contenter du ſien, ſans conuoiter ou occuper l'autruy. Chacune ruche à ſon Roy : elles fuyent le vent & le bruit qui nous demonſtre que nous deuõs auoir vn chef en noſtre Republique, à ce que les autres en ſoyent bien gouuernez: & que nous deuons fuir la fumee d'ambition, d'eſtre plus grand l'vn que l'autre en la Republique, afin qu'il y ait bonne correction: & fuir les vents, à ſçauoir, les vanitez, les tumultes des partialitez, & les inimitiez. Le volet, la peine, la viande, & le fruict eſt commun à toutes, pour nous donner à entendre la charité, & l'amour qui doit eſtre entre les citoyẽs, qui ſe doiuẽt aider les vns aux autres, & participer au mal l'vn de l'autre: par lequel moyen les cœurs des citoyens s'enchainent par telle amitié que la republique ſe maintient en paix & en bon repos. Ces animaux ſont ſans lubricité, encore qu'ils engendrẽt plus que d'autres, qui nous enſeignent, que pour la paix & repos du peuple, les hommes doiuent entendre à la generation des enfans, pour perpetuer leurs eſpeces, & la republique, ſans conuoiter adulteres : ains viure chaſtes & temperez au plaiſir charnel, duquel naiſſent haines, inimitiez, & morts. Elles ont leur Roy en tel amour & obſeruance, qu'elles reputent choſe honnorable, mourir pour luy: & dit ſainct Ambroiſe, qu'elles ne ſortent point hors qu'elles n'ayant premierement veu s'il veut ſortir, afin de luy tenir compagnie à trouuer paſture, & autres effects pour le bien commun: & ce pour donner exemple aux hommes d'honnorer leur Prince, auquel Dieu a donné telle principauté, pour l'aider & imiter en la peine qu'il prend pour le bien du peuple, comme chef de la Republique. Elles taſchent touſiours deſlire pour leur Roy celuy qui eſt d'apparence le plus noble & le plus doux, & qui ne s'aide point contre perſonne de l'eſguillon, duquel elles vſent à poindre pour vengeance, nous enſeignans par cela à eſlire gouuerneurs & magiſtrats, qui ſoyent de nature genereuſe, diſcrets, prudẽs & debõnaires. Ces petites beſtes ſont telles de nature, que celles qui ſont les plus grãdes de corps, ſont les plus humaines & gracieuſes qu'v-

ne nous signifie autre chose, fors que celuy doit estre le plus gracieux & courtois, lequel en la cité est esleué en plus grãde dignité, tant en noblesse de sang, qu'en richesses & vertus, lesquelles choses naturellement engendrent enuie aux autres, laquelle neãtmoins se destruit par ceste humanité, & se conuertit en amour. Elles sont tresobeissantes à leur Roy: & si quelque vne a vsé par desdain d'aucune inobedience, s'en estãt apperceuë, n'en attend point la correction, mais auec l'esguillon s'occit soymesme: par cela sommes admonestez a porter fidelité & amour á nostre Prince, ou magistrat, & deuons craindre de l'offencer iusques à la mort. Nulle abeille n'est oysiue en la ruche: car les vnes sortent hors, pour cõbatre contre les autres en cãpagne, les autres veillent pour chercher des viures autres contemplent le temps, pour voir s'il viendra des nuees ou pluyes: les autres composent les rayons du miel: autres mettent la cire à part, & d'icelle l'autre faict des petites logettes, carrees, ou rondes, auec ordre esmerueillable: toutesfois en tãt diuers exercices, il n'y en a pas vne qui cherche d'occuper la besongne de l'autre, ne qui pourchasse sa vie en desrobãt sa cõpagne: ains par sa propre vertu, & labeur, se va paistre dehors entre herbes & fleurs, & apres elle raporte vne partie de sa viande en sa republique. Nous auons icy vn notatable enseignemẽt, qui nous mõstre d'abhorrer, & ne point cõsentir en nos villes les ocieux & vagabõds, qui neviuẽt de leur mestier, ce que deuons faire à l'imitation des nobles & anciennes republiques. Car par l'oysiueté & desbauchement des hõmes, naissent dedans les villes tous vices, qui corrompent les bonnes mœurs: pource que chacun doit viure de son labeur sans vsurper, l'autruy, & du superflu, en commun aider à la republique, & les necessiteux Nature leur a donné vn esguillon pour se deffendre, & offencer ceux qui les veulent assaillir ou entrer en leur cité, & combien qu'elles ne soyent de grãde corporãce, elles ont neantmoins grãd courage & prudẽce: car auec gomme d'arbres elles oignẽt la superficie de leurs ruches, afin que les autres bestes n'y puissent entrer par aucune fente ou creuace: & si le trou en est trop large, elles taschẽt à le resteindre: par c'est exẽple, les hõmes sont admonestez à estre virils, pour la deffence

fence de leur pays, & prudens à preuoir qu'en leur republique ne puissent entrer les vices, qui la peuuent corrompre & enuenimer. Elles ont par instinct naturel, que chacune d'elles s'arreste en la premiere fleur qu'elle trouue, & ne se partent de là quelles n'ayent prins leur refection & nourrissement puis se chargent du reste, sans en aller cercher ailleurs. Elles frequentent fort les feuilles & fleurs de l'Oliue, & s'y tiennent long temps: ce qui ne nous mõstre autre exẽple ; q̃ la sobrieté que les hommes doyuent tenir quãd au viure. Et paissant les fleurs des amandriers, leur miel en est plus sauoureux & tẽperé: & au contraire, si elles paissent d'herbes ameres, il en est moins doux: toutesfois il est appetissãt, fort mõdificatif, & profitable pour l'opilation du foye, & pour les hidropiques, & guerit la morsure d'vn chien enragé. Ceux qui ont veu l'experience de ces animaux, disent, que quand leur Roy ne peut voler, il est porté par la troupe d'icelles, & cependant qu'il vit ainsi malade, les femelles sont separees des masles: & puis quand il est mort, elles conuersent toutes ensemble: laquelle chose nous demonstre la pitié, que nous deuons auoir de nostre Prince, & de nostre pays: & que les hommes doyuent volontiers supporter & endurer pour l'vn & pour l'autre. L'Esguillon des femelles est plus aygu, que celuy des masles, & encore y a il plusieurs masles, qui n'en ont point: qui nous donne à entendre que les langues des femmes sont plus poignantes que celles des hommes, & causent quelquesfois de grands maux: & pour ceste cause nous les deurions tenir de court & attremper afin que par leur caquet ne sorte haine & debat entre les citoyens. La bonne abeille doit estre petite: ronde, serree, courbe au milieu, & moyennement pelue. Les vnes se paissent de fleurs des montaignes, les autres de celles des iardins & lieux cultiuez: dont les premieres sont plus petites, plus fortes & robustes à la peine: & selon Pline, de plus furieux regard, & habitent és creux des arbres, ou en quelque petite grotte. Et quel plus bel exemple nous peut donner la nature d'icelles que de la force: car les citoyens qui ne sont point nourris en delices: ains en continuels exercices d'esprit, de corps sont les plus vtiles pour la republique: Elles

ont

ont accouſtumé de ſe tenir ſur leur ruches, pour manger ce qui leur ſur-abonde de leur crouſteau, cognoiſſant par inſtinct naturel que ſi elles ne faiſoyent ainſi les araignes y viendroyent & les feroyét mourir:& quand elles n'ont gueres de miel, elles ſe tiennent dehors pour deffendre qu'il ne leur ſoit oſté:ce qui ſera d'exemple aux hommes de chaſſer de leurs republiques les choſes ſuperflues, afin que à l'occaſion d'icelles ne s'engendre entre eux le venin de haine qui les pourroit faire mourir : & auſſi quand la cherté ſuruient dedans les villes,les citoyens doiuét eſtre vigilans à conſeruer ce qu'ils ont, afin qu'il ne ſoit tranſporté,ailleurs de peur que le public n'é ſouffre.Il y a vne ſorte d'abeilles, qui ne trauaillent point à produire le miel, mais manger celuy qui eſt fait, & ſont icelles plus lógues que les autres,&les bonnes cóbattent contre elles pour les deſchaſſer de leur republique : ce qui ne nous ſignifie autre choſe, fors que doyuent eſtre deboutez de la compagnie des autres hómes, les ocieux,& ceux qui ſans rien faire veulent manger le bien d'autruy. Leur Roy ne ſort point dehors, qu'il ne ſe voye enuironné de grande multitude d'abeilles:& quand il ſort ainſi, ſi elles trouuét vne autre compagnie d'abeilles auec vn autre Roy, elles laiſſent le leur propre pour s'accópagner auec le nouueau &s'il aduiét qu'ils s'efforce de les retirer ſoubs ſon empire,elles tuét, & ſuyuent celuy qu'elles ont nouuellement eſleu pour Roy. Ces excés aduiennent peu ſouuent,& eſt l'vne des deux imperfections qu'ont ces animaux, en leur gouuernement:auſſi il eſt neceſſaire qu'en toute eſpece il y ait quelque vice. Si d'auenture elles poignent fort, y mettát toute la longueur de leur eſguillon, elles meſmes en meurét: car leurs boyaux ſortent auec l'eſguilló Leurs Rois & gouuerneurs ne poignét que bien peu ſouuét, encore qu'ils y ſoyét prouoquez, & diſent aucús qu'ils n'ót point d'eſguillon,toutesfois Pline dit n'eſtre certain, s'ils en ont ou nó,mais qu'ils eſt bié choſe certaine, qu'ils n'é piquét point:auſſi ne ſe ſouciét elles point que leur Roy ſoit armé, porueu qu'il ſoit de bon gouuernement, vaillant & de bonne maieſté : cecy denote que les Princes doyuent eſtre benins,& doux & patiés,& qu'ils ne doyuét prendre plaiſir à cruauté, ains à douceur & miſericorde.

Ces animaux sont fort nets, tellement qu'ils ne peuuent endurer ny sentir mauuaise odeur:pourtāt quand ils veulent retourner en leur Cité, premieremēt ils deschargent leur ventre en l'air & bien souuent par la mauuaise odeur ils deuiennent malades: si elles fientent en leur cōgregation, elles le serrent tout en vn lieu, puis le iettēt dehors, & incontinēt que quelqu'vne d'elles meurt, les autres la iettent hors de la ruche. Elles deuiennent aussi malades pour demeurer oysiues, pource ne veulēt elles point aussi souffrir les oysiues: elles meurent aussi par l'odeur de l'escreuisse cuit, & autres mauuaises senteurs. Exemple merueilleux à l'hōme, qui doit estre en son viure pur & net, sans mener vie vicieuse, & mondifié principalement de l'ame, & puis du corps. Le vent est fort contraire à ces bestes, pource, quād il est grād on doit couurir leurs ruches. Elles ayment les lieux chauds en Hyuer cōme les autres bestes, & en esté les lieux frais leur sont fort agreables. Il est necessaire qu'on vse de grāde diligēce, quand on leur oste le miel, pource que si on leur en oste trop, elles trauaillerōt peu, & si on leur en laisse plus qu'il ne faut, elles seront moins diligentes à en faire d'autre: pource on leur en doit laisser raisonnablemēt, selon la quantité qu'elles sont. Et quel plus grād exemple pouuōs nous auoir que cestuy cy pour mōstrer qu'en la republique on doit moyenner & mesurer les choses, afin que les trop grādes pōpes, & luxurieuses viandes, ne facent perir les familles, qui abondēt en choses superflues: ny aussi ne doyuēt estre si escharsemēt traittees, que de les rēdre souffreteuses des choses necessaires: car en premier lieu les enfans & seruiteurs deuiennent oysifs & negligens, & secondement iniques & desesperez. Vne autre diligence doit vser encore celuy qui a le soin de ces animaux: c'est que quand il oit qu'ils font grand bruit dedans leurs ruches, cela signifie qu'ils s'en veulēt aller & delaisser celle demeurāce, mais en arrousant leurs ruches, auec du vin doux ils ne s'ē irōt po int: & de cecy se pourra aisemēt apperceuoir le gardiē d'icelles, parce qu'ils ne font ordinairement autre bruit que de leur vol: & cecy nous enseigne, que auec nostre douceur & gracieuseté, nous pouuons appaiser les courages de nos freres indignez. Aristote en son quatriesme

liure dit, ce qu'on void aussi par experiéce, que leur pieds de deuant sont plus cours que ceux de derriere, ce qui leur a esté donné par la nature, pour plus aisemét le pouuoir [illegible] de terre, & si dit encore que quand le miel se corrõpt en la ruche, il s'y engendre certains vers, qui font vne toille cõme les araignees, par laquelle ils deuiénent malades, & meurent qui denote à l'homme, estre vigilát & se garder que la douceur de la prosperité du monde ne le corrõpe: en sorte que le ver d'ambition ne s'y engédre, & ne le tue. Ils se multipliét fort en téps de pluye, à cause de l'humidité, & au cõtraire, ils se diminuét au téps de seicheresse par faute d'humeur. & en Hyuer leurs forces leur defaillét en sorte, à cause du froid, des neiges, & véts Septentrionaux, qu'ils ne peuuent faire fruit, parquoy ils demeurent cachees: mais quand les febues commécent à florir, ils sortét hors pour trauailler, & premierement s'éployent à faire leurs maisons de cire: puis à engendrer, & puis à produire le miel. Ils mettent trois rampars au deuant de leur crouteau pour leur garde: car ils font la premiere croute amere, vne autre vn peu plus douce, & vne autre vn peu plus grosse qui se cõioint au crouteau, cecy est le fondement de leur deffence. Qui est enseignement aux hõmes de trauailler pour habiter au monde, & vser de diligence à faire prouision, entant que lon peut, des choses necessaires, & de se marier & engendrer enfans, & de s'éployer aux exercices naturels. Quand elles sortent pour quelque occasion, & qu'elles sont preuenues de la nuict, en sorte qu'elles ne puissent retourner en leurs logis, elles dormét à l'enuers, afin que les broüillats, ou la pluye ne leur gaste les aisles, dont ne pourroyent voler pour retourner en leur maison, ou executer leur entreprinse. Elles ordonnét leurs sentinelles, qui au poinct du iour font bruit, auquel elles s'esueillent toutes, & se tournans sur leurs pieds, font quelq̃ bruit en se deschargeant en signe de ioye: mais aussi quád la mesme sentinelle leur fait signe, elles se taisent toutes: qui est pour nous enseigner qu'en la guerre on doit estre vigilant, bié pourueu, & non negligent. Elles ont iugement quand il doit plouuoir & faire mauuais téps, lequel preuoyant bon, sortent le soir pour aller à leur expeditiõ, & le cognoissant mauuais

uais, elles ne bougent. Il y a encore vn merueilleux ordre entr'elles, c'est que les plus ieunes vont dehors trauailler, & apporter les viures, & les vieilles demeurent en la maison pour les apprester & ordonner, & ce qui est encore plus esmerueillable, quand les ieunes arriuent ainsi chargees d'herbes, & de fleurs, aucunes des plus vieilles viennent au deuant, pour les aider à descharger. Celles qui sont chargees cherchent en volãt l'air doux, & craignent que quelque grãd vent ne leur face tomber leur recueillie, & ne desseiche leur miel: & pource quand il faict vent elles volẽt pres de terre, & celles qui ne portent rien sont coustumieres de se charger de petites pierres, afin que par la pesanteur d'icelles, elles puissent mieux resister à l'impetuosité des vents. Par cela nous sommes admõnestez, que les ieunes hommes doiuent trauailler en la Republique: & les vieils la doiuent cõseruer, & q̃ ces ieunes gens qui se trauaillent aux soufflemẽs d'ambitiõ, doiuent voler d'vne pẽsee basse & pres de terre, & ne doiuẽt s'estimer plus qu'hommes, & penser que le profit qu'ils font par leur trauail à la republique, est par obligatiõ. Parquoy nul d'eux ne se vueille tãt estimer ou hausser, pour vouloir estre de plus que les autres, sinon entãt que ce seroit la cõmodité & profit de la republique. Cependãt que ces bestes sont dehors à trauailler, leur Roy demeure dedãs, lequel a aupres de soy vne multitude biẽ armee de leurs esguillõs, pour la garde de son corps. Il sort biẽ peu souuẽt dehors: mais quãd il sort, il a pareillement grãde cõpagnie: & s'il veut aller auec son exercite à quelque expeditiõ, trois iours deuant, elles font la crie de se mettre en ordre: & s'il s'esgare quelque troupe d'elles de leur ordre, elles sentẽt à l'odeur par où leur Roy a passé, & se logẽt en cest endroit pour le suiure. C'est chose esmerueillable cõbien elles sõt cõsolees de sa presẽce: car quãd elles l'õt perdu, leur exercite se pert, & chacune d'elles se va ioindre à vn autre Roy. Pline recite, qu'il y a certaines fausses *Pli. li. 11. chap. 17.* abeilles qui entrẽt dedãs leurs ruches, & leur mangent le miel: mais quãd elles les y attrapẽt, elles les tuent. Quãd l'Hiuer est fort humide, elles se multipliẽt & augmẽtent cõme nous auõs ia dit: & au cõtraire, elles diminuent en esté: vray est qu'elles sont plus abõdãtes en miel. Quãd la

viande

viande leur deffaut en leurs ruches, la necessité les contraint d'aller impetueusement dans les ruches d'autruy, pour leur en oster, mais les autres se deffendent, & alors cõbattent en bataille rẽgee. Elles ont quelquesfois aussi cõtentions en la presence de leur Roy, & pour bié peu de chose: mais incõtinent leurs differẽs sont appaisez. Celles qui en piquant tirent hors tout leur eguillon, si elles n'en meurẽt, elles ne sont nõ plus propres à la generation q̃ si elles estoyẽt chastrees, & encores moins peuuẽt produire le miel. Quand leur Roy meurt, elles en sentẽt vn si grand desplaisir, qu'elles ne mangẽt point, ny sortent à la pasture, & si on ne l'ostoit ainsi mort de deuãt elles, elles mourroyent de faim & de douleur: qui est pour nous enseigner que le desdain qu'auons l'vn contre l'autre, ne doit durer lõg temps, & quelle douleur nous deuõs auoir de la perte de nostre chef & Prince qui nous gouuerne. Et tout ainsi q̃ ces bestes sont delicates, aussi sont elles subiettes à maladies soudaines: car elles y tõbent par oisiueté, & quand elles n'engendrent en saison, & leur est fort contraire le resson de l'Echo, ou ressentiment des valees qui les espouuẽte. Les araignes qui entrent dessous les ruches, les rongent, & leur donnent ennuy, & y a certains papillons qui leur ostent & succent le miel, & les nuees corrõpent les fleurs dont elles se paissent, & en tombent malades. Quand elles ont grand faim, & qu'elles mangent trop gloutonnement, cela leur est fort cõtraire: l'huile les tuë, & le vinaigre leur profite quand elles en sont arrousees. Auicenne dit, que quand elles sont malades, elles ne sortent point de leurs maisons, & mãgent le miel, & qu'elles font volõtiers le miel en vaisseau net, duquel elles resserrent la bouche auec quelque amertume: cela nous demõstre, que nous deuons hayr les humeurs, & ne deuõs estre auides en nostre manger outre le deuoir, ains nous contenter de peu, & au reste on cognoit leur prudence. L'ordõnance qu'elles tiennent est esmerueillable, tãt en leurs logis que dehors, car en leurs maisons elles ordonnent leurs chambres, & leur crouteau auec grande prudence, mettans communément beaucoup de miel dessoubs, & peu dessus, & au sortir dehors, s'esleuent en haut en forme de pyramide: Le mesme Auicẽne au mesme lieu dit, q̃ le

le Roy de ces animaux est au double plus grand que les autres,& qu'ils ont de nature cest esguillō duquel ils picquent,pour deux raisons:l'vne pour consommer leur humidité superfluë,l'autre pource qu'il fait purifier & conseruer le miel. Elles sōt molestees par aucunes mousches qui leurs percent les aisles, toutesfois elles les dechassent sans les laisser approcher:& quād elles font le miel, si les masles les faschent elles les tuent: & mesme leur propre Roy s'il ne les gouuerne bien, ou s'il māge trop de miel: & pour ceste mesme occasiō,elles tuēt aussi les mousches longues inutiles,qui ne font point de miel & les māgent, & par leur fuite le miel en est meilleur. Voyōs donc pour nostre exemple combien elles sont attētiues à leur exercice,& cōme elles persecutent les oyseuses, qui mangent sans trauailler, afin que cela nous soit enseignement en l'ordre de nos republiques. Il y a vne sorte d'abeilles nōmees Labiones,qui tuēt les autres qui font le miel,& qui gastent & destruisent leurs ruches, & sont si glouttes de miel qu'elles se plōgent dedās,d'où ne pouuans sortir,les autres suruiennent qui les tuent là dedans. Auicenne dit encore,que chacun Roy à vne multitude de ses adherans qui tousiours luy assistent, & qui ne veulēt point d'autre Roy que celuy qu'ils ont premierement esleu: & si quelque autre auec ses complices, aspiroit au royaume, ils combattent contr'eux,& tuent s'ils peuuent celuy qui se veut faire Roy Il n'y a creature plus ardente à la vengeance, qu'est l'abeille, car pour resister à ceux qui luy veulent oster le miel,elle fait tout effort,& renuerse tout ce qu'elle trouue pour sortir à la deffence. Les ieunes abeilles,&qui sōt encore vierges,font meilleur miel que les vieilles,& si ne picquent pas si fort. Elles font le miel au Printemps,& en l'Automne:mais celuy du Printemps est meilleur à cause des fleurs. Auicenne afferme encore qu'elles boiuent en eau claire & bien purifiee:& qu'elles ne beuroyent aucunemēt de l'eau où elles auroyent purgé leur ventre. Il dit encore,& Pline le confirme, qu'elles aiment le son & l'armonie,tellemēt que quand elles sont dehors, elles se rappellent au son de l'airain: combien qu'Aristote die, qu'elles n'ont point de sentiment, mais que la repercussion de l'air que fait le son,les fait retour-

ner. Or cognoissons donc maintenant, combien les republiques de ces bestes, sont conformes aux republiques que les hommes deuroyent tenir.

Combien le mal est grand de desirer auoir reuelation des choses de l'autre monde.

Chap. XIIII.

TOut ainsi que Dieu qui nous a creez sans nous, ne nous veut sauuer sans nous, aussi nous a-il donné le fondement de tous les moyens de nostre salut, qui est la foy auec l'esperãce des biens qui nous a promis en l'autre vie, pour l'ancienne loy: & lequel il nous est releué par son propre fils, & ne pouuons les obtenir sans croire & esperer en luy. Mais l'humaine fragilité, ou (pour mieux dire) la foy de l'homme est si debile, que quand on luy presche la gloire que Dieu luy a appareillee par delà, il dit qu'il la croit: mais toutesfois il dit, que c'est grand chose que de tant d'hommes qui sont morts, il n'en soit retourné vn seul de par deçà pour nous dire les secrets de l'autre vie. Le plus grand signe d'incredulité qui soit au cœur de l'homme, est (à mon aduis) ce grãd desir de vouloir auec Dieu, auoir reuelation de l'autre vie: car puis que la foy consiste en croire, & esperer les choses qui ne sont apparentes, si elles nous estoyent reuellees, ce ne seroit plus foy, & partant nous seroit osté ce moyen singulier de saluation. Encore dy-ie plus, que non seulement par ceste reuelation la foy seroit destruite, mais aussi elle seroit occasion de nous faire encourir en grande erreur contre Dieu, comme pourrons facilement iuger par cest argument. Posons le cas, que nostre pere, mere, ou frere, retournast en ce monde, & fust ressuscité auec la mesme chair qu'il auroit laissee, & qu'à fin que nous creussions fermement que ce fust luy mesme, il conuersast, beust, & mangeast auec nous, (comme fit le Sauueur du monde, auec les Apostres, afin qu'ils ne fussent en doute, que ce fust phantosme, ou ombre) & qu'iceluy nostre parent nous reuelast les choses qui sont en l'autre vie, il n'y a

point de doute que l'escouterions, & croirions indubitablement que ce qu'il diroit seroit vray. Or cestuy là seroit homme, pource qu'il auroit ame & corps, & croyans à luy nous croirions à vn homme, qui de sa nature est menteur : par ainsi s'ensuyuroit qu'en luy prestant foy, nous monstrerions plustost croire à vn homme, menteur de nature, qu'à Dieu qui est souueraine verité, & qui ne peut mentir, & lequel nous a dit & reiteré tant de fois, le guerdon qui est par delà appareillé aux bons, & à la punition des mauuais: Il n'y a donc personne qui ne confesse que ce seroit vn grief peché, si nous prestions foy à ceste reuelation tant desiree par l'homme, croyant plustost la creature que le Createur. Que l'homme donc ne soit plus desireux d'obtenir ce qui pourroit tourner à sa damnation, & qu'il considere tout ce que Dieu nous donne, & aussi qu'il nous denie, estre pour nostre salut, lequel il procure plus que nous mesmes. Et si tous se doiuent renger à ceste fin, de tant plus appartient au Chrestien, auquel le Sauueur voulant demonstrer que nous deuons croire ce qui nous en est reuelé par luy en l'Escriture, dit en la parabole du riche, que pour sçauoir les choses de delà, nous deuons lire la saincte Escriture, la loy, & les prophetes, qui nous le declareront,

***

Fin de la quatriesme partie.





LA CINQVIESME PARTIE DES DIVERSES LEÇONS, DE Pierre Messie, Gentilhomme de Seuile.

* *
*

De la premiere inuention de porter anneaux & à quelle fin ce fut: aussi de plusieurs choses antiques, & admirables faisans à ce propos.

CHAP. I.



ENTRE toutes bagues & ornemens inuentez de l'esprit & industrie, ou plustost de la vanité de l'homme, pour s'embellir, il n'y en a point à comparer aux anneaux, soit en richesse, ou en subtilité d'ouurage: car outre qu'ils sont faits en figure ronde & circulaire, qui est la plus parfaite de toutes, ils sont d'ailleurs si subiets & legers, que mesmes on les porte au petit doigt de la main. Et neatmoins on le fait tousiours de plus riche metal de tous, accompagné des pierres les plus precieuses & exquises qu'on peut rencontrer: qui sont choses les plus estimees en ce monde. Voila donc les moyens que l'ambition humaine a trouuee de porter en vn doigt la valeur d'vne ville: car comme chacun sçait, il y a des pierres precieuses qui sont estimees vn monde d'or: & toutesfois cela n'empesche l'exercice de la maĩ en sorte que ce soit. Et iaçoit que les anneaux ayent seruy & seruent encore en partie à autres effects plus necessaires que ceux que dessus: ce neantmoins le principal poinct qui les mit en vsage, fut pour

resiouyr

reſiouyr l'œil,& pour dõner parade de nobleſſe,& monſtrer qu'on a dequoy. Et pource qu'ils ſont fort cõmuns & eſtimez à preſent,ie mettray en auant certaines hiſtoires anciennes faiſans a ce propos qui ne ſeront facheuſes à ouyr.En premier lieu on ne ſçait reſolumẽt qui en fut le premier inuenteur: toutesfois aucũs dient que les premiers anneaux qu'õ porta fut en memoire de Prometeus lequel,comme feignant les poëtes, eſtant enchainé, par l'ordonnance de Iupiter,en vn roc,fut deliuré par Hercules auec la permiſſion de Iupiter: à la charge toutesfois q̃ pour memoire perpetuelle de ſa priſon, ledit Prometeus fuſt tenu porter inceſſamment vn anneau d'or,auquel ſeroit enchaſſee vne pierre du roc où il eſtoit priſonnier,& tiẽnent que l'vſage des anneaux ait là prins ſon commẽcement. Pline & pluſieurs autres autheurs tiennent cecy pour fable, comme auſſi tous Chreſtiens le doiuẽt tenir: Et pource que c'eſt choſe menſongere & controuuee, ie n'ay deliberé m'y arreſter d'auantage. Quãt à moy,ie tiẽs que l'inuẽtiõ des anneaux n'eſt venue d'vn homme ſeul, ains de pluſieurs,& en diuers temps:veu meſme,qu'il n'y giſt grand eſprit à prẽdre la groſſeur de ſon doigt auec vn fil,pour faire ſur ceſte meſure, vn anneau d'or ou de fer, tels que portoyent anciennement les plus grãs ſeigneurs de Lacedemonie,& de Rome,auant qu'ils fuſſent abãdõnez aux ſuperfluités & diſſolutions qui regnerent par apres en toutes choſes. Et de fait,ceſte couſtume & ceremonie dura long temps entre les Romains,que l'anneau d'hõneur que le mary enuoyoit à ſon eſpouſee le iour de ſes nopces,fuſt de fer, Pline traitãt de l'antiquité des anneaux, dit qu'ils n'eſtoyent en vſage du tẽps des guerres des Grecs,& des Troyens,veu qu'Homere, qui les a deſcrit bien amplemẽt,n'en fait point de mention: & moins qu'on cachetaſt lors auec anneaux:& neantmoins il parle aſſez des chaines & bracelets qu'õ portoit lors,& de la maniere de clorre & cacheter lettres, & de pluſieurs autres choſes qui eſtoyent lors en vſage: tellement que ſi les anneaux euſſent eſté viſitez. Homere ne s'en fuſt teu. Mais le bon homme de Pline ſe trompe auec ſes coniectures & argumens de triquenique:car nous liſons en Geneſe que Ioſeph(qui fuſt plus de cinq cens cinquante an

Anneaux remarquẽt richeſſe & nobleſſe.

Inuention des anneaux.

ans auant la guerre de Troye) ayant declaré le songe à Pharaon Roy d'Egypte, fust estably dudit Prince superbe intendāt sur son royaume:& que pour l'ensaisiner dudit estat, le Roy luy bailla l'anneau qu'il portoit en son doigt. Et certes les Roys seuls ne portoyent anneaux en ce tēps-là:car nous lisons que Thama voulant auoir par surprinse de la face de Iuda son beau pere, qui estoit frere de Ioseph, eut sa compagnie soubs couleur d'estre putain publique: & eut de luy pour present, sa baguette & son anneau au temps de Moyse, qui fut plus de quatre cens ans auant la guerre de Troye, on trouue que les anneaux estoyent en vsage:car ils estoyent comprins ez ornemēs que deuoit porter le Sacrificateur Aaron, & ceux de sa posterité, selon que dit Iosephe. Et par ainsi on peut aisement voir, que l'vsage des anneaux, est beaucoup plus ancien que Pline n'estime auec ses coniectures: mais cōme il estoit Payen & ignorant des sainctes Lettres, ce n'est de merueille si ces choses ont passé son sçauoir. Ce que plus il manifeste, parlant mesme de ceux de sa patrie: car il dit l'vsage des anneaux auoir esté anciennement si rare à Rome, & principalement de ceux d'or, & qu'il n'y auoit statue anciēne ou on veid: hors mis en celles des Rois Numa, & Seruius Tullus, & q̄ toutes les autres Statues estoyēt sans anneaux. Dit outre, que là ordinairemēt on ne portoit qu'anneaux de fer à Rome: & que la coustume des Romains estoit, de donner des anneaux d'or, par maniere de prerogatiue, aux Ambassadeurs qu'ils enuoyoyent vers quelque Roy, ou nation estrange: & neātmoins ceux qui entroyent en triomphe à Rome, ne portoyent que anneaux de fer, encore qu'on leur baillast couronnes d'or en la teste: & dura ceste coustume longuement. Du depuis les Romains deuindrent plus pompeux & braues: toutesfois il estoit deffendu à Rome à toutes gens mecaniques, ou de basse condition, de porter anneaux d'or, sinon qu'ils fussent des ordonnances de la gendarmerie ou caualerie Romaine, qui estoit vn tiers estat entre l'ordre des Senateurs, & le commun populaire: comme encore auiourd'huy est la Noblesse. Et de fait les anneaux estoyent si priuilegiez, que de dōner licence à quelqu'vn de porter vn anneau d'or, estoit autant que

de l'ennoblir, & passer gentil-homme: car comme Pline, Dion, & plusieurs autres ont laissé par escrit, on cognoissoit les Cheualiers Romains, & ceux des ordonnances, parmi le commun peuple, aux anneaux qu'ils portoyent au doigt: tout ainsi que les Senateurs estoyent cogneus à leurs longues robbes de pourpre, brodees de larges testes de cloux. C'est pourquoy le Poëte Horace attribuë les anneaux à la cauallerie: les attirant de ce nom Equestre. Ce priuilege donc de porter anneaux d'or ne se donnoit sinon à ceux qui auoyent paracheué quelque haute entreprinse, ou qui estoyent gens de pouuoir, & de bonne maison. Et certes ceste prerogatiue estoit si souhaittee d'vn chacun, que Iules Cesar voulant enhardir ses soldats par remunerations & promesses apres les auoir longuement preschez, haussa le doigt en signe qu'il leur tiẽdroit tout ce qui leur promettoit: mais toute son armee estimãt que par ce signe il permettoit aux soldats de porter anneaux d'or, qui estoit autant que de les passer cheualiers, print meilleur courage de le bien seruir en ses affaires: vray est que du temps des Empereurs ceste preeminence fut permise à plusieurs qui ne la meritoyent, selon qu'on peut voir en Iuuenal, & Suetone, mesme ez chroniques de Iules Cesar, & de Vitellius. Toutesfois l'edict par lequel estoit prohibé aux gẽs mechaniques de porter anneaux d'or n'estoit en vigueur du temps de la seconde guerre contre les Carthaginois, & de la deffaite des Romains qui aduint à Cane: car selon que dient Pline & Tite Liue, Hannibal manda à Carthage trois muits plein d'anneaux des Romains qui estoyẽt demeurez en la iournee de Cane. Plutarque aussi dit en la vie d'Annibal, que les Carthaginois auoyent licence de porter autãt d'anneaux que de fois ils s'estoyent trouuez en iournees de batailles. Mesme selon que dit Cicero en son cinquiesme plaidoyé contre Verres, quand vn general de l'armee Romaine obtenoit quelque victoire, il donnoit ordinairement à son secretaire vn anneau, pour le remunerer de sa fidelité: estoyẽt en coustume de plusieurs autres choses que nous toucherons preallablement auãt q̃ mõstrer par exẽples & histoires, à quelle fin on portoit anciennement les anneaux. En premier lieu donc la plusspart des anciens

portoyent leurs anneaux au prochain doigt du petit de la main gauche, ſelō qu'ō pouuoit remarquer les ſtatuës de Numa,& Serui⁹ Tullus Rois Romains,à cauſe dequoy ce doigt fut appellé Annulaire. Et certes ſelō q̄ dit Pline, ce qu'on les portoit à la main gauche eſtoit par vne certaine modeſtie:eſtimās les Romains que porter anneaux fuſt choſe par trop curieuſe & ſuperfluë: tellement que pour les mettre en ſi grande monſtre, ils les portoyent à la main gauche. Car comme dit le meſme Pline, on ne ſçauroit dire que cela fuſt pour auoir la main droite plus libre à manier les armes: car auſſi les ſoldats auoyent la gauche empeſchee à manier leurs Tolaches & Pauois. Toutesfois il y en a qui diſent qu'on portoit les anneaux à la main gauche,pource qu'il y ſont plus aſſeurez,attendu q̄ c'eſt la main qu'on manie le moins: & que le doigt annulaire fut eſleu pour ce meſme reſpect, pource que c'eſt le moins mis en œuure de tous les doigts,ſelon que dit Macrobe,lequel pourſuiuāt ſon dire,& alleguant Pline ſur ce poinct,dit qu'il y a vne veine, ou vn nerf venāt du cœur, lequel prend fin au doigt annulaire:& que pour ceſte cauſe ce doigt merite courōne d'or. Aulugelle auſſi eſt de ceſte opinion. Les autres diſent qu'on portoit les anneaux au doigt annulaire pour medecine:& que la vertu des pierres precieuſes y enchaſſees, penetroit iuſques au cœur par le moyē de la veine ſuſdite. Macrobe ſe fondant ſur les nombres Pythagoriques dont les Egyptiens vſoyent, allegue pluſieurs autres raiſons ſur le faict des anneaux, leſquelles ie paſſe de leger, pour me ſembler choſes de peu d'importance. Nous nous reſoudrons donc ſur la derniere opiniō,qui nous ſemble la plus receuable, encore qu'on porte differemment des bagues en tous les doigts de la main. Macrobe neantmoins dit que la principale cauſe de l'inuention des anneaux, fut pour ſeruir de cachet: car anciennement chacun faiſoit grauer les pierres y enchaſſees ce qui luy venoit en opinion pour cacheter lettres. Voila donc d'où eſt venu l'vſage des anneaux, lequel neantmoins eſt bien autre à preſent, que du paſſé. Et certes les anciens eſtoyent ſi curieux de bien garder leurs anneaux & ſignets, qu'il ne les poſoyent iamais. Ce q̄ ie ne penſe auoir eſté vſité entre les Romains

Anneaux portez a la main gauche, & pourquoy.

Anneaux Portez pour medecine.

Anneaux ſeruans de cachets.

car ils estoyent de si pres prenans, q̃ non seulement ils cachettoyent les lettres de leurs signets: mais aussi en selloyent les coffres, les armoires & les bourses ou estoyent les clefs de la maison, iusques à seeller & cacheter le vin de peur qu'il ne fut desrobé: car Ciceron dit que sa mere en vsoit ainsi. Et de fait l'vsage de cachetter auec vn anneau est fort ancien, selon qu'on peut voir en plusieurs exẽples & histoires, mesme en la saincte Escriture, ou est dit que la Roine Iezabel, femme d'Achab Roy de Samarie, seella auec l'anneau du Roy, le mandement par lequel estoit mandé de faire mourir Naboth: & neatmoins cela fut plus de quinze cens ans auant la fondation de Rome. Item, quand le Prophete Daniel fut mis, par l'ordõnance du Roy en la fosse des Lyõs, la pierre qui fermoit la bouche de ladite fosse fut cachettee auec les anneaux des principaux du Royaume en quoy il appert que lors on se seruoit des anneaux à cachetter, comme on vse des seaux en Castille, quand le Roy veut corfermer quelque priuilege. Car anciennement on enchassoit és anneaux des pierres grauees de plusieurs & diuerses figures, pour cachetter: c'est pourquoy le Poëte dit: Ie cognois la lettre, & la pierre fidelle, c'est à dire la figure grauee en la pierre de l'anneau: comme s'il vouloit dire, Ie cognois le cachet. A cause dequoy chacun s'estudioit de faire son anneau à cacheter, le plus riche qu'il pouuoit, & principalement les Rois & autres grands Seigneurs tesmoin le renommé cachet de Polycrates tyran de l'isle de Samos. Et iaçoit q̃ plusieurs tiẽnẽt le narré de ce cachet pour chose fabuleuse, ce neantmoins Ciceron, Pline, Strabo, & Herodote le tiennent pour vraye histoire, disant que cestoit vne Esmeraude grauee dont ce Prince se seruoit à cachetter ses missiues & patentes: & de fait ce Prince ayãt long temps vescu en grande prosperité, sans iamais auoir eu fortune cõtraire, & cognoissant d'ailleurs l'instabilité de fortune estre telle, qu'il est impossible à l'homme de passer ceste vie sãs experimẽter les trauerses, fut contãt de tomber en vne des fortune volontairemẽt, estimãt parce moyen, satisfaire à la destinee de Fortune: à ceste cause, prenant son cachet qu'il estimoit tant, il le ietta en la haute mer pour auoir moins d'espoir de le recouurer: ce qu'il fit selon,

que dit Herodote, par le conseil d'Amasias Roy d'Egypte son confederé. Mais aduint que quelques iours apres vn pescheur luy fit present d'vn poisson marin de grandeur fort remarquable: & comme le cuisinier de Polycretes le vouloit curer, il trouua dedans ses boyaux le cachet que son maistre auoit ietté en la mer, qui fut vn cas fort admirable, & bien aduantureux pour Polycrates. Ce qu'ayant entendu Amasias Roy d'Egyte, se departit de la ligue & alliance qu'il auoit fait auec Polycrates: luy mandant par ambassade exprés, qu'impossible estoit qu'ũ homme si fortuné ne tombast en peu de temps en defortune si grande, que mesme ses amis s'en ressentiroyent: ce qui aduint peu de temps apres: car le Roy Darius eut guerre contre luy, en laquelle il fut prins par Orandus, Lieutenant general Darius pour, lequel le fit prendre & estrangler: cela aduint enuiron deux cens trente ans auãt la fondation de Rome. Pline dit que la pierre de ce riche cachet estoit vne Cornalline: toutesfois Herodote dit que c'estoit vne Esmeraude: mais il semble qu'il y ait faute en cecy, car comme dit Pline, comme seroit il possible qu'en ce temps là on grauast les Esmeraudes? En somme c'estoit vn ordinaire entre les Princes de seeller auec leurs anneaux, ainsi qu'on peut voir par Alexandre le Grand, lequel, selon que dit Quintus Curtius, & plusieurs autres voulant demonstrer à Ephestion son grand fauory, qu'il tint secret le cõtenu d'vne lettre qu'il luy auoit monstree tira l'anneau de son doigt, & le mit en la bouche d'Ephestion, en signe de taciturnité. Suetone dit que l'Empereur Octauian vsoit d'vn* Sphinx en son cachet. Et de fait, les Poëtes feignoyent les Sphinx, estre vn monstre semblable à vne Arpie, lequel interrogeoit les passans de plusieurs doutes precipitant & tuant ceux qui ne luy sçauoyent resoudre ses questions. Les Romains donc blasonnant le cachet d'Octauian, disoyent cõmunemẽt que son Sphinx causeroit quelque doute qui seroit fort fascheuse à resoudre, & cela fit changer de cachet à Octauian, & dés lors fit grauer en son cachet l'image d'Alexandre le Grand. Mecenas, grand fauory dudit Octauiã auoit vne Grenoille pour son cachet, & encore q̃ cest animal soit fort timide, neantmoins les Romains craignoyent fort la grenoille de

L'homme fortuné espié de mauuaise fortune.

**c'est vne sorte de Guenon.*

de Mecenas : pource qu'en vertu des mandemens cachettez de ce cachet, on payoit grāds subsides & tributs. Pompee le Grand auoit vn Lyon en son cachet. Et somme les cachets estoyent si respectez, que pour raison de l'anneau & cachet de Silla, s'esmeut telle guerre ciuile & tant cruelle, qu'il mena contre Marius : En ce cachet estoit grauee l'image de Boccus Roy de Cartay, que Silla print auec le Roy Iugurtha, ce que despleut tant à Martius, duquel Sylla estoit lieutenant, qu'il print occasion de là, de luy mener guerre. Pline dit aussi que la guerre Sociale que les Romains menerent contre leurs confederez, s'esmeut à cause d'vn cachet, qui causa inimitié entre Drusus & Scipion. Laissans donc en arriere les cachets particuliers de plusieurs Princes, faut noter que les Romains faisoyent grauer leurs figures propres en leurs cachets, Ce que bien demonstre Plaute, lequel introduit vn ruffien en ses Comedies, qui cogneut à l'empreinte d'vn cachet, les gestes & le visage d'vn soldat sien ami. Toutesfois quand les Empereurs regnerent à Rome ceux qui leur vouloyent complaire portoyent leurs images empreintes en leurs cachets. Veu donc ce que dessus, ie tiens pour certain que quasi des le commencement du monde on a commēcé à porter anneaux : maintenant encore on en vse fort en Castille car on void plusieurs armoiries & deuises grauees és pierres enchassees és anneaux que les Castillans portent ordinairement. Nous conclurrons donc que les anneaux se firent du commencement pour bragardise, & pour donner seulement plaisir à lœil, & pour autres raisons que nous deduirions cy apres. Et certes la coustume d'en porter est venue de si lōgue main, que outre les exēples & histoires que dessus nous lisons de la magnanime Iudith, qu'yant iuré la mort d'Holofernes, elle posa son habit de dueil, & pour executer son dessein, se para de ses beaux habits, enrichissant son beau teint de bagues, anneaux & ioyaux. Les Romains aussi portoyēt des bagues & anneaux en tous les doigts de la main, horsmis au doigt du milieu, qui est le plus grād de tous, lequel ils tenoyent pour infame, pour vne raison, que ie ne diray pour le present. Pline dit, qu'apres la victoire que Pompee obtint en Asie les Romains s'accoustumerent fort à porter

anneaux : & que la braueté deuint si grande, qu'en Hiuer on portoit de gros anneaux, mais que ceux pour l'Esté estoyent minces & subtils : mesmes ils nommoyent leurs anneaux, selõ les doigts ou ils les mettoyent, ainsi que dit Iulius Pelagius. Pline dit que le second doigt ou les Romainsc ommencerent à porter anneaux, apres l'annulaire fut le premier doigt, qui est pres du poulse : & que par apres ils en porterent au petit doigt, dit outre q̃ plusieurs de son temps portoyent trois anneaux à chasque doigt: toutesfois les plus mignards ne portoyent qu'vn en toute la main, De là vient que toutes nations commãcerent à rechercher curieusement les pierres de grand prix pour s'en seruir en cachets, & y grauer leurs deuises. Toutesfois entre les Camahus & cachets de prix, celuy de Pyrrhus, qui mena guerre aux Romains, fut anciẽnemẽt iugé tres excellent. Car on voyoit en ce Camahu (sans toutesfois aucun artifice humain) le pourtrait de neuf deesses, & d'vn ieune enfant sortant d'vne nuee, tellement que les anciens iugerẽt que c'estoit le pourtrait des neuf Muses, & d'Apollo: qui est vn cas fort estrange, & biẽ difficile à croire, toutesfois plusieurs autheurs dignes de foy le tiẽnent pour vraye histoire, & specialement Pline, Et certes, selon l'opinion des philosophes, cela peut aduenir naturellemẽt par la grãde & demesuree chaleur de la matiere dont fut faite ladite pierre : ou par quelque rapport celeste & influence des astres & planettes : ny plus ny moins qu'vne femme peut produire vn monstre du tout diuers à la forme humaine, par les mesmes influences. Albert le Grãd dit auoir veu vne pierre à Cologne, en la chapelle des trois Roys, ou estoyẽt naturellemẽt figurees deux testes d'hommes posees sur vn serpẽt. Leonard Camillus dit en son mirouer des pierres precieuses, q̃ cela peut aduenir naturellement: disant outre auoir veu sept arbres tous d'vne forme, naturellement pourtraits en vne pierre. Et pour ne m'arrester aux tesmoignages d'autruy, i'ay veu des marbre & iaspes ou y auoit des homes pourtraits, & plusieurs autres figures qu'on pouuoit remarquer és diuersitez de couleurs & és ombrages q̃ y estoyẽt. Par ainsi veu q̃ tãt de gẽs dignes de foy escriuẽt du Camahu du Roy Pyrrhus, peut bien estre que neuf Muses y furent natu-

relle

rellement pourtraites. Au reste, ce qu'on dit de l'anneau de Gygez Roy de Lidie, semble chose estrãge & incroyable. Pline attribue cest anneau au Roy Midas: mais ie pẽse qu'il s'abuse. Cest anneau dõc auoit telle proprieté, que le tenant au doigt, & tournant la pierre au dedans de la main, on estoit inuisible, & la remettant en dehors de la main, on estoit visible, & veu de tous comme auparauant & de fait cela estoit si public, qu'vn hõme se sentoit outragé quãd on l'appelloit anneau de Gygez. Platon ce diuin philosophe, dit en ses liures de la republique, que par vne certaine tẽpeste & tremblement de terre, la terre s'ouurit, & fit vn grand abysme, auquel descẽdant Gyges, qui estoit pasteur & homme de cœur, y trouua vn grand cheual de bronze, qui estoit creux: au dedans duquel y auoit vn corps mort de grãdeur gigantale & prodigieuse, & comme il consideroit ce corps mort, il luy veid vn anneau au doigt, lequel il print, & l'ayant mis au sien, s'en retourna vers ses compagnons garder le bestail: aduint par cas de fortune que Gygez ayant tourné vers la paume de la main la pierre de son anneau, ouyt ses compagnons parler de luy comme s'il fut absent: mais luy qui estoit cauteleux & fin, comprint incontinent que cela procedoit de la vertu de son anneau. Et de fait, se confiant en la vertu d'iceluy, il s'en alla à la Cour de Candales Roy de Lydie, ou il fit tant qu'il acquit l'amour de la Royne: de sorte qu'ayant tué le Roy, par le moyen de sa femme, il s'empara du Royaume de Lydie, & s'en fit Roy: voila qu'en dit Plato. Toutesfois Ciceron prend ce narré de Plato pour vne fable morale appliquee par Plato, pour donner couleur à son dire: Philostrate parlant des Serpens & Dragons des Indes, dit qu'en certaines pierres on voit des testes de Serpens, & Dragons naturellement pourtraites, & que cela se peut prouuer par l'anneau de Gygez. Veu donc qu'il y a tant de grands personnages qui font mention de l'anneau de Gygez, nous pouuons tenir ce qui en est dit pour vraye histoire, & non pour fable.

Des vertus & proprietez des pierres precieuses, & d'ou procede la vertu qui est ez anneaux magiques.

CHAP. II.

TOuchant l'anneau de Gygez, encore que ie ne vueilles affermer resoluement ledit anneau auoit eu telle proprieté, & que d'ailleurs selon qu'on void par experience, & qu'on peut lire és autheurs, les pierres precieuses ayent de grandes & indicibles vertus: ce neantmoins, pour ne trouuer cest anneau si estrange, les magiciens promettent d'executer par leurs sorceleries de plus grandes choses que l'anneau de Gygez ne faisoit. Et de fait, si ce qu'on escrit de Gygez est vray, i'ay opinion qu'il vsast plustost d'art magique que d'autres choses: comme encore font ceux qui font toutes choses par le compas de l'Astrologie, prenans garde au temps, & aux aspects & influences des astres, dequoy mesme ils en establissent reigles, desquelles nous parlerõs aucunement. Mais pour retourner aux vertus & proprietez des pierres precieuses, il est certain que les anciens enchassoyent les pierres precieuses en leurs anneaux, pour se resentir de leurs proprietez, les portãs au doigt. Toutesfois encore qu'elles soyent doüees de grandes vertus: ce neantmoins elles n'ont les proprietez si grãdes que lon crie. Pour ne m'arrester donc à deschiffrer par le menu leurs vertus, ie renuoyeray les lecteurs aux liures qui ont esté particulierement dressez pour monstrer leur natures, me contentant de dire quelques mots d'aucunes particulieres. En premier lieu on dit que le Diamant est singulier contre les sorceleries, fortifiant naturellement le cœur par sa vertu, & principalement contre les illusions des fantosmes, & esprits qui pourroyent esbranler la personne. On dit qu'il est bon aux femmes enceintes pour conseruer leur fruit. L'Amathyste sert de contre poison, & garde la personne de s'enyurer. Le Balais reffrene les appetits desordonnez de la chair, & ayde fort à la santé de la personne. Le Carboucle & Rubis est bon contre l'air pestilentieux & infect. Il modere les appetits de la chair, & resiouyt le cœur. Le Corail porté sur soy a de grandes proprietez: car il estanche le sang, & preserue la personne de visions & son-

Diamant, & ses proprietez.

Amathyste.

Balais.

Carboucle.

Rubis.

Corail.

& ſonges eſpouuentables: meſme on dit qu'il reſiouyt le cœur. Quand au Cryſtal, il eſt ſouuerain contre ceux qui enſorcellent par leur regard, & ſi garde de ſonger choſes faſcheuſes. La Iacinthe reſiouyt le cœur, comme fait le Corail, & preſerue de peſte. On dit que portant vne Eſmeraude au doigt, elle rend la perſonne plus chaſte, comme celle qui reffrene les appetits de la chair : meſmes on dit que ceſte pierre ſe rõpt eſtãt au doigt d'vne fille qui pert ſon pucelage: elle ſert auſſi cõtre les mauuais eſprits, contre la tempeſte, & cõtre l'apoplexie. Item elle fortifie la memoire, maintient la veuë & guerit toutes morſures venimeuſes. La Cornaline modere les appetits de luxure, & neantmoins reſiouyt le cœur: ceſte pierre eſt la meilleure de toutes à faire cachets, car la cire n'y prẽd iamais. La Topaze appaiſe les paſſiõs de l'eſprit, modere l'impetuoſité de la cholere, & frenaiſie: deſtrẽpe & mitigue l'humeur melãcholique, & finalement purifie le ſang. Voila quãd aux vertus des pierres que deſſus. Il y en a pluſieurs autres qui ſont de grãde vertu, deſquelles ie me paſſe de leger, remettãt le lecteur à Ariſtote (encore q̃ le liure des pierres intitulé de ſon nom, ſemble n'eſtre de ſa facture) à Albert le grãd en ſon traicté des choſes minerales, & au Poëte Marbodeus au liure qu'il a fait des pierres precieuſes: Serapio en ſon liure des ſimples: Iſidore au ſixieſme liure de ſes Etymologies. Barthelemy Anglois en ſõ traité de la proprieté des choſes naturelles, & ſur tous à Leonard Camille en ſon miroir des pierres precieuſes. Pline auſſi en à eſcrit en pluſieurs endroits, auſſi à Vincẽtius & pluſieurs autres autheurs dont ie me tais à cauſe de briefueté. Mais ie vous prie conſiderons vn peu la perſpicacité de l'eſprit humain, qui à trouué maniere d'enchaſſer les pierres precieuſes és anneaux pour iouyr de leurs vertus & proprietez. Meſme il y en à qui y enchaſsẽt du poiſon pour ſe faire mourir, ſi d'auenture ils ſe trouuoyent en quelque extreme deſaſtre : toutesfois cela eſt venu de l'inſtigation du diable qui induiſoit à ce deſeſpoir les anciens Payens, ſelon qu'on peut voir és anciẽnes hiſtoires, meſme à l'endroit du renommé Annibal, qui portoit ordinairemẽt du poiſon en vn anneau, duquel il ſe fit mourir en Bithinie, pour ne tomber és mains de Titus Flaminius

Cryſtal.

Eſmeraude.

Cornaline.

Topaze.

Autheurs qui ont eſcrit des pierres precieuſes.

nius Ambaſſadeur des Romains ſon ennemy capital, à cauſe du pere de Flaminius qu'il auoit tué en Italie, auquel Pruſias Roy de Bythinie vouloit rẽdre Annibal, pour acquerir par ce moyẽ la grace des Romains, Pline dit que Demoſthenes ce grãd orateur Atheniẽ en vſa de meſme. Heliogabalus auſſi Prince fort mal conditionné portoit ordinairement du poiſon en vn anneau pour ceſt effect: toutesfois, ſelon que dit Lãpridius en ſa vie, il ne merita vne mort ſi hõnorable que poiſon: en ſomme Pline parle de ceſte maniere de porter poiſon cõme d'vne choſe ordinaire & cõmune de ſon temps. En outre les anciẽs obſeruoyẽt ſingulieremẽt les aſpects & influẽces des aſtres tãt à forger leurs anneaux, qu'à grauer les pierres qu'ils y enchaſſoyent, pour leur dõner vertu: choſe malheureuſe, meſchante & indigne d'eſtre recitee entre les Chreſtiẽs. Et de fait, il y a pluſieurs autheurs qui traittẽt de ces images & characteres ainſi faits ſoubs l'obſeruatiõ des conſtellations aſtronomiques, & qui promettent monts & merueilles par ce moyen: diſans qu'outre la vertu naturelle qui eſt en la pierre: elle acquiert vne nouuelle force & proprieté par l'image qui y eſt grauee ſous l'influence de certaines eſtoilles, & par l'alliãce qu'elle à auec le metail auquel elle eſt enchaſſee: & dient que les aſtres & eſtoilles influent & communiquent leurs vertus à ces anneaux, ainſi ſcrupuleuſement forgez, comme à choſe ſubiecte à leurs influences: & que par ce moyẽ la vertu naturelle des pierres eſt fortifiee par la vertu magique qu'elles ont acquiſes. Et de fait, ils baptiſent du nom de magie naturelle ceſte liaiſon & meſlãge qu'ils fõt d'herbes, metaux, parfums, & characteres qu'ils vniſſent enſemble en vne bague: diſans que les anneaux ainſi cõpoſez ſont bõs contre l'apoplexie, ou douleurs de coſté: qu'il y en a qui ſont propres à reſiouyr le cœur, à guarir de la rage, à mitiguer la furie d'vn hõme inſenſé: & que meſmes ils ſeruent de cõtrepoiſon, & à pluſieurs maladies, & que finalement ils conſeruent l'hõme, meſme luy augmẽter ſa force naturelle. Et ſõme ils attribuent pluſieurs grãdes proprietez à ces anneaux, deſquelles ie me tais à cauſe de briefueté. Toutesfois qui en voudra eſtre au plein informé, pourra auoir recours au Miroüer des pierres precieuſes

Anneaux magiques faits ſoubs l'obſeruation des aſtres.

ses de Leonard Camille, & à Agrippa en son liure de la Philosophie occulte Albert le Grand, & Tabit Philosophes fort renommez en ont parlé:cõme aussi ont fait Iustinianus, Stoflerinus, & plusieurs autres:toutesfois ie ne m'asseure beaucoup sur ce qu'il en dient, car ie n'ay experimété la vertu de ces anneaux magiques. Vray est que ceux qui en font profession dient qu'obseruant les constellations requises, tant en la forge du metail, qu'en la graueure de la pierre enchassee en l'anneau soubs la planette de Mars, ceste bague fortifie le cœur, & a la vertu retentiue, & opere plusieurs autres grands effects quasi incroyables. Pareillement ceux qu'on faict sous l'influence de Mercure, ornent le parler de l'homme, & le font grãd orateur, & propre à mener marchandise: & ainsi peut on dire de ceux qu'on fera sous l'obseruation des autres planettes. Les autres grauent és anneaux les characteres des signes du Zodiaque selon leurs triplicitez: disans que ceux de la premiere triplicité, à sçauoir, Aries, Leo, & Sagittarius, seruent aux maladies froides, aux fieures prouenantes de flegme, & aux apoplexies. Item que les characteres de ceux de la seconde & aërienne triplicité, à sçauoir, Gemini, Libra, & Aquarius, sont singuliers cõtre les corruptions & putrefactions du sang: & ainsi dient des autres triplicitez des signes, selon leurs qualitez elemẽtaires. Et de fait ceste obseruatiõ est fort antique, & practiquee de longue main entre les anciens Philosophes, tant Chaldeens, Egyptiens, que Iuifs. Aussi tient on que les sept anneaux fortunez que le Roy Iarcas donna à Appollonius Thyaneus, selõ que dit Philostrate, estoyent de ceste trempe: disant que ledit Prince mettoit tous les iours vn anneau, selon la planette qui regnoit ledit iour: & que par ce moyen il se maintint cent ans estant tousiours cõme en fleur d'aage. L'ayeul aussi du Roy Iarcas auoit vescu cent trente ans, par la vertu desdits anneaux ayant tousiours verdeur d'homme. Et de fait, les anciens Grecs vsoyent fort de ces anneaux magiques & sophistiquez, selõ qu'on peut voir és Comedies d'Aristophanes: lequel introduit vn maquereau se rebecquant contre vn certain Diseus, qui le menaçoit, où il dit ainsi: Ie ne me soucie des menaces qu'on me face, ayant au doigt ceste

Anneaux faits soubs chacune planette.

Anneaux fortunez.

Aristophan. in Pluto.

bague que sa Signore me vendit pour vne dragme. Et monstrant l'anneau, il dit ainsi : Auec cest anneau ie me garderay de sa dent,& de ses abois. Erasme aussi parlant de ces anneaux magiques dit ainsi : On porte auiourd'huy des anneaux,ou y a certains characteres grauez, sous l'obseruation des constellations& aspects des astres: & tient on qu'ils seruent au mal de costé, & qu'ils sont propres à plusieurs autres maladies, d'autres estimans la chose estre ainsi,les contrefont: mais le tout n'est qu'abus:car pour leur dõner celle vertu, il faut obseruer diligemment le cours des astres,& les constellations, quand on les fait : toutesfois plusieurs ne regardent point aux influences des astres,ains ont esgard seulemēt à la nature de la pierre qu'ils enchassent en l'anneau & aux characteres qu'ils y grauent : cela se peut voir au liure des aisles de Roger,& és escrits de Leonard Camille,& de Tetel,& de Caclus en ses liures, qu'on attribue à Salomon pour leur donner credit,lesquels en traictent amplement. Car selon que dit Tetel,vn Iaspe enchassé en vn anneau, où y ait l'image d'vne fille grauee, preserue la personne des mauuais esprits,& de l'eau. Et y grauant vn agneau,ceste bague preserue d'Apoplexie, & guerit de la fieure quarte. Vne Cornaline aussi y ayāt grauee la figure d'vn homme tenāt en sa main quelque chose belle& respectable,estanche le flux du sang. En somme on en dit tant de choses qui sont plaisantes à ouyr,& fort mal aisees à croire, que ie ne sçay qu'en dire : toutesfois l'experience n'est trop mal aisee à faire.Pour retourner donc aux anneaux & cachets,on s'en sert en Espagne en tous contracts, en lieu d'arrest : mesme és traictez de mariage, les deux parties s'entredonnent des anneaux pour signal & confirmation de la promesse mutuelle qu'ils ont faite l'vn à l'autre.Pareillemēt quand les religieuses prennent le voile en signe de profession, on leur baille des anneaux, tant du costé de la religion, que de leurs parens en signe de vray mariage. Au reste, il y a encore vn poinct à toucher sur ce fait,qui est de petite importāce,toutefois il sert de beaucoup : c'est que plusieurs changent leurs anneaux d'vn doigt en autre, pour se mieux souuenir de quelque faciende qu'ils ont à faire. Et par ainsi qui bien considerera l'vsa

ra l'vsage des anneaux, il n'est tant à blasmer que Pline & plusieurs autres le font : car de tout temps les gens d'honneur & de vertu en ont vsé. Ioint que Dieu a creé l'or & les pierres precieuses pour le seruice de l'homme, & pour le maintenir en santé, leur baillant les proprietez que dessus, afin de s'en seruir selon la commodité de l'homme. Finalement les anneaux sont particulierement attribuez aux Euesques, en signe de dignité.

D'où est venu que ce nom de Gentil-homme a esté attribué tant aux Cheualier, q'aux enfans des Presidens & Conseilliers: & quelles armoiries portoyent anciennement les Romains: & d'où est venuë l'inuentiõ de blasõner les armoiries en escusson.

CHAP. III.

LA coustume de France, d'Italie & d'Espagne est d'appeller ordinairement Gentil-homme vn Cheualier extrait de noble maison: mesme quand il est Gẽtil-homme de nom & d'armes. Aussi quand vn Roy despesche pour ambassade quelque homme de noble maison, il met en ses patentes. Ie vous enuoye vn Gentil-homme de ma maison. Les Rois & Princes tãt de maintenãt que du passé, auoyent ordinairement en leurs cours des hõmes doctes, & des Cheualiers qui estoyent nõmés Gentils-hõmes de la maison du Roy, ou Gentils hommes seruãs. Et estoyẽt ces Gentils-hõmes yssus des plus grosses maisons du Royaume, tant de longue que courte robe: & demeuroyent ordinairemẽt à la Cour, suiuans le Roy en tẽps de paix, & en temps de guerre: par ainsi donc Gentil-homme signifie autant qu'homme noble, & extrait de noble lignée. Toutesfois il me semble n'estre hors de propos de parler d'où sont venus les noms de Gentil-homme, & de gentillesse, ensemble la coustume de porter armes en escusson. Quãt au premier poinct, ce nõ de Gentil est venu des Latins qui appelloyent Gentils ceux qui estoyẽt d'vne mesme race & d'vn mesme nom, estans libres & de franche conditiõ de toute ancienneté, & appelloyent ces maisons ainsi antiques, gentiles : comme encore auiourd'huy nous appellõs les maisons nobles de race, maisons

de gentils-hommes. Ce que bien demonstre Ciceron en ses Topiques, disant ainsi. On appelle gẽtils ceux qui sont d'vn mesme nom, & qui de tout tẽps ont esté de franche condition : de sorte que iamais aucun de leur race ne fut serf ny esclaue, & moins degradé de l'honneur & de la bourgeoisie Romaine. Boëce aussi en ses Topiques dit qu'õ appelloit anciennemẽt gẽtils, tous ceux qui estoiẽt yssus d'vne maison & race antique, franche & libre: comme estoyent les Scipions, Brutus, & autres nobles maisons de Rome. Cicero prend aussi ce nom de gentil, pour vn qui est de nostre race, & qui porte mesme nom & armes que nous. Le docte Budee parlant des deuoirs de parentage obseruez entre les Romains, dit qu'il y en auoit trois : c'est à sçauoir deuoir de consanguinité, deuoir de sang & de lignage en droicte ligne, & deuoir de gentilité: cest à dire, quand on estoit d'vn mesme nom & armes. Ce tiltre donc de gentil & de gentilité s'attribuoit seulement aux maisons nobles. Et par ainsi ce nom de gẽtilhõme enuers les Romains, valoit autãt qu'hõme noble entre nos Castillãs, & entre les François. Et de fait les Gẽtils hommes Romains mettoyent ordinairement en monstres les images & deuises de leur predecesseurs, qui auoyent illustré leur memoire par leur hauts faits : & estoit ceste representation de noblesse fort estimee entre les Romains: cõme encore auiourd'huy sont les armoiries anciẽnes, & les penons & estẽdars des predecesseurs des Gentils hõmes, lesquels n'oublient riẽ de l'antiquité de leur lignage és harãgues funebres qu'on faict és obseques de leurs parens : de sorte que tant plus les estẽdars & enseignes sont anciẽnes, tant plus vn hõme estoit estimé noble. Et c'est ce que Cicero reproche à Piso, au plaidoyé & changemẽt qu'il fit contre luy: disant que les honneurs & estats qu'il auoit obtenus, luy furẽt dõnez seulement pour le respect des images enfumees de ses predecesseurs, ausquelles il retiroit de couleur seulement : de sorte qu'il ne pouuoit nier qu'il ne fust Gentil-homme. Et en vne autre passage parlant de soy-mesme, il cõfesse n'auoir aucunes images de sa race: car par son sçauoir excellent, prudence admirable, & eloquence souueraine, il s'ennoblit tellement qu'il vint, à estre Cõsul de Rome, iouyssant des autres estats & prero

Cic. de cl. orat. & Act. 1. in Ver.

prerogatiues, comme s'il eust esté gentilhomme de race & yssu de maison de Senateur: ce que luy mesme cõfesse au dernier plaidoyé qu'il fit contre Verres: disant que luy estant grand Voyer de Rome, pour les grãds seruices par luy faits à la republique, luy fut permis mettre sõ image en la place, & iouyr des priuileges des gentils-hõmes. Et de fait, les gentils-hõmes Romains estoyẽt fort soigneux de ces images qu'ils appelloyent Stẽmates: elles estoyent communement de cire: & les mettoyent sur les portails des maisons: ou bien les gardoyẽt curieusemẽt en quaisses & armoires, selõ que diẽt Iuuenal, Martial, Seneque Pline, & plusieurs autres: & quand il estoit question de quelque ceremonie publique, ou de quelques funerailles, ceux de la maison mettoyent en monstre, & parade les images de leurs ancestres, auec leurs noms, selon que dit Pline: Lequel aussi raconte que les Romains mettoyent au deuant de leurs maisons les enseignes, penons, & autres armes & despoüilles qu'ils auoyent acquis sur l'ennemy en guerre: lesquelles y demeuroyent à perpetuité: de sorte qu'encore que la maison se vendist, il n'estoit loisible à l'acheteur les oster: car cela seruoit d'honneur & de preeminence à ceux de la race. Et de la vient la coustume de porter armoiries en escusson, comme encore font aujourd'huy les gentils hommes. Toutesfois il semble que les blasons des armoiries ayent prins leur cõmencement des deuises qui estoyẽt és bannieres & enseignes, q̃ tant les Romains, qu'autres nations estranges portoyent en guerre: comme nous voyons auiourd'huy les Empereurs porter vne Aigle en leurs armoiries, pource que Iules Cesar, premier Empereur de Rome la portoit en ses enseignes. Autant en peut on dire des fleurs de Lis que les Roys de France portent: & ainsi des autres. Quant a moy ie treuue que long temps auãt que les Romains fussent, les armoiries des gentils-hõmes estoyent en estre: Car il est dit au premier liure des Machabees, que Simon capitaine general de l'armee des Iuifs, fit vn sepulchre fort somptueux à ses pere & mere, & à ses freres, lequel estoit enrichy de pyramides & colomnes, esquelles il fit grauer des nauires, par maniere de deuise: y ayant au preallable attaché les armes auec lesquelles il auoit veincu ses fre-

res Messala Coruinu en l'oraison qu'il fit à l'hõneur de la lignee de l'Empereur Octauius (iaçoit que ceste oraison ne merite le tiltre de Messala, allegant Virgile, sur ce qu'il dit qu'Antenor Troyen fonda Padoüe, & y mit les armes de Troye) dit que les armes Troyénes furent posees par Antenor au temple de la nouuelle Padoüe: & que le blason des armes estoit vne Truye en champ d'oré: de sorte que si Messala dit vray, l'vsage des armoiries est fort antique. Et de fait, ie pense que les blasons des gentils-hommes prindrent le nõ d'armes ou armoiries, pource qu'õ les grauoit tousiours aupres des armes: car comme dit Messala, les anciens apres auoir obtenu quelque victoire mettoyent ordinairement es temples, les armes & enseignes auec quoy ils auoyẽt obtenu la victoire sur l'ennemy. Et par ainsi nous pouuons dire que le nom de gentil-homme, & la maniere de porter armes en escusson n'est pas moderne, ains fort antique: & que le nom de gẽtil est venu de ceux des ordonnances de la gendarmerie & cauallerie Romaine, qui estoit vn tiers estat entre le commun peuple, & ceux de longue robe, c'est à sçauoir l'ordre des Senateurs & de leurs enfans qui estoyent anciennemẽt appellez Patricij: c'est à dire, issus des peres: car du temps de Romulus, selon que dit Tite Liue, les Senateurs s'estoyent appellez Peres & leurs enfans Patricij: & estoit cest estat le plus noble & le premier de Rome: les autres gentils-hommes, qui n'estoyent de cest estat, estoyent dits cheualiers: de là vient qu'on appelle des gentils-hommes d'Espagne, cheualiers. Aussi tenons nous les gens de longue robe, qui ont à commander au peuple, comme Senateurs: toutesfois ils vont apres les autres. En somme, ce nom de cheualier est venu en tel credit, que les plus grans se tiennent honorez d'estre appellez cheualiers: encore que le nom de cheualier soit proprement le nom d'vn soldat des ordonnances, ou de la cauallerie legere.

Des septente qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec: de l'authorité de ladite traduction: & en quel temps & pourquoy elle fut faicte.

CHAP. IIII.

CHacun est abreuué de la traductiõ des septente qui traduirent le vieil Testament d'Hebrieu en Grec: mais peu de gens sçauent quãd cela aduint, pourquoy ceste traduction fut dressee: en quoy certes plusieurs qui se meslent de prescher, monstrent bien leur grande paresse & lascheté. En premier lieu donc il faut noter de ceste traduction des septẽte a esté seule en l'Eglise, sainctemẽt & religieusement obseruee: mais au temps du Pape Damasus, S. Ierosme la traduisit en Latin. Et de faict la traductiõ des septãte à esté de telle authorité, qu'elle estoit alleguee cõme diuine: ainsi qu'appert par nostre Seigneur & les Apostres, qui alleguent souuent l'Escriture selon ladite traductiõ. Et pource que l'histoire de ceste traductiõ est fort belle, ie mettray icy ce qu'ẽ dict S. Augustin en son liure de la cité de Dieu: Iosephe Hebrieu, Eusebe, Irenee, Iustin, Ruffin, & plusieurs autres. Il faut dõc noter que les cinq liures de Moise, les Propheties & autres histoires de la saincte Bible furẽt premierement escrites en lãgue Hebraïque, qui fut la premiere langue vsitee entre les hommes, auant la confusion des langues qui aduint en l'edification de la forteresse de Babylone. En ceste lãgue Dieu parloit à ses Prophetes: aussi faisoit nostre Seigneur lors qu'il conuersoit entre les hommes. Ceste langue donc estant particuliere aux Iuifs & les mysteres des Propheties, & l'aduenement de Iesus Christ, estans comme cachez en icelle, il estoit bien requis que tels mysteres fussent escrits en langue plus commune, que n'estoit l'Hebraïque: comme estoit celle des Grecs, qui estoyent lors dominateurs de l'vniuers, par les fresches & recentes victoires d'Alexandre le Grand: tellement que par la frequentation & traffique des hommes, la langue Grecque auoit cours par tout, & estoit estimee la plus commune de toutes. Afin donc que les mysteres de la saincte Escriture fussent entendus d'vn chacun auant l'aduenement de Iesus Christ, il estoit requis par necessité, que la saincte Escriture fust fidellement traduite en lãgue commune & vulgaire: de peur qu'à la venuë du messias, les Iuifs n'assopissent l'Escriture saincte, ou ne la falsifiassent (car ceste race de gens estoit d'vn tres-malin courage)

Dieu parloit en Hebrieu.

ou qu'õ ne dist que les Chrestiẽs eussent adiousté ou diminue à l'Escriture selõ leur poste & fantasie. Et par ainsi enuiron deux cens septente ans auant l'incarnation de Iesus Christ, il pleut à la bonté de Dieu d'inspirer Ptolomee Philadelphe Roy d'Egypte, à faire traduire la S. Bible. Mais puis q̃ nous sommes tõbez sur le propos dudit Prince : nous reprendrons son histoire vn peu plus haut Apres qu'Alexãdre le Grand eut subiugué l'Asie, ce qu'il fit en peu de tẽps, & qu'il eut rangé vne bonne partie de l'Europe & d'Affrique, il mourut sans laisser aucun heritier legitime qui peut succeder à si grãds Empires: luy dõc estãt decedé, les Princes & Capitaines de sa cour, qui tous estoyent illustres & vaillãs, tascherẽt par force d'armes, s'emparer de ce qu'ils peurẽt: de sorte que les Royaumes d'Alexandre furent diuisez en plusieurs parties: car Antigonus s'empara de l'Asie: Seleucus de Chaldee: & de plusieurs autres prouinces : par mesme moyen aussi Ptolomee, fils de Lagus se fit Roy d'Egypte, de Phenicie, de Cypre, & de plusieurs autres cõtrees, entre lesquelles Iudee fut. Estant donc seigneur de Iudee, il y fit de grãs butins: mesmes il mena plusieurs Iuifs captifs en Egypte, où il auoit assis le chef de son Royaume: tellemẽt que ce fut le premier Roy d'Egypte qui s'appella Ptolomee: lequel nom demeura hereditaire és successeurs dudit Royaume: car auparauant que Cambyses fils de Cyrus Roy de Perse eust cõquis l'Egypte, les Rois Egyptiẽs s'appelloyẽt Pharaõs. Mais pour retourner à nostre Ptolomee, apres qu'il eut lõg temps regné il mourut: & à celuy succeda Ptolomee Philadelphe, lequel aussi regna paisiblement en Egypte. Ce Prince donna congé & remit en liberté tous les Iuifs que son pere auoit menez prisonniers en Egypte. Aduint donc cõme il pleut à Dieu, que ce Roy dressa vne grãde Librairie en Alexandrie ville capitale d'Egypte, par le moyen de Demetrius Phalereus Athenien, hõme fort renõmé à cause de son sçauoir, auquel il auoit dõné ceste commission de sorte que par la diligence de Phalereus, il fit la plus belle & la plus consommee Librairie qui depuis ait esté veuë au mõde, tant en nõbre de liures qu'en qualitez d'autheurs & diuersité de disciplines. Ce Prince donc ayant entendu que les liures des Iuifs contenoyent des

des mysteres admirables & inenarrables, delibera les faire traduire en lãgue Grecque:&à c'est effect depeschavne ambassade pour enuoyer à Eleazar prince de la Synagogue des Iuifs, auec de grands presens : le priant qu'en memoire des plaisirs qu'il auoit fait à ceux de la natiõ, & pour le bon voisinage qui estoit entre eux, il luy enuoyast vne Bible en Hebrieu, auec gens sçauans & idoines pour la traduire en langue Grecque. Iosephe & Eusebe mettent la teneur de la lettre qui est telle: Ptolomee Roy, au Sacrificateur Eleazear, salut. Nul ne peut ignorer que plusieurs Iuifs n'ayent habité en ce Royaume d'Egypte, y ayans esté mené prisonniers par les Perses, lors qu'ils subiuguerent la Iudee:& d'autres que le feu Roy mon pere y amena ausquels neantmoins mondit Seigneur, & pere se fia qu'il s'en seruoit au fait de ses guerres:mesme les mit és places fortes, par maniere de garnison, pour tenir les Egyptiens en crainte. Quant est de moy, dés que ie paruins à la couronne, i'ay tousiours humainement, traitez ceux de vostre nation: mesme i'en ay renuoyé plus de cent mil, qui estoyent icy tenus comme esclaues, payant leur rançon à ceux qui les tenoyent prisonniers : à ceux qui ont voulu suyure les guerres, i'ay donné soulde, mesme leur ay departy les charges selon qu'ils meritoyent: & en ay couché plusieurs en l'estat ordinaire de ma maison, estimant par ce moyen, faire chose agreable à Dieu qui m'a mis ce Royaume entre mains. Pour mieux monstrer l'affection que i'ay de faire tous plaisirs à vous & a ceux de vostre nation, tant de present qu'à l'aduenir, i'ay deliberé de faire traduire vos liures d'Hebrieu en langue Grecque, à ce que la librairie que ie dresse n'en soit despourueuë:& par ainsi me ferez grand plaisir de choisir de chasque lignee six hommes anciens, bien experts en vostre loy, & bien versez en la langue Grecque, pour les traduire, esperant faire par ce moyen, chose qui me redondera à honneur, & contentement d'esprit. A ceste cause, i'ay depesché par deuers vous André & Aristeus lesquels vous informeront plus amplement de mon intention, ausquels i'ay fait deliurer bonne somme d'or & d'argent pour faire les sacrifices selon que leur ay ordonné: vous priant me mander par iceux ce qui pourra estre

de ce negoce: vous asseurant que plus grand plaisir ne me sçauriez faire, & qui serue plus à entretenir l'amitié qui est entre nous, q̃ d'executer en brief, ce dont ie vous prie. Apres que le Sacrificateur Eleazar eut receu les lettres du Roy, & entedu la creance des Ambassadeurs, il les receut honorablement: receuant d'vn bon visage l'or & l'argent que le Roy Ptolomee enuoyoit, qui estoit en grãde quãtité selõ que dit Iosephe. Et ayant assemblé les principaux des douze lignees d'Israel, il leur declara l'intention du Roy, & à qu'elle fin il auoit enuoyé ses ambassadeurs, pour auquel satisfaire ils esleurent de chasque lignee six hõmes vieux experimentez en la loy, & experts en la langue Grecque (car les Iuifs auoyent de coustume d'enuoyer de leurs gẽs en Asie, pour apprẽdre les langues Grecque & Latine, & les arts & sciences comprinses sous lesdites langues (comme encore auiourd'huy on fait) de sorte que tous ceux qui furent esleux furent en nombre 72. Apres donc qu'ils furent choisis, il les enuoya auec les Ambassadeurs du Roy Ptolomee, & auec eux les liures du vieil Testament, escrits (selon que dit Iosephe) en lettre d'or en plusieurs endroits: & ce en vn parchemin le plus subtil qui ait esté depuis veu. Et outre, il enuoya audit Prince de grãds presens: luy faisant responce à la maniere que s'ensuit: Eleasar au Roy Ptolomee son amy, salut. Ie suis fort ioyeux d'vn bon portemẽt de vous, de la Royne, Arsinoë vostre femme, & de Messieurs vos enfans, aussi de ce que toutes chosesvous viennent à souhait. Quand est de mon portement, il est tres bon. Au reste ayant entendu par ce que m'auez mandé la bõne volonté & amitié que portez àceux de nostre nation, i'ay fait lire vos lettres publiquement deuant tout le peuple. Et pour luy faire entendre au plein la deuotion qu'auez à nostre Dieu i'ay desployé publiquement les 20. vases d'or & 30. d'argent qu'auez enuoyez: ensemble les cinquate couppes, & la table d'argent pour faire les sacrifices: auec 50. talents d'or, & autant d'argent qu'auez mandé pour faire les ornemens de nostre temple: lesquels i'ay receus par les mains des Seigneurs André & Aristee vos Conseillers & Ambassadeurs fidelles: ausquels auons dit amplement ce qui est à faire au cas que demandez: & par ainsi nous les vous rẽuoyons:
nous

nous offrans par iceux d'accóplir á vostre bon plaisir. Et pource que les grands biens qu'auez fait a ceux de nostre nation sont tels qu'il nous est impossible vser cōdignement de reuenche : nous nous conuertirons à faire prieres & sacrifices pour la prosperité de vous, de la Roine, & de messieurs vos enfans : à quoy tout le peuple s'é-ployera pour prier Dieu de vouloir acheminer vos affaires selon que desirez, & qu'il luy plaise conseruer vostre estat & Royaume en gloire & honneur: Et quant à la traduction des liures de nostre loy que tant desirez, nous auons esleu de chasque lignee six anciens lesquels nous vous enuoyons, auec les liures de nostre Bible: toutesfois quand la traduction sera parfaicte, il vous plaira les nous renuoyer: en quoy ferez l'estat de Roy iuste & amiabe. Apres que le Roy Ptolomee eut receu la lettre d'Eleazar, auec les liures de la Bible, & les presens qu'Eleazar luy enuoyoit, il caressa fort les septante anciés, s'esiouyssant fort de leur venue, selon que dit Iosephe. Et ayant pourueu à leurs logis & à toutes choses necessaires, ils se mirét à traduire la Bible. En quoy il aduint vn cas admirable & miraculeux : c'est que les septante deux traducteurs estans mis separément par la commission du Roy, sans pouuoir conferer les vns auec les autres, apres auoir fait separément chacun sa traduction: comparurent deuant le Roy, tous auec leurs traductiós, lesquelles neátmoins furent trouuees si conformes, qu'il n'y auoit vne syllabe plus en l'vne qu'é l'autre: ce que ne pouuoit estre sans l'operation & grace especiale du S. Esprit, selon que dient S. Augustin. Irenee, & Tertulien : lequel dit auoir veu de son temps à Alexandre d'Egipte, les liures escrits de la main des septante deux traducteurs, qui estoyent en Hebrieu & en Grec : autant en dit Iustin philosophe, au liure des aduertissemens qu'il fait aux Gentils & payens: ou il dit que le Roy Ptolomee fit bastir hors la vile d'Alexandrie septante deux salles, pour y loger separement les septante deux traducteurs : & que la il les pourueut honnorablement de tout ce qui leur estoit necessaire: auquel lieu lesdits traducteurs demeurerent sans se voir l'vn l'autre, iusques à ce que leurs traductions fussent parfaictes : & afferme auoir veu encore les ruines & vieilles

Aug. lib. 8. de ciui Dei. Ire. cont. Valent. Ter cont. Gentiles.

vieilles murailles de ce bastiment, lesquelles on tenoit comme reliques & choses sacrees. Et iaçoit que S. Ierosme & Ruffinus ne conuiennent au nõbre desdites chambres, toutesfois cela ne sert de grand cas, veu que selon S. Augustin & plusieurs autres autheurs, chasque traducteur faisoit sa traduction à part sans conferer auec les autres: & neantmoins toutes les traductions se trouuerent conformes. Et certes quand ie pense à ce mystere, ie tiens pour grãd miracle ceste conformité de stile, & d'ordre de traduire vne chose si diuerse & si longue: encore que tous les traducteurs eussent esté ensemble, & qu'ils eussent commencé cest œuure tous par ensemble: car nous voyons qu'il y a assez à faire a accorder des hommes en vn seul poinct, quand ils ont à demesler quelque chose par ensemble. Apres que la traduction fut paracheuee, les Iuifs qui demeuroyent en Egypte & qui estoyent bien versez en leur loy, recommanderent au Roy ceste escriture saincte: dequoy le Roy fut trescontent. Et de fait, selon que dient Iosephe & Eusebe, le Roy Ptolomee s'estonnãt de l'Escriture saincte, des mysteres y comprins demanda à Demetrius Phalereus, qui auoit la charge de sa librairie, d'où venoit que Lycurgus, Solon, & les autres Legislateurs n'estoyent tous de la loy des Iuifs. A quoy Demetrius respondant, dit: Sire, ceste loy, comme pouuez assez voir, vient de Dieu: aussi n'y a eu Legislateur si hardy de la toucher, n'y d'en prendre quelque trait. Mesme Theopompe fut frappé de la main Diuine, de perturbation de sens & de Cardiaque, passion, pour auoir voulu mesler l'histoire saincte des Hebrieux parmy la siéne, l'enrichissant des belles paroles, & de couleurs de Rhetorique: toutesfois se retournãt à Dieu, & se recommandant à luy, il luy fut reuelé en songe que cẽ desastre luy estoit aduenu pour s'estre auantagé de vouloir embellir & enrichir la sincerité de l'Escriture, par paroles ornees & agencees, & la communiquer par ce moyen aux nations Payennes & infideles. Il me souuient auoir entendu que Theodore poëte Tragique perdit la vueë subitemẽt pour auoir prins vn passage de l'Escriture pour argument d'vne siéne tragedie: & que se repẽtant de cela, & faisant penitence de ce forfaict, il recouura la veuë comme auparauant

Theopompe puni pour auoir prophané la sainte Escriture.

parauant. Le Roy Ptolomee estonné du dire de Demetrius, fit mettre la Bible traduite en sa librairie, & ayant traicté & remercié les anciens Iuifs, il les licentia, donnãt à chacun de riches presens: remerciant par lettres, le Prince Eleazar, auquel il enuoya encore de grands presens. Voyla cõme la traductiõ des 70. fut faicte: lesquels, cõme dient S. Augustin, & S. Ierosme, eurẽt lors l'esprit de Prophetie: ce qu'appert assez en ce que nostre Seigneur & les Euangelistes alleguẽt l'Escripture selon leur traduction. Et si d'auanture on trouue quelque chose en la Bible Hebrayque, qui ne soit en la traduction des 70. nous dirons que le S. Esprit ne l'a voulu reueler par leur moyen: & au contraire, s'il y à quelque chose en leur traduction qui ne soit au texte Hebrieu, faut tenir & croire que le S. Esprit a voulu reueler ce passage par leur moyen. Car le mesme esprit qui poussoit les Prophetes, lors qu'ils escriuoyent leurs Propheties, gouuernoit les 70. traducteurs lors qu'ils traduisoyent la Bible. Voila que dit S. Augustin touchant ceste traduction du vieil Testament: qui fut la premiere auant l'aduenement de Iesus Christ: car apres la Passion de nostre Seigneur, Aquila Iuif en fit vn autre. Du depuis furent faictes encore deux autres traductiõs: mais par qui, on ne sçait: toutesfois elles tõberẽt és mains de S. Ierosme, & d'ailleurs Eusebe en faict mention au 6. liu. de son histoire Ecclesiastique. Sur ces traductions on à traduit la Bible de Grec en Latin, toutesfois S. Ierosme l'a traduite d'Hebrieu en Latin sans s'arrester à la traductiõ des 70. ny aux autres traductiõs Grecques. Et de faict en l'Eglise Romaine on chante des Pseaumes, & autres choses de l'Escripture, selon la traduction commune, laquelle il faut suyure sans s'arrester à disputer, si elle est de S. Ierosme ou non.

Des vertus & proprietez admirables de la Formis, & quels exemples on peut prendre dessus. CHAP. V.

IL ne me seroit trop difficile de parler de la nature & proprieté des animaux, ayãt pour patrõ Aristote, Pline Elian, & plusieurs autres qui en ont escrit: pource que mõ dessein est de traicter des choses curieuses, & cognuës

à peu de gẽs, ie parleray de la Formis: encore que pour sa petitesse aucuns pourroyẽt mespriser son discours: pour cela neantmoins ie ne la chasseray hors de nostre forest: car il n'y a iardin, pour bien clos qu'il soit, que la Formis n'enfonce malgré le maistre d'iceluy. Et certes sa petitesse n'a pas gardé plusieurs autheurs renõmez de dire d'elle choses merueilleuses. Vray est que Pline dit cest animal estre inutile, & de point de profit, sinon pour soy-mesme: & qu'au contraire, la mouche à miel, encore qu'elle soit petite, donne neantmoins goust aux viãdes pour la douceur de son miel, au lieu que la Formis les ronge & mange. Toutesfois en autre lieu il dit merueilles des Formis & parle fort à leur auantage. Car quãt à ce qu'il les blasme cela procede d'vne certaine auarice, qui fait tant adonner l'homme à son profit particulier, qui voudroit tirer profit de tous animaux pour petits qu'ils soyent: estãt marry si nostre poure Formis se pouruoit d'vn petit grain de froment. Mais si nous considerons les choses comme il appartient, nous trouuerons qu'on trouue plus de profit de la Formis, que du miel des abeilles. Car la Formis nous sert d'exemple, d'industrie, de prudence d'amitié, & de plusieurs autres vertus, desquelles parle Salomon en ses Prouerbes: lequel renuoye l'homme paresseux à la Formis, pour considerer la peine & solicitude qu'elle prẽd, & son industrie, & pour apprẽdre l'adresse & pouruoyance qu'elle a: attẽdu que sans guide ny capitaine, & sans auoir qui luy monstre ou commande, elle se pouruoit de viures l'Esté pour l'Hyuer. De la viẽt que S. Ambroise, parlant de ce petit animal, dit ainsi. Les desseins & entreprises des Formis, à les bien considerer, surpassẽt de beaucoup leurs forces. Et iaçoit qu'elles n'ayẽt personne qui les incite au trauail, ce neantmoins par vne certaine domination elles pouruoyent à l'aduenir & aux necessitez futures: voila qu'en dit S. Ambroise, lequel parle bien amplement des proprietez de ceste bestelette. De laquelle aussi traitant Ciceron, dit que la republique des Formis est à preferer à toute cité, pour belle qu'elle soit: car non seulement elles ont sentiment comme les autres animaux: mais aussi elles ont entendement, raison, & memoire. Pline, Aristote, & Elian se sont fort arrestez

reſtez ſur la conſideratiõ de la Formis, & non ſans grande raiſon : car à bien conſiderer ſa forme, l'aydeur de ſon regard, ſa durté, ſa viue couleur, & ſon mufle picquant, il n'y à Lyon ſi fier que ceſt animal, s'il eſtoit auſſi grand qu'il eſt petit, tant hardi, fort, & eſpouuentable. En premier lieu, il n'y a animal qui puiſſe porter ſon peſant: mais la Formis porte & traine dix fois plus peſant que ſoy, tellement que ſi ceſte beſtelette eſtoit groſſe comme vn Cheual, elle porteroit aiſement la charge de quatre charrettes: D'ailleurs, il eſt bien difficile ſe deffendre cõtre ſes aſſaux : car encore qu'elle ſoit bien petite, elle à neantmoins les dents ſi fortes, que le grain de froment qui eſt bien dur, n'eſt aſſez fort contre ſes dents : meſme elle fait meſtier d'emporter des pierres dures, leſquelles elle caſſe auec les dents, & quelque part qu'elle mette la dent, elle ſerre ſi fort, qu'il n'y à tenaille ny ferrement qui luy puiſſe faire ouurir la bouche : ains eſt ſi opiniaſtre, qu'elle ſe lairra pluſtoſt mettre en pieces que de laſcher ce qu'elle tient : laquelle force ſeroit grande, ſi elle auoit le corps à l'equipolent. Laiſſant donc ſa force, dont on fait peu de cas, pource qu'elle eſt petite, conſiderons vn peu ſon inſtinct naturel, & la prudence & vertu de ceſt animal : car nature n'en à point produit en ſon vniuers, qui ait plus grande monſtre de vertu, que ceſtuy, lequel fait profeſſion d'amitié, d'induſtrie, de prudence, & de pluſieurs autres vertus que nous deduirons cy apres. En premier lieu, les Formis tiennent forme de republique entre elles, ſelon que dit Pline: car elles n'ont ny Roy ny Seigneur qui leur commande: autant en dient Ariſtote, & Salomon, & eſt leur republique ſi bien policee & ordonnee, qu'il n'y a iamais guerre, ny contention ciuile entr'elles : auſſi ne les void on point combattre & s'entretuer contre les hommes: ains, comme chacun peut voir, toutes trauaillent pour le bien public, ſans faire le leur à part ſoy, comme les autres animaux qui combattent pour ſa tripe. Les Formis s'aident l'vne l'autre à conduire leur munition, & faire la prouiſion generale pour toutes, & s'il s'en trouue vne par trop chargee ou laſſe, ſa voiſine luy donne aide, & ce auec tel ordre, que l'vne n'empeſche point

l'autre.

l'autre. Et s'il y à quelque chose trop pesãte qu'ellesveulent trainer à leur munition, elles s'y mettront tant que de besoin, pour la trainer, cheminans ensemble tant vniment & si dextremẽt, qu'on diroit que ce sont gents faits & duits au mestier de porter. Les autres animaux ont leurs nids & retraictes à part, de sorte que souuentesfois leur conuient auoir guerre contre ceux de leurs especes, pour leurs nids&giste: mais les Formis n'ont qu'vne sale: & tasniere generale pour toutes, sans auoir chambrettes ny chãbrillons particuliers, & par ainsi elles s'entretiẽnent en amitié les vnes auec les autres, nous donnans vn grand exemple d'vser de mesme comme elles font. D'auãtage c'est chose miraculeuse de l'industrie qu'elles ont à faire leur tasniere: car s'il leur est possible elles la ferõt tousiours aupres d'vne riuiere, ou d'vn ruisseau courant, &mettẽt la terre qu'ils en tirẽt à la bouche de leur tasniere, pour seruir de rẽpart en Hyuer, de peur que l'eau n'y entre: le dedans de l'entree va tournoyant deçà & delà, à fin de ne trouuer si aisémẽt leur tasniere, & font l'entree plus estroite à la bouche qu'au dedãs. Au reste il y à trois estages en leurs tanieres: dont l'vn est pour les masles, & l'autre pour les femelles, lesquelles y font leurs petits: car il y à masles & femelles en ces animaux, lesquels parient ensemble, & font des petits, lesquels ils nourrissent selõ leur instinct naturel. Au troisiesme estage elles font leur grenier, auquel elles mettent leur prouision & munition, selõ que dit Aristote: vsans de leur prouision auec telle mesure, qu'elles n'õt iamais faute de viures. Et pour ce que la plus part de leur prouision est de froment: pour garder que l'humidité ne le face germer, elles rongent & concassent le dedans du grain de fromẽt d'où sort le germe (chose admirable & miraculeuse en nature) toutesfois Pline, Eliã, &plusieurs autres autheurs la tiẽnẽt pour certaine & veritable: mesme si leur munition se trouue moüillee des pluyes d'Hyuer, elles ont bien l'entẽdemẽt de la rafraischir, & secher au Soleil, pour la garder de pourrir: tellemẽt que cest animal n'est iamais oisif, ny de iour ny de nuict à la Lune: ce qui leur viẽt de grãde prudence. Car comme dient ceux qui en ont escrit, ce que l'experience ordinaire monstre, on voit les Formis, les

plus

plus duites à ce mestier, sortir tous les iours de leurs tasnieres, pour y apporter nouuelle munition: & apres qu'vne a apporté de la prouision fraische, soit qu'elles la cognoissent à l'odeur, ou que l'instinct admirable que Dieu leur a donné, leur enseigne où elles se prennent, toutes sortent pour rafraischir leur munition: & suiuans leurs guides à grande foule, apportent leur munition par vn mesme chemin, sans toutesfois s'entreheurter l'vne l'autre: car vsans de courtoisie l'vne enuers l'autre, elles s'entrefont place pour passer, & quelquesfois cheminent ensemble. Cependant toutesfois il faut noter l'ordre qu'elles tiennent estans paruenuës au lieu où elles chargent leur munition: car les vnes tirent le grain hors de la paille & le portent hors: les autres le portent à la tasniere, à l'entree de laquelle y en a d'autres qui reçoiuent la munition, & la portent au grenier: de sorte que chacune rend son deuoir selon son estat. Et quand elles apportent vn pois ciche, ou quelque autre grain plus pesant que le grain de froment, elles se mettent trois ou quatre, ou tant que fait de besoin pour le porter, & cheminent vnitament ensemble sans aucun desordre. Et si d'auanture elles rencontrent quelque lieu fascheux à passer, c'est merueilles de l'ordre qu'elles tiennent à le passer: car les vnes soustiennent le fais d'enhaut: & les autres le poussent cōtremont: mesme celles qui suruiennent là par cas fortuit leur aident à monter ce fardeau. Et estans paruenuës à l'ẽtree de leur tasniere, si le grain est plus gros que la bouche de l'entree, elles le mettent en quartiers, & ainsi les portent au grenier: cependant neantmoins les autres ne laissent de retourner à la prouision: si qu'on peut dire, par conclusion, que toutes trauaillent generalement pour le bien public. Apres que leur prouision est faite, & qu'elles ont de munition assez pour leur saison, elles s'enferment & se fortifient en leur tasniere, contre les pluyes de l'hyuer: & cepẽdant elles se nourrissent de la prouision qu'elles ont faicte: lequel instinct naturel est denié à tous autres animaux, hormis à l'hōme: & encore y a il plusieurs hommes qui n'ont point soucy du lendemain. D'auantage, ce que la formis fait double prouision pour sa vieillesse est bien considerable, car selon que dit Virgile, elle

pournoit à ses vieux ans : ce qui luy vient d'vn instinct naturel, par lequel elles preuoyent tous les ans vn Hyuer à venir. Item ceſt animal a vne certaine inclination naturelle, contraire à ſa brutalité : car il ſemble qu'il a cognoiſſance de Dieu, & quelque ſentiment de religion, attendu que ſelon que dit Pline, & Ælian, elles obſeruent religieuſement certains iours de feſtes, cõme toutes nouuelles lunaiſons : choſe fort mal aiſee à croire, & neantmoins poſſible. En outre ſelon que dient les meſmes autheurs, elles ont vne certaine charité entr'elles : car elles enſeueliſſent celles qui meurent, par vne certaine compaſſion. Cleantes Philoſophe recite vne hiſtoire admirable, touchant la Formis, ſi toutesfois elle eſt veritable: car ſelon que raconte Ælian, Cleantes eſtant vn iour aſſis aupres d'vne formilliere pour bien conſiderer leur naturel, vid certaines Formis portans vn autre Formis morte, leſquelles arriuees à l'entree de la taſniere de celle qui eſtoit morte, s'arreſterent, & vid d'autres ſortir de la taſniere qui ſe ioignirent à celles qui venoyent de dehors, comme ſi elles parlementoyent enſemble : & comme les vnes ſortoyent & entroyent en la taſniere, il vid en fin que celles de dedans apporterẽt vn petit vers hors de leur taſniere, lequel celles de dehors prindrent comme pour payement de leur peine, & s'en allerẽt, laiſſans là le corps de la Formis, qu'elles auoyẽt apporté à celles de ſa taſniere pour l'enſepuelir, ce qu'elles firent ſoudain que les autres furent parties. Et certes c'eſt choſe admirable que ces animaux ſi petits, qu'à peine les peut-on voir, ſeruent d'exemple à l'homme pour eſtudier à paix & concorde, & pour eſtre meſnager, laborieux prudent, & charitable: de ſorte qu'il ſert à inſtruire l'eſprit & entendement humain : & par ainſi ne le faut iuger ſi inutile que Pline le fait, encore qu'il ne produiſe ny miel ny autre viande: car il ſert encore à la ſanté de l'homme, & principalement ſes œufs, leſquels, ſelõ Pline, incorporez en laict de chieñe, gueriſſent les douleurs des oreilles. Item apres qu'on les a mollifiez, on en fait vn lauement auec du ſel, qui eſt fort propre à oſter les taches & feux volages qui viẽnent au viſage. Outre plus ſi on mange des Formis, elles gueriſſent le mal des yeux. Et neantmoins pource que ce pauure

Formis deuotieuſes.

Formis charitables.

Oeufs de Formis.

pauure animal se paist de grain d'herbes, & des fruicts d'arbres, seulement pour se conseruer en son essence, & perpetuer sa generation:& que par ce moyen il peut faire quelque dommage par les champs : l'homme vindicatif se sentant offensé de ce petit dommage,a inuenté mille moyens pour faire mourir ces pauures bestes : car selon que dit Pline, l'Origan pulueris & incorporé en souffre auec vn peu de chaux viue, fait mourir les formis : dit dauantage, que rembouchant l'entree de leur tasniere de limon marin & de cendre, elles n'en sortiront iamais. Toutesfois il n'y a chose plus propre à les faire mourir, que l'herbe nommee Heliotropium : & de fait, Auicenne par vn chapitre entier s'est estudié à mettre en auant plusieurs moyens de faire mourir ce pauure bestail:& y a pris autant de peine que s'il eust voulu chasser vne peste ou fieure quarte. Ce que dessus s'entend de nos formis:car en la region des Dardes, qui habitent és Indes Orientales vers la plage Septentrionale, y a des Formis de la grosseur & grandeur d'vn Loup, que les gens du pays craignent autant que les Lyons, selon que tesmoignent plusieurs autheurs. Et dit on qu'en fouillant & tournant la terre, elles iettent hors grande quantité d'or, lequel les gens dudit pays vont amasser quand ces formis espouuantables sont retirees : ce qu'ils n'oseroyent faire les sentans en campagne : mesme quelquesfois ce bestail ayant esuenté ces recercheurs d'or, fort dehors,& tué tous ces pauures arpailleurs qu'ils rencontrent.Et n'y a autre moyen de cercher l'or en asseurance: que d'y venir sur des Chameaux legers,afin d'auoir meilleur moyen de fuyr,si d'auanture les Formis esuentent les recercheurs d'or, mesme ils laissent tomber de guet à pend quelque piece de chair pour amuser lesdites Formis,& auoir moyen cependant de pouuoir eschaper. Finalement il semble que ce soit chose monstreuse que nos Formis chargent aisles : toutesfois il y a vn prouerbe commun,qui dit qu'au dam de la Formis les aisles luy viennent : en quoy il appert qu'il en est quelque chose: car dés que ce bestiail a chargé aisles, le vent l'emporte où il luy plaist.

D'où vient que les vns viuent longuement, & les autres peu, & quelle complexion est la meilleure pour viure longuement. Item comme se doit entendre ce qu'on dit que les iours de l'homme sont nombrez.

CHAP. VI.

L'Apostre S. Paul dit que tous hommes sont sujets à mourir vne fois : & en cela tous hōmes sont egaux. Toutesfois il y a difference és termes de la vie: car les vns viuēt plus, & les autres moins: & toutesfois selon que dit Iob, le temps de nostre vie est compassé: & n'est possible à l'hōme de passer les bornes que Dieu a plantees & determinees pour nostre vie. Les choses dōç estans ainsi, cōme à la verité elles sont, il n'y aura point de mal d'entendre ce qui cause la vie à l'hōme : pourquoy l'vn vit plus que l'autre: quelle cōplexion est la plus propre pour viure lōguement: & en fin comme se doit entendre ce qui est dit, que nos iours sont cōtez & determinez, & qu'il n'est possible de passer outre: qui sont poincts assez obscurs & entendus de peu de gens. Pour bien entēdre donc ce qui cōcerne de la longueur de la vie, il nous faut presupposer en premier lieu que la vie de l'hōme, & l'entretien du corps humain, cōsiste en l'accord & harmonie des quatre qualitez elementaires dont il est cōposé: à sçauoir du chaud, du froid, de l'humide, & du sec : & par expres en l'armonie proportionnelle de la chaleur & de l'humidité: ce que bien demonstre Aristote, lequel fait seulement mention de la cōuenance de ces deux qualitez, pour l'entretien de l'homme. Aussi void on par experience que l'homme n'a garde de faillir pendant qu'il a sa chaleur naturelle: car à ceste chaleur est le principal instrument pour conseruer l'ame vegetatiue. Et de fait la vie de l'homme ne consiste en autre chose qu'en l'entretien des instrumens & origines de l'ame: entre lesquels la chaleur naturelle tient à bō droit le premier rang : car ceste chaleur est si necessaire à l'entretien du corps humain, que defaillant, l'ame est cōtrainte abandōner le corps, & mettre fin à la vie de l'hōme. Et pource que ceste chaleur naturelle tiēt du feu, qui de son naturel, cōsume tout ce qu'il rencontre, il luy cōuient opposer vne autre qualité cōtraire pour conseruer

les corps inferieurs : à ceste cause Dieu mit l'humeur radicale ou naturelle, auec ceste chaleur naturelle, pour la nourrir & entretenir, tout ainsi que le feu se nourrit en l'huile. Et pource que ceste humeur radicale se consume & diminue iournellement: pour l'entretenir, il falut que tous animaux beussent & mangeassent: & que par ce moyen l'humeur causee de la digestiõ suppleast au defaut de la naturelle. Mais attẽdu que, cõme dit Aristote, l'humeur causee de la digestion n'est iamais si parfaite, que la radicale, & naturelle, encore qu'elle serue beaucoup à l'entretenir; par necessité ceste humeur radicale se diminue tousiours (car l'humeur accidentale, causee, de la digestion, n'est iamais si parfaicte que la radicale, qui c'est esuanouye) & par ce moyen s'esuanoyssent entierement, la chaleur naturelle se perd, & le corps prẽd fin. Car si l'humeur radicale, causee de la digestiõ, estoit si parfaite que l'humeur naturelle qui s'est esuanouye, l'homme viuroit infiniment, selõ que dient les Theologiẽs, lesquels maintienẽt que la proprieté de l'arbre de vie, que Dieu mit au Paradis terrestre, cõsistoit en ce principalement que mãgeant son fruit il restablissoit l'humeur radicale qui seroit perdue & esuanouye. De là vient que cest arbre fut prohibé à Adã & Eue apres qu'ils furent chassez du Paradis terrestre. Mais si nos premiers peres se fussent maintenus en leur iustice originelle, eux & leurs successeurs, mãgeãs du fruit de cest arbre, eussent vescu eternellemẽt en fleur d'aage, sans se ressentir d'aucune corruption, ou vieillesse, iusqu'à ce que Dieu eut glorifié leurs corps sans passer le passage de la mort: mais attẽdu que l'humain lignage a perdu ceste prerogatiue par son peché, qui a introduit la mort au monde: ce n'est de merueilles si ce defaut se remarque en nous. Or pour retourner à nostre propos ie dy, que la vie dure plus ou moins selon que la chaleur & humeur radicale seront accordantes & proportiõnees: car ceux en qui ces qualitez se rẽcontreront plus temperees, & mieux proportionnees, viuront dauantage, & non ceux qui abonderont esdites qualités. De là vient qu'on voit plusieurs petits animaux, où y a peu de chaleur & d'humidité, qui neantmoins viuent plus longuement que ceux qui sont plus grãds & qui abõdent plus esdites

Humeur radical.

Arbre de vie.

qualitez:ce qu'aussi auient tāt ez arbres, qu'és hōmes:tellement qu'on peut dire que la lōguevie cōsiste en la tēperature & iuste proportion de la chaleur & humidité, laquelle defaillāt,la compagnie,c'est à dire la vie se dissout. Car quand la chaleur surpasse l'humidité,elle cōsume en peu de tēps le corps, ainsi qu'on peut voir és hōmes coleriques: au cōtraire quād par l'umidité excessiue la chaleur se trouue esteinte, cōme on voit és flegmatiqs, il en aduient de mesme.Par cecy toutesfois il ne faut entendre qu'il faille qu'il y ait autant d'humeur que de chaleur, ains conuient que la proportion y soit gardee:c'est à dire que la chaleur surpasse l'humidité proportionablement: car vne chose agēte n'a pas grāde vertu d'operer sur l'autre,si elle surmonte la partie passiue: ce que tacitement demonstre Aristote,quād il dit que parmy les deux qualitez que dessus, y doit auoir quelque peu de froideur meslee,pour moderer la chaleur du feu radicial,à ce qu'il ne consume entierement l'humeur naturelle & que le sec aussi y est requis pour desseicher l'humeur radicale, de sorte qu'il ne puisse esteindre le feu naturel:cōme souuēt on voit aduenir aux petis enfans qui meurēt de trop grāde humidité:toutesfois entre ces quatre qualités le chaud & l'humide sont tenues pour les principales,cōme estans complexions vitales & causans la vie. Quand au froid & au sec encore qu'ils seruent grandement à la conseruatiō de la vie:neātmoins on tiēt ces deux qualitez pour l'entree & cōmencement de la mort:car le froid est ennemy du chaud,auq̄l principalement consiste le poinct devie:& le sec est opposite & contraire à l'humeur,qui neātmoins nourrit la chaleur naturelle:ainsi qu'ō peut voir ez vieilles gens,lesquels viennent secs & froids quand ils approchent de la mort:mesmes en tous corps morts, qui ordinairement sont secs & froids.L'hōme donc, moyenant la bonne tēperature du ciel doit temperer sa complexion, parmy ces quatre qualitez, de telle sorte qu'il maintiēne sa chaleur en premier lieu, & l'humidité apres, faisant seruir le froid & le sec selon leur offices & quartiers: par ainsi ceux qui ne se trouuent ainsi proportionalement tēperez,ont naturellement courte vie: voila donc quāt aux causes de la longue ou courte vie. Reste maintenāt à toucher

cher quelle est la meilleure cõplexion de toutes, pour viure longuement. En premier lieu il faut noter que des quatre complexiõs qui sont en l'hõme, à sçauoir, coleriq̃, flegmatique, sanguine, & melẽcholique, la sanguine est la meilleure pour rẽdre la personne de lõgue vie: car le sang est chaud & humide, lesquelles qualités sont propre à entretenir la vie. Itẽ son humidité n'est point aqueuse, ains est aëriẽne, estant chaude & humide, & conforme à la cõplexion sanguine, & par ainsi ceste complesion sanguine participant à quelque chaleur tẽperee, & a humidite suffisante pour nourrir la chaleur, est la plus propre de toutes les complexions pour faire viure longuement. Quant à la cholerique elle dure moins, parce que la force & viuacité de son feu & de sa chaleur, ne peut longuemẽt durer auec le sec. La flegmatiq̃ & aqueuse ne peut estre digeree de la chaleur, à cause de son humidité excessiue: & par ainsi elle tõbe aisémẽt en corruptiõ, qui en fin cause la mort. La melancoliq̃ estant terrestre, abrege la vie auec sa froideur & siccité, qui sont qualitez contraires à la chaleur & humidité: parquoy ce n'est de merueilles si elles accourcissent la vie, quãd elles abondẽt en quelque corps. Toutesfois si la cholere se mesle auec le flegme, & qu'elle surmonte proportionalement le flegme, ceste complexiõ est assez ressẽãte pour donner longue vie. Quãd aussi le sang surpasse la melancholie en bonne proportion, ceste complexion est bonne, car le chaud & l'humide du sang se trẽpent au froid & au sec de la melancolie: & par ainsi il y a des complexions composees, qui sont beaucoup meilleures que la simple sanguine pour donner longue vie. Par ce que dessus donc, on peut voir que la vie de l'homme est limitee par la vertu & force de sa complexion, & par la proportion des qualités elementaires, de sorte que les diuerses porportiõs causent la diuersité des termes de la vie de l'hõme: aussi dit-on que l'hõme peut viure pendãt que sa chaleur naturelle dure, & q̃ l'humeur radicale lentretient. Et quant à ce qu'on dit que la vie a ses limites qu'il est impossible de passer, faut noter qu'encore que la complxion & vertu naturelle de l'homme le puisse porter & entretenir iusq̃s au dernier poinct: ce neantmoins de mil, vn ne viẽt à ce poinct: il y a tant de desastre qui viẽnent

Sang.

Cholere.

Melãcolie.

Cholere & flegme.

Sang & melãcolie.

accidentalement, ou par quelque desordre, que la plus-part meurt auant que nature leur defaille, soit par famine par peste, par poison, par gourmandise, par paillardise, par mauuaises viandes, ou par maladies causees d'infinis excez que les hommes font, & par ainsi le vray terme naturel de la vie de l'homme, est quãd nature defaut: de sorte qu'il est impossible de passer ce poinct. Et c'est comme il faut entendre ce passage de Iob, où il dit: Seigneur tu as estably des bornes à l'homme qu'il luy est impossible de passer. Par ce passage on peut voir clairement que l'homme peut bien abreger sa vie, mais non l'alonger: tellemẽt qu'on voit plusieurs de bonne complexion, & qui deuoyent viure vn monde d'ans, lesquels neantmoins sont de courte vie, par quelque cause exterieure qui leur auance leurs iours. Toutesfois ce passage de Iob, se peut autrement entendre, pour le regard de la prescience de Dieu, lequel donne à vn chacun son terme de viure, soit par la complexion naturelle, ou par quelque autre but qu'il assigne à la vie de l'homme. Et pource qu'il n'y a rien de caché à la Sapience de Dieu, qui sçait toutes les causes & accidens qui peuuent venir à l'homme: il est impossible à l'homme: de pouuoir allonger sa vie outre l'ordonnance de Dieu, encore que ce soyent causes contingentes. Et par ainsi on peut dire qu'il y a deux termes en la vie de l'homme: dont l'vn depend de l'harmonie & proportion des qualitez elementaires: & que l'autre est selon la preordonnance & prescience de Dieu. Entre lesquels termes y a seulement ceste difference, qu'on peut paruenir iusqu'au premier, sans toutesfois le passer: mais tous viennent au secõd. Et encore que par cours de nature on puisse passer ce second terme: ce neantmoins il n'y a nul qui le passe. Autãt en peut on dire des autres animaux, & des plãtes.

Comme la vie de l'homme s'est abregee dez le commencement du monde, & ce en diuers temps: & des termes diuers de l'homme, auec plusieurs histoires faisans à ce propos, mesme de ceux qui ont vescu longuement.

CHAP. VII.

APres auoir mõstré la maniere de pouuoir entretenir ceste vie, & declaré la raisõ pourquoy les vns viuẽt plus

plus & les autres moins, sera bon d'entendre en quel temps l'armonie naturelle des qualitez Elementaires, qui entretient le corps humain, a commencé à venir en decadence, laquelle dés le commencement du monde, iusqu'à present est venue tousiours en diminuant, tant en temperature des complexions: qu'en qualité des viandes, qui conseruent & restablissent ceste vie, de sorte que la vie de l'homme est venue tousiours en accoursissant. Au premier monde les hommes viuoyent huict cens, & neuf cens ans, selon que i'ay demonstré au premier liure de ces diuerses leçons, ou i'ay amplement traicté des ans des anciens & des nostres. Pour maintenant ie parleray de la decadence de l'aage de l'homme: chose fort notable, & dont la saincte Escriture faict mention. Car il est escrit que la premiere decadence de l'aage de l'homme fut reiglee & limitee a cent & vingt ans, incontinent apres le Deluge, selon qu'on peut veoir en Genese, où le Seigneur dit que la vie de l'homme sera de cent & vingt ans, non qu'il die que l'homme ne puisse passer six vingt ans: mais il veut dire que l'homme pourra viure six vingts ans en bonne disposition de sorte que le reste de sa vie ne sera que viellesse fascheuse & insuportable. Abraham qui fut long temps apres le deluge, vesquit 175. ans. Iacob auoit 130. ans lors qu'il vint en Egypte, où il vesquit encore dix ans: & de fait plusieurs autres, que nous pourrons alleguer, vesquirent longuement. Du depuis la vie de l'homme fut encore accourcie, mesme du temps de Dauid, lequel dit ainsi en ses Pseaumes. La vie de l'homme est de 70. ans, & celle des plus robustes 80 tellement que qui passe cest aage, il tombe en vne vieillesse fort fascheuse à supporter. Auiourd'huy nous voyons que ceux qui sont de foible complexion ne passent point 55. ans, & les plus robustes, 65. (i'entens pour estre dispos aux operations & actions de l'homme & par ainsi la vie de l'homme d'auiourd'huy ne dure pas la vingtiesme partie de celle des hommes du premier siecle. Quãt à ce qui est a venir, Dieu le sçait. Les anciens Philosophes ont fort trauaillé à rechercher la raison de ceste difference & decadance d'aage. Aucuns retribuoyent cela aux influences celestes, les autres alleguoyent d'autres raisons, comme Pline, & plusieurs au-

tres qui limitent la vie de l'homme à six vingts ans. Berose n'en met que cent dixsept. Petosiris, cent vingt six: mais Censorinus, suyuant l'opinion du Philosophe Essasés n'assigne, pour viure à l'homme que quatre vingtz ans. Dioscoride, suyuant les Egyptiens, dit que la vie de l'homme est longue ou courte selon le pois de son cœur, ainsi que plus amplement auons demonstré en la premiere partie de ce traicté, ou auons allegué plusieurs raisons faisans à ce propos, sans toutesfois entrer aux secrets de la volonté de Dieu. En premier lieu Dieu ordonna aux animaux de boire & de manger pour entretenir l'humeur naturelle & radicale, leur dōnāt aussi moyē de perpetuer leur espece par l'acte de generation: mais comme le boire & le manger n'est assez suffisant pour restablir l'humeur radicale, qui se diminue & s'esuanoüit iournellement, de sorte que sa vie se perd quand & luy: aussi n'est il possible de rendre, par l'acte de generation, vn corps si parfaict, qu'estoyēt ceux du premier siecle, car la vertu & force de la complexion radicale, qui est appellee principale complexion, est grandement diminuee: & de là vient que la vie des hommes s'abrege & s'accourcit tous les iours. L'autre raison, qui neantmoins depend de la premiere, est telle: c'est que les viandes dont l'homme se substente, ont beaucoup diminué & perdu de la vertu qu'elles auoyent au commencement du monde: de sorte qu'il est impossible de rendre le genre humain en telle perfection corporelle, qu'estoyent ceux du premier siecle. Et par ainsi defaillant la vertu de la complexion de de l'homme, & l'armonie des qualitez elementaires estant abastardie, & finalement les viandes diminuees en bonté: ce n'est de merueille si la vie presente est bien accourcie. Et iaçoit que le temps que dessus serue quasi de limite ordinaire à la vie de l'homme: ce neantmoins on trouue assez de personnes qui ont vescu d'auantage, pour estre de bonne & forte complexion: pource aussi qu'il plaist ainsi à Dieu la main duquel n'est iamais liee, & moins subiette à aucune loy Toutesfois àfin que ne nous plaignions du peu de temps qu'auons à viure, pour nous consoler en ceste briefueté de vie, ie metray en auāt quelques exēples de plusieurs qui ont surpassé les autres hom

hommes en longueur de vie, sans toucher au premier siecle, car ceux dont ie parleray ont vescu longuement des que la vie de l'homme fut retranchee : Arphaxad, fils de Sem, nepueu de Noé, nasquit deux ans apres le Deluge: & neantmoins vesquit, 330. Salé son fils, en vesquit, 433. Heber fils de Salé, dont les Hebrieux prindrent le nom, vesquit 467: ans: de son temps la confusion des langues vint: mais luy, garda l'Hebraique, qui estoit la premiere langue du monde, pource qu'il ne consentit au superbe bastiment du fort de Babilone: Tharé pere d'Abraham, vesquit deux cents ans: & Abraham cent soixante: Isaac, cent octantecinq : & Iacob cent soixante cinq: Depuis, la vie de l'homme commença à diminuer. Moyse neantmoins vesquit six vingts ans : & Aaron six vingts & trois: Sarra, ancienne matronne fort renommee, vesquit sixvingts sept ans : & la vaillante Iudith, qui couppa le col à Holofernes, vesquit cent cinq ans, selon qu'on peut voir en la saincte Escriture qui rend tesmoignage de tout ce que dessus. Quant aux histoires profanes , on y trouue plusieurs qui ont vescu longuement, comme Nestor fils de Nelus , lequel vesquit si longuement , que les anciens souhaitans á quelqu'vn longue vie, luy desiroyent les ans de Nestor , lequel à son dire, auoit vescu trois cens ans. Et de fait , Homere dit que le Prince Nestor ayant quasi trois cens ans, vint au secours des Grecs contre les Troyens auec vne grosse armee de mer. Autant en dient, Iuuenal, Ouide, Tibulle, & plusieurs autres autheurs. Argentonius Roy d'Andelouze anciennement appellee Turdetanie, vesquit cent cinquante ans , selon que dit Strabo, apres le poëte Anacreon : toutesfois selon Herodote & Silius Italicus poetë Espagnol, ce Prince vesquit trois cens ans: Valere le Grand, & Pline dient qu'il regna quatre vingts ans , & en vesquit six vingts. Pline aussi fait vn grand narré de certains Roys d'Arcadie , & de plusieurs autres , tant hommes que femmes , qui vesquirent longuement : mais pource que les choses de si longue main me tiennent aucunement en doute, ie mettray icy certaines histoires que ie tiens pour veritables. Marcus Valerius Coruinus vesquit cent ans , selon que dit Valere le Grand, ayant esté six fois consul à Rome: dit outre qu'il y

auoit 46 ans entre son premier consulat ; & le dernier an qu'il fut fait consul : & qu'il vesquit le reste de son aage en bonne disposition, tellement qu'il pouuoit exercer les estats qu'on luy donnoit. Stephanus Romain, estant desia de bon aage, seruit de Baladin deuant l'Empereur Octauius és ieux seculaires qu'il fit à Rome, & 73. ans apres, il balla encore és ieux de l'Empereur Claudius, & vesquit depuis longuement. Titus Fulonius Bolognois vesquit 150. ans, ainsi qu'apparut par les denombremens & recognoissances qu'õ faisoit ancienement de cinq ans en cinq ans, à quoy l'Empereur Claudius print grand peine pour en estre informé au vray, car il estoit fort curieux de telles choses. Et pour n'estranger les dames de nostre discours, & leur donner espoir de longuement viure, faut noter que Terentia femme de Ciceron vesquit cent dix-sept ans. Claudia femme d'Offellus, paruint iusqu'a cent & quinze ans, ayant eu quinze enfans masles. Samura Romaine, auoit 110. ans quand elle mourut : mais sur toutes femmes Valeria Capriola me fait estonner, laquelle ayant cent & quatre ans, seruit de Balladine és ieux seculaires de l'Empereur Octauius : ayant desia ballé és autres ieux seculaires, ou y auoit quatre vingts & onze ans passez. Pline aussi dit vne chose fort admirable, & neantmoins veritable : c'est, qu'és roolles & denombremens faits par Titus & Vespasian Censeurs, on trouua à Parme trois hommes ayans chacun six vingts ans : & deux qui en auoyent chacun six vingts & dix : & vne femme ayans six vingts & douze ans : dit outre qu'en la Romanie on trouua cinquantequatre hommes ayans chacun cent ans : cinquante sept, de cent & dix : quatre de cent & trente, & autres 4. qui auoyent chacun six vingts quinze ans, dit aussi qu'on en trouua encore 4. qui auoyent chacun sept vingt ans, chose inusitee & qui n'est veuë maintenant. Or laissans l'Italie, parlons vn peu des estrangers qui ont vescu longuement. Gorgias Leontin Philosophe fort renommé, vesquit en bonne disposition plus de cent ans, iceluy ayant cent & sept ans fut interrogué pourquoy il prenoit si grand plaisir de demeurer au mõde, à quoy respõdant il dit que la grace à Dieu il n'auoit iamais fait chose pourquoy on le peust blasmer en sa vieil

C'estoyent ceux qui se faisoyẽt de cẽt ans en cẽt ans.

vieilleſſe, qui eſt vne reſponſe grande & bien notable à qui la peut dire en verité: Seneque philoſophe de Cordouë veſquit cent & quatorze ans: le renommé Apollonius Tyraneus auoit cent ans paſſez lors qu'il mourut. Democrite, par le teſmoignage de Diogenes & Laërtius, veſquit cent neuf ans, & mourut ſans ſentir aucune fieure, n'y autre mal: Galē, Prince des Medecins, veſquit en bonne diſpoſition cent quarante ans, & mourut par defaut de nature, ſans ſentir aucun mal: Attila, Roy des Goths, qui de ſon temps fut fort cruel, & de grand pouuoir, veſquit cent & quarante ans, ſeruant de fleau au genre humain, & gaſtant tout par guerres, & infinies cruautez qu'il exerçoit. Maſſiniſſa Roy de la Guinee, veſquit quatre vingts & dixſept ans, ayant regné ſoixāte: ce Prince n'eut iamais la teſte couuerte pour le Soleil, pour vent, ny pour pluye qu'il fit: meſme ſur ſes derniers iours il en vſoit de meſme, & ſe tenoit debout la pluſpart du iour, marchant à pied auec ſes armes auſſi dextrement que le plus ieune ſoldat de ſon armee: il engendra vn fils à quatre vingts ans, & laiſſa apres ſa mort quarātequatre fils qu'il auoit engendrez. Quant aux Hermites & Peres anciens, on trouue que pluſieurs ont veſcu longuement par leurs abſtinences, meſme Paul, premier Hermite, lequel veſquit ſix vingts ans: Antoine Hermite Egyptien, veſquit cent cinquante ans, & Crenius ſon compagnon cent. Maintenant on ne trouue point de gens qui viuent tant, car de iour en iour la vie de l'homme va accourciſſant: en quoy apert que la fin du mōde s'aproche, toutesfois Dieu monſtre en tout temps ſes grandes merueilles: car du temps de l'Empereur Conrad, qui fut l'an de noſtre Seigneur mil cent quarante, ou enuiron, mourut vn homme, qui auoit ſeruy l'Empereur Charlemagne en ſes guerres: de ſorte qu'il fut trouué ceſt homme auoir veſcu trois cens ſoixante ans, & eſtoit appellé Iean des temps: lequel nom luy fut donné, comme ie penſe, à cauſe de ſon grand aage. Meſme ie penſe, que de luy eſt venu ce prouerbe qu'on dit communément, Iean, Iean, fie toy en Dieu.

L'an 1140.

Iean des temps ayāt veſcu 360 ans.

La maniere de cognoistre la vraye opportunité de faire quelque chose, & comment les anciens peignoyent Occasion.

CHAP. VIII.

IL gist grande prudence, à sçauoir prendre l'opportunité, & faire les choses en temps: car il y a grand esgard à faire ou ne faire vne chose en temps, attendu qu'il est biẽ difficile de retourner au poinct quand on l'a vne fois failli. Et de fait, les Philosophes Grecs ont laissé par escrit plusieurs sentences notables faisans à ce propos: lesquels ont tousiours estimé grande prudẽce de sçauoir cognoistre l'opportunité du temps, & prendre l'occasion quand elle s'offre. Salomon dit en son Ecclesiastique, que toute chose a sa saison, qu'il y a temps de naistre, tẽps de mourir, temps de planter, temps d'arracher, temps de tuer, temps de guerir, temps de rire, temps de pleurer, temps de se taire, temps de parler, temps de bastir, temps de ruiner, temps de guerre, & temps de paix: en somme on pourroit alleguer plusieurs autres exemples, pour monstrer quelle perte c'est de faire vne chose hors du temps, & quel profit reuient à l'homme de faire vne chose en temps & lieu. Menander Poëte Grec dit, que toutes choses faites à propos & en temps, ont grande grace: car l'opportunité à plus de force que la loy: tellement qu'vn peu donné en temps, est estimé beaucoup. Hesiode Poëte Grec nous ordonne de tenir moyen, & obseruer le temps: car l'importance de tous affaires gist à attẽdre le temps & l'opportunité. Pindare dit que le temps à grande force en toutes choses: aussi selon Horace, l'homme se doit tousiours acheminer aux affaires quand il voit le temps. Socrates escriuant à Democrite, dit que toute chose est mauuaise estant faite hors de saison: en somme, il n'y a homme experimenté qui ne face cas des choses faites en saison. Cependant toutesfois il faut noter que comme il est bon d'attendre l'opportunité du temps à faire quelque chose, qu'aussi il ne faut laisser couler le poinct de bien executer vn affaire, quand il vient: c'est ce qu'on dit communément qu'il ne faut mespriser l'occasion: car toutes choses faites hors de la constellation & consentement des astres (encore que l'occasion vienne

d'ailleurs) ne vient iamais en bonne perfection. Et de fait l'occasion & opportunité des choses a esté tant estimee des anciens tant Grecs que Latins, qu'ils auoyent tousiours son pourtrait, comme pour mirouër deuant les yeux. Les Latins la peignoyent en habit de femme: mais les Grecs la peignoyent en forme d'vn ieune enfant, ayant vn pied sur vne rouë tournant, & le deuant du visage tout couuert de cheueux rabatus dessus, & le derriere de la teste chauue & rase: c'est le pourtrait que luy donnerent Posidius Poëte Grec, traduit en langue Latine par le docte Erasme, & Ausone Poëte Lombard, que le seigneur Thomas Morus Anglois, homme fort renõmé par son sçauoir, de nostre temps à traduit en langue Castillane par forme de dialogue: car Morus dit que ce qu'Occasion se tient debout sur vne rouë, monstre son instabilité, & ce qu'elle a des aisles aux pieds, monstre qu'elle passe legerement sans s'arrester: dit outre, qu'elle à le front & le deuant du visage fort touffu de cheueux, pour estre aisément prinse de ceux à qui elle se presente, & que d'ailleurs elle à le visage couuert pour passer sans estre cognuë: estãt chauue du derriere, de peur d'estre arrestee quand elle est eschappee. En quoy on peut comprendre, que l'occasion vne fois perdue ne se peut recouurer, quelque peine qu'on mette apres. Ausone adioustãt à ce pourtrait, met l'image de repentance és espaules d'Occasion: monstrant, parce, que tout ce qui peut aduenir d'vne occasion perdue est de s'en repentir. Et de fait, il y a deux sortes de gens qui doiuent prendre de grands exemples en cecy: car aucuns sont si soudains en leurs affaires, que iamais ils n'en viẽnent à bout: pour n'attendre le temps opportun: les autres au contraire, sont si long à conclurre leurs affaires, & s'arrestent sur tãt d'inconueniens qui peuuent aduenir, que cependant l'occasion de bien negocier se passe: lesquelles extremitez sont à fuir à tous hommes de bon iugement, lesquels en attendant le temps de bien faire leurs besongnes, ne laisseront cependant couler les occasions qui se presentent, autrement ils tomberont en vne tardiue repentance, qui sera de peu de profit.

Occasion & son image moralisee.

Messie se trõpe: car le Poëte Ausone estoit Bourdelois.

Du pourtrait de Faueur, & de sa signification.

Chap. IX.

LE discours du pourtrait d'Occasion m'a remis deuāt les yeux celuy que les anciens Romains assignoyent à Faueur, tant pour le grād rapport, que ces deux choses ont par ensemble, qu'aussi pource que le vray temps & la vraye occasion de bien faire vne chose est, quand on à la faueur pour soy: c'est à dire, quand le Prince nous preste l'oreille, & nous fait bon visage. Car l'homme qui est en credit enuers le Prince est caressé de tous: chacun trouue bon ce qu'il dit & ce qu'il fait, & en fin toutes choses luy succedent en bien & à son honneur: car chacun luy porte faueur, ou de bon cœur, ou pour feint se. Et certes il n'est ja besoin amener en ieu histoires, ny exēples pour prouuer ce fait, attendu que cela est prattiqué de tout tēps, & que chacun en est abreué, & par ainsi ie m'arresteray seulement à representer le vray pourtrait de Faueur, selon le trait des anciens, lequel se trouuera aucunement cōforme à celuy d'Occasion. Car pour representer Faueur, ils peignoyent vn ieune enfant aueugle, estant seul & sans compagnie. Barthelemy Dardan moralisant ceste peinture, s'introduit luy mesme parlant au peintre Apelles en vn dialogue, où il dit ainsi: O Apelles, veu la grande peine que tu prens à pourtraire l'image de Faueur, ie te prie dy moy de quelle race elle est sortie? à quoy respondant Apelles, dit que sa race est cognuë de peu de gens. Et de fait, on trouue peu de resolution sur la source de Faueur: car les vns dient que la Faueur vient de beauté corporelle, les autres tiennent que c'est de bonne aduanture. Il y en a qui la font fille de Fortune ou d'Accidēt, & neātmoins plusieurs tiennent qu'elle procede des dons de la noblesse de l'esprit, ce qui est aisé à voir au dialogue suiuant, ou le Poëte parlant à Apelles dit,

Dialogue declaratif du sens moral de l'image de Faueur.

Poete. Qui est celle femme qui est à son costé, & qui ne l'abandonne point? Ap. C'est Flaterie. Poe. Et qui est celle qui la suit? Ap. Enuie. Poe. Qui sont ces gens qui l'enuironnent? Ap. Ce sont ceux qui accompagnent Faueur, & luy obeïssent: c'est à sçauoir, Richesses, & Plaisirs, source de tous vices. Poe. Pourquoy as tu mis des aisles

à Faueur

à Faueur? AP. Pource qu'elle ne peut marcher le pas, ains se iette en haut quand le vent de bonne fortune tire. POE. Pourquoy l'as-tu faite aueugle? AP. Pource que ceux qui sont en credit ne cognoissent plus leurs amis anciens. POE. Pourquoy luy as tu assis le pied sur vne roue? AP. Pource qu'elle suit les pas de Fortune, estant inconstante comme elle. POE. Pourquoy la fais tu tant enflee? AP. Pource que la prosperité aueugle l'entendement de l'hô-me. Ce Dialoge recité en sa langue originaire auroit plus grande grace qu'il n'a en François : toutesfois messieurs nos fauoris y doiuent bien prendre aduis pour cognoistre les choses qui accompagnent Faueur, & l'instabilité d'icelle, afin de se gouuerner modestement en leur credit, sans s'enorgueillir : car outre ce que Dieu en est grandement offencé, il y a du danger d'ailleurs : ainsi qu'on a peu voir du passé, par la fin pitoyable & malheureuse de plusieurs fauoris des Princes, qui n'auoyent sçeu vser sagement de leur credit.

Des sept Sages de Grece, auec plusieurs sentences notables qu'ils ont laissé par escrit.

CHAP. X.

LEs Anciens Grecs appelloyent sages, ceux que nous appellons maintenant Philosophes : mais Socrates estimant ce nom de Sage estre trop arrogant, pource que c'est le propre de Dieu d'estre appellé absoluëmêt Sage, inuenta ce nom de Philosophe, c'est à dire, amateur de sapience, côme estant plus moderé que le nom de Sage, de sorte que tous les sçauans hômes qui ont esté depuis Socrates, se sont contentez du tiltre de Philosophe. Ce nonobstant il y en a eu sept à qui le nô de Sage a esté attribué du commun consentement de toute la Grece, à cause de leur grande science & vertu Et de faict, plusieurs autheurs tant anciens que modernes en font mention, & des sentences notables qu'ils laisserent par memoire, desquelles i'ay proposé faire icy vn sommaire recueil en lâgue vulgaire, afin que chacun l'entende, monstrât qui furent ces sept Sages, dont on a tant parlé: laissant donc à part ce fol liure des sept Sages qui a couru le pays, ensemble plusieurs opiniôs qu'on a semees touchât leur vie, qui neât-

moins a esté descrite par Diogenes Laërcien, ie me tiendray à ce qu'en dient S. August. Erasme, Philippe Beroalde, Raphaël de Volaterran, & plusieurs autres autheurs renommez. Leurs noms donc furent, Solon, Chilo, Cleobule, Thales, Bias, Pittaque, & Periander: & furent quasi tous d'vn mesme temps: encore que les vns fussent plus vieux que les autres, & qu'il y en ait qui ayent vescu plus longuement que les autres: car tous estoyent en estre durant le regne de Cyrus Roy de Perse, au tẽps que les Iuifs estoyent captifs en Babylone: qui fut enuiron cinq cens cinquante ans auant l'aduenement de nostre Seigneur Iesus Christ, selon que dit Eusebe. Nous parlerons donc d'eux en particulier quand nous toucherons les principales sentences qu'ils nous ont respectiuement laissees, encore qu'ils ayent laissé par memoire vne infinité de sentences communes: comme font ordinairement tous autheurs qui couchent par escrit. Ausone Poëte* Lõbard a reduit en vers fort elegans plusieurs sentences notables desdits Sages: desquels il parle amplement en trois diuers lieux: venant donc premierement au sage Bias, il nasquit à Priene ville maritime d'Ionie region de Grece: ayant eu pour pere vn nommé Toramus. Ce Bias estoit grãd orateur, bon Aduocat, & bien versé en toutes sciences: estant d'ailleurs doüé de plusieurs vertus: entre lesquelles il auoit cela de singulier qu'il mesprisoit grandement les richesses & honneurs de ce monde. Ciceron dit de luy, que comme les ennemis sacageassent la ville où il demeuroit, & que chacun taschast de sauuer & d'emporter auec soy le meilleur de son bien. Bias seul ne voulut sauuer aucune chose de ses biens: & estant interrogué pourquoy il faisoit cela, il respondit qu'il emportoit tous ses biens auec soy: entendant sa sagesse estre ses vrais biẽs. Sur toutes choses ce personnage taschoit d'entretenir vne amitié: aussi fut-il tenu tousiours des premiers de sa republique. Il disoit ordinairement qu'il ne voudroit iamais estre iuge entre deux siens amis, ouy bien entre deux ennemis siens: car condamnant vn amy on perd son amitié: mais si on iuge entre deux ennemis, celuy pour qui on aura iugé, deuiendra amy. Vn meschant homme luy demanda vne fois que c'estoit que pieté ou religion,

Les noms des sept Sages de Grece.

** Bourdelois, s'il ne desplaist à Messie.*

Bias Sage de Grece.

auquel Bias ne respõdit mot: dequoy marri celuy qui l'interroguoit, Bias luy dit, Pourquoy me demãdes tu vn cas qui ne te touche en riẽ. Aduint vne fois que courãt fortune sur mer en vne nauire où il y auoit plusieurs gẽs qui ne valoyent gueres, lesquels pleuroyent & inuoquoyent les dieux, Bias leur dit: Taisés vous mes amis, car il n'est pas bon que les dieux sçachẽt que vous prenez ceste route. Il disoit ordinairement que la plus grãd part des hõmes est la pire: Ausone se trauaille fort à confirmer ceste sentẽce: mais elle est si manifeste & tant veritable qu'elle n'a besoin de confirmation, comme estant conforme à l'Euangile, qui dit que plusieurs sont appellez, mais qu'il y en a peu d'esleus. Ciceron aussi le dit bien, affermãt la race des meschãs estre fort grande. Platon dit, à ce propos, que les manieres de faire des gens de bien sont aneanties & submergees: & qu'au contraire, les vices des meschans croissent iournellement cõme l'herbe qu'on arrouse. Il y a des autheurs qui alleguẽt plusieurs autres sentences de Bias, qui sont fort vtiles & necessaires, cõme: Attribue à Dieu le bien que tu feras: Ne porte iamais enuie au riche: Le seul auaricieux est pauure: Celuy peut estre dit hõme de bien qui n'a aucuns remors de conscience: Le plus grand danger qui puisse aduenir à hõme, vient de l'homme: Le plus riche don d'vne femme, est d'estre hõneste & femme de bien. Aristote aussi attribue ceste sentence à Bias. Les offices & estats monstrent l'homme tel qu'il est: car plusieurs semblent estre gens de bien, cõme aussi à la verité ils le monstrent par effet estans personnes priuees: qui ayans puissance de cõmander manifestent & descouurent la malignité de leurs courages. Il disoit aussi qu'il se faloit porter enuers l'amy cõme si vn iour il deuoit estre ennemy: & qu'il faloit traiter l'ennemy auec espoir que quelque iour il seroit amy. Aristote reprend ceste opinion en sa Rhetorique: toutesfois à bien cõsiderer cõme se maniẽt les amitiez auiourd'huy, on trouuera ceste sentence veritable: il y a encore plusieurs autres sentences dignes de memoire qu'õ attribue à ce Philosophe qui seroyẽt trop longues à raconter, & par ainsi ie les laisseray, ayant au prealable aduerty le Lecteur qu'apres la mort de Bias ses funerailles furent somptueusement faites aux despens de

Plato in Timeo.

la republique, en ſigne d'honneur perpetuel. Le ſecōd Sage de Grece fut Solon encore qu'aucūs le mettēt au premier rang. Plutarque & pluſieurs autres ont eſcrit amplement de ſa vie: diſans qu'il eſtoit né en Salamie, iſle ſuiette aux Atheniens, & yſſu de noble & anciēne maiſon: ſon pere auoit nō Eceſtides. Les Atheniens firent ſi grand cas de Solon, tant à cauſe de ſa ſapience & des victoires qu'il auoit obtenues cōtre ceux de Mytilene, que de pluſieurs autres entrepriſes qu'il auoit miſes à fin fort dextremēt, qu'ils s'aſſuiectirent à ſes ordonnāces qui eſtoyent grandes, selō que dit Plutarque, qui en fait mentiō d'aucunes. Meſme il modera les loix de Draco, qui eſtoyēt ſi rigoureuſes, que pour la moindre faute qu'on euſt faite à Athènes, la vie y pēdoit: auſſi Demas orateur diſoit que Draco auoit eſcrit ſes loix auec ſang humain: Solon dōc les corrigea & eſtablit à Athenes le conſeil des Areopagites, ſelon que dient Ariſtote & Plutarque. Il eut pour concurrant à Athenes vn ſien parent nommé Piſiſtrate: de ſorte que tāt plus Solon pourchaſſoit la liberté de ſa patrie, tāt plus l'autre s'eſtudioit à l'oprimer : toutesfois en fin l'eloquence de Piſiſtrate eut plus de force que la bonté de Solō: tellemēt qu'il s'empara de la ſeigneurie d'Athenes: ce que Solon eut fait plus aiſément que luy, s'il euſt voulu. Car cōme ceux d'Athenes luy euſſent offert la ſouueraineté de leur cité, il leur reſpondit que la maiſon de tyrannie eſtoit fort plaiſante : toutesfois qu'il y failloit vn eſcalier, & que par ainſi il ne vouloit eſtre tyrā ny ſujet à vn tyran: & de fait, apres que Piſiſtrate ſe fut emparé d'Athenes, il s'en partit, & demeura dix ans, allāt par le pays, tant en Egypte qu'ailleurs, iuſqu'à ce qu'en fin il arriua à la Cour du riche Crœſus Roy de Lydie: lequel luy ayant monſtré ſes grands threſors, luy demāda s'il auoit iamais veu vn plus bel equipage que le ſien: auquel Solon reſpōdāt en Philoſophe & en homme libre, luy dit que l'equipage des Pās, des Coqs & des Chapons luy ſembloit plus beau, pource qu'il eſtoit naturel. Interrogé derechef ſi iamais il auoit veu homme plus riche ny plus heureux que luy, il luy reſpondit ſans le flatter, qu'il auoit cogneu vn homme en ſon pays nommé Tellus, qui à ſō aduis eſtoit plus heureux que Crœſus: car il eſtoit hōme de bien & de vertu,

vertu, & auoit veu ses enfans, & les enfans de ses enfans auancez, de sorte qu'il en tira seruice en vieillesse: plus estant venu en extreme vieillesse il mourut cōbattāt pour sa patrie à la chasse de l'ennemi: le Roy despité de la respōce de Solon, luy dit: Pourquoy ne m'attribues tu quelque degré de felicité? auquel respondāt Solon luy remonstra les grandes mutations & trauerses qui peuuent auenir à ceux qui sont cōstituez és grands estats: & qu'estāt subiet à mutation, il ne se pouuoit dire veritablement heureux: allegant le prouerbe commun des Atheniens, qui disoit qu'on doit attendre la fin de la vie pour asseoir iugement dessus: O sentence notable, encore qu'elle ne semble receuable à Aristote: car pendāt que l'homme est en vie, il est tousiours incertain de son estat & de sa renommee: ce que bien demonstre le sage en l'Ecclesia. qui dit ainsi. Ne loüe personne auāt sa mort. Nostre Seigneur aussi voulut que ses Apostres & disciples ne s'arrestassent à salüer personne par les chemins: ce qu'aucuns exposent selon le dire de Solon, lequel disoit que pendant ceste vie l'hōme ne se peut asseurer de tōber en inconuenient. Pline aussi se cōformant à Solon dit qu'vn iour iuge de l'autre: & que le dernier iuge de tous. Ouide pareillement aferme, qu'à cōsiderer le dernier iour de l'hōme, qui luy est incertain, il n'est possible qu'on le puisse dire veritablement heureux. Mais pour retourner à Crœsus, quelque sage respōse que luy fist Solon, il ne tint cōte de luy, ny du grand bien qui luy pouuoit auenir par la presence d'vn si grand personnage: n'asseant aucun iugemēt sur les choses futures: de là vint que Solon se partit de sa cour assez mal traitté: mais du depuis les affaires luy donnerent à cognoistre son erreur, & combien estoit veritable le dire de Solon. Car le grād Roy Cyrus ayant mené guerre contre luy, & l'ayant veincu & fait prisonnier, ordōna qu'il fust bruslé vif: cōme il estoit prest d'estre ietté au feu, se souuenant de ce que Solon luy auoit dit, qu'aucun ne se deuoit reputer heureux pendant ceste vie, s'escria à haute voix, ô Solon, Solon: dequoy estōné Cyrus fit arrester ceux qui auoyēt charge de brusler Crœsus, pour entēdre de luy pourquoy il auoit ainsi reclamé Solon: auquel Crœsus raconta tout ce q̄ luy auoit predit Solon: & qu'alors il cognoissoit son

dire estre veritable: dequoy marry Cyrus & considerant en soy mesme les grandes mutabilitez de Fortune, deliura de mort & de captiuité Crœsus: auquel dez lors il fit si grand honneur qu'il l'associa auec luy en ses Royaumes: en quoy on peut voir que ceste sentence de Solon a deliuré vn grand Roy de mort, & rendu vn autre plus sage qu'il n'estoit. Solon donc estant paruenu à l'aage de 80. ans mourut à Rhodes: ordonnant par son testament, selon que dit Aristote, que son corps fust bruslé, & ses cendres semees par l'isle de Salamie, à ce qu'elles ne fussent portees à Athenes, pour contraindre les Atheniens, par ce moyé à garder ses ordonnances: car auant que partir d'Athenes, il fit promettre par serment aux Atheniens d'obseruer inuiolablement ses loix iusqu'à ce qu'il fust de retour de son voyage: & de faict, selon que dit Aristote, la republique d'Athenes se maintenoit en prosperité pendant qu'ils obseruerent les ordonnances de Solon. Au reste la pluspart des sentences de Solon sont conformes à la religion Chrestienne, & à toute ciuilité, comme: Honore Dieu; Suruien à ton prochain: Soustien la vertu de ton amy: Obey aux loix: Refrene ta colere: Honore ton pere & ta mere: Ne iure point: Garde toy d'entrer en enuie: Ne sois leger à confermer vne amitié, & la maintiens quand tu y es: Marie toy à ta semblable: reprens ton amy en secret lequel tu loüeras en public: Apren à gouuerner premier que prendre charge ny estat public. Fuy la compagnie des meschans: Loüe & suy la vertu Il disoit dauãtage que les loix estoyent comme vne toile d'aragne, où les mousches & autres petis animaux s'attrapoyent, mais que les grands & robustes animaux la rompoyent aisement. Telles & semblables sentences notables se trouuẽt parmy ses loix & ordonnances: voila donc quand à Solon. Chilo fils d'Amaratus fut aussi mis du nombre des sept sages de Grece: il estoit de Lacedemonie cité fort renommee en Grece, où il fut esleu au conseil des Ephores, à cause de sa grande prudence: cest estat estoit entre les Lacedemoniens, comme les conseruateurs & Tribuns du peuple estoyẽt entre les Romains Chilo estoit fort sommaire en ses discours, cõme estoyent ordinairement tous Lacedemoniens: aussi fut il appellé Aristagoras à cause de

ce. Mesme quand quelqu'vn toussoit vne harãgue en peu de paroles, on disoit qu'il auoit escrit son harangue à la Chilonique. Il vesquit si longuement, selon que dict Pline & plusieurs autres, que nature luy defaillit: toutesfois il mourut de ioye, voyant vn sien fils auoir emporté le prix ez ieux & tournois Olympiques: & apres sa mort les Lacedemoniẽs firent ses funerailles fort solemnellemẽt. La grande prudence de ce personnage se monstre assez és sentẽces notables qu'il auoit accoustumé de dire: & principalement en ce qu'il exhortoit vn chacun à se cognoistre soy-mesme: ce qu'estant biẽ obserué, les hommes ne seroyent si desordonnez & superbes qu'ils sont: car quasi tous vices & desordre procedent d'vne amour & mescognoissance qu'on a de soy-mesme: c'est pourquoy l'Eglise Chrestienne admoneste vn chacun Chrestien tous les ans au cõmencement de nostre vie, se souuenir que nous sommes terre, & qu'en terre nous retournerons. Platon recite que ceste sentence de Chilo, Cognoy toy, estoit escrite en lettre d'or sur le portail du temple d'Apollo. Iuuenal dit ceste sentence estre descenduë du ciel. Macrobe au traité du songe de Scipion, dit que l'Oracle d'Apollon estant interrogué du moyen qu'il falloit tenir pour paruenir à felicité, respondit, que c'estoit par la cognoissance de soy-mesme. Dominique interrogué en quel temps il commença à estre Philosophe, respondit que ce fust lors qu'il se commença à cognoistre. O reigle necessaire: car si l'homme se consideroit bien soy-mesme, & qu'il estudiast à cognoistre sa condition, son estat, & sa vacation, & qu'il vesquit selõ icelle, il ne seroit si alteré des choses qu'il ne doit, & ne peut faire, & n'y auroit tãt de desordre au mõde qu'il y a. Solon aussi auoit accoustumé de dire vn Prouerbe quasi semblable à cestuy: c'est asçauoir, souuienne toy qu'il faut mourir: & par ainsi pouruois à ton salut. Honnore gens vieux: ne sois murmurateur: ne dy mal d'vn trespassé: choisi plustost la perte, que le gain deshonneste. Estãt forcé, sois doux & hũble: Tasche tousiours d'estre plustost estimé q̃ craint: On esprouue l'or à la touche & l'hõme à l'or. Qui dit tout ce qui luy viẽ en la bouche, & souuẽt contraint ouyr choses qu'il ne voudroit. Chilo estant interrogué d'vn nõmé Esope, que cest que faisoit

Dieu:il luy reſpondit,qu'il exaltoit les humbles & deprimoit les ſuperbes & hautains. Interrogué quelle choſe eſtoit la plus difficile à faire en ce monde:il reſpõdit que c'eſtoit de bien diſpenſer & employer le temps,&de pardonner les outrages & iniures qu'on à reçeuës, en ſomme il auoit de couſtume de dire, qu'il vouloit tellement diſpoſer ſa maniere de viure:que les plus grãds ne le meſpriſaſſent,& les moindres ne le craigniſſent point. Finalement Chilo fit en ſon temps,& dit pluſieurs choſes notables,qui ſeroyent longues à raconter: & par ainſi nous departans de luy,nous viendrons au quatrieſme Sage.

Suitte du diſcours des ſept Sages de Grece.

CHAP. XI.

Cleobule. CLeobule,qui fut l'vn des ſept Sages, naſquit à Linde ville de l'iſle de Rhodes: ou ſelon aucuns, à Carie ville d'Anconie, region de Grece:ſon pere eut nom Euagoras. Ce Cleobule outre ce qu'il eſtoit fort prudent, eſtoit d'ailleurs de fort belle taille: & fort adroit de ſa perſonne: tellement que l'vn & l'autre le rendoit fort admirable entre tous: il s'adonna ſi fort à l'eſtude des lettres, qu'il abandonna patrie & parens pour aller en Egypte, ou y auoit grandes & fameuſes vniuerſitez: il eut vne fille nommee Cleobuline,qui couchoit fort bien en proſe, & qui eſtoit fort ſtilee à propoſer queſtions difficiles à ſoudre, comme ceſte: Vn pere eut douze enfans:& chaſque enfant eut trente fils blancs, & trente filles noires, qui ſont immortelles, & neantmoins on les voit mourir tous les iours:& par lequel enigme eſt ſignifié l'an qui a douze mois:& chaſque mois trente iours & trente nuicts. Or pour retourner à Cleobule, apres ſon retour d'Egypte, il merita par ſa ſapience d'eſtre mis au rang des ſept ſages de Grece. Auſſi tenoit on ſes ſentences comme pour reigles de bien viure. Entre autres, il auoit accouſtumé de dire,que Mediocrité eſtoit treſbonne:& certes ce propos eſt bien conforme au dire de Chilo, qui vouloit qu'on ſe cogneut ſoy-meſme: car ſi nous nous cognoiſſions bien, nous nous gouuernerions, par moyen en toutes choſes. Au dire donc de Cleobule, qui

Mediocrité.

qui fait si grand estat de Mediocrité, il faut conclure que toutes extremitez sont vicieuses: c'est à dire, quand il y à du trop & du peu : cest pourquoy les anciens Philosophes auoyét accoustumé de dire. Garde toy du tro, pmõstrãt par cela que tous les excez sont mauuais. Aristote attribue ceste sentence au sage Bias, & les autres à Solon: mais soit comme soit, la vertu consiste tousiours en mediocrité, c'est ce que dit Aristote, que vertu se corrompt par le trop & par le peu, n'estãt vertu autre chose qu'vne mediocrité qui consiste entre deux extremitez. Horace ordonne en ses sermons, qu'il y ait moyen en toutes choses, disant que tout ce qui aduancera, ou poussera en arriere de ce moyen, ne pourra estre iugé bon ny biẽ faict. On pourroit aussi alleguer à ce propos vne infinité d'exemples, mesme touchant les quatre principales vertus, qui sont appellees cardinales. Car force est logee entre crainte & hardiesse: & liberalité tient le mi chemin entre auarice & prodigalité, ce qu'aussi on peut dire des autres vertus & operations humaines, qui se doiuent toutes reigler par le temps, & par la necessité à la charge toutesfois de se garder du trop. Qui est vne doctrine conforme au dire d'Hesiode, allegué souuentesfois par Erasme, par lequel il veut qu'on tienne mesure. Autant en dient Platon, Terence, Plaute, & plusieurs autres autheurs tant anciens que modernes: mesme on dit communement que les biẽheureux ont tousiours suiuy le moyẽ chemin. Et de faict, la raison en est peremptoire: car toutes choses sont comme vn rien, à leur commencement, sur leur fin elles passent, par ainsi donc il faut conclure, que leur perfection gist au milieu Des 5. Zones & plages qui ceignet cest vniuers, les deux extremes sont tenuës pour inhabitables: & au contraire, celle du milieu est tenuë pour la plus parfaite. Le Soleil qui est tenu comme Prince des planettes, est au milieu des estoilles errantes. Entre les hommes, le lieu d'honneur est au milieu : mesme il est bien difficile de faire quelque accord ou appointement sans vn tiers qui serue de moyen. Pour conclusion, le moyen est si recommandable en toutes choses, que Iesus Christ mesme à voulu estre appellé meditateur entre Dieu & les hõmes, & par ainsi Cleobule auoit grande raison de faire-

si grand estat de mediocrité. Il vsoit aussi de plusieurs autres sentences notables:cõme, garde toy de donner occasion à ton amy de te reprendre: & te garde des embusches de ton ennemy. Auant que sortir de ta maison pense à ce que tu as à faire:& estant de retour, aduise ce que tu as faict. Marie toy à ta semblable: car prenant femme de meilleure maison que toy, tu te rendras esclaue à ses parens. Pardonne aux fautes d'autruy, & n'espargne les tiennes. Tant plus tu as de liberté, tant moins en vse. Ne t'enorgueilly en prosperité: & ne perds cœur en aduersité. Accoustume toy à porter patiemment les trauerses de Fortune. Il y a aussi plusieurs autres sentences notables longues à raconter dudit Cleobule, qu'Ausone & Diogenes Laërtien ont redigees par escrit. Il mourut à l'aage de 70. ans. Reste maintenant à parler de Pittaque de Mytilene, ville capitale de l'isle de Lesbos, auiourd'huy appellee Mytilene. Son pere fut apppellé Hirradie. Il fut de telle prudence, & de si bon cœur, q̃ les Grecs le mirent au rãg des sept Sages de Grece. L'amour de sa partie l'esmeut a mener guerre contre le tyran Meleager qui s'en estoit emparé, de sorte qu'il le chassa. En la guerre qui s'esmeut entre les Atheniens & ceux de Mitylene, pour raison d'vne certaine campagne, il fut general de toute l'armee Mytilenoise: auquel temps il veinquit & tua en champ clos Frinenes general de l'armee des Atheniens: de sorte que les Atheniens quitterent à Pittaque ce qu'ils quereloyent sur la campagne contentieuse, à cause de la victoire par luy obtenuë: mesme luy donnerent le gouuernement de leur republique, laquelle il regit & gouuerna l'espace de dix ans: mettant sus plusieurs bonnes ordonnances pour le profit de la republique: ce qu'ayant faict, il se mit volontairement du gouuernement qui luy auoit esté donné & vesquit iusques a septante ans, estant aimé & honoré d'vn chacun. Ses propos & sentences ne sont moins considerables, que celles des autres sages, ny sa maniere de viure. En premier lieu il faisoit si peu d'estat de l'or & des richesses, que Crœsus Roy de Lydie, luy ayãt enuoyé grãdes sommes d'or & d'argent, il ne les voulut receuoir: ains luy manda qu'il n'auoit besoin n'y d'or ny d'argẽt, & qu'il auoit deux fois plus qu'il ne voudroit: dõnat a entendre

par

par cela, que mesme il estoit marry de la succession de sõ frere qu'il luy estoit aduenue: parcequ'il aimoit mieux sõ frere que son propre bien. Il disoit souuent que les choses à venir estoyent fort difficiles à entendre, qu'il n'y auoit rien de plus certain en ce monde, que la terre: & qu'au cõtraire, il n'y auoit aucune certitude en la mer: disoit aussi que l'homme prudent doit penser & preuoir les desastres qui luy peuuent auenir, pour y obuier & se garder d'iceux & qu'on doit recourir a patience quand on se sent forcé. Item qui ne se sçait taire, ne sçait que c'est de parler. En temps de prosperité, disoit il, acquiers des amis, & les essaye en temps d'aduersité. Ne dis iamais ce que tu veux faire, de peur d'estre moqué si tu n'en viens à bout. Tel que tu seras enuers ton pere, tels te seront tes enfans: voila donc quant a Pittaque. Thales, sixieme Sage de Grece, estoit natif de Milet, cité fort renommee en Grece. Et de fait les grandes vertus qui regnerent en luy meritoyent bien de luy assigner le premier rang entre les Sages de Grece: car en premier lieu, il estoit souuerain en Geometrie, & fut le premier qui descouurit les principaux secrets d'Astrologie, comme le cours du Soleil, la raison des eclipses du Soleil de la Lune: & les equinoxes. En somme il mit en lumiere le cours des planettes, & plusieurs autres secrets de philosophie naturelle. Outre cela il fut cause que ce nõ de superbe de Sage demeura aux sept sages de Grece. Le cas fut tel. Vn iour certains cõpagnons & ieunes hommes de Milet auoyẽt achepté des pescheurs vn trait de filé qu'ils alloyẽt ietter. Or auint vn cas admirable: car il se rencontra au filé vne table d'or, enrichie d'ouurages fort riches & somptueux. Ceux qui auoyẽt acheté le trait vouloyent la table d'or. Les pescheurs, au contraire, disoyent que ce n'estoit poisson, & que les autres auoyent acheté le poisson qu'ils prẽdroyẽt: & par ce moyẽ ils n'auoyẽt rien en la table d'or. Les parties donc estant en contention de ce faict enuoyerent d'vn commũ accord, à l'oracle Apollo pour en auoir la resolution, lequel ou bien le diable qui parloit en iceluy, fit responce que ceste table fust donnee au plus sage de Grece: ce qu'entendu elle fut mandee a Thales, cõme au plus sage de Grece: mais il fut si modeste qu'il l'a rẽuoya a vn des autres Sages cy dessus

nommez (car ils furent tous d'vn temps lequel la réuoya à vn autre tellement que ceste table d'or estant renuoyee de main en main, tomba en fin és mains de Solon: lequel ne la voulu prendre: ains la renuoya au temple d'Apollo en Delphos: Ausone, Callimach, & plusieurs autres escriuent que par la courtoisie des autres Sages de Grece, ceste table estant retournee és mains de Thales, auquel premierement elle auoit esté presentee, il la renuoya au temple d'Apollo Delphique, & combien que les autheurs escriuent diuersement touchant ceste histoire: ce neantmoins tous conuiennent, en ce que Thales fut le premier à quil la table d'or fut enuoyee. Aristote faisant mention de Thales, recite plusieurs sentences venues de luy, en ses liures des Politiques: & mesme qu'il disoit ordinairemēt, que quand il luy plairoit qu'il seroit riche: dequoy il fit preuue suffisante: car preuoyant par Astrologie qu'il y deuoit auoir bōne saison d'Oliues: & que par apres l'huile d'Oliue, seroit fort cher, il mit tout son bien à acheter de l'huile d'Oliue lors que la saison fut bonne: lequel par apres il vendit à tel prix qu'il vouloit, non que par cela il se voulut enrichir, mais il vouloit biē monstrer que quād il luy plairoit, il se feroit riche, veu la cognoissance qu'il auoit des abondances & chertés qui deuoyēt auenir. Auint vne fois comme il consideroit le cours des astres, qu'il tomba en vne fosse, ce que voyant vne vieille, qui estoit venüe au cry qu'il faisoit pour auoir aide, luy dit en se moquant: Dy moy, Thales, comme oses tu presumer de predire les choses à venir par la consideration des astres, veu que tu ne vois ce qui est deuant tes pieds en terre? ce neantmoins il fut tenu pour vn homme grandemēt sage. Il disoit ordinairement que trop grande asseurance & confiance estoit tousiours accompagnee de repentence. Et que bien souuent ceux qui se confient de la foy d'autruy sont contraints payer ce qu'ils ont cautiōné pour vn tiers. Disoit outre, que le vray moyen pour apprendre à viure vertueusemēt estoit de ne faire ce que trouuons mauuais en autruy. Interrogué qu'elle estoit la plus difficile chose à faire en ce monde: il respondit que cestoit de se bien cognoistre soy mesme. Interrogué de rechef qu'elle estoit la plus facile chose: il respondit que c'estoit de cognoistre les

les fautes d'autruy. Disoit aussi qu'ō voyoit peu de tyrās deuenir vieux. Diogenes, suyuāt l'opinion de Hermippe disoit que Thales auoit accoustumé de remercier Dieu de trois choses (toutesfois on attribue ce dire à Socrates) c'est de ce premieremēt qu'il l'auoit fait hōme, non pas beste: secondement, de ce qu'il l'auoit fait homme & non femme: tiercemēt, de ce qu'il l'auoit fait naistre Grec, & nō Barbare On luy attribue encore ce prouerbe de Chilo, Cognois toy: & celuy de Cleobule, par lequel il disoit que le trop estoit vicieux, voila quant à Thales. Reste maintenāt à parler de Periander dernier Sage de Grece, duquel ie n'ay grand cas à dire: car selō aucuns, il n'estoit du rāg des sept sages de Grece, encore qu'il fust fort sage, & de bon entendement. Periander donc estoit Roy de Corinthe: estāt fils du Roy Cipsele. Sa maniere de viure estoit plustost tyrannique, & sembloit plustost vn soldat ou capitaine, qu'vn Philosophe, de là vient qu'Heraclides, & plusieurs autres estimēt ce Periander n'auoir esté vn des sept sages de Grece: ains que c'estoit vn autre Periander: qui fut grād Philosophe, & hōme fort vertueux: toutesfois la plus grande voix donne ce tiltre de Sage au Roy Periander: car encore qu'il regnast par force à Corinthe, ce neantmoins il estoit si discret, si vaillant, & de si bon entendemēt qu'il acquist ce nom de Sage entre les Grecs. Interrogué pourquoy il ne se departoit de sa tyrānie, & de son Royaume: pource, dit-il, que ie tomberois en aussi grand danger, me desmettant de mon Royaume volontairement, que qui m'en dessaisiroit par force. Il vsoit ordinairement de plusieurs sentences notables, & auoit tousiours ce mot de Consideration en la bouche: monstrant par cela, que le principal poinct que nous auons à garder, est de bien considerer ce que nous entreprenons à faire. Le poëte Ausone exposant ce mot de Consideration, dit qu'il faut penser dix fois à la chose auant que l'entreprendre: car on tombe souuent en de grands dangers par inconsideration, & principalement quand on ne se gouuerne par prudence ou conseil, ains se laisse-on guider à Fortune: Periander disoit aussi que vertu estoit immortelle: mais que les plaisirs de ce monde estoyent de peu de duree. En temps de prosperité, disoit-il

Periander.

soit-il, sois prudent & modeste : & en aduersité prudent. Vis en sorte que tu ayes honneur en ta vie, & quapres ta mort ont te puisse dire heureux. Sers toy des anciennes loix & ordonnances, voulant dresser quelque chose de nouueau en la republique. Le profit soit tousiours accõpagné de bonne grace & d'honnesteté. Fay de bon gré ce que tu ne peux euiter En somme il estoit consommé en son propos, du quel ie me tais à cause de brefueté.

Que la veuë est le principal sens de l'animal & de plusieurs aueugles qui ont esté gens de grand renom.

Chap. XII.

ARistote auec grande raison, dit que la veuë est le principal de tous les autres sens corporels, aussi est elle assise comme en donjon, & en la plus haute partie du corps, en quoy on peut cognoistre qu'elle tient grandement du feu, par la vertu & force duquel elle est posee par dessus tous les autres sens. Le toucher tient du terrestre, car la terre est la plus touchable & maniable de tous les elemens : le goust tient de l'aquosité & humidité : car sans humidité on ne sçauroit gouster vne chose. Quand au fleurer Aristote l'attribue au feu disant la chaleur estre le fondement de l'odeur, & sa fin consiste en vapeur, iointe à vn air gros, & plein d'exhalation. Quant à l'ouye, chacun sçait bien qu'elle participe à l'air, lequel entrant és oreilles, par le son, cause l'ouye : mais la veuë participe du feu. Et iaçoit que l'œil soit composé d'vn corps humide & aqueux: ce neantmoins sans feu, il ne seroit possible de voir en quoy on peut voir que la veuë tient plus du feu, que tous les autres sens. Et pource que l'œil selon que dit Aristote, represente plus de figures de choses à l'homme que tous les autres sens, on luy attribue le commencement de la contemplation & cognoissance de toutes choses : car de la veuë procede l'admiration & consideration que l'homme a : aussi faict le desir qu'il a de venir à vertu : de sorte qu'à bon droit on peut appeller l'œil autheur & inuenteur de tous les arts & disciplines. En premier lieu, par l'œil on considere l'Architecture admirable des Cieux, & des autres corps : on void

par l'œil leurs couleurs & grandeur, leurs formes, le nombre, les proportions & mesures, leur assiette, leurs sens, mouuemens, & leur repos. Et iaçoit que l'ouye ait quelque concurrence en cest endroit auec la veuë, de sorte qu'on la peut appeller sens de doctrine & de discipline, parce que les hommes apprennent la vertu pour ouyr & entendre: ce neantmoins ce tiltre appartiēt principalemēt à la veuë, comme à celle qui donne le moyen à l'entendement de s'enquerir par le plein des choses qu'il oit, pour paruenir a la vraye cognoissance d'icelles, afin de communiquer ce sçauoir par apres aux autres, par ainsi donc la premiere source de doctrine vient de la veuë, laquelle par apres rend l'ouye maistresse ouuriere de comprendre les choses admirables representees par icelle. En quoy, aussi on peut voir que l'ouye ne peut rien comprendre de soy sans vser du moyen d'autruy: mais la veuë comprēd quasi toutes choses de soy-mesme. Dauantage la veuë surpasse tous autres sens en vistesse & promptitude de ses operations: car en vn instāt, & à vn seul iect d'œil elle parfait son dessein, au lieu que les autres sens sont longs & planieres en leurs operations: car il faut pour toucher vne chose, qu'elle s'approche de la partie qui la touche. Le goust attend par necessité, la chose qu'il luy cōuient gouster. Pareillement le fleurer met quelque temps à receuoir l'air qualifié qui penetre ès narines: aussi fait l'ouye, pour comprendre la voix qui entre en l'oreille: mais la veuë seule opere en vn instant, & comprend soudain, par vn moyen indicible, l'image, des choses qui se representent à elle, ainsi qu'on peut voir ès coups qu'on oit donner de loin: car encore qu'on n'oye le son du coup si tost: ce neantmoins rien ne se sçauroit bouger, pour donner le coup, que la veuë ne le decouure soudain. Item la veuë surmonte les autres sens en ce qu'elle s'estend plus loin. Et de fait par plusieurs histoires & exemples que Pline raconte, on peut voir aisement que la veuë s'estend plus loin sans comparaison, que les autres sens, sans toutesfois se laisser, cōme les autres sens font. Car le goust se fasché de trop māger: l'ouye se sent importunee de trop ouyr caqueter, le fleurement est trauaillé de cōtinuatiōs d'odeurs mais la veuë seule n'a aucune peine en son operation,

aussi ne se lasse elle iamais, tellement qu'on ne veit onc fermer les yeux de lassitude, pour estre soul de voir. En somme l'excellence de la veuë est si grãde, qu'on attribue ce nom de voir, à tous les autre sens & leurs operations. Car on dit ordinairement, voyez vn peu l'excellence de ceste odeur, ou la douceur de ceste musique, ou le bon goust de ce fruict. Mesme ce nom de veuë s'estẽd iusques aux operatiõs de l'entendemẽt: car on dit ordinairemẽt, regardez comme ce dessein deuoit aller. Il est dit aussi en l'Euãgile, q̃ nostre Seigneur voyoit, c'est à dire cognoissoit les pensees des Scribes & Pharisiens. Et de faict, entre les miracles & œuures que nostre Seigneur faisoit en ce bas territoire, on tenoit pour œuure singuliere ce qu'il rendoit la veuë aux aueugles: aussi n'y a il chose ou les Medecins prẽnent plus de peine qu'à cõseruer & accroistre la veuë aux hommes. Sannazar se trouuant en vne consultation que plusieurs Medecins faisoyent en la presence de Federic Roy de Naples, sur l'entretiẽ de la veuë de l'hõme, dit, quãd son rãg de parler vint, qu'il n'y auoit chose meilleure à cõforter la veuë qu'enuie, parce qu'elle faict paroir le bien d'autruy tousiours plus grand qu'il n'est. C'est ce que dit Ouide, qu'enuie trouue tousiours le blé de son voisin plus beau que le sien. Toutesfois selõ l'opinion commune d'vn chacun, les lunettes seruent de beaucoup à maintenir la veuë, & certes ce fut vne fort bonne inuention, encore que le premier inuenteur ne se sçache. Mesme i'ay ouy faire le recit d'vn grand seigneur de ce Royaume, qui auoit accoustumé de mãger les cerises auec des lunettes, afin de luy sembler plus grosses & mieux nourries: toutesfois ceste gourmãdise est par trop exorbitante. Vn autre Gentil homme brocardé du Roy Philippe, de ce qu'il mangeoit ordinairemẽt auec lunettes, respõdit au Roy. Sire, vous ne trouuez estrãge que ie prẽne mes lunettes pour lire vne lettre, ou n'y a point de danger: pourquoy donc me dõnez vous ces atteintes de ce que ie mãge le poisson, ayant mes lunettes, veu qu'il y à vne infinité d'arestes, dõt la moindre me pourroit estrãgler, lesquelles ie ne sçauroy voir sãs lunettes? Les lunettes dõc seruẽt de beaucoup. Au reste, encore que la veuë soit la guide de l'homme; ce neantmoins il y-a eu plusieurs

Lunettes.

Gentilhõme Espagnol mangeant cerises auec lunettes.

sieurs aueugles qui ont esté gens de grand renom : ayant nature supplee à l'entendement, ce qui defailloit à la veuë. Appius Claudius grand Orateur : & fort estimé de Ciceron & de Tite Liue, ne laissa pour estre aueugle, d'estre esleu Censeur à Rome: auquel estat il se maintint en si grande authorité, que luy seul empescha la paix q̃ tout le Senat Romain auoit conclue auec le Roy Pirrhus. Ciceron traicte amplement au cinquiesme liure de ses questions Tusculanes, de l'aueuglissement d'Appius Claudius, & des remedes contre le mal des yeux. Caius Drusus Iurisconsulte & Aduocat fort renommé, estoit aueugle : & neantmoins sa maison estoit tousiours pleine de gens, qui aimoyent mieux se guider par vn sage aueugle, que par leurs yeux propres. Caius Ausidius grand compagnon de Ciceron en sa ieunesse fut Preteur à Rome: & estant aueugle ne laissoit d'opiner au Senat : mesme tous ses amis recouroyent à luy pour conseil de leurs principaux affaires : & ne laissa pour estre aueugle de rediger par escrit vne chronique notable, & dont on faisoit grãd fait. Diodore Philosophe Stoïque fort renommé, estoit aueugle : pour cela neantmoins il ne laissoit d'estudier la nuict, & toucher de la viole le iour, à la Pithagorique qui plus est, il enseignoit publiquement la Geometrie : chose incredible, attendu qu'elle ne se peut practiquer qu'à l'œil. Antipater Cirenaique, & Asclepiades Critique furent tous deux aueugles, & neantmoins portant en patience leur desastre, ils ne laissoyent pour cela à continuer l'estude de Philosophie: où ils se rendirent consommez. Et comme certaines Dames, marries de sa fortune, pleurassent aupres d'Asclepiades, il leur dit : Taisez vous mes Dames, car vous ne sçauez quel plaisir il y a de venir en obscurité. Interrogué quel profit luy auoit apporté sõ aueuglissement: c'est, dit-il, que i'ay vn garçon d'auantage pour compagnie. Homere Prince des Poëtes, estoit aueugle : aussi son nom le portoit, selon que dit Ciceron: toutesfois on ne sçait en quel tẽps il perdit la veuë : vray est qu'Ouide dit que ce desastre luy aduint en sa vieillesse. Didime Alexãdrin peut estre aussi mis au rang de ceux que dessus : lequel estoit aueugle dés sa ieunesse, ne laissa pourtant d'estre parfaict Dialecticien, & d'estudier en

Caius Drusus.

Caius Ausidius.

Diodore Philosophe aueugle, & grand Geometrien.

Didime Alexandrin.

toutes disciplines humaines : mesme il fit vn commentaire fort notable sur les Pseaumes. Ceux dont nous auons parlé, se voyant priuez de la veuë, s'esuertuerent à faire choses memorables, comme necessité est tousiours industrieuse. Mais ce que Democrite fit, faict estonner & rire le monde tout ensemble : car selon que dient Lucrece & Aulugelle, il se creua les yeux soy mesme pour estre plus libre en ses contemplations. Tertullien neantmoins (qui est autheur digne de foy) dit qu'il fit cela pour refrener les appetis desordonnez de sa chair, causez des œillades & regards lascifs qu'il auoit. Mais sur tous aueugles il faut faire cas de Ciscas Boëmien, lequel estant aueugle ne laissa d'estre esleu chef & Capitaine de tous ceux de sa secte: & executa si bien sa charge, qu'il obtint plusieurs grandes victoites contre ses ennemis : se portant si dextrement en sa charge, qu'il acquit vn los immortel. Belas aussi second Roy d'Hongrie estant esleu chef de l'armee Hongriesque, eut les deux yeux creuez par le moyen du Roy Coloman son oncle, & estant aueugle il se retira en Grece, où il se mõstra de si bon cœur, & de telle prudence, que le Roy Estiéne, fils du Roy Colomã le rappella, & luy donna pour femme la fille du Comte de Seruie : auquel estat il se maintint si sagement & auec telle prudence, qu'apres la mort du Roy Estienne, il fut esleu pour Roy d'Hongrie, nonobstant qu'il fust aueugle, & regna neuf ans, pendant lequel temps il eut plusieurs guerres, & signamment contre Brocus bastard du Roy Coloman, lequel neãtmoins il desfit, de sorte qu'il laissa le Royaume d'Hongrie paisible à ses enfans. Cela fut enuiron onze cens quarante ans apres la mort de nostre Seigneur. Le dernier aueugle dont nous parlerons, est le Roy Iean de Boëme, qui estoit en regne l'an de nostre Seigneur mil trois cens cinquante, ou enuiron. Et certes c'est grand miracle que du faict dudit Prince. Car encore que le Capitaine Ciscas ait maintenu à force d'armes son estat de general de l'armee Boëmienne, & que d'ailleurs Bala n'ait laissé de regner en Hongrie pour estre aueugle, ce neantmoins ie tien cela pour rien, au regard du Roy Iean de Boëme, qui eut le cœur de venir au secours de Philippe Roy de France son parent, qui auoit guerre contre

Democrite se creua les yeux.

Ciscas chef des Boemiens.

Iean Roy de Boëme aueugle.

contre le Roy Edoüard d'Angleterre, mesme ce Roy aueugle ne craignoit point de se trouuer à la foule en plein champ de bataille, aussi y demeura il auec le Comte de Flandres & plusieurs autres Princes François.

Qu'auarice est vn vice fort enorme & subiet à de grands dangers : auec plusieurs exemples de personnages extremement auaricieux.

CHAP. XIII.

L'Auarice de nostre temps m'induit à traitter de ce vice, comme d'vne chose perilleuse & d'extreme danger, & mesler parmy mon discours certaines histoires de plusieurs auaricieux qui doyuent seruir d'exemple aux autres, priant cependant tous Lecteurs vouloir considerer l'estat de l'homme auaricieux, de mesme œil que le commun peuple regardoit curieusement vn monstre, qu'vn bateleur, ou autre personne ameneroit en leur ville, par singularité. Pour entrer donc en ieu, il faut noter qu'Aristote, Ciceron. S. Thomas d'Aquin & plusieurs autres autheurs ont definy diuersemẽt que c'estoit qu'auarice: toutesfois on peut tirer ceste resolution de leur definitions, qu'auarice est vn appetit desordonné de s'enrichir sans faire part de son biẽ à personne: tellement qu'õ peut dire ce vice estre excessif à desirer & prẽdre, & froid & remis à donner. Sous ce vice y a mille desordres, mille iniustices & abominations cachees qui ne se treuuent és autres vices : car comme dit Virgile : Execrable famine d'or, y a-il vice à quoy tu n'induises le cœur humain? Aussi S Paul dit, qu'auarice est la source & racine de tous maux, laquelle a faict desuoyer de la Foy tous ceux qui l'õt voulu suyure. Qu'auarice soit vice fort abominable, il appert assez en ce qu'elle faict haïr l'hõme à Dieu & aux hõmes, estãt de soy contraire à charité, qui est vne vertu conioignant l'homme auec Dieu & les hommes: mesme ce vice faict que l'homme se hait soy-mesme: car l'amour de nous mesmes est tant enraciné en nos cœurs, que ne nous soucions de chose qui soit, au regard de nous: & aimons mieux nostre profit que celuy d'autruy : & neantmoins l'auarice gagne tant l'homme, qu'il ne pense

D'efinition d'auarice.

qu'à amasser deniers,& ne se soucie de soy-mesme, ny de boire,ny de manger,ny de se vestir hõnestement,ains est cõtent de ieusner & se mal traicter pour amasser deniers. Mesme on ne craint point d'hazarder le corps & l'ame pour en auoir:qui est chose repugnante à la loy naturelle, qui nous ordonne de nous aimer & entretenir nous mesmes,& de postposer toute choses à nostre vie : mais l'auaricieux perd & damne son ame,& abrege sa vie,la perdant souuent pour gagner l'escu. Et certes c'est vn grand malheur qu'vn homme ne se soucie ny de parens,ny d'amis,ny de soy-mesme,pourueu qu'il se veautre és biés & richesses de ce monde, tel estoit le mauuais riche dont parle l'Euangile Voire-mais,quelle folie & rage est ce de endurer faim, soif, froid, estre mal vestu, ne dormir ny iour ny nuict,mettre à toute heure sa vie en dãger & n'oser vser de ce qu'on a gagné,qui deuroit seruir à la sustẽtatiõ de ceste vie:pour attraper argẽt?c'est ce que dit nostre Seigneur, Que reuiendroit-il à l'homme d'auoir conquis tout le mõde,& que cependant son ame, c'est à dire sa vie,fust en dãger?certainement ie pense cela venir d'vne permissiõ diuine,qui faict tõber les auaricieux en sens reprouué,afin qu'ils meurent en ceste auare volonté. Et neantmoins Dieu permet que ce qu'ils ont acquis à grãd trauail,tombe és mains d'vn autre qui dissipe tout, & en fait grãd chere. C'est ce que dit Salomõ en sõ Ecclesiastique : que qui acquiert richesses par iniustice,les acquiert pour autruy:car comme seroit bõne vne chose pour vne autre qui est mauuaise pour celuy à qui elle est ? Iuuenal aussi sur ce propos dit ainsi: Aucuns gagnent & font profit seulemẽt pour sustẽter leur vie:mais il y en a d'autres qui ne viuent que pour gagner. En somme,ce maudit vice captiue tellement l'homme qu'il le priue de l'amour de soy mesme:de sorte qu'il n'y a meschanceté en ce mõde qu'il ne faille esperer d'vn homme auaricieux. Aussi le Sophiste Bion disoit auarice estre le chef de toutes meschãcetez. Euripides dit que le iuge ambitieux & auare ne sçauroit penser ny desirer chose iuste. S. Augustin, dit en son traicté du Franc Arbitre que quiconque se laisse gouuerner à auarice, se rend suject à tous vices, & à toutes malheuretez:& ce auec grande raison. Car auarice rend l'homme

l'homme tenteur,pariure,mauuais payeur,vsurier,trompeur,traistre,donnant de la queuë,larron,tyran,& idolatre: de sorte qu'il n'est possible qu'vn auaricieux soit bon à estre,ny seigneur,ny vassal,ny gouuerneur,ny suiet,ny pere,ny fils, ny ami, ny voisin: & en fin,il ne fait iamais bien sinon quand il meurt. Lucillus disoit que l'homme auaricieux n'estoit bon pour personne: mesme que pour luy mesme il estoit mauuais. Democrite affermoit l'extreme auarice estre pire que l'extreme pauureté: Aristote dit en son premier liure des Politiques, que le desir de deuenir riche ne prend iamais fin: & que par ainsi les richesses seruent de pauureté à l'auaricieux, pource qu'il n'en ose vser, de peur de s'en desemparer: les Stoyciens disoyent que les souhaits & la necessité ne venoyent de pauureté:ains d'abondance:car tant plus vn homme à de quoy, tant plus il est necessiteux: concluans qu'il estoit bon d'auoir peu, pour n'estre gueres necessiteux. Platon conseilloit à vn auaricieux,que pour estre riche il n'augmentast son bien,ains diminuast son auarice. Toutes les sentences notables que dessus sont entieremẽt cõformes à la saincte Escriture, qui dit, que les yeux de l'homme auare sont insatiables.Salomõ dit aussi en son Ecclesiastique,que l'homme auaricieux n'est iamais saoul d'argent: & que qui s'adonne aux richesses ne iouyra d'elles.Sainct Augustin paragõne l'auaricieux à enfer,lequel ne regorge iamais, & ne dit iamais qu'il a assez, encore qu'il ait si long temps qu'õ est apres à le saouler:aussi l'auaricieux n'est iamais saoul:ains tant plus il gagne, & tant plus est apres le gain,se faisant tousiours pauure. S. Hierosme dit que l'auaricieux est aussi necessiteux de ce qu'il a,que de ce qu'il n'a point: & que l'auarice croist tousiours, cõme le feu parmy le bois sec:autant en ont dit plusieurs autres saincts personnages,qui tous ont eu en detestatiõ ce vice abominable. Toutesfois pour ne fascher d'auãtage le lecteur,ie diray auec sainct Augustin. Quel desir insatiable est ce que les hommes ont? les autres animaux ont leurs appetits limitez,car il chassent pendant qu'ils ont faim,& estãs saouls ils laissent la proye,mais l'auarice des riches de ce monde, est insatiable: car ils cerchent & fouillent tousiours,& prẽnent à toutes mains,sans craindre Dieu,

ny les hommes:ils ne cognoissent ny pere ny mere: & ne font rien pour freres ny pour amis qu'ils ayent:ils ne tiénent point de parole:ils oppriment les vefues, pillent les orphelins,& se font seruir de gens libres,comme d'esclaues:ils sont faux tesmoins, & ne craignent s'emparer des biens des trespassez: voila les belles qualitez des auaricieux. Fuyons donc ce maudit vice, lequel, outre les malheurs que dessus, est incurable, selon que dit Aristote:car il croist auec l'aage: de sorte qu'auarice est en son regne quand les forces corporelles defaillent en l'hõme. Pour ne tõber donc en ce vice, i'allegueray quelques exemples des maudits auaricieux du passé, entre lesquels Iudas Iscariot peut estre mis au premier rang: lequel estant Apostre & disciple de Iesus Christ fut si suiet à auarice,qu'il desroboit les deniers de la compagnie de Iesus Christ qu'il auoit entre mains:mesme ceste passiõ l'auoit tant aueuglé,qu'il tenoit pour perdu ce precieux onguét dont Marie Magdaleine oignit les pieds de nostre Seigneur:car si cest onguent eust esté vendu il eust desrobé vne partie du prix,en fin ce vice le domina tãt qu'il vendit son maistre & son Seigneur. Ce seul exéple pourroit suffire pour approuuer ce qui a esté dit cy dessus touchãt auarice:toutesfois ie suis contẽt en alleguer d'autres,entre lesquels Tybere Cesar Empereur de Rome est le plus auant, &,certes il n'y a vice au monde dont on ne puisse prendre patron & exẽple sur les Empereurs Romains. Ce Prince donc entre les autres vices dont il estoit suffisamment meublé, estoit si suiet à la pince, qu'encore qu'il fust seigneur de tout le mõde, ce neãtmoins il fit mourir Cneüs Lentulus, qui l'auoit institué son heritier pour auoir son bien: autant en fit-il au Roy des Parthes qui s'estoit venu rãger par deuers luy auec bõ sauf-cõduit, & ce pour iouir des tresors dudit Prince: il chargeoit si fort le peuple de tailles & gabelles,que les pauures gens estoyent contrains abandonner leurs patries:de sorte que les villes demeuroyẽt desertes & inhabitees,en fin poursuyuant tousiours son auarice insatiable. Caligula l'estouffa entre deux oreilliers. Domitiẽ Empereur fut encore plus auaricieux que luy:& plus encore l'Empereur Cõmodus, lequel vendoit ordinairement la iustice: Aussi Dieu permit

mît que tous deux feurent tuez à coups de poignelades: Achelonus Roy de Lydie fut si auaricieux, que ne se contentant de son domaine & reuenu ordinaire, il chargea tant son peuple de taille & d'impost, qu'en fin il s'esmeut contre luy, & l'ayant prins, le peuple le tua miserablement, & le pendit par les pieds. Pontan fait mention d'vn Cardinal si auaricieux, qu'il se deguisoit souuent en habit de valet, pour aller desrober l'auoine deuant les cheuaux. Horace dit, que à Rome y auoit vn certain nommé Ouide tant riche en deniers qu'il pouuoit mesurer son or à pleins boisseaux: & neantmoins il alloit tout nud, & ne mangeoit à demy son saoul: de sorte que craignant de tomber en pauureté: il vesquit pauurement toute sa vie. On trouue plusieurs autres hommes de renom qui ont esté fort subiet à l'auarice: comme Primaleon frere de Dido, qui tua son cousin pour auoir son thresor. Polistus aussi Roy de Troye fit mourir vn des fils du Roy Priam qui luy auoit esté enuoyé: pour honnorer sa cour: mais c'est trop parlé de gens qui ne valent rien. Contentons-nous de cognoistre qu'il nous faut fuïr ce vice, qui cause tant de maux: veu que l'homme est tousiours plus enclin à l'auarice qu'à liberalité.

Cardinal d'extreme auarice.

ou Pigmalion.

Raison fort viue du Philosophe Phauorin, sur ce qu'il n'est bon de demander aux Astrologues les choses à venir.

CHAP. XIIII.

Les anciens, & les modernes ont tousiours esté en doute sur le faict de l'Astrologie iudiciaire, qui traite des choses futures qui doiuēt aduenir aux hommes, tant en particulier, qu'en general à tout l'vniuers: les vns la condānent & reiettent entierement: les autres l'approuuent en partie: & y en a qui la soustiennent, & par raisons & par experiēces. Et de faict, il y en a des liures assez, que ie mettrois bien en ieu, ne voulant trauailler mon esprit en ce poinct, ie passe outre: encore que i'aye assez estudié en celle partie d'Astrologie, qui traicte des cours & mouuemens des astres. Pour ne toucher donc à l'honneur de personne, ie diray seulement ce qu'en dit le Philosophe Phauorin, selon que recite Aulugelle: lequel voulant retirer & d'estourner les hommes de ne s'arrester

aux Astrologues, Chaldees, ou Mathematiciens: pour cognoistre les choses à venir, vsoit d'vne raison fort aiguë & subtile, disãt ainsi: Garde toy de te fier aux Astrologues en sorte que ce soit: car encores qu'ils te diẽt vray, ce que ils te diront sera bon ou mauuais: pourquoy estãt bon, ou c'est verité ou mensonge. Si c'est verité, tu reçois double dõmage à la sçauoir: car en premier lieu tu es en peine de desirer que ce bien t'aduienne bien tost, secondement vn biẽ à venir, dõt tu es aduerty est estimé tousiours moindre: de sorte que tu n'en reçois si grand plaisir qu'autrement. Si c'est mensonge, tu attendras en vain le bien que l'Astrologue te promet: car il ne t'aduiẽdra pas. Que si ce que l'Astrologue predit est mauuais pour toy, estãt mauuais & certain, qu'elle plus grande disgrace te pourroit aduenir que d'estre abreué d'vn mal-heur que tu dois receuoir, sans qu'il soit en toy le pouuoir euiter? Et si c'est mẽsonge, qu'a-on que faire d'attrister vne personne d'vn malheur qui ne luy doit aduenir? Et par ainsi en sorte que soit, il n'est bon de s'enquerir des choses futures. Quant à moy ie trouue le conseil de ce Philosophe fort bon, comme estant conforme à l'Euangile qui dit que ce n'est à nous de cognoistre le temps ny les momens.

De la fondation de Ierusalem, des fortunes qu'elle a euë: & des Roys qui y ont regné.

CHAP. XV.

IL n'y eut onc ville ny cité quelle qu'elle soit, qui ait eu tant de priuileges & de graces de Dieu, n'y ou ayẽt esté faits tant de mysteres, qu'en Ierusalem, quand encore il n'y auroit que ce seul poinct que nostre Seigneur y a esté crucifié, mort, & enseuely, & que les mysteres & secrets de nostre Redemption y ont esté paracheuez. Au contraire il n'y a ville au mõde qui ait enduré tãt de maux, ny qui soit tombee en telle seruitude qu'elle: comme encore on peut voir auiourd'huy. Quand à trhesors & bastimens somptueux, elle n'estoit à esgaller à ville du monde: aussi Pline la louë par sur toutes les citez du Leuant. Cornelius Tacitus descrit amplement son assiette, par laquelle

on

on peut cognoistre que c'estoit vne des plus fortes villes du monde, autant en fait Iosephe, lequel descrit les trois murailles dont elle estoit ceinte, qui neantmoins estoyēt fort enrichies de tours, bastions, & cazemates, outre l'excellence du temple, qui estoit chose nompareille. Quoy consideré, il m'a semblé bon de mettre icy la premiere fōdation de ceste cité, auec les fortunes qu'elle a euës, tant bonnes que mauuaises, recueillant sommairement tout ce qui est comprins en ses chroniques. Ierusalem donc fut fondee au milieu de Iudee, à la croupe du mont de Sion, qui est tenu & reputé communément le milieu & le centre de la superficie de la terre. Ezechiel aussi dit qu'elle fut assise au milieu des nations. Dauid pareillement dit que le salut des hommes fut parfait au milieu de la terre, ce que monstre bien amplement sainct Hierosme escriuant, sur ce passage d'Ezechiel, cy dessus allegué. Au reste, il escrit en Genese, que Melchisedech (qui selon l'interpretation de S. Paul vaut autant à dire, que Roy iuste, ou Roy de Iustice) ayant vaincus quatre Roys qui tenoyent Loth prisonnier fit sacrifice a Dieu: ce Prince baptiza ceste cité du nom de Salem, c'est a dire paix, à cause dequoy il fut appellé Roy de paix. Salem donc fut le premier nom imposé a ceste cité, encore que S. Hierosme soit d'opinion qu'elle ait eu nom Iebus du commencement, Strabo, Cornelius Tacitus, & plusieurs autres autheurs l'appellent Solima, parlant autrement de la fondation que ce qui est mis cy dessus. Ceste cité aussi fut appellee Iebus, & Ierusalem, ainsi qu'on peut voir en la saincte Escriture. Sainct Hierosme escriuant à Dardā luy dōne trois noms: toutesfois, en fin elle fut appellee Ælia, a cause de l'Empereur Ælius Adrian, qui la fit rebastir, & fortifier. S. Hierosme dit qu'elle porta le nom de Iebus, à cause des Iebuseens qui l'auoyent fondee iusqu'au temps de Dauid. Iosephe & Egesippus, disent que Melchisedech luy mit le nom de Ierusalem, c'est a dire vision de paix, faisant vn mot de Iebus, & Salem, de sorte que Ierusalem se trouuast composé de ces deux noms, changeant seulement vn b, en r. Les autres dient, que son nom est prins de Here, c'est à dire vision, a cause de l'Ange, qui apparut à Abraham, lors qu'il vouloit sacrifier son fils Isaac. Il y en a

Iud. li. 6. de bel. Iosephe.

Salem.

Iosu. c. 19. Iud. c. 1. & 19.

qui dient qu'elle fut appellee Ierusalem, c'est à dire maison & Palais de Salomon, à cause des grãdes fortificatiõs que le Roy Salomon y fit. Il y a plusieurs autres opiniõs sur ce fait, dont ie me passe de leger: car quant à moy, ie tiens que comme les Iuifs l'appelloyent en leur langue, Ierusalẽ, que les Grecs & Latins la nommoyent Ierosolima, ainsi qu'õ peut voir en Iosephe & Egesippe autheurs Grecs. Nicolas de Lyra n'est à receuoir, en ce qu'il dit que Ierusalem fut premierement nommee Luca, & Bethel: car selon S. Hierosme, Bethel est loin de Ierusalem douze mil, ainsi que mesme on peut voir par Iosephe. Cependant, toutesfois il faut noter que Ierusalem eut plusieurs noms particuliers, qui luy furent attribuez à cause des hauts misteres qui ont esté paracheuez en elle: comme saincte Cité, Cité sacree, Cité de Dauid, & plusieurs autres semblables noms outre son nom propre. Or, pour venir à son histoire, les Iebuseens, & Cananeens, qui estoyent vne mesme nation (car Iabus fut fils de Canan, fils de Chã, nepueu de Noë, duquel ces nations prindrent le nom) estoyent seigneurs de Ierusalem, au tẽps que les enfans d'Israël deliurez de la captiuité d'Egypte, s'emparerent de la Palestine & de la Iudee, & aduint qu'au partage que les douze lignees d'Israël firent de la terre à eux promise, Ierusalem escheut à la part de la lignee de Beniamin. Toutesfois, parce que ceux de la lignee de Beniamin, quelques effors d'armes qu'ils fissent, ne peurent nettoyer entierement le pays des Iebuseens: ils furent contraints les souffrir auec eux plus de trois cens septante ans, mesme iusques au temps de Dauid: lequel estant Prophete & Roy, issu de la lignee de Iuda, chassa les Iebuseens, s'emparant de leurs forteresses, lesquelles il fortifia de nouueau, & y fit des Palais somptueux, selon qu'õ peut voir au liure des Roys: & en Iosephe au liure de ses
Ios. c. 18. Antiquitez Iudayques: Dauid donc ayant chassé les Iebuseens, appella Ierusalem Cité de Dieu, la faisant chef & ville capitale de toute Iudee. Durant le regne de Dauid, Ierusalem estoit en son triomphe, & fort renõmee entre les nations, à cause des grandes victoires que Dauid obtint: apres la mort duquel, le sage Salomon luy succeda. Et encore que ce Roy s'estudiast à viure en paix: ce neantmoins

moins Ierusalem croissoit tousiours en renommee, en richesses, & en bastimens somptueux: car Salomon amplifioit les murailles d'icelle, & y fit faire de grandes fortifications. D'ailleurs il y fit plusieurs bastimens fort somptueux: & signamment ce temple tant renommé, à cause de ses richesses & l'artifice de son bastiment qu'il n'y eut onques, & n'y aura bastiment qu'on puisse esgaler ny parangonner à iceluy: car comme on peut voir en la saincte Escriture & en Iosephe, l'appareil de ce temple estoit infiny & incomprehensible: de sorte, que pour la seule renõmee d'iceluy, la Royne de Saba vint visiter le Roy Salomõ, plusieurs Rois luy enuoyerẽt de grãs presens pour cest effet: l'or & l'argẽt qu'õ luy apportoit par mer, estoit en si grande quantité, qu'on n'en tenoit non plus de conte que de pierres. Ce Roy neãtmoins mescognoissant ces grands dons de Dieu, deuint idolatre: aussi Dieu permit que son Royaume fut diuisé apres sa mort. Ayant donc regné quarante ans, Roboam son fils luy succeda: contre lequel se reuolterent dix lignees, qui esleurent Ieroboam pour leur Roy, Roboam donc estant seulement Roy de deux lignees, à sçauoir de Iuda & Beniamin, se fortifia en ses villes: & du depuis ce Royaume demeura à ses successeurs qui prindrent deslors le nom de Iuifs, à cause de la lignee de Iuda: Ieroboam & ses successeurs s'appellerent Rois d'Israël: & esleurent Samarie pour ville capitale de leur Royaume: & de fait ces Roys furent tousiours en guerre continuelle l'vn contre l'autre. Toutesfois encore que Roboam n'eust que deux lignees subiettes à luy, ce neãtmoins sa reputatiõ estoit si grãde pource qu'il estoit issu de Dauid, & qu'il auoit quasi tousiours du meilleur, qu'il estoit plus craint & plus obey que les Rois d'Israël: de sorte que Ierusalem n'estoit en rien diminuee, ny en force, ny en richesses. Mais des que les Rois de Iuda & le peuple offenserent Dieu par idolatrie, ceste pauure cité souffrit plusieurs miseres & calamitez. Roboã donc ayãt fortifié ses villes en grande prosperité, deuint neantmoins idolatre, selõ qu'est escrit ez Croniques sainctes, & en Iosephe: à cause dequoy Dieu esmeut contre luy Sisar, ou Susac Roy d'Egypte, lequel vint courir les pays auec douze cens chariots, soixante mil cheuaux, & vn nombre infiny

Par. li. 3. Reg. li. 2. Iosophe, Antiq. Iud. li. 8

infiny d'infanterie Egyptienne, Ethiopique, Trogloditique, auec plusieurs Lybiens qui estoyent venus de la Guinee à son seruice : & de faict, entrant par force en Ierusalem, il s'accagea la ville & le téple, duquel il tira des thresors infinis, selon qu'on peut voir en sa chronique : apres lequel chastiment, l'ire de Dieu estant appaisee, Roboam demeura paisible en son Royaume le reste de sa vie. Et estant decedé, Abias luy succeda, lequel desfit Ieroboam Roy d'Israel : en laquelle desfaite demeurerent 50. mille hommes des gens de Ieroboam. Apres la mort d'Abias, qui vesquit peu (aussi estoit il idolatre : & neantmoins Dieu luy permit auoir ceste victoire, en consideration de Dauid son bis-ayeul) Asa luy succeda: ce Prince estoit bõ, iuste, & craignant Dieu ; aussi Dieu luy donna plusieurs grandes victoires, & signamment contre Zarab Roy d'Ethiopie, qui auoit tãt gagné de pays qu'il tenoit Ierusalẽ assiegee. De son temps le Royaume de Iuda estoit si florissant, que de conte faict, on y trouua cinq cens octante mil hõmes portãt armes: aussi trouue on en la saincte Escriture, que ce Roy fit bastir & fortifier plusieurs citez. Apres le decez d'iceluy, Iosaphat son fils paruint à la courõne, durant le regne duquel Ierusalem fut en grande reputatiõ: mesmes à cause des Prophetes, Abdias, Micheas, Osias, Elie, & Elisee, qui furẽt de ce tẽps-là. Ce Roy fut si agreable à Dieu, selõ qu'on void és sainctes Chroniques des Rois, que les Moabites, Ammonites, & les Mõtagnars de Seir s'estans amassez, auec vn nombre infiny de peuple pour courir sus à ce Prince, Dieu mit telle dissention entr'eux qu'ils conuertirent, & employerent leurs forces à se desfaire eux mesmes: de sorte que sans coup frapper, le Roy Iosaphat retourna en Ierusalem en grand triomphe : ou ayant regné paisiblement en grand pouuoir, il deceda, laissant le Royaume à Iorã son fils: donnant pour appanage à ses autres enfans d'autres villes, auec grandes sommes d'or & d'argent. Ioram donc estant paruenu à la couronne, ne suyuit le trac de son pere, ny de son ayeul: ains s'adõna à impieté & cruauté, faisant mourir ses freres propres: il tascha d'auoir l'alliance d'Achab Roy d'Israël, le cõseil duquel il suyuoit en ses affaires: & de faict, il print sa fille en mariage : dequoy Dieu irrité permit que

ceux

ceux d'Edon se reuolterent contre luy. Il esmeut aussi les Arabes à luy mener guerre, laquelle fut si cruelle, que tout le pays de Iudee en demeura ruïné. Apres son decez Ozias, ou Ochozias son fils succeda au Royaume, auec sa mere Athalia, & comme tous deux fussent de tres-mauuaise vie, aussi moururent-ils malheureusement. A iceluy succeda Ochozias, lequel donna grande apparence, du commencement de son regne, de toutes choses bonnes, tant pour le regard de la religion, que pour le faict de la police : car il remit le temple en son premier estat : & restablit tous les dommages que les Rois d'Egypte, & mesme Ozias son pere y auoyent faict. Mais par apres il s'adonna à idolatrie : de sorte que par la commune voix du peuple, il fit mourir le Prophete Zacharie: dequoy irritee la bonté Diuine, enuoya vn terrible chastiment sur Ierusalem : & ce du temps du Roy Amasias fils d'Ochozias: lequel ayant guerre contre Ioas Roy d'Israel, & mescognoissant les grãdes victoires que Dieu luy auoit dõnees contre les Idumeens: & plusieurs autres nations, fut desfaict luy & ses gens: & estant mené prisonnier en Ierusalem mesme, fut contraint de soumettre la ville à la mercy de Iosias: lequel la fit demanteler, & abattre quatre cẽs brasses des murailles. Il s'accagea aussi le temple, & s'empara de tous les thresors du Roy Amasias, puis retourna en grand triomphe, en sa cité de Samarie. Outre cela Amasias fut tué en trahison, auquel succeda Azarias ou Ozias son fils : lequel fut fort vaillant & puissant Prince. En premier lieu, il fortifia Ierusalem, & toutes les villes demantelees : enrichissant ses pays, par les grandes victoires qu'il obtint contre les Philistins Arabes, & Ammonites, lesquels il rendit tous tributaires à sa couronne, de sorte que la renommee de Ierusalem croissoit de iour en iour durant son regne : il fonda & fit bastir plusieurs villes & citez. Toutesfois l'orgueil luy fit oublier son deuoir: car se voyant trois cens mil hõmes sujets à luy, tous pouuans porter armes, il deuint si arrogant qu'il vsurpa l'office de sacrificateur : mais comme il faisoit le sacrifice au temple, Dieu le frappa d'vne ladrerie, qui luy dura iusques à la mort. Apres son decez, Ioatan luy succeda, qui fut fort prudent, iuste, & vaillant : augmenta fort Ierusa-

lem,

lem, & y fit de grandes reparations. Il fonda plusieurs autres villes, & veinquit les Ammonites: desquels il tira grandes sommes d'or & d'argent. Mais depuis sa mort les grands triomphes se perdirent, & tout malheur aduint au peuple de Iuda: car Achaz son fils surnómé Eleazar estât paruenu à la couronne, s'adonna à idolatrie, introduisant les ceremonies & superstitiôs des Payẽs: à cause dequoy Dieu le chastia par les mains de Rasis Roy de Syrie, & de Fezias Roy d'Israël, qui luy tuerent pour vn iour six vingts mil hommes: apres laquelle defaite ils coururent tout le pays de Iudee, lequel ils pillerent & saccagerent: toutesfois pour ce que Ierusalẽ estoit forte, il s'y maintint contre le siege desdits Rois. Ceneãtmoins il fut contraint d'acheter a grãde somme d'or le secours de Salmanazar Roy d'Asirie: pour à quoy satisfaire il print les vases d'or & d'argent dôt on se seruoit au tẽple. Salmanazar donc venãt au secours du Roy de Iuda, desfit le Roy d'Israël: & neantmoins emmena auec luy grand nombre de Iuifs prisonniers, ausquels il donna la regiõ d'Irene pour habiter: & ceste fut la premiere captiuité & dispersiõ des Iuifs dez qu'ils sortirẽt miraculeusement d'Egypte: mesme peu de tẽps apres cela, le Roy Assirien côtraignit les Rois d'Israël luy payer tous les ans tribut. En ce tẽps-là, les prophetes Osee, Esaye, Amos, Michee: & Ionas estoyent en regne. Apres la mort du desfortuné Achaz. Ezechias son fils paruint à la courõne. Ce Prince fut biẽ autre que son pere: car il estoit prudent, iuste, religieux, & craignant Dieu. Aussi Ierusalẽ reprint son premier credit de son tẽps: car il reforma tellement la police, & remit le seruice de Dieu à telle perfection que comme l'Escriture saincte luy rend tesmoignage, le Royaume de Iuda n'eut onc vn tel Roy: aussi vesquit il en grãde prosperité: & obtint de grãdes victoires. Ce Prince ne se contẽtant d'arracher toute l'idolatrie à laquelle il voyoit le peuple fort encliné, & voulãt remettre sus entierement le seruice de Dieu, somma les autres dix lignees d'Israël de viure selõ la loy que Dieu leur auoit dõnee par la main de Moyse: à quoy condescendãs, plusieurs vindrent sacrifier en Ierusalẽ, & celebrer la Pasque selon l'ordonnance de Moyse. Et neantmoins, selõ qu'õ peut voir ez saincts Escrits, les autres

autres perseueroyent en leur idolatrie,& se mocquoyent de ses sommations,quelques aduertissemens que les Prophetes leur donnassent:à cause dequoy ils furent souuentesfois chastiez des verges de Dieu,tant par Salmanazar que par Sennacherib,qui les oppressa grandement le premier an du regne d'Ezechias. Mesme le quatriesme an du regne d'OziasRoy d'Israël,ce Prince Assirien mena si forte guerre contre les septs lignees d'Israël par l'espace de trois ans,qu'il les contraignist d'abandonner leur patrie, & aller demeurer comme esclaues entre les Medes: & voila comment les Iuifs furent dispersez ça & là parmi les nations estranges, sans iamais retourner en leurs maisons,de sorte qu'on ne sçait qu'ils deuindrent depuis: qui fut la fin & ruine du Royaume d'Israël,qui auoit duré trois cẽs septãte ans,Salmanazar au contraire,enuoya en Samarie les Assiriens pour y habiter, lesquels s'emparans de tout le pays iadis habité par les Israëlites, prindrent le nom de Samaritains.Eusebe toutesfois prend ce nom comme pour garnison:mais son opiniõ ne me semble receuable: car ils s'appellerent Samaritains pour raison de Samarie ville capitale de ceste cõtree.Ces Assiriẽs meslerent la loy des Iuifs auec leurs idolatries: aussi les auoit on en abomination: comme gens excommuniez. Quant à leurs faits ie m'en tairay,pource qu'ils n'attouchent en rien mon discours: & si en cecy ie cõmets quelque faute,ie me soumets à la correction de l'Eglise.

Suite de l'histoire de Ierusalem iusques au temps des Empereurs Titus & Vespasien.

CHAP. XVI.

APres la deffaite & ruine des Israëlites, le Royaume de Iuda seul demeura sur pied:car le bon Roy Ezechias,pour sauuer son peuple de la fureur du Roy Salmanazar,& maintenir les siens en paix luy dõna grãdes sommes d'or achetãt par ce moyẽ la paix pour lõg tẽps: toutesfois ceRoy infidelle luy faussa la foy,&vint auec grosse armee en intention de ruiner le Royaume de Iudee, comme il auoit fait,celuy d'Israël.Mais Dieu voulãt preseruer son peuple, manda le Prophete Esaye vers le Roy Ezechias pour le cõsoler(car ce Prophete viuoit alors)& par

par vne nuict l'Ange du Seigneur desfit cent octante mil hommes au camp Assirien:lequel carnage contraignit les autres à se retirer. Et par ainsi Ezechias estant eschapé de ce peril & luy & son peuple, vesquit le reste de ses iours paisiblement en son Royaume. Et ayãt Dieu mõstré euidemment de grands miracles pour le respect dudit Roy, il mourut paisiblement, laissant Manasses son fils & successeur au Royaume. Ce Prince ne suyuit le chemin de son pere:ains s'adonna entierement à toute idolatrie:cõmettant plusieurs choses abominables contre la Loy de Dieu:à quoy aussi il induisit le peuple. Dequoy estãt Dieu offencé, il suscita les Assiriens contre luy, qui le chastierẽt si bien, qu'outre la deffaite de ses gens, il fut faict prisonnier, & mené captif en Babylone:toutesfois il se repentit de son peché:qui causa que Dieu le deliura des mains des Assiriens, de sorte qu'il retourna en ses estats, & y mourut paisiblement. A celuy succeda l'inique Amon son fils:lequel fut tué miserablement:les Prophetes Ioël, Nahum, & Abacuc furent de son temps. Apres luy succeda Iosias son fils qui fut Prince craignant Dieu, & fort vigilant à la reformation de son peuple. Car il chassa toute idolatrie hors de son Royaume, qui neãtmoins estoit fort enracinee és cœurs des hommes, & repara le tẽple, faisant plusieurs autres actes dignes d'vn Roy sainct & iuste. Pour cela neãtmoins l'ire de Dieu ne se pouuoit appaiser cõtre les Iuifs, pour raison des idolatries cõmises du temps des Rois Amon & Manasses:toutesfois pour le respect de Iosias (qui mourut pauuremẽt par sa grãde sottise) Dieu differa de chastier le peuple Iudaïque cõme il fit par apres. Ce Roy mourut d'vne playe qu'il reçeut en la iournee qu'il eut cõtre Necar Roy d'Egypte:& de faict ce fut biẽ employé:car Necar ne luy demãdoit rien, ains cherchoit son amitié tant qu'il pouuoit:n'ayant autre intentiõ que d'employer ses forces contre le Roy d'Assirie: & neantmoins Iosias en voulut à luy, d'vne certaine gayeté de cœur, qui luy cousta la vie. Sa mort fut fort regretee:mesme du Prophete Ieremie, qui fit ces lamentations à cause d'icelle. Ioachas son fils luy succeda, lequel fut adonné à toute iniquité & meschãceté:aussi Dieu ne le permit regner plus de trois mois: car Necar qui auoit desia deffait son

son pere le priua de son Royaume: rendant le païs de Iudee tributaire de cent talens d'or, & vn d'argent tous les ans. Ioachas donc estant priué de ses estats, & mené prisonnier en Egypte où il mourut, Ioachin son frere fut installé au Royaume, où il se porta fort mal: car il estoit adonné à toute idolatrie, & induisit le peuple à en vser de mesme. A cause dequoy Dieu luy suscita pour ennemy le Roy Nabuchodonozor, qui auoit desia regné quarante quatre ans en Babylone. Ce Prince ayant obtenu victoire cõtre le peuple Iudayque, emmena pour esclaues les plus grands de tout le pays: & emporta les vases du Temple. L'occasion de ceste guerre vint de ce que Ioachas donna aide au Roy d'Egypte contre Nabuchodonozor, outre le conseil de Ieremie: Ioachas donc ayant regné onze ans, & demeuré prisonnier trois ans, mourut en grande paureté. A iceluy succeda Ioachin, ou Iechonias, lequel suiuit le train de son pere, estant meschant comme luy: aussi de son temps, Dieu commençà desployer les rigoureuses verges de long temps apprestees contre Ierusalem, & differees pour le respect de Iosias, selon que les Prophetes auoyent predit: car Nabuchodonozor vint en propre personne auec vne grosse & forte armee assieger la cité de Ierusalem: auquel ne pouuant resister le Roy Ioachin, soumit à sa volonté, luy, sa mere, sa femme, & les principaux de sa maison: & outre cela luy fit present des vases & thresos qui estoyent encore au tẽple. Au moyen dequoy le Roy Ioachin, & les principaux de sa court furẽt menez captifs en Babilonne. Mais Nabuchodonozor prenãt toutes les asseurãces & fidelitez qu'il peut de Mathatias, oncle du Roy Ioachin, le fit Roy de Iudee, & l'appella Sedechias. Ce Roy fut vn des iniques & malheureux Princes qui regna oncques: car nõ seulement il fut ingrat enuers Dieu des grãdes graces qu'il luy auoit faites, auquel neãtmoins il tourna le dos, ne voulãt entendre à chose que le Prophete Ieremie luy dist: ains aussi faussa sa parole au Roy Nabuchodonozor qui l'auoit installé au Royaume, luy deniãt son amitié. Et si ce Prince ne valoit gueres, les sacrificateurs valoyent encore moins, & moins encore le cõmun peuple: de sorte que toutes abominations & idolatries regnoyent en Iudee, iusques à profaner le temple,

qui estoit tenu si sacré. Et quelques remonstrãces que fissent à ce Roy Ieremie, Ezechiel, & les autres Prophetes, l'obstination neãtmoins croissoit tousiours. A ceste cause Dieu suscita le Roy Nabuchodonozor: lequel pour se vẽger du tort que tenoit de luy Sedechias, l'an neufiesme de son regne, vint courir le païs de Iudee auec vne grosse armee: & tint Ierusalem assiegee deux ans durant, ou le Roy Sedechias s'estoit retiré pour sa seurté Mais le pauure peuple: alangui de famine & de peste, ne pouuãt plus supporter le siege, fut cõtraint se mettre à la merci de l'ennemi: lequel entrãt dans la ville, la mit à feu & à sang Le Roy Sedechias fut prins comme il s'enfuyoit: & estant amené deuant le Roy Nabuchodonozor, il fit mourir ses enfans deuant ses yeux, & quant à luy, il luy fit creuer les deux yeux, & le mena en cest epuipage en Babilone. Apres son retour il mãda en Ierusalẽ Nabuzardã, qui estoit vn de ses principaux Capitaine, auec charge de faire ruiner le temple. Cela fut quatre cens ans apres l'edification du tẽple faicte par Salomon: autant en fit il de toutes les forteresses & bastimens somptueux de Ierusalẽ, abattant les murailles de la cité, & ruinant les Palais des Rois de Iudee. Il emporta aussi tout le metail qui estoit au temple: & emmena les sacrificateurs & tous les principaux tant de Ierusalem que de tout le pays, auec leurs femmes & enfans: lesquels demeurerent captifs en Babilone: enuiron soixante ans. Cela fut la captiuité de Babilone, dõt on parle tant: laquelle aduint enuiron six cens ans auant l'aduenemẽt de nostre Seigneur: voila comme la pauure cité de Ierusalem demeura deserte & desolee. Quant au menu peuple on le laissa au pays pour cultiuer la terre, sous la charge toutefois de Godolias deputé gouuerneur en Iudee: mais ce peuple se mutina, & tua Godolias: parquoy craignant la fureur de Nabuchodonozor, ce qui estoit resté des Iuifs, s'en alla habiter en Egypte, laissant Ierusalẽ deserte & despeuplee. S. Hierosme dit en son liure des Questiõs Hebraiques, que depuis la prinse & le sac de Ierusalẽ. il passa bien cinquante ans, sans que homme ny beste, ny oyseau y entrast: en quoy on pouuoit assez cognoistre la grãde punitiõ qu'auoit merité ce peuple tant caressé & priuilegé de Dieu. Septante ans passez,
Dieu

Dieu regarda de son œil de pitié la captiuité & misere de son peuple, qui fut lors que l'empire tomba en la domination des Perses, qui en dessaisirent les Assyriens, & ce du temps du puissant Roy Cyrus. Lequel esmeu de l'esprit de Dieu, permit à cinquante mille Iuifs retourner en leur patrie, sous la cõduite de Zorobabel leur capitaine, & de Iosuë souuerain sacrificateur: lesquels estans de retour en Iudee, commencerent à rebastir les ruines de leur ville, & principalement Ierusalem, laquelle ils rebastirẽt en grande ioye: offrans sacrifices à Dieu selon l'ordõnance de la Loy, ainsi qu'on peut voir au premier liure d'Esdras, en Iosephe, & en plusieurs autres auteurs dignes de foy. Les Samaritains neantmoins, qui estoyent leurs voisins, les empeschoyent tant qu'ils pouuoyent de rebastir & fortifier Ierusalem: & de reparer les ruines du temple: le mesme firent plusieurs autres nations. Et toutesfois quelque empeschement qu'on leur mist, le temple fut rebasti & parfait au temps que Darius fils d'Hydaspes regnoit en Babilone. Dequoy tout le peuple Iudaïque mena grande feste: toutefois les plus vieux qui auoyent veu l'estat ancien du temple, ne se pouuoyent contenir de pleurer, de le voir si diminué en richesses & sumptuosité de paremens. Du depuis le Roy Artaxerxes permit à Esdras de rammener auec luy vn grãd nombre de Iuifs lesquels retournerent en Iudee: ou Esdras dressa vne reformation selon la loy: conformant entierement le seruice de Dieu aux ordõnances de Moyse. De ce temps mesme les Prophetes Aggee, Zacharie & Malachie estoyent en regne. Ierusalem donc estant aucunement repeuplee, le Roy Artaxerxes permit à Nehemias de la fortifier & d'y bastir, ce qu'il fit: de sorte que la cité de Ierusalem se peuploit de iour en iour & croissoit en richesses & en force. Cela fut enuiron cinq cens ans auant l'aduenemẽt de Iesus Christ. En ce temps là le peuple estoit gouuerné par les sacrificateurs & capitaines esleus par le peuple sans aucun titre ny preeminence de Roy: car des la captiuité de Babilone aduenue sous Sedechias, qui dura septante ans, iusques à Aristobulus, qui premier porta le titre de souuerain sacrificateur, & de Roy, y eut quatre cens quatre vingts & quatre ans, selon que dit Eusebe. La reste de

l'histoire qui s'ensuit est prinse des Machabees, de Iosephe, d'Affricanus, d'Eusebe, d'Europe, & de plusieurs autres renõmez autheurs. Pour commẽcer donc, il faut noter que de la restauration du tẽple, iusqu'au temps d'Alexandre le Grand, où y a plus de cent cinquãte ans on ne trouue chose digne de memoire faicte par les Iuifs, hors mis l'histoire de la Royne Ester, dont la Bible faict mention: laquelle aussi dit, que Bages, vn des principaux capitaines d'Artaxerxes Roy de Perse pour venger la mort de Iesu sacrificateur, que Ieã son frere auoit fait mourir, vint assieger Ierusalem auec vne forte armee: laquelle il tint de si pres, qu'il la print d'assaut, & l'ayant saccagee il s'en retourna aiãt imposé de grands tributs sur le peuple Iudaïque à payer annuellemẽt aux Rois de Perse. Suruint par apres Alexandre le Grand Roy de Macedone: lequel apres la victoire qu'il obtint cõtre Darius Roy de Perse, fut tenu pour le plus grand Roy de la terre. Iosephe racõte de luy, qu'au siege de Tyr, ville assise à la croupe du mont Liban, il mãda requerir secours de viures, d'armes, & autres choses necessaires pour son camp, vers le grand sacrificateur Iadus. Lequel cõme prince hardy luy fit response que par la ligue qu'il auoit auec le Roy Darius, il ne deuoit fournir de munition le camp de son ennemy: dequoy indigné Alexãdre, apres qu'il eut prins Tyr, vint en grand diligence contre Ierusalem, rasant & mettant à feu & sang tout ce qu'il rẽcontroit. Et cõme Iadus grand sacrificateur vit l'armee approcher, cognoissant biẽ qu'il ne luy estoit possible resister à la puissance d'vn si grand Roy, il vint au deuant d'Alexandre, auec ses habillemens de sacrificateur, accompagné du puple qui estoit vestu de blanc: ce que voyant Alexandre oublia tout son maltalent: & vsant de grande douceur, non seulement pardõna au peuple, mais aussi receut fort honorablement le grand sacrificateur: & entrant en la cité de Ierusalẽ paisiblement, il s'estonna fort de la sumptuosité du temple: & fit de grands presens, non seulemẽt au sacrificateur, mais aussi vsa de grande liberalité enuers le peuple, tellement que pendant qu'il vesquit, le peuple Iudaïque fut bien traicté. Apres son deces, Ptolomee, vn des Princes qui s'empara d'vne partie du Royaume d'Alexandre, vint assaillir

saillir Ierusalem vn iour de Sabbat. Et parce que les Iuifs ne firent point de defence ce iour-là, il y entra par force: & l'ayant saccagee, emmena captifs en Egypte grand nõbre de Iuifs: lesquels furent mis en liberté du depuis par Ptolomee Philadelphe son fils: lequel fit traduire la Bible selon qu'auons monstré ci dessus. Du depuis Ierusalé souffrit beaucoup de trauerses, durãt les guerres des Rois d'Egypte, & de Syrie, pource qu'elle estoit au milieu desdits Royaumes, selon qu'on peut voir és liures des Machabees. Antiochus aussi Roy de Syrie, mena forte guerre contre ceux de Ierusalem laquelle il print par force: & l'ayant saccagee, & le tẽple aussi, il fit mettre ses idoles au temple, cõtraignant le pauure peuple Iudaïque à les adorer: voila donc comme ce peuple estoit trauaillé de toutes sortes d'afflictiõs, plus que iamais peuple ne fut. Toutesfois comme ils estoient pres d'estre entierement ruinez, Dieu leur suscita Iudas Machabeen, qui fut vn des premiers capitaines du monde, lequel suyuant le trac de Mathatias son pere, gouuerna tellement le peuple Iudaique, qu'ayant desfait plusieurs capitaines du Roy Antiochus, il remit sa patrie en sa premiere liberté: & ayãt osté & abbatu toutes les idoles qui estoient au temple, reforma le peuple, selon la Loy de Dieu. Ce Prince estãt grand sacrificateur, estoit de si grand renom que les Romains, qui tenoyent lors le premier rang du monde, tascherent d'auoir son alliance, & amitié. Apres son deces, Ionathas son frere luy succeda: lequel fut fort vaillãt & hardy Prince: aussi maintint il sa patrie en ses libertez contre tous. Ceste prosperité des Iuifs leur dura cinquãte ans encore que ce ne fust sans auoir guerre: lesquels passez ils voulurent derechef auoir vn Roy: errans cõme leurs predecesseurs: & par ainsi Aristobulus fut esleu pour Roy, lequel estoit vaillant & hardy Prince, mais cruel & tyrã. Ianeus surnommé Alexãdre luy succeda: qui fut fort cruel de sõ temps: & neãtmoins il se porta vaillãmant neuf ans que dura son regne: apres son deces, Alexandra sa femme demeura regente, laquelle se porta fort sagement en sa regence: aussi se gouuernoit elle par le cõseil des Pharisiens. Le Royaume de Iudee estoit lors fort grand & puissant: car les Iuifs auoyent desfait les Samaritains, & plusieurs

autres natiõs voisines,q̃ Iosephe recite, auquel on pourra auoir recours: de sorte que c'est chose fort miraculeuse à bien considerer les grandes mutations de ce peuple tant noble, & d'vne cité tant illustre: voyant d'vn costé la grande puissance de Dauid, la grande paix & le grand repos qui fust du tẽps de Salomõ, & le pouuoir de ces deux regnes: & d'autre costé la ruine & destruction totale du Royaume d'Israël, la ruine du tẽple, & de la cité de Ierusalem, les captiuitez du peuple, la reedification du temple, & en somme tout ce que nous auons dit cy dessus.

Comme les Roys de Ierusalẽ tomberent en la subiection des Romains, & de l'estat du peuple iusqu'à sa totale destruction.

CHAP. XVII.

APres la mort de la Royne Alexandra, Aristobulus Hyrcanus ses enfans furẽt en grande contention: à cause du Royaume: mais les Romains, qui estoyent fort puissans, sous couleur de se vouloir mesler d'appointer ces deux Princes, s'emparerent du Royaume de Iudee, Car Pompee le Grand estant en Asie solicité respectiuement de ces deux Princes, chacun a part, pour auoir sa faueur: mais ayant eu parole facheuse auec Aristobulus qui estoit le plus puissant des deux freres, vint auec son armee contre Ierusalem, où il entra par force, & la saccagea, profanant le temple, & le Sancta sanctorum, ou nul n'entroit que le grand sacrificateur: Ce qu'ayant fait il enuoya Aristobulus prisonnier à Rome: laissant le titre de souuerain sacrificateur à Hyrcanus: & à Antipater fils d'Herodes Alconite, le gouuernement de toute la Palestine. Et voila comme la Iudee tomba sous la main & subiettion des Romains, & comme elle deuint tributaire. Quant à Hyrcanus, & Antipater, ils eurent plusieurs trauerses a l'occasion des guerres ciuiles de Pompee & de Cesar: de Brutus & Cassius: d'Octauius, & Marc Antoine: & mesme Ierusalem fut suiette à beaucoup de mutations, pour raison de ce: car Cassius s'en empara par force, & emporta les thresors du tẽple, auquel Pompee n'auoit voulu toucher. Herodes Ascalonite se porta si vaillamment & si sagement en son gouuernement, que les Romains luy ottroyerent le

le Royaume de Ierusalem, auquel il se maintint de telle sorte, qu'encore qu'il eust donné aide à Marc Antoine contre Octauius Auguste : ce neãmoins il acquit sa bonne grace, tellement qu'il luy recõfirma son Royaume: Herodes donc fut le premier Roy estranger qui regna en Iudee: car son pere estoit d'Ascalon, & sa mere estoit venue d'Arabie. Tellemẽt que lors la prophetie fut accomplie, qui dit que le sceptre ne sortiroit de la maison de Iuda, iusques à ce que celuy, qui deuoit estre enuoyé vint. Aussi le peuple n'auoit iamais esté sans Rois ou sacrificateurs de leur nation iusqu'à Herodes: au tẽps duquel nostre Seigneur nasquit, selon que le bon hõme Iacob auoit predit. Durant son regne Ierusalem se maintint en grãde prosperité: de sorte que selõ les autheurs elle estoit aussi riche, & aussi somptueuse en bastimẽs qu'elle fut onques: de la vint que ce Prince fust surnommé le Grand, à cause de sa vertu : apres donc qu'il eut regné trente six ans, il deceda laissant trois fils, entre lesquels l'Empereur Octauius diuisa le Royaume de Iudee: Moyẽnant lequel partage le Royaume de Ierusalem paruint à Archelaus, qui neantmoins en fut deietté par l'Empereur Tybere, lequel enuoya Põce Pilate pour gouuerner en Iudee. A Philippes qui estoit l'vn des fils d'Herodes le grand, il bailla en appennage la region Traconitide: & au ieune Herodes, la Galilee. Ce fut luy qui fit mourir S Ieã Baptiste, & qui renuoya nostre Seigneur à Pilate: apres s'estre moqué de luy : aussi leur pechez meriterent de receuoir les punitions de Dieu qui aduindrẽt de leur tẽps. Pour retourner donc à Ierusalem, le plus grand bien qu'elle eut onques fut de voir le fils de Dieu en chair, preschant parmy son peuple, & faisant vne infinité de miracles selon qu'auoyẽt predit de luy les saincts Prophetes: & neãtmoins ce malheureux peuple mescoignoissã: la noble visitatiõ de nostre Seigneur, le crucifia cõme vn brigãd. Au reste, Suetone & Cornelius Tacitus dient que durant le regne du cruel Neron, les Iuifs furent les premiers qui se voulurent reuolter contre les Romains : à quoy ils furent induits, selõ que recitent lesdits autheurs, par vne certaine Prophetie, qu'ils tenoyẽt veritable, laquelle portoit qu'enuirõ ce temps là les affaires des Orientaux auanceroyent

grandement:& qu'vn sortiroit de la nation Iudaïque qui deuoit subiuguer tout le monde. Cornelius Tacitus entendoit ceste prohetie simplemēt de l'Empire de Titus, & de Vespasié Empereurs: mais elle s'entendoit du regne spirituel de nostre Seigneur, lequel prenāt son commencement en Ierusalem: s'amplifia par le monde vniuersel. Cōme dōc la reuolte des Iuifs fust descouuerte, Vespasien & Titus son fils qui furent puis apres Empereurs, furent enuoyez en Iudee auec vne grosse armee: & fut ceste guerre fort cruelle, pendant que Vespasien y demeura. Apres son retour à Rome, Titus demeura au cāp Lieutenant general de l'armee Romaine: lequel ayant prins par force plusieurs villes de Iudee, vint en fin assieger Ierusalem laquelle se trouua lors fort peupleé, parce que de toutes les parties du monde y estoit venu vn nombre infini de Iuifs celebrer la Pasque, & manger l'Agneau Paschal: Titus donc tint Ierusalem de si pres assiegee, que nul n'en pouuoit sortir, & moins y entrer sans y estre descouuert & prins. Ce siege fut grand, car il dura 5. mois bien battu, & bien opiniastrement defendu. Or la famine estoit si grande en Ierusalem, qu'vne mere Iuifue tua son propre enfant allaittant, pour le manger. Finalement Ierusalem estant prise par force, tout eust passé par le fil de l'espee, si Titus n'eust faict cesser les soldats Romains: toutesfois il fit ruiner & demolir ce grand & fameux temple de Salomon & rasa les murailles, & forteresses de la ville, qui estoient si superbement basties: & fit brusler & raser la ville, apres l'auoir saccagee: laquelle chose auoit esté long temps auparauant predite par les Prophetes, selon que dit Paul Orose, Eusebe, & plusieurs autres docteurs Chrestiens. Ceste guerre, qui dura 4. ans, fust si opiniastre, qu'il y demeura six cens mille hommes tous portans armes du costé des Iuifs, tant de ceux qui passerent par le fil de l'espee, que des autres qui moururent de pauureté & de famine outre 97. mil hommes qui furent vendus comme esclaues, selon que dient Iosephe, & Egesippe. Ceste horrible destruxion auint 70. ans apres la mort de nostre Seigneur: 590 ans apres la reedificatiō du temple faict par Zorobabel, & douze cens ans depuis la premiere fondatiō d'iceluy faicte par Salomon: Eusebe dit

be dit qu'il n'y demeura pierre sur pierre, afin que la parole de Iesus Christ fut accomplie. De là en auant, le païs de Iudee fut vny au domaine des Romains, de sorte qu'il estoit conté pour vne prouince. Et n'y demeura ny capitaine, ny sacrificateur Iuif, comme aussi il n'en auront iamais. Icy l'histoire de Ierusalem pourroit prendre fin: toutesfois pource qu'elle a esté reedifiee, ie passeray outre. Surquoy il faut noter que deux cens ans apres la destruction de Ierusalem, l'Empereur Adrian, qui fut enuiron 130. ans apres la mort de nostre Seigneur, voyãt que les esclaues Iuifs multiplioyẽt fort, encore que du temps de l'Emperur Traian on en eust faict grãd carnage pour vne rebellion & mutination que les Iuifs auoient faite, entre autres ruines qu'il fit reparer ordonna qu'on rebastit Ierusalem, & qu'on la nommast Ælia Adria. Ce que fut fort promptement executé par les Iuifs qui y retournerent habiter. Lesquels ayans regret de voir Payens & Chrestiens meslez parmi eux, qui viuoient chacun selon leur religion par la permission d'Adrian se reuolterẽt en secret, contre l'Empereur. Dequoy aduerti l'Empereur Adrian, il enuoya Seuerus en Iudee auec vne tresgrosse armee: lequel apres plusieurs rencontres & escarmouches, mesme apres auoir tenu longuement le siege deuant Ierusalem, y entra en fin par force, & la mit à feu & à sang. Dion Cassius recite qu'il y demeura à ce sac cinquante mil hommes de faict tous portans armes, sans le menu populaire, qui tous passerent par le fil de l'espee. Cela faict, Seuerus fit demanteler & raser 50. de leurs forteresses: & fit mettre le feu en 985. tant bourgades que villettes. Il bannit perpetuellement tous les Iuifs de la nouuelle Adria; de sorte que du depuis Ierusalem demeura despeuplee, & sans seigneur. Europe neantmoins dict que les Chrestiens eurent licence d'y aller habiter, lesquels maintindrent en grande reuerence les saincts lieux où nostre Seigneur Iesus Christ fut crucifié & enseuely. Nous trouuõs aussi que dés le temps de S Iaques, qui fut le premier Euesque de Ierusalem, ce nõ d'Euesché demeura à ladite cité, encore que les Payens l'ayent souuent ruinee, & contaminee par leurs Idolatries & paganismes. Mesme que saincte Helene qui fut mere de l'Em-

pereur Constantin allãt visiter les saincts lieux de Ierusalem, y trouua la croix ou nostre Seigneur fut crucifié que fut enuirõ trois cens ans apres la mort & passiõ: & fit ruiner le temple de Venus que les Payens y auoyent fait bastir. S. Hierosme dit, que dés le temps de l'Empereur Constantin, qui fut bon Prince, & qui aduança grandement la religion Chrestienne, Ierusalem commença à se peupler, & à deuenir marchande & riche, comme encore elle estoit de son temps, selon qu'il dit. L'an de nostre Seigneur, 612. durant le regne d'Eraclius Empereur, Cosroas Roy de Perse vint courir la Syrie & la Palestine, & entrant par force en Ierusalem, mit tout à feu & à sang: de sorte qu'il y demeura bien 30. mil Chrestiens, tant hommes que femmes. Iceluy ayant trouué la croix de nostre Seigneur Iesus Christ, que saincte Helene y auoit laissee, l'emporta auec luy en Perse, l'ayant neantmoins en grande reuerence: & emmena prisonnier Zacharie Patriarche de Ierusalem. Quatorze ans apres ce temps là ou enuiron, Ciroas Roy de Perse, fils & successeur de Cosroas, se souuenant de l'aide & faueur qu'il auoit receuë de l'Empereur Heraclius és guerres qu'il auoit menees contre son pere, rendit à Heraclius la croix de nostre Seigneur, & mit en liberté le Patriarche Zacharie. En memoire dequoy encore on faict la feste de l'Exaltation de la criox le 14. de Septembre en l'Eglise Romaine. Toutesfois l'allegresse du retour du Purriarche Zacharie, & de la restitution de la vraye croix ne dura gueres. Car Mahommet, qui fut du temps de Heraclius, s'estant emparé du Royaume de Perse, & de la Iudee, vint assaillir Ierusalem. Ce que preuoyant l'Empereur, fit apporter la vraye croix en grande reuerence à Constantinople. Mahommet donc poursuiuant sa pointe viuement, print Ierusalem par force. Toutesfois aucuns dient que ce fut vn de ses successeurs. Mais comme que ce soit, ceste cité tomba és mains des Payens & infideles, lesquels la tindrent 480. ans & plus. Toutesfois Dieu ayant touché le cœur de l'Empereur Henry quatriesme, du Pape Vrbain second, & de plusieurs autres Princes Chrestiens, tous d'vne ligue, à la persuasion d'vn sainct Hermite passerent en Leuant auec grosse armee, & auec l'authorité du

Pape, pour conquerir la terre saincte. En ceste expedition se trouuerent plusieurs princes & grands seigneurs renommez, & signamment le Duc Godefroy de Bouïllon, lesquels apres plusieurs grāds faits d'armes qu'ils firent durant 3. ans que ceste guerre dura, prindrent en fin Ierusalem: qui fut l'an de nostre Seigneur 1099. Le Duc Godefroy fut esleu Roy de Ierusalem du consentement de tous, pour les grandes entreprinses qu'il auoit executees en ceste guerre. La reste du pais de Syrie fut distribué entre les autres princes & capitaines. Apres la mort de Godefroy, le royaume vint à ses successeurs iusques à neuf Rois, qui tous s'estoient portez vaillammēt durant leur regne: toutefois en fin les Chrestiens en furent dechassez, à cause de leur pechez, qui prouoquerent l'ire de Dieu: de sorte que Ierusalem fut la premiere forteresse prinse par l'ennemy. Ce qui aduint cōme s'ensuit: le Roy Guy de Ierusalem, accompagné du prince d'Antioche, du conte de Tripoli, du grand maistre de S. Iean de Ierusalem, des Patriarches de Ierusalem & d'Alexandre, & plusieurs autres auoyent dressé vne grosse armee de trente mil cheuaux & de quarante mil hommes à pied, compris le secours qui leur estoit venu de la Chrestienté, pour aller au secours de Tyberiade, que Saladin tenoit assiegee, lequel estoit le plus puissant Roy qui fut de ce temps la: car il tenoit Ægypte, Damas, l'Alapie, Mesopotamie, & vne grande partie d'Armenie, outre plusieurs autres prouinces qui luy estoyent suiettes. Saladin donc aduerti de l'armee des Chrestiens leua le siege, & leur vint à l'encontre en diligence, pour s'emparer d'vn lieu où y auoit à force eau, dont y à grande faute en ce pays là, sçachant que les Chrestiens y vouloient loger leur camp. Et y estant paruenu, il fortifia tellement son camp, que les Chrestiens furent contrains de camper en vn lieu sec, & despourueu d'eau. Voyant donc qu'ils n'y pouuoyent longuement durer sans mourir de soif, eux & leurs cheuaux, ils furent contraints liurer bataille à Saladin: Mais les pauures Chrestiens qui estoient alanguis de soif, & leurs cheuaux aussi, furent aisément desfaits: tellement qu'il y demeura grand nombre de Chrestiens. Le Roy de Ierusalem fut prins en combattant, aussi fut

fut le Duc d'Antioche, & plusieurs autres cheualiers de l'ordre de S. Iean de Ierusalem Le compte de Tripoli, qui auoit esté cause de ceste iournee, s'enfuit. Saladin donc ayant obtenu ceste grande victoire s'en alla contre Ptolemaide, laquelle il print de volee: autant en fit-il de Tyr. Si que en fin il vint assieger Ierusalem. Ceux de dedans ayant soustenu le siege 30. iours, se rendirent en fin. Et voila comme Ierusalē tomba entre les mains des Turcs, qui fut 1187. apres la mort de nostre Seigneur, & 80. ans dés la reduction d'icelle entre les mains du Roy Godefroy de Boüillon : durant lequel temps y eut 9. Rois Chrestiens en Ierusalem. Et voila comme Ierusalem est demeuree entre les mains des infideles, en la subiection desquels elle est encore de present. Toutesfois l'an 1229. l'Empereur Federic second estant d'acord auec le Soudan, s'en fit Roy : mais cela ne dura rien. Car dés que le Roy Federic fust party, les Turcs chasserent les Chrestiens, De sorte que du temps de l'Empereur Rodolph, il n'en demeura aucun ny en Surie ny en Palestine que tous leurs biens ne leur fussent ostez. De nostre temps Solim Ottoman, ayant chassé le Soudan, & s'estant emparé de ses terres, fut par mesme moyen seigneur de Ierusalem, laquelle encore tient auiourd'huy Soliman son fils. Voyla donc quant à Ierusalem.

Comme on peut dire mensonge sans mentir.

CHAP. XVIII.

MEnsonge est vn des plus grands vices que l'homme sçauroit auoir: car il n'est possible de negocier, ny de cõclure aucune chose auec vn menteur: pource que la mẽsonge rend toutes choses suspectes. Outre cela l'horreur de mensonge se monstre assez en ce qu'elle est directemẽt opposee a la verité qui est Dieu: aussi le diable est appellé pere de mẽsonge. Salomon en ses Prouerbes met la mensonge au second rang des sept vices qui desplaisent grandemẽt a Dieu. En somme, ce vice a esté de tous tẽps si abhorré & des infideles, & des chrestiens, qu'on reputoit vn hõme mẽtur comme vne peste en vne republique: ainsi qu'on peut voir par Euripides, selon que recite

Sto

Stobee. Or pour ne m'arrester trop à monstrer combien la mensonge est pernicieuse & detestable, pource que cela est commun & vulgaire, il me semble bon de declarer quelle difference y a entre mentir, & dire mensonge, selon le dire d'Aulugelle, & de plusieurs autres: car souuentefois il y a grand difference entre ces deux choses. A cest effect donc il faut noter, que mentir & affermer le contraire de ce qu'on sçait à la verité. Mais dire mensonge, est affermer la mensonge, en intention de dire vray: en quoy l'hôme ne peust estre dit auoir menty, quand il ne parle contre ce qu'il tient pour vray. Au contraire, vn homme peut mentir disant neantmoins verité, quand il parle contre ce qu'il pense, encore que ce qu'il dit soit veritable. Mais quand vn homme dit vne mensonge, sçachant la chose estre autrement qu'il ne dit, il ment & si dit mensonge. De là vient qu'il est impossible de mentir sans vice: mais celuy qui dit vne mensonge, pensant dire vray, ne ment point. C'est ce que disoit Nigidius, selon le recit de Gelle, qu'vn homme de bien ne mentira iamais, & que l'homme sage ne dira iamais mensonge: Quand à moy, ie conseilleray à toute persone de fuir l'vn & l'autre vice, encore qu'on pense dire vray. Item il faut noter, qu'encore que la langue se taise, les œuures neantmoins dementent quelquesfois la personne. Car comme dit S. Ambroise, celuy qui faict professiõ de Chrestiẽ, sans se conformer aux œuures de Christ, ment. Comme faict celuy qui promet obseruer vne religion, & neantmoins ne l'obserue point. Autant en peut on dire de nos laiderons de femmes, noire comme beaux diables, qui se fardent pour estre blanches, & auoir beau teint: & de nos vieux rassotez qui se font ieunes à la lessiue: comme estoit ce vieillard dont parle Theophraste, lequel estant de grande authorité & credit, & ayant affaire par deuant le Senat de Lacedemone, auoit regret de se mõstrer si vieil qu'il estoit, de sorte qu'il se fit teindre & noircir la barbe & les cheueux: Et comme il debatoit sa cause: Archidamus qui parloit pour sa patrie remonstra au Senat, qu'il ne se faloit arrester aux paroles d'vn qui portoit la mensonge en sa teste. Tellement, que, selõ Archidamus, tels & semblables radotez font la mensonge sans la dire.

Difference entre mentir, & dire mensonge.

De l'ancien & moderne portrait des douze mois: & des mysteres representez par iceluy.

CHAP. XIX.

IL n'y à grand mistere à cognoistre la significatiõ des pourtraits des douze mois. Toutesfois attẽdu que personne n'en à escrit en langue vulgaire, i'ay bien voulu prẽdre ceste peine d'en faire part à nos gẽs, à ce que ceux qui verront leurs portraits puissent entẽdre leurs significations. Et pour cõmencer à Ianuier, il y à en son pourtrait vn homme assis à table, tenant vn verre plein de vin qu'il veut boire. En quoy est demonstré qu'en ce mois tous animaux ont meilleur apetit de boire & de manger qu'en autre tẽps: car la chaleur se retire en dedãs, & fortifie l'estomach pour pouuoir mieux digerer. Feurier est vn hõme vieil qui se chauffe. Aussi le feu est fort requis en ce mois, à cause des grandes froideures causees en Hyuer pour l'absence du Soleil. Mars est depeint en forme de iardinier: car en ce mois les pores & souspiraux de la terre s'ouurent, de sorte que l'humeur de la terre se vient rendre aux arbres & aux herbes. A ceste cause il faut retrãcher toutes superfluitez afin que l'humeur nutritiue s'estende seulement és branches viues qui portent fruit. Auril est faict en mode d'vn ieune homme tenant des fleurs en sa main: car en ce mois la terre ayant communiqué la vertu aux arbres, & aux herbes, faict que tout verdoye & est en fleur. Pour May on peint vn ieune gentil-homme estant à cheual brauement vestu, & portant vn oiseau sur le poing. Car en ce mois les arbres commencent à porter fruit: les oiseaux se deguisent & tous animaux taschent à prẽdre leur plaisir, & à faire l'amour. Iuin porte vne Faux, pource qu'en ce mois on fauche les prez: Iuillet tient vne Faucille pour coupper le bled. Et pource qu'on recueille les bleds au mois d'Aoust & qu'on les serre és greniers, on le peint en forme de chartier, estant sur son chariot, ayãt vn fouët en la main. Septembre est habillé en vendãgeur: signifiant le commencemẽt de vendanges estre en ce mois. Octobre porte vn sac sur ses espaules, & seme du bled. Aussi ce mois, qui est froid & sec, est fort propre à semer le bled. Nouembre abbat

Ianuier. *Feurier.* *Mars.* *Auril.* *May.* *Iuin.* *Iuillet.* *Aoust.* *Septẽbre.* *Octobre.* *Nouẽbre.*

abbat le gland auec vne perche : pource qu'en ce mois on meine les pourceaux au gland pour les engraisser. Et pource qu'on tuë ordinairement les pourceaux gras en Decembre: on le peint en forme de Bouchier qui tuë vn pourceau. Voila comme on peint les douze * mois. Et quant à l'An son pourtrait estoit fait à mode d'vn serpent couché en rond, qui tient sa queuë en sa bouche: pource que la fin de l'an est tousiours iointe à son commencement.

Decembre

** Ils se voyẽt autrement, & en diuerses façons. Pourtraits est representé par Albert Durel, Michel Ange, François Foris, Martin de Vos, Volchius & autres excellens peintres.*

Coniuration subite aduenue à Florence, & les carnages qui s'en ensuyuirent.

Chap. XX.

Tout le mõde est curieux d'ouir & entẽdre les grã-des entreprinses, & cas estranges qui aduiennẽt aux hommes, afin de se pouuoir garder de tomber és inconueniens de l'instable & inconstante fortune. Et par ainsi i'ay deliberé de declarer vn cas fort estrãge qui aduint en la riche cité de Florence, lequel est vn des plus merueilleux qui oncques aduint au monde. L'an mil quatre cens septante huit, la cité de Florence estoit en grande paix, & abondoit de iour en iour en richesses & sumptuositez, & alloyent si bien les affaires de celle republique qu'on n'eust iamais pensé que desfortune luy eust peu aduenir. De ce temps là l'Illustre maisõ de Medicis (dont le Duc Cosme, qui auiourd'huy est Duc de Florence, est descendu) gouuernoit ladite republique: tellement que tous affaires passoyent par les mains des Seigneurs Iules & Laurẽt de Medicis freres, qui estoyent fort estimez entre le peuple à raison de leurs ancestres, & signamment pour raison de Cosme de Medicis leur ayeul qui auoit esté le plus riche marchant d'Italie, encores qu'il y eust à Florence des marchands fort riches. Or y auoit il en ladite cité plusieurs autres Gentils hõmes & riches marchands, qui s'estimoient aussi bastans pour manier les affaires de la republique, que ceux de la maison de Medicis. Tellement que d'enuie qu'ils portoient à ceste maison, ils se pleignoyent fort de leur gouuernement. Toutesfois ceux de Medicis estoyent bien venus & bien aimez du peuple. En fin ceux de la maisõ de Pazzi, Saluiati

& plu-

& pluſieurs autres yſſus de maiſons nobles & anciénes de Florence, eſmeus de paſſion & d'affection particulieres coniointes à vne enuie qu'ils portoyent à ceux de Medicis, firent vn complot ſecret d'oſter le gouuernement de la republique d'entre les mains de ceux de Medicis. Et ne pouuant executer leur deſſein ſans faire mourir les ſeigneurs Iulien, & Laurent de Medicis, pource qu'ils eſtoient riches & puiſſans, François & Ieā de Pazzi, couſins germains de Iaques de Pazzi, chef de celle maiſon, entreprindrent de tuer leſdits freres de Medicis. Et ſe ioignans auec ceux de la maiſon de Saluiati ſignamment auec le Seigneur François Saluiati Archeueſque de Piſe ils entreprindrent de tuer encore le Pape Sixte 4. oncle de ceux de Medicis, & le Roy Fernand de Naples, qui eſtoient contraires à leur ligue, eſtimans que s'eſtās deſfaits de ceux là ils n'auroint aucune reſiſtence à executer le deſſein. Ce complot faict, & auoir pourueu à tout ce qui eſtoit requis à paracheuer leur entreprinſe, l'archeueſque de Piſe vint à Florence: où ſous autre couleur ils firent entrer à la file quelque nombre de ſoldats tous cognus: ſans toutesfois ſe deſcouurir à perſonne de ce qu'ils auoyēt à faire L'archeueſque de Piſe, duquel on ne ſe fut iamais douté, trouua moyen qu'vn ieune Cardinal nepueu du Pape Sixte, qui eſtudioit à Bologne vint paſſer le tēps à Florēce: à fin de ſe ſeruir de ſes gens à ſon deſſein, sās toutesfois luy declarer ſon intētiō. Ceſt appareil fait, qui demeuroit ſecret entre les principaux de la coniuration, les coniurez conclurēt de faire mourir les deux freres de Medicis tous deux enſemble à la grande Egliſe, où bien, où le Cardinal oyroit Meſſe. François de Pazzi & Bernard Bandin prindrent la charge de tuer le ſeigneur Iulien de Medicis: & la mort du ſeigneur Laurēt fut cōmiſe à Antoine de Volterre, & Antoine Preſtre. L'heure que Iaques de Pazzi donna pour faire ces deux meurtres eſtoit quand le Preſtre leueroit l'hoſtie de la Meſſe: encores que les deux freres fuſſēt en diuers lieux. Le Dimanche apres ceſte concluſion prinſe, qui fut le troiſieme de May 1478. le Cardinal vint à la Meſſe, & auec luy le ſeigneur Laurent de Medicis, ſeul ſans ſon frere: car par deliberation entre eux priſe ils n'alloyēt iamais enſēble

par

par la ville:de peur de tomber en desastre toux deux ensemble:sçachans bien,que nul n'entreprendroit de les offencer quand on sçauroit que l'vn d'eux demeureroit en vie.Les coniurez voyās que le Seigneur Iulien ne venoit point,François de Pazzi & Bernard Bandini qui auoyēt iuré sa mort sous ombre de luy faire la cour,levōt trouuer en sa maison,& firent tant qu'ils l'amenerēt à l'Eglise où estoit son frere, encore qu'il se tinst assez loin de son frere.Les coniurez se mirēt aupres de luy en tel lieu que aisément ils pouuoyent executer leur entreprinse , & estoyent bien suiuis,& de gens dont on ne se dōnoit garde.Venu le point d'executer leur dessein,Bernard Bādini donna vne poignelade au seigneur Iulien qui luy trauersa le corps dés l'estomach par les espaules,de sorte qu'il tomba.François de Pazzi de haste qu'il auoit de ne faillir le Seigneur Iulien se bleça de sa dague propre en l'estomach.Toutesfois le Seigneur Iuliē demeura mort sur la place:aussi fit François Neri , lequel Bernard Bandini tua,pource qu'il auoit mis la main aux armes pour defēdre le Seigneur Iulien. Antoine de Volterre, & Estienne Prestre assaillirēt biē le SeigneurLaurēt deMedicis:mais ce fut auec si peu de dexterité qu'auec la bonne deffence dont il vsa,il fut seulement vn peu blecé en la bouche. Ces coniurez se sauuerēt & le Seigneur Laurent se retira auec certains ses amis en la Sacristie de l'Eglise.Bernard Bandin qui auoit tué le Seigneur Iulien , entendant que ses compagnons auoyent fally à tuer le seigneur Laurēt s'achemina pour l'aller depescher:mais il le trouua enfermé en la Sacristie. C'est assaut fut executé si soudain que on ne sçauoit ceux qui l'auoyent fait:car le cri du peuple estoit tel qu'il sembloit que l'Eglise deust fondre en terre.Le Cardinal eut assez à faire de se mettre comme en franchise & sauueté vers le grand Autel. Toute la ville s'esmeut à fureur sur ce bruit:car les vns disoiēt que les deux freres de Medicis estoyent morts , & les autres disoyent que nō,& ainsi se mirēt en armes.Ceux de la maison de Pazzi & Saluiati commencerent à crier, Liberté. La seigneurie se retira au Palais en grande diligence: où le Gonfalonier estant arriué,ils se fortifierent de gens& d'armes la dedans, Les Conseillers de la ville & ceux qui

tenoyent le party de ceux de Medicis allerent querir le ſeigneur Laurent, & le conduiſirent iuſqu'en ſa maiſon ou ſe trouua plus de huict mille hõmes armez. L'Archeueſque de Piſe pourſuyuant ſa pointe auec les Saluiati, accompagné de pluſieurs de leur ligue, & de ceux de la ſuite du Cardinal, alla au palais, en intẽtion de faire trouuer bonne leur intention à la ſeigneurie. Ceux de la ſeigneurie, encore qu'ils tinſſent le parti de ceux de la maiſon de Medicis, auoyent eſté neantmoins ſi preſſez qu'ils n'auoyent eu le loyſir de faire aucune prouiſion d'armes ny de mettre garniſon au palais. Toutesfois ils ſçauoyẽt bien que le ſeigneur Laurẽt n'eſtoit gueres bleſſé: & que ſes gens eſtoyent vaillans & hardis. L'Archeueſque donc voyant que la ſeigneurie ne donnoit aucune reſolution ſur ce qu'il auoit proposé, partit les gens de ſa ſuitte en deux: ordonnant que la moitié de ſes gens s'emparaſſent de la porte du palais. Luy auec l'autre moitié monta au palais, & fit entendre à la ſeigneurie qu'il auoit quelque choſe à propoſer pour le bien de la republique. Surquoy eſtant admis auec quelque peu de ſes gẽs qui ne ſçauoyẽt rien de ſon meſchant propos, la porte du palais fut fermee de ſorte que l'Archeueſque ne pouuoit auoir ſecours des ſiens, & de l'autre coſté la ſeigneurie ne pouuoit eſtre ſecourue. L'Archeueſque donc parlant hautainement propoſa pluſieurs choſes ſi deſordonnees que la ſeigneurie cognoiſſãt ſon intẽtion mauuaiſe, le Gonfaillõnier s'empara de luy, de Iaques Saluiati, & de Iaques fils de meſſer Poggio de Pazzi, & fut le tumulte ſi grand, que ceux qui les auoyent accompagnez furent tous deſpeſchez à la fureur: de ſorte qu'on ietta par les feneſtres au palais plus de trente corps morts de ceux qu'on auoit tuez. Vn peu apres le commũ peuple qui fauoriſoit à ceux de Medicis, vint à grand foule au palais: ou tous les gens de l'Archeueſque de Piſe, qui eſtoyent demeurez à la porte du palais, furent prins & deſpechez ſur le champ, ſans aucun reſpect. Quant à l'Archeueſque il fut pẽdu luy troiſieme, pour dõner crainte aux autres. Iaques de Pazzi & les autres coniurez alloyent à cheual criãs par la ville, liberté, liberté. Mais voyant que nul ne leur reſpõdoit, ains que tous monſtroyent viſage de tenir le party du ſeigneur

Laurent, ils se sauuerent eux & leurs gens, hormis Bernard Bandini qui estoit au lict bien malade de la playe qu'il s'estoit faict luy mesme, car il n'eust peu se tenir à cheual. La ville donc se mit en armes pour le parti du seigneur Laurent, lequel comme fort marry de la mort piteuse du seigneur Iulien son frere, faisoit grande poursuite contre ceux qui estoyent de ceste coniuration: de sorte que plusieurs qu'on tenoit pour suspets, de ce faict, passerent le pas, encore qu'il n'y eust rien d'aueré contre eux. Les coniurez manifestes furent griefuement punis. Le Cardinal nepueu du Pape fut faict prisonnier au grand peril de sa vie. Toutesfois, en fin son innocence estant cognue, il fut deliuré, & neantmoins il demeura plusieurs iours prisonnier. Bernard Bandini fut mené tout nud au palais, & fut pendu en cest equipage aupres de l'Archeuesque. Quant à Antoine de Volterre, & Estienne prestre, qui auoyent voulu tuer le seigneur Laurent, ils furent tuez à la foule & fureur du peuple qui alloit par la ville criant Medici, Medici, tuant & saccageant toutes les maisons de ceux du party contraire à Medicis. En somme le desordre fut tel qu'il n'est besoin de mettre par escrit les crautez & malheurtez qu'on commit en ceste furie. Iaques de Pazzi fut pris comme il s'enfuyoit, & mené à Florence où il fut pendu & estranglé par le col, & depuis mis en pieces, & enterré en terre prophane. Tous ses biens & finances qui estoyent si grandes furent confisquees & adiugees à la seigneurie. Apres qu'on eut paracheué la punition des malfaicteurs, le corps du seigneur Iulien fut mis en terre en grande pompe. Voila l'issue de la cõiuration de Pazzi, qui fut fort estrãge. Car en moins de trois heures le seigneur Iulien de Medicis, qui estoit si riche fut tué, l'Archeuesque de Pise pendu auec plusieurs cõiurez, & les maisons des aduersaires saccagees. Le Pape Sixte, & le Roy Fernand de Naples prindrẽt ce faict de Florence si à contre-cœur, qu'ils dresserent par ensemble vne grosse armee contre les Florentins: lesquels auec l'aide de leurs alliez se defendirent si bien qu'il n'y eut autre aduãtage sur eux, hormis que la guerre fut longue & fort cruelle: car il y eut grande effusion de sang humain. Voila la pauure & malheureuse fin

de ces conspirations: lesquels pẽsans acquerir hõneurs & estats par moyens indiscrets, perdirent la vie, mirẽt leur patrie en desvnion & pique, & rendirent leur ennemy plus puissant: car le seigneur Laurẽt de Medicis gouuerna Florence tant qu'il vesquit.

La vie & histoire du capitaine Castruccio Castracagne.

CHAP. XXI.

LE capitaine Castruccio Castracagne peut estre mis à mon iugement, au rang des plus grãs & des plus renomez capitaines de ce monde, veu sa pauure origine & le peu de biẽ qu'il auoit, sans estre fauorisé de persõne consideré aussi les grandes trauerses que fortune luy peut donner. De sorte qu'on trouuera peu de capitaines, qui auec si peu d'appareil soyẽt paruenus aux hõneurs & estats que le capitaine Castruccio paruint. Et par ainsi il m'a semblé bon d'entrelarder icy son histoire, comme chose admirable. Toutesfois ie ne veux estre long en ce discours non plus qués autres: car il me suffit de mõstrer sommairement la magnanimité de ce capitaine. Et cõmençant à son origine, qui fut fort estrãge, faut entẽdre qu'à Luques cité fort renõmee en Italie, y auoit vn chanoine de l'Eglise S. Michel, nommé messer Antoine Castracagne. Ce chanoine auoit vne siẽne sœur auec luy, qui estoit vefue, & fort hõneste femme. Ioignant la maison de ce chanoine, il auoit vn petit clos d'Autins, qui estoit fort garny d'arbres fruitiers selon la coustume d'Italie. La sœur de ce chanoine par fortune alla vn matin dedãs ce clos pour cuillir quelques herbes, sans penser aucunement à la grãde fortune qui aduint. Et estãt au clos elle ouït vne voix comme d'vn petit enfant qui ne fait que naistre. Elle tirant la part où elle auoit oui le cri de l'enfant, trouua parmy les fueilles & bourgeons de vigne vn enfant fraischement né, qu'õ y auoit mis: lequel mõstroit bien à son pleurer qu'il ne demãdoit qu'ayde. Ceste bonne vefue marrie du commencement de ceste aduanture fut en fin esmeuë de cõpassion: & emportant cest enfant l'alla mõstrer à son frere le chanoine. Lequel estonné de ceste rencontre, par pitié neantmoins delibera de le faire

Ce sont vignes attachees aux arbres à la mode d'Italie.

nourrir

nourrir. Et pource que c'estoit vn masle, il luy bailla le nõ de sõ pere,& l'appella Castruccio. Ayãt dõc fait venir vne nourrisse,il le fit nourrir comme s'il eust esté sien. Et quãd le garçon fut grand, il l'enuoya à l'escole pour apprendre, en intention de luy resigner sa chanonie. Mais quãd l'enfant eut quatorze ãs ne se souciãt de liures, ny de liurets, car il n'estoit adõné aux lettres, il cõmença à cherger l'espee : & pource qu'il estoit fort dispos, il mõstroit à sauter, à voltiger, & à luiter aux autres ieunes enfãs ses semblables. En sõme il estoit si adroit en tout ce qu'il faisoit, qu'il n'y auoit piece de ses cõpagnõs qui approchast de sõ adresse: de sorte que Castruccio estoit cognu d'vn chacũ. Par fortune le capitaine Frãçois Guiniguo, fort renõmé à cause des hauts faits d'armes qu'il auoit fait es guerres da Lõbardie, estoit lors à Luques. Lequel entendãt parler de Castruccio, & le voyãt & hardy & fort adroit, trouua moyen de l'auoir à son seruice, Castruccio donc estant où il se desiroit, se fit en moins de cinq ans le plus adroit soldat qu'õ eust sceu trouuer tãt à pied, qu'à cheual: car il piquoit aussi bien vn cheual que Caualcador d'Italie. Estant en l'aage de dixhuit ãs, le capitaine Guiniguo sõ maistre se partit pour aller à Milan au secours des Viscontins qui estoyẽt en armes cõtre les Turiani, & plusieurs autres gentil hommes Malãnois: & mena Castruccio auec luy, lequel se porta si vaillãmẽt & si sagemẽt en ceste guerre, qu'il emporta le bruit de tous les soldats de leur cãp. Ceste guerre dura cinq ou six ans. Laquelle finie ou par paix ou par trefues, le capitaine Guiniguo retourna à Luques auec son Castruccio : lequel estãt à Luques fut caressé de tous, tãt en general qu'en particulier, pour le grãd bien qu'on auoit ouy dire de luy, de sorte qu'il estoit aimé d'vn chacũ: mesmes on faisoit plus de cas de luy, que du seigneur Guiniguo son maistre: car il estoit si doux & si gracieux enuers vn chacũ, que iournellement sa bõne renommee croissoit. Quelque temps apres le capitaine Guiniguo se sentãt malade & en danger de mort, remit la tutele & le gouuernement de Pagola ou Paul fils à Castruccio. En laquelle charge Castruccio se porta si fidelement, que tant qu'il vesquit il eut les affaires de Pagolo pour recõmendez, comme s'il eust sien

eſté ſon fils propre. Apres le deces du capitaine Guiniguo, la reputation & le credit de Caſtruccio croiſſoit de iour en iour. Toutesfois pource qu'il eſtoit impatient & vindicatif quand on luy faiſoit quelque tort, les Luquois le prindrent en ſoupçon qu'il ne ſe vouluſt faire ſeigneur de Luques, & non ſans quelque occaſion. A ceſte cauſe la ſeigneurie luy fit commandement de vuider la ville. Ce que Caſtruccio print tellement à cœur qu'il delibera de s'en venger à la ruine & confuſion de ſes ennemis. En ce temps-là les ſectes des Guelphes & Gibelins regnoyent fort en Italie: & par fortune les Guelphes auoyent chaſſé les Gibelins hors de Luques. De ce meſme temps le ſeigneur Hugues Fagiuola eſtoit en regne, lequel s'eſtoit emparé de la ſeigneurie de Piſe. Caſtruccio donc pour s'inſinuer en la faueur & bonne grace du ſeigneur Fagiuola fit vn cõplot auec les Gibelins de faire Fagiuola ſeigneur de Luques. Et menant ceſte trame ſecrettement, il fit tant par le moyen d'aucuns ſiens amis qui eſtoient en la ville, qu'a poinct nõmé il gagna vne porte de Luques: au moyen de quoy les Gibelins rentrerent dedans auec le ſecours que le ſeigneur Hugues Fagiuola leur auoit dõné: leſquels en chaſſerent les Guelphes, apres leur auoir faict du pis qu'ils peurent. Caſtruccio donc vint en plus grãd credit que iamais: de ſorte qu'on le tenoit comme pour ſeigneur de Luques, encor qu'il fuſt inferieur au ſeigneur Fagiuola auquel il auoit eu recours en tẽps de neceſſité. Les Florentins qui vouloyent mal de mort à Caſtruccio entendans le ſucces de ſes affaires, leuerent vne groſſe armee moyẽnant l'aide de ceux de leur ligue, pour courir ceux à Caſtruccio. Mais le ſeigneur Fagiuola & Caſtruccio ſe diſpoſerent de les bien receuoir: de ſorte que ceſte guerre fut fort cruelle & ſanguinaire. Entre les hõmes de renõ, qui eſtoyẽt au cãp des Florentins Dõ Petro frere du Roy Robert de Naples y eſtoit, accompagné de Dom Carlo ſon nepueu, fils de Philippe. Mais la vertu du Seigneur Fagiuola & de Caſtruccio ſeruoit bien de cõtrepoix à la grãdeur des autres. Apres que ceſte guerre eut duré quelque tẽps, le Seigneur Fagiuola fut aduerti qu'il y auoit grand' eſmotion à Piſe. A quoy voulãt prouoir le ſeigneur Fagiuola laiſſa la conduite de ſon armee à Ca-

à Castruccio. Lequel se porta en ceste charge si vaillamment & si sagement, qu'apres plusieurs saillies, & escarmouches il vint en bataille contre les Florentins: où Castruccio se maintint auec tel iugement & ordre, qu'encores qu'il fust le plus obstiné qu'onques nasquit en Italie, ce neãtmoins la victoire luy demeura: & fut le carnage si grãd, qu'il y demeura plus de dix mil Florentins, entre lesquels Dom Petro & Dom Carlo son nepueu furẽt trouuez morts. Ceste victoire asseura plus le seigneur Fagiuola en ses estats qu'il n'estoit auparauant: & augmẽta le credit & reputation de Castruccio. L'hyuer venu, Castruccio retourna à Luques par le commandemẽt du Seigneur Fagiuola auquel il se rendoit fort obeyssant. Mais comme ordinairement les grands honneurs & richesses causent enuie & crainte, le seigneur Fagiuola voyant le credit & faueur de Castruccio croistre tous les iours, delibera de le faire mourir en recõpense des grands seruices qu'il luy auoit faits. Et à cest effet manda vn de ses fils à Luques, lequel fit prisonnier Castruccio sous la couleur de certaines choses qu'il luy mettoit sus à tort. Mais la prison de Castruccio despleut tant aux Luquois, que le peuple se cõmença à mutiner cõtre le Seigneur Fagiuola. Lequel aduerti de ce, sortit de Pise, auec vne grosse armee pour venir chastier les Luquois. Mais il luy aduint vn cas fort estrange, lequel neantmoins il meritoit bien pour sa lascheté. Car les Pisans aduertis de la detẽtiõ de Castruccio, l'a prindrent si fort à cœur, qu'ils firẽt passer par le fil de l'espee le gouuerneur que le Seigneur Fagiuola auoit laissé à Pise, & ceux de son seruice: de sorte qu'ils s'afranchirent eux mesmes de la tyrannie de Fagiuola. Lequel aduerti de ce, voyãt que le moyẽ d'entrer à Pise luy estoit forclos poursuyuit la pointe pour donner estat aux affaires de Luques. Mais il y fut aussi defortuné que au fait de Pise. Car les Pisans auoyent aduerti les Luquois de leurs besognes en telle diligẽce, que le courrier des Pisans arriua plustost à Luques que le Seigneur Fagiuola. Ce qui esmeut les Luquois à prendre les armes: de sorte qu'ayans chassé le fils de Fagiuola hors de Luques, ils ne receurẽt le Pere: ains mirent en liberté Castruccio en despit de luy. Aucuns dirent que Fagiuola entra à Luques: mais que par

apres il en feut chassé:& que perdãt l'espoir de recouurer ses estats, il se sauua en Lombardie. Toutesfois comme que ce soit, il perdit la seigneurie de deux citez en vn iour,pẽsant mieux asseurer ses estats par la detention de Castruccio. Lequel estãt mis en liberté fut esleu Capitaine general de Luques du cõmun consentement de tous. Et ne voulant demeurer oisif, dressa vne grosse armee, auec laquelle il recouura plusieurs forteresses que les Florẽtins auoyẽt vsurpees sur les Luquois,& en gaigna d'autres assez sur les Florentins malgré leurs forces, encores qu'elles fussent grãdes. Castruccio dõc estant de retour à Luques,ou il fut receu tres-honnorablement à cause des victoires par luy obtenues, fut esleu seigneur de Luques. Et des lors il cõmença à estre craint de ses voisins,&specialemẽt des Florẽtins qui estoyẽt les plus puissans de la Toscane. Car il eut pleusieurs guerres cõtre eux, & vsurpa sur eux plusieurs chasteaux & forteresses, mesmes il les desfit en bataille assignee. Or cõme les affaires de Castruccio allassent de mieux en mieux, l'Empereur Federic vint en Italie pour se courõner Empereur:lequel estãt abreué des bõnes parties qui estoyent en Castruccio,tascha de l'attirer à son seruice. Castruccio dõc laissant Pagola Guiniguo(duquel il auoit esté tuteur)pour son lieutenãt à Luques,il alla trouuer l'Empereur Federic,lequel il suiuit iusques à Rome. Mesme on tient que Castruccio aduãça fort son couronnement. Et apres que l'Empereur fut de retour en Allemagne, Castruccio fit tant par bons moyens que ceux de Pise le choisirent pour leur Prince. Ce qu'estãt venu à la notice de René Roy de Naples son ancien ennemi,commença se douter de Castruccio, voyant son pouuoir augmenter de iour en iour. Et par ainsi ayant fait ligue auec les Florentins contre Castruccio,il proposa de voir vne fin de luy. Et de fait le Roy de Naples & les Florẽtins dresserent vne grosse armee, qui fut si brusquement receuë de Castruccio,que tousiours il auoit du meilleur,encores que ce ne fut sans grãde effusiõ de sang humain:mesme il leur print plusieurs places. Tellement que les Florentins furent contraints à parlementer de trefue pour certain temps, durant lequel Castruccio augmenta grandemẽt sa puissance. Car comme ceux

de

de Pistoye fussent en pique les vns contre les autres dãs la ville, Castruccio se fourrant parmi ceste guerre ciuile s'empara de Pistoye,& de toutes les places subiettes à ladite cité les Florentins donc se voyant de iour en iour en plus grand danger,firent tous leurs efforts d'amasser gẽs de tous costez pour tromper les forces de Castruccio,ou bien les chasser de Pistoye.Et de faict,le secours qui leur vint tant du Royaume de Naples, que d'ailleurs fut si grand qu'ils pouuoyent auoir, de nombre fait, 30. mil hommes.Se voyans donc vne si belle armee,ils commencerent à marcher droit contre Pistoye, où Castruccio auoit son camp, lequel auoit beaucoup moins de gẽs que les Florentins. Toutesfois il menoit sa guerre si sagemẽt & vsoit de tant de surprinses,escarmouches & rencõtres. que tousiours il auoit du meilleur. En fin venant à iournee de bataille, il y proceda en si bõ ordre qu'il desfit les Florentins en laquelle desfaite y eut grand carnage, & butin:car tous les principaux de Florence y demeurerent mort ou prisonniers,Castruccio neantmoins y fut blecé: & sans luy grand nombre de ses gens y fut demeuré toutesfois voulant suiure sa victoire, fit marcher en diligẽce son armee cõtre Plato, lequel il print de volee, & toutes les villes & chasteaux d'alentour,de sorte que sans aucune resistence il vint poser son camp à deux mil pres de Florence:dequoy les Florentins se trouuerent fort estonnez. Et comme il s'essayast par tous moyens d'entrer en Florence,il fut aduerti que les Pisans machinoyẽt secrettement quelque chose à son desauantage : tellement que laissant l'entreprinse de Florence, il retourna à Pise triõphant & victorieux. Et apres auoir fait punition des mutins,il alla visiter toutes ses places:donnant ordre à toutes choses necessaires au fait de la guerre:car il s'asseuroit de ne demeurer guere en repos sans auoir guerre. Les Florentins fort estõnez de la desfaite de leurs gẽs,& de la perte de leurs villes, se donnerent au Roy de Naples : auquel ils promirent annuellement deux cens mil escus de tribut. Le Roy de Naples accepta l'offre des Florẽtins:& enuoya Dom Carlo son fils à leur secours auec le plus de cauallerie & infanterie qu'il peut faire : autant en firent les autres villes d'Italie, qui craignoyent toutes la

puissance de Castruccio:de sorte que l'armee des Florentins estoit de dix mil cheuaux, & de trente mil pietons. En cest equipage donc, estimans que Castruccio n'oseroit se mettre en campagne,ils delibererent de l'assieger à Pise: mais Castruccio, qui estoit vn des plus vaillans & accorts capitaines du monde, leur alla à l'encontre auec quatre mil cheuaux,& vingt mil hõmes de pied Et comme les deux camps cõmencerent à s'approcher, il y auoit tousiours escaramouches en cãpagne, esquelles Castruccio emportoit ordinairement le meilleur. Finalemẽt Castruccio cerchant son opportunité de liurer bataille aux Florentins, passa à gué la riuiere d'Arno, & print tellement les Florentins en dessoude, qu'il les contraignit de venir en bataille, en laquelle y eut grand carnage d'vn costé & da'utre: toutesfois la victoire demeura à Castruccio: car il y demeura vingt mil hommes du camp desF lorentins outre 2000. prisonniers: entre lesquels Dom Carlo fils du Roy de Naples se trouua,& plusieurs autre capitaines de nom. Et certes il n'y a point de doute, veu ceste grande victoire, que Castruccio ne se fust emparé de Florẽce, & d'vne grande partie d'Italie Mais chacun pourra icy voir, cõbien est foible la force de l'homme:car il n'y à verre plustost casse qu'est l'homme, & sa force, quand Dieu l'abandonne. Castruccio donc ayant chaussé de pres l'esperon à l'ennemy,& faict la prinse que dessus,alloit costoyant la riuiere d'Arno, comme bõ capitaine qu'il estoit pour ramasser ses gens:& neantmoins il estoit si las & trauaillé de sueur (car il auoit combatu tout le iour)que le frais de la riuiere le surprint tellemẽt que la nuict suyuante il tomba en vne fieure continue,de laquelle (comme il pleut à Dieu) il mourut au septieme iour,estant encore en la fleur de son aage. Et certes si Castruccio eut esté natif de Rome ou d'Athenes comme il estoit de Luques,ou il nasquit sans auoir cognoissance de pere ny de mere, ou bien qu'il eust esté esleué & nourry en vne cour d'vn Roy de Macedone: il eust esteint la renommee de Scipion,de Philippe,& mesme d'Alexãdre le Grãd:toutesfois s'il eust vescu son aage,quelque Luquois qu'il fust, il n'eust esté guere moindre de ceux de dessus. Or pour retourner à nostre histoire, Castruccio fit sõ heri-

heritier Pagol a Guiniguo: les autres diént qu'il eut des enfans lesquels il institua ses heritiers. Mais comme que ce soit, comme il auoit acquis ses estats par force & vaillance, ses successeurs les perdirent par fetardise& nonchalance : selon que dient Aretin, Blond, Antonin, & Machiauello.

Des vents, & de leurs noms tant anciens que modernes.

CHAP. XXII.

LEs vents, selon que dit Seneque, sont tresque necessaires en cest vniuers, pour conseruer la temperature du ciel & de la terre, chasser les pluyes & broüillats:& pour aider aux arbres à produire & meurir leurs fruits. Nature aussi les a creez pour dõner moyen aux hommes de nauiger, & communiquer les vns aux autres les biens de la terre:de sorte que les regions fertiles d'vn bien, en puissent faire part aux autres qui en sont despourueuës. En somme les vents causent vne infinité de trafiques entre les hõmes, que ie laisse en arriere àcause de brieueté: car i'ay seulement proposé de monstrer combien il y a de vents, quels ils sont, d'où ils viennent, & comme on les appelle: en quoy ie pense faire chose qui reüssira au profit de ceux qui font professiõ de nauiger sur la mer. Pour entendre donc que c'est que vent, ie ne m'arresteray aux diuersitez des opiniõs de ceux qui en ont escrit: ains suyuant Aristote, & la plus cõmune opinion des sages, ie dis que le vent est vne vapeur & exhalatiõ chaude & seiche attiree en l'air par la vertu & force du Soleil: laquelle poussee en haut par sa chaleur & legereté, & estãt paruenue en la moyẽne region de l'air, qui est tousiours froide vient à estre repoussee de ceste qualité contraire: de sorte que ne pouuant monter plus haut, elle va en tourbillon ou elle peut: & ne pouuant descendre en bas àcause de la legereté, est cõtraint de pousser & emouuoir l'air ca & là qui plus, qui moins, selõ la force de la matiere dont il est causé. Tellement que la definition de Seneque n'est receuable: lequel dit que le vent n'est autre chose que l'air esmeu, sans autre matiere: car ce sont les exhalations & vapeurs qui esmeuuent l'air, car apres qu'elles sont

con

cõnsommees, le vent cesse. Quant à leurs noms, les anciens les leus imposerent selon la patrie & region du monde d'où ils viẽnent. Toutesfois anciẽnement on n'auoit remarqué tant de vents comme on à fait depuis: car selon que dient Pline, Gelle & Vegece: Homere, & les autres poëtes anciens ne font mention que de quatre vents, qui viẽnent des quatre parties du monde, c'est à sçauoir, Orient, Occident, Septentrion, & Midy: qui sont les quatre partiee les plus remarquables qu'õ puisse voir en cest vniuers: car cõme dit Dauid & Lucian, le iour & la nuict en viẽnent. Selon donc ceste proportion, les anciens Latins appelloyent Subsolanus le vent qui vient de l'Orient Equinoxial. Les Grecs l'appellent Appeliotes, ou Eurus. En Italie& Espagne on le nomme Leuãte. Les mariniers François l'appellent Est. Quand au droit vent du Couchant, qui est contraire& opposite au precedant, les Grecs l'appellent Zephirus, c'est a dire Viuifiant: car il fait florir toutes plantes. Les Latins le nomment Fauonius: & les Italiens & Castillans, Ponente. Mais les mariniers François le nomment Ouest. Les autres dient que le mot de Zephirus signifie Couchant. Le tiers vent est appellé des Latins Septentrion, à cause des sept estoilles qui tournoyent à l'entour de l'estoille du Nort. Par mesme raison les Grecs l'appellent Apparetias, ou Boreas. Les Italiens l'appellẽt Tramõtane, &les Espagnols Norte bisa: les François luy baillent le titre de Nort. Le quatrieme vent, qui est opposite aut Nort, est appellé des Latins auster comme s'ils le vouloyent appeller puiseur d'eau, à cause que ce vent est le plus souuent pluuieux, qui fait aussi que les Grecs l'õt appellé Notus, c'est à dire eau, ou humeur. Les Italiens, le nomment Mezodi: les Espagnols, Abrego sur, & Vendeual: &les François Sud. Voila quant aux quatre veuts dont seulement parle Homere, & Ouide en sa Metamorphose. Nostre Seigneur aussi ne fait mention que des quatre vents, parlant du dernier iour du iugement en S. Matthieu, & en S. Marc, ou il dit qu'il enuoyera ses anges auec trompettes pour assembler ses esleus, des quatre vents: quant aux qualitez, des vents, nous en parlerons discourans des autres vẽts subalternes: Depuis le temps d'Homere, on adiousta

autres quatre vents aux precedents, assignant entre le Leuant & le Midy, vn vent que les Latins appellẽt Vulturnus, pour ce que ce vent siffle comme l'aisle du Vautour quant il desloge: les Grecs l'appellent Eurus: aucuns le nomment vulgairement en Italien, Leuante, ou Siroc, ou Suest. L'autre vent qui viẽt du lieu ou le Soleil se leue à my Iuin, n'a point de nom entre les Latins: toutesfois aucuns la'ppellent Ardant, ou Ellespontique, pource qu'il vient du costé de la mer Ellespontique: nos mariniers l'appellent Grec, ou Nord est: Gelle & Vegece luy attribuẽt le nõ d'Aquilo, qui neantmoins est le nõ d'vn autre vent. Au reste, il y a deux autre vẽts opposites à ces deux: dont l'vn vient de la region où le Soleil couche en Hyuer, que les Latins appellẽt aphricus, pource ce qu'au regard de Rome, ce vent vient droitement d'Affrique: les Grecs aussi l'appellent Lybs, pource qu'il nomment la Guinee, Lybie: nos Italiens l'appellent Lybechio. & les François & Espagnols Su ouest, ou Garbin. L'autre vent est iustement entre la droite *Bize* & le couchant: & vient du lieu ou le Soleil se couche és grands iours: Aucuns le nomment Auso, ou Cancro. Les Grecs l'appellent Argestes, c'est à dire, plein de rais. Son impetuosité est nommee Apix, pource qu'il vient d'vn quartier d'Italie, ainsi nommé: les autres luy baillent le nom d'Olimpique: nos Italiens l'appellent Mestral, & les François & Espagnols Nort-ouest. Voila donc ce qui est des huit vents, desquels font mention Aulugelle & Vitruue. Au reste Andronique philosophe Athenien fit bastir vne tour à Athenes à huit angles de Marbre & à chacun angle fit peindre l'image du vent qui souffloit contre ledit angle: au dessus de ladite tour, il fit mettre vn Triton d'or (qui estoit tenu pour Dieu de la mer) ayant vne verge en sa main: & estoit ce Triton posé de telle sorte, qu'a chaque vent il se tournoit, comme auiourd'huy font les banderoles & girouẽttes qui sont sur les chasteaux & maisons hautes, monstrant auec sa verge quel vent regnoit, Outre les huit vents que dessus, on en a encore adiousté autre quatre, pour faire le nombre de douze, mettans deux vents deça & de là du Nort, qui est la haute Bize: & deux autres és deux costez du Sud qui est le droit vẽt du Midy, & appellent

lent celuy qui eſt à coſté droit de la Tramontane, entre elle & le vent Cœſias, Aquilo pour raiſon de ſon impetuiſité, qui eſt plus ſoudaine que l'aiſle du plus viſte faucon qui ſoit : les Grecs auſſi l'appellent Boreas, à raiſon du grand bruit qu'il meine quand il ſouffle : les autres le nomment Meſes. L'autre vent qui eſt du coſté du Couchant, entre la Tramontane & le vent Cancio, eſt appellé des Grecs Thraſſias : Seneque ne luy donne point de nom Latin : toutefois il y en à qui le nomment Circius, ou Cirzus: les Caſtillans l'appellent Galego. Les deux autres vẽts ſont oppoſites àceux ci : dont y en a vn qui ſort d'entre le droit vent du Midy, & la region ou le Soleil ſe couche en Hyuer : auſſi eſt il appellé Euro auſter, ou Euronotus. Ariſtote dit que de ſon temps on l'appelloit Afrique, Phenicias. L'autre vent eſt entre le droit vent du Midy, & le Garbin, ou Su veſt: ceſt pourquoy on l'appelle Lybonotus, ou Libo auſter : voila quãd aux douze vents ſelon les quatre regions du monde. Ariſtote en ſon liure du ciel & du monde, & en ſes Meteores fait mention des vents : mais il ne leur aſſigne ny noms ny nombres. Pline neãtmoins, Seneque, & Vegece en font mention de douze, cõme encore font les modernes aſtrologues & Coſmographes: c'eſt à ſçauoir, Oronce, Appien, Gemme Friſien, Henri Glarean, Stoflerin, Iean Berenus, Iean Fernel, Robert Valturin, & plusieurs autres. Vitruue neantmoins apres auoir aſſigné les regions à huit vents principaux, baille à chaſque vent deux vents ſubalternes : de ſorte qu'a ſon conte y auoit 24. vents: toutesfois pour mieux donner a entendre la matiere des vents il preſuppoſe trois cercles, dont l'vn ſert à l'opinion des quatre vents l'autre à celle de huit: & le dernier à celle de douze : Il met d'auantage les noms des vents ſelon que les mariniers & principalement les Eſpagnols les nomment. Cependant il faut noter que les vents ſont touſiours conformes aux qualitez des regions dont ils viẽnet : car les trois vents Orientaux, c'eſt a ſçauoir Subſolanus, Cæcias, & Vulturnus ſont chauds & ſecs : au contraire, Zephirus & ſes voiſins, qui viẽnent du Couchant ſont froids & humides: car l'abſence du Soleil rend ſes regions froides où ces vents ſouflent, ce qui eſt aiſé à

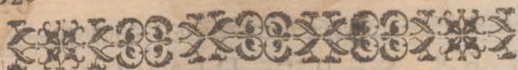
cognoiſtre par la nuict qui eſt touſiours froide, & par les lieux qui ſont à l'ombre, car ils ſont ordinairement frais. De ceſte meſme cauſe procede l'humidité : car comme la chaleur du iour deſſeiche les vents Orientaux : auſſi au contraire, l'humidité croiſt par la froideur de la nuict. Quant aux trois vents Septentrionaux ils ſont froids & ſecs : car ils viennent des regions froides : auſſi ont ils leurs rais pliez, & recoquillez. La froideur auſſi cauſe la ſeichereſſe, laquelle ils empruntent des vents Orientaux qui leurs ſont voiſins : & neantmoins, ils ne prennēt point l'humidité des vents Occidentaux, pource que le ſec & humide ſont directement contraires. Quant aux vents Meridionaux, ils ſont chauds & humides : car ils tirent leur chaleur des regions chaudes dont ils viennent où le Soleil bat à plomb. Ioint auſſi qu'ils ſont voiſins des vents Orientaux qui ſont chauds. Quant à l'humidité, ils la tirent des vents Occidentaux & des vapeurs de l'Occean & de la terre. Es regions montueuſes & chargees de Neiges, le vent Meridional y peut charger ſon humidité : auſſi fait il és lieux fangeux & mareſcageux : tout ainſi que la ſiccité peut eſtre cauſee és pleines & campagnes : de ſorte que ſelon les occurrēces les qualitez des vents ſe peuuent changer. Cependant il faut noter qu'en chaque region, les trois vents qui en viennent ſont d'vne qualité, & produiſent meſme effets qui cauſent d'autres effets grand ou petits, ſelon qu'ils ſe rencontrent : reſte maintenāt à parler de la qualité particuliere de chaque vent. Commençant donc à droit vent Oriental, c'eſt le plus ſain de tous : car il eſt ſubtil, & pur, & ſi participe plus à la colere que ſes compagnons. Son voiſin tirant entre le Midy, eſt plus humide, & plus furieux que le precedant : & charge l'air des nuees. Ariſtote dit, que quand ce vent tire, toutes choſes ſemblēt plus grandes & plus groſſes qu'elles ne ſont. Le droit vent du Midy cauſe pluyes, tempeſte, il charge l'air des nuees, & cauſe peſte & corruption. Le vent Gardin, qui eſt voiſin du droit couchant, eſt fort tempeſtatif ſelon que dict Virgile. Mais le droit Oueſt augmente la flegme, & cauſe tonnerres : il commence à ſouffler vers le commencement du Printemps. La droite Tramontane, que

nous appellons droite Bize cause froideurs & gelees, elle brusle les fleurs & les fruicts, & purifie l'air corrompu & putrefié : & pource qu'elle resserre les pores du corps humain, on tient ce vent fort propre à la santé de la personne : autant en peut on dire des autres vents Septentrionaux qui sont ses compagnons. Pour conclusion dōc il faut tenir que les vents procedent de vapeurs & chaudes exhalations: & qu'en tout, y en a douze: sans nous arrester aux allegories qu'ils assignent aux vents des enfans. Les Espagnols tiennent pour vents principaux les quatre vents qui viennent des quatre parties du monde, à sçauoir, Est, Ponant, Nord, & Sud. Les autres quatre ont prins leurs noms des precedens : car le Nord est, est entre le Nord, & le vent Est. Celuy qui est entre le Couchant & le Midy, est aussi appellé Suouest : & l'autre qui est entre le Leuant & le Midy, est pareillemēt Su-est: voila doncques les huit vents. Du depuis on en à mis autres huit, qui sont esgalement mipartis parmi les huits premiers: aussi les appelle-on, vēts collateraux. Celuy qui est entre le Nort, & de Nort-est, est appellé Nort. Nort-est. L'autre qui est entre Est, & Nort est, est nōmé des Espagnols Zeseur-dest, & des mariniers François, est Nort est. Celuy qui est entre Sud & Su est, est appellé Susuest : & l'autre qui est entre Est, & Su est est nommé Est Su-est. L'autre qui est entre Sud, & So-uest, est nommé Su-ouest. Et celuy qui est entre Suouest, & Ouest est appellé Ou-est Su-Ouest. Quant à l'autre: qui est entre Ouest: & Nort Ouest, est aussi nommé Ouest Nort Ouest, Finalement celuy qui est entre le Nort Ouest, & le Nort, est appellé Nort Nort Ouest : & par ainsi il y à seize vents esgalement espandus par la Terre. Aucuns y adioustent, encore autre seize vents qu'ils appellēt Vents quaterols: de sorte que par ce moyen y auroit trentedeux vents : mais les derniers prennent tousiours le nom du vent voisin. Voila donc ce que ie trouue touchant les vents.

Fin de la cinquiesme partie des Diuerses Leçons de Pierre Messie.

LES

LES SEPT DIALOGVES DE PIERRE MESSIE.



DIALOGVE DV SOLEIL.

ENTRE-PARLEVRS, Florio, Melisee, Pompee, Siluio.

ARGVMENT.

En ce Dialogue se preuue que le Soleil est plus grand que la terre, & la terre plus grande que la Lune : & pource que la terre est ronde, & que les hommes se soustiennent de toutes parts dessus icelle : auec l'authorité d'aucuns anciens disputans, s'il y a des Antipodes, ou non.

SILVIO.



NOVS sommes venus icy pour estre participans de vos deuis, si ce n'est chose de secret. FLO. Seyez vous, messieurs, car nostre deuis est de la chose commune du monde, qui est le Soleil, que Pompee dit estre cent fois plus grand que toute la terre, & plus que la Lune:& ie luy dis que ie ne croy point toute ceste sienne Astrologie : pource que combien que ie considere, le Soleil estre trop plus grand que ce qu'il semble, pour la grande distance qu'il y à d'icy au ciel, où il est, si ne puis ie pourtant croire qu'il soit plus grand que la terre. Et encore qu'il fust vray, les Astrologues ne le peuuent sçauoir, & moins le doiuent affermer, puis qu'en ce ils donnent iugement d'vne chose si lointaine. Et ie dis que la Lune me semble, quant à moy, plus grande que le Soleil, & s'il est ainsi, comme pourroit estre la Lune plus petite que la terre, si la terre est de tant plus petite que le Soleil, comme ils dient ? Cecy est tout ce dequoy nous deuisons. MEL. De ma part ie suis fort ioyeux d'estre arriué à ceste heure : pource que c'est vne chose que souuentefois i'ay ouy dire, & ie desire grandement de l'entendre. Il est bien vray que quand encore ie ne l'entendray

dray, ſi me delibere ie le croire, pource que ie voy que ceux le dient & afferment, leſquels ſont en reputation de le bien ſçauoir: pourtant, Meſſieurs, ſuyuez (ie vous prie) voſtre propos. POM. Cecy n'eſt article de foy, qu'il faille croire ſans l'entendre, & ſera bon que Florio le declare, s'il veut que nous l'entendions. FLO. Meſſieurs, ie ne le vous vends pour article de Foy, & n'importe ſi le croyez ou non, mais bien me ſuffira de le donner à entendre & le prouuer de ſorte, que non ſeulement ayez à le croire, mais à l'entendre encore. Mais c'eſt vn ſubiet qui requiert grande attention, & le ſeigneur Meliſee n'a accouſtumé d'auoir ſi bonne patience qu'il vueille tant attendre, ioint que ceſte matiere eſt vn peu delicate, & n'eſt point pour tout le monde: & pourtant ſera meilleur de laiſſer cecy & changer de propos, & parler de choſe laquelle tous quatre puiſſions gouſter. SIL. Ie voy bien que vous dites cecy pource que ne me peuſtes l'autre iour faire entendre qu'il y ait des hommes en l'autre part de la terre droitement deſſous nous: mais ſçachez pourtant qu'encore que ie n'entende de langue Latine, & moins ces choſes, ſi auray ie grand plaiſir d'en ouir deuiſer, & vous promets de demeurer grandement attentif, quand bien ie n'en comprendray pas vn mot. Pourtant ne laiſſez pour moy de complaire à ces cheualiers, leſquels vous entendront mieux que ie ne pourray faire. Et ſoyez aſſeuré qu'aurez vn bien de moy, que ie ne vous contrediray ny arguëray de parole: pource que ie ſuis ſi ignorant en ceſte matiere, que ie n'en ſçaurois pas faire argument qui vaille. MEL. Et moy ie m'aſſeure de ne vous faire quelque argument, mais bien de vous eſcouter auec ſilence, & de ce ie vous donne aſſeurance. Pourtant ie vous prie, ſi cecy du Soleil ſe peut en aucune maniere donner à entendre, de vouloir entierement ſatisfaire au ſeigneur Pompee, auec lequel vous auez commencé ce propos: pource que le ſeigneur Siluio & moy demeurerons attentifs, & ſi receurons de vous faueur. POM. Ie ſuis content de ce faire: mais pource que n'auez commencement aucun d'Aſtrologie, & moins de Perſpectiue, qui ſont neceſſaires pour cecy, ie ne ſçay ſi ie le pourray dire de ſorte que le puiſſiez bien entendre:

toutesfois puis que me le cõmandez, ie m'efforceray de le vous mõstrer par les meilleurs termes que ie pourray, encore qu'il y en ait d'autres plus propres. Mais il est besoin que le seigneur Pompee nous croye en aucunes choses lesquelles il n'entendra pas trop bien, s'il luy semble qu'il n'y ait quelque couleur de verité : comme, croire que la nuict est ombre de la terre, & absence du Soleil : & que quand la Lune s'eclipse, c'est l'ombre de la terre qui la couure, laquelle paruient iusques à elle : & aussi d'autres choses semblables, que nous sommes contraints de toucher, lesquelles combien qu'il vous semble que ne viennent à propos, vous verrez puis apres de quelle importãce elles sont. POMP. Ie suis content de ce faire, en ce qui sera raisonnable, comme maintenant en cecy : combien qu'en ce que vous dites, que l'ombre de la terre face eclipser la Lune, ie n'en suis pas bien asseuré : toutesfois ie le veux croire, pource que ie ne puis deuiner quelle autre chose ce peut estre, que ce que vous dites, estant la Lune, comme tous afferment, qu'elle est au premier ciel. Mais ce que vous dites de la nuict, ie voy clairement que ce n'est autre chose que l'absence du Soleil, & ombre de la terre. FLO. Encore est-il de besoin que croyez que l'eclipse du Soleil vient de ce que la Lune se met deuant, entre nostre veuë & luy. POM. Ie le croy, pource que ie l'ay veu en vn miroir, mis deuant vn bassin d'eau en ceste eclipse grande, l'an que mourut l'Imperatrice Roine, nostre dame & maistresse, l'an 1539. Et lors ie vis dedans le miroir, comme clairement la Lune se mit deuant le Soleil. FLO. De sorte que vous ne croyez sinon ce que vous voyez pour ressembler à S. Thomas: cela me plait, pource qu'auec vn peu dauantage que ce qu'auons dit, vous entendrez, & ces Seigneurs aussi, que le Soleil est plus grand que toute la terre, SIL. Dites donc promptement ce qui reste, car encore que m'estimez grossier, sçachez pourtant que i'entens ce qui s'est dit. FLO. Ce qui reste est plus clair, au moins plus probable, si bien vous y mettez vostre esprit. C'est que quand vn feu, ou corps lumineux, qui fait & rend splendeur, est plus grãd que l'obscur, qui fait & cause l'ombre : ceste ombre là que fait le corps obscur, va tousiours en diminuant,

& finit

& finit en pointe à vn certain but, selon la proportion qui est entre les deux corps, & au contraire, si le corps ou chose obscure, qui fait l'ombre, est plus grand que le lumineux qui l'illumine, l'ombre de l'obscur se fait plus grande que luy, & s'en va en grossissant, & ne finit en pointe, mais va tousiours croissant sans fin. Et si vous voulez le voir clairemẽt imprimez ceci en vostre esprit, que si vous mettez deuant la lueur d'vne torche vne noix, pource que ladite noix est plus petite que la lueur de la torche, son ombre ne paruiendra iusques à vn mur qui en sera beaucoup plus esloigné, pource qu'elle finit auant que d'y pouuoir arriuer, mais si vous y mettez vn bonnet, estant plus grand que la lueur de la torche, son ombre, quand elle paruient au mur est plus grand qu'vne targue, & ainsi va croissant auec proportion, & sans fin. SIL. Certes vous auez tort de dire que cecy soit chose obscure, pource qu'encore que ie sois le plus ignorant homme du monde, si l'entens-ie assez bien: & ce que premierement auez dit, ie l'ay noté & consideré allant à la chasse. Quand le faucon ne vole guere haut ie voy son ombre en terre: & s'il va trop haut, me semble voir le faucõ voler en l'air sans en faire icy bas aucune. Et pourtant me semble bien estre ainsi que vous le dites, pource que le faucon est moindre que le Soleil, ce qui est cause que bien tost se finit son ombre. Et quãt à l'autre que dites apres, tous les iours nous le voyons: car s'il se met vn page deuant la chãdelle allumee, son ombre suffira à obscurcir la moitié de la chambre où elle sera, parce que le page qui la fait, est plus grãd que la lueur de la chandelle. POMP. Iusqu'icy nous auons tout entẽdu, mais ie ne sçay combien cela seruira à nostre propos. FLO. Maintenant le sçaurez-vous clairement: souuenez vous que m'auez confessé que la nuict est ombre de la terre, & que ceste ombre est ce qui fait l'eclipse de la Lune. Sçachez donc que de ces choses que maintenant nous venons de dire des ombres, procede que la terre est moindre que le Soleil: car si la terre estoit plus grande que luy, son ombre ne se finiroit premier que d'estre arriué au ciel des estoilles, comme elle se finit, mais plustost iroit en croissant, & on verroit la nuict obscurcir vne grande part des estoilles,

lesquelles ont toute leur clarté du Soleil: ce que, comme nous voyons, ne se fait ainsi:& non pour autre chose, sinon que l'ombre de la terre se finit auant que paruenir à ce ciel là,& encore premier qu'atteindre les autres cieux. Vous auez donc entendu assez clairement, cõme la terre est moindre que le Soleil, puis que son ombre se finit, & va en diminuant. POM. Maintenant ie confesse que vous dites verité, pource que certainement il est ainsi:& est assez clairement demonstré par vos raisons, que le Soleil est trop plus grãd que la Lune. FLO. Par cela mesme que nous auons dit, est encore claire la preuue de cecy, c'est puis qu'elle eclipse auec l'ombre de la terre: & nous auons desia prouué que cest ombre est plus menue & moindre que la terre, & va en diminuant: & incontinent s'y ayãt diminué son diametre, elle est encore suffisante, quand elle paruient à la Lune, pour la couurir entierement, comme on void souuent:il est assez manifeste, que la Lune est moindre que la terre, puis qu'elle s'eclipse auec ombre beaucoup moindre que la terre. SIL. Ie confesse que dites verité: & puis que ie l'ay bien entendu, il n'est aucun qui en doiue douter. MEL. I'ay tousiours escouté, pource que le seigneur Florio ne pensoit que ie deusse auoir ceste patience,& n'ay laissé de l'entendre aussi bien que vous,tant que vous estes,mais puis que le seigneur Siluio est maintenãt si sçauant, il sera bon que luy donnez, ce qu'il ne peut comprendre l'autre iour, c'est qu'il y ait des gens qui habitent icy dessous,de l'autre costé de la terre. FLO. Aussi facile est cela, que ce que nous auons desia dit, mais il ne me veut iamais bien escouter. SIL. Maintenant ie le feray volontiers: suyuez, ie vous prie,car en verité ce subiet me plaist grandement. FLO. Ie suis content,pource que nulle chose ne peut tant plaire à celuy qui enseigne, que de voir ses auditeurs attentifs à ce qu'il dit. Pourtant,pour l'intelligence de cecy, vous est besoin sçauoir qu'en tout le monde n'y à autre haut que le Ciel,ny autre bas que la Terre, & que le plus profond est le centre d'icelle. Sçachez encore, qu'il est rond de toutes parts, & que le Ciel, au regard de la Terre, est comme l'escaille d'vn œuf, au regard du moyen qui enuironne ainsi toute la Terre, & que de quelque

costé qu'il vienne quelque chose du Ciel vers la Terre, c'est descendre, & au cõtraire de quelque costé qu'il parte quelque chose de la terre vers le Ciel, c'est monter, & telle est la forme & nature, qu'il à pleu à Dieu donner au monde. Apres donc auoir entendu ceci, entendez encore que par l'autre costé de la Terre, qu'improprement nous disons estre dessous nous, passe le Ciel, & le Soleil, comme par le nostre, qui vers eux est leur haut, & leur semble que nous soyons ceux qui sont dessous, pource que comme ie vous ay desia dit, de toutes parts de la Terre est le bas, & le plus profond, le centre d'icelle : & considerant que cecy est ainsi, entendez que naturellemẽt demeurent les hommes de l'autre costé, comme cy apres nous arresterons. Et cecy auons nous desia entendu par experience, sans autre consideration ou raison naturelle : pource que l'vne des nauires, que mena auec luy Magalanes pour descouurir les epiceries, par le commandement de l'Empereur, tournoya toute la Terre. Car entrant par ce destroit, qui à pris de luy le nom de Magalanes, & nauigeant vers le Ponant, en la protection des autres nauires iusqu'à ce qu'il arriua aux isles Moluques: & apres ceste seule nauire, estant venue par la partie du costé de Leuant, & par la nauigation que font les Portugais, & entournant toute l'Asie, & l'Afrique, en fin retourna sur le fleuue nõmé Guadalchibir, & de là en Seuile, & en Europe, d'où elle estoit partie, & où ie la vis deuãt que de partir, & aussi apres qu'elle fut de retour arriuee à bon port. De maniere que si ceste nauire auoit laissé marque où elle passa, elle auroit laissé vn cercle à l'étour de la Terre, non pas du tout droit, parce qu'en se destournant elle à beaucoup allongé son chemin: mais pour cõclure, l'auroit circuite toute à l'entour, comme vous entournez vostre ceinture. SIL. Hé cela est il possible? POMP. Si biẽ il m'en souuiẽt, ie l'ay desia oui dire, & Florio le me mõstra l'autre iour en vn Globe, ou Mappemõde. SIL. Ie vous asseure seigneur Pompee, que ie n'auois iamais entendu que ceste nauigation eust esté telle. FLO. Sçachez qu'il est ainsi, & semble que Dieu à gardé ceste excellence & preeminence entre plusieurs autres à l'Empereur, que cela ait esté fait en son temps, & par son commandement. Ce que les

hommes n'auoyent iamais fait,& moins bien entendu depuis que Dieu crea le monde: & est chose dequoy beaucoup de sages anciens ont douté, sçauoir si c'estoit possible. En sorte que pour conclurre nostre propos,parce que nous auons dit, croyez que ceux qui habitent en la partie de la terre que nous nõmons Antipodes,demeurent cõme nous icy,naturellement & propremẽt:& que si l'autre partie de la terre n'estoit cõme est ceste cy, & les choses pesantes peussent aller vers le ciel, Maghellan, & ses nauires, n'auroiẽt sçeu s'arrester, iusqu'à ce qu'elles fussent paruenuës là. Mais ia vous auez entẽdu que le haut est le ciel,de toutes parts,& le centre de la terre: est le bas, vers lequel naturellemẽt vont toutes choses pesantes, de quelque costé du mõde que ce soit: de sorte que si Dieu auoit faict vn trou,qui par droit Diametre trauersast toute la terre du poinct où nous sommes, iusqu'à l'autre opposite & contraire à cestui-ci,de l'autre costé de la terre,qui passast par le cẽtre d'icelle: alors si l'on iettoit vn plõb,comme font les maçons, sçachez qu'il ne passeroit de l'autre part de la terre, mais s'arresteroit & poseroit au cẽtre d'icelle:& si de l'autre costé s'en iettoit vn autre, se rẽcõtreroyent ensemble au mesme cẽtre, & là s'arresteroyent. Il est bien vray que la furie pourroit bien faire,que le plonb passeroit plus outre,pource que son mouuement d'autant qu'il iroit vers son cẽtre naturellement luy accroistroit, passant aucunemẽt plus outre, mais en fin retourneroit il en son lieu. MEL. Ie n'entẽs point cest augmẽtatiõ de mouuement, q̃ dictes du plomb: declarez le moy ie vous prie. FLO. Ie le vous feray prõptement entẽdre. I'ay dit qu'allãt vers le centre il s'augmenteroit, pource q̃ toute chose pesante agitee,naturellement vient en bas, & allant tousiours de force, va croissant son mouuement: de sorte que si du clocher de ceste Eglise,l'on iettoit vn caillou, en approchant de la terre, il descendroit auec plus grãde force & furie, qu'il ne seroit parti, pource que ce mouuement luy est naturel Et si l'õ le iettoit en haut, encore q̃ ce fust auec tres grãde force,allãt contre son propre naturel, partiroit auec plus de force,& iroit en diminuant, quãt à son mouuement, iusqu'à tant q̃ fut finy l'effort qui luy seroit donné,en le iettant,& lors retourneroit en bas, se hastant

tousiours, comme i'ay dit en descendant, iusqu'à ce qu'il fust paruenu à la terre, & pour cela i'ay dit, qu'auec la furie que porta auec soy le plombet, passeroit bien aucunement le centre: mais qu'en fin s'arresteroit en iceluy. SIL. Dictes moy ie vous prie ceste pierre ou plombet sur quoy seroit il soustenu estãt ce trou tout vuide? Il me semble q̃ c'est chose impossible de se soustenir ainsi, sans auoir ou s'appuyer. FLO. Ce trou ou mine ne seroit vuide, pource que la nature n'endure aucune chose vuide, mais s'empliroit d'air (parce que ie presuppose qu'il n'y eust terre ny eau, & le plombet s'arresteroit au poinct correspõdãt au centre de la Terre. SIL. Se soustiendroit il bien en l'air comme le corps de Mahommet? FLO. Quelle merueille seroit ce, puis que nous voyons qu'vne esguille, ou vn cousteau, se soustient en l'air auec la proprieté de la calamite, s'il la touche? Sçachez dõcques, que sans comparaison les choses pesantes ont plus grande force, & proprieté d'aller vers le centre: & puis que toute la terre ensemble auec toutes les montagnes, qui sont sur icelle, se soustiennent en l'air naturellement, sans decliner d'vn costé ny d'autre, pourquoy vous esmerueillez vous, que le plõbet se soustiẽne cõme il a esté dit, & que les hommes, & les arbres, soyent de l'autre costé de la terre, veu que comme i'ay dit de toutes pars le ciel est de haut, & la terre le bas? MEL. En ceci n'y à que douter, & en verité il est si bien declaré, que desia i'entens que les hommes, & les autres choses, qui sont de l'autre costé, & à l'entour de toute la Terre, naturellement demeurent cõme nous: mais pourtant ie m'esmerueille grandement, & pour cela ie voudrois sçauoir, quelle fut la cause, pourquoy sainct Augustin n'a sçeu ceci. & à affermé, que de l'autre part de la terre contraire à ceste-ci, ne sont point ces hommes qu'on appelle Antipodes, ce que mesme dit Lactance Firmian. FLO. Il est bien vray que S. Augustin, au li. 19. de la Cité de Dieu, nie ceci, cõme vous dictes, aussi fait Lactance: mais le tressaint & tres sçauant docteur Augustin, ainsi que l'on peut appertement colliger de ses paroles, ne nie point ceci, pource qu'il luy semble impossible, qu'il se soustiẽne & habitent là des hommes naturellement, mais plustost le confesse, & monstre que c'est chose naturelle:

mais seulement nie que de fait il soit ainsi, & croit que cela n'est point, encore qu'il soit possible, & dit pourquoy croyons nous ceux qui disent & affermét, ce qu'ils ne sçauent point, & encore moins en ont fait le chemin, mesme, que peut estre que de l'autre part c'est toute eau ? & quand ce seroit Terre, par quelle histoire, ou tesmoignage, croyons nous qu'elle soit habitee de personnes ? Ce qu'il disoit, pource qu'en son temps n'estoit memoire de telle chose, & encores moins auoit-elle esté descouuerte comme ie pourrois maintenant dire, qu'il n'y a habitation d'hõmes sous le cercle du pol Antartique, qui est l'autre que nous ne voyons point, pource qu'on n'en sçait rien, & neantmoins peut estre, qu'auec le temps s'y pourra descouurir habitation d'hommes. Et outre, S. Augustin pour vn autre motif, & regard, n'a confessé ceci. C'est, qu'anciennement l'on tenoit d'vsage, & plusieurs ont esté de ceste opinion, que c'estoit chose impossible, de passer sous la ligne equinoctiale, au costé de l'autre pole. Et pource qu'alors c'estoit vn erreur, comme maintenant, l'on sçait, & tiẽt on par experience le contraire du tout, & que habiter à l'autre part opposee, q̃ nous disons diametralement, il estoit necessaire de passer dessous la ligne equinoctiale, il n'a pas voulu confesser, qu'il y eust là des hommes craignant qu'on ne luy dist, qu'iceux n'estoyent point descendus d'Adam, puis que d'ici en là n'estoit possible de passer : dont pour donner lieu à ceste erreur (car certes ce seroit heresie) voulut plustot nier, ce qu'on ne luy eut sçeu prouuer: mais nõ pourtãt qu'il ne vist & n'entendist, q̃ naturellement là les hommes pouuoyent habiter, & de ses paroles on le peut ainsi comprendre : de sorte que sur le dire de S. Augustin ne faut arrester son esprit, Quant à Lactance Firmian, ie dis, que combien qu'il fust tres eloquent, & tressaint hõme : qu'il entendoit mal ceste matiere, & se trõpe euidẽment en ce qui a esté dit d'icelle, cõme mesmement il s'est trompé en autre chose de plus grande importance, que pour ceste heure n'est besoin disputer, bien qu'il eust en toutes choses bonne & saincte intention : donc en cecy n'y a plus que douter, n'y à redire. MEL. Ce discours m'a pleu grandement, & ie tiens tout cela pour arresté. Mais dictes moy seigneur Florio, ie vous

ie vous prie, quelle est la cause pourquoy vne chose est pesante, & vne autre legere, cõme ia vous auez dit. FLO. A cela est besoin que Dieu responde luy mesme, auquel il à pleu de l'ordonner en ceste sorte, c'est que de quatre elemens, le feu fust le plus leger, & montast en haut, & la terre fust la plus pesante, & apres elle, l'eau, & que l'air fust moins leger que le feu, mais plus que l'eau, & que la terre. Et tout ainsi que de ces quatre elemens se composent toutes les choses, selon que plus ou moins elles participent d'iceux, pareillement elles sont plus pesantes ou plus legeres lesvnes que les autres, de sorte que celles qui participent plus de la Terre, sont plus pesantes. Et celles qui participent plus du feu, sont plus legeres: pourquoy nous voyons que le sureau nage sur l'eau, & la pierre s'y enfonce: pource que le sureau participe grãdemẽt du feu, & de l'air, qui sont plus legers que l'eau, & la pierre participe pl⁹ de la terre: (qui cõme i'ay dit) est plus pesãte. SIL. Ie croy, si nous ne changiõs d'auiourd'huy de propos, que sans aucune doute nous deuiendrions tous philosophes. Souuenez vous qu'il est heure (comme il me semble) d'aller disner. MEL. Seigneur Siluio, n'interrompez, ie vous prie, vn propos si agreable & vtile qu'est cestuy cy, attendez que midy soit sonné, qui encores ne l'est, & ayez patience que nous parlions d'auantage vne heure posément. SIL. Ie ne mange point quand la cloche veut, mais quand le veut mon estomac: mais pourtant pour l'amour de vous, demeurons vn peu, & non plus parce que ma teste ne pourroit fournir à tant, & si me parlez d'auãtage vous serez cause de me faire tout oublier. MEL. I'en suis de mesme. Mais perdant le terme que donnez, ie veux demander à Florio, si l'eau comme il dit, est plus pesante que l'air en certain degré, qui est la cause, qu'entre les eaux mesmes s'en trouuent aucunes plus pesantes que les autres FLO. La raison est, que les quatre elemens, pour la plus part, ne sont en telle simplicité, & pureté, qu'ils ont esté creez: mais plustost participent l'vn de l'autre, pource qu'ainsi il l'a fallu pour la sustentation des hommes, & des animaux, & pour la generation d'iceux, & des autres choses: dont aduient, qu'vne terre est plus legere que l'autre, si elle participe plus d'air ou de feu. Et ainsi

l'eau qui à plus de meslange de terre est plus pesante que celle qui en a le moins, comme ie croy que soit celle de la Mer, & celle d'aucuns puits, & lacs dont se faict le sel. POM. Cela me plaist: mais ie vous auois dit au commencement, que ie ne voulois asseurer de ne vous faire aucun argument: pourtant ie dis à ceste heure, qu'il me semble qu'il y a contradiction en ce que vous dites: à cause que nous voyons clairement qu'vne pierre a plus de terre, qu'vne piece d'or d'egale quantité, & toutesfois l'or pese plus que la pierre. FLO. Sçachez que cela procede, pource que la pierre est plus claire, & poreuse que le metal, & pourtant elle participe plus d'air & de feu que l'or: à raison que l'or est plus espais, & sans air, dõt il aduiẽt qu'il est plus pesant. Et pour la mesme cause, il y a des pierres plus pesantes les vnes que les autres, comme nous voyons en la pierre ponce. Ce qui la fait legere, c'est pource qu'elle est fort claire & abondante en pertuis POM. Ce que vous dites me contente: mais ie voudrois sçauoir, lequel pese plus, l'or ou le plomb, estans tous deux d'egale quantité. Qu'il ne vous soit ennuyeux, ie vous prie de le dire FLORIO. L'or poise d'auantage, pource que veritablemant il est plus serré & espais: ce qui se prouue par ce, que selon qu'afferment tous les orfeures, & artisans de metal, il n'y a metal qui plus se puisse tirer, & subtiliser, que l'or: & par ceste mesme cause, vn bois est plus pesant que l'autre, comme nous voyons tous les iours. POM. Dites moy encore puis que vous dites q̃ le feu fait les choses plus legere, pourquoy le fer chaud, qui participe taut du feu, si on le met dedans l'eau s'enfonce, non autrement qu'il feroit auant que d'estre eschauffé. FLO. Cela procede pource que le feu n'est naturel, ny vny à la forme du fer, mais luy est vn accident, & cas à part, & a tousiours le fer pois terrestre qui surmonte le feu accidental. Et ie vous dis d'auantage, qu'estant ainsi le fer chaud, il s'enfonce plustost en l'eau, pource que la force du feu va separant & esloignant l'element contraire. SIL. Tout ce que vous auez dit me plaist. Et sachez que de cecy i'ay auiourd'huy cõpris, qu'aucuns hommes que ie cognois, sans doute ont plus de terre qu'aucuns autres, combien que ceux cy-

soyent

ſoyent plus gras qu'eux : & pourtant ils ſont ſi peſans qu'il n'eſt aucun qui les puiſſe ſouſleuer, & croy s'ils ſe mettoyent en ceſte mine que tantoſt vous diſiez, ils ne s'arreſteroyent au centre du monde, & de ce lieu ie vous en pourrois mõſtrer quelqu'vn. FLO. Ce propos ne pouuoit paſſer ſans piquer quelqu'vn: n'allez pas plus auant: mais s'il vous plaiſt meſſieurs, allõs diſner, puis que i'ay fait ce que m'auez commandé. POMP. Nous ſommes contents auec accord pourtant, que vous nous direz premier, qui eſt la choſe plus peſante de toutes. FLO. L'or, à mon iugement. POM. I'en ſçay vne autre, laquelle ſans comparaiſon eſt plus peſante. FLO. Qu'eſt ce : enſeignez là ie vous prie, en payement de ce que i'ay dit. POM. Comment, ne vous ſemble il pas, que ce ſoit plus peſant qui ſuffit à tirer apres ſoy, du Ciel en enfer, grande partie des Anges, qui eſtoyent plus ſpirituels & legers, que tout le feu, & l'air du monde? FLO. Vous dites vray, mais quelle choſe fut cela? POM. Le peché qui ſuffit a tirer apres luy iuſques au centre de la terre, en enfer, les ames (ſans corps) qu'Homere appelle feu ſimple. FLO. Vous ſautez de la Philoſophie naturelle, en la diuine & ſaincte, & pour cela m'auez vous aſſailli: mais en verité il eſt ainſi, pource que nulle choſe n'eſt plus peſante que le peché : & l'or & le plomb ſont plumes, au regard d'iceluy. SIL. Donc le miſerable pecheur, lequel ſe voit en ceſte vie chargé de pechez, que fera il pour monter au ciel, afin qu'il n'aille en ceſt abiſme? FLO. Qu'il ſe deſcharge & deſpouille d'iceux, comme celuy qui a ſauter veut gaigner le prix lequel ſe deſpouille, & oſte ſes habillemens. SIL. Certainement la fin de noſtre propos n'a eſté mauuaiſe: & ſi tous les iours nous en faiſions autant, en fin de l'an ie n'en ſaurois moins que le doctur Naruaes noſtre amy.

***



DIALOGVE DE LA TERRE.

ENTRE-PARLEVRS. Siluio, Florio, Melisee.

ARGVMENT.

Icy se demonstre auec merueilleux artifice, le lieu & situation des Elemens : & pour quelle cause la Terre est descouuerte de l'Eau : il se preuue encore que le lieu du feu est voisin au ciel de la Lune, combien qu'il ne se voye.

SILVIO.



RES-BEAV est veritablement ce pré, Seigneur Florio, ie ne sçay si en l'autre costé de la terre, où l'autre iour vous nous demonstrates qu'il y auoit des hommes, y en a de tels. FLO. Il n'en faut pas doubter : pource que la raison naturelle n'y contredit point, & tenons de foy, que toutes choses sont œuures de Dieu, lequel peut autant ici que là. MEL. Il n'est besoin de dire autrement, sinon que tout le monde, comme on dit, est vn, & que toute la terre est enuironnee de mõtagnes, prez, fontaines, fleuues, & mers, & autre choses semblables, comme sont celles ci que nous sçauons aucunes egales, & les autres meilleures, selon la situation & dispositiõ de la terre, comme nous voyõs aux terres que nous cognoissons : & ainsi en portent tesmoignage ceux qui ont nauigué, & veu les parties orientales, les isles & la terre ferme de ceste part, & l'autre de la ligne equinoctiale: mais laissans à ceste heure cela, comme chose claire, pendant que personne ne nous empesche, faictes tant de faueur au Seigneur Siluio, & à moy, de nous dire, comme la Terre est descouuerte de l'eau, veu que selon la nature, & la situation des quatre elemens, comme

auant

auant hier vous nous disiez, la Terre est arrestee au centre, & au plus bas, & l'eau deuroit circuir, & couurir la terre, l'enuironnãt, cõme l'air couure ceste Terre, & l'eau encore, & selon que tous dient & afferment, que le feu circuit l'air, & puis qu'il semble que cecy deuroit estre ainsi, ie voudrois sçauoir, de la terre estant descouuerte, si la partie qui est descouuerte, l'est naturellement, ou bien par miracle, ou comme cela se fait: pource que si nous l'auons pour habitation, il est raisonnable que sçachions, quels fondemens elle a. SIL. Vous auez demandé vne chose bien à poinct, que i'auray tresgrãd plaisir d'entendre, pource que souuentefois i'entens dire, que si la mer s'estendoit, elle couuriroit toute la terre. Et quand ie la voy, me semble qu'elle s'estẽd tant qu'elle peut, & qu'elle demeure à tel point qu'elle ne la peut point couurir: & pource, tirez moy ie vous prie de ceste doute, & le dictes de sorte que ie le puisse entendre: car vous sçauez bien, en combiẽ de pieds d'eau pesche ma barque. FLO. *Belle* veritablement est vostre doute, laquelle a esté traictee de plusieurs: mais ce n'est chose trop obscure, & qu'ẽ peu de temps ne se puisse traicter. Sçachez donc qu'au commencement que Dieu crea le monde, auant qu'il dist: Que la terre se descouure, & qu'elle se descouurit: & auant qu'il creast les plantes, & les arbres, & depuis, les animaux en icelle, qui fut la cause finale pour laquelle elle se descouurit, l'eau l'enuironnoit de toutes parts, sans qu'aucune partie d'icelle fust descouuerte, comme l'air couure l'eau & l'air est couuerte du feu: laquelle chose, outre que la raison naturelle le confesse, & tous les Philosophes encore, est prouuee par la saincte Escriture, quãd elle dit: qu'elle se descouure, & qu'on voye la terre: dont on comprend qu'elle estoit couuerte: Duquel descouurement il y a eu diuerses doutes, & opinions, comme est maintenant la vostre, entre les Astrologues, & entre les Philosophes encore, disans: Comme s'est fait ceci, & se soustient encore. Aucuns sont d'opinion qu'ensemble, auec le commandement de Dieu, ait rencontré la cause & raison naturelle, laquelle iceux dient estre la grande seicheresse de la Terre, qui a resisté & repoussé l'eau de soy, des parties lesquelles sont maintenant descouuertes: ainsi que nous voyons

quand

quand il s'espand de l'eau en quelque lieu poudreux & fort sec, qu'il demeure quelques places, lesquelles ne sont couuertes d'eau, pour la resistance que fait la secheresse à l'humidité, comme deux proprietez en soy contraires. Et que ceci soit aduenu en aucunes parties, & non en autres ils diẽt, q̃ c'a esté, par l'aide & influence des estoilles qui sont de vertu froide, & seiche, principalemẽt de celles qui sont aux parties Septentrionales. Ceux ci mesme afferment (non sans grande hardiesse toutefois) que quand Dieu au tiers iour n'eust commãdé, comme i'ay dit, que l'eau se separast, & que la terre fust descouuerte, comme elle fut, que toutefois peu à peu par la seicheresse, & par ladite influence, elle seroit descouuerte naturellement, comme maintenant elle est. Autres plus reiglez en cecy ont esté d'opinion que ceste seicheresse, ou influence n'auroit suffi pour la descouurir, en peu ny en beaucoup de tẽps, si miraculeusement ne s'estoit descouuerte cõme elle fit: mais qu'elle eust esté suffisante pour l'entretenir ainsi naturellemẽt, presupposant le miracle en son descouurement. Pource qu'ils dient, qu'il faut moindre force pour maintenir vne chose en sõ estat, que pour luy mettre: comme nous voyons souuentes fois, qu'vn hõme suffit à porter & soustenir vn pois dessus luy, sans l'aide d'vn autre, lequel ne le pourroit hausser de terre, & se le charger tout seul. Entre ces opinions s'en sont trouuez aucunes qui affermẽt que ce que certaine partie de la terre est ainsi descouuerte, vient à cause que la terre quant au centre de sa grandeur n'est point au centre du monde, mais est vn peu destournee à costé, & que pour cela, s'en peut alors descouurir toute ceste quãtité, qui est descouuerte. Lesquelles opinions veritablement ne me plaisent, & les tiens pour incertaines & deuinees. Pource que quant aux deux premires, ie voudrois qu'ils me dissent d'où il est arresté, & comme ils ont entendu, qu'il y ait telle seicheresse, & force de la terre, qu'elle soit suffisante à chasser dehors & separer l'eau naturellement: & moins, que l'influence des estoilles, ou bien de la dixiesme sphere, cõme aucuns veulẽt, face & opere la mesme: veu que tout cecy est vouloir deuiner ce qu'ils ne sçauent, & encore moins peuuẽt prouuer, Mesme ne se trouue aucune raison, par

laquelle

laquelle vne partie de la terre soit plus seiche que l'autre, ne que celle là se descouure, & non l'autre: estant tout cest element, & toutes ces parties, d'vne proprieté, cõme de fait il estoit. Ce que mesme ie dis de l'influence des estoilles Septétrionales, puis que nous sçauõs qu'il y à de grãdes terres en icelles, aussi bien du costé de Midi, comme de Septentrion: qu'on à descouuert des Isles voisines à l'autre pole: ou presque sous iceluy, cõme il s'en trouue au nostre. Et moins me plaist la tierce opinion, que cecy soit, pource que la terre est esloignee du cẽtre: car à mon iugement, c'est la plus impropre, & debile de toutes les autres: pource que ce n'est autre chose qu'imaginer la terre hors de son lieu. Et aduenant que nous voulussions confesser cela, ce seroit venir aux mesmes, & plus grandes difficultez & doutes, de traicter sur cecy, comme la terre peut demeurer, & de fait demeure ainsi, c'est miraculeusement, ou naturellement: & comme l'eau & elle meslees ensemble, se repoussent l'vne l'autre: qui seroit entrer en vn autre labirinte trop plus grand. Pour lesquelles choses ie suis d'opinion en ceci, de nous arrester au plus veritable & certain: c'est à la verité de la S. Escriture, & que nous croyons fermement, que la terre se descouurit, en ce qu'on en void de descouuert, par la seule vertu diuine, & par la parole & commandement de Dieu. Dequoy est faicte mention au premier chapitre de Genese, quand il est dit. Se rassemblent toutes les eaux qui sont sous le Ciel, en vn lieu, & se descouure la terre. Dont par la vigueur & efficace desdites paroles, l'eau & la terre se mirent en la maniere & situation, que maintenãt se voyent: & ainsi sont demeurees & demeurerõt iusques à la consommation du mõde, faisans & composans ensemble elles deux, vn corps rond, & spherique, comme Ptolomee, & autres grands Astrologues afferment & l'experience le nous demonstre: duquel le centre est le cẽtre de toute la machine du monde: & ainsi demeure, & est descouuert de la terre, ce qui estoit de besoin, pour l'habitation des hommes, & des autres animaux, & pour les herbes, plantes, & arbres, qui se nourrissent & viuent hors de l'eau. Toutes lesquelles choses auant ce commandement de Dieu (comme ie vous ay desia dit cy dessus) estoyent cou-

uertes de l'eau, ſans que d'aucun coſté ſe viſt vn ſeul pied de la terre. Et quand bien il ſeroit vray, qu'il y euſt aucunes eſtoilles deſquelles l'influence aidaſt, & euſt part en ceſt œuure & effect (pource que Dieu ſouſtiēt & conſerue beaucoup de choſes, prenant pour inſtrument les cauſes ſecondes & naturelles, leſquelles au commencement il a creées & ordõnees par luy ſeul immediatement) toutesfois ie n'oſerois affermer cecy, puis que la ſaincte Eſcriture ne fait de telle choſe mētion, mais abſolument attribue toutes choſes à Dieu, & non ſeulemēt au lieu allegué, mais en pluſieurs autres, comme nous liſons aux Prouerbes de Salomon, au 18. chap. Qu'il marquoit entour le lieu de la mer, & donnoit loy & commandement aux eaux, qu'elles ne paſſaſſent leurs bornes. Et en vn autre endroit eſt dit, qu'il enferma les eaux comme en vn veſtement. Et plus clairement encore dit le Prophete Dauid au Pſalme 103. Toy Seigneur, as aſſigné les bornes aux eaux, leſquelles elles ne paſſeront, & moins retourneront à couurir la terre. En quoy clairement il demonſtre ce qui eſt dit, c'eſt que l'eau couuroit toute la terre: & par ſpecial commandement de Dieu fut deſcouuerte, puis qu'il dit: Et moins retourneront à couurir la terre: en ſorte, meſſieurs, que ceſte-cy eſt la forme ſelon laquelle la terre fut, & eſt deſcouuerte des eaux. Et puis que ceſt œuure & miracle ſe doit attribuer à Dieu ſeul il n'eſt beſoin que nous recherchiõs autres cauſes, ne raiſons au ciel ou en terre, de ſeichereſſe ny d'influence. MEL. Vous l'auez bien declaré, & croy certainement qu'il eſt ainſi cõme vous le dictes: mais il me ſemble que de ce qu'auez dit, s'enſuit, que non ſeulement ſe deſcouure la terre, par miracle, mais encore miraculeuſement demeure ainſi deſcouuerte: & que touſiours Dieu faict miracle, & choſe ſupernaturelle, en la conſeruant en tel eſtat. FLO Cela n'eſt pas ainſi, pource que le ſeul cõmandement de Dieu ſuffit: car l'eau & la terre maintenāt demeurent ſans nouueau miracle, auec le ſeul premier, & celuy ſeul ſuffit pour cõtinuer ainſi, ſans aucũ autre nouueau: veu que les creatures naturelles ne ſont deſobeiſſantes, comme l'homme. Auquel pour ſon inclination, & promptitude à deſobeir, eſt beſoin ſouuētesfois d'ordonner

ner & defendre vne mesme chose. SIL. I'ay entendu ce que vous auez dit, ce qui me plaist beaucoup, & pour tel ie l'approuue, & croy: mais neãtmoins me semble que de cecy pourroit bien suruenir vn inconueniẽt d'importãce. C'est que presupposãt cecy estre veritable, sçauoir est, que le descouurement de la terre se fit ainsi au cõmencement par miracle, encore que Dieu n'en face de nouueau pour la soustenir: & qu'estant comme vous dites, la force de ce premier precepte suffisante, sẽble qu'il se pourroit dire, que les eaux de la mer estans ainsi forcees, & violẽtement diuisees & empeschees d'enuironner la terre, apres eussent esté leuees de leur lieu & situatiõ naturelle, qu'elles auoyent premieremẽt. Et pour euiter l'inconuenient de ceste force, deuoyent peut-estre, ces astrologues & philosophes, cercher les causes & forces naturelles, que vous auez dites, pour à icelles attribuer tel effect. FLO. Vous vous trompez en cecy, parce que nous deuiõs plustost considerer l'opposite, à cause que si la seicheresse de la terre, & influence des estoilles, eussent, cõme ils dient, fait separer l'eau par force: alors on eust peu dire, que force & violence faisoiẽt cecy, puis qu'vne creature forçoit l'autre à laisser son propre lieu & naturel. Mais cecy ayãt esté fait par la volonté & commãdement de Dieu, lequel est createur, entreteneur & gouuerneur de toute nature humaine, & n'ayant les choses plus de proprieté d'inclination, de force, ny de lieu, que ce qui depend de la diuine volonté, on ne peut dire que ce soit chose violente, que l'execution du commandement de Dieu, demeurant l'eau au lieu par luy ordonné, encore qu'elle n'enuironne toute la terre, comme elle faisoit au commencement. Veu qu'on ne peut dire que ce soit chose violente ny contraire à l'inclination naturelle, ce qui procede de la volonté & commandement du Roy de nature, duquel nous sçauõs & croyons qu'il gouuerne & dispose toutes les choses, auec tres-grande sapience: certainement non plus: mais encore beaucoup moins, qu'on pourroit dire que vous ferez violence en vostre maison, en ordõnant qu'on changeast vne quesse d'vne place en l'autre, pour certaine cause ou respect. De sorte, messieurs, que l'eau ne reçoit tort ne violence aucune, pour ne circuir la terre, & demeurer en obeissance separee, iusqu'à ce que si

c'eſt ſon bon plaiſir, en la conſommation du monde quãd les beſtes brutes, & les choſes meſlees ſerõt diſſipees & conſumees, n'ayant plus affaire de lieu, derechef il viendra à cõmander qu'elle enuironne encore vn coup la terre, comme elle faiſoit en ſon commencement. MEL. Vous nous auez biẽ reſolu les doutes qu'auions propoſees & croy que le ſeigneur Siluio ſoit content de ſa part. SIL. Certainement ie le ſuis, & tant, qu'ayant eſgard à ce qu'a dit le ſeigneur Florio, il me ſemble que celuy ne ſeroit Chreſtien, qui ne croiroit qu'il ne peut eſtre choſe plus naturelle à l'eau, ny aux autres elemens, que d'obeir à Dieu & faire ſa volõté, & que ceſte obeiſſance ne peut eſtre appellee force. Mais puis que nous auons temps & commodité pour cecy, ie veux maintenant faire du philoſophe, & veux demãder aucunes choſes, en ce qui concerne la ſituation de l'element du feu, puis que, comme auez ia dit, & tous afferment, le feu circuit l'air, & demeure deſſus les autres elemens, quelle eſt la cauſe que nous ne le voyons, veu qu'il eſt d'vne couleur ſi luiſante & claire, au moins pendant les claires & ſeraines nuicts, quand il n'y à ne Soleil, ny nues qui le puiſſe empeſcher. Et encore ie vous demande pour quelle cauſe le feu, puis que nous le voyons icy, ſi toſt qu'il n'a aucune matiere pour bruſler, & d'où il ſe puiſſe nourrir, ſubitement s'eſteindre, de quelle choſe il ſe nourrit la haut, meſmement n'ayant aucune humeur à conſumer. Pource que conſiderant cecy, i'ay quelquesfois ſoupçonné que c'eſtoit vne choſe vaine, ce qui ſe dit, que deſſus l'air il y ait du feu: & ie croirois pluſtoſt que tout fuſt air iuſques au ciel, ne doutant point de l'air, puis que ie le vois. MEL. Ie n'euſſe iamais penſé qu'euſſiez ſi bien douté, & à l'vne de vos doutes, i'euſſe bien ſçeu reſpondre, mais le ſeigneur Florio vous pourra mieux ſatisfaire. FLO. De vos deux doutes, ſeigneur Meliſee, la premiere procede de vouloir pluſtoſt croire au ſens, qu'à la raiſon, & pource que ne voulez autre choſe croire, que ce que vous voyez auec les yeux: & le ſecond vient de ce, que n'auez bien entendu la nature de l'element du feu: ie vous veux donc ſatisfaire en tous les deux. Mais neantmoins il ſeroit bien raiſonnable, ſi bien n'auez entendu

cecy, qu'au moins vous n'eussiez doute du lieu & situation du feu: principalement veu que vous sçauez que c'est l'vn, & le principal des quatre elemens, & que de necessité il doit auoir quelque lieu, lequel ne peut estre autre, que le plus haut, puis que le feu est plus leger de tous, comme confesse & enseigne toute la philosophie du monde. Et pource i'ay dit, que la cause de vostre premiere doute est, que vous croyez plustost au sens qu'à la raison, veu que vous iugez du feu elementel & simple, par le meslé & materiel, que nous auons, & duquel nous vsons icy, & pourtant vous semble que comme cestuy-cy à couleur, & se void & iuge en la chandelle, ou au charbon allumé, qu'ainsi se doit voir l'autre. Ce qui est tresgrande erreur, pour la grande difference qu'il y à de l'vn à l'autre: veu que celuy dont nous vsons n'est vray feu, mais vne certaine chose allumee, & ardente de feu, partant qu'il est espais & quasi ombrageux meslé, & composé: & l'autre au contraire, tres-rare, & inuisible, comme maintenant verrez. L'espesseur donc & ombrage de ce feu materiel, se void tous les iours clairement, pource que si aupres d'vne chãdelle allumee on en met vne autre, soudain la flamme & lueur d'icelle fait vne ombre, laquelle elle ne feroit point, si la flãme n'estoit ombrageuse Et encore ce le demonstre clairement, qu'on void que ce qui est derriere vne flamme de feu est caché, en sorte qu'on ne le void point, pource nostre veuë ne peut passer au trauers de ce feu: & l'autre elemẽtel en sa sphere est dix fois plus rare que l'air, & s'il se trouue aucun element simple, sans aucune mixtion (comme enseigne Aristote) tel est le feu, parce qu'il est proche du ciel, & à moins d'occasion de se pouuoir mesler: donc si l'air, pour estre de tant moins rare que le feu, ne peut arrester nostre veuë, mais plustost elle passe librement sans le voir, en sorte, que si ce n'estoit par l'attouchement, & par le mouuement d'iceluy, moins par la veuë pourriez vous dire, ne croire, qu'il y eust de l'air: pour quelle raison dõc vous esmerueillez-vous, que ne pouuez voir le feu en son lieu, veu qu'il est beaucoup plus rare, & transparant que l'air; Et respondant à ce que vous dites, qu'il est coloré & luisant, ie dis que c'est erreur, pource que le feu

en ſa ſphere n'a aucune couleur ne ſplendeur, veu qu'en vn corps ſimple,cõme il eſt,ces qualitez ne peuuẽt eſtre ne demeurer,pource qu'elles prouiennẽt de compoſitiõ des elemẽs:& encore ſi la rareté de l'air(s'il n'eſt deuenu fort eſpais)n'eſt capable de couleur,de combien moins le ſera le feu,trop plus rare & ſimple?Quant à ceſte ſplẽdeur & couleur que voyez au feu materiel & cõmun,ie vous ay dit qu'elle procede de ſa meſlange, & compoſition.Et eſtoit de beſoin, que le feu elementel fuſt ainſi tranſparant & inuiſible:car s'il eſtoit ſemblable à celuy d'icy bas,il euſt empeſché la veuë des planettes, & des eſtoilles. De ſorte,meſſieurs,que vous n'auez raiſon de douter du feu,ny de ſon lieu,à cauſe que ne le voyez: & moins encore en la ſeconde doute que vous faites de ce q̃ là haut il n'a point de nourriture,n'y choſe qu'il puiſſe conſumer,pourautant que le feu n'a beſoin de cela, ſinon quãd il eſt en eſtrange matiere & hors de ſa place & ſituation,comme vous voyez en iceluy duquel nous vſõs tous les iours:mais en ſa propre matiere,& lieu,n'a beſoin de choſe aucune pour ſa nourriture,pource qu'il eſt en ſa propre ſituation & lieu:comme l'eau & la terre n'en ont beſoin aux leurs,leſquels elemens eſtans tirez hors de leur place, s'il ne ſont ſouſtenus de quelque autre matiere,ne s'arreſtent iuſqu'à ce qu'ils allent en leur lieu,auquel ils repoſent. Ce que meſme fait le feu en ſa ſphere,en laquelle il ſe maintiẽt en ſa propre qualité,sãs qu'il ait beſoin d'humeur aucune.Pourtãt,meſſieurs,faites moy ſe bien de ne douter plus de ceſte philoſophie, veu qu'elle eſt ſi claire & facile à entendre. S I L. Quãt à moy,ie me tiens pour content de ce qui a eſté reſpõdu, & croy fermement la ſituation des quatre elemẽs. Et ne croyez point que ie doutaſſe tant que ie vous diſois,car ie l'ay fait ſeulemẽt pour vous faire dire ce qu'auez dit: & encore vous demãderois-ie volõtiers aucunes autres choſes touchant ce propos,mais il n'eſt poſſible,pource qu'il faudroit interrõpre noſtre deuis pour les perſonnes qui arriuẽt icy.Le reſte dõc ſera pour vn autre iour plus commode, auquel nous deuiſerons plus longuement. MEL Vous dites bien qu'on ne parle plus d'auiourd'huy de ceſte matiere,afin que ie la puiſſe mieux gouſter.



DIALOGVE DES METEORES.

ENTRE-PARLEVRS, Melisee, Florio, Siluio.

ARGVMENT.

En ce troisiesme Dialogue, briefuement est declaré comme se font & d'où procedent les Nuës, les Pluyes, les Neiges, la Gresle, la Rosee, la Bruine, les Brouillats, les Tonnerres, la Foudre, les Esclairs, & les Cometes qui apparoissent en l'air, & comme se cause le tremblement de la Terre.

MELISEE.



SI bien il me souuient, Seigneur Siluio, auiourd'huy fait le huictiesme iour, q̃ par fortune, nous estions tous trois assemblez, comme de present, en ce mesme lieu: & lors le seigneur Florio se promenant par ce pré, nous dit, & fit entendre aucunes choses assez delectables de la situation de la terre, de l'eau, & des autres elemens, lesquelles de vray me pleurent tant, que maintenant ne me seroit ennuyeux l'escouter, si encore il vouloit dire quelque chose de ce mesme subiet. SIL. Vous m'auez osté de la bouche le semblable, car ie voulois aussi mettre ce propos en auant, & le prier de continuer ce qu'alors de luy-mesme il eust fait, si ceux ne fussent suruenus, qui nous interrõpirent. FLO. Il y a tant peu de gẽs qui prẽnẽt plaisir de parler de telles choses, & qui se trauaillẽt pour les entẽdre, que peu volõtiers i'en parle, si ie n'en suis interrogué: mais pour ce faire il n'est besoin de me prier, car ce que i'en sçay, i'ay plaisir de le cõmuniquer & ẽseigner à tous. SIL. Puis qu'ainsi est, & que nous auõs bõne cõmodité, ie delibere de me faire maintenãt Philosophe. Et ayãt l'autre iour entendu cõment &

pour quelle cause la terre est descouuerte de l'eau,& cõme les elemẽs s'enuironnans sont ioints & serrez les vns auec les autres, & le reste que lors sur le mesme propos se recita, ie vous prie que nous entendiõs maintenant en quelles manieres sont engendrees ces choses que nous voyons tous les iours aduenir en iceux: dont viennent les nuës, les pluyes, les foudres, les esclairs, les tonnerres, & encore les Cometes, que aucunefois apparoissẽt, lesquelles quelquefois nous voyõs courir ardãtes, de sorte qu'elles semblẽt estoiles: & dõt vient que la neige & la gresle se congelent, la bruine, la rosee, le brouillats, & de quelle matiere ce font toutes ces choses: & d'auantage ie voudrois sçauoir dõt viẽt le trẽblement de la terre, auec tout le surplus de ce qui se peut dire de cecy, pource qu'il est fascheux de voir tous les iours ces choses, & n'entendre dont elles prouiẽnent, n'y cõme elles s'engendrent. MEL. Vous n'auez proposé vne seule chose en tout cela que ie n'aye tres grand plaisir d'entendre traitter, bien que i'en sçache desia vne partie, ayãt vn villageois aux chãps, qui le me declare: lequel croit certainemẽt que tout cecy soit ainsi qu'il dit, mais ce sont à mon iugemẽt de grãdes sottises que les siennes. FLO. Dites nous, ie vous prie, ce qu'il vous dit, car peut estre que ce vostre philosophe me releuera de quelque peine. MEL Sachez donc qu'il me dict, que l'eau qui pleut est eau de la mer, que les nues võt tirer en icelle: cõme nauigeãt sur la mer, i'ay souuẽtesfois veu, que les nues, venãs en bas, en façon de mãches, s'ẽplissent d'eau & soudainemẽt apres cela viẽt la pluye. Et les tõnerres se causent du combat de deux vẽt entr'eux cõtraires, & dure iusqu'à ce que l'vn veinque & surmonte l'autre. Et les Cõmetes souuentesfois se voyent, pource que ce sont estoiles, qui apparoissent à certain temps & celles que nous voyons courir ardãtes, ce sõt estoilles qui courent, & vont d'vn lieu en autre. Et ainsi il me dit beaucoup d'autres bõnes choses, auec lesquelles il se retrouue plus contẽt & heureux, qu'Aristote auec tout son sçauoir. FLO. Vostre villageois n'est seul de ceste opiniõ, car la plus part du vulgaire croit qu'il soit ainsi: & ne vous en esmerueillez, car on trouue de celebres philosophes, qui ont dit sur ce propos plusieurs grãdes sornetes

que

que ie ne veux maintenant raconter, craignant de perdre temps: mais si le voulez sçauoir, vous les auez en Plutarque & Aristote, qui les escriuent. Mais le Seigneur Siluio à demandé tant de choses ensemble, que ie ne sçay s'il y aura du tẽps assez pour tout traicter, & moins sçay ie par quel costé ie dois commencer. SIL. Commencez dõc par tel poinct qu'il vous plaira, car du reste i'en tiẽdray bon conte pour vn autre iour. FLO. Toutesfois, si ie ne me trompe il en demeurera peu: car comme ie vous ay dit, ie ne me soucieray de l'opinion des autres, & moins d'alleguer les autheurs, mais ie suiuray la commune doctrine, & principalement celle d'Aristote Et encore ie vous asseure, que ce que ie diray sera auec toute briefueté, ne disant d'auãtage que ce qu'il me semblera estre cõuenable pour vous le faire entendre mediocremẽt: car pour traicter ceste matiere dés son commencement & fondemẽt, on auroit besoin de plus long temps, & que vous eussiez d'autres principes, lesquels on ne peut dire sçauoir en vn iour. MEL. Il est besoin de faire ainsi: car encore moins voulons nous tant trauailler pour l'entendre si subtilement, estans contans de l'entendre du mieux que nous pourrons FLO. Sçachez dõc messieurs, que pour bien entendre tout ce que desirez sçauoir, qui est, de quelle cause procedẽt ces choses, est besoin d'en presupposer aucunes autres, cõbien qu'elles ne se puissent si bien traicter, cõme il seroit necessaire. Ne vous ennuyez donc de les escouter du commencement: car en la fin on verra le profit & l'vtilité qui ressortira de les auoir ouyes. SIL. Quand vous plaira nous escouterõs volõtiers. FLO. Vous deuez donc cõsiderer, que tout ainsi que de quatre elemens par l'influence du Soleil, & des autres estoilles, se font & cõposent toutes les choses meslees du monde, comme les animaux, les pierres, lés arbres, ainsique l'autre iour nous discourumes en vn autre propos: & par corruption reuiennent chacun en leur premier estat, comme tous les iours vous voyez: aussi semblablement deuez vous encore sçauoir, que partie d'vn elemẽt se peut conuertir & transmuer en vn autre, pource que la force du feu peut estre si grande dessus l'air, que l'air perd sa forme, & se transmuë en feu. Et au contraire le feu en air: ce que sẽ-

blablement aduient aux autres elemẽs mutuellemẽt:cõbien qu'a aucuns cela soit plus facile,aux autres plus difficile, l'accord ou conuenãce qui est entre leurs qualitez ou la contrarieté d'icelles. Et sçachés que cecy n'aduiẽt si subitement qu'en vn instant l'air se face ou eau, ou feu, mais qu'il faut qu'il precede certaines alterations, & degrez,ausquels ils sont disposez,cõme ordinairemẽt nous voyons que premier que l'air s'enflamme, & se cõuertisse en feu, il s'espessit & s'eschaufe, & se tourne en fumee, & apres il prẽd la forme du feu: ainsi aduient-il quand le feu se conuertit en air, comme pouuez voir en la pointe & extremité de flamme que ne luit ny ne retiẽt maniere du feu,ne d'air, mais d'vne certaine chose moyenne entre les deux. Et le mesme aduient aux autres elemẽs: dequoy ne vous est maintenant besoin d'entendre profondemẽt la Philosophie,& cause d'icelle, pource que ce seroit chose trop lõgue:mais sçachez qu'il est ainsi, & passons outre. SIL. Cecy est si bien fait,que cõbien que comme vous dites,on ne sçache la premiere cause de ce,nous voyons pourtant tous les iours qu'il est ainsi, & presque ie l'entens,quand ie voy vn drap de lin trẽpé d'eau sur lequel quãd la chaleur du Soleil donne,l'eau petit à petit se conuertit en vapeur & se tourne en air: & quãd on iette vne poignee de terre en grande quantité d'eau, premierement elle s'espand en icelle,& apres se desfait,& me semble qu'elle se cõuertit en eau: en sorte que comme ie voy cela,ie puis croire le reste,encore q̃ ie ne le voye. FLOR. Vous dites bien. Ayãt donc presuppose cecy,vous deuez sçauoir que la maniere selõ laquelle s'engẽdre & produit l'eau qui pleut,les broüillats,les bruines, les tõnerres,les neiges,& les autres choses q̃ vous demãdez, est telle: c'est qu'auec la chaleur du Soleil, & par son influence, & des estoilles en leur mouuement se leuent au dessus de la terre, de la mer, des fleuues & des lacs, plusieurs fumees, & vapeurs desquelles aucunes sont seiches, fort chaudes, & subtiles,cõme la petite fumee d'vne torche, & cela s'appelle exhalation : il y en à d'autres plus espesses, & plus humides,& non chaudes en tel degré, qui se nommẽt vapeurs: comme celles là que nous voyons monter de l'eau mise deuant le feu. Et sçachez que de la premiere exhalation

tion, ou fumee, que ie dis estre seiche, & fort chaude & subtile, se font & engẽdrent les Cometes, les foudres, les esclairs, les tõnerres & autres choses de mesme façon:& de la vapeur humide & espaisse, & moins chaude, se causent les nues, la bruine, la neige, la pluye, la gresle, & la rosee:& tantost ie vous declaireray apertement cõment, & en quel tẽps se fait cecy particulierement:mais pource que toutes ces choses se formẽt en l'air diuersemẽt, & en diuers lieux, il est besoin de dire premieremẽt leur diuerse situation & dispositiõ qui cause telles choses. Et pour tant vous deuez sçauoir, que cest element de l'air qui circuit la rondeur de leau & de la terre, & s'estend iusques à la sphere, ou element du feu (cõme nous disions l'autre iour en ce mesme lieu) n'est en tout disposé & qualifié d'vne mesme maniere en haut, en bas, & en son milieu, & pourtant nous le conceuons diuisé en trois regions ou parts desquelles la plus haute est tousiours fort chaude, tant pour son mouuemẽt, lequel en ce lieu est plus grãd, pource qu'il est plus proche du mouuement du ciel que pour le voisinage du feu, lequel l'enflãme:& la partie plus basse d'iceluy, & plus proche de laterre est (mesmement) chaude, à l'occasion de la reflexion des rayons du Soleil, qui reflefchissent de la terre, & par les ja dites vapeurs, & exhalations chaudes qui sortent d'icelle: & l'autre partie de l'air qui est entre ces deux, est notablement tousiours froide, parce qu'elle est esloignee de la chaleur du feu:& qu'a icelle n'atteint la reflexiõ des rayons du Soleil, & ne se meut tant que la plus haute, & la froidure de ceste region du milieu, se fortifie & renforce d'auantage, pour estre circuite de la chaleur de deux autres regions, haute & basse : ce que les philosophes nomment Antiperistase, qui n'est autre chose que la contrarieté & compression que fait vne qualité cõtraire à vne autre, l'enuirõnant de toutes parts, ne la laissant estendre ne sortir. Ce qui fait que la vertu & force de ceste qualité ainsi enclose se rẽd plus forte, & de plus grande efficace, se resserrant & vnissant, cõme nous en voyons l'experiẽce en nous mesmes, pource qu'en Hyuer nous auons plus de chaleur & force en l'estomac : car quand la chaleur naturelle est enuironneé & resserree du froid, elle se restreint & fortifie d'auan

d'auantage : & au contraire en L'Esté : pource qu'elle ne trouue resistance, se relasche & diuertit : ce que mesme aduient au feu, & beaucoup d'autres choses: & pour cela encore, ceste regiõ du milieu est plus froide & auguste en Esté, pource qu'elle est restreinte de la chaleur de la basse, laquelle alors est plus grande, que la force des rayons du Soleil. SIL. I'ay autrefois ouy deuiser de ce que vous auez dit de l'air, cõbien que ce n'ait esté si distinctement, cõme maintenãt: iusques icy i'ay bien tout entendu, passons plus outre MEL. Ie l'entens aussi, & à ceste heure ie voy, que ce cõuiét auec la raison naturelle, qu'on dit que si vne cité est bastie en mõtagne, ou bien en vn lieu haut, elle est plus froide qu'vne autre qui sera en lieu bas, encore q̃ toutes deux soyét en vne mesme situation & climat. Pourtant de ce que vous auez dit, on peut comprendre, que le haut touche la regiõ du milieu, & participe du froid d'icelle, & ne participe tant de la chaleur de la basse, de laquelle l'autre iouyt. FLO. Vous dites bien & pour ceste mesme raison se conserue tãt la neige sur les hautes montagnes, qu'elle dure toute l'annee : & en la pleine & lieu bas, elle se fond incontinét Or puis que vous entendez cecy, venõs maintenant à ce q̃ vous auez demãdé, & traitõs premieremẽt des choses qui s'engendrẽt de l'humide vapeur, qui sont les nues, l'eau, la pluye, la bruine, la rosee, les foudres, & les gresles: & venãt à cecy, ie dis, que les vapeurs humides, chaudes, qui mõtent & se leuent au dessus de la terre(quand sa chaleur est suffisante pour ce faire) montant iusqu'a la moyẽne region de l'air, que i'ay dit estre froide, ou auec la force de l'air froid, lequel naturellement estreint, elles s'epessissent, & engrossissent tãt qu'il se fait ce q̃ nous appellõs nues: lesquelles sõt plus grandes ou moindres selon la quantité des vapeurs: & apres q̃ les nues sont ainsi faites, l'air les meut d'vn costé en vn autre, iusques a tant qu'auec la force des rayons du Soleil, estreintes cõme vne espõge, & abandonnees de la chaleur qui les a portees la haut, toute leur humidité se conuertit en eau, laquelle auec sa pesanteur retourne en bas & fait la pluye. Ce que pourra facilemẽt entẽdre qui voudra cõsiderer les vapeurs d'vn alẽbic, cõme elles mõtẽt auec la force du feu, & retournẽt en bas sortãs dehors par

par le canon de l'alembic. Donc de ceste eau qui ainsi pleut, a accoustumé de s'engendrer la gresle, quãd le froid de l'air est tant grand, qu il est suffisant pour congeler les goutes, autant qu'elles descendent: lesquelles se font rondes pource que ceste forme est plus disposee & aspre à resister à l'air, par lequel elles passent: & encore pour ce que l'element de l'eau naturellement s'encline & appete ceste forme Et quant à la neige, de laquelle encore vous voulez sçauoir, ie dis qu'elle se fait de ces mesmes nuës, en lieux fort hauts & fort froids, là où la froidure de l'air est tant grande, que les nuës se congelent auant qu'elles soyent conuerties en eau, & ainsi congelees, la pesanteur les tire à terre, en pieces, en mesme forme qu'elle estoit dedans les nuës Et cecy, cõme desia i'ay dit, aduient aux lieux hauts & froids, & non aux chauds, pource qu'en iceux la chaleur de la premiere region est suffisante pour fondre la neige, deuãt qu'elle arriue en terre, encore que aucunesfois elle s'engendre bien aussi en la secõde. SIL. Cõmbiẽ que ie vous interrõpe le parler, craignãt de l'oublier, ie vous prie seigneur Florio, dites moy premier que passer outre, ce que maintenant ie vous veux demander de la pluye, c'est, quelle peut estre la cause qu'en Esté cõmunement ne pleut: veu qu'en ce temps il n'y a faute de la force du Soleil, pour tirer à soy les vapeurs humides qu'auez dit, & mesme que la region de l'air est plus froide alors qu'en Hyuer, pour congeler les nuës & engendrer l'eau? FLO. Ie le vous diray volõtiers, Scachez donc qu'a cause que le Soleil en Esté frappe plus droit auec ses rayons, s'aprochãt de nous, & dure plus de tẽps icy, pour cela il opere, & eschauffe d'auãtage: & la regiõ de l'air inferieure & basse, en est beaucoup plus chaude: en sorte que luy mesme cõsume en icelle toutes les vapeurs qu'il à tirees à soy, lesquelles ne peuuent monter ni paruenir iusques à la moyẽne regiõ, pource que deuãt qu'y arriuer elles se conuertissent en exhalations, & sont dissipees, iusques à ce que le temps estant d'auantage reffreschy, le Soleil est suffisant pour les attirer à soy, & non pour les consumer: & apres qu'elles sont conuerties en eau, elles tombent derechef: ce que la terre & l'eau reçoiuent, pour le luy rendre vne autrefois: & en ceste maniere,

donnant

donnant & receuant, s'entretiẽt cest ordre merueilleux, que Dieu a mis en toutes les choses. SIL. Ceste raisõ me plaist, quand à ce qui touche la pluye: venõs maintenant à la gelee blanche, & à la rosee, qui souuentefois profitẽt beaucoup aux bleds Et encore que ie vueille entendre dõt procedẽt la broüee ou brouillas, si ne le voudrois ie iamais voir, pource qu'il est trop dõmageable en ce pays. FLO. La rosee se fait quand la vapeur humide, que le Soleil du iour tire à soy, est petite & subtile, & n'y à chaleur qui suffise à la tirer, iusques à ladite region du milieu, ny n'a le Soleil force pour la consumer: & venant la nuict auec la froidure d'icelle, se cõuertit en eau, en ceste premiere region, & se fait & engendre la rosee, qu'ordinairement nous voyons en temps temperé Ce que mesme aduiẽt quãd il est Hyuer, & la froidure de la nuict est tãt grande, qu'elle à force d'englacer lesdites vapeurs, & les cõgeler, les conuertissant en gelee blãche, que les Latins appellent bruine: & pourtant nous võyos ceste gelee blãche aduenir au tẽps froid, & la rosee au chaud: & l'vne & l'autre se font aux iours que l'air n'est point agité, en sorte qu'il les puisse leuer en haut. Et le brouillas, lequel vous voyez, s'engendre quãd ceste mesme vapeur est encore plus subtile, & auec si peu d'humidité, qu'elle n'est suffisante pour se conuertir en eau, qui puisse tomber en bas, comme la rosee: & est de chaleur si debile, qu'elle ne peut arriuer ny monter au lieu plus haut, & ainsi nous la voyõs pres de la terre, cõme fumee, & de nous est appellee brouillas, lequel souuentefois est consumé, & dissippé du Soleil. En sorte que vous voyez maintenant comme de toutes ces choses la matiere est vne mesme, excepté que selõ la quantité, la disposition du lieu, & du tẽps, elle se tourne en diuerse maniere, & engendre de diuerses choses, cõme il a esté dit. Et respõdant au reste de ce que demandez, ie dis que le tõnerre, les esclairs, & les foudres encore, s'engendrent en la mesme region, en la maniere qui s'ensuit. Desia ie vous ay dit, que de deux fumees & vapeurs qui montent de la terre, & s'esleuent en haut, ce qui est sec & chaud, s'appelle exhalation. Or sçachez que ceste exhalation par sa seicheresse, & plus grande chaleur auec force & vitesse va en haut, & peut aucunefois auec impetuo-

impetuosité trauerser la region secōde, & froide de l'air, & arriuer iusques à la tierce chaude & plus haute, où se font les Cometes, en la maniere que ie vous diray puis apres. Mais le plus souuent aduient qu'en la premiere region, ceste exhalation trouue aucunes nuës, qui ont esté engendrees, comme nous auons dit, de vapeur humide, lesquelles sont arriuees deuāt, ou auec ladite exhalation: dont celle empeschee, & enuironnee de la nuë ia froide & humide, se ramasse & reserre, iusqu'à ce que le chaud estant fort estreint du froid, par cest effet que nous auons appellé Antiperistase, pource que nostre langue vulgaire n'a mot qui le signifie, s'efforce& eschaufe d'auātage, & naturellemēt va cherchāt par où il puisse sortir, & en fin rōpt:& brise la nuë:& de ce rompement, non autrement que du brisement d'vn parchemin, & parce que le chaud passe par l'humide, se cause vn certain son, que proprement est ce que nous nommons Tonnerre, semblable à celuy qui se cause d'vn fer chaud qu'on met en l'eau, ou comme nous voyons souuent aux choses humides, qui enferment en soy quelque vent ou air chaud, cōme vous pouuez auoir fait experience au gland, ou au marron, le iettāt au feu entier sans la rōpre, lequel se creue auec vn certain tōnere: & ceste exhalation, laquelle de telle maniere sort ardante, par la collision ou rupture de la nuë, (cōme vne pierre à feu batuë auec le fusil, s'enflāme) cause la lumiere ou splendeur, que nous appellons Esclair. Et saillant en ceste maniere impetueusement dehors, aucunefois en bas, vne autrefois de costé, & autre en haut rōpant la partie de la nuë, qui est la plus debile, vient à sortir auec telle violence, & force si grande, que toute chose qu'elle trouue, quelque forte & dure qu'elle soit, elle la rōpt & deffait:& est tant subtile, qu'elle peut penetrer les vestemens de l'hōme sans aucun dōmage, luy brisant les os, qui est ce que nous appellōs foudre. De maniere que toutes ces trois choses se causent ensemble en vn temps, c'est à dire, la foudre, qui est ce qui sort: l'esclair qui est la splendeur qui engēdre la lumiere:& le tonnerre, le son que nous oyons. Cōbien que ce mot esclair proprement aucuns veulent que ce soit quād l'exhalation ne sort dehors, & ne vient vers la terre, mais se rompt vers l'autre

costé que i'ay dit:ou quand sa matiere & substance est si petite, qu'en ce rompemẽt(& inflammation)elle s'est du tout consumee,& n'a apporté autre dommage ny effect. MEL. Encore veux ie faire quelques questions, cõme le Seigneur Siluio:dictes moy ie vous prie, si toutes ces choses que vous dites se causent en vn mesme temps, pourquoy on voit l'esclair premier qu'on oye le tõnerre. FLO. Cela vient de ce que le sens de la veuë est plus grand & prompt que tous les autres, comme nous experimentons tous les iours: pource que si nous voyons couper vn arbre, ou vn bois de loin, nous voyons donner le coup, & n'entendons le son d'iceluy, iusques à tant que celuy qui le donne hausse le bras pour en donner vn autre. Ce que dõne à entendre Aristote en la vogue d'vne galere: pource que nous voyons entrer les rames dedãs l'eau, & n'en entẽdons le son, iusques à ce qu'elles soyẽt haussees, pour les remettre derechef. MEL. Vous dictes vray & i'ay cõsideré cecy quelquefois: mais dictes moy, est il certain ce qu'aucuns afferment, & ce que i'ay leu, qu'vn chapeau de Laurier mis sur la teste a vertu de deffendre de la foudre. FLO. C'est vne chose que ie n'oserois asseurer: mais Pline au liu. 13. chap 30. & autres autheurs le dient, pource que le Laurier iamais ne fut touché de la foudre, & on dit qu'vn Empereur, quand il tonnoit, se couronnoit la teste des branches: mais plus veritable est ce que les autres ont escrit, c'est que celuy, lequel se mettra dessous terre quand il tonne, sera asseuré de la foudre, pource que iamais ne s'est trouué, que la foudre ait penetré plus de cinq pieds dedans la terre. Encore d'autres affermẽt que la foudre ne peut frapper celuy, lequel se vest de peau de loup marin, & que pour cela se faisoyent d'icelles les tentes & pauillons des Capitaines & Empereurs Romains. MEL. Ie voudrois plustost me fier à ce que vous dites des caues & lieux sous terre, qu'à ces peaux: au moins si ce qu'on dit est veritable, qu'auec la foudre tõbent des pierres, lesquelles on m'a monstrees quelquefois, affermant que s'en estoyent. FLO. Vous dites bien, & quãt aux pierres il aduiẽt aucunefois. Ce que cõfesse Aristote au liure troisieme des Meteores: & dit que comme en la terre se produit & engẽdre des pierres & metaux, de la meslange des

des exhalations & vapeurs humides: ainsi, & non autrement, du serrement de l'exhalation de la nuë humide, & froide, s'elle dure trop, se congelent, & font ces pierres, lesquelles souuentefois tombent auec la foudre Et pource que nous ne mettrions iamais fin à cecy, venons aux Cometes, & tremblement de la terre. Quãt à ces Cometes, ie vous ay dit comme elles se font de l'exhalation ou fumee chaude, qui monte de la terre en la tierce & plus haute region de l'air: maintenant oyez comment, pource que veritablement c'est chose digne de consideration. Sçachez donc, que par la force des rayons du Soleil, & par l'influence d'aucunes malignes planettes & estoiles, mõtent de la terre cesdites exhalations, mesmemẽt en l'Automne, à cause de la grande seicheresse, qui alors y est: & icelles ne sont si communes cõme les autres impressions: mais sont certaines fumees visqueuses, grosses, chaudes, & fort oncteuses, qui par la mesme influence, & par leur chaleur, montent iusques à ceste haute region, se resserrant, & se faisant chemin: là où estant arriuees, desia cõuerties en vn corps, auec le mouuement de l'air chaud, & aussi à raison du voisinage de l'element du feu, s'enflamme, & se fait ce que nous appellõs Comete, rendant vne certaine splendeur comme vne estoille, ainsi que nous voyons tout le tẽps qu'elle dure, par la distãce & hauteſse qu'elle a de la terre: & pource qu'elle se meut auec le mouuement du Ciel (car aussi ceste region de l'air à son mouuemẽt, cõme i'ay desia dit) & la cause pourquoy elle dure tant de iours ardẽte, est pource que sa matiere est visqueuse & oncteuse, cõme vne petite lumiere dedans l'huile d'vne lãpe: & encore, pource qu'elle tire à soy des autres exhalations & fumees, lesquelles apres montẽt de la terre, & d'icelles se nourrit. Ces Cometes sont de diuerses façons, c'est à dire aucunes cornues, les autres auec les cheueux, qui est la raison pourquoy elles furẽt nommees Cometes, de Komi, parole Grecque, qui s'interprete cheuelure, ou cheueux: & pourtãt la Comete est appellee des Latins, estoille cheueluë, cõbiẽqu'elle ait d'autres nõs selon la forme & couleur, dõt ie ne veux maintenãt parler, pource que cela succede selon la disposition & situatiõ de la matiere, ou exhalatiõ: c'est qu'estãt plus gros &

espais le dedans que le dehors,ou parce qu'elle n'est esgalement enflammee de toutes parts, ou qu'elle est longue & non bien ronde,& d'autres formée semblables Et de là ont origine les diuers nõs que Pline & Aristote luy donnent: mais communement toutes sont nõmees Cometes , & n'est besoin que nous nous amusions à chose de si peu d'importance.Les Astrologues traictent cecy à suffisance,attribuant leurs diuerses formes &façõs, à diuerses planettes,par l'influence desquelles elles sont engendrees:disans qu'aucunes d'icelles sont causees de Iupiter,& quelques autres de Mars,& d'autres ainsi,selon le nom des autres planetes, & leur dõnent diuers noms, comme Rose, Lance , Olata, & Matutina : & les autres diét ce que chacune d'icelles pronostique, ce que ie laisse à dire,craignãt d'estre prolixes:celuy qui voudra voir cecy pleinement,lise Ptolomee,Albumasar,Leopolde, & Guy Bonat.Les Cometes, comme i'ay desia dit cy dessus,ont tant de similitude auec les estoilles, en l'apparẽce,que plusieurs trõpez par la veuë , ont creu le mesmes, que vostre villageois : c'est , que veritablement fussent estoilles,lesquelles fussent assises en quelqu'vn des cieux: mais nous auons demonstré combien ils se sont trompez & est fausse leur opinion,auec l'authorité d'Aristote & des meilleurs Philosophes. MEL. Certainement, seigneur Florio, vous auez declaré cecy fort bien , & croy que ceux se trompent de beaucoup, qui pensent que les Cometes soyent estoilles: mais ie voudrois sçauoir si quelq'uvn ne vouloit croire cecy,comme vous luy pourriez prouuer,puis que nous les voyons ordinairemẽt se mouuoir au ciel,comme des estoilles, & que l'air ne les iette ny haut,ny bas,ny envn costé nyen l'autre. FLO. En ces choses obscures l'authorité des sages deuroit biẽ suffire pour ceux qui l'entẽdent:mais outre ce il y àde suffisans argumens , lesquels conueinquent l'erreur de ceux principalement qui croyent, que les Cometes soyent estoilles. Premierement elles ne peuuent estre aucunes des planetes, pource qu'elles apparoissent le plus souuẽt hors du Zodiaque , & les planetes iamais ne passent les limites d'iceluy,&moins peuuẽt estre estoilles fixes,veu qu'elles ne sont fermes en vn lieu comme estoilles: mais

ont

ont diuers mouuemens, & changent de place, en sorte qu'elles ne sont ne l'vne ne l'autre,& pourtāt ce ne sont estoilles:&encore cecy se void clairement,pource qu'elles ne durent en vne mesme grandeur & splendeur, & n'a leur mouuemēt reigle ny ordre,&n'apparoissēt à certain,& ordonné temps,comme les autres estoilles: mais plustost nous voyons l'opposite,pour autant qu'elles se consument & finissent en bref temps. Il y à beaucoup d'autres differences,& dissimilitudes, par lesquelles lon peut conclure,que ce ne sont estoilles, mais bien ce que nous auons dit.Et quand à leur mouuement,il prouient à cause que la part & region de l'air,en laquelle elles aparoissent se meut aussi,& elles quād & quand,& aucunefois se meuuēt selon le succez des signes,par l'influēce de la planete,qui meut & enflamme ceste exhalation, de laquelle la Comete est engendree. SIL. Il n'est besoin d'employer plus de temps à cecy,car nous croyons & entendons tout ce qu'en auez dit: mais dites moy ie vous prie,est il vray ce que communement on afferme, que les Cometes tousiours signifient & annoncent mort de Princes,ou pestilences, ou guerre ou famine,ou autres infortunes & malheurs? FLO. Ie ne veux respondre à cela comme Astrologue, combien que me tenez pour tel,pource que vous ne me croirez point, moins voudrois-ie que vous me crussiez: neantmoins Ptolomee & autres hauteurs,que i'ay nommez, escriuant ce que chacune d'icelles Cometes signifient, lesquelles ils dient qu'aucunes pronostiquent guerre,autres pestilences,& ainsi d'autres effets selon les formes,les couleurs, & leurs lieux, & pourtant leur donnent les noms que nous auons dit: & quand lon verra aucunes de ces choses, nous traitterons de cecy à suffisance si vous me payez bien Mais parlons maintenant par authorité,& histoire,& par experience,& encore par philosophie naturelle:Ie dis messeigneurs, qu'il est vray que tous sont d'opinion, que tousiours les Cometes soyent signes de quelque grand effet & infortune,& comme dit biē Virgile,*Nunquam cœlo spectatum impune cometam:*& Lucian, *Mutant regna cometam:* & se trouue tant d'authoritez & exēples des Cometes,qui sont apparues,& ont pronosti-

que la mort des Roys & Empereurs: & autres guerres & calamitez qui sont apres aduenues, que iamais ie ne pourrois acheuer d'en conter. Pline, Suetone & Seneque, en mettent aucunes, & toutes les histoires en sont pleines, & nous en auons veu aucunes de nos propres yeux, apres lesquelles sont ensuyuis les effets desia dits, principalement mort de Princes: desquelles choses encore qu'aucuns rendẽt la raison, ie tiens qu'elles sont enuoyees immediatement de Dieu, pour annoncer, & aduertir le chastiment & vẽgeance que sa diuine iustice veut faire, afin que les hommes se chastient de leurs pechez. MIL. C'est à mon iugement la meilleure raison, pource que par Philosophie ie ne sçay quelle cause naturelle on en pourroit donner. FLO. Aucuns en donnent veritablement, qui ne sont esloignees de la verité, pource que quand à ce que les Cometes pronostiquent seicheresse, & famine, ils dient que la cause est, qu'elles sont engendrees de la fumee & exhalation chaude Ce qui est argument que la terre, de laquelle elle a esté esleuee, demeure fort enflãmee & seiche: & icelle fumee se respendãt par l'air pource qu'elle est de mauuaise qualité, l'infecte & desseiche, dont se causent les seicheresses, & famines. Et encore elle altere les humeurs & pour cela s'en ensuyuent les maladies: pource que la vicieuse & mauuaise qualité & tẽperature de l'air engendre toutes ces choses, par la grande force qu'il à d'alterer & mouuoir les corps humains: lesquelles impressions aux corps & humeurs meuuent & inclinent aussi les esprits à passions & querelles. Et pource que les hommes resistent peu à ces passions, & inclinations naturelles, s'ensuit de cecy la guerre, & les mutations des regnes que les sages dient estre pronostiquees par les Cometes. SIL. Cecy me contente, quant à ce qui touche la seicheresse & famine, & encore quant aux maladies & guerres: mais au reste, quant à la mort des Princes, ie ne sçay pourquoy elles les touchent plustost que les autres: ie vous prie dites m'en la cause. FLO. En cecy i'aurois l'opiniõ, que desia ie vous ay dit: c'est que ce soyẽt particuliers aduertissemẽs de Dieu, mais pourtant ce qu'en dient les sages est, parce que les Princes sont plus delicats, & de nature plus passible, que les autres, tant

pour

pour les viandes desquelles ils vsent, que pour les delices & delicatesses, auec lesquelles ils ont esté nourris, & viuent, & pour cela s'alterent des premiers, & en iceux se fait plus prompte & notable impressiõ de l'air, & de l'influence: ce que mesme aduient aux enfans, & à ceux qui sont ainsi delicats. Telles raisons, & autres, sont coustumierement amenees comme naturelles, vaille cecy ce que lon voudra, car ie ne suis obligé à dauantage, que de declarer comme se font ces choses, & dont elles procedent: & non à dire ce qu'elles signifient, & de cela me reste peu. MEL. Ces raisons ne sont pas mauuaises, & quant au principal, vous l'auez assez bien dit: mais vous vous estes oublié de dire, qu'elles Cometes sont celles qui semblent estoilles, qui courent & disparoissent, dites le ie vous prie: car encore le vous auois ie demandé. FLO. Ie ne l'ay point oublié, car en fin ie le vous voulois dire, comme chose de peu d'importance, veu que cecy se cause au haut de la premiere region de l'air d'vne seiche & subtile exhalation, laquelle auec sa chaleur & l'air va d'vn costé en autre, iusques à tant qu'auec le mouuemẽt elle s'enflamme, auec tres grande vistesse brusle tout du lõg, & semble que ce soit vne estoille qui coure, & est le feu qui va la brustant, tout ainsi cõme qui verroit de loin brusler de la poudre en long espandue par terre, il luy sembleroit que le feu cheminast: c'est ce que dit vostre villageois, que ce sont estoille qui courent par le ciel. Et pource que tantost ie suis las, & est heure que nous entrions en la ville, ie veux dire en deux paroles dont procede le tremblement de la terre, laissant à part le nombre & diuersité d'opinions des philosophes que Pline, Seneque, Aristote, & antres tiẽnent touchãt cecy. Sçachez donques que ce tremblement se cause de certaines exhalations, & vẽts gros, qui par la vertu & force du Soleil s'engendrent dedans les cauernes & concauitez de la terre, lesquelles quand elles sont en grande abondance, & qu'elles n'ont aucune sortie, pour certains empeschemens: principalement la terre estant par humidité serree & retrainte, ou pource que lesdites exhalations qui par leur grossesse ne peuuẽt sortir dehors naturellement s'efforcẽt de cercher lieu pour pouuoir sortir, auec

si grande impetuosité, quelles font mouuoir & trébler grande partie de la terre, & aucunefois, auant le tremblement l'on oit certains sons en maniere de tonnerre, que cause l'air des cauernes de la terre, cerchant, comme nous auons desia dit, par où il puisse sortir. Et celuy qui aura enduré tous ces tremblemens, & indisposition que causent les ventositez au corps humain, combien qu'elles soyent en petite quantité & subtiles, quand elles suruiennent au cœur, ou à quelque autre membre d'iceluy, ne s'esbahira de sentir, que l'air & le vent face cecy en la terre. Ces tremblemens de terre, le plus souuét aduiénent aux lieux maritimes, & aux terres hautes & cauerneuses: & auec cecy ie conclus, touchant ce qui m'a esté demandé: & si ie ne l'ay sçeu declarer comme il est conuenable, pour le moins ie m'en ay bien sçeu en brief depescher. Pourtant allons nous en, car maintenant il est temps & s'il vous semble bon, entrons par ceste porte de Ceres, & nous irons en la place. SIL. Certainement vous auez tant bien declaré cecy, & de telle sorte que ie l'ay bien peu entendre: & vostre courtoisie m'a en telle sorte obligé, que ie ne vous ose importuner dauantage, bien que i'auois aucunes autres choses à vous demander, qui ne sont de moindre importance, ne moins plaisantes que les passees, c'est, dont vient la tormente de la mer, & pourquoy se mouuent les vents & les tourbillons, & en quelle maniere s'engendrent & se font les fontaines, & la naissance des fleuues, qui courét & sourdent tousiours sans auoir fin, & autres choses semblables. FLO. Si au commencement vous me l'eussiez demandé, i'eusse traité cela auec les autres choses, mais il est trop tard, & ne se peut s'il vous plaist, qu'il demeure pour vn autre iour, & que ce suffise pour maintenant. Et puis que nous sommes desia dedans la ville deuisons d'autre chose, car il ne manquera de matiere.

***

Fin du troisieme Dialogue.



DIALOGVE, LE BANQVET.

ENTRE-PARLEVRS, Ignico, Ordogno.

Au quatriesme Dialogue, premier du Banquet sont introduicts cinq Gentils-hommes, lesquels se rencontrant fortuitement, conuiennent de disner l'endemain ensemble, en la maison de l'vn d'entreux, & inuitent aussi vn sçauant Gentil-homme, nommé le seigneur Velasque lequel faict vn discours sur les banquets, à sçauoir s'ils doiuent estre permis ou non.

IGNICO.



ATTENDEZ moy vn petit, ie vous prie Seigneur Roderic, puis que vous & moy, comme i'estime, ne tenons qu'vn mesme chemin. Ro. Si vous allez à la grãde Eglise, vous dites vray. IGN. C'est pourquoy ie le dy: car ie m'en allois droit à l'Eglise. ROD Allons doncques, parce que ie suis si accoustumé de tenir ce chemin, que certainement aux iours ouuriers ie ne sçay point aller ouir Messe ailleurs: & aux festes, ie ne laisse d'aller faire mes prieres à la grande Eglise, apres auoir ouy Messe, en ma parroisse. IGN Ie ne puis croire que vous y venez par deuotion, ains plustost pour chercher compagnie, laquelle n'y deffaut iamais, & mesmes de fort sortable, & gratieuse ROD. Vous direz tout ce qu'il vous plaira: mais ie vous puis bien

asseurer que quand ie m'y achemine apres auoir ouy Messe, il n'y à iamais faute de bonne compagnie, pour deuiser, & entendre des nouuelles de toutes parts, s'il s'en presente. D'auantage ceux qui manient des affaires, trouuent assez de personnes pour negotier. Tellement qu'il semble que chascun soit tenu d'y faire vn tour vne fois le iour, tant pource qui concerne l'honneur de Dieu, * que pour ne sçauoir des affaires du monde. IGN. Vous auez raison Et veritablemẽt entre vous autres seigneurs de Seuile, vous pouuez vanter à bon droict d'auoir vn temple en vostre ville, qui surpasse en grandeur, hauteur & beauté, tous les autres du monde, d'autant que ie ne trouue point; que de toutes les plus belles Eglises que i'aye peu voir en la Chrestienté, il y en aye qu'on puisse parangonner à la vostre, soit en grandeur, soit en beauté: ores que possible il s'ẽ pourroit trouuer que l'vne qui la surpasse en richesses & en precieux ornemens. ROD. Certainement ie suis de ceste aduis: Et nous ne sçauons par trop louër nos ancestres, qui ont eu long temps y à le courage & le moyen d'ordonner & bastir vn temple si excellent & magnifique, tel que le nostre & encores aussi ceux là qui apres eux ont poursuiuis & paracheué vne si rare fabrique. Et si vous eussiez veu vne tres-belle partie de la muraille, qui tomba par terre, vous auriez beaucoup plus d'occasiõ de le louër dauãtage: pource qu'outre le merueilleux ouurage & artifice d'iceluy, il egaloit en hauteur, les cloches de son clocher. IGN. Ie l'ay ainsi entendu. & pour certain i'ay opinion que ce ait esté autresfois vne œuure admirable: & me semble, que craignans qu'vn semblable inconuenient ne vous aduiẽne, vous n'auez plus osé depuis bastir si hault. Mais neantmoins la fabrique de maintenant est si haulte, que celuy qui n'a veu la premiere, n'y trouue rien à redire. ROD. Descendons deça vers ceste porte, & cependant nos seruiteurs meneront nos monteures à l'endroit du clocher, où est nostre chemin ordinaire. IGN. I'en suis content. Ho voicy vn bon rencontre? Ie voy venir ensemble les Sieurs Beltramo & Ordogno faisons premierement icy nostre priere puis nous les irõs trouuer. Car ie m'asseure que nous aurons le loisir & du plaisir à discourir ensem-

* *La maisõ de Dieu toutesfois, n'est faite pour y traicter & parler des affaires mondains.*

ensemble. ROD. Ne vaut il pas mieux d'ouyr premieremēt Messe. IGN. Non parce qu'ils s'en pourroyēt aller cependant:& si nous estions trop tardifs à ouir la Messe des paresseux, qui se dit la derniere, ne nous peut point faillir. ROD. Vous dites bien, sus donc, faites vostre oraison courte, à fin qu'elle ne nous incommode plus que la Messe mesme. IGN. Que faites vous de bon, Messieurs. BEL. Nous parlions de vous maintenant. ROD. S'il estoit vray que vous parlissiez de nous à celle heure, les oreilles nous eussent corné. BEL. Ne donnons point, ie vous prie, commencement à nos discours par tels cornemens d'oreilles. Mais ie vous aduise bien, que vous estes demain semonds à disner de la part du Seigneur Dom Bermudes, qui est assis de là, & le Seigneur Ordogno & moy nous y deuōs trouuer:à la charge toutesfois de vous y mener auecques nous. ROD. I'en suis content d'autant que le repas & la compagnie ne peut estre que tres-bonne. Et puis que suiuant le Prouerbe, vn conuié en peut mener vn autre, ie semons aussi le Seigneur Ignico, qui est icy present. ROD. Vous sçauez assez que celle coustume estoit anciennement obseruee aux banquets qui se faisoyent à Rome, que ceux qui estoient inuitez, pouuoyent amener auec eux vn amy ou compagnon, qu'ils nommoyent ombre, & ce nous seroit à tous vne grande courtoisie, si le Seigneur Ignique nous vouloit aussi faire cest honneur. IGN. Quand bien vous ne me conuieriez point, ie ne laisseroy pourtant d'y aller: mais voicy venir celuy qui nous doit banqueter. Oyons ce qu'il voudra dire. Ie vous sçay bon gré, Seigneur Dom Bermudes, de vostre banquet, ores que vous ayez mis en oubly vos seruiteurs. Mais ie ne laisseray pourtant d'aller disner chez vous. BERM. Vous me ferez vn singulier plaisir: & nous vous oyrons disputer ensemble vous, & le Seigneur Beltramo touchant vos discours Philosophiques de l'antiquité:& le Seigneur Ordogno, Gentil homme, qui se plait aussi aux lettres, sera de la partie. Et puis, celuy qui se conuie soy mesme, est aisé. comme on dit communement, à contenter. ORD. Ains il me semble tout le contraire, parce qu'il est vray sēblable, que celuy qui presu-

me de se conuier soy mesme, n'est point desgarny d'appetit : mais sçachez que nous auons desia semond le Seigneur Ignico, & partant n'ayez point peur de luy. BERM. Ie n'ay crainte d'autre chose fors qu'il se vueille mocquer de nous, & qu'il ne s'y daigne trouuer, d'autant qu'il va mal volontiers aux festins d'autruy. IGN. Ie ne crains autre chose, sinon que quand on est à vos tables, vous voulez assommer les personnes, partant de sortes de viandes que rien plus. BERM. Vous vous trompez. Car on n'apprestе gueres bien les viandes en ma maison : Toutesfois vous mangerez de ce qu'il y aura, puis que ie ne vous pourroy traicter comme vous meritez. ROD. Vous ressemblerez tantost à vn Iardinier mien amy, lequel me conuiant vn iour, ensemble Madamoiselle Catherine, pour nous venir esbatre en vn sien Iardin, il taschoit de le nous persuader, disant, que nous y allassions comment que ce fust, parce qu'il nous feroit toutes les courtoisies du monde, voire plus que nous ne meritions. IGN. Certainement, Seigneur Roderic, ce villain auoit bonne grace. Toutesfois selon le dire du Gentil-homme du penache qui se pourmeine de là, il faisoit plus de tort à Madamoiselle Catherine, qu'à vous. ROD. Vous dictes vray, Seigneur Ignaco, & i'estime que s'il m'eut conuié tout seul, il ne se fust point mesconté en ce qu'il disoit, & possible qu'à la fin nous nous fussions trouuez parens. BEL. Soyez asseuré que toutes les fois que vous direz que les oreilles vous cornent, ou que vous murmurerez autrement, que ie vous prendray à party. Parlons donc ie vous prie d'autre chose & quant à maintenant, il me semble qu'aussi tost que le Seigneur Velasque se sera departi de la compagnie du Gentil'homme auec lequel il se pourmeine, nous ferons bien de le prier de venir aussi demain disner auecques nous. ORD. C'est tresbié dit, s'il luy plait nous faire ceste faueur, à ce que nos esprits soyent aussi repeus suffisamment comme nos corps ne peuuét faillir de l'estre. Et combien qu'il se pourmeine auecques ce sien amy, nous ne deuons faire difficulté de luy parler, & de le semondre par mesme moyen tous deux; ores que le Gentil homme n'aye garde de nous prendre au mot,

quand

quād bien le Seigneur Bermudes luy donneroit le meilleur de ses cheuaux. B E L. Sur cela ie vous respondray, comme fit autrefois, dom Iehan mon pere, à vne Dame treslaide : laquelle luy disoit, que d'autant qu'elle desiroit grandement de le voir caresser sa femme, ma mere, il luy pleut faire de mesme enuers elle, en la recherchant d'amour comme si c'estoit madite mere, pour sçauoir s'il estoit bon maistre à mener l'amour. A quoy mon Pere fit telle responce, sur ma foy, Madame, ie n'en feray rien, parce que ie craindroy que vous me laissiez faire. O R D. Certes sa responce estoit bien subite, c'est pourquoy craignant de mesme d'estre pris au mot, vous ne vous estes point hasardez. Mais ne craignés rien, parce que l'autre s'en est allé, & voicy le Seigneur Velasque qui s'en vient droit à nous. BERM. Allons nous en au deuant de luy. Ie ne vous sçauroy dire, Seigneur Velasque qui de nous desireroit plus, que les propos que vous teniez auec ce Gentil homme qui vous vient de laisser prinssent fin, ou vous pour estre deliuré de luy, ou moy de ces Gentils hommes que voicy, pour deuiser auecques vous. B E L. Dieu le sçache lequel seul range les desirs & affections des hommes, d'autant que nous ne pouuons comprendre ny mesurer que les choses basses & corporelles, & en cela nous nous abusons le plus souuent. R O D. Il me semble que ie deuineroy facilement sur quoy estoit fondé vostre discours. V E L. Ie n'en doubte point, mais il n'est besoin d'en parler dauantage. B E L. Laissons ces propos là, Seigneur Velasque, ie vous prie, car ie veux estre plus presomptueux ce iourd'huy que les autres. Vous deuez sçauoir, que nous allons tous cinq disner en la maison du Seigneur Bermudes, pourtant nous vous prions tous d'vne voix, qu'il vous plaise aussi estre de la partie, parce que combien que la pluspart de nous soyent gens laics, & ne fassent autrement profession des lettres, il ne se traictera neantmoins rien qui ne soit plein de modestie. V E L. Certes ie n'en doubte point, attendu qu'il y aura vne si bonne & honnorable compagnie. Mais ie vous laisse à penser, que peut estre vn homme d'Eglise parmy tant de gens laics, veu que sainct Hierosme

n'ap

n'approuue point que les Ecclesiastiques frequentent les festins & banquets. D'ailleurs ils sont le plus souuent soupçôneux & subiets d'estre repris. ORD. On trouuera donc mauuais de conuier ses amis ? Certainement ie ne sçaurois dire pourquoy. VIL. Ne vous esbahissez point de cela, Seigneur Ordogno, parce que Sainct Gregoire, asseure, qu'à peine se peut passer vn banquet sans plusieurs paroles superflues, ne qu'il y ait de l'exces & desordre : alleguant à ce propos l'authorité de Moyse en l'Exode, où il est escrit, que le peuple s'asseit pour manger & boire, & se leua pour iouër & pecher. Nous lisons aussi en l'Ecclesiastique, qu'il vaut mieux aller à la maison de larmes, qu'au banquet, & non sans cause. Attendu qu'en la maison de pleurs, on y exerce les œuures de misericorde : & au festin, on s'expose au hazard d'executer de mauuaises œuures, d'autant, qu'à la verité, nous auons veu & leu beaucoup de mauuaises exemples auoir esté prattiquez aux banquets. Sainct Hyerosme escriuant sur Daniel, dit que la ville de Babilone fut prinse, cependant qu'on s'amusoit à banqueter & faire bonne chere. Nous sçauons que le Roy Herodes ordonne que S. Iean Baptiste eut la teste tranchee se laissant transporter par la dissolution d'vn festin, & par la dance & desbordement de la fille Nous lisons pareillement infinis autres pechez & estranges accidens estre suruenus à plusieurs personnages, a l'occasion desdits festins & conuiues, tels que l'on pourroit nommer les folies, ou plustost rages d'Alexandre le grand, & d'autres Princes & grand seigneurs. Et entre autres les fautes de Flaminius capitaine Romain, lequel en banquetant fit trancher la teste à vn certain homme, pour plaire & donner du plaisir à ses amours, qui auoyent dit la compagnie estât à table, n'auoir onques veu trancher la teste à aucũ. Ce qui fut cause qu'iceluy Flaminius fut par apres degradé de la dignité de Senateur, & banny de Rome. Ie pourroy mettre en auant plusieurs autres exemples sur ce fait, outre les precedens. Car qui est celuy qui en pourroit plus amener que moy ? Cela fut cause que Pericles, ce grand capitaine, excellent orateur & sage citoyen, ne se voulut iamais trouuer aux festins,

Comment. Sur Iob. li. 1. & S. Matth. chap. 32.

Exode. chap. 37.

ores qu'il fut fouuët inuité par de fes plus intimes amis: excepté qu'vne feule fois aux nopces de Enritolemus d'où il fe partit haftiuement, des le commencement du fouper. Ie ne dy point cecy, Meffieurs, pour crainte que femblables defordres interuiennent en noftre banquet dont on prenne occafiõ de le blafmer, ainfi que i'ay protefté au commencement : ains ie croy qu'en tout & par tout on y donnera vn bon ordre, conforme felon les loix conuiuiales que les fages ont autrefois introduites & obferuees. Il me femble neantmoins qu'il n'y aura point grand excez, &que i'ofteray toute occafion de murmure & fcrupule, quand on verra vn Preftre fe trouuer en feftin, & fe donner du bon temps. BEL. Ne penfez pas, Monfieur, de vous excufer par ce moyen. Parce qu'il n'y aura en noftre banquet chofe digne de reprehenfion, & ne craignez que rien de tout ce que vous venez de dire y puiffe interuenir: trop bien aux feftins exceffifs & defbordez, contre lefquels furent faictes les loix fomptuaires des Romains, par lefquelles y auoit vn taux & certain prix eftabli pour la defpence des banquets. De cefte forte furent les banquets pleins de tout luxe, de Caligula Empereur de Rome, que faifoit diffoudre & liquefier dans du vinaigre de perles tres precieufes pour les manger, faifoit feruir de pains d'or, & mille autres telles folies. Ie ne parleray point des exceffiues prodigalitez de Cleopatre Royne d'Eygpte, pour traicter Marc Anthoine, laquelle dependit en vn feul repas. 250000. efcus, comme afferment Pline & Suetone, parce qu'elle fit diffoudre dans du vinaigre, la plus belle & precieufe perle qui fut au monde pour feruir de viande, à fa table. Ie pourroy adioufter les banquets de Vitellius l'Empereur, qui fe fit feruir à table pour vne fois fept mille oifeaux, & deux mille poiffons, accompagnez de mille autres diffolutions Quant aux desbordemens de ceft abominable Heliogabale, le Seigneur Dom Bermudes nous en faifoit le difcours, extraict du liure des diuerfes leçons. Ce font donc tels banquets & autres femblables. qui font reprehenfible, & que vous, Seigneur Bermudes, deuez euiter : d'autant qu'outre l'extreme prodigalité que s'y trouue, ils font pleins d'infinis autres excez

& diffo

& diſſolutions. Mais ceux qui ſont faicts par meſure, & entre gens ſages & diſcrets, tels que les noſtres, ils ſont non ſeulement loiſibles & permis, ains ils meritent auſſi d'eſtre louëz, comme eſtans vtiles & neceſſaires, d'autant que c'eſt le moyen d'entretenir la societé, & augmenter l'amitié entre les perſonnes. Ieſus Chriſt noſtre Sauueur a purgé les honneſtes banquets des taches qui les ſouloyent ſouiller, & par ſa diuine preſence les authoriſes en y faiſant miracles. Le droict canon ne les reiette pas, pourueu qu'il n'y interuienne aucunes paroles ſalles, contentions, ny choſe vituperables. Touchant ce que vous auez allegué de Sainct Hieroſme, il ne pretend point de blaſmer les Preſtres qui ſont inuitez a de banquets moderez, mais trop bien les gẽs d'Egliſe, qui font ſouuent de banquets exceſſifs: la Saincte Eſcriture eſt pleine de pluſieurs banquets bons & louables. Et pour ne parler des ſimilitudes & paraboles poſees par Ieſus Chriſt ſur ce ſubiect, ne du feſtin que fit le bon pere, apres auoir recouuré ſon enfant perdu: nous liſons qu'Abraham fit vn ſolemnel feſtin au iour que ſon fils Iſaac fut ſeuré & que Loth à conuié les Anges, & que les enfans ſe conuient ordinairement les vns les autres, ie pourroy ſur ce propos deduire pluſieurs autres exemples que i'obmets pour euiter prolixité. Ne laiſſez donc d'accepter noſtre ſemence, & quand bien vous auriez mauuaiſe opinion de nos deportemens, vous vous y deuriez pluſtoſt trouuer, afin de nous retenir par voſtre preſence, à ne tenir langage qui ne ſoit ſainct & honneſte. VEL. Veritablement ie penſoy auoir pluſtoſt affaire à de gens verſez aux lettres humaines, qu'a de theologiens. Mais ie voy bien maintenant que i'auray fait meilleur rencontre que ie ne penſoy, & que vous me guiderez par vn droict chemin, ou n'y aura que toutes choſes ſainctes ſelon le temps qui court. IGN. Tout beau, Seigneur Velaſque, Nous vous prouuerons bien ſans auoir faict profeſſion de la theologie, par de raiſons viſuez & bons exemples, que les banquets ne ſont à condamner, & qu'ils ont eſté louez & recommandez par les plus ſages. Meſmes Platõ, au premier de ſes liures des loix, les adouuë eſtre vtiles: comme fait auſſi Ciceron,

lequel

lequel donne l'origine du mot. *Conuiuium*, de la communauté de vie que nous deuons auoir ensemblement, comme le lien qui estraint & vnit la vie & l'amitié. D'auantage nous sçauons que les Romains, dont le gouuernement politique a esté estimé le plus excellent qui fut oncques faisoyent iournellement plusieurs banquets semblables, tant à leurs triomphes, pompes pontificales, sacrifices, & funerailles, que particulierement en se traictās les vns les autres, comme chose qu'ils trouuoyēt estre loisible & vertueuse. Ciceron confessoit qu'il estoit bien aise de se trouuer aux banquets en tēps & lieu, pour estre à requoy & iouir de la douce conuersation de ses amis & familiers. Plutarque parlant de Paul Emile grād personnage & valeureux Capitaine Romain recite q̃ luy estant quelquefois reprins à cause de ses magnifiques & somptueux banquets, fit responce, que de sçauoir bien dresser vne armee & bien ordonner vn banquet, cela dependoit d'vne mesme prudēce & courage, à fin de se rendre en l'vn plus espouuentable aux ennemis, & en l'autre plus agreable aux amis. VEL. Excusez moy, Seigneur Ignique, si pour vous releuer de peine, i'interrōpts vostre propos. Parce qu'il n'est pas besoin de perdre plus tant de temps pour verifier que s'entre-banqueter est vne chose honneste & raisonnable, quād on se comporte comme il appartient: ie le croy & est veritable. Et ce que i'en ay dit & que ie pourroy alleguer, n'est que pour les exces & abus qui s'y commettent ordinairement, & d'autres dissolution que vous autres sçauez mieux que moy y estre le plus souuent commises. Partant ie feray fin à ce propos, & puis qu'il vous plait ainsi, ie suis content de m'y trouuer, à la charge que toutes bōnes coustumes & sainctes y seront obseruees. BER. Ce nous sera vne singuliere faueur: & premier que passer plus outre, Seigneur Beltramo, ie vous diray que ie ne sçay si ie dois croire, ce que vous auez dit du soupper de Cleopatre, qui cousta 250000. mil escus ayāt fait dissoudre ceste excellente perle; non plus que de la plus grande prodigalité du banquet de Caligule, ne pouuant imaginer comment ny en quoy ils eussent peut tant despendre. BEL. Il y a plusieurs choses escrites en ceste sorte

lesquel

lesquelles estant bien examinees &rapportees au niueau du temps qui court, semblent estre incroyables & presque impossibles. Mais qui considerera bien neantmoins l'antiquité & les histoires, elles ne sembleront si mal aisees, mesmement celle icy dont est question: attendu que tous les plus doctes & grands personnages l'asseurẽt ainsi,& la croyent, & principalemẽt le tres-sçauẽt Budee, amenant sur ce propos tant de coniectures,raisons & authoritez qu'on n'en doit nullement doubter, lesquelles ie pourroy desduire si le temps le permettoit. Considerez que ces Empereurs, qui faisoyent ceste desbordee despẽce, estoyent souuerain Seigneur de tout ce que possedent auiourd'huy tous les Princes Chrestiens & infideles,que nous pouuons cognoistre:Asçauoir de l'Europe, d'Asie & de l'Affrique. Non comme de present, que chacun a sa cour particuliere, & ses richesses separees: mais que le reuenu de tant de Prouinces s'assembloit, se portoit & se despensoit à Rome en diuerses sortes, tant à boire & à manger,qu'a de festins & autres desordonnees prodigalitez. De maniere que nous ne pouuons doubter que leurs richesses & puissances ne fussent grandes. Et quand aux moyens & choses où ils dissipoyent leurs facultez & grands tribus,croyez,qu'il n'y auoit point faute d'inuentions & subtilitez diaboliques, pour assouuir les cupiditez des plus abãdonnez,dont nous en pouuons lire aucunes en certains liures, à sçauoir qu'ils enuoyoyent par tous les costez de monde, pour recouurer les plus rares,exquises & delicieuses viandes qu'on pourroit trouuer, à quelque prix &difficulté que ce fust&recherchoyent de toutes parts les plus experts en l'industrie de bien cuisiner, & en la cognoissãce de plus rares poissons, oiseaux, & autres animaux estranges & plus difficiles à recouurer:dont le plus souuent de leurs foyes & ceruelles de toutes sortes ils faisoyent de menestres, potages, saulses, & autres allechemens de friandise & gourmandise, & quant aux perles, comme dessus à esté dict & autres pierteries, ils les faisoyent dissoudre pour encherir d'auantage & rendre plus precieux leurs mets,& seruices de table. Quant aux apprests & preparatifs qui se faisoyẽt à ceste fin,iusques à dorer le bois, qui deuoit estre

mis au feu, & y employer du Cedre & autres bois precieux & odoriferans pour brusler, & du bois de baume au lieu de cire, chose tres riche & magnifique, practiquee par Heliogabale, les tables de marqueterie & vases de valeur inestimable, non seulement d'or & d'argent, enrichis de perles & pierres precieuses, ains aussi de porcelaine, Christal & de terre tres industrieusement ouuree: à fin qu'à cause de leur fragilité ils fussent de plus grande despence, qui seroit vne chose incroyable de racompter. Non lisons de Vitellius, qu'il fit vn four ou alambic de terre si grand, qu'on le nommoit le fossé, comme celuy qui sert à receuoir les eaux: car il estoit si grand, qu'on y despensa bien 5000. escus tant pour le salaire des ouuriers, que pour l'excellence de l'ouurage. Et encores, qui est plus estrange, on ne l'emplissoit que de langues de carpes, Paons & Faisans, de foyes de Lamproyes, & d'autres poissons delicieux, & de ceruelles plus exquises & rares, & d'oiseaux achetez au poix de l'or. Voila comment la dissolution s'estoit desbordee à toute extremité. Tellement que ce seroit vne grande obstination, de faire doute, de ce qui est arresté conformement par l'euident tesmoignage d'infinies histoires, dont ie ne reciteray pour le present que deux authoritez. La premiere est de Seneque auquel nous ne deuons faire difficulté d'adiouster pleine creance, tant pour auoir esté tesmoin oculaire, escriuant choses aduenuës de son temps, qu'à raison de sa bonté & incomparable vertu, lequel parlant de l'Empereur Caligula vse de ces parolles. L'Empereur Caius Caligula qui semble auoir esté produit de nature, pour faire apparoir combien peut l'excessiue hauteur & extremité de tous vices, en la plus excessiue & supreme grandeur qui se peut imaginer, despendit en vn souper ou banquet 250000. escus, en quoy il se seruoit du ministere de plusieurs, pour chercher de toutes parts les viandes, & pour les apprester. Et qui est vne chose du tout sauuage & bestiale, il trouua moyen apres y auoir beaucoup trauaillé, de despendre en vn repas tout le reuenu de trois prouinces. Voila ce que escript Seneque. L'autre bauteur est Iosephe historien tres-approuué & veritable, & encore qui n'estoit rié, cela qui ne fut notoi-

re de son temps:il dit dōc. *Il y à huit mois que Vitellius ayant le gouuernement de l'Empire,fut occis au milieu de la ville de Rome,auquel s'il eut vescu plus longuemēt,tout le reuenu de l'Empire n'eut esté suffisant pour fournir aux excessiues despēces de ses banquets & voluptez.* En apres il deteste,en poursuiuant son histoire, les dissolutions dudit Vitellius. Ie pourroy produire plusieurs autres exemples de semblables hommes monstrueux,qui ne sont gueres differens de ceux là, comme de Cornelius Tacitus,& de Pline,historiens renommez & veritables. Mais ce que i'ay dit suffira,pour vous mōstrer que ie ne mets rien en auāt, qui ne soit de bō aloy, bien euident & approuué. VEL. Ce que le Seigneur Beltramo allegue est veritable, & l'a prins des plus fideles historiens,& des plus gens de bien & de sçauoir,tant anciés q̃ modernes,n'en ont fait aucun doute. BER *Ie* vous en croy, mais ce n'est point sans m'en dōner grāde merueille. Et ie louë Dieu,de ce que iaçoit que nos bāquets de maintenant, ne soyent exempts de dissolutions, ils n'approchent neantmoins aucunement de ces horribles extremitez. Or puis que ie m'en souuiens, me sçauriez vous dire qu'elles bonnes conditions sont requises à vn honneste festin, à ce que ie les face demain obseruer au mien. ROD. Ie ne souhaiteroy, & ne vous demande autre chose fors que nous puissions boire frais. IGN. N'ayez point de peur de cela. La coustume du temps qui court nous aduertira assez de ce faire, mais si vous le trouuez bon, ie vous declareray les conditions que les Philosophes requierēt deuoir estre en vn banquet. ORD. Ie vous vouloy faire recit de ce que ie me souuiens auoir leu aux liures que François Patrice Siennois à faict touchant la republique,que ie lis quelquefois, & les entends selon ma portee,& non du tout si biē que ie desireroy,& parce que l'autheur est moderne, ie n'en veux dire autre chose. IGN Marcus Varro surnommé tressage, & le plus docte de tous les Romains, est celuy qui nous à dōné de plus clairs & certains enseignemens sur cela, que tout autre,il disoit, comme tesmoigne Aule gelle, que quatre choses estoyent necessaires en vn banquet accomply: que les conuiez soyent gens d'honneur & ver-

eueux:& quand à ce point,ie diroy qu'il se rencontre bien en vostre banquet, si ie n'estoy du nombre. Que le lieu soit propre & commode: cela ne peut faillir en vne si bonne maison que la vostre. La troisieme chose, que le temps soit conuenable:sur quoy on pourroit demander, si le souper seroit meilleur,suiuant les anciens, ou bien, le disner. Mais cela n'importe pas beaucoup. Et finalement que le seruice soit propre, & les viandes bien apprestees,en quoy le Seigneur Bermudes fera plustost faute pour estre tres-excessif, que defecteux: de faço qu'en tout & par tout,ce que dessus se trouuera en nostre banquet. VEL. Vous dites bien, Seigneur Ignico, & ces conditions concernent principalement celuy qui traicte les autres, lesquelles, ie suis certain, n'y manqueront point.Mais ie croy,qu'on en ait oublié aucunes de celles qui appartiénent à ceux qui sont inuitez. BEL. C'est cela que ie vouloy dire, & me semble qu'elles sont contenues au mesme lieu,a sçauoir,que les conuiez, ne soyent grands parleurs,ny trop taciturnes. D'autant qu'on dit, qu'vn grád langage siet mieux à vn qui presche en chaire & le taire à ceux qui sont couchez en vn lict. Il est requis aussi,qu'il n'y ait point à table de discours trop graues,ne touchant d'affaires ennuyeux,ains allaigres & faciles à demesler. A fin qu'en telle conuersation, y aye du plaisir meslé auec l'vtilité. Et en fin, que le banquet se ressemble plus d'vne gayeté que d'vne austerité. Ce que donna bien à entendre Isocrates, tres-excellent orateur: lequel estant prié en vn certain festin, de discourir sur quelque point de sa profession de Rhetorique, feit telle responce. Ce que ie sçay,& qui est de ma profession, ne peut commodement estre traicté en ce temps ny en ce lieu: & ignore les choses qui sont propres pour y estre traictees. BER. Ce que vous dites me plait bien, mais faisons ainsi que ie vous diray. Vous,le Seigneur Velasque,& les autres raisonnerez sur ce qui est profitable, & les Sieurs Roderiq& Ordogno,traiteront ce qui semblera plus propre pour donner plaisir, entrelassant leurs propos par fois de quelque histoire gaillarde,sornette,& plaisanterie, combien que ce ne soit peu de cas de redire les bouffoneries,& les dits d'autruy,ou il y à du pla-

ſir & quelque choſe de gaillard, pourueu qu'ils ſoyent traictez de bonne grace que les aſſiſtans les gouſtẽt bien. ROD. Vous dites fort bien, parquoy voyant que ſouuent celuy qui taſche de faire quelque plaiſant compte, que ceux qui l'oyent ne comprennẽt pas bien, demeure tout confus, ie ne me veux aſtraindre à rien. ORD. Certainement i'en cognoy, qui ne ſcauent faire autre choſe, ne prononcer parole qui ſoit de leur creu, ains recitent à tous propos les ſentences, ou les plaiſans comptes & faceties de l'autruy. ORD Ceux là, diſoit don Ioan de Figheroa, ſont ſemblables aux grands cloux, qui ne peuuent qu'entrer par le trou qui a eſté fait par vn foret. VEL. Il diſoit vray : mais vous eſtes hors de ce danger. Car vous tomberez pluſtoſt en l'extremité d'eſtre trop ſage, toutesfois parce que nous auons dit qu'il faut que la hantiſe & frequentation ſoit plaiſante & agreable. Ie y veux adiouſter, qu'il ne faut point nonplus qu'il y ait occaſion de meſcontentement, ores qu'aucuns prennẽt plaiſir aux gauſſeries & à broquarder la cõpagnie. C'eſt l'vne des anciennes regles des honneſtes banquets: ſurquoy, Sainct Gregoire dit en vne ſienne Epiſtre, au chapitre 27. de ſon ſecond liure, qu'on ne doit ronger aux repas la vie des abſens, ny ſe moquer l'vn l'autre des aſſiſtans. Mais nous n'auons rien dit touchant le nombre des conuiez choſe qui à auſſi eſté limitee par les anciens, s'il n'y à point plus de gens au banquet de demain, que nous ſommes icy preſens, nous n'outrepaſſerons point le nombre, qui a eſté arreſté par les anciens ROD. Vous trouuerez tant en fin de loix pour noſtre banquet, qu'il n'y en a point tant aux refectoires des moines. Ne chargez point, ie vous prie, la barque qu'elle ſoit ſubmergee. IGN. Vous ne vous eſtes pris garde iuſques à preſent, de ce que nous auons dit des le commencement, qu'il ne falloit point murmurer, prenez donc vn peu de patience, car vous n'auez pas grand raiſon de vous plaindre encores. ROD Ie la prens volontiers, parce que ie ne ſçay point quel gouſt on puiſſe prendre en vne compagnie, ſans vn peu de gaillardiſe. Mais il me deſplait qu'on vueille preſcrire le nombre des banquetans, & ſçauroy volontiers,
iuſques

iusques à quel nombre on le peut estendre, afin de m'en seruir en temps & lieu. IGN. Le mesme Aulugelle qui a posé les regles subdites, adiouste encore de plus ceste-cy: disant qu'il ne faut point que le nombre soit moindre que de trois, n'y plus haut que de neuf à cause des trois graces & des neufs muses. Cela estoit ainsi obserué à Rome, & anciennement en disnant, attendu que communement, où y a grand multitude, y à aussi desordre & confusion. Tellement qu'aucuns ne vouloyēt point, que le nombre sextenaire fut excedé, & à ce propos alleguoyent vn certain Prouerbe, qui dit, de sept personnes se faict vn banquet legitime, de neuf, c'est plustost vn conuice, c'est à dire confusion: par ainsi Pline afferme qu'anciennement ne se souloit trouuer en vn banquet plus de cinq. Il est vray que le Poëte Horace s'eslargit iusques à douze, lors qu'il dit. *Sæpè tribus videat lectis cœnare quaternos.* BEL. Cestoit, pour accomplir les graces auecques les muses, parfaisans ensemble le nombre de douze. ROD Il m'est aduis qu'on s'abusse de vouloir rien determiner de certain en cela. Et s'il est ainsi, il doit auoir plustost lieu aux banquets qui se font entre parens familiers & amis, & non point és publics & solemnels, qui se faisoyent aux festes & triomphes, dont nous auons tantost parlé. Mais puis qu'il vient à propos, dites moy, ie vous prie, si ce que i'ay ouy dire plusieurs fois est veritable, que les plus anciens Romains ne mangeoint qu'vne fois le iour, & que ce n'estoit que le soir à souper. BER. Que le Seigneur Beltramo responde à ceste demāde & sur cela nous qui auons ouy Messe, suiuons nostre chemin, & ceux qui ne l'ont point encores ouy, demeurent: car l'heure du disner s'aproche. BEL. Touchant ce que vous dites, plusieurs ont esté de mesme opinion que vous, que les Romains ne mangeoyēt qu'vne fois le iour, & que c'estoit à souper. Et adioustent que les Goths possedans l'Italie, introduirent d'y faire deux repas le iour, ce qu'ils firent aussi dans nostre Prouince: à quoy se raportent toutes les histoires faisans mention du souper, sous lequel elles ont entendu le nom des banquets. Mais à ce que i'ay peu comprendre & entendre, en lisant les anciens autheurs,

c'eſt qu'ils diſnoyent & ſouppoyent auſſi bien que nous, ores que leur principal repas fuſt le ſoir, qui leur venoit mieux à propos, s'il eſt vray que la lueur de la Lune aidoit grandement la digeſtion comme ils diſoyent, & à diſner ils mangeoyent volontiers ſeuls, & leurs ſemonces & feſtins ſe faiſoient pluſtoſt le ſoir, ainſi que d'autres ont remarqué. De là eſt aduenu que leurs banquets ſe nommoyent, Cenes, ou ſoupers, tant ceux qui ſe faiſoyēt aux pompes des triōphes, des Pontifes & funerailles, que par tout ailleurs, deſquelles le Seigneur Ignico à fait mention, & s'ils traittoyent quelque amy arriuant de dehors en leur maiſons, ils nommoyent tels banquets, forains, & le souper iuſte, celuy qui ſe faiſoit à propos où il n'y auoit faute d'aucune choſe. Et ſemble que le ſouper douteux, duquel parle Terence, ſoit tout de meſme: voulant donner à entendre, vne table couuerte de tant de ſortes diuerſes de viandes exquiſes, que les hoſtes & aſſiſtans, ne ſçauent à quel plat mettre la main. *Feſtus* Pompeius eſcrit, que ce q̃ nous apellons le diſner, les Romains le nommoyent, *prandium*, & le plus ſouuent, le nommoyent auſſi *Cœna*: ce que declare auſſi Cornelius Celſus au premier liure chapitre, 3. Lors qu'il parle du vomiſſement: auquel lieu il conſeille à celuy qui ſe ſentira offenſé d'vn trop grād mouuement & branſlement, ſi c'eſt deuant midy, qu'il ſe pourmene, & apres s'eſtre oint, qu'il mange, vſant de ce mot, *cœnare*: duquel lieu on peut conclure, qu'ils appelloyent auſſi bien, *Cœna*, le repas de matin, que du ſoir. VEL. Ie me ſouuiens auoir leu de meſme dans Sainct Gregoire ſur Sainct Matthieu au chapitre ſecond. BEL. Ie ne ſuis point recors d'auoir iamais leu telle choſe: mais ie le croy ainſi que dit Sainct Gregoire: partant nous ne liſons autre choſe aux anciens autheurs Latins, que parler des repas qu'ils nommoyent *cœna*: dequoy les modernes ont prins occaſion de croire, que de tout le iour ils ne faiſoyent qu'vn repas, qui eſtoit ſur le ſoir: combien qu'il eſt certain, qu'il ſe mettoyent deux à table le iour, le premier repas du iour ils nōmoyēt *prandiū*, & celuy du ſoir, ou de la nuit, *cœna*. cōme on fait pour le iourd'huy en Italie & Eſpaigne, iaçoit

qu'ainſi

qu'ainsi que i'ay monstré, ils nommassent aussi le disner de nom de *Cœna*, suiuant l'intention de plusieurs autheurs, que ie me deporte de rapporter, pour estre chose de peu d'importance. BER. Mais vous me ferez faueur, à fin qu'on voye que nous ne sommes pas plus intemperez, que furent les anciens, à leur boire & manger, puis qu'ils mangeoyent deux fois le iour aussi bien que nous. BEL. Sçachez donc que d'infinis autheurs, par lesquels ie pourray verifier cela, ie ne vous en allegueray que deux ou trois. Le premier sera, Iustin l'historien, lequel parlant de ce valeureux Capitaine, qui pour donner courage à ses soldats de bien cõbatre, leur parloit ainsi. Disnez de bon courage mes amis, comme ceux qui possible irez souper aux enfers. Seneque aussi blasmant la dissolution de son temps desbordé à boire & à manger, disoit qu'on prolongeoit le disner iusques au soir, & le souper toute la nuict, iusques au iour ensuiuant. Et encore. Ciceron en sa premiere oraison contre Verres dit ainsi. Pourquoy feray ie mention des disners & soupers de cest homme. Lampridius pareillement parlant de l'Empereur Seuerus, escrit qu'aussi tost que de matin il reuenoit des estuues ou des bains, il mangeoit du laict & du pain, & par fois des œufs, & apres il mangeoit son disner ordinaire. Mais que d'autres fois, il se passoit en celle façon iusques au souper. Ie pensoy mettre en auant beaucoup d'autres exemples & tesmoignages, qui font pareillement mention de disner & de souper, comme de choses ordinaire accoustumees, & communes enuers les anciens, combien que le souper estoit leur principal repas, & que plusieurs se contentans de peu de chose demeurassent sans manger iusques au soir, comme escrit Pline que le faisoit son oncle Et ceux qui faisoyent ainsi estoyent estimez tenir bon regime, & estre moderez, là ou d'autres prisent plus de disner bien, & souper legerement. Or ie pense auoir satisfait à ce qui m'auoit esté enioint de dire sur cela, & sera tantost temps de nous retirer. Mais ceux qui n'ont encores ouy Messe la pourrõt ouir de ce Prestre qui sort dehors. ORD. Vous auez tresbien dict en tout & par tout : mais le Seigneur Bermudes ne nous veut conuier & traicter demain à souper

comme n'estant Romain BER. Vous qui auez leu releu & sçauez les histoires des Romains pouuez manger & boire comme faisoyent les Romains, car ie pretens de faire l'vn & l'autre comme Chrestien, ainsi que vous pourrez voir demain. Dieu vous conduise, le Seigneur Velasque & moy nous en allons de compagnie BAR. Le Seigneur Ordogne & moy ferons de mesme, & le Seigneur Ignico & Roderiq iront ouir Messe.

***

Fin du Dialogue.



DIA-



DIALOGVE SECOND, DV BANQVET.

AVQVEL SONT INTRODVICTS les mesmes Entreparleurs, qu'au Dialogue precedent.

Au cinquiesme Dialogue second, du Banquet, les mesmes personnages qui auoyent esté inuitez le iour precedent estans à table, discourent de plusieurs choses memorables: & finalement, s'il est plus sain de n'vser que d'vne seule viande, ou de plusieurs.

ORDOGNO.



E! Il nous faict beau voir, nous pensions estre arriuez icy les premiers, & le Seigneur Ignico & Roderiq, y sont deuant que nous, commēt se peut faire cela, ne les auons nous pas laissez maintenāt à la place. BEL. Il est vray, mais souuenez vous que nous-nous sommes vn peu arrestez à la boutique du Libraire. ORD. C'est bien dit, ils ont volontiers passé cependant que nous visitions ces liures nouueaux, Dieu vous doint bon iour, Messieurs BEL. Certainemēt ce iour ne peut estre pour moy que bien heureux ayāt à disner vne si honnorable compagnie. Mais ie me suis fasché de la blesseure de mon cheual, voila cōment vous apprendrez à chasser aux taureaux. ORD. Ie l'auoy assez apris, ou pour mieux dire, ie l'auoy assez appris à mes despens: d'autāt q̄ ie ne m'y sens point propre

n'y capable, & me fit on aller maugré moy en la place, & prendre la lance contre le taureau. Mais il n'importe gueres. BER. Il semble que la playe soit dangereuse. ORD. Elle n'est pas beaucoup perilleuse, mais mon cheual se meurt sur la litiere. BER. Ce dommage est arriué en bon lieu Parlons d'autre chose: enuoyons appeller le Seigneur Velasque. Car il est temps de disner, & possible il ne se souuiendroit point de sa promesse, comme il à accoustumé de faire souuent. Garçon, va-t'en d'vne course chez le Seigneur Velasque, & dy luy de nostre part que ces Gentil hommes, & moy n'attendons que luy. ORD. C'est bien faict & cependant nous nous chaufferons vn peu, attendu qu'ils fait aussi grand froid qu'il sçauroit faire dans Bruges ou dans Segobia. IGN. Il semble que le Seigneur Bermudes ayt leu ce que disoit vn certain Philosophe que le feu estoit la meil leure sauce & le meilleur fruict qu'on sçauroit presenter à manger. ORD. Comment est-il possible, que nos Philosophes discourans des banquets, y meslent le feu mesmes. S'il est ainsi, on pourroit aussi bien parler du bois & du charbon dont il est faict IGN. Sçachez que pour certain il n'y à chose si basse & contemptible en apparence, en laquelle n'y aye quelque consideration remarquable: plusieurs desquelles, n'ont pas esté mises en arriere par des Philosophes, & autres autheurs anciens. Et afin que vous le croyez, sçachez que S. Augustin amaine de particularitez notables du charbon (duquel vous parliez maintenant en vous moquant) au 12. liu. de la Cité de Dieu, chap. 47 sur ce faict, en considerant que le feu, qui affine & embellit presque toutes choses, d'vn beau bois en fait vn charbon si laid & noir, bien que le feu soit clair & luisant & comment le bois estãt tresferme & solide, il le fait fragile & foible: & estant propre & naturel au feu de consumer & desfaire les choses, il donne neantmoins telles force au bois estant deuenu charbon, qu'il dure long temps sans se corrompre, ores qu'il soit soubs la terre, ou dans l'eau, & partãt qu'on auoit de coustume l'enterrer pour borner les limites des champs, cõme chose perpetuelle & de plus grãd duree que n'est le bois le plus dur, ny la pierre, ny chose semblable. Par ainsi il re

il remarque plusieurs choses memorables touchant le charbon pour le subiect dont il parle : de maniere que vous ne deuez donner merueille, si lon fait si grand estat du feu, estant l'vn des quatre elemés desquels nous sommes composez, & desquels toutes choses cõsistent. Y à il chose au monde (ainsi que S. Augustin le considere bien) plus aggreable à la veuë, plus claire, plus belle, q̃ les tresardantes & resplandissantes flammes de feu, telles que cestes icy, & ses braises qui reluisent comme de Rubis ou d'Escarboucles? quelle chose pourroit estre plus saine & profitable que la chaleur du feu, pour eschaufer, renforcer, raffiner, & nettoyer: pour purger, & alterer: pour mollifier & endurcir, & pour plusieurs autres effects q̃ nous en tirons. BEL. Plutarque donc des biẽ, que le feu est l'instrumẽt de tous les arts & mestiers quãd on le sçait bien mettre en œuure. Vne bonne vieille que i'ay en ma maison, dit encores (affin que vous ne pensiez que ie ne scache bien aussi alleguer d'autheurs) que le feu en ce temps d'hiuer est la moitié de la vie, & la moitié du vestemẽt de l'homme. BER. Le Seigneur Velasque est desia arriué, & le disner nous attend : allons nous mettre à table, s'il vous plait. BEL. Il ne le faut pas, parce qu'il y à icy vn bon brazier, & la chambre est eschauffee. VEL. Ne me dites point ie vous supplie que ie vous aye trop fait attendre: parce que tout à ceste heure ie vien de compter neuf heures & n'estoit besoin de m'appeller : car ie venoy lors que le page est arriué, mesmes i'auoy fait faire la sentinelle pour sçauoir quand tous les conuiez seroyent venu. ROD. Ces messieurs disoyent que vous ne vous souuiendriez point de venir. VEL. La famine m'en auroit fait souuenir, ioint qu'il n'y auoit rien plus froid chez moy que la cheminee. BER. Vous estes venu bien à point, & puis que nous n'attendons plus personne, mettons nous à table. VEL. Ceste chambre est accoustree magnifiquement, & la tapisserie est tres riche. Diogenes prẽdroit bien la hardisse de saillir tant de paremens qui l'embellissent, voire de souiller & gaster la couche tous ses pieds salles. ORD. Il eut esté en celle sorte de mauuaise grace. Mais comment, dites voir de cela de ce philosophe, duquel i'ay entendu dire & leu beaucoup de

bonnes

bonnes choses. VEL. Soyez premierement assis & puis ie le vous diray. BEL. Que le Seigeur Velasque s'assie au haut bout de la table, & faisons les tous Roy de nostre banquet, on dit aussi que cela s'est autrefois prattiqué par les Romains. VEL. Puis que cela s'obseruoit, on la deuroit faire par sort, selon l'opinion de Pline & d'Horace. BEL. Quand il se presente quelque chose doubte ou difficulté en vne election: il est bon alors d'auoir recours au sort: mais nous sommes icy tous d'vn accord, & vous deferons ce iourd'huy tout pouuoir de nous commander. VEL. Ie m'assis en ce lieu pour vous obeir, car ie ne me sens autrement capable d'auoir aucun commandement, & ne le sçauoir faire. ORD. Ie me veux assoir icy pres de la terrace du charbon d'autant que, si ie ne me trompe, ie suis plus frilleux que nul autre. IGN. Reculez la vn peu loin à ce que la nape ne se brule point, parce qu'elle n'est point de ce lin qui ne peut brusler, que Pline nomme lin vif. ROD. Le seigneur Pline mexcusera s'il luy plait: car ie n'en croy rien. IGN. Ie n'en eusse non plus rien creu si on ne l'auoit veu. D'autant que le tresdocte Viuez recitant l'opinion dudit Pline en ses commentaires sur les liures de la cité de Dieu, de Sainct Augustin, tesmoigne d'auoir veu de linge, lequel estant ietté dans le feu, ne se brusloit point: & l'en retirant dehors, il estoit par maniere de dire plus blanc que neige. ROD. Certainement c'est vne chose fort estrange. Mais passe sans fleux, n'oubliez pas pourtant ce qu'auiez proposé touchant Diogenes. VEL. Afin qu'on prenne goust à ce que i'en diray: Sçachez, Seigneur Roderiq, qu'il fut vn philosophe qui sembloit estre plus vertueux en apparence qu'il n'estoit par effect: veu qu'il auoit certains vices & opinions deshõnestes, telles que ie vous reciteray, iaçoit qu'il eut quelques autres bonnes parties & ses propos fussent sententieux. Estant quelquefois conuié par Platon ensemble d'autres Philosophes & siens amis, & ayant ledit Platon fait parer magnifiquement vne chambre pour les receuoir, Diogenes, pour se monstrer contempleur d'vne telle elegance honnorable, commença auec ses pieds salles, comme de coustume, souiller tout le plus beau,

beau, ſans eſpargner la couche, ne choſe quelconque: Dequoy s'eſmerueillant Platon,& en eſtant faſché. Que fais-tu la Diogenes: dit il. Ie foule aux pieds la pompe & arrogance de Platon. Voire mais reſpondit alors c'eſt auec vn plus grand orgueil & deſdain ORD. Certes il fut bien broccardé. Et de ma part, i'en cognoy deux Diogeniques, leſquels puis qu'il n'a pas pleu à Dieu leur donner vne bonne maiſon, & vn bon cheual, grondent & murmurent inceſſamment contre ceux qui en ont, diſans, que ce n'eſt que vanité & ſuperfluité, & ne reprennent les riches pour autre occaſion, ſinon que parce qu'ils ſont pauures & neceſſiteux. VEL Nous voyons tous les iours de gens de ceſte eſtoffe: mais ſi ie ſuis du nombre, vous me deuez excuſer, cependant ie conſacreray la table, car nous autres gens d'Egliſe auons commandement de Dieu de ce faire. ROD. Il n'y a celuy de nous qui ne le trouue bō, ie croy encore qu'il y en a qui ne ſe ſoucient pas tant du lauement des mains, comme ils font quand la Benediction deuant le repas eſt par trop longue. BEL L'eau tiede eſt propre pour conſeruer la force, attendu que l'eau froide l'offenſe, comme aucuns eſtiment, & principalement auiourd'huy, mais on ne doit l'aiſſer d'obſeruer vne couſtume ſi louable & ancienne ROD. Donnez moy ce baſſin, & que celuy qui ne voudra ſe lauer, demeure ſans manger, ou bien qu'il mange, ainſi que ie veis vne fois faire à vn certain docteur de Grenade, qui penſant eſtre plus net & propre, mangoit vne couple d'œufs à tout ſes guans, & puis les ayant tiré des mains, laua les mains. IGN. Veritablement ce deuoit eſtre quelque ferial docteur, & ſi vous ne le dites cōme l'ayant veu vous meſme, ie ne le pourroy croire. Mais vous me ramenteuez ſur ce propos que les Romains ne ſe lauoyent les mains au commencement du repas, ſuiuant le teſmoignage de Ciceron, ains auſſi à tous les mets, & ſeruice de table cōme ſemble vouloir Lampridius en la vie d'Eliogabale. BER. Cela ſeroit bon ſelon les viandes qu'on mange: mais pour le preſent, que le froid eſt rigoureux i'aimeroy plus cher auoir vn bon brazier à table, qu'vn baſſin d'eau fraiſche. BEL. Ces capitellins ſont treſſauuoreuſes. Ie ne

sçay s'ils sont meilleures auec du miel, ou auec du sucre. ROD Faictes comme moy, mãgez le auec l'vn & l'autre ensemble. ORD. Ie ne vous voy iamais manger chose par raison, ains seulement pour contenter vostre appetit. Quant à moy i'ay combatu auec les figues & douces oranges, parce que ie crains de manger des capillates. IGN. Ces carbonades & saucissons sont beaucoup meilleurs, ma foy elles sont merueilleusement bonnes. Mais ne voyez vous pas en quel equipage la hure du sãglier, paree de feuillages marche en compagnie, elle est veritablement belle. Mais aussi tost que ie l'ay descouuerte de loin, i'auisoy à l'entour de moy, si quelqu'ũ de la compagnie s'en estonnoit, combien que, Dieu graces, nul n'aye occasion de s'en troubler. ORD. Voila comment le Seigneur Dom Bermudes faict preuue de ses amis, auec de restes de porc, comme celuy qui veut faire passer sa mule par la ruë, ou y a force tonneliers & mareschaux. BER. Certainement ceste teste est la plus tendre & sauoureuse que i'aye oncques mangé en ma vie, & à la verité c'est grand merueille que la chair soit si bien accommodee, qu'elle ressente tãtost la venaison, tantost point. Il n'y à chose en vn pourceau, qui ne soit de tres bon goust, tellement que Pline escrit que l'on peut tirer du pourceau cinquante sortes de sçaueurs differantes. VBL. Ie le croy volontiers, attendu la diuersité des choses & sçaueurs qui sont au pourceau, & de celles que l'on faict de sa chair, gresse, boyaux, & autres matieres. Cela me faict souuenir du dire de Quintus Quintius, Capitaine general des Romains, lequel estant les Grecs de son arriuee estonnez pour le grand nombre de Caualerie & infanterie du Roy Antiochus, seul feit vne harangue leur remonstrant qu'ils ne debuoyent pas s'effrayer des troupes de l'ennemy, d'autãt q̃ l'exercite d'Antiochus estoit semblable à ce qui luy estoit adueuu à vn souper, qui luy auoit esté donné par vn sien hoste & amy, en la ville de Chalcedonie, auquel y eust tant de diuersité de plats, de mets & de viandes, qu'il paroissoit y auoir grande quantité & nombre d'animaux & de chair, ores qu'il n'y eut d'autre viande que d'vn pourceau domestique, nourri en l'auge de sa maison,

signifiant

ſignifiant par ceſte comparaiſon, que les gens d'Anthiochus n'eſtoyent qu'Aſiatiques, biẽ que ordõnez & equipez diuerſement & magnifiquement. IGN Il eſt ainſi, & l'exemple n'eſtoit mal à propos. Ie dy d'auantage que ſans ſa ſaueur & le gouſt qui eſt tres-bon, ſa chair n'eſt point ſi mal ſaine qu'on eſtime communement: Galien & Auerrois, ſi ie ne m'oblie, la louent grandement, & la preſeruẽt aux autres chairs. De maniere que ſuyuant ces raiſons, nous deuons eſtimer les Iuifs fort ignorans, de n'auoir voulu vſer de ceſte chair ſi aggreable au gouſt & ſauoureuſe. VEL. Les Iuifs ne failloyent pas en s'abſtenans de manger de la chair de Pourceau, eſtans obligez d'obſeruer la loy Moſaique deuant l'aduenement de Ieſus Chriſt, laquelle ainſi qu'elle leur eſtoit tres-deffenduë par commandement, ainſi ce ſeroit maintenant vne erreur, voire vne hereſie de s'en abſtenir par ceremonies, cõme leur eſtãt deffenduë. Mais celuy qui ne'n mange point à cauſe de l'imbecillité de ſon eſtomach, ne peche point en cela. Il eſt bien vray, que les Iuifs eſtoyẽt tãt opiniaſtres obſeruateurs de leurs ceremonies, & des choſes exterieures de leurs loix, qu'ils euſſent pluſtoſt maſſacré vn hõme, que mangé, vn morceau de porc. Et pour c'eſt effet, ils eſtoyent remarquez & hais de tout le monde. Et lors que le Roy Herode fiſt tuer tous les Innocẽs, entre leſquels eſtoit ſon propre fils, cõme eſcrit Macrobe, l'Empereur Auguſte dit, qu'il eſtoit meilleur de naiſtre vn pourceau en la maiſon d'Herode, & plus aſſeuré, que de naiſtre ſon propre fils. ROD. Pour certain n'eſtoit rẽcontré fort ſubtilemẽt. Mais il me ſemble que l'appetit de vomir qu'aucũs ont de la chair de pourceau, me tient iuſques icy pour le long diſcours qui en a eſté fait. Parce que i'ay autresfois entendu d'vn quidã de ma parroiſſe, qui fait profeſſiõ d'eſtre gauſſeur & plaiſãteur q̃ venant vn iour vn ſien voiſin à la maiſon luy demãder vn pot pour cuire ſõ diſner, il le luy fait preſter, & luy dit, qu'il ſe print garde de n'y mettre cuire de chair de pourceau, autremẽt qu'il le luy rõproit ſur la teſte. BER. Certainement ſi vous cõtinuez à nous dõner de ſi belles ſornettes, elles pourroyẽt eſtre telles qu'elles pourroyẽt paſſer l'eau, & encores biẽ equipees & accompagnees. BEL. On

fait volontiers autant de compte de telles plaiſanteries & boufonneries, que de celuy qui les recite. BER. C'eſt pourquoy l'Eſcot diſoit bien à propos, qu'il loüoit Dieu de l'auoir fait vieil Chreſtien: d'autāt qu'il pouuoit iouir & manger des fruićts qui prouiennent entre le Catholique & l'Heretique. IGN. Il auoit bien raiſon. Ne voyez vous point combien & quātes choſes portoit ceſte teſte, à fin que ie ne die du porc Troyen, qui portoit tant de perſonnes. ROD. I'ay bien ouy parler du cheual Troyen, mais non pas du pourceau. IGN. Vous ſçauez donc qu'à l'imitation du cheual du Troyen, qui eſtoit remply d'hommes, les Romains, en leurs feſtins diſſolus, preſentoyent à manger vn pourceau, farci de diuers oiſeaux, auec force eſpiceries & ſemblables drogues, & le nommoyent le pourceau de Troye. Pline eſcrit que P. Seruilius, fut le premier qui donna vn pourceau entier à manger: & que Marcus Apicius les engreſſoit en leur donnant force figues ſeiches, & quand il les vouloit faire tüer il leur donnoit à boire de vin miellé. BER. Ce ſeroit vne belle choſe que de mettre ſur table vn porceau tout entier, meſmement s'il eſtoit engraiſſé de figues ſeiches, & ſemble ceſte façon de manger vn pourceau, ſe rapporter à celle que nous auons veu, quand on donnoit vn ieune aſnon tout entier à de banquets. Cela eſt vray: & ie penſe que cela ſe fait pluſtoſt par vne vaine oſtentation, que pour appetit ou ſaueur qu'on y puiſſe gueres gouſter, ainſi que de certaines autres choſes qui ſembleroyent incroyables, deſquelles nous en recitames hier quelques vnes: comme les paſtez auſſi grands comme de fours, & ſemblables autres beſtialitez. ORD. Nos paſtez du iourd'huy, bien que plus petits, ſont beaucoup meilleurs & plus ſauoureux. Et auec le congé du Seigneur Velaſque, i'enuoyeroy volontiers vn de ces paſtez à ma femme. VEL. Il ne faut point demander licence pour cela à celuy qui preſide: d'autant que c'eſt vne choſe licite, honneſte & praćtiquee par les anciens, d'enuoyer de plats, bouteilles, & autres preſens, aux vns & aux autres. Xenophon eſcrit en ſa ciclopedie, que Cirus enuoyoit à ceux qu'il priſoit & vouloit le plus honnorer, ce que bon luy ſembloit des viandes de ſa table.

ORD.

ORD. Ie luy enuoye donc ce pasté, qu'elle acceptera de bon cœur. Mais sçauez vous dequoy ie me suis aduisé, c'est que nous auons bien beu frais, & du meilleur, sans auoir loüé le vin, ny remercié l'hoste. ROD. Le temps est tel auiourd'huy, qu'il n'est point de besoin de rendre graces à l'hoste. BER. I'ay toutesfois eu tel soin de la boisson que nonobstant le froid i'ay fait refreschir l'eau & le vin. VEL. Nous vous eussions certes bien dispensé de ce faire, en ce temps froid, & la fraischeur du vin & de l'eau ne m'a point fait de bien : ie ne puis faire autrement que ie ne vitupere ceste coustume qui court, de procurer si curieusement, que le vin soit troué bon: en quoy y à plustost de la vanité, de vouloir faire comme les grands Princes, pour auoir le bruit d'auoir de bon vin & de boire frais. ROD. Pourquoy, Seigneur Velasco, est ce mal fait de boire frais. VEL Non non, ce n'est pas peché, ains vne chose permise à chacun selon son goust & naturel. Car la soif, comme escrit Aristote, est vn appetit & conuoitise de froid & humide: ainsi que la faim est vn desir & appetit de la chaleur & humidité. Partant nous appetons naturellement que nostre boisson soit froide, & la viande chaude, excepté que les fruicts, lesquels il semble qu'on mange pour attremper & humecter la chaleur, de maniere que le boire frais n'est point chose mauuaise, mais qu'il n'y ayt point d'extremité, qui à tousiours esté reprouuee. Ie ne puis croire que celuy qui se donne si grande peine, pour auoir la reputation, comme s'il estoit question d'vn point d'honneur, à qui feroit boire plus frais, puisse estre exempt de peché, non plus que ceux qui s'en moquent des autres qui ne s'en soucient point, ou ceux qui font semblant de s'y plaire. Et de faict, i'ay cogneu vn certain personnage, lequel attiedissoit l'eau pres du feu, qui luy auoit esté versee trop froide, & vn autre iour prenant son repas en la compagnie de plusieurs il se plaignoit qu'on ne luy auoit mis rafraischir sa boisson, ores qu'elles fut plus fraische que le iour precedent : de façon qu'il y à vne maniere de gés, qui faignent ce qu'ils dient & veulent: & d'autres, qui prennent goust & appetit par la bouche d'autruy, mesmement les Princes & grands

ſeigneurs. BEL. En bonne foy le ſeigneur Velaſque dit vray en partie : ie me ſouuien qu'auparauant trente ans on ne failoit point ſur cela tant de miſteres, cõme maintenant : & que nos Peres plus gens de bien, que nous ne ſommes, ſe contentoyent de boire en hyuer, ainſi que le vin ſortoit du tonneau, & en Eſtẽ, le mettoyent refraiſchir, ſans vſer des inuentions des glaces & neiges pour les caues & puits, ny d'autres telles extremitez recherchees iuſques aux abiſmes. Duquel excez ie croy que les ſpaſmes, indigeſtiõs d'eſtomach, douleurs de coſté, les pierres aux reins & à la veſſie, difficulté d'vrine, paraliſie, & pluſieurs autres maladies qui regnent auiourd'huy, ſont procedees Or cõme dit le ſeigneur Velaſque, la plus part font cela, à l'exemple d'autruy, ou pour eſtre veus delicats & courtiſans. ROD. Si vous autres, Meſſieurs, m'auez dit, que depuis qu'vn homme ſe plait & affectionne à vne choſe, il y prend gouſt, & la continuë, i'en ſuis d'accord. Mais ie ne ſçauroy croire pourtant, que pour voir faire & vſer d'vne choſe à l'autruy, puiſſe alterer le gouſt & que la ſeule opinion nous rende en effect choſe plus douce ou ſauoureuſe, comme ſi elle, ou bien la couſtume auoit quelque puiſſance ou iuriſdiction ſur les ſentimens, cõme ſur la façon de ſe veſtir & accouſtrer. BEL. Ie vous ay deſia dit, & ie vous replique, encore que pluſieurs feignent prendre gouſt à boire frais, combien que leur gouſt ſoit contraire. Mais vous voyez maintenant, que le voir faire vne choſe & en vſer à pouuoir d'alterer & changer les ſentimens, & le contentement des ſens, meſmement quand l'exemple des Rois, & Princes y interuient. Ne vous ſouuient-il point de m'auoir dit autrefois, que la premiere fois que vous feuſtes en Flandres, d'autãt que l'Empereur vſoit en ſes repas de bourrache pour la ſanté, que tous ceux de la cour commencerent, d'en vſer, tellemẽt qu'il n'y eut table ou l'on n'en appreſtaſt de deux ou trois ſortes differentes, & affermoyent tous à l'enuy que c'eſtoit le plus ſauoureux mãger du mõde. Ie pourroy dire le ſemblable de la veuë: nous ſoulions infiniement loüer n'agueres les longs cheueux, & parce que l'Empereur ſe fiſt vne fois tondre, nous en auõs tous depuis fait de meſme, & tenons ores pour choſe aſſeuree, que

** On tient que c'eſtoit le Roy Frãçois premier, qui ſe fiſt couper les lõgs cheueux, & perdre l'vſage de plus les nourrir tels.*

que cela eſt bien ſeant & tres beau. Le ſemblable a eſté obſerué aux veſtemens lōgs & courts, & en pluſieurs autres choſes,cōme au fleurer flairer & odorer,d'autāt q̄ ie ſuis recoids,qu'il y à enuirō 25. ou 30. ans,qu'on ſe moquoit de ceux qui bruſloyēt du ſtorax, pour parfun,& a preſent il eſt en vogue & grandement priſe : attendu que feu noſtre bonne maiſtreſſe,l'Imperatrice, que Dieu abſolue,en vſoit quelquefois.Pareillement le ſens de l'ouye en foy dequoy, ie mettray en auant quelques chanſons & barcelletes,qui ſe chantēt par tout, comme melodieuſes & harmonieuſes: pource que le Duc de Calabre les à * fait chanter deux ou trois fois. ORD. Vous eſtes grand Rhetoricien & ne pouuez manquer de raiſon pour nous faire entendre ce qui vous ſemblera bon. Mais ie me veux attacher à l'opinion du ſeigneur Roderiq; & boire frais, & cependant que vous diſputez & diſcourez ie prēdray ce blanc māger, qui eſt le meilleur que i'aye onques gouſté. VEL. I'ay auſſi prins patiēce, que le ſeigneur Beltramo nous ait entretenu quelque temps. ROD. Parler & manger enſemble ne me donne point grand empeſchement, parce que ie me ſçay acquitter tout à vn coup de l'vn & de l'autre. Mais pour reprendre nos briſees. Puis que ces bōs ſeigneurs dient,que le boire frais a eſté introduit par vſage,& pour les ſuiure,ie dy que les hommes doiuent l'enſuiure,l'vſage &fuir les extremitez VEL. Meſſieurs, combien que vous m'auez eſleu Roy, pource iourd'huy, ie ne veux toutesfois que mon commandemēt ſerue à quelqu'vn d'occaſiō de pecher mortellemēt. Mais ie dy, que ces glaces, neges & autres extremitez froides ſont à condamner, & ſi i'eſtime d'auantage qu'elles ſont dommageables au ſalut de l'ame, & à la ſanté du corps. D'ailleurs c'eſt vne choſe iniuſte que pour voſtre friandiſe, ou gourmandiſe, on employe tant de temps, prenne tant de peine, à faire ſi grande deſpence : comme on fait plus ſouuent que tous les iours. Finalement, parce que elle nous porte vn treſ grand dommage, tout ainſi que ſi nous nous brulions en mangeant vne choſe trop chaude. Parquoy ie ſuis d'opinion que toutes telles extremitez froides ſoyent reiettees, pour le grand dōmage qu'elles nous portēt auec le temps, Les poiſſons qui ſont

** C'eſtoit vne maniere de couplets en rime appellez ainſi dont iadis les anciens poëtes Eſpaignols & Italiens vſoyent cōme des ſtrabates & autres.*

nourrir les personnes par leur extreme froidure, nous seruét assez d'exemples, que la temperance de nostre corps ne peut supporter : de sorte que ie ne sçay comment on se tourméte tant pour rendre venimeux, ce que nous doit seruir d'aliment & de medicament ; subrogeant au lieu de la vertu nutritiue, vne dangereuse extremité. BEL. Le seigneur Ignico & moy auons presté tousiours l'oreille à vn discours, sans dire mot, & dit qu'il ne laissera pour tout cela d'auoir des bouteilles, & du vin frais en sa maison. Mais en cela ie suis galant homme, car ie m'ayde de mes moyens, & me trouue bien de boire frais, sans m'en donner autrement grand peine. Parce qu'il m'est aduis, qu'en gardant la mediocrité, sans estre ny par trop delicat ny par trop curieux ie me garantiray de tout soucy & fascherie, que ie pourroy prendre si cela me defailloit. Et mon opinion est telle que nul gentil hõme se deuroit tant abandonner à ses delices & delicatesses, d'autant qu'il se pourroit trouuer vn iour en quelque grand peril, & peine de consequence, s'il se trouuoit en auoir faute de ce qu'il à accoustumé en vn voyage par mer ou par terre. IGN. Vous vous estes tous biẽ portez iusques à telle heure. Quoy que ce soit ie vous aduise, que chacun face comme bon luy semblera. Quant à moy, ie vous donne l'absolution, i'attens en bonne deuotion le Paon, lequel nous pouuons faire changer de langage. ORD. C'est bien le plus beau & le plus grand, que i'ay iamais veu : les Paons des Indes ont veritablement la chair plus sauoureuse, que les autres. ROD. Ie le croy ainsi. Mais ne voyez vous pas que nous en auons grand'disette en ce pays, de sorte qu'on n'y en voit plus. I'ay peur qu'en fin la race en soit perdue, il souloit estre à bõ droit de requeste sur tous autres oyseaux BEL Vous cognoistrez en cela qu'elle puissance à nostre fantasie, & la cõmune reputation des choses que les hommes s'impriment en la ceruelle, dont nous parlions maintenant. Parce que selon Pline, Varron & autres autheurs, Hortensius fut le premier qui meit sur table le Paõ, & fut depuis trouué si agreable, qu'il fut vẽdu la valeur de 50. escus, & vn œuf de la femmelle, deux escus. Ce que fut cause que par toute la ville de Rome, on print plaisir d'en

nourrir:

nourrir: les mesmes autheurs afferment, qu'vn certain Romain, appellé M. Aufidius, en nourrit & feit engraisser si grãd foison, qu'il en retiroit annuellemẽt 1500. escus de profit. ORD. C'est vn grand cas, ce que vous dites: mais il n'est pas vray semblable qu'ils fussent à si haut prix, y en ayant telle abondance. De puis on s'est adonné à en esleuer vn si grand nombre que merueilles. Car lors que l'Empereur passa par la France, il y auoit si grande affluence & nombre de Paons: que nous auons par deça de poules. VEL. Ie sçauray volontiers si leur chair se pourroit conseruer sans se corrompre, comme celles de plusieurs autres chair, d'autant que ce que remarque S. Aug. est admirable. BER. Ie ne sçay point bonnement combien de temps elle se pourroit garder, mais il y à bien six ou sept iours, que cestuy cy est mort. ORD C'est pourquoy il est si tendre & sauoureux. Ie veux en enuoyer à ma maisõ, vn petit plat de la chair de la poitrine, parce qu'il y en assez pour vingt personnes: i'auray aussi fort à gré qu'il pleut au seigneur Velasque poursuiure son propos de S. Aug. VEL. S. Aug. escrit que luy estant presenté à table vn Paon, dans la ville de Cartage, il voulut garder du blanc, de l'aisle pour esprouuer, si au bout de quelque temps il seroit entier & bon: depuis il en fait garder iusques à trente iours, & fut trouué de bon goust, sans aucune corruption ne mauuaise odeur. En apres il en feit serrer iusques au bout de l'an, & fut trouué aussi bon qu'auparauant fors qu'il estoit deuenu vn peu plus sec. ROD. C'est sans doute vne chose remarquable, & si autre que S Aug. l'escriuoit, ie ne le sçauioy croire: nous en aurons icy assez de reste, qui voudroit estre si curieux d'en faire l'experience: excusez moy, si ie veux pour ceste fois estre curieux, & vous demander ce que vous à dit vostre page, qui est venu si hastiuement & vous à parlé à l'oreille, il me semble estre fort troublé. ORD Il me vient de dire que mon cheual est mort. Aduisez si cela meritoit de m'estre rapporté en ceste sorte & cõpagnie BER. Il m'en desplait, mais ne voyez vous pas quel visage à le garçon, il semble plus mort que vostre cheual mesme. ROD. Le seigneur Ordogno pourroit dire, ce que dit Aquilano sur ce propos. ORD. Cõptez moy ce qu'il dit

ie feray poßible de mesme que luy. ROD. Celuy là auoit vn cheual blãc, tres-beau & de grand prix, & aduint qu'vn sien garçon, qu'il aimoit bien tomba malade, or vn iour que ledit Aquilano passoit son temps en compagnie, vn sien seruiteur luy vint dire en grande haste, que son cheual blanc estoit mort, & que le susdit garçon estoit à l'article de la mort, à quoy il respondit, sans autrement s'alterer Puis qu'ainsi va, retourne t'en viste à la maison, & dis au garçon, qu'il se despeche tost, pour aller trouuer le cheual. ORD. Il respondit certes fort gracieusement. Mais toy garçon garde toy bien de mourir, & ayes bon courage. tu t'en iras à pied, à faute de pouuoir attẽdre le cheual. ROD. Or bien va ten auec ceste bonne depesche. VEL. Ie veux maintenant parler, puis que nous ne disons mot. Et ie m'y ataque à vous Seigneur Bermudes, on nous fournit icy tãt de viandes, que vous & nous serions coulpables de peché. Il eut mieux valu, que nous fussions vos hostes à table garnie six iours durant, que de nous dõner largement ce qui suffiroit pour autãt de iours. IGN. Vous auez raison. Mais cependant, ceste chair sallee & ce qui est dans le mesme plat est de bon appetit. ROD. Asseurement vous trouuez tout bon, & le mõstrez bien, car vous auez tout seul mangé la perdris, & auez voulu taster de tout. IGN. C'est d'autant que i'ay, meilleur estomach que vous autres, mais ce soir i'en payeray la moitié, & comme de coustume, ie ne souperay pour auoir trop mãgé BEL. Ce remede est meilleur que celuy de plusieurs dissolus, lesquels estans farcis de viande prouoquent le vomissement, en quoy le remede qu'il pourchassent est plus sale & vilain, que le vice mesme de gourmandise. ORD. I'en cognoy bien qui n'ont pas de besoin, de l'vn ou de l'autre, quãd biẽ il deuoreroyẽt tout ce que nous auõs mãgé tous ensemble. IGN. Ie ne sçay qui peut estre celuy là, mais nous lisons de choses incroyable de ces grands assommeurs de viandes, comme d'vn certain Claudius Albinus, duquel Spartian escrit, qu'a vn seul repas il mãgea cent pesches, cent figues, dix melõs & cens estourneaux: & de l'Empereur Maximiã qui mãgoit 40. liures de chair à vn disner sans parler de leurs semblables, ORD. Ie m'estõne plus de l'Empereur q̃ nõ pas d'Albinus attẽdu que

ce qu'il mãgeoit estoit de la chair, sans d'autre meslange de viãde, parce que l'hõme ne se saoule pas si tost de plusieurs viande; attẽdu q̃ la varieté aguise & esueille l'appetit. BEL. Il est ainsi, mais toutesfois cela est dõmageable à la santé, & a la digestiõ. IGN. Et moy i'estime tout le contraire, & me semble q̃ la diuersité des viandes se raporte mieux à nostre nature & à la santé. BEL. Vous vous abusez, & ie pense que vous vous voulez moquer. IGN. Mais ie pense estre bien fondé, & ie dy comme ie l'entens, & croy que le Seigneur Velasque est de mon opinion, ie ne veux point iuger temerairement de celle cause, sans ouir les parties. Mais d'autãt que celle question ne me semble pas impertinẽte pour le present, q̃ le Seigneur Beltramo qui la mise en auant, die le premier son opinion, & vous Seigneur Ignico direz aprez la vostre, puis ces Gentils-hommes & moy, apres vous auoir oui, iugerons qu'elle sera la meilleure. Et cependant que vous amuserez, à parler, nous entrerons à nos coustures. Mais pour vous releuer de peine, sçachez que Macrobe traicte celle question. BEL. I'ay tousiours tenu & oui tenir ceste maxime si certaine, q̃ ie n'eusse pas estimé pouuoir trouuer aucũn contredisant, & m'esbahy que le Seigneur Ignico se puisse trouuer mieux en se repaissant de diuerses choses, c'est ce que l'endurcit en ceste opinion. Mais la miẽne est approuuee de tous les Medecins, & se rapporte a la nature de l'homme, comme le prouueray en peu de paroles, sans qu'il soit necessaire d'employer beaucoup d'argumens, ne raisons, en vne chose si claire, & si i'auoy à faire à de gens de peu de ceruelle, qui se laissent plus vaincre par exẽples, que par raisons viues, ie n'en manqueroy point. Le premier & qui doit suffire, seroit des oyseaux, & autres animaux, qui se paissent d'vne seule viande, & sont plus sains pris pour pris, que les hommes: les animaux que nous appastons auec pluralité de viandes, nous endommagent plus que les autres, & alterent nostre nature & complexion. Car ils n'appettent naturellement que la simplicité des viandes. Le bœuf & les brebis veulent paistre l'herbe, le Loup cherche la chair. Et tous les autres animaux procurent ce qu'il leur est propre, les sçauent, cognoissent & pourchassent, s'en

entretiennent : sauf que la necessité les contraigne de chercher autre nourriture. Et de la s'ensuit, que tous les animaux, selõ leur espece, sont sans estre subiects aux infirmitez comme nous, à cause de nostre si grand desordre & multiplicité & accumulation de viandes. En second lieu, i'employeray le conseil des Medecins : parce que la principale diette qu'ils ordonnent aux malades, est de leur oster les grosses & diuerses viandes, ne leur en laissant qu'vne seule de facile digestion, laquelle a esté le motif de nostre dispute. Ie pourroy adiouster l'vsage du vin, lequel estant broüillé auec d'autre vin, nous trouble & enyure plustost, que s'il n'y en auoit que d'vne sorte. Nous en pouuons donc dire tout autant des viandes, ie pourroy produire force autres exemple, mais les raisons auront plus d'efficace en vostre endroit, parquoy i'en ameneray de pregnantes & veritables. La premiere, que les indigestions & cruditez n'engendrent, beaucoup de maladies, il n'y à aucun qui en doubte: tant a cause que la qualité de la substance en laquelle la viande est conuertie, n'est point cõforme ny proportionnee à la nature de l'homme, qu'aussi à raison de la quantité de la viande pour laquelle digerer, nature ne peut estre assez forte. Touchant le premier de ces deux inconueniens, il est euident, que celuy qui ne mange que d'vne viãde ordinaire, cognoistra facilemẽt laquelle sera plus pesante à l'estomach, ou plus legere, profitable, ou plus dommagable : & ce faisant se pourra prendre garde, de ce que i'offence le plus. Ce que ne sçauroit ny pourroit faire celuy qui prend & vse plusieurs diuerses viandes à la fois: car il ne pourroit discerner la plus preiudiciable. D'auantage, il faut que la substãce, qui est receuë par celuy qui se nourrit de plusieurs & diuerses viãdes, soit aussi par force de diuerses qualitez, tellemẽt que les humeurs, qui procedẽt de diuerses matieres, ne se pourroit biẽ conformer entre elles, & n'engendreront point vn sang pur & liquide : ioint qu'il est notoire, que certaines viandes sont de facile digestion, & se corrompẽt soudain, & d'autres qui sõt plus mal aisees à estre digerees, & plus pesantes. Finalemẽt les Medecins tiẽnent que nous auõs trois digestions qui se font de la substance des viandes, outre

la

la premiere qui se fait à l'estomach ou meslange de toutes les viandes qu'on nomme *chilus*. A sçauoir l'vne au foye, l'autre aux veines, & la derniere aux membres. Qui considerera donques cela, cognoistra clairement le dommage qui procede de la pluralité & varieté des viandes, d'autant que comme chacune de ces digestions se faict à part & à diuers tẽps, il aduient que la viande qui est plus facile à digerer, ainsi que i'ay dit, est cõuertie la premiere en substance, & comme l'autre retarde à estre digeree, celle cy se corrompt & aigrit, faisant longue demeure en l'estomach, dõt sont cause de rots, ventositez & douleurs. Le semblable aduiendra souuent aux autres digestiõs par les raisons susdites, tous ces accidens cessent aux viandes seules & simples, parce qu'elles ne font qu'vne mesme substance & en vn mesme temps. Voila quant aux cruditez & dommages que nous causent & engendrent les simples substances, des differẽtes qualitez des viandes quand bien les viandes seroyent en mesmé quantité & esgales à celles qui sont seules simples, & d'vne mesme sorte Or venons au 2. poinct, c'est à dire, à la quãtité superflue susdite, qui endõmage & empesche la digestion: dictes moy, ie vous prie, quelle chose y a-il qui nous incite & induise à trop mãger, q̃ la varieté des viãdes diuersement accoustrees, laquelle esueillãt l'appetit, fait qu'on mãge plus qu'on ne peut & qu'on n'eust pensé ny voulu, ainsi qu'il nous est aduenu ce iourdhuy: la ou au cõtraire si vous ne mangez q̃ d'vne seule viãde pour bõne qu'elle soit, vous n'en mangez que ce qui est honneste, sans plus. Et par ce moyẽ on n'engẽdre point de ventositez ny cruditez, en l'estomach, ny d'autres maladies procedantes de tant de diuerses viãdes. C'est pourquoy Socrates cõmandoit à bon droit, que les hommes deuoyẽt en toutes sortes euiter, & fuir toutes les viãdes qui allechent leurs appetis, de maniere que ce que dessus suffira pour sçauoir, cõbien l'vsage de diuerses viandes est contraire, & pernicieux à la santé & à la vie de l'hõme, comme i'auoy proposé de monstrer. Et quãd bien ils n'apporteroyẽt aucun detrimẽt, si est-ce qu'ayant esgard à la seule vertu, qui est contraire au vin, & à l'appetit sensuel & delectatiõ, nous nous en deuriõs abstenir: attendu q̃ l'abstinence & con-

tinēce sont fort propres & vnies inseparablement auec la vertu. Surquoy ie n'en diray autre chose, d'autāt que i'ay affaire à de gens sages & vertueux: afin aussi qu'il ne semble, que ie vueille blasmer le Seigneur Bermudes, en ce qu'il nous à si bien & copieusement traictez, de sa grace. BER. Ie ne aduouë point cela, car ie croy d'auoir plustost failly à faute d'auoir fait mon deuoir à vous biē traicter, que pour auoir esté excessif: mais quoy que ce soit, siveux ie entendre l'opinion du Seigneur Ignico, parce que veritablement vous auez parlé, comme celuy qui n'est sans cause docteur ordinaire de Rota. IGN. Vous en iugerez apres que i'auray respōdu aux raisons qui ont esté mises en auant. Mais cependant ie voudroy qu'on desseruit la table, afin qu'on m'escoutast plus attentiuement. VEL. Nous en sommes tous contens: mais ce desordre pretendu à besoin d'vn ordre quant à vous, qui ne māgez plus, ne laissez de dire vostre responce, puis que ce qu'on traicte est à propos, & se cōforme aux loix des bāquets. ROD. Ie souhaiteroy qu'il fut bien à son aise, & qu'il eut le dessus, à ce que le Seigneur Beltramo ne nous rengeasse à ne deuoir manger que d'vne viande seule. IGN. Certainemēt Seigneur Beltramo, vous auez discouru si elegamment qu'il sembleroit de prime face que vous eussiez la raison de vostre costé, principalement en ce qu'il semble que vous vouliez courtiser la vertu & mettre la temperance de vostre costé. Vous m'auez reduit à tels termes, qu'il me faut bien fourbir & affiler mon espee, pour me deffendre: afin que par faute de respondre: la verité ne soit point en souffrance, passant par faute de respondre, la verité ne soit point en souffrance, passant par vos mesmes brisees. Partāt commēçons à examiner vos propres exemples, qui ont esté plus beaux en apparence que par effect. Quant au premier que vous auez allegué des oyseaux & autres animaux, qui ne se nourrissent que d'vne seule viande, & partant qu'ils ne sont subiets à tant de maladies comme sont les hommes, vous vous trompez doublement. D'autant qu'ils ne viuent point d'vne seule viande, & ne sont point exempts de maladies non plus que nous. La preuue en est euidente: la diuersité des herbes, plantes, semences des fruicts de la terre, en font

aſſez ſoy, dont aucunes ſont douces & froides, aucunes froides & chaudes, tellement qu'il n'y a cuiſinier qui puiſſe appreſter tant de diuerſité de viandes, que nature à ſceu diuerſifier tant d'herbes que paiſſent les animaux dont les oyſeaux ſe nouriſſent: Ainſi que monſtre bien Eupolis poëte Comique Grec, introduiſant en vne ſiéne Comedie les cheures qui ſe vantent de leur iouiſſance d'infinies herbes. Quant aux maladies, Homere ſeruira de teſmoin lequel eſcrit, que la peſtilance, eut ſa ſource premiere des troupeaux de Brebis & moutons, dont les hommes furent infectez, Mais qu'eſt il beſoin d'authoritez ou nous auons tant d'experiences iournalieres. Voulez vous d'autre teſmoignage que leur courte vie & que peu d'entre eux arriuent à la vie de l'homme, fors que les Corbeaux, que ie penſe neantmoins eſtre vne fourbe, leſquels ne ſe cõtentans d'vne ſeule viande s'attachent à toutes les charoignes & tous les fruicts,& ne'ſt leur faim & gourmandiſe moindre que la longueur du temps qu'on dit qu'ils viuent Le ſecond exẽple que vous auez amené, eſt des Medecins qui ordonnent aux malades de ne manger que d'vne ſeule viande, ne fait contre moy. Car cela ne ſe pratique point qu'au commẽcement de la maladie, & ce, afin que n'vſans que d'vne viande, ils mangent tant moins, & encores ne leur en laiſſent ils prendre que bien peu, à cauſe de la foibleſſe de nature, mais quand le malade a beſoin d'eſtre nourri & fortifié, alors ils font tout le cõtraire,& leur promettẽt diuerſité de viãdes afin d'ouurir & exciter l'appetit, pourueu toutesfois q̃ les viandes ſoyent ſaines & cõtraires à l'humeur peccante. Vous voyez cõment les manieres de proceder des Medecins,tendent a autre fin que vous ne pẽſiez pas. Touchant la meſlange du vin ce n'eſt pas grãd choſe:attendu qu'il y a grãde difference,entre leboire & le manger. Car celuy qui eſt ſaoul, ne s'eniure point, s'il ne boit ores qu'il mãgeaſt pluſieurs &diuerſesviãdes,& celuy qui boit trop,ſon cerueau eſt auſſi toſt troublé. Parce que le vin mõte haſtiuemẽt à la teſte, à cauſe de ſa chaleur & legereté,& partãt on defend les vins brouillez & frelatez,à ce que les vapeurs &fumees ne mõtent pas de l'eſtomach à la teſte,qui en ſeroit griefuement offencee par ſa force

redeuable & inacouſtumee. Cela ne peut aduenir à la viande:parce que lors les vapeurs ne montẽt point tout à coup ny impetueuſement: ains tout bellement apres le cõmencemẽt de la premiere digeſtion. De façon que vos exemples ne nous font plus grand peur,n'eſtãs de peu ou nulle force. Voyons maintenant ſi vos raiſons auront plus d'efficace. Elles ont quelque apparãce, mais de vertu bien peu. Car ie ne doubte point de ce que vous dites que le manger trop ne ſoit dõmageable & n'empeſche la digeſtion,&en cela nous ſõmes d'acord. Mais cela n'a riẽ de commun auec la diuerſité des viãdes, comme ie vous mõſtreray. Quant à ce que vous affermez, que la diuerſité des viandes prinſes egalement, nuiſent dauantage vous vous abuſez grandement: car cela eſt conforme a la nature, & ne donne empeſchement à la digeſtion, n'y à la bõne nourriture. D'autant que ie ſouſtien que vous ſuppoſez vn faux fondement, diſant que la ſubſtance qui eſt produicte en nous, de la diuerſité des viandes ſoit à cauſe de ſa varieté, pernicieuſe au corps, y engendre diſcorde & inequalité, ou diſproportion d'humeurs, parce qu'ainſi que nos corps ſont compoſez & formez de quatre diuerſes humeurs, la colere, la melancholie, le flegme, & le ſang, qui correſpondent aux quatre elemens, à ſçauoir, la couleur au feu, la melancholie à la teſte: le ſang, à l'air, & le flegme, à l'eau: qui participent de quatre qualitez, du froid, de l'humide, du chaud, & du ſec: pareillement nous auons beſoin d'eſtre alimentez des choſes qui les puiſſent ſouſtenir, & aider à chacune de ſes humeurs: eſtant choſe notoire, qu'vn ſemblable ayme ſon autre ſemblable. Reſpõdez moy, ie vous prie, celuy qui ne mange que d'vne viande, laquelle, comme chacun ſçait, ne cõmunique point ſa ſubſtance, ſinon à la qualité conforme & dominante, comment ſouſtiendra elle en force & vigueur les autres trois humeurs? difficillement certes. Il appert doncques manifeſtement, que l'homme ne doit eſtre nourri d'vne meſme choſe, puis qu'il n'eſt point cõpoſé d'vne ſeule qualité, ains de pluſieurs & diuerſes viandes, & de diuerſes qualitez. Ce bon Dieu le nous donne bien à cognoiſtre, qui n'a point voulu que l'air qui nous enuironne, & celuy que nous humons & reſpirons, fuſſent

d'vne

d'vne mesme qualité, ains qu'il fut chaud & humide:& n'a voulu aussi qu'il demeurast tousiours en vn estat, ains qu'il s'alterast plus ou moins, & eust comme vn meslange & participation auec les autres elemens. Car il estoit impossible d'estre soustenu d'vne seule qualité d'iceux, puis que comme il a esté dit, nous sommes composez de quatre elemens: & encore les autres 3. elemens, ont chacun d'eux diuerses qualitez susdites. Le feu est chaud & sec, l'eau humide & froide: la terre froide & seiche: & ces qualitez peuuent estre meslees & confuses ensemblement, de quoy procede la generation des choses pour nostre nourriture. Or puis que cela est vray, comment & pourquoy voulez que nous soyons nourris auec vn aliment d'vne seule sorte, touchant l'autre point par lequel vous disiez que celle diuersité de viandes engendroit vne crudité & indigestiō: cela est aussi mal à propos que le demeurant. Et encores moins ce que vous adioustastes, suiuant la tradition des Medecins, des quatre digestions. Parce qu'elles ne s'empeschent ny destournent point les vnes les autres par vne telle diuersité de viandes, soit qu'elles soyent plus aisees à digerer ou plus mal-aisees, pourueu que la qualité ne soit excessiue. D'autant que la nature n'est pas si mauuaise ouuriere qu'elle attende que la viande se confonde ou entremelle, comme vous dites, pour faire la seconde ou la troisieme digestion: & cela ne se fait pas en vn instant, parce que les facultez naturelles operent en temps & lieu, & renuoyent la viande & alimens digerez en leur place & aux parties ordonnees, poussās le plus solide & feculēt aux intestins: parquoy les Medecins conseillent qu'on mange du commencement les viandes plus propres & faciles à la concoction, à ce qu'elles soyent les premieres conuerties en nourriture, principalement d'autant que quād on ne mangeroit que d'vne seule viande, elle ne laisseroit de passer. Car ainsi que toutes les parties d'vne viāde ne sont pas d'vn mesme poix ny force la nature neantmoins, cōme prudente maistresse digere prudemment les viandes plus faciles, & en fait son profit aussi tost que la digestiō est parfaicte, de sorte qu'en cela la diuersité des viandes ne donne aucun empeschement, ains certainement nous experimenons

mentons à tout heure, que l'homme mange plus de diuerſes choſes, & le digere mieux, que quand il ne mange que d'vne ſeule choſe, en mangeant toutesfois autant de l'vn que de l'autre: & ſemble que iuſques à cela la nature ſe delecte en la varieté. Pour le regard de ce que vous dittes apres que la diuerſité des viãdes incitoit l'appetit, & fait qu'on mange trop, & que de là procedent les inconueniens ſuſnommez. Ie reſpons, qu'en cela vous confeſſez, que c'eſt la quantité qui porte nuiſance & non point la diuerſité, qui eſt celle que ie deffends. Et en cela, vous n'auez pas de raiſon, Car temperance & prudence des hommes diſcrets, y doit donner ordre, leſquels ores qu'on leur preſente les plus friands & meilleurs mourceaux de la table, ils ſçauent ſe commander, regler leur appetits, & n'en mangent que par meſure, & ceux qui ſont deſpourueus de Iugement & prudence, ne mangent, ſeulement iuſques à creuer, ains iuſques à en deuenir malades, choſe qui appartient a de beſtes brutes. De maniere, que quelconque viande leur eſt dangereuſe, quand bien elles ſeroyent ſeules & ſimples, quand ils outrepaſſent meſure. Et les ſages, parmy la varieté des viandes, choiſiſſent ſeulement ce qui leur ſuffit, ſe garantiſſant du danger, quand bien ils ne mangeroyent que d'vne ſeule viande qui ne leur eſt point propre la où la neceſſité luy fait manger, ce qui luy porte dommage. Or cela ſuffira, pour reſpondre à ce que vous auez dit, que jaçoit que la diuerſité des viandes ne portaſt preiudice à la ſanté, que neantmoins pour fuir la delectation & la ſçaueur que vous diſiez eſtre vitieuſe, & contraire à la vertu, on s'en deuoit abſtenir. Mais veux biẽ que vous ſçachez, que la ſçaueur, delectation & volupté que l'on prend en mangeant, n'eſt pas touſiours vitieuſe ny reprehenſible excepté, que quand cela ſe fait auec deſordre, par exces & contre la loy de Dieu. Car ſi cela eſtoit touſiours ainſi, on pecheroit ordinairement, à faire appreſter les viandes, à fin de les trouuer meilleures, à manger iuſques à ce que la faim fut du tout aſſoupie & eſtourdie. Nous pouuons prendre honneſtement plaiſir & n'offencer point Dieu

Dieu, en prenant goust aux viandes, & donner la musique, ou les instrumens: parce que telles choses prinses par mesure, sont licites & naturelles. Ie ne puis bonnement blasmer le plaisir & l'appetit qu'on prend en mangeant,& le louë plustost, comme nous estant vtile & necessaire, attendu que ce que nous mangeons auec bon goust & plaisir, est plustost digeré, comme chose qui est receuë gayement & volontiers en l'estomach, & que nature consume aussi tost au contraire, ce qui se prend sans goust ny appetit, vient à contre cœur, & porte dommage. De maniere, que vous vituperez à tort la diuersité des viandes, & ce qui les rend sauoureuses, & esueillent l'appetit: & principalement que la santé, qui conserue nostre vie, gist en ce que nous ayons tousiours l'appetit ouuert & vif, sans estre desgousté, qui est vn signe que l'estomach & consequemment tout le corps est en dãger de quelque indisposition. Car tout ainsi que quand on a bon vent sur mer, les mariniers ont le chois d'abaisser & plier les voiles si bon leur semble, ou bien de faire voile & nauiger, la où quand la mer est calme, ils ne peuuent tourner les voiles ou bon leur semble ny cheminer sur mer: semblablement quand on a l'appetit gaillard & ouuert, l'homme le peut tenir auec iugement & raison: mais si par fortune il est perdu, & on n'a point la force ny moyen de le faire reuenir ny de l'affiler, c'est signe qu'on est au declin, puis que nostre nature ne peut estre soustenuë que par le boire & manger, dont le seul moyen gist prealablement à l'appetit& au goust. Parquoy nous deurions plustost tascher de l'entretenir, que de le laisser perdre, puis que estant par trop ouuert, il peut estre bridé & reiglé par la raison. Conclusion, Seigneur Beltramo, vos exemples ny vos raisons ne sont valables pour condamner la diuersité des viandes, estant les miennes plus que suffisantes, sans qu'il soit besoin de disputer plus longuement sur cela, n'y employer plus de temps. Protestant neantmoins que ie n'entends y comprẽdre les excessiues superfluitez ny d'autres extremitez, qui sont tousiours vitieuses & reprouuees. ROD. I'ay pris vn singulier plaisir à vous entendre, & si le Seigneur Velasque veut donner sur cela sa sentence, ce qu'il dira

sera de merite. Mais toutesfois l'acquiesce plustost à l'opinion du Seigneur Ignico: mais cependant qu'on consultera pour donner la sentence, ostez la nape, & enuoyons querir nos montures, pour nous aller vn peu esbatre hors la ville. VEL. Messieurs vous-vous abusez de vous persuader que ie vueille estre vostre Iuge. Ie l'ay dit à fin de vous donner occasion de si bien discourir où i'ay pris grand plaisir, parce que tous deux auez sur ma foy disputé fort doctement: mais parce que ceste matiere n'est pas de mon gibier, i'en laisse la resolution aux Medecins, qui en pourront prononcer la sentence. Et ce temps pendant chacun se gouuernera selon la coustume, & qu'il verra estre plus propre à sa santé. D'autant qu'à dire vray, pour le regard du manger, les complexions, les estomachs & la disposition du foye sont differentes, qu'on n'y sçauroit donner autre reigle, fors que chacun a besoin de se reigler soy-mesme. De ma part, ie me resouls en vne chose seulement que ie sçay estre bonne pour toutes personnes, c'est d'estre sobre à mon manger & boire, soit qu'on vse d'vne seule viande, ou de diuerses. Si nous approuuons & practiquons aujourd'huy ceste reigle nous n'aurons point perdu le temps. A tant nous mettrons fin à ceste dispute, & apres auoir dit graces & prins congé de la compagnie, ie me retireray pour dire mon office, puis que vous-vous voulez aller esbatre. BEL. Ie veux bien que vous sçachiez, Seigneur Ignico, qu'on pourroit bien respondre à tout ce que vous auez dit, mais ie ne veux outrepasser le commandement qui m'a esté faict: ioinct que moy mesmes ay enfrainct le premier ce que ie deffends, ayant mangé de toutes les viandes. BER. Vous faictes bien, & certainement vous-vous estes tous deux portez en galants hommes & grands Philosophes, sans que i'en parle d'auange. Allons donc aupres du feu, & puis nous irõs où il vous plaira, & le Seigneur Velasque fera de mesme.

***

Fin du Dialogue.

DIA-



DIALOGVE DV CONTENTIEVX, OV CONTREDISANT.

ENTREPARLEVRS.

Diego, Alphonſo, Aluaro, le Docteur Naruaes.

Au ſixieme Dialogue du contredisant, vn Docteur nommé Naruaes, reſtriue & contredit à tout ce que luy eſt propoſé: & enfin fait vne belle declaration, par maniere d'exercice, à la louange de l'Aſne, pleine d'Hiſtoires, & d'autres choſes ſingulieres.

DIEGO.



LE Seigneur Alphonſo vient vers nous, pour auoir part à la plaiſante compagnie de noſtre voiſin, comme vous luy promiſtes, prenez garde qu'il ne manque point de venir puis que nous luy en auons faict ſi grand eſtat, & ſi grande feſte, cõme ſi c'eſtoit vn ioyau de valeur ineſtimable. ALPH. Vous & luy ſoyez les tres-bien venus, allons nous aſſeoir: car Monſieur le Docteur ne faudra point de venir, comme il m'a promis d'eſtre icy à dix heures, il eſt volontiers homme de parole ALPH. Meſſieurs, ie ſuis party de mon pays pour voir toutes choſes dignes de memoire: & vous ayant ouy parler du naturel ſi eſtrange de ce Docteur, ie feuſſe

volontiers venu tout exprez de Seuille, pour louyr difcourir & difputer, puis qu'il le fçait faire fi dextrement comme vous dites, encore qu'il n'euft efté fi fçauãt qu'il eft. ALV. Le Seigneur Diego & moy vous comptafmes hier, qu'elle grace il auoit. Mais maintenant ie vous dy d'abondant, qu'il eft non feulement contredifant, ains pluftoft l'efprit mefme de cõtradictiõ: par-ce qu'il n'entend rien dire à vn autre, qu'il ne s'efforce foudain d'y contredire, & ne fouftienne tout ce qui eft à rebours. Il n'a pas faute de raifons de tous coftez, du moins en apparence. Au refte il eft d'vn entendement vif & prompt, & à beaucoup veu & leu. ALF. Sans doute ie croy qu'on doit prendre aucunesfois vn grand plaifir de pratiquer auec ce perfonnage: parce qu'on faict toufiours tomber quelque propos & deuis en ieu, d'où l'on peut tirer beaucoup de profit. DIE. Il eft certain. Mais on s'ennuye de l'ouyr fi fouuent eftriuer, & maintesfois il parle tãt, qu'il ne donne prefque point à perfonne le loyfir de parler, quand il eft en vn lieu. ALF. Il fe voit doncq en luy, ce que fouloit dire Ferdinand de la Vega. Que c'eft vne chofe tres-rare que d'eftre fage & retenu: car la plus-part des gens ne font que babiller, & Bauarder, ALV. Ie ne fçay d'où procede cela, mais quoy qu'il y aye c'eft vn grand caufeur: & ce qui eft plus infupportable, il defend aucunesfois d'opinions extrauagantes, fans aucun fondement raifonnable. ALF. Cela le plus fouuent aduient aux plus grands & aux plus fçauans, prefumans par trop de leur efprit & doctrine. ALV. Ce que vous dites eft fi veritable, que mefmes il fe verifie aux chofes qui concernent noftre foy, attendu que les plus grands heretiques qui furent onques, eftoyent gens d'efprit & de fçauoir, mais fuperbes & arrogans. Parquoy nous deuons toufiours inuoquer Dieu, qu'il luy plaife nous illuminer l'éntendement par fon S. Efprit, à ce qu'en toute humilité nous tenions le grand chemin certain & veritable de nos anceftres, fans nous arrefter aux nouueaux fentiers des fubtilitez & fauffetez modernes, comme ont faict plufieurs de noftre temps. DIE. Il ne faut point craindre que ce perfonnage noftre amy tombe en c'eft inconuenient. Car il ne fe mefle d'autre chofe, que de la Philo-

logie des lettres humaines, & des communs deuis. Ie ne veux oublier sur ce propos à vous cõpter la grace qu'eut vn gentil-hõme de ceste cité. Lequel ne sçachant à peine lire vn liure en sa langue vulgaire, & n'ayant gueres plus de lettres dans sa caboche, entendant qu'en partie d'aucuns qui n'en sçauoyent pas dauantage que luy pour estre reputé sage & sçauant, protesta en iurant, qu'il se repentoit d'auoir iamais estudié, & voudroit payer tout ce qu'il auoit en ce monde, & n'auoir rien apris : & neantmoins le bon Seigneur ne sçauoit pas bonnement lire. ALF. Nous ne sçaurions dire autre chose, sauf qu'il auoit bonne grace, & de la nous pouuons bien comprendre, qu'il n'auroit eu grand' cure de faire deuenir ses enfans grands philosophes. Mais cependant ie voudroy que nostre grand argumentateur s'approchast. ALV. Il ne peut gueres plus tarder, mais prenons garde de ne luy contredire de rien, à ce que le iour ne se consume en ne parlant que d'vne seule matiere. Et si ce qu'il dit ne nous semble à propos, changeons tout bellement de deuis à ce qu'il y ait du plaisir en la varieté de ses discours. ALF. Ie le trouue bon ainsi : mais ie suis d'aduis qu'on luy contredise aucunement, pour l'esguillonner d'auantage. ALF. Ce ne sera pas mal fait. Toutesfois vous verrez qu'il ne le faudra gueres piquer, pour le faire aller : & prenez vous garde, vous verrez qu'il ne vous orra dire chose, qu'aussi tost il ne le contredise & debate. DIE. Parlez bas messieurs, le voicy qui vient vers nous, vous soyez le tresbien venu, Seigneur Naruaes. NAR. Vous soyez aussi les bien trouuez. Or certes ie ne puis autrement qu'estre le bien venu, mesmement en ceste maison où ie reçoy tant d'honneurs & courtoisie. ALV. Ains vous nous faites tousiours vne grande faueur, & d'autant plus maintenant, que vous aurez cognoissance du seigneur Alphonce, gẽtil-homme tresdocte, & intime amy du sieur Beltramo vostre trescher amy aussi. NAR. Chacune de ces deux choses m'oblige à luy demeurer tres affectionné seruiteur, & pour tel ie m'offre à luy. ALF. Il me suffit que l'vn de ces deux choses, vous induise, Mõsieur le Docteur, à m'estre amy, & ce sera l'amitié du sieur Beltramo, parce que de l'autre, ie me recognoy si pauure &

desnué, qu'elle ne merite de vous estre presentee. NAR. La mutuelle amitié de vous deux me tesmoigne assez le demeurant. Quand bien le Seigneur Aluaro ne m'en autoit rien dit. ALF. Comment que ce soit, ie vous prie de m'accepter pour l'vn de vos seruiteurs, & pour changer de propos, ie vous prie, qui est ce liure que vostre garçon porte. NAR. Ce sont les vies de Plutarque nouuellement abregees: ie les porte quand & moy, pour les rendre au Seigneur Diego, cõme ie fay de tout ce qu'on me preste volontiers, & principalement des liures. DIE. C'est en verité vne tresbelle conclusion & profitable aussi, attendu que, selon ce commun prouerbe, le bõ payeur ou rendeur, est maistre du biẽ d'autruy. NAR. Ie trouue ce prouerbe tresfaux, & ie m'en rapporte au Seigneur Alfonse, qu'il luy plaise iuger lequel des deux est mieux maistre & seigneur du bien d'autruy: ou celuy qui ne paye & ne rend iamais, ou celuy qui paye & rend ce qu'il à emprонté. ALF. Voici vn beau commencement, selon mon opiniõ, & dy que Monsieur le docteur à raison. I'ay veu le liure, & y ay prins plaisir, & pour ne prendre tant de peine à fueilleter vn nombre infini de liures d'auiourd'huy, ce seroit chose tresvtile de les abreger & reduire en epitomes cõme cestuy cy a esté. NAR. Pardonnez moy, s'il vous plait, il me semble tout autrement d'autant qu'on ne raporte point le fruit que vous dites de semblables extraits compendieux ou epitomes, ains cela augmente plustost le nombre des liures, d'vn seul, on en fait deux: dauãtage on falsifie les œuures d'autruy, parce qu'on en tranche & retranche à plaisir, on change le stile, on diminue l'eloquence & l'ornement de l'autheur, on amoindrit la matiere & le subiet, on vsurpe la peine & gloire d'autruy: & veut on paroistre ingenieux aux œuures des autres. Bref: c'est larcin & iniustice de desseigner, tailler & couper en l'edifice d'autruy outre & cõtre sa volõté. Dauantage par le moyen de tels sommaires les liures, principaux se perdent, cõme il est aduenu à Trogus Põpeius, & à la plus part de Tite Liue, qui se sont perdus, & leurs abbreuiateures, Iustin & Florus, nous sont demeurez entiers: le pareil est aduenu à plusieurs autres bons liures aussi. ALF. Ce qu'a dit monsieur

sieur le docteur est veritable, combien qu'on pourroit respondre quelque chose la dessus : mais ie ne suis amateur de cõtraditions. NAR. Et moy, quand ie le voudroy faire ie ne sçauroy. DIE. Nous ne le pouuons pas croire, mais ne vous souciez point, car l'altercation n'est vne chose si mauuaise, qu'a mon iugement, c'est bien fait de ne le faire pas, & encores mieux de ne le sçauoir pas faire. NAR. Ie ne veux pas dire que ie ne scache disputer ou contredire, parce que ie ne le louë point, ains ie le iuge plustost estre bon, vtile & necessaire: mais ie veux dire, que ie ne me sens point capable de le pouuoir faire. DIE. Si vous voulez soustenir l'altercation, il faut donc que vous soyez bien versé en tout ce qui peut tomber en cõtention, veu que cela est contraire à la commune opinion, laquelle nous deuons suiure. NAR. Ie ne sçay comment ie defendray l'altercation, mais encores que ie ne la defende suffisamment, il ne s'ensuiura pourtant que l'altercation ne soit bõne: mais premier qu'en venir là, ie veux contredire l'autre opinion, par laquelle vous affermez que nous deuions suiure les populaires opinions, sans estre paradoxiques. Parce que cela est contreuenir à toute vraye philosophie: voire à la saincte escriture, attendu que nous deuons adherer aux sages, ores qu'il soyent moindres en nombre, que le vulgaire ignorant. On nomme la cõmune opinion, celle qui à plus de suiuans. Aussi nous lisons aux sainctes lettres, qu'il ne faut point ensuiure la multitude, ny se departir de la verité, pour s'accorder au sens des autres. DIE. Ie ne dy pas que nous consentions aux ignorans, ores que le nombre en soit grand. Mais i'entens par la commune opinion, celle qui est tenue par la plus part des sages. NAR. Vous parez bien aux coups, en vous tenant couuers en ceste maniere : mais quand il seroit ainsi, ie dy que la plus-part des sages & sçauãs, estiment, q̃ l'altercatiõ & dispute est vne chose necessaire & saincte. ALV. Aprenez le nous, ie vous supplie, & que ce soit sans altercatiõ. NAR. Ie suis cõtẽt de le vous monstrer, en sorte que vous ne me sçauriez contredire. Car sans l'altercatiõ on ne paruiendroit iamais à la cognoissance des arts & sciences, & quiconque la vitupere, n'entend pas que c'est : bien que la dispute & l'al-

tercation ne sont qu'vne mesme chose, & n'est autre cas que de proposer vne opinion qui soit contredite & desbatue par vn autre, & en cela gist l'exercice des arts & sciences. Puis donc qu'il est ainsi, ie m'esbay qu'ils se trouuent de gens qui osent ainsi blazonner vne chose tãt necessaire & frequente, comme la dispute, prattiquee iadis par infinis philosophes & saincts personnages, & mesmes, auiourd'huy en toutes les escholes & vniuersitez du monde. ALF. Veritablement il ne faut plus perdre du temps sur ceste matiere : parce que Monsieur le Docteur dit tres bien, & n'est autre chose en effect l'altercation que dispute, cõme il à dit. Ie ne sçay toutesfois d'ou procede, que le contre-disant & contentieux engendre vn degoustement & ennuy. NAR. Cela procede de ce que chacun se desplait qu'vn autre entende mieux vne chose que soy, ou bien qu'il soit de contraire opinion à la sienne : & faisant celuy qui dispute l'vne de ces deux choses, ou toutes deux, ensemble, le degoustement, & desplaisir en procede, iasoit qu'il ne soit point ennuyeux ny desplaisant, & certes c'est vne singuliere grace, & qui n'appartient qu'aux gens doctes & de bon esprit, que de le sçauoir faire dextrement. DIE. Passons outre, afin que ceste nostre dispute ne sorte hors du chemin. Ie vous aduise neantmoins, messieurs, que ie me tiens à mon opinion. NAR. C'est vne erreur commune, & n'estime de vous, que vous vueillez demeurer opiniastre. DIE Si c'est vne erreur, ie me consoleray en ce qu'elle n'est pas commune, puis que ie ne seray pas seul, & que c'est vne consolation en vn mal, que d'auoir beaucoup de compagnons. NAR. L'erreur de ce prouerbe est si commun comme la proposition dont est question, pour laquelle vous l'auez allegué, & selon mon aduis, ce feut vne sentence de quelque cruel homme & meschant. ALV. Comment donc, n'est il pas vray ce que dit le Poëte, qu'aux affligez, c'est vne consolation d'auoir des compagnons en leurs aduersitez. NAR. Non non, il n'est pas ainsi : ains c'est plustost vne sentence inhumaine, & plaine d'impieté, d'autant que quand nous n'auons d'autre consideration, que ce que nous sommes hommes, nous deurions auoir pitié & cõpassion

passion de voir endurer nostre semblable : de façon que par celle seule raison il appert, que le dommage de plusieurs accroit plustost en nous la peine, qu'elle n'aporte consolation, puis donques qu'il se ressent de son propre mal, & luy desplait de celuy de l'autruy, combien ce que ie dy ce trouuera beaucoup plus veritable à l'endroit du Chrestien? Lequel suiuant le commandement de Dieu, est tenu d'aimer son prochain, & se condouloir de ses afflictions. Or voyez quel aduantage c'est, que d'auoir des compagnons en ses malheurs. ALV. Ie ne veux point contester contre ce Monsieur le Docteur, attendu qu'il n'a iamais faute de raisons apparentes. Ioinct que nous auons proposé de ne repliquer du iourd'huy à aucune de ces raisons. Mais ie vous diray bien, que Dieu vous fit belle grace de n'estre point Aduocat, car i'ay peur que l'enuie de contredire à quelconque partie, vous eut faict soustenir vne mauuaise cause & iniuste. NAR. Vous me cognoissez mal. Ie ne desire point de contredire à aucun: mais ie fay cela quand ie voy qu'on n'a point de raison en ce qu'on soustient. Et encore l'iniustice pourroit bien estre telle, qu'estant Aduocat, i'auroy occasion de la defendre. DIE. Ie n'en doute point : mais le Seigneur Alphonse le pourroit trouuer estrange, d'oser dire, que l'iniustice aussi se puisse deffendre iustemēt. Ie ne sçay comment vous en pourriez venir à bout, mais ie vous diray bien, qu'il ne se trouuera iamais aucun sage ny Philosophe, qui ne blasme l'iniustice, & ne loüe la iustice. ALF. Messieurs ie suis estranger, & nouuellement venu en ceste ville, non pour disputer, ains pour gouster & prendre plaisir à ce qui se traictera icy & certes ce qui a esté dict iusques icy, m'est bien aggreable. Escoutons Monsieur le Docteur, lequel est sage & sçauant, & qui peut biē respondre de son faict. NAR. Ne vous scandalisez point, ie vous prie, car si vous auiez tant leu que le Seigneur Alphonse, vous ne trouueriez, peut estre, tant hors de propos ce que ie vien de dire, qu'il se pourroit trouuer telle iniustice, que iustemēt on la pourroit defendre. Escoutez moy ie vous supplie patiemment : car i'espere vous faire cognoistre que ie ne me fouruoye pas beaucoup du droit chemin. Ie di donc, que vous vous trompez grande-

ment de soustenir, qu'il n'y à homme sage, ny Philosophe, qui vitupere l'iniustice, veu que plusieurs sçauans & grands personnages l'ont louangee, pour monstrer la suffisance de leur esprit, ou parce qu'ils estimoyent que c'estoit chose necessaire de permettre & tolerer quelque iniustice, ou pour la deffendre, pour le soustien de la republique & police humaine. Car, comme dit sainct Augustin, en son liure de la Cité de Dieu, c'estoit vn Prouerbe communement vsité dans la ville de Rome, que la republique de Rome, ne pouuoit estre conduite, n'y gouuernee sans iniure & iniustice. Nous lisons que les Atheniens enuoyerent autresfois trois Ambassadeurs à Rome, Carneades Philosophe Academicien: Critolaus, Peripateticien, & Diogenes Stoicien: & que Carneades pour faire preuue de son eloquence fit vne excellente harangue à la louange de la iustice, & le l'endemain vne contraire harangue pour la deffence de l'iniustice, en laquelle il refuta les argumens du iour precedent, alleguant de raisons viues & pregnantes en sa faueur, & entre autres choses, ainsi que recite Lactance; remonstra que l'iniustice estoit si necessaire pour la conseruation de la repub. Romaine, que si les Romains vouloyent obseruer la iustice estroictement, en rendant à chacun les lettres qu'ils auoyent vsurpees sur l'vn & sur l'autre, ils seroyent contraincts de retourner habiter leurs premieres cabanes, comme ils auoyent faict deuant l'edification de la ville de Rome. Le mesme sainct Augustin escrit encores, que Ciceron en ses liures de la republique introduict vn certain Farius Pilus, pour louer l'iniustice, le faisant prouuer, qu'elle est necessaire pour le gouuernement & entretien de la police humaine. Et si vous en voulez sçauoir d'auantage, lisez Platon en son second liure de la republique, vous trouuerez qu'il introduict vn certain Glaucus, pour deffendre l'iniustice par des raisons & arguments de tres-grande efficace en apparence. De maniere que vous ne douterez plus, Messieurs, qu'il n'y aye eu de Philosophes & autres gens de sçauoir, qu'ont extollé l'iniustice, soit à bon escient ou autrement, chose qui vous semble incroyable, or es que ie pourroy bien adiouster, que s'ils le firent, pour auoir

esté

esté totalement de ceste opinion, ils se trompoyent lourdement d'autant que l'iniustice est ennemie de la vertu, & la iustice les embrasse toutes, & en appellans, quelque homme iuste, nous entendons & le presupposons estre vertueux. Mais touchant ce que i'auoy dit que l'iniustice pourroit bien estre telle, qu'on le pourroit iustement deffendre. Ie le di d'autant qu'il y à certaines operations & actions, qui sont en general reputees vicieuses & iniustes, qui ne se doiuēt toutesfois reputer n'y vicieuses n'y iniustes : selon les circonstances de temps & des lieux: ains peuuent estre deffenduës & louées. Et afin que vous n'estimez que i'aye songé cela de ma teste : Xenophon au liure des faicts & des dicts de Socrates, en est l'autheur. C'est chose vicieuse & iniuste que la tromperie, & vser de fraude & dol enuers l'autruy. *Mais* celuy qui deçoit son ennemy en vne guerre iuste & legitime, ne pecheroit point, ains il sera plustost honnoré, & reputé habile hōme. Celuy qui de fraude est iniuste, mais en la guerre la picoree est permise. Ie pourroy amener plusieurs autres exemples, comme de brusler les grains, abbatre les villages & hameaux, desmanteler les villes, & cōmettre plusieurs choses iniques d'elles mesmes, mais tout cela reçoit exception selon les occurrences. DIE. Vos exemples ne sont rien contre moy, attendu que cela qui se faict en vne guerre licite, & contre les ennemis de l'estat, n'est point iniuste. Mais à l'endroit des amis, on est tenu en tout lieu & en tout temps de leur estre loyal & veritable, & de deffendre leurs personnes & biens. NAR. I'en pourroy autant dire des amis. S'ils sont malades, on les peut deceuoir en leur donnant quelque breuuage deguisé pour leur santé, ou bien en leur ostant leurs armes s'ils estoyent tombez en terre. On peut aussi iustement abbatre leurs maisons & domaines, pour la deffence de la Cité, ou d'autre accident legitime. DIE. Ce sont de faicts speciaux & particuliers, & permis pour diuerses occasions, partant ne sont compris sous le nom d'iniustice, & tant plus elle approche de la rigueur extreme, tant moins elle merite ce nom là, car autrement, qui est-ce qui oseroit soustenir vn meurtre faict cōtre les loix, ou vn adultere & semblables meschance-

tez. NAR. Seigneur Diego, ie ne me suis point obligé de soustenir vne pure & manifeste iniustice : parce que ie vous ay seulement dit, si bien me souuient, qu'il se pourroit trouuer quelque forme d'iniustice, qui se pourroit deffendre, dequoy ie vous ay posé quelques exemples. Mais si ie prouuoy le semblable par les exemples mesmes que vous auez alleguez, que direz vous ? DIE. Cela me semble si difficile, que vous ne le pourriez faire. NAR. Ie vous le feray voir bien facilement. Dites moy. Ne sçauez vous pas, que celuy qui trouuant sa femme en adultere, la tuë, il luy est permis selon les loix de ce faire, ores qu'il ne l'eust faict que pour se venger seulement, & par haine : & si le mary verifie l'adultere la loy veut q̃ sa femme luy soit baillee pour en faire selon sa volonté, mesmes il la peut occire. Et toutesfois le mary faisant cela peche, & commet chose iniuste, puis que Dieu deffend de ne nous venger par nos mains propres, & ne nous precipiter par haine, iaçoit que les lieux le permettent pour retrancher toutes occasions d'adulteres, & autres tels malheurs qui s'en peuuent ensuiure. A vostre aduis, pecheroy-ie, si ie deffendoy en iugement vn tel mary, meurtrier de sa femme. Et quant à ce que vous disiez de s'accoster d'vne autre femme, que la sienne. Combien y a-il de lieux ou l'on souffre publiquement les bordeaux, ce qui ne se peut faire sans tres grande iniustice, & offence enuers Dieu? Et toutesfois nous sçauons que tout cela est permis par les loix & les Princes. Pourquoy? pour obuier à de plus grãds incõueniẽs, le magistrat les maintiẽt en leur vie desordõnee, sans qu'il leur soit faict aucũ tort ny desplaisir. Partant Seigneur Diego, ne soyez vne autrefois si fiché, ny arresté en vne vostre opinion, car si vous m'auez presté l'oreille, i'ay prouué ce que ie pretendoy. ALF. Ie vous supplie ne contestons plus la dessus, Monsieur le Docteur, à raison en prenant la chose ainsi qu'il l'entend & declare. DIE. Ie ne veux plus repliquer contre luy, iaçoit que ce discours n'estoit pas mauuais, en attendant que l'heure s'approche, pour pouuoir aller voir le port & la riuiere que le Seigneur Alphonse à fantasie de voir, auquel lieu, Monsieur le Docteur ne s'achemine point volontiers, ainsi qu'il dit

ALPHONSE. Ie ne sçay pourquoy? Parce que c'est vn beau pourmenoir l'Esté, que de prendre le matin la frescheur de la mer: qui est vn grand aduantage que les villes maritimes ont par dessus les autres: veu que ceste Cité peut estre nombree entre les maritimes, pour le grand traffic & commerce de la riuiere, combien qu'elle soit eslongnee de la mer. NARVAES. Voulez vous sçauoir la raison, Messieurs, pourquoy ie vay mal volontiers vers la riuiere Parce qu'en Hyuer la fraischeur n'est n'y saine, n'y de requeste: Et en Esté, on ne la trouue point tousiours quand on y va: Ioint que ie n'y veux point aller à cheual, & le Roy ne veut pas qu'on se serue des mules. Puis si i'y alloy à pied, la chaleur que i'auroy pour la peine du chemin, surpasseroit la fraischeur que i'y pourroy receuoir: partant ie m'en deporte. Or pour reuenir à nostre propos, ie n'accorde pas que Seuille soit ville maritime, puis qu'elle en est esloiguee enuiron quarante cinq milles, ni aussi que les terres maritimes ayent meilleur aduantage que les mediterranees: attendu que les sages anciens, iugeoyent, que c'estoit chose mal saine, que d'habiter pres de la mer. ALV. Ie suis bien aise, Seigneur Alphonse, que vous ne vous vanterez pas tout seul, que Monsieur le Docteur ne vous ait attaqué, aussi bien que les autres. ALF. Il me le semble bien. Mais au demeurant ie ne sçay point comment n'auec quelle raison, ou authorité, on puisse nier le par dessus aux lettres maritimes, mesmement où y a vn port de mer, attendu qu'elles ont la commodité de la mer & de la terre, & que leur commerce & traffic se peut eslargir facilement & estendre par tout le monde. NAR. Quand à l'authorité, Platon & Caton le Censeur me seruiront de bons garants: le premier au quatrieme liure de ses loix, & l'autre est l'oraison qu'il prononça (selon Appian) deuant les Chartageois, ausquels lieux tous deux condamnent la demeure de la marine, alleguans des raisons tres-vrgentes. Mais veritablement quand bien il n'y auroit d'autre raison, que le hazard & danger qu'encourent ceux qui resident en tels endroits, d'estre plus souuent que tous les

iours assaillis & offensez au desporueu, & en toutes saisons, par les corsaires, escumeurs, de mer, & toutes autres gens qui leur voudront nuire, dequoy nous auons leu, ouy, & veu vne infinité de miserables exemples, celle la toute seule deuroit estre plus que suffisante. Mais il y en a d'autres importantes; a sçauoir le danger des inondations & submersions, les trēblemens de terre, qui naturellement se rencontrent plus souuent & plus estranges, & craindre aux lieux qui auoisinent la mer, qu'aux terres eslongnees d'icelle. Si vous ne me voulez adiouster foy, ayez memoire de l'espouuantable tremblement qui rendit l'Almerines inhabitable, & qui renuersa vne grande partie de la ville de Lisbonne, & des villes maritimes qui ont esté noyees & submergees au pays de Flandre, ioint que volontiers, ceux qui habitent tels endroits, gens de riuiere & de marine, sont reputez turbulens, meschans cruels, & iniustes, participans de l'inconstance amertume, & autres proprietez de la mer. De là vient que la plus part des insulaires sont estimez legers & perfides, & le prouerbe ancien disoit, que tous les insulaires estoyent meschans, & les Gandiots tresmeschans: d'autant qu'ils habitent à la mer, ou pres d'icelle. En apres, les hommes maritimes sont lasches & poltrons point trauaillans ny labourās la terre, soubs espoir de la pesche dont ils se nourrissent, & de pareilles commoditez de la mer. Parquoy laissez Seuile en sa situation, puis qu'elle est assez reculee de la mer, laquelle ayant beaucoup d'auantages par le moyen de la riuiere, est asseuree des susdits incōueniēs de la mer. ALF. Louez tant qu'ils vous plaira Seuile: ie ne voudroy neantmoins changer ma ville de Barcellonne pour Seuile. Et ne parlons plus de cecy. Car ie ne veux point disputer contre Caton, Nous sçauons bien pourquoy vous ne vous seruez, de cheual en allant visiter vos terres, surquoy ie ne puis croire ce qu'on dit de monter sur l'Asne. ALV. Ie vous prie, Seigneur Alfonse, ne parlons point de cela, puis qu'il se dit communement, qu'vn fol sçait plus en sa maison & de ses affaires, que ne fait le sage en la maison de son voisin & des affaires d'autruy. NAR. Ie ne veux point interrompre nostre propos, mais ie vous

diray biẽ que ie ne rougiray point de ce que vous dictes il est veritable, ie le confesse. Mais quãt au prouerbe que vous auez mis en auant, du sage & du fol, pour mon regard, ie le trouue mal fondé, & suis d'opinion toute contraire. DIE. C'est vne chose sauuage en bonne foy, que vostre naturel, qu'il ne se puisse accommoder auec personne. Mais pourquoy est ce, qu'vn autre sçaura mieux gouuerner ma maison que moy-mesme. NAR. Ie ne sçay point la cause. Toutefois ie sçay que celuy qui gouuerne bien sa maison, reglera encores mieux celle d'autruy, s'il y estoit si bien obey, qu'en la sienne propre, & vne autre en dira bien tout autant: Or pour l'experience, ayez souuenance combien de fois il vous est aduenu de bien manier les negoces des grands Barons, de regler leurs maisons, & en retrancher auec la raison les fautes & abus qui s'y estoyent fourrez. D'autant que naturellement nous sommes plus clair-voyans aux affaires d'autruy, qu'aux nostres propres, qui nous aueuglent le plus souuent. C'est pourquoy les medecins & aduocats, ne conduisent si bien leur train, ny leurs affaires qu'ils font ceux des autres, voire qui est chose estrange, les voisins sçauent mieux & plustost nos affaires particuliers, mesmes les choses plus secrettes de nos maisons, que nous-mesmes: tellement qu'on dit, qu'vn coruard est le dernier aduerty des cornes que sa femme luy plante au front. ALF. Vous auez amené vn exemple si propre, & à propos, qu'il semble que vous auez tousiours la raison de vostre costé, ores que ces Messieurs, l'attribuẽt à vostre naturel. Mais ne laissons pas de retourner a nostre premiere matiere, que nous auons entrelaissee. Dites moy, ie vous prie, pourueu qu'il ne vous deplaise, se peut il faire, que vous estant si sage & aduisé, puissez auoir la patience de monter vn animal, si vil, vilain & honteux, & de si peu de recours en guerre ou en paix, comme est vn asne: ce que quand bien vous le confesseriez, ie ne le pourroy croire. NAR. Certainement vous ne pecherez point de le croire. Quand ie marche aux chãps, ie me sers d'vn asne, moureau de poil, assez haut, bien proportiõné & enharnacké, mais rarement: parmy la ville, de crainte d'estre regardé par les artisans & gens

de loisir. Au demeurant, ie l'estime vne monture autant honnorable, & plus, qu'vn cheual, Et m'offre de prouuer premier que partir de ce lieu, si vous y prenez plaisir, que l'asne est vn animal le plus vtile & plus commode pour toutes les necessitez de la vie de l'hõme, & pour en tirer plus de seruices, que tout autre animal, tant s'en faut qu'il soit contemptible ny plein de honte ainsi que vous disiez, & prouueray aussi que son excellente vertu, surpasse toute celle des autres montures. ALV. Il me semble que vous soyez au bout de vos contradictions: puis que vous mettez à extoller l'Asne & desprisez ceux, qui font leur residance pres de la mer. Ie ne me donneray desormais plus de merueille de ceux qui ont hautement loüé autrefois la fieure quarte, la mousche, la puce, la chauueté & semblables fredaines ny encores d'Erasme qui, a tant excellemment alouangé la folie. Parce que l'Asne cede a toutes les choses susdites. Mais i'estime qu'à leur exemple, vous vueillez faire monstre de la subtilité de vostre esprit. ALF. Comment que ce soit, escoutons paisiblement monsieur le docteur, & voyons quels beaux priuileges il attribuera à l'Asne, fors qu'il a belles oreilles. ALV. Qu'il commence quand il luy plaira, Ie n'ay garde de luy contredire. NAR. Ie veux pour cestë fois trancher du Rhetoricien, auec vostre congé: Parce que, comme ie puis veoir, Si vous n'affectionnez l'Asne, iauray besoin de toutes mes pieces, car i'espere vous ranger à mon opinion, & qu'apres m'auoir escouté attentiuement, vostre mauuaise affection enuers l'Asne, se moderera. Et pour c'est effect, & ayant affaire à de gens doctes & vertueux, il m'est necessaire d'amener de si certaines raisons, bien que succinctement, touchant les perfections de nostre Asne, que vous soyez contraincts de vous rẽger à la verité. Partant ie vous fay vne demande, laquelle estãt iuste ne me sera esconduite, c'est que vous rabbatiez quelque chose du peu ou point d'estime qu'on fait ordinairement de l'Asne, afin qu'ayant osté ce preiugé, & effacé vostre vulgaire opinion, au preiudice dudit Asne, laquelle ne peut rien diminuer de sa valeur, âfin que la bassesse, humilité & abiection, la rend plus louable, comme le

me le moyen par lequel chacun, iusques aux plus moindres participe & iouit de ses commoditez. Vne bague exquise ne perd point sa valeur, pour estre ostee de la teste ou des mains, & estre mise aux pieds. Pour le hautloüer, ie ne parleray de son origine ny antiquité, comme on a de coustume de faire, attendu qu'elle est esgale à toutes sortes d'animaux, qui furent tous creez en vn iour pour le seruice de l'homme. Mais deuant que discourir de ses plus grandes qualitez, ie diray premierement, que iadis les plus gens de bien & d'honneur, se seruirent ordinairement des Asnes, comme de la plus honnorable monture qui fust de leur temps. Il n'est pas plus ancien que les autres. Mais on s'en est seruy plustost que des autres animaux. Nous ne lisons point d'histoire plus ancienne que celle d'Abraham, qui estant personnage de grand merite, & bien aimé de Dieu, ne se seruit point d'autre animal que de l'Asne, qu'il embasta luy mesme, pour le sacrifice de son fils Isaac. Lors que Saul fut oinct pour Roy du peuple Hebraique, il estoit allé chercher les Asnes de son pere. La tres-belle & tres riche Abigail, s'en allant marier auec Dauid, apres la mort du superbe Nabal, son premier mary, y alla montee sur vn Asne, accompagnee de ses Damoiselles, lesquelles, comme il est vray semblable, estoyent montees de mesmes. Assa, fille de Caleb, femme d'Otoniel, Dame de plusieurs terres & citez, estoit montee sur vn Asne allant demander à sont pere de champs & terres du costé de midy. La vefue Sinnamitide qui estoit grand Dame & opulente lors du temps de famine, & qui logea le Prophete Elizee le suiuoit montee sur vne Asnesse, pour le prier de venir ressusciter son fils. Et par tout le vieil testament, & principalement, aux liures des Rois, les Prophetes se seruoyent des Asnes. Mais à fin que vous ne respondiez, que c'estoyent de gens saincts, & faisans profession d'humilité, & modestie, plustost que de pompe & vanité. Il est escrit, que les premiers Barons, & Courtisans, mesmement les enfans des Rois en vsoyent, Achitopsel, puissant & vaillant personnage pres le Roy Dauid, Prince & Iuge du peuple Hebrieu, Seigneur de trente villes, *Rom.li. 3. ch.10.*
comme

comme est escrit au liure des Iuges, estoyent montez sur de ieunes Asnes, & aupres d'Absalon son fils, lors qu'il se partit comme desesperé, pource que le Roy n'approuuoit point son conseil, il se retira vers sa maison, monté sur vn asne. Les enfans aussi du Roy Saul cheuauchoyent des Asnes, & entre autres Misiboset qui commãda à son seruiteur de luy equiper son asne pour mõter dessus, & aller accompagner son pere le Roy Saul, lequel comme on estime estoit monté sur vn autre Asne. Et les trente enfans du Galaatide, & de l'autre Iuge, qui auoit quarante enfans & trẽte nepueux, il est escrit qu'ils monterent sur septante asnes. Il s'ensuit donc que cela estoit reputé honnorable, puis que de personnes de telle marque en vsoyent, les Gentils, & autres nations ne les ont pas moins prisez. Higin afferme, que lors que (suiuant les comptes fabuleux) les Dieux eurent victoires contre les Geants, Bacchus, Vulcain, & autres estoyent montez sur des asnes pour aller combatre. Mais qu'est il besoin d'alleguer l'exẽple des Rois & Princes, puis que le Roy des Rois, Iesus Christ nostre Seigneur, vray Dieu & vray homme, voulut faire son entree dans Ierusalem, estant monté sur vn Asne, au iour qu'il reçeut le plus grand honneur en terre, de maniere que nous en deuons vser auec vn grand respect. Outre c'est ordinaire seruice, il a encores plusieurs autres belles partie qui le rendent recommandable, dont nous en toucherons aucunes. Aristote, Pline, Marc Varron, & plusieus autres Philosophes en ont fait grand estat, Apulee Philosophe Platonicien n'eut point de hõte, de confesser auoir esté transformé en vn Asne, d'où il print occasion d'escrire son beau liure de l'Asne d'or, le descriuant en sondit liure, plein de sagesse. La saincte Escriture nombre entre les riches facultez du sainct & tres-patient Iob, qu'il auoit 500. Asnesses: les Romains aussi, selon Varron, en eurent de grands haras. Et les Prouinces d'Arcadie, & de Reate fondoyent leurs richesses sur le grand nombre d'Asnes & Asnesses, comme escrit Varron. Pareillement la cité d'Andron en Thessalie a esté louee pour la mesme occasion. Est digne de remarque ce que ledit Varron dit, qu'vn Asne fut vendu en son temps soixante sex-

terces, vallãs, selon le compte & calcul de Budee, la somme de 1500 escus, & quatre asnes furent vendus quatre cens mil sexterces. Pline aussi escrit d'vn autre asne qui fust vendu vne grosse somme. Ce n'est pas tout que le prix d'argent, pour designer la valeur d'vne chose, les anciens l'ont bien tant prisé, que de le iuger digne d'estre consacré a Bacchus, & depuis de le placer aux cieux, de façon qu'il y à deux estoilles au signe de Cãcer, nommees *Asinelli*, & trois petites nuees appellees, leurs creches, desquelles fait mention Lactance Firmian, au liure 24. chap. & Higin au liure 3. Par ainsi soit aux fables, soit en l'histoire, nostre Asne n'as pas esté mis en oubly. Et non sans cause, puis que la S. Escriture, & Dieu autheur d'icelle, l'ont fauorise & distingué & priuilegé en plusieurs sortes par dessus les autres animaux, & mesmes il en est faicte mention honnorable au dixiesme commandement du Dialogue, nous estant deffendu de ne desirer la femme du prochain, ny son asne, & ce qui s'ensuit Il à pleu à Dieu que l'Asnesse de Balaam veist l'Ange, qui se mettoit deuant elle, & qu'elle parlast, chose certainement pleine de grandes merueilles & mysteres, pareillement les termes dont le Patriarche & Prophete Iacob vsa enuers son fils Isachar estant au lict de la mort, en le benissant, & ses freres, lors qu'il vsa de ces paroles. Toy Isachar, asne fort & robuste, dormant à la campaigne : puis il adiousta qui presente son espaule pour porter la charge. Surquoy il y à des Docteurs, qui par l'asne, entendent sous le sens spirituel, Iesus Christ estre comprins, à cause de son obeissance pleine de fatigue. Certainement les excellẽces & particularitez speciales de nostre asne, sont dignes de grande consideration. Quand il pleut au fils de Dieu de vouloir prendre chair humaine, il se laissa voir aussi tost à cest animal, cõme aux personnes, & s'humilia pour prendre son premier logis dans la creche, & depuis, cõme nous auons dit, il voulut monter sur luy. Parquoy S. Augustin. & autres saincts Docteurs asseurent, que l'asne est la figure & le patron de la nouuelle Eglise des Chrestiens & Gentils, & l'Asnesse, de la vieille Synagogue des Iuifs. Partant S. Augustin, suiuant ceste signification, appelle asnes les Chretiẽs. Nous deuons donc grandement

Plin. li. 7. ch. 43.

cherir & priser l'asne, nous estant, par maniere de dire si proche. Et m'esbahy comme il s'en trouue, qui l'osent tant blasmer & despriser, contre les prerogatiues susdites, qui luy ont esté conseruees par tant d'exemples alleguez. Or si nous nous arrestons au profit, qu'il peut rapporter, il y à peu de chose en luy inutiles. Son foye mangé à ieun, guerit du haut mal, selon Dioscoride, comme aussi font ses ongles pisees, broyees, & aualees. Le laict d'Asnesse oste la douleur de la goutte, & resiste à tous les venins, & estant beu auec du miel, est profitable contre le flux du sang, au mal des yeux, & à ceux qui sont en chartre, estant pris au mois de May. Poppee femme de l'Empereur Neron se lauoit la face auec du laict d'Asnesse, pour la rendre plus luisante & belle, selon Suetone. Et selon Pline elle s'en lauoit tout le corps, & à ceste fin faisoit nourrir 500. Asnesses, ayans leurs Asnons, qui la suiuoyent quelque part qu'elle allast. D'auãtage l'Asne seul entre tous autres animaux, n'a point de fiel en son corps, suiuant Aristote, lequel encores, ensemble Pline, adiouste plusieurs autres raretez, que ie laisse pour abreger, pour venir à la recognoissance que nous deurions du moins auoir, de tant de peines que nous luy donnons, tant de patience à, au lieu de le nourrir si mal que nous faisons. Dictes moy, ie vous prie, quels voyages, quelles campaignes, quelles prairies, quelles villes peut on voir sans Asnes quel animal est plus employé par nous, & auec moins de despens? Il laboure la terre en plusieurs lieux, comme les bœufs: porte charges & fardeaux comme mulets: nous porte plus doucement & seurement que ne fait le cheual. Il est bon à toutes sortes de moulins, il n'a point de cornes pour frapper, comme le bœuf, & ne le faut lier ny dompter, comme vn ieune cheual ou taureau: il ne se hausse sur pieds, & ne saute pas, comme le cheual: il n'est pas ombrageux, & ne ruë point, comme la mule. Il ne luy faut ioug ny aiguillon pour s'en seruir: il marche sans esperons, & s'arreste sans mords ny bride, il ne le faut point manier, ny despendre deniers pour l'apprendre d'aller: en somme c'est vn animal plus vtile & de moindre despence que nul autre, qui couste peu, mange peu, trauaille beaucoup à la maison, aux champs, auec les brebis. Ie ne me puis tenir de retourner à la faueur, q

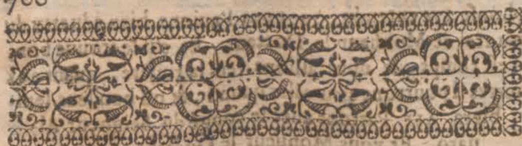
Iesus Christ luy fit, quand luy mesmes aduoüa d'é auoit besoin, disant à ses disciples, qu'il enuoyoit pour luy amener vne asnesse liee, & vn asnon auec elle, q̃ si aucun leur demandoit quelque chose, qu'ils repondissent, q̃ le Seigneur en auoit affaire. Voulez vous vne plus grande & meilleure preuue de l'vtilité & necessité de l'asne? Or penetrons plus auant iusques à l'interieur de cest animal, en quoy il nous pourra seruir pour former nos actions. Son trauail doit esueiller nostre mollesse & faineantise, sa patience doit moderer nostre courroux & cholere, sa douceur, nostre orgueil: & ses autres bonnes conditions doiuent regler nos imperfections. Quand à ce que vous disiez, qu'il n'est bon à la guerre, ny pour combatre, ie l'impute plustost à vne grace speciale, qu'à vn deffaut de nature, ou de cõmodité. Il n'est point propre pour nous seconder en nos cruautez, massacres & carnages: mais trop bien pour nous seruir ailleurs, non point à faute de courage. Car nous lisons en la vie d'Alexandre le grand vn petit asne auoir tué vn fier Lyon à belles ruades, tesmoin Plutarque, ioint la susdite fable des Dieux montez sur des asnes pour combatre les Geans. Mais comment ne seroyent les asnes vigoureux en vie veu que d'vne seule sienne maschoire fut bastante pour assommer mille Philistins? Ne luy peut non plus nuire de dire que sa chair ne soit bonne à manger, car c'est plustost vn certain respect, & deuoir, afin que ie ne die religion, que l'homme, que les Philosophes dient estre vn animal, ne mange point vn autre animal duquel mesmement il tire tant de seruice, ce seroit vne ingratitude & cruauté, veu que par son moyen tãt d'autres viandes sont rapportees à l'homme par d'autres voyes: par ainsi vn tel morceau nous en feroit perdre mille. Car quant au goust, i'estime que sa chair ne cederoit gueres aux autres. Et de fait aux festins des grands, les asnons sont de tresgrande requeste, mesmement au pays de Flandres: & quand la necessité, qui n'a point de loy, nous contraint d'en manger, chacun en desire auoir, à quelque prix que ce soit. Il est escrit qu'estant Samarie assiegee par le Roy de Syrie, vne teste d'asne fut vẽdue 80. deniers, qui valoyent quatre vingts pieces d'argent. Plutarque raconte aussi qu'en Perse

d'Artaxerxes, vne autre teste d'asne fut venduë 60. dragmes, tellemẽt que sa chair n'est point mãgee, non point à faute de bon goust, ains parce qu'il est si necessaire en vie. Touchant sa laideur que vous brocardiez tantost, encores aurez vous tort, estant selon son espece, vn bel animal, bien proportionné, mal toutesfois pẽsé ou point du tout, & plus mal nourry, ainsi qu'il aduiendroit aux cheuaux, qui n'en auroit soin. La longueur de ses oreilles crins & queuë, ne gist qu'en opinion, attendu que chasque animal à sa forme propre, & en ces mẽbres ou leurs accessoires se voit l'inconstãce des hommes qui taillent les oreilles, la queuë, les creins aux cheuaux & aux mules selon leurs capricieuses fantasies. Or craignant vous auoir esté ennuyeux, par la prolixité de mon discours, ie concluray, apres vous auoir monstré, si ie ne m'abuse, comment au temps passé on se seruoit des asnes, qu'ils ont esté prisez selon les lettres saincte & prophanes: que c'est aussi le plus vtile animal pour le seruice de l'homme, que tout autre: partant ie ne doy estre blazonne, pour le monter, ny piquer que l'asne, me contentant de ce peu que i'en ay dit d'vne infinité d'autres excellentes parties qui le rendent louable. ALF. Certainement, Monsieur le Docteur, vostre discours m'a esté tres-agreable: voyant principalement que vous auez trouué de si beaux traicts, sur vn si maigre subiet, ie recognoy maintenant estre veritable, qu'il n'y à chose si douteuse & incertaine, laquelle estant subtilement deduicte & discouruë, ne soit renduë vray semblable; & sur cela ie me rends à vous touchant ce que i'en auoy dit. Et d'abondant ie dy pour vous faire plaisir, que vostre asne vaut plus, que les deux meilleurs cheuaux que i'aye à mon estable, & que vous faites sagement de le monter, & que luy & toute sa race vous demeurent grandement obligez. ALV. Indubitablement Monsieur le Docteur à tresbien dit, & ie n'eusse iamais pensé qu'vn Asne fust tant à priser, ne qu'on en deust faire tãt d'estat & vous promets de ne vouloir desormes tant despriser les ignorans, que i'ay fait, parce qu'ils ressemblent aucunement aux asnes. DIE. Il me semble tout de mesme. Et suis trais-aise que le seigneur Alphonse

phonse aye entendu, que nous l'auions bien aduerty du naturel de Monsieur le Docteur. Et s'il le trouue bon, il est temps que nous allions vers la riuiere, quant aux autres il pourront s'en aller quand, & où bon leur semblera. ALF. Partons auec le congé du Seigneur Aluaro. Et vous Monsieur le Docteur asseurez vous d'auoir auiourd'huy acquis en moy vn seruiteur & vray amy. NAR. Ie vous en rends graces, & vous offre le semblable de tres-bon cœur.

***





DIALOGVE DES MEDECINS.

ENTREPARLEVRS.
Conſaluo, Ferdinand, Nugno, Velaſco.

Au ſeptieme & dernier dialogue des Medecins, on diſpute, s'il eſt expedient qu'il y aye des Medecins aux villes & republiques, ou non: puis y ſont contenus deux oraiſons cõtraires, pour & contre les Medecins.

CONSALVO.



IL ſemble veritablement que nous ſoyons tous deux en ſentinelle l'vn contre l'autre, veu que tous deux ſommes ſortis en vn inſtant de nos maiſons. FER. Vous dites vray, quel chemin tenez vous? CON. I'iroy volontiers pour vne heure à la maiſon du ſeigneur Don Nugno, s'il ne vous plait me commander quelque autre choſe. Parce qu'il n'oſe gueres ſortir de la maiſon, n'eſtant encores bien remis de ſa derniere maladie. FER. Ie ſuis auſſi ſorti tout expres pour faire de meſme. CON. Il ſe rencontre bien ſouuent que les hommes eſtans eſloignez l'vn de l'autre ſont pouſſez en vn meſme temps à vouloir & deſirer vne

meſme

mesme chose & auoir souuenance l'vn de l'autre : tellement qu'il semble que leurs esprits symbolisent en vne mesme sympathie. FERD. Entant que nous sommes spirituels, il ne faut s'esbair si nous ressemblons aux Anges, lesquels se communiquent leurs secrets & s'entendent ensemblement sans parler. CON. Soit comme il vous plaira : mais puis que Dieu nous à inspirez en vn mesme instant de vouloir faire telle bõne œuure, allons l'accomplir de compagnie. FER. I'en suis contant, passons par cest autre chemin là, car cestuy cy est par trop empesché à cause des masures & masõneries de cẽ marchand qui fait icy bastir. CON. Vous dictes bien, ne voyez vous pas la face, & le beau deuant qu'il à fait à sa maison ? Certainement la ville de Seuille est grandement reparee & armee par telles belles fabriques, & mesmes en ce que tous font le deuant de leurs maisons tres beaux, & de belle perspectiue, de sorte qu'on à faict plus de fenestrages, galeries & cages de fer depuis dix ans en ça qu'on n'auoit fait auparauant trente ans. FER. Il est ainsi : mais toutes les anciennes maisons ont autresfois esté basties de telle sorte, que tous ne peuuent point accommoder leurs maisons à la moderne, comme ils voudroyent. Combien que nous voyons la grande difference qu'il y à des bastimens anciens, aux modernes : toutesfois ie ne trouue point qu'en vne chose les nouueaux soyent à preferer aux anciens, c'est qu'ils s'en trouue peu, qui facent plus d'vn plancher en vne maison : de fait, que par ce moyen les maisons sont basses, & auec vne moindre monstre, partant elle ne semble pas estre si aggreable aux estrangers, & à ceux principalement qui ont veu les superbes fabriques de Barcellonne, & des magnifiques villes d'Italie. CONSALVO. Vous dictes vray, mais il me semble que cela seroit mal entendu, que pour satisfaire à la beauté & ornement de la ville, la santé des habitans fut incommodee : attendu que les edifices hautement esleuez, ne conuiennent point bien à cest terre : & ce qui a esté basty iusques icy, n'a pas esté sans grande raison & iugement. D'autant que ceste cité, à cause de son assiette, est fort humide, & pour la constitutiõ du ciel, subiecte à la chaleur.

Et estant la fraischeur le principal remede pour resister à l'excessiue chaleur, il est besoin que les maisons soyent basses & les portes d'icelle couuertes, pour iouir du frais. Et les maisons qui sont autes, eschauffent d'auantage, & sont plus mal saines en Esté, à faute d'air. Il y à vne autre raison encore, pourquoy il est expedient que les maisons soyét basses, c'est à cause de la grande humidité, laquelle seroit augmentee par l'obscurité, si le Soleil ne donnoit dans les ruës & maisons, & ne les rendoit plus aisees, comme il fait. Or si les maisons de Seuille estoyét trop hautes, la ville seroit plus froide & humide en Hyuer, & plus chaude & mal saine en esté. D'autant qu'ainsi que nous auons dit, où y à vne grande humidité, il faut faire en sorte s'il se peut, que le Soleil eschaufe & esclaire tout le long du iour les principaux membres des maisons. Ce qui seroit impossible, si les faces & perspectiues estoyent haut esleuees, attendu que le froid n'est point icy si penetrant, qu'il puisse aneantir & consumer l'humidité. Or iaçoit qu'en Castille ny ailleurs l'humidité n'y soit si grande, si est ce que la chaleur du Soleil, pour vehemente qu'elle soit, est bien requise, pour la pouuoir resoudre, & reduire à neant. C'est pourquoy aussi nos ancestres ont tenu les ruës larges, & que de nostre temps nos peres osterent tous les porches & halles, qui rendoient les ruës humides, & ombrageuses : ainsi qu'il à esté recogneu par experience, à la grande commodité & frescheur de la Cité. FER. Vostre dire est certes veritable, & est fondé sur vne raison naturelle. Et combien que ie ne doutasse point que c'estoit la cause pourquoy les maisons auoyent si peu d'estages, toutesfois ie n'y auois pas prins garde de si pres. Partant i'estime, que c'est la consideration qu'on à duë sur ce faict à Seuile, & qui deura estre obseruee à l'aduenir. Cela me semble encore estre la cause, pourquoy on n'habite point volontiers aux terraces ou hautes chambres ou galetas des maisons. Parce qu'elles sont mal commodes en Hyuer, & en Esté, on ne sçauroit souffrir l'extremité de la chaleur: & à telles hautes chambres, les maistres ne s'y tiennent gueres, ains les seruiteurs seulement, ou bien elles leur seruent de greniers. Et au contraire en Castille, chacun

ſe plait d'y demeurer. Tellement que ce n'eſt pas par inaduertance, que les maiſons ſont icy baſſes, ains de propos deliberé. Or allons voir dom Nugno, & nous entendrons de luy comment il veut baſtir ceſte ſienne maiſon, à laquelle pour vray il à donné vn beau commencement, & y voit-on vn bon haſtellier, pour la fabrique d'icelle. CON. Sçachons s'il eſt empeſché, deuant que deſcendre le cheual. D'autant qu'on ne doit point viſiter les malades à toutes heures. FER. Il n'en eſt pas de beſoin. Car le Seigneur Velaſque doit eſtre auec luy: comme ie voy par ſa Mule que voila. Entrons ſeulement, ie vous conduiray. CON. Bon-iour & bonne ſanté. Seigneur Nugno. Vous ſoyez les bien venus, Meſſieurs. Ie ſuis tres-aiſe de voſtre arriuee, attendu que le Seigneur Velaſque eſt içy, il vous entendra bien, quelque langue que vous vueillez parler, ou quelque diſcours, queſtion, & diſpute que vueillez faire. FER. Il n'en ſera pas de beſoin, nous ſommes maintenant bien d'accord, comme de bons voiſins: pourueu que vous ne nous iettiez aux champs, comme de couſtume. VEL. Le Seigneur dom Nugno ne fait point de mal en cela, car on tire touſiours quelque vtilité de tels differents. FER. Vous vous en paſſerez bien, veu que nous pouuons tous apprendre de vous. Et d'ailleurs, vous eſtes ſi accouſtumé à toutes ces diſputes que merueilles. NVG. Au contraire ie m'y ſens fort debile: d'autant que ma maladie, en laquelle on m'a tiré par trois fois du ſang, a eſté ſi longue, que ie ne puis reprendre bonnement mes forces. Et puis la maladie m'a laiſſé vne ſi grande alteration, que ie ne me puis ſaouler de boire, & iamais les Medecins ne m'y ont ſçeu ordonner quelque bon remede. FER. Ie cognoy vn certain perſonnage, qui ne ſe fuſt donné beaucoup de peine d'vne telle maladie. Parce que ce trouuant vne fois malade d'vne fieure continuë, auec vne grande alteration, comme le Medecin luy ordonnoit pluſieurs remedes, pour l'vn & l'autre, il luy reſpondit en ceſte ſorte. Ie voudroy, Monſieur le Medecin, que vous me garantiſſiez ſeulement de la fieure: car ie ne me ſoucie pas beaucoup de la ſoif, ſi elle me demeure. NVGNO. Ie ne ſuis point ſi ſubiet

à boire, comme vous dites. D'autant que lors que ie me trouue bien, i'euite toutes choses qui prouoquent la soif. Mais certainement la soif que i'ay maintenant m'est restee d'vne certaine Medecine que ie prins vne fois. CONSALVO. Voila pourquoy ie deteste les Medecines, & ceux aussi qui les employent. Et certes si vous n'eussiez point vsé de Medecines, vostre maladie eust esté plus courte, & vostre foiblesse beaucoup moindre. VELASCO. Les Medecins ne sçauent faire autre chose. CONSALVO. Ie voudroy qu'ils ignorassent ceste mesme chose. NVGNO. Si vous eussiez ouy leurs disputes, quand ils consultoyent pour me purger, ou me saigner : vous auriez plus de raison de dire ce que vous dictes. CONSALVO. Ie me passe bien de le sçauoir, parce que i'ay beaucoup d'autres raisons pour affermer ce que ie dy : il y à long temps que ie sçay, que les Medecins s'accordent rarement, & oseroy dire encores, qu'ils entendent peu souuent les maladies des patiens. FERDINAND. Il y à aussi long temps, que ie sçay que vous estimez que ce soit gaillardise de mesdire des Aduocats & Medecins. Vous direz donc tout ce qu'il vous plaira, si vous faut-il de gré ou de force, fier aux vns vostre vie, & aux autres vos biens. CONSALVO. Ie puisse mourir de malle mort, si ie le fay, car ie n'ay iamais esté saigné, & ne me suis oncques serui des Medecins, depuis que ie frequente le monde. Et me trouue mieux disposé que vous, qui auez tousiours quelque Medecin a vostre queüe. FERDINAND. Vous ne craignez point le Taureau, estant en vn lieu bien asseuré. Mais ie vous promets bien que si quelque maladie vous secouoit vne bonne fois, vous appelleriez plus de sept fois les Medecins. CONSALVO. Il se pourroit faire, que le mal fust si vehement, qu'il m'osteroit l'entendement, & me les feroit appeller. Mais n'ayez peur de cela, tant que Dieu me laissera a mon bon sens. I'ay vescu cinquante ans sans vser de Medecins. Et me suis guary de plusieurs maladies, en tenant seulement vn bon regime de viure, de maniere que ce ne seroit

vne

vne grande foulie, si maintenant ie me vouloy aider de nouueaux medicamens; contre ma coustume. NVGNO. Si le Seigneur Ferdinand vouloit, nous pourrions auoir du plaisir à vuider ceste dispute, & me semble que le Seigneur Consaluo est de mon opinion. FERDINAND. Ie ne veux maintenant contester contre vous, ores que ie me suis tousiours pleu à defendre la verité. CONSALVO. Il ne tiendra pas à moy, & partant commencez quand il vous plaira, puis que nous auons la commodité de ce faire. FERDINAND. Il me semble certes, Seigneur Consaluo, que ce soit vne mocquerie de dire que la medecine soit vne nouuelle inuention, estant la plus ancienne science du monde, comme vous sçauez, receuë, & approuuee de Dieu, & des hommes. N'auez vous point leu dans l'Ecclesiastique, Que le Seigneur a crée de la terre la medecine, & que l'homme sage ne la doit point fuir, à cause qu'elle surhausse & honnore la teste du medecin, & que par icelle il sera grandement loué des Roys & Princes? Nos escriuains aussi, & les professeurs des lettres humaines en font grand estat. Et ja-soit qu'ils ne s'accordent touchant son origine, ils sont tous neantmoins d'aduis, que les inuenteurs d'icelle doiuent estre honnorez comme Dieux. Aucuns ont pensé, que c'estoit Mercure, d'autres Apis & Appollon. Esculape la pratiqua & meit en euidence, & partant il fut adoré comme Dieu. Homere, vraye fontaine des bons esprits, la louee en diuers endroits: & se glorifioit & reputoit bien heureux, d'enseigner à tout le monde la forme & proprieté des plantes & autres simples. Vous sçauez mieux que moy, quel compte en ont faict les Empereurs, & grands Princes. Vous auez leu les graces & priuileges qu'Alexandre le grand conferoit à Aristobule Medecin, & le Roy Ptolomee à Erasistrate. Pareillement les salaires incroyables qu'ils ont eu à Rome, du temps des Empereurs, tesmoin Pline, & plusieurs autres auteurs: brief considerez combien nous deuons priser la santé, qui precelle tous les biens de ce monde, fors que ceux de l'esprit,

Eccli. 38.

ſprit. Nous pouuons auſſi comprendre combien eſt mauuaiſe la maladie, en ce que nous auons dit, qu'il faut honorer les Medecins & la medicine, qui nous conſeruent la ſanté; & nous preſeruent des infirmitez. VEL. Ores que le Seigneur Ferdinaud n'aye pas allegué beaucoup de choſes, ſi eſt ce qu'il faut qu'il aye leu beaucoup de liures. CON. Vous vous eſtes porté en bon orateur, & puis qu'ainſi eſt, il m'en faudra faire de meſme. Mais neantmoins ie veux que vous ſçachiez, que ie ne blaſme point la vraye medecine, car ie vous ay dit, que ie me ſers de la diette, & du bon regime, quand ie me trouue mal: quelquefois auſſi des planettes & herbes, & d'autres choſes que i'ay experimentees. Mais ie reprouue les abus qu'on y faict, & les ignorans medecins, leſquels l'ont auitié, en faiſant meſtier & marchandiſe, & qui pour paroiſtre d'eſtre quelque choſe, ſophiſtiquent & brouillent les receptes, & rendent plus obſcur ce qui eſt aſſez clair de ſoy-meſme, comme la vraye medecine a touſiours eſté. Les hommes ſe medicamentoyent au commencement l'vn l'autre gratuitement & charitablement, & non comme mercenaires. Encores cela ſe faiſoit auec d'herbes de grande vertu, & bien approuuees, & non point auec de drogueries venimeuſes & brouillees. Car vous ne ſçauez ce qui entre aux medicamens ny leurs vertus, ny d'où eſt ce qu'on les a portez, ny la quantité d'ceux, car le plus ſouuent les ingrediens ſont innumerables. La medecine qui eſt loüee dans l'Eccleſiaſtique, eſt celle dont on vſe, & qu'on vſoit anciennement, & eſt celle dont furent inuenteurs les hommes, qui furent honnorez comme Dieux, ainſi que vous dittes. Car ce furent eux qui deſcouurirent les vertus & proprietez des herbes, des pierres & fruicts, & de ſemblables choſes. Et s'en ſeruoyent contre toutes douleus, paſſions & maladies, ſans qu'ils d'aignaſſent la reduire en art ny preceptes aucuns, ainſi que la malice, & curioſité des perſonnes a faict depuis. C'eſt pourquoy nous ne liſons rien, qui ait eſté mis par eſcrit auparauant Hippocrates lequel, comme teſmoigne Pline apres Varron, fut le premier qui mit par eſcrit la medecine, & la reduit en art. Les Romains ſe paſſerent de medecins, durant ſix

cens ans, & ne les voulurent receuoir aucunement: & toutesfois ne furent onques si sains, ny allegres. Vray est que l'an de la fondation de Rome. 535. estans Consuls L. Emilius & M. Libius, à la persuasion de ie ne sçay qui, on introduict dans Rome vn medecin de la Moree, appellé Arcagathus, auquel on donna vne maison, & luy fut assigné salaire du pubic. Vn tel commencement fut fort agreable, à cause de la nouueauté. Mais apres qu'on eut experimenté ses ordonnances, ses saignees, cauteres, & autres estranges manieres de remedes, il fut banny & ses cõpagnons de la ville de Rome, qui y estoyent desia abordez. Cela fut fait de l'auctorité & conseil du grand Caton le censeur, qui vesquit iusques à quatre vingts & cinq ans, sans medecins ny medecines. Apres la mort de Caton, les medecins, ensemble plusieurs autres vices s'y glisserent auec le temps. Mais tout cela se faisoit sans aucune tyrannie: car les medecins enseignoyent & ordonnoyent à leurs voisins, ce qu'ils sçauoyent leur estre bon, & qu'ils auoyent experimenté. C'estoit l'amour & la charité, qui medecinoit, non l'ambition ny les poisons. Les Babyloniens aussi, qui furent reputez gens sages & sçauans, ne sçauoyent que c'estoit des medecins, comme recomptent Strabon & Herodote, ains ils faisoyent conduire ou porter les malades és rues & places publiques, afin que tous leurs voisins & amis, qui pouuoyent auoir quelque experience ou cognoissance de semblables infirmitez, leurs donnassent quelque bon conseil ou remede. Nous lisons pareillement, que les Egytiens en faisoyent autant, & en Espagne les Portuguais. Depuis ce siecle d'or les medecins se fourrerent aux maisons & palaix des Princes, & furent grandement honnorez & renommez. Hyppocrates fut le premier, la fontaine & le pere de tous les medecins. Depuis Aristogenes, fut fort aimé d'Antigonus, Roy de Macedone, & Asclepiades son familier & compagnon, fut grandement chery du grand Pompee. Antoine Musa, les deux Apollodores, & Cornelius Celsus Romain, furent fort fauorisez d'Auguste l'Empereur. Erasistrate acquit vn grãd bruit, pour auoir cõpris que la maladie du fils d'Antiochus, procedoit de l'amour qu'il portoit à

la belle

sa belle mere. Maintenant Hypocrates & Galen, sont les deux grands porte-enseignes de la Medecine. Ie sçay bien toutefois qu'aussi tost que les Medecins commencerent à regner, la vie des personnes commença pareillement à s'abbreger. Car les anciens Romains estoyent plus sains & viuoyent plus long temps que vos Roys & Empereurs, qui constituerent force salaires, & octroyerent de grands priuileges aux Medecins. Si vous ne voulez adiouster foy à mon dire, Alexandre le grand que vous auez amené pour exemple, vous en fera foy, lequel n'attaignit point l'aage de quarante ans. Interrogez les gens vieils des bourgades & montaignes, qui ne veirent oncques Medecins: & d'autre part enquerez vous des ieunes hommes qu'on voit ordinairement nourrir aux cours des grands, & aux villes, entre les mains des Medecins. Sçauez vous pourquoy les Medecins furent receus à Rome? Ce ne fut pour autre occasion que celle que ie vien de dire, asçauoir, que l'intemperance desordonnee des personnes, & qu'à faute de vouloir tenir bon regime, & de se vouloir penser soy mesme, les hommes commirent le soin & la charge de leur santé aux autres, qui n'en pouuoyent auoir si bonne cognoissance. C'est l'opinion de Pline, & d'aucuns autres. Et de là est aduenu, qu'il y a eu vn grand changement & dommage à la santé, & aux meurs des personnes. D'autant que chacun laissant la charge & le soucy de soy, pour le trasporter à vn autre, & se confiant & remettant aux Medecins, qui ne regardent que leur profit particulier, & non ailleurs, ils commencerent à ne se seruir de remedes communs & accoustumez, & faire des compositions meslangees & sophistiquees, cercherent aux quatre coings de la terre d'herbe & autres choses nō veuës ny cognues, deceuans les hommes sous couleur de quelque proprietez occultes, supposees auec de noms nouueaux, & faux, & desguisans les appellations des remedes ordinaires & communs, & par ce moyen ils faisoyent trafic & marchandise de leur science, & se fouruoyoyet du grand chemin batu, pour suiure les nouueaux sentiers, con-

Alexādre le grand ne vesquit que 32. ans ayant regné 12. ans selon Arrian.

trouuez nouuellement. De là est venu la source des distillations, des choses plus ordes & salles qu'on sçauroit imaginer. De là sont procedez tant de syrops, & de iuleps, de breuuages, doux, amers, clairs, espais, de tant de sortes, que le diable seroit bien empesché à les nommer, tant s'en faut, que les anciens les ayent peu penser ny deuiner. De là a eu source aussi l'or potable, ensemble de manger les pierres brouyees, ou liquefiees, les cornes: le fer pareillement pour estre englouty, ainsi que le deuore l'Austruche, & ce contre toute nature d'homme, de là finalement est venuë l'inuantion du Mithridat, de la Theriaque, & autres compositions qui sont meslees de plus de trois ou quatre cens ingrediens, dont vne partie sont venimeux. Et quand bien tous les simples, & autres choses qu'on y met, seroyent bonnes d'elles mesmes, si est-ce qu'vn tel assemblage de choses dissemblables & incompatibles, rend tels medicamenrs veneneux, desplaisans & odieux. Il y a enuiron cent cinquante ans, que Pline a laissé par escrit, que tout cela n'auoit esté inuenté par les Medecins, sinon pour faire parade & ostentation de la vaine apparence de science. Parce qu'il est impossible que la nature aye enseigné ny monstré aucune experience, de choses si discordantes, esquelles ny a proportion, sympathie, ny par maniere de dire trempe aucune. Et toutesfois se sont trouuez de Medecins, qui ont faict des experiences si temereraiment, & sans discretion, qu'ils ont plustost aduancé la mort du malade, que luy donner guarison, & se sont faict payer à leur volonté, & à leur mot, pour le salaire de leur auoir osté la vie. Et qui, pis est, ils commettent ces lourdes fautes, sans crainte d'estre repris ny chastiez. Et de fait, la preuue est euidente des Medecins, qui tuent ordinairement les patiens, sans encourir aucune peine ny punition. En somme, Seigneur Ferdinand, la meschanceté des hommes, a garde la meilleure, & plus excellente chose du monde, & au lieu qu'elle estoit naturelle, facile, & claire, ils l'ont artificiellement obscurcie, ont conuerty

conuerty le deuoir de charité en profit particulier, la pitié & misericorde, en ambition & marchandise, broüillé, & desguisé si bien toutes choses, qu'il semble que nul puisse exercer la medecine, s'il n'est Medecin iuré. *Ils* se mocquent des ordonnances vulgaires & communes, s'en font à croire, touchant leurs mysteres, inuentions & artifices, de maniere, que mesme les appellations des choses sont par eux cachees, mettans en auant de mots barbares & incognus, quand ils voyent qu'on cognoit les noms Grecs & Latins. D'auantage ils ont controuué certains signes, characteres, & chiffres, à fin qu'aucun ne les puisse entendre, hormis ceux qui sont du serment, au lieu que ceste science deuroit estre publiquement entenduë d'vn chacun. Que diray-ie de leurs opinions contraires. Les Arabes ne s'accordẽt point auec les Grecs, & les vns & les autses se contrariẽt entr'eux. La practique d'Auicenne est beaucoup differẽte de celle de Galen, & des anciens: de sorte qu'elle semble estre toute contraire. Les Medecins du iourd'huy, n'exercent point la medecine comme Auicenne, ny les autres: ains ce sont toutes nouuelles inuentions & opinions. Si vous assemblez deux ou trois Medecins pour consulter, vous trouuerez que leurs opinions seront differentes: & si toutesfois elles s'accordent, ce sera auec grand danger du malade. Si vous recherchez leur opinion à part, sans que l'vn sçache rien de l'autre, c'est grand merueille si leurs ordonnances ne sont differentes & contraires. Il n'est pas necessaire que ie perde plus de temps, touchant cecy, d'autant que vous en auez tous les iours l'experience deuant les yeux. VEL. Certainement ces Gentils hommes estoyent preparez pour venir discourir de ceste matiere, à fin de faire apparoir leur science & eloquence, veu qu'ils en parlent si bien à propos & d'affection. Partant ce sera bien faict de les interrõpre, & d'abreger leurs discours. NUG. Cela ne seroit maintenant beau ny honneste: & les Medecins ne demeureront pour cela, sans qu'on prenne leur deffence en main. Ie prendray vn singulier plaisir à les entendre disputer pourueu que ce soit auec mesure & (comme les practiciens parlẽt) qu'on ne passera plus auant que les repliques, de façon que le Seigneur

Consaluo pourra encores à son tour dire son aduis vne fois sans plus, apres auoir ouy celuy de sa partie, ores qu'il aye esté assez prolixe en son discours : & quand les discoureurs auront contesté & plaidé ainsi qu'Aduocats, par forme d'escritures, aduertissemés & contredicts, vous seigneur Velasque, prononcerez l'arrest pour celuy qui aura meilleur droict. CON. Quant à moy i'en suis content, sans preiudice neantmoins de me pouruoir par appel, au cas que l'on me face tort. FER. I'en suis aussi content, & ay telle asseurance en la iustice de ma cause, & au sçauoir, & bon iugement du seigneur Velasque, que ie m'obligeray volontiers d'acquiescer à sa sentence. VEL. L'affaire que vous me commettez est certainement fort difficile. Ie diray neantmoins sur cela, ce que Dieu m'inspirera, pour terminer tout ce different, pourueu qu'il soit libre à chacun de croire ce que bon luy semblera. NVGNO. Il semble que le seigneur Ferdinand se leue de la chaise, pour se preparer, à maintenir sa cause. Qu'il vienne à la bonne heure quand il luy plaira. FER. Ie pensoy, seigneur Consaluo, entendant le commencement de vostre discours, que vous ne parliez que par mocquerie, mais ayant prins garde qu'en iceluy vous remarquiez beaucoup de beaux enseignemens, & d'histoires merueillables, il m'a semblé que vous auez entrepris ceste matiere à bon escient: partant ie vous veux respondre, comme il appartient. Si i'ay bien conceu vostre dire, vous voulez inferer, qu'il ne faudroit point de Medecins qui feissent vne expresse & particuliere profession de leur art, ains que nous fussions tous Medecins les vns des autres. Vous ne voulez pas non plus que la Medecine aye nuls preceptes de l'art ny fondement certain sur la Philosophie, ou autre science: mais qu'il ne nous faut suiure que la seule experience, & les seules coniectures, en adherant à la voix du peuple: tout ainsi que si nous estions aux bois, parmy les bestes sauuages, où n'y à raison, discretion, ny police. Ce sont les deux poincts que ie pretends premierement refuter & destruire: puis ie respondray aux imputations que vous leur faictes d'e-

ſtre macieuixl. Quant au premier, il eſt certain que vous n'auez point de raiſon de parler ainſi. Car le nom & l'office du Medecin eſt ſainct & deſirable. Ieſus Chriſt noſtre Sauueur, ne deſdaigna point d'eſtre appellé & ſe reputer Medecin, lors que parlant de ſoy-meſme, il dit que les ſains n'ont point beſoin des Medecins, & quand il illumina l'aueugle, luy remediant auec de la bouë & de la ſaliue. Et lors que pour guerir le Samaritain il voulut le medicamẽter en eſpreignãt de l'huile & du vin. En apres ſa diuine bonté n'eſt point à meſpris de donner guariſon aux malades, & de recommander le meſme à ſes Apoſtres. Dauantage l'Apoſtre S. Paul, grande trompette de l'Euangile & Docteur des Gentils, fit office de Medecin, lors qu'eſcriuant à Timothee, il luy conſeilla d'vſer du vin qui ne fut guere fort, ny gros, pour conforter ſon eſtomac. S. Luc à auſſi eſté eſtimé & nommé Medecin. Ceſt eſtat n'a pas ſeulement eſté attribué aux Apoſtres, ains auſſi aux Anges. L'Ange Raphael ſe porta comme Medecin, en tant qu'il donna conſeil & bailla vne recepte à Tobie, pour ſe medicamenter ſoy-meſme, & recouurer la veüe, de façon que pour ce regard il n'y à aucun lieu d'y pouuoir contredire, attendu que l'art du Medecin eſt vtile & neceſſaire à tout le monde, & ſa dignité honnorable. Or s'il s'eſt trouué de Medecins malicieux & pleins d'ambition qui en ayent abuſé, ſuyuant ce que vous auez dit, les bons & ſages n'en doyuent pourtant eſtre repris. Il n'eſt pas auſſi inconuenient, qu'ils ne ſe trouuent touſiours quelques particuliers, gens doctes & verſez vniuerſellement aux ſciences, que ſelon leur eſprit & experience, ne la puiſſent exercer pour leur plaiſir, & leurs amis, ſans ſe vouloir autrement qualifier Medecins, ny trancher des Docteurs, ny l'exercer indifferemment à l'appetit de l'ignorance populace, choſe qui ne leur ſeroit honneſte ny fructueuſe. Touchant les Romains, qui furent enuiron ſix cens ans ſans en vſer. Vous dites vray. Mais cela fut par ignorance, ou bien parce que toutes choſes eſtans en leurs commencemens rudes & imparfaictes, ſe poliſſent peu à peu, & en fin
par

par succession de temps, prennent accroissement, s'approchans de quelque perfection : comme il est aduenu qu'en la mesme ville toutes les sciences, qui florissoyent en la Grece & ailleurs, y ont esté comme transportees & consequemment la Medecine. Quant au second point, que vous auez allegué : que les preceptes d'icelle sont incertains, qu'elle est sans nul fondement legitime, & qu'on ne se doit tant arrester à la raison, ny aux premieres causes, qu'à l'experieuce. Vous estes grandement abusé en cela, & m'estonne fort que vous n'ayez cognoissance de la forme & des reigles Medecinales, & de la composition de ses Medicamens. Car vous ne pouuez ignorer en premier lieu, que les Medicamens, que les Empyriques se donnent, sans consideration, science, ny iugement, sont fort douteux & dangereux, veu que les complexions se changent communement auec le temps, les lieux, & plusieurs autres circonstances. Tellement qu'il est bien requis, que celuy qui se mesle de faire la Medeine, ou Chirurgie, entende toutes ces choses, ensemble les premieres & secondes causes, apparantes & occultes des maladies. Il est totalement impossible que celuy là sçache, ny puisse guerir vne infirmité dont il ignore la cause. Il faut qu'il entende de plus, la composition du corps humain, par le moyen de l'Anatomie, les quatre humeurs qui l'establissent, celles qui abondent, ou pechent par defaut: car il ne faut pas douter, que selon la varieté des causes, & occurrences, qui suruiennent, il ne faille aussi changer les remedes. Il s'y faudroit gouuerner autrement, si les maladies procedoyent des quatre humeurs, comme aucuns ont voulu dire, ou bien si elles ne prouenoyent que de la seule humidité, selon Erophilus, ainsi que Cornelius Celsus à laissé par escrit: ou si elles sont causees par les esprits vitaux, comme il semble à Hipocrates: ou bien finalement, si, selon Erasistratus, estant le sang attiré par les veines, transfus apres & transmis aux arteres, ou veines des esprits vitaux, & sang spirituel, il s'en ensuit vne inflammation, qui cause vn mouuement ou frequence de poulx, qui est

l'indice de la fieure. De maniere, que celuy qui ne sçait la vraye source & origine des maladies, ne peut ordonner les remedes conuenables. Vous voyez donques, comment la Medecine est vne science, & que pour bien medicamenter, la philosophie mesmes y est requise, & qu'il faut qu'vn bon Medecin entende les causes, & les effects des maladies: & en outre, les proprietez des metaux, mineraux & des pierres, des arbres, fruicts, plantes, herbes & leurs racines: des animaux & de toutes les choses qui peuuent seruir, pour medicamenter: afin qu'on ne face point d'erreur en l'application des remedes. Ie ne nie point que l'experience ne soit bonne, vtile, & saincte: mais elle ne peut subsister, sans raisons & causes fondementales, & ie ne sçauroy croire que les anciens ayent prattiqué la Medecine fortuitement, & sans consideration. Mais ie croiray plustost, qu'apres auoir prealablement examiné, & pourpensé, ce qui estoit plus propre, & meilleur, ils faisoyent apres leurs experiences. Tellement que nous ne deuons point attribuer tout l'honneur, à la seule experience, puis que le conseil, & la prudence, y ont la meilleure partie: attendu mesmement que tous les iours se descouurent & naissent nouuelles sortes de maladies, esquelles l'experience ne peut beaucoup seruir, ny l'vsage aussi, veu que nous ne le pouuons auoir des choses, que nous ne cognoissons, n'auons iamais veües, & ne sçauons leur origine. Parquoy il faut cognoistre par art & science les causes plus obscures, & profondes, les vices & corruptions qui peuuent proceder des humeurs, & membres interieurs de l'homme: comme la chaleur, frigidité, faim, trop grande repletion, & choses semblables. Il faut qu'vn bon medecin sçache, que nous appellons les actions, & operations materielles: par lesquelles nous receuons & rendons l'esprit & souffle: par lesquelles nous mangeons, beuuons, & digerons les viandes & breuuages, pour estre distribuez par tous les membres. Il faut aussi qu'il entende la raison du continuel mouuement du poux, des arteres, l'occasion des veilles, & songes: choses tou-
tes

tes necessaires, pour la conseruation de la santé de l'hõme, & guerison des maladies. Les passions & douleurs innumerables des membres interieurs, luy doiuent aussi estre cognuës, voire estre veuës, & maniees, par le moyen de l'Anatomie qu'on fait des corps morts, ausquels il doit attentiuement considerer la figure, la couleur, la grandeur, ordre, durté, blancheur & assiette de tous les membres: leurs varietez, differences, & functions, comment ils sont conioincts ensemblement, & cedent l'vn à l'autre, ainsi qu'il a esté pratiqué autresfois, par Philus, & Erasistratus, qui manderent pour cest effect les corps de ceux, qui auoyent esté iugez à mort: d'autant que c'est vne chose certaine que le Medecin ne pourroit cognoistre d'où ny comment procedent les douleurs, ou accidens suruenus dans le corps, ny faire quelque bonne application des remedes, sans auoir l'intelligence de la composition, & fabrique du corps de l'homme. Or pour abbreger, ie vous dy, qu'vn bon Medecin doit sçauoir tant de choses, qu'à peine pourroyent elles estre recitees, par les meilleurs philosophes, tant s'en faut qu'on les puisse cognoistre, ny experimenter, tellement que selon Macrobe, Hypocrates disoit, qu'il seroit expedient, qu'vn bon Medecin cogneut les choses passees, entendit les presentes, & pronostiqua les futures. Si vous m'auez donc bien entendu, Seigneur Consaluo, vous serez contraint de confesser qu'il est necessaire, que les Medecins ayent des preceptes, regles, & maximes fondees és arts & sciences, esquelles ils soyent aussi bien versez: & d'autant que tous ne peuuent pas les auoir apprinses, il est raisonnable & necessaire, que par tout pays il y aye par exprez de Medecins, qui en facent profession particuliere, & qu ils soyent par tout respectez & honnorez, selon leurs merites. Ie vous accorde bien, que les vices se sont fourrez dans Romme, en mesme temps que les Medecins y furent receus, & semble que Dieu l'a fauorisé en cela, luy enuoyant le remede, comme, & sur le point qu'il

presentoit, que le desordre, & les maladies y deuoyent entrer. Car, vueillez ou non, vous me confesserez, que les Medecins n'estoyent pas autheurs des dissolutions, & que quand ils en voyoyent, ils taschoyent de les oster, & retrancher le mal, que l'intemperance y auoit apporté. Vous n'auez non plus d'occasion de vous plaindre de l'inuention des sirops, eaux distillees, & autres compositions medicinales, & deuriez plustost loüer l'industrie de ceux, qui ont esté les autheurs, & l'attribuer à la bonté & misericorde diuine, laquelle non obstant nos demerites, nous enuoye iournellement de nouueaux remedes, comme il nous visite aussi par diuerses maladies. Or si les ancienes ont ignoré les eaux odorantes, & alambiques, nous auons autant d'auantages sur eux. Il y à beaucoup d'autres choses qui leur ont esté cachees, comme l'Ambre, le Musq, & le Zibet, qui ont neantmoins vne odeur suaue & excellente. L'ignorance aussi des ingrediens du Mithridat & Theriacque, auec leur proportion, vous faict pareillement possible les blasmer : dont les effects sont salutaires. Mais encores estes vous plus reprehensibles de dire, qu'il faudroit punir les Medecins, comme coulpables de ceux qui meurent entre leurs mains, & comme ayans malitieusement faict mourir les malades, plustost que par ignorance. Car si vn Medecin pense vn malade, & le traicte selon la methode, les regles de son art, & sa conscience, l'interuention de la mort ne luy peut estre imputé, tant s'en faut que le Medecin soit aucunement punissable, suyuant l'opinion de Platon. Au reste il est bien raisonnable, qu'apres auoir choisi vne vacation, auoir beaucoup despensé aux estudes, & s'estre acquitté de son deuoir enuers vn malade, le Medecin soit satisfaict de sa peine : attendu que selon la loy diuine & humaine tout mercenaire merite recompense, & que Dieu commande de ne fermer point la bouche à vn bœuf qui laboure la terre, ou triture le grain. Mais encore seroit-il plus intolerable si malitieusement ils sophi-

ſophiſtiquoyent leur art, par de noms controuuez : ce peut eſtre ils font pour rencontrer des noms plus propres aux choſes, & conformes à leur origine & proprieté, que le vulgaire ne peut ny entendre, ny cognoiſtre. Pour le regard de leurs lettres, characteres, & chiffres, c'eſt vne obiection qui ne merite point de reſponſe: chacun ſçait que cela ſe fait pour euiter plus grande peine, d'ailleurs chacune ſcience à ſes propres termes de l'art & manieres particulieres, abreuiatures & chiffres differentes des autres ſciences. Le blaſme que vous leur donnez de leur diuerſité d'opinions, s'en va auſſi en fumee. Qui ne ſçait l'incertitude & diuerſité des iugemens humains, en toutes ſciences & profeſſions? & en ce qui ſe preſente, c'eſt peu de cas que de la varieté des opinions, pourueu que l'inſtitution ſoit bonne, car cela peut eſtre ſans nul danger : veu que par diuers moyens, on peut paruenir à la cure d'vne maladie. Parquoy il me ſemble, que vos allegations ſont ſans nul fondement, & que ſans diſputer plus auant, vous deuez changer d'opinion, & eſperant que vous le ferez, ie ne paſſeray, pas plus outre. NVGNO. Certainement, Seigneur Velaſque, combien que ie ne m'y cognoiſſe gueres, il me ſemble que le ſeigneur Ferdinand à diſcouru treſ-elegamment & doctement declamé, & de ma part, ie me renge du coſté des Medecins. Ie ne ſçay ce qu'en voudra dire le Seigneur Conſaluo. VELASQVE. Il dira ce qu'il luy plaira, ie ne m'en formaliſeray point d'auantage, puis que vous m'auez conſtitué arbitre de vos differens, c'eſt ſon rang de parler, il à de l'aage & de la diſcretion pour repliquer ce que bon luy ſemblera. CONSALVO. Ie ſuis ſi eſloigné de croire ce que le ſeigneur Ferdinand à mis cy deſſus en auant, que ie vous iure ſur ma conſcience, que ſes propres raiſons m'ont pluſtoſt confirmé en mon opinion, qu'autrement, & que ie n'eſtoy tant ennemy des Medecins, au parauant que ie l'eſcoutaſſe, comme ie ſuis maintenant : ſur quoy, ſi ie ſuis bien fondé, ou non, on le cognoiſtra par ma

replique. Or pour venir à la matiere, ie ne veux point nier, que ie n'aye dit, entendu, & que mon souhait ne soit tel, qu'il seroit bon qu'il ny eut point de Medecins aux villes ny aux champs : ou s'il les y falloit souffrir, qu'ils exerçassent la medecine gratuitement, & par charité. D'autant que si cela se faisoit ainsi, qu'on vsast des remedes plus communs, cogneus & approuuez, & de ceux qui ont beaucoup veu & apprins, leu & experimenté, les inconueniens qui suruienent seroyent moindres, & on n'ordonneroit point de medecines que bien à propos, non plus que les saignees: & par mesme moyen, il n'y auroit point de difficulté, ny en la profession, ny au langage, ny en l'obseruation des coustumes anciennes, & qui sont en vsage: & tousiours on suiuroit le grand & le plus droit chemin. De cela fait foy vne partie de la medecine appellee dietaire, qui consiste, à sçauoir quelle reigle, & regime de viure on doit tenir, pour la conseruation de la santé, & guerison des maladies quel choix on doit auoir des viandes, plus ou moins, chascun selon sa coustume: le tout neantmoins par bon conseil, sans qu'il soit besoin de grandes ordonnances, ny recepte. A ceste forme de medecine se rengent tous volontiers, fors ceux qui veulent se desborder par exces. Si doncques en cecy, qui est de plus grande importance, nous pouuons viure sans Medecins, ny autres maistres, pourquoy aux autres parties de la medecine, ne ferons nous en sorte, qu'elles soyent si claires enuers chacun, comme la dietaire: puis que cela se feroit auec moins de difficulté, moins de danger, & moins de peine, comme ie diray tantost apres auoir respondu à vos argumens ? car ie veux respondre d'vne autre façon, puis que nous sommes cõtraires en opinions. La comparaison que vous dictes, Iesus Christ nostre Seigneur auoir faict de soy auec les Medecins, tend à vouloir deffendre la cruauté des Lyons, attendu que luy mesme se dit estre Lyon, & sans cela vostre argument seroit bien foible, & que le nom & l'office du Medecin seroit mieux seant à Iesus-Christ, en le prenant comme dessus, & non point comme mercenaire ny particulier comme vous. Que mon dire soit

verita

veritable, souuenez vous, qu'il a premierement approuue mon opinion, que la vostre, puis qu'il ne fist point de distinction entre ses disciples, à fin qu'vn d'entre eux medicamentast plustost que l'autre, ains il commanda à tous indifferemment, & leur donna la grace de pouuoir guerir, comme vous auez dit. L'exemple aussi de l'Ange Raphaël, & de Sainct Paul faict contre vous, veu qu'ils ne renuoyerent point les malades aux Medecins particuliers du peuple, ains ils les guerissoyent sans eux : non point auec vos medecines de Diacatholicon, Scammonee, saignees, mais l'vn auec le remede du vin qu'il auoit experimenté, & l'autre auec la vertu & proprieté d'vn certain poisson que Dieu luy donna pour cest effect. De maniere que puis que, Messieurs, cest office est commun aux Anges & aux hommes, il n'est pas raisonnable que deux ou trois particuliers se l'approprient comme s'ils en estoyent seuls les maistres (ainsi que font les tyrans les terres d'autruy) sous couleur de dire, qu'ils sont sages & seuls sçauans, comme vous dictes, & à la mienne volonté qu'il fut ainsi : & s'il est vray, à la bonne heure : ie ne veux point nier, que les lettres ne leur seruent beaucoup : mais ie veux dire, qu'elles ne sont pas necessaires pour medicamenter, fors que celles qui monstrent la vraye cognoissance des causes, tant euidentes, que cachees, & mesmement de celles qui sont les premieres, & où le mal à prins son origine : mais ie veux dire, qu'il faut sçauoir sur & auant toutes choses, ce qui peut profiter pour la guerison de la maladie. Parquoy i'estime n'estre chose necessaire, voire estre superfluë, & impossible en mon endroit, de rechercher l'intelligence des choses secrettes ou incognuës, ny les questions & controuerses des operations naturelles, ny tout le demeurant, que vous auez dit estre besoin de sçauoir & apprendre. Qu'il soit ainsi, nous voyons que les conseils de nature sont incomprehensibles : attendu que ceux qui les traictent, & ont tasché de les sçauoir, tant Medecins que Philosophes, sont si differens, & contraires en leurs opinions, qu'on

ne sçauroit tirer d'eux aucune bonne reigle, ny certaine resolution: comment voulez-vous qu'vn Medecin sçache la vraye racine, cause intime, & premiere origine de toutes les infirmitez, puis que sur cela leurs opinions sont si diuerses, comme vous mesmes confesses? Pourquoy dois ie plustost croire Hipocrates, qui attribuë la cause des maladies aux esprits, qu'à Erasistratus, qui l'assigne à la transfusion du sang, des veines és arteres, ou bien à d'autres, qui alleguent d'autres principes desdites maladies? Comment voulez-vous qu'on sçache comme se faict la digestion dans l'estomach? De ma part, ie n'adiouste non plus de foy à l'vn qu'à l'autre, puis qu'il y à vne telle varieté d'opinions. Aucuns tiennent que la viande se cuist dans l'estomach, par le moyen de la chaleur : les autres, qu'elle s'y corrompt, & d'autres, qu'elle y est comme broyee, minee & consumee: & entr'eux, l'vn denie le dire de l'autre: & chacun à des raisons apparentes & vray-semblables, pour soustenir son opinion: & a quelconque opinion qu'on se vueille arrester, il faut que la forme de medicamenter soit contraire à l'autre. De maniere qu'il ne se faut point rompre la teste, à les vouloir apprendre, puis qu'il semble si difficile, voire impossible de les sçauoir, ains nous deuons contenter, de bien entendre les remedes, que l'experience nous à enseignez. Puis donc qu'il ne sert de gueres de sçauoir d'où procede l'infirmité, moyennant que nous ayons cognoissance des remedes, ie me passeray bien de vouloir sçauoir, comment ce faict la digestion des viandes: & me suffit de cognoistre, qu'elle viande est plus facile à digerer, & comment nous pourrons aider la digestion, pour obuier aux cruditez & indigestions, sans nous enquerir plus auant, comme elle se peut faire. Ie ne veux point aussi qu'on se mette en peine de sçauoir, comme est-ce que nous respirons, ains comment nous preuiendrons toute difficulté de respiration, s'il est question d'y donner remede. Ie ne me veux point trauailler pour sçauoir qui fait mouuoir ou continuellement tressaillir les arteres, ny comment

se

ſe fait ce remuement, ains ſeulement, que ſignifie ſon remuement deſordonné & inegal. Quant aux maladies, que vous dictes ſeruenir ordinairement de nouueau, cela ne vous ſert de gueres, d'autant que quand cela aduiendroit, celuy, qui entreprend la gueriſon d'icelles, ſe paſſe bien de ſçauoir d'où elle ſont venues, attendu que la ſource des plus vulgaires & communes nous eſt incognuë, comme nous auons touché cy deſſus, ains il ſuffit de bien examiner les remedes, qui peuuent apporter la gueriſon, & comment ſe traictent les maladies qui leur ſont plus ſemblables, & en faiſant pluſieurs telles experiences, on paruiendra à la cognoiſſance de la verité. Qu'il ſoit vray, prenez garde qu'en la verole, ceux qui pour ſa gueriſon ſe ſont voulus gouuerner ſelon l'art, & ſcience ordinaire & receue, ont eſté cauſe de la perdition des perſonnes, & que depuis que par experience, on a cogneue la vertu du bois de Gayet, qu'on appelle bois-ſainct, la gueriſon s'en eſt enſuiuie, ores qu'on ne ſçache point l'origine du mal, ny par quelle vertu occulte cela ſe fait. Vous eſt il aduis que l'Anatomie, qui ſelon mon ingement eſt de peu d'effect, ſoit beaucoup neceſſaire? Elle me ſemble ſans fondement, & pleine de cruauté. D'ailleurs és diſſections des corps morts ou tuez, on n'y peut pas remarquer la couleur naifue, ny la tendreté ny dureté, ny les autres choſes que vous auez alleguees, leſquelles ſont & voit on aux hommes qui ſoct ſains& en vie. Parce que ſi tant ſoit peu de froit, de peur, de laſſeté, & quelque autre mediocre accident, ou affection, peut faire & cauſer vn ſoubdain & apparent changement exterieur, en la couleur & contenance de la face d'vne perſonne qui vit en bonne ſanté : combien eſt-il plus vray ſemblable que les membres interieurs, qui ſont plus tendres & delicats, ſe changent & alterent, eſtans expoſez en vn air non accouſtumé, & à cauſe ou du ſang perdu par les playes, ouà cauſe des maladies precedentes, & qui partant ne retiennent point leur aſſiette, ny ordre enſemble. Parquoy ie tiens pour aſſeuré, que c'eſt vne folie de croire, que la

meſme

mesme harmonie & proportion qui se voit, & est au corps d'vn homme viuant, se puisse aussi trouuer au corps de celuy qui se meurt, ou qui est mort. Et sans s'aider de l'anatomie, qui n'y peut de rien seruir, ceux qui suyuent la guerre, ou autrement peuuent voir ordinairement beaucoup de playes & naureures, ou sans nulle cruauté on peut voir de belles experiences, ny sans deschirer ou bourreler la chair humaine. De mesme peut-on dire, à ce que vous proposiez, que les experiences sont douteuses & frauduleuses, à cause qu'elles se changent selon les temps & les lieux. Ie dy, que tels changemens sont procedez de l'experience, & non point de l'art : de façon, que c'est à l'experience que nous sommes redeuables d'vn si grand benefice, pouuans mesmement par son moyen paruenir à la cognoissance de toutes choses. Quand aux responses que vous faictes à mes raisons, ie les trouue si debiles, qu'il ne m'est point besoin d'y repliquer. Car de dire que les Medecins ne soyent point cause des desbordemens, attendu qu'ils ne donnent conseil à nul d'estre dissolu, & qu'ils ordonnent les remedes aux excez & dissolutions, causees par l'intemperance. Ie vous dy, que les hommes deuiennent plus desreglez & intemperans, sous confiance que les Medecins donneront bon remede aux maux qui en pourroyent proceder, & que possible par ce moyen eux mesmes en sont cause. Or d'autant que le Seigneur Velasque est icy present, ie veux alleguer sur ce propos, ce que sainct Ambroise nous enseigne, disant ainsi : Les commandemens & ordonnances des Medecins, sont à la verité contraires à la loy de Dieu : parce qu'ils defendent les ieusnes & l'obseruation des vigiles, & veullent tellement cõmander à l'homme, qu'il faut que celuy qui veut adherer & croire les Medecins, renonce à soy mesme Touchant l'exemption de la peine qu'ils meritent, selon les loix de Platon : ie dy que vous deuiez quant & quant faire apparoir, de l'emologation & approbation d'icelles par les constitutions Imperiales : car sans cela, elles ne peuuent auoir grande vigueur. Et quand bien

psalm. 108.

bien elles auroyent lieu. Platon ne pretend point excuser, fors ceux qui sont gens de bien, & qui sont innocens du danger, ou de la mort qui suruient au malade, & il n'entend cōprendre que ceux, qui faillent à faute de sçauoir bien leur office & deuoir, & comme disent les legistes, *qui sunt in lata culpa*. Dequoy, ie crie vengence à Dieu, puis que ie ne puis auoir audience en la terre: attendu que ce seroit vne condition tresdure, de dire que les medecins n'ignorent chose quelconque, là où si vous vous adressez à vn aduocat pour consulter vostre procez, il vous respōdra, qu'aprez auoir veu le sac, il verra ce qu'il faut faire. Vn Theologien, vous en dira le plus souuent de mesme, & pareillemēt les professeurs des autres sciences. Mais on n'a iamais veu vn medecin, qui ne responde & die tout soubdain son aduis, & ordōne quelque chose à l'instant pour infinis malades qu'il visitera le iour, & à tant d'vrine qu'on luy monstrera: aimant mieux faillir, que de confesser qu'il ignore le mal, & differer son ordonnance iusques à ce qu'il aura vn peu estudié sur cela. D'autant qu'ils ont leurs excuses appareillees & prōptes, pour reietter ailleurs la faute qu'ils commettent. A sçauoir, que le patient a fait quelque desordre, que l'humeur est malicieux & reuesche: sur quoy, ie m'en rapporte à la compagnie, qui est icy presente: l'aduouë bien, que i'ignore les proprietez & vertus des simples, & de la composition qu'ils font de tant de drogues & medecines, & le confesse franchement: car ny Auicenne, ny les autres medecins, ne les cogneurent onques, estant impossible de comprendre l'harmonie & proportion de trois cens drogues mises ensemblement. Ie ne leur sçay point de gré, de les auoir trouuees, s'il est vray ce que vous dites, pour estre choses detestable & que nous deuons reietter: ie n'estime non plus que le Muscq ni le Zibet ou l'ambre soyēt sains ny profitables, ores qu'ils soyent d'odeur plaisante, attēdu que nous en fussions bien peu passer, comme chose inutiles à la santé du corps, & le plus souuent dommageables à celle de l'ame. Et puis que vous estes si sainct homme, & que vous auez opinion, que les noms des drogues, & des

receptes, ne soyent point industrieusement & malicieusement obscurcies & deguisees, faictes que desormais ils soyent plus aduisez, & que leurs escrits & ordonances soyēt intelligibles & escrites en characteres cōmuns, & lors ie confesseray, qu'ils ne veulent donner occasion de mescontentemēt, ny de mal faire. De façon, Seigneur Ferdinand, que puis-que vos argumens, & vos responses à mes raisons sont foibles & debiles, vous ferez bien de vous retirer de vostre opinion, & ne vueillez point, ie vous supplie, que la medecine ne soit entendue d'vn chacun, puis que cela se peut faire commodement & auec vtilité. Ne nous captiuons point à la mercy & volonté de deux ou de trois: à fin que nous n'ayons point d'occasion de nous plaindre, auec Pline, à faute de nous sçauoir conduire, en ce que nous cheminons auec les pieds d'autruy, nous nourrissons selon l'appetit d'autruy, & que nostre santé, & nostre vie, depende de l'arbitre d'autruy. Ne nous posez tant de difficulté en cest affaire, qu'il soit besoin d'vser tout nostre aage, pour sçauoir bien medicamenter, & que les medecins acquierēt presque plus de maladies, au trauail de leur vacation, que ne leur en sont presentees pour estre gueries, en exerceant leur profession. Contentons nous de pouuoir recouurer guerison, omme i'ay desia dit, par le moyen d'vne bonne diette, bon regime & gouuernement, sans aller cercher l'experience, qu'on appelle rationale, puis que la seule experiēce & pratique est suffisante. Ne croyes point que la raison ny methode aye inuenté la medecine, & que la raison l'ait precedee: parce qu'estant trouuee, on l'a reglee apres selon la raison. Les bons Laboureurs & Mariniers, se rendent maistres par vsage & exercice, & non point pour estudier, à fin d'apprendre la proprieté des elemens, ny le cours des planettes, ny pour auoir leu les liures d'Aristote, touchant le ciel & le mōde. Et puis que nous nauigeons ordinairement auec nos propres indispositions, parmy nos enfans, nos seruiteurs, nos voisins, il n'est pas raisonnable que nous soyons ignorans, de ce qui concerne nostre santé, pour auoir tousiours recours aux medecins: l'experiēce & les

maladies nous y rendront assez diligens, adroits, & propres. Il ne faut point chercher d'autre fondement, l'ancienne opinion, & commnne auec l'experience, nous seruira assez de guide, sans qu'il nous soit besoin de mettre la main à la bourse. Il messied aux hommes, d'estre moins habilles que les oyseaux & autres animaux, qui cognoissent, par vn instinct naturel, les choses medicales, pour se sçauoir guerrir d'eux mesmes. Le Cerf s'arrache la fleche, de la naureure que le vesneur luy à faict, auec l'herbe appellee dictam, ou Gingembre de iardin. L'Arondelle remet la veuë à ses perites oisillons, auec la Chelidoine ou Esclere : le Porc-sanglier se medicamente auec l'erbe nommee Origanum, ou Mariolaine bastarde. Plusieurs autres animaux en font de mesme, comme tesmoigne Pline. Pourquoy donc ne faisons nous, comme les animaux nous enseignent ? Ne m'alleguez point qu'on ne pourroit viure ainsi, & quand bien il vous seroit aduis qu'à faute de Medecins on pourroit tomber en quelque inconuenient, les fautes qui se commettent, par le grand nombre des Medecins, & l'abondance des medecines, sont beaucoup plus grandes. La nature, tres diligente ouuriere & sage maistresse, à le soin de guerir les maladies, mesmement quand nous l'aidons quelque peu de nostre costé, parce que, comme les Medecins mesmes dient, c'est elle qui opere & guerit, & ils ne sont que ministres de la nature. Les Romains, & tout le monde aussi se gouuernoyent en ceste maniere autresfois, premier que les medecins eussent la vogue. Et auiourd'huy la pluspart des gens de montaigne, & qui habitent en de pauures terres, en vsent ainsi, & ce faisant sont plus sains, & viuent plus louguement, que ceux qui demeurent és villes, où y a abondance de Medecins, & où les medecines sont de requeste. Encores y en a il plusieurs en icelles, qui ne veulent point voir de Medecins en leurs maisons, qui se medicamẽtẽt toutesfois par bon regime, par herbes & autres choses experimentees, dont i'en pourroy nommer aucũs : mais l'vn suffira pour tous, attendu que ie puis bien dire, que c'est l'honneur & la lumiere d'Espaigne, en la cognoissance des lettres humaines,

Lib. 8. Hist. nat.

maines, & des autres sciences, & principalement à cause de son incomparable bonté & saincteté de vie: c'est le Seigneur illustre & commandeur, Ferrant Nugnes, Docteur & lecteur public en l'Vniuersité de Salamãque, lequel ne s'est onques fié de sa vie aux Medecins, laquelle il à conseruee iusques à soixante dix ans, en tresbonne santé. D'auantage, vous sçauez bien que du temps du grand Pompee, lors que la Republique Romaine florissoit en bon heur & puissance, & en de braues esprits, que Asclepiades, duquel i'ay faict mention cy dessus, Medecin tres-renommé, condamnant (cõme recite Pline) toutes les reigles & preceptes de ses deuanciers, n'vsoit d'autres medicamens ny remedes, que de la seule diette, bon regime au boire & manger, ensemble d'vne friction ou frotement des membres, & semblables choses, lequel d'abondant refutoir, reprenoit, & blasmoit les vomissemens, medecines, & semblables drogues, que les Medecins donnyoent de son temps aux malades. Il fut tant honnoré & prisé, que chacun le recherchoit. Luy mesme, ainsi que Pline a laissé par escrit, guerit vn certain homme, qu'on portoit pour estre enterré, ou bruslé, selon la coustume de ce temps là, estimant qu'il fust mort. Il se iactoit d'estre si asseuré en sa forme de medicaments, qu'il protestoit de soy mesme, qu'il ne tomberoit point malade: & que si toutefois il se rencontroit de n'estre pas bié disposé, qu'on ne luy adioustat plus de foy, & qu'on ne le dit plus estre Medecin. Il obseruoit si bien ses propres reigles, & sa protestation, qu'il ne deuint iamais malade. Et en fin, estant tres-vieil, il mourut apres estre tombé d'vne eschelle en bas. Mon opinion doncques n'est pas nouuelle, ny particuliere, ains plustost tres ancienne, commune, certaine, & veritable: & comme telle, merite d'estre receuë & embrassee. Et en cest endroit, ie mettray fin à mõ discours, laissant beaucoup de choses à dire, pour euiter prolixité. NVG. Il me semble certainement, Seigneur Consaluo, que tout ce que vous auez mis en auant a esté tresbien dit, ie suis si maniable, & facile, que celuy qui paracheue le dernier, m'attire volontiers de son costé. Mais ie me veux vn peut arrester,
pour

pour entendre la resolution & arrest du seigneur Velasque. FER. Si vous me voulez dispenser de ma promesse, ie vous asseure que ie n'auray pas faute de dupliquer. Mais puis que le seigneur Velasque doit prononcer son iugement, vne cause si iuste que la mienne, & vn iuge tant equitable que luy n'ont point besoin de plus grande instruction. VEL. Veritablement, seigneur Dom Nugno, ce me seroit vne grande faueur, que d'estre absouz & quitte d'vne telle charge que vous m'auez commise, d'autant que ie vous voy si resolus tous deux en vos opinions, & chacun de vous à si bien soustenu son party, que la definition m'en semble fort doureuse & difficile: par ainsi quoy que ie die, chacun croira ce que luy plaira, attendu que ce n'est pas vn article de nostre foy. NVG. Si faut-il neantmoins que vous le fassiez, parce que iaçoit qu'ils soyent fort affectionnez tous deux à leurs opinions, ils le feront encore d'auantage à vostre iugement, prudence & sçauoir : partant ils se soumettront volontiers à vostre aduis, ainsi qu'ils sont tenus de faire. FER. Le seigneur Don Nugno dit vray, nous l'imputerons tous deux à vne singuliere courtoisie, & de ma part, ie vous en demeureray tres-obligé. CON. C'est moy qui luy en auray plus d'obligation que nul autre: car ie suis asseuré, qu'il donnera sa sentẽce en ma faueur. VEL. Pour autant que cest exercice est loüable, & la peine n'est pas sans quelque merite, i'obeyray à vos commandemens, & interposeray encores mon opinion, sur la mesme matiere. Combien que ie ne me sente point capable, ny d'assez bon entendemẽt pour prononcer vne sentence, & que ie ne m'aduouë pas auoir la puissance de vous y adstreindre, ny vous non plus aucune obligation d'acquiescer à ce que i'en diray. Si vous trouuez bonne mon opinion, chacun en croira ce que bon luy semblera, attendu que ie ne pretends debatre, ny reprendre aucun, ains vous declarer en peu de paroles, ce qu'il m'en semble. Ie dy donc Messieurs, que tout vostre different, à ce que ie puis cognoistre par vos propos, consiste en deux points seulement: tout le demeurant de vostre discours, est superflu. Le premier poinct, gist en ce que l'vn dit, que l'art & la science ne sont point requis, pour la

guerison des maladies, ains qu'on doit suiure l'vsage & l'experience. L'autre dit que la methode, l'art, & les preceptes y sont necessaires, & que le Medecin doit estre sçauant, & bien versé en la faculté de Medecine, & qu'il aye cognoissance des autres sciences, comme il a esté deduict amplement. Le second poinct, & qui semble proceder du premier, est, que le Seigneur Consaluo, lequel n'est qu'attaché à la seule experience, voudroit qu'il n'y eut point de Medecins recogneus, & de profession particuliere aux republiques : ains que tous medicamentassent indifferemment & charitablement, & le seigneur Ferdinand au contraire, soustient qu'il faut qu'il y en aye. Certainement Messieurs, la premiere & principale question n'est pas nouuelle, & vous n'estes pas les premiers qui l'auez mise en auant ny debatuë. Elle est fort ancienne, en la Medecine, & entre les Medecins, en sorte qu'il y à eu d'Empyriques, ainsi nõmez, parce qu'ils ne suiuoyent que la seule experience : & les autres qui ont esté appellez rationalistes pour s'estre estudiez, à sçauoir les raisons & causes. Corn. Celsus, & d'autres en escriuent des vns & des autres, & des deux costez y à eu de grands sectatures & partisans. Or si nous estions rengez à ce point, de prendre par force l'vne des deux premieres extremitez, sans qu'on peut choisir d'autre remede, celuy qui suit l'experience, sembleroit auoir plus de raison, & estre moins dangereux, attendu qu'ainsi qu'escrit Aristote en ses Politiques, les personnes experimentees, sont plus propres & idoines pour operer & estre employees, que les sages & sçauans sans experience. Et pour parler en particulier des Medecins Platon en ses liures de la Republique, dit, qu'il faut qu'vn bon & parfaict Medecin aye practiqué auec les sains & malades, & encores qu'il aye esté malade, & qu'il soit de grande experience. D'auantage, il ne faut point douter que la Medecine & l'art d'icelle n'ait en son cõmencement de l'experience. plustost qu'autrement. Et certainement, le seigneur Ferdinand le nie sans iuste raison. Parce qu'à dire vray, apres qu'on eut veu plusieurs experiences, & qu'elles eurent raui les hommes en admiration, ils commencerent à Philosopher, à rechercher

les causes & raisons, comment cela se pouuoit faire. Le semblable a esté fait aux autres sciences,& arts, ainsi qu'en la medecine, Comme afferment Aristote, M.Manilius, & Virgile.Le premier dit, l'experience à produit l'art par diuerses preuues & accidens. Et parce que ie ne me souuien point, lequel de vous autres Messieurs, à allegué sainct Ambroise, ie m'aduise de dire,que luy disputant *pro & contra*, de la medecine, est de mon opinion. Or puis que son tesmoignage est de telle authorité, ie veux alleguer le sens de ses propres paroles, qui sont telles. D'où est ce que la medecine à eu son origine, sinon des infirmitez & maladies? Parce que les personnes du premier aage, voulurent enseigner à leurs successeurs & descendant, ce qu'ils auoyent esprouué leur estre bon, pour leur indispositions: par ce moyen l'experience & vsage establit l'art, & la maladie occasionna la maistrise & science. C'est veritablement la premiere & suffisante medecine, qui a esté engendree par l'experience, & non point par coniectures, ny à la volee. Parquoy les Empyriques furent appellez, à cause de l'experience, qui vaut autant à dire comme experimentez. De ceste secte, les autres prindrent leur origine, ensemble leur vsage & la source. Voila de point en point le sens de S. Ambroise, lequel confirme presques le mesme sur l'Hexameron. Mais pour n'allonger mon dire, ie ne m'arresteray point au recit de plusieurs autres raisons & authoritez, comme ie pourroy faire. Il ne faut donc point doubter, que l'origine de la medecine ne soit venue de l'experience, laquelle est prealablement & de necessité requise. Or nonobstant cela, les Empyriques ne doiuent pas auoir le dessus, qui ne suiuent que la seule experience, ny les rationalistes non plus, qui se contentent de l'art tant seulement, d'autant qu'entre ces deux opinions, y en à vne moyenne & troisiesme, à laquelle il se faut tenir. A sçauoir que ja soit qu'il fust vray, que l'experience aye esté l'origine de la medecine, & que sans elle ceste science ne puisse estre bien entendue ny prattiquuee: si est ce neantmoins que l'art & les preceptes furent non seulement vtiles apres l'experien-

ce, ains encore necessaires, tant pour les changemens & incertitudes des experiences, & plusieurs autres raisons qui ont esté exprimees cy dessus, comme aussi, à fin de les coucher par escrit, & puis cognoistre & faire choix des meilleures: ce qu'on n'eut sceu faire sans les escrire & les regler par methode: attendu que l'on ne sçauroit prendre vn bon aduis, ny faire vne bonne election d'vne chose, si on ne la lit deuant vous, & n'est redigee en science: autrement vne grande confusion s'en ensuiuroit, & l'oubliance & diuersité d'opinions, auroit le tout mis en desordre. De maniere, que quand bien on ne voudroit que suiure la seule experience, cela ne se peut faire sans l'art & ses regles & traditions, & sans auoir appris les circonstances necessaires, comme en quel temps, en quel lieu, en quel aage, en quelle dispoiosition, à quelle maladie, & à quelles occasions, & pourquoy les remedes sont bons à certains malades, plustost qu'à d'autres. Et pour ce faire, il est force qu'il y aye des preceptes & enseignemens methodiques, qui se reduisent apres en art. Car ores que l'experience aye esté, comme nous auons dit, la source & l'origine de la medecine, elle ne sçauroit pourtant conseruer ce qu'elle à sçeu inuenter, sans le benefice de l'art. Nous ne deuons donc attendre tous les iours de nouuelles experiences, aussi bien est il impossible que tous les sçachent toutes, ny se puissent souuenir de celles qui ont esté faites, ny sçauoir celles que les autres font, sans l'art & regles medecinales. Pour verifier vne chose si manifeste, ie n'employeray beaucoup ny de raisons ny d'authoritez. Nous auons l'experience iournaliere deuant les yeux, puis qu'il n'y à ouurier ny estat si vil & abiect, qui n'imite l'art & la raison mesme. Le marinier & le laboureur, que le Seigneur Consaluo dit ne pouuoir deuenir bons maistres sans l'vsage, quand bien il seroit vray, si ne peuuent ils rien faire, sans regles & preceptes, fondez sur l'experience, lesquels les guident & dressent, & les ayans apprinses les enseignent & communiquent aux autres. Les tailleurs de pierre, charpentiers & menusiers, & tous autres artisans, en font de mesme qui ont leurs regles fondamentales en main, ensemble

ſemble l'vſage & l'experience. Or puis que la medecine à vn particulier & tãt excellẽt ſubiect, il n'eſt pas raiſonnable qu'elle ſoit blaſonnee par tels mechaniques ou artiſans, attendu meſmement qu'outre tout ce que deſſus, les Medecins ont beaucoup d'autres cognoiſſances des lettres, & autres choſes ſuſdites : ores qu'on vueille dire que le ſçauoir n'y ſoit pas autremẽt neceſſaire, du moins on ne ſçauroit nier, qu'il n'y ſoit treſ-vtile : & combien que le Medecin n'en ſeroit pourtant plus habile, ſi ſeroit il ſans doute plus ſage & accort, & ſi la ſcience ſeule ne le peut rendre bon Medecin, du moins elle le rendra plus grand Medecin & plus ſage : ce qu'il ne peut obtenir ſans l'eſtude, ny ſans apprendre les arts & ſciences: Et combien qu'elles ſoyent difficiles & de diuerſes ſortes, le Medecin ne doit neantmoins perdre courage, comme à dit le Seigneur Conſaluo. Nous ſçauons bien que les ſciences ſont longues, mais il n'y à rien que la diligence, le labeur & bon eſprit, ne ſurmontent: & ſi l'vn ne peut tout apprendre, il faut au moins apprendre le plus, ce qui eſt plus poſſible & neceſſaire. Et ja-çoit qu'entre les anciens, il y aye ſur cela pluſieurs opinions differentes, comme il a eſté dit, encores y à il des reſolutions plus modernes, & de moyens & cõſeils pour pouruoir à tout: en quoy le Medecin doit eſtre plus inſtruit & mieux, que tout autre, comme la plus-part des ſages & ſçauans croyẽt. C'eſt pourquoy Platon, dans ſon liure de Rethorique, eſcrit que la medecine eſt vn art, parce que c'eſt vne ſcience qui conſidere & cognoit la matiere, & complexion du malade, & la cauſe de l'operation des remedes, & de ſa pratique, & de tout cela peut rendre raiſon & bon compte. Cela ne ſe doit ſeulement entendre eſtre neceſſaire, pour medicamenter vne maladie, ains auſſi pour la conſeruation de la ſanté. D'autant que iaçoit que le Seigneur Conſaluo aye voulu dire, que par le boire & manger, on peut deuiner vne maladie auec la ſeule experience, ſans qu'il ſoit beſoin de conſeil ny de l'art du Medecin, il eſt toutesfois veritable, que celuy qui l'accompaigne de ſageſſe, & la regle bien à propos, il en ſuit le conſeil, les regles, & preceptes qu'on à ouy des Medecins, & des plus ſages, à faute dequoy,

procedent ordinairement les maladies, partant Ciceron, ce bon personnage, escrit, que pour bien gouuerner & conseruer la santé, il faut que chacun cognoisse son naturel, & sa complexion, & qu'il s'abstiene du fons de ce qui luy peut nuire, & vse de ce qui luy est vtile: ensuiuant neãtmoins, en tout & par tout, le conseil & la maniere de faire, & l'art de ceux qui le doyuent sçauoir, c'est à dire, des Medecins, tellement que pour conclure ce propos, parce qu'il ne faut pas vser de long discours à ce personnage si sages que vous, Messieurs? ma resolution touchant le premier point, à sçauoir-mon si l'experience seule est suffisante, ou bien si les arts & lettres sont necessaires, sera, que si deux choses defaillent à vn Medecin, ie voudroy plustost qu'il fut ignorant, que sans experience. Mais pour le mieux il faut qu'vn bon Medecin & accompli, soit bien experimenté & sçauant, de sorte que la Medecine doit participer des rationalistes & des Empyriques, & faut que le Medecin soit versé és preceptes & fondemens de l'art, & en l'experiẽce. Quant au second point, s'il est conuenable qu'en vne republique y aye de Medecins particuliers & docteurs en lart, ou non: Ie dy que selon ce que dessus, il s'ensuit resolutiuement, qu'il faut qu'il y aye des Medecins cogneus & d'expresse profession, & que tous ne peuuent exercer cest office indifferemment, d'autant qu'ores que la seule experience eusse esté necessaire, il n'estoit pas possible que tous fussent bien experimẽtez ny consommez en l'art de Medecine, ny que tous, eussent iugement & discretion, pour pratiquer & mettre en vsage les choses experimentees, attendu principalement que nous auons prouué, que l'art, les reigles Medecinales & la theorique, & diuerses autres sciences, y sont requises, chose qui ne peut estre commune à tous. Or attendu que de tous les arts, voire des mechaniques, il y à de maistres recogneus pour tels, la medecine seule aura-elle moins de credit & priuileges qu'elle ne puisse auoir de maistres & docteurs, ou des Medecins graues, lesquels ayans bien diligemment estudié, comme il leur est besoin de faire, pour paruenir & estre estimez, & auec la continuation estans deuenus doctes & experimentez, ils puissent exercer

sain

saincttement, & à leur honneur, la medecine? Il ne faut point sur cela faire comparaison, de ce que nostre Sauueur Iesus Christ commanda à ses Apostres, qu'ils gueriffent les maladies des hommes: car cela fut pour asseurer & fonder nostre saincte foy, & non tant pour auoir esgard à la santé corporelle, dõt nous palõs maintenant: atttendu mesmes que pour l'vn & pour l'autre, il pleut à sa diuine bonté de choisir des personnes tres dignes, leur donnant toute puissance & auctorité absoluë. Le nom & office des Medecins renommez, est plus ancien, Seigneur Consaluo, que vous n'auez dit. Vos autheurs prophanes l'ont escrit: parce que la Medecine estoit exercee 500. ans auparauãt qu'Esculapius. Hippocrates, ny les autres qui succederẽt apres, vinssent au mõde. Nous lisons en genese que Ioseph enuoya en Egypte ses Medecins, pour oindre le corps de Iacob, son pere, qui estoit trespassé. Et en l'Exode est escrit. Qu'entre les loix que Dieu dõna à Moise, pour le peuple d'Israël, il y en eut vne entre autres, que celuy qui fraperoit, seroit tenu de luy payer ce qu'il pourroit gaigner de sa peine, ensemble le salaire du Medecin. Duquel passage on peut aussi bien inferer, que le salaire & recompẽse, qu'on donne au Medecin est fondee sur la iustice, & est tres anciẽne. Nous trouuons ailleurs en la saincte Escriture, qu'il est faict mention des Medecins. Comme au liure de Paralip. où il est dit. Que le Roy Assa fut repris, parce qu'en sa maladie, il n'eut point recours à Dieu, ains qu'il se cõfioit plustost à l'industrie des Medecins. Vray est qu'en ce lieu est faite mẽtion de l'art de Medecine, & nõ point de l'experiẽce, ce qui fait à nostre propos. On lit le semblable en beaucoup d'autres passages. L'histoire & l'exẽple qui a esté allegué d'Asclepiades, qui vesquit du temps de Põpee le grãd. Il est vray que cela fut ainsi, & qu'Asclepiades trouua ceste sorte & nouuelle façon de medicamenter: mais certes ce fut vne trõperie & imposture qu'il faisoit, à faute de sçauoir medicamẽter par sciẽce & preceptes, d'autãt aussi que sa principale professiõ estoit l'art oratoire, comme escrit le mesme Pline, auquel se voyant ne gaigner gueres, il se fit Medecin, & fut l'autheur de ceste nouuelle secte, ainsi qu'ils s'en sont trouuez

Gen c. 1.

Exo ca. 12.

Para li 2. chap. 26.

d'autres aux autres facultez. Mais sa nouuelle heresie ne dura point beaucoup, comme n'estant pas bien fondee, ioint qu'il ne la communique point, ains il voulut en estre seul le maistre. Tellement, Messieurs, que nous ne deuõs point croire que l'experience ait engendré l'art de Medecine, qu'elle, ensemble les lettres, soyent profitables & necessaires, & qu'aux Republiques y doiuent estre de Medecins par expres, qui soyent gens de bon sçauoir. Mais ie veux adiouster vn autre poinct que nous n'auions pas touché, qui me semble toutesfois estre le plus necessaire & d'importance que tous les autres, à sçauoir, qu'il n'est pas seulement requis d'estre doctes & consommez en l'art de Medecine, ains d'estre de bonnes mœurs, vertueux & bons Chrestiens, ialoux de l'honneur de Dieu: sans quoy il n'y à profession, ne art qui puisse estre bien conduit & gouuerné. Ie ne sçache point qu'ils se commettent aucuns abus ne fautes au monde, de celles que le Seigneur Consaluo à faict mention, & certainement ie voudroy y sçauoir mettre quelque bon ordre. Mais ie ne forme pas les Medecins tels qu'ils sont, ains tels qu'ils deuroyent estre, & estans tels que ie dy, & comme i'en cognoy d'aucuns, ils ne feroyent pas les fautes qu'on leur impute, tant en la cognoissance & cure des maladies, qu'aux boissons & medecines. Parce, qu'ils exerceront la medecine, comme gens de bien, & bons Chrestiens: & appliquerõt les remedes cõuenables, comme gens sages & bien aduisez doiuent faire, en iugeant, s'il faut qu'vne medecine soit simple, ou cõposee, en quoy s'est le plus arresté le Seigneur Consaluo. Car encores que les choses simples & point mixtionnees, soyent singulieres & profitables, estans neãtmoins composees & mises ensemblement, elles ne sont point de nuisance. D'autant qu'il y à en icelles quelques vertus & proprietez, qui confortent les autres: & ce qu'vne seule ne peut effectuer, deux ou trois, ou plus, selon qu'il en sera de besoin, le feront. Or tout ainsi qu'il aduient raremẽt, qu'il n'y aye qu'vne seule humeur peccãte au corps de l'homme, il faut auoir l'œil sur tout: & à la maladie composee de plusieurs causes, en y ordonnant aussi des remedes composez: & comme nous sommes compo-

sez

fez de diuerses complexions & de quatre elemens, nous auons pareillement besoin aussi bien de remedes & Medecines composees, que de simples, ainsi qu'il s'vse en toutes autres choses. Nous meslons & composons ensemblement l'eau auec le vin, à fin de nous estre plus profitables. Nous entremeslons les viandes, pour estre plus sauoureuses & medecinales. Nous meslons le vinaigre auec l'huile, le sucre auec le miel, & ainsi toutes autres choses se composent, proportionnent, & temperent, cela estant faict en la medecine, elle est de grande vertu. Si en cela & d'autres choses semblables, il y a quelques Medecins, ou mauuais ouuriers, nous ne deuons pourtant vituperer les bons Medecins, ny la science, laquelle de soy est bonne, saincte, & profitable: ains nous deuons procurer qu'ils soyent tous tels que nous desirons pour le bien du public. Ceste magnifique cité de Seuille, pour bien loüer Dieu, selon mon aduis, à cause de l'abondance des bons & tres-sçauans Medecins qu'elle a, & qui y sont en bonne reputation. Entre lesquels i'en ay practiqué familierement quatre ou cinq, & les ay trouuez ayant à faire d'eux en certaines maladies, doüez des qualitez & perfections susdites, d'estre experimētez, sçauans & preud'hommes: i'ay vne mesme opinion de plusieurs autres. Puis que nous sommes donc si bien pourueu de Medecins, en nostre ville, & que nous auons conclu, & monstré qu'ils ne doiuent estre seulement contens des lettres & preceptes de l'art, ains encores y doiuent adiouster l'experience, le Seigneur Ferdinand deuroit acquiescer à mō opinion. Vous aussi, Seigneur Consaluo; ne deuez blasmer ny reietter la science, ny estre obstiné contre les Medecins, que vous ne vous medicamentiez quelque fois par leur moyen quand vous tomberez malade. Ne dictes point, ie vous prie, qu'il y ait icy des Medecins à la façon d'vn bouffon & plaisant du Duc de Ferrare, duquel fait mention Iou. Pontanus. Ie ne veux point maintenant reciter ceste histoire, ores qu'elle soit plaisante, d'autāt aussi que l'heure est desia tardee, & que i'ay fourni à ce que vous m'auiez commandé pour ce iourd'huy: en attendant que nous fassions le demeurant vne autre fois. N V G. Certai-

nement, Seigneur Velasque, on ne pourroit mieux dire sur ceste matiere que vous auez fait & sagemẽt & doctement. Quant à moy, ie n'y sçauroy rien plus desirer. Et tout ce que pourroyent amener ces Messieurs icy, n'auroit point grand poix, pour vous faire changer d'opinion, ne retracter vostre sentence: ains i'estime qu'ils n'en appelleront point, tant est grande la vertu & force de la varieté accompagnee de l'eloquence d'vn personnage d'authorité. SIR. Ie me tiens pour content, de ma part, & m'accorde à ce que le Seigneur Velasque en à determiné, ayant opinion que le seigneur Consaluo fera de mesme, & par ainsi nous pourrons bien nous retirer. CON. Ie me laisse aller au iugement du seigneur Velasque, comme equitable, & d'autant plus qu'il est procedé de luy. Mais neantmoins ie me traicteray en toutes mes maladies, auec le seul remede de la diete, & bon regime de viure, pour maintenir ma santé. Ioint que ie leur ay ouy dire, que ceste façon de medicamenter, est tresbonne: de maniere qu'en cela i'ensuy l'experience, & le conseil, partant on ne me sçauroit reprendre. Touchant les autres, que chacun se conforme, en bonne heure, au dire du Seigneur Velasque, & sur cela, ie prends congé de la compagnie, priant Dieu que sans auoir affaire de Medecins, nous puissions mourir, chacun en vieillesse. NVG. La patience est bonne en aduersité. Mais ie ne partiray point de ce lieu, que le seigneur Velasque ne racompte ce qu'il à touché en passant, du Bouffon du Duc de Ferrare, à fin que ce compte paracheue nostre iournee, nous auons assez de temps pour l'entendre. VEL. I'en suis content, a fin que le seigneur Consaluo passe sa colere combien que possible il l'a peu aussi bien lire que, moy, dans ledit Pontanus. Sçachez donc, que passant vn iour le temps le Marquis de Ferrare, Nicolas d'Est auec vn sien bouffon, il luy demanda de quel mestier & estat y auoit plus dans Ferrare: le plaisant luy respondit prudemment, que c'estoit des Medecins: le Marquis ayant ouy ceste responce se mit à rire, & luy dit. Ne voy tu point, sot que tu es, qu'il n'y en à pas dãs la ville plus de cinq ou six: & qu'il y à plus de trente Cordonniers, & d'autres mestiers, comme oses tu dire cela; A quoy le

bouffon

bouffon repliqua, Monſeigeur, Parce que vous eſtes touſiours occupé en d'affaires d'importãce, vous ne prenez point garde à ces menues choſes, & encores ſçauez vous moins combien vous auez de vaſſaux. Mais ie veux que vous cognoiſſiez que mon dire eſt veritable, & gageray contre vous, deux cens eſcus, que ce que ie dy eſt vray. Le Marquis recommença à rire plus fort, & apres auoir quelque peu conteſté, il gaga leſdites deux cens eſcus : & imputant telle gageure à vne ſotiſe ou folie, il oublia & le differẽt & la gageure. Le bouffõ, lequel auoit deſia deuoré l'argent par eſperance, apres auoir bien medité ſon affaire, ſe leua le lendemain de bon matin, & s'eſtant bien bandé les ioües auec du linge & de l'eſtoupe, faignant d'auoir vne grande douleur de dents, ſe mit ſur le portail du Dome de la ville vn iour de dimanche, ayant pres de ſoy, vn ſien enfant petit garçon, auec vne plume & du papier pour faire ce que ie vous diray Or luy eſtant fort cogneu, tous ceux qui entroyent & ſortoyent de l'Egliſe, luy demandoyẽt quel mal il auoit, auquels il reſpondoit, qu'il eſtoit tourmenté d'vn grand mal de dents, les priant, en l'honneur de Dieu, de luy enſeigner, qu'il luy faudroit faire pour guerir, lors eux, ſuyuant la couſtume que nous auõs tous, de vouloir dõner conſeil à ceux qui ſont trauaillez de ce mal, à meſure qu'ils paſſoyent pres de luy donnoyent quelque remede, qui eſtoyent auſſi toſt mis par eſcrit, par ſon garçõ enſemble les noms de ceux qui luy auoyent donné le remede. Apres qu'il eut là demeuré bonne eſpace de temps, & tant qu'il luy ſembla ſuffire, & qu'il eut fait eſcrire vn grand nomble de medecins & de remedes : il en feit autãt le lendemin par les maiſons & les rues de la ville, accompagné touſiours de ſon fils, qui auoit tout eſcrit comme deſſus : finalement il s'achemina en ceſte façon vers le palaix du Marquis, qui ne ſe ſouuenoit plus de la gageure, lequel le voyãt enuelopé auec de drapeaux, luy demauda, comme les autres, quel mal il auoit, & luy eſtant reſpondu de meſme qu'aux autres, Monſieur le Marquis luy conſeilla de faire ne ſçay quoy pour guerir. Alors ledit Bouffon remercia ledit ſieur Marquis, & toſt apres s'en retourna chez ſoy, où il feit

mettre

mettre au net le bourdereau & la liste de plus de cinq cens medecins, enrolant mõsieur le Marquis le premier, ensemble son remede. Le iour ensuiuant, ayant osté toutes les bandes & drapeaux d'alentour de son col, s'achemina au palaix, & dit à monsieur le Marquis. Monseigneur, ie suis guery, moyennant le remede du plus excellent & braue Medecin qui soit en Italie, qui est vous-mesme. Parce qu'auec le bon conseil que vous me donnastes, ma douleur se passa. Cependant ordonnez que les deux cens escus, que vous auez gagez & perdus contre moy, me soyent payez, & sçachez que i'ay trouué dans vostre ville de Ferrare, de fors bons Medecins, qui sont cõprins dans ceste liste que voicy : & en eusse trouué dauantage, si i'eusse mieux voulu m'enquerir. Ledict Sieur Marquis, prenant le roolle entre ses mains, & se voyant estre mis au premier lieu, & en teste, auec plusieurs autres qui suiuoyent apres, confessa d'auoir perdu, & luy feit compter lesdicts deux cens escus, ce que ne fut point sans rire. Et certainement, si le Seigneur Consaluo se contente de semblables Medecins, comme furent ceux là, il n'a pas tort: car il n'y a celuy qui ne soit Medecin. NVG. En bonne foy c'est vne histoire tresbelle, & qui donne assez de subiect pour rire. Mais ie ne me veux plus amuser icy. A Dieu. CON. Certainement ce bouffon auoit bonne grace. Mais ie vous promets que quand bien il eut eu le mal des dents a bon escient, & sans faindre, il eusse peu trouuer guerison, moyennant les conseils qui luy furent donnez, & pour mon regard, ie m'adresseroy plustost aux 500. Medecins qui estoyent contenus dans son bourdereau, qu'aux cinq ou six medecins de la ville de Ferrare. Mais sur cela retirons nous, Seigneur Ferdinand, car nous ne laisserons de nous en aller bons amis, comme nous estions venus, nonobstant nostre contrarieté d'opinions.

***

FIN

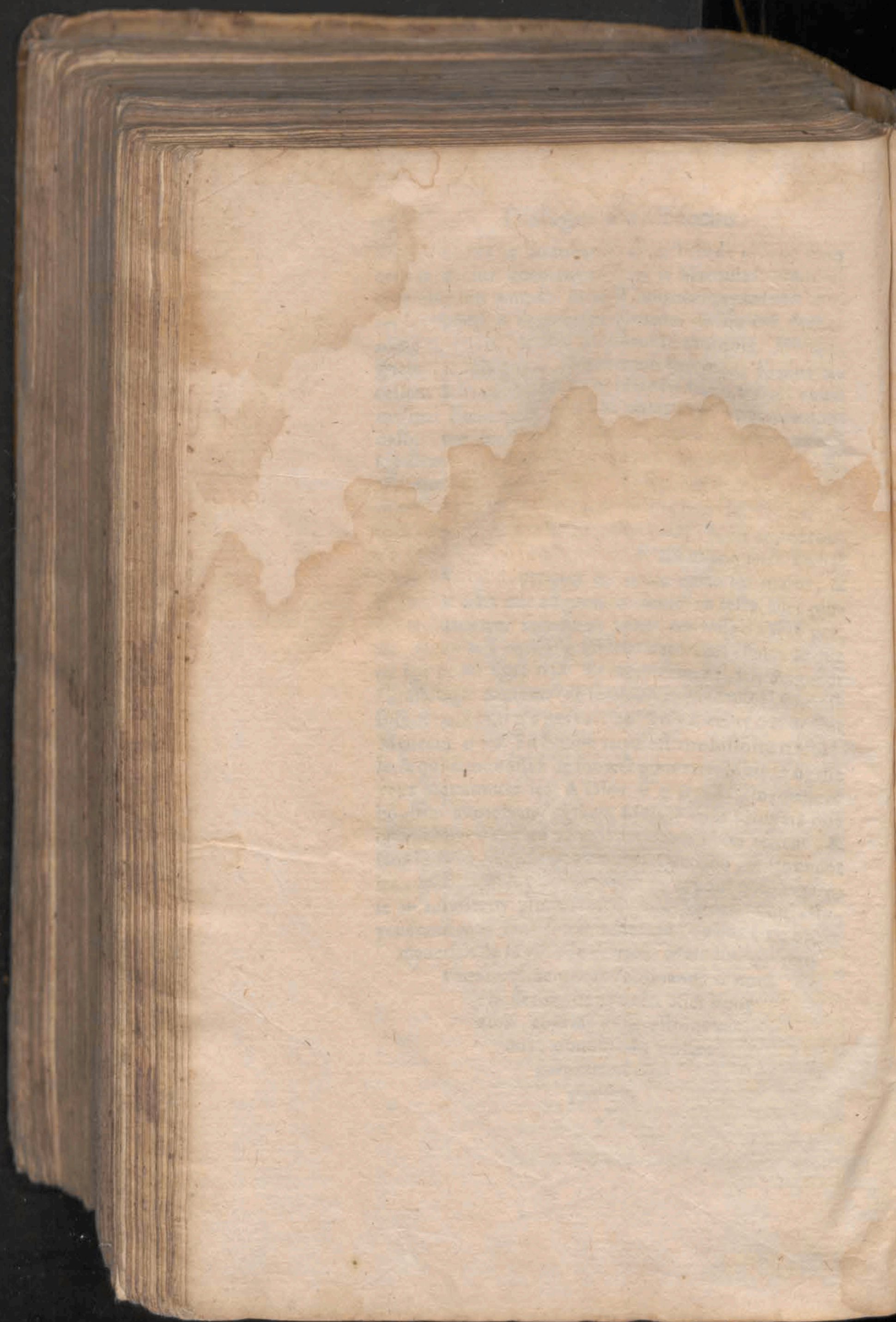


TABLE DES [illegible]

[illegible] MATIERES [illegible]

[illegible] diverses Leçons de Pierre Messie.

[illegible]



TABLE DES PLVS PRINCIPALES ET REMARQVABLES MATIERES CONTENVES és diuerses Leçons de Pierre Messie.

A

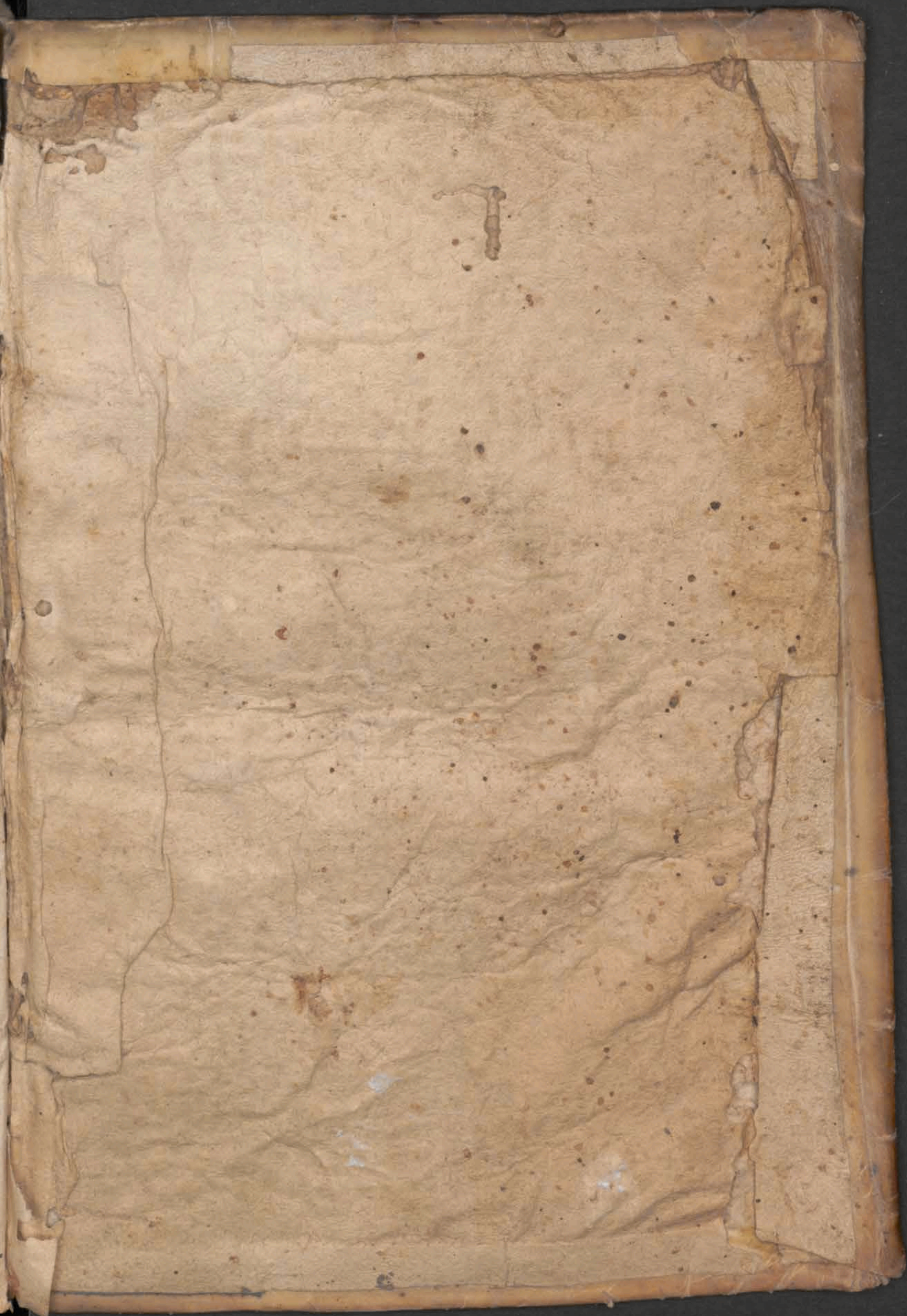
Edifi-

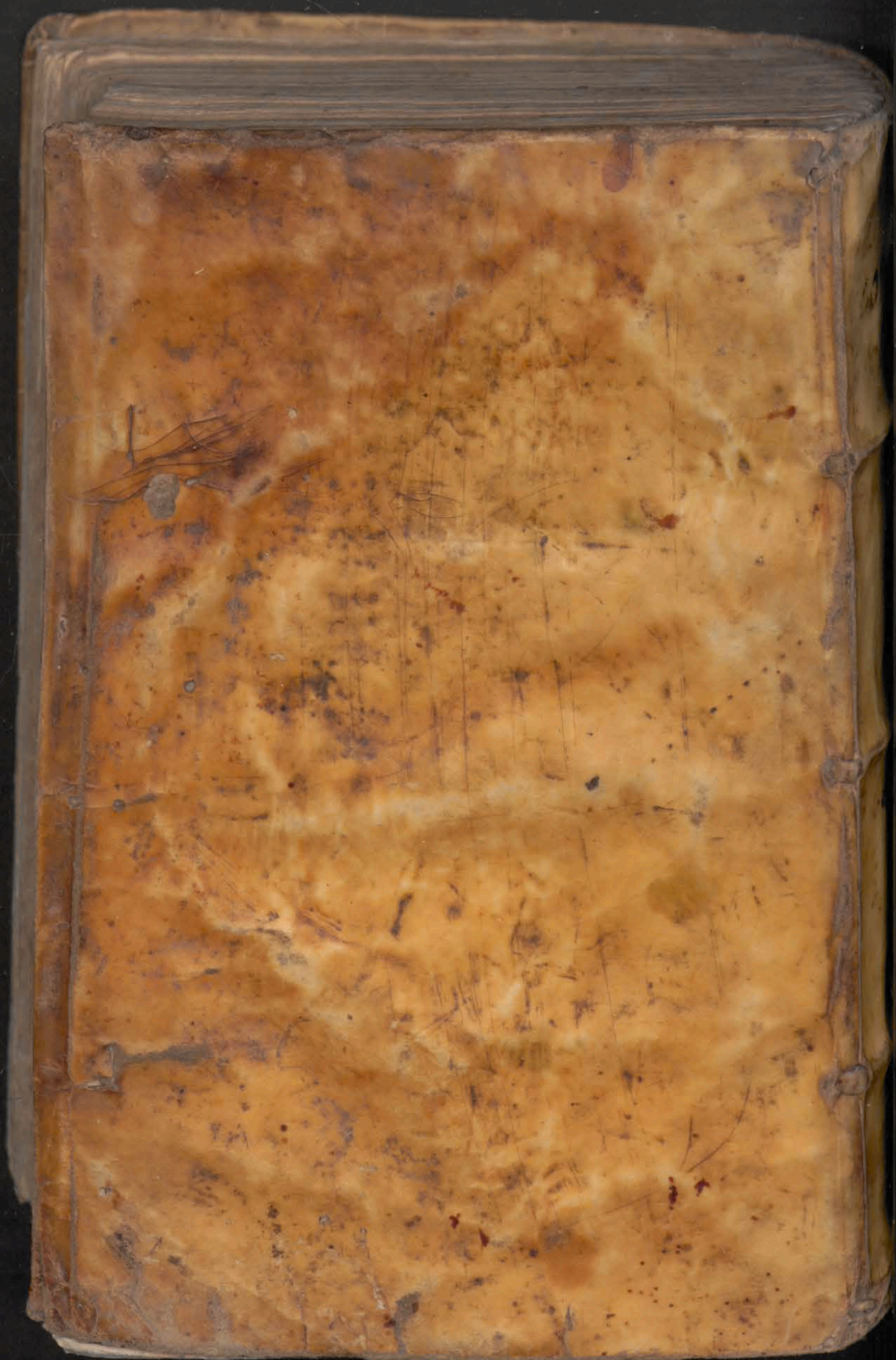
N.

Ruse

Victoire

Fin de la Table des diuerses Leçons de Pierre Messie.





D[illegible]s le
cons[illegible] Per
[illegible] Rie